LE DOUBLE MADRIGAL

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS

par

JEAN AUZANET

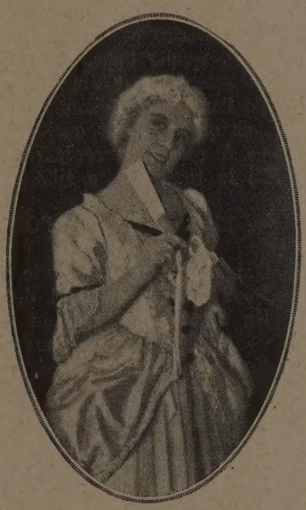
Représentée en spectacle privé au théâtre du comte Robert de Clermont-Tonnerre, à Maisons-Laffitte, le 10 juillet 1912.

Présentée au public le 30 novembre 1912, par M. Antoine, au théâtre de l'Odéon.

A M. NOZIERE QUI DANS UN JOLI GESTE A TENDU LA MAIN AU DÉBUTANT.

A HENRI BEAULIEU, ADMIRABLE SABADINO ET TALENTUEUX METTEUR EN SCÈNE.

J. A.



ISABELLE
(Mlle ANDRÉE PASCAL).

MÉLISÉE
(Mlle CERMAINE DE FRANCE).

PERSONNAGES

	MAISONS-LAFFITTE.	ODÉON.
Mélisée	Mmes LIFRAUD, de la Comédie-Française.	Mmes GERMAINE DE FRANCE.
Isabelle	ANDRÉE PASCAL.	ANDRÉE PASCAL.
Javotte	JANE FABER, de la Comédie-Française.	MICHEL.
Sabadino	MM. HENRI BEAULIEU.	MM. DENIS D'INÈS.
Chevalier de Fourquenay	GANDERA.	MAUPRÉ.
Baron de Lanquetin	DAMORÈS.	BONVALLET.
Borromée	ARNAUDY.	JEAN D'YD.
Frigara	TRAMONT.	COSTE.

A la cantonade : musiciens, soldats du guet.

Le prologue a été dit, à Maisons-Laffitte, par M. GANDERA, et, à l'Odéon, par M. DESFONTAINES.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES DE A. BERT. — PORTRAITS PAR BROD

Copyright by Jean Auzanet, 1912. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

LE DOUBLE MADRIGAL

On entend frapper les trois coups. Immédiatement un personnage vêtu d'une souquenille noire passe devant le rideau. C'est LE MOUCHEUR DE CHANDELLES qui s'adresse en ces termes au public:

LE MOUCHEUR DE CHANDELLES

L'amoureuse, cambrée, est devant son miroir
En train de s'appliquer des mouches en rondelles;
La coquette se fait les yeux au crayon noir,
Moi, je viens moucher les chandelles.

Car, ce soir, faisant fi de l'électricité,
Des fils, des dynamos, des volts et des ampères,
Nous évoquons pour vous, enfin ressuscité,
Le vieux théâtre de nos pères;

La farce improvisée au détour d'un chemin,
Que voulait rajeunir notre maître Banville,
La même que jouait Latour à Saint-Germain
Pour les bons vivants de la ville;

La vieille farce ayant pour unique décor
Le joli coin de parc envahi par les branches,
Avec des chants lointains de flûtes et de cor
Et des naïades toutes blanches;

La vieille farce avec ses pantins éternels:
Pierrot transi de peur, Isabelle à l'œil tendre,
Et Géronte, jobard aux grands airs solennels
Toujours dindonné par Clitandre;

Avec ses bretteurs moustachus
Et ses soubrettes aux fichus
Croisés sur des gorges tentantes,
Ses bâtonnades crépitantes,
Ses duels, ses cris, ses hourvaris,
Ses masques, ses charivaris,
Ses pirouettes, ses gambades,
Ses clairs-de-lune, ses aubades,
Ses mornifles, ses ramponeaux,
Ses pichenettes, ses pruneaux,
Ses quolibets, ses balivernes,
Et ses torches et ses lanternes,
Et ses pâtés et ses flacons
De ce bon vin de France, qu'on
Décapite au bord de la table!

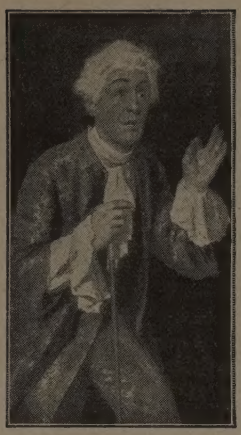
C'est dire, ô public redoutable,
Gens chics, critiques honorés,
Que, pour une fois, point n'aurez
La pièce imprévue et bien faite:
Le premier acte avec la fête
Dans le hall, le couple farceur
Cassant du sucre avec délice
Et qui, complaisamment, vous glisse
L'exposition en douceur;...
Le deuxième acte à la campagne;
Castel en Auvergne, en Champagne,
Ou Touraine — plus distingué —
Et le troisième — gai, gai, gai! —
Sur les bords de quelque lac suisse,
— Hein? — à moins que l'auteur ne
Utiliser la Riviera [puisse
— Pourquoi pas? —
Bref, ce soir, on ne reverra
Ni le bon petit adultère
Réglementaire;
Ni l'honnête parlementaire;
Ni le gréviste humanitaire;
Ni le noble qui déblatère
A tout moment
Contre un sale gouvernement;
Ni le brave ecclésiastique
Si sympathique
Qui concourt bénévolement
A préparer le dénouement;
Ni l'ingénue effarouchée
Millionnaire et mal embouchée;
— A quelle heure la couche-t-on? —
Si brusquement amourachée
De l'amant de soixante-treize
Ans qui voudrait cueillir la fraise;
— A quelle heure le douche-t-on? —
Ni la toute petite fille
Si zentille,
— Elle est déjà de l'Odéon,
Dites donc —
Qui s'en vient zézayante et drôle
Vous réciter son bout de rôle
Un octave au-dessus du ton;
— A quelle heure la mouche-t-on?—
En n mot, cette comédie
Avec ses actes ingénus
Tout menus
Et son intrigue peu hardie,
N'a, je le confesse, hélas! rien
D'un spectacle bien parisien.

Mais qu'importe, après tout, si les feux de la herse
Eclairent un décor joli sous les quinquets,
Si le rythme des vers vous agrée et vous berce,
Si les acteurs sont bons, les costumes coquets,

Le moucheur de chandelles
(M. Desfontaines.)

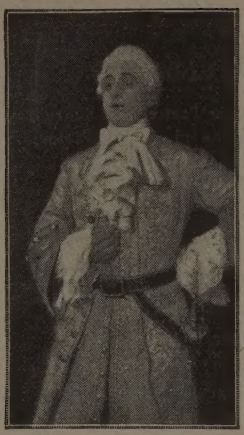
Et si, ce soir, rentrant sous la lumière éparse
De la lune rosée et des astres d'argent,
Vous dites : « Après tout ce n'était qu'une [farce!
Il faut se montrer indulgent. »

Le moucheur de chandelles salue. Et le rideau se lève immédiatement sur le décor décrit dans le prologue. C'est un parc dans le goût de Watteau en bordure d'une route dont on devine une partie à gauche du théâtre. Le parc est séparé de la route par une haie touffue. Au fond, une terrasse à laquelle on accède par un escalier de quelques marches... Massifs et arbres très bien entretenus... paniers de roses suspendus aux arbres en berceaux... Un ruisseau coule le long de la haie... A gauche, en scène, une escarpolette enrubannée... A droite et à gauche, en scène, deux bancs symétriques... Celui de droite est dominé par une statue de l'Amour placée sur un piédestal assez élevé pour permettre à quelqu'un de se cacher derrière... Costumes de la fin du dix-huitième siècle.

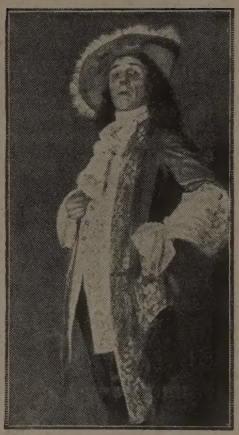


Borromée.
(M. Jean d'Yd.)

Fourquenay.
(M. Maupré.)



Lanquetin.
(M. Bonvallet.)



Iabadino.
(M. Denis d'Inès.)

ACTE PREMIER

Scène première

JAVOTTE, FRIGARA

FRIGARA, en livrée, confortablement installé dans un fauteuil.

Allons, Javotte!

JAVOTTE, qui ratisse.

Quoi?

FRIGARA

Redresse les arceaux
De la corbeille.

JAVOTTE, obéissant à part.

Ouf!

FRIGARA

Bien. Ramasse ces morceaux
D'écorce... Tiens, au beau milieu de cette allée,
Il reste encore une brindille, écervelée.
Range cet arrosoir... extirpe ce chiendent.
Fais donc attention. Tu vois bien que la dent
De ton râteau n'a pas mordu... Que diable! on crache
Dans ses mains!... Plus de nerf... les herbes ça s'arrache.
Bien!... Porte-moi tout ça sur le bord du talus...

JAVOTTE, obéissant, à part.

Si cet homme jamais attrape des calus
Aux mains!

Appelant.

Frigara!

FRIGARA

Quoi?

JAVOTTE

Tu pourrais, ce me semble,
M'aider un peu.

FRIGARA

Comment? Nous? travailler ensemble!

JAVOTTE

Dame!

FRIGARA

Voyons, tu sais bien que je ne peux pas,
Javotte, travailler entre mes deux repas!

Un temps... Javotte travaille tandis que Frigara se prélasse dans le fauteuil.

Dépêchons!... L'heure approche où monsieur Borromée
Va venir occuper sa place accoutumée
Dans ce coin du jardin... Ces pots de résédas
Ne sont pas alignés, ma femme!

Javotte aligne les pots de résédas... A ce moment on entend dans le lointain des voix d'hommes scandant une chanson de marche.

JAVOTTE

Des soldats!

FRIGARA

Eh bien, quoi? Des soldats? Sont-ils d'une autre race
Que nous?...

Haussant les épaules.

Des fainéants!

JAVOTTE

Montons sur la terrasse.

Elle gravit rapidement l'escalier de la terrasse. Frigara la suit en maugréant.

FRIGARA

De grands propres à rien, fiers d'être galonnés,
Et d'avoir quatre poils retroussés sous le nez!

Tous deux penchés sur les balustres regardent la route... Le bruit des pas s'accentue... On entend une voix chanter *la Dame Jacinthe* (de Cazotte). Toute la troupe reprend en chœur... Les voix se rapprochent peu à peu.

UN SOLDAT DU GUET

Jacinthe à la promenade
Fit un faux pas près d'un hallier.

TOUTE LA TROUPE

Hé! Hé! Hé! Hé!
Hé! Hé! Hé! Hé!

LE SOLDAT

Elle en est au lit malade,
Elle s'en prend à son soulier;
Ah! Ah! Ah! dame Jacinthe,
Imprudente vous étiez.

TOUTE LA TROUPE

Hé! Hé!
Ah! Ah! Ah! Ah! dame Jacinthe,
Mieux valait aller nu-pieds.

Scène II

JAVOTTE, FRIGARA, SABADINO

SABADINO, apparaissant brusquement de l'autre côté du ruisseau qu'il enjambe, sans être vu de Javotte ni de Frigara toujours occupés sur la terrasse à regarder le guet.

Hop!

Il observe la route à travers les branches.

Je n'aime pas vous croiser sur la chaussée,
Barytons et ténors de la maréchaussée.

Il s'assied par terre.

Pendant ce qui précède, les voix se sont rapprochées.

JAVOTTE, se penchant sur la terrasse.

Les voici!

UNE VOIX, à la cantonade sur la route.

Eh! l'ami, personne n'est passé?

FRIGARA, de la terrasse.

Non.

LA VOIX

Un gaillard rougeaud à chapeau retroussé?

Dans son coin, Sabadino rabaisse les bords de son chapeau.

FRIGARA

Je n'ai rien vu.

LA VOIX

Tant pis!... Poursuivons notre ronde...

SABADINO, à part, en scène.

Sauvé!

LA VOIX

Bonsoir, l'ami. Bonsoir, la belle blonde!

FRIGARA

Bonsoir, messieurs.

A Javotte.

Allons, rentrons vite.

Tous deux sortent à droite. En coulisse, les voix s'éloignent.

LA VOIX DU SOLDAT DU GUET A LA CANTONADE

Le remède qu'il faut faire
Sans doute l'avez deviné.

TOUTE LA TROUPE, même jeu.

Hé! Hé! Hé! Hé!
Hé! Hé! Hé! Hé!

LE CHANTEUR

Faut Martin votre compère,
Deux témoins et le curé.
Ah! Ah! Ah! Ah! dame Jacinthe,
Imprudente vous étiez!

TOUTE LA TROUPE

Hé! Hé!
Hé! Hé!
Ah! Ah! Ah! Ah! dame Jacinthe,
Mieux valait aller nu-pied.

Les voix s'éteignent dans le lointain.

Scène III

SABADINO, seul.

Il prête l'oreille un instant, puis témoigne par sa mimique sa satisfaction de voir le guet parti.

SABADINO

Ici-bas
Tout mortel a des hauts et des bas. J'ai des bas.

Regardant ses mollets.

Ils sont même troués.

Avec commisération.

Et mes bottes! Leurs tiges
Ne sont plus que chimère, illusions, vestiges,
Et leurs talons flapis, marmiteux et cassés
Ont l'aspect douloureux de mes rêves passés.

Insouciant.

Bah! En route!

Il se dirige vers le fond. S'arrêtant brusquement et regardant à droite.

Oh! Quelqu'un!

Il se cache derrière un arbre.

L'aventure est piquante.

Une branche lui entre dans l'œil.

C'est le mot.

Regardant de nouveau à droite.

Distingués, les gens que je fréquente.
Un jeune gentilhomme, un officier...

Il disparaît, car Lanquetin et Fourquenay sont entrés à droite.

Scène IV

SABADINO, caché; FOURQUENAY; LANQUETIN en uniforme.

FOURQUENAY

Eh bien,
Lanquetin?

LANQUETIN

Qu'en dis-tu? Fourquenay?

FOURQUENAY, soupirant.

Hélas! rien!

LANQUETIN, même jeu.

Pas le moindre espoir!

FOURQUENAY, même jeu.

Non!

LANQUETIN, éclatant.

Ce monsieur Borromée!
Corbleu! Vit-on jamais brute plus consommée!

FOURQUENAY, même jeu.

Plus grotesque bourgeois!

LANQUETIN

Plus absurde crétin!
Je lui mettrai ma lame au corps, quelque matin!
Il faudra réparer son ventre de potiche,
Sa tête de crapaud et ses mollets postiches!

FOURQUENAY

Et moi, je publierai des vers dans le journal:
« Borromée-Othon » par Fourquenay-Juvénal ».

LANQUETIN

Il sait que je suis fou de sa nièce Isabelle!

FOURQUENAY

Moi, de sa fille Mélisée...

LANQUETIN

Et quelle est celle
Qu'il me destine? Mélisée!

FOURQUENAY

Evidemment!
Tandis qu'il me propose avec acharnement
Isabelle.

SABADINO, caché.

C'est drôle!

LANQUETIN

Or, Isabelle m'aime...

FOURQUENAY

Et j'ai toutes raisons de croire que moi-même
Je plais à Mélisée...

LANQUETIN, levant les bras au ciel.

Et si ce vieux grognon
Invoquait un motif!

FOURQUENAY

Un prétexte!

LANQUETIN

Mais non!
C'est un caprice!

FOURQUENAY

Une lubie!

LANQUETIN

Une marotte!

FOURQUENAY

Ce projet biscornu dans sa cervelle trotte.

LANQUETIN, imitant les vieillards.

Tel est mon bon plaisir!

FOURQUENAY, même jeu.

J'ai dit: cela sera!

TOUS DEU

La ganache!... L'idiot!... Le gueux . Le scélérat!

Ils se taisent, à bout de souffle. Un temps.

LANQUETIN, respirant.

Ça va mieux!

FOURQUENAY, même jeu.

Oui.

Ils s'assoient sur le banc de droite.

LANQUETIN

Comment sortir de cette impasse?

SABADINO, passant la tête à travers les branches.

J'ai bien soif. Il serait temps que je décampasse
Vers le cellier riant de quelque cabaret.
Allons!...

Il sort de sa cachette à pas de loup et se dirige vers la droite.

FOURQUENAY

Pour parler à Mélisée en secret
Je donnerais...

SABADINO, s'arrêtant brusquement.

Tiens!

FOURQUENAY

Mille écus...

SABADINO, à part.

Une fortune!

LANQUETIN

Je donnerais autant pour pouvoir, à la brune,
Causer avec ma belle.

Sabadino, se précipitant vers Fourquenay et Lanquetin abasourdis.

Excusez!

Il griffonne précipitamment quelques mots sur un papier qu'il leur tend.

Vos reçus!...
Les autres menus frais seront payés en sus.

FOURQUENAY et LANQUETIN

Hein?

LANQUETIN

Que dit-il?

FOURQUENAY

C'est insensé!

LANQUETIN

Quel est cet homme?

FOURQUENAY

D'où peut-il bien sortir?

LANQUETIN, à Sabadino.

Ça, monsieur, je vous somme
De vous expliquer!

FOURQUENAY, résolument.

Oui.

SABADINO, à part.

L'accueil est plutôt froid.

Ajustant son manteau sur son habit troué.

Toujours ce justaucorps bâille par quelque endroit.
Soyons décent.

LANQUETIN, avec impatience.

Eh bien?

SABADINO, se drapant dans son manteau, à part.

De la désinvolture!

Il fait de nouveau un grand salut.

Messieurs, je passais près d'ici, par aventure,
J'admirais la splendeur de ce parc de Watteau
Et le reflet changeant des feuilles dans cette eau,
Je laissais s'égarer mon âme vagabonde...

FOURQUENAY

Au fait.

SABADINO

...lorsque — sans le vouloir le moins du monde,
Car mes parents, messieurs, m'ont fort bien éduqué —
J'ai, du coin de feuillage où j'étais embusqué,
Entendu vos deux voix. Messieurs, que vous dirais-je,
Il eût fallu vraiment avoir un cœur de neige,
Pour n'être point ému par de pareils chagrins.
J'ai franchi le ruisseau, le mur, les boulingrins,
Déchiré mon habit et faussé mon épée
— Voyez, cette dentelle en est toute fripée
Et les bords de ma cape en sont tout ramollis —
J'ai récolté, de plus, un bon torticolis,
Mais qu'importe!... Il fallait, messieurs, que je vous visse,

Avec un grand salut.

Et que vous me sussiez tout à votre service!

FOURQUENAY, bas, à Lanquetin.

Il est mal habillé mais il s'exprime bien.

SABADINO

Or, comme il est d'usage, avant tout entretien,
Qu'on décline ses noms de façon suffisante,
Vous souffrirez, messieurs, qu'à vous je me présente:

Nouveau salut.

Renzo Sabadino, duc de Falanana.

Il prend une pose avantageuse.

FOURQUENAY, bas, à Lanquetin.

On dirait un des gueux que Callot dessina.

LANQUETIN, bas, à Fourquenay.

Le drôle est amusant.

Haut à Sabadino.

Vous êtes d'Italie?

SABADINO, avec un haut-le-corps.

Oh! monsieur! Ce soupçon m'attriste et m'humilie!
Me croire d'un pays sauvage où les tendrons
Ont d'affreux cheveux gras et des teints de citrons!

Avec lyrisme.

Non! je suis du pays où les lèvres vermeilles
Des filles ont sucé le jus puissant des treilles,
Où les gars sont musclés, où le moindre butor
Se drape en ses haillons comme un imperator,
Où l'esprit court la rue, où la verve foisonne,
Où pensèrent Montaigne et le poète Ausone,
Où la Gironde traîne un manteau de gala,
Je suis un de tes fils, Bordeaux-Burdigala!

LANQUETIN

Mais votre nom pourtant...?

SABADINO

Mon nom?... Il vous étonne?

Confidentiellement.

Je suis noble... très noble... et de race gasconne,
Mais, comme je voyage en strict incognito,
J'ai, pour cette raison, * pris le nom d'un château...

LANQUETIN, souriant.

Ah?

SABADINO

...que je possède en Italie.

FOURQUENAY, bas, à Lanquetin.

En Espagne.

SABADINO, avec un geste large.

Un château merveilleux dominant la campagne!
Des vergers! Des étangs! Ah! ne m'en parlez pas!

Changeant de ton et piteusement.

Vous ne soupçonnez pas comme les fonds sont bas!
Si bas qu'il m'a fallu délaisser mon domaine
Pour travailler.

LANQUETIN

Vous travaillez?

SABADINO

Je me surmène.

FOURQUENAY

Vous avez un métier?

SABADINO

Un métier?

Avec l'accent du Midi.

J'en ai cent!

Avec volubilité.

J'enseigne aux gens du Nord le patois... sans accent;
Je sais accommoder les sorbets, les pralines;
Diriger un concert de luths et mandolines;
Chanter — dans tous les tons — tous les airs d'opéra,
Du Rameau, du Lulli du Glück, et cætera;
Danser le menuet, la gigue, et la pavane;
Imiter le cochon, le dromadaire et l'âne;
Prononcer des discours dans les enterrements,
— Mais il faut dans ce cas fournir les vêtements.

LANQUETIN et FOURQUENAY

Monsieur...

SABADINO

Je suis poète et j'écris sur commande,
Le fabliau français, la ballade allemande,
Les odes, madrigaux, rondeaux, lais, triolets,
— En vers alexandrins, voire en versiculets.

LANQUETIN et FOURQUENAY

Monsieur...

SABADINO

Je fais aussi les pièces de théâtre
En tout genre, messieurs, le triste ou le folâtre,
Racine ou Dorneval, Molière ou Crébillon;
J'extirpe sans douleur les cors et durillons;

Mystérieux.

Je possède un produit qui — ça, c'est admirable! —
Dans les combats d'Amour, vous rend... invulnérable!
Je vends d'excellents vins — en pipes ou tonneaux —
Je témoigne devant les cours et tribunaux;
Pour dix sols je rédige une requête au prince;
Je pilote à Paris les parents de province;
Travail soigné! Mes prix ne sont pas excessifs,
Vous pouvez en juger d'ailleurs par mes tarifs.

Il donne un papier à Fourquenay et Lanquetin abasourdis.

Lisez! Je suis le seul de mon espèce en France!
Comparez! Je ne crains aucune concurrence!

FOURQUENAY, lisant.

Lettre anonyme, en vers, pour un mari cocu:
Vingt sols.

LANQUETIN, lisant

Servir en duel de second: un écu.

FOURQUENAY, même jeu.

Massage guérissant fièvre q art. et colique...

LANQUETIN, même jeu.

Un poème complet du genre bucolique...

FOURQUENAY, même jeu.

Trente sols.

SABADINO

C'est pour rien!

LANQUETIN, lisant

Quatorze francs dix sous.

SABADINO

C'est pour rien! C'est pour rien Tout est bien au-dessous
De sa valeur! Lisez! Me démente qui l'ose!

Changeant de ton.

Et cela, notez-le, n'est que fort peu de chose
Auprès du reste!

LANQUETIN, souriant

Eh quoi? Duc de Falanana,
Ce n'est pas tout?

SABADINO, fait signe que non, prend un temps et dit:

Je suis... *deus ex machinâ.*

LANQUETIN

Deus?

FOURQUENAY

Ex machinâ?

SABADINO

Sans vous en faire accroire,
C'est mon plus beau, mon plus fameux titre de gloire,
Qu'on connaît du Niemen jusqu'au Guadalquivir,

Grand salut.

Et qui me permettra, messieurs, de vous servir:
Ecoutez-moi.

Il amène les deux jeunes gens au milieu de la scène et leur donne le bras familièrement.

La vie est une comédie
Où, parmi les décors, une troupe étourdie
Mime son archaïque et fou scénario.
Rien ne change jamais. C'est l'éternel trio,
Arlequin et Florise escortés de Cassandre.
Celui-ci ne veut pas les marier... Esclandre.
Larmes. Gémissements. Tout est perdu. Mais non!
Quelqu'un veille dans l'ombre et savez-vous son nom?
Deus ex machinâ... qui vole la perruque
Du vieillard et lui met des mouches sur la nuque!
Qui glisse les billets!... fait sauter les verrous!
Entortille Cassandre!... Et calme son courroux!
Deus ex machinâ... qui descend de la frise
Au bout d'une ficelle et jette la Florise,
Aux applaudissements d'un public chaleureux,
Dans les bras frémissants de son jeune amoureux!

FOURQUENAY

Il est étourdissant!

LANQUETIN

Quel entrain!

---

* A la représentation le texte entre astérisques est supprimé Le dialogue s'enchaine comme suit:

Oh! monsieur! Ce soupçon m'attriste et m'humilie!
Je suis gascon!.. mais je voyage incognito,
Et j'ai, pour ce motif pris le nom d'un château.. etc...

FOURQUENAY
Quelle verve!

SABADINO
Alors vous voulez bien, messieurs, que je vous serve?

FOURQUENAY, hésitant.
Mais...

LANQUETIN, bas à Fourquenay.
Faut-il?

FOURQUENAY
Je ne sais.

SABADINO
Etes-vous convaincus?
Cela coûtera seulement deux mille écus!
Et — perspective douce et caramélisée! —
S'adressant à Lanquetin.
Vous aurez Isabelle...
Clignant de l'œil du côté de Fourquenay.
Il aura Mélisée!

FOURQUENAY et LANQUETIN, ensemble.
Se pourrait-il?

SABADINO
Parbleu!
Sur un ton de charlatan.
Si je le veux, c'est fait!
Je suis si sûr de moi que je traite... à forfait!
Succès! Succès!! Succès!!! Le reste est verbiage!
Vous me paierez plus tard... le soir du mariage!

FOURQUENAY, après avoir consulté Lanquetin du regard.
Eh bien, c'est entendu.

SABADINO, à part.
Bonne affaire!
Haut.
Il me faut
— Pour mûrir un plan de bataille sans défaut
Et livrer le combat sans risquer la défaite —
Vous demander deux ou trois renseignements.

FOURQUENAY
Faites.

LANQUETIN
Faites.

SABADINO
Vous habitez tous deux dans ce château?

FOURQUENAY
Nous sommes invités.

SABADINO
Bien. Vous partez bientôt?

LANQUETIN
Dans trois semaines.

SABADINO
Bien. Votre hôte, quel homme est-ce?

FOURQUENAY
Un parvenu.

LANQUETIN
Bourgeois entiché de noblesse.

SABADINO
Bien. Subtil?

FOURQUENAY et LANQUETIN
Idiot.

SABADINO
Des vices?

FOURQUENAY
Non.

SABADINO
Tant pis!
Quel âge?

LANQUETIN
Soixante ans.

SABADINO
Bien. Fort?

FOURQUENAY
Non. Décrépit.
Mais de bons yeux.

SABADINO, hochant la tête.
Mauvais! Mauvais! Des insomnies?

LANQUETIN
Non. Dormant volontiers.

SABADINO
Tant mieux. Quelles manies?

FOURQUENAY
Le jardinage.

LANQUETIN
Et les échecs.

SABADINO
Très bien, messieurs.
Mes plans sont arrêtés... Je ferai pour le mieux.
Il remonte.

FOURQUENAY, à Lanquetin.
Crois-tu que nous pouvons espérer?

LANQUETIN
Oui... Peut-être.
Il a l'air sûr de lui.

SABADINO, redescendant.
Voulez-vous me permettre...
J'oubliais un détail tout à fait important:
Les vins de Borromée ont-ils quelque montant?

FOURQUENAY, souriant.
Sa cave est excellente.

SABADINO
Et sa table?

LANQUETIN
Fort bonne.

SABADINO, remonte satisfait, puis redescend d'un air inquiet.
De quelle couleur sont les cheveux de la bonne?

FOURQUENAY
Ils sont d'un blond...

LANQUETIN
...Ardent!

SABADINO, à part.
Une rousse. Parfait!
Haut.
Merci, messieurs.
Je suis pleinement satisfait.

FOURQUENAY
On vient.

LANQUETIN, regardant à la cantonade.
C'est Borromée.
A Sabadino.
Eh bien, qu'allez-vous faire?

FOURQUENAY
Qu'il se cache!

LANQUETIN
Mais non!

SABADINO, d'un ton calme.
Cela, c'est mon affaire.
Calmez-vous.
Il se débarrasse vivement de son manteau troué et de son vieux feutre et les jette dans un fourré. A Lanquetin.
Prêtez-moi, monsieur, votre manteau.

A Fourquenay.

Vous, votre couvre-chef. Merci...

Les deux jeunes gens l'aident.

Presto! Presto!

En un clin d'œil il est équipé. C'est maintenant un seigneur de belle mine qui se carre avec complaisance.

Vous me présenterez comme un ami d'enfance.

Avec lyrisme.

Et maintenant, messieurs, que la farce commence!
Je vais être à moi seul l'auteur, le directeur,
L'habilleur, le souffleur, le critique et l'acteur.
Vous, vous serez la foule et mes gardes fidèles.
Vous prendrez soin, surtout, qu'on mouche les chandelles
Et, quand j'aurai trouvé des mots... des mots d'auteur,
Vous les soulignerez d'un murmure flatteur.

Il remonte au fond où il reste sans être vu, pendant le début de la scène suivante.

Scène V

LES MÊMES, BORROMEE, MELISEE, ISABELLE, JAVOTTE

Mélisée et Isabelle entrent les premières et adressent des sourires à Fourquenay et à Lanquetin.

BORROMÉE

Javotte!... Sapristi de sapristitontaine!
Apporte mon fauteuil auprès de la fontaine!
Plus vite! Allons! Allons!

JAVOTTE, à part.

Quel ours!

Haut.

Voilà! Voilà!

BORROMÉE

On dit: « Voilà, monsieur », pendarde!

Javotte approche un fauteuil. Borromée montre le milieu du théâtre.

Ici!

Javotte obéit, il montre la droite.

Non, là!

Javotte obéit; il montre de nouveau le milieu.

Non, par ici, c'est mieux!

JAVOTTE, à part.

Est-il insupportable!

Borromée s'assied au milieu.

BORROMÉE

Eh bien? Quoi?... Qu'attends-tu pour me quérir ma table?
Et mon drageoir?... Et ma douillette de coton?
Dépêche! ou je te fais mourir sous le bâton!

Javotte sort en haussant les épaules.

La peste l'étouffe!
— Isabelle!... Mélisée!

ISABELLE

Mon oncle?

MÉLISÉE

Mon père?

BORROMÉE, d'un ton rogue.

Etes-vous cristallisées,
Que vous restez ainsi sans bouger?... Voulez-vous
Faire la révérence à vos futurs époux!

SABADINO, au fond, à part regardant Javotte qui entre précédant Frigara, lequel porte une petite table.

J'aime la femme rousse, accorte et grassouillette.

JAVOTTE

Monsieur, voici la table!

Frigara place la petite table devant Borromée.

Et voici la douillette!

Elle enveloppe par malice la tête de Borromée dans la douillette, renouvelant le jeu de scène de Toinette et d'Argan dans le *Malade imaginaire*. Mélisée en profite pour se précipiter vers Fourquenay et Isabelle vers Lanquetin.

BORROMÉE, le visage enfoui dans sa douillette.

La coquine! Au secours!

LANQUETIN, à Isabelle.

Du courage! espérons!

FOURQUENAY, à Mélisée.

Qui sait, le jour est proche où nous nous marierons.

BORROMÉE, qui a fini de se dégager, aperçoit les deux couples.

C'est trop fort!... Vertuchou! Vertubleu!... Verturouge!
Je sens mon cœur qui saute et ma rate qui bouge...
Quoi! Ne vous ai-je pas chanté sur tous les tons
— Mais autant enseigner le grec aux hannetons! —
Que je n'entendais pas vous trouver, Mélisée,
Près de Fourquenay...

MÉLISÉE

Mais...

BORROMÉE, violent.

Vous êtes bien osée,
De répliquer!...

Reprenant.

... pas plus que je ne voulais voir
Isabelle près de Lanquetin.

LANQUETIN, à part.

Ah! pouvoir
L'étriper!

FOURQUENAY, même jeu.

L'égorger!

ISABELLE, suppliante.

Mon oncle!

BORROMÉE

Rien.

MÉLISÉE, suppliante.

Mon père!...

BORROMÉE

Rien.

ISABELLE, montrant Fourquenay

Je ne l'aime pas.

BORROMÉE

Tant pis.

MÉLISÉE, désignant Lanquetin.

Je désespère
De l'aimer.

BORROMÉE

Peu me chaut!

ISABELLE, désignant Lanquetin.

Je veux un officier...
Comme monsieur!

MÉLISÉE

Et moi je veux associer
A tout jamais ma vie à celle d'un poète...
Comme monsieur!

Elle désigne Fourquenay.

BORROMÉE, très fort.

Assez!...

Un léger temps.

Eh bien, moi, je m'entête
Malgré tout ce vacarme et ce charivari!

ISABELLE et MÉLISÉE, protestant.

Oh!

BORROMÉE, d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Mélisée aura Lanquetin pour mari
Et Fourquenay prendra comme épouse Isabelle.
Voilà.

ISABELLE et MÉLISÉE, navrées.

Voilà.

FOURQUENAY et LANQUETIN, exaspérés.

Voilà.

BORROMÉE

Ma fantaisie est telle,
Tenez-vous-le pour dit.

SABADINO, descendant.

Hem! Hem!

FOURQUENAY, bas à Lanquetin.

Notre allié
S'impatiente.

LANQUETIN, bas à Fourquenay.

Bon! Je l'avais oublié.
Présente-le.

FOURQUENAY, même jeu.

Non, toi.

LANQUETIN, à part.

Bah! risquons la partie!

A Borromée qui, depuis un instant, le sourcil froncé, regarde le sable de l'allée.

Un très vieux camarade...

BORROMÉE, sans l'écouter, à Javotte.

Eh! Javotte!... Une ortie!

Javotte se baisse et arrache l'ortie.

FOURQUENAY

.. Voudrait vous assurer de tout son dévouement.

Sabadino fait un grand salut.

Monsieur Renzo Sabadino...

Nouveau salut.

BORROMÉE, très sec et sans le regarder.

Mon compliment.

SABADINO, bas à Fourquenay.

Et mon titre?

FOURQUENAY

... Duc de Falanana.

BORROMÉE, à part.

Prelote!
Si j'avais seulement mis ma belle culotte!

Haut.

Monsieur le duc!

FOURQUENAY, bas à Lanquetin.

Ça prend.

BORROMÉE, à part.

Peste! un duc!

Haut.

Enchanté.

BORROMÉE et SABADINO, se faisant de grandes révérences.

Très honoré...
— Ravi...
— Vous être présenté...
— C'est moi, monsieur, qui...

BORROMÉE

Çà! Mélisée! Isabelle!
Javotte! Un siège! Allons!

Javotte apporte un fauteuil.

SABADINO, à Javotte.

Merci, ma toute belle.

Il jette un coup d'œil furtif sur le décolleté de la soubrette.

A part.

Corsage appétissant!... Comme on connaît les seins,
On les honore!

BORROMÉE, à Javotte.

Eh bien, Javotte, des coussins!

Il invite Sabadino à s'asseoir. Celui-ci fait des manières.

SABADINO

Faites comme chez vous.

BORROMÉE, même jeu.

Ma maison est la vôtre.

SABADINO, même jeu.

Après vous.

BORROMÉE, même jeu.

Après vous.

SABADINO, même jeu.

Vous en êtes un autre.

Ils finissent pourtant par s'asseoir, après beaucoup de simagrées.

N'avez-vous pas servi comme mestre de camp?

BORROMÉE, un peu embarrassé, mais flatté.

Pas précisément... Non...

LANQUETIN, bas à Fourquenay.

Il était fabricant
De drap!

SABADINO

Il me semblait pourtant qu'un Borromée
Avait fort brillamment commandé dans l'armée.
C'est un de vos cousins sans doute?

BORROMÉE, flatté.

Apparemment.

SABADINO, poussant un grand cri en se levant.

Oh!

FOURQUENAY et LANQUETIN

Qu'a-t-il donc?

SABADINO, faisant le tour de la scène avec de grands gestes.

Exquis! Délicieux! Charmant!
Ces jardins sont d'un goût! Et ces fleurs! Et ces treilles!
Ces arbres! Ces bosquets! Ces gazons! Ces corbeilles!
Ces quinconces! Ces ifs! Ces jets d'eau! Ces berceaux!
Etonnants! Merveilleux! Superbes! Colossaux!
Auprès de tout cela, les jardins de Versailles
Sont un entassement de hideuses broussailles!

BORROMÉE, confus.

Vraiment... monsieur le duc...

JAVOTTE, avec admiration, à part.

En a-t-il un bagou! (1)

SABADINO

Il faudra que je parle au roi de votre goût.

BORROMÉE, béant d'admiration.

Quoi? Vous parlez au roi?

SABADINO, se renversant sur son fauteuil.

Mon cher, comme à vous-même.

BORROMÉE, à part.

Il m'appelle son cher!

(1) Le mot *bagou* n'est pas un mot d'argot moderne. On le trouve dans une facétie du seizième siècle et dans nombre de chansons du dix-huitième siècle.

SABADINO, avec fatuité.

Sa Majesté, qui m'aime
Et m'estime — j'ose le dire — infiniment,
Trouverait à vous voir un extrême agrément.
Je vous ferai nommer chevalier de ses ordres.

BORROMÉE, affolé.

Moi! porter un cordon! des croix!

JAVOTTE, à part.

C'est à se tordre!

SABADINO, fouillant dans la poche de son manteau et tendant une tabatière à Borromée.

En usez-vous, mon cher? On râpe ce tabac
— Uniquement pour moi! — dans l'île de Cuba.
Je viens d'en commander une felouque entière.
Humez-moi cet arome...

Il prise.

Exquis.

LANQUETIN, bas à Fourquenay.

Ma tabatière!

SABADINO, prisant de nouveau.

Ce tabac est le seul que je puisse souffrir.

FOURQUENAY, bas à Lanquetin.

Ton tabac!

LANQUETIN, voyant disparaître sa tabatière dans la poche de Sabadino.

Il pouvait, au moins, nous en offrir.

SABADINO, négligemment.

Donc, l'autre soir, après avoir fait ma partie
D'échecs...

BORROMÉE, vivement.

Vous jouez aux échecs?

SABADINO

Ma modestie
M'empêche d'ajouter que je n'ai, jusqu'ici,
Pas trouvé de joueur pour me battre.

BORROMÉE, souriant finement.

Ceci
Pourrait bien arriver, monsieur le duc.

SABADINO

J'en doute!
En dix coups, l'adversaire est en pleine déroute!

BORROMÉE

Vraiment?

SABADINO

Je vous dirai que je suis l'inventeur
De certain plan...

BORROMÉE, délibérément.

Jouons.

SABADINO, feignant l'étonnement.

Seriez-vous amateur?

BORROMÉE

Acharné!

SABADINO

Je réponds au défi.

BORROMÉE, à Javotte.

Qu'on apporte
L'échiquier sans tarder!

Javotte sort. A Sabadino.

Ah! ça me réconforte!
Vertuchou! Je n'ai pas joué depuis huit jours!

LANQUETIN, bas à Fourquenay.

Mais c'est qu'il a tout l'air d'apprivoiser notre ours.

Javotte pose un échiquier sur la table, puis sort.

BORROMÉE

Commençons.

Borromée est assis face au public, Sabadino tourne le dos au public.

SABADINO, se levant.

Auriez-vous l'obligeance infinie
De vous asseoir à ma place? Tic ou manie?
Mais l'éclat du soleil m'incommode les yeux.

Borromée et Sabadino changent de place, de sorte que Borromée a le dos tourné au public... A partir de ce moment la nuit tombera peu à peu. Sabadino, regardant du côté de Lanquetin et de Fourquenay.

Hem! Hem! Hem!

LANQUETIN, bas à Fourquenay.

Tu comprends?

FOURQUENAY, même jeu.

Oui, très ingénieux.

LANQUETIN, même jeu.

Le vieux ne peut nous voir sans retourner la tête.

FOURQUENAY, même jeu.

Or, il lui faut au moins la minute complète
Pour pivoter!

BORROMÉE

A moi les noirs!

SABADINO

A moi les blancs!
Je dispose d'abord mes pions...

Regardant Fourquenay et Lanquetin.

...sur les deux flancs,
Et pour qu'un fol espoir de vaincre les entraîne,
J'enjoins aux cavaliers de protéger leur reine...
Je joue...

Fourquenay et Lanquetin se dirigent, l'un vers Mélisée, l'autre vers Isabelle. Il faut que dès ce moment il y ait parallélisme entre la partie d'échecs et la pantomime des quatre amoureux, les pions de Sabadino symbolisant la hardiesse des deux jeunes hommes et ceux de Borromée la résistance de plus en plus faible des deux jeunes filles.

BORROMÉE, après avoir joué.

A vous.

SABADINO, jouant.

Voici.

BORROMÉE

Ah! ah! l'on prend contact!

En effet, Fourquenay et Lanquetin se sont rapprochés de Mélisée et d'Isabelle.

SABADINO, à part.

Il ne se doute pas à quel point c'est exact.

Haut.

J'attaque.

Il joue. Les deux jeunes gens font à leurs maîtresses des gestes de supplication.

BORROMÉE, jouant.

J'ai paré.

Isabelle et Mélisée ont l'air de résister.

SABADINO, jouant.

Je reviens à la charge.
Ah! cette fois, mon cher, on n'en mène pas large.

Regardant Lanquetin et Isabelle qui sont placés à gauche.

Sur la gauche surtout...

Regardant Fourquenay et Mélisée qui sont sur le banc de droite.

... sur la droite non plus!

MÉLISÉE, à Fourquenay.

Si vous mentiez?

ISABELLE, à Lanquetin.

Quel fut le jour où je vous plus?

FOURQUENAY, à Mélisée.

Vos chers yeux ont ce soir une lueur étrange.

BORROMÉE, jouant.

Je prends.

Lanquetin embrasse Isabelle.

SABADINO, jouant.

Je prends aussi.

Fourquenay embrasse Mélisée. A part.

Ce n'est qu'un simple échange.

LANQUETIN, à Isabelle.

Je vous aime à jamais.

FOURQUENAY, à Mélisée.

Je vous promets ma foi.

BORROMÉE

Je joue.

MÉLISÉE, se laissant tomber dans les bras de Fourquenay.

Ah! chevalier!

ISABELLE, dans les bras de Lanquetin.

Baron!

SABADINO, d'une voix tonnante.

Echec au roi!

Votre perte est, je crois, près d'être consommée.
Vous étiez prévenu, monsieur de Borromée.

BORROMÉE, furieux.

Corbleu!

Il se penche désespérément sur l'échiquier.

SABADINO, à part.

Mais je n'entends plus rien. C'est anormal.

Il se dresse sur son séant et aperçoit les deux couples éperdument enlacés.

Ma foi, pour débuter, voilà qui n'est pas mal.

BORROMÉE, poussant un pion.

J'ai joué.

SABADINO, de même, triomphalement.

J'ai gagné!

BORROMÉE

Oui-da! rien qu'une manche!

Il se retourne péniblement sur son fauteuil, mais Sabadino, aux aguets, tousse... Les amoureux voient le danger et, en un clin d'œil, Fourquenay a repris sa place auprès d'Isabelle et Lanquetin la sienne à côté de Mélisée.

Ce soir, après souper, je prendrai ma revanche,
Car je vous garde...

SABADINO, feignant de se faire prier.

Mais ma berline m'attend...

BORROMÉE, suppliant.

Monsieur le duc...

SABADINO, même jeu.

Je...

BORROMÉE, insistant.

Non...

SABADINO

Ah! vous m'en direz tant!

J'accepte.

BORROMÉE, radieux.

Mon cher duc, ma maison est flattée
Au plus haut point d'un tel honneur!

SABADINO, à part.

Niche... et pâtée!

Scène VI

LES MÊMES, FRIGARA, JAVOTTE, tenant un flambeau.

FRIGARA, annonçant.

Le souper est servi.

BORROMÉE, à Fourquenay et à Isabelle.

Marchez devant, vous deux...

SABADINO, à part, regardant Javotte en connaisseur.

C'est Vénus en soubrette!

BORROMÉE, à Lanquetin et à Mélisée, après que Fourquenay et Isabelle ont fait quelques pas vers le fond.

A vous!... Pas si près d'eux!

A Sabadino, gracieusement.

Après vous, mon cher duc.

SABADINO

Que non pas.

BORROMÉE, passant.

Pardon.

SABADINO

Faites!

Les deux couples et Borromée sont sortis. Sabadino s'approche de Javotte.

Scène VII

SABADINO, FRIGARA, JAVOTTE

FRIGARA, inquiet, à Javotte.

Tu viens?

SABADINO, l'écarte d'une bourrade et continue à se rapprocher de Javotte.

Peau de satin! Rotondités parfaites!
Ce sont choses qu'il sied d'admirer... *de tactu.*

Il embrasse Javotte et lui prend la taille.

FRIGARA, s'interposant timidement.

Mais... c'est ma femme...

SABADINO, bon enfant.

Eh bien, de quoi donc te plains-tu?

FRIGARA

Je...

SABADINO, pinçant le menton de Javotte.

Nous jouons tous deux notre rôle auprès d'elle:
Moi, je tiens le menton... et tu tiens...

Prenant le flambeau des mains de Javotte et le remettant à Frigara.

la chandelle!

Il embrasse de nouveau Javotte et sort en courant pour rejoindre son amphitryon. Mine ahurie de Frigara. Javotte éclate de rire.

RIDEAU

ACTE II

Même décor.

Scène première

SABADINO, FRIGARA, JAVOTTE

Cette fois, c'est Frigara qui pioche, bêche et ratisse, sous l'œil narquois de Javotte. Celle-ci est confortablement assise dans le fauteuil. Sabadino est penché sur le dossier, dans une pose avantageuse. Il est habillé de neuf.

JAVOTTE, à Sabadino.

Non.

SABADINO

Si.

FRIGARA, le regardant de loin d'un air soupçonneux, à part.

Que lui dit-il?

JAVOTTE, minaudant.

Vous mentez!

SABADINO

Que nenni!

JAVOTTE, même jeu.

Monsieur le duc...

SABADINO

De plus...

JAVOTTE, même jeu.

Quoi, ce n'est pas fini?

SABADINO

Non, *diletta!* car, même aux bords de la Gironde
Où les caillettes sont les plus gentes du monde,
D'honneur, je n'ai jamais guigné d'aussi beaux yeux!
Des astres bleus!... Non!... des soleils!

FRIGARA, à part, un pot de fleurs à la main.

C'est ennuyeux,
Je n'entends rien.

Il essaie de se rapprocher.

SABADINO, l'apercevant.

Plaît-il?

FRIGARA

Je...

Sur un regard terrible de Sabadino.

Monseigneur... j'empote.

Il se remet à travailler en maugréant.

SABADINO, continuant, à Javotte.

...Et je n'ai nulle part, même à la cour...

FRIGARA, à part, se redressant, en montrant le poing à Sabadino.

Despote!

SABADINO, continuant.

...Vu d'aussi fins cheveux ni d'aussi jolis doigts.

Portant à ses lèvres la main de Javotte.

Cara, vous permettez?

JAVOTTE, minaudant.

Je ne sais si je dois...

Sabadino lui baise la main.

FRIGARA, éclatant en les voyant.

Ah! non!

SABADINO et JAVOTTE, se retournant d'un air sévère.

Hein?

JAVOTTE, rudement, à Frigara.

Qu'attends-tu pour sarcler ces allées?
Et réunir en tas ces feuilles d'azalées?
Extirpe ce chiendent... Redresse ces arceaux!
Range cet arrosoir... Ramasse ces morceaux
D'écorce!...

FRIGARA, obéissant, à part, se frottant les reins.

Je suis mort.

SABADINO et JAVOTTE

Hein?

FRIGARA, timidement.

Je crois... il me semble...
Que tu pourrais... m'aider...

JAVOTTE, éclatant de rire.

Nous, travailler ensemble?

SABADINO, même jeu.

Il est fou!

JAVOTTE, même jeu, à Frigara.

Mais tu sais bien que je ne peux pas,
Mon ami, travailler entre mes deux repas.
D'ailleurs, je t'aide.

FRIGARA

Toi?

JAVOTTE

Rends-moi cette justice:
Je t'aide... de la voix.

SABADINO, à Frigara.

Bêche, pioche, ratisse
Et tais-toi.

FRIGARA

Cependant, monsieur le duc...

SABADINO, menaçant.

Veux-tu!...

Frigara recule vivement au fond, et continue à travailler.

Sabadino, à Javotte.

Tu me crois?

JAVOTTE

Votre amour est par trop impromptu.

SABADINO

Pourquoi non? Fallait-il, pour que je te chérisse,
Que je t'eusse connue, ô Javotte, en nourrice?
Que j'eusse sur ton front posé le bourrelet
Ou d'un doigt circonspect tâté tes dents de lait?
Et devais-je, petit paquet de fanfreluches,
Remplir ton biberon, soigner tes coqueluches,
Et hocher ton berceau sur des airs de Lulli
Dans le lointain espoir de coucher dans ton lit?
Fi donc... En agissant de la sorte on s'attire
Le qualificatif malsonnant de satyre!

JAVOTTE

Mais cet amour si prompt?...

SABADINO

Son histoire? Voici:
Personnages: Toi, moi. Lieu de la scène: ici.
Je te vois. Tu me vois. Très bien. Cupidon passe.

Il me vise. Le trait vole à travers l'espace,
Et je sens près du cœur un petit choc!

JAVOTTE, écartant en riant Sabadino dont les gestes se précisent.

Holà!

SABADINO, à l'oreille de Javotte.

Viens demain m'apporter au lit mon chocolat!

Il sort.

Scène II

JAVOTTE, FRIGARA

FRIGARA, qui ne s'est pas aperçu du départ de Sabadino... à part.

Je suis exténué... Mon gosier se contracte...
La sueur de mon front retombe en cataracte...
Je n'en peux plus...

Haut, se relevant, suppliant.

Monsieur le duc...

A Javotte.

Il est parti?

Fanfaron.

Je voulais justement lui faire son parti!
Qu'est-ce qu'il te contait tout bas?

JAVOTTE

C'est mon affaire.

FRIGARA, éclatant.

Mais qui donc me dira ce qu'il est venu faire
Ici? Ne pouvait-il nous laisser vivre en paix?

S'attendrissant.

L'heureux temps! Je dînais, je goûtais, je soupais.
C'est tout... Advenait-il quelque sale corvée...

JAVOTTE

...C'était toujours à moi qu'elle était réservée.

FRIGARA, naïvement.

Oui. Devait-on fourbir les cuivres du dressoir...

JAVOTTE

...Tu me tendais la brosse avant que de t'asseoir.

FRIGARA, même jeu.

Oui.

JAVOTTE

Fallait-il sortir par un froid qui vous gerce,
Promener le vieux chien constipé sous l'averse,
Tailler en plein soleil les fusains poussiéreux...

FRIGARA, rêveur.

Je te regardais faire... Et nous étions heureux!

Un temps. Se levant.

...Mais voici qu'un beau soir surgit cet escogriffe.
Tout change en un clin d'œil. Ma femme se rebiffe.
On se permet — c'est inouï — de me railler!
On ordonne! on dispose!

JAVOTTE, ironique.

On te fait travailler.

FRIGARA

Et depuis quinze jours ce gêneur se goberge,
Me fait frotter ses cuirs, nettoyer sa flamberge,
Cirer ses bottes!...

Montrant ses mains.

Tiens! J'en ai des durillons!
Et sans compter qu'il court après tes cotillons,
Le paillard!

Haussant les épaules.

Beau galant!

JAVOTTE

Il a très haute mine.

FRIGARA

Elle aussi... La croix-Dieu!... J'éclate... Je fulmine!...
Mais que vous a-t-il fait? Il a donc réussi
A vous ensorceler toutes et tous ici!
Un signe... un geste... un mot. La maison est charmée!
Tous en extase! Tous! Tous, jusqu'à Borromée!
Mais c'en est trop!

JAVOTTE, ironique.

Vraiment?

FRIGARA

Je connais mon devoir
Je m'en vais lui parler.

JAVOTTE

Au duc?

FRIGARA

Oui. Tu vas voir,
Et s'il me dit un mot de trop, je te le tance...

JAVOTTE

Toi, Frigara?

FRIGARA

Oui, moi, Javotte... et d'importance!

JAVOTTE, montrant Sabadino et Borromée qui descendent lentement la terrasse en causant.

Le voici, tiens, avec le vieux.

FRIGARA, inquiet.

Ah!

JAVOTTE

Parle-leur.
Allons.

FRIGARA

Tu ne crains pas que je fasse un malheur?

JAVOTTE

Non.

FRIGARA

C'est que...

JAVOTTE

Donne-la, cette danse exemplaire!

FRIGARA, s'esquivant.

J'aime mieux m'en aller. Je suis trop en colère!

Javotte le suit en riant.

Scène III

BORROMEE, SABADINO, continuant une conversation.

BORROMÉE

Vraiment, monsieur le duc... vous êtes indulgent.

SABADINO

Je suis juste.

Il offre une prise à Borromée.

BORROMÉE, acceptant.

Merci.

SABADINO

Cependant, en bougeant
Mon fou, je croyais bien vous battre, sans remède.
Mais vous avez joué comme feu Palamède.

BORROMÉE, modestement.

Oh!

SABADINO

Une fois de plus vaincu! C'est inouï!
Vous pouvez vous vanter d'avoir du flair!

BORROMÉE

Eh oui!
Je possède un esprit subtil et perspicace.

SABADINO

Il se pourrait pourtant qu'au jeu je me piquasse
Et que, tout compte fait, je fusse le vainqueur...

BORROMÉE, enjoué.

Nous verrons.

Changeant la conversation.

A propos, ces affaires de cœur
Dont vous vous occupez, cher duc, avec quel zèle
Avec...

SABADINO

N'en parlons pas, Borromée.

BORROMÉE

. avec quelle
...Sollicitude, quel désintéressement
Aimable, — c'est le mot...

SABADINO

Je suis confus, vraiment.

BORROMÉE

...Ces affaires, comment vont-elles?

SABADINO

Mais très bien.

BORROMÉE

Fillettes et galants ne doutent de rien?

SABADINO

De rien.

BORROMÉE

Et vous les surveillez?

SABADINO

Je les surveille.
Ils ne se voient jamais.

BORROMÉE, se frottant les mains.

Cela marche à merveille!

Avec transport.

Comment vous exprimer tous les remerciements...

SABADINO, magnanime, l'interrompant.

Laissez!... Vous connaissez, mon cher, mes sentiments!
Je suis votre homme!... Et puis, l'aventure me tente,
De Cerbère amateur et d'Argus dilettante!
Voilà.

BORROMÉE

Vous me comblez de joie.

SABADINO

A ce sujet,
Pour contrecarrer nos amants dans leur projet,
Et vouloir les unir dans un ordre contraire,
Vous avez des motifs?

Borromée fait signe que oui.

Serait-il téméraire
De vous les demander, ces motifs?

BORROMÉE

J'en ai trois.

SABADINO

Bigre!

BORROMÉE

Formels. Patents. Décisifs.

SABADINO

Je vous crois,
Mais...

BORROMÉE

Le premier, c'est que j'ai cette idée en tête
Et que, comme l'a dit quelqu'un...

Cherchant.

Un nom en tète..

SABADINO, soufflant.

Epictète?

BORROMÉE

Merci...

Continuant.

...L'homme a la faculté
D'user de son cerveau suivant sa volonté.
Bien. Le second, c'est que... enfin... et le troisième,
Qui n'est pas moins puissant...

SABADINO, l'interrompant.

Attendez. C'est le même.

BORROMÉE

Parfaitement.

SABADINO

Eh bien, me voici rassuré.

Eclatant de rire.

Et dire qu'un instant je m'étais figuré
— On se forge parfois de bizarres chimères
Que vous n'obéissiez qu'à des raisons sommaires
De père despotique et de maître absolu!

BORROMÉE, riant.

Mais vous me preniez donc pour un hurluberlu!

Lanquetin et Fourquenay paraissent sur la terrasse.

SABADINO

Chut! Je vois Lanquetin et Fourquenay.

BORROMÉE

Je pense
A quelque chose.

SABADINO

A quoi?

BORROMÉE

Ici. Votre influence
Sur eux est grande.

SABADINO

Assez, je crois.

BORROMÉE

Sermonnez-les.
Donnez-leur des conseils. Des bons.

SABADINO

Si vous voulez.

BORROMÉE

Je vous laisse. Au revoir... Surtout gare aux petites!
Où sont-elles?

SABADINO

Elles cueillaient des clématites
Près de la grotte.

BORROMÉE

Bien. J'y vais.

Fausse sortie vers la gauche.

SABADINO, lui indiquant la droite.

Non, par ici.

A part.

Cherche-les.

BORROMÉE

A bientôt, mon cher duc, et merci!

Il sort par la droite. A peine a-t-il disparu que Fourquenay et Lanquetin qui causaient sur la terrasse se précipitent anxieusement vers Sabadino.

Scène IV

SABADINO, FOURQUENAY, LANQUETIN, puis MELISEE et ISABELLE

FOURQUENAY

Je n'ai de tout le jour aperçu mon amie.

LANQUETIN

Moi non plus.

FOURQUENAY

C'est un vol!

SABADINO, ironique.

Oh! Oh!

LANQUETIN

Une infamie!

FOURQUENAY

A l'entendre il fallait mander les violons
Pour la noce! Elle vient, la noce!

LANQUETIN

A reculons!

FOURQUENAY

C'étaient de beaux discours!

LANQUETIN

Des mots!

FOURQUENAY

Des prétintailles!

LANQUETIN

Dites, monsieur le duc, à quand les accordailles?

FOURQUENAY

A quand les rendez-vous?

LANQUETIN

" Pour le dimanche gras?

FOURQUENAY

Ou pour la Trinité?

TOUS DEUX

Répondrez-vous?

SABADINO, très calme.

Ingrats!

D'un geste, il écarte les branches, à gauche. Mélisée et Isabelle apparaissent de l'autre côté de la route, comme encadrées par les feuilles qui émergent en fouillis de la haie.

Voulez-vous, s'il vous plaît, passer, mesdemoiselles?

FOURQUENAY et LANQUETIN, abasourdis.

Oh! ça!...

SABADINO, aux deux jeunes filles.

C'est un chemin où palpitent les ailes
Des libellules d'or et des martins-pêcheurs...
Un chemin tout vibrant de reflets, de blancheurs,
De frissons passagers et de furtifs murmures.
C'est par là qu'autrefois glissaient sous les ramures,
Avec leurs cheveux blonds et leurs grands voiles blancs,
Parmi les églantiers et les lilas tremblants
Tout émus de frôler leurs têtes décoiffées,
Cyprine et Diamant les adorables fées:

Avec un grand salut.

Vous ne pouviez venir que par un tel chemin!

FOURQUENAY

Ce bon Sabadino!

SABADINO, narquois.

N'est-ce pas?

LANQUETIN

Votre main!

FOURQUENAY

Nous avons pour vous tant...

SABADINO

Ouais.

FOURQUENAY

Tant de sympathie!

SABADINO

Ouais.

LANQUETIN

Vous nous pardonnez notre absurde sortie?

SABADINO

Vous avez été durs.

MÉLISÉE, à Sabadino.

Faut-il plaider pour eux?

SABADINO

Je vous pardonne, allez! Vous êtes amoureux!

Avec lyrisme.

Amoureux! Et voici que pour cette heure exquise
Une clarté rosée estompe le coteau.
Le décor du jardin français s'idéalise
Et vous me paraissez des couples de Watteau.

La lumière bleutée et qu'on croirait dormante
Adoucit un contour ou précise un détail:
Allongement d'un pli, retroussis d'une mante
Ou galbe des doigts fins glissant sur l'éventail.

Rien ne manque: je vois la cadence des poses,
Le marbre souriant du petit dieu malin,
Les arbres en berceaux et leurs paniers de roses,
La guitare oubliée et l'habit zinzolin.

Je vois des falbalas, du soleil, de la joie,
Des lèvres qu'un soupçon de rouge colora,
De hauts talons cambrés sous des jupes de soie,
Tout l'appareil pimpant d'un ballet d'opéra.

Le moment est venu des douces confidences,
Des mille riens jolis qu'on murmure à genoux
Et des charmants dépits réglés comme des danses!
Cueillez cette heure, amants! car je veille sur vous!

Car je veille!... Je suis Celui qui débarrasse
Des hasards imminents et des dangers soudains!
Je demeure, éternel et fier, sur la terrasse
Ainsi qu'un dieu jaloux, protecteur des jardins.

Et là, fumant le fin tabac des Amériques
Sous le dôme rosé de ce ciel idéal,
J'entendrai monter frêle et quasi chimérique,
Le concert attendri du double madrigal!

En disant ces vers, Sabadino a gravi l'escalier de la terrasse. A la fin de la tirade, il est parvenu aux derniers degrés et sa silhouette grandie se découpe sur le ciel nuancé, avec un grand geste bénisseur... Il contemple un instant le tableau formé par les quatre amoureux et sort par le fond à droite.

Scène V

FOURQUENAY, LANQUETIN, MELISEE, ISABELLE

ISABELLE, donnant, avec une sévérité simulée, un coup d'éventail sur les doigts de Lanquetin qui essaie de dérober un baiser.

Voulez-vous!

LANQUETIN, insistant.

Bah!

ISABELLE, même jeu.

Je pars...

LANQUETIN, même jeu.

Ça, je vous en défie!

ISABELLE, sur le ton de la plaisanterie.

Fat!

LANQUETIN

Menteuse!

MÉLISÉE, à Fourquenay qui vient de lui remettre des fleurs.

Vraiment ce bouquet signifie?...

FOURQUENAY

Mon amour frémissant, timide et douloureux...

Il la fait asseoir sur le banc de droite et s'entretient avec elle à voix basse pendant toute la scène.

ISABELLE

Regardez, Lanquetin. Les drôles d'amoureux!

LANQUETIN

Un couple de bergers...

ISABELLE

Perdus dans les nuages!

LANQUETIN

Inspirés!

ISABELLE

Ethérés!

LANQUETIN

Idylliques!

ISABELLE, avec un coup d'éventail sur les doigts entreprenants de Lanquetin.

Et sages!

Elle saute sur l'escarpolette.

Poussez-moi, voulez-vous?...

Lanquetin obéit

Vous m'aimez?

LANQUETIN

Follement,

Puisque j'épouse!

ISABELLE, soudain rembrunie.

Hélas! Viendra-t-il, ce moment?

LANQUETIN

Courage!... Vous verrez!...

Enthousiaste.

Alors, quelle existence

Nous menons tous les deux, libre, joyeuse, intense!

ISABELLE, même jeu.

Toute l'année est un éternel carnaval!

LANQUETIN

Nous partons pour Paris!

ISABELLE

Nous montons à cheval!

Vous m'apprenez l'escrime! Une, deux, parez!

LANQUETIN, l'embrassant.

Touche!

ISABELLE

Je me mets de la poudre! et du rouge! et des mouches!

LANQUETIN

Et nous allons partout au bal, à l'Opéra...

ISABELLE

Au jeu: whisk, pharaon, comète, baccara!

LANQUETIN

Nous soupons quelquefois aux nuits du Cours-la-Reine...

M. Tramont. M. Gandera. Mlle Lifraud. M. Arnaud

Une scène du *Double Madrig*

ISABELLE

Ou bien nous allons voir quelque farce foraine,
Francisque à Saint-Laurent, Léandre à Saint-Germain.

LANQUETIN

Bien mieux! Nous nous mettons un beau soir en chemin
Et, visage masqué...

ISABELLE, qui a compris.

Nous courons les tavernes!

LANQUETIN

Nous rossons les exempts!

ISABELLE

Nous brisons les lanternes!

Et cela dure ainsi toujours!

LANQUETIN, d'un ton sceptique.

Toujours!

ISABELLE

Comment?

LANQUETIN

Chère, vous oubliez que j'ai mon régiment
A commander.

ISABELLE

Eh bien?

LANQUETIN

Et si la guerre éclate?

ISABELLE

Je mets une amazone en velours écarlate,
Un grand manteau gris fer à brandebourgs d'argent
Et je pars!

LANQUETIN, souriant.

Folle!

ISABELLE

Alors me voyez-vous, chargeant,
Galopant près de vous, frémissante, charmée,
A travers les obus, les cris et la fumée,
Sur un petit cheval à harnais cramoisi!
D'abord, j'ai bien un peu peur des coups de fusil,
Mais le danger rend plus exquise la bataille!
Ma lame sans repos pique, voltige, taille,
Et, le soir arrivé, je rapporte un drapeau!
Alors on bat aux champs... J'agite mon chapeau...
Et tous vos dragons crient: « Vive la colonelle! »

France. M. Damorès. Mlle Faber. M. H: Beaulieu.
e parc de Maisons-Laffitte.

LANQUETIN, l'enlaçant.

Comme je t'aime ainsi, joyeuse et fraternelle!

ISABELLE, s'échappant.

Un papillon!... Tout rouge et le corselet bleu!

LANQUETIN

Comme un garde-française.

ISABELLE

Il est là. Prenons-le!

Tous deux sortent en courant derrière le papillon.

Scène VI

FOURQUENAY, MELISEE, continuant leur conversation.

MÉLISÉE, lisant dans un petit livre ces vers de Gentil-Bernard.

Habitons ce petit espace;
Le bonheur tient si peu de place.

FOURQUENAY

Oui, le nôtre tiendra dans une humble maison
Dont le jardin fleuri sera tout l'horizon.

MÉLISÉE

Maison claire, maison vivante, maison fée!
Tout habillée en vert et de jaune coiffée!

FOURQUENAY

La glycine sera ses longs cheveux soyeux...

MÉLISÉE

Et les carreaux verdis des fenêtres ses yeux...
De bons yeux éclairant le visage des pierres
Et dont les liserons tremblants sont les paupières...

FOURQUENAY

Sa voix, nous l'entendrons monter avec les chœurs
Des moineaux babillards et des merles moqueurs
Qui viendront s'abriter parmi les fleurs grimpantes...

MÉLISÉE

Enfin, les coups de bec sur les auvents en pente
Seront les battements du cœur de la maison.
Maison claire, maison vivante, maison fée.
Tout habillée en lierre et de chaume coiffée!

FOURQUENAY, tout doucement, tenant Mélisée dans ses bras.

Et le jardin fleuri sera tout l'horizon.

Un léger temps.

MÉLISÉE

Quel rêve!... Vivre ainsi!

FOURQUENAY

Dans la bonne nature!

MÉLISÉE

Sans laquais!

FOURQUENAY

Sans concerts!

MÉLISÉE

Sans luxe!

FOURQUENAY

Et sans voiture!

MÉLISÉE

Trois robes de linon pour unique trousseau!

FOURQUENAY

Les livres de Gresset!

MÉLISÉE

Les œuvres de Rousseau!

FOURQUENAY

Le pain bis du moulin qu'on va chercher soi-même!

MÉLISÉE

Et le lait pur! Et les œufs frais!

FOURQUENAY

Et le poème!!
Le beau poème intense et fort que j'écrirai!...
Mais j'oubliais...

Il tend un papier à Mélisée.

MÉLISÉE

Des vers!

FOURQUENAY

Vous m'avez inspiré.

MÉLISÉE

Voyons.

Elle parcourt le papier.

C'est charmant!

FOURQUENAY, jouant la modestie.

Oh!

MÉLISÉE

Vous devenez un maître.
Jamais vous n'avez rien écrit de mieux.

FOURQUENAY

Peut-être
Mes sonnets pour Iris sont-ils plus...

MÉLISÉE, fronçant le sourcil.

Des sonnets?
Pour Iris?

FOURQUENAY

Oui... je...

MÉLISÉE

Cette Iris, je la connais?

FOURQUENAY

Non.

MÉLISÉE

Et vous?

FOURQUENAY

Peu.

MÉLISÉE

Mais vous lui faites un poème,
Des poèmes!...

FOURQUENAY

Je...

MÉLISÉE

Vous l'aimez!... Elle vous aime!

FOURQUENAY

Mais je vous jure...

MÉLISÉE

Rien. Vous l'aimez. C'est cela!
Et dire que je vous croyais!... Que j'étais là
Près de vous, à l'instant... que j'écoutais, grisée,
Vos paroles... Mais c'est bien fini!...

FOURQUENAY

Mélisée!
Ecoutez-moi...

MÉLISÉE, lui jetant le papier à la figure.

Tenez, vos vers, ils sont mauvais!

Ricanant.

Ridicules!... Ah! Ah!

FOURQUENAY

Je veux...

MÉLISÉE, reculant.

Non... Je m'en vais!
Quand vous ferez des vers, réservez-en la graine
Pour Elle!

FOURQUENAY

Mais...

MÉLISÉE

Adieu!

FOURQUENAY

Je...

MÉLISÉE

Non! j'ai la migraine!

Elle sort. Fourquenay, anéanti, se laisse tomber tristement sur son banc.

Scène VII

FOURQUENAY, puis LANQUETIN et ISABELLE qui entrent en se querellant.

LANQUETIN

Je n'ai pas dit cela. Vous avez mal compris.

ISABELLE

Bon! Traitez-moi de sotte!

LANQUETIN

Ecoutez!

ISABELLE

Malappris!

LANQUETIN, piqué.

Ah! permettez!

ISABELLE

Allez retrouver vos maîtresses!

LANQUETIN

Je...

ISABELLE

Ces femmes de rien qui vous donnent des tresses
De cheveux!...

LANQUETIN

Mais voyons...

ISABELLE

Je vous mets au défi
De nier.

LANQUETIN, allant vers elle, suppliant.

Isabelle!

ISABELLE

Ah! non! Cela suffit,
Laissez-moi!

Lanquetin veut lui prendre la main.

Laissez-moi!

Il insiste.

Laissez-moi donc, vous dis-je!

Elle sort par le fond.

Scène VIII

FOURQUENAY, LANQUETIN

LANQUETIN, à Fourquenay, qui, toujours plongé dans ses réflexions n'a rien vu de ce qui se passait.

Fâchés! En vérité, cela tient du prodige!
Ah! qui nous l'aurait dit ce matin!

FOURQUENAY

En effet.
Tu ne soupçonnes pas ce que cela me fait.
Je suis... bouleversé.

LANQUETIN, serrant la main de Fourquenay.

Merci.

A part.

Brave nature.

Haut.

Et moi, tu le comprends, cette sotte aventure
Me laisse tout ému.

FOURQUENAY, serrant la main de Lanquetin.

Merci.

A part.

L'excellent cœur.

LANQUETIN, à part.

Je le croyais blasé.

FOURQUENAY, à part.

Je le croyais moqueur.

Tous deux se serrent la main avec émotion.

LANQUETIN, reprenant, mélancolique.

Avec cela, la plus séduisante du monde.

FOURQUENAY, même jeu.

Si douce!

LANQUETIN, d'un ton sceptique.

Oh! ça!...

Avec conviction.

Mais si gaie!

FOURQUENAY, hochant la tête.

Oh! ça!

Avec lyrisme.

Mais si blonde!

LANQUETIN

Non, mon cher, elle est brune.

FOURQUENAY

Elle est blonde.

LANQUETIN

Tu veux
Rire.

FOURQUENAY

Je connais bien la couleur des cheveux
De Mélisée!

LANQUETIN

Eh! qui, mon cher, te parle d'elle?
Je m'en moque!

FOURQUENAY, à part.

Egoïste!

LANQUETIN

Il s'agit d'Isabelle!

FOURQUENAY, avec humeur.

J'ai bien d'autres soucis en tête en ce moment!
Mélisée est fâchée!

LANQUETIN, à part.

Il est dégoûtamment
Personnel!

Ils se tournent le dos. Fourquenay va vers son banc.

Scène IX

LES MÊMES, ISABELLE

Isabelle parait sur la terrasse et descend les degrés. Lanquetin s'empresse à sa rencontre, mais elle le toise dédaigneusement et, le laisant tout décontenancé, s'approche fort aimablement de Fourquenay.

ISABELLE, très gracieuse, à Fourquenay.

Vous rêviez, poète?...

Elle s'approche.

On vous dérange?

Il esquisse un geste de dénégation polie.

Non?... Alors, bavardons, voulez-vous?

LANQUETIN, à part, regardant le manège d'Isabelle.

C'est étrange.

ISABELLE

Unissons nos ennuis...

FOURQUENAY, à part, la regardant.

Tiens!...

Brusquement.

Il faut que ce soir
J'aie oublié!

Haut, galamment.

Vous plairait-il de vous asseoir?

LANQUETIN, furieux, à part.

Ah! c'est ainsi! Je vais retrouver Mélisée!
Et nous verrons, par la corbleu!

Il sort.

Scène X

ISABELLE, FOURQUENAY, puis MELISEE et LANQUETIN

ISABELLE, très aimable.

Suis-je excusée
De vous avoir ainsi dérangé?

FOURQUENAY, même jeu.

Mais je suis
Enchanté.

Faisant tous ses efforts pour se monter l'imagination.

J'étais las!... Maintenant je poursuis
Ma route!... Il faisait sombre... et voici la première
Etoile qui s'allume au fond du firmament!
Vous êtes Fée, Astre, Lumière.
Et je marche vers vous dans l'éblouissement!

ISABELLE, à part, déjà un peu désillusionnée par ce lyrisme inattendu.

Ne pourrait-il parfois s'exprimer autrement?

Prenant le livre que Mélisée a laissé sur le banc... Haut.

Qu'est cela?...

Dédaigneusement.

Ah! des vers!

Elle laisse tomber le livre.

FOURQUENAY, à part, se précipitant.

Mon livre qu'elle arrange!

Ramassant le livre, mélancoliquement.

Le maroquin s'écaille et le signet s'effrange!

ISABELLE, à part, le regardant.

Il est méticuleux.

FOURQUENAY, à part, tout en frottant sa reliure.

Elle manque de soin.

ISABELLE, à part, avec une tristesse nuancée de colère.

Mais je dois me venger!

FOURQUENAY, même jeu.

Mais Mélisée est loin!

ISABELLE, haut, avec effort.

Vous disiez?

FOURQUENAY

Que... que je vous aime à la folie,
Ma chère, très chère âme...

ISABELLE, à part, impatientée.

Oh!

FOURQUENAY

Vous êtes jolie
D'ailleurs...

ISABELLE, froissée, à part.

D'ailleurs.

FOURQUENAY, continuant.

Avec ces gestes onduleux,
Avec ces yeux d'un gris si lointain...

ISABELLE

Ils sont bleus,
Mes yeux.

FOURQUENAY, conciliant.

Si vous voulez. J'aurais mauvaise grâce
A discuter sur leur couleur.

ISABELLE, à part.

Mais il m'agace!

FOURQUENAY, qui pense aux cheveux blonds de Mélisée.

Avec ces cheveux blonds.

ISABELLE, piquée.

Mes cheveux sont poudrés.
Ils sont peut-être bruns.

FOURQUENAY, poli.

Oui, comme vous voudrez.

ISABELLE, vexée.

Merci.

FOURQUENAY

Vous êtes tout de même...

ISABELLE, même jeu, à part.

Tout de même...

FOURQUENAY

La plus exquise, la plus...

Sans la moindre conviction.

Comme je vous aime!...

ISABELLE

Et j'avouerai que vous, vous me plaisez assez!

Des esprits chicaniers vous reprochent, je sais,
D'être — comment dirais-je — un rêveur, un poète,
De cultiver en vous « la petite fleurette »,
De vous extasier devant un arbrisseau
En citant des extraits de Jean-Jacques Rousseau...
Mais ce sont des ragots qu'il convient mieux de taire!
Et personne, d'ailleurs, n'est parfait sur la terre!

FOURQUENAY, regardant Isabelle, avec une explosion de sincérité.

Oh! non!

ISABELLE

Bah! vous verrez, nous serons très heureux.

FOURQUENAY, d'une voix lugubre.

On n'aura jamais vu de gens plus amoureux.

Gaiement.

Mais, parfois, il faudra nous quitter, ma compagne!

ISABELLE, même jeu.

L'épousée à la ville!

FOURQUENAY, même jeu.

Et l'homme à la campagne!

ISABELLE

Nous nous verrons tous les trois mois.

FOURQUENAY

Ou tous les ans.

ISABELLE

Oui, vous avez raison, c'est plus que suffisant.

Ils continuent à parler à droite de la scène. A ce moment Mélisée et Lanquetin paraissent sur la terrasse, continuant une conversation sur un ton aigre-doux. Ils ne voient pas d'abord Isabelle et Fourquenay et ne sont pas vus par eux. Ils resteront sur la gauche de la scène.

Dans le coin de gauche.

LANQUETIN, à Mélisée.

Que voulez-vous?... Je suis soldat et non poète...
Je ne sais pas parler en vers.

MÉLISÉE, qu'on devine très agacée.

Je le regrette

Pour vous.

LANQUETIN

Moi, pas du tout.

MÉLISÉE

Alors vous avez tort.

LANQUETIN, mâchant son frein.

Mais...

MÉLISÉE, très grande dame.

Oh! ne prenez pas ces airs d'imperator,
Vous n'êtes pas ici, mon cher, à la parade...

LANQUETIN

Corbacque!

MÉLISÉE

... et je ne suis pas votre camarade.
Ne sacrez pas!

A ce moment ils aperçoivent Fourquenay et Isabelle.

Dans le coin droit.

FOURQUENAY, sans les voir, baisant ironiquement la main d'Isabelle.

Alors, adieu, mon cher amour!

Dans le coin gauche.

LANQUETIN et MÉLISÉE, indignés.

Oh!...

MÉLISÉE, nerveusement, à Lanquetin.

Je riais, voyons... Faites-moi donc la cour!

Par bravade, Lanquetin lui prend la taille.

Dans le coin droit.

FOURQUENAY et ISABELLE, les apercevant,... dans un même cri d'indignation.

Oh!

ISABELLE, vivement, à Fourquenay.

Ne me quittez pas.

FOURQUENAY, avec une tendresse simulée.

Non.

Dans le coin gauche.

MÉLISÉE, même jeu, à Lanquetin.

Cher cœur!

LANQUETIN, même jeu.

Je t'adore!

Tout à coup, grand bruit sur la terrasse. Sabadino accourt tout essoufflé.

Scène XI

LES MÊMES, SABADINO

SABADINO

J'entends un pas grincer sur le gravier sonore!
Fuyez!

LANQUETIN et FOURQUENAY

Bah!

SABADINO, s'apercevant du chassé-croisé.

Hein?

LANQUETIN, désignant Mélisée.

Voici mon épouse.

FOURQUENAY, désignant Isabelle.

Et voici

La mienne.

SABADINO, les regarde un instant d'un air ahuri puis il lausse les épaules. S'inclinant.

Compliments.

A part.

Dans le fond, tout ceci
Ne me regarde pas.

Passant derrière les couples... A Mélisée.

Très beau garçon.

A Lanquetin.

Charmante.

A Isabelle.

Distingué.

A Fourquenay.

Très jolie!

S'arrêtant brusquement... à part avec angoisse.

Un doute me tourmente!
Vont-ils payer?

Il prend à part Lanquetin et Fourquenay.

Pardon. Le marché tient toujours,
Au moins?

FOURQUENAY

Quel?

SABADINO

Je devais aider à vos amours
Et vous deviez tous deux me verser une somme.

Silence.

Vous... me... la... verserez?

FOURQUENAY

Non.

SABADINO

Non?

LANQUETIN

Non.

SABADINO

Non?

FOURQUENAY

En somme
Nous n'avions pas besoin de vous. Bonsoir.

Il retourne vers Isabelle.

LANQUETIN

Bonsoir.

Il retourne vers Mélisée (1). Pendant la tirade qui suit, les deux couples coquettent, mais chacun regarde l'autre à la dérobée.

SABADINO, tristement.

* Bonsoir, écus sonnants, maisonnette et pressoir!...
Déjà je me voyais au pays de Gascogne,
N'ayant d'autre souci que de rougir ma trogne,
De cultiver ma vigne et manger mes jambons!
Je me voyais, après tant de jours vagabonds,
Epousant à Bordeaux une fille encor sage,
Quelque agréable rousse au plantureux corsage,
Mais bonsoir!... Il me faut en rabattre, bonsoir!
Clairs écus trébuchants, belle fille et pressoir!

Se dominant et tâchant malgré tout de sauver la situation... Avec des sanglots dans la voix.

Voyons, messieurs...* Mais c'est de la pure folie!
Voulez-vous m'écouter?

On ne s'occupe pas de lui. Il tombe à genoux.

Tenez, je vous supplie,
Je vous obsècre... je... j'embrasse vos genoux!

En proie au plus violent désespoir.

Ils ne m'écoutent pas!

LANQUETIN, s'écartant avec Mélisée.

Ça suffit.

FOURQUENAY, s'écartant avec Isabelle.

Laissez-nous.

Scène XII

LES MÊMES, BORROMÉE, suivi de FRIGARA

SABADINO, douloureusement, toujours à genoux.

Oh!

BORROMÉE, s'empêtrant dans Sabadino, sans voir les autres personnages.

Vous!... Monsieur le duc?

SABADINO, avec un sourire contraint, donnant des explications embarrassées.

Oui... c'est... mon oratoire!
Je suis... mahométan... Oui... je...

Entraînant Borromée pour l'empêcher de voir les couples.

Toute une histoire!
Un jour, à Seutari...

(1) Au théâtre, la partie entre astérisques est supprimée. Le dialogue s'enchaîne comme suit, sur la réplique de Lanquetin: Bonsoir.

SABADINO, à part.

Mes écus qui s'en vont!... (Haut.) Vous pouvez bien surseoir
A ce projet... mais c'est de la pure folie!

etc...

BORROMÉE, se dégageant et allant vers les couples.

Par la saint Sambregoy!
Ventre saint Balletrou!... Ventre Quenet!...

S'apercevant du chassé-croisé.

Eh! Quoi!
Du nouveau!

Radieux, à Sabadino.

Grâce à vous. Merci.

SABADINO, modeste et navré.

Oh!

BORROMÉE, à Frigara, d'une voix tonnante.

Des notaires!

ISABELLE et MÉLISÉE, avec une surprise douloureuse.

Oh!

SABADINO, qui les observe, à part, avec une expression d'espoir.

Tiens!

BORROMÉE, avec rondeur et volubilité.

Nous signerons les contrats sur nos terres!
Et pour qu'il ne soit pas dit que nous violons
Les usages, ramène aussi des violons
Et des comédiens.

Frigara sort. Aux deux jeunes filles.

Venez.

Elles éclatent en sanglot.

Déjà, ça pleure
D'émotion.

Il sort avec Mélisée et Isabelle.

Scène XIII

SABADINO, LANQUETIN, FOURQUENAY

LANQUETIN, allant vivement vers Fourquenay.

Pardon. Vous m'avez tout à l'heure
Examiné d'un air qui me plaît à moitié.

FOURQUENAY

Et vous m'avez parlé sur un ton de pitié
Qui...

LANQUETIN

C'est possible!

FOURQUENAY

Alors voudriez-vous me faire
L'insigne honneur...

LANQUETIN

Mais c'est entendu.

SABADINO, écoutant, à part.

Quelle affaire!

FOURQUENAY

A l'épée?

LANQUETIN

A l'épée.

SABADINO, à part.

Un duel. *Miserere!*

FOURQUENAY

L'endroit?

LANQUETIN

Ici. Ce soir. A minuit.

Tous deux se saluent cérémonieusement et se séparent.

SABADINO, les suivant du regard... A lui-même.

J'y serai.

RIDEAU

ACTE III

Même décor. La nuit par un beau clair de lune. Tout est illuminé. Lanternes multicolores dans les arbres... Par instants, feux de Bengale... Malgré l'éclairage et la lumière de la lune, tout un coin du théâtre est dans l'ombre. A la cantonade, orchestre de flûtes, de violons et de cors. Quand le rideau se lève, la scène est vide... La musique continue un moment puis s'arrête... Un temps... Alors apparaît sur la terrasse un homme dont le visage est couvert par un masque de velours noir à barbe de taffetas rose. Il porte l'ample domino des musiciens italiens et tient sous le bras une guitare... L'homme descend l'escalier, regarde à droite et à gauche et se démasque... C'est Frigara.

Scène première

FRIGARA, déguisé en musicien.

FRIGARA

Il doit la voir ici.... Sous ce déguisement
Que j'ai loué six francs...

Avec amertume.

Six francs!...

A sa guitare qui le gêne.

— Sale instrument! —

Reprenant.

...Je pourrai...

Entendant du bruit.

Oh! quelqu'un!

Il se masque en toute hâte.

Scène II

FRIGARA, MELISEE, entrant par la droite, l'air préoccupé.

FRIGARA, avec l'accent italien.

Désirez-vous entendre
Oun solo?

Mélisée fait signe que non. Frigara s'incline et sort par le fond en grattant sa guitare. Pendant ce qui suit on le verra traverser la scène de temps à autre et regarder curieusement à droite et à gauche.

Scène III

MELISEE, puis ISABELLE

MÉLISÉE, tristement.

C'est ici que je venais l'attendre.
Nous relisions Ronsard, tous les deux, sur ce banc...
Nous rêvions... Et parfois les feuilles en tombant
Frôlaient comme des mains le vieux fermoir de cuivre
Et semblaient souligner les plus beaux vers du livre.

Elle reste à rêver mélancoliquement... Frigara qui rôdait au fond de la scène se heurte à Isabelle qui entre.

FRIGARA, à Isabelle.

Oune petite aubade? oun solo?

ISABELLE, rudement.

Toi, la paix,
Hein?

FRIGARA, reculant.

Bien, signora, bien.

Il disparaît.

ISABELLE, à elle-même, descendant sans voir Mélisée.

La pièce me crispait...
Ces sultans! Ces vizirs! Et ce vocabulaire
Emberlificoté!... Je suis d'une colère
A griffer les gens!

Apercevant Mélisée, se maîtrisant.

Tiens! vous!

Avec un intérêt affecté.

Souffrante?

MÉLISÉE, se dominant et souriant avec effort.

Non.

ISABELLE, très douce.

Si!
Si! Vous êtes ce soir jaune comme un souci.

MÉLISÉE

Votre amitié pour moi si gentiment sincère
S'alarme bien à tort.

ISABELLE, toujours très affectueuse.

Votre corset vous serre
Peut-être trop!

MÉLISÉE

Rassurez-vous, ma chère, il est
Lâche!... J'y peux passer la main.

ISABELLE, souriant d'un air sceptique.

Comme c'est laid
D'être coquette!

MÉLISÉE, à part.

Attends!

Haut.

Quelle exquise toilette
Vous portez!... Quel malheur que, près de l'épaulette,
Votre corsage fasse un pli!

ISABELLE, atteinte au bon endroit.

Comment?... Un pli?

MÉLISÉE, continuant à détailler la robe d'Isabelle.

C'est dommage!... Le reste est vraiment accompli!
Mais il faut rétrécir de trois doigts.

ISABELLE, à part, vexée.

Mijaurée!

MÉLISÉE, à part.

Attrape... Ah! Je suis jaune... Ah! Je suis trop serrée!

Un temps.

ISABELLE, se décidant à commencer les hostilités... avec une désinvolture affectée.

Lanquetin avec vous s'est montré plus galant
Qu'un calife amoureux des contes de Galland!

MÉLISÉE

Et Fourquenay vous a, je crois, demandé douze
Danses!

ISABELLE

Vous avez mal compté. Treize!

Mélisée, d'un geste nerveux, brise son éventail.

Jalouse?

MÉLISÉE, avec un rire qui sonne faux.

Moi, jalouse, ma chère!... Et pourquoi?... Lanquetin,
Avec sa mine fière et son regard hautain,
Me plaît fort... De la grâce alerte!...

ISABELLE, affectant le dédain.

Un... militaire!

MÉLISÉE

De l'esprit bon enfant...

ISABELLE

Un peu trop terre à terre.

MÉLISÉE, continuant.

L'œil vif, les cheveux noirs noués en catogan.

Avec une révérence.

Bref, Lanquetin m'agrée et me va comme un gant.

ISABELLE

Il vous agrée?... Allons, tant mieux pour vous, ma chère,
Si vous vous contentez d'un esprit en jachère!

MÉLISÉE

Libre à moi.

ISABELLE

Libre à vous! Moi, j'aime en Fourquenay
Ce lyrisme éclatant, imprévu, raffiné,
Ces mots étincelants avec lesquels il jongle,
Car il a de l'esprit jusques au bout de l'ongle!

MÉLISÉE, feignant le dédain.

Un esprit... bien surfait!

ISABELLE, continuant.

Il est svelte, élégant...

Avec une révérence.

Bref, Fourquenay m'agrée et me va comme un gant.

MÉLISÉE, hautaine.

Nulle ne tentera de vous ravir sa flamme.

ISABELLE, même jeu.

Et je ne le conseille à personne, madame.

MÉLISÉE, même jeu.

Adieu, madame.

ISABELLE, même jeu.

Adieu, madame!

Jeu de scène. Elles se séparent, mais à peine ont-elles fait quelques pas qu'elles reviennent vivement l'une vers l'autre en riant.

MÉLISÉE

Eh bien, non! non!

ISABELLE

C'est trop bête! On devrait me mettre au cabanon!

MÉLISÉE

M'enfermer au cachot!

ISABELLE

Me conduire à la douche!

MÉLISÉE

Tous ces mots dédaigneux que j'avais dans la bouche!

ISABELLE

Mes façons de duchesse!... Et mon accent pointu!

MÉLISÉE

Mes « madame » aigres-doux!

ISABELLE

Mes « libre à vous »! crois-tu?

Elles se mettent de nouveau à rire.

MÉLISÉE, soudain toute triste.

Hélas!... C'est un moment bien mal choisi, pour rire!

ISABELLE, même jeu.

Oui, car en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire,
On va nous marier.

MÉLISÉE

Mon Dieu! Tout est perdu!

Avec rage.

Et tout cela, pourquoi?

ISABELLE

Pour un malentendu!
Nous avions bien besoin de tenter des conquêtes!
De nous montrer ainsi volages!

MÉLISÉE

Et coquettes!

ISABELLE

Hélas! qui donc prendra pitié de notre émoi?

MÉLISÉE

Trop tard! Nul ne peut plus nous secourir!...

Scène IV

LES MÊMES, SABADINO

SABADINO, surgissant.

Et moi?
Moi qui, l'œil aux aguets et les mains obstinées,
Jongle inlassablement avec les destinées!
Vous désoler!... Dans ce décor!...

Avec lyrisme.

Regardez-le!
Dans le calme du soir le parc est rose et bleu, (1)
* Un peu de lune tremble aux feuilles argentées,
Le jet d'eau se remplit de paillettes bleutées
Et les étoiles ont des teintes de saphir.

Musique très douce à la cantonade.

Et voici que pour vous, douce comme un soupir,
Frêle comme un aveu, * câline, indéfinie,
Dans le parc vaporeux monte la symphonie!
Ecoutez!... Les hautbois combinent leurs accords
Avec le chant voilé des flûtes et des cors;
Une harpe frémit, doucement effleurée,
Et prélude en l'honneur de l'heureuse soirée...

MÉLISÉE et ISABELLE, sanglotant.

Hélas!

SABADINO, persuasif.

Ne pleurez plus!... Car c'est le coin charmant
Et classique!... Car c'est dans un pareil moment
Qu'au théâtre l'on voit l'Arlequin bergamasque
Soulever doucement le velours de son masque,
Et les amants passer, beaux couples onduleux,
Dans l'alanguissement des clairs de lune bleus.

ISABELLE

Vraiment?

MÉLISÉE

Il se pourrait

SABADINO

Jugez-moi par mes actes
Vous verrez!... Revenez ici — Soyez exactes —

(1) Au théâtre, la partie entre astérisques est supprimée et la tirade s'enchaîne comme suit:

Dans le calme du soir le parc est rose et bleu,
Et voici que pour vous, câline, indéfinie,
Frêle comme un aveu, monte la symphonie!
Ecoutez: les hautbois combinent leurs accords.
Etc...

A minuit... Séchez-moi ce torrent lacrymal!
Il les pousse doucement vers le fond.
Ça va bien! Ça va bien! Ça va bien!
Isabelle et Mélisée sont sorties. La musique a cessé.

Scène V

SABADINO, seul, puis JAVOTTE, par instants FRIGARA

SABADINO, changeant brusquement de ton.
Ça va mal!
Remontant vivement vers l'endroit par où Isabelle et Mélisée sont sorties et criant.
Minuit!... N'oubliez pas!... minuit!...
Redescendant.
Réussirai-je?
C'est difficile!
Apercevant Javotte qui entre par la droite.
Ah! toi, Javotte!

FRIGARA, surgissant de l'ombre, à part.
Pris au piège!
Enfin!

SABADINO
Je t'attendais, ma charmante!

FRIGARA, montant l'escalier, en se dissimulant, à part.
Du haut
De l'escalier, je vais surveiller le duo.

SABADINO, à Javotte.
Ecoute-moi... Pour des raisons très importantes,
Il faut que je...
S'interrompant.
Sais-tu que ce soir, tu me tentes
Plus que jamais?
Guignant le décolleté de Javotte.
Cette chair rose!... Le moyen
De la voir, cette chair, sans...
Il l'embrasse. Frigara tire de sa guitare un accord rageur et terriblement dissonant.

JAVOTTE, sursautant.
Entendez-vous?

SABADINO
Rien.
C'est un musicien qui racle sa guitare!
Nouveau baiser... Nouvel accord encore plus cacophonique.

JAVOTTE, se bouchant les oreilles.
C'est faux!

SABADINO, même jeu.
Quel est cet air?

FRIGARA, d'une voix caverneuse.
Oune marche tartare.

SABADINO
Eh bien, va la jouer dans son pays natal!

FRIGARA, descendant l'escalier.
Bien, Excellenza, bien...

SABADINO
Va!
Il se retourne vers Javotte.

FRIGARA, regardant à droite et à gauche où il pourrait bien se cacher, à part.
Ho! ce piédestal!
Il se dissimule derrière la statue.

SABADINO
Je te disais... Quoi donc?... Ah! oui!
Il respire les cheveux de Javotte et les embrasse.

JAVOTTE, pour la forme.
Laissez mes tresses
Tranquilles!

SABADINO, continuant.
...Que je veux aider tes deux maîtresses
D'abord à regagner le cœur de leurs galants
Respectifs...

JAVOTTE
Bonne idée!

SABADINO, continuant.
Ensuite, tes talents
Aidant, les marier dans leur ordre logique.
Mais il me faut compter sur une aide énergique.

JAVOTTE
Je suis à vous.

SABADINO, la prenant au mot et l'embrassant avec transport.
Oh!

FRIGARA, à part, indigné.
Oh!

JAVOTTE, s'esquivant en riant.
Pas de cette façon!

SABADINO, navré.
Ah!

FRIGARA, respirant, à part.
Ah!... J'en ai senti dans le dos un frisson.

SABADINO
L'aventure te plaît?

JAVOTTE
Elle m'enthousiasme!

SABADINO
Donc, il faut préparer au vieux un cataplasme
De farine d'esprit, le saupoudrer avec
De la graine de ruse...

JAVOTTE
Et puis, v'lan! sur le bec!
Soupirant.
Ah! Je désire tant que ces pauvres petites
Soient heureuses!

SABADINO, même jeu.
Et moi!

JAVOTTE
Vous êtes bon!

SABADINO
Oui.

JAVOTTE, câline.
Dites
Que vous découvrirez sans tarder un moyen
De les sauver, monsieur!... Je vous aimerai bien!

SABADINO, bellâtre, la prenant dans ses bras.
Tu ne m'aimes donc pas?

JAVOTTE, les yeux baissés, tortillant le coin de son tablier.
Mon Dieu!...

FRIGARA, caché, à part, avec inquiétude.
Mais c'est la pire
Goton!

SABADINO
Dame! Depuis le temps que je soupire
Pour tant de coins mignards de ce corps radieux,
Je n'ai rien obtenu, là, rien!

FRIGARA, à part, poussant un soupir de satisfaction.

Merci, grands dieux!

JAVOTTE

Eh bien, réussissez à tromper Borromée

Avec une mine coquette.

Et... nous verrons.

FRIGARA, inquiet de nouveau.

Hein! Quoi?

SABADINO

Perspective embaumée!

C'est juré?

JAVOTTE

C'est juré.

SABADINO

Sur quoi?

JAVOTTE

Mais ce sera,

Si vous voulez, sur la tête de Frigara!

FRIGARA, furieux, à part.

Oh! la gueuse!... Je vais tout raconter au maître!

Indigné.

Et sur ma tête encor!

Il s'esquive par la droite.

Scène VI

JAVOTTE, SABADINO

SABADINO

Il convient de se mettre

Vite en besogne... Il faut d'abord gagner du temps...

C'est le point capital...

JAVOTTE, embarrassée.

Sans doute... Mais...

SABADINO, ayant une idée.

Attends!

Pour écarter le vieux, il faut lui faire boire...

JAVOTTE, inquiète.

Du poison?

SABADINO, tragiquement, tirant une fiole de son habit.

Celui des Borgia!... Fiole noire...

Belladone, ciguë et venin de cobra...

Trois gouttes... C'est fini... Prends... Dieu nous jugera...

Mine effarée de Javotte. Sabadino éclate de rire.

Ah! ah! ah!... Je riais!... Voyons!... Un narcotique,

Tout simplement, ma chère!

JAVOTTE, respirant.

Ah! bon!

SABADINO

Aussi pratique

Et moins scabreux.

JAVOTTE

Combien de gouttes?

SABADINO

Il faut qu'on

Ait du temps devant soi. Verse tout le flacon.

Réfléchissant.

Mais... comment?

JAVOTTE

Chaque soir il absorbe une tasse

De tilleul. Il faudrait que j'y jette...

SABADINO, rectifiant.

... Jetasse.

JAVOTTE, continuant.

... La drogue. Ce sera l'affaire d'un moment...

J'y vais...

SABADINO

Va, mon cher cœur, et songe à ton serment!

JAVOTTE, esquisse un mouvement de sortie, puis revient, et tend quelque chose à Sabadino.

Ah! Tenez! j'oubliais!

SABADINO

Quoi?

JAVOTTE

La clef de la cave!

Chipée!

SABADINO, riant et prenant la clef.

Ah! bon!

Regardant sortir Javotte. Avec le geste du sculpteur.

Ici, convexe, et là, concave!

Quelle ligne, tudieu!

Scène VII

SABADINO, BORROMEE

BORROMÉE, entrant par la droite.

Vous, enfin!

SABADINO, à part.

L'animal

Me poursuit donc, partout!

BORROMÉE, très cordial.

Vous nous fuyez? C'est mal!

Un pareil soir!... Vous, le héros de la journée!

Venez!... la comédie est presque terminée!

SABADINO

Soit, j'y vais!

Il sort par le fond.

Scène VIII

BORROMEE, FRIGARA, déguisé.

Borromée s'apprête à le suivre quand Frigara, toujours déguisé et masqué, lui frappe sur l'épaule.

FRIGARA, mystérieusement, contrefaisant sa voix.

Prenez garde. On vous berne. On vous nuit.

On prépare un complot contre vous à minuit...

Ouvrez l'œil, surveillez cet endroit solitaire.

BORROMÉE, estomaqué.

Mais...

FRIGARA

Chut!...

BORROMÉE

Expliquez-vous!

FRIGARA

Chut! Vengeance et mystère!

Chut!

Il disparaît par la droite.

Scène IX

BORROMEE, seul, puis JAVOTTE

BORROMÉE

Chut!... Que signifie?... Un complot?... A propos

De qui?... De quoi?...

Haussant les épaules.

C'est fou. J'ai vidé trop de pots
En soupant!

Javotte entre par le fond, portant un plateau sur lequel est placée une tasse.

JAVOTTE

Le tilleul de monsieur!

BORROMÉE, réfléchissant, sans l'écouter.

Mais cet homme,
Je l'ai bien vu pourtant...

Javotte met le plateau sous le nez de Borromée. Il ordonne dans un grognement :

Sur la table!...

Javotte pose le plateau sur la table qui est à droite, près de la statue.

JAVOTTE, insistant.

Il est comme
Monsieur l'aime.

BORROMÉE, montrant le fond du théâtre à Javotte.

Ouste!

JAVOTTE, avec l'intonation qu'elle prendrait pour dire: « Toujours le même! Quel sale caractère! »

Oh!

Elle sort par le fond.

Scène X

BORROMEE, puis FRIGARA

BORROMÉE, seul, avec une mauvaise humeur qui croit.

Un complot!...

Montrant le poing dans le vide, vers la droite.

Mauvais plaisant!
Baladin!

FRIGARA, apparaissant sur la terrasse, sans déguisement.

Oh! Monsieur!

BORROMÉE, sans l'écouter, menaçant un ennemi imaginaire.

Histrion!... Paysan!...

FRIGARA

Monsieur!...

BORROMÉE

Eh bien?

FRIGARA

Ici...

BORROMÉE, sans l'écouter, le poing tendu vers la coulisse.

L'on me berne? On me leurre?
Moi? Scorpion!

FRIGARA, continuant.

... J'ai vu...

BORROMÉE, bourru.

Qui?

FRIGARA

J'ai vu, tout à l'heure.
Ma femme... avec le duc!...

BORROMÉE

Et c'est pour ça, butor,
Que tu viens...

FRIGARA

Mais, monsieur...

BORROMÉE

Mon hôte n'a pas tort
De te faire pousser des andouillers, andouille!
Il fait ce qui lui plaît!

FRIGARA, insinuant.

Il chante même pouille
A monsieur.

BORROMÉE

Hein! Tu dis, maraud? Tu te permets
De diffamer!

FRIGARA

Monsieur...

BORROMÉE

Tu mens, maroufle!

FRIGARA

Mais...
Je...

BORROMÉE, violent.

Parle!...

FRIGARA, mystérieusement.

Eh bien, le duc causait de mariages
Qu'il voulait empêcher... ce soir..., de barbouillages
— Faites excuse — avec un cataplasme.

BORROMÉE, suffoqué.

Avec
Un cata...pla...

FRIGARA

Qu'on doit coller — v'lan! — sur le bec...
De...

Il hésite.

BORROMÉE

Le bec de qui?

FRIGARA

De monsieur...

BORROMÉE, sautant sur Frigara et le secouant comme un prunier.

Mon bec!

Frigara geint.

Silence!

Il continue à le secouer.

Mon bec! Mon bec!

FRIGARA, suppliant.

Monsieur...

BORROMÉE

Silence! ou je te lance
A travers le jardin comme un croûton rassis!

Il envoie promener Frigara, qui, après plusieurs pirouettes sur lui-même, va s'effondrer sur le banc. Un temps. Borromée se promène de long en large avec agitation. Il bégaie de temps en temps: Mon bec! Mon bec! Un cataplasme! On sent qu'il a de la peine à mettre de l'ordre dans ses idées en déroute. Peu à peu, il se domine. A lui-même, réfléchissant.

Voyons!... voyons!... mais ce serait un ramassis
De...

Il repousse une idée. Avec une soudaine inquiétude.

Mais cet avis!... le complot!...

Il réfléchit, le sourcil froncé, puis fait un geste de menace et dit brusquement à Frigara :

Viens ça, canaille!
Ecoute-moi, si tu m'as dit vrai, je te baille
Dix pistoles de plus...

FRIGARA
Par mois?
BORROMÉE
Par an.
FRIGARA
Merci
Tout de même, monsieur.
BORROMÉE, terrible
Ah! Silence!
Reprenant, le doigt sous le nez de Frigara.
Mais si
Tu m'as menti, je t'administre une rossée
Dont tu ne sortiras que la chair désossée,
La trogne de guingois, la carcasse en débris
Et le râble empourpré comme un homard Compris?
FRIGARA, terrorisé
Oui, monsieur
BORROMÉE
Quant à vous, mesdames les carognes,
Qu'on tombe en pamoison, qu'on trépigne ou qu'on grogne,
Qu'on hurle à réveiller tous les chiens d'alentour,
Je vais vous enfermer, corbacque, à double tour!
Il sort.

Scène XI

FRIGARA

FRIGARA, seul, regardant partir Borromée, en se frottan les mains.
Il en est devenu cramoisi!.. Bonne affaire!
Un temps
Ce que j'ai soif!
Apercevant le plateau apporté par Javotte.
Oh! sa tisane!
Il boit.., Avec une légère grimace.
Je préfère
Son vieux ratafia
Marchant de façon à se trouver à la fin de la scène sur la droite près du banc.
Ha! ha! Monsieur le Duc!
On joue au...
S'interrompant.
J'ai sommeil!...
Reprenant.
On joue au...
Il bâille.
...au séduc-
Il bâille.
Teur!
La langue pâteuse.
Mais je suis là, moi,
Il bâille. Il s'assied sur le banc de droite.
pour démasquer le rôle!
Les yeux à demi-fermés.
J'ai les yeux ouverts, moi!... Je vei
Il bâille.
eille, mon drôle!
Je veille!...
Il s'endort sur le banc de droite... Ce banc est placé dans l'ombre de façon que Frigara ne soit pas vu par les autres personnages.

Scène XII

FRIGARA, dans l'ombre SABADINO, puis BORROMEE

SABADINO, entrant par le fond
J'ai, ma foi, d'autres chats à fouetter...
FRIGARA, rêvant et ronflant.
Je veille... Humph!
SABADINO
Hein?.. Quoi?..
Il prête l'oreille.
Non. Rien...
Reprenant.
...que d'écouter
La comédie!
BORROMÉE, entrant par la droite à lui-même
Et ma tisane, l'ai-je bue?
Il va vers la table et constate que la tasse est vide... avec surprise.
Mais oui, tiens!..
Apercevant Sabadino.
Encor lui!... Hum!.. Cela contribue
A me confirmer dans mes soupçons...
Haut
Cet endroit
Paraît vous attirer, ce soir.
A part
C'est très adroit,
Ce que je dis.
SABADINO
Ce soir, pas plus que d'habitude.
J'ai besoin simplement d'un peu de solitude.
BORROMÉE, narquois
Sans doute pour prier?
SABADINO, sans comprendre.
Pour prier?
BORROMÉE
Mahomet?
SABADINO, même jeu.
Mahomet!
Brusquement, se rappelant.
Ah! oui! oui!
A part, ahuri.
Mais... mais... il se permet...
De railler!...
Se dominant.
Tête-bleu!... Ne perdons pas la carte!...
Haut, avec désinvolture.
Non, mon cher, la raison qui fait que je m'écarte,
C'est que j'ai la migraine...
BORROMÉE, ironique.
On s'en guérit... avec
Un... cataplasme... qu'on se colle sur le bec!
Il chantonne et esquisse lourdement un pas de menuet.
SABADINO, atterré.
Ah! mais!..
Se dominant.
Vous êtes gai, ce soir!

BORROMÉE, s'arrêtant, la jambe tendue, les deux bras arrondis dans la pose classique des danseurs.

Vertu-bamboche!
J'exulte!... Je m'étais fourré dans la caboche
Que ces deux conjungos se feraient... Ils se font.
Ils se font! Malgré tout, contre tous!... Car, au fond,
Je sais que bien des gens... Mais ces gens, je m'en moque,
Mon cher mahométan, comme peut faire un phoque
D'un jeu de dominos ou d'un plat d'épinards!

SABADINO, à part.

Il sait tout.

Scène XIII

LES MÊMES, JAVOTTE

JAVOTTE, portant un plateau avec des rafraîchissements, entre par le fond et se dirige vers Sabadino. Offrant des rafraîchissements.

Brandevin...

Bas, à Sabadino.

Pris dans un traquenard

Haut.

Rossoli, brou de noix, champagne.

Bas.

Borromée
Tient les petites

Haut.

Rack, vin de Chypre,

Bas.

Enfermées.
Il a la clef sur lui.

SABADINO

Bien.

JAVOTTE, présentant le plateau à Borromée.

Monsieur...

BORROMÉE

Hors d'ici
Coquine, et sur-le-champ, pendarde!

La canne haute, il poursuit Javotte vers le fond du théâtre. Pendant ce temps, Sabadino fouille dans la poche du vieillard, à la façon des tire-laine, et lui subtilise sa clef (1).

Scène XIV

SABADINO, BORROMEE

SABADINO, à part.

La voici.
Ma clef! Bien. Maintenant remettons en échange
Celle de la cave.

Il tire une nouvelle clef de la poche de son habit et la jette à terre à la dérobée... puis il se baisse comme s'il venait d'apercevoir quelque chose... Haut.

Oh! une clef! là!

Il ramasse la clef.

(1) A l'Odéon, M. Jean d'Yd (Borromée) tombait en poursuivant Javotte, et c'est en l'aidant à se relever que M. Denis d'Inès (Sabadino) lui chipait la clef.

BORROMÉE, se retournant et redescendant vivement.

Qu'entends-je?

Il se fouille précipitamment et constate qu'il n'a plus de clef. Vivement.

Elle est à moi!

A part.

La clef des petites!...

Haut.

Donnez!
Donnez!

Sabadino lui remet la clef qu'il a ramassée.

SABADINO, à part, en tapant sur sa poche.

C'est moi qui l'ai, la bonne!

BORROMÉE, avec toute l'ironie dont il est capable.

Vous venez
De me rendre une clef qui, justement, est celle
D'une porte... qui ferme une chambre... qui cèle
Un trésor qui... plutôt deux trésors qui...

Eclatant de rire.

Ah! ah!
Vous ne saurez que bien plus tard ce qu'il y a
De désopilatif, de bouffon, d'impayable
A ce que ce soit vous, justement, qui...

Il rit. Sabadino aussi.

BORROMÉE, à part, descendant.

Du diable
Si j'ai connu jamais esprit plus exigu!
Il se tord sans savoir pourquoi.

Musique à la cantonade, annonçant la fin de la comédie et le commencement du souper.

Oh! l'ambigu!
Entendez-vous?

Sabadino, plongé dans ses réflexions, ne semble pas l'entendre.

Pourquoi, mon cher, cet air morose?
Vous venez?

Il se dirige vers le fond.

SABADINO, sans bouger.

Je vous suis.

BORROMÉE, du fond, agitant sa clef narquoisement en regardant Sabadino.

Eh! Eh!

Il sort en riant par le fond.

Scène XV

SABADINO, puis JAVOTTE

SABADINO, faisant le même geste avec la clef, dès que Borromée a le dos tourné

Eh! Eh!

Réfléchissant, d'un air soucieux.

La dose
Etait forte... Pourquoi ne dort-il pas?

JAVOTTE, apparaissant à droite, avec une curiosité impatiente.

Eh bien?

SABADINO

Réponds d'abord. A-t-il bu?

JAVOTTE

Mais je n'en sais rien.
Il m'a dit de partir.

SABADINO, soucieux.
Diable!

JAVOTTE
Attendez. La tasse
Etait là.
Elle va vivement vers la table et regarde. Joyeusement.
Vide!... Il a tout bu!

SABADINO, soulagé.
Grand bien lui fasse!
Dans un quart d'heure au plus notre homme ronflera.

JAVOTTE
Qui donc a pu lui dire...?

SABADINO
Eh! parbleu, Frigara,
Qui nous a surveillés et vendus!

JAVOTTE
Oh! l'engeance!

SABADINO, tendrement.
Va, bientôt sonnera l'heure de la vengeance,
En attendant, voici la clef.

JAVOTTE
Vous l'avez?

SABADINO
Oui.

JAVOTTE, admirative.
Ça!

SABADINO, désinvolte.
L'enfance de l'art!... Prends-la.
Il lui remet la clef.

JAVOTTE, qui n'en revient pas.
C'est inouï!

SABADINO
Va! Je prépare des choses... superlatives!
Quand minuit sonnera, délivre les captives,
A minuit, tu m'entends, pas plus tard, pas plus tôt.
Dis-leur qu'on les attend ici.
Fausse sortie de Javotte. Il la rappelle. Mystérieusement.
Dolce!... Presto!
Il l'embrasse.
Amoroso!
Javotte sort par la droite.

Scène XVI

SABADINO, puis FOURQUENAY et LANQUETIN

SABADINO
Le duel aura lieu dans...
S'interrompant pour consulter sa montre.
Quelle heure?
Reprenant.
Dans vingt minutes. Bon.
Se frottant les mains.
A moins que je me leurre
Vertigineusement, en voyant nos héros
Croiser le fer ainsi qu'en les romanceros,
Elles l'auront, le cri du cœur: « C'est toi que j'aime! »
Et ce seront alors des: « Mon astre! » — « Ma gemme! »
« Mon étoile! » — « Mon tout! » Je les entends d'ici!...
Après... J'ai mon plan...

Entrent silencieusement Fourquenay et Lanquetin. Ils se saluent cérémonieusement et se placent en face l'un de l'autre.

SABADINO, avec un étonnement qui devient vîte de l'angoisse.
Tiens!... Que veut dire ceci?
Eux!... Déjà!... Mais comment?
Les deux jeunes gens ont tiré leur épé
Ils tirent leur épée!
Mais elles ne seront ici... Quelle équipée!...
Que dans... Mon Dieu!... Mon Dieu!...
Il regarde sa montre.
Un quart d'heure.
Se précipitant.
Messieurs!
Arrêtez!... Chevalier!... Baron!... Au nom des cieux!...
Arrêtez!... Il est bien trop tôt!...

FOURQUENAY, abaissant son épée, dédaigneusement.
Ça vous regarde?

SABADINO
Minuit n'a pas sonné!... Ce n'est pas l'heure!

LANQUETIN, à Fourquenay.
En garde!
Ils croisent le fer.

SABADINO, passant sous les épées et les écartant.
Vous battre sans témoins!... C'est très compromettant!
Vous risquez la pri...

LANQUETIN, prenant Sabadino par le bras et le faisant pirouetter.
Place!... Et ne criez pas tant.

SABADINO, terminant sa phrase en criant de plus belle.
... La prison... Et puis, c'est dangereux, une épée!
Ça pique!... une blessure est bien vite attrapée!
On est précipité dans la nuit du tombeau!
Avec un frisson.
Mourir!

FOURQUENAY, aux dernières limites de l'impatience.
Cette fois...!

SABADINO, lyrique.
Et la vie...

LANQUETIN, même jeu que Fourquenay.
Oh!

SABADINO, continuant.
C'est si beau.
La vie, avec tous ses frissons, toute sa joie,
Et tout son inconnu qui chante et qui flamboie!
Avec son vol léger de désirs, tout pareil
A des papillons d'or qui tournent au soleil!
*Avec l'enchantement des plaines, des collines,
Des grands horizons bleus aux courbures câlines,
Et des volubilis grimpant aux arbres verts!
Avec l'azur du ciel, la musique des vers...*

LANQUETIN, l'interrompant, à bout de patience, et le faisant reculer.
Ridicule fâcheux!

FOURQUENAY, même jeu.
Braillard insupportable!

(*) Les quatre vers entre astérisques sont supprimés à la représentation.

SABADINO, usant de son suprême argument, revenant.

Avec les voluptés divines de la table!

Avec une émotion grandissante.

Songez aux œufs farcis; aux petits champignons
Si tendres relevant la sauce des rognons;
Aux petits pois nouveaux qui fondent dans la bouche;
A l'ortolan truffé sous sa quadruple couche
De lard et de jambon; au doux cochon de lait
Qui dort parmi les choux comme un enfantelet.
Songez aux fins bouquets de nos crus de Gascogne
Qui donnent de l'esprit en colorant la trogne,
Au velouté du Beaune, au parfum des Cortons,
A tous ces balthazars, ripailles, gueuletons,
D'où l'on sort si vibrant de talent, de génie,
De force, d'idéal, que l'âme rajeunie
Bat de l'aile et, prenant son lumineux essor,
S'élance, en palpitant, vers les Etoiles d'or!

Fourquenay et Lanquetin ont subi le début de la tirade avec une impatience non déguisée mais peu à peu conquis par la verve de Sabadino, ils ont souri malgré eux et sont demeurés immobiles à l'écouter, la pointe de l'épée tournée vers le sol. Ce sourire et cette curiosité amusée n'ont pas échappé à Sabadino qui reprend avec plus de force persuasive que jamais.

Et ces plaisirs exquis, ces divines extases,
Vous iriez les risquer pour deux mots, pour deux phrases,
Allons donc!

A ce moment on entend sonner le premier des quatre coups de carillon qui précèdent les douze coups de minuit (1). En entendant ce tintement, Sabadino a un soubresaut et change de couleur. A part.

Hein!... Minuit!... J'ai parlé trop longtemps!
Elles viennent!... Il faut qu'elles les trouvent en
Train de se battre...

Haut.

Eh bien, vous restez bouche bée
A me considérer?... Par la grande flambée
D'enfer, en garde!

FOURQUENAY et LANQUETIN, ahuris par ce revirement soudain.

Mais...

SABADINO

Redoutez-vous la mort?
Quand on est offensé, que diable, on rue, on mord!
Mais qu'est-ce que la vie? Un hôpital sinistre,
Où chaque jour le sort narquois vous administre
Votre petit tracas ainsi qu'un lavement!
Et vous hésiteriez!

La musique commence à jouer à la cantonade. Elle durera jusqu'au baisser du rideau.

Vive Dieu!... Quel moment!
Pour s'évader bien loin des contingences ternes!
Et quel geste, messieurs!... Un duel aux lanternes!
Un duel pittoresque, épique, triomphal!
Parmi les fleurs!... avec la musique du bal!
Sous un ruissellement de lumière jaspée!
Et vous hésiteriez!

D'une voix de commandement, comme un professeur d'escrime.

Saluez de l'épée!

Deux appels!... Allongez le bras... Allez, messieurs.

Tout en parlant il a pris les épées des deux jeunes gens, les a rapprochées, de sorte que sur les mots: « Allez, messieurs! », qui coïncident avec le dernier coup de minuit, Fourquenay et Lanquetin se trouvent en train de ferrailler. A part.

Ouf!

Scène XVII

LES MÊMES, ISABELLE, MELISEE

LES DEUX JEUNES FILLES, apercevant les duellistes et poussant un grand cri.

Oh!

Elles se précipitent, Isabelle vers Lanquetin, Mélisée vers Fourquenay.

Ne te bats pas!... Je t'aime!...

SABADINO, à part, contemplant les couples enlacés.

Gracieux
Tableau!

LANQUETIN, à Isabelle.

Je fus vantard, chère âme!

ISABELLE, à Lanquetin.

Et moi, coquette.

FOURQUENAY, à Mélisée.

M'avez-vous pardonné?

MÉLISÉE

Je t'aime.

SABADINO

On se becquète!
Ça va!

Un léger temps.

ISABELLE, soudain soucieuse.

Mais que peut-il sortir de tout cela?

MÉLISÉE, tristement.

Dire que j'oubliais!...

FOURQUENAY, même jeu.

Les notaires sont là!
C'est vrai!

LANQUETIN, violent.

Par la corbleu!

ISABELLE

Quelle triste aventure!
Et le temps passe!

MÉLISÉE

Hélas!

FOURQUENAY

On va donner lecture
Des contrats.

LANQUETIN

C'est fini.

SABADINO, du fond du théâtre, d'une voix de stentor.

Non.

TOUS

Hein!

SABADINO

Non! Borromée
Ne pourrait prendre en ce moment une plumée
D'encre. Il dort!...

(1) Il est indispensable que ces carillons préliminaires tintent. On augmente ainsi d'une façon sensible le temps nécessaire à Sabadino pour dire la tirade qui suit. Pour la même raison, les coups de minuit devront être très espacés.

TOUS

Quoi?

SABADINO

Roland jouerait de l'olifant
Sans l'éveiller! Il dort, comme un petit enfant!

Et comme tous veulent le remercier, il les interrompt doucement.

Chut! regardez!... Voici que l'ombre n'est plus brune
Et que l'âme du parc s'éveille au clair de lune.
L'heure exquise pour fuir!

Geste d'étonnement des amoureux.

Eh oui!... Près du verger,
Une berline attend... Partez! couples légers!

MÉLISÉE et ISABELLE, admiratives.

Monsieur Sabadino!

FOURQUENAY

Vous êtes un génie!

SABADINO, modeste.

On me l'a dit souvent.

Reprenant.

Donc, la fête finie,
Oubliant les dangers que vous aurez vaincus,
Vous gagnez la frontière...

A part.

... Et moi, deux mille écus.

Scène XVIII

LES MÊMES, JAVOTTE, accourant.

JAVOTTE

Monseigneur! Monseigneur!

SABADINO

Qu'y a-t-il?

JAVOTTE, à bout de souffle.

Borromée!

SABADINO

Eh bien?

JAVOTTE

Il ne dort pas!

SABADINO, avec une inquiétude dans la voix.

Es-tu bien informée?

JAVOTTE

Hélas! je l'ai vu!

SABADINO

Vu!

JAVOTTE

Comme je vous vois là,
Monsieur!

ISABELLE et MÉLISÉE, anxieuses.

Alors?

FOURQUENAY et LANQUETIN, même jeu.

Alors?

SABADINO, même jeu.

Alors?

A lui-même.

Alors, voilà!

Un temps, marchant avec agitation.

Donc, j'aurai trituré sans pitié ma cervelle,
Inventé chaque jour une bourde nouvelle;
J'aurai fait les échecs de ce vieux mannequin;
Ourdi, pour l'abuser, des ruses d'Algonquin;
Réuni des amants, risqué des gymnastiques,
Dirigé des duels, versé des narcotiques!
J'aurai fait du lyrisme à toucher un pavé,
Supplié, sangloté, transpiré, salivé,
Débagoulé des vers et tartiné des contes!
J'aurai fait tout cela pour être en fin de compte
Berné, moi! par qui?... par...

En marchant, il s'empêtre dans quelque chose, il se penche et reconnait Frigara. Cette constatation fait déborder la coupe. Avec un grand cri où il entre de l'ahurissement, de la révolte et de l'indignation.

Di ouiban! (1) c'est trop fort,
L'un boit le narcotique et c'est l'autre qui dort!

Se prenant la tête dans la main.

Mais que fallait-il faire?

Il demeure plongé dans ses réflexions.

MÉLISÉE, douloureusement.

Oh! notre joli rêve!

FOURQUENAY, même jeu.

Bulle aux reflets changeants qui miroite... et qui crève!

SABADINO, à lui-même, réfléchissant.

Il fallait...

ISABELLE, douloureusement.

Notre fuite...

LANQUETIN, même jeu.

Un souffle aérien!

MÉLISÉE, même jeu.

Nos projets de bonheur!

FOURQUENAY, même jeu.

Il n'en reste plus rien!

ISABELLE, dans un mouvement de révolte.

C'est trop injuste!

FOURQUENAY, secouant la tête tristement, puis avec une mélancolie nuancée de résignation douloureuse.

Non! Car ce n'est qu'au théâtre
Que la bergère Eunice épouse son cher pâtre,
Et, parmi les décors tendus de papiers peints,
Que les Gérontes sont dupés par les Scapins!

MÉLISÉE, de même.

Hélas! la vie hostile aux couples idylliques
Se plaît à séparer Cléante d'Angélique!
Le rêve importe peu... Chacun suit son destin!
Et l'on voit Henriette épouser Trissotin.

LANQUETIN, de même.

Pauvres amants naïfs à l'âme épanouie,
Nous avions confondu le Théâtre... et la Vie!

Un léger temps. Des larmes brillent dans les yeux.

FOURQUENAY, avec émotion, après avoir montré Lanquetin.

Nous partirons tous deux, demain, au petit jour.

ISABELLE, éclatant en sanglots.

Mon triste amour!

LANQUETIN, même jeu.

Mon cher amour!

FOURQUENAY, même jeu.

Mon pauvre amour!

SABADINO, dans un coin, à lui-même, réfléchissant toujours.

Il fallait...

(1) Prononciation patoise de « Dieu vivant ».

MÉLISÉE, douloureusement.

Tant de joie!... Et tant d'espoir... Etait-ce
Pour nous faire un peu plus sentir cette tristesse?

SABADINO, poussant un cri.

Ah! J'y suis, cette fois!... Il fallait...

Scène XIX

LES MÊMES, BORROMÉE

BORROMÉE, surgissant.

Il fallait
Dire ce qu'ils ont dit!

A Fourquenay, lui montrant Mélisée.

Elle est à vous.

A Lanquetin, désignant Isabelle.

Elle est
A vous.

MÉLISÉE, ne pouvant croire à tant de bonheur.

ENSEMBLE
Mon père!

ISABELLE, même jeu.

Mon oncle!

SABADINO, interloqué, à part.

Ah çà! c'est le vieillard de Greuze
Qui trône au beau milieu de la *Famille heureuse*.

BORROMÉE

Embrassez-vous, enfants!

SABADINO, à part.

Mais on me l'a changé!

Anxieusement.

Et mon or!

BORROMÉE

Je ne sais moi-même ce que j'ai.
Je venais casser tout!... Et puis, la nuit... les arbres...
L'eau pure miroitant dans les bassins de marbre...
Ces flûtes... ces hautbois... ces coins illuminés...
Vos larmes... le printemps... Enfin... vous comprenez...

Il se mouche bruyamment.

SABADINO, bas, aux deux jeunes gens.

L'ai-je bien combiné, le dénouement du drame?

Et comme ceux-ci le regardent étonnés, il ajoute.

Eh! oui... son arrivée était dans mon programme...

Il attrape au vol la bourse que lui jette Lanquetin.

Hop!

Il attire Javotte vers lui... A ce moment, un feu de Bengale rose illumine tout le théâtre.

Couples enlacés... clair de lune... jets d'eau...
Musiques dans la nuit... Tout est rose... Rideau!

RIDEAU

LES PHARES SOUBIGOU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

TRISTAN BERNARD

Le mécanicien. Clotilde. Le contremaître.

Clotilde : « *Je me reposerai? Mais il n'y a qu'un inconvénient; c'est que je suis à mon compte...* »

Les Phares Soubigou *ont été représentés pour la première fois, le 4 décembre 1912, à la Comédie Royale.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Tristan Bernard, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

PERSONNAGES

Soubigou	MM. Arquillière.
Arthur	Jean Guitry.
Marquis de Corméru	Lurville.
Roger	Violette.
Un Mécanicien	Prad.
Un Contremaître	Villé.
Tiersot	Cornély.
Duc de Charzy	Nyms.
Gaétan	Billard.
Richard	Desclos.
Clotilde de Bersin	Mmes Jeanne Thomassin.
Comtesse de Bersin	Marthe Alex.
Mme Soubigou	Henriette Andral.
Baronne Tiersot	C. de Raisy.
Léontine	Varville.
Une Femme de chambre	R. Scott.

Gaétan. Robert. Clotilde. La Comtesse.

Scène III. — Clotilde : « *Ma tante...* »

LES PHARES SOUBIGOU

ACTE PREMIER

La scène se passe au château de Bersin, dans un salon plutôt sévère.

Scène première

Au lever du rideau sont en scène: LA COMTESSE DE BERSIN; LE DUC DE CHARZY; GAETAN, le neveu de la comtesse, et RICHARD, domestique.

Le Duc. — Eh bien, ma mère, nous pourrons mettre Gaétan dans la chambre de monseigneur, puisque monseigneur n'arrive que dans huit jours.

La Comtesse, sans enthousiasme. — Oui, oui...

Richard. — Alors, je porte la valise de M. Gaétan dans la chambre de monseigneur?

La Comtesse. — Non! Non! Attendez un instant. Monseigneur arrivera peut-être avant.

Le Duc. — Comment, ma mère?

La Comtesse, avec un peu d'embarras. — Oui, pour une raison qu'il tient à garder secrète, et que je puis vous dire à vous... Excusez-moi, Gaétan... (Tout bas, à son fils.) Vous êtes absurde! Vous voulez donner à Gaétan la plus belle chambre de la maison...

Le Duc. — Provisoirement...

La Comtesse, même jeu. — Même pas pour cinq minutes. Votre cousin est un garçon gentil et assez accommodant, ne le gâtons pas par des prévenances excessives... (Haut.) Il me vient une idée. Gaétan couchera dans la chambre de votre jeune frère, pour qui on fera mettre un lit dans votre chambre.

Le Duc. — Oui, ma mère, mais la chambre de mon frère Louis n'est plus libre : on l'a promise à l'abbé...

La Comtesse, après un instant de réflexion. — Eh bien alors, nous allons adopter une tout autre disposition...

Gaétan. — Mais, ma tante, je vois que je vous gêne...

La Comtesse. — Taisez-vous, Gaétan! Nous allons tout arranger. (Au duc.) Vous allez donner votre chambre à votre fiancée quand elle arrivera et vous prendrez la chambre du marquis qui prendra la chambre de monseigneur jusqu'à l'arrivée de celui-ci. A ce moment, vous rendrez au marquis sa chambre, on mettra l'abbé dans celle de l'architecte qui ne sera plus là, et vous prendrez la chambre de l'abbé.

Le Duc, docilement. — C'est entendu, ma mère. Ça ira très bien ainsi.

Richard. — Madame la comtesse ne me dit pas où je dois porter la valise?...

La Comtesse. — Ah! oui, Gaétan!... Où va-t-on mettre Gaétan?

Gaétan. — Ma tante, ce n'est pas la peine de vous déranger pour moi...

La Comtesse, avec autorité. — C'est bon! c'est bon! Attendez... L'idée est trouvée: nous allons mettre Gaétan dans la chambre que nous destinions à Clotilde.

Le Duc. — Ma fiancée? Non, puisque je l'occuperai, cette pièce, en attendant que les travaux soient finis dans la mienne. Pardon, ma mère, mais quand s'en va l'architecte et quand arrive l'abbé?

La Comtesse. — L'abbé arrive demain, alors...

LE DUC. — Alors, pour ce soir, nous pourrions mettre Gaétan dans la chambre que nous destinions à l'abbé?

LA COMTESSE. — Non, les ouvriers sont encore dans cette chambre jusqu'à demain matin au moins.

GAÉTAN. — Mais, ma tante, je vois que je vous gêne, je peux parfaitement aller coucher dans le pays...

LA COMTESSE. — Y pensez-vous? On n'y trouve rien. (A Richard.) Déposez ici la valise de M. Gaétan et tâchez de trouver l'architecte; vous lui demanderez s'il est possible de faire travailler les ouvriers ce soir à la lumière, quitte à augmenter leur salaire; de la sorte, M. Gaétan couchera ce soir dans la chambre de l'abbé qui n'arrive que demain.

RICHARD. — Alors, madame la comtesse, je porte la valise dans la chambre de l'abbé?

LA COMTESSE. — Non, puisque les ouvriers y sont encore. Posez cette valise là, en attendant, dans la chambre à côté.

GAÉTAN, timidement. — Je voudrais avoir un petit coin de toilette où je pourrais me nettoyer un peu...

LA COMTESSE. — Tout à l'heure, j'ai quelques mots à vous dire auparavant.

LE DUC. — Ma mère, je vais m'habiller.

LA COMTESSE. — Allez, mon fils, j'ai à parler à Gaétan.

Scène II

LA COMTESSE, GAETAN

LA COMTESSE. — Vous avez entendu parler de ma future belle-fille?

GAÉTAN. — Non, ma tante.

LA COMTESSE. — Allons! vous avez entendu parler d'elle?

GAÉTAN. — Eh bien, un peu.

LA COMTESSE. — Que dit-on d'elle à Paris?

GAÉTAN, avec hésitation. — On ne la connaît pas beaucoup.

LA COMTESSE. — Mais il y a pourtant des gens qui la voyaient de temps en temps?

GAÉTAN. — Vous savez, ma tante, que, du vivant de son père, ils restaient, elle et lui, très à part dans notre monde.

LA COMTESSE. — A qui le dites-vous? Feu le duc de Charzy, dont je vénère la mémoire, était un original comme il n'y en avait pas. Il ne frayait avec personne de notre monde.

GAÉTAN. — Oui, on m'a dit qu'ils vivaient en plein Montmartre, où, d'ailleurs, on ne le connaissait pas sous son véritable nom.

LA COMTESSE. — Non, il se faisait appeler Bersin, tout court; mais, comme il lui trouvait grand air, son entourage l'avait surnommé le baron, sans se douter qu'il était duc.

GAÉTAN. — Oui, ma tante. Lui et sa fille Clotilde, la future femme de mon cousin, recevaient beaucoup d'artistes de Montmartre et les promenaient dans leurs deux autos. Le duc conduisait l'une des voitures et sa fille était au volant de l'autre.

LA COMTESSE. — Oui, sa fille, la future femme de mon fils!

GAÉTAN. — Mais, ma tante, me permettez-vous cette respectueuse demande? Pourquoi consentez-vous à cette union, si elle vous déplaît? Mon cousin y tient donc beaucoup?

LA COMTESSE. — Mon fils y tient surtout parce que c'est le vœu de son oncle. Il connaît peu sa cousine qu'il a vue cinq ou six fois dans sa vie. Il estime surtout que c'est une dette vis-à-vis de cette personne qui, si elle ne l'épousait pas, resterait sans aucune ressource, après avoir mené, du vivant de son père, une vie large et même fastueuse.

GAÉTAN. — Comment se fait-il qu'elle n'ait pas d'argent, si son père était très riche?

LA COMTESSE. — Parce que le duc de Charzy avait hérité de la fortune de feu Gérard de Charzy, son oncle, décédé sans enfants. Mais il n'en avait hérité qu'en usufruit. Vous savez, je pense, ce que cela veut dire?

GAÉTAN. — Oui, ma tante, j'ai fait mon droit.

LA COMTESSE. — Eh bien alors, Gaétan, expliquez-moi exactement ce que c'est: je n'ai jamais voulu avoir l'air de ne pas le savoir.

GAÉTAN. — Cela veut dire, ma tante, qu'il n'avait droit qu'au revenu de la fortune et qu'il ne pouvait toucher au capital.

LA COMTESSE. — C'est bien, en effet, ce que j'avais compris. Mais je m'imaginais que c'était plus compliqué. Feu le père de Clotilde avait donc encore un revenu important qu'il mangeait consciencieusement chaque année. A sa mort, la fortune revenait à mon fils, le premier héritier mâle de la famille. Il héritait également du titre de duc.

GAÉTAN. — Alors, Clotilde de Bersin n'a plus aucune fortune?

LA COMTESSE. — Non, il lui restait, paraît-il, une vingtaine de mille francs, des cadeaux de son père. Elle a vécu là-dessus pendant son année de deuil. Vous pensez bien que mon fils ne veut pas laisser sa cousine dans la misère. D'autre part, il tient à obéir au vœu de son oncle défunt, qui, en dépit de l'étrangeté de sa vie, a droit à notre vénération, comme chef de la famille.

GAÉTAN. — Tout cela est très bien.

LA COMTESSE. — Mais non, tout cela n'est pas bien du tout. Ce qui serait bien, c'est que cette personne acceptât un dédommagement, une rente importante qui lui permît de vivre tranquille. Ainsi mon fils n'introduirait pas dans notre monde une personne qui s'en était retirée volontairement, et qui a pris, à Montmartre, des habitudes de langage qui feront certainement scandale chez nous. Mon fils ne veut pas comprendre cela. Il prétend que, chaque fois qu'il a vu sa cousine, elle s'est toujours tenue très convenablement. Mais moi, qui suis bien renseignée, je sais, par des rapports dignes de foi que c'est — disons-le — une jeune fille fort mal élevée. Depuis l'âge de dix-neuf ans, elle en a vingt-huit, elle vit dans une société impossible. On la dit très honnête. Si elle ne l'était pas, la question n'aurait pas à se poser... Mais enfin! l'honnêteté foncière ne suffit pas... Nous avons réussi à cacher aux gens de notre entourage l'existence scandaleuse de mon beau-frère à Paris. Si le marquis de Cornéru l'apprenait! Vous savez que le marquis de Cornéru, que nous attendons aujourd'hui ou demain, est pour ainsi dire le chef moral de tout notre groupe. Aussi, je frémis en pensant que ma future belle-fille pourra se livrer à ses écarts de langage dont elle est, paraît-il, coutumière. J'ai essayé de la faire venir huit jours plus tôt, de façon qu'elle soit ici une semaine avant le marquis. Je me disais: on aura le temps de la chapitrer. J'avais aussi une autre idée: je me

disais qu'elle n'aurait pas la force de se contraindre et, qu'au cours de cette semaine, son naturel et sa mauvaise éducation reprendraient le dessus... Et mon fils se serait rendu compte qu'il ne pouvait offrir son nom à une fille aussi mal élevée... Je vous dirai même, mon cher Gaétan, que j'aurais fait mon possible pour provoquer un petit scandale intime qui aurait édifié mon fils. Seulement, ce qui a dérangé tous mes plans, c'est que Clotilde a retardé son arrivée d'une semaine. Elle ne viendra qu'aujourd'hui et le marquis doit arriver d'un moment à l'autre... Mais qu'y a-t-il?

RICHARD, entrant. — Madame la comtesse, c'est Mlle de Bersin.

LA COMTESSE. — Ah! la voilà! Elle est seule?

RICHARD. — Oui, madame la comtesse. Elle arrive en automobile.

LA COMTESSE. — Qui conduisait la voiture?

RICHARD. — Mais... un mécanicien...

Scène III

LES MÊMES, CLOTILDE, puis ROBERT

LA COMTESSE, à Gaétan. — Ça m'étonne.

CLOTILDE, entrant très dignement et s'approchant de la comtesse à qui elle donne son front à baiser. — Ma tante...

LA COMTESSE. — Bonjour, ma nièce.

CLOTILDE, à Gaétan. — Bonjour, mon cousin.

GAÉTAN, s'inclinant. — Ma cousine... (A la comtesse.) Je vous demande pardon de me retirer; je vais tâcher de retrouver ma valise pour faire un peu de toilette.

LA COMTESSE. — Allez, Gaétan. (Elle attend quelques instants qu'il soit sorti, et s'adresse à Clotilde.) J'aurais préféré, ma nièce, que, dans une circonstance aussi solennelle de votre vie, votre entrée même dans la maison de celui que vous allez épouser, j'aurais préféré, dis-je, que vous fissiez cette entrée autrement qu'en automobile, toute seule avec un mécanicien...

CLOTILDE, respectueusement. — Vous avez raison, ma tante, c'est un manque de tact dont je m'excuse...

LA COMTESSE. — Je sais bien que feu le duc, votre père, eût excusé et même encouragé ces manières...

Clotilde a comme un mouvement d'impatience qu'elle réfrène aussitôt.

CLOTILDE. — Mon père avait ses idées, ma tante, et quelque attachement que j'aie pour sa mémoire, je dois, en entrant dans cette maison, respecter d'autres idées qui en sont l'habitude.

LA COMTESSE. — Et l'honneur!

CLOTILDE. — Et l'honneur...

LA COMTESSE. — Je vais voir, ma chère nièce, si votre chambre est préparée.

CLOTILDE. — Ma tante, je ne souffrirai pas...

LA COMTESSE. — Nous avons les ouvriers au château, et il y avait encore quelques petites réparations dans la pièce que vous allez occuper. (Entre Robert.) Voici justement l'architecte...

CLOTILDE, à Robert. — Tiens! bonjour!

LA COMTESSE. — Vous vous connaissez?

CLOTILDE. — Très bien!

ROBERT. — Très bien!

CLOTILDE. — Comment vont votre femme et vos enfants?

ROBERT. — Très bien. Ils sont aux eaux, à Saint-Honoré, à dix lieues d'ici.

La comtesse sort, après avoir jeté à Clotilde un regard peu satisfait.

Scène IV

CLOTILDE, ROBERT, puis LE DOMESTIQUE

CLOTILDE, à Robert. — Mais qu'est-ce que vous foutez ici, mon vieux?

ROBERT. — Eh bien, je travaille de mon métier. J'ai été appelé pour des réparations, et, comme l'architecte de la maison avait eu la bonne idée de prendre sa retraite, c'est moi qui travaille pour votre future famille...

CLOTILDE. — Comment ne m'avez-vous pas écrit cela?

ROBERT. — Eh bien, je pensais vous trouver ici...

CLOTILDE. — Notre voyage a été retardé d'une semaine... Je vous dirai même que c'est moi qui l'ai retardé le plus possible... J'ai même attendu pour venir me marier de n'avoir plus un sou à moi... Je n'ai plus que mon auto pour toute fortune... Voilà ma dot.

ROBERT. — Quand a lieu le mariage?

CLOTILDE. — Dans très peu de temps, hélas!

ROBERT. — Votre cousin ne vous plaît pas?

CLOTILDE. — Eh bien, j'ai tout de même un sentiment pour lui, sentiment assez particulier. Vous savez, mon vieux Robert, que j'ai toujours eu une grande liberté, mais vous savez aussi que je n'en ai jamais profité pour ce qu'il est convenu d'appeler « mal faire ». D'abord, je n'ai jamais eu de tentation très impérieuse... Et puis, j'étais promise depuis mon enfance. Je me disais: il faut tout de même que je me conserve intacte à ce gentilhomme... Moi, je n'attache aucune importance à ces choses-là, mais lui pourrait avoir sa manière de voir là-dessus. Du moment que ma candeur appartenait à mon futur époux, elle n'était plus à moi, je n'avais plus le droit d'en disposer... Alors, comme ça, de lui garder quelque chose, à ce garçon, ça m'a donné comme un sentiment pour lui...Seulement, sa mère, sa famille, ce noble milieu, ce que ces gens-là me barbent, ce n'est rien que de le dire!

ROBERT. — Et vous allez tout de même vivre parmi eux?

CLOTILDE. — Mais, qu'est-ce que vous voulez, mon vieux? Je n'ai plus le sou. Je suis comme beaucoup de personnes: je ne tiens pas à l'argent, mais ça m'embête de ne pas en avoir. Que voulez-vous que je fasse dans la vie? J'ai commencé par être assez bonne musicienne, mais il venait à la maison des gens qui étaient tous des artistes si admirables... que je les admirais... et que j'en ai été découragée. Je cessais de jouer du piano et du violon pour les écouter... Alors, je ne serais pas capable de donner des leçons. Il faut donc que j'accepte ce que le sort m'a réservé... D'autre part, je me dis que j'aurai quelque ascendant sur mon mari; il y a peut-être des chances pour que je le sorte un peu de chez sa mère avec qui il est depuis trente-cinq ans et neuf mois... Si c'était par attachement, je ne dirais rien, moi qui ne me suis pas mariée pour rester avec papa... Mais lui, je crains bien que ce soit par une sorte de faiblesse moutonnière qui me dégoûte un peu, mais que je vais tâcher d'utiliser à mon profit.

ROBERT. — Est-ce que vous le connaissez très bien, votre cousin?

CLOTILDE. — Je l'ai vu exactement six fois, un quart d'heure ou deux heures, suivant qu'il dînait à la maison ou qu'il n'y dînait pas.

ROBERT. — Eh bien, j'ai l'impression que vous vous trompez peut-être sur son compte.

CLOTILDE. — Il est moins embêtant qu'il n'en a l'air?

ROBERT. — Certes non, hélas! Mais quand vous parlez de sa faiblesse moutonnière, je crois que vous êtes mal renseignée. Il paraît suivre aveuglément les idées de sa mère, mais c'est surtout parce que ce sont ses idées à lui. Il n'a pas besoin de les proclamer pour le moment. Il est comme ces princes royaux qui semblent n'avoir aucune conviction quand ils ne règnent pas, mais leurs convictions, ils n'ont pas à les montrer : le pouvoir est dans d'autres mains, on s'en charge pour eux.

CLOTILDE. — Oh! mais dites donc, mon vieux Robert: ça m'embête beaucoup ce que vous me racontez, d'autant plus que vous n'êtes pas précisément une brute et que vous vous y connaissez aussi bien en hommes qu'en plans, dessins linéaires et décoration de plafonds.

ROBERT. — Ma chère amie, je vous préviens que ce garçon est encore plus sa mère que sa mère elle-même, et mon impression est que, en dehors des idées de sa mère, il n'en a pas beaucoup d'autres à lui. Ceci dit, je ne veux pas vous détourner de l'épouser, puisque c'est le seul parti que vous ayez à prendre. Et puis, vous n'êtes pas trop bête, et vous saurez très bien vous arranger avec tout ce monde-là. Seulement, j'ai cru, dans votre intérêt, qu'il valait mieux vous renseigner sur eux tout à fait exactement.

CLOTILDE. — Dites donc, mon petit Robert, mais c'est très grave ce que vous me racontez là! Vous dites que je saurai m'arranger... je saurai m'arranger... mais je n'en suis pas si sûre que ça, parce que, voyez-vous, s'il faut me contraindre et vivre au milieu de gens hostiles, ça ira bien pendant une demi-journée, même pendant une quinzaine, mais toute la vie!... Jamais je n'exigerai cela de moi. Aujourd'hui, je leur ai fait un petit sacrifice, je suis venue de Paris en auto, mais trente kilomètres avant d'arriver ici, en entrant dans la zone de malveillance et de médisance, pour qu'aucun de leurs voisins ne me voie au volant, j'ai donné la direction à Arthur...

ROBERT. — Arthur?

CLOTILDE. — Oui, Arthur, un ancien secrétaire de mon père, vous l'avez vu à la maison, un pauvre diable qui, tout à coup, s'est trouvé sans situation; je lui ai appris à conduire les autos et à les réparer pour qu'il ait au moins une corde à son arc et puisse se dégrouiller un peu. Mais c'est effrayant ce qu'il conduit mal! Mon vieux, il est froussard! Quand il passe une vache à deux cents mètres, il perd la boule et il fout le camp dans un arbre. Si on se trouve en présence d'une descente, il se dit: « Voilà mon dernier jour. » Et les poteaux avertisseurs ! Ah ! les poteaux avertisseurs! *Croisement dangereux,* c'est fini, il s'arrête et cale son moteur. (Elle rit.) Mon vieux, ça m'a fait du bien de vous revoir, on s'est détendu... Ce que j'en avais besoin!...

LE DOMESTIQUE. — Madame la comtesse fait demander monsieur l'architecte.

ROBERT. — J'y vais. Au revoir, Clotilde. Je reviendrai ici la semaine prochaine.

CLOTILDE. — M'y trouverez-vous encore?

ROBERT. — Mais oui, voyons!

CLOTILDE. — Enfin, je vais tâcher. (Il sort. Au bout d'un instant, entre Arthur.) Tiens, Arthur! Est-ce que la voiture est au garage?

Scène V

CLOTILDE, ARTHUR

ARTHUR. — Oui, oui.

CLOTILDE. — Une chose à te dire: ici, je ne te tutoierai plus. Il paraît que ce n'est pas de bon ton. Au dix-huitième siècle, on tutoyait ses gens, mais, à cette époque, il y avait très peu de mécanos...

ARTHUR. — Et d'ailleurs, les mécanos, qui sont des employés libres, n'accepteraient jamais de se laisser tutoyer, même si la mode était encore de dire « tu » à ses serviteurs.

CLOTILDE. — Alors, c'est bien convenu, je ne tutoie pas.

ARTHUR. — Bon! Et moi, naturellement, je ne tutoierai plus non plus?

CLOTILDE, riant. — Ça vaut mieux, pas? (Riant encore.) Dis donc, vieux, on va plutôt se barber ici, hein?

ARTHUR. — Pas dit! Pas dit!

CLOTILDE. — Qu'est-ce que tu entends pas là?

ARTHUR. — J'ai déjà tiqué sur une petite femme de chambre à qui j'ai fait un plat énergique. Si elle n'est pas dans mon lit ce soir, c'est que je ne serai pas loin du sien.

CLOTILDE. — Eh bien, tu ne perds pas ton temps, toi!

ARTHUR. — Elle m'a même dit au cours de la conversation des choses qui pourront t'intéresser...

CLOTILDE. — Des choses...

ARTHUR. — Oui, relativement à toi, à ton futur mari et à ta future belle-mère. Elle les a entendus causer. Une fois, elle était dans la chambre à côté, en train de ranger, la porte était ouverte. Ils ont parlé de toi et de ton père.

CLOTILDE. — Qu'est-ce qu'ils ont dit?

ARTHUR. — Ils ont dit que la vie de ton père n'était pas connue de leur entourage, car il avait eu la pudeur de ne pas vivre à Montmartre sous son vrai nom...

CLOTILDE. — Ah! tais-toi... Les imbéciles!... Alors ils se figurent que c'est pour les ménager que papa ne se faisait pas appeler à Paris duc de Charzy? Mais c'était tout bonnement à cause des braves gens que nous fréquentions à Montmartre, pour se rapprocher d'eux, pour ne pas leur paraître un étranger. Ah! la! la! Non! Arthur, tu sais, ils ne sont pas possibles... Comment veux-tu que je vive avec eux?

ARTHUR. — Et si tu savais ce qu'ils ont dit de toi!

CLOTILDE. — Ce qu'ils ont dit de papa est plus que suffisant. Qu'est-ce qu'ils ont dit encore?

ARTHUR. — Que tu n'as aucune éducation.

CLOTILDE, riant. — Non! c'est vrai? Ils ont vu ça de leur fenêtre? C'est tout à fait vrai, mais c'est aussi tout à fait faux. Je n'ai pas leur éducation. Enfin, puisque c'est celle-là qu'ils connaissent, mettons que je n'ai aucune éducation.

ARTHUR. — Ta future belle-mère a un trac que tu fasses un scandale devant le marquis de Cornéru.

CLOTILDE. — Oui, oui, je le connais, le marquis en question; papa ne pouvait pas le souffrir, et ici, ils ne jurent que par lui.

ARTHUR. — Une grande crainte de la comtesse, c'est que tu t'exprimes mal devant le marquis. Alors, ça lui aurait fait plaisir si, avant l'arrivée du marquis, tu avais fait quelques gaffes devant ton futur mari, afin de lui démontrer qu'il ne pouvait pas t'épouser. Ils t'auraient donné un dédommagement, une petite rente...

CLOTILDE. — Un dédommagement ? Une petite rente? Ils n'ont pas regardé ma figure? Je te remercie de m'avoir dit tout cela. Oh! mon vieil Arthur, mes projets sont complètement modifiés. Ecoute, tu vas tout de suite aller retrouver ta femme de chambre, si tu y tiens, — parce que, ce soir, on sera assez loin d'ici!

ARTHUR. — On repart?

CLOTILDE. — Sois tranquille ! C'est moi, cette fois, qui serai au volant.

ARTHUR. — Mais qu'est-ce que tu vas devenir dans la vie?

CLOTILDE. — Je n'en sais absolument rien. Je ne sais, pour le moment, qu'une chose, c'est que je ne veux pas rester dans cette maison. Je ferai n'importe quoi. J'ai toujours la vente de mon auto qui m'aidera à vivre quelques mois. Puis, qu'est-ce que tu veux? On se dégrouillera! L'important est de partir avant l'arrivée du marquis. Je ne veux pas le voir.

RICHARD, entrant. — Le déjeuner de mademoiselle est prêt?

CLOTILDE. — Deux œufs et une côtelette, c'est tout ce que je prendrai dans cette maison. (A Arthur.) Remonte donc le pneu d'arrière de la voiture. Il est près d'éclater... Ou plutôt, donne cette pièce au mécano d'ici, comme ça tu te fatigueras moins et ce sera mieux fait... Cela ne te froisse pas?

ARTHUR. — Pas le moins du monde.

Il sort à gauche, elle à droite. Un instant après, la comtesse, suivie du marquis et de son fils, entrent par le fond.

Scène VI

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE DUC, puis CLOTILDE

LA COMTESSE. — Quelle bonne surprise, monsieur! Quelle surprise excellente! Nous craignions que vous n'arriviez que demain.

LE MARQUIS. — Oui, j'ai écourté mon séjour chez les Poneignan, afin de vous retrouver plus vite, mes bons amis... Vous savez, le mariage de votre fils est une grosse affaire dans notre monde. L'autorité dont vous avez bien voulu m'investir, c'est lui qui en héritera un jour. Et puis, j'ai une autre raison de me réjouir de cette union. Vous savez que feu le duc, le père de la fiancée, s'était écarté de notre milieu. C'est une victoire que de ramener parmi nous sa fille, une personne de tête, me dit-on.

LA COMTESSE. — Oui, oui, c'est une jeune fille... parfaite... Mais la voici.

Entre Clotilde, qui s'arrête, un peu étonnée, en apercevant le marquis.

LE MARQUIS. — Bonjour, mon enfant! Je suis content de faire votre connaissance. J'ai beaucoup connu votre père, qui a vécu séparé de nous tous pendant les quinze dernières années de sa vie. Mais enfin, ce n'était pas une divergence d'idées...

CLOTILDE. — Oh! non, monsieur, ce n'était pas du tout une divergence d'idées... Sur quel terrain? Le terrain politique... Mon père ne s'est jamais occupé de politique... Non, si vous désirez absolument savoir pour quelles raisons il s'était séparé de votre entourage, je peux vous le dire: c'est parce qu'il ne s'y amusait pas...

LA COMTESSE, vivement. — Ma nièce!

CLOTILDE, innocemment. — On me demande ! Ce n'est pas moi qui ai mis la conversation là-dessus.

LE MARQUIS. — Tout cela, en somme, c'est de l'histoire ancienne... Nous nous félicitons aujourd'hui de voir entrer dans cette maison une personne aussi accomplie...

CLOTILDE, regardant autour d'elle. — Où ça?

LE MARQUIS. — Où ça?

CLOTILDE. — Je cherche la personne accomplie en question.

LE MARQUIS, sans comprendre. — Modeste avec cela! Mais c'est de vous que je veux parler, mon enfant.

CLOTILDE. — Oh! bien, vous êtes très mal renseigné, mon cher monsieur. Demandez plutôt à ma tante, elle vous dira que j'ai une éducation déplorable...

LA COMTESSE. — Clotilde!

CLOTILDE. — Que ma liberté de langage, qui n'est d'ailleurs qu'une conséquence de ma liberté de tenue et de vie, est vraiment abominable.

LA COMTESSE. — Je n'ai point dit cela!

CLOTILDE. — Alors, vous ne me connaissez pas... Mais vous me connaissez... Vous avez dit que je disais des gros mots à tout bout de champ... D'abord, j'ai le regret de vous dire que ça, c'est tout à fait inexact. Je dis des gros mots, mais je n'en dis pas à tout bout de champ! Je les réserve, je les mets de côté soigneusement parce qu'il y a des circonstances dans la vie où ils sont d'une utilité admirable. Ils vous soulagent, ils vous font un bien inexprimable... Vous croyez que je vais les sortir comme ça, à chaque instant? Ah! non! ma tante! Je ne les sors pas devant tout le monde. C'est justement parce que ça me fait plaisir d'en dire qu'il me serait presque impossible d'en prononcer un ici... Il faut que je sois bien à mon aise, bien tranquille, et que je me sente en pleine liberté. C'est parce que je ne suis pas en pleine liberté que j'ai pris une résolution dont je vais vous faire part. J'ai l'honneur, ma chère tante, — avec une douceur de voix et une mesure de termes que vous apprécierez — de vous annoncer mon départ immédiat...

LA COMTESSE et LE MARQUIS. — Votre départ?

CLOTILDE. — Je m'en vais pour ne plus revenir. Je vous quitte pour les mêmes raisons qui ont motivé l'exil — si agréable — de mon père que l'on attaque constamment devant moi, d'une façon sournoise... Comme je vais m'en aller, vous pourrez vous en donner à cœur joie... Quant à vous, mon cousin, je vous fais toutes mes excuses. Je vous ai fait attendre jusqu'à trente-cinq ans pour vous manquer de parole... mais ça vaut mieux pour nous deux.

LE MARQUIS. — C'est son père! C'est son père!

LA COMTESSE. — Mais je ne puis pas vous laisser partir ainsi! Qu'allez-vous devenir? Nous vous devons de pourvoir à votre existence.

CLOTILDE, sincèrement. — Voilà une gentille parole, mais je vous remercie... Je me tirerai d'affaire.

LE MARQUIS. — Ce n'est pas seulement pour vous que votre sort préoccupe votre famille, mais elle s'alarme justement de vous voir partir sans ressources, dans la vie, avec le nom que vous portez...

CLOTILDE, à part. — Ah! celui-là, j'ai tout de même bien envie, mais bien envie, de lui dire quelque chose... (Après réflexion.) Non! il serait trop content! (Haut.) Mon cher monsieur, soyez tranquille, je sais aussi bien que vous ce que vaut le nom que je porte, et je sais aussi qui je suis; car il n'y a pas que le nom, il y a aussi la personne. Soyez tranquille, allez! Moi, je n'ai pas besoin de faire partie d'un groupe pour bien me tenir dans la vie. J'ai quelque chose en moi, malgré ma mauvaise éducation, qui me soutient. Mon père m'a habituée à prendre conseil de moi-même, et il s'est arrangé de telle sorte qu'en fait de conseils, je ne puisse m'en donner que de bons. A ce point de vue, je n'ai pas été trop mal élevée... Madame... Mon cousin... (Au marquis.) Monsieur... (A Arthur, qui entre.) Arthur, ajuste ta casquette... on va... (Entre ses dents.) foutre le camp. (Haut.) ... s'en aller d'ici à pleine allure...

RIDEAU

Clotilde. Arthur. Le Marquis. Le Duc. La Comtesse.

Clotilde : « *Arthur, ajuste ta casquette... on va... partir d'ici à pleine allure...* »

Soubigou. Clotilde.

Scène VI. — Soubigou : « *Voilà... voilà... voilà ce qui m'arrive...* »

ACTE II

La scène représente l'atelier de réparation d'un grand garage. Un établi avec des étaux, une enclume, un tour. Différentes pièces d'autos attachées au mur et jetées sur l'établi.

Scène première

LE CONTREMAITRE, LE MECANICIEN

Le Contremaitre, au mécano qui entre. — Tiens! il y a justement ton patron qui a fait téléphoner tout à l'heure pour savoir si la voiture était réparée. Tu m'avais pas prévenu, espèce de tourteau! je ne savais pas au juste ce qu'il fallait lui dire. Alors, comme c'était moi qu'étais au téléphone, j'ai dit que je n'étais pas là. Tu sais que tu peux l'avoir demain matin, ta brouette...

Le Mécanicien. — Je ne crois pas.

Le Contremaitre. — Mais si, que je te dis!

Le Mécanicien. — Je me fous de ce que tu dis... Elle ne sera pas prête avant jeudi.

Le Contremaitre. — Ah! bon! bon! c'est entendu! fallait me prévenir. Elle ne sera pas prête avant jeudi. Mais ton singe est bien capable de venir faire du raffut ici...

Le Mécanicien. — Tu lui donneras mon adresse; il viendra s'expliquer. Très peu pour moi d'autos dans Paris... oui, je veux voir du paysage. (Regardant la vitre.) Ce que vous en avez de voitures à la réparе... Faut croire que les mécanos qui les emmènent sont dans mon genre, qu'ils ont les côtes en long ou que le médecin leur a recommandé le repos! (Il regarde dans le garage.) Et je m'aperçois qu'il n'y a pas seulement les hommes qui sont un peu fatigués, il y a aussi les femmes... Qu'est-ce que c'est que cette chauffeuse qui est là, auprès de ce taxi?... Ma parole, elle s'y est mise elle-même! Voilà qu'elle se relève de dessous la voiture!

Le Contremaitre. — Blague pas! C'est une fumelle à la hauteur. Tu sais, en voilà une qui n'a pas peur du boulot. Elle s'y met elle-même, parce qu'elle trouve qu'on ne lui répare pas sa voiture assez vite!

Scène II

Les mêmes, CLOTILDE

Entre Clotilde, en vêtement bleu de travail, une *combinaison* d'une seule pièce. Elle va à un tiroir, l'ouvre et remue les outils.

Clotilde. — Ça y est! Il n'y en a pas! Dites donc, vous, le contremaître, vous n'êtes pas braque de nous laisser manquer de clavettes? Plus une dans l'atelier! Il va falloir que le gosse se trotte en chercher à la Folie-Méricourt! Ça y est! je n'aurai pas encore ma bagnole aujourd'hui!

Le Mécanicien. — Eh bien! tu te reposeras!

Clotilde. — Je me reposerai? mais il n'y a qu'un inconvénient: c'est que je suis à mon compte. Toi, que je ne connais pas, je vois d'après ton costume que tu es tranquille. Moi, si je veux briffer, faut que je turbine.

Le Mécanicien. — Si le turbin t'embête, tu as toujours la ressource d'autre chose, d'onduler tes cheveux, et de faire un autre truc.

Clotilde. — Mon vieux, je te remercie bien de tes conseils, mais si j'avais voulu m'y conformer, j'aurais déjà commencé. Si j'ai préféré me mettre en chauffeuse et risquer d'attraper de temps en temps sur le blair du cambouis en guise de poudre, dis-toi bien que c'était mon idée...

Le Mécanicien. — En tout cas, comme ta chignole est à l'atelier et que tu ne peux pas sortir avec, t'as qu'un mot à dire, je t'emmène pour dé-

jeuner à Ville-d'Avray. Seulement, faudra te nettoyer un peu, si tu veux que je t'offre mon bras.

CLOTILDE. — T'es bien bon, mon garçon, mais je te remercie, ce sera pour une autre fois.

LE MÉCANICIEN. — T'as ta journée prise?

CLOTILDE. — Mettons.

LE MÉCANICIEN, au contremaître. — Elle me plaît, cette môme-là. Voilà tout à fait une femme à épouser: je l'installerais au volant toute la journée pendant que j'irais faire ma manille. J'adore la manille, elle adore le boulot... on ferait bon ménage... Bonsoir. (Il sort.)

Scène III

CLOTILDE, LE CONTREMAITRE

LE CONTREMAITRE. — Il ne vous plairait pas, ce mec-là? Il est trop feignant.

CLOTILDE. — Eh bien... je travaille pour gagner ma vie... je dois dire aussi que ça ne me déplaît pas, mais je comprends aussi parfaitement qu'on soit feignant.

LE CONTREMAITRE. — Et moi, donc! Si je le comprends! Je réponds que si j'en avais les moyens, quand j'irais en auto, je serais plus souvent le derrière sur les coussins du fond que sur le siège... (Il va à la vitre.) Tiens, M. Soubigou?

CLOTILDE, vivement. — Il est là?

LE CONTREMAITRE. — Oui, il vient voir sa voiture qu'a tapé dans la vôtre.

CLOTILDE. — Je vais me changer. Je ne peux pas rester comme ça...

LE CONTREMAITRE. — Dites donc, à propos, c'est bien lui qui va vous payer les frais de l'accident?

CLOTILDE, vivement. — Jamais de la vie!

LE CONTREMAITRE. — Mais si, c'est lui qu'en est cause, il doit vous payer la réparation.

CLOTILDE. — Je vous dis que c'est bon!

LE CONTREMAITRE. — Mais vous êtes un peu boule, ma fille! Voilà un monsieur riche à éclater, le fils du fabricant de machines à blé, à qui son père a laissé des miyons à ne savoir qu'en faire, et qui, quoique ça, a voulu se dégrouiller lui-même en créant la maison des phares Soubigou....

CLOTILDE. — C'est bon! c'est bon! je n'ai pas besoin de lui...

LE CONTREMAITRE. — Mais dites donc, ce n'est même pas à lui que vous feriez un cadeau, il est plus que probable qu'il est assuré. Vous n'avez pas besoin d'augmenter les rentes des actionnaires de la compagnie.

CLOTILDE. — S'il est assuré, je verrai.

LE CONTREMAITRE. — Voulez-vous que je lui touche un mot?

CLOTILDE. — Jamais de la vie! Je vous le défends bien!

LE CONTREMAITRE. — Oui, oui, ça va! Ce que j'en disais... Le voilà qui vient...

CLOTILDE, vivement. — Je vais me changer. (Elle sort.)

Scène IV

SOUBIGOU, LE CONTREMAITRE, puis ARTHUR

SOUBIGOU, rentrant, l'instant d'après. — Dites donc?

LE CONTREMAITRE. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

SOUBIGOU, après avoir regardé autour de lui, un peu gêné, comme s'il cherchait quelqu'un. — Ma voiture sera-t-elle bientôt prête?

LE CONTREMAITRE. — On va forcer le travail, monsieur Soubigou.

SOUBIGOU. — Mais non! Mais non, je ne vous demande pas de l'avoir pour demain... je suis pressé sans être pressé...

LE CONTREMAITRE. — Eh bien, à vos ordres, monsieur Soubigou.

SOUBIGOU, distrait, et sur le point de dire autre chose. — Est-ce que vous avez encore de mes phares?

LE CONTREMAITRE. — Oh! je vous crois, monsieur Soubigou. Nous avons encore passé hier un bulletin de commande à votre usine.

SOUBIGOU, un peu agité. — Ça va bien, ça va bien!

LE CONTREMAITRE. — Voulez-vous que je vous dise exactement ce qu'on en a vendu depuis trois mois? (Il fait mine de chercher dans un livre.)

SOUBIGOU. — Non, ça va bien.

LE CONTREMAITRE. — Ça ne vous intéresse pas?

SOUBIGOU. — Si, si, mais, enfin, ça va bien... Je voulais vous demander une petite chose... Est-ce que cette personne avec qui il m'est arrivé cet accident... n'est pas venue?

LE CONTREMAITRE. — Si fait, monsieur. Elle est en train de se changer.

SOUBIGOU. — Bien! bien! Alors, je vais attendre un peu devant la porte en fumant une cigarette.

LE CONTREMAITRE. — Faut-il lui dire que vous voulez lui parler?

SOUBIGOU. — Non!... Oui!... Enfin, si vous voulez... (Au moment où il va pour sortir, entre Arthur.)

ARTHUR. — M^lle Bersin?

LE CONTREMAITRE. — Elle est ici.

Soubigou le regarde avec inquiétude, puis sort.

ARTHUR. — Elle est ici, M^lle Bersin?

LE CONTREMAITRE. — Oui, elle s'était mise en bleu pour la réparation, mais elle va venir.

Il sort au moment où rentre Clotilde.

Scène V

CLOTILDE, ARTHUR

CLOTILDE. — Ah! te voilà, mon vieux Arthur! Eh bien, qu'est-ce que tu deviens?

ARTHUR. — Je suis employé dans une maison d'aéroplanes.

CLOTILDE. — Ça te va?

ARTHUR. — Ça me va... pour les appointements.

CLOTILDE. — Et qu'est-ce que tu fais? De la comptabilité? C'est ton affaire.

ARTHUR. — Oui, je fais de la comptabilité, mais je ne suis pas tranquille, parce que le patron, qui veut faire un vol avec un passager, a fait un tour dans le bureau et a demandé le plus léger. C'est idiot! il s'est trouvé que c'est moi. Il veut m'emmener dans son machin... Il m'embête, ce type-là... C'est tout de même inouï que moi, un intellectuel, plutôt timide, je ne dégote jamais que des places comme ça... Et toi, ma Clotilde, qu'est-ce que tu deviens dans ce métier de chauffeuse de taxis?

CLOTILDE. — Eh bien, j'ai eu un accident... pas grave. Figure-toi qu'hier, un monsieur, un fabricant de phares, M. Soubigou... tu connais peut-être de nom?...

ARTHUR. — Si je connais? Tout le monde les connaît, les phares Soubigou... *Le phare Soubigou supprime la nuit!*

CLOTILDE. — Eh bien, ce monsieur, que j'avais rencontré un jour dans le garage, à Versailles, s'est mis à me suivre dans sa voiture qu'il conduisait lui-

même. Il m'a suivie pendant sept ou huit jours. Le matin, chaque fois que je sortais de ma remise, je le trouvais à ma porte. Il ne me disait rien, mais dans toutes les courses que je faisais dans Paris, je l'avais derrière moi, à trente mètres. Cela durait donc depuis huit jours, quand, dimanche dernier, dans l'avenue du Trocadéro, comme il y avait une famille de six personnes qui voulait se faire conduire aux Gobelins, et que je n'avais pas de places pour eux, je leur ai dit: Je vais en prendre trois, et ce monsieur qui est derrière aura la complaisance de charger les trois autres, puisqu'il suit le même chemin. Allez donc lui demander ça de ma part. Ils y sont allés. Il a accepté tout de suite et il a même été si ému, si ému que je lui fasse faire cette commission, qu'en cours de route, comme je tournais à gauche dans une rue, après avoir fait le signe de mon bras, il n'a pas vu le signe, il est venu cogner dans mon tacot qu'il a pris par le travers en esquintant légèrement sa voiture et la mienne. Pas d'accident, pas de blessures ni de contusions; les six clients ont été seulement un peu bousculés; mais, comme on les avait déjà trimbalés trois kilomètres à l'œil, ils ont considéré ça comme une petite compensation, et ils sont partis sans demander leur reste. Il est probable qu'ils se sont appuyé le métro. On a ramené les deux voitures dans ce garage-ci. Et voilà toute l'histoire.

ARTHUR. — Hé! hé!

CLOTILDE. — Tu es bête avec tes hé! hé! C'est ton cri, ça, hé! hé?

ARTHUR. — Je ne sais pas si c'est mon cri, mais ce que je sais, c'est que tu as l'air toute chose quand tu me racontes ça...

CLOTILDE. — Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi bête que toi. C'est une histoire qui m'amuse un peu, voilà tout... Tu sais que je ne suis plus très entourée dans la vie... Les amis, je ne peux plus les recevoir comme du vivant de papa; je ne suis plus installée pour ça, la maison ne serait plus assez vaste ni assez gaie... Alors, qu'est-ce que tu veux, de sentir quelqu'un qui s'occupe de moi, ça me distrait, ça me réchauffe un peu...

ARTHUR. — Je ne te reproche rien.

CLOTILDE. — Cette impression d'isolement, je l'ai surtout eue ces quatre jours, depuis que mon tacot ne marche plus. Ma vie, avant, était occupée par mon travail. J'avais toujours la petite surprise des clients, de l'adresse qu'ils allaient me donner, un peu la peur de ne pas savoir mon chemin, car j'avais beau connaître Paris... connaître Paris pour s'y promener ou pour mener des gens, ça fait deux, et il y avait bien des rues dont je ne soupçonnais pas l'existence... On a le petit bouquin, c'est entendu, mais c'est embêtant de feuilleter ça devant le client... Puis, une fois que tu as ton chemin, je te réponds que pour conduire dans les rues ou sur le boulevard, il faut plutôt avoir l'œil, il faut être là tout le temps et ne pas penser à autre chose...

ARTHUR. — Et tu t'en tires?

CLOTILDE. — Pas mal... ça va. Je fais de bonnes journées... Il y a bien des clients qui ne veulent pas de chauffeuses, ça ne leur inspire pas confiance, mais, en revanche, il y en a d'autres... que ça amuse. Et ça fait compensation. Somme toute, on ne reste jamais longtemps sans rouler. Seulement, ce qui restreint mon bénéfice, c'est que j'évite de sortir très tard, mais je me rattrape en étant dehors le matin à sept heures et demie.

ARTHUR. — Cette existence, ma Clotilde, n'est pas toujours drôle!

CLOTILDE. — Si je veux qu'elle devienne drôle, eh bien, je n'ai qu'à me dire: en ce moment, je pourrais être au château de Bersin, avec ma tante et un homme en bois verni qui serait mon mari, et un autre homme en fil de laiton, le vénérable marquis de Corméru. Alors, je me sens inondée de félicité, et je trouve ma vie épatante!

ARTHUR, entre ses dents. — Oui, mais quand tu te seras dit cela une dizaine de fois!

CLOTILDE. — Qu'est-ce que tu marmonnes?

ARTHUR. — Rien! Rien! J'irai te voir un de ces soirs, mon petit. Tu es toujours rue Frochot?

CLOTILDE. — Oui, j'ai trouvé un tout petit appartement très gentil.

ARTHUR, l'embrassant. — Tiens, que je t'embrasse... S'il n'y avait que des femmes comme toi dans la vie...

CLOTILDE. — Comment vont tes affaires sentimentales?

ARTHUR, doucement. —Je bricole. Tu sais, moi, j'ai un caractère spécial. De la variété. J'aime mieux quand ça change que quand ça dure. Ce qui aurait duré, ç'aurait été de tomber amoureux d'une femme comme toi; une fois pincé, je ne me serais plus détaché facilement.

CLOTILDE. — Eh bien, je suis contente de n'avoir pas rencontré un homme comme toi!

ARTHUR. — Voilà pourquoi nous serons amis toute la vie.

CLOTILDE. — Au revoir. mon petit Arthur. A un de ces soirs.

Exit Arthur. Clotilde regarde dans le hall, puis elle prend vivement une manette en cuivre et un chiffon et elle se met à frotter avec frénésie. Enre Soubigou.

Scène VI

SOUBIGOU, CLOTILDE

SOUBIGOU. — Pardon, madame... mademoiselle... madame...

CLOTILDE. — Comme vous voudrez.

SOUBIGOU. — Je ne suis pas fâché de vous voir. Je voulais vous parler au sujet de cet accident. Il faut que vous fassiez votre réclamation... Vous savez, je suis assuré.

CLOTILDE. — Ah! bien, si vous êtes assuré, je préparerai ma réclamation. Je vous dirai que je me faisais un scrupule... Avouez que l'accident n'était pas tout à fait de votre faute?

SOUBIGOU. — Mais pouvez-vous dire? Mais c'était tout à fait de ma faute! Même j'en suis très confus et très malheureux.

CLOTILDE. — Oh! il n'y a pas de quoi. Ça peut arriver à tout le monde.

SOUBIGOU. — Non, non! ça ne doit pas arriver. A moi, cela ne m'était jamais arrivé, je vous assure. J'ai fait l'Auvergne, le Dauphiné, les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes en pleine époque de tourisme et dans des chemins pas commodes, et jamais il ne m'est arrivé d'effleurer une voiture avec mon garde-boue. Dans Paris, il y a cinq ans que je mène, et vous savez bien que ce n'est pas commode, vous qui menez d'une façon épatante...

CLOTILDE. — Epatante! Epatante!

SOUBIGOU. — Mais si! Mais si! j'ai eu l'occasion de m'en apercevoir... (Troublé.) Oui, je me suis trouvé quelquefois derrière vous... vous menez vite...

CLOTILDE, souriant. — Oui, je n'ai pas la venette...

SOUBIGOU. — Avec ça, on sent que vous avez bien votre voiture dans la main.

CLOTILDE. — Oh! un petit tacot comme celui-là... Ce n'est pas sorcier... j'ai mené... jadis... une limousine avec six personnes dedans, une 30-50, dans des pays montagneux... Il fallait avoir l'œil.

SOUBIGOU. — Vous aimez l'auto, je vois ça...

CLOTILDE. — Oh! passionnément! Et vous aussi?

SOUBIGOU. — J'aime tout dans l'auto: j'aime la vitesse, j'aime les difficultés; j'aime même la panne...

CLOTILDE. — Moi aussi. J'adore farfouiller sous le capot en me disant: qu'est-ce qui a flanché là-dedans?

SOUBIGOU. — Oui, n'est-ce pas? C'est toujours un problème amusant... Mais, ces joies de l'investigation, il y a bien peu de gens qui les comprennent!

CLOTILDE. — Surtout parmi les passagers... Oui, quand j'ai une panne en pleine campagne, plus c'est embêtant, plus on est éloigné d'un village, plus j'ai froid, plus j'ai faim, plus je suis contente!

SOUBIGOU. — Je suis tout à fait comme ça!

CLOTILDE. — Je fais semblant d'être ennuyée, bien entendu, à cause des gens qui sont dans ma voiture et que ça ne réjouit pas, eux, de rester en carafe au milieu de la route, avec très peu de chose dans l'estomac...

SOUBIGOU. — Ce que vous me dites là m'amuse beaucoup, parce que, très souvent, j'ai eu cette hypocrisie de paraître embêté à cause des gens que j'emmenais avec moi.

CLOTILDE. — Et je suis sûre que vous ne devez pas aimer quand on cherche à vous aider?

SOUBIGOU. — Oh! il ne faut pas qu'il y en ait un qui approche du capot! Je montre les dents!

CLOTILDE. — C'est vrai! on est tellement jaloux de sa voiture... Figurez-vous qu'un jour j'étais allée à la campagne. J'avais remisé ma voiture et j'avais été faire un tour à pied. En rentrant, je trouve mon garage vide. C'était un des amis avec qui j'étais qui n'avait rien trouvé de mieux que de prendre ma voiture pour aller porter une dépêche au télégraphe... Il a pris plutôt quelque chose en revenant.

SOUBIGOU. — Il vous avait esquinté votre voiture?

CLOTILDE, riant. — Mais non! je n'ai même pas eu la satisfaction de pouvoir lui dire: Voilà ce que vous avez fait!

SOUBIGOU, après un silence. — Les hommes qui comprennent l'auto comme vous le comprenez, il y en a peu, mais des femmes, il n'y en a pour ainsi dire pas!

CLOTILDE. — Comme vous dites ça! Vous n'avez pas l'air d'avoir une grande estime pour les femmes...

SOUBIGOU, avec énergie. — Je les aime beaucoup, mais elles m'exaspèrent... presque toutes... Je sais mal leur parler. Je leur en dis trop, ou bien ridiculement pas assez. Quelquefois, il m'est arrivé de m'approcher d'une femme, de lui dévoiler tout mon cœur, et je me suis aperçu que je l'embêtais. D'autres fois, je ne peux pas ou je ne veux pas, mais il m'est impossible de dire le mot qu'il faudrait: il ne sort pas... Est-ce que c'est de la timidité ou de la fierté? Est-ce que je n'ai pas la manière, comme on dit? Non, je n'ai pas du tout la manière. Je suis capable d'avoir de l'audace, mais jamais, jamais au moment qu'il faut... Et pourtant, je vous assure que cela me plaît beaucoup de causer avec une femme... et ça me plaît aussi beaucoup de l'embrasser... Il ne faut pas croire que je n'aime que l'auto dans la vie... Mais je m'y prends si mal! Je suis trop délicat ou trop brutal... Quand une idée me saisit, je perds la tête, je fais des bêtises, comme si je voulais monter une côte à vingt pour cent en quatrième. Seulement, à la rigueur, je m'en tire avec l'auto, tandis qu'avec les femmes, je ne m'en tire pas parce que je ne les connais pas... Et puis, vous savez, faire le malin, n'avoir pas l'air de vouloir les choses que l'on veut, on peut se livrer à ce manège-là pendant quelque temps, mais il y a un moment où on ne se contient plus... (Il la regarde avec un air un peu étrange.) Oui, il y a un moment où il est très difficile de se contenir... dans ces moments-là, je deviens une brute... (Il attrape Clotilde par une épaule et l'embrasse. Elle lui envoie une gifle.) Voilà!... Voilà... voilà ce qui m'arrive... (Il regarde à droite et à gauche.) Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Je ne peux pas vous demander pardon... je ne peux pas, ou je ne veux pas... je n'en sais rien... Je m'en vais, ça vaut mieux.

CLOTILDE, après un instant de stupeur. — Il s'en va! (Elle reste un instant sans mot dire.) Eh bien, il fait bien! Il est stupide! Je suis très contente qu'il soit parti, et je ne demande qu'une chose, c'est de ne plus le revoir de ma vie! (Après réflexion.) J'aurais peut-être dû me laisser embrasser? Pourquoi est-ce que je l'ai giflé? C'est moi qui suis une tourte! C'est plutôt moi qui suis une sauvage. (Après un moment de réflexion.) Oh! je m'ennuie!... Je m'ennuie!... Je m'ennuie! La vie est insupportable! (Elle regarde dans le hall, par la vitre, souriant.) Le voilà qui revient, la brute!

SOUBIGOU, rentrant. — Ecoutez... je ne sais jamais comment il faut vous dire... Ecoutez... J'ai fait quelques pas... je me suis calmé... je suis en état de vous demander pardon.

CLOTILDE. — Laissez donc, ça n'a aucune importance.

SOUBIGOU. — Si, si! ça a de l'importance pour moi... Pour ma punition, je tiens à me confesser... Je vous ai offensée gravement...

CLOTILDE. — Eh bien, je vous ai envoyé une gifle, nous sommes quittes.

SOUBIGOU. — Nous sommes quittes, mais ça ne me suffit pas.

CLOTILDE. — Je regrette, mais je ne suis pas disposée à vous en donner une autre...

SOUBIGOU. — Oh! ce n'est pas des gifles qui me puniraient. Je tiens à me punir plus sévèrement en vous disant que je me suis conduit avec vous d'une façon plus ignoble que vous ne pouvez croire, car ce n'était pas seulement instinctif, le mouvement que j'ai eu... Il avait quelque chose de raisonné. Je me disais: Voilà une personne qui vit un peu librement...

CLOTILDE. — Mais oui, je vis librement...

SOUBIGOU. — Si je l'embrasse, ça ne tirera pas à conséquence.

CLOTILDE. — Mais oui, vous aviez raison. J'ai des allures de grande fille, et je me conduis comme une petite tourte.

SOUBIGOU. — Mais non! C'est moi qui avais tort! Ce n'est pas parce que vous avez une existence libre qu'il faut agir grossièrement avec vous, et j'ai été grossier, grossier... Je ne sais pas du tout comment je dois réparer cela...

CLOTILDE. — N'en parlons pas. C'est ce qui vaudra le mieux.

SOUBIGOU. — Je veux en parler. Je veux vous dire des choses très sérieuses — qui vous paraîtront folles — mais je tiens à vous les dire, et tant pis pour moi si elles vous paraissent absurdes... Cependant, avant de vous dire... ce que j'ai à vous dire, je voudrais vous poser une question. Je ne parle pas du passé — c'est fini, le passé — mais du présent... Est-ce que vous êtes mariée? ou bien avez-vous une liaison?

CLOTILDE, riant. — Pas pour le moment. Mais pourquoi ça?

SOUBIGOU. — Je vais vous sembler tout à fait saugrenu... Vous ne me connaissez que depuis une heure, ou plutôt il y a une heure que je vous ai adressé la parole pour la première fois, car je ne compte pas les quelques mots insignifiants qu'on a pu se dire le jour de l'accident. Je ne les compte pas, mais je me les rappelle bien... Enfin, je suis un étranger pour vous, mais vous, bien que je ne sache rien de votre vie, que j'ignore même votre nom, vous n'êtes pas du tout une étrangère pour moi ! Il y a douze jours — cela ne semble pas énorme — mais il y a douze jours que je vis avec vous toutes les minutes de ma vie... Vous me direz que cela n'est pas long, tout de même; eh bien, ça me paraît plus long que toutes les années de ma vie qui ont précédé le jour où je vous ai rencontrée pour la première fois. J'ajoute encore — cela a trait à la proposition que je veux vous faire — j'ajoute que je suis libre d'agir à ma guise dans l'existence. Mon père est mort, ma maman m'aime beaucoup; quant aux autres membres de ma famille, ce sont des snobs, dont je me... dont je me moque complètement... Alors, si je vous demande ce que j'ai à vous demander et que vous acceptiez, ce sera définitif, et je tiens à vous le demander pour vous montrer combien le sentiment que j'ai pour vous est sérieux. Si j'ai voulu vous embrasser tout à l'heure, ce n'est pas seulement parce que ça m'aurait fait plaisir, mais c'est aussi parce que je vous aime bien, et parce que je voudrais faire de vous... hé bien, oui !... ma femme ! (Un silence.) Eh bien, qu'est-ce que vous répondez?...

CLOTILDE, après un silence. — J'accepte parfaitement d'être votre maîtresse.

SOUBIGOU, interloqué. — Pourquoi pas ma femme?

CLOTILDE. — Parce que je vous crois quand vous me dites que vous m'aimez sérieusement, et que je n'ai pas besoin de la preuve que vous me donnerez en me prenant pour femme.

SOUBIGOU. — Mais ce n'est pas seulement parce que je veux vous donner une preuve de mon amour, c'est aussi parce que cela me ferait plaisir. (Inquiet.) Quelle raison avez-vous de ne pas accepter d'être ma femme? Est-ce parce que vous avez eu des amis? (Clotilde ne répond pas.) Vous avez eu des amants?

CLOTILDE. — Je ne peux pas le dire.

SOUBIGOU. — Je vous répète que ça ne fait rien, c'est le passé. C'est une époque où nous ne nous connaissions pas, où nous n'existions pas l'un pour l'autre. Maintenant, il me semble que je n'ai jamais existé que pour vous. Je veux vivre tout le temps avec vous et ne plus vous quitter. Et je veux que vous puissiez venir chez moi, c'est-à-dire chez maman, et c'est pour ça que je vous demande d'être ma femme.

CLOTILDE. — Eh bien, écoutez. Je suis tout interdite... Revenez demain, on en reparlera. (Elle le regarde.) Dire que c'est cette bonne figure que j'ai giflée ! Je vous demande pardon ! (Elle l'embrasse sur les deux joues.) Maintenant, filez, mon gros, et à demain !

SOUBIGOU, la regarde, ravi; puis, se tournant vers le hall, un peu rembruni. — Voici ce garçon qui est venu tout à l'heure.

CLOTILDE. — Arthur ! Un vieux copain ! (Soubigou la regarde, inquiet.) Oh ! non !

SOUBIGOU. — Merci. (Il sort. Entre Arthur.)

CLOTILDE. — Oh ! écoute, Arthur, écoute un peu ça ! Il m'épouse ! Il m'épouse ! malgré mon passé, qu'il dit ! Malgré mes amants !... Ce n'est pas tout ça... Comment est-ce que je vais faire pour lui avouer que je suis encore demoiselle?....

RIDEAU

Arthur. Soubigou. Clotilde.
Clotilde : « *Arthur?... Un vieux copain !* »

Clotilde. Arthur.

Scène VI. — Clotilde : « *Mon vieux, notre entrée au château est complètement ratée.* »

ACTE III

La scène se passe dans le château luxueux qu'habite Mme Soubigou mère. Un petit salon clair et assez élégamment meublé. Au fond, une baie donnant sur une window.

Scène première

LEONTINE, LA FEMME DE CHAMBRE

LÉONTINE, est en train de ranger des livres sur une table. La femme de chambre entre. — Eh bien? Est-ce que le train de Paris est arrivé?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh! oui, je crois... Il y a même un moment. S'ils avaient pris le train pour venir, ils seraient déjà ici.

LÉONTINE. — Oh! mais ils vont s'amener très probablement en auto, il paraît que la fiancée de monsieur conduit les autos comme un homme.

LA FEMME DE CHAMBRE. — La fiancée de monsieur, sais-tu qui c'est que c'est?

LÉONTINE. — Je ne sais pas au juste, mais depuis trois jours, ici, ils ont l'air empoisonné, depuis qu'ils savent que monsieur a trouvé son affaire à Paris. La lettre était donc arrivée il y a trois jours, comme ils étaient à table, Mme Soubigou, la mère de monsieur, et puis sa nièce la baronne Tiersot, qui était venue déjeuner avec son mari... tu sais qu'ils sont voisins du château...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, ils habitent à Mornex, à une demi-lieue d'ici. J'ai vu leur château. Il est grand.

LÉONTINE. — Je n'ai pas pu écouter tout ce qu'ils disaient, mais il me semble que la fiancée serait quelque chose de pas très reluisant. La baronne Tiersot, apprenant cela, s'est mise à fumer, fumer, rapport à son mari qui est baron depuis sept ans.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Il n'y a pas de quoi se gonfler!

LÉONTINE. — Elle se gonfle tout de même!

LA FEMME DE CHAMBRE. — Et la maman de monsieur, quoi qu'elle dit?

LÉONTINE. — Oh! elle, c'est une bonne vieille, tu sais, tout le monde lui mange dans la main... Ah! je m'en vais dormir un peu dans la lingerie...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Tu n'as pas bien dormi cette nuit?

LÉONTINE. — Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Qui c'est que tu veux qui me le demande?

LÉONTINE, vivement. — Voilà Mme Soubigou et la baronne.

Elle sort par la gauche, premier plan, au moment où Mme Soubigou entre par la baie du fond, suivie de la baronne Tiersot.

Scène II

LEONTINE, Mme SOUBIGOU, LA BARONNE TIERSOT

Mme SOUBIGOU. — Dites donc, Léontine, a-t-on été au train?

LÉONTINE. — Oui, madame, la voiture y a été, mais il n'y avait personne.

LA BARONNE. — Mais puisqu'ils doivent revenir en auto...

Mme Soubigou. — Ce n'est pas sûr. (A Léontine.) Voulez-vous aller chercher l'intendant?

Léontine, avec empressement. — Oui, madame.

Elle sort.

Scène III

Mme SOUBIGOU, LA BARONNE, puis LE BARON

Mme Soubigou. — Je suis tracassée tout de même de ne pas les voir venir.

La Baronne. — Je te crois! Il y a de quoi être tracassée, pour cette chauffeuse d'auto-taxi!... (Accablée:) Mon Dieu, quelle affaire, je n'en dors plus, et mon mari non plus!

Mme Soubigou. — Enfin, qu'est-ce que tu veux? ma pauvre amie, cette personne qui va épouser Henri est certainement de condition modeste, mais j'espère que c'est une brave fille... Tu sais, Hen : a toujours eu des goûts très simples.

La Baronne. — Des goûts absurdes!... N'insiste pas pour que nous revenions demain; nous ferons ce qu'il sera convenable de faire, mais rien de plus. Si tu avais marqué le moindre mécontentement, ton fils aurait changé d'idée.

Mme Soubigou. — Mais ça lui aurait fait de la peine...

La Baronne. — Pauvre petit!

Mme Soubigou. — Je suis comme cela, tu ne peux pas me changer...

La Baronne. — Je voulais te dire aussi: Henri a décidé de se marier à Mornex parce que mon mari y est maire, mais mon mari ne tient nullement à faire le mariage.

Mme Soubigou. — Mais, nous dépendons de Mornex! nous sommes de la commune, c'est tout naturel qu'il marie un de ses administrés; je pense bien qu'il ne nous fera pas l'affront de se faire remplacer par son adjoint.

La Baronne. — Evidemment, il n'irait pas jusque-là, mais, je te le répète, il n'est pas content de faire le mariage.

Le baron entre.

Le Baron. — Irma, je vais prendre la voiture pour aller jusqu'à la mairie.

La Baronne. — Bien, mon ami... Vous avez à faire là-bas?

Le Baron. — Oui, le secrétaire m'attend, et je vois qu'Henri tarde un peu. Je serai d'ailleurs de retour tout de suite; le temps d'aller et venir. Au revoir, ma tante. Au revoir, Irma.

La Baronne. — Au revoir, Hogier.

Il sort.

Mme Soubigou, à la baronne avec étonnement. — Hogier?

La Baronne. — Eh bien, oui!

Mme Soubigou. — Je croyais qu'il s'appelait Auguste?

La Baronne. — Il s'appelle Auguste-Hogier : j'ai le droit, ce me semble, de choisir celui de ses prénoms qui me plaît le plus...

Mme Soubigou. — Oh! je n'y vois pas d'inconvénient!

La Baronne. — Il est désolé, il n'a rien voulu te dire parce que c'est un homme de tact. Ah! quel homme bien élevé! Il ne s'en va jamais d'une pièce, même pour deux minutes, sans prendre congé de toutes les personnes qui y sont... Il a de très bonnes manières... Avec les petites gens, il garde ses distances.

Mme Soubigou. — Quelles distances?

La Baronne, haussant les épaules. — Tu es bien la maman d'Henri!

Mme Soubigou, souriant. — Oh! j'en suis sûre, et je ne le renie pas!

La Baronne. — Bien entendu, cette cérémonie du mariage, nous allons l'expédier à toute vitesse... On n'invitera personne...

Mme Soubigou. — Mais, rien qu'en invitant la famille, nous serons déjà une centaine.

La Baronne. — Ah! non, par exemple!... Dix à douze personnes tout au plus, et on enverra des lettres de faire part trois semaines après.

Mme Soubigou. — Mais, si on envoie simplement des lettres de faire part, les gens croiront qu'on se cache et pourront supposer... On dira que c'est une régularisation.

La Baronne. — On dira ce que l'on voudra... Ce que je ne veux pas, moi, c'est qu'on nous voie, mon mari et moi, dans le cortège derrière cette chauffeuse d'auto-taxi. Ton fils n'est pas le premier venu, et le mariage de M. Soubigou, le grand industriel, attirera certainement des photographes et peut-être des gens du cinéma.

Mme Soubigou, souriant. — Eh bien, ça m'amuserait de me voir au cinématographe. J'avais cru déjà qu'on m'avait prise quand on a posé la première pierre de l'école; alors, je suis allée exprès à Avallon, à une séance du cinématographe, mais ça passait trop vite et je n'ai rien vu du tout.

La Baronne. — ...Cette femme, cette chauffeuse d'auto-taxi, cette cochère, il va falloir faire son instruction; je te préviens que je ne m'en charge pas.

Mme Soubigou. — Oh! bien, elle restera comme elle est; si c'est une honnête fille, c'est tout ce que je lui demande.

La Baronne. — Est-ce une honnête fille? As-tu questionné le nouvel intendant puisqu'il la connaît, paraît-il?

Mme Soubigou. — Tu vas pouvoir lui parler, je l'ai fait demander tout de suite. Il est arrivé d'hier.

Scène IV

Mme SOUBIGOU, LA BARONNE, LEONTINE, puis ARTHUR, puis LA FEMME DE CHAMBRE

Léontine, entrant. — Madame, voici M. l'intendant. (Elle s'efface pour laisser passer Arthur, mais il lui serre la main à la dérobée. Tout bas.) Monsieur l'intendant, tâchez de repasser par la lingerie.

Arthur. — Vous m'avez fait demander, madame?

La Baronne. — Oui. Ma tante m'a dit que vous lui aviez été envoyé par son fils?...

Arthur. — Oui, madame. Je suis arrivé d'hier.

La Baronne. — Vous connaissez la fiancée de M. Soubigou, n'est-ce pas?

Arthur. — Plaît-il, madame?

La Baronne. — Je vous demande si vous connaissez la fiancée de mon cousin?

Arthur. — Je la connais très peu, madame.

La Baronne, à demi-voix à Mme Soubigou. — Il ne veut pas répondre, c'est visible.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. — La couturière attend madame.

Mme SOUBIGOU, à la baronne. — Oui, c'est pour ma robe de mariage, elle travaille très bien, cette couturière; cette robe que j'ai, je la lui ai fait faire exprès pour recevoir la fiancée d'Henri.

Elle sort.

Scène V

LA BARONNE, ARTHUR, LA FEMME DE CHAMBRE

LA BARONNE. — Elle est incorrigible!

ARTHUR. — Madame, c'est à la baronne Tiersot que j'ai l'honneur de parler?

LA BARONNE. — Oui, je suis la baronne Tiersot.

ARTHUR. — Justement, il y a dans la deuxième cour un fermier qui demande madame pour lui montrer un cheval que M. le baron Tiersot voulait acheter.

LA BARONNE. — J'y vais.

Elle sort.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Vous n'avez pas d'ordres à me donner, monsieur l'intendant?...

ARTHUR. — Oui, restez un peu.

Arthur s'approche de la femme de chambre et lui pose un baiser sur la bouche.

LA FEMME DE CHAMBRE, extasiée. — Oh! merci, monsieur l'intendant!

Elle sort.

ARTHUR. — A votre disposition, mon enfant.

Chantant.

Une de plus, soldat, belle parmi les belles...

(Il va pour sortir et se trouve en présence de Clotilde.) Comment! C'est déjà toi! Je n'ai pas entendu l'auto!

Scène VI

CLOTILDE, ARTHUR

CLOTILDE. — Eh bien, mon vieux, c'est que j'arrive à pied. Notre entrée au château est complètement ratée. Figure-toi que nous avons eu une panne d'essence un peu avant le triste patelin de Mornex, à deux kilomètres d'ici. Je suis venue par le chemin de traverse. J'ai dégoté la remise et j'ai envoyé une auto de secours à Henri avec un bidon. Qu'est-ce que tu dis du potage? Henri et moi, deux chauffeurs d'élite sur une auto, et nous faisons cette idiotie de nous laisser manquer de combustible. Nous étions vexés comme deux dindons qu'on est... Alors, dis donc, vieux, tu es intendant?

ARTHUR. — Oui... Je ne suis pas mécontent...

CLOTILDE, riant. — Ah! bien! tant mieux! Mais ce n'est pas pour cela que je te le demande. Mon enfant, puisque tu es intendant, tu vas me faire servir à manger. C'est ce qui m'a empêché d'aller porter moi-même de l'essence à Henri, tellement je crève de faim.

ARTHUR. — Attends!... (A la cantonade.) Ernest, allez à la cuisine chercher... (A Clotilde:) qu'est-ce que tu veux?

CLOTILDE. — Oh! rien du tout. (A la cantonade.) Ernest!... il s'appelle Ernest?... Apportez de la viande froide, du pâté, du fromage, des fruits, de la confiture, beaucoup de pain et une bouteille de vin blanc...

Elle revient à l'avant-scène.

ARTHUR. — Et avec ça?

CLOTILDE. — Ça me suffira... Et ici, quoi de nouveau?

ARTHUR. — C'est à toi qu'il faut le demander? Est-ce que tu t'es expliquée avec ton futur mari?

CLOTILDE. — Non, il ne sait rien encore. Depuis l'autre jour nous n'avons pas eu de conversation bien suivie. Il n'osait rien me demander et moi je n'osais rien lui dire. Nous avons dîné deux fois ensemble chez moi; il a été très gentil, mais un tout petit peu triste J'avais envie à chaque instant de lui crier: « Ne soyez pas triste comme ça, ne songez pas à mon passé; je n'ai pas de passé! » Puis, c'était plus fort que moi, je ne sais quelle timidité m'a retenue.

ARTHUR. — Ici, d'après ce que j'ai entendu à droite et à gauche, on est très inquiet sur ton compte, on se demande qui tu es.

CLOTILDE. — C'est bien ça! Ils ne sont pas rassurés. Et c'est peut-être aussi la crainte qu'il a de m'amener ici, chez sa mère, qui est un peu cause de sa tristesse.

ARTHUR. — Oui, il se dit: « Je me suis fiancé à une femme... »

CLOTILDE, souriant. — Pas comme il faut...

ARTHUR. — Je vais être obligé de l'imposer...

CLOTILDE. — Et il m'impose. C'est très gentil de sa part.

ARTHUR. — Au fond, tu es assez contente de cette preuve d'amour?

CLOTILDE. — Je n'en ai pas besoin. Mais ça m'ennuie tout de même qu'il soit ennuyé comme ça. Je vois ce qui se passe en lui: il m'a offert d'être sa femme sans me demander qui j'étais, et, maintenant qu'il s'approche de sa famille, il a été repris par la crainte du scandale et surtout par la peur de faire de la peine à sa maman. Pauvre gros! je ne lui en veux pas et, je te répète, j'ai toujours une envie folle de lui dire la vérité, mais je ne sais toujours pas comment la lui dire. C'est idiot! Mon histoire est tellement surprenante que j'ai peur qu'il ne me croie pas tout de suite... Je sais bien qu'à la longue il me croira... mais je me dis que, pendant un temps, il aura des doutes... Et cette idée m'est insupportable.

ARTHUR. — Je pourrai peut-être le mettre au courant?

CLOTILDE. — Il te croira encore moins que moi. Au fond, tu sais, c'est bête de mentir, même quand on le fait pour le bon motif. Somme toute, j'ai caché la vérité à ce garçon et à sa mère...

ARTHUR. — Une très brave femme, tu sais. Le reste de la famille, c'est des numéros de snobs pas ordinaires... Tiens, voilà la baronne qui traverse la cour. C'est la nièce de ta future belle-maman. Elle et son mari ont fait des chichis impossibles pour nous faire la grâce de venir ici.

CLOTILDE. — Oh! celle-là, je compte la charrier un peu... Mais par qui sais-tu tout ça?

ARTHUR. — Par une personne de la maison avec qui j'ai passé une partie de la nuit.

CLOTILDE. — La petite femme de chambre que j'ai rencontrée en arrivant ici?

ARTHUR. — Non. Celle-là, je n'ai fait sa connaissance que tout à l'heure. Ça durera ce que ça durera. Je pense pour le moment à une troisième personne, la femme de l'adjoint. Mais ce qui m'embête, c'est que, pour aller la voir chez elle, il faut traverser un champ où se démène un taureau furieux.

CLOTILDE, riant. — Et tu n'aimes toujours pas le danger!

ARTHUR. — Je n'ai pas de veine... Cette place d'intendant me paraissait enfin l'emploi paisible promis à mes vieux jours, eh bien, depuis vingt-quatre heures, on m'appelle à chaque instant pour tripoter des jeunes chevaux qui lancent des coups de sabot effroyables. Ce matin, à trois heures, il a fallu que j'aille accoucher une jument... (De mauvaise humeur.) Ils font trop d'élevage dans ce pays, ça devient une dérision!

Il sort. Clotilde regarde autour d'elle et ôte son vêtement d'auto. Elle apparaît très élégamment habillée. Elle chantonne, tout en déplaçant des bibelots qui sont, çà et là, sur les meubles.

Scène VII

LA BARONNE, CLOTILDE

LA BARONNE, entrant avec sa fille Agathe. A Agathe. — Quelle est cette personne?

CLOTILDE. — Madame! (S'inclinant légèrement.) Probablement la cousine de M. Soubigou. M. Soubigou va arriver dans un instant. Il a eu un petit accident derrière le village de Mornex. Il manquait d'essence, croyez-vous que c'est absurde!

LA BARONNE. — Mais il y a encore avec lui la personne qu'il doit épouser.

CLOTILDE. — La personne qu'il doit épouser... Mais je n'en connais qu'une, madame, c'est moi.

LA BARONNE, surprise et gênée. — Pardon.

CLOTILDE. — C'est moi votre future cousine. (Elle regarde autour d'elle.) Je me demande, madame, qui s'est occupé de l'arrangement de cette pièce.

LA BARONNE, nonchalamment. — Oh! ma tante ne s'en inquiète guère... C'est moi qui m'en suis chargée.

CLOTILDE, gênée. — Oh! je vous demande pardon! C'est vous!... (Avec un grand effort de politesse.) Ce n'est pas mal... Et c'est vous aussi, madame, qui vous êtes occupée du choix de la livrée?... J'ai vu tout à l'heure un valet de pied.

LA BARONNE. — Oui, c'est moi, est-ce qu'elle ne vous plaît pas?

CLOTILDE. — A vrai dire, non... Mais je changerai tout cela.

LA BARONNE, de plus en plus surprise. — Pardon, mademoiselle, mais je ne savais pas que vous étiez si au courant... Ma tante m'a dit que vous vous occupiez beaucoup d'automobile.

CLOTILDE. — Oui, madame, oui, je menais un auto-taxi, le 46-G-7, si cela peut vous être agréable.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. — Mademoiselle est servie par ici.

CLOTILDE. — Excusez-moi, madame, j'ai l'estomac dans les mollets.

Elle sort.

Scène VIII

LA BARONNE, Mme SOUBIGOU, puis LE BARON

LA BARONNE, atterrée. — Qu'est-ce que c'est que cette femme-là? Ah! il me semble que c'est encore plus grave que je l'avais pensé. (Entre Mme Soubigou.) Eh bien, elle est là!

Mme SOUBIGOU, émue. — Elle est là! Oh! je suis très heureuse.

LA BARONNE. — Il y a de quoi! Je te conseille d'être heureuse.

Mme SOUBIGOU. — Qu'est-ce que tu veux dire?

LA BARONNE. — Il faut tout de même que je te mette au courant... Il n'est plus temps de te ménager, ma pauvre tante!... C'est encore plus grave que je n'avais cru!

Mme SOUBIGOU. — Plus grave?

LA BARONNE. — Nous nous attendions, n'est-ce pas, à trouver une femme du peuple très mal vêtue?

Mme SOUBIGOU. — Elle est plus mal vêtue que tu ne le pensais?

LA BARONNE. — Tu n'y es pas du tout. (Regardant Mme Soubigou avec intention.) Elle est tout ce qu'il y a de plus élégante.

Mme SOUBIGOU. — Elégante?

LA BARONNE. — Oui... est-ce que tu saisis?

Mme SOUBIGOU. — Je ne saisis pas.

LA BARONNE. — Une chauffeuse de taxi qui arrive ici, habillée avec un luxe!...

Mme SOUBIGOU. — Henri lui a peut-être acheté des robes?...

LA BARONNE. — Ce n'est pas des robes qu'elle porte depuis hier, va! elle a l'habitude d'en avoir de pareilles!... Est-ce que tu commences à me comprendre?

Mme SOUBIGOU. — J'ai peur, j'ai peur de te comprendre, maintenant.

LA BARONNE. — Tu vois ce que ton fils nous attire?

Mme SOUBIGOU, atterrée. — Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu!

LA BARONNE. — Tu n'es pas de mon avis, maintenant? Il faut à tout prix empêcher cette union et faire entendre raison à Henri.

Mme SOUBIGOU. — Oh! Comment veux-tu?... Tu sais que du moment qu'il a pris ses dispositions et qu'il est engagé avec cette personne...

LA BARONNE. — Rien n'est désespéré!... En tout cas, si nous n'arrivons pas à rompre ce mariage, il faut qu'il se passe en petit, très petit comité.

Mme SOUBIGOU. — Je vois, je vois...

LA BARONNE. — Et mon mari s'arrangera pour laisser ça à son adjoint. Il fera le malade au moment de la cérémonie et moi je resterai à la maison pour le soigner.

Mme SOUBIGOU, atterrée. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE BARON, entrant. — Ah! mes enfants! J'en suis stupéfait... (Serrant la main de Mme Soubigou.) Ma tante... (Serrant la main de la baronne.) Chère amie... Je suis stupéfait. Je viens de recevoir à la mairie les papiers de la future, son extrait dn naissance...

LA BARONNE. — Nous savons...

LE BARON. — Qu'est-ce que vous savez?

LA BARONNE. — Nous savons qui est cette personne...

LE BARON. — Comment ça?

LA BARONNE. — C'est une... Enfin... une...

LE BARON. — Une quoi?... Vous savez comment elle s'appelle?... Clotilde de Bersin...

LA BARONNE. — Un nom de guerre.

LE BARON. — On ne met pas le nom de guerre sur les actes de l'état civil... Ecoutez...

« *Acte de naissance de Céleste-Thècle-Isabelle-Clotilde, du sexe féminin, née le... etc., fille de Hugues-Hector-Calixte-Marie de Bersin, duc de Charzy, 37 ans, sans profession, et de Berthe-Eléonore-Lydie-Adrienne de Lozé-Sérignac, 24 ans, mariés.*

» *Dressé par nous, etc...*

» *Sur la présentation de l'enfant et la déclaration faite par le père.*

» *En présence du contre-amiral Edme-François-Basile Aldebert de Vardon, âgé de 89 ans, demeurant à Plougastel (Finistère), et de Joannis-Joachim-Arcade-Hubert Pivier, comte de Saint-Herbert, âgé de 22 ans, demeurant à La Chapelle-en-Serval.* »

Mme SOUBIGOU. — Mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-ce que ça veut dire? La fille d'un duc! Elle conduisait un fiacre automobile... Qu'est-ce qu'elle a pu faire pour en arriver là?

LA BARONNE. — Un peu de sang-froid, ma tante. Il faut examiner la situation avec calme. La fille d'un duc, c'est tout de même beaucoup mieux que ce que vous aviez imaginé.

Mme SOUBIGOU. — Oh! à moi, ça me paraît beaucoup plus grave!... Tout de même, je crois qu'il faut que je parle à Henri et que je lui demande s'il tient vraiment à ce mariage...

LA BARONNE, vivement. — Mais il faut bien te garder de rien lui dire, maintenant. Henri, tu sais, est un garçon beaucoup plus pondéré qu'il n'en a l'air. S'il a épousé la fille d'un duc, en passant sur toutes sortes de choses, c'est qu'il avait ses raisons.

Mme SOUBIGOU. — Oh! ça ne ressemble pas à Henri d'avoir eu de ces calculs, et mon pauvre enfant a été entraîné là dedans par un coup de tête... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE BARON, à sa femme. — Vous savez que les Bersin sont alliés à des princes du sang. C'est tout à fait une grande famille qui, par son rang, se trouve naturellement au-dessus des petits préjugés mondains.

LA BARONNE. — Mais oui, ces gens-là sont assez haut placés pour se permettre une vie plus indépendante... Mais pourquoi Henri ne nous a-t-il pas fait le plaisir de nous dire tout de suite le nom de sa fiancée?

LE BARON. — C'était pour nous en faire la surprise.

LA BARONNE, avec élan. — En tout cas, nous allons l'accueillir à bras ouverts. Si on nous voyait la recevoir mal, on penserait qu'il y a quelque chose à dire sur son compte. Mais si elle entre ici par la grande porte, grâce à la bonne réputation que nous avons, elle pourra garder la tête haute. Tu entends, ma tante?

Mme SOUBIGOU. — J'entends, j'entends, mais je suis bien malheureuse.

LA BARONNE. — Ne te désole pas ainsi. Je ne te comprends pas. Ecoute, ma tante, je vais te dire une chose qui va te faire plaisir: nous dînerons ici demain. Nous viendrons dîner ici avec vous tous, et nous serons, je t'assure, très, très gentils avec ta future belle-fille.

LE BARON. — Tiens, l'auto d'Henri est en bas, dans la cour.

LA BARONNE. — Surtout, fais bon visage à ton fils.

Mme SOUBIGOU, essuyant ses larmes. — Oh! vous n'avez pas besoin d'avoir peur... Ça m'est arrivé déjà quelquefois dans ma vie de lui cacher mon chagrin...

LE BARON. — Le voilà.

Scène IX

LES MÊMES, HENRI

HENRI, entrant, avec une certaine gêne. — Bonjour, maman! (Il l'embrasse. A la baronne.) Bonjour, Juliette. (Au baron, de même.) Bonjour, Auguste.

LA BARONNE. — Nous sommes venus te féliciter. Mais pourquoi ne nous as-tu pas dit le nom véritable de ta fiancée?

HENRI. — Le nom de ma fiancée? Clotilde Bersin.

LA BARONNE. — Clotilde *de* Bersin. Il y a une nuance. Et c'est la fille du duc de Charzy.

HENRI. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

LA BARONNE. — Comment, tu ne savais pas son nom?

LE BARON. — Nous sommes mieux renseignés que vous. Lisez un peu cela, mon cousin.

HENRI, lisant l'acte de naissance. — Je suis stupéfait... Mais pourquoi ne m'avait-elle rien dit?

LA BARONNE. — Nous allons décommander des amis qui devaient venir, ce soir, à Mornex...

LE BARON, en s'en allant. — Et téléphoner à quelques personnes.

Ils sortent. Un silence.

Scène X

HENRI, Mme SOUBIGOU

Mme SOUBIGOU, au bout d'un instant, allant à Henri et lui touchant le bras. — Qu'est-ce que tu as?

HENRI. — Rien, maman.

Mme SOUBIGOU. — Tu ne me dis rien.

HENRI. — Mais si. D'ailleurs, je t'ai écrit tout ce que j'avais à te dire. Je t'ai raconté comment ça s'est passé... Tu es au courant de tout. Je ne t'avais pas dit ce détail du nom, mais je l'ignorais moi-même. Ce n'est qu'un détail. Elle ne m'en avait pas parlé... Peut-être ça la gênait-il de montrer qu'elle était une déclassée. C'est tout naturel.

Mme SOUBIGOU. — C'est tout naturel.

HENRI. — D'ailleurs, je ne lui ai rien demandé. J'ai eu en elle une confiance absolue et je lui ai dit que tu m'approuverais.

Mme SOUBIGOU. — Mais oui, mon Henri, je t'approuve. Je te l'ai dit, mon petit, je ne demande qu'une chose, c'est que tu sois content, et tu es content, n'est-ce pas?

HENRI. — Très content, maman, très content, surtout si tu es contente aussi.

Mme SOUBIGOU, avec effort. — Je suis très contente, je suis très contente, mon garçon.

HENRI, au bout d'un instant de silence. — Non, maman, tu n'es pas contente, tu n'oses pas me regarder.

Mme SOUBIGOU, le regardant bien en face. — Je t'assure... je t'assure...

HENRI. — Ne m'assure rien. D'ailleurs, écoute, maman, puisque tu n'es pas contente, je n'ai pas besoin de faire semblant d'être content... Je ne suis pas content, maman.

Mme SOUBIGOU. — Mais, mon petit...

HENRI. — Ne me contredis pas... Laisse-moi plutôt... te parler... Je ne peux pas garder ça sur le cœur. Pourquoi est-ce qu'elle ne m'a pas dit qui elle était?... puisque j'acceptais tout d'avance... qu'avait-elle à me cacher. Maman, ne cherche pas à me donner une explication, tu es aussi inquiète que moi.

Mme SOUBIGOU. — Il faut lui parler, mon enfant.

HENRI. — Oui, il faut lui parler. J'ai peur de ce qu'elle va me dire... Elle est ici?

Mme SOUBIGOU. — Je ne l'ai pas encore vue.

HENRI. — Et moi qui étais si pressé de te la présenter. J'avais hâte que tu lui ouvres les bras, comme je lui avais ouvert les miens; je te connais, tout de suite tu l'aurais adoptée... Et, maintenant qu'elle m'a caché quelque chose de sa vie, il me semble qu'elle est redevenue une étrangère. (A voix basse.) La voilà qui vient, et nous avons peur de la voir venir.

Scène XI

LES MÊMES, CLOTILDE

CLOTILDE, entrant. — Bonjour, madame. (S'approchant d'Henri.) Bonjour... le mécanicien n'a pas été long à vous apporter... (En terminant sa phrase, elle paraît un peu embarrassée par l'air gêné d'Henri.)

HENRI, timide. — Voici votre acte de naissance qui est arrivé à la mairie.

CLOTILDE. — Ah! (Elle regarde Henri, puis Mme Soubigou. Un froid.) Je ne savais pas qu'il arriverait si tôt. Allons! moi qui voulais attendre encore un peu avant de vous raconter ma vie, il va falloir m'exécuter tout de suite. Je suis en effet la fille... (Elle regarde Henri, un peu embarrassée, car il a toujours l'air gêné. Alors, elle s'adresse à Mme Soubigou.) J'aime mieux parler à votre mère... Je suis la fille du duc de Charzy... Cette histoire commence comme un livre de prix... Je suis la fille du duc de Charzy. Vous prendrez des informations supplémentaires. On vous dira que je n'ai pas voulu épouser mon cousin et que je suis revenue à Paris. Comme je n'avais pas le sou, j'ai voulu gagner ma vie. C'est aussi simple que ça. Maintenant, il me reste à vous faire l'aveu le plus gênant. Votre fils m'a interrogée sur mon passé... Il l'a fait si gentiment que si j'avais eu quelque chose à dire je l'aurais dit tout de suite... Mais, c'est bête... je n'ai pas osé lui dire... que je n'avais rien à lui dire... (Geste de joie de Mme Soubigou.) Vous me croyez, madame?

Mme SOUBIGOU, avec élan. — Oui, je vous crois!

CLOTILDE, à Henri. — Et vous?

HENRI, hésitant. — Mais oui...

CLOTILDE, irritée. — Vous ne me croyez pas. (Elle le gifle.) Non, c'est trop fort. Sa maman qui ne me connaît pas du tout me croit et lui ne me croit pas... Je vous demande pardon, madame. (Elle embrasse Mme Soubigou.) Vous savez que c'est la deuxième fois que je le gifle.

HENRI, épanoui. — Et ce ne sera peut-être pas la dernière.

CLOTILDE. — Enfin, soit... j'ai tout dit... C'est égal, je ne m'attendais pas à ce que mon acte de naissance arrivât si tôt, je l'avais demandé il y a trois jours, à Paris... On ne peut plus compter sur les lenteurs de l'administration.

Mme SOUBIGOU. — Et quand pensez-vous vous marier?

CLOTILDE. — Oh! le plus vite possible, madame. (A demi voix.) Depuis que votre garçon sait que je suis une demoiselle, il me semble qu'il a pour moi un respect abominable; j'ai hâte de redevenir bon camarade avec lui.

HENRI, s'approchant. — Eh bien, maman, es-tu contente?

CLOTILDE. — Vous êtes contente, madame?

Mme SOUBIGOU. — Oui, mais j'aime mieux que vous ne le battiez plus.

RIDEAU

Clotilde. Henri. Mme Soubigou.

Clotilde. « *Bonjour, madame...* »

DOZULÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

par

ANDRÉ PICARD

Représentée pour la première fois, le 4 décembre 1912, à la Comédie Royale.

Achille. Margot. Marie.

Scène II. — Achille : « *Je ne suis que pour un jour à Paris : je dois repartir demain matin...* »

Photographie A. Bert.

PERSONNAGES

Achille Dumont, 40 ans	MM.	Lugné-Poe.
Le Baron Pichot, 60 ans		Violette.
Margot Labry, 34 ans	Mmes	Marcelle Lender.
Marie		Linda-Celli.

Copyright by André Picard, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

DOZULÉ

Salon-boudoir très élégant, au premier étage du petit hôtel de Margot Labry. Porte au fond, donnant sur l'escalier, à droite, sur la chambre de Margot.

Scène première

MARIE, puis ACHILLE

Au lever du rideau, Marie, la femme de chambre, traverse la pièce, tenant dans ses bras une élégante robe du soir. Elle entre dans la chambre et revient aussitôt. Elle s'approche de la cheminée, regarde la pendule, arrange le feu. Puis elle s'installe au coin de la cheminée, prend un journal et commence à lire. Un léger brouhaha s'entend au dehors puis s'accentue. Marie lève la tête, écoute un instant. Elle se lève, va au petit téléphone.

MARIE, parlant au téléphone. — Allô!... Eh bien, qu'est-ce que c'est, Georges? Pourquoi tout ce tapage?... Mais non, bien sûr, madame n'est pas là. Elle répète à son théâtre. Hein? Quoi?... un monsieur?... Pas un monsieur!... il refuse de donner son nom! Par exemple! Mettez-le dehors... Comment, il ne veut pas s'en aller?... Mais je ne sais pas, moi... Attendez, je descends... Comment? il monte! Comment? il monte!... Ah! mais... (Elle va à la porte et se trouve nez à nez avec Achille qui paraît, suivi par le domestique effaré. C'est un homme de quarante ans, physionomie bonhomme, endimanché. Redingote noire, chapeau haut de forme. Défendant la porte:) Mais, monsieur, madame n'est pas là!

ACHILLE. — Ça ne fait rien, j'attendrai.

MARIE. — Madame rentrera tard de sa répétition. Elle s'habillera pour aller dîner. Elle ne pourra pas recevoir. Que monsieur revienne demain.

ACHILLE, agité. — C'est impossible. J'habite la province. Je repars demain matin par huit heures trente-trois. Si je ne la vois pas tout de suite, je ne la verrai pas. Et il faut que je la voie, vous entendez, il faut que je la voie!... Mais laissez-moi donc entrer, sapristi! Qu'est-ce que vous risquez? Est-ce que vous me prenez pour un voleur?

MARIE. — Oh! Monsieur...

ACHILLE. — Ou pour un créancier?

MARIE, dédaigneuse. — Nous n'en avons pas... Seulement je n'ai pas envie de me faire attraper par madame, moi!

ACHILLE. — Je prends tout sur moi. (Et il entre. Marie a un haussement d'épaules et fait signe au domestique de se retirer. Achille, qui s'est avancé jusqu'au milieu de la chambre, regarde autour de lui avec une admiration ébahie.) Mâtin!

Machinalement, il lisse son chapeau sur son bras.

MARIE. — Si seulement monsieur voulait me dire son nom!...

ACHILLE. — Mon nom? Encore? Vous me demandez mon nom?... J'ai bien réfléchi, je ne peux pas le dire pour le moment! (Mouvement de Marie. Vivement.) Oh! ce n'est pas par fierté, non! Seulement il y a des intérêts en jeu!...

MARIE. — Alors, vous feriez aussi bien de vous en aller tout de suite, parce que, dans ces conditions, vous pouvez être sûr que madame ne vous recevra pas.

ACHILLE. — Oui, je comprends, elle ne reçoit pas n'importe qui. (Un temps.) C'est que je ne suis pas non plus n'importe qui pour elle.

MARIE, le regardant, un peu curieuse. — Monsieur la connaît bien?

ACHILLE, avec un certain embarras. — Je l'ai beaucoup connue. (Avisant une photographie de Margot, il s'en empare vivement.) Ah! C'est elle!... C'est elle, hein?

MARIE, défiante. — Puisque monsieur la connaît...

ACHILLE. — Bien sûr... Seulement, n'est-ce pas, quand on n'a pas vu une personne depuis dix ans...

MARIE. — Ah! il y a dix ans...

ACHILLE. — Oui, dix ans que je ne l'avais pas vue... du moins d'aussi près! (Il examine la photographie; un peu ému:) Elle est rudement bien, hein?

MARIE. — Monsieur ne trouvera personne à Paris pour lui dire le contraire.

ACHILLE. — Oui? Elle a une bonne réputation?

MARIE. — Une grande.

ACHILLE. — Tant mieux!

MARIE. — Madame, à présent, est une grande artiste.

ACHILLE. — Je sais... je sais: elle dit la comédie.

MARIE. — Elle chante.

ACHILLE. — Bien? Là, sincèrement, ça reste entre nous.

MARIE. — Madame est une très grande artiste.

ACHILLE. — Tant mieux! Et ça lui rapporte?

MARIE. — Madame vient de refuser un engagement de trois cents francs.

ACHILLE. — Par mois?

MARIE. — Par soir!

ACHILLE, bouleversé. — Tonnerre! Il fallait l'empêcher de refuser ça!

MARIE. — Nous avons mieux.

ACHILLE. — Mieux?... Cristi!... (Un temps.) Et... c'est une bonne maîtresse?

MARIE. — Oh! il n'y a pas à se plaindre.

ACHILLE. — Un peu vive parfois, hein?

MARIE. — Elle a ses heures.

ACHILLE. — Mais bonne, n'est-ce pas? (Insistant, avec un peu d'inquiétude personnelle:) Elle est toujours bonne?

MARIE. — Madame est une très bonne maîtresse.

ACHILLE. — Tant mieux... (Cherchant à se rassurer:) Oui, ce n'est pas une femme à changer comme ça... Evidemment!... Vous allez voir... vous allez voir qu'elle va être très contente... (Bruit de porte cochère qui se referme au dehors. Tressaillant:) Oh! dites donc, c'est elle, hein? C'est elle?

MARIE. — Oui, ce doit être madame... Je vais dans la chambre, monsieur, parce que si madame ne m'y trouvait pas quand elle arrivera...

ACHILLE, agité. — C'est ça... allez! allez!... Et vous lui direz que c'est moi.

MARIE, sur la porte. — Qui, vous?

ACHILLE. — Ah! oui, au fait! Ah! oui... Eh bien... eh bien...

MARIE. — Que monsieur se dépêche!

ACHILLE, se décidant. — Eh bien, vous lui direz... mais avec des précautions, hein? beaucoup de précautions, c'est capable de lui fiche un coup... Vous

lui direz que c'est... M. Dumont... M. Dumont, vous entendez?

MARIE. — Monsieur Dumont?... Bien.

VOIX DE MARGOT, dans la chambre. — Marie...

ACHILLE, très agité. — Et puis, écoutez...

MARIE. — Voilà, madame! (Elle se sauve, sans écouter Achille qui reste seul dans une grande agitation. Il a repris son chapeau qu'il lisse fiévreusement sur son bras. Au bout d'un instant, Marie reparaît:) Madame fait dire qu'elle ne sait pas qui est monsieur et qu'elle ne reçoit pas!

ACHILLE, très irrité. — Comment! Elle ne sait pas qui je suis? Elle ne sait pas qui je suis! Par exemple!... Ah! elle est forte, celle-là! Eh bien, vous lui direz qu'elle a vraiment la mémoire courte... (Elevant la voix:) et que je ne partirai pas d'ici sans l'avoir vue. Vous entendez! Voilà, et voilà!... Allez lui dire ça!

VOIX DE MARGOT, irritée. — Eh bien, mais, qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que c'est donc?

MARIE, tranquillement. — Voilà, madame.

Margot entre, très en colère. Marie s'esquive.

Scène II

MARGOT, ACHILLE,
puis LA FEMME DE CHAMBRE

MARGOT. — C'est vous qui faites du foin comme ça pour me voir, quand on vous dit que je ne reçois pas... Eh bien, me voilà, vous entendez, me voilà! Là! Qu'est-ce qu'il y a? (Achille s'est retourné et levé. Clignant des yeux avec une stupeur grandissante:) Hein, quoi?... Ah! par exemple!... Oh! là! là!... C'est... C'est toi!...

ACHILLE, avec gêne et timidité. — Oui... c'est moi.

MARGOT, au comble de la stupeur. — Non! C'est toi qui me tombes comme ça... Ah! bien, mon vieux...

ACHILLE, de même. — C'est moi... Je ne suis que pour un jour à Paris. Je dois repartir demain matin à la première heure... c'est pour cela que j'avais cru... que je m'étais permis... Je vous prie de m'excuser...

MARGOT, qui s'est assise, n'a pas cessé de le regarder, sans écouter un mot, dans la même stupeur, répétant plus bas: — Ah! bien, mon vieux!

ACHILLE, remuant son chapeau avec embarras. — Mais du moment que je vous dérange... Oh! ça ne fait rien, ça ne fait rien... je comprends... dans ces conditions... je... je vais...

Il fait un mouvement vers la porte.

MARGOT. — Veux-tu bien ne pas bouger... Ah çà! tu es fou!

ACHILLE. — Dame...

MARGOT. — Tu ne vois donc pas que je suis abrutie... mais oui, abrutie, estomaquée, anéantie... que la surprise de te voir là, comme ça, tout d'un coup, ça m'a fait les jambes en mie de pain, à tel point que j'ai été obligée de m'asseoir...

ACHILLE. — La surprise... on ne vous a donc pas dit mon nom?

MARGOT. — Ton nom... ton nom de Dumont... Si tu t'imagines qu'il m'a appris quelque chose... Quand on m'a raconté que tu insistais comme ça et que tu ne voulais pas démarrer, je me suis dit: sûrement c'en est un pour les vins... ou un photographe... ou un tapeur... Et c'était toi, c'était toi, le vrai Dumont, le seul Dumont, mon Dumont, mon mari... Mais qu'est-ce que tu attends, imbécile... embrasse-moi donc!

ACHILLE. — Tu veux... je peux...

MARGOT. — Je crois bien que tu peux... à moins que ça ne te dégoûte!

ACHILLE, avec conviction. — Tu vas voir ça!

Il s'approche d'elle et l'embrasse deux grands coups, sans la toucher.

MARGOT. — Là! Et encore! Et encore! Et tant que tu voudras! ça ne s'use pas! Oh! tu peux me prendre dans tes bras! (Il l'embrasse en la serrant dans ses bras.) Ah! mon gros, mon pauvre gros, quel plaisir, non, mais quel plaisir ça me fait de te voir, tu ne t'en doutes pas.

ACHILLE. — C'est vrai?

MARGOT. — C'est-à-dire que... une supposition... le président comme ça, en passant, me ferait l'honneur... ou un roi de passage... ça arrive!... eh bien, ça ne me ferait pas la moitié du quart de l'agrément que me procure ta visite, tu entends?

ACHILLE, souriant. — Tu es bien aimable!

MARGOT. — Mais pose ton chapeau, mais assieds-toi donc!... (Il va pour s'asseoir dans un fauteuil.) Non, pas sur celui-là. C'est le Louis XIII. Il ne vaut rien! Sur le meilleur... Où est-il, le meilleur?

ACHILLE. — Je t'assure que celui-là me suffit!

Il s'assied.

MARGOT. — Et on va prendre quelque chose! Qu'est-ce que tu veux prendre?

ACHILLE. — Rien pour le moment, je te remercie... (Souriant et la regardant du coin de l'œil.) J'ai déjà pris.

MARGOT. — Ça t'a fait plaisir?

ACHILLE. — Tu peux le dire!

MARGOT, avec élan. — Eh bien, à moi aussi! Je te jure qu'il y a longtemps que je n'avais embrassé un homme d'aussi bon cœur... (Se reprenant:) Oh! je te demande pardon!...

ACHILLE, philosophe. — Mais non, mais non... Il n'y a pas d'offense.

MARGOT, le regardant. — Que je te regarde!... Dis donc, tu sais, tu n'as pas maigri!

ACHILLE, avec un regard vers la poitrine de Margot. — Toi non plus!

MARGOT. — En vieillissant, on se garnit. Il fallait bien que les années fassent quelque chose pour moi.

ACHILLE. — Elles en ont fait assez... pas trop!

MARGOT. — Ce qu'il faut!... Toi non plus, tu n'as pas à te plaindre.

ACHILLE, mélancolique. — Oui, mais, à moi, ça ne sert pas... Sais-tu ce qui m'a fait grossir comme ça?

MARGOT. — Non.

ACHILLE. — Eh bien, c'est le chagrin... c'est les embêtements.

MARGOT. — Vrai, mon pauvre gros?

ACHILLE, simplement. — Oui. Il paraît que tantôt ça creuse, tantôt ça souffle... Ça m'a soufflé!

MARGOT. — Je t'assure que tu es encore très bel homme. Tu as toujours ta bonne figure, tes yeux de gros chien tendre, ton grand pif... Tu te rappelles comme ça te faisait rager quand je te le tirais?

ACHILLE. — Est-ce que c'est des choses qui s'oublient?

MARGOT. — Tu es toujours là-bas?

ACHILLE. — Où là-bas?

MARGOT. — Eh bien! à Canauley, à la gare.

ACHILLE. — A Canauley? Ah! bien non. Il y a beau temps que je l'ai quitté, ce patelin-là... D'ail-

leurs, depuis que tu es partie... (S'interrompant.) Tu te rappelles, tu es partie sans que je te voie, par le 44, l'express de onze heures seize...

MARGOT. — Tu crois?

ACHILLE. — J'en suis sûr! Il y a des trains qu'on n'oublie pas! Donc, depuis que je le lui ai eu donné le départ, à ce cochon de train-là, sans me douter de rien, il ne m'est arrivé que des embêtements. Quinze jours après, on me déplaçait. On m'envoyait en disgrâce, à soixante kilomètres!... Eh bien, tu me croiras si tu veux, ça ne m'a rien fait! Même j'étais content de quitter cette gare que j'avais prise en horreur, ce pays où tout le monde était devenu mauvais pour moi...

MARGOT. — Tout le monde?...

ACHILLE, réfléchissant. — Non, pas tout le monde... Martin, le cantonnier, tu te rappelles?

MARGOT, cherchant. — Il me semble... attends... un vieux auquel il manquait des dents?...

ACHILLE. — Oui. Celui-là a été très bon. Il avait eu, lui aussi, une femme qui l'avait lâché; ça l'avait rapproché de moi, malgré la différence des situations. Il me racontait comment elle était partie, qu'elle avait eu sept amants et puis qu'elle était revenue après. Eh bien, il avait beau me dire qu'elle était revenue, ça ne me faisait pas plaisir tout de même, son histoire. Il m'embêtait, quoi! Il était devenu familier, et puis il sentait la sueur... J'ai été content de le laisser aussi!

MARGOT. — Je comprends ça!

ACHILLE. — C'est à ce moment-là que l'administration a mis le nez dans mes affaires et qu'on m'a donné l'ordre de divorcer. J'ai été obligé de t'attaquer par défaut...

MARGOT. — Bah! d'un côté, ça valait mieux pour tout le monde!

ACHILLE. — Pas pour moi. J'avais beau dire aux autres que j'étais divorcé, les autres disaient tout de même que j'étais cocu!

MARGOT. — Et après? C'est pas un crime!

ACHILLE. — Et dire qu'il y en a qui prétendent que ça porte veine! Pas à moi, en tout cas. Car depuis je n'ai pas cessé de dégringoler, oui, de gare en gare, de trou en trou... J'ai voyagé... comme un voyageur!

MARGOT. — Ce n'est pas croyable, hein? tout ce qui peut arriver en dix ans. Car il y a dix ans, mon vieux, qu'on ne s'est pas vus!

ACHILLE. — Oh! moi, je t'ai vue. (Surprise de Margot.) Oui, depuis six ans, je t'ai vue presque régulièrement deux fois par an, quand tu allais vers Biarritz et que tu revenais!

MARGOT. — Tiens, oui, au fait!

ACHILLE. — Les rapides s'arrêtaient chez moi... oh! rien qu'une minute, pour prendre de l'eau! La première fois, quel coup! C'était en 1906; je t'aperçois tout d'un coup, dans un coupé, avec un blond...

MARGOT, cherchant. — En 1906, un blond?...

ACHILLE. — Ça m'a fichu une telle secousse que je ne pouvais pas me décider à donner le coup de trompe. Le chef de train, en passant, me crie: « Qu'est-ce que vous attendez? »... Je pouvais pas...

MARGOT, rétrospectivement effrayée. — Hô là, gare! Un accident est vite arrivé!

ACHILLE. — Ah! ce jour-là, si j'avais pu vous lâcher un train sur le derrière!...

MARGOT. — Zut! Je ne vais plus oser rouler sur cette ligne-là, moi!

ACHILLE. — Oh! c'est fini! A présent, il n'y a plus de danger... Même après, les autres fois, c'était devenu un plaisir pour moi de te guetter... Du peu que je voyais, je comprenais que ça allait mieux pour toi que pour moi, et ça me faisait plaisir dans ma peine.

MARGOT, frappant ses mains l'une contre l'autre. — Ah! que c'est chic, ce que tu dis là!... Alors tu ne m'en as pas voulu?

ACHILLE. — Oh! si, d'abord. Fort... Après... dame, après, je me suis fait des raisonnements d'homme qui voit la vie... qui comprend...

MARGOT. — Tu as toujours été très bon...

ACHILLE. — C'est pas ma faute!

Un temps.

MARGOT, songeuse. — Vois-tu, j'y ai pensé souvent, depuis. Rien de tout cela ne serait arrivé si tu n'avais pas été chef de gare!

ACHILLE, triomphant. — Voilà! Voilà! Qu'est-ce que j'ai toujours dit! D'ailleurs, c'est constaté officiellement. Il y a des statistiques. Il y a une épidémie sur les femmes de chef de gare.

MARGOT. — Qu'est-ce qu'elles ont?

ACHILLE. — Elles foutent le camp! (Riant.) Sais-tu combien il y en a eu cette année de femmes de chefs de gare qui ont levé le pied... Dis un chiffre... non, mais dis pour voir?

MARGOT. — Comment veux-tu?...

ACHILLE, fièrement. — Cent vingt-sept! Il y a eu cent vingt-sept chefs de gare cocus dans l'année. Même il paraît qu'on s'est occupé de ça à la Chambre et qu'il est question de voter une loi.

MARGOT. — Pourquoi faire?

ACHILLE. — Pour empêcher ça, tiens!

MARGOT, très nette. — On ne pourra pas... Ainsi, moi, regarde... Je t'aimais, n'est-ce pas?

ACHILLE. — Tu le disais.

MARGOT, vivement. — Et je te jure que c'était vrai, mon gros chéri. Seulement, c'étaient ces trains qui passaient, qui passaient tout le temps... Je les regardais filer... Ah! tout ce qu'on voit dans les trains qui passent, toutes les tentations qu'ils laissent derrière eux, quand on a de l'imagination...

ACHILLE. — Et tu en avais!

MARGOT. — Oui. Et de l'ambition aussi! Mais je n'aimais personne que toi! Tout mon cœur était à toi!

ACHILLE, mélancolique. — ...n'en est pas resté lourd dans la main!

MARGOT, naïvement. — Si j'étais restée honnête, je ne t'aurais jamais trompé.

ACHILLE, riant. — Tiens, parbleu!

MARGOT, s'expliquant. — Je veux dire que je ne t'aurais jamais fait de saletés comme les femmes mariées... celles de la haute autant que les autres... en font à leurs époux! Mais voilà! Je ne voulais pas rester honnête. Je voulais aller à Paris!

ACHILLE. — Tu y es.

MARGOT. — C'est pour ça que je suis partie.

ACHILLE, soupirant. — Avec le petit conducteur du 44, un garçon qui faisait la manille avec nous, le jeudi...

MARGOT, baissant la tête. — Oui.

ACHILLE. — Je l'ai rencontré depuis, figure-toi... Oui, un jour, à Bordeaux, où on m'avait fait venir pour me flanquer un poil. J'ai marché à sa rencontre. Faut croire que je ne devais pas avoir l'air trop bon, car il m'a dit: « Tape-moi dessus, si tu

veux, mais elle m'a lâché aussi. Et je suis très malheureux. » Alors... alors j'ai pas tapé. Je l'ai pris par le bras. On a été chez un petit bistro près de la gare. On a parlé de toi ensemble,... et même on a bu un coup de trop... (Hochant la tête.) C'est vrai qu'il n'était pas heureux...

MARGOT, geste d'insouciance. — Bah!... Moi, vois-tu, depuis que je t'ai eu fait tant de peine à toi, je n'ai plus eu de pitié pour les autres! Ils paient pour toi.

ACHILLE, regardant autour de lui, avec admiration. — Ils paient bien.

MARGOT. — Jamais assez.

ACHILLE, montrant les bijoux qu'elle a sur elle. — C'est du vrai, tout ça?

MARGOT. — Non, mais!...

ACHILLE, ébloui. — Tu en as bien là pour... pour vingt-cinq mille francs?

MARGOT, tranquille, fière. — J'ai quatre cent mille francs de bijoux à moi.

ACHILLE, renversé. — Bon Dieu!... Et la maison?...

MARGOT, de même. — Est à moi!

ACHILLE. — Pas possible!

MARGOT. — C'est le cadeau du duc de Cergy...

ACHILLE. — Du duc de?... (D'un air entendu.) Ah! oui.

MARGOT. — Cadeau de mariage...

ACHILLE, sursautant. — Comment tu es mariée avec le duc de...

MARGOT, riant. — Ah! non! Ah! non, tout de même pas. Oh! d'ailleurs je n'aurais pas voulu... Non, c'est lui qui s'est marié avec une autre, une Américaine... Et comme c'était moi qui avais fait le mariage...

ACHILLE. — Ah! c'était toi qui...

MARGOT. — Oui... Alors en me quittant il m'a laissé ça?...

ACHILLE, avec intérêt. — Ça ne l'a pas gêné dans ses affaires?

MARGOT, souriant. — Penses-tu!

Un temps.

ACHILLE. — Eh bien, tout de même, vrai, tu as passé quelques bons jours, depuis que nous nous sommes perdus de vue.

MARGOT. — De mauvais aussi, je te raconterai ça. J'ai été une malheureuse et puis une petite grue, et puis une grande... Après, je me suis mise au théâtre. J'ai voulu être une grande artiste. J'en suis une! Vois-tu, il faut être la première dans ce qu'on est.

ACHILLE. — Bravo! Ce que tu me dis là, tu ne peux pas te figurer à quel point je le pense. Moi aussi, j'en ai assez de végéter dans des situations inférieures. Voilà que j'ai quarante ans. Je suis dans la force de l'âge. J'ai des capacités... (Avec inquiétude.) Tu me crois bête, peut-être?

MARGOT. — Mais non! Par exemple! En voilà une idée!

ACHILLE. — Vois-tu, je suis comme beaucoup d'hommes qui ont eu, dans leur vie, des malheurs en amour... Après ce qui m'était arrivé, les femmes pour moi, ça ne comptait plus... Alors, j'ai reporté toute mon énergie, toute mon activité, toutes mes forces et toute mon ambition sur autre chose. Moi aussi j'ai voulu être quelque chose de grand... un grand chef de gare! J'en suis un! J'ai travaillé, j'ai énormément travaillé. (Fiévreusement.) Tiens... Dis donc, écoute, as-tu un indicateur, là, hein?

MARGOT, surprise. — Pas sous la main, non. Pourquoi?

ACHILLE. — C'était pour que tu voies. Je le sais par cœur l'indicateur, complètement par cœur, avec les petites notes en bas, tu sais: « Le train B ne prend pas des voyageurs avec bagages », et tout et tout... Tu peux me demander à quelle heure part n'importe quel train, à quelle heure il arrive... Non, mais je t'en prie, prends un indicateur et interroge-moi, interroge-moi...

MRAGOT. — Pas la peine. Je te crois sur parole!

ACHILLE. — C'est pour dire que le chef de l'exploitation pourrait me confier n'importe quel poste et dormir après d'un sommeil d'enfant... (Un temps, s'enhardissant:) Alors... n'est-ce pas... si j'avais... quelques protections... Dis donc... dis donc... écoute... Dans ta position tu dois en connaître du monde, du beau monde... du monde influent.

MARGOT. — Je connais tout le monde!

ACHILLE, avec agitation. — Bon! bon!... Alors je te parle... j'y vais carrément...

MARGOT. — Je crois bien. Vas-y.

ACHILLE, exalté. — Eh bien, voilà. Je rêve d'une gare importante, avec une marquise et des responsabilités, d'une gare où on me considérerait... Je voudrais... (Grand geste:) je voudrais lancer des trains, des trains que je formerais, que je garerais... Je voudrais... Oh! je sais bien que ce ne sera pas commode et qu'il en faudrait du piston...

MARGOT. — Ne t'inquiète pas de ça. Ça me regarde.

ACHILLE, fiévreux, animé. — Je voudrais la gare de Dozulé!

MARGOT, ébahie. — Qu'est-ce que c'est que ça?

ACHILLE, scandalisé. — Comment, qu'est-ce que c'est que ça... C'est un de nos plus grands embranchements. Il y a cinquante hommes jour et nuit, des trains qui partent dans toutes les directions pour... pour...

MARGOT. — Pour où?

ACHILLE. — Pour... (Il cherche; consterné:) Tonnerre! Je ne sais plus! Je me suis trop animé. C'est l'émotion. Ne va pas t'imaginer...

MARGOT, riant. — Mais non! ça n'a pas d'importance... Enfin, c'est cet endroit-là... chose?... machin?...

ACHILLE. — Dozulé! Dozulé!

MARGOT. — C'est Dozulé qui t'emballe?... moi, je sais bien que ça me laisserait froide, mais moi, c'est moi, toi, c'est toi!... Bref, tu veux Dozulé, tu auras Dozulé!

ACHILLE, ébloui. — Tu crois que tu pourras...

MARGOT. — Je te dis que c'est fait.

ACHILLE. — Ah! Margot, ma petite Margot... Et moi qui avais peur, qui n'osais pas...

MARGOT. — Grosse bête! (A la femme de chambre qui entre.) Qu'est-ce que c'est?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame, c'est M. le baron qui vient chercher madame.

MARGOT. — Me chercher?... Pour aller où?

LA FEMME DE CHAMBRE, surprise. — Mais M. le baron... il est sept heures et demie, madame... M. le baron vient chercher madame pour dîner au restaurant. Il dit que c'est convenu avec madame.

MARGOT. — Tiens, oui, au fait, c'est vrai... (Un temps.) c'était vrai!...

ACHILLE, se levant. — Je vais vous laisser.

MARGOT. — Rassieds-toi. Qu'est-ce que tu fais, ce soir?

ACHILLE. — Moi?... pas grand'chose!

MARGOT. — Bon! Ta soirée, je m'en charge... (A la femme de chambre.) Faites monter le baron. (La femme de chambre sort.) Je t'invite à dîner ici, chez moi!

ACHILLE. — Mais ce baron?...

MARGOT. — Ne t'inquiète pas.

ACHILLE. — Le baron?...

MARGOT. — Le baron Pichot.

ACHILLE, sursautant. — Le sénateur?... Tu le connais?...

MARGOT. — Tu en as de bonnes!... C'est mon... c'est mon... (Elle hésite, cherche un mot convenable, puis:) Ah! zut!

ACHILLE, au comble de l'admiration. — Je comprends! Fichtre! Mais alors comment vas-tu faire pour le...

MARGOT. — Pour le balancer? Tu vas voir. Je vais l'envoyer s'occuper de toi.

ACHILLE. — Non!

MARGOT. — Figure-toi que, dans le temps, j'ai pensé à me faire dompteuse. Une toquade! Ça n'a pas collé. Mais je m'y suis mise dans le privé. Je vais travailler devant toi un de mes vieux lions. N'aie pas peur. Il ne te mangera pas. Il a un ratelier.

Entre, introduit par la femme de chambre, le baron Pichot. Cinquante ans. Très élégant. En habit.

Scène III

LES MÊMES, LE BARON PICHOT

LE BARON, de la porte. — Ma chère amie...

MARGOT, gaiement. — Entrez, Romulus, entrez!

LE BARON. — Comment m'appelez-vous?

MARGOT. — Romulus.

LE BARON, riant. — Ah! oui... Vous êtes la femme la plus spirituelle de Paris. (Il lui baise la main.) Je ne comprends pas du tout.

MARGOT. — Ça ne fait rien... Dites donc, vous arrivez admirablement. Je suis enchantée de vous voir.

LE BARON, flatté. — Ah! ma chère Margot...

MARGOT. — Mais, au fait, vous ne vous connaissez pas... Gustave, je vous présente monsieur Achille Dumont, un de mes bons amis... Le baron Pichot...

LE BARON. — Monsieur...

Il ajuste un monocle et se prépare à tendre la main à Achille, empressé et obséquieux. Margot lui met la main sur l'épaule et l'empêche de se lever.

ACHILLE, avec un salut. — Monsieur le baron...

MARGOT. — Mon ami Dumont est chef de gare!

LE BARON, changeant son geste et passant la main dans ses cheveux. — Ah!

MARGOT, très rosse. — Pourquoi faites-vous: Ah?... Est-ce que vous ne savez pas ce que c'est qu'un chef de gare.

LE BARON. — Si, si... Je sais... J'en ai vu... Ils ont... des casquettes...

MARGOT. — Oui, c'est cela; justement!... Gustave, je désire que vous ayez beaucoup de sympathie pour mon ami Dumont qui est chef de gare... avec une casquette... (Négligemment.) Dites-moi, qui connaissez-vous sur le Midi?

LE BARON. — Mais... le président du conseil d'administration.

MARGOT, elle se met de la poudre devant la glace. — Bien?

LE BARON. — Intimement. Nous faisons le bridge au cercle, tous les jours... C'est le comte Waléry!

MARGOT. — Ah! oui... Comme ça se trouve! A quelle heure dîne-t-il?

LE BARON, interloqué. — Pourquoi me demandez-vous cela?

MARGOT, se retournant brusquement et lui mettant les mains sur les épaules. — Vous êtes superbe ce soir, Gustave. Vrai!... D'une fraîcheur remarquable... exceptionnelle!... Vous allez faire un effet dans le monde!

LE BARON, interloqué. — Dans le monde! moi?...

MARGOT. — Je suis sûre que la comtesse Waléry, qui est une femme de goût, va se toquer de vous, dès qu'elle vous apercevra!

LE BARON. — Quand cela?

MARGOT, tranquillement. — Mais tout à l'heure, voyons... pendant le dîner.

LE BARON. — Quel dîner?

MARGOT. — Parbleu! le dîner que vous allez faire chez elle.

LE BARON. — Mais je ne suis pas invité chez la comtesse.

MARGOT. — Aussi, justement, allez-vous vous y inviter par téléphone. Un intime!

LE BARON. — Mais Margot... mais Margot... pardon, c'est avec vous que je dîne.

MARGOT. — Ah! vous croyez?... En tout cas, moi, je ne dîne pas avec vous.

LE BARON. — Mais Margot... mais Margot...

MARGOT. — Trêve de plaisanteries, cher Gustave. Je me prive de vous ce soir... et croyez bien que ça me coûte!... pour vous laisser aller chez le comte Waléry lui parler tout de suite, chaud, chaud! de mon ami Dumont, qui veut être nommé chef de gare... à... à... Où ça?

ACHILLE. — A Dozulé! Dozulé! Dozulé-Bargency, pas Dozulé-Putôt!... Il y en a deux!

MARGOT. — Ecrivez vite ça, mon ami, vite... C'est un nom très difficile...

LE BARON. — Mais voyons, Margot, ce n'est pas possible... Je... Je... Et d'abord je... Enfin, qui est monsieur?

MARGOT. — Monsieur? vous le savez bien, c'est mon... c'est notre ami Dumont, Achille Dumont, présentement chef de gare à... à... (Tournée vers Achille.) Au fait, où ça?

ACHILLE, machinalement, avec la voix d'un employé qui annonce la station. — Lathune-Grécy!... (Se reprenant, simplement.) Lathune-Grécy!

LE BARON. — Je ne puis décemment... J'irai demain...

MARGOT. — Non, ce soir, mon ami, tout de suite!...

LE BARON. — Vraiment, vous croyez que...

MARGOT. — Je ne crois pas. Je suis sûre!

LE BARON. — Mais... Mais... Et vous?... Où dînerez-vous?

MARGOT. — Ici, mon ami, ici, ne vous inquiétez pas, avec notre ami Dumont qui voudra bien me tenir société et que vous aurez le plaisir de rencontrer encore, en revenant vers onze heures nous apporter une bonne réponse.. à moins toutefois que la comtesse Waléry ne vous retienne...

LE BARON. — Mais Margot... Mais Margot...

MARGOT, brusquement. — Au revoir, Romulus.

Elle lui tend sa main à baiser.

LE BARON, machinalement. — Vous êtes la femme la plus spirituelle de Paris. (Il lui baise la main.) Je suis vraiment embêté!... (A Achille:) Monsieur...

ACHILLE, sans se déranger, geste familier de la main. — Bonsoir, baron, bonsoir!

Le baron sort.

Scène IV

ACHILLE, MARGOT

ACHILLE, avec admiration. — Eh bien, ma chère... eh bien!...

MARGOT. — Hein!... Crois-tu qu'il est dressé le sénateur Romulus!... Oh! d'ailleurs, celui-là n'était pas difficile. J'en ai eu de plus durs! Ainsi, tiens, à mes débuts... Mais non, ne parlons plus de tout cela!

ACHILLE, avec regret. — Oh! pourquoi? C'est si intéressant!

MARGOT. — Non, non, finies les histoires! Parlons de nous... de nous deux!... Pourquoi, espèce de daim, puisque tu avais des embêtements, ne t'es-tu pas adressé plus tôt à moi?

ACHILLE. — Qu'est-ce que tu veux, je ne savais pas!... Je me disais: sûrement elle m'aura oublié dans ses grandeurs.

MARGOT, avec sentiment. — On n'oublie pas son seul mari! J'aurais bien fait quelque chose pour toi, va, sans que tu me le demandes. Seulement je ne savais pas si tu accepterais. Ainsi, tiens, papa, maman... ils ne veulent plus me connaître...

ACHILLE. — Qu'est-ce que tu veux? Ce sont des arriérés!

MARGOT. — Ça me fait une peine!...

ACHILLE. — Alors, tu ne vois plus personne de la famille?

MARGOT. — Oh! si, ma sœur qui est mariée avec un sous-chef de rayon de Pygmalion... un garçon très sérieux, bel homme... En voilà un, va, qui me considère... Il dit qu'une femme comme moi, c'est un bonheur et un honneur pour toute la famille!... Il dit cela, tu sais, c'est peut-être pour me flatter... Au fond, peut-être qu'il ne le pense pas.

ACHILLE. — Bah! Il ne faut pas être méfiant.

MARGOT, d'un ton changé. — Achille! (Achille la regarde. — Presque avec timidité:) Achille, je suis bien contente de pouvoir te rendre un service...

ACHILLE. — C'est bien de la bonté de ta part.

MARGOT. — Achille, mon petit Achille... Je voudrais te demander quelque chose.

ACHILLE. — Vas-y!

MARGOT. — Eh bien, c'est si... mais là, du fond du cœur... à présent tu me pardonnes?...

ACHILLE, sincèrement étonné. — Quoi donc?

MARGOT. — Comment quoi?... Mais le mal que je t'ai fait, mon pauv' gros.

ACHILLE, de même. — Comment... C'est toi qui me demandes ça, Margot!

MARGOT. — Oui, c'est moi.

ACHILLE. — Mais, ma pauvre Margot, ce sont des choses qui ne se demandent pas!... Quand on a réussi comme toi, on n'a de pardon à demander à personne!

MARGOT. — Oh! ce n'est pas une raison!

ACHILLE. — Mais si!... La vie n'est pas si bête qu'elle en a l'air. Elle met, dans les personnes, des choses qu'on ne sait pas, mais qui y sont tout de même et qui vous séparent de force quand on n'est pas fait pour rester l'un avec l'autre!

MARGOT. — Tu crois ça?

ACHILLE. — Je l'ai bien vu... Déjà, dans la solitude, de loin, rien qu'en entendant parler de toi, je m'étais fait des réflexions. Mais depuis que je suis entré ici, depuis que je t'ai vue, tiens, surtout, là, tout à l'heure, parlant comme ça à ce baron, et l'envoyant coucher...

MARGOT, riant. — Pas coucher, dîner!...

ACHILLE. — Eh bien, ça s'est augmenté encore, mon admiration, et mon... mon respect pour toi!

MARGOT, confuse. — Oh! Achille!

ACHILLE. — Ah! si tu m'avais lâché pour te mettre avec un autre chef de gare, ou un employé de la voie, alors oui, j'aurais le droit de t'en vouloir. Mais tous ces bijoux!... cet hôtel!... ce sénateur!... Vois-tu, je comprends une chose dont je m'étais toujours douté: tu es une femme supérieure!

MARGOT, de même. — Oh! Achille!

ACHILLE. — Il n'y a pas de: Oh! Achille!... C'est comme ça... Tu as une aisance avec les gens, une façon de parler... un air si distingué... Tu n'étais pas faite pour rester la femme d'un chef de gare. Je n'avais pas le droit de te garder!

MARGOT, hochant la tête. — Eh bien, pourtant, va, plus d'une fois j'ai regretté...

ACHILLE. — Ah! oui, les premiers temps, quand tu n'avais pas le sou...

MARGOT. — Plus tard aussi, après...

ACHILLE, stupéfait. — Quand tu avais déjà l'hôtel?

MARGOT. — Quand j'avais déjà l'hôtel!

ACHILLE. — Mais c'est fou, ça, Margot, c'est fou... Tu ne devrais même pas dire ça...

MARGOT. — Si, si, si... Plus d'une fois j'ai regretté la gare.

ACHILLE, méprisant. — Cette petite gare de rien du tout!

MARGOT, songeuse. — Je m'ennuyais après les grands tournesols jaunes!

ACHILLE. — On les a arrachés. J'ai vu ça en passant devant, pour venir ici!

MARGOT, de même. — Le cactus!

ACHILLE. — Ah! celui-là il y est toujours, par exemple. Crois-tu qu'il a la vie dure, hein?

MARGOT. — Ton bureau...

ACHILLE. — Mon petit bureau, où il n'y avait pas de fenêtre.

MARGOT, baissant la voix. — Et notre chambre, en haut, notre chambre à coucher.

ACHILLE. — Oui, de là on voyait la voie... au moins deux kilomètres.

MARGOT, distraite. — Oui! oui! Dis! on s'est bien aimé, tous les deux, dans cette chambre-là!...

ACHILLE. — Ah! bon sang, oui!... (Ils se regardent un instant troublés tous les deux; puis il détourne la tête. Et avec une curiosité admirative qui le reprend:) Dis donc! Est-ce que tu ne vas pas me faire visiter l'hôtel?

MARGOT, avec élan. — Achille, Achille... me croiras-tu dans ce que je te dirai...

ACHILLE. — Si c'est croyable, oui.

MARGOT. — Ces heures-là, où nous nous sommes aimés comme ça... je n'en ai jamais retrouvé de pareilles!

ACHILLE, incrédule, haussant les épaules. — Flatteuse.

MARGOT, étendant la main. — Je te le jure sur... Oh! je ne veux pas te mentir, bien sûr, j'ai eu des fantaisies, des caprices, des béguins!... Mais je n'ai

jamais été à personne, non, à personne, comme j'ai été à toi, mon mari, dans le lit de palissandre, sous le bénitier. Je me rappelle encore la chambre avec la veilleuse sur la commode...

ACHILLE. — La veilleuse,... oui, moi aussi, je me rappelle... pour que je puisse me lever subito, en cas d'alerte...

MARGOT. — Et aussi parce que j'avais peur quand je me réveillais dans le noir...

ACHILLE, s'oubliant bonnement, lui donnant un coup de coude. — Tourte, va!

MARGOT, ravie. — Ah! Tu m'as dis ça comme autrefois!

ACHILLE, confus. — Je te demande pardon!

MARGOT. — Ah! pas de quoi, au contraire!... Et la sonnette qui tintait dehors...

ACHILLE. — Oui... Dziiii!... Bon sang! que c'est énervant!

MARGOT, riant. — Mais non... Parfois, ça nous réveillait.

ACHILLE. — On ne se rendormait pas tout de suite.

MARGOT, émue. — Gros chéri... Et les trains qui passaient, les grands rapides qui secouaient toute la maison et faisaient trembler le lit.

ACHILLE. — C'était pas commode.

MARGOT. — C'était pas désagréable. Et puis, dis, je n'étais pas une trop mauvaise femme.

ACHILLE. — Sûr qu'il n'y avait pas à se plaindre.

MARGOT. — Je faisais bien le ragoût!...

ACHILLE, d'une voix altérée. — Autre chose aussi... Mais, pourquoi me rappelles-tu tout cela?...

MARGOT, tendrement. — Gros chéri!

ACHILLE, suppliant. — Ne m'en parle plus, dis...

MARGOT. — Ça t'ennuie de te souvenir du passé!

ACHILLE. — Ce n'est pas que ça m'ennuie, ça... ça me... ça m'embête! Oui ça m'embête que le passé soit le passé... et qu'il ne puisse plus jamais revenir.

MARGOT. — Bah! Qu'en sais-tu?

ACHILLE. — Tu n'es plus ma femme.

MARGOT. — Je l'ai été.

ACHILLE. — Tu n'es plus la même.

MARGOT. — Si. Depuis que tu es là, près de moi.

ACHILLE. — Margot!

MARGOT. — Je veux tout oublier! J'ai tout oublié!... Il me semble que, si tu m'embrassais sur la bouche, tu y trouverais le goût de ton dernier baiser!

ACHILLE, emballé. — On va voir!... (Il la prend et l'embrasse violemment; puis comme étourdi:) Ah! Margot!...

MARGOT. — Mon gros, mon gros!... Ecoute, j'irai te voir quand tu seras là-bas... à... à... Ah! Zut!...

ACHILLE. — A Dozulé!...

MARGOT. — J'irai te voir à Dozulé!

ACHILLE, ébloui. — Quoi!... Tu consentirais... Tu accepterais?...

MARGOT, d'une voix mourante. — J'en meurs d'envie!

ACHILLE, se montant. — Alors, pourquoi Dozulé?... Ici, tout de suite!...

MARGOT. — Non, pas ici... Je ne veux pas...

ACHILLE. — Et moi, je veux! Tu m'as mis le feu au corps... Voilà dix ans que j'attends... Je n'attendrai plus cinq minutes, tu entends!

MARGOT. — Sois raisonnable!

ACHILLE, d'une voix étranglée. — Non. Je veux visiter l'hôtel. Margot, je veux visiter l'hôtel! Viens, viens! (Il l'a prise dans ses bras et l'entraîne vers une porte.) Par là? (Méfiant.) Dis donc, qu'est-ce que c'est par là?

MARGOT, s'abandonnant. — C'est... c'est la chambre à coucher.

Il l'entraîne. Un temps assez long. Entre le baron suivi de la femme de chambre. Il est très agité.

Scène V

LE BARON, LA FEMME DE CHAMBRE

LE BARON. — Où sont-ils? Où sont-ils?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mais je ne sais pas, monsieur le baron... Monsieur le baron a tort de se mettre dans un état pareil... monsieur le baron va les retrouver!...

Le baron a été précipitamment à toutes les portes. La porte de la chambre à coucher résiste.

VOIX DE MARGOT. — Eh bien... Qu'est-ce que c'est?

LE BARON, en fureur. — Ah! J'en étais sûr!... Margot!... Margot!...

VOIX D'ACHILLE. — Zut!

LE BARON, tapant à la porte. — Margot! Margot!

La porte s'ouvre et Margot paraît.

MARGOT, hautaine. — Eh bien, quoi!... Est-ce que vous allez enfoncer les portes!... Qu'est-ce que vous voulez?...

LE BARON. — Comment, ce que je veux!... Comment, ce que je veux?... Malheureuse... Est-ce que vous allez nier?...

MARGOT, carrément. — Rien du tout!

LE BARON, avec reproche. — Ah! Margot! Margot!

MARGOT. — Mais avec celui-là, tant que je veux, vous entendez, tant que je veux!... J'en ai le droit!... C'est la loi!

LE BARON, ahuri. — La loi!

MARGOT. — La loi! C'est mon mari!

Elle lui ferme la porte au nez.

VOIX D'ACHILLE. — Bonsoir, baron, bonsoir!

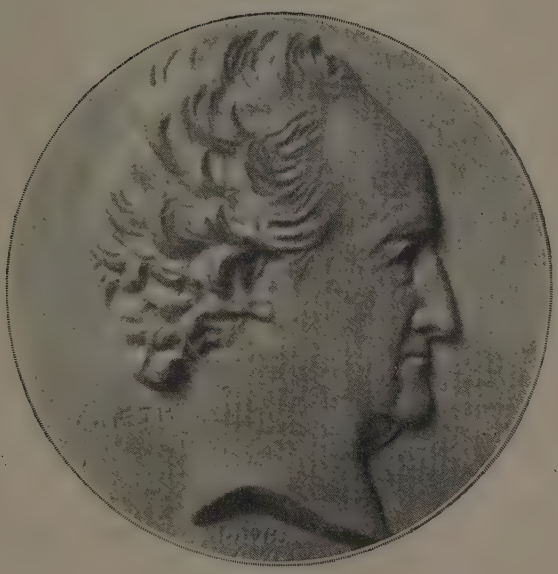
RIDEAU

FAUST

de

GŒTHE

Traduction en trois parties et douze tableaux, de **M. ÉMILE VEDEL**



GŒTHE
(Médaillon par David d'Angers.)

Faust *(traduction de M. Emile Vedel) a été représenté pour la première fois au Théatre National de l'Odéon, le* 21 *décembre* 1912.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR LARCHER. — PORTRAITS PAR BROD

Copyright by Emile Vedel, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

PERSONNAGES

Faust	MM. Joubé.
Méphistophélès	Desfontaines.
Valentin	Marquet.
Voix du Seigneur	Hervé.
La Sorcière	Denis d'Inès.
Wagner	Coste.
Frosh	Jean d'Yd.
Brander	Malavie.
Siebel	Bonvallet.
1er Promeneur	Bogar.
1er Etudiant	Bertin.
Altmayer	Dervigny.
Un Mendiant	Breuillot.
Un Paysan	Ougier.
2e Paysan	Bernard.
2e Etudiant	Rochet.
Un Promeneur	Favières.

Marguerite	Mmes Sylvie.
Dame Marthe	Peuget.
La Samaritaine	Kerwich.
Madeleine	Dione.
Lisette	Barsange.
Une Jeune Fille	De France.
Gabriel	Méthivier.
Sainte-Marie l'Egyptienne	Guintini.
Une Jeune Fille	Michel.
1re Servante	Léo Renn.
2e Servante	Delmas.
Une Coryphée	Y. Dario.
Une Coryphée	M. Marquet.
Un Ange	Roussey.

M. Emile Vedel

Devant la rosace : le dialogue de Méphistophélès avec la Voix du Seigneur.

FAUST

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Le décor représente la grande rosace d'une cathédrale gothique, vue de l'extérieur. Il fait nuit, et un office s'achève, dont on entend l'orgue et les chants. Dans les contreforts de la rosace sont creusées des niches à pinacles : elles abritent des statues qui se mettent à parler.

L'Archange Raphael. — Le soleil chante sa partie dans le chœur des mondes, parmi lesquels il poursuit la route qui lui a été tracée de toute éternité. Sa face, dont nul ne peut soutenir l'éclat, donne aux hommes la force. Les insondables merveilles de la création resplendissent comme au premier jour.

L'Archange Gabriel. — Plus rapide que la pensée, la terre splendide roule sur elle-même, passant tour à tour de la clarté paradisiaque aux épouvantes des ténèbres. Au pied des continents, la mer dessine un large bourrelet d'écume, tandis que rochers et océans sont emportés dans la ronde éperdue des astres.

L'Archange Michel. — Mugissant à l'envi, les tempêtes fondent de la mer sur la terre ou de la terre sur la mer, et les ceignent toutes deux d'une chaîne aux secousses furieuses. Ailleurs, flamboie l'éclair précurseur du tonnerre qui dévaste tout. Et pendant ce temps-là, Seigneur, tes messagers adorent le doux éclat de ta lumière.

Arrive une espèce de grande chauve-souris qui vient se poser sur la galerie, devant la rosace. C'est Méphistophélès.

Méphistophélès. — O Maître, puisque tu daignes te rapprocher de nous, et t'enquérir de quelle façon les choses vont ici-bas, me voici qui ose me présenter devant toi. Pardonne seulement si je ne sais pas faire d'aussi belles phrases que tes serviteurs, mais tout le monde se moquerait de moi, et mon pathos provoquerait sûrement le rire sur tes lèvres, n'y eussent-elles point renoncé depuis longtemps. Du soleil et des autres mondes je n'aurai pas grandes nouvelles à te donner, ne connaissant bien que les tourments de l'humanité. L'esprit qui la dirige est toujours le même, et aussi fantasque. Mais combien l'homme serait plus heureux si tu ne lui avais point

départi ce faible reflet de la lumière céleste qu'il appelle raison, et dont il ne se sert du reste que pour se montrer plus féroce que les bêtes fauves. Je trouve qu'il ressemble à ces cigales aux longues jambes qui sans cesse vont sautant ou voletant, et se tapissent dans l'herbe pour faire entendre leur même éternel refrain. Et encore, s'il consentait à rester dans l'herbe, au lieu d'aller fourrer son nez dans tous les tas d'ordures!

LA VOIX DU SEIGNEUR, chaque fois qu'elle se fait entendre, la rosace s'éclaire. — N'as-tu pas autre chose à me raconter, et ne viendras-tu donc jamais que pour te plaindre? Ainsi, selon toi, il n'y aurait rien de bien sur la terre?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Rien, Seigneur. Tout y va comme de coutume, absolument mal. Au point que la misérable existence de ses habitants me fait pitié, et que parfois le cœur me manque pour les affliger davantage.

LA VOIX DU SEIGNEUR. — Connais-tu Faust?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Le docteur?

LA VOIX DU SEIGNEUR. — Oui, mon serviteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Un qui vous sert d'une étrange façon! Plus rien de terrestre, chez cette espèce de fou, pas même le boire et le manger. Son exaltation est telle qu'il demande au ciel ses plus belles étoiles et à la terre ses plus sublimes jouissances, sans qu'aucune satisfaction, proche ou lointaine, puisse calmer le désordre qui règne dans son âme.

LA VOIX DU SEIGNEUR. — Il me cherche dans l'ombre, mais je le conduirai prochainement à la lumière. Sur l'arbuste qui commence à verdir, le jardinier distingue déjà les fleurs et les fruits qu'il portera bientôt.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Que gagez-vous que vous perdrez encore celui-là, si vous m'autorisez à l'entraîner doucement dans mes sentiers à moi?

LA VOIX DU SEIGNEUR. — Aussi longtemps qu'il restera sur la terre, aussi longtemps te sera-t-il permis de le tenter. Tout homme qui lutte est en danger de succomber.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Grand merci! car les morts ne font pas du tout mon affaire. Je leur préfère de beaucoup les joues fraîches et pleines, étant comme le chat qui aime à s'amuser avec des souris vivantes.

LA VOIX DU SEIGNEUR. — Eh bien, soit! Je te l'abandonne. Cherche à l'égarer et, si tu peux, à le faire tomber dans tes embûches. Mais sois confondu, s'il te faut reconnaître qu'un homme de bien, livré à ses seuls instincts, est capable de rester dans le droit chemin.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pas longtemps, je crois. Aussi, n'éprouvé-je pas la moindre inquiétude sur le résultat de ma gageure. Seulement, vous me laisserez triompher tout à mon aise. Je veux que votre docteur morde la poussière avec délices, comme mon cousin le serpent.

LA VOIX DU SEIGNEUR. — Complète liberté te sera laissée. L'homme s'abandonnerait trop facilement au repos, si je ne lui donnais de temps à autre la compagnie d'un diable sachant stimuler sa paresse. (Aux archanges.) Quant à vous, les véritables enfants de Dieu, jouissez de la beauté vivante et féconde qui vous entoure. Que la puissance éternellement créatrice vous retienne dans les doux liens de l'amour, et donnez une forme durable aux fugitives apparences des choses.

La rosace s'éteint.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — J'aime à rendre visite de temps en temps au vieux Seigneur, et me garde bien de rompre avec lui. C'est si aimable de sa part de condescendre à s'entretenir comme ça, familièrement, avec le diable!

DEUXIÈME TABLEAU

Aux portes d'une petite ville allemande du quinzième siècle. C'est le jour de Pâques, et le monde endimanché se répand dans la campagne : bourgeois et bourgeoises, paysans, soldats, ouvriers, servantes, enfants, mendiants, etc. Un petit bal champêtre s'est organisé devant une auberge.

UN PROMENEUR. — Où allez-vous?

UN AUTRE. — A l'auberge du *Chasseur*.

UN AUTRE. — Nous autres, à la taverne du *Bord de l'eau*.

UN AUTRE. — La route est bien mauvaise.

UN AUTRE. — Montons plutôt à la brasserie du *Château*. C'est là qu'on trouve les plus jolies filles et la meilleure bière, sans compter toutes les chances d'une bonne querelle.

UN AUTRE. — Les deux coups d'épée que tu as déjà reçus ne te suffisent donc pas?

Ils passent.

UNE SERVANTE. — Non, non, je rentre en ville.

UNE AUTRE. — Nous le trouverons sûrement là-bas, sous les peupliers.

LA 1re SERVANTE. — La belle avance pour moi! Il ne se promène et ne danse qu'avec toi.

LA 2e SERVANTE. — Il m'a dit que le petit frisé devait l'accompagner.

LA 1re SERVANTE. — En es-tu bien sûre?

Elles passent.

UN ÉTUDIANT. — Peste, comme elles trottent! Viens vite, camarade, nous tâcherons de leur emboîter le pas. De la bière forte, du tabac frais et une servante endimanchée, voilà ce qui me plaît, à moi.

UNE JEUNE BOURGEOISE, à une autre. — Si ce n'est pas une honte de voir de beaux garçons comme ces deux-là courir après des filles de cuisine, quand ils pourraient tellement mieux choisir.

UN SECOND ÉTUDIANT, au premier. — Doucement! En voici venir deux autres derrière nous, tout ce qu'il y a de plus gentilles. L'une est même ma voisine. Je suis persuadé qu'elles ne demanderont pas mieux que de nous laisser les accompagner.

LE 1er ÉTUDIANT. — Avec ces demoiselles-là, il faudrait se gêner, et je n'aime pas ça. Dépêchons-nous, au contraire, de crainte que l'autre gibier ne nous échappe. La main qui tient le balai le samedi est celle qui, le dimanche, sait le mieux vous caresser.

Ils passent.

UN BOURGEOIS, à un autre. — Le nouveau bourgmestre? Il s'en croit tellement depuis sa nomination que c'est à peine si on peut lui parler. Et cependant, qu'a-t-il fait pour la ville? Tout ne va-t-il pas de mal en pis, avec chaque jour un peu moins de liberté et un peu plus d'impôts à payer?

Wagner. Faust.

Faust : « *Ce que je voudrais, ce serait un manteau magique, capable de me transporter loin, très loin...* »

Un Mendiant. — Belles dames et beaux messieurs si bien habillés, daignez secourir ma misère. Nul ne peut s'amuser de bon cœur, s'il ne commence par donner. Oh! ne me laissez pas vous supplier en vain, et que ce jour de fête pour vous devienne un jour de moisson pour un pauvre malheureux.

2e Bourgeois, au premier. — Moi, mon grand plaisir, les dimanches et jours de fête, c'est de parler guerre et batailles, pendant que là-bas, bien loin, en Turquie ou quelque autre part, des peuples s'entr'égorgent. Le verre en main, on se met à la fenêtre pour regarder les bateaux qui descendent la rivière, et le soir, on rentre content chez soi, bénissant la paix dont nous jouissons.

3e Bourgeois. — Certainement, mon cher voisin. Qu'on se fende la tête ailleurs et qu'on y mette tout sens dessus dessous, pourvu qu'on ne vienne rien déranger chez nous.

Ils passent.

Une Vieille, à des jeunes filles. — Mazette! les belles jeunesses! Qui est-ce qui n'en tomberait pas éperdument amoureux à première vue? Mais ne faites donc pas tant les fières, voyons! ce que vous désirez, je suis très capable de vous le procurer.

Une Jeune Fille, à une autre. — Viens, Agathe, viens-nous-en. Pour rien au monde, je ne voudrais être aperçue en compagnie de cette vieille sorcière. Et pourtant, le soir de la Saint-André, elle m'a fait voir mon futur amant, en personne.

Une Autre. — A moi aussi, dans un globe de verre. Il était en soldat, parmi beaucoup d'autres. Mais j'ai beau chercher partout et m'écarquiller les yeux, je ne suis pas encore parvenue à le découvrir.

Ils passent. Arrivent Faust et Wagner.

Faust. — De son souffle tiède, le printemps a délivré rivières et ruisseaux de leur prison de glace, et voici déjà que les couleurs de l'espérance se déploient dans la vallée. Semblable à un vieillard dont les forces vont s'épuisant, l'hiver se retire sur le sommet des âpres montagnes. Dans sa fuite, il lance encore d'impuissantes giboulées, mais le soleil a bientôt effacé tout ce qui fait tache blanche sur les prairies verdoyantes. Partout s'éveille le mouvement et la vie. Toutefois, à la place des fleurs qui manquent encore, la campagne se couvre d'une foule bariolée. Regarde! Par cette porte étroite et sombre, s'écoule une multitude endimanchée, ayant hâte d'aller se réchauffer au soleil. C'est aujourd'hui le beau jour de Pâques, et chacun est d'autant mieux disposé à célébrer la résurrection du Seigneur que lui-même se sent revivre. Echappés de leurs réduits obscurs, arrachés à l'ombre étouffante que versent les toits et les pignons de leurs petites maisons basses, sortis des ruelles étroites où l'on s'écrase et de la nuit sainte qui règne dans les églises, les voici tous rendus à la pleine lumière. Vois-les se répandre à travers champs, égayant les sentiers de leurs habits de fête, et faisant retentir l'air de leurs acclamations joyeuses. Ah! oui, au milieu de ce peuple en liesse, je me sens vraiment un homme, et ose me montrer tel.

Wagner. — A se promener avec vous, monsieur

le docteur, on ne peut que gagner honneur et profit. Mais, si j'étais seul, je ne viendrais certes pas me joindre à des gens aussi grossiers. Leurs chants, leurs cris, leurs plaisirs bruyants ne représentent pour moi qu'un odieux vacarme. Ils se trémoussent comme des possédés et appellent cela s'amuser.

Musique et danses s'arrêtent à l'approche de Faust.

UN VIEUX PAYSAN, se levant de la table à laquelle il était assis. — Comme c'est bien de votre part, monsieur le docteur, d'être venu vous joindre à nous, tout grand savant que vous êtes ! Veuillez donc trinquer avec nous. Voici une cruche que nous avons fait remplir à votre intention de la bière la plus fraîche, souhaitant non seulement qu'elle étanche votre soif, mais encore que le nombre de gouttes qu'elle contient soit ajouté à celui de vos jours.

Un rassemblement se forme autour de Faust.

FAUST. — J'accepte avec plaisir et vous offre en retour tous mes vœux pour votre santé et votre bonheur.

UN AUTRE PAYSAN. — En vérité, nul n'a plus de titres à partager nos réjouissances que vous, notre fidèle ami des mauvais jours. Car plus d'un vit encore parmi nous, que votre défunt père arracha aux étreintes du mal, quand il arrêta la peste qui nous décimait. Et vous aussi, qui alors n'étiez pourtant qu'un jeune homme, alliez également visiter les malades, auprès desquels vous ne craigniez pas de risquer votre vie. Mais le Sauveur que nous avons tous, là-haut, a daigné protéger celui qui nous sauvait ici-bas.

TOUS. — A la santé de notre bienfaiteur ! Et puisse-t-il nous secourir longtemps encore !

FAUST. — Inclinez-vous devant Celui dont dérivent toute science et tout secours.

Il s'éloigne de la foule avec Wagner.

WAGNER. — O maître ! Comme vous devez être satisfait de la vénération dont tout le monde vous entoure, et heureux de voir le bien produit par vos efforts. Le père vous cite comme exemple à son fils ; chacun court et s'empresse autour de vous ; dès que vous paraissez, le violon se tait, la danse s'arrête ; on forme la haie sur votre passage, les bonnets volent en l'air, et peu s'en faut que les genoux ne se ploient comme devant le Saint-Sacrement !

FAUST. — Quelques pas encore, jusqu'à cette pierre où nous nous reposerons un peu. Que de fois, je m'y suis assis, rêveur et solitaire... Mais les applaudissements que tu viens d'entendre sonnent à mes oreilles comme une amère dérision. Oh ! si tu savais combien le père et le fils ont peu mérité de semblables éloges ! Mon père, tout digne homme qu'il fût, ne s'en occupait pas moins d'alchimie, et les remèdes qui sortaient de son laboratoire infernal ont peut-être tué plus de monde que la peste elle-même !

WAGNER. — Vous avez tort de vous mettre martel en tête pour si peu de chose. Un honnête homme n'en fait-il pas assez quand il exerce consciencieusement l'art que son père lui a transmis ?

FAUST. — Vois-tu, l'homme n'est qu'un ignorant, dont toute la science se borne à savoir qu'il se débat au milieu d'un océan d'erreurs, sans moyen d'en sortir... Mais que de pareilles pensées ne viennent pas attrister la sérénité de ce beau soir ! Regarde : tandis que les toits des chaumières se mettent à étinceler dans la verdure, le soleil décline, pressé de se rendre ailleurs, où il fera éclore une vie nouvelle. Que n'ai-je des ailes pour m'envoler à sa suite ! Parmi les gloires d'un couchant qui ne s'éteindrait jamais, je verrais les collines s'embraser à mes pieds, les vallées bleuir et les rivières argentées se perdre dans des fleuves d'or... Tiens ! Il me semble que j'y suis ! que je franchis montagnes escarpées et ravins profonds : déjà la mer s'offre à mes yeux émerveillés, quand un nouvel élan m'emporte, toujours plus vite et toujours plus loin, jusqu'à la source de la lumière éternelle, à laquelle je pourrai enfin abreuver ma soif inextinguible... Quel beau rêve !... Mais, pendant ce temps-là, le soleil a disparu... Hélas ! le corps n'a point d'ailes qui lui permettent de suivre l'esprit dans ses sublimes envolées. Et, pourtant, il est si naturel d'éprouver la nostalgie de l'espace et des hauteurs, quand on entend l'alouette chanter sa chanson triomphale, perdue dans l'immensité du ciel bleu, quand on voit l'aigle planer par-dessus les cimes couvertes de sapins, et les oiseaux de passage, aux ailes infatigables, regagner leurs patries inconnues à travers plaines et mers !...

WAGNER. — Moi aussi, j'ai parfois mes heures de fantaisie, mais les ailes de l'oiseau ne m'ont jamais fait envie. On se lasse vite des bois et des prairies, alors que les jouissances de l'esprit vous transportent autrement loin, de livre en livre et page après page. Passées à lire de vénérables manuscrits, les nuits d'hiver paraissent courtes et tièdes, un sang plus vif vous court dans les veines, et c'est comme si le ciel tout entier s'abaissait à votre portée.

FAUST. — En moi, hélas ! habitent deux âmes, dont chacune voudrait fuir l'autre : l'une, que les sens retiennent ici-bas ; la seconde, qui cherche à s'évader de sa prison, pour explorer les hauteurs... Oh ! S'il existe quelque part, entre le ciel et la terre, des esprits qui commandent aux éléments, qu'ils m'entendent ! qu'ils descendent de leurs nuages d'or, et m'emportent vers de nouvelles destinées ! Ce que je voudrais, bien plutôt qu'un manteau de roi, ce serait un manteau magique capable de me transporter loin, loin, très loin d'ici...

WAGNER. — N'appelez pas ces esprits malfaisants, dont la principale occupation consiste à nous tendre des pièges. Il serait peut-être plus prudent de regagner la ville. Déjà le ciel s'obscurcit, l'air se rafraîchit et le brouillard commence à tomber. C'est l'heure où il fait bon rentrer chez soi. (Ils se mettent en marche.) Mais pourquoi vous arrêter de la sorte, et que regardez-vous fixement dans l'ombre ?

FAUST. — Un chien noir. Le vois-tu venir ?

WAGNER. — Que lui trouvez-vous donc de si curieux ?

FAUST. — Observe-le bien. Que crois-tu que ce soit ?

WAGNER. — Un barbet. Il a probablement perdu son maître, et le cherche à la piste.

FAUST. — Remarques-tu comme il tourne en spirale, pour se rapprocher de nous ? Il me semble même qu'il laisse une trace de feu sur ses pas.

WAGNER. — Vos yeux doivent vous abuser.

Un chien arrive et tourne autour de Faust.

FAUST. — On dirait qu'il décrit des lacets magiques comme s'il cherchait à nous encercler.

WAGNER. — Il est tout simplement inquiet de trouver deux inconnus au lieu de son maître, et c'est pour cela qu'il sautille craintivement autour de nous.

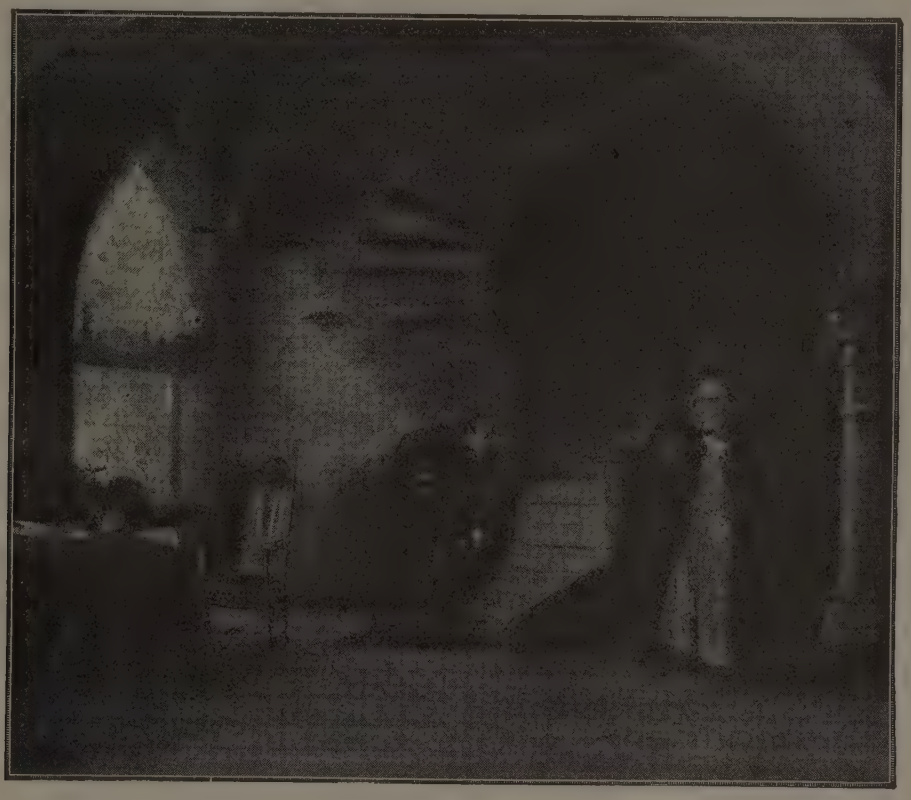
FAUST. — Le cercle se rétrécit.

WAGNER. — Voyons, maître! C'est un chien et pas autre chose. Il grogne, hésite, rampe sur le ventre, remue la queue. Ne sont-ce point des manières de chien?

FAUST, au chien. — Ici! viens avec nous.

WAGNER. — Vous avez raison. Le chien mérite l'affection du sage, et je crois que celui-ci se montrera digne de vos bontés.

Exeunt.



Méphistophélès. Faust.

Méphistophélès : « *Je m'engage à te procurer des joies comme personne n'en aura goûtées avant toi.* »

TROISIÈME TABLEAU

Le cabinet du docteur Faust.

FAUST, rentrant avec le barbet. — Allons, chien, que flaires-tu sur le seuil de cette porte? Viens te coucher près du poêle. Je te donnerai mon meilleur coussin, afin que tu te tiennes tranquille. (S'asseyant dans son fauteuil.) C'est étrange, mais en rentrant ici j'éprouve comme un mystérieux pressentiment que la meilleure de mes deux âmes va enfin s'éveiller... Pauvre fou que je suis! Philosophie, jurisprudence, médecine et même la fallacieuse théologie, j'ai tout étudié, tout aprofondi, hélas! et n'en reste guère plus avancé. J'ai beau mener par le bout du nez une bande d'élèves qui m'appellent maître et docteur, je ne m'en aperçois pas moins que je ne sais rien, et que je ne pourrai jamais rien savoir... Et c'est le sentiment de cette impuissance qui me ronge! (Au barbet.) Ne grogne point, barbet! Tes cris détonnent avec les voix célestes dont mon âme est pleine... (Reprenant ses méditations.) Ah! si je pouvais seulement découvrir les germes et les forces agissantes qui se cachent dans les profondeurs de l'univers, pour ne plus faire commerce de mots creux!... Lune, ô lune! ma silencieuse et mélancolique amie, toi qui m'as si souvent surpris, à minuit, veillant encore sur le pupitre! A ta douce clarté, que ne puis-je gravir les cimes, errer librement en compagnie des êtres invisibles, danser avec eux sur l'herbe pâlissante des prairies, et, débarrassé de toutes les vaines fumées de la science, me baigner rajeuni dans la fraîcheur de la rosée! Mais, hélas! je languis encore dans mon cachot! maudit et étouffant trou de muraille, où la précieuse lumière du ciel ne pénètre qu'avec peine à travers des vitres peintes, qu'encombrent des amas de livres poussiéreux et de paperasses moisies, ainsi que tout un bric-à-brac d'instruments, de boîtes, de lunettes et de meubles vermoulus ! Car voilà le monde dans lequel je vis, si tant est que cela puisse s'appeler vivre!... Et tu te demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine? Pourquoi une mystérieuse appréhension arrête chez toi tous les élans de l'âme? Tu le demandes, quand au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu t'a placé, tu n'es environné que de moisissure et de fumée, d'osse-

ments et de squelettes !... Fuis ! lève-toi ! Va parcourir le vaste univers !... Esprits qui voltigez autour de moi, répondez si vous m'entendez. (La lampe s'éteint.) Le ciel se couvre de nuages... la lune se cache... la lampe se meurt...

UN ESPRIT, visible à travers la porte. — Un des nôtres est là dedans, un vieux diable qui s'est laissé prendre au piège comme un renard.

FAUST. — Des lueurs rouges sillonnent les airs... un frisson d'horreur tombe de la voûte et me saisit... Je le sens, tu es là ! Esprit que j'ai invoqué... Dévoile ta présence ! Ah ! comme ma poitrine est oppressée ! Déjà mes sens s'ouvrent à des impressions nouvelles, et je sens que mon cœur va s'abandonner à toi. Parais, Esprit ! Parais enfin, dût-il m'en coûter la vie... Mais, que vois-je ? Est-ce une illusion ou la réalité ? Voilà mon barbet qui se soulève sur ses pattes de derrière, et qui se met à grandir, grandir... Quelle espèce de fantôme ai-je donc ramené chez moi ?

Transformé en étudiant, le barbet est devenu Méphistophélès et sort de derrière le poêle. Faust recule, épouvanté, et se prosterne en tremblant.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Tu m'as évoqué de toutes tes forces ! A tout prix tu as voulu me voir et m'entendre ! Eh bien ! me voici. Mais, qu'as-tu fait de ton âme intrépide, et à quelle misérable crainte cèdes-tu donc maintenant ? Où est ce cœur qui portait et nourrissait tout un monde en lui-même ? qui se gonflait et tressaillait de joie, en voulant s'égaler à nous autres esprits ? Où est celui dont la voix m'appelait à grands cris ? Oh ! Faust ! es-tu bien le même homme que tout à l'heure, toi qui trembles en ce moment de tous tes membres et qui te traînes comme un ver à mes pieds ?

FAUST. — Effroyable apparition ! Voilà donc ce qui se dissimulait sous les apparences d'un barbet ?...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Et qu'y a-t-il pour le service de monsieur le docteur ?

FAUST. — Dis-moi d'abord ton nom.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — La question me semble oiseuse, de la part d'un philosophe qui professe tant de mépris pour les mots.

FAUST. — Chez vous autres, le nom ne révèle que trop clairement ce que vous êtes, quand on vous appelle menteurs, tentateurs et corrupteurs. Mais si tu veux taire le tien, dis-moi au moins ce que tu es ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Une émanation de la puissance qui veut éternellement le mal et fait éternellement le bien.

FAUST. — Que signifie cette énigme ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ce que je suis ? Une partie de ce qui, au commencement, était tout. Une partie des ténèbres ayant enfanté la lumière : cette orgueilleuse lumière qui maintenant dispute l'empire et l'espace à sa mère, la nuit ! Ce qui, du reste, ne lui réussit guère, étant donné que sa clarté ne peut que ramper à la surface des corps. Jaillie de la matière, elle l'embellit et la colore, mais le moindre obstacle suffit à l'intercepter. Aussi, j'espère bien qu'elle disparaîtra en même temps que l'univers, et cela sans trop tarder.

FAUST. — Je comprends. Ne pouvant tout détruire d'un seul coup, tu extermines en détail.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Oui, mais ma besogne n'avance pas. Tempêtes, inondations, cataclysmes, éruptions et tremblements de terre, rien encore n'a pu entamer ce monde grossier qui s'oppose au néant. Et la maudite engeance des animaux et des hommes ! Combien de générations n'en ai-je point ensevelies ? Et, malgré cela, toujours un sang jeune et chaud circule dans des veines nouvelles. De l'air et de l'eau, comme du sein de la terre, sort constamment une infinité de semences qui se développent aussi bien dans le sec que dans l'humide, dans le froid que dans le chaud. En vérité, si je ne m'étais pas réservé le feu pour ma part, il ne me serait rien resté du tout.

FAUST. — Etrange fils du chaos ! Que ne t'emploies-tu plus utilement qu'à raidir en vain ta main glacée contre la puissance éternellement créatrice et féconde ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — J'y songerai. En attendant, tu me plais beaucoup et nous allons, j'espère bien, arriver à nous entendre. Pour dissiper ta mauvaise humeur, laisse-moi d'abord te conseiller de t'habiller en jeune seigneur, afin de mener un peu la vie libre et sans entraves.

FAUST. — Sous quelque habit que ce soit, je n'en sentirai pas moins les misères de l'existence. Trop vieux pour jouir encore des choses, pas assez pour être sans désirs, je n'attends plus rien de la vie. Le renoncement à tout, et la fin de tout, voilà le refrain que chaque heure qui s'écoule répète à mon oreille désabusée...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Et pourtant la mort n'est jamais la bienvenue par personne.

FAUST. — Bienheureux celui qu'elle vient couronner de lauriers ensanglantés dans l'ivresse de la victoire, ou qu'elle surprend dans les bras de sa maîtresse au sortir d'une fête !

UN ESPRIT, visible par la fenêtre. — Oh ! le plus grand parmi les enfants des hommes, fais-toi plutôt une nouvelle existence et viens jouir du bonheur qu'accompagneront nos chants joyeux...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ce sont mes petits à moi. Ecoute-les ! Pareils aux sages de l'Antiquité, ils te conseillent le plaisir et l'action. Ils veulent t'arracher à la solitude où s'engourdissent tous les ressorts de la vie, pour t'entraîner dans le vaste monde. Si tu veux de moi, comme guide, je me ferai volontiers ton compagnon où, si tu le préfères, ton très humble serviteur.

FAUST. — Et que me demanderas-tu en retour ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Nous aurons tout loisir d'y songer.

FAUST. — Non pas ! Le diable n'a point que je sache coutume de rendre service à autrui pour l'amour du prochain. Dis-moi tout de suite tes conditions.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ici, sans trêve ni repos, je suis à tes ordres, et me charge d'exécuter tes moindres caprices. Mais, quand nous nous retrouverons, là-bas dessous, ce sera à ton tour de me rendre la pareille.

FAUST. — Là-bas ne m'inquiète guère. Plaisirs et peines sont fruits qui ne mûrissent que sur la terre. Après, advienne que pourra ! Je n'en veux point savoir davantage, et ne me demande point si l'autre monde a un dessus et un dessous, ni si l'on y aime ou si l'on y hait encore.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Alors, tu peux risquer l'aventure... De mon côté, je m'engage à te procurer des joies comme personne n'en aura goûtées avant toi.

FAUST. — Et qu'as-tu donc à m'offrir, pauvre

démon que tu es? Des aliments qui ne rassasient pas? De l'or qui vous glisse entre les doigts? Un jeu où l'on ne gagne jamais? Une fille qui, jusque dans vos bras, ne peut pas s'empêcher de jouer de la prunelle avec le voisin? Un peu de cette gloire qui passe comme un divin météore? Je consens à ce que le jour où tu me séduiras grâce à d'aussi piètres enchantements soit le dernier de ma vie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — J'accepte ton défi.

FAUST. — Convenu. Si jamais tu m'entends dire: « O temps! suspens ton cours, l'heure présente me satisfait! » que l'horloge s'arrête, que l'aiguille tombe et que sonne l'heure de ma mort, tu pourras m'emporter comme ta proie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Les paroles que tu viens de prononcer là, je te les rappellerai plus tard.

FAUST. — Sois sans crainte, je ne me suis pas engagé à la légère. Esclave je suis né et mourrai, qu'importe que ce soit le tien ou celui d'un autre?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Avant de commencer mon service, je te demanderai un petit mot d'écrit.

FAUST. — Sur quoi te le faut-il, esprit du mal?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Le moindre morceau de papier suffira. Seulement, tu voudras bien signer avec une goutte de ton sang.

FAUST. — Quelle plaisanterie!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pas le moins du monde. Le sang est un suc qui a des vertus toutes particulières.

Faust signe et donne le papier à Méphistophélès.

FAUST. — Ne crains pas que je renie jamais ma signature. Et maintenant précipitons-nous dans le fracas du siècle, où nous affronterons, tour à tour, plaisirs et douleurs, succès et revers! C'est quand il est entraîné dans le grand tourbillon du destin que l'homme peut vraiment donner sa mesure.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Accrochez-vous à moi et n'ayez pas peur.

FAUST. — Tu l'entends. Je me voue au vertige, à l'amour qui sent la haine, à la paix que hante le désespoir. Guérie de sa soif pour la science, mon âme veut éprouver désormais tout ce qui est le partage de l'humanité, ressentir tout le bien et tout le mal dont elle est capable, s'élargir à sa mesure, et finir en se brisant comme elle.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Crois-en ma vieille expérience à moi, qui, depuis des milliers d'années, me suis usé les dents à mâcher cette âpre nourriture, et laisse plutôt cette besogne à Dieu.

FAUST. — Telle est, cependant, ma volonté.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Mon cher monsieur, laissez donc là toutes vos vaines spéculations, et suivez mes conseils, si vous ne voulez pas que toutes les joies de l'existence vous échappent. Je vous le dis en vérité: quand un gaillard comme vous perd son temps à philosopher, il ressemble à un animal qu'un esprit malin tiendrait attaché au centre d'une lande aride, tandis que, alentour, s'étend un riche et frais pâturage.

FAUST. — Par quoi commencerons-nous?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Nous allons partir sur-le-champ. Vous laisserez votre cabinet à votre élève, le gros pansu.

FAUST. — Et où irons-nous?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Partout où il te plaira. Le grand et le petit monde, je te ferai tout voir. Et avec quel profit pour toi!

FAUST. — C'est que, n'ayant jamais fréquenté le monde, je n'en ai guère l'habitude.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ayez seulement un peu confiance en vous-même et vous aurez bientôt autant de savoir-vivre qu'un autre.

FAUST. — Et comment sortirons-nous d'ici?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ce manteau suffira pour nous emporter à travers l'espace. Là! Et maintenant, cher docteur, permettez-moi de vous féliciter sur le nouveau genre d'existence que vous venez d'embrasser. (Ils disparaissent.)

QUATRIÈME TABLEAU

L'antre de la sorcière. Dans un coin, une chaudière bout sur du feu. Ailleurs, un miroir magique.

FAUST, MEPHISTOPHELES

Un singe et une guenon attisent le feu et écument la marmite.

FAUST. — Tu ne prétends pourtant pas qu'un tel assemblage d'extravagances soit nécessaire pour me rajeunir, ni qu'il y faille les conseils de la vieille mégère que nous sommes venus consulter? Comme si les horreurs qui se cuisinent ici pouvaient m'enlever une trentaine d'années de dessus les épaules! Ni la nature, ni les esprits supérieurs ne connaissent donc de remède à mes maux?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Si, mon ami, vous avez raison. Il existe en effet un moyen naturel pour vous guérir. Mais il se trouve dans un autre volume.

FAUST. — Je t'ordonne de me le faire connaître.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Oh! c'est un remède qui ne demande ni argent, ni médecine, ni sorcellerie. Il consiste à se retirer à la campagne, à bêcher et à piocher la terre, à ne plus penser, à borner ses désirs, à se contenter d'une nourriture frugale, à vivre comme une bête parmi les bêtes, et à ne pas dédaigner de fumer soi-même le champ que l'on récoltera. A ce régime-là, un vieillard de quatre-vingts ans serait sûr de retrouver encore quelque jeunesse.

FAUST. — Je ne saurais pas manier la bêche. Et puis, comment rétrécir le cercle de mes pensées?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Il est donc nécessaire que la sorcière s'en mêle.

FAUST. — Mais pourquoi cette horrible vieille? Ne pourrais-tu pas préparer toi-même le philtre?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'est un travail qui exige non seulement de l'art et du savoir, mais encore plus de patience, le temps seul possédant la vertu de rendre la fermentation efficace. Le diable a donné la formule de la mixture, mais serait incapable de l'exécuter. (Montrant les singes.) Vois donc le gracieux couple de serviteurs qu'a la sorcière. (Aux animaux.) Alors, votre maîtresse n'est pas au logis?

LA GUENON

Hors de cet asile
Par le trou de la cheminée
Elle s'en est allée
Dîner en ville.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Charmantes créatures, n'est-ce pas?

FAUST. — Je n'en ai jamais vu de plus immondes.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Rien de plus intéressant que

leur conversation. (Aux animaux.) Que préparez-vous là dedans, mes mignons?

LE SINGE. — De la soupe, pour nos invités.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vous attendez donc beaucoup de monde?

LE SINGE, flattant Méphistophélès.

Apprends-moi, seigneur des maudits,
Un jeu où l'on triche;
En devenant riche
Me viendra par surcroît l'esprit.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ma parole, ce petit-là, il ne lui manque que de savoir mettre à la loterie!

LA GUENON, faisant rouler une grosse boule.

Comme cette boule ronde,
Le monde
Roule en extravagant,
Sans rien dedans,
Creux et sonore.
Avec l'éclat de l'or,
Plus léger que l'air,
Mais cassant comme verre.
Boule qui tournoies
Prends garde à toi.
L'argile dont tu es faite
Finira par tomber en miettes.

FAUST. — Et ce miroir, à quoi sert-il?

LE SINGE. — Il rend l'âme visible aux yeux. (Il conduit Méphistophélès devant le miroir.) Regarde-toi là dedans, et dis-moi si tu ne reconnais pas un démon?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Impertinent animal!

LA GUENON

Avec l'éventail que voilà,
Assieds-toi sur ce siège de gala.

Elle force Méphistophélès à s'asseoir dans un fauteuil bancal.

FAUST, qui est venu se placer devant le miroir. — Ici, dans ce miroir, quelle est cette image céleste? O amour! prête-moi ton aile la plus rapide, et transporte-moi dans le pays où elle vit! Est-ce un abrégé de toutes les merveilles du ciel ou si pareille beauté existe sur la terre?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pour aujourd'hui, contente-toi de regarder. Quand le moment sera venu, je saurai où te dénicher un trésor tout pareil.

Faust continue à regarder dans le miroir. Méphistophélès se prélasse dans le fauteuil et joue avec l'éventail.

Me voilà comme un roi sur son trône,
Il ne me manque plus que la couronne.

LA GUENON, lui apportant une couronne avec de grands cris.

Un peu de sueur et de sang
Collés dedans
Te la feront
Mieux tenir au front.

Faust Méphistophélès. La Sorcière. Les singes.

Faust : « *Laisse-moi jeter un dernier regard sur le miroir...* »

Le docteur Faust
(M. Joubé.)

Marguerite.
(Mlle Sylvie.)

Faust rajeuni.
(M Joubé.)

FAUST, toujours en contemplation. — Malheur à moi! je crois que je suis en train de perdre la tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS, montrant les singes. — Ceux-ci commencent également à faire tourner la mienne.

FAUST, même jeu. — Mon cœur bat à se rompre. Partons d'ici. Allons-nous-en immédiatement.

La marmite commence à déborder. Une grande flamme s'élève vers le trou qui sert de cheminée. A cheval sur un balai, la sorcière descend à travers la flamme.

LA SORCIÈRE. — Hou! Hou! Hou! Hou! Maudits animaux! Vermines qui laissez déborder la marmite et manquez de brûler votre maîtresse! Attendez un peu que je vous apprenne... (Apercevant Faust et Méphistophélès.) Mais qui sont ces deux-là? Que venez-vous faire ici? Et comment vous êtes-vous introduits chez moi? Que le feu me débarrasse de votre présence!

Elle plonge l'écumoire dans la marmite et asperge de feu Faust et Méphistophélès ainsi que les singes qui se mettent à hurler.

MÉPHISTOPHÉLÈS, la menaçant de l'éventail. — Comment, vieux squelette vivant, horrible épouvantail à moineaux, tu ne reconnais pas ton seigneur et maître? Je ne sais pas ce qui me retient de vous mettre en pièces, toi et tes dignes acolytes!

LA SORCIÈRE, à genoux. — Pardon, seigneur! Pardon de vous avoir si mal reçu! Mais comme vous ne m'avez pas montré patte fourchue...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Que veux-tu? Le progrès, qui sévit partout, a fini par gagner l'enfer lui-même. Aujourd'hui, griffes et cornes ne se portent plus, ni la queue davantage. Et, quant au pied fourchu, il me ferait beaucoup de tort dans le monde.

LA SORCIÈRE, elle se relève et danse de joie. — Monseigneur Satan chez moi, et mis comme un jeune gentilhomme! Que d'honneur pour nous!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Femme, pas de ce nom-là, s'il te plaît.

LA SORCIÈRE. — Et pourquoi donc? En rougissez-vous aussi?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Les hommes l'ont depuis longtemps remisé avec les vieilles lunes, ce qui ne les a du reste pas rendus meilleurs pour cela. Ils ont supprimé l'Esprit du mal, mais gardé le mal. Non, appelle-moi plutôt monsieur le baron. Ça fera très bien. Quant à la noblesse de ma naissance, si tu en doutes, tiens, voilà mes armes parlantes.

Il lui fait un geste indécent.

LA SORCIÈRE, s'esclaffant. — Ah! Ah! Ah! Voilà qui est bien de vous, par exemple! Toujours aussi polisson que d'habitude. Et quels sont les ordres de Votre Altesse?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je voudrais une bonne dose de l'élixir que tu sais. Mais de ton plus vieux, car les années en doublent la vertu.

LA SORCIÈRE. — Je vous donnerai le flacon dont je me sers moi-même. (Bas, à Méphistophélès.) Si cet homme boit cela, sans y avoir été préparé, vous savez qu'il ne lui reste pas une heure à vivre.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'est un de mes bons amis, et, comme tel, la liqueur ne pourra que lui faire du bien. Allons, trace ton cercle, débite tes sornettes, et verse-lui une pleine tasse.

Avec des gestes bizarres, la sorcière trace un cercle autour de Faust. Entre temps, on entend tinter des verres et vibrer la marmite. Enfin, la sorcière apporte un grand livre. Un des singes lui sert de pupitre, l'autre tient un flacon et une coupe.

FAUST, à Méphistophélès. — A quoi bon cette absurde mise en scène, ces gestes abracadabrants, et toute cette ridicule jonglerie? Je t'ai déjà dit que je les avais en horreur.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ne sois donc pas toujours si sérieux! Tout cela n'est que pour préparer l'effet du philtre, comme le boniment par lequel les médecins essaient de vous persuader que leurs drogues vont vous guérir.

LA SORCIÈRE, lisant avec emphase.

Ecoute-moi bien:
D'un tu feras dix
Qui sera tien;
Deux retrancheras
Et trois feras;
Après quoi, riche seras.
Le quatre laisseras,
De cinq et six
Fais sept et huit;
Il est écrit

Que neuf ne vaut pas grand'chose,
Et que dix sur plus rien ne repose.
La sorcière
Compte
Et décompte
A sa manière.

FAUST. — Qu'est-ce qu'elle rabâche là?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — De vieilles rengaines, car de tout temps on a joué sur les nombres en propageant l'erreur au lieu de la vérité. L'homme, quand il entend sonner des mots, se croit toujours obligé d'y attacher un sens.

LA SORCIÈRE, même jeu.

Cachée au monde,
La science profonde
S'ouvre parfois
A qui le moins y croit.

Les animaux poussent de nouveaux hurlements.

FAUST. — On dirait un concert dans un hospice de fous. Assez comme ça!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — En effet, je crois aussi que cela suffit. A présent, excellente sibylle, donne-lui ta potion, et que la coupe soit pleine jusqu'aux bords, car c'est un homme qui a franchi plus d'un grade. (Avec force cérémonies, la sorcière verse la liqueur dans la coupe. Au moment où Faust la porte à sa bouche, une légère flamme s'élève.) Allons, vite, avale! Tu verras comme cet élixir va te réchauffer le cœur. Comment, tu es à tu et à toi avec le diable, et tu as peur d'un peu de flamme? (Faust boit.) Et maintenant, en route. Il ne faut plus que tu te reposes.

LA SORCIÈRE. — Puisse ce petit coup vous faire du bien.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à la sorcière. — Et vous, chère amie, s'il est quelque chose en ce monde que vous désiriez, vous n'aurez qu'à nous le demander au prochain sabbat. (A Faust.) Viens, toi, et le plus vite que tu pourras. Il est nécessaire que tu transpires, afin que la potion agisse.

FAUST. — Laisse-moi jeter un dernier regard sur le miroir. Cette femme était si belle...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je te montrerai mieux que cela en chair et en os. (A part.) Avec la liqueur qu'il a dans le ventre, toutes les femmes lui sembleront des Hélène.

Exeunt Faust et Méphistophélès.

CINQUIÈME TABLEAU

La taverne d'Auerbach. Au fond, une rangée de tonneaux.

FROSCH, BRANDER, SIEBEL, ALTMAYER et AUTRES ETUDIANTS qui boivent, chantent et devisent. SERVANTES DE BRASSERIE.

FROSCH. — Comment! Personne ne boit? Personne ne rit? Vous qui flambez d'ordinaire comme un feu de joie, aujourd'hui vous fumez comme de la paille mouillée.

BRANDER. — C'est de ta faute. Tu ne dis rien. Pas la moindre bêtise, pas la plus petite malpropreté.

FROSCH, lui versant un verre sur la tête. — Tiens, voilà l'une et l'autre.

BRANDER, furieux. — Double pourceau!

FROSCH. — C'est toi qui l'as demandé.

SIÉBEL. — A la porte ceux qui se fâchent! Chantons à tue-tête! Boire et brailler, je ne connais que ça.

Il chante.

Holà! Ho! Tara larada!

ALTMAYER. — Qu'on m'apporte du coton! L'animal me déchire les oreilles.

SIÉBEL. — Tant mieux.

FROSCH. — Il a raison. Ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à sortir.

Il chante.

Le Saint Empire romain
Est encore debout...

BRANDER. — Non! Assez! Pas de chansons politiques! Qu'est-ce que ça nous fait à nous le Saint-Empire? Moi, je remercie tous les jours le ciel de n'être ni empereur, ni chancelier. Nommons plutôt un pape. Oui, c'est cela, faisons un pape. Choisissons celui qui s'en montrera le plus digne par sa capacité pour les liquides.

FROSCH, chantant.

Prends ton essor, gentil rossignol,
Et va de ma part saluer ma maîtresse...

SIÉBEL. — Ferme ça. Tu nous embêtes avec ta maîtresse.

FROSCH. — Tu ne m'empêcheras pourtant pas de lui envoyer mon bonsoir, et un baiser...

Il chante.

Tire le verrou dans la nuit tranquille,
Tire le verrou, ton amoureux veille.

SIÉBEL. — Chante toujours, va! Elle m'a lâché, et te fera pareil. De braves garçons comme toi et moi sont beaucoup trop bons pour une fille comme elle, qui se laisse trousser dans tous les coins, et la seule sérénade digne d'elle serait qu'on aille lui casser ses vitres.

BRANDER, frappant sur la table. — Allons, la paix, vous deux! Et, puisqu'il est question d'amoureux, je vais vous servir un petit régal de ma façon. Et attention au refrain, n'est-ce pas?

Il chante.

Certain rat dans une dépense
S'était logé, et le très cher
Profita si bien que sa panse
Eût fait envie au gros Luther.
Mais un beau jour le pauvre diable
Prit du poison, ô triste sort,
Et devint aussi misérable
Que quand on a l'amour au corps.

TOUS, en chœur.

L'amour au corps! L'amour au corps!

BRANDER, chantant.

Il galopait par la maison,
Buvant à toutes les fontaines,
Rongeant poutres et moellons,

Sans trouver remède à ses peines.
Il se tordait comme une anguille
Et trouvait trop lente la mort,
Pareil à qui pleure et frétille,
Parce qu'il a l'amour au corps.

TOUS

L'amour au corps! L'amour au corps!

SIÉBEL. — Pauvre rat!

BRANDER. — Tu les aimes donc bien?

ALTMAYER. — Eh! l'homme au gros ventre et au crâne chauve! Est-ce que par hasard ce rat serait ton parent?

LES MÊMES
FAUST, rajeuni, et MEPHISTOPHELES
tous deux en étudiants.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Avant toutes choses, permets-moi de t'introduire chez de joyeux lurons, afin que tu apprennes à prendre la vie un peu plus gaiement. Pour ceux que tu vois ici, chaque jour est fête. Avec une faible dose d'esprit et beaucoup de complaisance, chacun tourne dans son petit cercle de plaisirs, semblable à un jeune chat qui joue avec sa queue. Tant qu'ils n'ont pas trop mal à la tête et que le cabaretier veut bien leur faire crédit, ils se déclarent les plus heureux du monde.

BRANDER. — En voilà qui arrivent. Rien qu'à leur tournure, on reconnaît que ce sont des nouveaux.

FROSCH. — En effet, Leipzig est un petit Paris, où la jeunesse se forme vite.

SIÉBEL. — D'où crois-tu qu'ils soient?

FROSCH. — Laisse-moi faire. Avec un verre ou deux, je me charge de leur tirer les vers du nez. Mais je les croirais assez volontiers de bonne maison, car ils ont l'air insolents et difficiles.

BRANDER. — A moins qu'ils ne cherchent à nous en imposer.

ALTMAYER. — C'est encore possible.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Ces gens-là ont le nez si creux qu'ils ne sentiraient pas le diable, s'ils l'avaient dedans.

FAUST. — Messieurs, salut!

SIÉBEL. — Trop honnêtes, messieurs!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Voulez-vous nous permettre de nous joindre à vous? L'agrément de votre société remplacera le bon vin qui manque.

ALTMAYER. — Vous avez donc le palais bien délicat?

FROSCH. — Et d'où venez-vous si tard?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je vous le dirais que vous ne me croiriez pas.

ALTMAYER. — Attrape, mon vieux.

Faust. Méphistophélès.

Méphistophélès. « *Vous étiez en train de chanter, quand nous sommes arrivés?* »

SIÉBEL. — C'est un gaillard qui te donnera du fil à retordre.

FROSCH. — N'aie pas peur. Je finirai bien par en avoir raison.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Si je ne me trompe, vous étiez en train de chanter, quand nous sommes arrivés?

FROSCH. — Monsieur a sans doute une belle voix à nous faire entendre?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je crains d'avoir plus de bonne volonté que de talent à votre disposition.

FROSCH. — Allons, vite une chanson.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Mille si vous le désirez.

SIÉBEL. — Donnez-nous quelque chose de nouveau.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Nous revenons justement d'Espagne qui est, comme chacun le sait, le pays du bon vin et des chansons.

Il chante.

Une puce gentille
Chez un prince logeait
Comme sa propre fille.
Le brave homme l'aimait
Et (l'histoire l'assure),
Par son tailleur, un jour,
Lui fit prendre mesure
Pour un habit de cour.

BRANDER. — Et surtout, recommandez bien au tailleur que la culotte ne fasse pas le moindre pli.

MÉPHISTOPHÉLÈS

L'animal plein de joie
Dès qu'il se vit paré
D'or, de velours, de soie,
Et de croix décoré,
Fit venir de province
Ses frères et ses sœurs
Qui, par ordre du prince,
Devinrent grands seigneurs.

Mais ce qui fut le pire,
C'est que les gens de cour,
Sans en oser rien dire,
Se grattaient tout le jour.
Cruelle politique!
Quel ennui que cela!
Quand la puce nous pique,
Amis, écrasons-la!

TOUS, en chœur.

Amis, écrasons-la!

FROSCH. — Bravo! en voilà une bonne!

SIÉBEL. — Ainsi soit-il de toutes les puces!

BRANDER. — Serrez les doigts et pincez ferme!

ALTMAYER. — Vive la liberté et le bon vin!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je trinquerais volontiers avec vous, si vos vins étaient un peu moins mauvais.

SIÉBEL. — Ne dites pas cela si haut! le tavernier pourrait vous entendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Si je ne craignais de l'offenser, je me permettrais d'offrir à ces messieurs un petit échantillon de nos caves.

SIÉBEL. — Faites, je réponds de tout.

FROSCH. — Seulement, que l'échantillon ne soit pas trop court. Parce que, moi, pour bien juger de la qualité d'un vin, il m'en faut plein un grand verre.

ALTMAYER. — Ils sont sans doute des bords du Rhin.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Qu'on me donne un foret, s'il vous plaît.

BRANDER. — Pourquoi cela? Est-ce que vous voudriez nous faire croire que vous avez amené vos tonneaux avec vous?

LA SERVANTE, donnant un foret. — Voilà, monsieur.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Frosch. — Dites-moi le vin que vous désirez?

FROSCH. — Non! mais sérieusement?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Chacun sera libre de choisir.

ALTMAYER, à Frosch. — Ah! Ah! Voilà déjà que tu commences à te lécher les babines.

FROSCH. — Eh bien, alors! Du vin du Rhin. La patrie produit toujours ce qu'il y a de meilleur.

MÉPHISTOPHÉLÈS, perçant un trou dans le rebord de la table devant laquelle Frosch est assis. — Vite un peu de cire pour boucher.

Une servante apporte de la cire. Méphistophélès bouche le trou qu'il vient de percer.

ALTMAYER. — C'est probablement un prestidigitateur.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Brander. — Et vous?

Même jeu que devant Frosch.

BRANDER. — Je veux du champagne, et tout ce qu'il y a de mousseux. Ce n'est pas une raison parce que Français et Allemands ont de vieux comptes à régler pour que nous boudions les vins de nos voisins.

SIÉBEL. — Moi, du doux, s'il vous plaît.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Dans un instant, du Tokay va couler pour vous.

Même jeu que précédemment.

ALTMAYER. — Monsieur, regardez-moi bien en face. Est-ce que, par hasard, vous auriez la prétention de vous moquer de nous?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ce serait risquer trop gros jeu avec des gaillards de votre acabit! mais, sans façons! qu'est-ce que j'aurai l'avantage de vous servir?

Même jeu qu'avec les autres.

ALTMAYER. — Peu importe, pourvu que vous ne nous fassiez pas attendre davantage.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Qu'est-ce qui produit le vin? Le raisin que la vigne porte, comme le diable ses cornes. Or, le sarment étant du bois, pourquoi cette table, qui en est aussi, ne donnerait-elle pas les mêmes fruits? Rien n'est impossible à la nature, et si vous voulez des miracles, commencez par avoir la foi. Sur quoi, je vous invite à déboucher partout, et à boire!

Tous tirent les bouchons de cire et reçoivent dans leurs verres le vin qu'ils ont demandé.

BRANDER. — Oh! les belles cascades!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Prenez seulement garde de ne pas en répandre par terre.

Les étudiants rebouchent les trous et boivent.

TOUS. — Buvons! Buvons! et saoulons-nous comme des cochons.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Regarde comme ils s'y mettent de bon cœur.

Les étudiants remplissent de nouveau leurs verres.

FAUST. — J'ai envie de m'en aller.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Encore un instant, tu vas voir l'homme dans toute sa bestialité.

SIÉBEL, il laisse couler par terre du vin qui se change en flamme. — Du feu! au secours!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Calme-toi, mon élément chéri. (A Siébel.) Pour cette fois, ce ne sera rien. (Le feu s'éteint.) Un avant-goût du purgatoire, pas davantage.

SIÉBEL. — Qu'est-ce que signifie cette mauvaise plaisanterie?

FROSCH. — Je ne vous conseille pas de la recommencer.

ALTMAYER. — Mon avis serait de le jeter dehors.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — La paix, vieux sac à vin.

SIÉBEL. — Et tu te permets encore de nous insulter?

BRANDER. — M'est avis que les coups ne vont pas tarder à pleuvoir.

ALTMAYER, il débouche un trou. Du feu s'en élance et le brûle. — Je brûle! je brûle!

SIÉBEL. — Sus au sorcier! Et ne le ménagez pas!

Ils tirent leurs épées et s'élancent sur Méphistophélès.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Images fallacieuses, égarez leurs sens et troublez leurs esprits!

Tous s'arrêtent et se regardent avec étonnement.

ALTMAYER. — Quel ravissant pays! Où suis-je donc?

FROSCH. — Partout des vignes...

SIÉBEL. — Et des fruits magnifiques à portée de main...

BRANDER. — Ici, pendue à cette treille, voyez la superbe grappe que je vais cueillir...

Il prend Siébel par le nez et va pour le lui couper avec son épée. Les autres en font autant.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Illusions trompeuses, cessez d'abuser leurs yeux! Et, une autre fois, apprenez à ne pas défier le diable.

FAUST. — Sortons d'ici, j'en ai par-dessus la tête, et emmène-moi voir cette femme, dont l'image m'est apparue si belle, dans le miroir de la sorcière.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — A l'instant.

Il prend Faust par la main et disparaît avec lui en s'enfonçant dans un tonneau.

SIÉBEL. — Qu'est-ce qu'il y a?

ALTMAYER. — Quoi donc?

FROSCH. — Comment, c'était votre nez que je tenais?

BRANDER, à Siébel. — Et moi le tien?

ALTMAYER. — Vite une chaise, je me sens défaillir.

FROSCH. — Non, mais qu'on m'explique ce qui nous est arrivé?

SIÉBEL. — Où est-il passé, le misérable? Si je le rattrape jamais, il ne sortira pas vivant de mes mains.

ALTMAYER. — Je l'ai vu disparaître par la porte de la cave, à cheval sur un tonneau. C'est drôle, je me sens les jambes lourdes comme du plomb. Mais c'est tout de même dommage que le vin ne coule plus.

SIÉBEL. — Tout cela n'était qu'imposture et mensonge.

FROSCH. — J'aurais cependant juré que je buvais du bon vin.

BRANDER. — Et que sont devenues les belles grappes que je tenais?

ALTMAYER. — Après cela, qu'on ne vienne plus nous dire qu'il ne faut pas croire aux prodiges.

SIXIÈME TABLEAU

La scène représente : à gauche, un jardin sur lequel donnent la maison de Marthe Schwerdtlein et celle de Marguerite, dont la chambre est visible ; à droite, bordant le jardin, une ruelle qui monte, entre le chevet d'une église et de vieilles maisons à pignons et à tourelles. En bas de la ruelle et contre le mur du jardin, un lavoir. Une autre rue tourne derrière l'église, dont un contrefort abrite une madone.

Scène première

Dans la rue.

Marguerite descend la ruelle, portant son livre de messe à la main.

FAUST, arrivant par l'autre rue. — Jolie demoiselle, oserai-je vous demander la permission de vous accompagner?

MARGUERITE. — Vous vous trompez, monsieur. Je ne suis ni jolie, ni demoiselle, et n'ai besoin de personne pour rentrer chez moi.

Elle ouvre la porte du jardin et disparaît.

FAUST. — Par la lumière des cieux, je n'ai jamais rien vu d'aussi désirable que cette jeune personne! Belle, on ne peut pas l'être davantage, et avec cela d'une modestie! De ma vie, je n'oublierai le rose de ses lèvres, ni la fraîcheur de son teint. Et comme elle a bien su me remettre à ma place, tout en gardant les yeux baissés! D'un seul regard, elle m'a ravi l'âme en passant! (A Méphistophélès, qui survient.) Toi, tu arrives à propos: cette jeune fille, il me la faut.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Laquelle?

FAUST. — Celle qui vient de passer par ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Celle-là? Impossible! Elle sort de chez son confesseur, qui vient de l'absoudre de tous ses péchés. Je m'étais glissé dans le confessionnal, pour écouter. Elle est trop innocente, je n'aurais aucune prise sur elle.

FAUST. — Ce n'est pourtant plus une enfant.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Te voilà donc comme ces vieux libertins qui ne peuvent pas voir une tendre fleur sans éprouver immédiatement le besoin de la cueillir? Mais la chose n'est pas toujours aussi facile que tu sembles le croire!

FAUST. — Vous, laissez-moi tranquille, avec vos leçons de morale, et sachez que si cette adorable créature n'est pas dans mes bras ce soir même, à minuit, nous nous séparerons.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Permettez-moi de vous faire observer que, pour trouver seulement l'occasion de lui parler, il me faudra peut-être l'épier pendant huit jours.

FAUST. — Si j'avais huit heures devant moi, je n'aurais pas besoin de l'aide du diable.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vous parlez comme un Français! Mais qui se presse trop de se mettre à table y trouve moins de plaisir que s'il avait attendu un peu plus d'appétit.

FAUST. — Le mien n'a pas besoin d'être aiguisé davantage.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ne vous en déplaise, ce n'est pas une fille que l'on puisse brusquer. Avec elle, il nous faudra payer de ruse.

FAUST. — Conduis-moi immédiatement dans l'endroit où cet ange repose.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Soit ! Pour vous prouver toute ma bonne volonté à vous servir, je vais vous faire pénétrer dans sa chambre.

FAUST. — Et elle, je la verrai aussi?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Non, elle sera chez sa voisine. Mais, en attendant votre bonheur à venir, vous pourrez vous enivrer tout à l'aise de l'air qu'elle aura respiré.

FAUST. — Tout de suite, alors.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Par ici.

FAUST. — Et songe à me procurer un cadeau pour elle.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Déjà ? A la bonne heure ! Comme cela, vous serez sûr de réussir.

Ils disparaissent par la ruelle du fond.

Scène II

Dans la chambre de Marguerite.

MARGUERITE. — Je donnerais volontiers quelque chose pour savoir qui je viens de rencontrer. Ce jeune homme avait tout à fait bonne tournure... Quelque grand seigneur des environs, je suppose, car il n'y a que ceux-là pour se montrer aussi hardis.

Elle sort. Faust et Méphistophélès arrivent par le jardin.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Tout doucement. Là, entrez maintenant.

FAUST. — Laissez-moi seul un instant, je vous prie.

MÉPHISTOPHÉLÈS, furetant partout. — Toutes les jeunes filles n'ont pas autant d'ordre.

Il sort. Le soir tombe.

FAUST. — Sois la bienvenue, ô nuit propice, dont les ombres vont se répandre dans ce sanctuaire, pareilles à l'amour qui commence à s'emparer de mon cœur, en y ramenant l'espérance! Comme tout ici respire la paix et le contentement de soi-même ! Quelle plénitude dans ce pauvre logis! (Il se jette sur un siège, près du lit.) Accueille-moi également, vieux fauteuil de famille, tout usé à force d'avoir reçu dans tes bras grands ouverts les générations qui s'y sont réfugiées, aux heures de bonheur comme aux heures de tristesse. Que de fois une joyeuse troupe d'enfants a dû se presser autour de ce trône patriarcal, où sans doute que ma bien-aimée, avec ses grâces enfantines, sera venue baiser la main ridée de son grand-père, en le remerciant de son cadeau de Noël. O céleste pureté de la jeune fille! Comme on la reconnaît dans les plus petites choses, jusque dans la façon dont le tapis est posé sur la table, ou le sable répandu sur le carrelage. Petite main bénie, qui saurait faire tenir le paradis dans une chaumière! (Ecartant les rideaux du lit.) Et ici!... quel frisson me saisit! O nature! c'est là que, par des songes plus légers que l'air, tu as achevé de former cet ange. C'est là qu'elle est née, que son petit cœur a battu pour la première fois, et que s'est développée cette vivante image de la divinité !... Mais moi ? qu'est-ce qui m'amène dans cette chambre ? Que viens-je y chercher? Pourquoi ma poitrine est-elle si émue ?... Misérable Faust, je ne te reconnais plus!... Es-tu donc le jouet d'un charme? Toi qui, entré ici à la recherche du plaisir, et dans le seul but de satisfaire un caprice, te laisses ainsi attarder à des rêves d'amour!... Ah! si elle était là, comme je lui demanderais pardon de mon audace! Comme je tomberais à ses pieds!

Survient Méphistophélès, portant une cassette.

Marguerite. Faust.

Marguerite : « *Autant ta présence me réjouit le.*

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vite, je l'entends qui revient.

FAUST. — Oui, partons, et ne me ramène jamais ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Voilà un coffret passablement lourd. Il contient de quoi tourner la tête à n'importe quelle fille. Cachez-le dans son armoire, et vous verrez que les petits moyens réussissent parfois mieux que les grands. Parce que, après tout, une enfant n'est jamais qu'une enfant, et il faut bien qu'elle joue à quelque chose.

FAUST. — Je n'ose plus...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Et pourquoi cela? (Il serre la

cassette dans l'armoire.) Comment! je me creuse la cervelle et me mets en quatre pour disposer cette jeune personne au gré de votre fantaisie, et vous restez planté là, comme si vous assistiez à un cours de métaphysique? Allons, sauvons-nous.

Ils sortent. Marguerite rentre avec une lampe.

MARGUERITE. — Comme l'air de cette chambre est

Marthe. Méphistophélès.
n'est désagréable celle de ton compagnon... »

étouffant... Il me semble qu'il ne fait pas aussi chaud dehors?... C'est singulier!... Je me sens toute... je ne sais pas dire comment? Je voudrais que ma mère rentre, pour ne pas être seule. Mais faut-il que je sois folle, pour avoir peur comme ça!

Elle commence à se déshabiller et natte ses cheveux en chantant.

Il était un roi de Thulé,
Jusqu'à la tombe fidèle,
En mourant sa bien-aimée
Lui donna une coupe d'or.

Rien ne lui était plus précieux,
Il y buvait dans les festins,
Et ses yeux se remplissaient de larme
Chaque fois qu'il la vidait.

Quand il se sentit près de mourir,
Il compta les villes de son royaume,
Et donna tout à son héritier,
Mais non pas la coupe chérie.

Il s'assit à sa table royale,
Ses chevaliers autour de lui,
Dans la haute salle des ancêtres,
En son manoir au bord de la mer.

Alors le vieux buveur se leva,
But encore une fois,
Et lança la coupe sacrée
Là-bas, dans les flots.

Il la vit tomber et s'emplir,
Et s'enfoncer dans la mer,
Lentement ses yeux se fermèrent,
Il avait bu sa dernière rasade.

(Elle va à l'armoire et aperçoit le coffret.) Tiens! comment cette belle cassette se trouve-t-elle là dedans? J'avais pourtant fermé l'armoire... C'est étrange! Et que peut-elle contenir? Bah! on l'a probablement laissée en gage à ma mère, qui aura prêté quelque argent dessus... Une petite clef pend après, attachée par un ruban... J'ai bien envie de l'ouvrir... Je ne ferais pas de mal, je suppose? (Elle ouvre le coffret.) Grands dieux! De ma vie, je n'ai jamais rien vu d'aussi magnifique! Avec de semblables bijoux, la plus noble dame pourrait se montrer à n'importe quelle fête. Mais à qui toutes ces richesses peuvent-elles appartenir? Si seulement les boucles d'oreilles étaient à moi! Un peu de parure vous donne tout de suite un autre air... Car jeunesse et beauté ne servent de rien: les compliments qu'on leur adresse ressemblent à de la pitié, et ne les empêchent pas d'être délaissées. Tandis que de l'or et des pierres précieuses, tout le monde en veut, tout le monde court après! Hélas, pauvres filles que nous sommes!... Si j'allais montrer ma trouvaille à dame Marthe? Elle doit s'y connaître mieux que moi en belles choses, elle...

Elle sort.

Scène III

Dans le jardin de Marthe Schwerdtlein.

MARTHE, seule. — Que Dieu pardonne à mon cher mari, qui s'est tellement mal conduit à mon égard. Voilà déjà longtemps qu'il s'en est allé, me laissant seule et dans la misère. Je ne lui avais cependant jamais causé la moindre peine. Qui sait? Peut-être est-il mort? Si au moins j'en avais la certitude...

Arrive Marguerite, portant le coffret.

MARGUERITE. — Dame Marthe!

MARTHE. — Qu'y a-t-il, petite voisine?

MARGUERITE. — Mes genoux se dérobent sous moi. Voyez, ce coffret que je viens de trouver dans mon armoire, contenant des bijoux dignes d'une reine.

MARTHE, après avoir regardé. — Garde-toi surtout d'en parler à ta mère. Elle irait bien vite les porter

à son confesseur, qui les lui prendrait. Car l'église a bon estomac. Sans crainte d'indigestion, elle seule est capable de digérer le bien mal acquis.

MARGUERITE. — Mais regardez donc, et admirez!

MARTHE, la parant avec les bijoux. — Heureuse créature que tu es!

MARGUERITE. — Jamais je n'oserai sortir avec, ni les mettre pour aller à l'église.

MARTHE. — Tu viendras t'en parer chez moi, où tu pourras t'admirer dans la glace tant que tu voudras, sans être vue de personne. Un peu plus tard, tu les produiras l'un après l'autre, et à l'occasion. D'abord la chaîne, puis les boucles d'oreilles, ensuite une bague, et le reste après. Comme ça, tu auras tout le temps de préparer une histoire quelconque pour ta mère.

MARGUERITE. — Mais, qui a bien pu m'apporter un pareil cadeau? Je crains qu'il n'y ait quelque chose de louche là-dessous. (On sonne.) Quelqu'un? pourvu que ce ne soit pas ma mère!

MARTHE. — C'est un étranger. Entrez donc, monsieur.

Scène IV

LES MÊMES, MEPHISTOPHELES

MÉPHISTOPHÉLÈS, saluant très bas. — Mesdames, veuillez excuser la liberté... Je désirerais parler à dame Marthe Schwerdtlein.

MARTHE. — C'est moi, monsieur; qu'avez-vous à me dire?

MÉPHISTOPHÉLÈS, bas à Marthe. — Mais je m'aperçois que vous êtes avec une personne de qualité et m'en voudrais de vous déranger. Je reviendrai.

MARTHE, à Marguerite. — Figure-toi, ma chère enfant, que monsieur te prend pour une demoiselle du grand monde.

MARGUERITE, à Méphistophélès. — Vous êtes trop obligeant, monsieur, mais je ne suis qu'une pauvre fille du peuple. Ces bijoux ne sont pas à moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Oh! ce n'est pas seulement à cause des bijoux. Toute votre personne porte en elle quelque chose de si distingué! Alors, vous me permettez de rester?

MARTHE. — Et que venez-vous m'apprendre? Je grille d'envie de le savoir.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je souhaiterais que ce fussent meilleures nouvelles. Vous ne m'en voudrez pas trop, j'espère, de vous annoncer que votre mari est mort.

MARTHE. — Mort? Ah! mon Dieu!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Oui, et il m'a chargé de vous porter son dernier salut.

MARTHE. — Le pauvre ami! Quel malheur... Je crois que je vais me trouver mal...

MARGUERITE, la soutenant. — Je vous en prie, ne vous abandonnez pas au désespoir.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Attendez que j'aie terminé mon triste récit.

MARGUERITE. — Voilà pourquoi j'ai peur d'aimer. Une telle perte me briserait.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Point de plaisir qui ne soit suivi de peine.

MARTHE. — Dites-moi quelle a été sa fin?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Touchante. Il est enterré à Padoue, près du bienheureux saint Antoine, en terre bénite, et au frais pour l'éternité.

MARTHE. — Et c'est tout ce que vous me rapportez de lui?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pardon, j'oubliais un legs important. Il vous prie de faire dire trois cents messes pour le repos de son âme.

MARTHE. — Eh quoi! Pas le moindre petit souvenir, de ceux que le plus pauvre garde au fond de son bissac, préférant mendier que d'y toucher?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vous m'en voyez désolé. Il s'est d'ailleurs congrument repenti de ses fautes, et a déploré encore plus amèrement le guignon qui l'a poursuivi jusqu'au bout.

MARGUERITE. — Pauvre homme! Je prierai pour lui.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vous êtes charmante, et mériteriez de trouver tout de suite un mari. Trop heureux qui possédera un objet si précieux!

MARGUERITE. — Oh! il n'y a rien qui presse.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ou alors, en attendant le mari, un galant.

MARGUERITE, avec indignation. — Ce n'est pas l'usage ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Usage ou non, cela n'en arrive pas moins tous les jours.

MARTHE. — S'il vous plaît, revenons à mon mari.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Que vous raconterai-je de plus? Que je l'ai trouvé sur de la paille à demi pourrie, pour ne pas dire sur du fumier. Mais il est mort en chrétien, déclarant qu'il méritait bien pis encore. Il ne pouvait pas se consoler d'avoir abandonné sa femme. Ah! s'écriait-il, si j'avais seulement l'espoir qu'elle ne m'en veuille pas trop!

MARTHE, pleurant. — Le pauvre cher homme! Il y a longtemps que je lui ai pardonné!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Mais, ajoutait-il, Dieu m'est témoin qu'il y avait beaucoup plus de sa faute que de la mienne.

MARTHE. — L'abominable calomnie! Comment, sur le bord de sa tombe, il a osé mentir de la sorte?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Il extravaguait sans doute, comme j'en ai tant vus, dans le cours de ma longue carrière. Elle ne m'a pas donné un seul bon moment, continuait-il. La nuit, il fallait besogner pour lui faire des enfants, et, le jour, gagner le pain du ménage, pain sec dont elle ne me laissait même pas manger ma part tranquille.

MARTHE. — Avait-il donc oublié mon amour, ma fidélité, et toute la peine que je me donnais?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Quant à cela, il vous rendait pleine justice. Ainsi, il me conta qu'en quittant Malte il avait prié avec ferveur pour sa femme et ses enfants. En récompense de quoi le ciel voulut que le navire sur lequel il était embarqué capturât une galère turque; or, celle-ci portait les trésors du grand sultan, fortune dont votre mari reçut sa large part...

MARTHE. — Et qu'en a-t-il fait? Il l'aura peut-être cachée dans quelque endroit?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Je crains qu'au contraire il ne l'ait gaspillée à Naples, où une fort belle personne prit du goût pour lui, et lui en donna des preuves tellement cruelles qu'il s'en ressentit jusqu'à son dernier soupir.

MARTHE. — Le misérable! Voler ses propres enfants! De manière que rien n'a pu l'arracher à sa scandaleuse existence?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Faites excuses, la mort. Aussi, à votre place, je ne porterais son deuil que

tout juste la petite année d'usage, pendant laquelle je me préoccuperais de lui chercher un remplaçant.

MARTHE. — Hélas! Je ne trouverais pas facilement son pareil. Il était si gentil, quand il le voulait. Seulement il aimait un peu trop les femmes, les voyages, le vin et les dés.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Qu'importe, s'il vous en passait autant? Je vous assure qu'à la condition d'une semblable indulgence, je ne demanderais pas mieux moi-même que d'échanger l'anneau nuptial avec vous.

MARTHE. — Monsieur veut sans doute plaisanter?

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part. — Il n'est que temps de me retirer. La particulière serait femme à prendre le diable au mot. (A Marguerite.) Et ce petit cœur, où en est-il?

MARGUERITE, sursautant. — Que voulez-vous dire par là?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — O sainte innocence! Mesdames, serviteur.

MARGUERITE. — Adieu, monsieur.

MARTHE. — Pardon, mais ne pourriez-vous pas me fournir quelque attestation valable, constatant que mon mari est bien réellement mort? J'aime la régularité en toutes choses, et ne serais pas fâchée de voir son décès relaté dans les feuilles publiques.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Deux témoins suffiront pour établir le fait. J'irai devant le magistrat, avec un camarade à moi, que je vous demanderai la permission de vous présenter.

MARTHE. — Je vous en prie.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Marguerite. — J'espère que mademoiselle sera encore là. Mon ami est un charmant garçon qui a beaucoup voyagé, et tout ce qu'il y a de galant avec les dames.

MARGUERITE. — Devant lui, je sens que je vais rougir de confusion.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pourquoi donc? Vous seriez digne de paraître devant tous les rois de la terre.

MARTHE. — Allez le chercher, nous vous attendrons chez moi.

Marguerite et Marthe rentrent dans la maison. Méphistophélès sort dans la rue.

Scène V

Dans la rue.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pst! Pst!

Arrive Faust, par la ruelle derrière l'église.

FAUST. — Et nos affaires, où en sont-elles?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — J'aime à vous voir cette ardeur. Eh bien, Marguerite vous attend chez sa voisine, une femme que l'on dirait choisie tout exprès pour jouer le rôle que je lui destine.

FAUST. — Bravo!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Seulement nous devrons commencer par lui rendre un léger service.

FAUST. — Rien de plus naturel.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Il ne s'agit que de déposer, sous la foi du serment, que la carcasse de son mari repose en terre sainte, à Padoue.

FAUST. — Diable! c'est qu'il nous faudra faire le voyage.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Touchante naïveté! Croyez-vous donc qu'il soit nécessaire d'y aller voir, pour rendre le témoignage que l'on vous demande?

FAUST. — Si c'est là ton plan, il pèche par la base, et tu feras bien d'en changer.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Mais, saint homme que vous êtes! N'avez-vous pas couramment donné à vos élèves les définitions les plus précises de Dieu, du monde, de l'homme et de tout ce qui se passe dans son cœur et dans sa cervelle? Or, sur toutes ces choses-là, si on vous mettait au pied du mur, vous seriez bien obligé de reconnaître que vous en savez à peu près autant que sur la mort de ce brave M. Schwerdtlein.

FAUST. — Tu as toujours été et ne seras jamais qu'un menteur et qu'un sophiste.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Et, mieux que cela encore; tout à l'heure, n'allez-vous pas essayer de séduire cette pauvre Marguerite, en lui jurant que vous l'aimez de toute votre âme?

FAUST. — Ce ne sera pourtant que la pure vérité.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Sera-t-elle aussi pure quand vous lui parlerez d'amour et de fidélité qui dureront toujours?

FAUST. — Pourquoi pas? Lorsque j'éprouve un sentiment irrésistible, est-ce donc une imposture que de chercher à le traduire en me servant des mots les plus sublimes que je puisse trouver? Est-ce mentir que d'appeler l'infini et l'éternité au secours de mon impuissance?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Tout ce que tu pourras dire ne m'empêchera pas d'avoir raison, parce que...

FAUST. — Non, j'aime mieux me déclarer battu tout de suite, et me rendre où l'on nous attend.

Ils entrent dans le jardin.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pauvre docteur, croyez-moi, vous n'êtes pas encore de taille à confondre le malin. Car c'est vainement que vous courez de tous côtés après la science : chacun ne peut apprendre que suivant ses facultés; celui qui sait profiter de l'occasion, voilà le véritable maître. Aussi, dépêchez-vous d'aller rejoindre celle qui vous aime déjà au delà de ses forces, et mettez le temps à profit, il passe si vite! (Il reste dehors pendant que Faust rentre dans la maison.) Oui, va, méprise la raison, suprême puissance de l'homme! Abandonne-toi à mes conseils, et je t'aurai bientôt pieds et poings liés en mon pouvoir. Ah! la nature t'a donné une âme ardente, toujours prête à s'enthousiasmer pour le beau? Mais moi, je te traînerai si bas, dans des sentiers tellement épouvantables, que tu finiras par y laisser toutes les plumes de tes ailes...

Faust et Marguerite sortent de la maison. Méphistophélès y rentre.

MARGUERITE. — Votre indulgence me rend toute confuse. Mais je sais que, d'habitude, les voyageurs ont la politesse de s'accommoder du peu qu'ils trouvent. Car je me rends parfaitement compte que je n'ai rien qui puisse intéresser un savant comme vous.

FAUST. — Un regard, un seul mot de vous, dépassent toute la science du monde!

Il lui baise la main.

MARGUERITE. — A moi, me baiser la main? Vous n'y pensez pas, monsieur! D'abord, elle n'est pas assez soignée. Ma mère m'oblige à faire tant de choses dans le ménage.

Ils disparaissent. Méphistophélès et dame Marthe sortent de la maison.

MARTHE. — Passe encore de courir le monde

quand on est jeune! mais quand viennent les mauvais jours, il n'y a pas un vieux garçon qui ne se repente d'être resté seul.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ce n'est pas non plus sans un certain effroi que je vois arriver ce moment-là.

MARTHE. — N'attendez pas qu'il soit trop tard pour y penser.

Ils passent. Faust et Méphistophélès reviennent.

MARGUERITE. — Vous dites cela, mais vous m'aurez bien vite oubliée, quand vous vous retrouverez avec vos amis. Loin des yeux, loin du cœur, hélas!

FAUST. — Vous ignorez donc que votre innocence et votre adorable simplicité sont les plus rares et les plus puissants de tous les charmes?

MARGUERITE. — De temps à autre, donnez-moi seulement une de vos pensées. Les miennes à moi, désormais, elles s'envoleront toutes vers vous.

FAUST. — Vous êtes seule?

MARGUERITE. — Oui, nous n'avons pas de servante, et c'est moi qui fais tout: préparer le manger, tenir la maison propre, coudre, raccommoder, aller au lavoir et au marché, enfin travailler du matin au soir. Ma mère est si économe! Non pas qu'elle soit précisément obligée d'y regarder de si près, mon père nous ayant laissé quelque bien, avec la maisonnette que nous habitons. (Elle s'assied sur un banc.) Ce que j'en dis n'est du reste pas pour me plaindre, car je me trouve parfaitement heureuse comme je suis.

FAUST. — Pas de frères, ni de sœurs?

MARGUERITE. — Si, un frère qui est soldat, mais j'ai perdu une petite sœur. La chère mignonne est née peu de temps après la mort de mon père, et faillit coûter la vie à notre mère, dont la santé ne s'est jamais bien remise. De sorte que ce fut moi qui élevai l'enfant.

FAUST. — C'était un ange, si elle vous ressemblait.

MARGUERITE. — Elle m'a donné beaucoup de mal. Son petit berceau était à côté de mon lit, et elle ne pouvait pas faire un mouvement sans que je me réveille aussitôt, que ce fût pour lui donner à boire, la coucher avec moi, ou, si elle était trop agitée, pour la prendre dans mes bras et la promener à travers la chambre. Pauvre petite, comme je ne regretterais pas tout cela, si nous avions eu le bonheur de la conserver!

Ils passent.

MARTHE. — Ce n'est décidément pas besogne facile que de convertir un célibataire aussi endurci que vous. Je crains bien d'y perdre mon latin.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Et, cependant, si pareil miracle était possible, je ne sache que vous qui en soyez capable.

MARTHE. — Mais d'abord, là, bien franchement, votre cœur est-il disponible?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Oui, je commence à trouver, comme vous, que le proverbe a raison, qui dit: « Une chaumière et un cœur! »

MARTHE. — Ce n'est pas cela. Je vous demande si vous n'avez pas d'attachement ailleurs?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Oh! je n'ai eu nulle part à me plaindre de la façon dont on m'a reçu.

MARTHE. — Je parle d'attachement sérieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Avec les femmes, je suis toujours sérieux, moi.

MARTHE. — Vous ne comprenez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Que si! Je comprends parfaitement que vous êtes remplie des meilleures intentions à mon égard...

Ils passent.

FAUST. — Vous m'avez donc reconnu tout de suite?

MARGUERITE. — Dès que vous êtes entré. Vous ne vous en êtes pas aperçu, à la façon dont j'ai rougi?

FAUST. — Et vous excusez la hardiesse avec laquelle je me suis permis de vous adresser la parole, tout à l'heure, dans la rue?

MARGUERITE. — J'en fus d'abord toute décontenancée, pareille aventure ne m'étant, Dieu merci! jamais arrivée encore. Je me demandais ce que vous aviez pu trouver d'immodeste ou de provocant dans ma démarche, pour me traiter comme une fille? Mais, en même temps, je l'avoue, je sentais je ne sais quoi dans mon cœur qui plaidait pour vous, et je m'en voulais de ne pas pouvoir m'indigner davantage.

FAUST, cherchant à l'enlacer. — Cher amour!

MARGUERITE, s'esquivant. — Attendez...

Elle cueille une marguerite et l'effeuille.

FAUST. — Que faites-vous là?

MARGUERITE. — Vous vous moqueriez de moi, si je vous le disais... Il m'aime... il ne m'aime pas... il m'aime... il ne m'aime pas... il m'aime!

FAUST. — Oui, enfant. Crois-en l'oracle de cette fleurette. Je t'aime! comprends-tu tout ce que contient ce mot divin: je t'aime?

Il la serre contre soi.

MARGUERITE. — J'ai peur...

FAUST. — Ne tremble pas ainsi. Que mon regard dise à tes yeux, et ma main à ta main, ce que les paroles ne sauraient exprimer... Oh! le bonheur de se donner tout entiers l'un à l'autre et de trouver dans les bras l'un de l'autre un ravissement éternel!... Eternel! tu m'entends?

Il veut l'embrasser. Marguerite pousse un cri et s'enfuit dans la maison. Faust la poursuit.

MARTHE. — Il se fait tard.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Nous allons nous retirer.

MARTHE. — Je vous prierais bien de rester un peu plus longtemps, mais les gens sont si méchants! On dirait qu'ils n'ont absolument rien à faire que surveiller les allées et venues de leurs voisins. Au point que, de quelque façon que vous vous y preniez, on bavarde toujours sur votre compte. Mais, où sont passés nos amoureux?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ils viennent de s'envoler par là, comme une paire de papillons.

MARTHE. — Il paraît très épris d'elle.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Et elle de même. Que voulez-vous! En ce monde, n'est-ce pas toujours la même éternelle histoire?

Faust et Marguerite sortent de la maison.

FAUST. — Cette fois, je ne te quitte plus!

Il l'embrasse.

MARGUERITE. — Oh! mon ami! C'est en vain que j'essaie de m'en défendre. Je t'aime trop! c'est plus fort que moi... (Elle lui rend son baiser.) Mais autant ta présence me réjouit le cœur, autant m'est désagréable celle de ton compagnon.

FAUST. — Chérie, tu n'as rien à craindre de lui.

MARGUERITE. — Sa vue me glace, et Dieu me pardonne si je lui fais tort, mais je ne le crois pas franc du tout.

FAUST, à part. — Pressentiments d'un ange!

MÉPHISTOPHÉLÈS, de loin. — Allons, il est temps de se dire adieu.

MARTHE, de même. — Oui, messieurs, il faut vous en aller.

FAUST, à Marguerite. — Si je pouvais seulement passer une heure auprès de toi, cœur contre cœur, pour te dire toutes les choses dont mon âme est pleine!

MARGUERITE. — Je laisserais bien les verrous de ma chambre ouverts, afin que tu puisses venir cette nuit. Seulement, ma mère a le sommeil très léger, et si elle venait à nous surprendre, je crois que j'en mourrais du coup.

FAUST. — Qu'à cela ne tienne, ma bien-aimée. Tiens, prends ce petit flacon. Tu n'auras qu'à verser trois gouttes de ce qu'il contient dans un verre d'eau, et à le lui faire boire avant de se coucher. Avec cela, aucun bruit au monde ne sera plus capable de la réveiller.

MARGUERITE. — Es-tu bien sûr au moins que ce sera sans danger pour elle?

FAUST. — Peux-tu en douter, puisque je te le donne?

MARGUERITE. — Ce que je me demande, c'est d'où vient cette force mystérieuse à laquelle je cède en t'écoutant, et qui m'oblige à faire tout ce que tu veux?... Adieu, mon amour.

FAUST. — Faut-il nous séparer déjà?

MARGUERITE. — Oh! pas pour longtemps...

Elle se sauve en lui envoyant un baiser, et rentre chez elle. Même jeu entre Méphistophélès et Marthe.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Eh bien, votre petite dindonnette a fini par vous donner rendez-vous?

FAUST. — Tu écoutais donc?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Il n'est pas bien difficile de deviner ce qui a pu se passer entre vous.

FAUST. — Monstre que tu es! Les scrupules de cet ange ne te touchent pas?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Voilà ce que c'est, mon cher docteur, que d'être aussi inflammable que vous. Il suffit de la première petite fille venue pour vous tourner la tête.

FAUST. — Vil composé de boue et de feu!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — D'ailleurs, elle ne s'y connaît déjà pas si mal que ça, car elle m'a deviné. Ainsi, c'est pour cette nuit?

FAUST. — Que t'importe?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'est que j'y aurai aussi ma part de plaisir.

FAUST. — Va-t'en d'ici, infâme entremetteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vous me faites rire, avec vos insultes! Comme si le Dieu qui créa les garçons et les filles ne légitima pas du même coup le métier qui consiste à les rapprocher? Allons, ne prenez pas de ces airs tragiques. Que diable! C'est une ravissante maîtresse qui vous attend, et non pas la mort.

FAUST. — Enfer! il te fallait donc cette proie? Cette naïve enfant dont l'univers se borne à son modeste horizon, et pour qui la vie se résume dans l'accomplissement de ses devoirs journaliers?... Et moi, désormais semblable au torrent qui bondit de rochers en rochers pour se précipiter aveuglément à l'abîme, moi devenu l'ennemi de tout bien, c'est moi qui suis venu la réveiller de la paix virginale dans laquelle sommeillaient son cœur et ses sens!... Alors, que ce qui doit arriver arrive sur-le-champ, et que sa destinée retombe sur ma tête!

Ils sortent.

RIDEAU

Marguerite : « *D'où vient cette force mystérieuse à laquelle je cede en t'écoutant?...* »

SEPTIÈME TABLEAU

Même décor que le précédent. La fin du jour.

MARGUERITE, elle sort de sa maison, et cueille des fleurs. — Le repos m'a fuie, hélas! et la paix de mon cœur, je ne la retrouverai jamais, jamais plus! Partout où il n'est pas, c'est pour moi la tombe, et, sans lui, le monde entier n'est plus qu'un désert... Ma pauvre tête! je sens qu'elle commence à s'égarer... Tout le jour durant, c'est lui seul que je guette par la fenêtre, lui seul que je cherche dans la rue... Le doux pouvoir de son regard, ses paroles brûlantes, le serrement de sa main, et son baiser surtout... Oh! son baiser! Rien qu'à m'en souvenir, mon sein se gonfle et palpite... Si je pouvais seulement le revoir, comme je le prendrais dans mes bras, quand je devrais mourir sous ses caresses!...

Elle sort de son jardin dans la rue, et passe devant le lavoir, où Lisette est en train de laver du linge.

LISETTE. — N'as-tu rien appris, sur le compte de la petite Barbe?

MARGUERITE. — Rien, je sors si peu.

LISETTE. — Eh bien, il paraît qu'elle a fini par se laisser séduire. Sibylle m'a tout raconté. Voilà où l'ont menée les grands airs qu'elle affectait.

MARGUERITE. — Vraiment?

LISETTE. — Oui, une mauvaise affaire pour elle! A présent, quand elle mange et boit, c'est pour deux...

MARGUERITE. — Ah!

LISETTE. — Elle n'a d'ailleurs que ce qu'elle mérite. Combien de temps n'a-t-elle pas été pendue au bras de ce vaurien? Ce n'étaient que promenades, danses et parties de campagne, et partout il fallait qu'elle éclipsât tout le monde. Lui, la comblait de cadeaux, et elle était tellement entichée de sa beauté qu'elle croyait pouvoir tout accepter sans honte. D'abord une caresse, puis un baiser, tant et si bien que son bonnet a fini par s'envoler par-dessus les moulins.

MARGUERITE. — La malheureuse!

LISETTE. — Tu aurais tort de la plaindre. Le soir, quand nos mères nous gardaient à la maison pour filer, elle, c'était auprès de son amoureux qu'on la trouvait, sur le banc devant la porte, et le temps ne lui semblait probablement pas aussi long qu'à nous. A son tour de déchanter, maintenant.

MARGUERITE. — Mais, sans doute qu'il l'épousera?

LISETTE. — Pas de danger qu'un garçon aussi déluré que lui commette pareille bêtise! Voilà d'ailleurs belle lurette qu'il a décampé d'ici.

MARGUERITE. — Comme c'est mal de sa part!

LISETTE. — Et quand bien même elle parviendrait à le rattraper, crois-tu qu'elle en serait beaucoup plus avancée? Les jeunes gens lui arracheraient sa couronne de mariée, et les jeunes filles répandraient de la paille hachée devant sa porte. Elle part en riant

MARGUERITE, elle va poser son bouquet devant la Madone qui est placée contre le chevet de l'église. — Et dire que jadis j'étais sévère comme elle, pour les pauvres filles qui avaient le malheur de faillir. Quand il s'agissait de les condamner, jamais je ne trouvais de mots assez durs. Je me signais, je faisais la fière et la dédaigneuse... Et maintenant, la plus grande pécheresse de toutes, c'est moi... Mais comment aurais-je pu lui résister? Il était si tendre, si charmant!... (Elle se laisse tomber à genoux devant l'image.) O mère des douleurs, dans ta mortelle angoisse, tu lèves tes yeux vers ton fils en train d'expirer, demandant au père commun de vous secourir tous deux! Mais, mes souffrances à moi, qui en aura compassion? Qui plaindra le mal dont je me sens mourir? Hélas! toi seule peux comprendre ce que je redoute et ce que j'espère. En quelque endroit que j'aille, me suit mon chagrin, et quand je suis seule, c'est pour pleurer, pleurer sans trêve. Ces fleurs que j'ai cueillies à ton intention, que de fois je les ai arrosées de mes larmes!... Quand le premier rayon de soleil pénètre dans ma chambre, il me trouve assise sur mon lit, dont le désespoir a chassé tout sommeil... O mère des douleurs! De la honte et de la mort, sauve-moi, je t'en conjure!

Elle rentre chez elle. Arrive Valentin, en soldat. La nuit s'obscurcit.

VALENTIN. — Jadis, à la fin d'un de ces bons repas comme on en fait entre camarades, quand les autres se vantaient bien haut, glorifant chacun son amoureuse, éloges accompagnés d'autant de rasades, moi je les laissais aller. J'écoutais toutes leurs hâbleries, et me caressais la barbe en souriant. Puis, lorsque mon tour était venu, prenant en main mon verre plein jusqu'au bord, je me levais, et disais: Chacun son goût, bien entendu. Mais, dans tout le pays allemand, connaissez-vous une fille qui vaille ma chère petite sœur Marguerite? Une qui lui aille seulement à la cheville? Et les hourras d'éclater à la ronde. Il a raison, répondaient-ils, Marguerite est l'ornement de son sexe. Et les plus fanfarons étaient obligés d'en rabattre. Tandis qu'aujourd'hui? Oh!... c'est à s'arracher les cheveux!... Je suis comme un voleur qui tremble d'être découvert, et que le premier venu a le droit de narguer impunément. Car j'aurais beau les assommer tous, que je ne pourrais encore pas leur prouver qu'ils en ont menti... Mais qui vient de ce côté? Quelqu'un qui se glisse le long de la muraille... Si par hasard c'était son amant? Oh! alors, malheur à lui!

Il se dissimule derrière un contrefort de l'église. Arrivent Faust et Méphistophélès.

FAUST. — Esprit sublime, tu m'as comblé, tu m'as donné tout ce que je t'ai demandé. Tu m'as livré toutes les magnificences de la nature, avec la faculté de les comprendre et d'en jouir. Mais à côté de ces délices, qui me rapprochent de plus en plus de toi, tu m'as imposé un compagnon dont je ne peux déjà plus me passer, bien que sa langue maudite me ravale à mes propres yeux, et que son souffle empoisonné se plaise à tout ternir autour de moi. Il excite en moi toutes les convoitises, et quand je passe avec ivresse du désir à la possession, c'est pour regretter amèrement le désir.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Allons! Te voilà encore las de tout, et prêt à retomber dans tes excentricités habituelles! Naguère, ta rage d'amour débordait comme un torrent gonflé par les neiges, mais ton petit ruisseau n'a pas été long à tarir. Il me semble cependant qu'au lieu de s'enfler jusqu'à se croire un Dieu, qu'en guise de chercher à dépouiller la nature humaine pour se livrer à des extases (Regardant du côté de Valentin.) qui risquent de finir très mal,

notre cher docteur ferait beaucoup mieux de consoler un peu la pauvre abandonnée qui trouve le temps si long. Tant que dure le jour, elle se tient à sa fenêtre et regarde les nuages qui s'envolent pardessus les vieilles murailles de la ville, en soupirant: « Ah! si j'étais petit oiseau, pour m'envoler vers lui! » Tout l'oppresse et l'afflige, hormis ta pensée qui ne la quitte pas, car elle ne sait que t'aimer.

FAUST. — Serpent!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part. — Afin de mieux t'enlacer.

FAUST. — Je l'avais presque oubliée; pourquoi m'avoir ramené ici?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Afin de te rendre le désir de son corps charmant. Parce que moi, vois-tu, je me sens comme une chatte amoureuse, également encline au vol et à la luxure. C'est l'approche du grand sabbat qui commence à agir sur mes nerfs. En attendant, ta bonne amie te croit parti pour toujours, et a besoin d'être prévenue que tu es là. Mais je vais lui donner une sérénade, pour l'attirer à sa fenêtre. Oh! sois sans crainte, ma chanson sera très convenable. (Il chante en s'accompagnant sur une guitare.)

Ici que fais-tu,
A la porte de ton galant,
Petite Catherine,
Que fais-tu dès l'aurore?
Passe, passe ton chemin!
Il te laissera entrer,
Entrer chez lui fille encore,
Mais non plus fille en sortir.

Prenez bien garde!
Quand la chose est faite,
Alors, tant pis pour vous,
Pauvres, pauvres fillettes!
Si votre bonheur vous est cher,
Au larron d'amour
N'accordez nulle faveur
Que la bague au doigt.

VALENTIN, s'avançant. — Après qui en avez-vous donc, maudit chanteur des rues que vous êtes? Au diable l'instrument, d'abord! (Il fait sauter la guitare d'un coup d'épée.) Et le musicien ensuite!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Finie, ma guitare; elle est en morceaux.

VALENTIN, à Faust qui s'est interposé. — Et maintenant, à nous deux!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Courage, docteur. Appuyez-vous contre moi et poussez ferme. Je me charge de parer les coups.

VALENTIN. — Tiens, pare celui-ci.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pourquoi pas?

VALENTIN. — Et cet autre?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Mais certainement.

VALENTIN. — Il faut que l'enfer s'en mêle. Je sens mon bras qui commence à s'engourdir.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Profitez-en bien vite.

Faust fond sur lui et le transperce.

VALENTIN, tombant. — Malédiction!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Bon! Voilà notre rustre apprivoisé. Et, à présent, dépêchons-nous de prendre le large, si nous voulons éviter d'avoir affaire avec la justice.

Faust et Méphistophélès s'enfuient.

MARTHE, à sa fenêtre. — Au secours! Au secours!

MARGUERITE, ouvrant sa porte. — Par ici, de la lumière. (Arrive du peuple.)

MARTHE. — On se battait, là, tout de suite.

UN HOMME DU PEUPLE. — En voici déjà un de mort.

MARTHE, sortant de chez elle. — Par où les meurtriers se sont-ils enfuis?

MARGUERITE, s'approchant de Valentin. — Qui donc est étendu par terre?

VALENTIN. — Le fils de ta mère.

MARGUERITE. — Seigneur tout-puissant! Est-il possible? (Elle se jette sur Valentin.)

VALENTIN. — Je meurs. La chose est bientôt dite, et encore plus vite arrivée. (Aux femmes qui s'empressent autour de lui.) Femmes, taisez-vous, que je puisse parler à ma sœur. Ecoute, ma petite Marguerite? Tu es encore jeune, c'est pourquoi tu ne sais pas encore bien ton métier, mais je te le dis, en vérité, tu n'es qu'une catin...

MARGUERITE. — Mon Dieu! Frère! que dis-tu là?

VALENTIN. — Laisse le bon Dieu tranquille, il n'a rien à voir dans l'affaire. Ce qui est fait est fait, malheureusement, et ce qui doit en advenir, nul ne peut l'empêcher. Tu as commencé par te donner à un homme, d'autres viendront après, et, quand tu auras appartenu à une douzaine, tu seras à la ville tout entière. Alors, les braves gens s'écarteront de toi comme d'une pestiférée, avec des regards qui te perceront le cœur. Plus de chaînes d'or autour de ton cou, ni de beaux atours! Finies, les parties de plaisir! Tu n'oseras même plus entrer à l'église!... Ce sera dans quelque réduit infâme que tu iras cacher ta honte, partagée entre la misère et le désespoir... Et quand bien même le ciel te pardonnerait là-haut, moi, je te maudis ici-bas...

MARTHE. — Vous feriez mieux de recommander votre âme à Dieu, que de blasphémer de la sorte.

VALENTIN. — Que ne puis-je te rompre les os, ignoble proxénète que tu es, et racheter par là tous mes péchés!

MARGUERITE, sanglotant. — O mon frère! mon frère! quel supplice...

VALENTIN. — A quoi bon pleurer maintenant? C'est quand tu as failli à l'honneur que tu m'as porté le coup mortel. A présent, il ne me reste plus qu'à m'endormir en Dieu, comme un bon et brave soldat...

Il meurt. On emporte le corps de Valentin sur une civière. Un orgue, dans l'intérieur de l'église, joue le *Dies iræ*. La foule s'en va. Restée seule, Marguerite est toujours agenouillée. Méphistophélès revient, enveloppé d'un manteau et à peine visible dans la nuit.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Marguerite!

MARGUERITE. — Le malheur est sur moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Où est-il, le temps où, enfant chaste et pure, tu venais prier devant cette image, portant Dieu dans ton cœur? Déjà tu as tué ta mère, morte de chagrin en découvrant que tu avais un amant. Aujourd'hui, voici que le sang de ton frère a été répandu à cause de toi...

MARGUERITE. — Hélas! que ne puis-je échapper aux pensées qui m'assiègent et s'élèvent contre moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ce n'est que le commencement. Dans ton sein remue et grandit quelque chose dont tu as raison de redouter la venue, parce qu'elle te sera fatale...

MARGUERITE. — Comme je voudrais ne plus voir, ne plus entendre personne...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Le crime ni la honte ne peuvent se cacher nulle part. (Il disparaît.)

MARGUERITE. — De l'air, j'étouffe!

Elle tombe évanouie.

L'arrivée de Faust au sabbat.

HUITIÈME TABLEAU

La nuit du sabbat. Dans les montagnes du Harz.

FAUST. MEPHISTOPHELES

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Si tu es fatigué, veux-tu monter sur un manche à balai? Nous ne sommes pas encore arrivés.

FAUST. — Merci, ce bâton me suffit. Déjà le printemps s'annonce, et, de même que reverdissent bouleaux et sapins, je me sens ranimé par une nouvelle vigueur.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Moi, je préfère l'hiver, et ne voudrais que neiges et frimas partout. Mais regarde comme le disque de la lune s'élève tristement! Il éclaire si mal qu'à chaque pas on bute contre une pierre ou contre une souche d'arbre... Avec votre permission, cher docteur, je vais appeler un feu follet à notre aide. J'en aperçois justement un, là-bas, qui a l'air de flamber assez drôlement. Eh! l'ami! Pourquoi te consumer inutilement? Aie plutôt l'obligeance de nous éclairer un peu.

LE FOLLET. — Je veux bien, si je puis parvenir à contraindre ma nature essentiellement volage. Car d'habitude nous allons tout de travers.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'est sans doute pour singer l'homme. Mais, au nom du diable, tu feras bien de marcher droit, si tu ne veux pas que je souffle ton étincelle de vie.

LE FOLLET. — Je vois que vous êtes le maître, et m'efforcerai de vous satisfaire.

FAUST. — Arbres et montagnes, tout semble danser autour de nous. Des étincelles jaillissent comme une pluie d'or, et la paroi des rochers s'enflamme en crépitant.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Tiens ferme le pan de manteau.

FAUST. — Ecoutez! Sont-ce des murmures ou des chants dont l'écho nous parvient? Le bruit s'enfle et se rapproche... Et les êtres que je vois courir sur la lande, on les prendrait pour des salamandres se glissant à travers les buissons...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Ce sont nos invités qui arrivent.

FAUST. — Cela ressemble plutôt à un orage en train de se déchaîner.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Retiens-toi aux aspérités de la roche, si tu ne veux pas être emporté.

CHŒUR DE SORCIÈRES

Gravissons le Brocken ensemble,
Le chaume est jaune, le grain vert,
Et c'est là-haut, en plein désert,
Que notre troupe se rassemble.
Là, monseigneur Satan s'assoit,
Et comme un prince nous reçoit.

UNE VOIX. — La vieille Baubo vient par derrière, à cheval sur une truie.

UNE AUTRE VOIX. — A tout seigneur tout honneur. Qu'elle prenne la tête.

UNE AUTRE VOIX. — Laissez passer la mère Baubo et son cochon.

UNE AUTRE VOIX. — La sale bête! Elle m'a mordue!

CHŒUR DE SORCIÈRES

Longue est la route. Dans la nuit,
Notre foule se presse et bruit.
La fourche pique, le balai gratte,
L'enfant crève, la mère éclate.

CHŒUR DE SORCIERS

Nous avons beau presser le pas,
Quand c'est pour aller chez le diable,
Les femmes sont infatigables,
Et nous devancent au sabbat.

LES DEUX CHŒURS

Le vent se calme, plus d'étoiles,
La lune se couvre de voiles.
En bourdonnant nous nous glissons,
Vivante illumination.

UNE VOIX D'EN BAS. — Arrêtez! Arrêtez!

UNE VOIX D'EN HAUT. — Qui appelle?

LA VOIX D'EN BAS. — Attendez-moi. Voilà trois cents ans que je monte sans pouvoir vous rattraper.

CHŒUR DE SORCIÈRES

Le balai, le bouc et la fourche
Sont là, que chacun les enfourche.
Aujourd'hui qui n'est pas monté
Est perdu pour l'éternité.

CHŒUR DE SORCIERS

Une auge est un vaisseau fort bon,
On y met pour voile un torchon,
Car si l'on ne vogue à cette heure,
En route il faudra que l'on meure.

LES DEUX CHŒURS

Au sommet nous touchons bientôt.
Que chacun descende par terre,
Où pour paillarder et méfaire
Nous nous répandrons aussitôt.

Des sorciers et des sorcières envahissent la scène. Les jeunes sorcières sont nues, les vieilles très parées.

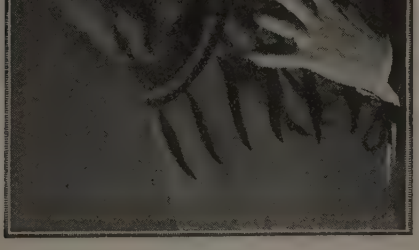
MÉPHISTOPHÉLÈS. — Cela se serre et pousse, saute, glapit, siffle, remue, passe et bavarde, reluit, étincelle, pue et brûle... (A Faust.) Où es-tu donc?

FAUST, aux prises avec des sorcières. — Ici!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Quoi! tu t'es déjà laissé entraîner? Allons, je m'aperçois qu'il n'est que temps de me faire reconnaître. Place, mon peuple! Place à votre maître! (A Faust.) Prends ma main, et regarde. (Tous les sorciers et sorcières viennent saluer Méphitophélès.) Qu'en dis-tu, mon cher? Vois cette jeune limace qui arrive en rampant. (Une jeune sorcière nue s'approche de Faust.) Elle a déjà deviné que je suis l'entremetteur, et toi le galant.

La sorcière s'empare de Faust.

UNE VIEILLE SORCIÈRE, elle porte un panier et s'accroche au bras de Méphistophélès. — Pas si vite, mes beaux messieurs. Ne laissez pas échapper l'occasion. Voyez la belle marchandise. Pas un poignard que



Faust :
« Que vois-je paraître?... Là-bas, cette jeune femme toute pâle... »

Méphistophélès :
« Pauvre fou! Ce n'est qu'une hallucination... »

le sang n'ait rougi. Pas une coupe qui n'ait versé du poison, pas une parure qui n'ait séduit une femme vertueuse, pas une épée qui n'ait violé une alliance ou frappé quelqu'un par derrière...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Tout cela est horriblement vieux jeu, ma cousine. N'auriez-vous pas quelque chose d'un peu plus nouveau à nous montrer?

Passe une autre sorcière nue, avec une magnifique chevelure blonde.

FAUST. — Qui est celle-là?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Regarde-la bien. C'est Lilith, la première femme d'Adam. Prends garde de vouloir admirer sa chevelure de trop près. Plus d'un s'est déjà laissé prendre à ce piège-là. Mais voici la danse qui commence, allons nous y joindre.

Des couples se forment et se mettent à danser.

FAUST, s'arrêtant, à Méphistophélès. — Horreur! Pendant qu'elle parlait, une souris rouge s'est échappée de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — N'y fais pas attention. Qui s'inquiète de si peu de chose à l'heure du berger?

FAUST. — Mais que vois-je paraître?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Où donc?

FAUST. — Là-bas, cette jeune femme toute pâle, qui se traîne péniblement, comme si elle portait des fers aux pieds. Elle ressemble à ma pauvre Marguerite...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Détourne-toi bien vite de cette vaine image. Il t'en coûtera, si tu as le malheur de la regarder plus longtemps.

FAUST. — Ses yeux, on dirait ceux d'une morte qu'une main pieuse n'a point fermés... Oui, c'est bien le sein de Marguerite, et le beau corps qu'elle m'abandonna...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pauvre fou! Ce n'est qu'une hallucination, une de ces apparences abusives dans lesquelles chacun croit reconnaître sa bien-aimée.

FAUST. — Que de voluptés sa vue me rappelle! Et que de remords aussi! Je ne puis plus en arracher mes yeux... Mais, autour de son cou, que signifie cette ligne rouge, pas plus large que le tranchant d'une hache?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Cela veut dire que, pareille à la Méduse, quand Persée lui eut coupé la tête, elle pourra bientôt porter la sienne sous son bras.

FAUST. — Elle, la douce et infortunée créature, abandonnée à la justice des hommes et guettée par les esprits du mal? Et tout cela, tes mensonges me le cachaient! Et pendant ce temps-là, tu me leurrais sur son sort, tu m'entraînais à tes horribles fêtes, au lieu de voler à son secours! Oh! tu auras beau rouler furieusement tes yeux de démon...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Que veux-tu? Elle n'est pas la première!

FAUST. — Epouvantable monstre! Ah! que ne puis-je te rendre la forme de chien sous laquelle tu t'es introduit chez moi, afin de te faire crever à coups de pied dans le ventre! Comment, maudit! Quand tu me vois plongé dans la plus mortelle des inquiétudes sur le compte de la pauvre fille que nous avons séduite, tout ce que tu trouves à me répondre, et en ricanant encore, c'est qu'elle n'est pas la première?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pourquoi as-tu voulu faire société avec nous, si tu n'es pas de force à nous suivre jusqu'au bout? Quand on veut voler, il ne faut pas craindre le vertige.

FAUST. — Si tu savais le dégoût que tu m'inspires!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Veux-tu, je te prie, me dire quel est celui de nous deux qui s'est jeté à la tête de l'autre?

FAUST. — Sauve-la, ou malheur à toi!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Que je la sauve? Et qui donc l'a entraînée à sa perte? (Faust lance autour de lui des regards sauvages.) Tu cherches le tonnerre? Heureusement qu'on ne l'a pas laissé à votre portée, à vous autres misérables mortels! Sans quoi, vous feriez comme les tyrans, qui trouvent plus commode de supprimer leurs contradicteurs que de leur répondre!

FAUST. — Conduis-moi auprès d'elle, immédiatement. Je veux que tu lui rendes la liberté.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Songe que le sang versé par toi fume encore, et que les esprits vengeurs guettent ton retour.

FAUST. — Et c'est toi qui oses me rappeler le meurtre que tu m'as fait commettre? Allons! te dis-je, mène moi où elle est, et cela sans perdre une minute.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Soit, mais souviens-toi que je n'ai pas tout pouvoir sur la terre et dans le ciel. Pour t'être agréable, je consens à t'introduire dans le cachot où elle est enfermée, à endormir le geôlier et à te remettre ses clefs. Pendant que tu iras la chercher, moi, je veillerai au dehors, et vous attendrai avec des chevaux-fantômes qui vous enlèveront plus vite que le vent. Mais voilà tout ce qui m'est permis. Le reste, il faudra que ce soit ta main qui le fasse.

FAUST. — Courons la délivrer.

Méphistophélès fait un signe, auquel le décor s'abime dans un fracas d'orage.

NEUVIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une prison.

FAUST, arrivant avec une lanterne et un paquet de clefs. — Je tremble, comme si je portais sur mes épaules toutes les angoisses et toutes les douleurs de l'humanité!... C'est donc ici qu'elle est enfermée, derrière ces murailles humides... Et son crime? la plus douce des erreurs... Eh! quoi! Tu hésites? Tu crains de la revoir? Mais entre donc, malheureux, si tu ne veux pas que ton irrésolution soit la cause de sa mort!...

Il tourne la clef dans la serrure.

MARGUERITE, chantant dans son cachot.

Mon coquin de frère
Me viola.
Ma catin de mère
M'étrangla,
Et ma petite sœur la folle
Dans un panier
Jeta mes os sur le fumier;
Là, je devins un bel oiseau qui vole
Vole, vole, vole.

FAUST, ouvrant la porte. — Elle ne se doute pas que son bien-aimé entend le craquèment de la paille froissée, et le cliquetis que font ses chaînes en se heurtant...

MARGUERITE, elle se cache dans la paille. — Eux! Déjà? Oh! l'horrible chose...

FAUST, parlant bas. — Chut! Pas si haut! je viens t'enlever d'ici!

MARGUERITE, se roulant à ses pieds. — S'il te reste la moindre ressemblance avec un être humain, tu ne pourras pas ne pas avoir pitié de moi.

MARGUERITE. — Vous savez pourtant bien que je ne peux pas vous échapper! Permettez-moi seulement d'allaiter mon enfant une dernière fois... Toute la nuit je l'ai tenu serré contre mon cœur. Ils viennent de me le prendre, et soutiennent que je l'ai tué, pour me faire de la peine... Après cela, comment voulez-vous que je puisse être gaie?... Ils chantent des chansons sur moi... les méchants!... N'est-ce pas, il y a un vieux conte qui finit comme ça, mais je ne me rappelle plus lequel?...

FAUST, embrassant ses genoux. — Ton amant est

Marguerite. Faust.

Marguerite : « *Où est-il le bien-aimé de mon cœur, celui qui jadis était toujours avec moi?* »

FAUST. — Fais attention! tes cris vont réveiller les gardiens. (Il va pour détacher ses chaînes.)

MARGUERITE. — Bourreau! qui t'a permis de venir me chercher avant l'heure? Je suis sûre qu'il est à peine minuit!... Ne sois pas si cruel, et laisse-moi vivre encore un peu... Demain, de grand matin, est-ce que ce ne sera pas assez tôt?... (Elle se lève.) Si jeune, et déjà mourir!... Belle, je l'étais aussi, mais c'est ce qui m'a perdue... Où est-il le bien-aimé de mon cœur, celui qui jadis était toujours avec moi... Il n'est plus là maintenant, jamais plus là... (A Faust.) Ne me serrez pas si fort! Je ne vous ai pas fait de mal, moi... Oh! laissez-vous toucher par mes larmes... Vous, monsieur? mais je ne vous connais pas du tout... C'est la première fois que je vous vois...

FAUST. — Ah! comment résister à un spectacle aussi déchirant?

à tes pieds, qui veut te faire oublier toutes ces horreurs.

MARGUERITE, s'agenouillant aussi. — Oui, mettons-nous à genoux pour invoquer les saints. Parce que, vois-tu, derrière cette porte, j'entends bouillonner l'enfer, et rugir les démons.

FAUST. — Marguerite!

MARGUERITE. — C'est sa voix! Je la reconnais... (Elle se relève, ses chaînes tombent.) Tu m'appelles? Où es-tu? que je vole dans tes bras, que j'aille me reposer sur ta poitrine, à présent que me voilà libre, et que personne ne me retient plus? Il a crié: Marguerite! là, derrière la porte, à travers les hurlements de l'enfer, j'ai reconnu la voix du bien-aimé.

FAUST. — Oui, c'est moi.

MARGUERITE. — Toi? Oh! dis-le encore! (Elle l'étreint passionnément.) C'est lui, oui, c'est bien lui! Mes terreurs, elles se sont évanouies, et mes chaînes,

je ne les ai plus. C'est toi! Tu es venu me sauver de tout cela... Voici déjà la rue où je t'ai vu pour la première fois... le petit jardin où Marthe et moi t'attendions...

FAUST, cherchant à l'entraîner. — Viens vite! Il n'y a pas un instant à perdre.

MARGUERITE. — Oh! reste encore un peu... c'est si doux de t'avoir là, près de moi...

FAUST. — Hélas! le moindre retard peut nous être fatal...

MARGUERITE. — Eh quoi! tu ne sais plus m'embrasser? Depuis si peu de temps que tu m'as quittée, tu as déjà désappris?... Mais pourquoi cette inquiétude qui me gagne jusque dans tes bras? Jadis, un seul mot de toi, un regard même, suffisait pour faire descendre le ciel dans mon cœur... Donne-moi donc un baiser, ou ce sera moi qui te le prendrai... (Elle l'embrasse.) Grands dieux! tes lèvres sont glacées... Où as-tu laissé ton amour? Qui me l'a pris?

FAUST. — Je t'embrasserai et te chérirai mille fois plus qu'auparavant, mais quand nous serons sortis d'ici.

MARGUERITE. — Et comment se fait-il que tu ne te détournes pas de moi avec horreur?

FAUST. — Dépêchons-nous! Déjà la nuit commence à ne plus être aussi noire...

MARGUERITE. — Tu ne sais donc pas qui tu viens délivrer? Attends au moins que je te l'apprenne.

FAUST. — Plus tard: commence par me suivre.

MARGUERITE. — J'ai causé la mort de ma mère, et mon enfant, je l'ai noyé... Mon enfant? C'était aussi le tien... Donne-moi ta main. Est-il possible que tu sois là? Mais non, ce n'est pas un rêve... c'est bien ta main si chère.... seulement tu devrais l'essuyer. Je la sens toute mouillée, comme si elle était pleine de sang... Qu'as-tu fait, malheureux? Cache ton épée, je t'en prie. Cache-la, que je ne la voie pas...

FAUST. — Laisse le passé. Tu me fais mourir.

MARGUERITE. — Toi, mourir? Je ne le veux pas. Tu dois vivre après moi, pour élever les tombeaux que je vais te dire: la meilleure place, tu la donneras à ma mère. Tout près d'elle, tu mettras mon frère... Moi, à quelque distance... pas trop loin d'eux, toutefois... et l'enfant, à ma droite... Personne d'autre. Reposer à côté de toi est un bonheur qui m'est défendu... Pourquoi me repousses-tu, quand je cherche à me rapprocher de toi? Et pourtant, c'est toujours ton même bon et tendre regard...

FAUST. — Laisse-moi t'emmener, puisque tu me reconnais.

MARGUERITE. — Où cela?

FAUST. — Dehors, où nous serons libres.

MARGUERITE. — Non, je ne dois sortir d'ici que pour aller à la mort.

FAUST. — Si tu ne veux pas venir, je resterai avec toi.

MARGUERITE. — Va plutôt sauver notre enfant. Cours! Tu prendras le chemin du long du ruisseau, jusqu'au delà du petit pont, où se trouve un étang. Va vite le repêcher... il se débat encore...

FAUST. — Reviens à toi, je t'en conjure... Il n'y a que cette porte à franchir...

MARGUERITE. — Si seulement nous avions passé la montagne!... Ma mère est là, assise sur une pierre... Pauvre mère! Oh! j'en ai froid jusqu'aux os... Elle ne nous fait aucun signe de bienvenue... elle ne nous regarde même pas... Sans doute que sa tête est trop lourde... elle a dormi si longtemps, pendant que nous prenions notre plaisir...

FAUST. — Puisque ni prières ni raisonnements n'y peuvent, je t'emporterai de force.

MARGUERITE. — Non, laisse-moi. Je n'ai déjà que trop fait ce que tu voulais...

FAUST. — Le jour commence à poindre... Ma bien-aimée! ma chérie!

MARGUERITE. — Le jour? Oui, le voici enfin, celui qui sera le dernier pour moi... Hélas! Il aurait pu être celui de nos noces... Tu vois? La foule se presse, se presse tellement que les rues ont peine à la contenir... la cloche sonne le glas... l'homme rouge a rompu la baguette noire... la hache tournoie au-dessus de mon cou... (Elle pousse un grand cri et s'affaisse.) Plus rien... le monde est devenu aussi muet que la tombe...

FAUST. — Que ne suis-je jamais né...

LES MÊMES, MEPHISTOPHELES

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Venez, ou vous êtes perdus. Aux premières clartés de l'aube, mes chevaux vont s'évanouir en fumée...

MARGUERITE. — Celui-là, chasse-le! C'est moi qu'il vient chercher...

FAUST. — Il vient pour que tu vives...

MARGUERITE. — Père céleste, je m'abandonne à toi. Saints anges, entourez-moi, et protégez-moi contre le maudit... Bien-aimé, ne l'écoute plus, lui...

Elle meurt.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Elle est jugée!

VOIX CÉLESTES, dans la coulisse. — Sauvée!

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Nous deux, il ne nous reste qu'à filer...

Ils sortent de la prison. Faust tombe évanoui.

DIXIÈME TABLEAU

Après un changement à vue, c'est maintenant une campagne fleurie, sur les bords de l'Elbe.

FAUST, MEPHISTOPHELES

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Petits Sylphes, et vous Elphes légers! accourez auprès de ce malheureux, et soyez-lui bienfaisants! (Des Sylphes et des Elphes surgissent de toutes parts et entourent Faust.) Voltigez autour de son front, pour en apaiser les tempêtes. Ecartez de lui les flèches brûlantes du remords, et délivrez son âme de l'horreur qui l'a saisie.

Les Sylphes et les Elphes s'empressent autour de Faust en dansant.

LE PRINCE DES SYLPHES. — Que les airs attiédis exhalent leur plus douce haleine, pendant que le bruissement de notre danse bercera son cœur et y ramènera le calme.

LE PRINCE DES ELPHES. — Soufflons-lui l'oubli, seul capable d'apaiser l'orage de ses pensées.

LE PRINCE DES SYLPHES. — Déjà ses membres crispés ont retrouvé leur souplesse. Le voici qui revient à la sainte lumière.

LE PRINCE DES ELPHES. — Ose affronter le regard du jour. Vois! les vallées reverdissent, les collines

La Danse des Sylphes et des Elfes.

déploient leur feuillage en retraites ombreuses, et la moisson naissante déroule au loin ses vagues argentées.

LE PRINCE DES SYLPHES. — Le sommeil n'est qu'une écorce. Rejette-la.

LE PRINCE DES ELPHES. — Aie le courage d'aspirer à de nouvelles clartés, à de nouveaux désirs. Celui-là peut atteindre à tout, qui sait et veut agir.

LE PRINCE DES SYLPHES. — Ecoutez! le jour vient de naître. Les portes de l'Orient s'ouvrent avec fracas devant le char du soleil qui s'avance.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Vite! Petits génies bienfaisants, dissimulez-vous dans les corolles des fleurs, glissez-vous à l'abri du feuillage, cachez-vous sous les pierres. Disparaissez...

Elphes et Sylphes disparaissent. Des nuages roses roulent dans le ciel, où éclate la symphonie de l'aurore.

FAUST, se réveillant. — O terre, nouvellement rajeunie, comme je te sens respirer mollement sous mes pieds! Ton éveil fait naître en moi la résolution d'aspirer sans cesse à de plus nobles jouissances. Déjà se répand la céleste clarté! Branches et rameaux surgissent des brouillards où ils étaient ensevelis. L'une après l'autre, les fleurs voient renaître leurs couleurs. Autour de moi, c'est un nouvel Eden qui se dévoile... Le soleil se lève, tandis que, lente-

Les Sylphes et les Elfes autour de Faust endormi.

ment, s'éloignent les nuages qui emportent la nuit! Roulés en masses blanches et roses, ils fuient vers l'horizon, onduleux et changeants comme s'ils voulaient modeler quelque forme surhumaine... Mais oui! Mon œil ne se trompe pas! Majestueuse et couchée sur les nuées qu'illumine le soleil, voilà que se dessine une figure de femme, pareille à quelque divinité de l'ancien Olympe... Junon ou Léda, dirait-on... Non, c'est Hélène, je la reconnais... Oui, c'est bien cette image ravissante dont j'ai si souvent rêvé, et qui fut le premier amour de ma jeunesse... De même que mon âme rafraîchie, la voilà qui s'élève, la vision charmante, la voilà qui monte vers les cieux, emportant avec elle le meilleur de moi-même...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Pourrait-on savoir quelle est la nouvelle chimère que tu poursuis?

FAUST. — Conquérir l'amour en dépit du temps, quel destin prodigieux ce serait!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Mon devoir est de satisfaire tous tes désirs, quels qu'ils puissent être!

FAUST. — Depuis que, pendant mon sommeil, les esprits m'ont infusé une autre volonté, je me sens la force de rappeler à la vie cette femme unique, cette créature immortelle, née du sang des dieux, belle autant que désirée. Tout mon être, mon cœur, mes sens, en sont possédés, et je ne vis plus si je ne puis l'obtenir.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — J'aime qui demande l'impossible! Réjouis-toi donc, mortel audacieux. Je vais t'ouvrir les avenues qui conduisent chez Proserpine, dans les abîmes où elle épie la visite défendue. Déjà, une fois, Orphée s'y glissa en cachette. Sache, toi, mieux en profiter.

L'apparition d'Hélène, dans un paysage grec.

ONZIÈME TABLEAU

Le précédent décor a disparu, faisant place à un paysage grec. La maison d'Hélène se dresse au bord d'un promontoire qui domine la mer. Entourée de ses suivantes, Hélène est assise sur un trône et contemple l'horizon.

UNE CORYPHÉE. — Nous voilà rendues à la lumière. La vie a repris ses droits sur nos ombres qui languissaient, errantes parmi les prairies d'asphodèles... De nouvelles destinées vont s'ajouter à celles que nous avons accomplies autrefois.

2e CORYPHÉE. — O mes sœurs! Partagez le bonheur de notre maîtresse, partagez le bonheur d'Hélène, qui revient en ces lieux pour se rappeler l'heureux temps de sa jeunesse.

1re CORYPHÉE. — Le bien et le mal arrivent sans être attendus. Troie a brûlé, nous avons goûté la mort, et après des douleurs inénarrables, ne revoyons-nous pas l'objet le plus beau que la terre ait jamais produit?

2e CORYPHÉE. — Là-haut se déploient les splendeurs du ciel, comme une couronne sur la tête de notre reine qui a franchi les redoutables portes de l'enfer et repris possession du palais de ses pères.

FAUST. — Ai-je encore des yeux? Ou si c'est au fond de mon âme qu'elle se montre à moi, cette source de toute beauté?... Ainsi, ma course éperdue me vaut la plus magnifique des récompenses! Et comme auparavant le monde était nul, vide, fermé pour moi!... Celle dont l'image m'enchanta jadis, dans le miroir magique, n'était qu'un pâle et lointain reflet de cette divine apparaition. A toi seule iront désormais tous les élans de mon âme! A toi révérence, amour, adoration, délire!...

1re CORYPHÉE. — Reine, tournez vers lui les yeux. (A Faust.) Si les dieux, comme cela leur arrive parfois, ne t'ont pas prêté, pour un peu de temps seulement, ces traits charmants et la grâce majestueuse avec laquelle tu t'avances vers nous, sois sûr de réussir dans tout ce que tu entreprendras, soit en luttant contre les hommes, soit en poursuivant les plus belles d'entre les femmes.

2e CORYPHÉE. — Hélène désire te parler. Viens, monte à côté d'elle. Cette place vide appelle le maître.

Faust monte auprès d'Hélène, et la contemple longuement.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust. — Vous perdez votre temps à épeler l'alphabet des amants, tandis que s'enfuient les minutes qui vous ont été accordées pour conquérir un prix magnifique...

Musique de cloches lointaines.

2e CORYPHÉE. — Fatale sonnerie!

Faust va pour prendre Hélène dans ses bras, mais celle-ci disparaît, et il ne peut saisir que son voile.

1re CORYPHÉE. — Est-ce l'ordre de rentrer dans le ténébreux séjour, peuplé d'insaisissables fantômes, toujours comble et toujours vide?

2e CORYPHÉE. — Déjà tout se couvre de nuages autour de nous, et nous ne pourrons bientôt plus nous apercevoir l'une l'autre.

1re CORYPHÉE. — Oui, tout d'un coup l'air s'obscurcit. Pareilles à des murailles immobiles, des nuées grisâtres s'opposent à nos regards, creusant un fossé autour de nous... Quelle épouvante, mes sœurs! Pour la seconde fois, voici venir la mort.

La scène s'embrume. Carillons de Pâques dans la coulisse.

CHŒUR D'ANGES INVISIBLES. — Christ est ressuscité! Grâce au mortel que le péché retient dans ses chaînes!

UN AUTRE CHŒUR D'ANGES INVISIBLES. — Christ est ressuscité! Vous qui souffrez, réjouissez-vous!

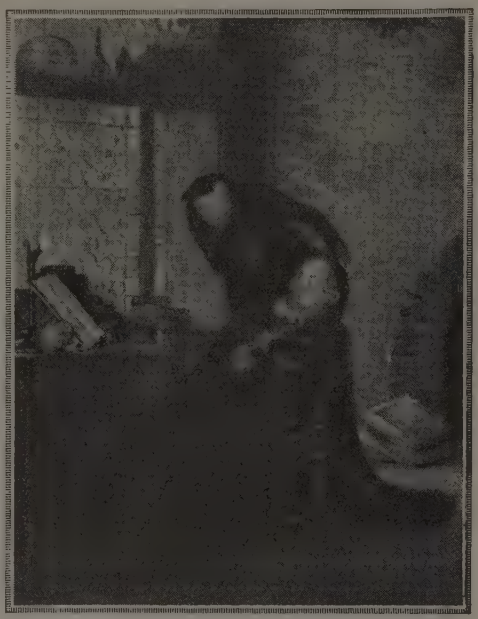
UN AUTRE CHŒUR D'ANGES INVISIBLES. — Christ est ressuscité! Heureux celui dont l'amour a surmonté toutes les épreuves!

DOUZIÈME TABLEAU

Les vapeurs se dissipent et découvrent le cabinet de Faust, comme au troisième tableau. Faust (redevenu vieux) est couché dans son lit. Méphistophélès le garde.

FAUST. — Cloches de Pâques! Doux chants du ciel! Pourquoi venez-vous m'éveiller? Allez retentir pour ceux qui croient encore. J'entends bien la nouvelle que vous apportez, mais la foi me manque pour m'en réjouir. Autrefois, votre carillon annonçait les libres ébats de ma jeunesse, ainsi que le retour des fêtes printanières. Hélas! aujourd'hui, vos graves harmonies me rappellent le pas terrible et suprême qu'il me reste à franchir...

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Son corps, je le tiens là, gisant sur le lit, mais son esprit cherche à m'échapper. Il faut que je lui montre l'engagement qu'il m'a signé de son sang. Le papier a jauni, l'encre s'est desséchée, mais il n'en reste pas moins valable. Tiens! Voilà même encore la plume dont il s'est servi pour se vendre au diable, avec une gouttelette de sang figée après. Une pièce que les antiquaires se disputeront à prix d'or!... (Il montre le papier à Faust qui l'écarte avec horreur.) Décidément, mes affaires vont très mal, et je crois qu'il sera prudent d'appeler du renfort. D'habitude, l'âme déloge avec le dernier soupir. Moi, je la guette, comme un chat la plus alerte des souris, et crac! la saisis entre mes griffes acérées. Tandis que celle-ci ne peut pas se décider à quitter sa prison nauséabonde!... A mon secours, démons de la corne droite! Et vous, ceux de la corne gauche, tenez grande ouverte la gueule de l'enfer. (Des diablotins entrent et se répandent autour de Faust.) Maroufles, pansus, engraissés de soufre, voyez bien si de sa bouche ne s'échappe pas quelque chose d'ailé et de luisant comme du phosphore. Je veux y mettre mon estampille, après quoi vous vous lancerez avec dans le grand tourbillon du feu. Vous, petites outres à malice, observez les régions inférieures. Parfois l'âme se plaît à loger dans le nombril, et si vous n'y prenez garde, elle pourrait nous échapper par là. Escrimez-vous tous, les bras tendus, prêts à happer la fugitive...



Méphistophélès : « *L'âme déloge avec le dernier soupir; moi, je la guette, comme un chat la plus alerte des souris...* »

Le ciel s'ouvre au-dessus du cabinet de Faust. LA MATER GLORIOSA, LA MADELEINE, MARIE L'EGYPTIENNE, LA SAMARITAINE, MARGUERITE, ANGELOTS, apparaissent dans une gloire.

LA MADELEINE. — Par l'amour qui versa des pleurs sur les pieds de ton fils glorifié! Par le vase qui les inonda de parfums! Par la chevelure qui les essuya!

LA SAMARITAINE. — Par le puits où jadis Abraham conduisait ses troupeaux! Par la cruche qui désaltéra les lèvres du Sauveur! Par la source fraîche et pure qui s'en épancha...

MARIE L'EGYPTIENNE. — Par la grotte sacrée où l'on ensevelit le Seigneur! Par le bras tout-puissant qui me repoussa de la porte du sépulcre! Par ma pénitence de quarante années dans le désert!

LA MADELEINE. — Toi qui permets aux plus grandes pécheresses de t'approcher!

LA SAMARITAINE. — Toi qui es éternellement indulgente au repentir!

MARIE L'EGYPTIENNE. — A celle-ci, qui ne s'oublia qu'une fois, accorde la grâce qu'elle vient te demander.

MARGUERITE. — O vierge radieuse! Vierge incomparable! Daigne, ô daigne abaisser un regard propice vers celui que j'aimai sur la terre.

Le ciel se referme.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — J'entends les sons discordants d'une musique odieuse! Cela vient d'en haut, comme le jour détesté. C'est cette maudite engeance qui vient sournoisement essayer de me ravir ma proie... Ils m'en ont déjà escroqué plus d'une... (Des angelots descendent l'escalier et courent sus aux diablotins.) Tenez ferme, vous autres!

Une pluie de roses tombe du plafond sur le lit de Faust.

UN ANGELOT. — Roses éblouissantes, messagères embaumées, apportez le paradis à celui qui va mourir.

MÉPHISTOPHÉLÈS, aux diablotins. — Pourquoi baisser la tête et reculer? laissez choir leur neige. Elle ne tardera pas à se flétrir et à fondre sous votre haleine. Soufflez tous ensemble sur leurs fleurettes...

Les diablotins avancent.

UN ANGELOT. — Tombez, fleurs célestes! Tombez, riantes émanations de l'amour! Le ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui aiment!

Les diablotins reculent et s'enfuient.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Honte à ces misérables! Les voilà qui retombent dans l'enfer!

UN ANGELOT. — Tournez-vous vers la lumière! Ceux qui se damnent, que la vérité les sauve, et qu'ils se délivrent du mal! Tous réunis, enlevons cette âme purifiée par l'amour.

Les angelots remontent.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Les voilà qui s'envolent avec leur butin. Un trésor unique m'est enlevé! Cette grande âme, qui s'était donnée à moi, ils me l'ont subtilement escamotée. Une sotte amourette a eu raison de ma science! A qui me plaindre, maintenant?

UN ANGELOT. — Tout ce qui se passe ici-bas n'est qu'apparence. Mais c'est le charme éternel de la femme qui nous élève aux cieux.

RIDEAU

La mort de Faust.

PAUL HERVIEU

Portrait par Léon Bonnat.

BAGATELLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

PAUL HERVIEU

Représentée pour la première fois, le 28 octobre 1912, à la Comédie-Française.

Mlle Cerny. Mlle Géniat. M. A. Lambert Mme Bartet, M. Grand. M. Truffier. M. P. Hervieu. M. Claretie. Mme Pierson.

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE, PENDANT UNE RÉPÉTITION DE « BAGATELLE ».

PERSONNAGES

Gilbert de Raon	MM. ALBERT LAMBERT.	*Florence de Raon*	Mmes BARTET.
Jincour	GEORGE GRAND.	*Mme Orlonia*	PIERSON.
Galéard	PAUL NUMA.	*Raymonde*	LECONTE.
Chambrès	GEORGES LE ROY.	*Micheline des Nismes*	BERTHE CERNY.
Vureuil	LÉON BERNARD.	*Mlle Andrée*	GÉNIAT.
Sarsy	JEAN WORMS.	*Edwige*	MAILLE.
	Un Domestique	M. CHAIZE.	

Copyright by Paul Hervieu. 1913 — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Micheline. Gilbert. Florence.

SCÈNE XVI. — Florence : *« Voici la situation, je dois succéder à Micheline dans sa chambre... »*

BAGATELLE

ACTE PREMIER

Un salon de château. Au fond, grande baie donnant sur la terrasse avec vue du parc. Au deuxième plan, à droite, porte du vestibule. A gauche, porte d'un hall. Au premier plan, à droite, entrée d'un petit salon qui n'a point de porte. C'est l'après-midi, au mois d'août.

Scène première

M^me^ ORLONIA, UN DOMESTIQUE

Au lever du rideau, M^me^ Orlonia, assise devant une table à écrire, ferme une suite d'enveloppes. Le domestique, s'étant acquitté d'un essuyage, revient du petit salon.

M^me^ ORLONIA. — Vous profitez de ce que je regarde rarement dans ce petit salon pour en faire un nid à poussière. Vous avez vu toute celle que vous aviez laissée sur le bureau?

LE DOMESTIQUE. — Il n'en restait pas tant que ça!

M^me^ ORLONIA. — Réclamez-vous qu'on vous en ait pris? C'est moi, avec mon doigt.

LE DOMESTIQUE. — Je demande pardon à Madame.

M^me^ ORLONIA. — Bon! bon!... Rappelez à M^lle^ Andrée que j'ai besoin d'elle.

LE DOMESTIQUE. — La voici.

Le domestique sort.

Scène II

M^me^ ORLONIA, M^lle^ ANDREE

M^me^ ORLONIA. — Ah! mon enfant, j'ai à vous charger de quelques courses au village.

M^lle^ ANDRÉE. — Bien, madame.

M^me^ ORLONIA. — Vous déposerez à la mairie cette enveloppe. C'est la dot de la rosière que l'on marie dimanche... Vous porterez cette autre somme à M. le curé: je la lui ai annoncée pour le paroissien et la paroissienne qu'il a décidés à régulariser leur union... Je me sers de vous, chère petite, pour toute chose, sauf pour votre emploi officiel. Ça ne vous désoblige pas?

M^lle^ ANDRÉE. — Je suis trop heureuse, madame, d'être à vos ordres!

M^me^ ORLONIA. — Il a suffi naguère que l'on me signale votre triste situation pour que je me charge de vous... Mais qu'est-ce qui vous faisait vous proposer comme lectrice!

M^lle^ ANDRÉE. — Je ne pouvais m'attribuer que cette aptitude.

Mme Orlonia. — Il est impossible de l'avoir moins! Vous êtes assurément intelligente. Vous avez même de la répartie...

Mlle Andrée. — Oh! madame!

Mme Orlonia. — Si! si!... Depuis que mon vieil ami Vureuil est ici, je vous ai entendue le rembarrer à merveille... Vous vous exprimez naturellement bien. Comment ne lisez-vous pas de même?

Mlle Andrée. — On m'a fait travailler la diction.

Mme Orlonia. — Oui: feu votre tante qui jouait le répertoire en province... Que voulez-vous? Votre façon de lire me plonge instantanément dans un sommeil cataleptique. J'aurais peur que l'on m'enterre vivante.

Mlle Andrée. — Tout ces soirs-ci, Mme des Nismes a désiré que je lui fasse la lecture.

Mme Orlonia. — Pour l'endormir.

Mlle Andrée. — Non. Elle est attentive.

Mme Orlonia. — Vous avez affaire à une personne qui dort les yeux ouverts. C'est un cas, que je serais curieuse de contrôler.

Mlle Andrée. — Mme des Nismes sera partie demain.

Mme Orlonia. — Il faudrait, effectivement, que je me dépêche... D'ailleurs, passons aux soins du moment: vous prendrez à la poste des mandats conformément à cette liste. (Elle parcourt le texte d'une feuille volante avant de s'en dessaisir.) Je profite d'une rentrée d'argent pour justifier le titre de bienfaitrice que l'on a tenu à me décerner dans une kyrielle d'œuvres: sociétés de secours, asiles, crèches... Il y en a! il y en a!... Même, il y en a qui m'ébouriffent un peu: « L'Amicale des Bonnes à tout faire », « La Maternelle du Vice précoce »... Plus loin, cette association-ci qui s'appelle: « La Coopérative du Repeuplement »... J'en distingue le but, mieux que les méthodes. Mais en voilà une autre qui me semble travailler pour le contraire: « La Prévoyante des Familles déjà trop nombreuses »... Hum!... Enfin, ce sont de si braves gens qui m'ont fourrée dans ceci et dans cela!... Et puis, la chair est faible, et c'est toujours compatir à ce qui l'intéresse... J'avais une dernière commission à vous donner?... Ah! oui! faites encore ce petit envoi de ma part, mademoiselle Andrée: c'est le trimestre de votre bébé.

Mlle Andrée, très émue. — Madame!... Une si prévenante bonté!... Tant d'indulgence!... Je ne mérite pas...

Mme Orlonia. — Calmez-vous, petite!... Auprès de moi, on a souvent pleuré de ces choses-là; mais je n'oblige pas à en rougir. Vous vous lamenterez de ne pas être une sainte lorsque les hommes seront des saints... Vous avez été crédule. Vous êtes une fille charmante qui profiterez de l'expérience. Ce sera de bonne guerre... Allons! il est quatre heures et demie. Faites prévenir au golf et au tennis que le thé va être servi. N'oubliez pas de goûter vous-même avant de sortir...

Mlle Andrée. — Merci, madame. (Elle sort.)

Mme Orlonia, à Raymonde qui entre. — Je me trempe les mains dans l'eau, et je reviens.

Un signe d'assentiment lui répond; et elle sort.

Scène III

RAYMONDE, puis VUREUIL

Vureuil. — Qu'avez-vous à chercher dans ce salon?...

Raymonde. — Mes gants... mon sac... N'importe quoi...

Vureuil. — C'est-à-dire que vous vous sauvez de moi?

Raymonde. — En quelque sorte.

Vureuil. — Pourquoi, jolie Raymonde?

Raymonde. — Parce que vous me poursuivez.

Vureuil. — Avez-vous peur que je vous compromette aux yeux de notre châtelaine?

Raymonde. — Oui, Vureuil, oui.

Vureuil. — Vous ne pouvez pas articuler cela sans rire. Vous savez bien que Mme Orlonia favorise les douces inclinations?...

Raymonde. — Comme beaucoup de femmes de son âge, elle se plaît à manigancer des mariages.

Vureuil. — Elle a une prédilection, c'est vrai, pour le bon motif.

Raymonde. — Nous sommes d'accord.

Vureuil. — Oui, mais, en face du mauvais motif, un attendrissement la désarme. Sa franchise d'instinct, sa belle santé, son cœur ami de la nature sympathisent avec ce que j'appellerai tout court : le motif.

Raymonde, marquant que l'expression porte bien son sens. — Oui.

Vureuil. — Même à l'exclusion de tout droit conjugal, l'idée qu'il y a sacrifice au petit dieu la fait palpiter de bienveillance. Ses sévérités, si elle en a, seraient plutôt contre le flirt, le marivaudage, la coquetterie à froid, l'intrigue sans... motif.

Raymonde. — Mme Orlonia, j'imagine, a été fort galante?

Vureuil. — La brave créature a été inattaquable dans ses trois mariages, dans ses trois veuvages...

Raymonde. — Elle aura eu motif... suffisant.

Vureuil. — Pour en revenir à vous, il est donc avéré que notre hôtesse ne vous inquiète pas. Votre mari est à chasser l'aurochs dans les monts Karpathes. Et je ne distingue, en ce château, personne à qui vous deviez compte de vos actions...

Raymonde. — Vous avez ouvert une enquête?

Vureuil. — Les deux jeunes hommes font la cour à Mme des Nismes qui, du reste, n'est pas pour eux. Jincour vient d'arriver, mais pas à votre intention. Quant à Sarsy...

Raymonde, vivement. — Ne me parlez pas de cet individu!

Vureuil. — Tiens! Tiens!

Raymonde. — Mais non! mais non!

Vureuil. — En tout cas, il se consacre visiblement à une autre que vous.

Raymonde. — Je n'y ai même pas fait attention.

Vureuil. — Vis-à-vis de vous, je suis par conséquent le seul ici qui prétende...

Raymonde. — A quoi, Vureuil?

Vureuil. — Je voudrais vous associer dans un hommage avec moi au pur dix-huitième siècle.

Raymonde. — On connaît votre marotte. Laissez-moi tranquille.

Vureuil. — C'était le temps où j'aurais dû vivre!

Raymonde. — Mais oui. Vous auriez laissé des mémoires qui vous rendraient amusant aujourd'hui.

Vureuil. — Ah! l'époque délicieuse!... Un rapide accord et un souriant adieu! De fugitives faveurs! Une reconnaissance éternellement légère.

Raymonde. — Mais on n'a jamais attiré les femmes en faisant miroiter à leurs yeux que ça ne durera pas. Il a fallu, de tout temps, leur raconter le contraire... Vous l'ignorez?... A votre âge?

Vureuil. — A mon âge, j'évite précisément ce qui sied à de plus jeunes. Jadis, j'ai pratiqué le

serment que nous nous embarquions, Elle et moi, pour on ne savait combien d'années, mais, au minimum, pour toujours... En vieillissant, j'ai considéré ce que j'aurais de déplaisant à me promettre pour longtemps encore. Est-ce que je voudrais faire songer au Vureuil que je serai peut-être l'an prochain?

RAYMONDE. — Et votre tactique vous procure, dans le monde, des accueils favorables?

VUREUIL. — Sans cela, je ne m'occuperais plus qu'à mes orchidées ou à mes tendres porcelaines de Sèvres. C'est attrayant aussi.

RAYMONDE. — Comment une femme, d'un certain rang social, peut-elle être d'une facilité qui vous autorise tant à la mépriser!

VUREUIL. — Je proteste énergiquement! Je n'ai pas un souvenir, en ce genre, qui ne soit respectueusement affectionné.

RAYMONDE. — Il va de soi que vous autres, messieurs, vous trouviez votre compte dans des aventures aussi peu sentimentales. Vous êtes tellement plus matériels que nous!... Mais je m'étonne que cela puisse tenter mes pareilles.

VUREUIL. — Ah! les chères mignonnes!... Elles qui sont la grâce et l'imprévoyance, que n'ont-elles pas des ailes pour planer au-dessus des difficultés de la vie!... J'en ai vu perdre leurs belles couleurs parce que d'insolentes réclamations les relançaient. Pas moyen d'avouer sa gêne au mari, sans qu'il fulmine. Et si l'on a même un grand ami, ce serait profaner les choses du cœur que de recourir à lui... Mais vis-à-vis de moi!... avec un admirateur aussi discret que moi!...

RAYMONDE, avec sécheresse, et se levant. — Pour qui me prenez-vous?

VUREUIL, innocemment. — Qu'y a-t-il?

RAYMONDE. — Vous me faites entrevoir une perspective où l'on est payée!...

VUREUIL, avec indignation. — Quelle horreur!... Ne me redites jamais cet affreux mot!

RAYMONDE, déjà dominée par la vigueur de la protestation. — Mais cependant?...

VUREUIL. — Vous interprétez avec une injustice! Ah çà! riche comme je suis, j'ai une mission, j'ai mes devoirs! Si je m'adjugeais du bonheur auprès d'une femme qui, elle, aurait une dette en souffrance, mais je serais un monstre!... Vous vous êtes représenté que je pourrais avoir un tel égoïsme?... Vous m'en avez cru capable?... Ah! c'est mal à vous!... J'en suis affligé, blessé!...

RAYMONDE, contrite. — Je n'ai pas voulu vous fâcher. Ne vous faites pas de chagrin.

VUREUIL. — On ne se doute pas de la fortune que j'ai. Elle me pèse. (Mélancoliquement.) Je touche des revenus à ne savoir qu'en faire!

RAYMONDE, compatissante. — Pauvre Vureuil!

VUREUIL. — Non, mais je dis que je suis le véritable obligé quand cette surabondance de biens peut me servir à dérider un jeune front, ou encore pour ajouter un rayonnement à quelque joli visage.

RAYMONDE. — J'ai été vive à votre égard... Je reconnais que, visiblement, vous avez beaucoup de bonté.

VUREUIL. — C'est qu'aussi le luxe de la personne féminine, le raffinement des toilettes, je leur rends une espèce de culte. L'envie de s'embellir est une inspiration devant laquelle je tombe à genoux. Et c'est dans de pareils principes chez moi que vous auriez découvert une offense! une proposition louche!

RAYMONDE. — Assurément, les choses présentées ainsi...

VUREUIL. — Mais qu'est-ce que vous aviez compris?

RAYMONDE. — Cela m'avait fait l'effet d'une offre d'argent.

VUREUIL, prenant les cieux à témoin. — Oh!... Oh!... Est-il permis!...

Scène IV

LES MÊMES, Mme ORLONIA

Mme ORLONIA. — J'ai un télégramme à lire. Mais j'ai égaré mon face-à-main.

VUREUIL. — Je vous le cherche.

RAYMONDE. — Est-ce que M. et Mme de Raon ne devaient pas être amenés par le train que l'on a entendu tout à l'heure?

Mme ORLONIA. — Non: c'est seulement leur bagage avec une femme de chambre. La fâcheuse réputation de nos lignes de chemins de fer leur a fait craindre du retard. (A Vureuil qui lui remet le face-à-main.) Merci... Ils voyagent en automobile.

VUREUIL. — Bravo! De cette manière, on ne dépend ni de l'Etat, ni de rien.

Mme ORLONIA, ayant lu le télégramme. — Ils ont une panne.

VUREUIL, collé. — Ah!... Oui!... Mais ça, contre qui voulez-vous qu'on crie?

Mme ORLONIA. — D'après l'heure, et l'endroit où ils étaient, leur arrivée est prochaine.

RAYMONDE, désignant de nouveaux personnages. — En attendant, voici nos deux plus brillantes raquettes.

Scène V

LES MÊMES, EDWIGE, SARSY

Mme ORLONIA. — Ah! Edwige!... Venez vite causer avec moi.

EDWIGE. — Avec plaisir, madame.

Elles prennent place toutes deux au premier plan. Les autres, au fond.

Mme ORLONIA. — M'annoncez-vous enfin vos fiançailles?

EDWIGE. — Non.

Mme ORLONIA. — Est-ce que Sarsy ne vient pas de vous renouveler sa demande?

EDWIGE. — Il n'y a pas manqué.

Mme ORLONIA. — Vous m'avez confié qu'il vous plaisait?

EDWIGE. — J'ai infiniment de goût pour lui.

Mme ORLONIA. — Qu'est-ce qui vous arrête?... Sous tous les rapports, l'union est bien assortie.

EDWIGE. — Qui sait!

Mme ORLONIA. — Quelle est cette réticence?

EDWIGE. — J'aurais un embarras à m'expliquer.

Mme ORLONIA. — Avec moi?

EDWIGE. — Même avec vous, chère madame.

Mme ORLONIA. — Ne me sentez-vous pas une sollicitude bien encourageante?

EDWIGE. — Mon Dieu, si! madame... Vous êtes maternelle.

Mme ORLONIA. — Par conséquent, dépêchez-vous de parler?

EDWIGE. — Peut-être avez-vous le souvenir du grief qui m'a fait obtenir l'annulation de mon mariage?

Mme ORLONIA. — Ah! certes, pauvre petite!... Défaut de consommation?

EDWIGE. — Oui.

Mme ORLONIA. — Pauvre! pauvre petite!

EDWIGE. — J'en suis demeurée universellement méfiante.

Mme ORLONIA. — C'est excessif! C'est fou!

EDWIGE. — C'est un état nerveux, oui.

Mme ORLONIA. — Voyons, Edwige ?... (Indiquant Sarsy.) Ce beau garçon! Ce bel homme!

EDWIGE. — L'autre était tout aussi imposant.

Mme ORLONIA. — Votre sérieux m'interloque !... Que voulez-vous que je réponde!

EDWIGE. — Mais, par exemple, si vous aviez connu à celui-ci quelque liaison?

Mme ORLONIA. — Ce serait péremptoire... J'essaie de me rappeler... Je ne parviens à reconstituer quoi que ce soit... Je n'ai été mise au courant de rien.

EDWIGE. — Vous voyez?

Mme ORLONIA. — Tout ce que j'en peux conclure, c'est que Sarsy serait un homme discret...

EDWIGE. — Ou bien que j'ai, cette fois, un avertissement de l'instinct.

Mme ORLONIA. — Vous extravaguez, j'en jurerais! Ça n'est pas raisonnable... A mon avis, du moins... En vérité, vous auriez bientôt fait de me communiquer votre phobie. Je ne sais plus où j'en suis.

SARSY, s'étant approché. — Je pensais trouver ici les Raon?

Mme ORLONIA, distraitement. — Leur auto a eu un défaut de consommation.

SARSY. — Quoi?

Mme ORLONIA, se ressaisissant. — Je veux dire qu'ils ont été retardés... Mais, les uns et les autres, allez toujours prendre votre thé.

VUREUIL. — Vous nous accompagnez, chère amie?

Mme ORLONIA. — Non. Je m'abstiens. J'ai, du reste, à m'entretenir un peu avec Sarsy.

SARSY. — Bien volontiers.

VUREUIL, à Raymonde et à Edwige. — Passez, mesdames.

EDWIGE, à Raymonde. — Venez-vous?

RAYMONDE. — Mais oui.

Vureuil, Edwige, Raymonde sortent.

Scène VI

Mme ORLONIA, SARSY

Mme ORLONIA. — Edwige m'a confié vos projets à son égard.

SARSY. — Ses intentions à elle, vous les a-t-elle aussi confiées?

Mme ORLONIA. — Elle différera sa réponse définitive jusqu'à ce qu'elle ait une idée bien exacte de votre... personnalité, de votre caractère... en général...

SARSY. — C'est parfait.

Mme ORLONIA. — Quoi? Vous ne regimbez pas contre les délais?... Mais vous êtes un prétendant d'une espèce exceptionnelle!

SARSY. — Vous me faites là un mérite, madame dont je suis confus...

Mme ORLONIA, suggestive. — Quelquefois, je sais la liquidation d'une vie de garçon a besoin elle-même d'un peu de temps: la brusquerie doit être évitée... Un reste d'attache traîne encore...

SARSY, sentencieusement. — On a de ça un tas d'exemples!

Mme ORLONIA. — N'est-ce pas, mon ami?... Vous ne risqueriez donc nullement de vous nuire, en me confessant si ce cas est le vôtre?

SARSY. — Moi, madame! Oh! non! Pas le moins du monde!

Mme ORLONIA, un peu déçue. — Soit!... Je m'étais permis une conjoncture... L'intérêt que je porte à ma petite amie Edwige me fait étudier les conditions dans lesquelles vous aborderiez le mariage?

SARSY. — J'y apporterai un sentiment très... très recueilli.

Mme ORLONIA. — C'est déjà ça.

SARSY. — Mon but est de me créer un intérieur.

Mme ORLONIA, vivement. — Une famille?

SARSY. — Oh!... Les enfants!...

Mme ORLONIA, s'effarant. — Vous n'en souhaitez pas?

SARSY. — J'ai mes idées là-dessus.

Mme ORLONIA. — Ah!... voyons?... (Au domestique qui est survenu.) Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. — M. et Mme de Raon sont arrivés.

Mme ORLONIA. — Faites entrer.

Le domestique sort.

SARSY. — Je vous laisse recevoir.

Mme ORLONIA. — Nous reprendrons. (Sarsy sort. A elle-même:) C'est effrayant!

Scène VII

Mme ORLONIA, FLORENCE

FLORENCE. — Bonjour, madame.

Mme ORLONIA. — Enfin, vous voici!... Mais où est votre mari?

FLORENCE. — Gilbert est allé garer la voiture pour examiner ce qu'elle a dans le ventre.

Mme ORLONIA. — Venez, cependant, vous restaurer.

FLORENCE. — J'ai employé à cela notre arrêt... Et aussi à me faire brosser. Mais il s'en faut de beaucoup que je sois présentable.

Mme ORLONIA. — Vous êtes très bien ainsi jusqu'à l'heure de vous rhabiller. Laissez-moi vous dire tout de suite mon contentement de vous avoir. Vous vous étiez constamment dérobée à mes instances...

FLORENCE. — Une série d'empêchements...

Mme ORLONIA. — Ta, ta, ta!... Je m'y étais mal prise, sans doute. Mais, littéralement, nous en sommes encore à faire connaissance. Nous n'avons jamais échangé que des formules de politesse.

FLORENCE. — Cela m'a suffi pour démêler en vous tout une jeunesse de sentiments.

Mme ORLONIA. — Mon âme n'a pas trop vieilli, en effet, parce que je vis au milieu de clairs visages et de cœurs chauds. J'attire peu chez moi les gens de ma génération. Ils guetteraient mes rhumatismes pour soulagement de leurs propres infirmités. Je me fais un cercle dans lequel il n'est personne qui ne me paraisse être aimé, ou aimant, ou tout au moins aimable.

FLORENCE. — Ces conditions à remplir rendent bien flatteur d'être au nombre de vos invités. Nous vous en remercions, mon mari et moi.

Mme ORLONIA, en sainte-nitouche. — Je m'étais promis de faire rencontrer votre ménage avec quelques intimes.

FLORENCE. — Que d'attentions!

Mme ORLONIA, avec le regard scrutateur. — Pour l'instant, Jincour est là-haut à prendre possession de son logis. Il a débarqué juste une heure avant vous... Mais je présume que je ne vous apprends rien?

FLORENCE. — Jincour avait prévenu mon mari.

Mme ORLONIA, bénévole. — Parfaitement !... Et

Mme des Nismes va revenir du golf. Mais elle nous quitte demain. C'est une fatalité: à l'heure où je lui communiquais la nouvelle que vous seriez des nôtres, une obligation de départ s'est imposée à elle.

FLORENCE. — Micheline m'en a écrit tous ses regrets. Et c'est pour passer un moment avec elle que nous vous avons demandé la permission d'avancer d'un jour notre arrivée. Je n'osais pas songer à cet expédient. C'est mon mari qui m'a persuadée que vous ne jugeriez pas indiscret...

Mme ORLONIA, qui suit poliment son idée. — Comment donc!... Votre premier séjour chez moi, avec M. de Raon, débute ainsi sous les auspices pour vous de votre amie la meilleure, et, pour lui, de son meilleur ami.

FLORENCE, sentant des choses à préciser. — Madame, je vous prie de croire que, Gilbert et moi, nous sommes venus en considération de votre personne, avant tout.

Mme ORLONIA, modestement sceptique. — Je ne m'exagère pas l'agrément que je serais à moi seule... Toute ma prétention est de réunir ceux qui se plairont ensemble.

FLORENCE, avec insistance. — Je me plais partout où mon mari est avec moi. Et je ne crois pas me vanter en ajoutant qu'il se plaît partout où je suis.

Mme ORLONIA, loin de contester. — Vous me dites les choses que j'adore le plus! Ce serait mon rêve d'héberger des bonheurs exclusivement conjugaux. Je voudrais que ma maison en fût emplie!... Mais, dans trop de mariages, le feu sacré finit prématurément de crépiter. Et moi, j'aime que l'on s'aime, un peu, beaucoup, passionnément, comme le destin en décide, au gré de la marguerite. Alors je souscris à bien des contrats qui ne sont signés que de la main gauche. Et je m'en tiens à faire surtout la distinction chez les êtres entre les bons et les méchants. Ceux qui sont acerbes, vindicatifs, malfaisants, m'inspirent une répulsion insurmontable. Mais les tendresses, je ne peux pas leur en vouloir d'être illégitimes. Une douce sensibilité, j'en excuse les excès...

FLORENCE, d'un ton qui en finisse clairement. — Je vais vous paraître un peu province. Mais aussi, tant que Gilbert a suivi la carrière militaire, nous avons vécu dans de modestes garnisons. Je n'en ai pas rapporté cette largeur de vues que vous avez l'obligeance de m'exposer. En tout cas, voici douze ans que nous sommes unis, dans un accord inaltérable. Actuellement encore, soit que j'aie mon mari auprès de moi, soit qu'il m'ait quittée pour une heure ou pour une journée, j'éprouve, par sa présence, par son absence, toujours la même petite fièvre, le cher frisson qui me fait sentir qu'il est là, qu'il s'en va, qu'il revient...

Mme ORLONIA, gagnée, ravie. — Mais cette ardeur que vous avez, c'est exquis. Je vais raffoler de vous!... Il serait toutefois bien surprenant que, depuis votre retour dans la vie mondaine de Paris, les uns ou les autres n'aient pas cherché un peu à vous courtiser?

FLORENCE. — On n'esquive pas toujours des phrases trop flatteuses.

Mme ORLONIA. — Vous en souriez? Vous laissez dire?

FLORENCE. — Jusqu'à un certain point!... Vous savez qu'il y a des femmes qui s'évanouissent pour avoir cru entendre craquer les dents d'une souris dans la pièce où elles sont. Moi, je ne supporte pas bien ces regards, ces paroles, ces genres de compliments qui font l'effet de vouloir vous courir sur la peau.

Mme ORLONIA, légèrement soucieuse. — Oui, oui!... Voici ce que j'appréhende: vous allez être en présence d'hommes qui ont pour carrière, pour toute occupation, d'être galants...

FLORENCE. — Ah! oui... La mode à présent est d'avoir, en tout, des spécialistes.

Mme ORLONIA. — Je veillerai, de mon mieux, à ce que l'on ne vous obsède point. Mais, pour une phrase qui serait un peu risquée, vous n'allez pas infliger, à tel ou tel de mes hôtes, une de ces semonces qui glacent les quelques jours d'une vie en commun. Promettez-moi de tenir en bride vos susceptibilités?

FLORENCE. — Elles ont commencé de s'aguerrir, madame, depuis que j'ai l'honneur de vous écouter. (Apercevant un nouveau venu.) Ah! Jincour!

Scène VIII

Mme ORLONIA, FLORENCE, JINCOUR

JINCOUR, entrant. — Vous êtes là, chère amie!

FLORENCE. — Comme vous voyez.

JINCOUR. — Je ne vous demande pas où est Gilbert. Je l'ai aperçu, de ma fenêtre, s'hypnotisant en face de son moteur.

Mme ORLONIA, à Florence. — Trouvez bon, je vous prie, que j'aille jeter un dernier coup d'œil à votre installation.

FLORENCE. — Ne dois-je pas vous accompagner?

Mme ORLONIA. — Attendez que je vous envoie chercher.

FLORENCE. — Bien. (Mme Orlonia sort.)

Scène IX

FLORENCE, JINCOUR

JINCOUR. — Qu'est-ce qu'il y a?

FLORENCE. — Je suis un peu étourdie.

JINCOUR. — Par le vent de la route?

FLORENCE. — Par les propos de Mme Orlonia.

JINCOUR. — N'étiez-vous pas avertie à son sujet?

FLORENCE. — Mon mari aura craint d'augmenter ma réserve instinctive envers une vieille amie de ses parents, pour laquelle il a toujours eu des égards. Gilbert m'avait représenté Mme Orlonia comme une excellente dame, ayant le goût de la réception, mais, en même temps, adonnée aux œuvres de bienfaisance...

JINCOUR. — Et alors?

FLORENCE. — Sa bienfaisance me paraît s'étendre à des œuvres!...

JINCOUR. — Sans doute. Mais vous pouviez être prévenue par les surnoms significatifs dont cette demeure est gratifiée.

FLORENCE. — Je n'en connais qu'un. Et celui-là, jadis, a été, par ailleurs, d'usage royal.

JINCOUR. — Allez-y?

FLORENCE. — Bagatelle.

JINCOUR. — Ajoutez une syllabe: nous sommes, dit-on, au château de *la* bagatelle. Vous saisissez la nuance?

FLORENCE. — Elle est assez vive.

JINCOUR. — Cela m'amuse de vous voir, vous, l'Amazone des Préjugés, dans cette atmosphère de réalisme, sous ce régime de la juste mesure, où la bagatelle est traitée en bagatelle.

FLORENCE. — Je me fâcherais de votre persiflage, si je n'avais une gratitude à vous exprimer.

JINCOUR. — De quoi donc?

FLORENCE. — De ce que vous avez fait pour mon mari.

JINCOUR. — Je ne me remémore pas?...

FLORENCE. — Au lendemain de ce concours sportif, pour l'organisation duquel Gilbert vous avait aidé, on vous a fait déjeuner avec le ministre.

JINCOUR. — Effectivement.

FLORENCE. — Celui-ci vous annonça son intention de vous décorer.

JINCOUR. — Je n'en disconviens pas.

FLORENCE. — Vos instances ont alors obtenu que votre ami fût nommé à votre place.

JINCOUR. — Mais...

FLORENCE. — Ne contestez pas: un assistant m'a rapporté cette scène si gentille de votre part.

JINCOUR. — Je savais que Gilbert, depuis sa démission de l'armée, gardait un regret de l'injustice qui l'avait privé d'avoir la croix en s'en allant. J'ai été ravi de contribuer à cette petite réparation.

FLORENCE. — Il ne se doute pas du rôle que vous avez joué. Je vous ai réservé de le lui apprendre vous-même.

JINCOUR. — Je m'en garderai bien, chère amie! Si Gilbert était renseigné, il se ferait peut-être un scrupule d'avoir été substitué à moi. Pour ma propre satisfaction, je veux que rien ne se mêle de gâter la sienne.

FLORENCE. — Vraiment! votre conduite dans toute cette affaire me touche beaucoup.

JINCOUR, lui baisant la main. — Cela ne vous empêchera pas de me répéter que je suis le plus faux des amis.

FLORENCE, en bonne humeur. — Devant la preuve que votre affection pour Gilbert a de ces délicatesses, je suis abasourdie... Je ne me représente pas comment vous êtes le même homme qui se réjouirait de le tromper, qui s'ingénie à me pervertir.

JINCOUR. — Votre erreur est de poser en principe que l'amitié pour le mari serait inconciliable avec l'amour pour la femme. Vous ne regardez donc jamais autour de vous?

FLORENCE. — Il m'échappe qu'un ami puisse vouloir déshonorer son ami, le précipiter dans les catastrophes...

JINCOUR. — Voilà bien votre imagination, toujours au galop! Et ces idées toutes faites avec lesquelles on a théâtralisé le plus naturel élan de la sympathie humaine!... En avant la légende! les causes célèbres! Clytemnestre, n'est-ce pas?... L'arsenic dans les breuvages de l'époux!...

FLORENCE, dans un rire cordial. — Grand fou!

JINCOUR. — Eh bien, acceptez ceci comme un fruit savoureux de l'observation: la plupart du temps, une femme continue d'aimer mieux son mari que son amant.

FLORENCE. — Vos paradoxes me feraient bondir!

JINCOUR. — Si fait!... Par la multiplicité des liens, par la communauté d'intérêts, par une certaine intervention de la conscience, enfin, grâce à toutes les forces de l'ordre constitué, oui, très fréquemment, le mari est préféré. Dans la moyenne des cas, je vois la compagne se remettre mieux quand ce n'est pas du mari qu'elle devient veuve, mais de l'autre.

FLORENCE. — Alors, à quel propos cet autre? D'où vient la turpitude? Qu'est-ce qui déterminerait? Qu'est-ce qui explique?

JINCOUR. — C'est que l'existence conjugale, à la longue, prend quotidiennement l'aspect d'une morne côte à gravir. Un renfort survenant redonne la bonne ardeur à vivre qui s'était fatalement atténuée. Car il y a impossibilité qu'un couple se maintienne au degré initial.

FLORENCE. — Je connais un ménage dont la température n'a pas varié.

JINCOUR. — Allons donc!... Le soleil lui-même se refroidit!

FLORENCE. — Qu'est-ce qui dit ça?

JINCOUR. — La terre.

FLORENCE. — C'est une péronnelle! Il fait trop froid! Il fait trop chaud! Toujours elle est à se plaindre du thermomètre.

JINCOUR. — Et vous, ne vous plaignez-vous pas que votre mari ait le goût de la chasse, le goût du club, le goût des courses?...

FLORENCE. — Nullement.

JINCOUR. — Ne vous en êtes-vous jamais plainte?

FLORENCE. — Oh! très modérément... naguère...

JINCOUR. — Ces goûts de votre mari sont-ils en décroissance?

FLORENCE, supputant. — Non... non...

JINCOUR. — Sont-ils en progrès?

FLORENCE. — Ce n'est pas bien sensible.

JINCOUR. — Si vous les contrariez moins, tandis qu'ils augmentent un peu, faites vous-même la déduction.

FLORENCE. — A quoi cela vous avancerait-il de me démontrer que Gilbert et moi nous ne serions plus aussi attachés l'un à l'autre. Je vous en voudrais mortellement!

JINCOUR. — Mais vous commenceriez à comprendre d'où je tire une petite espérance.

FLORENCE, s'impatientant. — Votre état d'esprit me suffoque!... Je reconnais qu'il vous est commun avec beaucoup d'hommes qui, sur le reste, sont également des types de loyauté scrupuleuse, d'élégance morale. Vous et vos pareils, vous ne manqueriez pas, pour tout l'or du monde, au précepte de ne mentir aucunement. Vous jugez le mensonge comme un acte crapuleux, excepté si c'est envers un mari!... Avec celui-là, vous acceptez de mettre dans vos relations journalières n'importe quelle hypocrisie, des simagrées de filou, des ruses de laquais...

JINCOUR. — Autant déblatérer contre la guerre: les meilleures gens du monde en temps de paix sont prêts à tout commettre, par le fer et par le feu, dès la déclaration des hostilités. Les choses de l'amour sont pareillement restées en dehors de la civilisation.

FLORENCE. — Voyons, Jincour, ça fait douze ans que vous m'avez été présenté, quand je devenais la femme de Gilbert. Nous avons été, pendant une durée infinie, d'excellents camarades, sans une équivoque de votre part, sans une velléité répréhensible. Et, soudain, depuis quelques mois, vous avez adopté une autre attitude. Ce n'est pourtant pas après tant d'années que l'amour se déclare!

JINCOUR. — A vous entendre, le coup de foudre serait nécessaire? Et il doit se produire immédiatement, ou jamais?... Encore un préjugé, charmante amie! Apprenez que le sentiment amoureux se fait jour quand il veut, et aussi bien à travers le temps perdu. Il suffit d'un incident, d'une sensation fortuite. Tenez: je connais un garçon élevé près de sa cousine. Il passa toute la première partie de sa carrière à n'y pas faire attention. Dans sa trente-cinquième année, il en tomba subitement amoureux fou, par suite d'une simple erreur de cabine aux

bains de mer: le trouble dans lequel il recula!... Le cri qu'elle avait eu pour tout vêtement!... C'était un homme esclavagé.

FLORENCE, ayant un rire, encore, de camaraderie. — Un cas pareil! Je crois bien! Il lui devait de l'épouser!

JINCOUR. — Elle était mariée. Il a réparé dans la mesure du possible: il est son amant.

FLORENCE. — Mais vous n'avez à vous réclamer, vous, d'aucun prétexte analogue.

JINCOUR. — Ce fut un soir, où nous n'étions que tous les trois, chez vous... Vos corvées mondaines de l'après-midi vous avaient imprimé une lassitude négligente. Vous vous étiez jetée dans une robe de chambre et sur un divan: je vous revois prendre la pose idéale de la Danaïde qui maintient son amphore. Vous aviez enguirlandé votre tête de vos bras nus...

FLORENCE. — S'il vous plaît! Pas de mots qui déshabillent!

JINCOUR. — Je soulignais, en passant, comme quoi la femme d'un ami a le privilège de provoquer les tentations, par les façons cordiales qu'elle a de se gêner peu au fumoir, en trio. Un monsieur avec lequel on n'échange que des billets de faire part et des coups de chapeau, sa femme vous laisse indéfiniment tranquille : on n'a pas, de sa part, ces aperçus qui rapprochent de l'alcôve... Bref, à cette date-là, j'ai conçu la pensée, la frénésie, que le sourire, dont vous étiez languissamment parée, fût un jour cueilli par mes lèvres...

FLORENCE. — Je vous ordonne de vous taire. Je rougis pour vous que vous en soyez venu à m'exposer ce caprice accidentel, ce libertinage maladif...

JINCOUR. — Dans votre enfance, vous vous émerveilliez du conte qu'un beau prince se mourût de désir, rien qu'à contempler la pantoufle de Cendrillon. Tous les médecins légistes vous répondront que le dépravé incontestable, c'était ce fils de roi. Je suis, moi, dans la saine tradition de l'homme adulte.

FLORENCE, fâchée décidément. — Votre cynisme, votre ironie cavalière vous ont probablement valu le gage que l'on réussissait ainsi auprès d'autres femmes. Sachez qu'en vous départant, à mon égard, de la réserve qui m'était due, vous aviez tout juste une seule chance de me sembler excusable. Il vous aurait fallu pouvoir invoquer ce qu'il y a parfois de supérieur dans la passion la plus coupable: une lutte affreuse contre soi-même... une adoration sans avenir... Enfin, un état de noblesse dans lequel l'âme parle plus haut que les appétits!... J'aurais été tout autant rebelle à vos intentions; mais je ne serais pas offensée de la même façon. Je ne me sentirais pas aussi froissée, salie...

JINCOUR. — Oh! chère amie!...

FLORENCE. — Ceci est dit, une fois pour toutes. Ce genre d'entretien que vous n'aviez jamais poussé si loin, si vous vous permettiez d'y revenir, je m'engage à vous le faire regretter.

JINCOUR. — Qu'est-ce que vous feriez?

FLORENCE. — Oh! Ça ne traînerait pas!... Gilbert est toujours à entamer votre éloge. Au premier mot, cette fois-là, je lui saute au cou...

JINCOUR, feignant l'effroi. — Et vous l'étranglez?

FLORENCE. — Je l'embrasserai avec une tendresse profonde, en l'appelant: « Grosse bête! »

JINCOUR. — Et puis?

FLORENCE. — Oui, l'embarras m'arriverait aussitôt!... Vous y avez compté!... C'est évident que j'hésiterais à faire souffrir mon mari dans sa candeur d'honnête homme, dans son aveuglement sur vous!...

JINCOUR. — Vous voyez donc que votre menace ne tient pas?... Et, d'ailleurs, des propos trop légers méritent que vous ne les preniez que légèrement. Les miens ont roulé sur un sujet qui est, par définition, l'échange des fantaisies. Et j'en devise dans une résidence dont nous rappelions, tout à l'heure, la dénomination de frivolité.

FLORENCE. — On ne badine pas avec la bagatelle! Je souhaite que vous l'appreniez, un jour, à vos dépens. Ce serait joliment bien fait pour vous. (A Mme des Nismes qui entre.) Ah! Micheline!

Scène X

LES MÊMES, MICHELINE, GALEARD, CHAMBRES, venant tous trois du golf.

MICHELINE. — Te voilà!... Quelle joie!

Les deux femmes se jettent dans les bras l'une de l'autre.

FLORENCE. — Il y a un siècle que l'on ne s'était embrassées!

MICHELINE. — Il y a près de huit jours! (Désignant les jeunes gens entrés avec elle.) Tu connais Galéard? Chambrès?

FLORENCE. — De nom.

GALÉARD. — Nous vous avons été présentés, madame, à la revue du club. A nous deux, nous étions l'éléphant.

FLORENCE. — Ah! oui!

GALÉARD. — C'était moi qui faisais le train de devant.

FLORENCE, lui tendant une main qu'il baise. — Mes compliments. (A Chambrès, de même.) Je ne vous félicite pas moins.

CHAMBRÈS, non sans modestie. — Oh!... mon rôle!...

FLORENCE, avec une gravité qui rend justice au mérite. — Si! Si!

MICHELINE. — Dis-moi, chérie?

FLORENCE. — Quoi, chérie?

JINCOUR. — Nous faisons place à vos épanchements.

MICHELINE. — Que l'un de vous m'apporte à boire une chose fraîche, quand j'aurai moins chaud. Dans quelques minutes.

CHAMBRÈS. — Ce sera fait.

GALÉARD. — Oui. (Les hommes sortent.)

Scène XI

FLORENCE, MICHELINE

FLORENCE. — Quelle déception que ton séjour prenne fin déjà!

MICHELINE, d'un air très convaincu. — On compte absolument sur moi, là-bas.

FLORENCE. — Tu m'as envoyé, sur ce déplacement imprévu, des explications si entortillées!... Elles m'ont paru, figure-toi, n'être que des prétextes?

MICHELINE, prudemment. — Qu'as-tu donc pensé?

FLORENCE. — Que peut-être, on te réclamait, à l'improviste, pour une entrevue, une perspective de mariage...

MICHELINE, allégée. — Il n'est pas question de ça.

FLORENCE. — Il me semblait bien aussi que tu m'en aurais parlé. N'est-ce pas, tu me racontes tout?

MICHELINE. — Certainement.

FLORENCE. — Je suis hantée littéralement par le désir que tu refasses ta vie.

MICHELINE. — Débarrasse-toi de ça.

FLORENCE. — Depuis longtemps déjà, tu devrais avoir bien remplacé le mauvais mari que tu as perdu! A ton âge, une femme ne reste pas seule! Tu te prives de bonheur, et tu encourras la médisance. Pas plus tard qu'hier, j'en causais avec Gilbert...

MICHELINE, attentive. — Qu'est-ce que tu lui disais?

FLORENCE. — Je lui disais que ton humeur s'assombrit, que tes allures se modifient...

MICHELINE. — Mais non!

FLORENCE. — Mais si!

MICHELINE. — Où prends-tu ça?

FLORENCE. — Tu es dans une agitation perpétuelle. A Paris, tu nous as subitement tiré ta révérence. Tu reprends ta course au moment où nous débarquons près de toi... J'ai fait remarquer à Gilbert que ce qu'il te faudrait, c'est un bel amour dans le cœur.

MICHELINE. — Qu'est-ce qu'il a répondu?

FLORENCE. — Il considère que tu n'es pas une femme comme les autres.

MICHELINE. — Qu'entend-il par là?

FLORENCE. — Comme de juste, tu ne t'es jamais confiée à lui aussi intimement qu'à moi. Il ne saurait t'apprécier avec autant d'exactitude.

MICHELINE. — Que croit-il de moi?

FLORENCE. — C'est entre nous?

MICHELINE. — Assurément!... Va donc?

FLORENCE. — Eh bien, il pense que tu possèdes plus de sagesse que de sensibilité.

MICHELINE. — Ah!

FLORENCE. — Il ne croit pas que tu ressentes un grand besoin d'aimer... C'est drôle, hein?

MICHELINE, pas amusée du tout. — Très drôle!

FLORENCE. — Je me souvenais, pendant ce temps-là, de certaines conversations que tu as eues avec moi.

MICHELINE. — Lesquelles?

FLORENCE. — Nous avons parfois bavardé fort librement. Et, pour ta part, tu t'exprimais en femme vertueuse, mais passionnée, très!

MICHELINE, vivement. — Tu l'as dit à Gilbert?

FLORENCE. — Je ne me le serais pas permis. Ne crains rien.

MICHELINE, d'un air malgré elle renfrogné. — Que craindrais-je?... Je ne pose pas pour être ce que je ne suis pas. Il serait normal, en somme, de ne point passer pour être autre que ce que l'on est. Puisque vous discutiez à mon sujet, tu aurais fort bien pu...

FLORENCE. — J'ai respecté tes confidences. Cela valait mieux, conviens-en?

MICHELINE. — Si tu veux?... Les apparences que j'ai, j'en dois prendre mon parti.

Scène XII

LES MÊMES, GALEARD, puis UN VALET DE PIED

GALÉARD. — Voici le rafraîchissement commandé.

MICHELINE. — Je vous remercie.

Elle boit au chalumeau d'un grand verre.

LE VALET DE PIED, entrant. — Madame prie madame de Raon de vouloir bien venir donner un avis pour les chambres.

FLORENCE. — Je vous suis. (Le valet de pied se retire.) A bientôt, chérie?

MICHELINE. — Oui, chérie. (Florence sort.)

Scène XIII

MICHELINE, GALEARD

GALÉARD. — Chambrès s'absorbe dans la confection pour vous d'un lemon-squash. Il y met tout son génie et tout son cœur.

MICHELINE. — Prévenez-le que je n'ai plus soif.

GALÉARD. — Je me suis promis de vous voir l'accueillir avec le dégoût de la satiété.

MICHELINE. — Vous perdez votre peine, l'un et l'autre, à faire les rivaux auprès de moi.

GALÉARD. — Je devine en vous une si admirable nature...

MICHELINE. — Moi! Cher monsieur!... Je suis une pimbêche, une poupée de bois!...

GALÉARD. — Quelle farce!

MICHELINE. — Je n'en suis pas plus fière que ça. Mais c'est ainsi que l'on me juge, quand, paraît-il, on me connaît bien. (A Gilbert de Raon qui entre.) Eh! mais! c'est vous!

Scène XIV

LES MÊMES, GILBERT

GILBERT, à Micheline. — Enchanté que l'on se retrouve...

MICHELINE. — Moi aussi.

GALÉARD. — Bonjour, Raon.

GILBERT. — Bonjour, Galéard.

MICHELINE, remettant son verre à Galéard. — Ayez l'obligeance d'enlever ça.

GALÉARD. — Oui. (A Gilbert.) Chambrès va se faire un plaisir de vous apporter le breuvage qu'il prépare.

GILBERT. — Ne l'envoyez pas. J'irai.

GALÉARD. — A votre gré. (Il sort.)

Scène XV

MICHELINE, GILBERT

GILBERT. — Est-ce que vous persistez dans votre décision de partir?

MICHELINE. — Je dois être à destination, demain soir. Je m'y suis formellement engagée.

GILBERT, indiquant l'entrée du petit salon. — Il n'y a personne par là?

MICHELINE. — On n'y va jamais... (Gilbert a été, d'un coup d'œil, explorer.) Ça ne communique avec rien.

GILBERT. — Alors, répondez?... Vous avez brusquement émigré ici lorsqu'il n'était pas question que je m'y rende. J'arrange les choses pour vous rejoindre. Et je constate aussitôt votre parti pris de ne plus rester jamais là où je suis.

MICHELINE. — Je persévérerai, de même, aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

GILBERT. — Ainsi, rien ne vous fait hésiter dans vos mesures de rigueur? Vous n'avez plus trace de cette grande amitié à laquelle je croyais tant!

MICHELINE. — Vous me demandez actuellement beaucoup plus que de l'amitié. Et c'est mal à tous les égards... D'abord, liée comme je le suis avec votre femme, pourrais-je accepter de trahir sa confiance, son affection?

GILBERT, avec dépit. — Cette pensée ne vous arrêterait guère si vous étiez le moins du monde amoureuse!

MICHELINE, piquée au vif. — Vous n'avez pas le droit de décréter que je n'ai aucune notion du devoir. Vous êtes aussi téméraire dans vos appréciations que dans vos actes. Et ce n'est pas peu dire!... Rappelez-vous comment vous vous êtes comporté!

GILBERT, indulgent pour lui-même. — Oui, j'ai été audacieux, imprudent... Mais vous m'avez repoussé;

c'était suffisant. Vous me punissez trop en me privant de votre présence, complètement.

MICHELINE. — Je suis la première à souffrir de cette interruption dans notre intimité. Elle m'était chère, croyez-le bien, tout autant vis-à-vis de vous que vis-à-vis de Florence. Quand vous aurez rendu possible de renouer paisiblement nos relations, j'en aurai un bonheur profond. Pour l'instant, je n'ai que cette prière à vous adresser: dépêchez-vous de redevenir raisonnable.

GILBERT, rageur, ironique. — Vous faites appel à ma raison! Vous chargez ma raison du soin que je renonce à vous!

MICHELINE. — Je ne vois pas ce que j'ai, en cela, exprimé de si ridicule?

GILBERT. — Ah çà! le frisson inconnu que je me promettais de vous? l'attrait de mystère que vous me représentez? Supposez-vous que c'est la conversation avec ma femme qui me les remplacera?... Vous plaisantez!... Mais je vais avoir besoin de faire des folies, de me procurer quelque distraction échevelée...

MICHELINE, mortifiée. — Vous allez chercher une maîtresse? Vous allez immédiatement courir après une autre femme que moi?... L'amour, dont vous me protestiez, n'avait pas plus de consistance que ça?... Fort bien!... Me voilà fixée sur votre compte. Vous vous êtes fait dans mon esprit un tort immense.

GILBERT. — Vous aviez en tête de ne jamais vouloir de moi... Qu'est-ce que j'ai perdu?

MICHELINE. — Par ma conduite envers vous, je me félicitais de servir ma pauvre amie. C'est uniquement pour elle que je m'afflige du résultat auquel j'ai abouti.

GILBERT. — Puisque vous formiez le souhait que je reste fidèle à mon foyer, il vous fallait prendre le parti de le fréquenter comme auparavant. Sous la violence de mes embrassements il vous fallait montrer un trouble quelconque, une palpitation, un peu d'angoisse. J'en aurais eu, moi, une illusion heureuse. Et peut-être bien que, sans m'accorder ensuite rien de plus caractéristique, vous m'attachiez à ne rêver que de vous, par un sentiment d'attente, de patience, d'espoir! Oui, vous étiez à même, par ces façons-là, de me retenir, entre ma femme et vous, indéfiniment.

MICHELINE. — Pouvais-je deviner que ce fût le bon moyen!... (Nerveusement.) Mais, du moment que vous êtes en quête de n'importe quelle femme, vous ne serez pas bredouille en ce château. Dès à présent, ou bien dans les arrivages de la semaine, vous trouverez ce qui est bien digne de vous.

GILBERT. — Faute de grives...

MICHELINE. — Oui, certes! Vous vous contenterez d'un autre oiseau! (Sautant sur n'importe quel argument qui lui passe par la tête.) Il y a cependant un détail auquel vous devriez réfléchir: non seulement vous avez en Florence une compagne exquise, mais vous êtes considéré comme ayant aussi en moi une amie véritable, une amie pas tout à fait ordinaire, enfin, presque plus qu'une amie... Et même qui sait si, au sujet de vous et de moi, l'on s'abstient de jaser?...

GILBERT. — Comment cela, jaser? Que voulez-vous que l'on prétende?...

MICHELINE. — Ce ne serait déjà pas si bête, puisque s'il ne tenait qu'à vous?... C'est à moitié vrai, en somme!...

GILBERT. — Mais ça ne rime à rien!

MICHELINE, lancée, à corps perdu, dans ses raisonnements féminins. — Je dis que la femme capable de prendre un homme aussi affectueusement entouré que vous l'êtes... je dis que détourner un homme qui passe sans doute pour être doublement aimé, et qui est, en apparence si totalement engagé, je dis que celle qui fera cela commettra quelque chose d'assez abject, de très laid... Je n'hésite pas à vous déclarer que cette femme-là ne pourra être qu'une grue.

GILBERT, qui n'a pas été sans voir qu'elle s'enferrait. — Au cas où j'improviserais une conquête, je ne me flatte pas d'y rencontrer l'équivalent de votre prestige, de vos allures morales ou physiques. Mais la personne compensera peut-être les charmes en moins par plus de dispositions que vous à l'émotivité!

MICHELINE. — Ah! mais, j'en ai assez de cette légende sur moi, dans laquelle vous vous complaisez! On a vite fait avec vous de passer pour n'avoir ni cœur ni sens. Qu'est-ce que vous en savez?

GILBERT, persécuteur, taquin, excité. — Le jour qui a marqué la rupture de nos bons rapports, le jour où mes bras vous saisissaient, je ne me suis pas dissimulé que je risquais tout pour jouer ma chance de vous émouvoir. Je vous étreignais, je vous adjurais de me céder, je vous couvrais de baisers!... Pas une minute, votre regard n'a chaviré! Pas un muscle de votre visage n'a tressailli!

MICHELINE, hors d'elle. — Vous ne comprenez donc pas que j'ai redouté, au contraire, d'amener le pire en vous révélant le désordre où j'étais.

GILBERT. — Que dites-vous?

MICHELINE. — Eh bien, oui! je suis aussi faible qu'une autre, aussi aimante!... Tandis que vous me serriez contre vous, si ç'avait duré une seconde de plus, je ne réponds pas de ce qu'il allait advenir de moi!

GILBERT. — Micheline, est-ce maintenant que vous êtes sincère?

MICHELINE. — Vous voyez bien que je parle, parce que je ne sais plus me taire. L'énervement est plus fort que ma volonté... Pourquoi, depuis la scène que nous avons eue, depuis cette lutte corps à corps, pourquoi me suis-je sauvée devant vous?

GILBERT. — C'était de vous-même que vous aviez peur?

MICHELINE. — J'avais senti que mon respect des droits de votre femme serait dorénavant une trop fragile barrière entre vous et moi...

GILBERT. — Vous m'aimez donc?

MICHELINE, évitant de répondre. — J'ai pris la fuite. Je vais la reprendre encore, parce que je serais à la merci d'une défaillance, d'un incident nouveau.

GILBERT, plein de désir, et se rapprochant. — Oh! Micheline!...

MICHELINE, qui voit arriver Florence par la gauche. — Prenez garde!

Scène XVI

LES MÊMES, FLORENCE

FLORENCE, à Gilbert. — J'étais à votre recherche...

GILBERT. — Je venais d'entrer.

FLORENCE, à Gilbert. — Voici la situation: je dois succéder à Micheline dans sa chambre, qui est la mieux exposée, la mieux meublée... (A Micheline.) Puisque l'on a renoncé à te retenir!

MICHELINE. — Oh! oui! Je n'ai pas un jour de plus à rester.

FLORENCE, à Gilbert. — On vous offre bien une chambre voisine de celle que je vais occuper pour cette nuit seulement. Mais il vous est loisible aussi

de vous loger, tout de suite, dans l'aile du château où j'irai demain prendre la place de notre amie...

MICHELINE. — Il sera temps quand je ne serai plus là?

GILBERT, en protestation. — Ah! je préfère ne pas avoir à déménager!

FLORENCE. — J'étais de cet avis.

MICHELINE. — Ça m'est égal, moi.

GILBERT. — Je vais rendre réponse.

FLORENCE, à Gilbert. — C'est ça. Faites porter vos affaires du côté où je vous rejoindrai (Se tournant vers Micheline.) après ton départ, vilaine!...

MICHELINE. — Je suis forcée... Il faut!...

Gilbert est sorti par la gauche.

Scène XVII

MICHELINE, FLORENCE

FLORENCE. — Tu vas me dire, chérie, si l'on fait de la grande toilette ici, pour le dîner?

MICHELINE. — Passablement.

FLORENCE. — Par exemple, quelle robe vas-tu mettre?

MICHELINE. — Oui... Causons de ça. Toi, chérie, quelles robes as-tu apportées?

FLORENCE. — Moi, chérie, comme robes, j'ai d'abord, ma robe bleue, tu sais bien...

Le rideau a fini de tomber, pendant que les âmes des deux femmes communient en ces questions.

RIDEAU

ACTE II

Même décor, aux lumières, après le dîner.

Scène première

Formant, à gauche, un groupe où l'on prend le café : EDWIGE, RAYMONDE, SARSY, CHAMBRES. Mlle ANDREE offre le sucre. Au fond, MICHELINE et VUREUIL. A droite, au premier plan, tasse en main, GILBERT, JINCOUR. Puis, Mme ORLONIA.

GILBERT. — Tu sais, mon vieux Jincour, que, maintenant, je suis délivré de mes névralgies. Mon vieux, c'est grâce à toi.

JINCOUR. — Mon intervention a été modeste.

GILBERT. — Mon vieux, j'avais rabroué Florence quand elle me conseillait de me soigner. C'est toi qui m'as traîné chez ce médecin par la peau du cou. C'est à la force de ton affection que je dois d'être guéri. Des amis comme toi, il n'y en a pas beaucoup!

JINCOUR, affectueusement. — Mais si! mon vieux, nous sommes des tas.

Mme ORLONIA, venant du dehors. — Quel beau soir!... (A Gilbert.) Votre femme demeure sur la terrasse en décolleté.

GILBERT. — La température y est la même que dans les salons.

Chambrès. Raymonde. Sarsy. Edwige. Galéard. Vureuil. Micheline. Mme Orlonia. Mlle Andrée. Gilbert. Jincour.

Mme ORLONIA, à Jincour. — Votre emménagement a-t-il trouvé tout en état?

JINCOUR. — Admirablement.

Mme ORLONIA, à Gilbert. — Chez vous aussi?

GILBERT. — On est comblé de vos prévenances : parfumerie, tabac d'Orient, timbres-poste, cachets d'antipyrine...

JINCOUR. — J'ai même, sur mon étagère, un de ces assortiments de livres que sont seules à fournir les vieilles bibliothèques de châteaux.

Mme ORLONIA. — Oui, des publications que leur vogue a fait successivement entrer là, et qui continuent à y dormir dans une bizarre promiscuité.

JINCOUR. — Ainsi, j'ai présentement à ma disposition: *Rocambole, Clarisse Harlowe...*

Mme ORLONIA. — Ah! la pauvre fille!... Elle s'est trop défendue!

JINCOUR. — J'ai encore *les Mémoires de Lacenaire...* du *Walter Scott... Estelle et Némorin...*

Mme ORLONIA. — Oh! des bergers et des bergères qui se donnaient des rendez-vous pour déguster des laitages!... C'est devenu fade.

GILBERT, à Jincour. — Tu me prêteras *les Mémoires de Lacenaire.*

JINCOUR. — Justement, je ne me réservais que ça!

Mme ORLONIA. — Je l'aurais prédit : les récits d'amour vieillissent, hélas!... Le crime, lui, ne se démode jamais. (Elle continue de s'entretenir avec ses deux interlocuteurs.)

EDWIGE, se faisant entendre dans le groupe de gauche. — Puisqu'on en est aux livres, j'aimerais à remettre la main sur un gros volume que j'avais commencé ici, l'autre année.

RAYMONDE. — Moi, je voudrais bien savoir où j'ai perdu ma boîte à poudre?...

SARSY, empressé. — Dans la salle à manger, sans doute.

RAYMONDE. — Voyez-y, je vous prie... demandez...

EDWIGE, à Raymonde qui hoche la tête comme si elle écoutait. — L'ouvrage en question se passe dans le Paris d'autrefois...

RAYMONDE, toujours à son affaire. — A moins que je ne l'aie oubliée dehors?... (Elle sort par la terrasse.)

EDWIGE. — Chambrès, vous qui lisez tous les feuilletons, aidez-moi à retrouver le titre: ce sont les malheurs d'une petite bohémienne?... qui a une chèvre?

CHAMBRÈS. — Attendez! J'y suis: elle est toquée d'un bossu?

EDWIGE. — Non: d'un capitaine du roi.

CHAMBRÈS. — Oui, je revois les personnages... C'est un écrit de... de...? Ah! on ne connaît que lui!... Notre hôtesse va nous rafraîchir la mémoire.

Mme ORLONIA, indiquant le hall à Gilbert et à Jincour. — Prenez les devants. Je vous envoie du monde pour le bridge.

GILBERT, évasivement. — Mais...

JINCOUR, de même que son ami. — Pour ma part...

Mme ORLONIA. — On n'y est pas rivé. On se remplace. On fait ce qu'on veut.

GILBERT et JINCOUR. — Fort bien... très bien!

Ils gagnent le hall.

Mme ORLONIA. — Venez-vous, Chambrès?

CHAMBRÈS. — A vos ordres, madame... Mais rappelez-nous d'abord quelle est cette sombre histoire parisienne, aux environs du moyen âge?... Où il y a le pire des mauvais prêtres?

Mme ORLONIA, sans hésitation. — Fulbert!

CHAMBRÈS. — Non! Une histoire inventée? un roman?

Mme ORLONIA. — Notre-Dame de Paris?

CHAMBRÈS, dédiant le renseignement à Edwige. — Voilà!

Il sort par le hall.

EDWIGE. — Oui! le beau Phœbus! Il m'avait électrisée! Un homme, pour qu'on l'adore, doit être un de ces conquérants de femmes!

Mme ORLONIA. — Il en existe encore, ma belle!... Qui sait même s'il n'en existe pas un de plus que vous ne le croyez. Ne broyons pas du noir! (Voulant l'acheminer vers le hall.) Allez toujours cartonner un peu.

EDWIGE. — Oh! non, madame! Je suis trop mazette. (Elle gagne la terrasse.)

Mme ORLONIA, à Micheline et à Vureuil. — Et vous autres?

MICHELINE, se dégageant de Vureuil. — Si vous avez besoin de moi...

VUREUIL, à Micheline qu'il suit. — Cela n'avait aucune importance, au dix-huitième siècle...

MICHELINE, s'esquivant. — On y a fini par trop perdre la tête.

Elle fait le geste du couperet et gagne le hall.

Mme ORLONIA, impérativement. — Vureuil?

Scène II

Mme ORLONIA, VUREUIL

VUREUIL. — Quoi, chère amie?

Mme ORLONIA. — Que faisiez-vous entendre à celle-là?

VUREUIL. — Mes petites variations sur le thème éternel.

Mme ORLONIA. — Ah çà! mon vieil ami, pensez-vous vraiment que vous serez encore aimé?

VUREUIL. — Moi?... Oh! non, je n'en ai plus la moindre chance... Mais des concessions restent possibles à obtenir qui ont avec l'amour l'analogie principale.

Mme ORLONIA. — Eh bien, je vous invite à ne pas obséder Mme de Raon.

VUREUIL. — Je sais vivre.

Mme ORLONIA. — Oui, oui!... Vous êtes un vieux papillon qui, de femme en femme, avez la façon légère pour consulter les essences et diversifier les tentatives. Mais, je vous le répète, laissez tranquille Mme de Raon. Elle est bien au-dessus de vos entreprises.

VUREUIL. — On a toujours le devoir d'essayer.

Mme ORLONIA. — La peste soit de vous! Je vous emmène au jeu. (A Raymonde qui revient de la terrasse.) Vous nous suivez?

RAYMONDE, vers la porte de la salle à manger. — J'ai à relancer Sarsy qui s'était chargé d'une perquisition.

Mme ORLONIA, voyant celui-ci entrer. — Il arrive.

Elle passe avec Vureuil dans le hall.

Scène III

RAYMONDE, SARSY

SARSY. — L'objet était introuvable... sous un coin de tapis. (Il lui remet une boîte à poudre dont elle fera usage pendant la durée de la scène.)

RAYMONDE. — Merci... (Voyant qu'il se dirige vers le hall.) Vous faites fausse route. (Indiquant la terrasse.) Elle est par là.

SARSY. — Elle qui?

RAYMONDE. — Edwige.

SARSY. — A quel propos me dites-vous ça?

RAYMONDE. — Vous venez de vous déranger pour moi. Je vous communique un renseignement. Les petits services entretiennent l'amitié.

SARSY. — Ah! s'il se pouvait que j'eusse retrouvé quelque sympathie en vous!

RAYMONDE. — Que vous importe?

SARSY. — Je serais affranchi de cette anxiété qui me prend chaque fois que vous êtes à causer avec Edwige.

RAYMONDE. — Que redoutez-vous?

SARSY. — J'ai conscience d'avoir mérité votre rancune. Vous seriez en droit de me desservir dans vos propos.

RAYMONDE. — Je me dispense de jamais faire allusion à vous.

SARSY. — Je ne souhaite pas plus, de votre part.

RAYMONDE. — Si vous y teniez, pourtant, je pourrais avoir l'élégance de chanter vos louanges à Edwige?

SARSY. — Dispensez-vous-en. Au point où j'en suis avec elle, il ne faut plus qu'un rien pour la décider...

RAYMONDE. — Et vous préférez que je ne sois pour rien dans ce rien?

SARSY. — A cause du passé, ni vous ni moi ne devons avoir à sentir qu'une part vous reviendrait dans la conclusion de mon mariage.

RAYMONDE. — Ainsi, c'est bien le mariage que vous avez en vue? le solennel mariage?

SARSY. — Il ne peut pas s'agir d'autre chose.

RAYMONDE. — Oui, avec Edwige! avec une femme comme Edwige!... Vous m'avez laissé le plaisir d'ajouter ça moi-même.

SARSY. — On ne peut lui demander que de l'épouser, puisqu'elle est libre, elle.

RAYMONDE. — J'aurais eu, moi aussi, mes moyens de divorcer.

SARSY. — Vous ne me l'avez pas offert.

RAYMONDE. — Oh! vous avez fort bien su avec moi vous offrir, vous-même, ce qui vous semblait bon!

SARSY. — Voyons, Raymonde, j'ai eu le grand tort de vous être infidèle. Mais, depuis lors, bien des mois ont passé sur votre indignation première. Vous n'allez pas me refaire une querelle?

RAYMONDE. — Moi, mon cher!... Je suis toute en sourire. Pour un peu, j'irais jusqu'à me préoccuper de l'état de votre cœur. Seriez-vous inconsolable si ce mariage ratait?

SARSY. — Quelle supposition!

RAYMONDE. — C'est le hasard de l'entretien qui vient de me la suggérer.

SARSY. — Je ne veux pas songer une minute à cela... J'ai résolu de me ranger... Je rencontre un parti charmant. J'y suis très attaché.

RAYMONDE. — A vous entendre, ce ne serait donc pas la mort pour vous que d'être blackboulé.

SARSY. — J'en aurais la plus grande déception.

RAYMONDE. — Bien sûr!... (Décidant pour lui.) Mais ça ne dépasserait pas ce qu'en fait de rupture je sais pouvoir être supporté.

SARSY. — J'éprouverais assurément...

RAYMONDE, de même. — Oui, oui, vous enrageriez!... Vous seriez vexé comme un dindon!

SARSY. — C'est à dire que...

RAYMONDE, absolument péremptoire. — Non! non! je suis fixée : vous êtes dans l'état d'esprit que je souhaitais.

SARSY. — Mais pourquoi?

RAYMONDE, telle qu'une providence. — Vous allez trouver que je suis trop bonne fille...

SARSY. — Faites que j'apprécie...

RAYMONDE. — Eh bien, un tel imprévu subsiste dans les mariages les plus près de se conclure!... Si vous m'aviez montré qu'un de ces contretemps, toujours possibles, déterminerait en vous un immense chagrin, je m'en serais tourmentée, je vous jure!

SARSY, attendri. — Ma chère Raymonde!

RAYMONDE. — Si! J'en aurais été moins à mon aise, dans le souvenir que je vous garde.

SARSY. — Votre sollicitude me confond. Je suis touché, je suis heureux de vos sentiments.

RAYMONDE. — Ne m'en remerciez pas. Ils sont des plus naturels.

CHAMBRÈS, venant du hall et allant à la terrasse. — Sarsy, vous allez avoir à remplacer Raon.

SARSY. — J'y vais. (Chambrès sort.) En signe de réconciliation voulez-vous me donner vos mains à baiser?

RAYMONDE. — Je viens d'y mettre de la poudre.

SARSY. — Je ne poserai que le bout des lèvres?

RAYMONDE, lui tendant la main. — Sur les ongles.

SARSY, s'éloignant. — Au revoir, bonne amie.

RAYMONDE. — A bientôt, mon bon.

Sarsy a gagné le hall.

Scène IV

RAYMONDE, EDWIGE

EDWIGE, venant de la terrasse. — Vous aviez un grand tête-à-tête avec Sarsy?

RAYMONDE. — Nous parlions de vous.

EDWIGE. — Ah bah!... C'est à mon sujet que vos doigts ont passé dans ses moustaches?

RAYMONDE. — Oh! mais!... Vous avez exercé une véritable surveillance!

EDWIGE. — Malgré soi, on est attentive aux faits et gestes d'un homme par qui l'on est demandée en mariage.

RAYMONDE. — Si vous jugiez Sarsy à sa vraie valeur, vous renonceriez tout de suite à être jalouse de lui.

EDWIGE. — Voulez-vous dire qu'il soit... sans conséquence?

RAYMONDE. — N'essayez pas de m'interroger.

EDWIGE. — Pourtant, si vous avez un avis qui m'éclairerait sur mon prétendant, vous ne seriez guère charitable de vous taire.

RAYMONDE. — Vous me poussez à des divulgations que je désirerais éviter...

EDWIGE. — Que savez-vous de la conduite de Sarsy à l'égard des femmes?

RAYMONDE. — Elle ne lui fait pas honneur.

EDWIGE. — Ah!

RAYMONDE. — Quand je vous objectais qu'avec lui, se mettre en frais de jalousie est un luxe inutile, je voulais dire qu'il est d'un tempérament indomptable...

EDWIGE. — Que m'apprenez-vous?

RAYMONDE. — Il a été d'une infâme ingratitude envers une femme que je connais.

EDWIGE. — Il était son amant?

RAYMONDE. — Oui.

EDWIGE. — Vous en êtes sûre?

RAYMONDE. — Je vous en réponds.

EDWIGE. — Et il l'a trompée?

RAYMONDE. — Elle a découvert, un beau jour, que Sarsy lui partageait ses faveurs non seulement avec

une précédente liaison, mais encore avec une rivale nouvelle!

EDWIGE, écarquillant les yeux. — Oh!... Oh!...

RAYMONDE, du ton qui décernerait une excuse. — C'est un satyre.

EDWIGE. — Dans quelle erreur j'étais sur son compte! Vous ne vous doutez pas du service que vous me rendez!

RAYMONDE. — Je me suis acquittée de ce que je devais. J'en ai moi-même un soulagement.

EDWIGE. — Mes hésitations sont bien terminées.

RAYMONDE. — Bravo!... Mais ne me vendez pas! N'ayons pas l'air de conspirer. Esquivons-nous.

EDWIGE. — Oui! (Elle gagne le hall.)

RAYMONDE. — Trois à la fois!

EDWIGE, se retournant, du seuil. — J'en suis bleue!

RAYMONDE, avec trois doigts levés. — Trois! (Edwige étant sortie, elle se passe et repasse la houppette sur le visage, avec l'expression d'être assez contente d'elle-même. A Gilbert, qui vient du hall.) Vous cherchez votre femme?

GILBERT. — Mme Orlonia veut lui savoir une écharpe sur les épaules.

RAYMONDE, ayant déjà gagné la baie du fond. — Voici Mme de Raon. (Elle sort.)

Scène V

GILBERT, FLORENCE

GILBERT, à Florence, qui vient de la terrasse. — Ah! Bien! vous rentrez?

FLORENCE. — Jamais je ne prendrai sur moi de séjourner une semaine entière dans ce milieu-ci!

GILBERT. — Qu'est-ce à dire?

FLORENCE. — Je vous accorde que notre châtelaine est bien apparentée, de bonne allure. Je ne l'accuse d'avoir aucune vilenie dans l'âme. Nous savons que des ménages parfaitement situés nous ont précédés chez elle, nous y succéderont. Mais avant d'avoir débarqué ici, j'étais sans la moindre notion que l'existence fût envisagée avec tant de dévergondage, par des gens qui ont l'air comme il faut.

GILBERT. — Vous croyez-vous transplantée dans une île encore non découverte?... Certes, il y a, par ailleurs, beaucoup de salons où l'on est austère, collet monté, vétilleux; les mœurs y ont un tout autre caractère que celui dont vous êtes si étonnée. Mais quoi? Chez Mme Orlonia, vous êtes toujours dans une certaine région de la mondanité, sur un point quelconque de la partie du monde à laquelle, vous et moi, nous appartenons.

FLORENCE. — D'après la manière que les hommes y ont de témoigner leurs intentions sur la personne des femmes, j'aurais plutôt supposé que tant de netteté, tant de promptitude n'étaient en usage qu'au delà des frontières mondaines: dans les skatings, Moulin-Rouge, Folies-Bergère...

GILBERT. — J'imagine, chère amie, que vous vous êtes exagéré l'audace de certains empressements?...

FLORENCE. — Je préfère vous répondre que cela m'a surtout fait apprécier combien vous êtes différent, vous qui vivez uniquement pour votre femme, vous qui ne vous occupez que de la femme à laquelle vous avez droit.

GILBERT. — Allons, Florence, laissez-moi hors de cause!

FLORENCE. — Pour ça, non! Je tiens à ce que vous soyez fier d'être si supérieur à ces individus-là!

GILBERT. — Vous me feriez rougir!

FLORENCE. — Comment ne s'avisent-ils pas, tous ces malheureux! que la véritable destinée consiste à être un cher mari comme vous... A la rigueur encore, et d'une manière moins légitime, ils pourraient faire leur bonheur dans quelque attachement fidèle... Mais j'ai déjà eu le temps de les apercevoir, tour à tour, cambrant le jarret devant Micheline, devant cette Raymonde, ou cette appétissante Edwige, se mettant à la disposition de n'importe laquelle, ou de moi également, en raison de cela seul que je suis là aussi... Ce n'est plus être des hommes que de s'offrir ainsi: ce sont des cocottes!

GILBERT. — Mais, à la fin, qu'est-ce que vous appelez s'offrir?

FLORENCE. — Vous souvient-il que nous ayons soupé, dans un petit restaurant, l'année dernière, à un retour du théâtre, avec Micheline, Jincour, et pas mal de compagnons?

GILBERT. — Où voulez-vous en venir?

FLORENCE. — Au sortir de là, comme vous étiez descendu le premier pour faire avancer la voiture, une demoiselle, qui se promenait, eut le temps de vous adresser la parole. Je vous persécutai ensuite jusqu'à ce que vous ayez bien voulu me répéter ce qu'elle vous avait dit. Si les termes vous sont restés comme à moi dans la mémoire, voilà ce que j'appelle: s'offrir!

GILBERT. — Ce n'est pas à vous que l'on a, maintenant, fait entendre rien de pareil?

FLORENCE. — C'est à moi-même.

GILBERT. — Vous prétendez que quelqu'un vient d'être assez goujat...?

FLORENCE. — Quelqu'un m'a demandé de lui faire visite quand il aura réintégré son domicile parisien. Il m'en a vanté les tentures « modern-staïle » qui siéraient si bien à la nuance de mes cheveux. L'appartement est au midi; il y fait bon. N'est-ce pas la textuelle garantie que vous avait donnée votre demoiselle?

GILBERT, se mordant la lèvre. — Qui vous a parlé de la sorte?

FLORENCE. — Un tentateur qui n'a point de fausse modestie. A l'en croire, aucune visiteuse n'est sortie jamais de chez lui sans lui certifier qu'il était l'homme de Paris... le plus agréable.

GILBERT. — Nommez-le-moi?

FLORENCE. — Pour que vous fassiez une algarade? Merci bien!

GILBERT. — Je vous promets de ne point provoquer d'explication avec le personnage. Mais j'aurai, du moins, sur lui l'opinion qui convient. (Désignant Vureuil que la présence du mari détourne de s'arrêter, et qui, du hall à la terrasse, traverse la scène.) Il a tiqué. Serait-ce lui?

FLORENCE, en toute candeur. — Non pas! Celui-là, le peu qu'il m'a dit fleurait bon l'ancien régime. J'ai l'impression que c'est le seul de la maison qui ait des principes.

GILBERT. — Ces propos dénoncent surtout quelque interlocuteur à qui montait la fumée du bourgogne? On vous les a glissés, sans doute, pendant le dîner?

FLORENCE. — Admettons... J'aurais eu un scrupule à vous faire hésiter entre mes deux voisins si, en cela, je compromettais un innocent. Mais, sinon dans la forme, j'ai eu à constater qu'ils se valaient au fond.

GILBERT. — Attendez que je revoie la table: à votre droite, vous aviez Chambrès... Un bon camarade de club... Je ne l'accuse pas.

FLORENCE. — Moi non plus.

GILBERT. — Qui aviez-vous à votre gauche ?... Vous aviez ?... vous aviez ?...

Scène VI

LES MÊMES, GALEARD, puis CHAMBRES

GALÉARD, venant de la terrasse puiser dans une boîte pour fumeurs, et s'adressant à Chambrès encore dehors. — Une cigarette ?

GILBERT, à Florence. — Vous aviez Galéard... (Riant jaune.) Lui aussi est de mon club !

Chambrès a rejoint Galéard, et tous deux, dans le fond, allument des cigarettes.

FLORENCE, à Gilbert. — Ce n'est ni Galéard ni Chambrès. C'est l'un ou l'autre de ces collègues excellents. Mettez que j'aie eu affaire à l'âme commune qu'il y a sur ces quatre jambes-là.

GALÉARD, à Gilbert. — Mon cher, les étoiles filantes font, ce soir, un feu d'artifice épatant.

GILBERT, sèchement. — Je m'en fiche !

CHAMBRÈS, désignant Galéard. — Nous étions tous les deux à nous dire que nous n'en avions jamais autant vu.

GILBERT. — Vous vous êtes mis à deux pour trouver ça ?

GALÉARD, à Florence. — Est-ce qu'il a quelque chose contre nous ?

FLORENCE, riant. — Vous êtes tombés sur une querelle de ménage.

CHAMBRÈS. — Oh ! alors !...

FLORENCE. — Ça va être fini.

GALÉARD. — Nous nous éclipsons.

Chambrès et Galéard gagnent le hall.

Scène VII

GILBERT, FLORENCE

FLORENCE. — Comme c'est drôle cette envie que l'on aurait parfois de taquiner ce que l'on adore jusqu'à l'en faire crier !... Cela m'enchante que vous soyez furibond de cette histoire. Je ne me lasserais pas de vous voir rouler ces yeux jaloux.

GILBERT. — La jalousie n'est pas en cause. Je sais bien que, corps et âme, vous me seriez toujours admirablement dévouée... Mais mon amour-propre est piqué au vif. Je ne supporte pas qu'un homme conçoive le projet de s'en prendre à celle qui porte mon nom.

FLORENCE. — Quel dommage que vous ne soyez pas curieux de m'interroger sur la manière dont j'ai reçu les avances qui m'étaient faites !

GILBERT. — La question ne se pose pas. Vous aurez vertement répondu ?

FLORENCE. — Ma foi ! non.

GILBERT. — Ah bah ! Vous avez parlementé ?

FLORENCE. — Du moment que vous m'aviez amenée dans un domaine où la chasse à la femme est ouverte en toute saison, il ne m'appartenait plus de me gendarmer. Je vous devais bien de me mettre au ton des relations que vous me procuriez. Je me suis interdit les attitudes qui auraient pu vous faire considérer, pauvre chéri ! comme attelé en mariage à une lourde bête...

GILBERT. — Vous ne risquerez jamais de passer pour telle. Mais vous avez eu l'intelligence beaucoup trop élastique, si vous vous êtes prêtée au dialogue quand il en fut à ce degré-là !

FLORENCE. — J'ai usé d'un stratagème qui me paraissait efficace pour décontenancer l'assaillant. Je lui ai fait imaginer qu'à la table où nous étions, j'étais déjà pourvue d'un amant...

GILBERT. — Vous n'avez pas eu l'aberration de prétendre cette chose ?

FLORENCE. — Votre camarade de club me témoignait d'une si piètre estime pour la corporation des maris ! Il traitait l'affection conjugale avec tant de dédain !... Vous venez d'invoquer votre amour-propre. Chacun à le sien : j'ai tenu à ne point passer pour une déshéritée de la vie.

GILBERT. — Vous n'avez pas fait accroire que vous étiez une farceuse ?... que j'étais un serin ?... Florence ! vous n'avez pas fait ça ?

FLORENCE. — Mon interlocuteur m'ayant pris au mot, au demi-mot, je le vis jeter un regard circulaire sur les convives pour deviner lequel était votre adjoint...

GILBERT. — Vous seriez à battre !

FLORENCE. — Moi, prévenante, je lui ai désigné celui qui faisait vis-à-vis à la maîtresse de maison.

GILBERT. — Mais c'est là que j'étais ?

FLORENCE. — On me l'objecta, de même. Je ne répliquai que par un sourire de béatitude ; ce qui signifiait que vous êtes mon mari pour tout le monde, et que, pour moi, tu es mon amant.

Elle lui jette un baiser sur le cou.

GILBERT. — Voyons, Florence !

FLORENCE. — C'était pas mal, hein ?

GILBERT. — J'aurais mauvaise grâce à vous en gronder. Mais, avec d'impudents personnages, ne recommencez pas à plaisanter de la sorte.

FLORENCE. — Préservez-moi d'en être mise au défi, une fois de plus.

GILBERT. — Vous ne voudriez pas que je me constitue votre garde du corps ?... Nous serions grotesques... Mais j'ai ici un autre moi-même...

FLORENCE. — Ah ! non ! Ne me placez pas sous la protection de Jincour !

GILBERT. — Qu'avez-vous à protester si vivement ?

FLORENCE. — Ce besoin que vous avez, tout de suite, de recourir à votre ami !...

GILBERT. — Lui aussi, à l'occasion, s'adresse immédiatement à moi.

FLORENCE. — Oh ! Il lui arrive pourtant de savoir se passer de vous.

GILBERT. — Quand cela ?

FLORENCE. — Je vous ai vu des plus mortifiés naguère, qu'il ne vous ait pas pris pour témoin d'un duel. Il a même négligé de vous dire pourquoi il s'était battu.

GILBERT. — Vous tombez mal en lui faisant ces reproches. J'ai, par la suite, appris très indirectement que j'étais la cause initiale du coup d'épée qu'il a reçu.

FLORENCE. — Vous ?... En quelle manière ?... Et comment m'avez-vous laissée dans une ignorance où vous n'étiez plus ?

GILBERT. — L'affaire se rattachait à une séance de baccara. Je n'aurais pas dû y jouer, d'après une parole que je vous avais à peu près donnée. En égard à cette particularité, je préférais ne revenir sur rien de tout cela. Mais, puisque mon silence vous a fait méconnaître Jincour, je me vois dans l'obligation de lui rendre justice.

FLORENCE. — C'est à votre sujet qu'il s'est battu ?

GILBERT. — J'avais été favorisé de la chance. Et, comme vous m'attendiez, je m'étais précipitamment retiré de la partie. Quelqu'un m'imputa d'avoir fait Charlemagne. Mon ami, pour me blanchir de si

peu de chose, fut insistant jusqu'à s'attirer une impertinence. Les résultats vous sont connus : un centimètre plus haut ou plus bas, le fer n'était pas arrêté par une côte. Et alors !... Je n'y saurais penser !... Par-dessus le marché, si ce n'avait dépendu que de Jincour, j'aurais toujours ignoré ce trait d'amitié... Ceci dit, songez-vous encore à l'attaquer ?

FLORENCE. — Ces gages d'affection-là, je ne conteste pas que Jincour en puisse être coutumier à votre égard.

GILBERT. — A la bonne heure.

FLORENCE. — Evidemment, c'est un ami d'une espèce comme cela.

GILBERT. — Ne touchez jamais au sentiment que j'ai pour lui, si vous ne voulez pas me faire beaucoup de peine.

FLORENCE. — Je ne veux vous faire aucune peine... Le seul point qui m'importe au monde, c'est que vous soyez content.

GILBERT. — Voilà qui est gentil !... Et maintenant vous allez rejoindre la compagnie ?

FLORENCE. — Pas tout de suite. Je suis prévenue que la correspondance du château est portée à la gare dans la soirée. Je voudrais répondre à des lettres que l'on m'a remises, aujourd'hui, à l'instant où nous montions en auto.

GILBERT, désignant une table du salon. — Vous allez écrire là ?

FLORENCE. — Pourquoi pas ?

GILBERT. — Très bien. (Ayant été vers le fond prendre une cigarette.) J'aperçois Jincour sur l'autre perron. Je vais lui recommander de se consacrer à vous, lorsque vous aurez fini. (Il sort par la baie du fond.)

FLORENCE, seule, s'installant à la table. — Pauvre Gilbert !

Scène VIII

FLORENCE, VUREUIL

VUREUIL, venant de la terrasse. — Enfin, madame, je vais donc pouvoir, à mon tour, vous accaparer un peu ?

FLORENCE. — Je regrette que ce ne soit pas le moment, mais je tiens à ne pas manquer la dernière levée.

VUREUIL. — Oh ! nous en sommes loin ! (Il a consulté l'heure.) Je vous quitterai à temps pour qu'il vous reste tous les délais désirables.

FLORENCE. — S'il en est ainsi, je vous charge bien volontiers de renouveler pour moi l'atmosphère des conversations. On m'a littéralement écœurée.

VUREUIL. — J'entends ça d'ici !... Ah ! les jeunes hommes !... J'aurais l'air d'en être envieux, si je les critiquais. Aussi, je m'en abstiens, systématiquement... Mais ces petits bellâtres ! ces petits clampins ! qui considèrent que leur vingt-cinq ans ont privilège exclusif auprès des femmes !... et qui ne leur diraient seulement pas merci !... Non, croyez-moi, le véritable précepte m'a été donné par une mondaine, d'une grande élévation d'esprit : « Mon cher, me confiait-elle, un caprice n'a de dignité qu'avec un homme d'un certain âge... »

FLORENCE, à part. — Patatras !

VUREUIL. — Et même la connaissance déjà longue de la vie ne suffit pas pour apprécier, autant qu'il se doit, les délicatesses féminines... toutes ces raretés qui se devinent chez une personne telle que vous !...

FLORENCE, à part. — Aïe !

VUREUIL. — Il y faut quelqu'un dont le goût se soit affiné dans la recherche des objets précieux, dans le choix des jolies choses.

FLORENCE. — Vous êtes collectionneur, monsieur Vureuil ?

VUREUIL. — J'aime la Régence, les bibelots Pompadour, Fragonard et Boucher...

FLORENCE. — Je supposais bien que vous n'étiez pas « modern staïle » mais sans savoir comment vous entendiez le style ancien...

VUREUIL. — Chez moi, de belles amies viennent comme à un musée qui leur inspire des élégances. Elles veulent bien me dire que... par les sélections où je me plais... par les sensibilités de mon dilettantisme... Enfin, l'on ne s'en va guère sans m'assurer que vraiment... que...

FLORENCE. — Que vous êtes l'homme de Paris le plus agréable ?

VUREUIL. — Je me défendais de citer cela, moi-même...

FLORENCE. — C'est un titre qui se porte beaucoup.

VUREUIL. — Combien j'aimerais espérer la faveur, un jour, de votre visite.

FLORENCE. — Je ferai part de votre invitation à mon mari.

VUREUIL, contrarié. — Ah ! vous lui... vous allez lui en parler ?

FLORENCE, obligeamment. — Je vous le promets... Maintenant, laissez-moi à mes occupations.

VUREUIL. — Vous ai-je fâchée ?

FLORENCE. — Aucunement.

VUREUIL. — Je ne voudrais cependant pas qu'il pût y avoir, avec M. de Raon, une interprétation malencontreuse de mes paroles ?

FLORENCE, plus obligeamment encore. — Je les lui rapporterai textuellement.

VUREUIL. — Permettez, toutefois...

Scène IX

LES MÊMES, Mme ORLONIA

Mme ORLONIA, venant du hall. — Ah ! Vureuil !... On a réclamé la règle du jeu à Mlle Andrée : elle n'arrive pas ! Mais vous faites autorité en la matière...

VUREUIL. — Je suis à causer...

FLORENCE, à Vureuil. — Pardon ! Je vous ai rendu votre liberté.

Mme ORLONIA. — Allons, Vureuil !... Vous empêcherez qu'une contestation s'éternise par là. Dépêchez-vous.

VUREUIL, obtempérant. — Je m'exécute. (A Florence.) Mais je tiens à bien établir... Je reviens.

Il sort par la gauche.

Scène X

FLORENCE, Mme ORLONIA

Mme ORLONIA. — Il vous agaçait ?

FLORENCE. — Et surtout il menace d'un retour offensif. (Prenant en mains ses papiers.) Je ne l'attends pas.

Mme ORLONIA. — Ce n'est pas à vous de quitter la place.

FLORENCE. — Néanmoins, je file.

Elle veut gagner la porte du vestibule.

Mme ORLONIA, s'y opposant et la dirigeant sur le petit salon. — Alors, passez là.

FLORENCE. — Vous croyez ?

Mme ORLONIA. — Mais oui. Je me charge que Vureuil ne vous y découvre pas... (Restée seule en scène et, du seuil, s'adressant toujours à lForence.) Oui, là, derrière ce grand bureau... (Marquant d'un geste que la fugitive s'est bien dissimulée.) C'est parfait!

LA VOIX DE FLORENCE, du fond du petit salon. — Bon!

Scène XI

Mme ORLONIA, EDWIGE, venant du hall, encapuchonnée de dentelle.

Mme ORLONIA. — Vous sortez?

EDWIGE. — Je vais faire un tour dans le parc.

Mme ORLONIA. — Toute seule?

EDWIGE. — Sarsy m'accompagne. Je vous raconterai prochainement du nouveau.

Mme ORLONIA. — Ah! bah!... (Edwige s'en va par la terrasse. A elle-même.) Qu'est-ce qui se passe?

Scène XII

Mme ORLONIA, SARSY

SARSY, venant du hall. — Je rattrape Edwige.

Mme ORLONIA, l'arrêtant. — C'est vous qui avez inventé cette promenade?

SARSY. — Non, c'est elle.

Mme ORLONIA. — Je lui ai trouvé un air singulièrement résolu.

SARSY. — N'est-ce pas?... Je crois en être au moment où je vais savoir si je serai, ou non, son mari.

Mme ORLONIA. — Oh!... Je lui connais de telles hésitations!... Qu'est-ce qui pourrait?...

SARSY, indiquant qu'Edwige le réclame. — Je m'entends appeler. J'y cours. (Il sort.)

Mme ORLONIA, à elle-même. — Je suis dans un émoi!

Scène XIII

Mme ORLONIA, VUREUIL

VUREUIL, revenant du hall. — Qu'est devenue Mme de Raon?

Mme ORLONIA. — Elle a préféré faire son courrier chez elle.

VUREUIL. — Ah!

Mme ORLONIA. — Moi, j'étais en route pour conférer sur les menus de demain, avec le chef. Venez m'aider?

VUREUIL, ayant aperçu Mlle Andrée, qui, entrée par la droite, vient d'extraire deux opuscules d'un tiroir de table. — Je vous suis, chère amie. Je jette un coup d'œil sur le traité de jeu que votre bibliothécaire a fini par retrouver.

Mme ORLONIA. — Mais apportez-moi vite votre collaboration.

VUREUIL. — Oui, chère amie, tout de suite.

Mme Orlonia est sortie par la droite.

Scène XIV

VUREUIL, Mlle ANDREE

Mlle ANDRÉE, présentant les plaquettes. — Voilà, monsieur Vureuil! Choisissez l'exemplaire que vous voudrez.

VUREUIL, s'étant exécuté. — Merci!... Ne disparaissez pas déjà, mademoiselle Andrée! C'est si rare de vous avoir près de soi.

Mlle ANDRÉE. — Je ne me sens guère à ma place dans ce salon. Et, là où je me tiens, vous n'êtes pas à la vôtre.

VUREUIL. — Et dites-moi un peu, mademoiselle Andrée: aujourd'hui, comme hier, vous restez dans les mêmes idées sur le chapitre de l'amour?

Mlle ANDRÉE. — Oui, monsieur Vureuil.

VUREUIL. — Vous n'aurez pas, un jour, la tentation d'en inspirer? Vous résisterez perpétuellement à la curiosité de savoir ce que c'est?

Mlle ANDRÉE, avec une mélancolie intérieure. — On m'a enseigné que les hommes cessaient vite d'aimer.

VUREUIL. — C'est possible. Mais les femmes sont changeantes aussi.

Mlle ANDRÉE, avec une amertume cachée. — Elles risquent davantage que ce soit elles qui portent, toutes seules, le poids du souvenir.

VUREUIL. — Prenez garde d'être trop raisonneuse, mademoiselle Andrée. Vous aurez avant l'âge l'humeur d'une vieille fille.

Mlle ANDRÉE. — Je ferai compensation avec ceux qui, chaque année, s'attribuent un an de moins, monsieur Vureuil.

VUREUIL. — Oui, oui, je comprends!... Eh bien, concilions la sécurité de votre vertu avec l'agrément que j'ai à vous contempler: je vous retiens pour intendante, à la date où je serai en enfance.

Mlle ANDRÉE. — On verra la chose.

VUREUIL. — Ah!... C'est une promesse?

Mlle ANDRÉE. — Non, monsieur Vureuil: une prophétie.

VUREUIL, demeurant enjoué. — Mademoiselle Andrée, vous êtes avec moi d'une impertinence qui me dégoûterait de vous demander jamais en mariage.

Mlle ANDRÉE. — Il est imprudent de se prononcer ainsi, monsieur Vureuil. Est-ce qu'on peut savoir!

VUREUIL, à moitié pensif. — Il arrive parfois, c'est exact, qu'un ancien viveur de mon espèce se laisse prendre, finalement, à l'attrait de la jeune fille, à un appétit de pureté...

Mlle ANDRÉE. — Ma foi! le plus digne couronnement qui soit dû à une carrière telle que la vôtre...

VUREUIL. — Quel serait-il?

Mlle ANDRÉE, énigmatique. — Ce sera peut-être d'épouser quelque jeune fille comme j'en suis une.

VUREUIL, aguiché. — Dites donc! Voilà une phrase qui m'a l'air plutôt aimable?

Mlle ANDRÉE. — Vous croyez?

VUREUIL. — Vous m'impressionnez drôlement!...

Mlle ANDRÉE, riant et s'éloignant. — Veillez sur vous!

VUREUIL, voulant la retenir. — Ecoutez encore?

Scène XV

LES MÊMES, MICHELINE

Mlle ANDRÉE, allant à Micheline qui vient du hall.— Vous plaît-il, madame, que j'aille ce soir vous faire une dernière lecture du livre commencé?

MICHELINE. — Comment donc, mademoiselle! J'y compte tout à fait!

VUREUIL. — Que lisez-vous?

Mlle ANDRÉE. — Un roman qui a eu un succès fou! On en a tiré, la même année, quatorze pièces de théâtre.

MICHELINE. — Il y a quatre-vingt-dix ans!

Mlle ANDRÉE, à Micheline. — Alors, à l'heure habituelle?

MICHELINE. — N'y manquez pas... Et merci d'avance.

Mlle ANDRÉE. — Oh! madame!

Elle sort par la gauche, en décochant à Vureuil une œillade assassine.

Scène XVI

VUREUIL, MICHELINE

VUREUIL. — Elle est captivante!

MICHELINE. — Pas en tant que lectrice! Ah! Dieu non!

VUREUIL. — Mais vous me sembliez?...

MICHELINE. — Oui, pour la rassurer sur sa raison d'être ici!... Une compassion pour son amour-propre!... Je me voyais la seule à vouloir me dévouer.

VUREUIL. — En tout cas, c'est une hermine. Dans toute la blancheur du mot, ceci c'est la vierge.

MICHELINE. — Ah!... Cela vous est prouvé?

VUREUIL, forçant sa modestie pour se déclarer compétent. — Les femmes, voyez-vous, un vieux routier comme moi finit par s'y connaître.

Scène XVII

LES MÊMES, GILBERT

GILBERT. — Florence n'est plus là?

VUREUIL. — M^me^ de Raon est allée écrire dans sa chambre.

MICHELINE, assise près du petit salon où est Florence. — Elle a pris, pour ça, la peine de se retirer là-haut?

GILBERT. — Il lui sera survenu ici quelque raseur.

VUREUIL, en homme qui aurait constaté le fait s'il s'était produit. — Non: j'étais là.

MICHELINE, affablement. — Cela tranche la question.

VUREUIL. — Au surplus, M^me^ Orlonia m'attend. Excusez-moi. (Il sort par la droite.)

Scène XVIII

MICHELINE, GILBERT

GILBERT. — Ah! cet aveu que vous me faisiez là, lorsque Florence nous a interrompus, j'en ai gardé des palpitations, une fièvre aiguë!

MICHELINE. — Et moi donc! Touchez ma main?

GILBERT. — Il va de soi que vous n'allez plus partir demain matin?

MICHELINE. — Oh! si!... J'ai persuadé Florence qu'une obligation inévitable m'appelait. Je ne puis, à présent, me contredire sans l'étonner singulièrement. A l'idée que mon revirement lui inspire peut-être des réflexions, je n'aurais plus un instant de repos.

GILBERT. — Vous aimez mieux vous octroyer une autre villégiature, tout tranquillement?

MICHELINE. — Non, méchant! je ne serai pas tranquille. Je penserai à vous sans trêve, comme j'ai désormais de l'effarement à y penser... et de la griserie!

GILBERT. — Dites-moi, au moins, que je suis autorisé, pour bientôt, à tous les espoirs? Dites-moi que vous me promettez tout?

MICHELINE. — Mais vous, m'avez-vous seulement dit si vous cherchiez un attachement? ou rien qu'une bonne fortune? Faudrait-il que j'aie répondu « oui » sans que je sache à quoi?

GILBERT. — Je serais bien téméraire d'annoncer ce que les circonstances peuvent nous réserver. Vous-même, combien de temps tiendrez-vous à moi? Qui de nous deux se donnera des torts?... Je suis violemment épris de vous, ça, je vous le jure!... Mais les prédictions dans lesquelles me lancer seraient tout juste aussi fondées que l'avenir dévoilé par la cartomancie.

MICHELINE, avec une amertume jalouse. — Les cartes témoigneraient peut-être que vous avez déjà trompé votre femme avec la dame de trèfle.

GILBERT. — A qui pensez-vous?

MICHELINE. — A une brune, évidemment.

GILBERT, hypocritement. — Je n'y suis pas.

MICHELINE. — Elle réside maintenant à l'étranger. Elle a été l'amie intime de Florence... Votre bon Jincour vous avait cédé l'entresol où vous la rencontriez.

GILBERT. — D'où sortez-vous ces potins-là?

MICHELINE. — Une femme de chambre, que j'avais autrefois, me les a faits, en me coiffant.

GILBERT. — Je hausse les épaules.

MICHELINE. — Vous aviez été reconnu à ma table par un maître d'hôtel extra, qui était concierge de l'immeuble où, vous-même, alliez en extra.

GILBERT, ne pouvant plus nier. — L'aventure que vous me rappelez s'était offerte. Je me suis borné à ne point la laisser perdre... Ne comparez pas!... Vous me représentez, vous, des semaines et des mois d'obsession. J'en ai été poussé à de brutales initiatives. Je vous ai relancée ici avec un désir acharné, qui n'a pas eu en moi de précédent, qui va jusqu'à la déraison...

MICHELINE. — Citez donc un peu ce que vous feriez pour moi de déraisonnable?... Le jour où votre femme apprendrait que nous la trahissons, vous me balayeriez aussitôt de votre existence, ainsi que je l'aurais, d'ailleurs, rudement mérité!... Est-ce vrai?

GILBERT. — Ne faites pas de cauchemars, les yeux grands ouverts!... N'usez pas, sur des périls imaginaires, la nervosité qu'aujourd'hui enfin vous m'avez permis d'entrevoir en vous... Cette nervosité voluptueuse, d'autant plus adorable qu'elle est si cachée!

MICHELINE. — Dites-moi des douceurs, oui, ça vaudra mieux. Faites-moi des compliments!... Vous n'avez pas encore remarqué ma robe?

GILBERT. — Mais si!

MICHELINE. — C'est la première fois que je la porte. Je comptais l'étrenner ailleurs. Mais, par une superstition, j'ai voulu consacrer une toilette neuve à la date qui avait fait apparaître tant de nouveauté dans ma vie.

GILBERT. — Je vous en rends mille grâces. Mais hélas! tout n'est déjà pas si changé, pourtant!... Vous m'aviez échappé. Vous allez recommencer à disparaître!

MICHELINE. — Je crains bien de vous laisser, cette fois, la sensation que, le jour où vous l'exigerez, je ne saurai plus me défendre d'être votre maîtresse.

GILBERT, avec une brusque hardiesse. — S'il en est ainsi, ne retardez pas mon bonheur.

MICHELINE. — Que signifie?

GILBERT. — Ne vous éloignez pas de cette maison sans m'avoir appartenu!

MICHELINE, effarée. — Vous divaguez?

GILBERT. — Pour votre dernière nuit sous ce toit, acceptez que je la passe avec vous?

MICHELINE. — Oh! comment osez-vous y penser!

GILBERT. — Pensez-y vous-même; et vous reconnaîtrez que c'est bien facile.

MICHELINE. — Oh! non!... Pas si vite!... Soyez plus patient!

GILBERT, s'obstinant. — Vous parlez d'un délai, comme entre deux futurs qui auraient réciproquement à faire connaissance. Mais, vous et moi, Micheline, après une si longue fréquentation quotidienne, nous n'avons plus, l'un envers l'autre, que l'ignorance de ne s'être pas encore possédés.

MICHELINE. — Songez donc que, dans peu de moments, je vais avoir à embrasser Florence en lui disant bonsoir. Et, la prochaine matinée, je la retrouverai pour lui souhaiter le bonjour, pour l'embrasser davantage en ce que je lui ferai des adieux. Serait-ce possible que mes premiers baisers de Judas pour elle, je les aie sans plus d'espacement avec d'autres baisers!

GILBERT. — Même en atermoyant, vous ne supprimeriez pas ce que la situation aurait de pénible au début... Mais ça ne vous ressemblerait pas, Micheline, de vous arrêter à un puéril détail de circonstance, vous, si crâne! avec la branche et l'abatage que vous avez!... Quand une femme comme vous a déclaré qu'elle se donnerait, tout est dit de sa part, elle ne tergiverse plus: elle saisit l'occasion.

MICHELINE, dont la résistance diminue. — Cette occasion-ci me ferait trop peur.

GILBERT. — J'habite sur le même corridor que vous. Quand, de droite et de gauche, on sera au repos, je viendrai à pas de loup.

MICHELINE. — Mais la proximité de tous ces autres!... Moi qui rêverais d'un refuge bien lointain où nous serions des inconnus pour le voisinage! Oh! un asile à nous, que j'appellerais notre « chez nous »!... Je vous en prie, Gilbert, attendons d'avoir un nid caché dans les enchevêtrements de Paris?

GILBERT. — Oui, le petit logement pour les rendez-vous, de cinq à sept!... Mais nos entrevues y seront écourtées continuellement, par des obligations que vous aurez, et aussi par mes manques de liberté! Quoi! nous avons actuellement, par miracle, une nuit!... Cette possibilité de la nuit, nous pouvons craindre qu'elle ne revienne jamais!... Oh! ne faites pas perdre ce qui s'offre ainsi à nous! J'en serais inconsolable!

MICHELINE, avec de la détresse. — Vous m'en détesteriez?

GILBERT. — Un peu.

MICHELINE. — Et même beaucoup, je le distingue bien! Malgré vous peut-être, vous avez une sévérité dans le regard, dans l'accent...

GILBERT. — Ce n'est pas de l'irritation. C'est de l'anxiété... Je frémis que vous ne compreniez pas ce qu'il y a de si tendre, au contraire, dans mon envie que nous ayons eu la Nuit, pour devenir amants?

MICHELINE. — Ah! si je pouvais croire que je vous en serais plus chère!

GILBERT. — Nos amours s'exalteront dans le souvenir d'avoir eu un commencement si favorisé. Votre départ n'aura plus, demain, la cruauté d'une séparation. Il ne fera pas que, désormais, vous sortiez de mes sens; et, dans les vôtres, vous m'emporterez!

MICHELINE. — Je ne sais plus! Je n'ai plus de volonté!

GILBERT. — Moi, je veux que vous consentiez! Je veux et je supplie! Ne me repoussez pas! Dites oui? Dites un peu? Dites?

MICHELINE, dans un souffle, la bouche près de la bouche. — Oui!

GILBERT. — Ah! que je vous aime!

MICHELINE. — Je tremble déjà!

GILBERT. — Mais non, amour!... Organisons bien tout.

MICHELINE. — Quelle heure est-il?

GILBERT. — Onze heures moins dix.

MICHELINE. — D'après l'usage, on regagnera bientôt les appartements...

GILBERT. — Je sais où est le vôtre. Quand nous avons été appelés par la cloche du dîner, je vous ai vue, de loin, en sortir, dans ces beaux atours.

MICHELINE. — J'habite juste au-dessus de ce salon.

GILBERT, dans une ardente attention. — Oui.

MICHELINE. — Retenez que ma porte est la seule qui soit sur le palier même du premier étage.

GILBERT, de même. — Bien!

MICHELINE. — En face d'elle, une veilleuse descend du plafond, une veilleuse en cristal rouge.

GILBERT. — Voilà de quoi vous retrouver vite.

MICHELINE. — J'allais oublier que la lectrice me gratifiera d'une audition, comme à son ordinaire, après que j'ai pris le temps de revêtir un déshabillé.

GILBERT. — Alléguez une migraine pour la décommander.

MICHELINE. — Je viens de lui confirmer que je l'attendais. Je n'ai pas envie de l'ébahir et qu'elle se mette aux aguets.

GILBERT. — Etes-vous timorée!

MICHELINE. — Je trouverai tout de même moyen d'abréger un peu la séance.

GILBERT. — J'attendrai que l'on soit rentré chacun chez soi depuis toute une grande heure.

MICHELINE. — Oh! pour le moins!... Disons que vous viendrez à minuit et demi.

GILBERT. — A minuit et demi... Je t'adore!

MICHELINE, se dégageant, et à Jincour qui vient du hall. — On se retire?

Scène XIX

LES MÊMES, JINCOUR

JINCOUR. — On va boire des sirops. On fait des comptes. (A Gilbert.) Tu dois deux louis...

GILBERT. — Je les apporte.

JINCOUR. — Inutile. Les différences ne se règlent qu'à la veille du départ.

MICHELINE. — C'est mon cas. Je cours m'acquitter. (Elle sort à gauche.)

Scène XX

GILBERT, JINCOUR

GILBERT. — Je perdais cinquante-quatre francs lorsque j'ai cessé de jouer. Comment ai-je rattrapé quatorze francs en ne touchant plus aux cartes?

JINCOUR. — Nous sommes en présence d'un prodige.

GILBERT. — Ou d'une erreur de comptabilité?

JINCOUR. — Ce serait plus banal.

GILBERT. — Allons voir à rectifier.

JINCOUR. — Oh! ça non! Pas moi!... Avec les chiffres, je fais de la méningite!

Gilbert sort à gauche.

Scène XXI

JINCOUR, FLORENCE

FLORENCE, surgissant du petit salon, avec une figure décomposée. — Oh!... Oh!

JINCOUR. — Qu'est-ce que vous avez?

FLORENCE. — On m'a fait mal, effroyablement!

JINCOUR. — Vos pauvres yeux sont tout rouges?

FLORENCE. — Je ne pleure plus. Il ne me reste que de la haine.

JINCOUR. — Contre qui?

FLORENCE. — J'ai surpris la conversation entre Micheline et mon mari.

JINCOUR. — Vous étiez cachée là?

FLORENCE. — Je n'avais pas prémédité. Je ne soupçonnais rien... J'ai cru devenir folle!

JINCOUR. — Qu'est-ce qu'ils ont dit?

FLORENCE. — Des choses qui m'auraient fait bondir, hurler, si je n'avais pas été sans un son dans la gorge, bras et jambes cassés!... D'ailleurs, on se tairait plutôt, par soif de savoir, savoir plus, savoir du pire encore!

JINCOUR. — Mais enfin?

FLORENCE. — Ils s'aiment!

JINCOUR. — Vous voulez dire qu'ils ont flirté?

FLORENCE. — Je les ai entendus fixer, à cette nuit, leur premier rendez-vous, dans l'alcôve de Micheline.

JINCOUR. — Diantre!

FLORENCE. — Vous ne trouvez plus que ce soit négligeable?

JINCOUR, sincèrement apitoyé. — Tel que je connais Gilbert, je vous assure que son cœur n'est pas détaché de vous... Mais non! je vous l'atteste!... L'entraînement auquel il cédait, et dont vous voici prévenue à temps, n'a pu être dans sa pensée qu'une faute passagère, une frasque...

FLORENCE. — Vous faites valoir que j'ai un mari coureur! Pour un peu, vous le vanteriez d'être infidèle aux autres comme à moi!

JINCOUR. — Vous travestissez!

FLORENCE. — Allons donc!... Après cette maîtresse-là, vous ne doutez pas qu'il en prendra une nouvelle, de même qu'il en avait une auparavant.

JINCOUR. — C'est faux!

FLORENCE. — Menteur!

JINCOUR. — Jusqu'à ce jour, vous n'avez eu à lui reprocher rien.

FLORENCE. — Menteur!

JINCOUR. — Rien que je sache.

FLORENCE. — Menteur! Menteur!

JINCOUR. — Mais que prétendez-vous?

FLORENCE. — Lorsque Gilbert a été l'amant déjà d'une amie à moi, vous étiez dans le secret. Pour le domicile qu'ils ont eu, c'est vous qui leur aviez transmis ou procuré une location.

JINCOUR. — D'où tirez-vous cette légende?

FLORENCE. — Elle était avec le reste, dans ce que les deux complices ont déballé.

JINCOUR. — Que le diable les emporte!... Mais comprenez que mon intimité avec Gilbert me mettait à sa merci. Je n'ai pu esquiver d'être complaisant.

FLORENCE. — Je vous exècre pour la sournoiserie qu'il y avait, de votre part, à me courtiser, sachant que mon mari était débauché. Vous escomptiez perfidement que ses négligences me feraient, un jour, tomber dans vos bras!

JINCOUR, de très bonne foi. — A l'instant même, je m'efforçais tour à tour de nier les torts de Gilbert, et de les amoindrir ensuite dans votre jugement. Si l'exaspération ne vous rendait pas inique, vous reconnaîtriez que, jamais, je n'ai eu un mot pour le desservir à mon avantage. Je me serais plutôt coupé la langue avec les dents.

FLORENCE. — Sans dénoncer en rien Gilbert, votre intimité avec moi aussi aurait pu vous conduire à me mettre un tant soit peu en garde, vis-à-vis de Micheline...

JINCOUR. — Oh! voyons!

FLORENCE. — Pendant que vous étiez tantôt à me protester d'une sympathie plus que chaude, vous auriez mieux fait de me préparer à des déboires, adroitement, avec toutes les discrétions que vous auriez voulu... (Avec des larmes dans la voix.) Comme ça, je ne viendrais pas de recevoir, à l'improviste, ce coup d'assassin!

JINCOUR, fraternellement. — Je vous ai répété sur tous les tons que ces choses-là sont des peccadilles. Si vous m'en aviez cru, vous ne vous sentiriez pas actuellement assassinée, comme vous dites...

FLORENCE. — Je vous défends de me narguer!

JINCOUR. — A aucun prix, je ne le veux. Mais c'est vous qui vous obstinez à voir textuellement un crime dans les licences extra-conjugales. Comment se ferait-il alors que les épouses trahies, que les maris trompés, soient une cause d'amusement pour les peuples civilisés? Si la pitié dont jouissent toutes les victimes est refusée aux victimes de cette catégorie, c'est qu'il n'y a donc crime qu'à leurs propres yeux. C'est qu'elles semblent des victimes pour rire.

FLORENCE. — Je ne serai pas risible.

JINCOUR. — Quel projet avez-vous?

FLORENCE. — D'abord, exécuter Micheline.

JINCOUR, très inquiet. — Surveillez bien vos actes!

FLORENCE. — Il faut que je lui jette mon mépris au visage. J'aurais peut-être un soulagement à la gifler!

JINCOUR. — Oh! Vous n'allez pas faire un éclat?

FLORENCE. — Je n'attends pour ça que la présence de tout le monde.

JINCOUR. — Non! non!... Votre intérêt même commande que vous ne placiez pas votre mari dans une situation impossible, grotesque pour lui.

FLORENCE. — Justement!... Je veux qu'à son tour il ne sache pas quoi devenir! Je veux qu'il soit sur des charbons ardents!

JINCOUR. — Vous risquez de l'attacher à votre rivale, par solidarité envers elle, par rancune contre vous!

FLORENCE. — Je ne m'arrête à aucune considération... Je ne songe qu'à me venger!

JINCOUR. — Se venger! La vengeance!... (Du ton qui dit que la possibilité n'en manque jamais.) Une femme a toujours une vengeance prête!

FLORENCE. — Ah! ma foi! la révolte me fait presque regretter d'être la femme que je suis.

Leurs regards se sont croisés. Un temps.

JINCOUR, chez qui la tentation apparaît. — On a transporté hors d'elle-même la femme que vous êtes, la femme que vous étiez. Considérez votre situation avec des sentiments nouveaux. Puisque vous avez découvert que votre mari n'en était pas à sa première infidélité, vous aurez beau déchaîner la guerre, ça ne fera que du vilain. Vous n'en recouvrerez pas des serments intacts, ni vos illusions excessives, enfantines... Prenez donc le parti de vous maîtriser. Détournez votre esprit de ceux qui ont résolu de vous oublier, cette nuit.

FLORENCE. — Vous supposez que je laisserais les choses tranquillement s'accomplir entre eux? Mais, pendant ce temps-là, je me consumerais de rage! j'agoniserais de douleur!

JINCOUR, enjôleur. — Pour votre orgueil qui se lamente, pour vos croyances que l'on a déchiquetées, mon admiration peut être bienfaisante. Il y aurait des paroles assez douces pour vous fleurir la résignation, si vous m'autorisiez à venir bientôt vous les murmurer tout bas...

FLORENCE, révoltée. — Quoi!... Sans que vous m'inspiriez une ombre d'amour, vous ne répugneriez pas à ce que l'exaspération me livre à vous?... C'est hideux! Les hommes sont infâmes!

JINCOUR, en humble réplique. — Voulez-vous que je vous réponde quel est l'espoir piteux qui vous traverse, par moment, la cervelle?... C'est celui d'une scène conjugale immédiate que suivrait peut-être une réconciliation bâclée dans toutes les rancœurs. De façon vague, sans vous l'avouer, vous concevez que l'époux, prêt à partir allègrement pour l'école buissonnière, pourrait soudain être reconduit par quelque providence à son très sage devoir. Eh oui! qui sait, n'est-ce pas? Pourquoi non?

FLORENCE. — Et quand même j'entreverrais ça?

JINCOUR. — Nous en déduirions que l'âme des deux sexes, pareillement, sait se contenter de certains à peu près.

FLORENCE. — Mais moi! mon mari revenant à moi! ce serait renouer mes droits, ma destinée, les loques de mon ancien bonheur... Vous n'êtes, vous, que le vice!... Non! voyez-vous! pour votre obstination à vouloir profiter de ma misère morale, je me demande! je me demande! ce que vous ne mériteriez pas!

JINCOUR. — En vous dissuadant d'un scandale qui retomberait sur vous, c'est toujours un point où j'ai la certitude que je vous donne un bon avis. Et je ne supporte pas que vous persistiez, là-dessus. Nous en avons terminé avec ce projet-là, hein?

FLORENCE, excédée. — Je suis lasse de vous! Je suis lasse de tout! Je ne discute plus!

JINCOUR. — Quant aux autres conseils, dites-moi si je cherche à vous enivrer de grands mots?... Non pas! (Revenu à son naturel sourire.) Je n'ai qu'un scepticisme cordial, nullement machiavélique. Vous me retrouvez tel que vous me connaissez: voyant la vie à la légère, et empressé auprès de vous, incorrigiblement... (Dans un murmure de sensualité.) avec le frisson aussi d'un espoir subit... d'un désir fou.

FLORENCE, détournée de lui. — Parlez dans le vide tant qu'il vous plaira!

JINCOUR, la pressant de paroles. — Votre bonheur, je vous déclare qu'il ne m'appartient pas de le refaire. Je ne vous offre pas de rendre, à votre cœur, sa plénitude de santé. Mais je puis être l'apaisement, la morphine, une sorte de rêve enveloppant... Tenez, je mets dans mes plans si peu de fourberie que je vous préviens de ce que je vais tenter: Primo, découvrir où l'on vous a logée.

FLORENCE, redressant la tête. — Vous ne le savez pas?

JINCOUR. — Depuis les quelques heures que je suis ici, je n'ai eu le loisir de reconnaître que ma propre installation. En ce qui concerne la vôtre, il m'est seulement parvenu que vous n'habitiez pas du même côté que votre mari. Ça m'a été dit par vous ou par lui; je n'y attachai pas d'importance, à ce moment-là. Mais, lorsque l'on va remonter chez soi, je suivrai, tout au moins des yeux, votre itinéraire...

FLORENCE, concevant son idée. — Et puis?

JINCOUR. — Si vous n'êtes plus insurgée contre le sens commun, si vous avez conclu à ce que les deux autres se passent une fantaisie dont vous ne feriez qu'ajourner la date, si vous vous êtes bien retirée chez vous, en tête-à-tête avec vos pensées...

FLORENCE. — Alors, qu'arrivera-t-il?

JINCOUR. — Ça vous regarde de vous retrancher, ou non, à double tour. Vous êtes dès maintenant avertie que je me rendrai, nuitamment, vers votre chambre, dont je me serai précisé la situation.

FLORENCE, dans une ironie provocante. — Oh! ne vous astreignez pas à un espionnage pour ça. Je ne me cache pas de vous. Je demeure juste au-dessus de ce salon. Au palier du premier étage, il n'y a qu'une porte: c'est la mienne. En face d'elle, on voit une veilleuse rouge.

JINCOUR. — Vous me bravez, oui!... Je n'en inscris pas moins les renseignements. J'en ferai mon profit, lorsque le château sera couché!

FLORENCE, avec le même accent de provocation. — D'après ce que j'ai appris, avant une heure du matin, vous vous exposeriez à vous croiser, peut-être, avec mon mari, dans sa marche à l'étoile.

JINCOUR. — Défiez-moi toujours!... A une heure du matin seulement, je tenterai d'ouvrir la porte de votre chambre.

FLORENCE, dangereuse. — En vérité? Vous ferez cela?

JINCOUR. — Vous avez beau dire, vous sentirez que, dans cette maison-ci, à cette minute-là, je serai le seul pour qui vous existiez, le seul qui soit à vivre pour vous... Si vos réflexions vous ont menée à vouloir des heures d'oubli et de vertige, si vous avez compris que ma tendre passion peut vous être consolante, vous me l'aurez d'avance exprimé en ne vous enfermant pas. La poignée de la serrure m'aura mis votre réponse dans la main.

FLORENCE, le poussant au piège. — Eh bien, courez le risque!

JINCOUR, plein d'espoir. — Oh! vous avez pris une mine de petit loup féroce?...

FLORENCE. — Peut-être que je souris à la vengeance?

JINCOUR, triomphant. — Mais allons donc!... Vous ne pouviez choisir que d'être spirituelle!

FLORENCE. — Attendons pour savoir.

RIDEAU

Mme Berthe Cerny (Micheline).
D'après un portrait de M. J. Cayron.

Mme Bartet (Florence).
Phot. A. Bert.

Mlle Andrée. Mme Orlonia. Micheline.

Mlle Andrée : « *Oh!... c'est la première fois!* »

ACTE III

Une chambre à coucher. Au fond, porte d'entrée, dont la voussure est assez profonde pour que l'on puisse tenir librement entre les battants et la portière, lorsque celle-ci est déployée. A gauche, une fenêtre, et petite porte vitrée d'un cabinet de toilette. A droite, lit s'effaçant dans une alcôve.

Scène première

Mlle ANDREE, MICHELINE, puis Mme ORLONIA

Tandis que le rideau se lève, on entend Mlle Andrée qui poursuit sa lecture avec cet art qui n'appartient qu'à elle. Elle est assise vis-à-vis de Micheline qui, en souple déshabillé, est allongée sur une chaise longue.

Mlle ANDRÉE, lisant. — *Ecbert, blessé, a été transporté au monastère où commandent ses farouches soldats. La comtesse Imberg a cessé de vivre. Sa mule épouvantée par les flammes du Pic Terrible...* (Elle a tourné la page.) *Ciel! où suis-je, dit la jeune vierge...* (Relisant pour relier ce passage à ce qui précède.) *Ciel! où suis-je, dit la jeune vierge...* (Feuilletant les pages en arrière.) Oh! pardon! j'avais tourné deux feuillets à la fois.

MICHELINE. — Sacrifions ce qui a manqué, mademoiselle, c'est bien comme ça.

Mlle ANDRÉE, se privant donc de retourner en arrière. — *Ciel! où suis-je, dit la jeune vierge...*

MICHELINE, l'interrompant. — Je vous ai dit que c'était bien comme ça. Ma pensée était que nous devions en rester là... Vous êtes certainement lasse.

Mlle ANDRÉE, dans la vaillance professionnelle. — Pas du tout, madame! J'ai plus de résistance! D'ailleurs, vous ne m'avez jamais si vite congédiée.

MICHELINE, se défendant d'avoir aucune hâte. — Je ne vous congédie pas. N'ayez point cette idée!

Mlle ANDRÉE, tenace. — Il serait tellement regrettable de ne pas aller jusqu'au bout de ce chapitre.

MICHELINE. — Oh! Ça nous entraînerait trop loin!

Mlle ANDRÉE, feuilletant avec célérité une kyrielle de pages. — Mais non.

MICHELINE. — Alors, sautez des passages.

Mlle ANDRÉE, s'y résignant. — Ce sera bien dommage!

MICHELINE. — Enfin, je m'en remets donc à vous. Mais j'ai fait beaucoup de golf aujourd'hui. Quand vous verrez la fatigue me prendre, vous vous arrêterez.

Mlle ANDRÉE. — Merci, madame, de prolonger un peu. J'ai tant de plaisir à m'appliquer pour vous. (Reprenant la lecture.) *Ciel! où suis-je? dit la jeune vierge. — Sous l'ossuaire, répond l'homme du Mont Sauvage; et je suis Charles le Téméraire. Il dit. Et jetant son noir manteau, le solitaire, revêtu de l'armure du conquérant, apparaît au milieu du vaste sépulcre, comme sur un trône de cadavres; et, sous les catacombes du crime, il semble un archange foudroyé, tombé du palais de la gloire au fond de l'antre des tortures. — Charles le Téméraire! répète avec un accent déchirant la malheureuse Elodie! — Oui, reprend-il avec une sorte de rage, oui, je suis*

l'implacable Bourguignon... Le Ciel... le Ciel lui-même m'a ordonné de ne vous révéler mon nom que sous cette grotte infernale... Il dit. Presque inanimé, l'infortuné est tombé sous l'effroyable ossuaire; et son front demeure imprimé sur la cendre de ses victimes. — Charles, s'écrie Elodie, hors d'elle-même, Charles, relevez-vous! — Qui m'appelle? dit-il... (La lectrice aperçoit Mme Orlonia qui, entrée sans bruit, lui indique Micheline dans l'attitude d'un sommeil simulé.) Oh! (Avec consternation.) C'est la première fois!

MICHELINE, se redressant. — Vous, chère madame!... Qu'est-ce qui peut me valoir la surprise de votre visite?

Mme ORLONIA. — J'avais une gageure avec Mlle Andrée...

MICHELINE. — Ah!... Est-il possible?... Je vous reçois sans doute drôlement... Je suis tout ébaubie!

Mme ORLONIA. — Parbleu! Vous dormiez à poings fermés!

Mlle ANDRÉE. — Oh! madame des Nismes peut certifier que c'est sans précédent... que c'est une fatalité...

Mme ORLONIA. — Ne batailles pas, ma bonne petite. La preuve est acquise: vos lectures sont somnifères. Quand vous avez un livre entre les mains, par les sons que vous en tirez, cela devient un accordéon.

Mlle ANDRÉE, implorant le témoignage de Micheline. — Madame? S'il vous plaît?

MICHELINE, à Mme Orlonia. — Oui, tous les torts sont de mon côté... Je me suis surmenée cet après-midi; et, ce soir, je me suis trouvée incapable de veiller... (Consultant l'heure.) Savez-vous bien qu'il est minuit et quart!... (Tendant la main à Mlle Andrée.) Ne m'en veuillez pas, mademoiselle, et au revoir!

Mme ORLONIA, à Micheline. — Je m'étais attardée, toute seule, dans le salon, afin d'y souhaiter le bonsoir à Edwige et à Sarsy lorsque leur vagabondage dans le parc aurait une fin. A bout de patience, je viens d'envoyer les avertir qu'on les attendait pour ajuster le dernier volet. (A Mlle Andrée.) Voyez donc vers ma chambre si le retour des enfants prodigues n'y est pas signalé?

MICHELINE, vivement. — Elle va vous donner le bras pour vous remmener. Il y a quelques petites marches; et c'est faiblement éclairé.

Mme ORLONIA. — Excellente idée! (A Mlle Andrée.) Dès que l'on sera là pour moi, venez me prendre.

MICHELINE, révoltée, à part. — Oh!

Mlle ANDRÉE. — Bien, madame! (Elle sort.)

Scène II

MICHELINE, Mme ORLONIA, puis Mlle ANDREE

Mme ORLONIA, dans la méditation. — L'éventualité du mariage entre ces deux jeunes gens pose, devant moi, un des problèmes les plus angoissants que j'aie jamais rencontrés!...

MICHELINE, à part. — Elle s'assied!!!

Mme ORLONIA. — Dois-je prêter une signification heureuse à ce que leur absence s'est tant prolongée?... Quelle tournure aura prise leur entretien?

MICHELINE, aux expédients. — Je vous sens si obsédée! Je voudrais faire que vous alliez tout de suite à leur rencontre...

Mme ORLONIA. — Si ce n'était pas violer littéralement un secret de confession, je vous raconterais tout ce qui est en train de me trotter par la cervelle!

MICHELINE, ébauchant toujours le geste de la reconduire. — Oh! non, chère madame, ne me communiquez aucune chose qu'ensuite vous aimeriez mieux avoir gardée pour vous. Je me tiens debout, exprès pour vous détourner de confidences dont je ne veux pas. Dérobez-vous plutôt à toute tentation...

Mme ORLONIA, entièrement à ses idées. — Du moins, mon faible pour les idylles est bien connu! Je ne vous tairai pas ce que j'éprouve à la supposition que, dans l'instant où nous sommes, là, tout près de nous, il s'est peut-être fait une idylle presque inespérée... Cela me révolutionne! Cela m'exalte!... Je suis si participante!... Pour un peu, je pleurnicherais!

MICHELINE. — Chère madame, ne demeurez pas dans cet énervement. Permettez que je vous mène moi-même au-devant des nouvelles. (Effrayée de la porte qui s'ouvre.) Qui va là? (Voyant que c'est Mlle Andrée, avec soulagement.) Ah! c'est vous! (Expéditive, à Mme Orlonia.) Elle vient vous chercher.

Mlle ANDRÉE, à Mme Orlonia. — On me suit, pour parler à madame.

Mme ORLONIA. — Qui ça? (Apercevant Edwige.) Vous, ma belle!

MICHELINE, exaspérée, à part. — Ah! ceci!!!

Scène III

LES MÊMES, EDWIGE

EDWIGE, à Mme Orlonia. — Je n'aurais pas pu m'endormir sans vous avoir annoncé qu'entre Sarsy et moi les paroles étaient échangées.

Mme ORLONIA, lui étreignant les mains. — Oh! chère petite amie! Chère petite amie! (L'emmenant à part, au premier plan.) Mais ce tourment que vous aviez?

EDWIGE. — J'en ai été affranchie.

Mme ORLONIA, dans l'infini de sa conjecture. — Ah!

EDWIGE, à Mme Orlonia. — Il faut que je vous explique....

Mme ORLONIA, à Edwige. — Non, non, ne me racontez rien!

EDWIGE. — Mais, pourtant...

Mme ORLONIA, dans un envolement de rêve. — J'imaginerai.

MICHELINE, à Mlle Andrée. — On va reconduire Mme Orlonia. Allez toujours vous coucher. (Elle la fait sortir; et, revenant du fond, à Edwige.) Vous excuserez que je remette à bientôt de vous féliciter avec plus d'effusion. Pour le moment, je ne suis pas en état.

EDWIGE. — Seriez-vous souffrante?

MICHELINE. — Oh! pas le moins du monde! Il n'y a point à se préoccuper de moi!

Mme ORLONIA. — Vous êtes cependant toute pâle?

MICHELINE. — J'ai tout simplement que je tombe de sommeil.

Mme ORLONIA. — En effet, je l'avais bien vu!... Et puis, je m'étais si ancrée dans mes réflexions!... Je suis confuse de n'avoir pas eu égard...

MICHELINE. — Je n'en vais que mieux me rendormir.

Mme ORLONIA, trottant vers la porte. — En route, Edwige!

EDWIGE, à Micheline. — Bonne nuit!

MICHELINE. — Merci.

Mme ORLONIA, sortant. — A demain!

Edwige sort à sa suite, accompagnée jusqu'au seuil par Micheline.

Scène IV

MICHELINE, seule.

Elle a regardé ses visiteuses s'éloigner. Recouvrant la respiration, elle redescend en scène. Elle consulte l'heure.

MICHELINE. — Oh! minuit et demi! (Elle va au miroir, se ravive le teint. Elle gagne la fenêtre, l'ouvre et aspire l'air. Gilbert entre silencieusement. Après avoir poussé le verrou, détaché la portière, il s'approche d'elle et la surprend.) Ah!... Comment êtes-vous ici?

Scène V

MICHELINE, GILBERT

GILBERT. — C'est l'heure convenue. Il m'a semblé que ça mettait un siècle avant de sonner.

MICHELINE. — Parlons-en!... Un peu plus tôt, vous tombiez sur M^lle^ Andrée, M^me^ Orlonia, Edwige, une peuplade! qui était autour de moi!

GILBERT. — Eh bien, elles ont déguerpi. C'est tout ce que nous avions à leur demander. Ne considérons plus que la joie d'être nous deux.

MICHELINE, le repoussant. — Vous êtes cause que j'ai enduré un supplice! Je suis furieuse contre vous!

GILBERT. — Laissez-moi reconquérir votre indulgence?

MICHELINE. — Non! non!... Je ne comprends même pas que vous ayez eu l'inconvenance de venir!

GILBERT. — Oh! Micheline, vous m'y avez autorisé si bien!... avec un regard si grand... sans bornes!

MICHELINE. — C'était une victoire suffisante pour un début, que vous ayez obtenu la permission, sans déjà vouloir en profiter. Il eût été noble à vous de ne goûter aujourd'hui que cette satisfaction morale.

GILBERT. — Vous n'avez pas pensé que je resterais chez moi, après l'ardeur que j'avais mise à m'annoncer chez vous?

MICHELINE. — J'aurais jugé ça très chic!

GILBERT. — Allons donc! Mais, vous-même, vous m'attendiez formellement. Telle que vous étiez là, voyons! vous étiez à m'attendre?

MICHELINE. — Qui vous dit que je ne méditais pas de vous renvoyer immédiatement?

GILBERT. — Ah! ça non! Micheline!... La déception pour moi serait, à présent, quelque chose d'innommable! Vous ne m'infligerez pas... Humainement, vous n'avez plus le droit! ça ne vous est plus possible!

MICHELINE. — J'aurais, certes, mieux fait de commencer par ne pas admettre... Mais, pendant qu'il est encore temps de me raviser, je vous assure que nous ne devons pas...

GILBERT. — Quelles girouettes que les femmes!... Tout votre but est que l'on vous aime malgré vous!

MICHELINE, se débattant. — Ça non! n'essayez pas!... Je vous défends!

GILBERT, l'ayant enlacée. — Tu es un cher amour!

MICHELINE, de même. — Lâchez-moi!... Partez!

GILBERT. — Tu es ma toute chérie!

MICHELINE, de même. — Gilbert! je vous conjure!

GILBERT. — Je t'adore!

MICHELINE. — Non, jamais!... Jamais!... Jamais!... (Au comble de la sincérité, tout en s'abandonnant.) C'est si mal!...

GILBERT, détourné par une alerte. — On a frappé!

On frappe de nouveau.

MICHELINE. — Oui.

On entend prononcer des mots.

GILBERT. — On appelle!

Le nom de Gilbert se perçoit maintenant.

MICHELINE, revenant effarée d'avoir écouté contre la portière. — C'est votre femme! (Gilbert va vers le cabinet de toilette, à porte vitrée, à rideaux bas.) Vous ne seriez pas caché. (Il va vers la fenêtre. Elle s'interpose.) Non! vous ne sauterez pas!

GILBERT. — Alors, payons d'audace: recevons-la!

MICHELINE. — Oh!

GILBERT, ayant brossé l'épaule poudrée de son vêtement. — Sans ça, elle réveillerait le château!

Florence, en effet, continue de frapper, d'interpeller.

MICHELINE. — Mais il y a que nous nous étions enfermés?

GILBERT. — Elle ne s'en est peut-être pas assurée. On lui soutiendrait qu'elle a fait erreur. (La poussant vers la fenêtre demeurée ouverte.) Ayez cette cigarette aux lèvres. (Il lui donne du feu.) Nous devisions, accoudés là...

MICHELINE, pantelante. — Bien!

GILBERT. — Et de l'enjouement! du bagout! Soyez un moulin à paroles!

MICHELINE. — Je tâcherai.

GILBERT. — Vous y êtes?

MICHELINE, accotée à la fenêtre. — Oui.

Gilbert va soulever la portière et ouvrir.

Scène VI

LES MÊMES, FLORENCE

GILBERT. — Vous voilà!

MICHELINE. — C'est toi!

FLORENCE, impénétrable. — Me voilà. C'est moi.

MICHELINE. — On sonne ici le couvre-feu de si bonne heure que nous avons prolongé la soirée, entre voisins.

GILBERT. — Vous comprenez?

FLORENCE. — J'avais bien idée que je vous trouverais tous les deux.

GILBERT. — Alors, que faisiez-vous, au lieu de venir aussi bavarder?... Vous griffonniez? vous rangiez?

MICHELINE. — Et comment n'es-tu pas entrée tout droit? Tu n'avais qu'à ouvrir toi-même. Pourquoi cette cérémonie?

FLORENCE. — Que de questions! Ce double interrogatoire m'interloque... Offrez-moi, au moins, de m'asseoir. Vous m'avez assez longtemps laissée me morfondre.

GILBERT. — Vous n'avez frappé qu'une fois?

FLORENCE. — Vous croyez?

MICHELINE. — Nous n'avons entendu qu'à l'instant.

GILBERT, indiquant la portière. — La tenture amortissait. (Indiquant la fenêtre.) D'autre part, nous étions penchés sur cette balustrade.

FLORENCE. — Vous étiez très absorbés.

MICHELINE. — Oh! c'est-à-dire que... non, mais croirais-tu?... Chaque soir, autour du château, des hiboux sont à rôder. J'ai la méthode pour les mettre en voix. Et je régalais Gilbert d'une audition.

GILBERT, faisant de la bonne humeur. — Il ne faut pas être exigeant, à la campagne, sur le programme des concerts ni sur le choix des artistes.

FLORENCE. — Bien sûr!... N'interrompez pas pour moi.

MICHELINE. — Quoi? tu voudrais?

FLORENCE. — Sinon, je sentirais que je suis un trouble-fête.

GILBERT. — Oh! Florence! que dites-vous là!

FLORENCE. — Nous avons devant nous un peu de temps. (A Micheline.) Je réclame que tu continues. J'exige.

MICHELINE. — Je dois t'avertir que ce n'est pas d'un intérêt énorme...

FLORENCE. — J'en jugerai.

MICHELINE. — Il faut d'abord se représenter l'individu à qui l'on s'adresse: ses oreilles en pointe, son nez en corne, ses ronds yeux jaunes... Lui invisible dans le noir. Et soi, en personne de ce monde, dans l'éclairage de la vie humaine. Il en résulte, tu comprends, sur l'imagination, un petit chatouillement.

FLORENCE. — Allons, c'est bien!... Va!

MICHELINE, à la fenêtre. — Ah! seulement, ne me fais pas rire!... (Tout en s'y efforçant elle-même.) Ne ris pas!

FLORENCE. — Je n'y songe point.

MICHELINE. — Alors, je tâche de me distinguer. (Lançant dans l'espace cet appel.) *Hou!... Hou!...* (Se retournant vers la chambre.) C'est ainsi que se demande la communication. Il n'y a plus qu'à avoir de la patience.

GILBERT. — On est au téléphone.

De loin, un hibou répond.

MICHELINE, à Florence. — Tu as entendu? Le pacte est formé. N'est-ce pas? On éprouve, à fleur de peau, une sorte de rien?

FLORENCE. — A te dire vrai, pour le moment, je n'ai pas besoin de me chercher des sensations dans l'au delà. J'en trouverais suffisamment entre ces quatre murs.

MICHELINE. — Lesquelles?

FLORENCE. — Oh! bien! Supposons que je ne connaisse pas votre parfaite vertu, à l'un et à l'autre...

GILBERT. — Qu'est-ce qu'il résulterait?

FLORENCE. — Dans cette chambre de femme où je suis introduite, je rencontre un homme qui, pour y être à cette heure-ci, n'a pas des raisons excellentes...

MICHELINE. — Oh!

GILBERT. — Les raisons de ma présence? Mais c'est que notre châtelaine avait violenté mes habitudes en nous envoyant tous, comme des collégiens, au dortoir... Je n'avais aucune envie de dormir, une fois mon logis réintégré... Je ne savais que devenir?... On a jacassé dans le couloir...

MICHELINE. — Oui, M^me^ Orlonia, Edwige, sortaient de chez moi: c'est facile à contrôler!

GILBERT. — J'ai passé la tête... J'ai aperçu Micheline sur le pas de sa porte... La grande camaraderie autorisant... Le voisinage suggérant une flânerie... Les voilà, mes raisons! Voilà tout! Voilà!

MICHELINE. — Tu déclarais, en arrivant, avoir prévu que tu rencontrerais Gilbert en ma compagnie. Tu t'étais donc dit ce même genre de choses?

FLORENCE. — Cela n'empêcherait pas une impression inattendue, en face de cette couverture faite...

MICHELINE, jetant sa cigarette. — Plaît-il?

GILBERT. — Quoi?

FLORENCE. — Il m'a sauté aux yeux que vous n'aviez plus d'autre obstacle entre vous deux (A Gilbert.) que votre fidélité de mari...

GILBERT. — Eh bien?

FLORENCE, à Micheline. — Ou ton honnêteté de femme!

MICHELINE. — Ça suffirait, je présume?

GILBERT, à Florence. — Chère amie, vous dépassez le ton du badinage...

MICHELINE. — Qu'est-ce que tu as dans la cervelle? On ne sait pas à quoi tu t'exerces! En vérité, tu crées à plaisir un malaise!... (Le cri du hibou retentit, de tout près. Dans un sursaut.) Ah!... que veut-il aussi, celui-là? (Elle a saisi un battant de la fenêtre pour la fermer.)

FLORENCE. — Il suit son idée.

MICHELINE, s'interrompant. — Quoi?

FLORENCE. — Il avait dû se croire invité ici, à quelque diablesse de soirée.

GILBERT, à Micheline, et lui transmettant le battant près duquel il se trouve. — Oui, fermez... (A Florence, plaisamment.) J'ai vu le moment où nous allions être quatre!

FLORENCE, avec un obligeant sourire. — Je n'ai pas cessé de m'y attendre.

GILBERT, à Florence. — Comment?

Il court sur son visage l'air penaud des questions demeurant sans réponse.

MICHELINE, se retournant vers Florence. — Tu as terminé tes mauvaises plaisanteries?

FLORENCE. — Mon Dieu! Je devrais repousser le soupçon que vous seriez d'accord pour me tromper...

MICHELINE. — Comment peux-tu articuler cela?

GILBERT. — C'en est trop!

FLORENCE, imperturbable. — Il faudrait que vous fussiez, n'est-ce pas, des criminels d'une espèce bien lâche?

MICHELINE. — Est-ce que tu vas continuer ainsi!

FLORENCE. — Je me suis tellement désarmée, tellement aveuglée, dans mon amour pour lui, dans mon amitié pour toi.

MICHELINE. — Les sentiments que tu dis, penses-tu que l'on ne te les rende pas?

GILBERT. — J'ai mérité, il me semble, que vous ne doutiez pas de moi!

FLORENCE, laissant paraître un peu de son frémissement intérieur. — Jusqu'à ce jour, Gilbert, je vous ai considéré, parmi les autres maris, comme un des rares ayant l'âme sans duplicité, comme un des seuls gardant à votre femme une pureté de corps...

GILBERT. — Dans votre façon de parler, je n'ai pas encore démêlé si, oui ou non, vous m'accusiez?

MICHELINE. — Oh! elle a un accès de jalousie insensée, c'est évident! (A Florence.) Exprime-toi carrément, pour que l'on sache où l'on va, pour que l'on se donne la peine de te démontrer...

FLORENCE. — Si une autre que toi me prenait mon mari, elle aurait peut-être l'excuse d'ignorer quelle en serait ma douleur!... Mais toi qui as eu mes confidences, le spectacle de ma vie intime...

MICHELINE. — Par conséquent, tu vois donc bien que, pour ma part... En vérité, l'offense que tu me fais!...

GILBERT. — Trêve à tout cela!... Vous vous expliquerez sur le néant de cette querelle, à tête reposée. (A Florence.) Je vous emmène.

FLORENCE, impérieusement. — Laissez!

MICHELINE. — Oui, réglons ça!

GILBERT. — A votre guise!

Il s'écarte en haussant les épaules.

FLORENCE. — Je te disais que, toi, tu es en situation de te répéter que, si mon mari était détourné de moi, je n'aurais plus de courage à rien, ni santé, ni raison d'être en ce monde...

MICHELINE. — Florence... je t'en prie!

FLORENCE, obsédante. — Toi, tu es avertie, comme pas une, que j'en pourrais pleurer jusqu'à la mort, si mon mari était ton amant?

MICHELINE. — Oh!

GILBERT, s'interposant. — Allons! Allons!

FLORENCE. — Tu sais bien cela, toi! Tu le sais?' tu le sais? tu le sais?

MICHELINE, qui étouffe. — Tais-toi, Florence! Veux-tu te taire!...

GILBERT, à Florence. — Voyons, chère amie!

MICHELINE, se ressaisissant. — Réfléchis un peu. Chaque mot que tu prononces est la meilleure preuve que je ne me prêterais pas à une trahison aussi monstrueuse!... Si j'en étais capable, que serais-je?... Y songes-tu?... Mais, voyons, je serais la dernière des misérables!

FLORENCE. — Exactement. Tu l'auras spécifié toi-même. (Sur le ton qui tranche.) Ça me brûlait la langue de te le dire, depuis que tu as promis à Gilbert d'être à lui.

GILBERT. — Vous divaguez.

MICHELINE. — Où as-tu pris ça?

FLORENCE. — Derrière le bureau où j'écrivais, dans le salon proche de vous, tandis que vous concertiez l'emploi de votre nuit.

MICHELINE, atterrée. — Ah!

GILBERT, éperdu. — Vous étiez là!

FLORENCE. — Je n'ai perdu aucune de vos paroles. (Gilbert se tait, dans un geste découragé.)

MICHELINE. — Alors, tu es témoin que je me défendais? Que je n'aurais pas voulu?

FLORENCE. — Tu estimais plus poétique, je te le concède, de remettre jusqu'au jour où vous seriez dans vos meubles.

MICHELINE. — Flétris-moi, oui! Accable-moi, comme je l'ai encouru!... Tu n'as eu à constater que ma défaillance. Tu ne sais pas un mot des luttes que j'ai supportées, en y restant forte, dans mon respect de tes droits, dans mon amitié pour toi...

GILBERT. — Le vrai coupable, c'est moi!... je suis le grand coupable!

FLORENCE, comme à elle-même. — Ainsi, en prêtant l'oreille à un dialogue qui ne savait pas être écouté, quelques minutes m'ont appris plus de réalité que tout ce qui m'a été enseigné, affirmé, juré, rabâché, depuis que je suis au monde!... Toi, ma très chère amie, à qui je me fiais tant!...

MICHELINE, se tordant les mains. — Florence!... Oh! Florence!

FLORENCE. — Vous, mon mari, dont j'étais si passionnément sûre!...

GILBERT. — Ç'a été, de ma part, une folie!

FLORENCE. — Non! Une coutume! (Désignant Micheline.) La devancière de celle-ci dans mon amitié était votre maîtresse!... Je n'étais entourée que d'infamies!... Personne en qui se reposer! Rien sur quoi compter!... Quel désert que la vie! Quel néant! quel dégoût!

MICHELINE. — Je suis criminelle d'intention, inexcusablement. Mais je ne peux pas te sembler tout à fait aussi odieuse que si tu lisais en moi le crime accompli. Accorde-moi seulement cette différence de degré?... pas plus que ça?... ce tout petit peu...?

FLORENCE. — Est-ce que j'en suis à ces détails! Que m'importe!... Tu as cessé pour moi d'exister! Je ne t'aperçois plus!

MICHELINE. — Non, Florence! ne sois pas impitoyable! Me voici malheureuse autant qu'on peut l'être!... Regarde que je suis à tes genoux?...

FLORENCE, la repoussant. — Ne me touche pas!... Eloigne-toi de moi! (Elle s'écarte.)

MICHELINE, les yeux ouverts sur sa situation. — Oh! l'horreur!... L'abjection!...

Elle se relève, s'éloigne en gémissant.

GILBERT, à Florence. — Dans mon indignité, je n'ose pas vous parler... implorer votre miséricorde...

FLORENCE. — Rien ne presse : nos comptes ne sont pas encore totalement établis... Eh oui! je ne me suis pas contenue sans cause, depuis bientôt deux heures que je suis instruite de vos agissements... Qu'est-ce qui m'aura aidé à feindre d'abord avec vous, et même à rire du bout des dents?... Vous m'aviez suppliciée dans mes sensibilités les plus chères. J'étais devenue enragée. Je n'allais positivement savoir que mordre et hurler, quand on a bien voulu me conseiller des représailles courtoises...

GILBERT. — Vous dites?

FLORENCE. — Je dis que, me voyant pantelante et déchaînée par la perspective de votre nuit à vous autres, je dis qu'un bon apôtre s'est offert à me donner, pendant ce temps-là, de la distraction.

GILBERT. — Vous n'avez pas souffleté?

FLORENCE. — Vous êtes magnifique!... Mais quoi donc? j'avais votre exemple: chacun avec sa chacune. Vous n'avez pas à répliquer.

GILBERT. — Quels que soient mes torts, vous ne me réduirez pas au silence quand mon honneur même est mis en question. Je veux des éclaircissements.

FLORENCE. — Vous aviez fixé à minuit et demi votre rendez-vous. Il va être l'heure que j'ai indiquée pour le mien.

GILBERT, respirant. — Vous m'en prévenez: merci. Ce n'est plus sérieux, si même ce n'était pas tout simplement inventé.

FLORENCE. — Vous allez bien voir... (L'invitant à s'asseoir.) Prenez place.

GILBERT. — Que signifie?

FLORENCE. — Mon consolateur est persuadé que j'ai, pour chambre, celle-ci.

GILBERT. — Tous les habitants du château étaient à même de savoir par qui elle est occupée.

FLORENCE. — Sauf un nouvel arrivé d'aujourd'hui.

GILBERT, cherchant. — Il n'y a eu que nous et Jincour.

FLORENCE. — D'accord.

GILBERT. — Jincour, vous dis-je?

FLORENCE. — J'ai entendu.

GILBERT, obstiné. — Jincour?

FLORENCE. — Oui, Jincour! Votre excellent Jincour, qui est encore pour vous aussi insoupçonnable que l'était Micheline pour moi! A votre tour, de vous sentir passer, dans la gorge, le goût immonde des confiances crevées, des amitiés pourries!

GILBERT, se débattant contre l'invitation à douter de son ami. — Vous ne ferez pas que j'attribue à Jincour le projet... la tentative de...! Je repousse du pied cette idée-là!

FLORENCE. — Cependant, si, quand il va être une heure du matin, alors que la personne logée ici doit vraisemblablement être au lit?... Si, dans quatre ou cinq minutes?... si, à point nommé, Jincour furtivement est là-contre, entre-bâillant lui-même, entrant sans avertir?... Si, après tout cela, vous gardez un doute sur ses intentions?... Ah! bien! sauf votre respect, vous serez fameusement jobard!

GILBERT, se révoltant encore contre le tourment. — Lui, Jincour! Lui!... Il aurait conspiré ça? Ah! non! non! non! non!

FLORENCE. — Pas si haut! Vous l'effaroucheriez!

MICHELINE, qui s'est rapprochée. — Autant que tu me permettes d'intervenir, n'assume pas que, dans de pareilles conditions, ces deux hommes soient mis

en présence!... Laisse-moi prévenir les événements: je vais au-devant de ce qui menace.

FLORENCE, s'y opposant. — Allons donc! Mon mari ne se lancera pas dans des injures qui t'éclabousseraient la première, s'il chamaillait son ami à lui, pour avoir eu la même traîtrise que toi, mon amie à moi!

MICHELINE, avec soumission. — Fais tes volontés!... Je suis sans réponse. Je ne peux que courber la tête... (Elle s'efface, sur la gauche.)

FLORENCE. — Eh bien, ton complice n'a pas à prendre de plus haut les choses!... (A Gilbert.) Je vous défie de trouver, contre Jincour, une récrimination qui, de votre bouche, ne soit pas lamentablement comique, moi vous regardant (Désignant Micheline.) et cette autre là vous écoutant.

GILBERT. — Vous avez réussi à m'inspirer l'angoisse de savoir... Si vous avez dit vrai, une fois que je saurai... oui, quoi y faire? Et à quoi bon?... Effectivement, ça n'ira pas plus loin!... Mais que ça en finisse donc!...

Il s'achemine vers l'entrée, où il prête l'oreille.

FLORENCE. — Quant à celui qui va nous rejoindre, lui non plus n'aura pas volé que je voie la figure qu'il fera!

GILBERT. — Chut!

Il fait des signes qui, successivement, expriment que, derrière la portière, on tourne le bouton de la porte, que l'on referme sur soi.

Scène VII

LE MÊMES, JINCOUR

JINCOUR, ayant soulevé la portière, et s'arrêtant, sidéré. — Euh!

GILBERT. — Toi?

JINCOUR. — Oui... je...

FLORENCE, en sarcasme. — Entrez donc!

GILBERT. — Tu étais annoncé.

JINCOUR. — Chez qui suis-je?

MICHELINE. — Chez moi.

JINCOUR. — Ah!

GILBERT. — Tu croyais venir chez ma femme?

JINCOUR. — Que dis-tu?

FLORENCE. — J'ai tout raconté.

GILBERT, que le regard de Jincour interroge et implore. — Oui!

JINCOUR, à Florence. — Quoi?... Vous avez...?

FLORENCE. — Ne vous agitez pas! Mon mari va reconnaître qu'en matière de loyauté, vous et lui, vous faites bien la paire. Vous pouvez vous donner la main.

JINCOUR, ne trouvant pas ses phrases. — Je suis en face de mon aberration!... Je sais, Gilbert, que je ne suis pas défendable. Je n'aurais qu'à fuir tes yeux. Et, malgré moi, je reste... J'essaie... Je cherche...

GILBERT, à Jincour. — Non, rien! (La gorge serrée, à Florence.) Soyez satisfaite: votre vengeance a bien porté! (D'une main, il s'appuie à un meuble; il porte l'autre à ses yeux.)

FLORENCE. — C'est sur lui que vous trouvez enfin des larmes!

GILBERT. — Je pleure qu'il ait voulu attenter à vous. Je pleure que ce soit lui: mais parce que c'était vous!

JINCOUR, dans un désespoir égal. — Gilbert, je suis prêt à toutes les expiations... Que veux-tu que je fasse de moi? Tu vas en décider dans les seuls mots que nous puissions encore échanger.

GILBERT. — Je ne te parle plus.

JINCOUR. — Un dernier mot! Si! J'attendrai. J'attends. (Il s'efface, au fond.)

GILBERT, convulsivement, à Florence. — Par sa faute, après la mienne, tout me frappe en même temps!... J'ai l'âme entièrement déchirée!... Ce que j'éprouve est intolérable!... C'est... c'est...

Les sanglots l'empêchent de continuer.

FLORENCE, ayant une seconde de pitié. — Ah!

JINCOUR, à Florence, de loin. — Vous aviez bien des droits! Mais aviez-vous celui dont vous vous êtes servie?

FLORENCE. — Je pense que oui... (Les sanglots de Gilbert continuent.) Il se peut que non?... Je ne sais plus!

GILBERT, allant à Florence. — Dans ces minutes récentes où j'étais pris au piège, je ne vous ai, bien sûr, montré que l'instinct d'échapper... Tandis que j'affectais la légèreté, puis l'indignation, pour dominer vos ironies et bientôt vos attaques, je ne voyais que le mortel péril de notre ménage. Je voulais à tout prix le sauvegarder...

FLORENCE, douloureusement. — Pour ce que vous en avez fait!

GILBERT. — Certes, j'ai été atroce d'imprévoyance! Mais l'idée ne m'est pas apparue, je vous le jure, que je vous exposais à souffrir: j'en aurais été pétrifié.

FLORENCE. — Ça, je ne conteste pas... Dans vos pourparlers avec elle, tout ce que j'en ai surpris n'était pas uniformément horrible. J'ai distingué, en effet, qu'il ne s'agissait pas de m'abandonner, de me torturer.

GILBERT. — Si peu que je vaille, j'ai du moins pour vous une tendresse infinie. Du moment que vous seriez malheureuse, je n'aurais plus que malheur à vivre... Etre volontairement cause que vous ayez de la peine, je ne pourrais pas! Jamais il ne me serait possible de vous faire du mal, ayant conscience que je vous en fais!

FLORENCE. — Je sais bien que vous n'êtes pas méchant à mon égard... La méchanceté jaillit plutôt, je le confesse, des cœurs gonflés d'amour comme le mien!

GILBERT. — Vous faites allusion à la blessure que vous m'avez rendue: je n'ai pas à m'en plaindre. Comment juger mauvais que vous ayez arraché le masque à cette amitié-là!

JINCOUR, intervenant. — La seule chose que je puisse dire...

GILBERT, avec une morne lassitude. — Abstiens-toi!... va-t'en!

JINCOUR. — Ce que je peux dire ressemble tant aux atténuations que tu te cherches; c'est également si miséreux, qu'à ce titre tu permettras, tu dois permettre...

GILBERT. — Qu'est-ce que ça fera!

JINCOUR. — Je n'ai pas de but!... Je regarde stupidement ce grand nombre d'années où j'ai eu, de très bonne foi, la fierté que mes sentiments pour toi étaient épurés de tous les égoïsmes... Ne rien calculer quand tu étais en cause. Discerner en moi-même que, pour te rendre service, j'aurais risqué n'importe quel intérêt et aussi bien ma peau: ce sont là des ardeurs sincères que, de longue date, je me suis constamment connues... Mais l'égoïsme que l'on a, au fond des sens, est donc le plus vivace, le plus diabo-

liquement enraciné!... Quant à moi, du moins, je ne m'en vois guéri que dans cette épreuve-ci, au fer rouge!... Quelle que soit ma honte, ce qui m'accable plus que tout, c'est le gémissement que je viens de te coûter: il retentira perpétuellement en moi, comme ayant été l'agonie de ton amitié. Ce sera mon châtiment dans l'affection que je ne cesserai pas de te garder... Me jeter à l'eau pour toi, j'y serai prêt dans l'avenir, ainsi que je l'eusse fait dans le passé... Cela, Gilbert, réponds-moi uniquement que tu l'as toujours cru? que tu le croiras encore?

GILBERT, oppressé. — Oui.

JINCOUR. — Merci! C'est tout... J'expliquerai ma fuite d'ici par un motif de santé. Tu n'auras pas à me revoir demain... Adieu!

GILBERT, suffoquant. — Adieu!

Dans une hésitation éperdue, il s'est levé. Il a semblé sur le point de rappeler Jincour. Et, s'étant ressaisi, il a un instant d'hébétude.

Scène VIII

MICHELINE, GILBERT, FLORENCE

MICHELINE, à Florence, amèrement. — Ta revanche est maintenant complète sur les trois coupables... Et cela est juste!... La vertu, qui a toujours raison, triomphe, implacablement.

FLORENCE, très troublée. — Je ne me dissimule pas combien j'ai rendu le mal pour le mal... A présent, c'est moi que je juge!

GILBERT, revenant à Florence. — Je vous adresse la plus poignante question. Je suis un malheureux d'avoir porté atteinte au sentiment trop beau que vous aviez pour moi. J'ai gaspillé le meilleur des biens... Si vous sentiez pourtant que, par ma conduite future, j'aurais encore moyen de vous reconquérir, donnez-moi cet espoir à emporter?

FLORENCE. — J'ignore... Je m'interroge... Je sais que c'est effrayant comme on oublie !... Lorsque j'étais jeune fille, au lit de mort de ma mère, pour la suivre aussitôt, j'absorbai le contenu d'une fiole restée là... Et puis, comme on rapprend bien à se contenter de la vie!... Oui, c'est effrayant que l'on ait parfois des premiers élans si farouches, puisque l'on peut, étonnamment vite, s'apprivoiser avec son sort!

GILBERT. — Je ne vous demandais pas d'en prononcer davantage... Vis-à-vis de vous, j'ai la perspective de réparer!... Quant au malfaiteur que je ne rachèterai pas d'avoir été (Montrant Micheline.) vis-à-vis d'elle, la parole n'appartient qu'à vous. Puissiez-vous en user généreusement!

Il sort.

Scène IX

MICHELINE, FLORENCE

MICHELINE, pour qui rien ne compte plus. — Ta générosité ! Que pourrait-elle pour moi ?... Même ton absolu pardon, qu'est-ce que j'en ferais?... Au point où nous en sommes, pourquoi n'irions-nous pas jusqu'au fond du vrai? Je n'ai pas perdu seulement ton amitié! Mon rendez-vous de ce soir, je ne veux pas que ton mépris le confonde avec une de ces équipées familières aux femmes qui s'amusent. Ce qui s'était emparé de moi, c'était de l'amour, comprends-tu?... C'est contre mon propre amour que je me suis débattue longtemps. J'aimais ton mari!... Je l'aime!

FLORENCE. — Je n'ai pas à entendre ça!

Elle esquisse une retraite.

MICHELINE, la retenant. — Je te le dis pour que tu saisisses comme quoi, le voudrais-tu de tout ton cœur, tu serais impuissante à me soulager!... Quelle horrible chose dorénavant! Toi, moi, quand les hasards nous feront nous rencontrer, tes regards se chargeront de méfiance ou de défi; je te jetterai le coup d'œil d'une voleuse qui fut arrêtée à temps, et qui s'en retourne à sa solitude, où elle expie, inconsolable.

FLORENCE, avec une sorte de compassion. — Une époque arrivera qui pourrait nous faire distinguer que les choses irréparablement graves, ici-bas, sont les déchéances de la vieillesse... le départ, pour l'autre monde, de soi-même ou de ce qui nous est plus cher que nous!... Lorsque nous en serons là, qui sait si nos pauvres visages, désormais flétris, ne retrouveront pas une douceur à échanger le baiser de paix?... Qui sait si les batailles d'aujourd'hui n'auront pas pris pour nom suprême celui qui court sur ces murailles?... Bagatelle! (Ce disant, elle gagnait la porte.)

MICHELINE, dans un infini de tristesse. — A ce jour-là, Florence!

FLORENCE, avec un sanglot, pareillement, au prononcé du petit nom de la ci-devant amie. — Peut-être, oui, Micheline!

RIDEAU

Micheline. Florence. Jincour, Gilbert.

Florence : « Mon mari va reconnaître qu'en matière de loyauté vous et lui vous faites bien la paire ».

KISMET

Conte arabe d'**Edward KNOBLAUCH**

Texte français de

Jules LEMAITRE

de l'Académie française

M. EDWARD KNOBLAUCH

Copyright E. O. Hoppé.

Kismet *a été représenté pour la première fois en France sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt (représentations* LUCIEN GUITRY*), le 18 décembre 1912.*

PHOTOGRAPHIES J. CLAIR-GUYOT

Copyright by Edward Knoblauch and Jules Lemaitre, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

PERSONNAGES ET ACTEURS

dans l'ordre de leur entrée en scène

Le Chanteur..... M. BAILLY LUCIAT. | *La Chanteuse*..... Mlle ALICE MILET.

Le Conteur..... M. LE GAL.

Haji	MM. LUCIEN GUITRY.	*Mansour*	MM. CASTILLAN.
Le Muezzin.....	DUTET.	*Kafur*	AURÈLE SYDNEY.
Makmud	DUROZAT.	*Alife*	FRESNET.
Zayd.....	VALOT.	*Le Capitaine*.....	HASSE.
Le Muphti.....	BOÉJAT.	*Marsinah*	Mmes JEANNE DESCLOS.
Nazir	PUYLAGARDE.	*Nargis*	DELYS.
Jawan	MOSNIER.	*Intendant de Mansour*.....	MM. HENRION.
Kassim	MARC GÉRARD.	*Chambellan du Calife*.....	GRIMAUD.
Amru	LOUIS SANCE.	*Miska*.....	Mmes RENBACH.
Apprenti.....	Mlle ALICE GROVES.	*Kut-al-Kulub*	M.-L. DERVAL.
Le Calife.....	MM. PAUL CAPELLANI.	*La Danseuse de Perse*.....	ARMÈNE OHANIAN.
Abu-Bakr	JEAN DUVAL.	*Le Chanteur hindou*.....	MM. INAYAT KHAN.
Kabirah	Mme BLANCHET.	*Le Héraut*.....	DAVID.

Le geôlier Kutayt..... M. PRIKA.

Les autres rôles : *Marchands de Bagdad, Marchands de perles, Marchands de douceurs, Marchands d'eau, etc., Sorcier, Garde hindoue, Bourreaux, Chamelier, Eunuques, Gardes d'honneur du Calife, Wazirs, Ambassadeurs d'Egypte et de Perse, Gardien de harem, etc., etc. Marchandes, Sultanes, Fellahs, Femmes de harem, Baigneuses, etc., etc.*

Par MM. BRÉZAL, CHEVALIER, CHOMEL, COMTEVILLE, COSSERON, COUDERC, DEBRAY, DINAR, FARAN, FASQUEL, FENONJOIS, FORIO, FELD, GAUTHIER, GOBIN, LABRUYÈRE, LOISEL, MARCO, MARIAVAL, NAMUR, OUDREP, PORTAL, ROCHE, SCHNEIDER, SEVADJAN, THOUVAY.

Mmes AÏDA, ANIFA, BEAUNE, BOWN, DION, GRÉSY, LILIANE, LIONEL, Missess GROVES, LEMAN, D. MULLOCK, E. MULLOCK, O'DOHERTY, O'NEIL, D. ROSSO, P. ROSSO, TUCKETT.

Hommes de couleur conduits par MM. GEO ST-ORD *et* NAP. FLORENT.

Hindous conduits par M. W. DE SYLVA.

Orchestre Royal Hindou sous la direction de M. Inayat Khan.

Costumes dessinés par M. Thomas.

Musique de M. Furst et de M. Chr. Wilson.

Cela se passe à Bagdad, il y a mille et un ans, en une journée.

LE MATIN

Premier tableau.
DEVANT LA MOSQUÉE.

2e *tableau.*
LE SOUK DES TAILLEURS.

3e *tableau.*
LA COUR DE LA MAISON DE HAJI.

LE JOUR

4e *tableau.*
LA MAISON DU WAZIR MANSOUR.

5e *tableau.*
LA COUR DE LA MAISON DE HAJI.

6e *tableau.*
LE PALAIS DU CALIFE.

7e *tableau.*
LA PRISON.

LA NUIT

8e *tableau.*
LE HAREM DE MANSOUR.

9e *tableau.*
DEVANT LA MOSQUÉE.

Peintres décorateurs : M. Bailly pour les 1er, 2e, 3e tableaux, le mur d'intermède et l'arc de scène. — MM. Amable et Ciocchari pour les 4e et 6e tableaux. — M. Paquereau, pour les 7e et 8e tableaux et le rideau bleu d'avant-scène.

Une chanteuse. Le conteur. Un chanteur.

Devant le rideau d'avant-scène.

KISMET

UN HOMME et UNE FEMME passent devant le rideau s'assoient sur le sol, à droite et à gauche, et chantent :

LUI

A l'horizon la nuit s'attarde encore,
Mais je ne puis dormir et me voici
Sur la terrasse, avec mon noir souci;
Et je soupire en attendant l'aurore!

ELLE

Que la nuit dure au cœur sevré d'amour!
Ah! Sois moins longue à mourir, nuit mourante!
Au cœur sevré d'amour l'heure est pesante,
Et je soupire en attendant le jour.

LUI

Qu'une chanson charme ma peine obscure,
Une chanson d'un passé plus heureux!

ELLE

Que le récit d'une ancienne aventure
Vienne distraire un cœur trop langoureux!

TOUS LES DEUX

Toi que le monde révère et redoute,
Allah, bénis ton humble serviteur.

LE CONTEUR entre, s'assoit devant le rideau, entre le chanteur et la chanteuse, et dit son prologue :

Gloire à Allah, roi de tous les rois, créateur de toutes choses, qui a fait de la terre un tapis sous nos pieds, et du ciel une tente au-dessus de nos têtes. Et sur Mahommed, son prophète, bénédiction des bénédictions, maintenant et toujours; *Amen.*

Les actions et les souffrances de ceux qui ont vécu avant nous sont des exemples et des avertissements pour les hommes d'aujourd'hui et des jours futurs.

Telle est l'histoire de Haji le mendiant, qui a vécu dans notre paisible ville de Bagdad, il y a mille et un ans. C'est une de ses journées que je vais vous raconter.

O bienveillants auditeurs, entendez la leçon que nous donne par là la Destinée, que les poètes appellent *Kismet.* Et soyez attentifs aux vicissitudes dont elle sait varier la vie d'un mortel, tantôt l'élevant et tantôt l'abaissant comme un seau dans un puits.

Allah seul sait tout.

Nasir. Haji. Kasin.

Nasir : « *Ecoute. Haji, j'ai une affaire à te proposer...* »

ACTE PREMIER

Scène première

Devant la mosquée, le matin.

HAJI. — Allah, Allah!... C'est le jour.

LE MUEZZIN. — Que la paix soit avec toi, Haji!

HAJI. — Que la paix et la bénédiction soient avec toi, mon ami... La charité, pour l'amour d'Allah ! Pour l'amour d'Allah, la charité!

MAHMUD, donnant un pain rond à Haji. — Prends. Allah te le donne.

HAJI. — Tes bonnes actions seront récompensées le jour du jugement, ô Mahmud.

MAHMUD. — La paix soit avec toi. Je te souhaite bonne récolte de larmes et de pitié.

HAJI. — Tu ferais mieux de me souhaiter bonne récolte d'or et d'argent.

MAHMUD. — Ce sera comme Allah le jugera bon. Rien n'arrive que ce qu'il a écrit.

HAJI. — Gloire à Allah, le seul tout-puissant!

MAHMUD. — Et à Mohammed son prophète!..

APPELS

Allah est tout-puissant. (bis)
Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah. (bis)
Venez à la prière, venez à la Rédemption.
La prière est meilleure que le sommeil. (bis)
Nul autre Dieu n'existe qu'Allah.

HAJI. — Aumône pour un frère mourant de faim! Vous avez un corps: ayez aussi une âme. O maître, ton regard annonce un cœur généreux. Un danik!... Le ciel a vu, ô mon maître... Au nom du Tout-Puissant miséricordieux! Que ta barbe blanche soit bénie! Tu es proche du tombeau: achète ton salut en ayant pitié de ton esclave.

L'HOMME. — Allah te le donne!

HAJI. — Crève! (A un autre.) Mon frère, je n'ai plus mes yeux... As-tu un père aveugle, ou une personne chère qui tâtonne dans la nuit?... (L'homme donne une pièce et passe. Haji examine la pièce.) Un dirham! Dieu te le rende!... (A un autre.) O mon maître, je te vois, bien qu'il ne fasse pas encore jour. Est-ce que ton fils va mieux, ton fils, la lumière de ta maison?... Est-ce que la fièvre l'a quitté? (L'homme passe en murmurant : « Allah te vienne en aide ! » Rien? Que le diable emporte l'âme de ton bâtard! (A un autre.) Etranger, ne passe pas si vite. C'est l'enfer qui t'inspire cette hâte. Le ciel sait attendre. (A un jeune homme.) Joli garçon! Donne-moi une jolie pièce. Je suis accroupi dans ce coin depuis d'innombrables années. (L'homme donne une pièce.) Qu'Allah augmente ta richesse! (A un vieil homme.) O muphti, un mot! Tu connais l'amertume d'une vie longue et pénible. Mais je suis jeune et beaucoup de tristes jours s'étendent encore devant moi.

LE MUPHTI. — Demain, si Allah le veut.

HAJI. — Tu dis toujours demain.

LE MUPHTI, riant. — Demain est toujours demain.

HAJI. — Demain, ton âme sentira aussi mauvais qu'aujourd'hui, mais pas plus, car cela est impossible.

LE MUPHTI. — Que dis-tu?

HAJI. — Il fallait entendre la première fois, je n'ai pas le temps de recommencer mes discours.

LE MUPHTI. — Va-t'en de mon chemin!

HAJI. — Avec joie! Car ton chemin conduit à la damnation... Gloire à Allah! D'Allah dépend le pain quotidien. Ta richesse, ô riche, n'est pas à toi. Tu es aussi pauvre que le plus pauvre. Allah seul donne; et ce qu'il donne n'est pas à toi. Ton or n'est une bénédiction qu'en le donnant aux autres. Ouvre ta bourse, afin que les affligés s'agenouillent pour toi dans la sainte maison: chaque pièce tombée de ta main te reviendra mille fois par les prières des pauvres. (Le cheik Jawan monte lentement les marches.) La charité, pour l'amour d'Allah! Pour l'amour d'Allah, la charité!

JAWAN. — Toi, Haji?

HAJI. — Tu me connais?

JAWAN. — Tu es encore ici à mendier des croûtes?

Il rit.

HAJI. — Qui donc es-tu?

JAWAN. — Qui je suis? hé! hé! hé! Qui je suis?...

Il entre dans la mosquée. Kasim prend la place d'Haji.

HAJI. — Qu'est-ce que tu viens faire ici?

KASIM. — Tu le vois bien. Je suis un mendiant comme toi.

HAJI. — Comme moi? Toi? Sais-tu ce que tu dis?

KASIM. — Mes oreilles peuvent entendre ma langue: elles n'en sont pas si loin.

HAJI. — Monstre d'impertinence! Tu oses te comparer à moi? On voit bien que tu n'es pas de Bagdad.

KASIM. — Tu l'as dit. Je viens de très loin. Je me nomme Kasim. Et toi?

HAJI. — Moi? ha? moi? Pauvre garçon! tu peux le dire, que tu es un étranger! Moi! Je suis Haji, Haji le mendiant. Il n'y a pas d'enfant dans le quartier qui ne m'appelle par mon nom. Je suis assis sur cette pierre depuis cinquante étés et cinquante hivers, buvant le soleil et souvent aussi la lune, car je dédaigne l'avilissant sommeil d'un lit.

KASIM. — Cinquante étés, tu es sûr?

HAJI. — Oui, et avant moi mon père était assis là, magnifique dans ses haillons, et avant lui son père et ainsi jusqu'à l'origine du monde. Cette pierre, ô Kasim, est mon héritage, mon droit et ma force. Jusqu'à cette heure, personne n'avait osé ce que tu oses.

KASIM. — A cette heure donc finit ta royauté. Je suis venu pour la conquérir.

HAJI. — Je t'en prie, petite tête pouilleuse, n'insiste pas. Va dans ton coin, s'il te plaît. (Il indique le coin à gauche.) D'autres cochons s'y sont roulés à leur moment. Mon plus vil ennemi s'est assis là pendant de longues et tristes années. Prends sa place.

KASIM. — Je ne bougerai pas d'ici.

HAJI. — Qu'est-ce que tu dis? Tu ne bougeras pas?... Une rognure d'ongle comme toi? Tu ne bougeras pas? Nous verrons, par Allah, nous verrons.

KASIM. — Laisse-moi, laisse-moi. Musulmans, à mon secours!

HAJI, le battant. — Aimes-tu ça?... Avale, et tu n'auras plus faim... Une bonne assiettée de coups de pied au cul... En veux-tu encore une bouchée?... Sais-tu compter jusqu'à cent?... Un, deux, trois...

NASIR. — Oh! Haji... qu'est-ce que tu fais?

HAJI. — Ce rien du tout voudrait me prendre ma pierre.

KASIM. — Sa pierre? Je n'en veux pas.

HAJI. — Oui, oui, c'est tes fesses qui n'en veulent plus. (Kasim s'assied sur la pierre de gauche.) La journée a bien commencé... oui, avec ce dégoûtant... et ton avare étranger... Qui est-il, cet autre infirme, dis, Nasir?

NASIR. — Un homme entre les hommes... je ne sais pas.

HAJI. — Tu le sais très bien. Tu es son guide. Il demeure à ton caravansérail. Il m'a appelé par mon nom. Qui est-il?

NASIR. — Ecoute, Haji, j'ai une affaire à te proposer, qui nous rapportera de l'argent à tous deux.

HAJI. — De l'argent? Je ne vois pas de mal à ça. Parle.

NASIR. — Ce vieil homme qui est avec moi a été dans le temps un fameux voleur de grand chemin. On l'appelait le « Cheik blanc ».

HAJI. — Le Cheik blanc? Hé! Hé!

Un homme passe. Jeux de scène.

NASIR. — Notre calife décédé l'a fait souvent poursuivre par ses soldats. Dans une rencontre, ils ont pris la plupart des voleurs et, parmi eux, le fils du cheik. C'était alors tout à fait un enfant.

HAJI. — Continue.

NASIR. — Le garçon a été gardé à cause de sa beauté. S'il vit encore, il doit avoir environ trente ans. Durant les longues années de règne du dernier calife, le cheik n'a jamais osé entrer dans Bagdad. Ce n'est que depuis le nouveau règne qu'il s'est risqué à venir ici chercher son fils.

HAJI. — L'histoire est touchante. Mais dis-moi vite quel profit on en peut tirer.

NASIR. — N'as-tu pas remarqué que cet homme a le cœur brisé? qu'il est courbé par la souffrance? On n'a jamais vu pécheur aussi repentant. Il est aux trois quarts paralysé, mais il se fait porter par ses esclaves — anciens soldats, anciens brigands comme lui — il ne sort d'une mosquée que pour courir à un cimetière. Il dépense en charités tout son argent, dans l'espoir de retrouver son fils bien-aimé Yusuf. Au plus petit mot encourageant, à la plus vague promesse d'un iman ou d'un sorcier, il met la main à la bourse. Commences-tu à comprendre?

HAJI. — Ton discours entre en moi comme un flot de lumière. Je me trouverai sur le chemin du cheik.

NASIR. — Et, quoi qu'il te donne, nous partagerons par moitié, comme d'honnêtes musulmans.

HAJI. — S'il plaît à Allah. Laisse-moi faire.

NASIR. — Mais, écoute, homme subtil, il faut procéder délicatement. Le désespoir d'un père est comme un puits profond, d'où tu extrairas avec adresse, si tu peux...

HAJI. — Si je peux? Si je peux? N'ai-je pas eu un fils aussi? Il y a bien longtemps, un petit enfant beau comme un astre! N'a-t-il pas été tué lâchement, la gorge tranchée, et ma femme, le baume de mes yeux, enlevée, violée par mon ennemi? N'était-il pas assis où est maintenant ce chien, n'était-il pas assis là, le meurtrier de ma race? La vue de cette pierre ne fait-elle pas toujours crier dans mon âme le désir de venger mon sang?

NASIR. — Toi aussi, tu as connu les souffrances de l'amour paternel?

HAJI. — Connu? Ecoute, Nasir! Qu'Allah me pardonne de découvrir le sexe voilé. J'ai une fille, maintenant, l'enfant d'une autre femme qui est morte, hélas! Cette fille, qui a quatorze étés, est tout ce qui me reste au monde; elle m'est plus chère que toutes les promesses du paradis. Un jour, elle se mariera, et portera le fardeau d'une postérité. Mais, quand je serai dans l'éternel repos, que deviendra ma race? Que deviendra le sang de mes

pères?... O frères, je suis comme un dattier qui croît au bord de l'étang et dont les fruits sont tombé dans l'eau.

NASIR. — La prière est finie, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. (Il se retire.)

HAJI. — La charité, pour l'amour d'Allah!... Le tombeau est la nuit; la charité est sa lampe. Apprends à aimer la pauvreté; sois pauvre, et tu entreras au paradis. La charité, pour l'amour d'Allah! (Reparaît le cheik.) O cheik des cheiks, que la paix soit avec toi! Quand tu m'as parlé tout à l'heure, les yeux de ma mémoire étaient clos. Maintenant, ils sont ouverts et se rappellent tes générosités passées.

JAWAN. — Tu me connais donc?

HAJI. — Je vois jusqu'au fond de ton âme comme à travers du cristal. Tu es venu de très loin pour chercher un disparu. Tu es venu pour chercher ton fils.

JAWAN. — C'est étrange... Et atteindrai-je l'objet de mon désir?

HAJI. — Tu verras ton fils aujourd'hui.

JAWAN. — Bien que les malédictions de mes ennemis soient entre Allah et moi?

HAJI — Tes prières ont détruit l'effet de leurs malédictions.

JAWAN. — Veux-tu me le jurer?

HAJI. — Par Celui qui voit tout, qui entend tout et qui sait tout, je te le jure.

JAWAN. — Ta sainteté en guenilles veut-elle me donner sa bénédiction?

HAJI. — Que la bénédiction d'Allah soit sur toi et sur ton entreprise. Que tes ennemis soient damnés et tes espérances exaucées!

JAWAN, éclatant de rire. — Devines-tu, Haji, ce que tu as fait? Vois! (Il retire le châle de sa figure.) Tu as béni ton ennemi. Je suis celui qui était assis dans l'autre coin, il y a bien longtemps.

HAJI. — Jawan!

JAWAN. — Oui, Jawan! Celui qui t'a enlevé ta femme, qui a poignardé ton marmot, et qui s'est enfui dans la nuit.

HAJI. — Jawan le mendiant? Toi?

JAWAN. — Jawan le mendiant? Je ne suis plus Jawan le mendiant. Ne prends pas cet air ébahi. Ma vie sauvage m'a plus vieilli, vois-tu, que ne t'a vieilli ta vie tranquille.

HAJI. — Jawan!

JAWAN. — Tu doutes encore? Ecoute donc et apprends. Ta femme et moi, nous passions à cheval, la nuit, dans le désert. Une bande de brigands nous rencontra. L'heure et la chance m'ont fait leur chef. J'ai été leur chef pendant vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans, le calife a été en guerre avec moi comme avec un roi, son égal, et j'étais son égal en pouvoir, en bravoure, en tout... bien qu'il se soit emparé de mon fils, — du fils que j'ai eu de ta femme, la belle Gulnar!

HAJI. — Sinistre pourceau! Qu'Allah te perde à jamais!

JAWAN. — Tu oublies tes bénédictions de tout à l'heure.

HAJI. — Ce n'est pas toi que j'ai béni, c'est un inconnu.

JAWAN. — Non, non, c'est bien moi. Et c'est ainsi que, par toi, je vais retrouver mon fils. Tu as détruit l'effet de tes malédictions et rompu l'ensorcellement.

HAJI. — Pour le retrouver, il faudrait que tu fusses vivant... (Il saute sur Jawan que ses serviteurs défendent.)

JAWAN. — Ne t'ai-je pas dit que je suis roi? QuAllah te donne une longue et heureuse vie, Haji.

HAJI. — Qu'Allah t'envoie des ennemis féroces et tous les feux de l'enfer!

JAWAN. — Trop tard, mon frère. Tes bénédictions ont rendu le ciel sourd à tes malédictions... Tiens, accepte cette faible récompense de ta générosité.

Il lui jette sa bourse.

HAJI. — Reprends ton argent, Jawan. Il est souillé de sang. Je ne veux pas boire le sang de mon fils. Reprends-le, barbe grise de l'enfer, reprends-le!... (Jawan a disparu. On entend son rire.) Ris! Ris! Ton jour viendra. Je t'ai trouvé. Tu es vivant, mais, moi aussi, je suis vivant: cela suffit. (A Kasim.) Tu entends? Je l'ai trouvé! Il est de retour à Bagdad, celui qui était assis où tu es assis maintenant, l'égorgeur de ma race. Je le retrouverai, je le prendrai à la gorge, ce chien des chiens, et je l'étranglerai avec ces deux pouces. (Il serre Kasim à la gorge.)

KASIM, suffoquant. — Frère, lâche-moi!

HAJI. — Oui, quoiqu'il soit gardé par les yatagans de ses esclaves et que je sois seul et sans défense... Je le retrouverai... Je me le ferai livrer s'il le faut... Et ceux qui me le livreront, je les paierai avec son or... Cet or qui a une odeur de sang; cet or dont chaque pièce représente un crime, qui demande vengeance!... Allah m'en soit témoin! Ce n'est que pour cela que j'ai ramassé cette aumône maudite. Ce n'est que pour cela. Vengeance! Vengeance! Vengeance!

KASIM. — Attention!

HAJI. — Quelqu'un?... La charité pour l'amour d'Allah!

KASIM. — Pour l'amour d'Allah, la charité!

NASIR, survenant. — Je l'ai quitté un instant! Il prie devant un tombeau. La bourse? Combien pour moi?

HAJI. — La bourse?

NASIR. — La bourse qu'il t'a jetée.

HAJI. — Je n'ai pas vu de bourse.

NASIR. — Tu n'a pas vu de bourse? Allons, sors-la. Et partageons.

HAJI. — Partageons? La bourse? Sais-je ce qu'il a jeté ou non? Suis-je ici pour ramasser ce qui se perd dans la rue? Ah! oui, un fameux client que tu m'as envoyé là! Va-t'en! tu es un voleur.

NASIR. — Moi, un voleur! (A Kasim.) Tu l'as vu prendre la bourse? Ne mens pas.

KASIM. — Je l'ai vu cracher sur elle, se détourner d'elle et la maudire.

NASIR, se jetant sur Kasim. — Alors, c'est toi qui l'as ramassée.

KASIM. — Hélas! frère, ce n'est pas moi.

NASIR. — Donne-la-moi! Donne-la-moi! Tu n'as pas le droit de la garder.

KASIM. — Enlève-moi tous mes haillons, tu ne la trouveras pas.

HAJI. — C'est cela, dépouille-le! dépouille-le!

NASIR, à Haji. — C'est toi qui l'as!

HAJI. — Alors, dépouille-moi aussi! Dépouille-nous tous les deux, si ça te fait plaisir... Dépouille-nous, ton esclave t'en prie...

UN NÈGRE. — Nasir!

HAJI. — Ton maître t'appelle.

NASIR, à Haji. — Je vais rejoindre mon maître à l'auberge; mais, si tu tiens à la vie, prends garde à toi!

HAJI. — Que la paix soit avec toi! Ha! ha! ha!

KASIM, complaisamment. — Ha! ha! ha!... O maître, quelle sera ma part?

Le passage du calife dans le souk des tailleurs.

HAJI, imitant KASIM. — « Quelle sera ma part?... » Ecoute, cette bourse, qu'elle soit de l'enfer ou du ciel, m'a été envoyée par la Destinée, à moi, à moi seul... Le rouleau de la Destinée se déroule devant mes yeux; j'y vois tout écrit en lettres de flamme.

KASIM. — Le rouleau de la Destinée?

HAJI. — Chacun de nous a son heure. Celle-ci est à moi. Voici le talisman que j'ai souhaité pendant tant d'années, l'arme de ma vengeance, l'or!

KASIM. — Que veux-tu faire?

HAJI. — Je veux sortir de mon abaissement. Mes jours de deuil sont passés. Je veux aller au hammam. Je déchirerai ces haillons; l'eau emportera ma lassitude, et ma poitrine s'élargira sous des habits légers aux joyeuses couleurs! Plus de voix plaintive, plus de tête baissée, plus de main tremblante, mais la tête haute comme il sied à un ministre de la vengeance et une démarche assurée comme celle d'un roi!...

MAHMUD, sortant de la mosquée. — Haji, as-tu perdu la raison? Qu'est-ce que cela signifie?

HAJI. — Je renonce à ma vie de mendiant.

MAHMUD. — Toi?

HAJI. — Allah m'a ouvert la porte de l'action... avec une clef d'or!

MAHMUD. — O mon fils, je crains pour toi les chances mauvaises et l'amertume des temps.

HAJI. — Le prophète ne nous a-t-il pas ordonné la vengeance du sang? J'y suis résolu, mon père. En route pour le pays béni de la vengeance. Mon voyage sera une victoire. Mais, avant de partir, je te prie, toi qui as secouru ma misère, d'accepter ceci pour les pauvres. (Il lui donne quelques pièces de monnaie.)

MAHMUD. — Que le Dieu tout-puissant te protège contre tous les maux? Qu'il te préserve de tes ennemis!

KASIM. — Et moi, tu ne me donnes rien?

HAJI. — Toi? Prends ma pierre, le trône de mes ancêtres. Vêtu de mes robes royales, garde-le: il est à toi. Pour moi, la vie m'appelle. C'est aujourd'hui jour de joie; et, quand la nuit tombera, je tiendrai, si Allah le veut, mon ennemi dans le creux de ma main.

Scène II

Le souk des tailleurs.

Cris de la rue.

ZAYD. — C'est toi, Amru?

AMRU. — Zayd! (Ils s'embrassent.)

ZAYD. — Sois le bienvenu, cher ami. Tu es enfin de retour d'Egypte?

AMRU. — Depuis hier soir. Aux premières heures de la nuit j'ai fait agenouiller mes chameaux devant ma porte.

ZAYD. — Par Allah et les apôtres, j'ai le cœur tout ému en entendant ta voix. Tu es resté bien longtemps là-bas. Au moins as-tu fait de bonnes affaires?

AMRU. — Pas mauvaises. Et toi?

ZAYD. — Hélas! les affaires se sont bien ralenties depuis l'avènement du nouveau calife.

AMRU. — Déjà? On m'a dit qu'il n'était au pouvoir que depuis sept jours.

ZAYD. — Il est très jeune... et dévot... On dit que son harem est vide. Pas une femme, pas même une épouse.

AMRU. — Pas même!... et depuis sept jours?... Par la gloire du paradis!... si j'étais calife depuis sept jours!...

ZAYD. — Si je l'étais seulement depuis sept heures!... Mais il attend, dit-on, qu'il ait trouvé la femme

de ses rêves. Qu'elle soit du sang le plus noble, ou qu'elle soit la fille de pauvres gens, il a juré de vivre seul, tant qu'Allah ne lui aura pas révélé celle qui doit être sa femme.

. . . . . .

Passe le calife.

UNE VIEILLE FEMME. — O roi du siècle, justice! Justice pour une veuve accablée d'ans et cruellement opprimée!

LE CALIFE. — Viens cet après-midi à mon divan. Sous mon règne, personne ne doit souffrir. Que le juge des juges m'en soit témoin!

LA VIEILLE FEMME. — Que le ciel te fasse encore plus grand, ô mon roi!...

. . . . . .

ZAYD, à Amru. — Il est beau. Mais as-tu remarqué l'envie qu'il a sur la joue?

AMRU. — Qu'Allah le bénisse... Mais qui est le vieil homme qui l'accompagne?

ZAYD. — Abu-Bahr, son tuteur, un grammairien célèbre. Il est entré dans la ville avec d'innombrables chameaux chargés de dictionnaires. C'est lui qui gouverne le souverain.

AMRU. — Mais où est Mansour, le favori de l'ancien calife? C'est lui qui, autrefois, était à cheval, à côté du maître. A-t-il perdu sa situation?

ZAYD. — Non; il est encore chef des gardes de la ville et vizir de la police. Mais, au palais, on commence à chuchoter... Chut! Mansour!...

. . . . . .

As-tu vu sa rage? Lui, le favori d'hier, marche aujourd'hui derrière le grammairien. Celui qui jouait avec des têtes se courbe à présent devant celui qui joue avec des syllabes. (Haji paraît.) Le ciel t'aidera, frère.

AMRU. — Allah t'aidera.

HAJI. — Mais non, mais non, je ne suis pas un mendiant.

ZAYD et AMRU. — Qu'est-ce que tu es, alors?

HAJI. — Je fus mendiant par piété. J'avais fait vœu de pauvreté pour un temps. Ce temps vient de finir et je vais au hammam pour rentrer dans la vie commune.

ZAYD. — O prince des haillons, tu ressembles étrangement au mendiant qui était devant la mosquée des charpentiers.

HAJI. — On me l'a déjà dit. Plus vite je cesserai de lui ressembler et mieux ça vaudra pour nous deux... Qu'as-tu à m'offrir en fait de manteau, de chemises et d'étoffe à turban?

ZAYD. — Toutes les couleurs, maître!

AMRU. — Maître, toutes les façons!

HAJI, ravi. — « Maître! »

ZAYD. — Pourquoi souris-tu?

HAJI. — Pour rien... Un souvenir... Montre-moi tes marchandises.

AMRU. — Veux-tu voir les miennes aussi, ô mon seigneur?

HAJI. — « Mon seigneur! » Oui, fais-les-moi voir, ô mon tailleur!... (Regardant des voiles. A Amru.) Qu'est-ce que c'est que cela?

ZAYD. — Voici un manteau, mon maître.

HAJI. — Un moment. (A Amru.) Ce sont des voiles pour le visage?

AMRU. — C'est un article égyptien. De l'air tissé!

HAJI, pensant à sa fille. — As-tu aussi des bracelets pour les chevilles?

AMRU. — Voici des bijoux que je n'ai encore montrés à personne.

ZAYD. — Et ton manteau, mon seigneur?

AMRU. — N'importune pas mon maître.

HAJI, prenant les bracelets et le voile. — Combien?

AMRU. — Sept dinars.

HAJI. — Tu es fou! (Se retournant vers Zayd.) Voyons ton manteau.

AMRU. — Combien offres-tu des bracelets et du voile?

HAJI, examinant le manteau sans faire attention à Amru. — Allah! C'est un joli travail.

AMRU, présentant les bracelets et le voile. — Six dinars et demi?

HAJI, de même. — Qui a dessiné cela?

ZAYD. — C'est moi.

AMRU, de même. — Six dinars?

HAJI. — Trois! et c'est bien payé.

AMRU. — Les bracelets seuls m'en coûtent quatre...

ZAYD. — Veux-tu le manteau?

HAJI. — Combien?

ZAYD. — Vingt-cinq dinars.

HAJI. — Vingt-cinq! (Se tournant brusquement vers Amru.) Trois dinars.

ZAYD. — Vingt-quatre et demi?

AMRU. — Quatre dinars, et j'y perds, je te le jure.

HAJI. — Quatre, soit. Mais tu envelopperas cela dans un de tes mouchoirs.

AMRU. — Je ne peux pas, mon maître, je ne peux pas.

HAJI, se tournant vers Zayd. — As-tu des voiles?

ZAYD. — Les plus beaux de Bagdad... Mais veux-tu le manteau?

HAJI. — Peut-être... quand j'en aurai vu d'autres. Mets-le de côté. Montre-moi tes voiles...

AMRU. — Eh bien, tu auras le mouchoir avec le voile, mais je te jure...

HAJI. — Ne jure pas!... (Il compte l'argent.) Quatre!... J'espère que tu commences bien ta journée!... (Il se retourne vers la boutique de Zayd.) Qu'est-ce que cette chemise-là? Et ces pantalons et cette ceinture? (Entre Nasir sans être aperçu.)

AMRU, qui a décroché une ceinture. — Regarde d'abord la mienne.

HAJI. — Qui de vous deux a la plus belle étoffe à turban?

ZAYD, déroulant une pièce. — Moi!

AMRU, de même. — Moi!

HAJI, indiquant l'étoffe d'Amru à Zayd. — Son étoffe est bien plus belle que la tienne!

ZAYD. — Son étoffe plus belle que la mienne? Ce maigre dessin rampant sur la lisière comme un chien mourant qui se traîne vers une flaque plus beau que mes magnifiques branches de grenades?

AMRU. — Chien mourant? Chien mourant toi-même!

ZAYD. — Au nom d'Allah, calme-toi, frère.

HAJI, à Zayd. — Comment! Tu te laisses appeler chien?

ZAYD. — M'a-t-il appelé chien? (A Amru.) Tu m'as appelé chien, chien?

AMRU. — Assez, Zayd. Les méchantes paroles sont un poison...

HAJI, à Amru. — Comment! Tu vas t'humilier devant cet esclave?

AMRU. — Tu as raison. (A Zayd.) Oui, je t'ai appelé chien!

ZAYD. — Eh bien, tu en mangeras!

AMRU. — Et toi, je te ferai bouffer tes grenades! (Ils se giflent. Haji ramasse les objets qu'il a choisis et se sauve. Nasir le suit.)

Marsinah et Haji.

Haji : « *Quel est, en ce monde, le plus grand désir de ton âme? Parle!* »

Un Apprenti. — Au secours! Ils se battent! Ils vont tirer leurs épées! Musulmans! Capitaines! Au secours! (Tumulte. On entend crier.) Amru! Frère! Où est le syndic? Zayd! Pour l'amour d'Allah! N'êtes-vous pas tous deux fils d'islam?

Le Capitaine de la Garde. — Zayd! Amru! Que la honte soit sur vous! Etes-vous des gardeurs d'ânes?

Amru. — Capitaine, Dieu sait que nous avions toujours été bons amis.

Zayd. — Oui, toujours jusqu'à maintenant.

Le Capitaine de la Garde. — Qui a commencé?

Zayd. — C'est le seigneur qui était ici, qui... Où est le seigneur?... Parti! Parti!... et la marchandise avec!

Amru. — Oh! ce vieux diable! C'est lui qui nous avait excités.

Zayd. — Courons après!... Quel chemin a-t-il pris?

Un Homme. — Par ici..

Un autre Homme. — Non, par là...

Un Autre. — Non, par ici...

Nasir. — Non, c'est par là... Je le connais bien, ce chien. C'est Haji, le mendiant.

Scène III

La cour d'une pauvre maison.

Marsinah. — Le soleil devient chaud.

Nargis. — Où en es-tu de ta broderie? Sera-t-elle finie à la prière de midi?... Je l'ai promise au marchand.

Marsinah. — Je sais bien, Nargis, je sais bien... As-tu de la laine jaune?

Nargis. — Jaune?... Jaune?... Ne te l'ai-je pas donnée tout à l'heure?

Marsinah, cachant la laine jaune dans son corsage. — C'est de la rouge que tu m'as donnée.

Nargis. — Par ta jeunesse, Marsinah! c'était de la jaune.

Marsinah. — Regarde toi-même. Je n'en ai plus pour finir le dessin.

Nargis. — Hélas! que faire?

Marsinah. — Cours en chercher au marché des laines, bonne Nargis.

Nargis. — C'est loin, le marché des laines.

Marsinah. — Pas pour une personne aussi vive que toi, bonne Nargis... Tu as promis cette broderie au marchand, rappelle-toi.

Nargis. — Je jurerais par le Tout-Puissant qu'il y avait encore un écheveau de laine jaune... Hélas! il ne reste plus qu'à aller en chercher... Il faut finir ce travail, ou l'argent est perdu... Marsinah! ne regarde pas par la fenêtre ou par-dessus les murs.

Marsinah. — Par la princesse Fatma! Que vas-tu supposer?

Nargis. — Pense à ton père... Tu sais comme il craint les mauvais hasards. Sa première femme n'a-t-elle pas été enlevée? Son fils assassiné? N'es-tu pas la dernière de sa race? Je te le dis, s'il apprenait que tu as fait quelque sottise, nous serions perdues toutes deux.

Marsinah. — Ne crains rien, chère Nargis.

Nargis sort. Jeux de scène.

Le Calife, déguisé en artisan ; on le reconnaît à l'envie qu'il a sur la joue. — Enfin, ma chérie!

Marsinah. — M'aimes-tu encore, mon maître?

Le Calife. — Encore? (Il lui retire son voile.) Toute mon âme repose dans tes yeux; tous mes désirs sur tes lèvres pures... Et tu demandes si je t'aime encore?

Marsinah. — Comment un homme peut-il aimer une fille qui a découvert son visage comme je l'ai fait devant toi?

Le Calife. — Comment un homme peut-il ne pas t'aimer?

Marsinah. — J'ai honte de mon effronterie.

Le Calife. — Aie plutôt honte de ce que j'ai fait.

C'est moi qui ai escaladé le mur, c'est moi qui suis venu jusqu'à toi et qui t'ai suppliée de dégager la lune de ses nuages...

MARSINAH. — Je te jure que, si c'était encore avant-hier, tu aurais beau m'implorer avec tes yeux, je n'écarterais plus mon voile...

LE CALIFE. — Quoi? ton amour a-t-il déjà diminué?

MARSINAH. — Non, par Allah! Au contraire. Je suis devenue mille fois plus soigneuse et plus jalouse de moi-même, et cela à cause de toi. Comment un homme aussi « bien » que toi doit-il juger la pauvre petite créature que je suis?

LE CALIFE. — Comme la première fois qu'il t'a vue... Tu es mon amour, je tiens tes petites mains dans les miennes, et tu seras ma femme...

MARSINAH. — O mon chéri, tout cela n'est qu'un rêve. Pense à tes parents. Que diront-ils? et que leur diras-tu?

LE CALIFE. — Que j'ai regardé, par un beau soir, du haut de la terrasse de leur maison; que je t'ai vue, à cette fenêtre, jetant du grain à tes petits oiseaux; que j'ai longuement regardé tes poignets blancs...

MARSINAH. — Mes poignets? (Elle les retire.) Alors, mon visage ne te dit rien?

LE CALIFE. — Ton visage?... Qu'Allah te pardonne! Depuis que j'en ai vu la lumière, mes nuits sont sans sommeil; mes jours sont fiévreux et brûlants comme le sable; ma seule ombre fraîche, c'est ce moment que j'ai volé; tes cheveux sont ma brise; ta voix est ma fontaine...

MARSINAH. — O mon amour, laisse-moi et oublie-moi... Ta mère ne me choisira jamais pour sa bru. Ton père est tellement au-dessus du mien! Ne m'as-tu pas dit qu'il est le jardinier du calife?

LE CALIFE. — Le jardinier du calife est-il donc un si grand personnage?

MARSINAH. — Nargis le dit.

LE CALIFE. — Nargis, la vieille femme?

MARSINAH. — Oui, et elle en dit bien d'autres! Je lui ai demandé, d'un air indifférent, si elle n'avait jamais entendu parler du fils du jardinier, et, elle, cette sotte, m'a juré qu'il n'avait jamais eu de fils; que la seule femme qu'il ait eue est morte depuis longtemps; que le jardin a été loué à un grammairien, le tuteur du nouveau calife, et que même, une fois, le calife, en personne, est venu s'y promener à la fraîcheur du soir.

LE CALIFE. — Nargis est une vieille bavarde qui parle de ce qu'elle ne sait pas.

MARSINAH. — C'est ce que je lui ai dit. Mais elle m'a répondu: « Continue ton travail, petite ignorante! » Je me suis mise à rire en pensant à toi, et j'ai chanté à tue-tête quelques couplets d'une chanson, jusqu'à ce qu'elle me battît tant elle était furieuse.

LE CALIFE. — Elle t'a battue?

MARSINAH. — Oh! ce n'est rien, elle le fait souvent.

LE CALIFE. — Sœur de Satan!

MARSINAH. — Que veux-tu? Elle n'est pas ma mère.

LE CALIFE. — O ma chère Marsinah, ta vie a-t-elle toujours été aussi triste? As-tu perdu ta mère depuis longtemps?

MARSINAH. — Il y a trois ans qu'elle est entrée dans la grâce d'Allah! Hélas! Auparavant, c'était bien différent. Ce que je faisais pour ma mère, je le faisais avec plaisir. Elle m'apprenait ses chansons et jouait du luth... comme si la vie n'était que joie et que rires... Dans sa jeunesse, avant que mon père l'épousât, elle avait été l'esclave d'un riche marchand. Les premiers professeurs de Bagdad l'avaient instruite... Quand le marchand lui eut donné sa liberté, on l'invitait à chanter dans les plus brillantes fêtes; mais, Allah l'ayant privée de sa voix, les mauvais jours vinrent pour elle. C'est ainsi que mon père la trouva errante et mourant de faim... Telle a été la vie de ma mère.

LE CALIFE. — Tu ne m'avais pas dit que tu sais jouer du luth et chanter. Quelles nouvelles perfections je découvre en toi à chaque moment!

MARSINAH. — Tout est ma mère en moi.

LE CALIFE. — Tout est toi-même en toi! Béni soit celui qui t'a faite si belle!... Ton visage... tes yeux... tes lèvres... ton cou... ton sein... O mon amour, quand donc viendra l'heure où je pourrai te tenir contre moi, pendant que la nuit suspendra sa lampe d'argent sur notre silence!

MARSINAH, murmurant. — Si Allah le veut... Et Allah le voudra bientôt...

LE CALIFE. — Oh! ce sera cette nuit!

MARSINAH. — O mon seigneur, je t'ai déjà dit que ce n'était pas possible. Pas la nuit. Nargis est toujours là... et quelquefois mon père. Je ne puis avoir un moment de liberté que le matin, comme aujourd'hui.

LE CALIFE. — Tu auras bientôt toute ta liberté.

MARSINAH. — Que veux-tu faire?

LE CALIFE. — Veux-tu t'en remettre à moi?

MARSINAH. — De toute mon âme... si ta vie n'est pas en danger.

LE CALIFE. — Tu m'aimes tant que cela?

MARSINAH. — J'aimerais mieux ne plus te voir que t'exposer à la mort.

LE CALIFE. — Ne crains rien.

MARSINAH. — Que médites-tu donc? Rien qui puisse te faire mal?

LE CALIFE. — Tu verras. Quand la prière du soir aura terminé la journée, je viendrai ouvrir les yeux de ton cœur.

Le plaisir d'aujourd'hui, ma chère,
Nous prépare un plaisir meilleur,
Ainsi le bouton se resserre
Avant de devenir la fleur.

MARSINAH

Las! que de fois les vents ont effeuillé la fleur!

LE CALIFE. — Comment! Tu sais aussi faire des vers! Quelle merveille es-tu donc?

MARSINAH. — Ecoute!

LE CALIFE. — Rien.

MARSINAH. — Si! Fuis, mon amour!

LE CALIFE. — Comment pourrais-je laisser mon âme derrière moi sans mourir?

MARSINAH. — Je t'en conjure! Au nom de ce qu'il y a de plus sacré! (Elle lui donne une rose.) Va!...

LE CALIFE, sur la crête du mur. — A ce soir, après le coucher du soleil! (Il disparaît.)

NARGIS. — Marsinah! Marsinah! (Marsinah lui ouvre la porte.) Une bonne nouvelle, ma bichette. Ton père vient.

MARSINAH. — Mon père! Jamais il n'est venu dans la journée.

NARGIS. — Mais, aujourd'hui, il vient. Je l'ai vu qui sortait du hammam. Il n'est plus le même... Vêtu d'une robe splendide, bien peigné, la barbe taillée, marchant aussi fier et aussi calme qu'un chameau... J'ai couru pour le devancer. S'il t'avait trouvée

seule... (On frappe.) Par le Prophète, il était temps que j'arrive... Je viens! Je viens!... Qui es-tu? Que demandes-tu?... Allah! C'est mon maître. Ton père, Marsinah, aussi vrai que je vis!... (Entre Haji.)

MARSINAH. — Salam, ô mon père.

NARGIS. — Salam, ô mon maître.

HAJI. — Salam

MARSINAH. — Que tu sens bon! Est-ce du musc?

HAJI. — J'ai passé toute la matinée au hammam.

MARSINAH. — Que ton bain te profite, ô mon père! Que m'apporte ta visite bénie?

HAJI. — Oui, tu peux l'appeler bénie, car Allah a changé ma nuit en un jour de lumière et de joie. Que dis-tu de cela?... De l'or! de l'or! Quel joli son! Cela vous résonne jusque dans le sang et vous fait battre le cœur... Entends-tu, Marsinah? et toi, Nargis?

NARGIS. — D'où cet or te vient-il?

HAJI. — D'où? D'un fou, d'un maudit à qui une corde doit serrer le cou. Mais cela est pour plus tard. Ceci est pour maintenant. Ah! ah! ah! mes yeux, vous les avez vus, dans le hammam, le maître du bain et ses esclaves! Comme ils se courbaient devant moi!... « O mon maître » par ci, « ô mon seigneur » par là... Des douches, des frictions, des claques, jusqu'à ce que mes membres soient plus souples que l'osier... Puis, ils me mettaient sur des draps de soie, pendant que des cassolettes m'enfumaient doucement de la tête aux talons... Le maître du bain s'agenouillait à mes pieds et chantait en s'accompagnant du tam-tam.

Un bol de vin, deux bols de vin,
Et sept bols encor, ça fait dix!
Un bol de vin, deux bols de vin,
Et sept bols encor, ça fait vingt.

. . . . . .

MARSINAH. — O mon père, tu es magnifique!

HAJI. — Tu trouves?

MARSINAH. — On jurerait un des princes des histoires que tu me racontes.

HAJI. — Un prince! un roi!

MARSINAH. — Un roi, vraiment, un roi! N'est-ce pas, Nargis?

NARGIS. — Un roi, en vérité

MARSINAH. — Je ne t'ai jamais vu ainsi... jamais jusqu'à présent... Ce jour est pour moi blanc comme le lait.

HAJI. — Il sera encore plus blanc, mon amour. Donne-moi mon ballot, Nargis. Tu béniras ce jour, ô ma rose! (Il ouvre le ballot.) Ah! comme tes yeux brillent!

MARSINAH. — Tu as pensé à moi?

HAJI. — Pensé à toi?... Quel est, en ce monde, le plus grand désir de ton âme? Parle!...

MARSINAH. — Le plus grand?...

HAJI. — Tu rougis. Qu'as-tu?

MARSINAH. — Je ne sais pas.

HAJI. — « Je ne sais pas ». Nargis, as-tu jamais vu une fille comme elle? Elle ne sait pas. Par Allah! tu l'as bien gardée! Elle est aussi simple qu'à l'heure de sa naissance. « Je ne sais pas... »

MARSINAH. — Que devrais-je savoir?

HAJI. — Tu devrais savoir que ton père t'aime. Vois tout ce qu'il t'apporte!

MARSINAH. — Des anneaux pour mes chevilles! (Elle les essaie.) Nargis ! Nargis ! regarde ! Aucune jeune fille, dans notre rue, n'en a de pareils ! Ni Jamulah, ni Maburakah... O mon maître, j'embrasse tes pieds.

HAJI. — Tu es contente?

MARSINAH. — Oh! oui, contente!

HAJI. — Alors, que dirais-tu d'un voile?

MARSINAH. — Pour moi aussi? (Inconsciemment.) Ah! si je l'avais eu ce matin!

HAJI. — Ce matin! Que veux-tu dire?

MARSINAH. — Je veux dire... Je ne sais pas.. Mon cœur est si joyeux... Est-ce moi qui te fais pleurer, mon père?

HAJI. — Fais-moi pleurer, mon amour... Va chercher ton luth. Nous ferons de la musique. C'est aujourd'hui jour de fête.

MARSINAH. — J'obéis, mon père.

Elle sort en courant.

HAJI. — Par Allah! Elle glisse aussi légèrement qu'une branche en fleur sur un ruisseau... L'homme qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

NARGIS. — Mais c'est qu'elle est déjà bonne à marier.

HAJI. — Oui, c'est le moment. Il faut que je lui cherche un mari.

NARGIS. — Que dirais-tu du fils du vannier qui est au coin de la rue?

HAJI. — Le fils d'un vannier? Vieille sorcière! Pourquoi pas un marchand de légumes? ou un chamelier? ou quelque mendiant galeux? (Marsinah rentre avec son luth.) ... Regarde-la! Je te jure que les mouvements de son corps font un bruit harmonieux.

MARSINAH. — Que dois-je te chanter, mon père?

HAJI. — Combien d'airs sais-tu jouer?

MARSINAH. — Vingt et un, mon père.

HAJI. — Vingt et un! (A Nargis.) Tout cela pour un fils de vannier? (A Marsinah.) Et combien d'airs sais-tu chanter?

MARSINAH. — Tout autant.

HAJI. — Et pour danser, combien de pas ta mère t'a-t-elle appris?

MARSINAH. — On ne peut les compter.

HAJI, à Nargis. — Tu entends ? Et cela serait aussi pour le fils du vannier? Je te dis, moi, que Marsinah est aussi rare qu'une houri du paradis. Veux-tu savoir l'avenir qui l'attend?

NARGIS. — Voyons!

HAJI. — Assieds-toi, ma fleur. Ecoutez bien toutes deux... Avec cet or que j'ai sur moi, j'achèterai des marchandises et je les revendrai, et j'achèterai et revendrai encore... jusqu'à ce que je l'aie doublé, triplé, centuplé, et dix fois centuplé... Puis je me reposerai et je mettrai au cou de ma Marsinah des colliers de perles, sur son front clair une couronne de reine, à ses oreilles des pendants de diamants, sur sa poitrine une amulette de rubis, et je l'envelopperai de soies couleur d'ambre gris...

MARSINAH. — O mon père...

HAJI. — La renommée de ta beauté s'étendra dans le monde entier, en Arabie, en Chine, et jusqu'aux îles de Walk. Des adorateurs s'aventureront à travers le désert et la mer, par caravanes et bateaux, pour venir s'agenouiller devant toi, en te suppliant de leur donner ton cœur... Mais moi, ton seigneur, je serai couché sur des coussins de plumes d'autruche, les coudes bien appuyés, ne daignant tourner la tête ni à droite ni à gauche... Et l'on entendra les grincements de dents et les lamentations de tes adorateurs, pendant que toi, derrière les tentures, dans une cour de marbre au toit d'or, tu danseras gaiement au son des cordes frémissantes...

MARSINAH. — Ya ha! Ya ha!

HAJI. — Ya ha!... Danse, ô brise de l'aurore!... Pince du luth, Nargis... Lève-toi, Marsinah! Vite! Mon tam-tam, Nargis, mon tam-tam!... (Pendant que Marsinah danse.) La Yayah! La Yayah!... C'est comme cela que tu danseras, et les rois du monde entier t'enverront leurs fils... La Yayah!... Tu es pareille à une branche fleurie qui se balance... Mais je rirai d'eux avec mépris... Je leur dirai: Pourceaux!... (On frappe à la porte.) Ce n'est rien! Des voisins. (Il recommence.) Je leur dirai: Pourceaux! qui êtes-vous pour?... (On frappe de nouveau. Regardant instinctivement ses habits, à Marsinah.) Rentre, mon amour. (A Nargis.) Ouvre! (Entre un capitaine de la garde suivi de Zayd et Amru et de six archers.)

LE CAPITAINE. — Est-ce ici la maison de Haji le mendiant?

HAJI. — Que désirez-vous?

ZAYD. — Je savais bien que c'était lui. Saisissez ce chien!

HAJI. — Moi! me saisir!

ZAYD. — Ce sont bien les habits.

LE CAPITAINE. — Tu iras chez le vizir Mansour.

HAJI. — Mansour?... Mais j'avais l'intention de tout payer.

AMRU. — Tu mens.

HAJI. — Je mens, moi?...

LE CAPITAINE. — Pas un mot! Emmenez-le!...

NASIR, près de la porte, rit. — Ha! ha!

HAJI. — Oh! toi!...

NASIR, moqueur. — « Je n'ai pas vu de bourse »...

HAJI, crachant à la figure de Nasir. — Ordure!

On l'emmène.

NARGIS, désespéré. — Allah! Allah! Allah!

RIDEAU

UN HOMME et UNE FEMME passent devant le rideau et chantent:

LUI

L'ardent soleil des flamboyants midis
A dans le ciel remporté la victoire,
Et, las, rompus, accablés sous sa gloire,
Gisent les corps, de chaleur engourdis.

ELLE

Dans le harem, fiévreuse et haletante,
Je cherche en vain la fraîcheur de minuit.
Si le soleil, implacablement, luit,
Un autre feu, plus brûlant, me tourmente.

LUI

Ah! Je voudrais qu'un savant médecin
Par des secrets m'apaise et me guérisse.

ELLE

Ah! Je voudrais qu'un charme en moi se glisse
Pour endormir le désir dans mon sein.

TOUS LES DEUX

O bienfaiteur et du corps et de l'âme,
Allah! Bénis ton humble serviteur.

Le charmeur de serpents paraît.

TOUS LES DEUX reprennent:

Toi, le plus grand des sorciers, sors vainqueur.
O sort, enfin, tu montres à mon cœur
L'objet rêvé dont le désir m'enflamme.

ACTE II

Un hall dans le palais du vizir Mansour.

Scène première

MANSOUR, AFIFE, KAFOUR

MANSOUR, jouant aux échecs avec Afife. — Pare-moi ce coup-là, vieille canaille!

AFIFE. — Le parer? (Il joue.) A ton tour, mon maître.

MANSOUR. — Voilà.

AFIFE. — Echec!

MANSOUR. — Echec? Que le diable t'emporte! Voilà la troisième partie que tu gagnes!

AFIFE. — C'est que tes pensées vagabondent, mon maître.

MANSOUR. — Dis qu'elles galopent! dis qu'elles volent! pendant que je me traîne péniblement sur mes pieds.

KAFOUR. — Tu as encore un coup à jouer.

MANSOUR. — Encore un coup?

Kafour bouscule l'échiquier.

LE DOMESTIQUE. — Un chambellan du calife, ô mon seigneur.

MANSOUR. — Faites-le entrer.

LE CHAMBELLAN. — Au vizir Mansour, de la part du commandeur de la foi.

MANSOUR. — Obéissance au prince des vrais croyants! (Le chambellan sort.) Ecoutez! écoutez! *Au nom d'Allah, le calife et roi Abdallah à son vizir de la police. Nous avons trouvé que tous les budgets de nos divers départements d'Etat sont exacts et complets, à l'exception de celui qui est placé sous ton contrôle. Tu t'en expliqueras aujourd'hui devant nous. Si le roi mon oncle est mort, l'ordre et la justice ne sont pas morts avec lui.* (Il déchire la lettre, mâche les morceaux et les crache.) Qu'Allah maudisse le grammairien pour cette lettre! Car c'est son ouvrage, à ce fils de truie!... Ainsi, je serais ruiné par lui, moi qui m'asseyais sur son siège à côté du trône? Non, de par tous les diables de l'enfer, cela ne sera pas!

KAFOUR. — Que vas-tu faire, mon seigneur?

MANSOUR. — Je voudrais l'avoir sous mes pieds, et lui arracher la langue d'entre les dents!

AFIFE. — Cent langues de grammairiens ne te rendraient pas un danik de l'argent que tu as gaspillé.

MANSOUR. — La justice et l'ordre?... Peuh! Montrez-moi un vizir de la police qui ait eu la main plus lourde, dont le sabre ait rendu aussi glissant le terrain des exécutions! Vous rappelez-vous, il y a à peine dix jours, quand ce prince persan vint crier merci, jetant à mes pieds des présents, des joyaux

et des robes, comme, avec dix coups de cimeterre, je l'ai coupé en onze morceaux!

AFIFE. — Sa vie t'appartenait comme ses robes.

KAFOUR. — Comme nous avons ri!

MANSOUR. — Hélas! adieu, glorieuses nuits d'orgie! fêtes de la beauté et du sang!

KAFOUR. — Si le prince Omar était calife, jamais tu n'aurais perdu ta situation.

AFIFE. — Il te chérit comme un frère. Il t'aurait comblé d'honneurs et de titres.

KAFOUR. — Il t'aurait fait grand vizir.

AFIFE. — Oui, sûrement, grand vizir de tout le royaume.

MANSOUR. — *S'il était... il aurait...* Mais, le calife et sa lettre, c'est ce qui *est*. Il faut rendre compte de l'argent dépensé. C'est ma mort.

Afife. Mansour. Kafour.

Mansour : « *Adieu, glorieuses nuits d'orgie! fêtes de la beauté et du sang!*

KAFOUR. — La garde du palais est encore sous tes ordres.

MANSOUR. — Pour le moment, oui. Mais, cette nuit...

AFIFE. — Sers-t'en aujourd'hui même!

KAFOUR, montrant l'échiquier. — Un coup à jouer et tu gagnes!

MANSOUR. — Tuer le calife?

KAFOUR. — Si ce n'est lui qui meurt...

AFIFE. — Ce sera toi.

MANSOUR. — Mais comment? quand? qui? (A Afife.) Toi?

AFIFE. — Hélas! je n'en ai pas la force.

MANSOUR, à Kafour. — Toi?

KAFOUR. — Je suis trop connu des serviteurs du palais.

MANSOUR. — Alors, où le trouverai-je, cet homme assez inconnu... et assez robuste... pour frapper jusqu'à l'âme?

KAFOUR. — Ne crains rien. Le destin a écrit sur le front de chacun l'heure de sa mort. Quand cette heure viendra pour le calife, tu auras trouvé l'homme que tu cherches. (Entre un serviteur.)

MANSOUR. — Quel est ce bruit?

LE SERVITEUR. — Quelques marchands dans le vestibule, ô mon seigneur. Ils ont pris un voleur et viennent demander justice.

MANSOUR. — Justice? Vraiment? Par Allah! je vais leur rendre justice... Fais-les entrer... Prépare le Coran...

Entrent Amru, Zayd, Nasir, le capitaine et six archers.

AMRU. — Illustre vizir, nous venons réclamer ta protection contre la friponnerie des hommes.

ZAYD. — Œil intègre! que le ciel éclaire ton jugement!

MANSOUR. — Exposez vos griefs.

AMRU. — Un homme est venu dans ma boutique...

ZAYD. — Et dans la mienne.

AMRU. — Il a fait naître une querelle entre moi et mon plus cher ami...

ZAYD. — Et, pendant ce temps-là, il a volé des vêtements chez nous deux.

MANSOUR. — Où est le voleur?

On amène Haji.

HAJI. — O vizir des vizirs, sage des sages, clément des cléments, je cherche refuge dans ta sainteté contre ces calomniateurs aux bouches corrompues. Un voleur, moi? Allah! Allah! Allah! Je suis un homme de religion et de paix. Ces deux-là se sont donné devant moi des coups de poing qui faisaient *boum boum* sur leurs vilaines figures. Ils proféraient des blasphèmes immondes; j'étais bouleversé par l'impiété de leurs propos; je ne pouvais plus les entendre. Et c'est pourquoi j'ai posé mon argent sur le tapis de la boutique et je suis parti en me bouchant les oreilles.

AMRU et ZAYD. — Menteur!

AMRU. — Nous n'avions même pas fixé le prix.

HAJI. — Peux-tu jurer devant le Prophète que je n'ai pas payé en bon argent?

AMRU. — Tu m'as fait voir un ou deux misérables dinars pour m'éblouir.

HAJI. — Pourquoi aurais-je voulu t'éblouir?

ZAYD. — Parce que je t'avais reconnu pour le mendiant.

HAJI. — Un mendiant? Ne t'ai-je pas montré une bourse bien garnie?

ZAYD. — Oui, une bourse volée.

HAJI. — Il ment, mon seigneur, il ment... On me l'avait donnée par charité.

MANSOUR. — Qui?

HAJI. — Jawan.

MANSOUR. — Qui ça, Jawan?

HAJI. — Un voleur de grands chemins.

MANSOUR. — Un voleur de grands chemins qui fait l'aumône? Allons, dis la vérité!

HAJI. — Que le jugement dernier arrive aujourd'hui même si j'ai menti!

MANSOUR. — Un voleur de grands chemins ici, à Bagdad?

HAJI. — Oui. Il est proscrit.

MANSOUR. — Es-tu fou?

HAJI. — Non. Il est proscrit; sa tête est mise à prix; je suis honnête. Tiens, voilà le guide de Jawan, le petit Nasir, l'employé du caravansérail.

MANSOUR, à Nasir. — Est-ce vrai?

NASIR. — C'est vrai.

MANSOUR. — Un tel homme demeure dans ton auberge?

NASIR. — Oui, mon seigneur. C'est un ancien bandit. Il est venu, en se cachant, dans la ville; pour deux jours seulement. Il est venu pour se repentir et prier au tombeau des saints.

MANSOUR. — Au tombeau des saints, au tombeau des saints... Sa présence à Bagdad est contraire à la loi. (Au capitaine.) Va avec cet homme; trouve ce bandit; amène-le au divan royal. Cet après-midi, le calife le jugera. Il verra comment je veille à l'ordre et à la justice.

HAJI. — Un seul mot, mon seigneur. (A Nasir.) Dis au seigneur vizir que tu as vu le cheik me jeter une bourse.

NASIR. — Quel cheik?

HAJI. — Jawan, celui qui m'a jeté une bourse.

NASIR. — Je n'ai pas vu de bourse.

HAJI. — Nasir, la voici.

NASIR. — Je n'ai pas vu de bourse.

MANSOUR. — C'est bien, va. (Nasir sort; à Haji.) Toi, donne-la-moi.

HAJI, donne la bourse. — Awah! awah!

MANSOUR, la mettant dans sa poche. — Voleur et menteur! Le sabre et le chaudron! Ta main droite sera le paiement des marchands.

HAJI. — Ma main?

MANSOUR. — Deux doigts pour chacun! Et ne vous battez pas pour le pouce!

Tous rient, sauf Haji.

HAJI. — Hélas! ma main! ma pauvre main! tu aurais pu te rendre si utile au vizir des vizirs!

MANSOUR. — Par ton chien de père! à quoi pourrait me servir la main d'un misérable comme toi?

HAJI. — A quoi pourrait-elle te servir? Mais il n'y a pas à Bagdad un homme plus adroit que moi, plus vif, plus fort, plus prêt à piller, saccager, poignarder et tuer sur un ordre de toi.

MANSOUR. — Tuer? poignarder?

HAJI. — Oui, oui.

KAFOUR. — Tais-toi. Tends ton poignet.

Il sort le sabre, etc.

HAJI. — Il n'y a pas de majesté ni de puissance aussi grande que celle d'Allah, le précurseur des causes, l'ordonnateur du sort et de la fortune...

KAFOUR. — Tu n'as pas fini?

HAJI. — Un moment. Le maître du monde, le puissant des puissants...

KAFOUR. — Assez. Es-tu prêt?

HAJI, plaçant son poing au-dessus du chaudron. — Comme le renard pour le loup. Tranche!

Kafour lève son sabre.

MANSOUR. — Le renard et le loup? Quelle est cette histoire?

HAJI. — Illustre vizir, ce serait trop long à raconter... avec ce sabre en l'air...

MANSOUR. — Alors, je dois d'abord te couper le poing?

HAJI. — Comment raconter un conte sans avoir ses deux mains?

MANSOUR. — Tu sais beaucoup d'histoires?

HAJI. — Je peux en raconter cent, et encore cent! Et je sais tout autant de tours d'escamoteur. Souvent, j'en exécute dans mon coin.

MANSOUR. — Des tours?

HAJI. — Demande aux mendiants de mon quartier.

MANSOUR. — Enlevez le chaudron. (A Kafour.) Rends-moi le sabre... Ho! Fazil; apporte les habits dont nous fit cadeau le prince persan décédé... Pauvre garçon! il est mort bien subitement... (A Haji.) Quel est ton nom?

HAJI. — Haji, mon seigneur.

MANSOUR. — Haji, je te prends à mon service. Ton esprit abrégera les insomnies fastidieuses de mes nuits.

HAJI. — O fontaine de grâce! Ma main te bénit pour son salut, mon humble personne pour son élévation. (Il prend le sabre et le lève.) Je suis ton mameluk et ton esclave.

Il touche le sol avec son front.

MANSOUR. — Relève-toi. Les serviteurs de Mansour ne s'agenouillent pas. (Le domestique apporte une magnifique robe et un riche turban.) Relève-toi. Retire ton vêtement de pauvre... Cette nouvelle robe convient à ton office. Elle est de pourpre et d'or. Elle a du poids... comme ta sagesse.

HAJI. — Fait-elle bien?

MANSOUR. — Oui. Et ce turban surmonté de joyaux étincelle sur ton front... comme ton esprit...

HAJI, jeu de scène. — Il me semble que me voilà vêtu d'une façon tout à fait convenable!

MANSOUR. — Prends ce sabre. Qui est maintenant le maître, toi ou moi? On pourrait s'y méprendre.

HAJI, s'inclinant. — O mon seigneur, est-ce ton bon plaisir que mon premier acte soit un acte de clémence?

MANSOUR. — Fais comme tu l'entends.

HAJI, aux marchands. — A genoux, faces de calamité!... A genoux, vous dis-je, et demandez-moi pardon d'avoir menti comme vous avez fait! (Jeux de scène.) Avouez que vous avez menti! Avouez que vous avez menti!

ZAYD et AMRU, bas. — Nous avons menti. Nous avons menti.

HAJI. — Plus haut, par vos haleines empestées d'ail! Plus haut!

ZAYD et AMRU. — Nous avons menti. Pardon ! Pardon !

HAJI. — Pardon? Envoyez, en expiation, de riches présents au seigneur, sans quoi je ne réponds pas de vos vies. Debout! Cachez-moi vos visages et montrez-moi la largeur de vos derrières! (Jeux de scène, les marchands sortent.) Est-ce bien ainsi, mon maître?

MANSOUR. — Pas mal pour un commencement... Va maintenant jeter un coup d'œil sur ton nouveau logement. Mais ne sois pas trop long. Je souffrirais trop d'être longtemps privé de ta vue... Ho! Fazil! La chambre bleu et or pour mon ami. Quiconque m'aime doit rendre hommage à Haji. (Jeux de scène. Mansour, aux deux eunuques.) Holà! ho! Fazil, et apportez des fruits et du vin. (A Kafour.) Que signifie ton silence au sujet de mon nouveau favori?

KAFOUR. — O maître, la nuit oserait-elle glorifier le soleil?

MANSOUR, à Afife. — Et toi, scorpion?

AFIFE. — O maître, la goutte de pluie oserait-elle louanger la mer?

MANSOUR. — Le soleil... la mer... Idiots! Pensez-vous que j'aie pardonné à ce saltimbanque pour écouter ses sottes histoires et applaudir à ses tours d'enfant? Cet homme... c'est l'homme.

KAFOUR. — Quel homme?

MANSOUR. — L'homme qui tuera le calife. (Jeux de scène.) Où est-il, cet ami de mon cœur, que je puisse boire à son accroissement sans fin?

KAFOUR. — Il vient, mon seigneur.

HAJI. — O mon maître, ta bonté est comme de l'ombre sous un arbre fruiter.

MANSOUR. — Une coupe, Haji, pour sceller le pacte d'amitié?

HAJI. — Pardonne-moi, mon seigneur, je n'ai pas l'habitude de boire du vin.

MANSOUR. — Bah! ceci n'est rien. Une légère boisson rose pour le matin... Puissé-je n'avoir jamais la douleur de te perdre!

HAJI. — Je suis l'esclave de tes désirs exprimés ou secrets.

MANSOUR. — Oui, tu dis cela...

HAJI. — Mets-moi à l'épreuve, mon maître... Quel conte désires-tu?

MANSOUR. — Quel conte?... Ecoute, Haji... Tu as perdu tes années... Tu n'es pas où tu devrais être... Ta conversation est le charme des oreilles... Il y a longtemps que ton esprit aurait dû te procurer quelque situation magnifique... N'est-il pas vrai, Kafour?

KAFOUR. — Tu l'as dit.

MANSOUR, à Haji. — Tu vois! Il n'est pas d'honneur dont tu ne sois digne... ô Haji le vizir! ô vizir Haji!

HAJI. — « Le vizir Haji... » O mon seigneur, quel escalier me mènerait sur un minaret si haut?

MANSOUR. — Quel escalier?

LE DOMESTIQUE, entrant. — C'est l'heure du divan, mon seigneur.

MANSOUR. — C'est bien. Je vais m'habiller. (A Haji.) Attends-moi un instant, mon ami. A mon retour, je t'ouvrirai une porte que tu n'as pas entrevue dans tes plus beaux rêves... Qu'Allah te garde, ô futur vizir. (Il sort.)

HAJI, seul. — Vizir! Vizir!... Si tu t'offrais toi-même une autre coupe, ô vizir Haji?... Tu es l'ami des grands... Tu es toi-même un grand... (Il boit, se pavane.) Vizir! (S'approchant du divan.) Pourquoi pas?... Depuis l'éternité, un tel siège était destiné à mes reins... Le vizir Haji!... (Entre Miskah.)

MISKAH. — O mon maître, ma maîtresse m'a ordonné de baiser la poussière de tes pieds royaux.

HAJI. — Mes pieds royaux?

MISKAH. — N'es-tu pas un roi?

HAJI. — Par quel miracle as-tu deviné ma condition?

MISKAH. — Ma maîtresse sait ce que tu es.

HAJI. — Et qui peut bien être la maîtresse d'une aussi jolie messagère? Une des femmes de Mansour?

MISKAH. — Chut! si l'on nous entendait, ce serait la mort.

HAJI. — Alors, parle bas.

MISKAH. — Il y a un moment, comme ma maîtresse était étendue près des persiennes du harem, elle t'a vu traverser la cour... Les serviteurs s'inclinaient vers la terre devant tes pas majestueux.

HAJI. — Mes pas majestueux... Oui. Vraiment, elle m'a vu?...

MISKAH. — Qui es-tu, noble étranger? D'où viens-tu? Combien de temps penses-tu rester ici? Ma maîtresse voudrait savoir tout cela et plus encore; car, depuis qu'elle t'a vu, elle est consumée de désir.

HAJI. — Et moi, depuis que je t'entends, je brûle de lui répondre. Retourne vite. Demande-lui de fixer une heure, n'importe laquelle excepté celle-ci. Et hâte-toi de m'apporter sa réponse.

MISKAH. — O mon roi, j'obéis. Elle sort.

HAJI. — « O mon roi... mes pas majestueux... noble étranger »... Haji, Haji, tu ne te trompais pas sur ton compte. Il faut qu'il y ait en toi quelque chose... un je ne sais quoi... cela ne fait pas de doute. Il se mire dans son sabre.

MISKAH, rentrant. — Elle vient.

HAJI. — Elle? C'est de la folie.

KUT AL KULUB, entrant. — Oui, en vérité, c'est de la folie... la folie du désespoir... C'est elle qui m'a fait enfreindre les lois du harem... Va, Miskah, fais le guet. (A Haji.) Bel inconnu, il m'a donc fallu venir moi-même, pour que tu me donnes un moment de ta vie.

HAJI. — O maîtresse de mes jours, tu sais que je suis la poussière de tes pas. Es-tu vraiment une des femmes de Mansour?

KUT AL KULUB. — Une de ses femmes? Je suis sa femme.

HAJI. — Sa première femme?

KUT AL KULUB. — La première en vérité: Mais, si l'on me classait d'après la façon dont il me traite, je serais la dernière et la plus misérable. Tous mes charmes, il les méprise. Et pourtant, sur ton honneur! est-ce que ce bras est ridé ou desséché?

HAJI. — Desséché? Quel chien a dit desséché?

KUT AL KULUB. — Quel chien? Mansour. Ce sein est-il jaune?

HAJI. — Jaune? Ce champ de lys!

KUT AL KULUB. — Ce visage est-il grêlé? Ce nez crochu? Cette bouche plissée?

HAJI. — Qu'Allah me protège? Tu me fais mal en disant de pareilles choses.

KUT AL KULUB. — Et mes yeux, sont-ils morts?

HAJI. — O soleil du jour! ne m'éblouis pas, ne m'aveugle pas, ne me rends pas fou! Quel est ton nom?

KUT AL KULUB. — Kut al Kulub, la nourriture des cœurs.

HAJI. — Tu es la bien nommée. Tu dresses la

table du banquet devant ceux qui vont mourir de faim... Quand pourrai-je m'attabler?

KUT AL KULUB. — Es-tu fou?

HAJI. — Absolument. Quand dois-je venir?

KUT AL KULUB. — Cette nuit, lorsque la lune se lèvera.

HAJI. — Comment te rejoindrai-je?

KUT AL KULUB. — Tu iras dans cette cour. Mon esclave t'y attendra et te conduira par un passage inconnu, par dessous les bains, au cœur du harem.

HAJI. — Et alors?

KUT AL KULUB. — Alors... (Ils s'embrassent.)

MISKAH, avertissant. — Maîtresse!

KUT AL KULUB. — Allah!

Elle sort.

HAJI, en extase. — Allah!

Rentre Mansour, suivi de Kafour et d'Afife.

MANSOUR. — Vizir Haji, es-tu prêt?

HAJI. — Je suis prêt.

MANSOUR. — Jure de ne jamais révéler ce que je vais te dire.

HAJI. — Par Allah, je le jure.

MANSOUR. — Es-tu rapide dans l'action?

HAJI. — Ordonne, et c'est fait.

MANSOUR. — Tue le calife.

HAJI. — Le... calife?

MANSOUR. — J'ai dit ce que j'ai dit.

HAJI. — Le calife? Le vice-roi du Prophète? Verser son sang sacré?

MANSOUR. — Sacré? Abdallah? Le jouet de son précepteur?... Le prince Achmet régnerait à sa place.

HAJI. — Le prince Achmet?

MANSOUR. — Oui. Ce n'est pas un rat de bibliothèque, celui-là. C'est un homme, un guerrier, un roi dans l'âme.

HAJI. — Et, si le prince Achmet était calife, que m'en reviendrait-il?

MANSOUR. — A l'heure même où il sera proclamé calife, je serai grand vizir. Et, quand je serai grand vizir, il n'y aura pas de faveur où tu ne puisses prétendre.

HAJI. — Mais pourquoi me choisir pour faire le coup? Pourquoi moi, au lieu de tous les serviteurs qui t'entourent comme le blanc de tes yeux entoure ta prunelle?

MANSOUR. — Je désire t'honorer.

HAJI. — C'est trop d'honneur pour moi.

MANSOUR. — Tu ne voudrais pas que je choisisse un imbécile pour un travail pareil? Je te le dis, tu es l'homme.

HAJI. — Mais comment approcher le calife à travers la rangée de cimeterres qui l'entoure?

MANSOUR. — Rien de plus facile. Il tient son divan, après la prière du milieu de l'après-midi, pour les petits comme pour les grands... Ne m'as-tu pas dit que tu étais un habile escamoteur?

HAJI. — Un sorcier de Perse a été mon maître.

MANSOUR. — Ecoute, voilà le vrai moyen. Tu paraîtras devant le calife comme un Perse qui lui demande protection en qualité d'étranger. Je m'arrangerai pour qu'il te permette de faire devant lui quelques-uns de tes tours. Amène-le, par ton adresse, à descendre marche à marche de son trône, jusqu'à ce qu'il soit hors du cercle de surveillance, debout, sans méfiance et sans protection. Puis, tout à coup, tu le poignarderas.

HAJI. — Les gardes me mettront en pièces.

MANSOUR. — Le calife mort, le commandement des gardes m'appartient.

HAJI. — Demande-moi autre chose.

MANSOUR, à demi-voix. — Haji le vizir, le vizir Haji...

HAJI. — Je ne peux pas tuer le messager d'Allah. Coupe ma main et laisse-moi m'en aller.

MANSOUR. — Te laisser partir... maintenant? Tu offres ta main pour toute rançon du secret que tu emporterais dans ton cœur? Non, non, tu ne quitteras pas cette maison vivant. Il faut être mon ami ou mourir, choisis.

HAJI. — Est-ce pour cela que tu m'avais comblé de faveurs?

MANSOUR. — C'est peut-être pour ta beauté?

HAJI. — Le calife... je ne peux pas, je ne peux pas.

MANSOUR. — Tu es un lâche!

HAJI. — Un lâche? Non, j'en prends Allah à témoin, je ne suis pas un lâche. Mais je ne veux pas me fermer la porte du paradis... Tiens! reprends ton sabre, et frappe!

MANSOUR. — Alors, à genoux, chien!... Demande une dernière faveur avant de mourir.

HAJI. — Une dernière faveur? C'est bien simple. Connais-tu la maison d'Abou-Lakir, le grammairien du nouveau calife?

MANSOUR. — Oh! oui, je la connais.

HAJI. — A côté de son jardin il y a une masure. Une cour avec des arcades brisées et des murs croulants... Qu'on porte un mot de ma part à la créature que j'aime le plus au monde... Qu'Allah me pardonne si, à cette heure suprême, j'ouvre la porte de mon harem: j'ai une fille.

MANSOUR. — Une fille? Neuve? Belle?

HAJI. — Plus que belle. Avec une voix de rossignol... Elle connaît mille chansons, et le paradis s'ouvre quand elle chante.

MANSOUR. — C'est bon. Je l'envoie chercher.

HAJI. — Quoi? L'amener ici?

MANSOUR. — Oui. Et alors, lié à cette colonne, tu la verras passer de mes bras aux bras noirs de Kafour, puis aux pattes d'Afife, et ainsi de suite, jusqu'au dernier de mes esclaves.

HAJI. — Monstre! Infâme! Je crache sur toi, crachat toi-même!

KAFOUR, tirant son sabre. — A mort!

MANSOUR. — Halte! Ne le touche pas; cela s'essuie. Choisis, Haji, ou je ferai de ta fille ce que j'ai dit ou...

HAJI. — Pourriture immonde!

MANSOUR. — Ou si tu consens à ce petit coup de poignard... écoute bien, ta fille, j'en ferai ma femme.

HAJI. — Quoi?

MANSOUR. — J'ai dit ce que j'ai dit.

HAJI. — Ta femme? Toi, vizir Mansour, tu ferais de ma fille ta femme?

MANSOUR. — Mais oui, ma femme. Non ma concubine mais ma femme. La première de toutes.

HAJI. — Marsinah!

MANSOUR. — Tu lui porteras la bonne nouvelle toi-même. Les eunuques l'amèneront ici avec toi; et elle sera la reine du harem au coucher du soleil.

HAJI. — La reine du harem!

Il réfléchit.

AFIFE, à Mansour. — As-tu pensé... s'il parle plus tard et te dénonce?

MANSOUR. — Dès qu'il aura placé son couteau dans la poitrine de l'autre, je l'exécute de ma main... (A Haji.) Alors... assez... Oui? Non?

HAJI. — Non.

MANSOUR, aux eunuques. — Qu'on m'apporte sa fille ici sur l'heure.

HAJI. — Attends.

MANSOUR. — Non.

HAJI. — Attends.

MANSOUR. — Quoi?

HAJI. — Tu jures?

MANSOUR. — Mais oui.

HAJI. — Sur le premier chapitre du Coran?

MANSOUR. — Oui.

HAJI. — Et elle sera la première femme, la première de toutes?

MANSOUR. — Oui, et tu seras vizir.

HAJI. — Tu le jures?

MANSOUR, à Kafour. — Apportez le Coran.

On l'apporte.

HAJI. — Fais ce serment.

MANSOUR. — Commence.

HAJI. — Toi.

MANSOUR. — Ensemble: Je jure sur le premier chapitre du Coran; à toi...

HAJI. — Je jure sur le premier chapitre du Coran... Va...

MANSOUR. — ...de prendre Marsinah...

HAJI. — ...pour ta femme...

MANSOUR. — Pour ma première femme... si...

HAJI. — Je jure que si Mansour prend Marsinah pour sa première femme...

MANSOUR. — Je le jure...

HAJI. — Alors je tuerai le kalife.

MANSOUR. — Vous avez entendu?

KAFUR. — Amin!

AFIFE. — Amin!

HAJI. — Amin!

MANSOUR. — Oh! Mes frères! La prière!

HAJI. — La prière!

Scène II

Marsinah chante, assise sur un banc :

Là, sous mon voile
Ce qu'il y a
Tantôt pâleurs
Tantôt rougeurs
Là, sous mon voile!

Là, sous mon voile
Ce qu'il y a
Baisers reçus
Baisers rendus
Là, sous mon voile!

. . . . . .

NARGIS. — Tu n'as pas honte de passer ton temps à chanter? Si tu ne m'aides pas au ménage, je te prendrai tes bijoux.

MARSINAH. — Essaie! Je le dirai à mon père.

NARGIS. — Ton père! Il se passera du temps avant que tu le revoies!

MARSINAH. — Cela m'étonnerait.

NARGIS. — Je te dis que cette soudaine richesse... ne lui venait que de l'agilité de ses mains... Ils l'ont trouvé et l'ont emmené... (On frappe à la porte.)

MARSINAH. — C'est lui.

NARGIS. — Ou la police qui vient confisquer tes bijoux.

MARSINAH, voilant sa figure. — Oh! Nargis!

On frappe de nouveau.

NARGIS. — Qui est là?

HAJI, dehors. — Ton maître. Ouvre, Nargis.

NARGIS. — Allah! c'est ton père.

MARSINAH. — Je te l'avais bien dit.

HAJI, entrant. — Où est Marsinah?

MARSINAH. — O mon père, quelle nouvelle magnificence? On t'a donc rendu ta liberté?

HAJI, regardant Nargis. — Que lui as-tu dit? M'aurais-tu appelé voleur, pendant mon absence?

NARGIS. — Moi? Pas un mot de cela, mon seigneur. Je suis ton esclave qui t'admire.

HAJI. — Mauvaise langue! Met-on les voleurs dans des habits aussi honorables? Leur donne-t-on une épée?

MARSINAH. — Mais c'est qu'elle est en argent!

HAJI. — Elle sera en or avant la nuit.

MARSINAH. — En or?

HAJI. — Et, avant l'autre nuit, elle sera toute garnie de brillants et de pierres précieuses.

MARSINAH. — De l'or? Des brillants? O roi des pères, tu as donc trouvé un trésor?

HAJI. — Oui, un trésor pour toi, et un autre pour moi. Mes rêves ne sont plus des rêves: ils vivent! (A Nargis.) Va me chercher ma cassette magique.

NARGIS. — Avec les accessoires?

HAJI. — Oui, tous, et mes habits aussi.

NARGIS. — J'y vais.

Elle entre dans la maison.

HAJI, à Marsinah. — Toi, va me chercher tes oiseaux... (Elle lui apporte ses cages.) Bientôt, ma chérie, tu auras d'autres oiseaux plus apprivoisés... des bandes d'oiseaux blancs et noirs qui accourront à ton appel.

MARSINAH. — Des blancs et des noirs?

HAJI. — Oui, ma merveille aux grands yeux! des oiseaux humains, des esclaves, des esclaves...

MARSINAH. — Moi? des esclaves?

HAJI, regardant les yeux de Marsinah. — Ils deviennent de plus en plus grands, tes yeux... Oui, des esclaves; tu pourras en avoir autant que ton caprice en voudra... O Marsinah, mon enfant, Allah t'a comblée de bénédictions inouïes... Tu seras mariée ce soir.

MARSINAH. — O mon père, tu l'as donc vu?

HAJI. — Qui?

MARSINAH. — Lui.

HAJI. — Ton mari? Si je l'ai vu? Je suis son compagnon de fête et son meilleur ami... Je serai son vizir.

MARSINAH. — Tu seras son vizir?

HAJI. — En vérité. Mais je ne veux plus te faire languir. Apprends donc ton bonheur : Tu seras la femme du vizir Mansour.

MARSINAH. — Mansour!

HAJI. — Lui-même. Qu'en dis-tu? Tu suffoques de joie?...

MARSINAH. — Mansour!

HAJI. — Oui, répète-le, ce nom, jusqu'à ce que ton cœur le retienne... Mansour! Mansour! Puissant aujourd'hui, demain plus puissant encore... Tu seras sa femme, et aucune ne t'égalera.

MARSINAH. — O mon père, j'embrasse la terre... Ne me donne pas à cet homme!

HAJI. — Tu dis?

MARSINAH. — Pas à lui, mon père! Au nom d'Allah, pas à lui!

HAJI. — Voyons, voyons, c'est Mansour dont je te parle. Le vizir de la police... le favori du Destin... C'est lui que tu dois épouser pour être sa première femme, tu entends? sa première femme.

Le calife.

Le calife : « *Bagdad n'a jamais refusé l'hospitalité à un étranger de mérite.* »

MARSINAH. — Hélas! hélas!... Ne me le répète plus, je t'en supplie!

HAJI. — Ne plus te le répéter?

MARSINAH. — Mon père, mon père, tu ne feras pas cela!

HAJI. — Quoi?

MARSINAH. — Ne me donne pas à lui... Pas à lui!

HAJI. — Tu seras à lui ce soir, dès le coucher du soleil.

MARSINAH. — Mon père, mon père!... je veux bien donner ma vie pour toi... Mais cela... au nom de ton affection et de ma tendresse, au nom des liens sacrés qui unissent l'enfant aux parents... pas cela, mon père et mon seigneur, pas cela!

HAJI. — Es-tu folle?

MARSINAH. — Mon père, mon cher père, mon tendre père! Père aux yeux si bons!... Tu as aimé ma mère, tu as été son salut, la consolation de son âme à l'heure de sa misère... Par son souvenir... je t'en supplie...

HAJI. — Marsinah ! Lève-toi, ma gazelle... De quoi as-tu peur? Est-ce la grandeur de ce nom de Mansour...

MARSINAH. — Ce n'est pas ce nom, ce n'est pas la peur... c'est... Je ne veux pas être à lui, je ne veux pas!

HAJI. — Tu ne veux pas? tu ne veux pas? Que le malheur soit sur toi, fille du péché! Est-ce là toute la récompense de mes années de privations et de peines? Ai-je travaillé pour toi, ai-je été, de l'aube au soir, un mendiant laborieux, pour que tu me répondes maintenant, à moi ton père: « Je ne veux pas! »?

MARSINAH. — Pardonne-moi, mon seigneur. J'ai voulu dire: Je ne peux pas.

HAJI. — Tu ne peux pas! Vraiment?... Tu es la seule âme que j'aime sur la terre; je t'apporte la plus heureuse des nouvelles... et toi, tu montres les dents et tu mords la main qui te nourrit... Pourquoi ne peux-tu pas? Pourquoi? Parle!

MARSINAH. — Awah! awah! awah! (Elle pleure.)

HAJI. — « Awah! awah! awah! »... Il avait bien raison, ce père qui disait: « Un fils est la lumière d'une maison... une fille en est la désolation! »

NARGIS, rentrant. — Qu'y a-t-il?

HAJI. — Ah! oui, c'est une gentille enfant que j'ai là, et tu l'as vraiment bien élevée!

NARGIS. — Moi?

HAJI. — Toi, vieille sorcière! Regarde! elle s'est couchée par terre en gémissant comme un chien qu'on a fouetté, de façon que bientôt les voisins viendront demander ce qui se passe ici... Et pourquoi? Parce qu'on lui offre le plus grand des bonheurs, et qu'elle doit devenir l'épouse du vizir Mansour.

NARGIS. — L'épouse de Mansour? Par le Prophète, est-ce vrai ? (S'agenouillant.) O Marsinah, je salue ton étoile.

MARSINAH. — O Nargis, je ne désire pas devenir sa femme.

HAJI. — « Je ne désire pas... je ne veux pas... je ne peux pas... » Qui veux-tu donc épouser, petite malheureuse?

MARSINAH. — Je ne sais pas... personne... Si notre voisin le jardinier avait un fils... je voudrais être sa femme.

NARGIS. — Je t'ai déjà dit qu'il n'avait pas de fils.

HAJI. — Ha! ha! Le jardinier! Celui dont la figure ressemble au tablier de cuir d'un savetier?.. Ha! ha! Tu plaisantes! C'est bon; tu t'es moquée de moi assez longtemps.. Essuie tes yeux, je te dis, essuie tes yeux.

MARSINAH. — Je ne me moque pas. J'aimerais mieux mourir que d'être au seigneur Mansour.

HAJI. —Par mon âme, dis-tu la vérité?

MARSINAH. — Par ton âme. (Elle lève la main droite.)

HAJI. — Maudite soit la mère qui t'a mise au monde! Que ton corps soit jeté sur les tas d'immondices qui sont en dehors des portes de la ville !... Abominable enfant! Ma honte inoubliable! (Il ouvre la porte en criant.) Venez! (Entrent les deux eunuques du harem.) Menez cette fille à votre seigneur Mansour. Vous répondez d'elle.

MARSINAH. — Mon père!

HAJI. — Va-t'en!

MARSINAH. — Awah! Awah! Awah!

Scène III

Le divan du calife.

Trois hommes en costume égyptien ; un sarcophage ; quatre esclaves noirs ; musiciennes et danseuses.

LE CHAMBELLAN. — O prince des croyants ! les ambassadeurs égyptiens sont debout devant toi. Ils t'apportent une requête et des présents pour ton clément accueil.

LE CALIFE. — Fais-moi voir ces présents. (Du sarcophage sort une danseuse, etc.) O vizirs du Caire, retournez en Egypte et dites à votre vice-roi que nous acceptons ses présents et que nous tiendrons compte de sa requête. (Au chambellan.) Veille à ce que l'on donne des robes d'honneur à ces trois ambassadeurs.

LE CHAMBELLAN. — J'obéis.

LES TROIS VIZIRS. — Qu'Allah accroisse encore ta gloire, ô guide des fidèles! (Ils sortent.)

LE CALIFE, à la danseuse et aux musiciennes. — Et vous, jeunes filles, je vous donne votre liberté et une bourse de dix mille dirhams à chacune de vous. (A un serviteur.) Conduis-les, avec honneur, hors du palais.

ABOU-BAKIR. — O roi du monde, permets-tu à ton vieux tuteur de te parler avec franchise?

LE CALIFE. — Parle, mon père.

ABOU-BAKIR. — Tu commets une véritable injustice, mon seigneur, en méprisant les dons des jolies femmes.

LE CALIFE. — Vois-tu cette rose? Elle m'est plus chère que la rose rouge du Prophète. Et, maintenant, je te jure que ce soir ma solitude finira.

ABOU-BAKIR. — Tu as donc trouvé celle que tu cherchais?

LE CALIFE. — Pendant que tu étudiais les budgets du royaume, j'ai trouvé mon bonheur dans ton jardin. Allah m'a envoyé ce que j'implorais de lui... Une douce jeune fille, merveilleusement douée... Ce soir, elle sera à moi, en tout honneur... Ce soir, après le coucher du soleil, je monterai sur mon cheval et je l'amènerai ici en grande pompe, comme si elle était la princesse d'un pays lointain.

ABOU-BAKIR. — Et quelle est cette élue des élues, mon seigneur?

LE CALIFE, respirant la rose. — La compagne de mes rêves, la moitié de mon cœur, mon premier amour et mon dernier. (Jeux de scène.)

LE HÉRAUT. — Qui a l'autorisation de venir au divan du calife? Que celui-là s'approche.

Mouvements de scène. Arrive Mansour, suivi d'Afife et de Kafour.

MANSOUR. — O guide des fidèles, je déplore que le ciel ne t'ait pas épargné la peine d'honorer d'une lettre ton humble esclave. Les comptes de ma trésorerie sont prêts et en bon ordre. Ils seront à tes pieds demain, avant la prière de midi.

LE CALIFE. — C'est bon.

Jeux de scène.

LE HÉRAUT. — Que celui qui est dans la peine vienne au calife.

LE CHAMBELLAN, à la foule. — Paix! (Il déplie un rouleau.) Premier cas inscrit. Jawan, le voleur de grands chemins. Par l'ordre du vizir Mansour.

MANSOUR. — O clément souverain, le puissant monarque ton prédécesseur a exilé par un édit tous les brigands de Bagdad. Or, celui-ci est venu dans la ville et s'y est montré à la blanche lumière du soleil, comme si l'arrêt de notre aimé seigneur était pareil à une légère ondée qui tombe dans la mer. C'est pourquoi j'ai commandé au proscrit de se présenter devant toi.

LE CALIFE. — Tu as bien fait. (A Jawan.) Approche-toi... Ne peux-tu pas marcher sans aide?

JAWAN. — O guide des fidèles, Allah a jeté une malédiction sur mes membres. Tu vois, mes heures sont comptées. Je ne suis pas venu à Bagdad dans une mauvaise intention, mais pour prier aux tombeaux des saints, espérant que mes aumônes diminueront un peu mes péchés.

LE CALIFE. — Tu as donné de l'argent aux pauvres?

JAWAN. — Tu peux l'envoyer demander au grand-prêtre de la mosquée. Je m'en remets à lui.

LE CALIFE. — Ton cas serait mauvais, d'après la loi. Mais il est écrit : « Un pécheur généreux vaut mieux qu'un saint avare. » Que quelqu'un aille s'informer auprès du grand-prêtre. Toi, Kasi-Schimar. (A Jawan.) Tu as eu raison de croire que le repentir et l'aumône t'obtiendraient le pardon.

JAWAN. — Ta sentence est juste comme la justice.

LE CALIFE. — Mais je n'ai pas fini. Jusqu'à ce que la réponse du grand-prêtre arrive, tu iras en prison.

JAWAN. — En prison?

LE CALIFE. — Une courte détention pour la longue liste de tes péchés. Emmenez-le.

JAWAN. — Qu'Allah te favorise et te préserve!

Il sort.

LE CALIFE. — Quel est le second cas?

LE CHAMBELLAN. — Le cas d'un escamoteur maure. Par ordre du vizir Mansour.

MANSOUR. — O prince des croyants, ce Maure est un sorcier extraordinaire. Son talent a excité la jalousie de ses compagnons de métier, qui ont voulu le chasser de la ville. C'est pourquoi il est venu s'agenouiller devant toi pour te demander ta protection.

LE CALIFE. — Bagdad n'a jamais refusé l'hospitalité à un étranger de mérite. Fais-le approcher.

Jeux de scène.

HAJI. — O lumière de l'Islam, ton esclave est là, à tes pieds.

LE CALIFE. — Tu es ce fameux magicien?

HAJI. — O mon roi, je suis aussi fameux que je suis magicien.

LE CALIFE. — Si tu peux me prouver ton talent, tu resteras dans ces murs sans être importuné.

HAJI. — Fais-en l'essai. Ton jugement décidera de mon sort.

LE CALIFE. — Commence, je te le permets.

Jeux de scène.

HAJI

Rond est le ciel
Et rond est l'œil!
Rond est zéro!
Rond un cercle de fer!

Il jette une enveloppe par-dessus son épaule.

Au nom d'Iblis maudit,
Au nom des pires diables,
Au nom de tous les diables,
Brûle, feu!

De l'enveloppe, il sort un vase plein de flammes.

LE CALIFE, descendant quelques marches. — Par Allah! c'est très bien.

HAJI. — Roi, regarde maintenant ces deux cages. L'une enferme un oiseau d'une blancheur virginale; l'autre, un oiseau noir comme la bannière de ta maison... Pareille à cette flamme, la flamme d'un ardent désir brûle les cœurs de ces pauvres êtres séparés. Dis-moi si je dois leur faire un sort plus doux en les mettant ensemble, cœur à cœur.

LE CALIFE, s'approchant tout près de Haji. — C'est facile?

HAJI. — Vois, le change s'opère. Aussi facile que cela, mon seigneur.

Il donne un coup de poignard au calife.

LE CALIFE, s'affaissant. — Awah!...

ABOU-BAKIR, à Haji. — Assassin! Chien! Saisissez-le!... (Au calife.) Comment vas-tu?

LE CALIFE, reprenant ses sens et remontant sur le trône. — Silence! Silence!

PLUSIEURS, près de Haji. — Arrachez-lui les yeux! Arrachez-lui le cœur!

LE CALIFE. — Silence! Ne touchez pas à cet homme!... Je suis sauf!... Allah m'a protégé, par le moyen de ma cotte de mailles. Il la montre.

MANSOUR. — Louanges éternelles au protecteur de notre roi!

TOUS. — Louanges éternelles! *Amen!* Longue vie au calife!

LE CALIFE. — Pourquoi as-tu fait cela?

HAJI. — Je ne sais pas... Le crime m'a été prescrit par la fatalité.

LE CALIFE. — Qu'on t'arrache l'âme du corps, fibre par fibre, devant tous, sur la grande place... En attendant, menez-le en prison.

HAJI. — Non, écoute... tu ne peux pas savoir... J'ai été tenté au delà de la mesure.

LE CALIFE. — Comment cela? Qui t'a tenté?

HAJI. — J'ai juré de me taire.

LE CALIFE. — Je te délie de ton serment. Parle.

HAJI. — Je ne peux pas.

LE CALIFE. — La clef de la torture ouvrira bientôt tes lèvres.

HAJI. — La torture?... Non!... puisque tu m'as délié... Celui qui m'a tenté, le voilà... c'est le vizir Mansour.

TOUS. — Mansour?

LE CALIFE. — Mansour?

MANSOUR. — Cet homme est possédé du diable, mon seigneur. Je ne le connais pas.

HAJI. — Tu ne me connais pas! (Au calife.) J'ai mangé à sa table; il m'a juré qu'il épouserait ma fille si je te tuais... Kafour, Afife, vous en êtes témoins!

LE CALIFE, à Mansour. — Comment? Il appelle tes compagnons par leur nom?

MANSOUR. — Je n'y comprends rien... Peut-être ce gueux s'est-il présenté chez moi pour demander quelque faveur... Peut-être... Oui, en le regardant mieux, je me rappelle... J'ai été bon avec ce chien... Il est venu m'offrir sa fille, et je l'ai acceptée... non pour moi, mais pour mes Maures...

HAJI, cri d'horreur. — Ah!...

LE CALIFE. — Faites-le taire! (On bâillonne Haji.)

MANSOUR. — O mon roi, bien que cette fille soit maintenant dans mon harem, je te jure, sur le Coran, que sa vie finira avec ce jour sanglant.

Ciel rouge au dehors.

LE CALIFE. — L'affaire est trop délicate pour être jugée au divan, devant la foule. Je la jugerai seul, au coucher du soleil. (Ses yeux rencontrent la rose.) Non, pas au coucher du soleil, mais demain... Mansour, n'oublie pas ta promesse. Tes paroles sont loin d'endormir mes doutes sur toi.

MANSOUR. — Je n'oublierai pas.

LE CALIFE. — Je serai dans la robe rouge de ma colère... Que l'on avertisse le bourreau... Emmenez ce misérable... Qu'on ne lui donne pas une croûte, pas une goutte d'eau... Nous en ferons un exemple pour tout le peuple... Il aura la mort la plus affreuse de l'Islam... Emmenez-le!

RIDEAU

UN HOMME et UNE FEMME passent devant le rideau et chantent:

LUI

La douce nuit nous verse son dictame,
Les amoureux sortent de leur repos
Et vont chercher l'oubli de tous leurs maux,
Leur seule joie et leur seul bien, la femme.

ELLE

Dans le harem de mon cœur frémissant
Le ciel épand une lueur qui tremble,
Et l'heure vient qui d'un lien puissant
Joindra les corps et les âmes ensemble.

LUI

Danse joyeuse, ô flûtes et tambours,
Ah! Secourez mon attente alanguie!

ELLE

Que de son flux, l'universelle vie
Gonfle son sein tout débordant d'amour!

TOUS LES DEUX

Roi tout-puissant que la terre proclame,
Allah! Bénis ton humble serviteur.

La danseuse entre et danse.

TOUS LES DEUX

L'homme a le jour, la nuit est à la femme.
Ah! pour jamais unissons nos deux cœurs,
Toi, mon désir, délice de mon âme.

ACTE III

La prison du palais.

Scène première

KUTAYT fait entrer HAJI

KUTAYT. — Quel drôle de costume! Il n'est pas d'ici. D'où est-il?

Il ôte son bâillon à Haji.

HAJI. — C'est un costume mauresque, mon maître.

KUTAYT. — Mauresque! Hoo!.. Veux-tu m'acheter de la paille?

HAJI. — Je n'ai pas d'argent.

KUTAYT. — Pas d'argent?

HAJI. — Pas un danik.

KUTAYT. — Rien? Donne tes pattes, misérable! (Il l'enchaîne à la muraille.) Quelle vie que la mienne! Couche-toi, vermine! Maure!

Il crache sur Haji et sort.

HAJI. — Il n'y a pas d'autre majesté ni d'autre puissance que celle d'Allah... Voilà donc où j'en suis! O bourse, petite bourse qui m'a été jetée à l'aube, c'est toi qui as causé mon malheur. Tu venais de Satan! Tu venais de mon mortel ennemi! O Jawan! Jawan! Que ton âme soit plongée dans les flammes de l'enfer et qu'elle y brûle toute l'éternité!

JAWAN, enchaîné au mur opposé. — Qui m'appelle? Est-ce toi, Haji?

HAJI. — Allah! Est-ce son âme qui me parle?

JAWAN. — Non, ce n'est pas une âme! C'est ton ennemi en chair et en os, celui à qui tu envoies tes douces malédictions.

HAJI. — Jawan! Toi, ici?

JAWAN. — Comme toi, mon ami d'autrefois.

HAJI. — Ha! ha! ha! Tu es ici? Et grâce à moi, puisque c'est moi qui ai parlé de toi à Mansour... Ma prière a été exaucée... Nous mourrons côte à côte. C'est bien, je mourrai content.

JAWAN. — Pourquoi es-tu ici?

HAJI. — Pour avoir voulu tuer le calife.

JAWAN. — Le calife? Toi? Ta mort est certaine.

HAJI. — Comme la tienne.

JAWAN. — Non, moi je serai remis en liberté... je te dis que je vivrai pour voir mon fils. Yeh!... Je le verrai tel que je le vois avec les yeux de mon cœur... je le verrai aussi vrai que je l'ai vu la dernière fois avec les yeux de ma tête... Il était debout, mon Yousouf, dans le bois sauvage, près de ma tente... Et, comme le nuage de poussière de l'ennemi approchait et barrait l'horizon, je l'ai fait s'agenouiller devant moi, je l'ai béni et embrassé... A ce moment-là, j'avais une amulette à mon cou, une main de Fatmah... je l'ai cassée en deux... j'ai gardé une moitié sur moi... là... L'autre, je l'ai attachée à une chaîne que je lui ai mise au cou... Grâce à cette moitié, je le retrouverai, je le sais...

HAJI. — Ha! ha! au bout de vingt-cinq ans! Tu retombes en enfance!

JAWAN. — Allah me le rendra. Je suis allé trois fois à la Mecque, j'ai dépensé tout mon argent en aumônes.

HAJI. — Crois-tu que des aumônes me rendront mon fils que tu as fait périr? qu'elles me rendront la femme que tu m'as enlevée?... Je te dis que tu mourras demain... Ton sang et le mien couleront ensemble sur la terre assoiffée... Cette pensée est ma seule consolation, le miel de mon amertume.

KUTAYT, entrant et s'approchant de Jawan. — Le guide des croyants a écouté le grand prêtre. Tu es grâcié et libre.

JAWAN. — Qu'Allah prolonge les jours glorieux du calife!

KUTAYT. — Peux-tu monter les marches sans aide?

JAWAN. — Où sont mes esclaves?

KUTAYT. — Ils ont fui quand ils t'ont vu prisonnier.

JAWAN. — Les lâches!... Comment sortir d'ici?... Ces cinquante dinars pour toi, si tu peux me trouver une chaise à porteurs!

KUTAYT. — Mon seigneur... il y a là-haut une civière pour emporter les morts. Si cela suffit à votre grâce...

JAWAN. — Oh! n'importe quoi, pourvu que je ne jouisse pas plus longtemps de ton hospitalité! hé! hé! hé!

KUTAYT. — Ho! ho! J'entends et j'obéis.

HAJI. — Suis-je grâcié aussi? Suis-je libre?

KUTAYT. — Ho! ho!... attends que ta langue soit arrachée, tes yeux brûlés, ton corps cloué au faîte de la porte du supplice!... Alors tu seras libre.

HAJI, secouant ses chaînes. — Qu'Allah te damne pour tes moqueries!

KUTAYT. — Ah! tu me damnes!... Tiens, voilà pour toi, pourriture! (Il le frappe avec sa clef. Haji s'évanouit.) Comment, évanoui? Ho! ho!... De l'eau de rose pour la princesse!... De l'eau de rose et de l'ambre gris pour la parfumer... Evanoui!... (A Jawan.) Mon seigneur, ta civière sera prête dans un moment.

Kutayt sort.

HAJI, reprenant ses sens. — L'aumône pour l'amour d'Allah!... Pour l'amour d'Allah... Ah! je suis ici?... Je suis ici?... C'est fini, n'est-ce pas? C'est fini?

JAWAN. — Hé! hé! Ce n'est pas encore commencé.

HAJI. — Pas encore!... (Reprenant tout à fait ses sens.) Toi? Maintenant je comprends... Toi? oh!... Le soleil se couche... rouge!... rouge!... (Dans un cri, soudain.) Mansour!... « Sa vie finira avec ce jour sanglant! » O Marsinah! Marsinah!... Et moi, je suis en prison, enchaîné...

JAWAN. — Hé! hé!

HAJI. — Tu ris? Tu peux rire?... Toi qui as causé mes souffrances depuis le commencement jusqu'à la fin!... Allah! donne-moi la force! Rends mes bras deux fois, trois fois plus forts!... pour un instant seulement... que je puisse rompre ces affolantes chaînes.

JAWAN. — Jamais.

HAJI. — Seulement un instant! Seulement un instant. (Il finit par rompre ses chaînes.) Libre! Le Tout-Puissant m'a exaucé.

JAWAN, effrayé. — Wah!

HAJI. — Enfin!

JAWAN, tremblant. — A quoi penses-tu?

HAJI. — A quoi? A quoi?

Il rampe vers Jawan.

JAWAN. — Arrête, j'ai un couteau.

HAJI. — Tu as un couteau?... Vraiment?

JAWAN. — Il m'a servi mille fois... La chance en est écrite sur la lame.

HAJI. — La chance? Je la prends pour moi... Allah est tout-puissant. (Lutte. Jawan meurt.) ...Allah! mon Allah! Tu m'as donc accordé cette heure! (Désignant le corps de Jawan.) Regarde! Je t'offre ce sacrifice!... Enfin! enfin, je suis vengé!... Mais ma Marsinah? Protège-la, protège-la contre Mansour... et contre toutes les horreurs de son harem!... Le harem! Kut al Kulub!... Elle m'attend encore!... Si je pouvais la rejoindre! Elle m'aiderait à sauver Marsinah!... Elle m'aiderait, oh! (Il va à la porte et la secoue désespérément.) Mais non, c'est de la folie! (Regardant le corps de Jawan.) Ils vont le trouver quand ils apporteront la civière... et puis... (Idée subite.) La civière!... Allah! vas-tu m'ouvrir la porte de la délivrance? Ha! ha!... Si je réussissais! ha! ha! ha! (Il va vers le coin et tire le corps de l'obscurité.) Le manteau!... Le turban!... La bourse! Dans sa manche? Sur sa poitrine?... (Il découvre la chaîne.) La chaîne! La main brisée de Fatmah! (Imitant Jawan.) « Je reverrai mon fils, je vais le retrouver. » Vrai! (Il passe la chaîne à son cou.) Tu seras pendue à mon cou, main brisée de Fatmah! (Il trouve la bourse et la fait sonner.) Cinquante dinars pour le geôlier. Bien... maintenant, donne-moi ton manteau! ha! ha!... Mort! tu es bien mort, et, bien que tu sois mort, c'est toi qui me tireras de mon tombeau, moi qui t'ai tué! (Il tire le corps vers l'autre coin.) Voilà! Couche-toi! reste tranquille! Ne bouge pas!... Maintenant c'est à mon tour de me faire beau!... (En enlevant les habits de Jawan, il aperçoit le couteau.) Le couteau! La chance en est écrite sur la lame... (Il passe le couteau dans sa ceinture.) Arrivé dans la rue, je sauterai de la civière... de là au harem... et à toi, ma Marsinah!

Il s'enroule dans le manteau et se couche dans le coin de Jawan. Kutayt avec une lanterne et suivi de deux hommes portant une civière.

KUTAYT. — La civière, mon seigneur.

HAJI, imitant la voix de Jawan. — Voici!

Il lui jette la bourse.

KUTAYT. — Qu'Allah bénisse ton départ! (Aux hommes.) Prenez garde! Soulevez le cheik des cheiks avec précaution. (Allant au corps.) Comment, encore évanoui?

HAJI, au moment où la civière franchit la porte, imitant le rire de Jawan. — Hé! hé! hé!

KUTAYT. — De l'eau de rose! de l'eau de rose! ho! ho!

HAJI. — Hé! hé! hé!

Scène IV

Le hammam dans le harem de Mansour. Femmes, négresses, etc.

Une femme chante.

Sur toi, mon luth, comme sur un enfant,
Comme sur un petit enfant, je penche
Mon sein gonflé, d'où le ruissellement
D'un chant d'amour comme un lait pur, s'épanche.
Flot musical que rien ne peut tarir,
Coule toujours, quand j'en devrais mourir!

KUT AL KULUB, à Miska. — Quelles nouvelles? Dis-moi qu'il est venu et qu'il m'attend.

MISKAH. — O maîtresse, si je pouvais te dire oui! Hélas! on ne le voit nulle part... Mais l'esclave qui garde les feux guette son arrivée.

KUT AL KULUB. — Je devrais te faire fouetter.

MISKAH. — Pas un étranger n'est passé devant le gardien de la porte. Personne, excepté une jeune fille en larmes, que les eunuques ont amenée cet après-midi.

KUT AL KULUB. — Une jeune fille? Quelle jeune fille?

MISKAH. — On dit qu'elle est destinée à ton seigneur. Ils la gardent dans la première salle du harem.

KUT AL KULUB. — Quelle est cette intruse? Amène-la-moi.

MISKAH. — J'obéis.

KUT AL KULUB. — Une autre!... (A l'esclave qui la coiffe.) Sotte! Maladroite! Tu n'as pas encore fini?... Retire tes mains chaudes de ma tête! (Aux femmes qui jouent.) Taisez-vous! Taisez-vous, je vous dis! Par Allah! dois-je appeler le gardien? Vous n'avez pas honte, créatures sans pudeur? Allez à vos chaises longues... il se fait tard. (Aux musiciennes.) Allez-vous-en aussi! (Aux deux eunuques qui amènent Marsinah voilée.) Laissez-la avec moi, elle y sera en sûreté. (Les eunuques sortent.) Qu'est-ce que cela va être? (A Marsinah.) Que la paix soit avec toi, merveille aux charmes cachés!

MARSINAH. — ...Et avec toi, maîtresse, ainsi que la bénédiction d'Allah!

KUT AL KULUB. — Quelle voix de miel!... Ne veux-tu pas nous faire la grâce de nous révéler ta beauté?

MARSINAH, retirant son voile. — O ma maîtresse, je suis ton esclave.

KUT AL KULUB, vexée par la beauté de Marsinah. — Mon esclave? Vraiment! Mes esclaves ne se montrent pas à moi sans henné sur les mains, ni sans noir autour des yeux, ni les joues fripées par les larmes... Qui es-tu? Qui t'a envoyée ici?

MARSINAH. — Mon père! Le vizir Mansour m'a choisie pour être sa femme...

KUT AL KULUB. — Sa femme? Toi, sa femme?... La servante de sa femme, peut-être... ou plutôt la servante des servantes.

MARSINAH. — Je ne le désirais pas, Allah m'en est témoin! Je ne souhaitais pas un harem doré, j'avais un autre rêve.

KUT AL KULUB. — Voyons cela.

MARSINAH. — Chère maîtresse, tu es ici la dame, l'amour de ton seigneur. Tends vers lui tes blanches mains, obtiens de lui ma liberté et tu me donneras plus que la vie, et non seulement à moi qui ne suis rien, mais aussi à quelqu'un qui m'attend cette nuit... et qui m'attendra en vain.

KUT AL KULUB. — Que m'apprends-tu? Ton petit cœur s'est-il égaré dans les fins réseaux de l'amour?

MARSINAH. — Pourquoi te mentirais-je? Tu es une femme. A toi, je n'ai pas besoin de cacher ce que je n'ose dire à mon père. Oui, j'aime un jeune homme, je l'aime de tout mon cœur. Son visage est franc et gracieux, et nul homme de notre race n'est plus doux, ni plus noble que lui.

KUT AL KULUB. — Quels jolis mots!... Et tu dois lui en dire de plus jolis encore?

MARSINAH. — Une fois, il m'a embrassée...

KUT AL KULUB. — Ah! Ah!

MARSINAH. — Oh! mais en tout honneur. Et ce soir, au coucher du soleil, il devait venir chez mon père me demander en mariage.

Le hammam dans le harem de Mansour.

KUT AL KULUB. — Vraiment?

MARSINAH. — Oui, je devrais, à l'heure qu'il est, lui être promise, si je ne me trouvais maintenant, par un sort imprévu, destinée à devenir l'épouse de Mansour.

KUT AL KULUB. — Son épouse?... Répète-le pour voir! Et je te ferai battre à coups de sandale jusqu'à ce que tu tombes évanouie à mes pieds... Toi, sa femme! Une créature qui a déjà été caressée et embrassée par un autre! Quel diable t'a mis cette vanité dans la tête? (Aux eunuques.) Ho! Kassim! Oh! Tavashi! Emmenez-la à la cuisine. Les eunuques mettent la main sur Marsinah.) Je te marierai, moi, rebut de marché d'esclaves!

MARSINAH. — Protège-moi contre ces mains cruelles, chère maîtresse! Protège-moi!

Elle tombe à genoux, voilée. Mansour entre, un peu gris, suivi de Katour.

MANSOUR. — Qu'est-ce qui se passe ici?

KUT AL KULUB. — O mon maître, quel sort béni t'amène à cette heure?

MANSOUR, désignant Marsinah. — Quelle est cette femme?

KUT AL KULUB. — Rien. Une esclave. Un piteux cadeau qu'un ami t'envoie pour se moquer de toi... Ne veux-tu pas sourire à Kut al Kulub, ô mon roi?

MARSINAH, pleurant. — Mansour!

KUT AL KULUB, aux eunuques. — Emmenez-la tout de suite à la cuisine.

MARSINAH, s'agenouillant devant Mansour. — Protège-moi, mon seigneur... Je m'attache à ta robe... Protège-moi!

MANSOUR. — Qui es-tu?

MARSINAH. — Je suis Marsinah, la fille de Haji, ton compagnon de fête.

MANSOUR. — La fille de Haji?... (Ricanant.) Qu'Allah te récompense d'être venue ici!... Sa fille! Ha! (A Kut al Kulub.) Elle est laide, dis-tu? Le menteur! Il m'a donc trompé encore une fois!

KUT AL KULUB. — Elle m'a dit que tu l'as choisie pour ta femme.

MANSOUR. — Ah!

KUT AL KULUB. — Oui, après m'avoir avoué qu'elle avait été aimée par un autre.

MANSOUR. — Yeh!

MARSINAH, à Kut al Kulub. — Par Allah! Il ne t'est pas permis de trahir ce que je t'ai dit à toi seule et en toute confiance.

MANSOUR. — Ah! elle a été déjà aimée, cette fille! Je dois donc manger du pain entamé par un autre! C'est cela que tu es, ma fille: du pain où l'on a déjà mordu!

MARSINAH. — C'est un mensonge! L'amour de mon bien-aimé n'est pas de l'espèce de ton vil désir... Il est aussi blanc que le turban du prophète, et ta langue infâme ne doit pas salir sa pureté.

MANSOUR. — Ha! ha!... Ce sera un vrai plaisir d'éteindre ce feu-là.

MARSINAH. — Puisque tu es puissant, aie pitié de moi!... Pardonne à ma colère... Je ne sais pas ce que je dis... et tu vois bien que je suis ici toute seule, aussi impuissante qu'une mouche prise dans une toile d'araignée... Aie pitié de moi, pour qu'Allah ait pitié de toi!

MANSOUR. — Comment peut-il avoir pitié de moi avant que j'aie péché? O mon mystérieux délice, retire ton voile, afin que je puisse connaître l'enfer charmant où je dois tomber! Retire ton voile, je t'en supplie.

MARSINAH. — Jamais!

MANSOUR. — Tu ne veux pas! Comme il te plaira!

Il lui retire violemment son voile.

MARSINAH. — Awah!

MANSOUR. — Par le Créateur! Elle est belle... Extraordinairement belle!

KUT AL KULUB. — Tu trouves?

MANSOUR, à Kut al Kulub. — Vipère! Qui t'a fait mentir de la sorte? Es-tu jalouse? Ha! ha! (A Marsinah.) Tu es ravissante, ô ma fleur! frêle bouton de palme!... Tu seras ma femme ce soir.

MARSINAH. — Si je passe cette nuit ici, je me tuerai de ma propre main.

MANSOUR. — Epargne à ta main cette peine... car à l'aube, Marsinah, tu paieras ton insolence par des souffrances inouïes et que tu n'as jamais imaginées. (A Kut al Kulub.) Es-tu satisfaite?

KUT AL KULUB. — Je suis à toi, mon maître.

MANSOUR. — C'est bien. (Aux esclaves.) Debout, habillez mon élue, mettez-lui des bijoux, parez-la de la plus somptueuse robe de la première de mes femmes.

KUT AL KULUB. — Mes robes! mes bijoux!

MANSOUR. — Ne m'as tu pas dit: « Je suis à toi! »? (A Marsinah.) Va, mon rubis, va, pour que l'on t'enchâsse d'une manière digne de toi! Va, ma belle élue... (Aux esclaves.) Et prenez garde qu'elle ne fasse mal à son joli corps.

MARSINAH. — Si c'est là la fin qu'Allah m'a destinée, c'est bien. Mais le juge des juges n'est pas injuste. Ton heure viendra! La mort te trouvera! Et elle sera sinistre, ô Mansour!

On entraîne Marsinah.

MANSOUR. — Ha! ha! ta rage ne fait qu'augmenter mon désir... Il y a encore des plaisirs dans la vie... Par Allah! cette nuit sera la nuit des nuits!... Kafour, prépare mon bain. (A Kut al Kulub.) Et toi, appelle les femmes. Des parfums, des chansons, des danses, jusqu'au lever du soleil! Que m'importe que le calife me fasse couper la tête demain! J'aurai joui de mes dernières heures.

Kafour sort.

KUT AL KULUB. — C'est ainsi que j'aime voir mon seigneur.

MANSOUR. — Ah! vraiment?

KUT AL KULUB. — Demande-moi ce que tu voudras pour augmenter ton contentement, je le ferai.

MANSOUR. — Bien vrai? Bien vrai?

KUT AL KULUB. — Je te le jure!

MANSOUR. — Toi? (Il lui crache à la figure.) Va te coucher!

Il sort.

KUT AL KULUB. — Chien de l'enfer!... Je pourrais t'empoisonner... (Elle s'assied sur sa chaise longue.) Oui... le poison... le poison...

MISKAH. — Chère maîtresse, la destinée n'arrange-t-elle pas tout pour le mieux? Si ton seigneur est captivé par d'autres joies, ne seras-tu pas plus libre pour celui que ton âme désire?

KUT AL KULUB. — Hélas! Il ne viendra plus... L'heure est passée depuis longtemps... Il ne viendra plus... (On frappe doucement à la grille.) Ecoute, Miskah. (On frappe de nouveau.) C'est lui, ouvre!

HAJI. — La paix soit avec toi, ma radieuse maîtresse! Je suis ton esclave, et mon cœur est dans tes mains.

KUT AL KULUB. — Toi à cette heure?... Par ma vie! Je t'avais oublié.

HAJI. — Ne te fâche pas, maîtresse, j'ai vu sept fois la mort pour venir ici.

KUT AL KULUB. — Parle plus bas. Mon seigneur est dans le harem.

HAJI, pensant à Marsinah. — Mansour? dans le harem?... seul? ou avec une femme?

KUT AL KULUB. — Peut-être... que m'importe.

HAJI. — N'a-t-on pas amené, tout à l'heure, une jeune fille?

KUT AL KULUB. — Oui, mais qu'est-ce que cela peut te faire?

HAJI. — Mansour sait-il qu'elle est ici?

KUT AL KULUB. — En quoi t'intéresse-t-elle?... Les moments passent vite... Ne m'aimes-tu pas, mon amour?

HAJI, ahuri. — Si je t'aime?... Oui... oui... je t'aime, mais la jeune fille?... Où est-elle?

KUT AL KULUB. — Quelle jeune fille?

HAJI. — Marsinah!

KUT AL KULUB. — Marsinah?... Comment connais-tu son nom?

HAJI. — C'est ma fille.

KUT AL KULUB. — Ta fille!

HAJI. — Oui.

KUT AL KULUB. — Ta fille! Ha! ha! ta fille!... Ton amour pour moi est si grand que tu envoies ta fille à Mansour!... Une enfant, un poulet sans plumes, tu l'envoies à Mansour pour qu'il se moque de moi à mon nez!

HAJI. — Mansour s'est moqué de toi? Comment?

KUT AL KULUB. — Il l'a choisie pour cette nuit. Il l'a fait parer de mes robes et de mes bijoux... Mais le ciel est juste, et l'aube mettra fin à ses jours.

HAJI. — Qui t'a dit cela?

KUT AL KULUB. — Qui? Lui, Mansour. La torture achèvera sa nuit de plaisirs.

HAJI, dans un cri. — Ah! Tu la sauveras!

KUT AL KULUB. — Moi, la sauver?... Oui, après sa mort.

HAJI. — Non, tu le dois et tu le feras. O Kut al Kulub, veux-tu?

KUT AL KULUB. — Si elle t'est si chère, pourquoi la lui as-tu offerte?

HAJI. — Il m'a juré d'en faire sa femme.

KUT AL KULUB. — Sa femme! Tu ne connais pas Mansour.

HAJI. — Sauve-la, Kut al Kulub, sauve-la! Laisse-la se cacher sous mon manteau et s'en aller avec moi.

KUT AL KULUB. — Et moi, je serai étranglée après...

HAJI. — A propos de l'évasion d'une femme?

KUT AL KULUB, à elle-même. — Le fait est que ce serait une bonne vengeance... On prépare une fête pour la femme, et puis... plus de femme pour la fête.

HAJI. — Ne peux-tu pas lui substituer une esclave? Mansour a-t-il vu sa figure?

KUT AL KULUB. — Bien sûr il l'a vue, puisque c'est à cause de sa beauté qu'il s'est moqué de moi!

HAJI. — Comment! Elle l'a conquis telle qu'elle était... sans parure?

KUT AL KULUB. — Sans parure aucune, la figure inondée de larmes, l'air d'une petite malheureuse.

HAJI. — Et tu hésites! Si dans cet état elle s'est emparée de ses sens, que sera-ce quand elle sera parée d'une robe magnifique, coiffée de diamants, et que le fard agrandira ses yeux?... Je te dis qu'elle saura lui prendre le cœur... Qui sait? devenir reine à ta place... et qu'il sera à jamais perdu pour toi.

KUT AL KULUB. — Par Allah! Je veux me débarrasser de cette créature! Il en arrivera ce qu'il

pourra... Ho! Miskah, viens vite! (A Haji.) Ton manteau! (Haji donne son manteau. A Miskah.) Prends-le. jette-le sur la maudite fille qu'on habille dans ma chambre, et amène-la ici.

MISKAH. — J'obéis! (Elle sort.)

HAJI, à Kut al Kulub. — Par celui qui t'a créée dans ta splendeur, Kut al Kulub, tu es la plus noble des femmes.

KUT AL KULUB. — Tu es content?

HAJI. — Je baise la frange de ta robe et le creux de ta main, âme généreuse.

KUT AL KULUB. — C'est bien!

Miskah entre, amenant Marsinah.

HAJI. — Marsinah!

MARSINAH, surprise. — Mon père!

KUT AL KULUB. — Pas un mot! (A Miskah.) Emmène-la vite par le passage secret.

MISKAH. — L'emmener!... Mais elle est dans tes plus belles robes... des robes que tu n'as pas encore portées.

KUT AL KULUB. — Qu'importent mes robes? (A Haji.) Où faut-il la conduire?

HAJI. — Je sortirai avec elle.

KUT AL KULUB. — Attends. Laisse-la partir d'abord, c'est plus sûr. Où?

HAJI, à Miskah. — Conduis-la à la mosquée des charpentiers. Remets-la à l'iman Mahmoud. Dis-lui que je la lui confie au nom d'Allah. Dis-lui qu'elle est ma fille, la fille de Haji, le mendiant.

KUT AL KULUB. — Haji, le mendiant? (Sortent Marsinah et Miskah.) Haji, le mendiant! C'est à un mendiant que j'ai offert mon amour... pour qu'il se moque de moi!... pour qu'il me méprise! Moi qui suis de vieux sang égyptien!

HAJI. — Te mépriser? Que le ciel m'en garde. mon amour!

KUT AL KULUB. — Moi, ton amour? Tu n'es venu que pour ta fille. Elle est sauvée, c'est bien, mais, par Allah, tu ne l'es pas!

HAJI. — Je ne le suis pas?

KUT AL KULUB. — On ne sort pas du harem comme on veut.

HAJI. — Kut al Kulub!

KUT AL KULUB. — La grille est fermée et la serrure est mon secret.

HAJI. — Kut al Kulub! Tu ne me trahiras pas! Tu ne veux pas me condamner à mort.

KUT AL KULUB. — Tu oses me toucher, chien!

HAJI. — Oui, je te touche, et je te tiens, et je t'enlace... j'enlace ta divine beauté... Tu m'écouteras, Kut al Kulub.

KUT AL KULUB. — Retire tes bras... immondice des rues.

HAJI. — Jamais!

KUT AL KULUB. — Que dis-tu?... Tu veux me forcer?... tu veux... Oh! Mansour! (Elle frappe le gong.) Quelle honte pour moi! Oh! Mansour!

HAJI, s'affaissant sur ses genoux. — Qu'Allah extermine toutes les femmes!

Mansour entre, suivi de Kafour.

MANSOUR. — Qu'y a-t-il?

KUT AL KULUB. — Regarde! Un homme dans ton harem.

MANSOUR. — Un homme! (A Kafour.) Eloigne-la. (Kafour emmène Kut al Kulub. Mansour s'approche de Haji qui relève subitement la tête.) Haji! Suis-je bien vivant?

HAJI. — Oui, pour mourir.

Lutte. Au moment de frapper Haji, Mansour aperçoit la chaîne que Haji a prise sur le corps de Jawan.

MANSOUR. — Par ma vie! d'où vient cette amulette que tu portes à ton cou? Cette main brisée de Fatmah? Parle, au nom de l'Eternel! Je te jure que je ne te ferai pas de mal... Regarde!

Il montre l'autre moitié de la main attachée sur sa poitrine.

HAJI. — La main brisée de Fatmah! Tu es donc Yousouf!

MANSOUR. — Oui, c'est moi Yousouf... Et toi, qui es-tu?

HAJI. — Moi... moi?...

MANSOUR. — Toi?

Grand temps.

HAJI. — Oui, je suis celui qui te cherche depuis le jour où le calife t'a enlevé.

MANSOUR. — Es-tu vraiment celui-là?

HAJI. — Si je le suis?... Ne te rappelles-tu pas la tente dans le désert, et, à l'horizon, le nuage de poussière de l'ennemi qui s'approchait de nous, et comment je me suis penché sur toi, brisant ce talisman, t'en donnant une moitié et gardant l'autre pour moi?

MANSOUR. — Je m'en souviens. Ainsi tu es mon père?

HAJI. — Regarde, les morceaux se raccordent... Ils font une seule main, comme nos deux sangs ne font qu'un sang. As-tu encore un doute?

MANSOUR. — Toi, mon père!... Mais tu es Haji le mendiant.

HAJI. — J'ai été bien des choses depuis que je t'ai perdu, mon Yousouf.

MANSOUR. — Ma mère... comment s'appelait-elle?

HAJI. — Gulnar.

MANSOUR. — Gulnar, oui, c'était son nom... Toi! toi mon père!... Ah! le destin est le plus fort des jongleurs.

HAJI. — Agenouille-toi, mon fils, mon vrai fils, afin que je puisse te bénir... comme autrefois... A genoux, à genoux.

MANSOUR, abasourdi, s'agenouille en baissant la tête. — Mon père.

HAJI, tirant son couteau. — Qu'Allah t'envoie... toutes les damnations.

Il le poignarde entre les deux épaules.

MANSOUR. — Wah!

Lutte.

HAJI. — Serpent, fils de serpent, toi et ton père, je vous ai tués le même jour!

MANSOUR. — Mon père?... Ah! chien de l'enfer!

HAJI. — Oui, ton vrai père, Jawan le cheik blanc, celui qui a déshonoré Gulnar, comme tu aurais voulu déshonorer Marsinah!... Allah est juste!... Rat, fils de rat, je vais te jeter à l'eau. Il faut noyer la vermine. (Il soulève Mansour et le jette dans le bassin. Lutte.) Ceci est pour venger Marsinah, Marsinah, entends-tu? Tu jures de l'épouser, tu le jures sur le Coran, et tu veux la souiller et la torturer! Heureusement, cela n'était pas écrit... mais ce qui était écrit, c'est le bain que tu prends!... Profites-en, bois, bois, toi qui aimais tant boire! Bois, bois jusqu'à plus soif!... C'est bon, n'est-ce pas? Bois, bois... Tu siffles? On dit que les diables sifflent... Es-tu déjà en enfer?... As-tu rejoint ton père?... Enfin, plus de bouillonnements, plus rien... Ne me regarde pas avec de si grands yeux... Tu es crevé, c'est bien simple... Allah, tu m'as livré le père, tu me livres le fils. Gloire à toi, Seigneur des trois mondes, seul éternel.

Entrée du calife et de son escorte.

LE CALIFE. — Forcez les portes! fouillez tout le harem et trouvez-moi l'infâme... Il est ici, quelque part avec elle. (Apercevant Haji.) Mansour?

HAJI, s'agenouillant. — Roi du siècle, je ne suis pas Mansour, mais ton esclave, le Maure.

LE CALIFE. — Le Maure?... Quelle fortune t'a transporté de la prison ici?

HAJI. — Allah m'a délivré, pour que je pusse te rendre service... Regarde!

LE CALIFE. — Mansour!... Où est Marsinah?

HAJI. — Ma fille! Elle est en sûreté, à la mosquée des Charpentiers.

LE CALIFE. — Ta fille? Toi, son père? Toi, Haji le mendiant?

HAJI. — Oui, c'est bien moi.

LE CALIFE. — Haji?... Mais tu es le Maure?

HAJI. — Oui, c'est bien moi aussi. Deux hommes en un seul qui est à tes pieds.

LE CALIFE. — Ainsi, tu es le père de celle qu'Allah a envoyée à mon cœur!

HAJI. — Suis-je pardonné?

LE CALIFE. — Pardonné?... J'aurais peu de religion si je pardonnais à la main qui s'est levée sur ma personne sainte... Mais d'autre part, tu es le père de celle que j'ai choisie pour femme. Dis-moi quel doit être ton sort?

HAJI. — Il est entre tes mains.

LE CALIFE. — Tu seras exilé. Exilé de Bagdad, exilé de mes yeux et de ceux de ta fille, exilé comme personne ne l'a été jusqu'à présent.

HAJI. — Exilé?

LE CALIFE. — Demain, dès l'aube, tu seras hors des murs de la cité.

HAJI. — Exilé! O roi, je ne suis qu'un pauvre homme, sois généreux et montre-moi ta clémence.

LE CALIFE. — Je te l'ai montrée, et même au delà de la justice. J'ai dit mon dernier mot.

HAJI. — Il n'y a pas de majesté ni de puissance aussi grande que celle d'Allah! (Il se lève.) Quelle peine pour moi! Je ne la reverrai plus, je ne dois plus la revoir, la fille de mon cœur. Je ne dois plus toucher sa main, ni poser mes lèvres sur ses yeux! O fils d'Adam, n'ayez jamais d'enfants! Par celui qui unit et sépare, n'en ayez pas! La douleur de leur perte dépasse de beaucoup le bonheur d'être père. Banni pour toujours! Rends ta robe, Haji! — Arrache ton turban. — Frappe ta poitrine !... Ta joie est terminée. Le poids des ans tombe sur toi comme un manteau glacial. Il fait sombre partout. Cendres! Cendres! Va! va dans le désert de la désolation, va, grain de sable oublié parmi les hommes! Marsinah est morte pour toi et tu es mort pour Marsinah!

Mélodrame d'orchestre. Nuit. Le mur descend. La lumière vient progressivement. On entend les cris Marsinah... Marsinah... Il arrive en scène se trainant, tombe. Cris. Mahmoud entre...

EPILOGUE

La nuit. — Même décor qu'au commencement de la pièce.

MAHMOUD. — Haji!

HAJI. — O mon père, dans mon angoisse, je me suis traîné jusqu'ici, en m'appuyant aux murs... Où est Marsinah?

MAHMOUD. — Ne crains rien, elle est à l'intérieur de la mosquée.

HAJI. — Fais-la venir ici, je t'en supplie... Il faut nous enfuir de Bagdad, car le calife la désire pour femme.

MAHMOUD. — Es-tu fou? Tu veux enlever ta fille au calife? La priver du plus grand bonheur?

HAJI. — Je suis exilé, je ne pourrais jamais la revoir. Et je l'aime du plus profond de mon cœur.

MAHMOUD. — Haji! Haji! Examine ta conscience. Tu veux défaire la fortune de ton enfant, et tu appelles cela de l'amour?

HAJI, troublé. — Wah!

MAHMOUD. — Quand dois-tu quitter Bagdad?

HAJI. — A l'aube.

MAHMOUD. — Ne sais-tu pas ce que l'aube de demain doit apporter?

HAJI. — L'aube de demain?

MAHMOUD. — Demain, les caravanes partiront pour la Mecque... T'es-tu lavé dans le puits de Zemzem? As-tu baisé la pierre? As-tu fait le tour de la kaaba?

HAJI. — Non, mon père.

MAHMOUD. — Alors, de quel droit t'appelles-tu Haji le pèlerin? Tu n'as rien fait pour les longs jours de l'éternité. Tu n'es pas un vrai musulman, tu es un infidèle!

HAJI. — Moi, un infidèle!... O mon père... (Bruit de trompettes et de chants.) Le calife! Marsinah!... O Marsinah, je veux voir Marsinah!

MAHMOUD. — Sois maître de toi. Retire-toi du monde, va chercher ton salut.

HAJI. — Marsinah!

MAHMOUD. — Je te dis que cette heure est pour toi l'heure décisive, l'heure des heures. Si tu fais seulement un geste pour détruire le bonheur de ta fille, l'enfer t'attend.

HAJI. — Awah! Awah! Awah!

LE CHAMBELLAN, à Mahmoud. — O Iman, le guide des croyants vient réclamer la vierge Marsinah!

MAHMOUD. — J'entends et j'obéis. Entre.

Haji se cache dans un coin. La procession nuptiale s'avance.

CHANT NUPTIAL

Du haut des toits jetez des fleurs!
Que l'encens brûle dans les rues
Et que les maisons soient tendues
De tapis aux belles couleurs.
Ce soir se lève dans le ciel,
Calife! Ta lune de miel.

D'où vient cette vierge adorée?
Ah! Dites-moi qui l'a créée!

C'est Allah, le dieu créateur.

Dites-moi qui la fit si belle
Et mis tant de trésors en elle?

C'est Allah, le grand Donateur.

Qui voila sa grâce adorable
Afin de la sauver du diable?

C'est Allah, le grand Protecteur.

Gloire, gloire à toi sur la terre,
Roi des cieux, roi de la lumière!

Marsinah. Le Calife.

Marsinah : « *Comment m'humilier assez profondément devant toi?* »

La vierge si douce et si belle
Sera la reine de la nuit.
Le prince, oubliant ses ennuis,
S'agenouillera devant elle
Autour du Seigneur des seigneurs
Et de la plus rare des fleurs.
Qu'on tire les rideaux de soie!
Honneur à sa virginité!
Honneur à sa virilité!
Et qu'Allah bénisse leur joie.

Marsinah parait.

LE CALIFE. — Que la paix soit avec toi!

MARSINAH. — Toi?... Mais... tu es le fils du jardinier... Comment cette splendeur est-elle possible?

LE CALIFE. — Marsinah, je t'ai dit la vérité, sauf sur un point: je ne suis pas ce que je t'ai fait croire que j'étais.

MARSINAH. — Tu n'es donc pas le fils du jardinier?

LE CALIFE. — Je ne suis pas son fils.

MARSINAH. — Tu es quelqu'un de plus grand?... Un marchand peut-être?

LE CALIFE. — Je suis, hélas! quelqu'un de plus grand encore!

MARSINAH. — Un Kazi?

LE CALIFE. — Encore plus.

MARSINAH. — Un prince?

LE CALIFE. — Encore plus!

MARSINAH. — Qui es-tu donc?... Tu n'es pas... le plus grand de tous?

LE CALIFE. — Qu'Allah me pardonne! Je le suis.

MARSINAH. — Le calife!... Oh! quelle hardiesse j'ai eue sans le savoir! Et comment m'humilier assez profondément devant toi?

LE CALIFE. — T'agenouiller, toi?... Veux-tu, en me demandant pardon, augmenter ma honte? Ai-je donc perdu tout ton amour?

MARSINAH. — O mon seigneur, comment oserais-je t'aimer après cela?

LE CALIFE. — Mais, comme moi! J'ose t'aimer par Celui qui unit les cœurs, qui nous a conduits l'un à l'autre, et qui nous lie irrévocablement, depuis ce jour jusqu'au dernier des jours.

MARSINAH. — Est-ce un rêve?

LE CALIFE. — Toutes les choses sont des rêves jusqu'à ce qu'Allah dise: « Que cela soit! »... jusqu'à ce que l'âme ait trouvé l'âme, comme je t'ai trouvée, Marsinah!

MARSINAH. — Toute ma vie est à toi. La mort même ne me ravira pas mon amour.

Jeux de scène. La procession repart. Suite du chant nuptial.

MAHMOUD. — Haji, tu as enfin appris le renoncement. Allah t'ouvre la voie du pardon... Tu partiras sans crainte, dès l'aurore.

HAJI. — Oui, à la Mecque! A la Mecque!

MAHMOUD. — Que la paix soit sur toi, maintenant et toujours!...

HAJI. — Et sur toi, Mahmoud, paix et bénédiction! (Mahmoud sort.) Je suis fatigué! (Il se retourne et voit Kasim sur sa vieille pierre.) Par ma tête! Quel est ce chien! Allons, retire-toi de là!

KASIM. — Tu m'as donné cette pierre à l'aube.

HAJI. — Et je te la reprends à la nuit. C'est le

sort. Lève-toi, maudit borgne! Apprends aussi à renoncer! Auprès du calife, je suis boue, mais auprès de la boue, je suis le calife! (Kasim se lève et sort, laissant le vieux manteau de Haji, qui s'en enveloppe et s'assied sur la pierre.) Le renoncement!... Il a sa douceur... c'est qu'il nous reste le souvenir d'avoir vécu... Et moi, j'ai vécu aujourd'hui ! Mes ennemis sont morts... Marsinah mariée... Demain, la Mecque! (Il bâille.) Mon dernier mot est dit... Gloire à l'Eternel... à Celui qui fait naître et qui ne naît pas... au Roi de l'espace et du temps... à Celui qui ne dort jamais... et à Mohammed son prophète... élu... parmi les hommes... et...

Il s'endort en ronflant.

RIDEAU

Le mur d'intermède
devant lequel, entre les changements de tableaux qui s'effectuent par derrière, les personnages,
apparaissant par une porte et sortant par l'autre,
défilent à l'avant-scène avec des pantomimes reliant l'action du tableau précédent à celle du tableau suivant.

LA FEMME SEULE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

BRIEUX

Représentée pour la première fois le 22 décembre 1912 au théâtre du Gymnase.

M. BRIEUX CHEZ LUI. — *Phot. Dornac.*

PERSONNAGES

Thérèse	Mmes	JEANNE PROVOST.	
Mme Nérisse		MARGUERITE CARON.	
Mme Guéret		CÉCILE CARON.	
Mlle de Meurio		EMILIENNE DUX.	
La Mère Bougne		MADELEINE GUITTY.	
Caroline Legrand		LOUISE MARQUET.	
Mme Chanteuil		BEYLAT.	
Lucienne		CARÈZE.	
Mlle Grégoire		DHELBE.	
Mlle Baron		MARINDA.	
Antoinette		YVETTE NETTER.	
Nérisse	MM.	ANDRÉ CALMETTES.	
Féliat		SIGNORET.	
René Charton		ROGER MONTEAUX.	
Guéret		HENRY HOURY.	
Mafiu		PAUL BERT.	
Vincent		MAURICE LAMY.	
Le Délégué		SAILLARD.	
Garçon de bureau		BERTHAULD.	
Nadia	Mmes	DERYNS.	
Femme de chambre		SALIANY.	

PHOTOGRAPHIES LARCHER

Copyright by Brieux, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Féliat. Mme Guéret. Thérèse. Guéret.

Scène IV. — Féliat, à Thérèse : « *Vous chercherez à gagner votre vie... Comment ?* »

LA FEMME SEULE

ACTE PREMIER

Un salon Louis XV. A droite, une grande baie vitrée de petits carreaux, et aveuglée par une grande tenture placée dans la pièce voisine. Un piano. Portes au fond et à droite. Table. Le salon est en désordre. Un des carreaux de la baie a été enlevé et remplacé par un écran mobile. Octobre.

Scène première

GUERET, Mme GUERET, LUCIENNE, FELIAT, MAUD, NADIA, ANTOINETTE, RENE, Mme NERISSE, THERESE.

Mme Guéret, quarante-cinq ans, est en toilette d'après-midi. C'est une personne sèche et distinguée. M. Guéret, cinquante-cinq ans, en redingote. Au lever du rideau, Mme Guéret est assise. M. Guéret debout à côté d'elle.

GUÉRET. — Alors, vraiment, tu ne veux pas que j'aille entendre le troisième acte ?

Mme GUÉRET, sèche et distinguée. — Puisque, pour faire plaisir à ta filleule, j'ai accepté de remplir ici le rôle de régisseur, tu peux bien me tenir compagnie. D'ailleurs, mon frère va rentrer et il peut avoir quelque chose à te dire.

GUÉRET, soumis. — Comme tu voudras, ma chère amie !...

Mme GUÉRET. — Je n'en reviens pas !

GUÉRET. — De quoi ?

Mme GUÉRET. — De ce que nous faisons... Qu'est-ce que nous faisons ?

GUÉRET. — Nous donnons à nos invités une représentation de *Barberine*... Il n'y a rien là de si extraordinaire...

Mme GUÉRET. — Ne te moque pas de moi, je t'en prie ! Qu'est-ce que nous faisons ! Qu'est-ce que nous faisons !.. Veux-tu que je te dise ?... C'est de l'aberration... Tu entends, de l'aberration... Et c'est avant-hier — avant-hier ! — que nous avons appris l'événement ?

GUÉRET. — Nous...

Mme GUÉRET, qui a vu entrer Lucienne. — Tais-toi.

Entre Lucienne, vingt ans, en Barberine de Musset ; puis Maud, Nadia et Antoinette (dix-huit à vingt-deux ans) en suivantes de la reine. Lucienne va au piano, y prend un morceau de musique et vient vers Mme Guéret.

LUCIENNE. — Alors, n'est-ce pas, madame, vous me soutiendrez bien, vous me donnerez le chant sur : *Voyez-vous pas que la nuit est profonde...*

Mme GUÉRET. — Soyez tranquille.

MAUD, entrant. — Nous sommes prêtes...

ANTOINETTE. — Si le « trois » marche aussi bien que les deux premiers...

MAUD. — Nous allons l'écouter jusqu'à notre entrée...

ANTOINETTE. — Vous ne venez pas avec nous, madame ?...

Mme GUÉRET. — Non, puisque j'ai dû consentir à me charger des bruits de coulisse... C'est une tâche qu'on aurait pu sans inconvénient attribuer à une autre qu'à moi.

LUCIENNE. — Oh ! madame... nous vous demandons pardon. Mme Chain nous a fait prévenir si tard, et vous nous rendez un si grand service !

Mme GUÉRET. — ...Et enfin, je me dois à mes invités. Puisque j'ai cédé à Thérèse en organisant cette représentation, je veux ne rien négliger pour en assurer le succès.

LUCIENNE. — Qu'elle est jolie en Kalekairi !

Mme GUÉRET. — Son costume ne fait pas trop scandale ?

LUCIENNE. — Oh ! madame...

Mme GUÉRET. — Enfin!...

LUCIENNE. — ...Attention... C'est à moi, bientôt... Thérèse vient de sortir avec ses sequins...

Mme GUÉRET. — En effet... Mais René nous fera signe... N'importe...

Elle va au piano. René paraît à la porte du fond.

RENÉ. — Lucienne, vous êtes prête?...

LUCIENNE. — Oui.

RENÉ. — Vous ne dites qu'un couplet?

LUCIENNE. — Un seul. (Bas.) Eh bien, elle en a, du succès, votre Thérèse!

RENÉ, bas. — N'est-ce pas? Je suis heureux, Lucienne, très heureux! Je l'aime tant!

LUCIENNE. — Attention... C'est à moi, je crois?

RENÉ. — Oui, c'est à vous... Attendez... (Il est allé écouter à la porte du fond et revient.) Venez... Tournez-vous de ce côté afin de donner l'impression d'éloignement. A nous!

Mme Guéret, au piano, accompagne Lucienne.

LUCIENNE, chantant.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde
Et que le monde
N'est que souci?

Mme GUÉRET, compliments de politesse. — Vous avez une voix charmante, mademoiselle Lucienne.

Lucienne va reporter sa musique sur le piano en remerciant d'un sourire.

RENÉ, à Lucienne. — Et votre guichet... Avez-vous remarqué votre guichet? Il n'était pas installé à la répétition générale... Vous l'ouvrez dans ce sens. C'est un guichet dans la muraille... Il devait s'ouvrir autrement... Nous avons déjà été forcés d'enlever une vitre... Vous nous excusez, madame Guéret?...

Mme GUÉRET, résignée. — Mais oui, mais oui, vous le savez bien.

RENÉ. — Alors, vous le soulevez... et pour parler... vous avancerez bien, qu'on vous voie.

LUCIENNE. — Compris...

RENÉ. — N'y touchez pas maintenant! (A Mme Guéret.) Vous pensez à la cloche, madame?... Vous avez le temps... dix minutes au moins... Je vous préviendrai... Mademoiselle Lucienne, ça va être à vous... En scène!

LUCIENNE. — Voilà! Voilà! (Elle sort.)

Mme GUÉRET, un soupir. — Donner la comédie dans la situation où nous sommes, c'est tout de même inimaginable... Je ne sais pas comment j'ai pu y consentir.

GUÉRET. — Il y avait un mois qu'on répétait la pièce, et Thérèse...

Mme GUÉRET. — Et non seulement j'y ai consenti, mais j'y joue presque un rôle.

GUÉRET. — Nous n'avions guère que vingt-quatre heures pour décommander tout le monde... Et puis, c'est notre dernière fête mondaine... C'est une fête d'adieux secrets... Ensuite il aurait fallu tout dire à Thérèse.

Mme GUÉRET. — Pardon. C'est à cause de sa fête que tu m'as demandé de lui cacher jusqu'à demain ce qui s'est passé, et qui l'intéresse cependant autant que nous... (Entre M. Féliat, soixante ans. Correct sans élégance.) Voici mon frère.

FÉLIAT. — J'ai du nouveau... Mais nous n'allons pas être dérangés?

Mme GUÉRET. — Si, à chaque instant.

FÉLIAT. — Alors, allons dans une autre pièce.

Mme GUÉRET. — Je ne peux pas... Elles sont tout encombrées.

GUÉRET. — Marguerite a bien voulu contribuer, d'ici, à la représentation et remplacer Mme Chain, subitement souffrante.

Mme GUÉRET, rageuse. — Oui. Je fais les bruits de coulisse, moi! A mon âge! (Un soupir.) Parle, Etienne, parle... Dis-nous ce que tu as à nous dire...

GUÉRET. — On pourrait attendre la fin...

Mme GUÉRET, à son mari. — Tu es admirable d'inconscience!... Alors, tu n'es pas pressé de savoir ce que mon frère vient nous dire?... Vraiment, on ne croirait pas que c'est toi qui es la cause de tout... (A son frère.) Qu'y a-t-il?

FÉLIAT. — J'ai vu l'avoué. Il faut que votre fillelle signe ce pouvoir ce soir même afin qu'il arrive demain matin à Lyon.

GUÉRET, qui a regardé le papier. — Mais on ne peut pas lui faire signer cela sans tout lui dire.

Mme GUÉRET. — Enfin! il faut bien qu'elle apprenne la vérité, sapristi! Je dois avouer que je n'ai rien compris à cette sentimentalité qui t'a fait lui cacher ce malheur...

GUÉRET. — Cette pauvre enfant...

Mme GUÉRET. — Tu es extraordinaire, ma parole! On croirait que le notaire a enlevé des fonds à elle seule... Elle n'a plus de dot: c'est entendu. Nous, nous n'avons plus de fortune...

GUÉRET. — Il nous reste la Tremblaye.

Mme GUÉRET. — Parce que la Tremblaye était à mon nom; heureusement.

Entre René, affolé.

RENÉ. — Où est Mme Thérèse? Mme Thérèse va rater son entrée! (Ecoutant.) Non! Elle entre, je l'entends... Quelle peur j'ai eue!... (A Mme Guéret.) Surtout, madame, n'oubliez pas la cloche... Presque aussitôt que Mlle Thérèse sortira de scène...

Mme GUÉRET. — Mais oui! Mais oui!

RENÉ. — Et mes accessoires!... (Il sort en courant.)

FÉLIAT. — Nous avons un moment?

Mme GUÉRET. — Oui.

FÉLIAT. — Vous êtes toujours décidés à venir à Evreux?

GUÉRET. — Certainement.

FÉLIAT. — Vous ne regretterez pas Paris, vous en êtes sûrs?

Mme GUÉRET. — Oh! non.

GUÉRET. — Paris m'est devenu insupportable. Depuis deux ans...

Mme GUÉRET. — Depuis que tu as commencé à jouer.

GUÉRET. — Depuis deux ans, ce n'est que par des artifices que nous gardons les apparences de la fortune... La fuite du notaire n'est que le dernier coup.

FÉLIAT. — Vous n'avez pas peur de vous ennuyer à la Tremblaye?

GUÉRET, résigné. — Que voulez-vous!

FÉLIAT. — Alors, écoutez-moi. Je vous ai dit...

René entre, prend un objet sur une table. Féliat s'est tu.

RENÉ. — Bonjour, mon oncle. Il disparaît aussitôt.

FÉLIAT. — Bonjour, René.

GUÉRET. — Il ne sait rien encore?

FÉLIAT. — Non... Et ma belle-sœur m'a demandé de le prévenir.

Mme GUÉRET. — A quoi bon?... En somme, s'ils sont fiancés, nous n'en savons rien.

GUÉRET. — Oh!

Mme GUÉRET. — Officiellement, nous n'en savons rien... Car nous vivons dans ce temps étrange où les jeunes gens ne consultent même plus leurs parents...

FÉLIAT. — René avait averti les siens, qui consentaient.

Mme GUÉRET. — Sans enthousiasme...

FÉLIAT. — Oh! sans enthousiasme, certes!... Je le préviendrai donc.

Mme GUÉRET. — Le plus tôt sera le mieux.

FÉLIAT. — Aujourd'hui même...

GUÉRET. — J'ai peur qu'il en ait un gros chagrin...

Mme GUÉRET. — Oh! à son âge...

FÉLIAT. — Qu'est-ce que je disais, lorsqu'il est entré? Ah! oui... Vous savez que j'avais décidé d'adjoindre à mon imprimerie un atelier de reliure. Vous avez vu le bâtiment en construction où je veux l'installer. Si les choses vont comme je l'espère, je ferai un essai de reliure d'art à bon marché. Je cherchais, pour surveiller et diriger ce nouveau service, un homme qui ne me vole pas, qui n'ait pas d'idées à lui sur la partie, car je veux qu'il adopte les miennes, et qui, cependant, n'y soit pas tout à fait étranger. Je croyais l'avoir trouvé. Je l'ai vu. Il ne me plaît pas... Voulez-vous être cet homme-là? Cela vous convient-il?

GUÉRET. — Si cela me convient! Oh! mon cher Féliat, quel service vous me rendez! A dire vrai, je me demandais à quoi j'emploierais mon temps et je redoutais l'ennui... Mais, ce que vous m'offrez, c'est le rêve! Qu'en dis-tu, Marguerite?

Mme GUÉRET. — Je suis enchantée.

FÉLIAT. — Alors, voilà qui est entendu.

GUÉRET, à son beau-frère. — Vous verrez, vous ne regretterez pas d'avoir eu confiance en moi.

FÉLIAT. — Et votre filleule?

Mme GUÉRET. — Thérèse?

FÉLIAT. — Oui. Comment va-t-elle accepter cette double nouvelle de sa ruine et de la rupture de son projet de mariage?

Mme GUÉRET. — Mais je la crois assez intelligente pour comprendre que l'une est la conséquence de l'autre. Elle ne s'attend pas, je suppose, à ce que les parents de René donnent leur fils à une fille sans dot.

FÉLIAT. — Je ne le crois pas... Mais que va-t-elle devenir?

GUÉRET. — Nous l'emmènerons avec nous, naturellement.

Mme GUÉRET. — Naturellement me plaît.

GUÉRET. — Elle n'a aucun parent, son père me l'a confiée.

Mme GUÉRET. — Il te l'a confiée, et c'est moi qui ai eu subitement la charge d'une enfant qui ne m'était rien.

GUÉRET. — Oh! une enfant... Elle avait dix-neuf ans à la mort de son père.

FÉLIAT. — C'est accepter une grosse responsabilité que d'assumer la surveillance d'une jeune fille de dix-neuf ans.

Mme GUÉRET, grinçant de rire. — Oh! oh! la surveillance!... Surveiller Mlle Thérèse... Tu crois qu'elle est une personne à se laisser surveiller?... Tu viens de la voir pendant toutes les vacances, cependant...

GUÉRET. — Tu n'as pas eu à la surveiller: elle était au lycée.

Mme GUÉRET. — Oui, elle était au lycée... au lycée de jeunes filles.

GUÉRET. — Elle ne pouvait pas être au lycée de garçons!

Mme GUÉRET. — Quand tu auras à faire des remarques spirituelles comme celle-là, tu pourras sans inconvénient les garder pour toi, mon ami... Depuis deux ans, elle n'y est plus, au lycée... La voici!

Entre Thérèse en costume de Kalekairi de « Barberine ». Thérèse est une jolie fille de vingt-trois ans, saine et gaie.

THÉRÈSE. — La cloche! La cloche! Marraine, vous alliez oublier la cloche!... Bonjour, monsieur Féliat. (Thérèse prend une cloche sur la table.)

Mme GUÉRET. — J'allais l'oublier, c'est que... tout cela est un peu nouveau pour moi.

FÉLIAT. — Je vous prie de m'excuser si je ne vous ai pas reconnue tout de suite.

THÉRÈSE, riant. — Ah! mon costume... Il est original, n'est-ce pas?

Mme GUÉRET. — Original, en effet.

RENÉ, paraissant au fond et disparaissant aussitôt. — Le coup de cloche!... Et en scène, mademoiselle Thérèse!

THÉRÈSE. — Voilà! (Elle sonne.) C'est à moi.

Elle sort.

Mme GUÉRET, un soupir. — Et je l'ai fait allonger!

FÉLIAT. — Quoi donc?

Mme GUÉRET. — Son costume! (A son mari.) Ce que je vois de plus clair là dedans, c'est que nous la gardons avec nous.

Entre René, toujours agité.

RENÉ. — Et la reine! Mme Nérisse...

Mme GUÉRET. — Je ne l'ai pas vue.

RENÉ. — Mais, alors?... (Il va à la porte de gauche.) Madame Nérisse!

Entre Mme Nérisse, en reine (40 ans). Evaporée. Un peu précieuse.

Mme NÉRISSE, du dehors. — Voilà... Je suis prête...

RENÉ. — Je voulais vous prévenir qu'Ulric sera à votre droite... Et, s'il bafouille, enchaînez! enchaînez!

Mme NÉRISSE, de même. — Bien... C'est à moi?

RENÉ. — Oui, venez. (A Mme Guéret.) Vous pensez aux trompettes?

Mme GUÉRET. — Oui... Mais, cependant, il sera bon de me prévenir.

RENÉ. — Comptez sur moi.

Il sort avec Mme Nérisse.

FÉLIAT. — Savez-vous bien que, si elle veut, elle trouvera à se marier à Evreux.

Mme GUÉRET. — Sans dot?

FÉLIAT. — Sans dot. Au bal de la sous-préfecture, elle a fait sensation... Elle est jolie, d'ailleurs.

Mme GUÉRET. — Elle a sa jeunesse.

FÉLIAT. — M. Gambard m'a fait très nettement des ouvertures à son sujet.

Mme GUÉRET. — M. Gambard?... M. Gambard, des jardins de l'évêché?

FÉLIAT. — Lui-même.

Mme GUÉRET. — Mais il est très riche.

GUÉRET. — Il a quarante-neuf ans.

Mme GUÉRET. — Elle ne saurait émettre des prétentions exagérées.

FÉLIAT. — Et je crois que M. Beaudoin...

GUÉRET. — Il est presque infirme.

Mme GUÉRET. — Elle ne trouverait pas l'équivalent à Paris.

GUÉRET. — Elle ne voudra pas de ces maris-là.

FÉLIAT. — On pourrait essayer de lui faire comprendre que la raison...

Entre René, toujours affairé ; Lucienne le suit. A ce moment, Féliat se trouve debout, à côté du guichet par où Barberine doit parler. René l'en écarte sans politesse.

RENÉ. — Pardon, mon oncle, ne restez pas là devant le guichet.

FÉLIAT, s'écartant. — Pardon... Je ne savais pas...

RENÉ. — Oh! j'ai encore un moment...

FÉLIAT. — Sapristi! je ne t'avais jamais vu si affairé... Et chez ton patron, on te reproche d'être un mollasson et un rêveur...

Mme GUÉRET. — C'est probablement que René a plus de goût pour le théâtre que pour les affaires...

RENÉ, riant. — Ça, on peut le dire! (A Lucienne.) A vous... Approchez... Soulevez... Pas encore... Là... Allez!..

LUCIENNE, au guichet. — *Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme ces vieilles femmes que vous n'aimez pas, c'est-à-dire de filer...*

RENÉ. — Très bien.

LUCIENNE, à FÉLIAT. — Je vous demande pardon, monsieur... Je n'ai pas encore eu le temps de vous saluer.

FÉLIAT. — Eh! c'est mademoiselle Lucienne, qui est venue cet été aux vacances voir son amie Mlle Thérèse... Je ne vous reconnaissais pas.

LUCIENNE. — Parce que je suis en « Barberine »... Je suis bien heureuse de jouer ce rôle-là... C'est moi qui dis la phrase si tendre et si caressante et d'un si joli rythme... vous savez... qui résume si bien le tableau idéal de la journée d'une épouse : *Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église et je te lis une page, je couds une aiguillée et je m'endors contente sur ton cœur...*

FÉLIAT. — Voilà qui est très bien... *Barberine*, c'est de qui donc, déjà?

LUCIENNE. — Alfred de Musset.

FÉLIAT, à Mme Guéret. — Ah! oui... parfaitement... Alfred de Musset... Je l'ai lu dans ma jeunesse... C'est un poète pour lequel on demande souvent de très jolies reliures...

RENÉ. — Mon oncle... mon oncle... je vous demande pardon... vous parlez un peu haut... nous avons peine à entendre la réplique...

FÉLIAT, très poli. — Je suis confus... je suis confus...

RENÉ, à Lucienne. — A vous!

LUCIENNE. — *Seigneur, ces cris ne servent de rien. Il commence à se faire tard; si vous voulez souper, il est temps de filer...* Là... Il faut que j'aille répéter avec Ulric... (Elle sort en courant après un petit geste d'adieu à Féliat.)

RENÉ, à Mme Guéret. — Les trompettes, n'est-ce pas, madame?

Mme GUÉRET. — Oui, oui, les trompettes... Soyez tranquille.

Lucienne et René sortent.

FÉLIAT. — Tu joues de la trompette?

Mme GUÉRET. — Oui, au piano.

FÉLIAT. — Je ne sais pas où je dois me mettre? Je voudrais être certain de ne pas gêner le cours de la représentation... Je n'ai pas l'habitude des coulisses...

Mme GUÉRET. — Mais moi non plus.

Entre Thérèse en Kalekairi, suivie de René.

THÉRÈSE. — C'est à moi... c'est à moi...

FÉLIAT, à Mme Guéret. — Elle a tout à fait l'air d'une comédienne... d'une professionnelle...

RENÉ, à Thérèse. — Allez!

THÉRÈSE, au guichet. — *La maîtresse dit, puisque vous ne filez pas, que vous vous passerez de souper; elle croit que vous n'avez pas faim, aussi je vous souhaite une bonne nuit.* (Elle referme le guichet. Très gaie.) Bonjour, monsieur Féliat.

RENÉ. — Venez, venez. Nous n'avons pas une seconde avant votre entrée...

THÉRÈSE. — A tout à l'heure... A tout à l'heure!

Elle sort.

RENÉ, à Mme Guéret. — Allez, madame, c'est à vous!... Mais, madame, allez donc!...

Mme GUÉRET. — C'est bien! C'est bien!

Elle sonne au piano un appel de trompettes.

RENÉ. — Parfait.

Mme GUÉRET. — Ouf! c'est fini! Nous allons enfin pouvoir causer tranquillement... Si elle est assez sotte pour refuser les deux partis que tu lui proposes...

GUÉRET. — Elle les refusera, sois-en certaine.

Mme GUÉRET. — Nous la garderons donc avec nous. Mais je ferai mes conditions.

GUÉRET. — Tes conditions?

Mme GUÉRET. — Je ne veux pas de scandale à Evreux.

GUÉRET. — Elle n'y fera pas scandale.

Mme GUÉRET. — Parce qu'elle changera. Il faudra bien qu'elle se dise qu'elle devra laisser à la capitale toutes ses allures d'indépendance.

GUÉRET. — Quelles allures?

Mme GUÉRET. — Je parle, par exemple, de sa prétention d'écrire des lettres et d'en recevoir sans aucun contrôle. (A son frère.) Elle a su s'arranger de telle façon que je ne vois même plus les enveloppes de son courrier. (A son mari.) Je parle aussi de ses allures d'étudiante...

GUÉRET. — Elle va aux cours, aux conférences, avec des petites amies à elle.

Mme GUÉRET. — Elle n'ira plus, naturellement, et elle devra aussi renoncer aux sorties non accompagnées.

GUÉRET. — Elle est majeure.

Mme GUÉRET. — Une jeune fille bien élevée n'est jamais majeure.

FÉLIAT. — C'est certain.

Mme GUÉRET. — Et le chapitre des toilettes comportera aussi quelques réformes...

GUÉRET. — Elle sera bien forcée d'être simplement mise, puisqu'elle n'aura plus un sou.

Mme GUÉRET. — Ce n'est pas une raison. Je lui signifierai qu'elle ait à prendre modèle sur ces demoiselles de la société.

FÉLIAT. — Naturellement.

Mme GUÉRET. — Ses lectures seront également surveillées... (A son frère.) Si tu pouvais savoir ce qu'elle lit, mon pauvre Etienne! Un jour, j'ai trouvé sur sa table, un livre... une ordure... Sais-tu ce qu'elle a répondu à mes observations?... Que cette lecture immonde était nécessaire à la préparation de ses examens... Et le pis, c'est que c'était vrai: elle m'a montré le programme.

FÉLIAT. — Ah! on prépare à nos enfants une triste génération de femmes!

Mme GUÉRET. — Ne parlons pas de cela! Ce sujet touche à la politique, et tu ne serais pas d'accord avec Henri... Quoi qu'il en soit, je me montrerai très bonne pour elle. Lorsqu'elle saura où elle en est, je suppose, d'ailleurs, que son petit orgueil sera rabaissé... Je ne la laisserai pas dans l'inquiétude, et dès sa première prière, je lui dirai que nous la gardons... mais je lui dirai aussi ce que je désire en échange.

GUÉRET. — Ne vaudrait-il pas mieux...

Mme GUÉRET. — Mon ami, j'en ferai à ma tête... Cela nous a trop mal réussi de te laisser en faire à la tienne. Voici Mme Nérisse... La pièce est donc

finie. (A son mari.) Il te faut aller faire les honneurs du buffet. Je te rejoins dans un moment au petit salon.

GUÉRET. — Très bien. (Il sort.)

Mme NÉRISSE. — Vous savez, chère madame, que j'ai rarement vu une fête aussi réussie que la vôtre... Je voulais féliciter Thérèse, mais elle est déjà partie s'habiller.

Mme GUÉRET, songeuse. — Oui... (Sans conviction.) Vous avez toujours l'intention, naturellement, d'en parler dans votre journal?

Mme NÉRISSE. — De votre matinée? Comment! si j'en ai l'intention!... Mais, chère madame, les photographies que nous avons prises à la répétition générale sont au clichage!... Mais oui, nous parlerons de votre fête dans l'*Art féminin* !... N'en doutez pas!... On dirait que cela vous contrarie!

Mme GUÉRET. — S'il avait été possible...

Mme NÉRISSE. — Ce n'est pas possible... Réfléchissez... Sans doute, les abonnés de l'*Art féminin* pourraient s'étonner que leur journal gardât le silence sur une représentation mondaine de *Barberine*, dans laquelle la directrice de la revue tenait un rôle. Cependant, à la rigueur, s'il ne s'agissait que de moi, je pourrais trouver une explication, inventer quelque chose, afin de vous être agréable... Mais il y a votre filleule, votre charmante Thérèse, notre collaboratrice, par la plume et le dessin... Je ne vous ai pas assez dit le succès considérable qu'ont obtenu ses deux contes illustrés par elle-même... Elle est très aimée.

Mme GUÉRET. — On ignorerait...

Mme NÉRISSE. — Comment, on ignorerait!... Mais il y a parmi vos invités dix personnes qui, dans une heure, iront porter un écho dans les grands quotidiens afin de s'y faire nommer. Le silence de l'*Art féminin* ne se comprendrait pas, je vous l'assure... (A Féliat.) N'est-ce pas, monsieur?

FÉLIAT. — Excusez-moi, madame, je ne suis pas d'ici.

Mme GUÉRET. — N'en parlons plus...

Mme NÉRISSE. — Qu'est-ce qu'il y a? Vous aviez une raison de vouloir qu'on ne parlât pas d'un *meeting* aussi *select*?

Mme GUÉRET. — Non... Seulement, c'est à cause de notre famille en province... Ce serait trop long à vous raconter. Mettons que je n'ai rien dit... (Changeant de ton.) Alors, vraiment, sincèrement, vous trouvez que Thérèse a quelque petit talent?...

Mme NÉRISSE. — Un grand talent... N'avez-vous pas lu ses deux articles?

Mme GUÉRET. — Oh! moi, je suis d'une autre époque, où l'on eût encore trouvé extraordinaire qu'une jeune fille composât des romans... Mon frère est de même. Je ne vous ai pas présenté mon frère?... Monsieur Féliat, d'Evreux... (A son frère.) Madame Nérisse, la directrice de la revue l'*Art féminin*, qui a bien voulu collaborer à notre petite fête... (A Mme Nérisse.) Oui... Vous parliez de... de... de cette composition de Thérèse. Votre public a été, je suppose, indulgent pour une œuvre d'amateur.

Mme NÉRISSE. — Les professionnels qui font mieux, je les cherche... Je suis certaine d'un gros succès pour le numéro qui publiera sa photographie.

FÉLIAT. — Vous publierez sa photographie?...

Mme NÉRISSE. — Et dans le costume de Kalekairi.

Mme GUÉRET. — Dans le costume de Kalekairi?

Mme NÉRISSE. — En première page... Il paraît que le cliché est superbe. Je vous en apporterai un exemplaire, tantôt... Et vos parents de province vous en feront des compliments. Il faut que je me hâte d'aller changer de costume... Vous permettez?

Mme GUÉRET. — Je vous prie de m'excuser de vous avoir retenue.

Mme NÉRISSE. — Allons, à tantôt... (A la porte.) Je cherchais Maud et Nadia que je dois reconduire. Je les vois là-bas en train de flirter... C'est de leur âge, pauvres petites... (Avec complaisance, à Maud et Nadia qui sont au dehors.) Bon, bon, je vous laisse... (A Mme Guéret.) Elles préfèrent rentrer seules... Au revoir, chère madame... (Salut à Féliat.) Monsieur... (A Mme Guéret.) Au revoir, chère madame... Et n'ayez pas cet air confus parce que vous avez une filleule qui sera, si elle le veut, un grand littérateur, ou un grand dessinateur, comme elle eût été une grande comédienne si la fantaisie avait pu lui en prendre... A tantôt, et encore, toutes mes félicitations.

Elle sort.

Mme GUÉRET. — Enfin! Ce n'est pas ma fille!... Je vais prendre congé de mes invités, et je reviens pour avoir avec Thérèse la conversation nécessaire... Tu m'attends? Il y a des journaux sur la petite table... Ah! mon Dieu! dans quel temps vivons-nous!

Elle sort.

Scène II

FELIAT, puis LUCIENNE et THÉRESE

Seul. Féliat va vers la porte et regarde du côté où Mme Nérisse avait remarqué Maud et Nadia. Après un moment, il donne des signes d'agitation.

FÉLIAT, scandalisé. — Oh!... C'est à ne pas croire... Oh! Oh! C'est à ne pas croire ses yeux... Je vais tousser pour les prévenir qu'on les voit... Hum!... Elles m'ont vu... Elles me font un petit bonjour de la main... et elles continuent!

Lucienne et Thérèse, en costume de ville, entrent et remarquent le manège de Féliat.

THÉRÈSE, bas. — Qu'est-ce qu'il a?

LUCIENNE. — Qu'est-ce qui le met dans cet état?

Elles veulent voir ce qui cause son émoi, et s'approchent. Il les entend, et se retourne.

FÉLIAT. — C'est inouï!

THÉRÈSE. — Vous paraissez très agité... Qu'y a-t-il donc?

FÉLIAT. — Ce sont ces jeunes filles, dont la conduite avec ces jeunes gens est vraiment scandaleuse.

LUCIENNE. — Voyons...

FÉLIAT. — Ne regardez pas!... (Se reprenant, à mi-voix.) Oh! il est vrai...

THÉRÈSE, riant. — Il est vrai?

FÉLIAT. — Rien.

LUCIENNE. — Vous vous dites: elles en font autant...

FÉLIAT. — Non! Non! Pas autant!

LUCIENNE. — Ou presque... (Dénégation de Féliat.) Si! si!... J'ai bien vu votre regard, hier, à la fin de la répétition... Vous m'avez vue flirter et vous avez immédiatement imaginé des choses très vilaines. Le flirt n'est pas ce que vous pensez. Quand nous flirtons, nous jouons à l'amour avec des petits jeunes gens, comme autrefois nous jouions à la maternité avec nos poupées.

FÉLIAT. — Cela ne justifie pas...

THÉRÈSE. — Vous allez comprendre. On nous gâte tellement lorsque nous sommes enfants, on nous garde si jalousement aussi, que nous devinons qu'il y a en nous des forces redoutables et charmantes. Le flirt, c'est l'essai de ces forces-là.

LUCIENNE. — Nous essayons nos armes.

THÉRÈSE. — Mais les épées sont mouchetées et les pistolets chargés à poudre seulement.

LUCIENNE. — C'est très amusant et ça ne fait de mal à personne.

THÉRÈSE. — Monsieur Féliat, vous avez lu de mauvais livres. Aujourd'hui, parmi les jeunes filles, il n'y a plus d'oies blanches ni de demi-vierges. Nous sommes d'honnêtes petites personnes très froides et très réfléchies, et en même temps très loyales et très gaies.

FÉLIAT. — J'en suis convaincu. Mais voulez-vous permettre à mon expérience...

THÉRÈSE. — C'est que l'expérience, à nos yeux...

LUCIENNE. — Oui, l'expérience...

THÉRÈSE. — Vous avez de l'expérience: cela veut dire que vous connaissez le passé mieux que nous. Mais nous, nous connaissons mieux le présent.

FÉLIAT. — Je pense que ces jeunes personnes jouent là un jeu dangereux.

THÉRÈSE. — Soyez sans inquiétude sur leur compte.

FÉLIAT. — Je pense tout de même que ces manières pourraient les mener loin.

THÉRÈSE. — Mais non! Mais non! Monsieur Féliat, vous n'y êtes pas, croyez-moi! Vous n'y êtes pas.

LUCIENNE. — Nous sommes trop intelligentes pour ne pas demeurer honnêtes.

FÉLIAT. — Il y a les surprises du cœur.

LUCIENNE. — Pas pour nous: le flirt est une dispersion, une dilution, un dérivatif.

THÉRÈSE. — Une soupape de sûreté, si vous voulez.

LUCIENNE. — Nulle de nous n'ignore la valeur de la vertu, ni le prix d'un trésor que les jeunes gens, d'ailleurs, ne songent pas à nous ravir. Ce qu'elles veulent, ce que nous voulons toutes, c'est faire honnêtement un beau mariage.

FÉLIAT. — Je vous approuve. Seulement, autrefois, la sagesse ne s'exprimait pas par des bouches aussi jeunes.

THÉRÈSE. — Comment pouvez-vous nous reprocher d'avoir fini par penser comme vous pensiez vous-même?

FÉLIAT. — Les jeunes filles de mon temps n'allaient ni au lycée, ni à la gymnastique, et elles n'en étaient pas moins pures.

LUCIENNE. — Elles sont devenues les femmes d'aujourd'hui, cependant... Si je m'instruis, et si je m'adonne aux sports, c'est parce que j'aurais voulu être en pleine valeur morale et physique, afin de mériter un homme supérieur par la fortune ou par le talent.

THÉRÈSE. — Toute notre existence dépendra de l'homme à qui nous aurons su plaire.

FÉLIAT. — J'ai déjà lu cela quelque part.

LUCIENNE. — Moi aussi, mais ce n'en est pas moins vrai...

THÉRÈSE. — Il est curieux que nous ayons l'air de dire des énormités lorsque nous répétons ce que nos grands-pères et nos grand'mères prêchaient à leurs filles.

LUCIENNE. — Ils avaient raison. L'amour ne fait pas le bonheur. Il faut songer à l'avenir. Nous y songeons. Nous ne faisons que cela. Nous ne pensons qu'à nous assurer le meilleur rang futur dans la société, et nous ne sommes pas des étourdies, ni des égoïstes... Nous voulons que nos enfants ne manquent pas du confort, de l'aisance que nous avons eus. Nous sommes très équilibrées, vraiment.

FÉLIAT, qui ne se contient plus. — En effet, vous l'êtes... vous l'êtes... à faire frémir... Je vous demande pardon, je vais faire un petit tour au buffet.

LUCIENNE. — Voulez-vous que nous vous y conduisions?

FÉLIAT. — Merci, merci...

LUCIENNE. — C'est là, au bout, à droite...

FÉLIAT. — Je trouverai... merci...

Il sort.

Scène III

THERESE, LUCIENNE

THÉRÈSE, riant. — Tu l'as effarouché, cet Ebroïcien.

LUCIENNE. — Oh! je n'ai ajouté à la vérité que juste le nécessaire pour la rendre piquante... Mais j'ai bien autre chose à te dire... Ça y est!

THÉRÈSE. — Quoi donc?

LUCIENNE. — Mon mariage.

THÉRÈSE. — Vraiment?

LUCIENNE. — Bouclé! Armand a parlé à ses parents, lesquels ont parlé aux miens! Enfin! je ne ferai plus de piano, je ne chanterai plus des airs langoureux! Je ne me contraindrai plus à être coquette! Je ne lancerai plus sur les groupes de jeunes gens des regards amorceurs! Je ne flirterai plus! Ouf!... Et sais-tu comment il s'est décidé?... C'est assez inattendu... Mes parents se saignaient aux quatre veines pour me parer, n'est-ce pas, pour se donner l'air plus riches qu'ils ne sont, afin d'attirer les regards des futurs épouseurs. Moi, de mon côté, dans la même intention, je prenais des airs de mondaine, et j'affectais de mépriser l'argent, et de n'être au courant que des plaisirs parisiens... Tout allait à l'encontre de mes projets. Je voulais séduire Armand, je n'arrivais qu'à lui faire peur. Il trouvait trop coûteux l'entretien d'une femme comme celle-là. Il a fallu je ne sais quel hasard de conversation, je ne sais quel besoin subit d'expansion de ma part, pour qu'il apprenne mes goûts réels qui sont très simples. Il en a été ravi, et il s'est enfin décidé.

THÉRÈSE. — Je te félicite, ma bonne Lucienne... Je te souhaite d'être heureuse, bien heureuse...

LUCIENNE. — C'est une autre question... Armand n'est pas sans défauts... Mais que veux-tu!... L'essentiel, c'est de se marier, n'est-ce pas?...

THÉRÈSE. — Evidemment. Eh bien, si ton mariage s'est aujourd'hui décidé, le mien s'est rompu.

LUCIENNE. — Je viens de causer avec René : jamais il ne m'a paru si heureux, ni si épris de toi.

THÉRÈSE. — Il ne sait rien encore. Ou peut-être apprend-il la nouvelle en ce moment même.

LUCIENNE. — Quelle nouvelle?

THÉRÈSE. — Je n'ai plus de dot, ma pauvre petite.

LUCIENNE. — Tu n'as plus de dot?

THÉRÈSE. — Non! Enlevée, ma dot, avec le notaire qui la gardait...

LUCIENNE. — Depuis quand?

THÉRÈSE. — Je l'ai su avant-hier matin. Parrain et marraine qui perdent aussi une grosse somme de leur côté ont eu la jolie pensée (ne me croyant pas avertie) de ne rien me dire, afin, je suppose, de ne pas me gâter mon plaisir d'aujourd'hui. J'ai fait comme eux, et personne ne sait rien, sauf toi maintenant et René sans doute.

LUCIENNE. — Que vas-tu faire?

THÉRÈSE. — Que veux-tu que je fasse?.. Il ne peut pas m'épouser sans le sou, n'est-ce pas? Je lui rendrai sa parole, naturellement.

LUCIENNE. — Tu crois qu'il acceptera que tu la lui rendes?

THÉRÈSE. — Ses parents l'y obligeront bien. Ils n'auraient qu'à lui couper les vivres pour le tenir à leur merci... Je crois qu'il gagne cent francs par mois dans l'étude d'avoué où il est... Alors, tu vois...

LUCIENNE. — Ma pauvre Thérèse! Et tu as pu jouer *Barberine* avec ce secret-là dans le cœur!

THÉRÈSE, douloureuse. — Je ne te dis pas que je n'ai pas souffert depuis avant-hier: les nuits sont longues.

LUCIENNE. — Ma pauvre chérie!... Tu l'aimais bien?

THÉRÈSE, très émue. — Oui!... Ne me fais pas pleurer, veux-tu?

LUCIENNE. — Quand tu pleurerais!

THÉRÈSE. — Tu sais que...

LUCIENNE, très tendre. — Oui... on sait que tu es très orgueilleuse.

THÉRÈSE. — Que veux-tu!

LUCIENNE. — Alors, tu lui rendras sa parole?

THÉRÈSE. — Oui... Je ne le reverrai plus.

LUCIENNE. — Tu ne le reverras plus!...

THÉRÈSE. — Je lui écrirai... Si je le voyais, je ne serais peut-être pas assez maîtresse de moi... En lui écrivant, je pourrai mieux lui faire comprendre qu'il faut nous résigner à l'inévitable!...

LUCIENNE. — Comme il va souffrir!

THÉRÈSE. — Et moi!... Ah! s'il avait de l'énergie!... S'il me connaissait bien!... S'il devinait que je saurais gagner ma vie, et qu'il pourrait arriver à gagner la sienne... S'il osait se passer du consentement de ses parents...

LUCIENNE. — Dis-lui qu'il le doit...

THÉRÈSE. — C'est impossible... Ses parents sont riches!... De quoi pourrait-on me soupçonner, grands dieux! Je lui donnerai au contraire tous les arguments que pourrait lui donner son père... Ah! s'il trouvait à y répondre, Lucienne!... s'il trouvait à y répondre! (Larmes.) Mais, le pauvre petit, il ne saura qu'obéir!...

LUCIENNE. — Comme tu l'aimes!

THÉRÈSE. — Oui, oui... oui, je l'aime... Il est faible, c'est vrai, mais si loyal, si bon, (Presque sans voix:) si tendre!

LUCIENNE. — Comme je te plains, ma chérie...

THÉRÈSE. — Je suis à plaindre, en effet... (Se reprenant.) Tu ne sais pas... je vais profiter de cette aventure pour me séparer de mon parrain et de ma marraine.

LUCIENNE. — Mais si tu n'as plus d'argent...

THÉRÈSE. — Je n'étais pas toujours heureuse ici... Voici quelles sont... (Elle aperçoit Mme Guéret.) Va-t'en. Je te conterai tout cela demain... (Haut, d'un ton enjoué.) Eh bien, au revoir, mon vieux, à demain, au Palais de Glace ou à la Sorbonne!... Au revoir.

LUCIENNE. — Au revoir, Thérèse.

Elle sort.

Scène IV

THERESE, Mme GUERET, GUERET, FELIAT

Mme GUÉRET. — Mais oui, elle est ici. (A son frère et à son mari, qui la suivaient.) Venez, elle est ici... Nous avons à causer avec vous, Thérèse.

THÉRÈSE. — Bien, marraine.

Guéret et Féliat sont entrés.

Mme GUÉRET. — Il s'agit d'une nouvelle assez sérieuse, grave, même... Asseyons-nous.

GUÉRET. — Il faut que vous fassiez appel à votre courage, ma chère Thérèse.

Mme GUÉRET. — Nous sommes ruinés, et vous aussi.

THÉRÈSE. — Oui.

Mme GUÉRET. — Cela ne vous émeut pas davantage?

THÉRÈSE. — Je le savais.

Mme GUÉRET. — Vous le saviez! Par qui?

THÉRÈSE. — Par le notaire lui-même, dont j'ai reçu avant-hier une longue lettre dans laquelle il me demande pardon.

Mme GUÉRET. — C'est trop fort!

THÉRÈSE. — Je vous la montrerai. Il a joué... pour amasser une plus grosse dot à ses filles, paraît-il.

Mme GUÉRET. — Vous le saviez, et vous avez eu assez de force de dissimulation...

THÉRÈSE, souriant. — Autant que vous, marraine... Je vous remercie même de vous être tus, tous les deux, puisque ça a été, je pense, pour ne pas m'enlever la gaieté dont j'avais besoin aujourd'hui...

Mme GUÉRET. — Et vous avez pu rire, et jouer la comédie...

THÉRÈSE. — Je me suis toujours efforcée de garder un peu d'empire sur moi-même.

Mme GUÉRET. — Oh! je sais... Tout de même... Enfin, vous me laissez prendre mille précautions pour vous annoncer cette nouvelle que vous connaissiez déjà...

THÉRÈSE. — Je vous demande pardon, mais vous...

Mme GUÉRET. — C'est bon... Alors, puisque nous n'avons rien à nous apprendre... Mais vous avez bien compris que vous n'avez plus un sou à vous?...

GUÉRET. — Nous vous garderons avec nous, bien entendu...

Mme GUÉRET, à son mari. — Tu aurais bien pu lui laisser le temps de nous le demander... (A Thérèse.) Enfin!... Je suppose que vous l'avez fait... Donc, nous vous garderons avec nous.

GUÉRET. — Nous allons à Evreux. Mon beau-frère m'offre un emploi à son usine...

Mme GUÉRET. — Nous vous gardons avec nous, mais vous allez me permettre de vous dire à quelles conditions.

THÉRÈSE. — Je vous remercie beaucoup, marraine, mais je pense que c'est inutile, car mon intention est de ne pas quiter Paris.

GUÉRET. — Vous n'avez pas compris. Nous allons nous installer à Evreux.

THÉRÈSE. — Je vous dis: Mon intention est de ne pas quitter Paris.

GUÉRET. — Alors, c'est moi qui ne comprends pas.

THÉRÈSE. — Cependant... (Un silence.)

Mme GUÉRET. — Je ne suppose pas que vous ayez l'intention de vivre à Paris toute seule?

THÉRÈSE, simplement. — Mais si, marraine.

FÉLIAT. — Toute seule!

GUÉRET. — Toute seule!... Je le répète, je ne comprends pas.

FÉLIAT. — Moi non plus... Mais, sans doute, vous avez des raisons que vous donnerez à votre parrain et à votre marraine... (Geste de départ.)

THÉRÈSE. — Elles n'ont rien de secret, elles sont toutes simples, vous le reconnaîtrez quand je vous les aurai dites.

Mme GUÉRET. — Je ne puis vous cacher la grande curiosité que j'ai de les connaître.

THÉRÈSE. — Je souhaite avant tout que ma décision ne vous inspire aucune hostilité contre moi.

Mme GUÉRET. — De l'hostilité? Mais je ne crois pas vous en avoir jamais montré.

THÉRÈSE, protestant. — Vous avez été pour moi, tous deux, tous trois même, d'une bonté dont je garderai toute ma vie le souvenir le plus reconnaissant... Soyez bien certains que je ne vous aimerai pas moins parce que j'habiterai Paris et vous Evreux... Et je vous demande, je vous supplie qu'il en soit de même de votre part... Je n'oublie rien de ce que je vous dois... La mort de mon père m'avait laissée sur la terre toute seule, toute seule, toute seule... Il n'était que votre ami, je n'ai aucun lien de parenté avec vous: cependant, vous m'avez recueillie, et depuis quatre ans vous me considérez comme votre fille... Je vous en suis reconnaissante, du plus profond de moi-même.

GUÉRET, affectueux. — Vous ne nous devez pas tant. Sur ces quatre années, vous avez été pendant deux ans interne au lycée Maintenon, et nous n'étions pour vous que de simples « correspondants »... Depuis deux ans seulement, vous vivez avec nous, et vous êtes le charme de cette maison.

Mme GUÉRET. — Oui.

THÉRÈSE. — J'ai beaucoup réfléchi. J'ai maintenant vingt-trois ans. Je ne veux plus être à votre charge.

GUÉRET. — Est-ce seulement par un sentiment de réserve ou de fierté...?

THÉRÈSE. — Si je pouvais vous être bonne à quelque chose, je resterais avec vous; s'il fallait être un de plus pour mieux faire face au malheur, je resterais avec vous. Mais cela n'est pas. Je veux... je veux me débrouiller toute seule.

Mme GUÉRET. — Et vous pensez que vous arriverez à vous « débrouiller » toute seule, comme vous dites?

THÉRÈSE. — Oui, marraine.

Mme GUÉRET. — Toute seule, à Paris, une jeune fille!... Je suis forcée de reconnaître mon incapacité à concevoir cela.

GUÉRET. — Mais, malheureuse enfant, comment vivrez-vous?

THÉRÈSE. — Je travaillerai.

Mme GUÉRET. — Ce n'est pas sérieux.

THÉRÈSE. — Si, marraine.

GUÉRET. — Vous croyez donc que vous allez trouver du travail du jour au lendemain?

THÉRÈSE. — J'ai dans ma bourse quelques centaines de francs qui me permettraient d'attendre.

FÉLIAT. — Votre bouse sera vidée avant que vous ayez gagné vingt francs.

THÉRÈSE. — Je ne crois pas.

GUÉRET. — Allons, vous êtes fatiguée, énervée, émue... C'est tout naturel... Vous n'avez pas tout votre jugement... Nous reparlerons de cela demain.

THÉRÈSE. — Comme vous voudrez, parrain, mais mon intention sera la même.

Mme GUÉRET. — Oh! j'ai déjà remarqué que vos volontés étaient immuables...

FÉLIAT. — Parlons raison. Voyons les choses d'une façon prosaïque. Vous voulez vivre seule à Paris, soit. Où habiterez-vous?

THÉRÈSE. — Je louerai un petit logement, une chambre quelque part.

Mme GUÉRET. — Comme une ouvrière!

THÉRÈSE. — Comme une ouvrière: ce n'est pas déshonorant.

FÉLIAT. — Et vous chercherez à gagner votre vie... comment?

THÉRÈSE. — Je travaillerai. Ce n'est pas déshonorant non plus.

GUÉRET. — Bon. Mais une jeune fille comme il faut ne travaille pas pour vivre quand elle peut faire autrement.

Mme GUÉRET. — Et surtout, une jeune fille comme il faut n'habite pas seule.

THÉRÈSE. — Cependant...

Mme GUÉRET. — Vous êtes libre, je m'empresse de vous le dire. Nous n'avons aucun droit de vous empêcher d'agir à votre guise.

GUÉRET. — Votre père vous a confiée à moi.

THÉRÈSE. — Marraine, je vous en prie, ne me parlez pas durement. Je devine le reproche d'ingratitude que vous ne formulez pas... Je sais que, bien souvent, je regretterai votre appui, votre foyer où vous m'avez fait la place à laquelle je n'avais pas droit. Ma résistance, ma volonté vous choquent. Excusez-moi, ce n'est pas ma faute, si je suis ainsi, et différente de vous. Je ne dis pas que vous n'ayez pas raison. Mais, que voulez-vous, je pense autrement. Toute l'instruction que j'ai reçue au lycée, tous les livres qu'on m'a fait lire ont développé en moi certaines idées... Je me crois de force à gagner ma vie, et par conséquent je considère comme un devoir de ne pas continuer à vivre de votre charité... C'est pour moi une question de dignité... Parrain, vous ne trouvez pas que j'ai raison?... Enfin, si j'allais à Evreux, si je vous y suivais, qu'y ferais-je?

GUÉRET. — Ce n'est pas difficile à deviner.

Mme GUÉRET. — Non.

GUÉRET. — Vous vivriez avec nous.

Mme GUÉRET, sans bonté. — Vous auriez une famille.

THÉRÈSE. — Oui, oui, ça, je le sais bien... et ce serait très doux... Mais qu'est-ce que je ferais?

GUÉRET. — Ce que font les jeunes filles de votre condition.

THÉRÈSE. — C'est-à-dire rien!

GUÉRET. — Rien... non...

THÉRÈSE. — Des visites, du piano, et aussi du crochet ou de la pyrogravure. C'est-à-dire rien.

GUÉRET. — Vous avez été élevée pour cela.

THÉRÈSE. — Je n'aurais pas osé le dire... Et après?

GUÉRET. — Après?

THÉRÈSE. — Oui... Combien de temps cela durera-t-il?

GUÉRET. — Jusqu'à votre mariage.

THÉRÈSE. — Mais je ne me marierai jamais.

GUÉRET. — Pourquoi?

THÉRÈSE, tendre. — Allons, parrain, vous le savez bien. Je n'ai plus de dot. (Un silence.) Donc, je veux essayer de me créer une situation.

FÉLIAT. — Une situation! Vous en connaissez, des femmes qui se sont fait une situation toutes seules? Vous dites que vous gagnerez votre vie... Comment?

THÉRÈSE. — Je me trompe peut-être, mais je crois pouvoir la gagner avec ma plume...

FÉLIAT. — Vous serez « bas bleu »!

THÉRÈSE. — Oui.

Mme GUÉRET. — Alors, c'est la bohème, la vie de désordres, la cigarette aux lèvres.

THÉRÈSE, riant. — Ni la bohème, ni les désordres, ni la cigarette ne sont indispensables. Marraine, vos renseignements ne sont ni directs, ni récents.

FÉLIAT. — Je ne vous donne pas un mois avant d'en avoir assez.

THÉRÈSE. — Alors, il y a peu d'inconvénients à me laisser faire l'expérience.

GUÉRET. — Vous pouvez, même avec du talent, rester des années sans gagner un sou. J'ai été éditeur, je sais ce que c'est.

Mme GUÉRET. — Elle est butée, il n'y a rien à lui dire.

FÉLIAT. — Mais, moi, j'ai quelque chose à lui dire... Voulez-vous m'écouter, mademoiselle Thérèse?... (A Mme Guéret.) Il vaudrait mieux que je cause avec elle en particulier.

Mme GUÉRET. — Volontiers.

GUÉRET, à sa femme. — Viens, Marguerite.

Mme GUÉRET. — On a beau s'attendre à tout, dans les temps où nous sommes, la vie nous réserve encore des surprises. Allons! (Elle sort avec Guéret.)

Scène IV

FELIAT, THERESE

FÉLIAT. — Mon enfant, j'ai accepté de remplir auprès de vous une mission délicate et pénible... Je ne suis, vous le savez, que l'oncle par alliance de René, ce n'est donc pas en mon nom que je vous parle, c'est au nom de ses parents.

THÉRÈSE. — N'en dites pas davantage, monsieur Féliat. Je comprends. Je lui rends sa parole... Je lui écrirai dès ce soir.

FÉLIAT. — Ma belle-sœur et son mari regrettent infiniment...

THÉRÈSE. — Je vous remercie...

FÉLIAT. — Il n'y a rien dans leur décision qui marque un amoindrissement de leur estime pour vous.

THÉRÈSE. — C'est bien.

FÉLIAT. — J'ajoute...

THÉRÈSE, sur le ton de la prière. — Je vous en prie, monsieur. Tout cela est inutile.

FÉLIAT. — Je vous demande pardon; je suis un peu décontenancé; je m'attendais à... à...

THÉRÈSE. — A quoi?

FÉLIAT. — A quelque résistance... Peut-être à de l'indignation... En somme, il doit être dur... Vous aimiez beaucoup René...

THÉRÈSE. — A quoi bon parler de cela?... Il est tout naturel qu'il ne m'épouse pas, puisque je n'ai plus rien...

FÉLIAT. — En effet... Mais je... Mes vieilles idées... Enfin, vous continuez à me dérouter... Mais, cette fois, ma surprise s'accompagne de... je ne peux pas dire de respect... presque, ma foi... et de sympathie... Je m'attendais à des sanglots, qui eussent été bien naturels, car je sais que votre affection pour René était profonde...

THÉRÈSE. — J'ai la pudeur de mes larmes.

FÉLIAT. — Oui... Ah! je... Enfin!...

THÉRÈSE. — Alors, c'est une chose entendue... Je vous demande de ne plus m'en parler...

FÉLIAT. — Soit... Voulez-vous me permettre alors de vous dire un mot sur les projets que vous exposiez tout à l'heure...

THÉRÈSE. — Vous ne les changerez pas.

FÉLIAT. — Peut-être... Laissez-moi tout de même vous conseiller comme un vieux parent, un vieil oncle. Voilà plusieurs années que vous venez passer vos vacances à la Tremblaye, et je vous le dis simplement: j'ai une certaine amitié pour vous. Alors,... vous m'écoutez?

THÉRÈSE. — De mon mieux.

FÉLIAT. — Eh bien, vous vous illusionnez... Vos sentiments sont très nobles; mais, croyez-moi, vous vous préparez les pires déceptions. Attendez... Attendez... Je ne voudrais pas discuter. Je voudrais que vous vous en remettiez à moi et que vous suiviez mes conseils. Venez à Evreux et soyez bien certaine que vous ne resterez pas vieille fille toute votre vie. Je vous en réponds. Même sans dot, vous y trouverez un mari. Vous êtes trop jolie, trop séduisante, trop instruite pour ne pas troubler la tête de quelque bon Normand. Vous avez fait sensation à la matinée de la Préfecture. Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends. *Le Courrier de l'Eure* vous a comparée à la fille de Rollon. C'est un éloge qu'il ne gaspille pas.

THÉRÈSE. — J'en suis très flattée...

FÉLIAT. — Savez-vous que si... Enfin, si vous étiez décidée à vous marier... je pourrais...

THÉRÈSE. — Je ne le suis pas.

FÉLIAT. — Bien entendu, je ne parle que pour plus tard... Enfin, vous avez vu M. Beaudoin... Et M. Gambard...

THÉRÈSE. — Je n'ai pas l'intention de...

FÉLIAT. — Il n'est pas question de rien d'immédiat... Mais, pour une personne aussi raisonnable que vous l'êtes, la situation de l'un et de l'autre mérite...

THÉRÈSE. — Je les connais tous deux.

FÉLIAT. — Eh bien, mais...

THÉRÈSE. — Allons! Si j'avais deux cent mille francs de dot, me les proposeriez-vous?

FÉLIAT. — Certainement non.

THÉRÈSE. — Vous voyez!

FÉLIAT. — Mais vous ne les avez pas.

THÉRÈSE, sans aucune colère, en démonstration. — Je ne voudrais pas dire de grands mots... Mais, enfin, monsieur Féliat, réfléchissez... Si j'épousais un monsieur que je ne pourrais jamais aimer, je l'épouserais pour son argent, et je ne différerais d'une fille entretenue que parce que j'aurais fait enregistrer à la mairie ma petite saleté... (Avec un regard clair.) Vous ne trouvez pas?

FÉLIAT. — Vous employez des expressions!...

THÉRÈSE. — Enfin! Vous trouvez ça moins déshonorant que de travailler? Franchement? Voyez-vous, ce qu'il y a de très beau dans le travail de la femme, c'est qu'il peut lui épargner parfois des aventures aussi fâcheuses...

FÉLIAT. — La carrière d'une femme, c'est le mariage. Il n'y a que celle-là.

THÉRÈSE. — C'est parfois malheureux. (Entre une femme de chambre apportant une carte de visite à Thérèse. A la femme de chambre:) Priez cette dame de vouloir bien attendre un moment.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, mademoiselle.

Elle sort.

FÉLIAT. — Je vais me retirer... Je vais voir René... Alors, vous lui écrirez?

THÉRÈSE. — Dès ce soir...

FÉLIAT. — Il cherchera à vous voir... Mon enfant, aurez-vous le courage de résister à ses larmes?...

THÉRÈSE. — Soyez tranquille.

FÉLIAT. — S'il était assez fou pour vouloir passer outre la volonté de ses parents, je suis chargé par eux de le prévenir qu'ils ne le reverraient jamais.

THÉRÈSE. — C'est bien.

FÉLIAT. — Qu'il n'existerait plus pour eux... Vous comprenez tout ce que cela signifie?

THÉRÈSE, lassée. — Oui, oui, oui, oui...

FÉLIAT. — Si vous n'étiez pas assez forte pour

résister à ses supplications, c'est son malheur que vous feriez...

THÉRÈSE. — C'est entendu...

FÉLIAT. — On vous jugerait mal... très mal.

THÉRÈSE. — Assez, monsieur. J'ai compris...

FÉLIAT. — Alors, je puis avoir confiance en vous?

THÉRÈSE. — Vous pouvez avoir confiance en moi.

FÉLIAT, très brave homme, très paternel. — Merci... (Il lui tend la main.) Mademoiselle, vous êtes... enfin... vous êtes courageuse... J'aime beaucoup le courage... Je vous souhaite de tout mon cœur de réussir. Je vous le souhaite de tout mon cœur... Mais si, à un certain moment, vous aviez besoin d'une aide — les plus forts peuvent se trouver dans ce cas — voulez-vous, alors, vous souvenir de moi?...

THÉRÈSE, serrant la main que Féliat lui a tendue. — Je suis très touchée, monsieur, et je vous remercie... Mais j'espère réussir à gagner simplement ma vie: c'est tout ce que je demande...

FÉLIAT. — Tous mes vœux sont avec vous... Adieu, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Adieu, monsieur.

Il sort. Elle va ouvrir une porte et fait entrer Mme Nérisse.

Scène VI

THERESE, Mme NERISSE

THÉRÈSE. — Que c'est aimable à vous, chère madame, d'avoir pris la peine de venir. Il ne fallait pas vous déranger.

Mme NÉRISSE. — Comment donc! Mais c'est tout naturel. Je tenais à vous montrer ces deux photographies pour que nous décidions ensemble laquelle passera dans le numéro... Je pensais bien que vous seriez fatiguée...

THÉRÈSE. — Pas du tout... Enfin! puisque vous êtes là, tout est bien.

Mme NÉRISSE. — Celle-ci est d'un air plus décidé... Celle-là... plus rêveur... Je préfère celle-ci. Et vous?

THÉRÈSE. — Moi aussi.

Mme NÉRISSE. — C'est entendu... Quel succès vous avez eu, tantôt!...

THÉRÈSE. — Oui, on a été très aimable... (Sérieuse.) Je suis bien contente de vous voir, chère madame, et de pouvoir causer avec vous pendant quelques minutes... J'ai quelque chose d'assez sérieux à vous dire...

Mme NÉRISSE. — Si je pouvais vous être agréable...

THÉRÈSE. — Vous allez voir. Je vous demande surtout de me répondre avec la plus grande franchise.

Mme NÉRISSE. — Comptez sur moi.

THÉRÈSE. — Vous m'avez dit que mon article avait beaucoup plu... Je me rends compte qu'il entre dans vos compliments une grande part de politesse... Je voudrais être fixée sur la valeur réelle de ce que je suis capable de faire.

Mme NÉRISSE. — Demandez à Mme Guéret de vous répéter ce que je lui disais tantôt à votre sujet.

THÉRÈSE. — Enfin, vous considérez que ma collaboration peut être utile à l'*Art féminin*?

Mme NÉRISSE. — Il n'y a rien de plus flatteur pour un journal comme le nôtre que la collaboration de jeunes filles du monde.

THÉRÈSE. — Voulez-vous que je vous envoie d'autres articles du même genre que le premier?

Mme NÉRISSE. — Tant que vous voudrez!

THÉRÈSE. — Et... et ces articles, on me les paierait le même prix que celui qui a déjà paru?

Mme NÉRISSE. — Le même prix... Et je serai très, très heureuse!... J'aime tant ce que vous faites. Vous avez un talent si rare, si délicat... On ne se lasserait jamais de vous lire.

THÉRÈSE. — Puissiez-vous dire vrai!... Je vais vous apprendre une grosse nouvelle... Pour différentes raisons de famille, mon parrain et ma marraine vont quitter Paris. J'y resterai seule et je voudrais y vivre de ma plume.

Mme NÉRISSE. — Quelle fantaisie!

THÉRÈSE. — Ce n'est pas une fantaisie! C'est une nécessité.

Mme NÉRISSE. — Comment!... Je n'ose comprendre... Une nécessité?... Vous... M. Guéret... Mais je ne veux pas être indiscrète.

THÉRÈSE. — Vous n'êtes pas indiscrète, et je vous conterai tout un jour. Ce serait trop long en ce moment... Pouvez-vous vous engager à me prendre un article par semaine?

Mme NÉRISSE, plus froide. — Certainement.

THÉRÈSE, joyeuse. — Vraiment!... Oh! je vous remercie! je vous remercie!... Vous ne savez pas à quel point vous m'obligez.

Mme NÉRISSE. — Du moment que vous me parlez avec cette confiance, ma chère petite, je ferai tout mon possible... Je vous aime beaucoup... Je ne prévois pas de résistance de la part du conseil d'administration.

THÉRÈSE. — Pourquoi y en aurait-il?

Mme NÉRISSE, faiblement. — Il n'y en aura pas... Cependant... ces messieurs tiennent à varier l'aspect de chaque numéro. C'est une chose à laquelle ils tiennent beaucoup.

THÉRÈSE. — Je pourrais traiter des sujets très différents.

Mme NÉRISSE. — Ce sera un jeu pour vous, mais il y aura toujours la répétition de la signature.

THÉRÈSE. — Une fois sur deux, par exemple, je signerais d'un pseudonyme.

Mme NÉRISSE. — Rien ne serait plus simple, et ces messieurs n'auront plus rien à dire... ou, alors, ils objecteront que ce sera un nom nouveau à faire connaître, à faire aimer.

THÉRÈSE. — Nous tâcherons d'y arriver.

Mme NÉRISSE. — Il faudra aussi compter avec les jalousies. Ces messieurs ont naturellement des protégées... Il y a la propre femme de l'un d'eux qui attend son tour depuis deux mois... Il y en a tant de jeunes filles et de dames qui écrivent, aujourd'hui!

THÉRÈSE. — Oui, mais, en général, ces essais n'ont qu'une valeur très relative, je crois.

Mme NÉRISSE. — Mais non. Il y en a beaucoup, beaucoup qui ont beaucoup de talent... On ne se figure pas combien il y a de jeunes filles qui ont du talent... Mais enfin... si je ne réussis pas à vous prendre un article par semaine, vous pouvez compter sur moi pour vous en demander le plus souvent possible... Oh! je me ferai des ennemies...

THÉRÈSE, consternée. — Des ennemies? Comment cela?

Mme NÉRISSE. — Si vous devenez une professionnelle... Tout est changé... Vous allez comprendre: nous avons nos collaborateurs réguliers, n'est-ce pas... La direction leur fait accepter la concurrence passagère, irrégulière, intermittente, de jeunes filles du monde, parce qu'on leur fait valoir la nécessité d'intéresser les familles à notre succès, parce que cela constitue une réclame excellente... Cela

vous explique même, soit dit en passant, comment nous publions parfois des articles vraiment quelconques. Mais s'il s'agit d'une collaboration régulière, professionnelle, nous sommes tenus à plus de circonspection; il faut respecter les droits acquis, les situations établies depuis longtemps... Chaque numéro n'a qu'un nombre de pages limité sur lequel il faut que tout le monde vive.

THÉRÈSE, livide. — Oui, je comprends.

Mme NÉRISSE, qui voit l'émotion de Thérèse. — Vous me troublez beaucoup... Si vous saviez combien j'en vois comme vous... Allons! ne vous désolez pas!

THÉRÈSE. — Hélas!

Mme NÉRISSE. — Je vous devine exceptionnellement digne d'intérêt. Il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour vous. Ecoutez-moi. Je vous disais tout à l'heure que j'avais de grands projets... Je vais vous les confier. Mon mari et moi, nous allons fonder une grande revue féministe bi-hebdomadaire, sur des bases absolument nouvelles et qui laissera loin derrière tout ce qu'on a fait dans ce sens jusqu'à ce jour. Mon mari vous exposera son plan. C'est le programme le plus généreux, le plus élevé et en même temps le plus pratique. Rien que sa conception est un coup de génie. Mon mari, vous le connaîtrez, est un homme hors ligne, d'un talent considérable et qui serait au premier rang dans la littérature contemporaine si l'envie ne lui avait obstinément barré la route par les plus basses intrigues. Il n'y a peut-être pas un journaliste qui le vaille... Je vous lirai de ses vers, et vous vous sentirez en face d'un grand poète... Mais je n'en finirais pas. Avant-hier, il a trouvé enfin les derniers capitaux qui lui manquaient. Il a la parole formelle de la personne. Nous sommes prêts et nous nous occupons de former notre rédaction. Nous publierons des articles de doctrine, bien entendu, et aussi des articles littéraires... Voulez-vous que je lui parle de vous?

THÉRÈSE. — Je crois bien... mais...

Mme NÉRISSE. — Nous voulons créer le journal du féminisme élégant et sage. Mais sans, pour cela, vous le pensez bien, mettre notre drapeau dans notre poche. Rien que notre titre le prouve. La revue s'appellera: *la Femme libre.*

THÉRÈSE. — Je vous donnerai une réponse demain, ou même ce soir s'il est nécessaire.

Mme NÉRISSE, avec embarras. — Avant de partir — et puisque nous sommes peut-être destinées à nous rencontrer souvent — il faut que je vous révèle, sur ma vie, un secret... enfin, un secret... J'espère que vous ne m'estimerez pas moins lorsque vous le connaîtrez. Je me fais appeler Mme Nérisse, mais je n'ai pas le droit de porter ce nom. C'est pourquoi j'ai toujours trouvé un prétexte pour ne pas vous présenter, à vos parents et à vous, M. Nérisse... Il est marié. Il est marié à une femme indigne de lui. Elle vit dans le fond d'une province et refuse de divorcer... C'est le chagrin de mon existence, ma chère Thérèse... Je ne vis que pour lui. Je ne crois pas qu'il y ait une femme aussi attachée à un homme que je lui suis attachée... Il est tellement au-dessus des autres hommes!... Mais mon malheur a voulu que je le rencontre trop tard... Je vous devais cet aveu.

THÉRÈSE. — Il n'a fait qu'augmenter mon amitié pour vous, par ce qu'il me laisse deviner de votre douleur... Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que j'aille, dès ce soir, chez vous, voir votre mari et savoir de lui si je puis vous aider utilement. Dans tous les cas, merci...

Mme NÉRISSE. — Vous êtes bonne de m'avoir dit ce que vous m'avez dit... A bientôt...

Elle sort. Thérèse reste seule pendant un moment. Entre René. Il est très ému.

Scène VII

THERESE, RENE

THÉRÈSE. — René!

RENÉ. — Thérèse! Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible! Tout n'est pas perdu... Tous nos beaux rêves...

THÉRÈSE. — Soyez courageux, mon ami.

RENÉ. — Mais je ne veux pas vous perdre!...

THÉRÈSE. — Je n'ai plus un sou, mon pauvre René!

RENÉ. — Ce n'est pas une raison pour que je cesse de vous aimer. Je ne veux pas vous perdre! Thérèse, je ne veux pas vous perdre, moi! Je vous aime, moi, je vous aime!

THÉRÈSE. — Calmez-vous, je vous en supplie... J'ai besoin de tout mon courage, moi aussi, ne me l'enlevez pas. Allons! vos parents ne consentiront plus à notre union.

RENÉ. — Mon oncle me l'a affirmé... Mais je veux les voir... Je veux les supplier... leur expliquer...

THÉRÈSE. — Vous savez bien qu'ils ne m'aimaient pas, et qu'ils ont été heureux de cette raison de vous reprendre à moi...

RENÉ. — Je ne sais pas... Mais je ne puis accepter de vous perdre... Qu'est-ce que je deviendrais sans vous!... Je n'avais que vous... Vous êtes tout pour moi... Et tout à coup... parce que ce malheur vous arrive, il me faudrait renoncer au bonheur de toute ma vie!...

THÉRÈSE. — Vos parents ont raison, René!

RENÉ. — Oh! c'est vous, vous qui me dites cela!

Il cache sa figure dans ses mains. Un silence.

THÉRÈSE, lui écartant les mains. — Regardez-moi... Vous pleurez!... Oh! mon ami, mon ami!...

RENÉ, la prenant dans ses bras. — Je vous aime! Je vous aime!

THÉRÈSE. — Moi aussi, je vous aime! Je vous en supplie! Ne pleurez plus! (Elle l'embrasse.) Mon ami, mon chéri, ne pleurez plus!... Vous me brisez le cœur!... Je ne peux plus supporter mon chagrin!... J'oublie tout ce que je dois vous dire... (Pleurant aussi.) Oh! que nous sommes malheureux!... (Ils pleurent ensemble. Elle se détache de lui en disant:) Je suis folle! Je suis folle!...

RENÉ. — Restez là, Thérèse!...

THÉRÈSE. — Non... Il faut nous reprendre... être forts... Pourquoi êtes-vous venu?... J'allais vous écrire... Nous ne pouvons rien contre ce qui est arrivé...

RENÉ. — Je ne sais pas, moi... Mais je ne veux pas vous perdre!

THÉRÈSE. — Il faut que je fasse mon devoir... Ne pleurez plus... Ecoutez-moi...

RENÉ. — Je vous aime!

THÉRÈSE. — Oui, il y a notre amour, mais il y a la vie, qui est bien cruelle, mais qui nous domine... Il y a votre avenir, mon ami...

RENÉ. — Mon avenir, c'est de vous aimer. Mon avenir est perdu si vous n'êtes pas à moi!

THÉRÈSE. — Il y a cette vérité contre laquelle nous ne pouvons que nous briser: « Vous ne pouvez pas épouser une jeune fille qui ne vous apporte rien. » ...Ecoutez-moi... Je vous en supplie, écoutez-

moi... Vous n'entendez pas? René, je vous supplie de m'écouter!...

RENÉ. — Je vous écoute.

THÉRÈSE. — Je vous rends votre parole, sans colère, sans rancune...

RENÉ. — Je ne veux pas...

THÉRÈSE. — Laissez-moi, laissez-moi dire... Vous ne pouvez pas sacrifier toute votre existence à un amour, si grand qu'il soit.

RENÉ. — C'est en vous abandonnant que je la sacrifierais!

THÉRÈSE. — Faites un effort, ressaisissez-vous... Envisageons gravement notre situation... Allons, je suppose que nous passions outre à l'opposition de vos parents... Que deviendrions-nous?... Regardons avec énergie la réalité... Comment vivrions-nous, René... C'est terrible de rabaisser ainsi notre exaltation, mais la réalité mesquine, terre à terre, est implacable... Vous savez bien que vos parents vous laisseraient réduit à vos propres ressources... Est-ce vrai?...

RENÉ. — Hélas! Mon père est si dur...

THÉRÈSE. — Il a raison, mon pauvre ami!... Il a raison. Si j'étais votre sœur, je vous donnerais le conseil de ne pas faire un mariage qui vous forcerait à renoncer à la situation que vous avez visée et à laquelle vous vous êtes préparé...

RENÉ. — Mais je vous aime!

THÉRÈSE, émue. — Moi aussi, je vous aime: eh bien, il ne faut plus nous aimer.

RENÉ. — C'est impossible!

THÉRÈSE. — Ayons la sagesse de comprendre...

Elle s'arrête, afin de ne pas laisser voir son émotion.

RENÉ. — Je suis très malheureux!...

THÉRÈSE, qui s'est à peu près reprise. — Ne vous exaltez pas. Nous ne sommes pas dans un rêve. Ne vous dites pas: « Je suis malheureux! », vous vous exposeriez à le devenir.

RENÉ. — Je vous aime tant, Thérèse! Je vous aime tant!...

THÉRÈSE, douce. — Vous m'oublierez.

RENÉ. — Jamais!

THÉRÈSE. — Oui... Vous garderez mon souvenir, peut-être. Mais cela vous empêchera-t-il, jusqu'à la fin de votre jeunesse, de vivre, de rire, d'aimer, de travailler?

RENÉ. — Mon amie, je ne sais pas... je ne puis raisonner... Je ne sais qu'une chose... je ne veux pas vous perdre...

THÉRÈSE. — Mais nous serions malheureux, René!

RENÉ. — Malheureux ensemble!

THÉRÈSE. — Réfléchissez, réfléchissez... Il se passera de longues années avant que vous puissiez gagner votre vie. Est-ce vrai?

RENÉ. — Mais je...

THÉRÈSE. — Allons! vous avez essayé déjà... L'an dernier, vous avez voulu quitter vos parents... et vous avez dû revenir chez eux parce que vous mourriez de faim... Est-ce vrai?

RENÉ. — C'est terrible! C'est terrible!...

Il est atterré.

THÉRÈSE. — Enfin, il faut voir la vie, la prose, hélas!... Il nous faudra nous loger, nous meubler, nous vêtir... Comment ferons-nous?

RENÉ. — C'est terrible!

THÉRÈSE. — Supporteriez-vous de me voir dans la misère?... (Il se tait. Elle attend le cri qu'elle espérait de lui. Elle se redresse lentement, et son visage devient dur.) Vous n'avez rien à répondre à cela?... Dites, vous ne trouvez rien à me répondre?

RENÉ. — Non.

THÉRÈSE, humiliée de le voir si humble, et gagnée par ses nerfs. — Alors, vous voyez que j'ai raison...

RENÉ, il pleure. — Hélas! Hélas!...

THÉRÈSE, entre ses dents. — Ah! vous ne savez que pleurer!

RENÉ. — Quel pauvre être je suis!

THÉRÈSE. — Oui... Allez... Vous voyez, vous êtes plus raisonnable...

RENÉ. — J'ai honte d'être l'incapable que je suis.

THÉRÈSE, très douloureuse. — Vous êtes comme les autres... Allons, ne vous désolez plus. Je ne vous adresse aucun reproche... C'est moi qui vous ai conseillé... et convaincu... Alors, il est inutile de prolonger cet entretin... Allez, René... Disons-nous adieu... Adieu, mon ami, adieu!...

RENÉ. — Thérèse!...

THÉRÈSE, irritée. — Mais tout ce que nous nous disons maintenant est inutile, et ne peut que nous torturer et nous humilier... Allons, c'est fini... Vous m'avez comprise... Restons-en là... Un dernier effort...

RENÉ. — Thérèse, je vous aimerai toujours...

THÉRÈSE. — C'est cela... Allez...

RENÉ. — Mon Dieu!...

THÉRÈSE. — Allez...

RENÉ. — Je vais aller voir mes parents et je saurai si bien les supplier...

THÉRÈSE. — Eh bien, c'est cela...

RENÉ. — Je vous écrirai.

THÉRÈSE. — C'est cela, vous m'écrirez...

RENÉ. — Au revoir, Thérèse...

Il se dirige lentement vers la porte.

THÉRÈSE, honteuse, se cache le visage... puis, tout à coup, elle sanglote, ayant perdu tout empire sur elle-même, et jette un cri. — René!

RENÉ, revenant, affolé. — Thérèse! Qu'avez-vous?

THÉRÈSE, se laissant aller à sa grande émotion. Vibrante. — ...Voulez-vous... Voulez-vous que, tout de même, nous nous épousions? Ecoutez. Je vous aime plus que vous ne croyez... plus que je ne vous l'ai laissé voir. Un respect humain imbécile me poussait à vous cacher la grandeur de mon affection. Ayez confiance en moi. Confiez-moi votre destinée. Epousez-moi tout de même. Croyez en moi... Epousez-moi. Vous verrez, nous serons heureux. Vous ne savez pas combien je suis forte, et toutes les énergies que je saurai déployer. Je travaillerai. Vous aussi. Vous ne réussissiez pas quand vous étiez seul, mais vous serez plus fort quand vous me sentirez là, quand je serai près de vous pour vous consoler de vos défaites, pour vous encourager et crier: « Bravo! » à vos succès... J'accepterai, gaiement, si gaiement, René! la vie la plus simple, la plus modeste, la plus humble; jusqu'à ce que tous les deux, par notre propre effort, un effort qui nous illuminera de fierté, nous ayons conquis ensemble — oh! la douceur de ce mot! — jusqu'à ce que nous ayons conquis ensemble une belle place dans le monde, une place que nous ne devrons qu'à nous! Ayons la noblesse... (A ce moment, elle le regarde, et, l'ayant vu, elle s'arrête de parler.)

RENÉ. — Je vous assure, Thérèse... Mes parents se laisseront fléchir... (Un très long silence.)

THÉRÈSE, sans voix. — Allez... Allez!... Mon pauvre ami... Mettons que je n'ai rien dit... Adieu...

RENÉ. — Non... pas adieu... Je saurai forcer mon père...

THÉRÈSE. — Trop tard, mon ami! C'est moi, maintenant, qui ne voudrais plus de vous!

Elle sort violemment. René, seul, tombe sur une chaise et sanglote éperdument.

RIDEAU

ACTE II

Un salon dans les bureaux de la revue la Femme libre. *Au fond, la porte d'entrée, donnant sur un vestibule. A droite, la salle de rédaction. A gauche, le cabinet de M. Nérisse. Au fond, à gauche, une autre porte donnant sur un petit salon. Sur les tables, des journaux, des papiers.*

Scène première

M. MAFFLU, puis Mme NERISSE

M. Mafflu est un homme d'une cinquantaine d'années, confortablement mis, un peu vulgaire. Seul, il regarde sur les tables, soulève des papiers, se mire dans la glace avec complaisance et rajuste sa cravate. Entre bientôt Mme Nérisse, ayant à la main la carte de visite de M. Mafflu. Salutations.

M. MAFFLU. — Ainsi que ma carte de visite a dû vous l'apprendre, je suis monsieur Mafflu, propriétaire.

Mme NÉRISSE. — En effet, monsieur... (Lisant.) *Monsieur Mafflu, propriétaire.* Veuillez vous asseoir...

M. MAFFLU. — *Votre* propriétaire. Votre *nouveau* propriétaire. Je me suis rendu récemment acquéreur de cet immeuble. Je suis retiré des affaires... Alors, comme je craignais de ne pas savoir occuper mon temps, j'ai acheté des maisons... Je les gère moi-même... Ça me donne des prétextes de sortie... Si un locataire me demande des réparations, je vais le voir... je taille une bavette, ça fait toujours passer une heure. Je trouve ainsi l'occasion de voir du monde, des gens bien. Je n'ai pas voulu acheter des maisons habitées par des pauvres, quoique le rapport en soit meilleur... Je n'aurais pas eu le cœur d'expulser moi-même les non payants; alors, il m'aurait fallu prendre un gérant, et mon but n'aurait pas été atteint... (Un temps.) Voici, madame, ce qui m'amène. Je m'excuse de l'embarras que je vais vous causer, et j'aurais voulu... c'est bien malgré moi... Enfin, je me vois dans l'obligation de vous donner congé.

Mme NÉRISSE. — J'étais loin de m'attendre à cette nouvelle... Est-il permis, monsieur, de vous demander la raison de cette décision?

M. MAFFLU. — Je suis en pourparlers pour la location de l'appartement du second... Le futur locataire a des jeunes demoiselles...

Mme NÉRISSE. — Je ne vois pas bien le rapport...

M. MAFFLU. — En effet... Il ne veut louer que dans une maison habitée bourgeoisement.

Mme NÉRISSE. — Nous ne faisons pas de bruit... Nous ne causons pas de scandale, que je sache.

M. MAFFLU. — Evidemment.

Mme NÉRISSE. — Alors.

M. MAFFLU. — Mon Dieu, madame, vous allez me comprendre... Je suis certain que vous êtes parfaitement estimable et qu'il en est de même pour toutes ces dames, mais j'ai dû convenir qu'un immeuble est, dans une certaine mesure, déprécié par la présence de gens qui travaillent... Surtout, si ce sont des dames et, encore plus, si ce sont des dames qui composent des livres, ou qui font un journal... et encore, encore plus, lorsque ce journal s'appelle *la Femme libre.* Les gens qui ne savent pas se font, sur ce titre, des idées, des idées... Oh! je suis le premier à reconnaître que ce sont des idées fausses... Mais enfin... mais enfin... il y a la question de la valeur de l'immeuble, n'est-ce pas... (Rire.)

Mme NÉRISSE. — La vue des femmes qui travaillent pour gagner leur vie offusque ces gens-là...

M. MAFFLU. — Vous avez trouvé le mot... Une femme qui travaille est toujours un peu déclassée... Vous comprenez bien ce que je dis là: ce n'est pas pour vous être désagréable...

Mme NÉRISSE. — ... Mais vos futurs locataires ne veulent pas que leurs jeunes demoiselles aient cet exemple sous les yeux...

M. MAFFLU. — Non... ils ne le veulent pas... Et puis, le voisinage des personnes indépendantes les inquiète... Moi, vous savez, moi, à la rigueur, je passerais là-dessus... Seulement — vous ne vous en rendez pas compte, et c'est tout naturel — des femmes qui n'ont besoin de personne, qui ont la prétention de n'avoir besoin de personne, c'est en dehors des idées aceptées... C'est un peu excentrique, un peu révolutionnaire... Vous ne vous en doutez pas, mais vous êtes des êtres nouveaux, exceptionnels... des phénomènes...

Mme NÉRISSE. — Il n'en manque pas, des femmes qui travaillent, cependant.

M. MAFFLU. — Des ouvrières?... Oh! les ouvrières, ça nous est égal...

Mme NÉRISSE. — Si vous avez des enfants, ils ont des institutrices, des maîtresses de piano...

M. MAFFLU. — Celles-là... elles travaillent, c'est vrai. Seulement, elles travaillent pour moi, c'est tout différent... Mais vous... ce qui gêne ces dames — Mme Mafflu comme les autres — c'est que vous, vous êtes du même monde qu'elles. Moi, j'en reste à la vieille formule de mes pères: « La femme au foyer. »

Mme NÉRISSE. — Il y a des femmes qui n'en ont pas.

M. MAFFLU. — Elles ont tort...

Mme NÉRISSE. — Souvent, ce n'est pas leur faute. Où iront-elles? dans la rue?

M. MAFFLU. — Je reconnais... Je reconnais qu'il y a des nécessités... Seulement, on peut travailler, sans être féministe.

Mme NÉRISSE. — Savez-vous seulement ce que c'est que d'être féministe?

M. MAFFLU. — Vaguement. Là-dessus encore, on a, dans le monde où je vis, bien des idées fausses, je le reconnais... *La Femme libre... La Femme libre...* Mme Mafflu elle-même s'est demandé... enfin de quelle liberté... ou de quelles libertés au pluriel... vous comprenez, quelle liberté au singulier ou au pluriel — eh! eh! — il pouvait être question.

Mme NÉRISSE, riant. — Il faudra que vous me fassiez l'honneur de me présenter à Mme Mafflu... Elle doit être très intéressante... J'irai la voir...

M. MAFFLU. — C'est cela... Mais pas un mercredi, si vous voulez...

Mme NÉRISSE. — Parce que?

M. MAFFLU. — Parce que c'est son jour...

Mme NÉRISSE, gaiement. — Alors, il va falloir que j'y renonce, je ne suis libre que le mercredi, précisément.

M. MAFFLU. — J'aurais aimé qu'elle pût voir elle-même quelle personne distinguée vous êtes... Des amies à elle lui ont fait peur... Elles croyaient que

vous... enfin... elles comparaient les femmes féministes aux défenseurs féminins de la Commune... elles disaient que vous vous présenteriez même, peut-être, à la députation...

Mme NÉRISSE. — Vous y verriez un inconvénient...?

M. MAFFLU. — Oh! là-dessus, un de mes amis possède un argument sans réplique... « Que ces dames, a-t-il dit... que ces dames fassent d'abord leur service militaire. »

Mme NÉRISSE. — Vous lui répondrez que si l'homme fait la guerre, la femme fait le soldat, et qu'à ce métier-là on meurt aussi.

M. MAFFLU, après un effort de réflexion. — Je le lui dirai, mais il ne me comprendra pas.

Mme NÉRISSE. — Tant pis... Eh bien, je ne veux pas vous retenir plus longtemps, monsieur Mafflu.

M. MAFFLU. — Oh! madame, je serais resté à causer avec vous jusqu'à demain...

Mme NÉRISSE, riant. — Trop aimable, en vérité...

M. MAFFLU. — Alors, vous me pardonnez, n'est-ce pas...

Mlle NÉRISSE, le reconduisant. — Que ne vous pardonnerait-on pas?...

M. MAFFLU, se retournant. — Je...

Mme NÉRISSE. — Non... Non... Au revoir, monsieur.

M. MAFFLU. — Au revoir, madame... (Il sort.)

Mme NÉRISSE, à elle-même. — Il était vraiment impossible de se fâcher.

Entre Thérèse, avec une petite serviette de moleskine sous le bras. Elle est vêtue d'une toilette claire. Elle est très gaie et semble rajeunie.

Scène II

Mme NERISSE, THERESE, puis LE GARÇON DE BUREAU

THÉRÈSE. — Bonjour, madame! Je vous demande pardon, je suis en retard. C'est parce que j'ai rencontré M. Féliat, le frère de mon parrain.

Mme NÉRISSE. — Mme Guéret se porte bien?

THÉRÈSE. — Très bien.

Mme NÉRISSE. — M. Guéret s'habitue à sa situation?

THÉRÈSE. — A merveille.

Mme NÉRISSE. — Mme Guéret aussi?

THÉRÈSE. — Elle est très heureuse, paraît-il.

Mme NÉRISSE. — Allons, tant mieux... Voici la lettre de M. Nérisse à l'éditeur.

THÉRÈSE. — Oh! merci, madame.

Mme NÉRISSE. — Vous êtes-vous informée de l'heure à laquelle vous pourriez le voir?

THÉRÈSE. — Demain à deux heures... Vous me permettez d'y aller, madame?

Mme NÉRISSE. — Bien entendu.

THÉRÈSE. — Merci.

Mme NÉRISSE. — Vous ne lisez pas votre lettre? Vous n'avez pas vu qu'elle était ouverte?

THÉRÈSE. — Je vais la fermer.

Mme NÉRISSE. — Lisez-la.

THÉRÈSE. — Vraiment?

Mme NÉRISSE. — Mais oui...

THÉRÈSE, lisant. — ... Oh! c'est trop... M. Nérisse me flatte... Oh! c'est trop aimable... Et la fin... Je suis certaine, avec cette lettre-là, que mon manuscrit sera lu... M. Nérisse me rend un grand service... Vous lui direz combien je lui suis reconnaissante... de tout mon cœur.

Mme NÉRISSE, un peu froide. — Oui... (Se reprenant.) Je le lui dirai. Mais, je ne dois pas vous laisser ignorer que c'est moi qui ai dicté cette lettre à la dactylographe... En somme, M. Nérisse n'a fait que la signer. (Elle sonne.)

THÉRÈSE. — Alors, c'est vous que je remercie une fois de plus.

Mme NÉRISSE, au garçon de bureau. — J'attends M. Cazarès...

LE GARÇON. — Monsieur?

Mme NÉRISSE. — Notre ancien rédacteur, M. Cazarès... vous le connaissez bien?

LE GARÇON. — Oui, oui, oui, madame.

Mme NÉRISSE. — Il va venir avec un autre monsieur. Vous les ferez entrer tout de suite là, chez M. Nérisse, et vous me préviendrez.

LE GARÇON. — Oui, madame.

Pendant ce qui précède, Thérèse a ôté son chapeau et l'a placé dans une armoire. Elle a ensuite ouvert un carton vert, et y a déposé ses gants, puis sa voilette qu'elle a pliée soigneusement, et la lettre de M. Nérisse. Elle a pris un petit miroir, s'y est regardée, et l'a replacé. Enfin, elle ferme le carton.

Mme NÉRISSE. — C'est un nouveau commanditaire que nous amène M. Cazarès... Nous allons transformer la revue. Je vous conterai cela tantôt... (D'un autre ton.) Dites-moi, que s'est-il passé exactement entre M. Cazarès et vous?

THÉRÈSE, sans trouble. — Mais rien, madame.

Mme NÉRISSE. — Est-ce qu'il n'est pas un peu amoureux de vous?

THÈRÈSE, riant. — Je n'en sais rien. En tout cas, il ne me l'a jamais dit...

Mme NÉRISSE. — Vous n'avez jamais eu à vous plaindre de lui?

THÉRÈSE. — Jamais.

Mme NÉRISSE. — Et de M. Nérisse?

THÉRÈSE, sérieuse. — De M. Nérisse?... Je ne comprends pas...

Mme NÉRISSE. — Mais si... Enfin, il ne vous a jamais fait la cour...?

THÉRÈSE, froissée. — Mais, madame...

Mme NÈRISSE, la regardant, puis lui prenant affectueusement les mains. — Je vous demande pardon, mon enfant. Je sais que vous êtes une honnête fille... Il ne faut pas faire attention à ce que je dis... Je traverse une mauvaise période... Il me semble que M. Nérisse n'a plus pour moi la même affection.

THÉRÈSE. — Ce sont des idées, je vous assure.

Mme NÉRISSE. — N'est-ce pas?... Je suis un peu toquée... J'ai tant d'ennuis avec la Revue en ce moment... Nous ne marchons pas... Oui... Nous allons faire une nouvelle tentative... Je crois que ce sera le succès, cette fois, vous verrez... (Un temps.) Mon Dieu... Est-ce qu'il ne m'a pas appelée?... Je suis certaine que cet imbécile de garçon aura oublié de lui faire du feu... Et il n'en demanderait pas... Il est comme un grand enfant. (Elle va vers la porte du bureau vous savez... la doctoresse... Mademoiselle... (Paraît Mlle Grégoire, qui a retiré son chapeau.) Voici mademoiselle Thérèse dont je vous ai parlé. Elle va vous mettre au courant en quelques mots... Je reviens tout de suite et vous présenterai à vos collègues... Excusez-moi, n'est-ce pas?

Elle sort par la gauche.

Scène III

THERESE, Mlle GREGOIRE, puis Mlle DE MEURIOT

THÉRÈSE, très aimable. — Je ne sais pas bien, mademoiselle, comment je pourrai vous mettre au cou-

rant, comme dit Mme Nérisse... vous connaissez notre revue?

Mlle Grégoire. — Non, mademoiselle.

Thérèse. — Vous ne connaissez pas *la Femme libre*!

Mlle Grégoire. — Si, si... Mais de nom seulement.

Thérèse. — Tenez, tenez, en voici un numéro... Deux parties, vous voyez, deux parties bien distinctes, ici, la doctrine; là, les élégances. C'est une idée de M. Nérisse.

Mlle Grégoire. — « Le vote des femmes »...

Thérèse. — « Le vote des femmes... L'éternelle esclave... » Et, à la suite, les choses plus légères...

Mlle Grégoire. — Les frivolités.

Thérèse. — Les frivolités... Le roman... La chronique de la beauté...

Mlle Grégoire, lisant sur la couverture et riant. — La causerie du docteur.

Thérèse, confuse et gaie. — Oh! je vous demande pardon, mademoiselle. Mais ce n'est pas moi qui ai prononcé la première le mot de frivolité.

Mlle Grégoire, riant aussi. — Ne vous excusez pas, mademoiselle, je vous en prie... Et après la « Causerie du docteur »?

Thérèse. — La « Chronique de la beauté » et le « Courrier des moissonneuses ».

Mlle Grégoire. — Le « Courirer des moissonneuses »?

Thérèse. — Oui... C'est entre les abonnées réelles ou supposées un échange de recettes culinaires, de petits secrets d'hygiène, de coquetterie.

Mlle Grégoire. — Très bien...

Thérèse. — C'est la partie la plus lue, je suis forcée de le reconnaître...

Mlle Grégoire. — Et cela ne me surprend pas.

Thérèse, riant. — Hélas! Je dois bien l'avouer: j'ai peur que M. Nérisse n'ait pas tout à fait réussi, et que chacune ne voie que ce qui lui déplaît dans le compartiment d'à côté. Nous avons ici, parmi nos rédactrices intermittentes, une sectaire, Caroline Legrand... Si vous l'entendiez parler du *Lait virginal* et des *Perles orientales*...

Mlle Grégoire. — Elle écume...

Thérèse. — Elle en est touchante. C'est une espèce de sainte laïque à la fois féroce et tendre, ridicule si vous voulez, mais charmante, généreuse à la folie, naïve à se faire rouler par toutes les canailles, et adorer par tous les braves gens.

Mlle Grégoire. — J'aurai affaire à elle?

Thérèse. — Rarement... C'est Mlle de Meuriot qui vous donnera des indications pour vos travaux. Si bonne que soit Caroline Legrand, vous ne perdrez pas au change... Mlle de Meuriot, c'est une Caroline Legrand qui a été jolie et qui l'est encore, sous ses cheveux blancs... C'est le dévouement, l'indulgence et la tendresse... Elle a consacré sa vie à se sacrifier... Elle est ma grande amie... Je n'ai qu'elle.

Mlle Grégoire, en regardant la revue. — Mais je m'aperçois... vous n'avez que des gentilshommes parmi vos rédacteurs... Gabriel de... Camille de... Claude de... René de... Marcel de...

Thérèse. — Tiens, c'est vrai!... Je n'avais pas remarqué. Ce sont les pseudonymes de nos collaboratrices.

Mlle Grégoire. — Tous masculins...

Thérèse. — Oui. Tout de même, ça inspire encore plus de confiance pour les choses sérieuses. Mais vous remarquerez que les prénoms sont à deux fins. Camille, René, Gabriel...

Mlle Grégoire. — Un seul nom de femme: vicomtesse de Renneville.

Thérèse. — Oui... pour la mode. C'est le pseudonyme de M. Nérisse.

Mlle Grégoire. — C'est tout naturel.

Entre par le fond Mlle de Meuriot, portant un paquet de lettres.

Mlle de Meuriot. — Voici le courrier, Thérèse.

Thérèse. — C'est Mlle de Meuriot... (Présentant.) Notre nouvelle collaboratrice.

Mlle de Meuriot. — Soyez la bienvenue, mademoiselle.

La porte de gauche s'ouvre. Mme Nérisse paraît de dos. Elle continue de répondre à M. Nérisse, qu'on ne voit pas.

Mme Nérisse. — Oui, mon chéri... oui, mon chéri...

Mlle Baron. Thérèse.

Scène V. — Mlle Baron : « ... *Je v*

oui, mon chéri. (Mlle Grégoire, un peu surprise, a regardé Mme Nérisse... Mlle de Meuriot et Thérèse tournant la tête pour ne pas rire. Enfin, Mme Nérisse ferme la porte sans s'être aperçue de rien, et descend en scène. A Mlle Grégoire.) Venez, mon enfant, venez, je vais vous présenter à ces dames de la rédaction... (A Mlle de Meuriot.) Ah! vous avez le courrier... Ouvrez-le avec Thérèse, voulez-vous?

Mlle de Meuriot. — Oui, madame...

Mme Nérisse, sur le pas de la porte de droite, à Mlle Grégoire. — Passez, passez, je vous en prie. (Elles sortent.)

Scène IV

THERESE, Mlle de MEURIOT

Mlle de Meuriot, souriant. — Je crois qu'elle avait envie de rire, la nouvelle! Elle est gentille.

Thérèse. — Oui, elle a l'air très brave.

Mlle de Meuriot. — Installons-nous.

Elle s'assied à un bureau. Thérèse à côté d'elle, au bout du même bureau. Pendant tout ce qui suit, Thérèse ouvre les enveloppes à l'aide d'un canif et les passe à Mlle de Meuriot qui en sort les lettres, les parcourt, et en fait trois ou quatre petits tas.

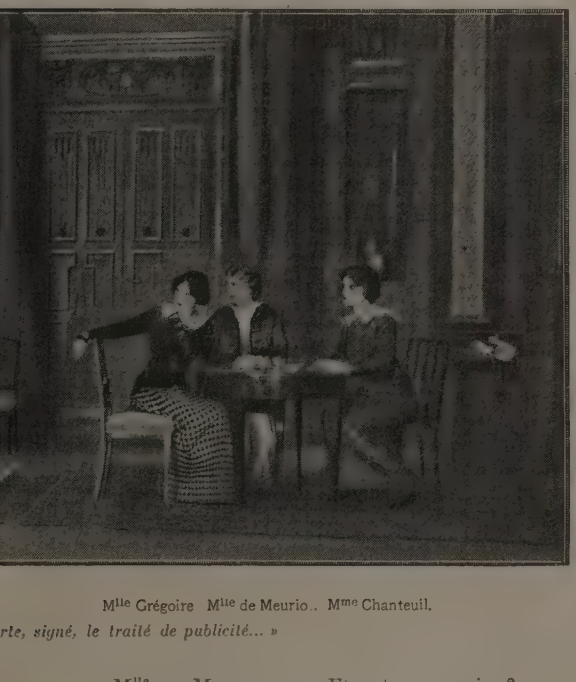
THÉRÈSE. — Voilà.

Mlle DE MEURIOT, tout en travaillant. — Et vous... Comment êtes-vous, ce matin? (La regardant dans les yeux et la menaçant gentiment du doigt.) Vous êtes fatiguée... Vous avez encore travaillé tard cette nuit, petite fille?

THÉRÈSE. — J'ai voulu finir de copier mon manuscrit... La copie m'a pris très longtemps parce que je l'ai faite en belle petite ronde, comme une vraie copiste.

Mlle DE MEURIOT, grave. — Il ne faut pas tomber malade, Thérèse.

THÉRÈSE. — Que vous êtes bonne, mademoiselle, et que j'ai de la chance de vous avoir rencontrée... Ma grande amie!... Si je ne vous avais pas, comme je serais malheureuse!...



Mlle Grégoire Mlle de Meurio.. Mme Chanteuil.

rte, signé, le traité de publicité... »

Mlle DE MEURIOT. — Et votre marraine?

THÉRÈSE. — Je n'étais pas heureuse chez ma marraine. Elle avait pour moi une antipathie qu'elle ne réussissait pas à cacher et qui a fini par se manifester avec éclat. Lorsqu'elle a vu que, malgré ses observations, j'allais la quitter cependant, la veille du jour fixé pour notre séparation, elle a perdu tout contrôle d'elle-même et m'a fait la scène la plus violente à laquelle mon parrain, pourtant si bon, a pris une part inattendue, comme si mon acte d'indépendance était une injure pour eux... Il y en a un courrier, aujourd'hui!

Mlle DE MEURIOT. — C'est l'échéance des abonnements.

THÉRÈSE. — Ah! c'est cela... (Reprenant.) De sorte que nous nous sommes quittés, non pas en ennemis, mais séparés, très séparés. Nous échangeons maintenant de courtes lettres à la fois affectueuses et glaciales... Oui, sans vous, je serais bien seule.

Mlle DE MEURIOT. — Pas plus que moi!

THÉRÈSE. — J'ai maintenant quelqu'un à qui je puis me confier, raconter mes chagrins... Ça encore, on trouve des gens pour vous écouter et vous plaindre... ce qui est plus rare, c'est quelqu'un à qui on peut dire ses rêves les plus fous, avec la certitude qu'ils ne seront pas tournés en dérision... C'est ça, la vraie confiance... (Elle arrête son travail pour dire ce qui suit.) Oser penser tout haut devant une autre et savoir qu'on peut lui montrer ses dieux secrets sans les exposer aux blasphèmes... Que c'est bon à vous, d'être ce quelqu'un là, et de m'aimer un peu...

Elle reprend son travail.

Mlle DE MEURIOT. — Ce n'est pas un peu, mais beaucoup que je vous aime. Et je vous aime, parce que vous êtes vaillante, parce que vous foncez crânement sur l'obstacle, comme un jeune petit chevreau... parce que vous avez un regard droit et clair... et que vous méritez l'éloge que, je ne sais plus qui, considérait comme le plus rare, *vous êtes vraie.*

THÉRÈSE, qui ne peut réussir à ouvrir au canif l'enveloppe qu'elle tient. — Voulez-vous me passer les ciseaux?... Merci... (En coupant le bord de l'enveloppe.) Je pourrais être tout cela qu'il ne m'en aurait servi de rien, si vous n'aviez pas été là pour vous en apercevoir.

Mlle DE MEURIOT. — Croyez-vous qu'en vous aimant je ne reçoive pas plus que je ne donne? Depuis que j'ai quitté ma famille dévote et titrée, j'ai été toute seule. Toute seule, pendant près de quarante ans. Vous aimer! Je suis bien égoïste, en vous aimant... J'ai été si rarement favorisée de pareilles aubaines.

THÉRÈSE. — Vous vous êtes dévouée aux autres femmes. Vous en avez tant réconforté! Vous avez fait tant de bien!

Mlle DE MEURIOT, classant ses lettres. — Encore une qui ne renouvelle pas...

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que va dire Mme Nérisse! (Reprenant.) Voyez-vous, mademoiselle, ce n'est pas seulement de gloire que je suis avide, oh! j'ai un grand orgueil et une folle ambition... je voudrais que, parce que j'aurai vécu, il y ait un peu moins de souffrance sur la terre... Voilà ce que je ne puis dire qu'à vous.

Mlle DE MEURIOT. — Thérèse à l'âme ardente!

THÉRÈSE. — Oui, Thérèse à l'âme ardente!... Vous m'avez donné ce surnom et je crois le mériter. Voilà le livre des abonnés... Comme Guyau, j'ai plus de larmes qu'il ne m'en faut pour mes propres souffrances; alors je voudrais donner aux autres tout ce que j'ai de trop, et non seulement des larmes, mais des consolations, mais des forces dont je n'ai pas l'emploi pour moi-même... Vous me comprenez?

Mlle DE MEURIOT. — Si je vous comprends! Je crois me voir revivre. (Avec mélancolie.) Puissiez-vous... Mais je porte en moi des morts très anciens dont il ne faut pas troubler la paix... Je ne veux pas inquiéter votre confiance... Et puis, des existences comme la mienne sont peut-être nécessaires à la réalisation d'existences plus belles... Gardez votre beau rêve... (Un silence.) Quand je pense qu'au lieu d'être une vieille fille je pourrais être la mère d'une enfant comme vous!

THÉRÈSE, se penchant vers elle et l'embrassant dans les cheveux. — Vous n'allez pas pleurer?

Mlle DE MEURIOT, une larme à l'œil et un sourire aux lèvres. — Mais non... Et quand je pense aussi qu'il y a quelque part un jeune nigaud que vous aimiez.

THÉRÈSE, souriant. — Il faudra qu'un jour je vous raconte un tas de choses au sujet de René.

Mlle DE MEURIOT. — Vous l'avez revu?

THÉRÈSE. — Oui.

Mlle DE MEURIOT. — Mais, vous deviez ne plus vous revoir.

THÉRÈSE, avec un sourire jeune et mutin. — Eh oui! nous devions ne plus nous revoir... On dit cela. Et puis, on se revoit tout de même... Je n'aurais peut-être jamais revu le René veule et lamentable que j'ai eu devant moi le soir de *Barberine*... Seulement, vous ne savez pas ce qu'il a fait, le petit jeune homme? Vous ne le savez pas?

Mlle DE MEURIOT. — Mais non.

THÉRÈSE. — Je le sais bien que vous ne le savez pas... Mais je veux me donner plus longtemps le plaisir de vous le dire... Eh bien, il a changé, il est devenu un autre... Oh! il n'est pas encore un monstre d'énergie, mais il n'est plus le petit bourgeois pitoyable qui, à vingt-cinq ans, attend encore la becquée de ses parents.

Mlle DE MEURIOT. — Comment s'est-il ainsi amélioré?

THÉRÈSE. — Vous allez me forcer à rougir.

Mlle DE MEURIOT. — Parce qu'il vous aime?

THÉRÈSE. — Je crois que c'est pour cela... Voilà... il a voulu me revoir, il m'a attendue à la sortie de mon travail, comme si j'étais une petite modiste. Et puis, il est revenu, et revenu encore. Pendant tout le trajet d'ici à chez moi, nous bavardions, nous bavardions, plus que nous ne l'avions jamais fait, et je me suis aperçue avec plaisir que sa faiblesse de volonté était surtout le résultat du despotisme de ses parents... Puis il y a eu une catastrophe... (Elle rit.) Une heureuse catastrophe! Son père lui a intimé l'ordre de me fuir, le menaçant, s'il n'obéissait pas, de lui couper les vivres... Alors... Savez-vous ce qu'il a fait, mon cher René? Il a renvoyé à ses parents la mensualité qu'il venait d'en recevoir, et il y a joint une jolie petite lettre, respectueuse et nette... Puis il a quitté son étude d'avoué, et il est entré à des appointements dérisoires dans une maison de phosphates, et, là, il a travaillé; (Riant.) il a fait du zèle au grand scandale de ses collègues... Puis il s'est intéressé à ce qu'il faisait, il a étudié, ses patrons s'en sont aperçus, l'ont pris en considération, et, maintenant, on vient de l'envoyer en Tunisie. Voilà ce qu'il a fait, le bon petit jeune homme, pour l'amour de moi, tout simplement... Vous croyez que ça ne mérite pas qu'on l'aime un peu... Dites?

Mlle DE MEURIOT. — Si... Mais, s'il est en Tunisie?

THÉRÈSE. — Il en reviendra...

Mlle DE MEURIOT. — Et à quand le mariage?

THÉRÈSE. — Il sait que ses parents le laisseront libre dès qu'il se sera fait une situation... Nous attendrons.

Entre le garçon de bureau avec sept ou huit rouleaux dans les bras.

LE GARÇON DE BUREAU. — Voilà les manuscrits de ce matin.

Mlle DE MEURIOT. — Mettez-les avec les autres.

LE GARÇON DE BUREAU. — Il y en a une qui voudrait absolument remettre le sien à vous-même. Elle disait que c'était très précieux. Il est dans le tas.

Mlle DE MEURIOT. — Bien.

LE GARÇON DE BUREAU. — Voici Mlle Caroline Legrand. J'entends son pas.

Il va ouvrir la porte, s'efface pour laisser entrer Caroline Legrand et sort. Caroline Legrand est vêtue d'une longue redingote tailleur marron et d'un gilet blanc, avec une cravate jaune citron.

Scène V

Mlle DE MEURIOT, CAROLINE LEGRAND, THERESE, puis Mme NERISSE, Mlle GREGOIRE, Mme CHANTEUIL, LA PETITE BARON.

CAROLINE LEGRAND. — Bonjour, Meuriot.

Mlle DE MEURIOT. — Bonjour, Caroline Legrand.

Poignée de main.

CAROLINE LEGRAND. — Eh bien, il paraît qu'il y a du nouveau, ici?

Mlle DE MEURIOT. — Je le crois, mais je ne sais rien de précis.

CAROLINE LEGRAND. — La Revue ne marche pas? Le mariage de la carpe et du lapin n'aura pas réussi cette fois encore. Et même le trentième article de Mme Nérisse sur le divorce à la volonté d'un seul n'aura pas soulevé l'enthousiasme des populations. Tout en laissant prêcher l'union libre, en réalité elle n'a créé la Revue que parce qu'elle a cru obtenir par son aide la réforme qui lui permettrait d'épouser son chéri...

THÉRÈSE. — Mademoiselle Legrand, j'ai à vous dire une nouvelle qui vous fera plaisir.

CAROLINE LEGRAND. — Tous les hommes sont morts?

THÉRÈSE. — Non, mais j'ai appris que, dans une petite ville, on allait créer un syndicat d'ouvrières.

CAROLINE LEGRAND. — Ça ne réussira pas. Les femmes sont encore trop bêtes.

THÉRÈSE. — On vient d'y ouvrir un atelier, et le travail qui, dans d'autres maisons est fait par des hommes, le sera par des femmes.

CAROLINE LEGRAND. — Tant mieux. Une ouvrière de plus, c'est une esclave de moins.

Mlle DE MEURIOT. — En êtes-vous bien certaine?

CAROLINE LEGRAND. — Oh! Comprenez-moi bien. Ecoutez ce que je vais vous dire: il viendra un temps où l'humanité aura autant de honte d'avoir fait travailler les femmes, qu'elle peut avoir honte aujourd'hui d'avoir jadis organisé l'esclavage... Mais en attendant...

THÉRÈSE. — Le patron a un peu peur des conséquences.

CAROLINE LEGRAND. — Il a raison. Il faut s'attendre à une révolte féroce de l'homme devant cette concurrente à meilleur marché. Je vous prédis une nouvelle forme de la guerre des sexes. La lutte pour le pain. L'homme se défendra avec toute sa force et toute sa cruauté. On verra des choses qui ne seront pas des galanteries, je vous en réponds!

Entre Mme Nérisse.

Mme NÉRISSE. — Ah! bonjour, Legrand, je suis contente de vous rencontrer. Je voulais vous demander votre avis sur une idée qui m'est venue. Je pense à ouvrir, dans *la Femme libre*, une campagne pour la constitution d'une ligue de femmes élégantes...

CAROLINE LEGRAND. — Et les autres?

Mme NÉRISSE. — ...De femmes élégantes et autres qui s'engageraient à ne plus porter à leurs chapeaux des ornements formés d'ailes ou de corps entiers de petits oiseaux,... afin de protester contre le massacre de ces admirables créatures.

CAROLINE LEGRAND. — Ce n'est plus *la Femme libre*, c'est l'oiseau libre, alors?

Mme NÉRISSE. — Vous n'êtes pas sérieuse.

CAROLINE LEGRAND. — Faites donc plutôt une ligue pour supprimer le chapeau tout entier, afin

de protester contre la misère des femmes qui en ont cousu la paille au rabais et tissé les rubans à des prix de famine. Moi, je m'attendrirai sur le sort des moineaux quand on pourra ne plus pleurer sur celui des ouvrières.

Mme NÉRISSE. — Mais le voilà l'article à faire!...

CAROLINE LEGRAND. — Parbleu!...

Mme NÉRISSE. — Sous forme de lettre à un député (il vaut mieux que ce soit à un homme, puisque nous lui donnons tort) qui veut fonder la ligue en question... Et rivez-lui son clou... en terminant par votre phrase sur les moineaux... Voulez-vous?

CAROLINE LEGRAND. — A la bonne heure! Au moins, vous ne tenez pas à vos opinions. C'est tant mieux, lorsqu'elles sont mauvaises... Je vais l'écrire, votre papier...

Mme NÉRISSE. — Allez, et envoyez-moi Mlle Grégoire et Mme Chanteuil qui vous gêneraient, d'abord, et avec qui nous avons à travailler ici.

CAROLINE LEGRAND. — Côté Lait virginal. Entendu. (Elle sort par la droite.)

Mme NÉRISSE. — Elle est un peu toquée, mais elle a quelquefois d'excellentes idées...

Entre le garçon de bureau.

LE GARÇON DE BUREAU, à Mme Nérisse. — Ces messieurs sont là. M. Cazarès et un autre monsieur.

Mme NÉRISSE. — Chez M. Nérisse?

LE GARÇON DE BUREAU. — Oui, madame.

Mme NÉRISSE. — Bien, j'y vais. (Le garçon sort. Aux rédactrices.) Distribuez-vous la besogne... (A Mlle Grégoire et Mme Chanteuil qui entrent.) Allons, mesdames, au travail, au travail! Elle sort par la gauche.

Mlle DE MEURIOT. — Installons-nous. (Elle s'assied. Ce qui suit pendant que les autres prennent leur place autour de la table. Prenant une première lettre.) Ça, c'est pour la publicité. La petite Baron n'est pas là?

THÉRÈSE. — Elle bat le pavé de Paris pour tâcher de dénicher quelque annonce, la pauvre!

Mme CHANTEUIL. — Quel métier: courtier de publicité pour une revue que les trois quarts de gens ne connaissent pas! J'en ai encore la petite mort en me rappelant ce qu'il m'a fallu endurer quand j'ai passé par là...

THÉRÈSE. — Et la petite Baron qui est si timide n'y réussit guère.

Mlle DE MEURIOT. — Elle n'a gagné que cinquante francs le mois dernier.

Mlle GRÉGOIRE. — Je la connais. Je l'ai rencontrée. Elle m'a dit qu'elle avait bon espoir. Elle a rendez-vous avec le gérant de l'institut de Jouvence.

Mme CHANTEUIL. — Et elle a bon espoir...

Mlle GRÉGOIRE. — C'est une maison qui, paraît-il, donne de grosses affaires.

Mme CHANTEUIL, grave. — Aux jeunes courtières... Oui, mais à quel prix... Je n'ai plus voulu y retourner... Oh! celui-là!...

Mlle DE MEURIOT. — Pauvre petite!... Allons!

Elle commence le triage des lettres.

THÉRÈSE, comme à elle-même. — ...Notre titre *la Femme libre* m'apparaît d'une ironie atroce!

Mlle DE MEURIOT, une lettre à la main. — Oh! Chanteuil, qu'est-ce que vous avez fait! En voici une qui est furieuse... Elle vous a demandé de lui donner par la voie du journal un renseignement. Vous aviez à lui dire qu'elle se trompait. Elle avait le pseudonyme de *Toujours jeune*, vous imprimez froidement *Toujours jeune c'est une erreur*. Elle croit que vous l'avez fait avec intention. Il faudra lui écrire une longue lettre personnelle.

Mme CHANTEUIL. — Oui, mademoiselle.

Mlle DE MEURIOT. — « Petites questions de sentiment ». C'est pour vous, Thérèse. (Lisant.) « Je suis désolée de vieillir, etc., etc. » Répondez... « Pourquoi cette tristesse... »

THÉRÈSE. — ...Les cheveux blancs sont une couronne... (Elle écrit quelques mots au crayon sur la lettre que lui a passée Mlle de Meuriot.)

Mlle DE MEURIOT. — « Influences astrales... » Qui est-ce, les influences astrales?

Mme CHANTEUIL. — Moi.

Mlle DE MEURIOT. — En voilà deux, trois... Une sans mandat-poste: au panier. Et n'oubliez pas qu'il ne leur faut leur prédire que du bonheur... avec de légères difficultés pour leur donner, en plus, l'orgueil de la victoire... Et ne leur trouver que des qualités, avec quelques vices aimables, et les défauts dont on aime à se vanter. (Continuant à lire.) « Pour utiliser les blancs d'œufs, pour ôter l'acidité à l'oseille... pour enlever les taches d'encre... » C'est pour vous, docteur.

Mlle GRÉGOIRE. — Oui... Je ne me doutais pas de cela en prenant mes inscriptions.

Mlle DE MEURIOT, continuant. — « Grossir de poitrine ». C'est encore pour vous. Que veut-elle, celle-là? Quatre pages... Ah! voilà! « faire maigrir et diminuer les hanches n'ayant que cette partie du corps trop grosse ». Conseils du docteur.

Elle donne la lettre à Mlle Grégoire ainsi que les suivantes.

Mlle GRÉGOIRE. — Savon iodé...

Mlle DE MEURIOT. — Pas du tout. Le savon sylphide...

Mlle GRÉGOIRE. — C'est la même chose, je crois.

Mlle DE MEURIOT. — Je sais bien, mais c'est à cause de la remise... (Continuant.) « Le nez rouge ».

Mlle GRÉGOIRE. — Jus de citron.

Mlle DE MEURIOT. — « Duvets superflus... » Indiquez la pâte qui nous donne des annonces, ne vous trompez pas... « Points noirs sur le menton... Atténuer une cernure des yeux exagérée... »

Mlle GRÉGOIRE. — Il n'y a pas de spécialité?

Mme CHANTEUIL. — Dites-lui de se coucher de bonne heure et toute seule.

Mlle DE MEURIOT. — C'est trop simple. Elle n'y croirait pas. Inventez quelque chose... (Continuant à lire.) « Les raffermir sans les grossir... » C'est encore pour vous... Et tout le reste, je crois: « Blanchir les dents, blondir les cheveux... Donner de la consistance au buste. »

Mme CHANTEUIL. — Très demandé.

Mlle DE MEURIOT. — « Agrandir les yeux... effacer les rides et les doubles mentons. Un teint clair... Ne pas vieillir... » Voilà... C'est tout... Encore une qui veut des bras blancs... Tout y passe... Pauvres femmes.

Mlle GRÉGOIRE. — Tout cela, pour plaire à l'homme!

Mme CHANTEUIL. — Pour lui donner plus de plaisir qu'une autre et mériter ainsi d'être nourrie, logée et entretenue par lui...

Mlle GRÉGOIRE. — Entretenue, c'est le mot.

Entre la petite Baron, toute mince dans une pauvre robe noire.

Mlle DE MEURIOT. — Ah! voilà la petite Baron... Eh bien?

LA PETITE BARON, lamentable. — Il n'y a personne à l'administration. Je vous apporte signé le traité de publicité de l'institut de Jouvence... J'ai maintenant à aller à l'imprimerie... Voilà... Au revoir, mesdames. (Un silence.)

Mlle DE MEURIOT, d'une voix blanche. — Au revoir, mon enfant.

Elles la regardent tristement s'en aller. Long silence. Quand elle est partie.

THÉRÈSE, avec une grande émotion. — Pauvre, pauvre petite.

Mme DE MEURIOT, de même, lentement. — Elle a peut-être chez elle quelqu'un qui a faim.

L'une répond par un « ouf » à voix basse, l'autre par un soupir. Mlle Grégoire et Mme Chanteuil se lèvent en prenant leurs papiers.

Mlle GRÉGOIRE. — Allons rédiger la « Causerie du docteur ».

Mme CHANTEUIL. — Et le « Courrier des moissonneuses ».

Elles sortent par la droite. Thérèse réfléchit profondément, les deux poings sous le menton. M. Nérisse entre par la gauche.

NÉRISSE, aux personnes qui sont dans la pièce voisine, d'un ton un peu irrité. — Mettez-vous d'accord. Moi, je vous ai tout dit... Je m'en désintéresse... Quand votre projet sera prêt, vous me le donnerez... (Il ferme la porte. Thérèse, en l'entendant, a pris ses papiers et se dirige vers la porte de droite. M. Nérisse l'appelle.) Mademoiselle.

THÉRÈSE. — Monsieur...

NÉRISSE. — Ecoutez. J'ai quelque chose à vous dire. (Elle revient en scène.)

Scène VI

NERISSE, THERESE

NÉRISSE. — Mme Nérisse vous a remis ma lettre pour votre éditeur?

THÉRÈSE. — Oui, monsieur, et je vous demande pardon de ne pas vous avoir encore remercié.

NÉRISSE. — Il n'y a pas de quoi, je vous assure.

THÉRÈSE. — Mais si...

NÉRISSE. — Mais non!

THÉRÈSE. — Si! Si! Cette lettre peut me rendre le plus grand service... Je suis certaine que je serai accueillie d'une tout autre manière que si je m'étais présentée sans aucune introduction.

NÉRISSE. — Mais je puis vous en donner tant que vous voudrez des lettres semblables.

THÉRÈSE, froide. — Je vous remercie.

NÉRISSE. — Vous refusez?

THÉRÈSE. — Oui.

NÉRISSE. — Parce que?

THÉRÈSE. — Vous le savez bien.

NÉRISSE. — Vous en êtes encore à me garder rancune de... Cette rancune vous fait beaucoup de tort, je vous prie de le croire... Tenez... voici un exemple qui me vient tout à coup à l'esprit... Demain, Moranville, le directeur de la revue dont je vous ai parlé, doit venir me trouver à mon restaurant, après dîner... Je sais qu'il cherche des contes dans le genre de ceux que vous écrivez... Seulement, Moranville ne lit que les manuscrits des gens qu'il connaît — c'est sa manie — eh bien, j'hésite encore à vous proposer la chose la plus élémentaire entre confrères... de venir dîner avec moi, en l'attendant... J'hésite... Et vous voyez que j'ai raison... Vous vous méfiez de moi.

THÉRÈSE. — Mais non... J'accepte avec plaisir... si... enfin... Mme Nérisse sera avec vous, sans doute?

NÉRISSE, avec humeur. — Mme Nérisse, Mme Nérisse!... Je sors sans elle, croyez-le... Ne parlons plus de cela, puisque, en insistant, je ne ferais qu'augmenter votre défiance. (Avec un soupir.) Ah! c'est triste, bien triste, allez, ce malentendu, cette suspicion!... Tout est triste, tout est bête dans la vie! Il y a des moments où je suis dégoûté de tout et de moi-même... Je sens que je vieillis, que le succès s'éloigne de moi... Je perds mon temps, je me gaspille dans cette revue destinée à rester toujours ignorée... J'aurai gâché ma vie...

THÉRÈSE, pour dire quelque chose. — Ne dites pas cela...

NÉRISSE. — Si... Si... Il est peut-être encore temps, pour moi, de donner un vigoureux coup de barre, et de changer l'orientation de mes efforts... Mais je n'ai plus un mois à perdre. (Un silence, Thérèse ne sachant que répondre, et n'osant pas s'en aller.) Je suis si découragé... malheureux.

THÉRÈSE, de même. — Malheureux?

NÉRISSE. — Oui...

Nouveau silence. Mme Nérisse entre et regarde fixement Thérèse et M. Nérisse.

Scène VII

NERISSE, THERESE, Mme NERISSE

NÉRISSE. — Ils sont partis?

Mme NÉRISSE. — Oui.

NÉRISSE. — Vous êtes d'accord?

Mme NÉRISSE. — Oui, je dois aller les retrouver à la Banque à quatre heures. Mais, ils ont fait de la réduction des frais de rédaction une condition expresse.

NÉRISSE. — Et la périodicité?

Mme NÉRISSE. — Nous ne paraîtrons plus que tous les quinze jours. (Désignant la porte de droite.) Il faut que tu ailles les prévenir.

NÉRISSE. — Les appointements de Thérèse aussi seront réduits?

Mme NÉRISSE. — Il n'y a pas lieu de faire une exception.

NÉRISSE. — En effet... Cependant... cependant, je crois qu'on aurait pu obtenir pour elle quelques petites faveurs.

Mme NÉRISSE. — Je ne vois pas ce qui pourrait les justifier. Et toi?...

NÉRISSE. — N'en parlons plus...

Mme NÉRISSE. — C'est cela. (Il sort par la droite. A elle-même.) Nous allons bien voir.

Scène VIII

Mme NERISSE, THERESE

Mme NÉRISSE. — Je viens de revoir Cazarès, et pendant que M. Nérisse causait avec le commanditaire, il m'a parlé de vous. C'est un gentil garçon, vous savez, de très bonne famille... très sérieux... et à son aise... très à son aise.

THÉRÈSE, riant. — Vous avez l'air de m'offrir un parti.

Mme NÉRISSE. — Et que répondriez-vous, s'il m'avait chargée de vous demander votre main pour lui?

THÉRÈSE. — Je répondrais que je suis très honorée, mais que je ne la lui donne pas.

Mme NÉRISSE. — Que lui reprochez-vous?

THÉRÈSE. — Rien.

Mme NÉRISSE. — Alors?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas une raison pour l'épouser.

Mme NÉRISSE. — Vous êtes tout à fait décidée?

THÉRÈSE. — Tout à fait.

Mme NÉRISSE. — Je crois que vous avez tort. Je

le crois d'autant plus que cette demande en mariage se présente à un moment... à un moment... Enfin, vous jugerez après la communication que j'ai à vous faire comme directrice de *la Femme libre*. Voici... Vous n'êtes pas sans savoir que, malgré nos efforts communs, nous avons dû nous mettre à la recherche de commanditaires nouveaux. Nous en avons trouvé, mais il nous a fallu subir leurs exigences. Elles sont lourdes. Au premier rang, figure une importante réduction de nos dépenses. Au lieu de paraître deux fois par semaine, *la Femme libre* sera désormais hebdomadaire, et il a fallu accepter que les appointements des collaboratrices fussent réduits proportionnellement.

THÉRÈSE. — De combien?

Mme NÉRISSE. — En proportion, je vous dis... De moitié...

THÉRÈSE. — Je n'aurai plus assez pour vivre, même pauvrement.

Mme NÉRISSE. — C'est ce que j'ai fait observer. Mais le travail qui vous serait attribué n'étant plus tout à fait le même...

THÉRÈSE. — Mon travail ne serait plus le même?

Mme NÉRISSE. — Non. Il faudrait vous employer, le soir...

THÉRÈSE. — Le soir...?

Mme NÉRISSE. — Oui.

THÉRÈSE. — Mais alors, dans la journée, je serai libre?

Mme NÉRISSE. — Non. On vous demanderait de vous occuper de la partie commerciale de la publication, et, j'allais vous le dire, le soir, de vous employer à des travaux qui ne seraient pas purement littéraires, et plutôt d'un caractère administratif.

THÉRÈSE. — Si je comprends bien, on me demande d'accepter une diminution de salaire et une augmentation de travail.

Mme NÉRISSE. — Je vous transmets des offres: si elles ne vous conviennent pas, vous n'avez qu'à les repousser.

THÉRÈSE. — Oui, certes, je les repousse... Et vous direz à ceux qui me les ont faites qu'il leur faut un rude égoïsme pour oser proposer à des femmes un salaire qui ne leur laisse de choix qu'entre la misère et l'avilissement...

Mme NÉRISSE. — Voilà de bien grands mots, ma chère enfant. Et vous oubliez trop vite...

THÉRÈSE, s'attendrissant. — Oui, je vous demande pardon... Réfléchissez un peu, madame, et vous me comprendrez, et vous excuserez ma colère... Je ne sais plus ce que je dis, en effet... Ecoutez... Ecoutez... Oubliez ce que vous venez d'entendre. Je vais vous expliquer... La réduction d'appointements, je l'accepte... vous voyez. Je l'accepte... Je m'arrangerai... Je me priverai. Seulement, je ne puis pas accepter qu'on me prenne tout mon temps... Vous le savez, j'ai des œuvres en train. J'ai un grand travail auquel j'ai donné toute ma vie. Je vous en ai parlé... Vous savez tout cela... Vous savez que je ne supporte mon isolement et tout, qu'à force d'espérances... Si on me prend tout mon temps, c'est comme si l'on me tuait... C'est la vérité, je vous assure, madame, c'est comme si on me tuait... Je vous en supplie: obtenez qu'on me laisse mes soirées...

Mme NÉRISSE. — Ce n'est pas possible.

THÉRÈSE, se reprenant. — Alors, c'est bien... Je partirai à la fin du mois... c'est-à-dire demain.

Mme NÉRISSE. — Réfléchissez.

THÉRÈSE. — J'ai réfléchi. C'est un suicide qu'on me demande. Je n'y consens pas.

Mme NÉRISSE. — Je regrette, croyez-le bien... (Elle sonne. En attendant le garçon de bureau, elle regarde fixement Thérèse qui ne la voit pas. Au garçon de bureau qui paraît.) Allez me chercher une voiture... Avant, dites à M. Nérisse...

LE GARÇON DE BUREAU. — M. Nérisse vient de sortir, madame.

Mme NÉRISSE. — Vous en êtes sûr?

LE GARÇON DE BUREAU. — J'ai été lui chercher une auto...

Mme NÉRISSE. — C'est bon. Allez. (A Thérèse.) Je prendrai votre réponse ce soir. (Elle lui apporte deux volumes.) Si vous vous décidez à rester, vous me préparerez ces deux bibliographies.

Thérèse ne répond pas. Mme Nérisse sort par la gauche. Seule, Thérèse prend des papiers sur son bureau, les range avec rage. Elle prend un coupe-papier, le jette sur un bureau, puis marche dans la pièce avec la plus grande agitation. La porte de droite s'ouvre. Paraissent, en causant avec animation: Non!... Jamais!... C'est une indignité!... Je pars!... C'est monstrueux! Caroline Legrand, Mlle Grégoire et Mme Chanteuil. Mlle de Meuriot est seule calme.

Scène IX

THERESE, CAROLINE LEGRAND, Mlle GREGOIRE, Mme CHANTEUIL, Mlle DE MEURIOT.

Mlle GRÉGOIRE, dit dans le bruit. — Au revoir, mesdames! (Puis elle va au petit salon où on l'a vue entrer et, pendant ce qui suit, revient en mettant son chapeau et sort par le fond, sans qu'on fasse attention à elle.)

THÉRÈSE. — Eh bien, que pensez-vous de cela?

Mme CHANTEUIL et CAROLINE LEGRAND. — C'est une indignité!

Mlle DE MEURIOT. — Calmez-vous, je vous en prie. Thérèse, que comptez-vous faire?

THÉRÈSE. — Partir!

Mlle DE MEURIOT. — Vous devriez rester.

Mme CHANTEUIL. — Non, Thérèse! Vous avez raison! Toutes, nous partons toutes.

THÉRÈSE. — Dès demain... Dès ce soir!

Mlle DE MEURIOT. — Etes-vous certaine de trouver l'équivalent autre part?

THÉRÈSE. — Ce ne sera pas difficile.

Mlle DE MEURIOT. — Vous croyez.

THÉRÈSE. — Je le crois.

CAROLINE LEGRAND. — Je voudrais bien savoir où.

THÉRÈSE. — Il n'y a pas que cette Revue, à Paris.

Mlle DE MEURIOT. — Vous en connaissez beaucoup d'autres qui paient?

THÉRÈSE. — Une seule me suffira.

CAROLINE LEGRAND. — Et vous croyez que vous y trouverez, tout de go, une place vacante. Le nombre des candidates...

THÉRÈSE. — Je donnerai des leçons. J'ai mon brevet supérieur.

CAROLINE LEGRAND. — Un beau chopin.

Mlle DE MEURIOT. — Vous serez institutrice? Dans les familles, on donnait autrefois douze cents francs à une institutrice, aujourd'hui, c'est six cents, cinquante francs par mois, moins qu'à la cuisinière!... Et si vous acceptez d'être dame de compagnie...

THÉRÈSE. — Pourquoi pas femme de chambre?

CAROLINE LEGRAND. — Eh! Eh! Femme de chambre, voilà une idée. C'est le seul emploi qu'une fille de bourgeois, élevée comme les bourgeois élèvent leurs filles, peut être certaine de trouver et de remplir convenablement, si elle était sans orgueil.

THÉRÈSE. — Sans descendre jusque-là, je saurai me tirer d'affaire. Je trouverai, je courrai le cachet s'il le faut.

Mlle DE MEURIOT. — Mais vous ne voyez donc rien autour de vous! Il en passe cependant ici, des malheureuses aussi bien élevées que vous, aussi instruites, à la recherche d'un gagne-pain! Vous ne vous rappelez pas celles que vous avez vues?... Vous n'avez donc pas remarqué cette annonce d'une jeune fille à qui Caroline Legrand s'intéresse. Voilà trois mois que l'annonce paraît dans la revue, je vais vous la faire voir. (Caroline Legrand a pris un numéro de *la Femme libre* et le passe à Mlle de Meuriot.) La voilà. (Lisant.) *Jeune fille distinguée, ayant brevet supérieur, certificat d'aptitude pédagogique, musicienne, connaissant le dessin, l'anglais, la sténographie, demande leçons ou répétitions.* Je la connais, cette jeune fille. Elle me tient au courant de ses espoirs. Savez-vous ce qu'on lui offre? Elle a demandé deux francs dans une famille pour une heure de leçon de piano. On lui a ri au nez, parce qu'il y a un ancien premier prix du Conservatoire qui en donne pour ce prix-là... Elle en a trouvé à quinze sous. Enlevez de ces quinze sous le prix du voyage en métro ou de l'usure des bottines, le temps perdu en chemin et comptez.

CAROLINE LEGRAND. — Soyons justes. Elle a reçu des propositions de places équivoques à l'étranger, des lettres de vieux satyres et des invitations à poser pour des cinémas spéciaux.

Mlle DE MEURIOT. — Alors... Quoi?... Le théâtre... C'est tout naturel, vous pensez au théâtre...

THÉRÈSE. — S'il le faut!

CAROLINE LEGRAND. — S'il le faut! vous daignerez! pauvre petite!

Mlle DE MEURIOT. — Avez-vous moins de vingt et un ans et trois ans à passer au Conservatoire? Non. Avez-vous du génie? Non. Alors?

CAROLINE LEGRAND. — Avez-vous un amant riche qui puisse devenir un commanditaire?

Mlle DE MEURIOT. — Non. Alors, vous ne trouverez rien, à moins d'une amitié ou de dix complaisances.

THÉRÈSE. — Eh bien, je serai employée... Au moins, une fois le magasin fermé, je serai libre.

CAROLINE LEGRAND. — Vous croyez qu'on vous attend. Vous oubliez qu'il faut savoir des choses qu'on ne demande pas au brevet supérieur, comme la sténo et la machine à écrire. Et il y a vingt mille femmes à Paris qui s'offrent aux bureaux et aux magasins et qui n'y trouvent pas de place.

Mme CHANTEUIL. — Je sais bien, moi, ce qu'il me reste à faire!

CAROLINE LEGRAND. — Vous, vous allez dire une sottise.

Mme CHANTEUIL. — Vous croyez! Vous m'avez devinée... Je pense que des filles de bourgeois ruinés comme nous en sommes ne peuvent pas s'affranchir de l'homme: mari ou amant. Il nous manque la clef de la porte de la prison. Il nous manque un métier. Nous avons appris à sourire, à danser, à chanter, à faire des grâces. Tout ça, ça n'a de valeur que dans une liaison ou un mariage. Et, quand l'homme nous manque, nous ne sommes que des épaves. Nos parents ne nous ont préparé qu'une carrière: l'homme... J'ai été folle en ne le comprenant pas; maintenant, je vois clair.

CAROLINE LEGRAND. — Et allez donc! Vous allez prendre un amant!

Mme CHANTEUIL. — Vous l'avez dit.

CAROLINE LEGRAND. — Et je vous l'avais prédit quand vous êtes arrivée ici avec des cris de révolte et des clameurs d'apôtre. Et, en vous disant féministe, vous n'êtes, vous et vos semblables, que des féministes d'occasion. Il n'y a de féministes sincères que les femmes laides comme moi ou vieilles comme Meuriot... Les autres viennent autour de nous dans une crise et forment un troupeau incertain qui diminue d'une unité à chaque appel du mâle. Dès qu'un homme daigne leur faire un signe, elles se lèvent et vont à lui. Elles ont la nostalgie de l'esclavage. Allez, ma belle, allez prendre un amant. C'est votre destinée. Bonsoir! Elle sort.

Mlle DE MEURIOT. — Ne l'écoutez pas, mon enfant. N'engagez pas toute votre existence dans un moment de douleur et de colère.

Mme CHANTEUIL. — Je ne resterai pas ici. Je ne suis pas une sainte, ni une folle, moi! Je ne peux pas vivre avec ce qu'on veut nous payer.

Mlle DE MEURIOT. — Restez, en attendant, et cherchez un autre emploi.

Mme CHANTEUIL. — Chercher un autre emploi! Jamais! Alors, il faudrait que je recommence à faire tout ce que j'ai fait avant d'entrer ici et que je gravisse le même calvaire! Ah! non! Ah! certainement non! Chercher de l'ouvrage, c'est-à-dire marcher, trotter dans la boue, monter des escaliers, tirer des sonnettes, revenir, revenir encore, recevoir encore des rebuffades et, lorsqu'on croit avoir réussi, se heurter à une porte barrée par un homme qui vous guette et dont il faut satisfaire la fantaisie avant de pénétrer dans l'atelier, le bureau ou le magasin! Et recommencer avec d'autres pour ne pas être renvoyée! Ah! non! Ah! non! Et, puisque c'est fatal, impossible à éviter, puisque c'est une chose entendue, acceptée, que la seule carrière d'une femme, c'est de servir au plaisir de l'homme, j'aime mieux servir au plaisir de celui qui ne me dégoûte pas.

Mlle DE MEURIOT. — Et s'il vous abandonne avec un enfant?

Mme CHANTEUIL. — Eh bien, je l'élèverai, l'enfant: je ne serai pas la première... On les élève, les enfants naturels. Il y en a un sur cinq à Paris. Demandez donc à mademoiselle de Meuriot, la solitaire, si elle ne serait pas heureuse, aujourd'hui, d'en avoir un. Quand on n'est plus jeune, mieux vaut un enfant naturel que pas d'enfant du tout... Voilà ce qu'elle vous répondra, si elle est sincère. Demandez-lui si elle ne souffre pas dans sa solitude.

Mlle DE MEURIOT. — Oui, c'est vrai... Il y a des jours... (Elle fond en larmes. Thérèse va à elle et l'embrasse.)

THÉRÈSE. — Mademoiselle! Mademoiselle!

Mme CHANTEUIL. — Adieu, mademoiselle. Adieu, Thérèse...

Mlle DE MEURIOT, à Mme Chanteuil. — Je descends avec vous... Je ne veux pas vous quitter maintenant...

Mlle de Meuriot sort avec Mme Chanteuil. Thérèse, seule, réfléchit longuement. Puis elle va prendre les deux volumes que Mme Nérisse lui a préparés et, par un bel effort, s'assied et se met au travail. Après un moment, entre M. Nérisse.

Scène X

THERESE, NERISSE

NÉRISSE. — Ma chère enfant, je vous apporte une nouvelle qui, je crois, vous sera agréable.

THÉRÈSE. — Dites...

NÉRISSE. — Souriez!... Souriez, ou je ne dis rien.

THÉRÈSE. — Je n'ai aucun désir de sourire.

NÉRISSE. — Si vous saviez ce que je viens de faire pour vous, vous m'accueilleriez avec moins d'hostilité...

THÉRÈSE. — Vous ne pouvez rien faire pour moi. Je vous demande même de ne pas vous occuper de moi.

NÉRISSE. — Je ne mérite pas que vous me parliez ainsi, je vous l'assure.... Ecoutez, Thérèse, il faut que nous ayons ensemble une dernière explication. Il existe entre nous un malentendu au sujet de ce qui s'est passé le mois dernier. Je vous ai alors juré de me taire. N'ai-je pas tenu ma parole?

THÉRÈSE. — Si.

NÉRISSE. — Me garderez-vous éternellement rancune, et ne pouvons-nous être des amis? De mon amitié, moi, je vous donne des preuves. Je viens de faire deux démarches pour vous. La première, chez l'éditeur que vous devez voir demain, et la seconde auprès de notre nouvel associé. Voilà. On voulait vous renvoyer ou vous contraindre à d'humiliantes besognes. J'ai dit que, si vous ne restiez pas, je ne resterais pas non plus... J'ai fait des concessions sur d'autres points. Demain, j'aurai la réponse définitive et je sais dès maintenant qu'il me suffira de ne pas céder pour réussir.

THÉRÈSE. — Mais de quel droit avez-vous agi ainsi? Nous devions ne jamais faire allusion à l'aveu que vous avez osé me faire. Je suis bien forcée de vous dire que vous vous êtes alors enlevé tout droit de me protéger ou de m'aider.

NÉRISSE. — J'ai conservé celui de vous aimer en secret.

THÉRÈSE. — Non. Et il faut croire que vous l'avez mal gardé, votre secret, car Mme Nérisse le soupçonne, et j'ai bien vu qu'elle était jalouse de moi. Je lui dois beaucoup de reconnaissance: c'est elle qui m'a recueillie, qui m'a fait entrer ici. Pour rien au monde, je n'accepterais de lui causer un chagrin. Lorsqu'elle apprendra votre démarche, que pensera-t-elle?

NÉRISSE. — Cela m'est bien égal.

THÉRÈSE. — A moi, pas. Je vous le répète, vous m'avez compromise.

NÉRISSE, très sincère. — Compromise!... Voilà le mot!... Ah! fille de bourgeois que vous êtes et que vous êtes restée! Qu'est-ce que vous faites ici alors? Qu'avez-vous appris? Rien. Compromise!... Alors, vos rêves de bienfaits à distribuer à l'humanité, vos rêves de gloire, vos ambitions, votre destinée, la réalisation de vous-même, vous renoncez à tout cela, plutôt que d'être ce que vous appelez de ce mot imbécile et bourgeois: « compromise »!... Vous avez agi en femme énergique, lorsque vous avez quitté vos parents. Vous agissez maintenant, et vous pensez comme une poupée à la mode... Ce n'est pas vrai?... Je fais appel à votre intelligence, à tout ce que vous avez dans l'esprit, de supérieur à la banalité générale. Votre mot est d'une provinciale. Ne le sentez-vous pas?

THÉRÈSE, décontenancée. — Ah! si j'étais certaine qu'il n'y ait dans votre bienveillance et votre sympathie aucune arrière-pensée, aucun calcul...

NÉRISSE, avec une indignation réelle. — Calcul! Vous avez dit calcul! Voilà le mot dont vous me soufflétez! Vous! Voilà l'injure que vous me jetez à la face! Pour qui me prenez-vous?

THÉRÈSE. — Je vous demande pardon!

NÉRISSE. — Quels serments voulez-vous que je vous fasse? Vous ne croyez donc plus à rien? Vous n'aurez pas, enfin, un geste spontané et vous ne direz pas: « J'ai confiance en vous et j'accepte votre amitié, » alors que cette amitié vous est offerte honnêtement et loyalement. C'est vraiment à désespérer!

THÉRÈSE, sans enthousiasme. — Eh bien, oui, je vous le dis.

Elle met ses mains dans les mains tendues de M. Nérisse.

NÉRISSE. — Merci! (Un silence. A voix basse.) Oh! Thérèse, que je vous aime! Que je vous aime!

THÉRÈSE. — Ah! c'est odieux! Vous m'avez tendu un piège où ma vanité m'a fait tomber.

NÉRISSE. — Je vous en prie. Laissez-moi vous parler de moi, de la misère où je suis quand votre absence fait le désert en moi.

THÉRÈSE, d'un ton de faisonnement. — Tout ce que vous pourrez me dire, je le devine et je le résume par ces mots: « Vous m'aimez. » C'est net. Je vous réponds aussi nettement: « Je ne vous aime pas... »

NÉRISSE. — Je souffre!

THÉRÈSE. — Que vous souffriez de n'être pas aimé de moi, si c'est vrai, c'est un malheur pour vous, un malheur auquel je ne peux rien et dont je ne suis pas responsable, car vous n'avez pas à me reprocher d'avoir été coquette.

NÉRISSE. — Je ne vous demande pas de m'aimer encore. Je vous supplie de me permettre de mériter votre amour.

THÉRÈSE, frémissante. — Mais encore une fois, taisez-vous donc! Si vous n'êtes pas un misérable, comment avez-vous pu me parler de cela aujourd'hui, aujourd'hui que ma vie matérielle dépend de vous! Vous connaissez ma situation, m'avez-vous dit. Alors, vous savez que, si je ne reste pas ici, je n'ai que deux attitudes devant moi: ou aller vivre aux dépens de ma marraine, ce que je ne veux pas, ou courir les aventures de la femme seule à la recherche d'un travail à Paris. Vous n'avez pas compris que me reparler de votre amour aujourd'hui, c'était me jeter à la rue.

NÉRISSE. — Vous ne serez dans la rue que si vous le voulez bien.

THÉRÈSE. — Alors, voilà, de nouveau l'éternel et odieux marché: « Donne-toi ou tu ne mangeras pas! » Si je cède, je reste... Si non...

NÉRISSE. — Je n'ai pas dit cela. Mais il est bien certain que mes efforts seront plus grands, si je sais qu'ils doivent profiter à une amie.

THÉRÈSE. — Et vous le dites! Vous vous croyez un honnête homme et vous ne sentez pas, vous non plus, que votre acte n'est pas autre chose qu'une tentative de viol sous conditions, et que de tous les crimes contre la personne, il n'en est pas de plus abominable que celui-là!

NÉRISSE. — Est-ce que j'ai attendu votre réponse pour vous défendre, pour vous rendre service?

THÉRÈSE. — Soit, mais vous croyez que je vous céderai par gratitude ou par crainte. Eh bien, n'y comptez pas! Quand je devrais en finir par le suicide, je ne me vendrai pas, ni à vous, ni à d'autres. Alors, c'est ça! c'est ça! Partout où nous voulons entrer pour avoir le droit au travail, à la vie, on trouve la porte barrée par un homme qui vous dit: « Déshabille-toi ou crève de faim!... » Parce qu'on est seule, parce qu'ils savent qu'il ne surgira pas un autre homme pour défendre sa propriété! Il n'y a pas de plus immonde lâcheté!... Quand on y pense,

on ne peut pas croire que des êtres soient aussi féroces pour d'autres êtres! Ah! l'abominable chantage!... Pour manger! Pour manger!... Parce qu'ils savent qu'il dépend d'eux de nous donner à manger... Parce que nous avons chez nous des vieux ou des petits qui attendent que nous leur apportions à manger, ils veulent nous imposer cet avilissement, ils veulent nous contraindre à faire ce que font les filles des rues!... C'est honteux, c'est honteux, c'est honteux! C'est à hurler de colère, de honte et de désespoir!

NÉRISSE, avec autorité. — Je ne vous demande pas de vous vendre, je vous demande de m'aimer.

THÉRÈSE. — Je ne vous aimerai jamais.

NÉRISSE, de même. — Vous n'aimerez jamais, alors? Ni moi, ni d'autres? Ecoutez...

THÉRÈSE. — Je...

NÉRISSE, l'empêchant de parler. — Non. Je veux dire d'abord ce que j'ai à vous dire. Alors, vous n'aimerez pas. Toute votre vie, vous serez toute seule. Vous avez, vous aussi, la prétention orgueilleuse et insensée de vous passer de l'affection d'un homme.

THÉRÈSE. — Mais je...

NÉRISSE, de même. — Non! Non! Vous saurez la folie de ce que vous rêvez. Les efforts que vous ferez pour échapper à la vie sentimentale seront inutiles, et c'est ce qui peut vous arriver de mieux. Vous ne vivrez pas sans amour.

THÉRÈSE. — Et pourquoi? Pourquoi?...

NÉRISSE. — Malheur à ceux qui sont seuls! Mais, deux fois, cent fois, malheur à la femme qui est seule! Vous ne savez pas ce que c'est. C'est passer son existence au milieu de l'hostilité ou tout au moins de l'aversion générale... Au milieu des soupçons... oui, des soupçons... Le monde n'admet pas qu'on vive une vie différente sans des raisons cachées et il déclare que, si ces raisons sont cachées, c'est qu'elles sont inavouables... Et ce n'est pas tout... C'est la chambre froide où l'on pleure sans jamais être consolée, c'est la chambre où, si l'on est malade, s'ajoute aux souffrances l'angoisse violente, aiguë, la peur instinctive et affolante de mourir seule. C'est le cœur vide, les bras vides. Toujours! Toujours! Et dans la vieillesse, c'est de la douleur encore, qui vient du regret d'une vie gâchée...! Et à quoi, à qui faites-vous ce sacrifice? A une convention, à la morale, à une morale que personne ne pratique réellement. Qui donc vous en saura gré? On ne croira même pas à votre vertu, ou on l'expliquera par des motifs dont la révélation vous ferait mourir de confusion. C'est cela que vous ambitionnez, Thérèse? Je suis malheureux. Aimez-moi. Si vous saviez!

THÉRÈSE. — Je ne veux pas de vos confidences.

NÉRISSE. — Vous croyez, de ma part, à un caprice, de même que vous avez cru à un calcul. Vous vous trompez. Je vous offre de partager ma vie.

THÉRÈSE. — Je ne veux pas être votre maîtresse.

NÉRISSE. — Je suis donc bien indigne de vous...

THÉRÈSE. — Je ne veux pas être votre maîtresse...

NÉRISSE. — Ah! vous êtes orgueilleuse, et vous êtes forte. C'est le mariage que vous voulez... Eh bien, soit...

THÉRÈSE. — Je ne veux pas de vous! Je ne veux pas de vous!

NÉRISSE. — Pourquoi? Répondez!

THÉRÈSE. — Je vais vous répondre. Et ma réponse, j'espère, tranchera tout entre nous. Oh! je vais être franche, et puisque j'y suis forcée par votre obsession, je vais vous dire mon secret... Vous avez raison. Je ne serais peut-être pas assez forte pour vivre dans l'isolement dont je sais les tristesses. Mais, comme le disait tout à l'heure une malheureuse, je me réserve le droit de choisir. Ecoutez. Si jamais je cède à quelqu'un, ce sera à quelqu'un que j'aimerais. (Avec éclat.) Et j'aime quelqu'un! j'aime quelqu'un!

NÉRISSE. — Vous avez un amant! Malheureuse! Si vous dites vrai...

THÉRÈSE, avec un cri de triomphe. — Ah! montrez-la donc enfin toute votre âme, dans sa bassesse et sa grossièreté!... Si jamais j'avais pu être en péril, ce mot-là m'eût sauvée. Vous n'avez envisagé que ceci; un amant! Non. Je n'ai pas d'amant. J'ai un amour.

NÉRISSE. — Je n'y vois pas tant de différence.

THÉRÈSE, très fière. — Je le sais bien, et c'est ce qui vous mesure! Cet amour-là est le seul de ma vie. C'est celui que j'ai eu pour mon fiancé. La ruine nous a séparés. Mais nous nous sommes retrouvés. Il souffre. Je souffre aussi de n'être pas à lui. Cette souffrance, nous l'acceptons pour obéir à ce que vous appelez des préjugés et que je respecte parce qu'ils sont la voix du passé, la voix de mes morts; parce que je sais la douleur qu'en ne les respectant pas, j'infligerais à ceux qui m'aiment. Moquez-vous de moi. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela m'est indifférent!... J'attends... Nous attendons. En pleine confiance, en plein amour... Et vous devez comprendre maintenant que je suis gardée contre vous. Allez-vous-en.

NÉRISSE, d'une voix sourde et tremblant de colère et de jalousie. — Vous n'auriez pas dû me dire cela, Thérèse... Evoquer ce tableau-là devant moi!... Je ne vous laisserai pas à un autre.

Il s'avance vers elle.

THÉRÈSE, avec une émotion folle. — Ah! non! Pas ça! Pas ça! Ne me touchez pas! Ne me touchez pas!

Elle a crié ces mots avec une telle violence et une telle autorité que Nérisse s'arrête et tombe assis sur une chaise, balbutiant.

NÉRISSE. — Je vous demande pardon... Je suis fou... Je ne sais plus ce que je fais...

THÉRÈSE, à mi-voix. — Voulez-vous me laisser? J'ai à travailler.

NÉRISSE. — Oui. (Il se lève. Humblement.) Je voudrais vous demander... Vous ne nous quitterez pas?

THÉRÈSE. — Vous en êtes là?... Vous croyez que je m'exposerai encore une fois à une telle algarade? Oui, je vous quitte. Et dès ce soir... Allez, allez, allez-vous-en!

NÉRISSE. — Je vous en prie... (Ecoutant un bruit au dehors. Subitement craintif.) Voici Mme Nérisse... Calmez-vous... Je vous en supplie... Ne lui dites pas...

THÉRÈSE. — Soyez tranquille...

Entre Mme Nérisse.

Mme NÉRISSE. — Que se passe-t-il?

NÉRISSE. — Mlle Thérèse a l'intention de nous quitter, et j'essayais de lui faire comprendre... Tu devrais, toi-même... J'ai à sortir...

Mme NÉRISSE. — Oui. Va.

Il prend son chapeau et sort par le fond.

Scène XI

Mme NERISSE, THERESE

Mme NÉRISSE. — Vous voulez partir?

THÉRÈSE. — Oui, madame.

Mme NÉRISSE. — Parce que M. Nérisse...

THÉRÈSE. — Oui, madame...

Mme NÉRISSE, renfermée, troublée, triste. — Que voulez-vous que je vous dise?...

THÉRÈSE. — Rien, madame...

Mme NÉRISSE. — Pauvre petite...

THÉRÈSE. — Et surtout ne me plaignez pas... Ne soyez pas inquiète... Je saurai me tirer d'affaire toute seule et proprement... J'ai encore du courage.

Mme NÉRISSE. — J'ai un peu honte de vous laisser partir... Certes, vous êtes honnête... Moi aussi, j'étais honnête... Alors... Que voulez-vous...

THÉRÈSE. — Adieu, madame.

Elle commence à ranger ses papiers.

Mme NÉRISSE. — Adieu, Thérèse.

Elle sort.

Scène XII

THERESE, seule.

Mais une fois seule, ses nerfs se détendent. Elle fond en larmes, comme un tout petit enfant. Elle met son chapeau. Elle va au cartonnier, y prend sa voilette qu'elle glisse dans son petit sac. Elle trouve la lettre de M. Nérisse. Simplement, et tout en pleurant elle la met sous une autre enveloppe qu'elle ferme et place bien en vue sur une table. Puis elle prend sa petite serviette de moleskine noire, son parapluie, et sort lentement. Elle est abattue, presque courbée et, pendant que le rideau baisse, on voit sa pauvre petite silhouette s'éloigner, les épaules secouées de sanglots.

RIDEAU

ACTE III

Le bureau-atelier de Thérèse, chez Féliat-Guéret, à Evreux. Sur des meubles industriels des reliures non achevées, des échantillons, des fers, des soies. A droite, une baie vitrée ouvre sur l'atelier des femmes. Tables à dessiner. Chevalets. A gauche, un petit bureau. Sièges. Aux murs, des pancartes avec le texte des lois ouvrières. Portes au fond et à gauche. Octobre.

Scène première

THERESE, une longue blouse blanche par dessus sa robe. LUCIENNE, en tenue d'automobile. Puis LA MERE BOUGNE et VINCENT.

THÉRÈSE, très gaie. — Je ne t'ai pas dit ce que j'ai fait après avoir quitté le journal de Mme Nérisse. Tu crois que je suis revenue directement ici: ce n'est pas vrai. J'ai été trois mois à chercher un emploi avant de me décider à quitter Paris. Ah! ce n'est pas drôle, le sort d'une fille de bourgeois, lorsqu'elle veut gagner sa vie!... Une femme seule! Ma chère, on est comme un paria... Tu vas en juger par un tout petit détail: j'ai eu toutes les peines du monde à trouver une chambre à louer... L'ai-je entendue des fois, la phrase peu aimable : « Nous ne louons pas aux femmes seules! » Et un jour que j'ai insisté, le portier a dit à sa femme, derrière mon dos, cette phrase monumentale : « Elle n'est pas assez laide pour être honnête!... » Et puis... et puis... et puis!... Tu ne t'en es pas doutée, ma pauvre Lucienne: j'ai failli débuter au Grand-Guignol...

LUCIENNE, sursautant. — Hein!

THÉRÈSE. — Sous le nom de Thérèse de Rochefontaine! Tout simplement.

LUCIENNE. — Au Grand-Guignol!

THÉRÈSE. — Oh! j'avais d'abord demandé à entrer à la Comédie-Française!

LUCIENNE. — Tu es folle!

THÉRÈSE. — Mais non!

LUCIENNE. — Actrice!

THÉRÈSE. — Avant de m'y résoudre, j'avais fait bien d'autres tentatives.

LUCIENNE. — Lesquelles, mon Dieu!

THÉRÈSE. — Je ne t'en dirai qu'une. Tu te rappelles les compliments dont on m'accablait sur l'élégance, sur la beauté des liseuses brodées que je faisais jadis pour des ventes de charité?

LUCIENNE. — Oui.

THÉRÈSE. — Je me suis mise à confectionner des liseuses et j'allais les offrir, en disant que c'était le travail d'une jeune fille pauvre à qui je m'intéressais. Dans un magasin très élégant, dont nous étions les clientes, on m'a donné vingt francs et on m'a laissé les liseuses: (Riant.) Si tu m'avais vue embarrassée de mon louis, de l'aumône pour la jeune fille pauvre... Tu ne sais pas ce que j'en ai fait? Je l'ai perdu exprès dans un quartier ouvrier... J'ai chargé le hasard de faire, avec ce louis, un peu de bonheur. Voilà, ce que tu ne savais pas... Et j'ai cherché, cherché, cherché, encore de mille façons... Rien... Défense aux filles honnêtes de gagner leur pain. Alors, à bout de tout...

LUCIENNE. — Tu es revenue chez ta marraine.

THÉRÈSE. — Que non! Je ne suis pas faite pour l'esclavage... Je me suis rappelée une bonne parole de M. Féliat et je suis arrivée un beau jour, en lui demandant de m'employer à ce qu'il voudrait... Il a accepté par bonté d'abord. Maintenant, il est content de moi, et je suis contente de lui.

LUCIENNE. — Et tu es heureuse?

THÉRÈSE. — Oh! oui. (Un grand soupir heureux.) Dieu, qu'on est bien! Jamais je ne me serais crue capable d'éprouver tant de plaisir à respirer l'odeur d'un atelier de reliure... Ça sent le blanc d'œuf, la colle forte et le vieux cuir : c'est un rien, et c'est exquis... J'ai ouvert un atelier de femmes... Oh! ça n'a pas été sans peine. M. Féliat avait peur de ses ouvriers. Ils ont bien grogné un peu, ils grognent encore, même, mais je m'en moque... J'ai sauvé des malheureuses, vraiment. J'ai pris les isolées, les vieilles filles, les filles-mères, les femmes abandonnées, les veuves. Toutes celles-là, si elles n'avaient pu se libérer par le travail, étaient condamnées à la misère ou au vice... Ah! quand je pense que je rêvais d'écrire des livres! Et que je voulais réaliser mes rêves par la littérature, alors que je les puis réaliser par l'action. C'est beau, l'action! (Pendant que parlait Thérèse, la mère Bougne est entrée par la droite. C'est une pauvre vieille ouvrière à qui on ne peut plus donner d'âge. Elle marche péniblement. Elle porte un trousseau de clefs à sa ceinture. Son tablier est replié et forme comme une poche de sarrigue dans laquelle elle insinue des bouts de papier et les déchets qu'elle ramasse. Lucienne ne peut

s'empêcher de la regarder avec surprise.) Tu regardes la mère Bougne... Bonjour, mère Bougne.

LA MÈRE BOUGNE. — Bonjour, mademoiselle Thérèse...

THÉRÈSE, à la mère Bougne. — Et le bureau du syndicat, quand se réunit-il?

LA MÈRE BOUGNE. — Mercredi, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Vous ne manquerez pas à la séance.

LA MÈRE BOUGNE. — Je n'en ai point encore manqué, mademoiselle.

THÉRÈSE. — A la bonne heure. Tout à l'heure. Vous reviendrez tout à l'heure, pour ramasser tout cela. (La mère Bougne passe et sort par le fond pendant ce qui suit.) Tu ne connaissais pas la mère Bougne... On l'appelle aussi notre ministre de l'Intérieur, parce que c'est elle qui est chargée de l'entretien de la propreté pendant la journée... C'est une pauvre vieille qui a travaillé, dans les filatures, du côté de Rouen, depuis l'âge de huit ans, et qui a échoué ici.

LUCIENNE. — Et elle assiste aux séances du bureau du syndicat?

THÉRÈSE. — Oui. Elle en fait partie. Lorsque j'ai fondé ici le syndicat des ouvrières, j'ai tenu à faire inscrire comme membre du bureau cette doyenne de la misère et du travail.

LUCIENNE. — C'est bien!... Tu as fondé un syndicat?

THÉRÈSE. — Oui. Sais-tu comment les ouvriers l'ont surnommé, mon syndicat?

LUCIENNE. — Non.

THÉRÈSE. — Le syndicat des Poules...

LUCIENNE, riant. — Tiens!

THÉRÈSE. — Ça ne me déplaît pas: c'est courageux, une poule, lorsqu'il le faut!

LUCIENNE. — Ils sont jaloux, les ouvriers.

THÉRÈSE. — Ils ont peur de la concurrence... de l'invasion des femmes, comme ils disent.

Entre Vincent, ouvrier.

VINCENT. — Bonjour, la compagnie.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Vincent?

VINCENT. — Je voudrais vous dire un mot, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Je suis à vous.

LUCIENNE. — Je m'en vais.

THÉRÈSE. — Je te reverrai avant ton départ.

LUCIENNE. — Je crois bien: nous ne partons que demain.

THÉRÈSE. — Tu es gentille d'être venue me voir.

LUCIENNE. — Je bénis l'auto une fois de plus. J'ai convaincu mon mari que le plus court chemin pour aller à Dieppe passait à Evreux... A demain...

THÉRÈSE. — A demain.

Elles s'embrassent. Lucienne sort.

Scène II

THERESE, VINCENT, puis FELIAT

THÉRÈSE. — Excusez-moi... Je vous écoute.

VINCENT. — Je voudrais vous demander deux choses. La première, au nom de tous les camarades, c'est que vos ouvrières ne fassent plus bande à part, et qu'elles travaillent dans le même atelier que nous.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas possible.

VINCENT. — Pourquoi?

THÉRÈSE. — Vous le savez bien.

VINCENT. — Non.

THÉRÈSE. — Allons!... pour évincer les femmes, pour les décourager, vos camarades ont eu recours aux pires procédés...

VINCENT. — Si on peut dire...

THÉRÈSE. — Vous tenez exprès un langage ordurier.

VINCENT. — Si on ne peut pas rire entre camarades.

THÉRÈSE. — Vous ne vous êtes pas contentés de cela. Vous avez imaginé des farces odieuses.

VINCENT, riant. — Vous voulez parler de l'histoire des rats, je parie...

THÉRÈSE. — Vous en riez encore. Vous avez trouvé spirituel d'enfermer un rat vivant dans le tiroir de chaque ouvrière... avant son arrivée à l'atelier.

VINCENT. — On ne voulait pas faire du mal.

THÉRÈSE. — Vous ne vouliez pas faire du mal?... La petite apprentie a dû rester couchée huit jours avec la fièvre et Mme Dumont s'est blessée en tombant évanouie de frayeur. Vous avez imaginé cent brimades de ce genre, et, à l'imitation des typos qui brouillent les lettres dans les casses des femmes, vous profitiez de notre absence à l'heure du déjeuner pour saboter leur travail, et imposer à des malheureuses qui ne vous avaient rien fait une réduction du prix de leur journée, ou des heures de travail supplémentaires. Nous ne voulons pas que tout cela recommence. Vous avez accepté que nous ayons un atelier à part. Nous nous en tenons là. Quelle est votre seconde demande?

VINCENT. — Je veux que vous embauchiez ma femme.

THÉRÈSE. — Non. Je ne veux pas d'elle.

VINCENT. — On m'avait dit que vous cherchiez du monde.

THÉRÈSE. — Oui, mais je choisis. Je prends d'abord celles qui ont besoin de travailler, ou dont on n'a pas besoin chez elles.

VINCENT. — Vous avez bien raison... Seulement, la mienne, je ne vous demande pas de la payer cher... Pas le prix d'un homme, bien entendu!

THÉRÈSE. — Pourquoi pas?

VINCENT, orgueil de mâle. — C'est toujours qu'une femme! Et puis, si vous n'y trouviez pas un bénéfice, vous n'auriez pas de raisons de la prendre à la place d'un ouvrier.

THÉRÈSE. — Mais vous gagnez ici de bonnes journées. Vous pouvez vivre sans contraindre votre femme au travail.

VINCENT. — Ben, si peu qu'elle gagnera, ça paiera toujours mon tabac.

THÉRÈSE, riant. — Vous ne fumez pas à ce point-là, allons!

VINCENT. — Et puis, ça permettra de mettre des confitures sur le pain.

THÉRÈSE. — Mais votre femme prendra la place d'une autre à qui manque peut-être le pain tout sec.

VINCENT. — Si on s'occupait tout le temps des misères des autres, on n'arriverait jamais à rien.

THÉRÈSE. — Voulez-vous me permettre de me mêler de ce qui ne me regarde pas

VINCENT. — Allez-y! J'ai rien à cacher.

THÉRÈSE. — Que faites-vous en sortant de l'usine? Vous allez au café.

VINCENT, avec éclat. — Voilà! Je l'aurais deviné! Vous me prenez pour un bidonneur, pour un poivrot!... C'est un peu fort tout de même... Non! Mais vous pouvez aller dans tous les débits des environs et prendre des renseignements... Je m'engage à ne boire que de l'eau pendant huit jours, si vous pouvez trouver quelqu'un qui vous dise qu'il m'a vu

une seule fois avec le nez sale, bu, plein, quoi! Y a pas plus rangé que moi. Le matin, une goutte, comme tout homme qu'est un homme, à cause du brouillard. A midi, un vermouth avant le déjeuner, et un fil en quatre après, histoire d'ouvrir et de fermer le robinet du trou au pain, et puis, c'est tout... Le Pernod avant de dîner, naturellement... Peut-on t'y moins? Je vous le demande? Et après le souper, si je m'en y vais faire une manille, c'est qu'on n'est pas des chiens.

THÉRÈSE, qui a écrit des chiffres au crayon pendant qu'il parlait. — Eh bien, c'est vingt sous par jour que vous pourriez économiser.

VINCENT. — Vingt sous?

THÉRÈSE, lui tendant le papier. — Comptez.

VINCENT, un peu confus. — Je m'en rapporte à vous... Je sais bien que vous savez faire les additions.

THÉRÈSE. — Avec ces vingt sous, vous pourriez mettre un matelas de confitures sur chaque tartine.

VINCENT. — Faut tout vous dire. Je voudrais aussi me payer une bicyclette.

THÉRÈSE. — Pourquoi faire? Vous demeurez à cinq minutes d'ici.

VINCENT. — Pour me balader le dimanche.

THÉRÈSE. — Vous n'avez pas pensé à autre chose... vous avez deux petits enfants, qui les soignera, si votre femme est à l'usine?

VINCENT. — Faut pas que ça vous tourmente, ça. On les porte à la crèche le matin tout morveux et on vous les rend le soir tout mouchés.

THÉRÈSE. — Et le souper, qui le préparera?

VINCENT, naïvement. — La femme, en revenant du travail.

THÉRÈSE. — Pendant que vous prendrez votre Pernod.

VINCENT, de même. — Oui. J'y laisserai le temps qu'il faut.

THÉRÈSE. — Qui vous raccommodera?

VINCENT, de même. — La femme.

THÉRÈSE. — Quand?

VINCENT. — Le dimanche.

THÉRÈSE. — Pendant que vous vous promènerez à bicyclette?

VINCENT. — Oui. Ça la distraira... Et, le soir, je l'emmènerai me regarder jouer au billard... Alors, c'est dit?

THÉRÈSE. — Non.

VINCENT. — Pourquoi, puisque vous allez ouvrir un nouvel atelier.

THÉRÈSE. — Parce que votre femme peut ne pas travailler.

VINCENT. — Qu'est-ce que ça peut vous faire? Puisque vous en embauchez d'autres.

THÉRÈSE. — Les autres ont besoin.

VINCENT. — Ça ne me regarde pas. Vous devez d'abord prendre les femmes des ouvriers d'ici.

THÉRÈSE. — Tout ce que je puis faire, c'est de parler d'elle à la prochaine réunion de notre syndicat.

VINCENT. — Il nous embête, votre syndicat.

THÉRÈSE. — Un syndicat est surtout fait pour embêter quelqu'un, vous le savez bien.

VINCENT. — Et vous lui demanderez, à votre syndicat, de ne pas prendre ma femme?

THÉRÈSE. — En effet.

VINCENT. — C'est bon... On était plus tranquille quand vous étiez à Paris, vous savez.

THÉRÈSE. — Je regrette.

VINCENT. — Et on sera plus tranquille quand vous y serez retournée.

THÉRÈSE. — Ce ne sera pas tout de suite.

VINCENT. — Probablement plus tôt que vous ne le pensez. Bonsoir, la compagnie.

THÉRÈSE. — Bonsoir.

Il sort. Entre Féliat.

VINCENT. — Voilà monsieur Féliat... Je venais demander qu'on embauche ma femme.

FÉLIAT. — Vous vous êtes adressé à mademoiselle.

VINCENT. — Oui. Elle ne veut pas.

FÉLIAT. — C'est qu'elle a ses raisons. Elle est la maîtresse dans son service.

VINCENT. — Alors, c'est bon... c'est bon.

Il sort.

Scène III

FELIAT, THERESE, puis GUERET

FÉLIAT. — Vous vous êtes fait un ennemi, ma bonne Thérèse.

THÉRÈSE. — Peu importe. Tant que je le pourrai, j'empêcherai le travail des femmes d'entretenir la paresse et l'alcoolisme des maris.

FÉLIAT. — Et je vous approuve... Je suis avec vous .

THÉRÈSE, riant. — J'ai eu assez de mal à vous convaincre.

FÉLIAT. — Oui, mais ceux qui sont difficiles à conquérir sont plus sûrs que les autres... La générosité de vos idées les a imposées à moi... J'espère encore que ces gaillards-là ne nous feront pas de sottises.

THÉRÈSE. — Que voulez-vous dire?

FÉLIAT. — Rien... Rien... (Changeant de ton.) Dites-moi, ma chère enfant, savez-vous que René doit arriver à Evreux aujourd'hui?

THÉRÈSE. — Oui.

FÉLIAT. — Vous pensez toujours à certain projet.

THÉRÈSE. — Toujours...

FÉLIAT. — Et René?

THÉRÈSE. — J'ai encore reçu une longue lettre de lui ce matin. Il doit venir: je voulais vous demander la permission de le recevor ici...

FÉLIAT. — Mon Dieu... je ne puis guère m'y opposer... mais j'ai peur que ses parents ne m'en sachent aucun gré...

THÉRÈSE. — Soyez tranquille... Il paraît que tout est changé....

Entre Guéret.

GUÉRET, à part, à Féliat. — Les deux délégués de Paris sont arrivés.

FÉLIAT. — Le diable les emporte.

GUÉRET. — L'un d'eux veut vous parler.

FÉLIAT. — Je n'ai rien à lui dire.

GUÉRET. — Il vaut mieux le recevoir...

FÉLIAT. — Il est là?

GUÉRET. — Oui.

FÉLIAT. — Eh bien, envoyez-le-moi, et vous, employez-vous à surveiller son acolyte.

GUÉRET. — Bien.

Il sort.

FÉLIAT. — Voulez-vous me laisser, Thérèse, j'ai à recevoir une visite embêtante....

THÉRÈSE, en sortant par la droite. — Rien de grave?

FÉLIAT. — Mais non, mais non... c'est Guéret qui fait des mystères pour les choses les plus simples.

Entre le délégué.

Scène IV

FELIAT, LE DELEGUE

FÉLIAT. — Que désirez-vous, monsieur?

LE DÉLÉGUÉ. — Monsieur, je viens au nom du Comité central de Paris vous demander la dissolution de votre syndicat féminin.

FÉLIAT. — Tout simplement?

LE DÉLÉGUÉ. — Tout simplement.

FÉLIAT. — En quoi vous gêne-t-il?

LE DÉLÉGUÉ. — Il vous donne trop de force contre nous.

FÉLIAT. — Si je vous demandais de dissoudre le vôtre pour la même raison, que me répondriez-vous?

LE DÉLÉGUÉ. — Cela n'est pas en discussion.

FÉLIAT. — Ah! très bien!

LE DÉLÉGUÉ. — Le syndicat féminin se rattache à un ensemble que nous avons décidé de combattre.

FÉLIAT. — Lequel?

LE DÉLÉGUÉ. — La concurrence de la femme. L'invasion de la main-d'œuvre féminine.

FÉLIAT. — Invasion peu redoutable.

LE DÉLÉGUÉ. — Vous croyez?... Tenez, je vais vous donner un exemple. Je suis venu de Paris ici, qui m'a donné mon billet? Une femme. Qu'ai-je trouvé au guichet de la poste, au bout du fil de téléphone? Une femme. J'ai eu de l'argent à toucher. C'est une femme qui me l'a donné chez le banquier. Je ne parle pas des doctoresses, ni des avocates. Mais, dans l'industrie, comme partout, la femme cherche à nous évincer. Il y a des femmes, maintenant, jusque dans les usines de métallurgie. Chacun a le droit de se défendre contre une concurrence. L'ouvrier se défend.

FÉLIAT. — Contre la femme, parce qu'elle travaille à meilleur marché! Si elle le fait, c'est qu'elle est plus courageuse et plus sobre. Est-ce donc à cause de ses vertus que vous la condamnez?

LE DÉLÉGUÉ. — Nous ne condamnons personne.

FÉLIAT. — Si. En privant la femme de son travail, vous la condamnez à la misère ou à la débauche. Vous n'êtes pas des concurrents, vous êtes des ennemis.

LE DÉLÉGUÉ. — Vous vous trompez. Nous sommes si peu les ennemis des ouvrières, que si nous vous demandons la suppression de votre syndicat, c'est dans leur intérêt.

FÉLIAT. — Bah!

LE DÉLÉGUÉ. — Nous ne voulons plus que la femme touche un salaire inférieur au nôtre.

FÉLIAT. — Je connais la formule: « A travail égal, salaire égal. »

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'en est pas de plus juste.

FÉLIAT. — Vous savez bien qu'ici au moins le patron n'emploierait plus de femmes s'il devait les payer aussi cher qu'il paie les hommes. Votre apparente sollicitude n'est qu'une hypocrisie. En réalité, vous ne voulez pas que la femme travaille.

LE DÉLÉGUÉ. — Nous ne voulons plus de concurrentes.

FÉLIAT. — Que deviendront-elles, toutes celles que j'emploie?

LE DÉLÉGUÉ. — Elles feront ce qu'elles faisaient autrefois. Elles resteront chez elles.

La mère Bougne est entrée depuis quelques instants, sans qu'on ait fait attention à elle. Elle se livre à ses occupations coutumières pendant ce qui suit.

LA MÈRE BOUGNE. — On voudrait bien... On voudrait bien rester chez nous, monsieur Féliat. Mais qu'est-ce qu'on y ferait? Autrefois, la femme pouvait rester chez elle, elle avait à s'occuper. Je vois encore ma pauvre grand'mère. Dès le jour, c'était le bois à aller ramasser, c'était l'eau à aller chercher à la fontaine. On faisait son pain, on lavait sa lessive, on filait, on tricotait des habits pour l'hiver, on cousait des robes.

LE DÉLÉGUÉ. — Vous ferez comme votre grand'mère.

LA MÈRE BOUGNE. — C'est changé, monsieur, on n'a plus rien à faire de tout cela. Y a plus besoin d'aller chercher de l'eau: suffit de tourner un robinet pour en avoir. Plus besoin de faire du feu: y a encore qu'à tourner le robinet du gaz pour en avoir. On nous apporte le pain tout fait, et les repas, on les trouve tout faits chez le charcutier ou dans des boîtes de conserves. On trouve des bas, des vêtements tout faits dans les confections. C'est vrai que les femmes n'ont plus de raisons de rester chez elles. Alors, on leur a dit de venir à l'usine; elles y sont allées, seulement, aujourd'hui, ce qu'on gagne à l'usine, il faut le donner au gaz, à l'eau, au boulanger, à tous les fabricants... et on est tout aussi misérable, excepté qu'on est misérable en servant les mécaniques dans la buée et la fumée, au lieu de l'être chez soi en plein air... Aujourd'hui, on ne peut plus revenir à l'ancien temps. La femme n'a plus de maison. Elle n'a plus qu'une petite chambre, où il n'y a plus rien qu'un lit sale pour dormir. Alors, monsieur, il faut nous laisser gagner notre vie comme ça, puisqu'on ne peut plus faire autrement.

Elle sort.

FÉLIAT. — Vous l'avez entendue?

LE DÉLÉGUÉ. — Tout changera lorsqu'on reviendra à la vieille formule: « Le père à l'atelier, la femme au foyer. »

FÉLIAT. — Si la mère n'est plus au foyer, c'est que l'homme est au cabaret.

LE DÉLÉGUÉ. — Les hommes vont au cabaret, parce qu'ils sont las de trouver, en rentrant, le ménage mal fait et la soupe pas cuite, et, au lieu d'une consolatrice, une travailleuse aigrie.

FÉLIAT. — Croyez-vous donc que c'est par plaisir que les femmes vont à l'usine? Elles aimeraient mieux, elles aussi, la vie calme dans la maison familiale.

LE DÉLÉGUÉ. — Elles n'ont qu'à y rester.

FÉLIAT. — Et qui les nourrira?

LE DÉLÉGUÉ. — Leurs maris.

FÉLIAT. — Qu'ils commencent par là!... Et celles qui n'ont pas de mari? Les filles, les veuves, les abandonnées? Il vaut mieux leur donner un métier que de les forcer à prendre un amant. Ne voyez-vous pas que, pour beaucoup de femmes, le travail est une libération? Les blâmez-vous de réclamer le droit au travail? Elles luttent pour cette victoire...

LE DÉLÉGUÉ. — Je ne suis pas certain que cette victoire soit désirable. Mais non! Mais non! Quand vous aurez réussi à donner à la femme sa complète indépendance par la conquête du travail, quand vous lui aurez retiré ses enfants que vous confierez à la nourrice, à la crèche, à l'école, quand vous l'aurez déchargée de tous les soins domestiques et aussi de toutes les douceurs, de toutes les intimités, qui vous dit qu'un jour, il ne s'en dressera pas une qui réclamera comme autant de bienfaits l'ancien esclavage, les exigences du foyer, le droit de soigner son mari et celui de bercer elle-même son enfant! Le travail de la femme est une monstruosité.

FÉLIAT. — La veulerie et les vices de l'homme la rendent obligatoire.

LE DÉLÉGUÉ. — Quels vices?

FÉLIAT. — Quand il n'y aurait que l'alcool. L'argent dépensé en alcool est égal au total du salaire des femmes. Tout se réduirait donc à triompher de l'alcoolisme.

LE DÉLÉGUÉ. — Nous ne demandons que cela.

FÉLIAT. — En paroles. Mais en réalité vos politiciens se refusent à le combattre parce que les bulletins de vote sont dans la poche des débitants.

LE DÉLÉGUÉ. — Vous n'avez pas autre chose à me dire?

FÉLIAT. — Si. Bonsoir.

LE DÉLÉGUÉ. — C'est bien, monsieur. Je vais demander à Paris, par téléphone, des instructions... Je crois que vous me refuseriez de me prêter votre appareil...

FÉLIAT. — Et vous avez raison...

LE DÉLÉGUÉ. — Je vais donc à la poste, et dans dix minutes...

FÉLIAT. — Allez, cher monsieur... Seulement, je vous préviens aimablement qu'il faut plus de dix minutes pour obtenir la communication avec Paris.

LE DÉLÉGUÉ, goguenard. — Pour vous peut-être, monsieur, mais pas pour moi... J'ai bien l'honneur

FÉLIAT. — Bonsoir...

Le délégué sort.

Scène V

FELIAT, RENE

FÉLIAT, à la porte du fond, rencontre René. — Tiens, René!... Il y a longtemps que tu es là?

RENÉ. — J'arrive.

FÉLIAT. — Ça me fait plaisir de te voir. (Etreintes.) Et alors? Te voilà de retour de Tunisie?

RENÉ. — Mais oui...

FÉLIAT. — Content? Tu es dans les phosphates, il paraît.

RENÉ. — Oui.

FÉLIAT. — Bonne situation?

RENÉ. — Assez. J'ai de l'espoir. Je vous demande de me permettre un entretien avec Thérèse, devant vous.

FÉLIAT. — Devant moi? Ecoute... je crois que ma présence sera plus utile dans l'atelier. Tu tombes ici en pleine effervescence, en plein conflit entre ouvriers et ouvrières, et je suis assez préoccupé. Et puis, je me doute un peu de ce que tu as à dire à Thérèse... Mon Dieu ! Quand tes parents sauront que... Enfin!... J'avais contre elle des préventions qu'elle a dissipées... Elle... Mais je n'ai pas besoin de te faire son éloge. Je vais te l'envoyer... Et ne la retiens pas trop parce qu'elle, non plus, ne va pas manquer de besogne... (Il va à la porte de droite.) Thérèse... Thérèse... il y a quelqu'un qui veut vous parler.

René, sans plus s'occuper de Féliat, va à Thérèse. Elle entre, et, voyant René, elle se débarrasse de sa blouse.

FÉLIAT, gaiement. — Ne vous occupez pas de moi... merci... merci... (Féliat sort.)

Scène VI

THERESE, RENE, puis FELIAT

Ils vont l'un à l'autre en s'efforçant de rester maitres de leur émotion.

THÉRÈSE. — Bonjour, René!

RENÉ. — Bonjour, Thérèse!

Ils se serrent la main, puis, cédant à leur amour, ils s'embrassent gravement, passionnément.

THÉRÈSE, à voix basse. — Laissez... Laissez... (Puis, avec un sourire amoureux et suppliant, tout en se dérobant à l'étreinte.) Laissez-moi, mon chéri, laissez-moi. Parlez-moi.

RENÉ. — Je viens vous rappeler ce qui s'est passé entre nous le soir de la représentation de *Barberine*. Dans un bel élan, vous m'avez dit: « Epousez-moi tout de même, malgré ma pauvreté. Nous aurons du courage et nous serons heureux. » A ce moment, je n'étais qu'un pauvre être veule, que l'effort effrayait. Vos lettres, vos chères lettres ont soutenu mon courage. Par vous, j'ai connu l'enthousiasme de l'action, la joie des tentatives, des espérances, du succès... Je viens vous dire: « Je suis l'homme que vous avez voulu que je sois. Marions-nous et allons ensemble!...» Oh! la douceur de ce mot! Ensemble! J'entends encore la tendresse de votre voix lorsque vous me l'avez fait remarquer... Allons ensemble à la conquête de notre place au soleil!

THÉRÈSE. — Je suis à vous, mon ami.

Elle lui tend les mains.

RENÉ. — Enfin!

THÉRÈSE. — Enfin!

Ils se regardent avidement.

RENÉ. — C'est vous!

THÉRÈSE. — C'est vous!

RENÉ. — C'est bien vous!

THÉRÈSE. — Que de choses nous avons à nous dire!

RENÉ. — Oh! oui!...

Un long silence. Ils rient.

THÉRÈSE. — Nous allons avoir toute notre vie pour nous les répéter.

RENÉ. — Toute notre vie! Vous rappelez-vous, quand nous nous sommes quittés...

THÉRÈSE. — Ne le rappelez pas... J'ai été si méchante pour vous.

RENÉ. — Moi, j'étais sûr que vous me reviendriez.

THÉRÈSE. — Vrai?

RENÉ. — Oui.

THÉRÈSE. — Alors, lorsque vous avez reçu ma lettre, ma première lettre...

RENÉ. — Je ne croyais pas que vous l'écririez aussitôt...

THÉRÈSE. — Elle n'était pas bien longue.

RENÉ. — Non: « *Mon ami, je vous crois, j'ai confiance en vous et je vous attends. Thérèse.* » Il a suffi de ces quelques mots pour assurer mon succès. J'ai pris de l'orgueil en me sachant aimé... Et j'ai vu la vie comme je ne l'avais encore jamais vue... Je suis entré en possession de moi-même... Si vous saviez à quel point le petit jeune homme que j'avais été jusqu'alors m'a fait l'effet d'un étranger! Il s'est produit comme un dédoublement de moi-même et je continuais à le voir, ce petit inutile, s'agitant dans le vide et la mesquinerie de la vie des enfants de bourgeois parisiens... Et j'ai connu la délicieuse saveur du morceau de pain qu'on doit à ses propres efforts.

THÉRÈSE. — C'est bon, n'est-ce pas?

RENÉ. — Oui, c'est bon!... Et vous? Vous voilà directrice d'atelier.

THÉRÈSE. — Mais oui!

RENÉ. — Savez-vous que mon oncle m'a écrit toute une page d'éloges sur vous.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas beaucoup de mérite à me dévouer: je suis si heureuse, ici. (Un grand soupir

heureux. Elle le regarde et redevient grave.) Dieu, que je vous aime!

RENÉ, de même. — Que je vous aime!

THÉRÈSE. — Eh bien, maintenant, il faut aller voir votre père.

RENÉ. — Je viens de le voir...

THÉRÈSE. — Vous ne me disiez rien!

RENÉ. — Je ne voulais pas vous attrister.

THÉRÈSE. — Il refuse?

RENÉ. — Oui.

THÉRÈSE. — Que s'est-il passé depuis huit jours?

RENÉ. — Rien.

THÉRÈSE. — Vous m'avez écrit que vous aviez reçu de lui une lettre affectueuse au moment de votre départ.

RENÉ. — Il croyait que j'avais renoncé à vous.

THÉRÈSE. — Comment l'a-t-il pu croire?

RENÉ. — Vous savez qu'il m'avait défendu de lui parler de vous. Je lui ai obéi. Il a interprété mon silence à sa façon.

THÉRÈSE. — Mais vous lui avez dit que vous aviez une situation.

RENÉ. — Oui.

THÉRÈSE. — Eh bien! Je me rappelle une phrase de lui que vous m'avez rapportée : « Quand tu gagneras ta vie, tu feras ce que tu voudras. »

RENÉ. — Lorsqu'il m'a dit cela, il me croyait incapable de vivre par moi-même.

THÉRÈSE. — Mais ses lettres.

RENÉ. — Elles étaient muettes à votre égard... Et, dans mon désir de le voir changer d'avis, j'y ai vu une atténuation de sa résistance, et j'ai affecté vis-à-vis de vous plus de confiance que je n'en avais, parce que je savais que vous en auriez de la joie.

THÉRÈSE. — Alors?

RENÉ. — Alors, nous ferons ce que vous acceptiez vous-même il y a un an : nous nous marierons sans son consentement.

THÉRÈSE. — Ce n'est plus possible.

RENÉ. — Pourquoi?

THÉRÈSE. — Je vais vous le dire, mon Dieu!... Oh! que j'aurais voulu vous laisser ignorer cela toujours! René, pendant votre absence, votre famille a été à mon égard effroyable! Votre père est venu dès mon arrivée ici. Il savait que nous nous écrivions et que nous nous étions promis de nous marier à votre retour de Tunisie. Eh bien, il m'a demandé le serment de ne plus vous revoir jamais... Jamais!... Naturellement, j'ai refusé!... Alors, la colère l'a fait déraisonner... Oh! René, ce qu'il a pu me dire, ce que j'ai pu entendre... Il ne sait pas combien je vous aime... Mon refus de lui céder... Il l'a attribué à un calcul et il m'a dit : « S'il n'avait pas le sou, vous ne tiendriez pas autant à lui. » Voilà, René, voilà ce que m'a dit votre père, que j'aurais voulu respecter, chérir... Il a supposé cela de moi... Alors, là, je lui ai juré, et je me suis juré à moi-même, que je ne vous épouserais jamais sans son consentement. Je ne puis pas être soupçonnée de cela, vous comprenez bien. Plus je suis pauvre, plus je dois être fière. (S'effondrant.) Oh! mon ami, mon ami, mon ami! que j'ai eu du chagrin. Je n'aurais pas voulu vous dire cela. Mais le moyen de ne pas vous répondre!... Alors, vous comprenez, mon chéri, il faut attendre, il faut attendre qu'il me connaisse mieux.

RENÉ. — Non, il ne faut pas attendre.

THÉRÈSE. — Je vous jure que je ne manquerai pas à mon serment. Notre constance, notre soumission nous rendront vainqueurs.

RENÉ. — Mais, vous...

THÉRÈSE. — Moi, je travaille, et cela me permet de vous attendre... Si je ne travaillais pas, si je ne gagnais pas ma vie, je serais condamnée ou à la soumission, ou à la misère, ou à un mariage quelconque. Je travaille, et je puis choisir, et je puis attendre celui que j'ai choisi. C'est parce que je travaille que le refus de votre père ne fait pas mon malheur : il retarde notre bonheur, voilà tout... Attendons.

RENÉ. — Attendons, quoi? Un changement d'opinion qui ne se produira peut-être jamais. Et nos années de jeunesse passeront, nous aurons raté notre vie. Alors, je vais retourner à Paris, passer mes longues soirées silencieuses en pensant à vous et souffrant de ne pas être à vous pendant que vous, ici, vous souffrirez les mêmes souffrances dans la même solitude! Et nous nous aimons! Et il ne dépendrait que de nous de nous réunir et de remplacer nos deux misères par un seul bonheur!... Moi, je suis trop malheureux, Thérèse. Voilà deux ans que je vous aime et un an que j'ai accepté tous les labeurs pour vous conquérir. Je vous veux!

THÉRÈSE. — Taisez-vous!

RENÉ. — Je vous veux! Votre amour est le seul de ma vie. Il est ma vie elle-même, il est toute ma vie! Je ne veux pas renoncer à ma vie! Il faut que je sois à Paris ce soir. Allez-vous me laisser y retourner dans la désolation et rentrer chez moi pour y pleurer.

THÉRÈSE. — Si vous croyez que je ne pleurerai pas.

RENÉ. — Je ne souffrirai pas moins parce que je saurai que vous souffrez aussi.

THÉRÈSE. — Nous n'y pouvons rien.

RENÉ. — Nous pouvons tout. On refuse à notre amour la consécration du mariage. Notre amour est assez fort pour s'en passer. Venez, Thérèse, venez avec moi.

THÉRÈSE. — René! René! Que me demandez-vous?

RENÉ. — Avez-vous confiance en moi? Regardez mes yeux, les voyez-vous sincères? Me croyez-vous un honnête homme? Croyez-vous que si l'on refuse à notre union la sanction d'une cérémonie, notre union sera moins durable? Est-ce le serment qui en fait la force? Venez, Thérèse. Venez avec moi. Soyez ma femme. Venez, venez ce soir. Partons ensemble. Aimons-nous! Ah! si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous n'hésiteriez pas.

THÉRÈSE. — Ne dites pas cela, je vous en supplie!

RENÉ. — Alors, vous n'avez pas confiance en moi!

THÉRÈSE. — Je ne ferai pas cela! Je ne ferai pas cela!

RENÉ. — Qui vous retient? Vous êtes seule sur la terre. Vous ne devez de comptes qu'à vous-même. Nul ne pleurera, nul ne souffrira de votre action. Aux préjugés du monde, nous avons donné un an de notre vie, c'est les avoir assez respectés. On a d'abord empêché notre mariage parce que vous étiez pauvre, on veut l'empêcher maintenant parce que vous travaillez. J'ai su m'affranchir, j'ai su me libérer, grâce à vous. Je laisse à mes parents leur fortune, dont je n'ai plus besoin. C'est assez leur donner, je ne leur dois pas le sacrifice de toute mon existence.

THÉRÈSE. — Vous me faites souffrir! Vous me torturez, mon chéri. Je ne pourrai jamais faire cela,

jamais! Pardonnez-moi! Je vous aime, je vous jure que je vous aime.

RENÉ. — Je vous aime, Thérèse! Je vous jure que je vous aime! Toute ma vie est à vous! Toute ma vie! Ne me rendez pas malheureux, si malheureux, si malheureux, d'autant plus malheureux que je vous aime davantage.

THÉRÈSE. — Je ne pourrai jamais!

Elle pleure. Entre FÉLIAT.

FÉLIAT. — Eh bien! C'est pour la faire pleurer comme ça que tu voulais être seul avec elle? C'est ça qu'on t'a appris, dans les phosphates!... (A Thérèse.) Allons, mon enfant!... (D'un ton de gronderie douce.) Vous... c'est vous que je trouve en larmes comme une petite fille...

THÉRÈSE, séchant ses larmes. — Excusez-moi.

FÉLIAT. — Oui.. Je comprends... Mais son père finira par céder... Et toi, René, je te le dis aussi: « Aie confiance. Ne brusque rien. »

RENÉ. — Vous ne...

FÉLIAT, l'arrêtant. — Ah! non, non... Si tu veux bien, pas maintenant... Nous parlerons de cela plus tard... A l'heure qu'il est, nous avons d'autres chiens à fouetter... Laisse-nous.

THÉRÈSE, bas, à René. — Soyez à la gare une demi-heure avant le départ du train. J'irai vous consoler, vous donner du courage, vous dire au revoir.

RENÉ. — J'y serai.

Scène VII

FELIAT, THERESE, puis GUERET

FÉLIAT. — Ma chère enfant, depuis deux jours, il s'est passé dans nos ateliers des choses assez graves que je vous ai cachées, pensant que la situation s'améliorerait. Les événements se sont précipités. Je suis forcé de tout vous dire. Il faut vous préparer à l'éventualité d'une grosse déception.

THÉRÈSE. — Vous me faites peur. Il s'agit de mes ouvrières?

FÉLIAT. — De vos ouvrières, de votre syndicat et de vous... Je ne puis me décider à tout vous révéler d'un seul coup, parce que je suis honteux de vous dire quelle exigence il m'a fallu discuter et que je serai peut-être forcé de subir. Ne me jugez pas mal, je vous en prie. Attendez de tout savoir. Je suis aussi malheureux que vous le serez lorsque vous aurez tout appris. Les ouvriers se rendent compte que vous êtes l'âme de la résistance.

THÉRÈSE. — Ils ne demandent pas mon renvoi, je suppose?

FÉLIAT. — Ils le demandent.

THÉRÈSE. — Vous avez refusé?

FÉLIAT. — Naturellement. Alors, je me suis trouvé en face de forcenés. Ils voulaient envahir l'atelier des femmes. Il y a eu une bagarre. Il y a un blessé.

THÉRÈSE. — Vous n'avez pas pu leur faire entendre raison?

FÉLIAT. — S'ils étaient seuls, on y réussirait. Mais il est venu des gens dont la mission est de semer la haine, des gens illuminés et ignorants qui croient que le bien des ouvriers s'augmente en proportion du mal fait au patron. Ceux-là sont néfastes pour ceux qu'ils attaquent, mais plus encore peut-être pour ceux qu'ils prétendent secourir. Le téléphone a apporté ici un ordre de grève.

THÉRÈSE. — Les femmes feront le travail abandonné.

FÉLIAT. — Alors, c'est la mise à l'index, le sabotage, les machines brisées, le feu à l'usine, peut-être.

THÉRÈSE. — Vos ouvriers sont d'abominables tyrans.

FÉLIAT. — Oui. De même qu'en général les anciens pauvres font les plus mauvais riches, il n'y a pas de pires tyrans que les anciens opprimés.

THÉRÈSE. — Alors?

FÉLIAT. — Alors, si je résiste, c'est la ruine. J'ai une femme et des enfants, Thérèse.

THÉRÈSE. — Vous venez me dire de m'en aller?

FÉLIAT. — Non. Je vous ai exposé la situation et je vous laisse juge.

THÉRÈSE. — Je ne dois pas abandonner celles qui ont eu confiance en moi.

FÉLIAT. — On ne demande pas le renvoi des ouvrières.

THÉRÈSE. — On vous le demandera demain.

FÉLIAT. — C'est possible, hélas!

THÉRÈSE. — Eh bien?

FÉLIAT. — Je ne les laisserai pas sans secours.

THÉRÈSE. — Bien, ce sera pour un jour, une semaine... Mais, après, dans un mois? Plus tard? Comment mangeront-elles? Les enfants? Il y aura des petits enfants qui tendront leurs mains pour avoir du pain vers des mères qui n'en auront pas à leur donner.

FÉLIAT. — Je ne puis résister qu'en fermant l'usine. La solution n'en sera pas meilleure pour elles.

THÉRÈSE. — Et de moi, vous n'aurez pas pitié?

FÉLIAT. — Je saurai reconnaître les services que vous m'avez rendus. Puis, voyons la situation avec calme. Vous avez retrouvé René, vous vous marierez.

THÉRÈSE. — Non. Vous savez ce qu'ont fait et ce que feront ses parents. (Atterrée.) Qu'est-ce que je vais devenir... Si vous m'abandonnez, je suis perdue... Je m'étais créé ici une existence honorable, je réalisais mes rêves, je faisais un peu de bien... et je vous avais une grande, une profonde reconnaissance de m'avoir recueillie... Je suis toute seule sur la terre, vous le savez bien. Avant de me décider à venir ici, j'ai tout essayé pour gagner ma vie... Par grâce, ne me rejetez pas dans l'angoisse! Faites un effort, rien qu'un... le dernier. Laissez-moi parler aux ouvriers... C'est ma vie que je joue!... Si vous me chassez, je ne sais plus où aller...

FÉLIAT, angoissé. — Mais, mon enfant, ils me tiennent à la gorge! Ils me placent en face de la ruine... Oh! que c'est mal, ce qu'ils font, de me contraindre, moi, un honnête homme, à une action monstrueuse! Moi qui ai appris à vous aimer, moi qui voulais leur bien, et qui voulais le vôtre, ils me forcent à la haine et à l'ingratitude, à la lâcheté... Thérèse, je suis très malheureux. Il n'y a rien de plus atroce que la détresse d'un homme de bonne volonté... Mais que faire, que faire...

THÉRÈSE. — Une tentative encore, par la prière, par la persuasion ou par la fermeté. Par pitié pour moi... par pitié... je demande la pitié, je la mérite... oui, je la mérite... Qu'est-ce que j'ai fait pour être ainsi rejetée par tout le monde... Je ne suis pas méchante, pourtant... Alors?... La ruine m'a chassée du mariage... la bassesse d'un homme m'a chassée de chez Mme Nérisse, l'égoïsme de l'homme me chasse de chez vous... Où irai-je? Où?... J'ai bon courage, je fais de mon mieux,... je vous le jure, monsieur Féliat, on ne peut pas me reprocher d'avoir été paresseuse ou mauvaise... je m'efforce d'être bonne

je veux rester honnête... Et je suis renvoyée de partout, de partout... Si je suis de trop sur la terre... alors... si je suis de trop sur la terre...

FÉLIAT, dans un élan. — Taisez-vous, Thérèse, je ne puis en supporter davantage... Il ne sera pas dit que je n'aurai pas tout essayé... Je vais les voir...

THÉRÈSE. — Oui, oui... Vous réussirez...

FÉLIAT. — Leur dire...

THÉRÈSE. — ... Allez...

Entre Guéret, très ému.

GUÉRET. — Féliat! Il ne faut pas attendre. Il faut céder tout de suite... Ils sont fous! Ils s'excitent! On les excite!... Ils sont capables de toutes les sottises... Ils parlent d'envahir l'atelier des femmes et de les mettre dehors, tout de suite... J'ai mis devant la porte deux gaillards solides... Mais...

On entend dans l'atelier voisin un bruit de vitres brisées. Puis des cris de femmes.

THÉRÈSE, affolée. — Allez, monsieur, allez... Empêchez qu'il arrive un malheur... Je partirai. Allez... (Guéret et Féliat se précipitent en courant dans l'atelier des femmes. Le bruit redouble. Meubles renversés. Cris stridents de femmes. Thérèse, seule.) Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu! (Elle est debout, hypnotisée, clouée au sol par la terreur, les yeux grands ouverts fixés sur la porte de l'atelier. Le bruit redouble. Un coup de revolver. Puis, un silence. On entend la voix de Féliat... Puis une acclamation poussée par des voix d'hommes. Féliat entre, très pâle, puis Guéret et Vincent.) Le coup de feu?

FÉLIAT. — En l'air. Pour effrayer, je vous dis... Ils ont enfoncé la porte, renversé un établi... et beaucoup crié... Je suis arrivé à temps... Dès qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient, ils se sont calmés. Il n'y a plus dans l'atelier que des femmes qui pleurent.

THÉRÈSE. — Il n'y a plus dans l'atelier que des femmes qui pleurent... Alors, je cède. Je m'en vais.

VINCENT. — Bravo.

GUÉRET. — Où allez-vous?

FÉLIAT. — Rien ne vous force à partir aussi vite...

THÉRÈSE, très grave. — Si. Je m'en vais. Je vais où je suis contrainte d'aller.

FÉLIAT. — Vous partirez demain.

THÉRÈSE, de même. — Non. Je tiens à prendre ce soir le train pour Paris. Mais que vos ouvriers ne se réjouissent pas... Dans cette nouvelle guerre, des sexes, c'est eux, les hommes, qui seront vaincus, parce que la femme travaille à meilleur marché, n'ayant pas besoin comme eux d'un surcroît de salaire à porter au cabaret... Et il n'y aura pas que les ouvriers qui connaîtront ces défaites, entendez-vous, monsieur Féliat! Les fils des bourgeois qui n'ont pas l'énergie d'épouser les filles sans dot les trouveront plus tard sur leur chemin, ces malheureuses qu'ils auront eux-mêmes contraintes au travail. Il faut en prendre votre parti... Des temps nouveaux sont venus. Dans tous les pays, dans les villes, dans les campagnes, chez les pauvres et les demi-pauvres, de chaque foyer déserté pour l'alcool ou laissé vide par ceux qui n'ont pas le courage du mariage, se lèvera une femme qui l'abandonnera et qui viendra s'asseoir à côté d'eux, à l'usine, à l'atelier, au bureau, au comptoir. Ils ne l'auront pas voulue ménagère, et comme elle ne se voudra pas courtisane, elle sera l'ouvrière, la concurrente... et la concurrente victorieuse!... Adieu!

Elle sort.

RIDEAU

La mère Bougne. Le Délégué. Féliat.

SCÈNE IV. — La mère Bougne : « *Autrefois, la femme pouvait rester chez elle...* »

LA PRISE DE BERG-OP-ZOOM

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

de

SACHA GUITRY

Représentée pour la première fois, le 4 octobre 1912, au théâtre du Vaudeville.

A JEAN AJALBERT,

QUI NE M'A JAMAIS DIT
QUE DES CHOSES AGRÉABLES.
DE TOUT CŒUR.

S. G.

Paulette et Hério : « *Jeudi 24?... Berg-op-Zoom?...* »
(SCÈNE DU 3e ACTE)

PERSONNAGES

Charles Hério	MM. SACHA GUITRY.	*Paulette Vannaire*	Mmes CHARLOTTE LYSÈS.
Léo Vannaire	BARON FILS.	*Mme Vidal*	JANE SABRIER.
Paul Rocher	G. FLATEAU.	*Lulu*	MARTHE DEBIENNE.
Vidal	JOFFRE.	*1re Ouvreuse*	ELLEN-ANDRÉE.
Schutz	LÉRAND.	*Une Grue*	G. DE BRYSSE.
Général La Gobette	DIEUDONNÉ.	*La Femme de chambre*	MEYRALD.
Un Monsieur	CHARTRETTES.	*Une Petite Femme*	LIERVILLE.
Duroseau	SIX.	*Mme Duroseau*	VALDÈS.
Georges	VONELLY.	*2me Ouvreuse*	DARZYL.
Goldenblum	LEBRETON.		
Un Jeune Homme	CASTELBON.	*Un Spectateur*	MM. JACOB.
L'Amant de la Petite Femme	ALBERT.	*Un Valet de chambre*	MATHILLON.
L'Argentin	TÉROR.	*L'Homme de 2 m. 5*	EYGEN.

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Sacha Guitry, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Léo : « *Posez ça là...* »

LA PRISE DE BERG-OP-ZOOM

ACTE PREMIER

Dans l'atelier-salon de Paulette et de Léo, à Paris.

Au lever du rideau, Léo est seul en scène; il est en veston d'intérieur, et, au moyen d'une scie mécanique, il découpe dans une planche de sapin une silhouette de femme. Il fredonne et est visiblement de bonne humeur.

PAULETTE, entrant. — Oh!

LÉO. — Quoi?

PAULETTE. — Oh! non... je ne veux plus que tu fasses tes saletés dans le salon.

LÉO. — Mes saletés!... Ces merveilles! (Elle hausse les épaules.) Ce n'est pas une merveille, cette petite femme-là?

PAULETTE, remontant au fond et prenant un vaporisateur. — Elle a les seins beaucoup trop bas!

LÉO. — Ça lui donne un petit laisser-aller... Ah! évidemment, si j'avais un modèle!

PAULETTE, redescend au-dessus de Léo en vaporisant à droite et à gauche. — Il ne manquerait plus que ça!... Ecoute, mets-toi dans un coin du salon... n'envahis pas tout! C'est plein de copeaux... ça pue la peinture... c'est dégoûtant.

LÉO. — Oh! non... tu vas me fiche la migraine... pas de mélange!...

PAULETTE. — Oh!

LÉO. — Quoi?

PAULETTE. — Tu as sculpté la planche à repasser?

LÉO. — Oui!

PAULETTE. — Je ne veux pas!

LÉO. — Trop tard!

PAULETTE. — Je te défends de toucher aux choses du ménage! Et, je t'en supplie, fais-toi arranger une chambre de bonne pour y travailler à ton aise...

LÉO. — Ah! ça, c'est admirable! Nous avons un atelier...

PAULETTE. — ... qui nous sert de salon!

LÉO. — Quand nous nous sommes mariés...

PAULETTE. — Quand nous nous sommes mariés, tu t'amusais à tailler des allumettes... tu faisais des insectes en réduction, c'était charmant! Maintenant, tu parles de faire plus grand que nature? Si j'avais su que de semblables goûts allaient te venir, nous n'eussions pas loué un appartement avec atelier!... De quoi ce salon a-t-il l'air?... Je te jure que c'est désagréable pour une maîtresse de maison!... Quand on pense que tu es sorti avec le numéro onze de l'Ecole Centrale!...

LÉO. — J'ai bénéficié d'une erreur!

PAULETTE. — Tu aurais dû en profiter!

LÉO. — Ecoute, tu n'as pas fini de grogner?

PAULETTE. — Est-ce que tu crois que ça m'amuse? Je te jure que j'aimerais mieux avoir un mari un

peu plus sérieux que toi... Tu m'obliges à être telle que je suis!... Il faut tout le temps que je te dise: Ne fais pas ça!... Fais ça!... Va là!... Ne touche pas à ça! Oh! c'est fatigant à la longue!

LÉO. — Je t'en fais le serment!

PAULETTE. — Rends-moi la vie un peu plus agréable, je t'en conjure!

LÉO. — Tu sors?

PAULETTE. — Oui!

LÉO. — Où vas-tu?

PAULETTE. — Je vais essayer.

LÉO. — Une robe?

PAULETTE. — Une robe et un manteau.

LÉO. — Pendant que tu essaies, essaie que ce ne soit pas trop cher!

PAULETTE. — Je paie comme tout le monde, mon ami!

LÉO. — Oui, mais les autres ne paient pas avec mon argent!

PAULETTE. — Veux-tu que je n'y aille pas?

LÉO. — Non, non...

PAULETTE. — S'il ne me restait pas le plaisir de m'habiller, je me demande ce qui me resterait!... A chaque robe nouvelle, je dois subir tes reproches!

LÉO. — Ils ne sont pas violents, mes reproches!

PAULETTE. — Ils reviennent trop souvent!

LÉO. — A qui la faute?

PAULETTE. — A moi, c'est entendu!... En effet, je dépense beaucoup... si ta fortune n'y suffit pas, travaille!...

LÉO. — Je suis en train!

PAULETTE. — A ce propos, t'es-tu occupé de ce que je t'avais demandé?

LÉO. — Oui, oui!

PAULETTE. — Comment t'en es-tu occupé?

LÉO. — J'ai tout simplement téléphoné à mon beau-frère de bien vouloir venir aujourd'hui...

PAULETTE. — Oh!... Tu aurais dû y aller, au moins!

LÉO. — Ce ne serait pas la peine d'avoir le téléphone!

PAULETTE. — Tu lui as dit pourquoi tu voulais le voir?

LÉO. — J'ai même stipulé la somme dont nous avons besoin!

PAULETTE. — C'est que nous lui devons déjà énormément!

LÉO. — C'est le mari de ma sœur...

PAULETTE. — Ce n'est pas une raison!... Moi, ça me gêne vis-à-vis de Suzanne...

LÉO. — Pfff!

PAULETTE. — Rien n'est plus vexant pour une femme!

LÉO. — Vidal est enchanté de nous rendre service...

PAULETTE. — Il le fait uniquement pour ta sœur!

LÉO. — Oui, mais je lui ai fait épouser ma sœur uniquement pour ça!

PAULETTE. — A tout à l'heure!... Tu as du noir sur le nez...

LÉO. — C'est plus gai... A tout à l'heure! (Paulette sort.) Marie!... Marie!... (Désignant sa silhouette de bois.) Drapée... avec un grand voile, elle sera épatante!... Marie!...

MARIE, paraissant. — Monsieur?

LÉO. — Apportez-moi donc un des voiles de couleur de madame...

MARIE. — Un vieux?

LÉO. — Non, non... un des neufs que madame a achetés l'autre jour!

MARIE. — Oh!

LÉO. — Dépêchez-vous!... (Marie sort.) C'est embêtant de clouer dans ce meuble-là... tant pis! (Il cloue la petite silhouette de femme sur la table.) Ça va être épatant!

MARIE, rentant avec un voile gris. — Voilà, monsieur...

LÉO. — Merci!... Tenez, regardez...

Il enveloppe la silhouette avec le voile.

MARIE. — Mais, monsieur, la couleur n'est pas sèche, ça va tacher le voile!

LÉO. — Peu!... Avouez que ça fait joli!

MARIE. — Ben oui, mais...

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur... on apporte une quantité considérable de planches.

LÉO. — Ah! bon!... Enfin!... Dites-leur de venir jusqu'ici.

LE VALET DE CHAMBRE. — Dans le salon?

LÉO. — Puisque je vous le dis!

LE VALET DE CHAMBRE, à part. — Il devient fou!

Il sort.

LÉO, à Marie, qui met un peu d'ordre. — Touchez à rien...

MARIE. — Monsieur, je range un peu...

LÉO. — Ne croyez donc pas ça!... Laissez mes outils tranquilles!...

LE VALET, précédant quatre hommes qui portent à eux quatre une trentaine de planches. — Voilà les planches!...

MARIE. — Oh!

LÉO. — Posez ça là... Donnez-leur à chacun quarante sous!... (On sonne.) On a sonné, allez vite ouvrir... et fichez-moi le camp que je travaille!...

Rocher entre.

ROCHER. — Grands dieux!

LÉO. — Comment vas-tu?

ROCHER. — Très bien!... Je ne te demande pas de tes nouvelles, je vois que tu vas mal! (Marie sort.) C'est un pari que tu as fait?

LÉO. — Non, mon vieux... il m'est venu une idée magnifique...

ROCHER. — Tout est possible!... Parlons d'autre chose!...

LÉO. — Déjà!

ROCHER. — Oui. Ta femme n'est pas là?

LÉO. — Non!

ROCHER. — Bon!... Tu m'as dit l'autre jour que tu voudrais bien avoir un modèle...

LÉO. — Oui...

ROCHER. — J'en ai un!

LÉO. — Où ça?

ROCHER. — Dans ton antichambre!

LÉO. — Non!

ROCHER. — Si!

LÉO. — Chic! un beau modèle?

ROCHER. — C'est un vieillard avec une grande barbe blanche.

LÉO. — Oh!

ROCHER. — Non!

LÉO. — C'est une femme?

ROCHER. — Oui, une exquise petite femme qui occupe mes nuits depuis quelques jours... Avant de la montrer, j'ai voulu la dégrossir un peu... elle est rigolo comme tout!

LÉO. — Elle veut bien poser toute nue?

ROCHER. — Elle ne demande qu'à se faire connaître!

LÉO. — Oh! Va la chercher!

ROCHER. — Oui, mais dis donc?

LÉO. — Quoi?

ROCHER. — Et ta femme?

LÉO. — Ma femme? Elle va bien...

ROCHER. — Oui, mais elle ne va pas être furieuse que je t'aie amené ma petite poule?

LÉO. — C'est un modèle... c'est un modèle, quoi!... C'est un métier qui n'est pas fait généralement par des princesses de sang royal... Et puis, zut!... si elle n'est pas contente, elle le dira... elle le dira même plutôt deux fois qu'une... Va chercher cette enfant!...

ROCHER, appelant. — Lulu!... (A LÉO.) Elle s'appelle Lucienne.

LÉO. — Je m'en doutais!

ROCHER. — Lulu, viens par ici!

LULU, entrant. — Voilà!

LÉO. — Oh! elle est charmante! Bonjour, mademoiselle Lulu.

LULU, descendant. — Bonjour, monsieur!...

ROCHER. — Lulu, voici mon ami Léo Vannaire... Qu'est-ce que je t'ai dit de lui?

LULU. — Qu'il était un peu louffe...

LÉO. — Ah! ah!

ROCHER. — Attends!... attends!... Et l'autre chose?

LULU. — Mais que tu l'aimais beaucoup ainsi que sa femme!... Il paraît que vous avez une femme délicieuse!

LÉO. — C'est exact.

LULU. — Elle n'est pas là?

LÉO. — Non!

LULU. — Tant pis!... J'aurais voulu lui demander quelque chose.

LÉO. — Ce sera pour une autre fois!... Alors, dites-moi, mademoiselle Lulu, vous voulez bien poser pour moi?

LULU. — Si Paul le veut...

ROCHER. — Je consens!

LULU. — Alors... aux pelotes les vêtements!...

Elle enlève son chapeau.

ROCHER. — Eh!... Pas tout de suite!...

LÉO. — Pourquoi?

ROCHER. — Oh! moi, je veux bien!...

LÉO. — Pourquoi perdre du temps?

ROCHER. — Soit! soit! soit!

LULU. — Le buste seulement?

LÉO. — Oui. Je vais tout de suite commencer le montant droit de ma porte. Asseyez-vous, mademoiselle Lulu, s'il vous plaît... (Il prend un crayon et sa planche à dessin.) Vous êtes trop bas... Asseyez-vous donc sur le dossier du fauteuil...

LULU. — Je vais me fout' la gueule par terre!

ROCHER. — Lulu! Je t'ai recommandé de n'employer ces expressions-là qu'à la dernière extrémité!...

LULU. — Oui, mon amour! Pardon!... Il faut que je me fasse petit à petit... tu verras... dans... quatre ou cinq ans...

ROCHER. — Oui, mais je te prive de ce que tu sais et si tu recommences!

LÉO. — Vous ne seriez pas encore assez haut!... Rocher, aide-moi à mettre le fauteuil sur la table, s'il te plaît. (A Rocher.) Tu sais que Rodin a imaginé la porte de l'enfer, moi je vais faire...

ROCHER. — La porte des...

LÉO. — Je vais faire la porte du ciel... Je vais la sculpter dans le bois!

ROCHER. — Il faudra mettre un bon verrou...

LÉO. — Avoue que c'est une idée amusante... (A Lulu.) Là... voilà, comme ça, vous êtes très bien!

LULU. — Pour vous, peut-être!

On sonne.

ROCHER. — On a sonné... Lulu, si c'est la femme du maître... et, d'ailleurs, quelle que soit la personne qui va entrer, je te supplie de surveiller ton langage!

LULU. — Mon amour, je te parie qu'en une heure je ne dis pas trois fois: « La garde meurt et ne se rend pas. »

ROCHER. — Lulu!

LE VALET DE CHAMBRE, entrant et annonçant. — Monsieur et madame Vidal!

LÉO. — Qu'ils entrent!

ROCHER. — C'est ta sœur?

LÉO. — Oui, et mon beau-frère! Tu les connais?

ROCHER. — Mais oui...

LULU. — Faut que j' me couvre?

LÉO. — Non, non, ne bougez pas!

M. et Mme Vidal entrent.

VIDAL. — Bonjour, Léo!...

LÉO. — Bonjour, mon vieux!... Bonjour, Suzanne...

Mme VIDAL. — Qu'est-ce que tu fais?

LÉO. — Une œuvre grandiose!... Vous connaissez mon ami Paul Rocher?

VIDAL. — Mais certainement.

Il serre la main de Rocher.

Mme VIDAL. — Bonjour, monsieur.

ROCHER, allant à Mme Vidal. — Bonjour, madame!...

LÉO. — Et je vous présente aussi mademoiselle Lulu! un délicieux petit modèle et amie de Rocher!

VIDAL. — Effectivement exquise! Je m'en intéresse à ce que vous faites!... Expliquez-moi ce que vous faites!...

LÉO. — C'est la porte du ciel.

VIDAL. — La grande porte?

LÉO. — Oui!

VIDAL. — Elle est finie?

LÉO. — Mais non! Je la commence!

VIDAL. — Ah! bon! ça me paraissait un peu simplet!... Ça vous amuse beaucoup de travailler dans le bois?

LÉO. — J'adore ça!

VIDAL. — Eh bien, voulez-vous me tailler mon crayon?

LÉO. — Avec plaisir!...

VIDAL. — Je vous ai apporté la petite chose en question.

Il lui remet une enveloppe.

LÉO. — Vous êtes vraiment trop gentil!

VIDAL. — Je suis très gentil mais vous devriez travailler, Léo.

LÉO. — Je travaillerai sûrement plus tard!... Mais je préfère dépenser pendant que je suis jeune l'argent que je gagnerai quand je serai vieux!... Vous serez sûrement remboursé, n'ayez pas peur!

VIDAL. — Oh! je n'ai pas peur de ça!

Mme VIDAL, qui s'est éloignée tout en causant avec Rocher. — Vous n'êtes donc plus l'amant de la baronne, cher monsieur?

ROCHER. — Mais, madame... je n'ai jamais été...

Mme VIDAL. — Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçu?... Mais vous êtes le seul, alors!... Je connais même l'histoire du souper de Fontainebleau...

ROCHER. — Non?

Mme VIDAL. — Tout se sait...

LÉO. — Tenez, Vidal, voilà votre crayon.

VIDAL. — Merci.

Mlle VIDAL. — Décidément, vous tenez vos promesses. (Elle s'assied.)

ROCHER. — Quelles promesses?

Mme VIDAL. — Seulement, vous manquez de mémoire!

ROCHER. — Je ne comprends pas.

Mme VIDAL. — Vous allez toujours à Dieppe?

ROCHER. — Pourquoi?

Mme VIDAL. — Oh! Pour votre plaisir, uniquement!

ROCHER. — Mais, je...

Mme VIDAL. — Vous ne vous souvenez pas du tout de moi?

ROCHER. — Il y a deux ans... parfaitement... Si, je me souviens!

Mme VIDAL. — Non, il y en a onze!

ROCHER. — Il y a onze ans?

Mme VIDAL. — Oui. Nous étions fous l'un de l'autre à cette époque-là!

ROCHER. — Vous aviez trois ans.

Mme VIDAL. — Non, j'en avais... quinze!

ROCHER. — Oh!

Mme VIDAL. — Quoi?

ROCHER. — Suzanne?

Mme VIDAL. — Oui!

ROCHER. — Oh! que c'est rigolo!

LÉO, à Lulu. — Non, ça ne va pas... Attendez, je vais chercher une canne.

Mme VIDAL. — Vous m'aviez bien oubliée!

ROCHER. — Oh! Ne croyez pas ça!... Je n'oublierai jamais Suzanne. Tout me revient, maintenant... Oh!... oh!... oh!... et les cabines de bains!...

VIDAL, à Lulu. — Ça ne vous fatigue pas, mademoiselle, de poser?

LULU. — Non!

Mme VIDAL. — Oui, le soir... quand il y avait bal au casino... Sous prétexte d'aller au buffet, on filait par la petite porte de côté... vous me mettiez votre pardessus sur les épaules pour que je n'aie pas froid... et nous courions dans la nuit... serrés l'un contre l'autre!

ROCHER. — Ah çà! mais, dites donc, est-ce que nous n'avons pas...

Mme VIDAL. — Non, tout de même...

ROCHER. — Mais, enfin...

Mme VIDAL. — Oui... oh!... presque!

VIDAL. — De quoi parlez-vous?

Mme VIDAL. — On se raconte des histoires de gosses!

VIDAL. — Ce n'est pas mal ce que fait Léo... tu sais...

ROCHER. — Il se trompe peut-être... (A Mme Vidal.) Vous portiez des chaussettes!...

Mme VIDAL. — J'en porte encore!

ROCHER. — Non?

Mme VIDAL. — Si! toujours! c'est plus agréable...

ROCHER. — Ah! je vous crois!...

Mme VIDAL. — Hélas! j'ai onze ans de plus!

ROCHER. — Depuis dix minutes, vous en avez onze de moins... je vous retrouve...

Mme VIDAL. — Je vous revois aussi... Vous étiez jaloux d'un petit Anglais...

ROCHER. — C'est vrai... très maigre et couvert de taches de rousseur...

Mme VIDAL. — Il voulait vous tuer!

ROCHER. — Moi-même, je voulais le tuer!... N'étiez-vous pas amoureuse aussi un peu de lui...

Mme VIDAL. — Si!... Je crois même vous avoir trompé...

ROCHER. — Oh!...

Mme VIDAL. — Je ne suis pas sûre... mais... il me semble...

ROCHER. — Ça, ce n'est pas gentil!

Mme VIDAL. — Mais ce n'était qu'une passade!

ROCHER. — Tandis que moi?

Mme VIDAL. — Vous?... Mais savez-vous bien qu'étant revenue à Paris depuis six mois... je vous aimais encore!...

ROCHER. — Moi, je vous aime toujours!

Mme VIDAL. — Je vous répète que j'ai onze ans de plus!

ROCHER. — Moi aussi!

Mme VIDAL. — C'est vrai!

ROCHER. — Alors?

Mme VIDAL. — Alors, quoi?

ROCHER. — Alors, invitez-moi à prendre le thé chez vous...

Mme VIDAL. — Je reçois le mardi, de cinq à sept!

ROCHER. — J'irai mercredi, de deux à quatre!

Mme VIDAL. — Je ne sais pas si mon mari sera là...

ROCHER. — Je n'ai besoin de personne!

LULU. — Paul!

ROCHER. — Qu'est-ce qu'il y a?

LULU. — J'espère que tu es convenable avec madame?

Mme VIDAL. — Oui, mademoiselle, ne craignez rien!

LULU. — C'est que je le connais, hélas!... Il faut tout le temps que je le surveille!...

ROCHER. — Veux-tu poser?

LULU. — Et toi ne pas trop poser!

VIDAL, à sa femme. — Est-elle délicieuse, cette petite femme!

Mme VIDAL. — Oui, oui. (A Rocher.) Mais, tout de même... il y avait mieux pour vous!

ROCHER. — Elle est gentille?

Mme VIDAL. — Vous ne me le ferez pas dire!

ROCHER. — Pourquoi?

Mme VIDAL. — Parce que!

ROCHER. — Je vous assure qu'elle m'amuse!

Mme VIDAL. — Eh bien, amusez-vous!

Elle va vers Léo.

LÉO. — Tiens, Suzanne, regarde...

Mme VIDAL. — Ravissant... Seulement, tu lui fais les épaules trop rondes... Mademoiselle a de petites épaules pointues.

LULU. — Paul les trouve ravissantes!... N'est-ce pas, Paul?

ROCHER. — Mais, certainement!... (A Mme Vidal.) Je ne me souviens pas de votre frère à Dieppe...

Mme VIDAL. — Léo était en Allemagne, cette année-là...

ROCHER. — Ah! c'est ça!

VIDAL. — Vous vous êtes connus à Dieppe?

Mme VIDAL. — Oui... et il y a longtemps!

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur...

LÉO. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE VALET DE CHAMBRE. — J'ai quelque chose de grave à dire à monsieur...

LÉO. — Allez-y!

LE VALET DE CHAMBRE. — Mais, monsieur...

LÉO. — Nous sommes en famille... Allez!

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur, la cuisinière vient de m'apprendre que... (Bafouillant.) il y avait eu des questions posées...

LÉO. — Quoi?

LE VALET DE CHAMBRE. — Il y a eu des questions posées...

LÉO. — Par qui?

LE VALET DE CHAMBRE. — Je ne sais pas! Elle ne sait pas non plus! Personne ne le sait!

VIDAL. — Curieuse affaire!

LÉO. — Ne vous troublez pas, Emile... expliquez-vous...

LE VALET DE CHAMBRE. — Ça s'est passé... ce matin... chez tous les fournisseurs du quartier...

LÉO. — Mais qu'est-ce qui s'est passé?

LE VALET DE CHAMBRE. — Comme qui dirait une enquête sur...

LÉO. — Sur qui?

LE VALET DE CHAMBRE. — Sur monsieur et madame...

Mme Vidal et Rocher se rapprochent.

LÉO, se lève. — Ah!

VIDAL. — Tiens!

LÉO. — C'est étrange!

Mme VIDAL. — Qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

LÉO. — Je l'ignore, vraiment! Et alors?

LE VALET DE CHAMBRE. — Alors, dame... ils ont parlé.

LÉO. — Qu'est-ce qu'ils ont dit?

LE VALET DE CHAMBRE. — Ils ont dit ce qu'ils ont voulu!

LÉO. — Ils n'ont rien pu dire de bien terrible!... Savez-vous à peu près quelle opinion les fournisseurs ont de nous, dans le quartier?...

LE VALET DE CHAMBRE. — Pour ce qui est de madame, il n'y a jamais eu un mot plus haut que l'autre.

LÉO. — Et moi?

LE VALET DE CHAMBRE. — Ah! ben ça!...

VIDAL, Mme VIDAL et ROCHER. — Ah ! ah!...

LÉO. — Dites! dites! dites!

LE VALET DE CHAMBRE. — C'est très délicat...

LÉO. — Je veux savoir!

VIDAL. — Moi aussi!

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur n'est pas très bien considéré...

LÉO. — Pourquoi donc?

LE VALET DE CHAMBRE. — Est-ce qu'on sait!

LÉO. — Que disent-ils de moi?

LE VALET DE CHAMBRE. — Ils disent comme ça que monsieur n'a pas toute sa raison à lui...

Mme VIDAL, VIDAL, ROCHER et LULU. — Hi! hi! hi!

LÉO. — Sur quoi se basent-ils pour dire ça?

LE VALET DE CHAMBRE. — Ben... monsieur se balade sur le balcon en caleçon... monsieur s'est caché une fois chez le boucher pour faire peur à un de ses amis qui passait... monsieur se met à la fenêtre devant son gramophone et il fait avec sa bouche comme si c'était lui qui chantait pour amuser les gens d'en face... enfin, quoi, ils disent que monsieur est un peu fou!

LÉO. — Et c'est tout?

VIDAL. — Vous n'en avez pas assez?

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, monsieur, c'est tout!

LÉO. — Ça va bien, laissez-nous!... Et n'en parlez pas à madame!

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

Il sort.

LÉO. — C'est extraordinaire!

VIDAL. — Vous n'allez pas vous frapper pour ça, mon vieux, voyons!

LÉO. — Ça ne vous paraît pas inquiétant?

ROCHER. — Mais non!

LÉO. — N'en parlez à personne, surtout!

ROCHER. — Ben, voyons!

VIDAL. — Ce n'est pas inquiétant... bien sûr que ce n'est pas inquiétant, à moins...

LÉO. — A moins?

VIDAL. — Je ne voudrais pas avoir l'air de prendre les choses au tragique.

LÉO. — Parlez, parlez!

VIDAL. — Eh bien, ça deviendrait... non pas inquiétant, mais intéressant si...

TOUS. — Si?

VIDAL. — Si vous aviez, mon bon Léo... quelque chose sur la conscience...

LÉO. — Vous plaisantez!

VIDAL. — Du tout!... Comprenez-moi bien... tout homme a à se reprocher une petite farce anodine et susceptible pourtant de motiver non pas une arrestation... mais des poursuites judiciaires...

LÉO — Mais, jamais de la vie! Parlez pour vous!

VIDAL — Non, mon ami, en ce moment c'est pour vous que je parle !... Rappelez vos souvenirs... examinez bien attentivement quelle a été votre conduite depuis un mois ou deux... rendez-vous compte, enfin, que vous ne vous êtes pas mis en défaut vis-à-vis de la loi... Si j'insiste, c'est que tout à l'heure, lorsque votre valet de chambre vous a appris que des renseignements avaient été demandés sur vous dans votre quartier, vous êtes devenu un peu rouge et simultanément un peu pâle.

LÉO. — Ah!

VIDAL. — Oui!

Un temps.

LÉO. — Vidal, je voudrais causer avec vous un instant.

VIDAL. — Vous voyez bien!... (A sa femme, à Rocher et à Lulu.) Mes enfants, éloignez-vous... allez causer dans le salon!... Allez!...

Suzanne, Rocher et Lulu remontent.

LÉO. — Eh bien, voilà.

VIDAL. — Je vous écoute!

LÉO. — Je viens de me livrer, grâce à votre amicale insistance, je viens de me livrer à un examen rapide de ma conscience et je découvre... une espèce d'illégalité qui pourrait au besoin justifier l'enquête qui semble avoir été faite à mon sujet...

VIDAL. — Bon!... Dites-moi carrément la chose!

LÉO. — Il y a une dizaine de jours... j'ai... comment dirai-je?... Oh! c'est bien simple!... j'ai... j'ai détourné une mineure!

VIDAL, éclatant de rire. — Ah! Oui?

LÉO. — Oui.

VIDAL. — Eh bien, mon cher, ne cherchez pas autre chose.

LÉO. — Ah! vous croyez que...

VIDAL, se lève. — Il me semble!

LÉO. — Ah!... Et on est passible de prison, n'est-ce pas, pour un détournement de mineure?

VIDAL. — Ça, ça dépend... ne vous affolez pas à l'avance! Et, dites-moi, la personne que vous avez détournée était extrêmement mineure?

LÉO. — Elle était bien!

VIDAL. — Ça fait quatorze, quinze ans?

LÉO. — A peu près.

VIDAL. — C'est jeune!

LÉO. — C'est bien pour ça que...

VIDAL. — Eh bien, mon vieux, vous allez bien! Vous! Oh! mais, je vous croyais un mari modèle!

LÉO. — Moi aussi!

VIDAL. — Vous n'êtes pas fidèle à votre femme?

LÉO. — Si, souvent!

VIDAL. — Elle est si parfaite, si...

LÉO. — Ben, oui, justement!

VIDAL. — Eh bien, en voilà une affaire!

LÉO. — Alors, qu'est-ce que vous me conseillez?

VIDAL. — Ah! ça, c'est autre chose, c'est très délicat!

LÉO. — Ça ne vous est jamais arrivé à vous?

VIDAL. — Ah çà! vous êtes fou!

LÉO. — Vous n'avez jamais détourné de mineure?

VIDAL. — Ah! si! Je croyais que vous me demandiez si j'avais été poursuivi!

LÉO. — Alors, que faire?

VIDAL. — Je n'en sais fichtre rien!... Est-ce que votre ami Rocher n'est pas avocat?

LÉO. — Si, comme tout le monde!

VIDAL. — Etes-vous assez intime avec lui pour lui demander conseil?

LÉO. — Oh! oui!

VIDAL. — Appelez-le donc! Il va peut-être vous donner un avis utile...

LÉO. — Rocher! Viens un instant, veux-tu?

ROCHER, venant les rejoindre. — Voilà! voilà! C'est grave?

LÉO. — Peut-être!...

VIDAL. — Voici l'affaire en deux mots!... Notre ami Léo, il y a une dizaine de jours, a détourné une mineure...

ROCHER. — Oh! le brigand! Jolie?

LÉO. — Il ne s'agit pas de ça!

ROCHER. — De quoi s'agit-il?

VIDAL. — Il s'agit de savoir si les questions posées chez les fournisseurs ne sont pas le résultat d'une plainte qui aurait été déposée...

ROCHER. — Par qui?

VIDAL. — Par les parents de l'enfant.

ROCHER. — Tu les connais?

LÉO. — Non!

ROCHER. — Ils savaient ton nom?

LÉO. — Je ne crois pas.

ROCHER. — Eh bien, alors...

VIDAL. — La police...

ROCHER. — La police?... Elle a autre chose à faire, la police! Ne t'occupe pas de la police, va... Elle ne s'occupe pas de toi!... Dis-toi bien que, dans la vie, il faut se sauver pour qu'on vous coure après... La police! ah! vous me faites rigoler...

VIDAL. — Votre optimisme m'effraie!

ROCHER. — Et puis, si on te met en prison, nous te porterons des confitures!

LÉO. — Oh! tais-toi! je t'en prie!... Et ces fourneaux de fournisseurs qui ont dit que j'étais un peu fou!... C'est très mauvais!

ROCHER. — Au contraire! Tu plaideras l'irresponsabilité!

VIDAL. — L'enfant pourrait avoir porté plainte, peut-être.

LÉO. — C'est possible!... Quel âge a ta petite amie?

ROCHER. — Dix-neuf ans, je crois...

VIDAL. — Nous allons lui demander son avis...

LÉO. — C'est une idée!... Mademoiselle Lulu!

LULU. — Quoi donc?

VIDAL. — Venez, je vous prie, mademoiselle.

ROCHER. — Ces messieurs voudraient connaître ton opinion sur le point suivant: Une jeune fille de quinze ou seize ans ayant... tu comprends ce que je veux dire... avec un monsieur, peut-elle avoir l'idée de déposer une plainte contre ce monsieur?

LULU. — Ça dépend de ce que le monsieur lui a donné...

VIDAL. — Ah!... (A LÉO, à part.) Combien avez-vous donné?

LÉO. — Cinq cents francs!

VIDAL, à LULU. — Cinq cents francs... c'est bien?

LULU. — Cinq cents francs? Oh! je vous crois!... C'est pas moi qui aurais déposé une plainte! (A ROCHER.) Ça, cinq cents francs, c'est bien!

ROCHER. — Oh! Pas de chantage, n'est-ce pas?

VIDAL. — Vous voilà un peu rassuré, j'espère?

LÉO. — Un peu, oui.

ROCHER. — Je pense bien qu'il est rassuré!

LÉO, à part. — Je ne suis pas complètement rassuré car je ne lui ai donné que cent francs!

VIDAL, à LÉO. — Et votre femme?

LÉO. — Elle ne se doute absolument de rien!... Que ma sœur ignore tout également!

VIDAL. — Un mari ne doit jamais rien dire à sa femme.

Mme VIDAL, rentrant. — De même qu'une femme ne doit jamais rien dire...

VIDAL et ROCHER. — ...à son mari!

Plusieurs coups de sonnette.

LÉO. — Voilà Paulette... (A Mme VIDAL.) Il faut qu'elle continue à ne se douter de rien!

VIDAL. — Alors, remettez-vous au travail...

ROCHER. — Lulu, reprends la pose...

Lulu remonte sur la table.

Mme VIDAL, à ROCHER. — Qu'est-ce qui se passe?

ROCHER. — Je vous dirai ça.

Mme VIDAL. — Moi, je m'assieds. (A ROCHER.) Nous allons, ce soir, au Grand-Théâtre...

ROCHER. — Bon!

Mme VIDAL. — Loge 32!

LÉO, à ROCHER. — Et nous, chantons!

VIDAL, LÉO et ROCHER, chantant.

Lorsque s'en revient le printemps,
Toutes les femmes sont jolies...

PAULETTE, entrant. — Oh!

LÉO. — Elle sait tout!

PAULETTE. — Qu'est-ce qui s'est passé?

LÉO. — Je vais t'expliquer...

PAULETTE. — Qui est cette personne?

LÉO. — C'est... c'est un modèle...

PAULETTE. — ...de mauvaise éducation!...

LÉO. — C'est la petite amie de Rocher!

PAULETTE, à ROCHER. — Comment, Rocher! vous vous êtes permis...

ROCHER. — Je...

LÉO, à LULU. — Rhabillez-vous!

LULU. — Oui, je crois que ça vaut mieux!

PAULETTE. — Bonjour, Suzanne. (A VIDAL.) Bonjour, cher ami!... Je ne vous avais pas vus...

Mme VIDAL. — Bonjour, Paulette!...

VIDAL. — Bonjour!... Ne vous mettez pas en colère!

PAULETTE. — Voyez dans quel état est le salon!... Léo, mon ami, c'est à croire que tu deviens fou!

LÉO. — Fou!

PAULETTE. — Qu'est-ce que c'est que ces planches?

LÉO. — Je suis en train de faire la porte du ciel...

PAULETTE. — Imbécile!

ROCHER. — Vous m'en voulez?

PAULETTE. — Je suis étonnée!

LULU. — Madame, je crois comprendre que ma présence ici vous déplaît... je vous fais toutes mes excuses...

PAULETTE. — Mais, mademoiselle...

LULU. — Ce n'est pas la faute de mon ami si je suis venue... c'est ma faute à moi... C'est moi qui ai absolument voulu vous connaître... parce que, depuis un mois, Paul me parle très gentiment de vous... et il m'avait persuadée que vous alliez me recevoir avec bienveillance et que, certainement, vous alliez me donner des conseils pour m'habiller... pour bien me tenir... enfin... voilà!...

PAULETTE. — Mais, mademoiselle, notre ami Rocher ne vous a point menti... et je serai enchantée de vous être agréable... Venez me voir demain, après le déjeuner...

LULU. — Oui, madame, entendu! A demain!

PAULETTE. — A demain, mademoiselle!

ROCHER. — Au revoir... merci...

PAULETTE. — Vous avez fait une gaffe tout de même!... (A LÉO.) Accompagne-les!

Lulu, Rocher et Léo sortent.

Mme VIDAL. — Vous n'auriez pas dû vous laisser attendrir.

PAULETTE. — Oh! Pourquoi? Pauvre petit bout de femme!... (Appelant.) Emile!... Et vous, comment ça va?

Mme VIDAL. — Ça va très bien!

PAULETTE, au valet de chambre qui vient d'entrer. — Mettez un peu d'ordre, je vous prie.

VIDAL. — Vous êtes très à votre avantage, Paulette, en ce moment... vous avez un petit peu engraissé... vous êtes très bien.

PAULETTE. — Ecoutez, je commence à le croire!... Figurez-vous que, depuis quelque temps, je suis suivie par un monsieur d'une trente-cinquaine d'années... assez beau garçon et qui donne les marques du plus évident... comment dirai-je?... je ne sais pas... mais, enfin, il me suit! Aujourd'hui, il ne m'a pas lâchée d'une seconde... j'ai cru qu'il allait m'aborder...

Mme VIDAL. — Il n'a pas osé?

PAULETTE. — Oh! non... il est grave... il est sérieux... parfois il me dépasse et puis revient pour me voir... il me croise et il me regarde profondément, sans sourire!... Il y a trois jours, il était à l'Opéra; avant-hier, il était aux Variétés, hier à Montmartre, et il ne me quitte pas de l'œil... Ça commence à m'énerver d'ailleurs un peu!... Enfin, le jour où j'en aurai assez, je le dirai à Léo...

VIDAL. — Oh! Ne faites donc pas ça!

PAULETTE. — Pourquoi?

Mme VIDAL. — Henri a raison: je crois que ça vous ennuierait beaucoup d'avoir une histoire dans un endroit public!

PAULETTE. — Evidemment!

VIDAL. — Et puis, qu'est-ce que vous risquez?... Vous n'êtes pas femme à vous laisser tenter, vous?

PAULETTE. — Pourquoi donc?

VIDAL. — Vous?... Mais, ma chère Paulette, vous êtes le type de l'honnête femme! Laissez donc ce monsieur vous lancer des regards brûlants, allez!... Votre mari ne court aucun danger!

PAULETTE. — Oui, mais, moi, ça m'embête!

VIDAL. — Alors, dites-le vous-même à ce monsieur et ne faites pas intervenir Léo!

PAULETTE. — Oh!

LÉO, rentrant. — Les voilà partis!

PAULETTE. — Tu sais que la gentillesse de cette petite femme n'enlève rien à l'incorrection que tu as commise!

LÉO. — Ne recommençons pas, ma chérie...

PAULETTE. — Quant à ces planches, tu vas me faire le plaisir de les expédier au sixième!

LÉO. — Oh! Et travailler?

PAULETTE. — Tu n'as pas la prétention... j'imagine...

Mme VIDAL. — Je vois que ça se gâte...

VIDAL. — Oui, oui... un orage se prépare... filons avant l'ondée...

PAULETTE. — Non!

Mme VIDAL. — Si! si! il le faut!

VIDAL. — Nous étions restés pour vous demander si vous voulez venir dîner tous les deux à la maison, ce soir... J'ai loué une loge pour la nouvelle pièce de Grimard...

PAULETTE. — Avec grand plaisir!

Mme VIDAL. — A tout à l'heure! A tout à l'heure, Léo!...

LÉO. — A tout à l'heure, ma petite sœur! (Mme Vidal sort avec Paulette et Vidal. Léo, seul.) Je dois avouer que ces planches sont plutôt encombrantes... et puis, je suis un peu revenu de la porte du ciel.

PAULETTE, rentrant. — Tu ne m'obligeras pas à insister, n'est-ce pas?

LÉO. — Mais non, c'est entendu, mon trésor chéri!

PAULETTE. — Oh! quelle tendresse!... Tu veux quelque chose, toi!

LÉO. — Je veux simplement t'embrasser... Tu trouves ça extraordinaire?

PAULETTE. — Oui... comme toutes les choses rares! Ton beau frère t'a apporté ce que tu lui avais demandé?...

LÉO. — Oui, oui, voilà!

PAULETTE. — Merci!...

MARIE, entrant. — Monsieur!... Monsieur!... Ah! Madame est rentrée...

PAULETTE. — Eh bien, oui, qu'est-ce qu'il y a?

MARIE. — Une chose étrange...

LÉO. — Vous me parlerez de ça ce soir. Pour l'instant, laissez-nous!

PAULETTE. — Mais, pas du tout! Pourquoi?... Nous ne faisons rien de spécial, en ce moment!... Dites la chose étrange, Marie, dites!...

MARIE. — Madame, deux hommes sont venus tantôt faire une enquête chez la concierge sur monsieur et madame.

PAULETTE. — Comment, une enquête?

LÉO. — Tiens?

PAULETTE. — Qu'est-ce qu'ils ont demandé?

MARIE. — D'après ce que m'a dit la concierge, ces messieurs tenaient à connaître le genre d'existence de monsieur et de madame.

LÉO. — Tiens!... Qu'est-ce que ça veut dire?

PAULETTE. — J'espère bien que la concierge les a envoyés promener?

MARIE. — Elle aurait bien voulu, madame, mais ces messieurs avaient une carte de la préfecture...

PAULETTE. — Oh!

LÉO. — De la préfecture?... Quelle préfecture? Rouen? Evreux? Nancy?

MARIE. — Mais non, monsieur, de la préfecture de police!

PAULETTE. — Et savez-vous ce que la concierge leur a dit?

MARIE. — Elle a dû leur dire ce qu'elle savait...

PAULETTE. — C'est-à-dire?

MARIE. — Que monsieur et madame ont souvent des disputes...

PAULETTE. — Comment le savent-ils?

MARIE. — Sans doute, j'ai eu le tort d'en parler devant les concierges...

Léo fait en vain à Marie des signes désespérés pour qu'elle se taise.

PAULETTE. — Avec qui?

MARIE. — Avec les bonnes des autres étages...

PAULETTE. — Mais, d'abord, vous ne devez raconter à personne ce qui se passe ici... En voilà des façons!...

MARIE. — Je fais mes excuses à madame!

PAULETTE. — Dis donc, Léo, tu n'as aucune idée de ce que peut vouloir signifier cette enquête?

LÉO. — Aucune idée...

PAULETTE. — C'est inouï!

MARIE. — Mais je croyais qu'Emile avait dit à monsieur?...

LÉO. — Non... quoi?

MARIE. — Comment! Emile n'a pas dit à monsieur...

LÉO. — Quoi?

MARIE. — Il faut qu'il le dise vite... Je vais le chercher... (Elle sort.)

PAULETTE. — Qu'est-ce qu'il peut y avoir encore?

LÉO. — Je me le demande!

PAULETTE. — Je veux en avoir le fin mot!

LÉO. — Moi aussi pardi! (A part.) Ah! n... de D...!

LE VALET DE CHAMBRE, entrant avec Marie. — Mais si, je l'ai dit à monsieur...

MARIE. — Monsieur me dit que non!

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur se souvient bien que, tout à l'heure, je lui ai dit qu'on avait fait aussi une enquête chez les fournisseurs du quartier...

LÉO. — Ah! oui... oui... oui...

PAULETTE. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

LÉO. — Je n'y pensais plus!

PAULETTE, à Marie et au valet de chambre. — Vous ne savez rien d'autre?

MARIE. — Non, madame.

PAULETTE. — Alors... vous pouvez nous laisser! (Le valet de chambre et Marie sortent.) Ah çà! qu'est-ce que ça signifie? Comment, on te dit qu'une enquête a été faite sur nous dans le quartier et tu ne m'en avises pas?

LÉO. — Je l'avais oublié...

PAULETTE. — C'est invraisemblable!... Et puis, en tout cas, tu t'en serais souvenu quand Marie est venue nous apprendre qu'une seconde enquête avait eu lieu... et non!... bien mieux, tu as feint l'étonnement! Ce n'est pas clair!

LÉO. — Ce n'est pas clair! ce n'est pas clair!

PAULETTE. — Et, en ce moment, l'air que tu as n'est pas naturel.

LÉO. — Voilà que je n'ai pas l'air naturel, maintenant!

PAULETTE. — Non, pas du tout!

LÉO. — Ah! ça, par exemple!

PAULETTE. — Voyons, Léo... est-ce qu'il y a quelque chose que tu me caches?

LÉO. — Tu es folle!

PAULETTE. — Tu ne soupçonnes pas à propos de quoi cette enquête est faite?

LÉO. — Mais non! n'insiste pas!

PAULETTE. — Alors, envoie immédiatement un pneumatique au préfet de police en lui demandant de quel droit il se permet de faire une enquête chez nos fournisseurs et chez notre concierge...

LÉO. — Ah! non! Je ne peux pas faire ça... Je ne connais pas le préfet de police!...

PAULETTE. — Ça n'a aucune importance! Nous ne devons pas nous laisser soupçonner... Admets qu'il y ait une plainte déposée contre nous par erreur... ce silence de notre part serait maladroit. Et puis, il ne faut pas que ça se renouvelle... C'est d'un effet déplorable dans une maison!... Imagine les potins qui courent déjà en ce moment du rez-de-chaussée jusqu'au sixième... Il ne faut pas hésiter... allez... vite... écris!

LÉO. — Non... je ne veux pas écrire au préfet de police!...

PAULETTE. — Léo, il y a quelque chose de louche là-dessous!...

LÉO. — Eh bien, oui!...

PAULETTE. — Ah! j'en étais bien sûre!... Allons, parle... parle.

LÉO. — Tu vas voir à quel point c'est enfantin!

PAULETTE. — Je t'écoute!

LÉO. — Ne me bouscule pas!

PAULETTE. — Je ne te bouscule pas... J'écoute!...

LÉO. — Oui, mais n'écoute pas comme ça... écoute tout simplement... (Ils s'asseyent.) Tu as essayé ta robe?

PAULETTE. — Oui! Va! va!

LÉO. — Tu te souviens qu'il y a huit ou dix jours je suis allé dîner avec de vieux copains de Centrale?...

PAULETTE. — Parfaitement!

LÉO. — Nous étions quatre et — tu t'en souviens sans doute aussi — je t'ai raconté que nous avions été au théâtre et qu'ensuite nous avions été souper à Montmartre?...

PAULETTE. — Parfaitement! Tu es rentré à quatre heures du matin, ivre-mort!

LÉO. — Ç'a même été entre nous l'objet d'une discussion...

PAULETTE. — Méritée!...

LÉO. — Je l'avoue!... Ah! Tu vois que je reconnais mes torts et que je ne suis pas de ces gens qui cherchent à se montrer plus blancs qu'ils ne sont en réalité!... J'ai peut-être bien des défauts... mais, en tout cas, je n'essaie jamais de dissimuler ce que ma conduite à d'imparfait... dans des récits embrouillés... et je peux dire sans mentir que les périphrases me sont étrangères.

PAULETTE. — Va... va!

LÉO. — Donc... la vérité, la voici!

PAULETTE. — Mieux vaut tard...

LÉO. — ... que jamais! Tu le reconnais toi-même!... L'autre soir, avec mes trois copains, nous ne sommes pas allés à Montmartre... nous sommes allés à la Villette!... C'est un quartier comme un autre...

PAULETTE. — Et alors?

LÉO. — C'est tout!... Du moins... voilà... heu... je... ou plutôt ils...

PAULETTE. — Ne t'embrouille pas!

LÉO. — Non, seulement tu vas me comprendre... je ne veux pas te déguiser la vérité... Voilà... Un

de mes copains me dit : « Allons à la Villette... » « Et pourquoi donc? » lui dis-je... « Parce que... me répondit-il... dans un café que je connais... » il ne va na ganabadime...

PAULETTE. — Quoi? Quoi?...

LÉO. — Voilà!

PAULETTE. — Qu'est-ce que tu as dit?

LÉO. — J'ai rien dit.

PAULETTE. — Voyons, voyons... ne sois pas nerveux... Vous êtes allés à la Villette parce qu'un d'entre vous connaissait, dans un café, une...

LÉO. — ...une jeune femme de... dix-sept ans... qui était charmante... et avec qui... on pouvait... dire des bêtises.

PAULETTE. — Et en faire!

LÉO. — Oh! quelle horreur!

PAULETTE. — Et, cependant?...

LÉO. — Et, cependant, comme tu dis, avec tant de justesse... ces trois cochons en ont fait... des bêtises!...

PAULETTE. — Tous les trois seulement!

LÉO. — Oui! Faut-il que des hommes... même jeunes... soient assez vils... pour faire... ce que tu sais avec une mineure!...

PAULETTE. — Toi, qu'est-ce que tu as fait pendant ce temps-là?

LÉO. — Moi... je suis resté en bas... j'ai regardé des journaux illustrés... j'ai feuilleté un vieux numéro de *L'Illustration* de 1864... c'est amusant...

PAULETTE. — Et alors?

LÉO. — Alors... voilà!... Ces trois cochons-là se sont-ils fait chiper?... Ont-ils donné mon nom?...

PAULETTE. — Tu ne le sais pas du tout?

LÉO. — Non... heu... si... les parents de l'enfant... des maîtres chanteurs, entre nous... les ont surpris... et ils ont fait du potin et des menaces... ils ont dit que si on ne leur donnait pas cinq cents francs... ils déposeraient une plainte...

PAULETTE. — Vous avez payé?

LÉO. — Naturellement!... Ça m'a coûté deux cents francs!

PAULETTE. — Comment! même toi pour avoir regardé *L'Illustration*?... C'est cher!

LÉO. — J'ai payé pour un des trois cochons qui était pauvre!... Maintenant, comme j'étais un peu saoul, les maîtres chanteurs m'ont-ils chipé une carte de visite?...

PAULETTE. — Dans ces conditions-là, tu as raison! il vaut mieux ne pas écrire au préfet de police... et faire ceux qui ne savent rien...

LÉO. — Pas?

PAULETTE. — Oui, oui!

LÉO. — Tu vois que ce n'est pas une affaire grave ni une affaire compliquée...

PAULETTE. — En effet!...

LÉO. — Embrassons-nous... et qu'il...

PAULETTE. — Ah! non, je t'en prie...

LÉO. — Pourquoi?

PAULETTE. — Tu le demandes!... Je ne te fais aucun reproche... je ne te menace de rien... je te dis simplement : « Tu as eu tort. »

LÉO. — Ça y est! Ça y est!... Oh! j'étais bien sûr que tu m'en voudrais!... Ah! là! là!

PAULETTE. — Va te raser et t'habiller, va, ça vaudra mieux!

LÉO. — Et toi?

PAULETTE. — Continue à ne pas t'occuper de moi!

LÉO. — C'est pourtant pas ma faute si ces trois cochons-là...

Il sort, penaud et très embêté.

PAULETTE, seule. — Eh bien, nous voilà dans une jolie situation!... A tout prix, il faut que ça cesse!... Je vais demander un conseil à Vidal... (Elle cherche son numéro. Elle décroche le récepteur.) Allô!... 247-29... allô... 29... allô! Est-ce que monsieur Vidal est là?... Il n'est pas encore rentré?... Bon, merci! (Elle raccroche.) Je lui en parlerai tout à l'heure... Ah! je ne pourrai pas passer la soirée sans avoir fait quelque chose... (Elle redécroche.) Allô!... Voulez-vous me donner la préfecture de police, s'il vous plaît!... C'est ce qu'il y a de plus simple!... Allô?... Ah! c'est pas libre? Merci, mademoiselle... Allô! allô! allô!... Mademoiselle?... dites-moi... qu'est-ce qu'il y a au-dessus de la préfecture de police?... Il n'y a rien au-dessus?... Ah! ah! Et au-dessous?... Les commissariats?... Ah! bon! merci... Non, je vais écrire... j'aime mieux ça! Merci beaucoup, mademoiselle!... (Elle raccroche et prend une feuille de papier à lettre.) « Monsieur le commissaire... » Non, il vaut mieux ne pas écrire... (Elle redécroche.) Allô! c'est encore moi, mademoiselle!... Voulez-vous me donner le commissariat de police de mon quartier?... Ah! non, je ne sais pas le numéro... merci!... Elle est charmante!... Généralement, elles sont assommantes!... Quoi?... Ah! je sais bien que ce n'est pas votre faute!... Ah! le voilà! merci... Allô! Commissariat?... Je voudrais parler à monsieur le commissaire... Voulez-vous tout de même lui dire mon nom?... Alors, voulez-vous lui faire une commission?... Vous êtes son secrétaire, monsieur?... Bien! Voulez-vous demander à monsieur le commissaire s'il consentirait à me recevoir demain dans la journée?... Demandez-lui toujours... et dites-lui que je voudrais ne pas passer, si possible, par la porte du commissariat... je n'oserais pas entrer... S'il pouvait me recevoir chez lui... Demandez-lui tout de même... C'est pour une affaire très importante dont il est au courant d'ailleurs... Pourvu qu'il consente... Allô! Oh!... A son bureau demain matin?... Non, je ne veux pas entrer par le commissariat... Tant pis, monsieur, merci!... Allô? C'est de la part de madame Léo Vannaire... Il a demandé mon nom... Allô? Entendu... Entendu! quatre heures chez monsieur le commissaire, 14, rue Bernillet, au deuxième, la porte à droite... parfait! Merci beaucoup, monsieur... Remerciez bien monsieur le commissaire!... Merci encore, monsieur! (Elle raccroche.) Ah!... (Elle écrit sur une carte de visite qu'elle prend dans le classeur.) « 14, rue Bernillet, au deuxième, la porte à droite. » (Elle plie la carte en quatre et la glisse dans son sac.) Ce que femme veut...

MARIE, entrant avec Léo qui lui a parlé à l'oreille et qui a le visage souriant de quelqu'un qui va faire une bonne blague. — Madame, il y a là un sergent de ville...

LÉO, saluant militairement et prenant l'accent « gendarme ». — Salut! ma bonne dame!...

Paulette lui flanque une gifle.

ET LE RIDEAU TOMBE

Le couloir des loges d'un théâtre élégant pendant un entr'acte — tel qu'il est figuré sur la scène du Vaudeville.

ACTE II

Le rideau s'ouvre sur le couloir des loges d'un théâtre élégant. A gauche, un vestiaire. A droite, le barfumoir. Deux ouvreuses sont en scène. L'une lit un roman, l'autre reprise un gant de laine. Un garde municipal, au fond, fait les cent pas. Un temps assez long. Puis, tout à coup, on entend le bruit des applaudissements, toutes les portes s'ouvrent à la fois et le public envahit le couloir.

Mme Duroseau. — Mais qu'est-ce que tu as, tu es soucieux?...

Duroseau. — Ecoute...

Mme Duroseau. — Quoi?

Duroseau. — Tu es sûre de n'avoir raconté à personne notre histoire?

Mme Duroseau. — Quelle histoire?... Ma faute de l'année passée?

Duroseau. — Oui.

Mme Duroseau. — Mais non, mon chéri, je ne l'ai racontée à personne! Pourquoi?

Duroseau. — Parce qu'il y a dans ce premier acte une telle similitude de situation... tu n'as pas remarqué?

Mme Duroseau. — Si... c'est une femme qui a eu un amant...

Duroseau. — Eh bien?

Le Général, à l'ouvreuse. — Dites-moi, madame...

L'Ouvreuse. — Monsieur?...

Le Général. — Ayez l'obligeance de me donner mon porte-cigarette que j'ai laissé dans la poche de mon pardessus... Numéro quatorze.

L'Ouvreuse. — Oh! avec plaisir...

Le Général. — Ça a l'air de vous être bien agréable de fouiller dans les poches!

L'Ouvreuse. — Oh! Ce n'est pas ça! Seulement, j'aime bien qu'on me demande un objet qu'on a oublié, parce que je m'amuse à deviner si c'est dans la poche de gauche ou bien dans la poche de droite... ça vaut mieux que d'aller au café...

Le Général. — Et puis ça n'empêche pas!

L'Ouvreuse. — Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je me trompe presque toujours... ce n'est jamais dans la première poche où je fouille que se trouve l'objet que je cherche.

Le Général. — Vous n'avez qu'à commencer par la seconde poche!

L'Ouvreuse. — C'est une idée... je vais essayer...

Goldemblum, à quelqu'un. — Che n'aime pas ces pièces où on ne parle que de tripotages d'archent... que diable, on ne va pas au théâtre pour entendre les mêmes choses que dans l'après-midi!

Une Petite Femme. — Moi je suis sûre que c'est Galipaux.

Son Amant. — Mais ne t'entête donc pas à dire que c'est Galipaux! Je te répète que si Galipaux jouait il serait sur le programme.

Un Jeune Homme, à l'ouvreuse. — Madame, pourriez-vous faire passer ma carte à Mlle Bleuette?

L'Ouvreuse. — Celle qui joue la bonne.

Le Jeune Homme. — Oui.

L'Ouvreuse. — Oh!

Le Jeune Homme. — Quoi?...

L'Ouvreuse. — Voulez-vous un conseil désintéressé?

Le Jeune Homme. — Je veux bien...

L'Ouvreuse. — Ne pensez pas à Mlle Bleuette, allez, c'est une petite dame qui a tout ce qui lui faut! Et si vous avez très envie de... faire passer votre carte à quelqu'un, voyez donc plutôt Mme Tilloy!

Le Jeune Homme. — Celle qui joue la mère?

L'Ouvreuse. — Oui!

Le Jeune Homme. — Elle est si noble.

L'Ouvreuse. — C'est justement pour ça qu'elle est libre!

Entrent Vidal, Léo, Mme Vidal et Paulette.

Vidal. — Nous avons la loge 32.

1re Ouvreuse. — C'est par ici, mesdames...

2e Ouvreuse. — Ces messieurs veulent-ils mettre leur pardessus au vestiaire...

Vidal. — Je n'y vois pour ma part aucun inconvénient! Et vous, Léo?

Léo. — Si madame s'engage à me le rendre!

2e Ouvreuse. — Je m'y engage, monsieur!

Mme Vidal, à Paulette. — Si le jeune Rocher vient nous retrouver tout à l'heure, faites-moi le grand plaisir de dire que c'est vous qui l'avez invité...

Paulette. — Ah! bon...

Mme Vidal. — Oui!

Paulette. — Vous me faites jouer un joli rôle!

Mme Vidal. — A charge de revanche!

Paulette. — Oh!

Mme Vidal. — Il ne faut jurer de rien!

Paulette. — Il vaut encore mieux ne pas en parler!

Vidal. — Bonjour, général!

Le Général. — Bonjour, mon cher ami!

Vidal. — Nous avons raté le premier acte, hein?

Le Général. — Oui, l'auteur aussi! C'est ennuyeux en diable!... Les personnages se disent des choses tellement vraies et tellement intimes qu'on a l'impression d'être indiscret en les écoutant!

Vidal. — Eh! oui, c'est la nouvelle formule théâtrale!... Le public n'est plus spectateur, on lui fait jouer un rôle, l'auteur le prend à partie et il le secoue jusqu'à ce qu'il crie!

Léo, sortant de la loge. — Ces dames demandent des bonbons!

Vidal. — Vous connaissez mon beau-frère, général?

Le Général. — Du tout!

Vidal. — Le voici!

Le Général. — Enchanté, monsieur!

Léo. — Très honoré, mon général!

Vidal. — Quelle sorte de bonbons veulent-elles?...

Léo. — Acidulés à la menthe.

Vidal. — Allons les chercher... à tout à l'heure, général.

Le Général. — A tout à l'heure, messieurs!

Vidal, à Léo. — Dites donc, Léo, je n'ai pas pu vous en parler devant Paulette, elle ne se doute toujours de rien?

Léo. — Elle sait tout!

Vidal. — Comment, elle sait tout?

Léo. — Presque tout! J'ai été obligé de lui avouer une partie de l'affaire, car les domestiques l'avaient maladroitement mise au courant des enquêtes.

Vidal. — Et alors, comment a-t-elle pris la chose?

Léo. — Oh!... mon cher, je vais bien vous étonner... mal!

Vidal. — Mais cependant vous me paraissez beaucoup moins tourmenté que tantôt!

Léo. — Ah! oui!

Vidal. — Pourquoi?

Léo. — Parce que je lui ai tout dit! C'est à elle de se tourmenter maintenant. (Ils sortent.)

La Petite Femme. — Tout ce que tu me dis est très juste, mais tu ne m'ôteras pas de la tête que c'est Galipaux!

Son Amant. — Oh! quel entêtement!

Une Grue, paraissant et parlant au vieux monsieur qui l'accompagne et qui a visiblement l'air argentin. — Voulez-vous mettre votre pardessus au vestiaire?

L'Argentin. — Què?

Une Grue. — Votre pardessus, voulez-vous le donner à madame?...

L'Argentin. — No!...

Une Grue. — Vous voulez le garder?

L'Argentin. — No!...

La Grue. — C'est commode! (A l'ouvreuse.) Vous ne parlez pas espagnol, madame?

L'Ouvreuse. — Non... mais un tout petit peu anglais...

La Grue. — Ce n'est pas la même chose!

Un Monsieur. — Madame, je parle un peu l'espagnol, et peut-être pourrais-je vous rendre service!

La Grue. — Oh! oui, monsieur! Je voudrais savoir si monsieur veut retirer son pardessus.

Le Monsieur. — Bien!... (A l'Argentin.) Sénor, la sénora prégunta si usted quiré quitarse el sobretodo.

L'Argentin. — Si, con mucho gresto!

Il retire son pardessus.

La Grue. — Oh! monsieur, je voudrais profiter de ce que vous êtes là pour savoir si ce monsieur... comment dirais-je... si ce monsieur doit rester longtemps à Paris.

Le Monsieur. — Mais je n'en sais rien, madame!

La Grue. — Demandez-le-lui!

Le Monsieur. — Il va me trouver bien indiscret...

La Grue. — Non, je suis sûre qu'il n'est jamais venu à Paris...

Le Monsieur. — En somme, vous ne le connaissez pas.

La Grue. —Non, du tout, je viens de dîner avec lui pour la première fois.

Le Monsieur. — Bon, je vais arranger tout ça! (A l'Argentin.) Démé usted el numéro del palco... se pasa una cosa muy estrana esa senora viené de volver a ver su padré, que desdé cinco anos esta bouscando... tomé usted su sobretovolver a ver esa sénora, este usted manana a l'as docé en puento delante del musco del Louvre... voyasé...

L'Argentin donne son billet, prend son pardessus, salue la grue et le monsieur, et sort en disant:

L'Argentin. — Qué pais tan raro!

La Grue. — Il s'en va?

Le Monsieur. — Oui!... Voilà la loge...

La Grue. — Mais pourquoi s'en va-t-il?

Le Monsieur. — Parce que je lui ai dit qu'il devait s'en aller immédiatement, parce que vous veniez de retrouver votre père que vous cherchiez depuis cinq ans... alors, il est parti!

La Grue. — Mais pourquoi avez-vous fait ça?

Le Monsieur. — Pour deux raisons, je suis très mal placé et vous êtes très jolie!

La Grue. — Ah! ça, par exemple!

Le Monsieur. — Lui ou moi? Moi, au moins, je parle français...

La Grue. — Mais je ne vous connais pas!

Le Monsieur. — Moi non plus!... Moi, je suis né en 1867, mon père était conseiller général dans les Deux-Sèvres, j'ai fait mes études au lycée de Nevers, je suis sorti avec le numéro... (On sonne.) C'est sonné, je continuerai au prochain entr'acte!

Ils s'éloignent. Vidal, Léo et tous les autres spectateurs rentrent dans la salle. Les ouvreuses de nouveau sont seules. Un temps.

Rocher, entrant en coup de vent. — L'entr'acte vient de finir, n'est-ce pas, madame?

L'Ouvreuse. — A l'instant, oui, monsieur!... Etes-vous au balcon?

Rocher. — Pas encore! Mais j'ai bon espoir... ayant loué un strapontin au premier rang du bal-

con! Mais, d'abord, je voudrais savoir où se trouve la loge 32...

L'Ouvreuse. — Elle est ici, monsieur...

Rocher. — Bon, parfait!... Ah! Je suis furieux d'être arrivé en retard...

L'Ouvreuse. — Ben oui... Vous avez raté le premier acte, et vous feriez même bien de vous dépêcher si vous voulez voir la seconde!...

Rocher. — Oh! La pièce... je la lirai dans *L'Illustration*, et ce que je regrette d'avoir raté c'est plutôt l'entr'acte!... Oh! que c'est bête, que c'est bête.

L'Ouvreuse, à l'autre ouvreuse. — Celui-là, il vient pour les entr'actes!

Rocher. — Voilà tout de même mon pardessus.

L'Ouvreuse. — Et voilà un numéro!

Rocher. — Le 13! Ça va me porter malheur!

L'Ouvreuse. — Quelle bêtise!

Lulu paraît.

Rocher. — Tiens! Qu'est-ce que je vous disais?

Lulu. — Te voilà!

Rocher. — Te voilà!

Lulu. — J'en étais sûre. J'étais sûre que tu n'allais pas chez tes parents!...

Rocher. — Lulu, écoute-moi bien... tu as eu tort de sortir derrière moi, de me suivre, et tu as eu tort surtout de me rattraper!... Je t'ai dit que j'allais à une soirée chez mes parents pour que tu ne saches pas que je venais ici!

Lulu. — Tiens, pardi!

Rocher. — Il n'y a pas de « tiens, pardi! » J'ai mes raisons!... Je t'avais priée de rester à la maison...

Lulu. — Pendant que toi...

Rocher. — Pendant que moi je ferais ce que bon me semblerait!

Lulu. — Ta franchise me coupe bras et jambes!

Rocher. — Tu exagères!

Lulu. — Alors, tu as l'intention d'aller tous les soirs au théâtre sans moi?

Rocher. — J'ai l'intention de faire ce qui me plaît!

Lulu. — Depuis que nous sommes ensemble, tu n'es jamais allé au théâtre sans moi... et il est tout naturel que je veuille savoir pourquoi, aujourd'hui, tu as éprouvé le besoin de sortir seul...

Rocher. — Non, je ne trouve pas ça naturel, et tu vas me faire le plaisir de rentrer immédiatement à la maison...

Lulu. — Ah! ça, jamais de la vie...

Rocher. — Ne crie pas!

Lulu. — Je crierai si je veux!

Une loge s'entr'ouvre et un spectateur passe la tête.

Le Spectateur. — Chut!

La porte se referme.

L'Ouvreuse. — Vous devriez aller causer au foyer!...

Rocher. — Tu vois! Tu gênes le public...

Lulu. — Je me fous pas mal du public! Je veux rester ici avec toi...

Une autre porte s'entr'ouvre et un spectateur passe sa tête.

Le Spectateur. — Moins fort, s'il vous plaît!

La porte se referme.

Rocher. — Lulu, si tu ne m'obéis pas...

Lulu. — Je suis certaine que tu es venu ici pour rejoindre une femme! J'en suis tellement certaine que j'ai apporté du poivre dans mon mouchoir, et, si tu ne rentres pas tout de suite avec moi, je te jette une pincée de poivre dans les yeux.

Rocher. — Donne-moi ton mouchoir immédiatement...

Lulu. — Ah! non, par exemple!

Rocher. — Veux-tu me donner ton mouchoir?

Il veut de force lui arracher son mouchoir.

L'Ouvreuse. — Monsieur... monsieur!

Lulu. — Si tu me fais du mal, je crie... Tu me fais mal...

Elle crie.

Léo, paraissant à la porte de sa loge. — Mais qu'est-ce qui fait ce potin? C'est Rocher et sa petite amie!

Vidal, sortant à son tour. — Mais ils se battent!

Mme Vidal. — Il faut les séparer!

D'autres spectateurs, également attirés par les cris de Lulu, sont venus voir ce qui se passait. Ils s'en retournent les uns après les autres.

Léo. — Rocher, mon vieux, tu deviens fou...

On les sépare.

Rocher, qui a pu arracher à Lulu son mouchoir. — Elle avait préparé du poivre dans son mouchoir pour me le jeter aux yeux!

Mme Vidal. — Mais c'est un monstre, cette petite femme-là!

Lulu. — Il me quitte après le dîner en me disant qu'il va à une soirée chez ses parents... il sort, je le suis, et c'est ici que je le retrouve! (A Paulette.) Madame, je vous fais juge.

Paulette. — Je n'ai pas d'opinion, mademoiselle.

Mme Vidal, à Rocher. — De toute façon ne vous en allez pas!

Rocher. — Non!...

Paulette, à Mme Vidal. — Rentrons!

Paulette et Mme Vidal rentrent dans la loge.

Vidal. — Rocher, mon ami, allez avec ces dames dans la loge, nous allons calmer votre petite amie...

Rocher ne se fait pas prier et il entre dans la loge 32.

Lulu. — Paul! Paul!

Léo, à Lulu. — La colère vous va rudement bien, vous êtes ravissante...

Vidal. — Mes enfants, je propose que nous allions tous les trois aux Folies-Bergère.

Lulu. — Eh bien! Et Paul?

Vidal. — Paul? il est avec nos deux femmes, vous pouvez être tranquille!

Lulu. — Oh! mais, je ne veux pas le laisser...

Vidal. — Mon enfant, écoutez-moi, vous êtes très jeune et vous avez besoin d'être conseillée!... J'ai été jeune homme, et, croyez-moi, votre intérêt est de laisser à votre ami la petite liberté qu'il vous demande ce soir... Il est seul avec nos deux femmes, il ne pourra donc pas les quitter... Dans un quart d'heure, il regrettera de ne pas vous avoir près de lui et, de lui-même, il rentrera chez vous.

Lulu. — Alors, j'aime mieux rentrer à la maison et l'attendre.

Vidal. — C'est une très bonne idée!

Léo. — Ça m'aurait plu d'aller aux Folies-Bergère.

Vidal. — Oui, mais ça n'aurait pas non plus été très convenable! (A Lulu.) Nous allons vous accompagner jusque chez vous.

Vidal va prendre au vestiaire son pardessus et celui de Léo.

Léo. — Vous voilà calmée!

Lulu. — Oh! Evidemment, ça m'est égal de laisser Paul avec votre femme... elle est si convenable

et si charmante... mais j'ai moins confiance en la femme de votre ami...

LÉO. — C'est ma sœur!

LULU. — Oh! Je vous demande pardon!

VIDAL. — Allons-y!

En s'en allant tous trois, ils croisent Hério et Schutz qui viennent de paraître.

HÉRIO. — Tiens, voilà le mari qui s'en va avec le beau-frère... elle serait donc seule avec sa belle-sœur?... (A l'ouvreuse.) Où est la loge 32, madame.

L'OUVREUSE, ouvrant la loge. — Ici, messieurs...

HÉRIO. — Non, non... ne l'ouvrez pas... c'est pour savoir!... Il y a combien de personnes dans la loge?...

L'OUVREUSE. — Il reste deux dames et un monsieur.

HÉRIO. — Elle est avec sa belle-sœur en tout cas!

L'OUVREUSE. — Ça, je ne sais pas du tout!

HÉRIO. — Je vais vous le dire tout de suite! Je vais aller voir au balcon...

Il s'éloigne.

SCHUTZ. — C'est déjà commencé, n'est-ce pas?

L'OUVREUSE. — Ah! oui, monsieur, il y a déjà un acte de joué.

SCHUTZ. — Lequel?

L'OUVREUSE. — Le premier!

SCHUTZ. — Il est amusant?

L'OUVREUSE. — Les avis sont partagés... les uns disent que c'est stupide... les autres disent que c'est idiot!

HÉRIO, rentrant. — Oui, elle est avec sa belle-sœur et un jeune homme que je ne connais pas. Elle a une coiffure ravissante!

SCHUTZ. — Dis donc... heu... sans être indiscret, je voudrais savoir si tu as l'intention de me faire mener cette existence-là pendant longtemps encore.

HÉRIO. — Quelle existence?

SCHUTZ. — Celle que tu me fais mener depuis trois semaines! Cette course après l'être aimé... cette course éperdue, continuelle et inutile, tellement inutile!

HÉRIO. — Non!

SCHUTZ. — Tu ne la trouves pas inutile?

HÉRIO. — Je réponds « non » à ta question! Non, cette existence va cesser!

SCHUTZ. — Ah!

HÉRIO. — Oui!

SCHUTZ. — Quand?

HÉRIO. — Peut-être ce soir.

SCHUTZ. — Non?

HÉRIO. — Si. Parce que demain...

SCHUTZ. — Quoi?

HÉRIO. — Rien!

SCHUTZ. — Cette marque de confiance m'honore.

HÉRIO. — Ah! si tu savais!

SCHUTZ. — Ben, oui, seulement tu ne fais rien pour ça.

HÉRIO. — Si je pouvais tout te dire?

SCHUTZ. — Quelle belle jambe ça me ferait!

Il allume une cigarette.

L'OUVREUSE. — On ne peut pas fumer ici, monsieur!

HÉRIO. — On ne peut pas fumer ?... (Il essaie.) Mais si, madame, admirablement. Tenez...

SCHUTZ. — Veux-tu connaître mon opinion?

HÉRIO. — Sur quoi?

SCHUTZ. — Sur toi!

HÉRIO. — Est-ce une jolie opinion?...

SCHUTZ. — Je la crois sincèrement originale... et je voudrais te la voir partager!

HÉRIO. — Fais-moi goûter!...

SCHUTZ. — Voilà... Je pense que tu ferais mieux de brusquer les choses...

HÉRIO. — Non...

SCHUTZ. — Attends.

HÉRIO. — Non!... Ce n'est pas la peine que j'attende, je sais ce que tu vas me dire! Tu vas me dire: « Accoste-la donc, cette femme que tu aimes, dis-lui que tu l'aimes... »

SCHUTZ. — Je ne parle pas comme ça!

HÉRIO. — Si! Tu ne t'en rends pas compte, mais tu parles comme ça! C'est même assez énervant!... « Dis-lui que tu l'aimes, sache enfin s'il y a pour toi quelque espoir à nourrir un désir aussi violent! » Est-ce ce que tu voulais me dire oui ou non?

SCHUTZ. — C'est à peu près ça, je l'avoue! Oui, parfaitement, c'est ça que je voulais te dire... mais ce que tu ne devineras pas, c'est pourquoi je voulais te le dire!

HÉRIO. — Enfant! Tu voulais me le dire... dans mon intérêt, parce que ça te fait de la peine de voir un homme de mon âge et de ma situation se conduire comme un collégien!... Hein?

SCHUTZ. — Pas du tout! C'est parce que ça m'assomme d'avoir pour ami un être fébrile qui me traîne chaque soir dans cinq ou six restaurants, dans trois ou quatre théâtres... Grâce à qui, depuis trois semaines, je n'ai pas fait un repas entier dans le même restaurant, ni vu le premier acte d'aucune pièce!

HÉRIO. — Je te jure que ton martyre touche à sa fin!

SCHUTZ. — Ne me fais pas de fausse joie!

HÉRIO. — Je te le jure!

SCHUTZ. — Toi, tu vas lui parler ce soir!

HÉRIO. — Mais je te répète que non! Ce serait idiot, ça compromettrait tout... Et même, si j'étais sage... je m'en irais tout de suite!

SCHUTZ. — Oh! Faisons ça! Sois sage! Allons-nous-en! Allons autre part!

HÉRIO. — Autre part!!! Quand elle est là... Mais je ne pourrais pas rester cinq minutes ailleurs!

SCHUTZ. — Alors, oui, tu as raison... ce n'est pas la peine de s'en aller!

HÉRIO. — Avoue qu'elle est jolie?

SCHUTZ. — L'ouvreuse?

HÉRIO. — Non, l'autre!

SCHUTZ. — Oui, certainement...

HÉRIO. — Je n'ai jamais été amoureux comme ça!

SCHUTZ. — Allons donc!

HÉRIO. — Jamais!

SCHUTZ. — Je t'ai toujours connu éperdument amoureux de quelqu'un!

HÉRIO. — Oui, mais tu n'as jamais dû me voir faire ce que je fais en ce moment... Depuis trois semaines, je compromets ma situation avec une indifférence qui serait coupable si je n'avais pas la certitude que mon bonheur est en jeu !... Cette femme-là, tu entends, c'est ma femme!

SCHUTZ. — C'est tout de même la femme d'un autre...

HÉRIO. — Oui, mais c'est ma femme tout de même!

SCHUTZ. — Tu m'étonnes!

HÉRIO. — C'est mon but! Mon ami, tout homme a sur la terre une femme qui lui est désignée par le Destin... il faut qu'il la trouve. Moi, je viens de

trouver la mienne!... Il y a dix ans que je la cherche!... Et je te jure que j'ai bien cherché! Ah! Que j'en ai essayé depuis dix ans!

SCHUTZ. — C'est une justice à te rendre! Et moi?

HÉRIO. — Toi, quoi?

SCHUTZ. — Est-ce que je l'ai trouvée, ma femme?

HÉRIO. — Ah! Non! Pas encore!

SCHUTZ. — Ben pourtant, celle avec qui je vis?

HÉRIO. — La femme que tu as épousée? Qui est chez toi?

SCHUTZ. — Oui...

HÉRIO. — Oh! Ce n'est pas ta femme! Tu t'es trompé... Ça arrive neuf fois sur dix qu'on se trompe! Tu as pris la femme d'un autre... aussi ne sois pas étonné si un jour tu es cocu!

SCHUTZ. — Cocu?...

HÉRIO. — Dame! Elle doit chercher l'homme à qui elle est destinée... et, si elle le trouve, tu seras cocu!

SCHUTZ. — C'est gai!

HÉRIO. — Fallait pas te tromper!... C'est même pour ça qu'il y a tant de cocus... ce sont des femmes qui cherchent!

A ce moment commence le second entr'acte. Et l'on revoit, se promenant, la plupart des gens qu'on a vus tout à l'heure.

LE MONSIEUR, à la grue. — Veux-tu que nous allions prendre quelque chose?

LA GRUE. — Je veux bien, mon chéri.

LE MONSIEUR. — Qu'est-ce que tu penses de ce second acte?

LA GRUE. — J'en pense que je suis enchantée de te connaître!

LE MONSIEUR. — Allons boire... (Ils s'éloignent.)

DUROSEAU. — Bonjour, mon général...

LE GÉNÉRAL. — Bonjour, cher monsieur, bonjour madame!

Mme DUROSEAU. — Bonjour, mon général.

DUROSEAU. — Je voulais vous demander quelque chose...

LE GÉNÉRAL. — Demandez, demandez...

DUROSEAU. — Quels sont vos régiments, général?...

LE GÉNÉRAL. — Mes régiments?

DUROSEAU. — Oui, j'ai cherché en vain dans l'annuaire de l'armée...

LE GÉNÉRAL. — Ça ne m'étonne pas, car je n'ai pas de régiment!

Mme DUROSEAU. — Comment ça?

LE GÉNÉRAL. — J'ai été réformé à vingt et un ans, comment voulez-vous que j'aie des régiments.

DUROSEAU. — Vous avez été réformé et vous êtes général?

LE GÉNÉRAL. — Non!

DUROSEAU. — Comment, non? Cependant, vos cartes de visite... tout, enfin...

LE GÉNÉRAL. — Mon ami, à l'âge de six ans, on m'appelait déjà « le général »... on m'a toujours appelé « le général »... je n'ai d'ailleurs jamais su pourquoi, mais ça m'est resté... J'ai fini par me faire la tête classique du général... et je m'en trouve fort bien.

DUROSEAU. — Et cependant, ça? Vous avez donc la Légion d'honneur?

LE GÉNÉRAL. — Oui.

DUROSEAU. — Pourquoi?...

LE GÉNÉRAL. — Parce que je l'ai demandée très poliment.

HÉRIO, à Schutz. — La voilà... tiens, la voilà, elle sort de sa loge...

SCHUTZ. — Appuie-toi sur moi, j'ai peur que tu tombes.

HÉRIO. — Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là?...

Mme VIDAL. — Ah! Je voulais vous demander, le monsieur qui vous suit est-il là ce soir?

PAULETTE. — Je ne crois pas... heureusement!

ROCHER. — Voulez-vous prendre une citronnade?

PAULETTE. — Non, merci bien. Je voulais seulement prendre un peu l'air!

HÉRIO, à Schutz. — De quoi peuvent-ils parler?...

SCHUTZ. — Tu meurs d'envie de le savoir...

HÉRIO. — Oui...

SCHUTZ. — J'y vais...

PAULETTE. — Mais non, Suzanne, je ne suis pas plus qu'une autre à l'abri du danger... seulement, ça, je vous le jure... je ne tromperais jamais mon mari... que si j'avais la certitude que ça ne pourrait lui faire aucune peine...

GOLDENBLUM, à un spectateur. — Moi, mon cher, je suis tout rond en affaire!

LE SPECTATEUR. — Pour mieux rouler!

HÉRIO. — Et alors?

SCHUTZ. — Je suis arrivé au moment où elle parlait de toi!

HÉRIO. — Ah! Et qu'est-ce qu'elle disait?

SCHUTZ. — Elle disait: « Je ne tromperai jamais mon mari! »

HÉRIO. — Imbécile!

Léo et Vidal rentrent.

VIDAL. — Voilà qui est fait!

LÉO. — Nous avons raccompagné l'enfant chez toi...

ROCHER. — Merci.

VIDAL. — Nous lui avons parlé avec sagesse et avec fermeté... elle s'est déshabillée devant nous...

Mme VIDAL. — C'est charmant!

VIDAL. — Comment le sais-tu?

LÉO. — Et lorsqu'elle a été couchée, nous sommes partis!

ROCHER. — Ouf...

VIDAL. — Eh bien, mon général? Toujours à la recherche d'une bonne fortune?

LE GÉNÉRAL. — Oh! mon ami, c'est fini, ça!

VIDAL. — Fini?

LE GÉNÉRAL. — Fini, fini! Dame! Vous connaissez mon opinion sur l'amour?

VIDAL. — Non, général!

LE GÉNÉRAL. — Elle est des plus simples... il faut toujours que ça fasse soixante-dix!

VIDAL. — Je ne comprends pas...

LE GÉNÉRAL. — Il faut que l'âge des deux personnes réunies par l'amour fasse soixante-dix ans! Par exemple, un homme de vingt ans avec une femme de cinquante... un homme de quarante ans avec une femme de trente... Or, moi, mon ami, j'ai soixante-huit ans... il me faudrait donc une femme de deux ans... vous voyez pourquoi j'hésite.

On sonne.

GOLDENBLUM. — Ça recommence, rentrons...

Les gens rentrent. Lulu parait.

ROCHER. — Voilà Lulu!

LÉO. — Eh bien, ça n'a pas été long!

VIDAL. — Comment, vous vous êtes relevée?

LULU. — Oui, je n'ai pu rester là-bas!

PAULETTE. — Laissez-moi seule avec elle... ren-

trez tous... Mademoiselle, je voudrais vous parler!

LULU. — A moi, madame...

PAULETTE. — Oui. (Tous rentrent.) Mademoiselle, vous m'avez demandé un conseil, je vais vous le donner. Tout à l'heure, j'ai dit à votre ami ce que je pensais de sa conduite! J'ai plaidé votre cause et il m'a promis qu'il rentrerait chez vous sitôt après le spectacle.

LULU. — Merci, madame...

PAULETTE. — Et je crois que vous compromettriez tout en ne vous allant pas tout de suite.

LULU. — Bien, madame!

PAULETTE. — Venez me voir demain comme c'était convenu... et je crois que je... oh!...

Hério est entré avec Schutz.

LULU. — Qu'est-ce qu'il y a?

PAULETTE. — Rien...

LULU. — Vous paraissez troublée?...

PAULETTE. — Non... faites ce que je vous ai dit... rentrez tout de suite chez vous...

LULU. — Bien, madame. A demain, madame...

PAULETTE. — A demain...

HÉRIO, à Schutz. — File dans la salle...

Schutz le fait. Paulette remonte vers le fond puis elle se retourne.

PAULETTE. — Monsieur... Je vous supplie de cesser! Mon énervement aura été plus fort que ma volonté, tant pis! Mais, je n'en peux plus!

HÉRIO. — Le sens de vos paroles m'échappe, madame, et je ne m'explique pas ce qui cause votre énervement.

PAULETTE. — Vous, monsieur!

HÉRIO. — Moi, madame?

PAULETTE. — Oui, monsieur, vous!

HÉRIO. — Je vous énerve, madame?

PAULETTE. — Oui, monsieur, vous m'énervez!

HÉRIO. — C'est bien involontairement, madame, croyez-le!

PAULETTE. — Vous m'énervez à ce point, monsieur, que, si vous étiez un jeune homme, j'aurais tout simplement prié mon mari de vous flanquer une paire de gifles!

HÉRIO. — Tout simplement!

PAULETTE. — Tout simplement!

HÉRIO. — J'en conclus alors, madame, que je dois ressembler étonnamment à une personne qui vous énerve...

PAULETTE. — Oh! non, monsieur, c'est bien vous!

HÉRIO. — Mais, madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître...

PAULETTE. — En effet, monsieur, vous ne me connaissez pas... et c'est ce qui explique à mes yeux l'attitude insultante que vous avez depuis trois semaines.

HÉRIO. — Insultante?

PAULETTE. — En tout cas maladroite, inutile et insupportable!

HÉRIO. — Mais, madame, expliquez-vous...

PAULETTE. — Vous m'avez très bien comprise!

HÉRIO. — Mais pas du tout, madame...

PAULETTE. — Monsieur, depuis trois semaines, je vous trouve partout où je vais!

HÉRIO. — Ah!...

PAULETTE. — Vous saisissez?

HÉRIO. — Du moins... je constate que, effectivement, madame, j'ai le plaisir de vous rencontrer partout où je vais depuis... depuis trois semaines aussi...

PAULETTE. — Mais vous ne pensez pas, monsieur, que je vous suis!

HÉRIO. — Pas plus que vous ne devez penser, madame, que je vous cherche!

PAULETTE. — Pourtant, et je ne sais comment cela se fait... chaque jour, au moins trois fois, je vous rencontre! Et c'est pour moi une obsession!

HÉRIO. — Je suis profondément navré, madame, que ces rencontres vous soient fâcheuses... mais croyez bien que je ne les provoque pas!

PAULETTE. — Oh! Monsieur, vous vous moquez...

HÉRIO. — Mais non, madame...

PAULETTE. — Avez-vous la prétention de me faire admettre que c'est par hasard que, chaque fois que je vais au théâtre depuis trois semaines, je vous trouve dans une loge voisine de la mienne... et quelque soit le théâtre! Avant-hier c'était à l'Opéra... hier c'était à Montmartre... demain ce sera...

HÉRIO. — Chez moi! En effet, je n'y avais pas pensé; il y a là une série mystérieuse de coïncidences...

PAULETTE. — Coïncidences?... Allons donc! Je ne suis pas bête, vous savez!... Vous arrivez toujours après moi... souvent même après le second acte.

HÉRIO. — Ça, madame, j'arrive au théâtre quand je peux! J'ai des occupations telles que parfois je suis encore à mon bureau à sept heures et demie...

PAULETTE. — Je ne vous demande pas...

HÉRIO. — Désormais, je vous le jure, je tâcherai d'être là à l'heure.

PAULETTE. — Je ne plaisante pas, monsieur, et vous ne devriez pas profiter de l'inconséquence que j'ai commise en vous adressant la parole. Ne me faites pas regretter de vous avoir averti...

HÉRIO. — Mais, madame...

PAULETTE. — Je l'ai fait parce que j'ai horreur du scandale. Mon mari est très irritable et il me déplairait de le rendre responsable d'un incident auquel j'ai l'intention de le laisser étranger!

HÉRIO. — Je vous remercie, madame, de m'avoir prévenu que la prochaine fois que je vous rencontrerai, je recevrai une paire de gifles de votre mari...

PAULETTE. — Comprenez donc, monsieur, qu'il serait déplorable dans un endroit public...

HÉRIO. — Je comprends surtout, madame, que vous me mettez dans l'obligation de recevoir dès demain cette paire de gifles.

PAULETTE. — Mais pourquoi?

HÉRIO. — Mais, madame, parce que vous ne croyez pas au hasard.

PAULETTE. — C'est-à-dire?

HÉRIO. — C'est-à-dire que, si, à partir de demain, tout à coup, nous ne nous rencontrions plus... vous vous diriez que je suis un lâche et que je me dérobe devant votre mari...

PAULETTE. — Mais non...

HÉRIO. — Mais si, madame, fatalement... et je préfère recevoir une paire de gifles, — ou en tout cas la moitié d'une paire de gifles...

PAULETTE. — Voyons, monsieur, voyons... Vous n'allez pas vous battre pour moi que vous ne connaissez pas.

HÉRIO. — J'aime encore mieux ça que de ne plus aller au théâtre.

PAULETTE. — Mais enfin, vous pouvez vous trouver dans le même théâtre ou dans le même restaurant que moi, sans... sans...

HÉRIO. — Sans?...

PAULETTE. — Sans me regarder tout le temps.

HÉRIO. — Vous me regardez donc tout le temps, madame?

PAULETTE. — Moi?

HÉRIO. — Dame! Comment pourriez-vous savoir que je vous regarde?

PAULETTE. — Mais je sens que votre regard est fixé sur moi...

HÉRIO. — Fichtre!... Alors, de loin, madame, vous sentez que je vous regarde!

PAULETTE. — Enfin, je...

HÉRIO. — Mais alors, madame, vous avez raison, ce n'est pas le hasard qui nous fait nous rencontrer depuis trois semaines... c'est le Destin!

PAULETTE. — Que voulez-vous dire?

HÉRIO. — Je veux dire qu'il y a dans cette aventure une sorte de fatalité,

PAULETTE. — Mais non, monsieur, n'insistez pas...

HÉRIO. — Cependant, madame, constatez avec moi que, depuis trois semaines, nous passons nos soirées à nous regarder!

PAULETTE. — Mais non, monsieur, mais non... le hasard, le destin et la fatalité n'ont rien à voir là dedans!

HÉRIO. — Vous me croyez donc seul responsable, madame, de ces rencontres?

PAULETTE. — Mais oui, monsieur.

HÉRIO. — Quel serait mon intérêt?

PAULETTE. — Je me le demande.

HÉRIO. — Il faudrait... je ne sais pas, moi... il faudrait que je fusse amoureux de vous...

PAULETTE. — Evidemment!

HÉRIO. — Et vous croyez que...

PAULETTE. — Je le suppose!

HÉRIO. — Après tout... c'est bien possible!... En tous cas, puisque vous voulez bien, madame, envisager cette éventualité, j'aurais mauvaise grâce à ne pas l'envisager moi-même!... C'est une idée, certainement, qui ne me serait jamais venue... Moi, je vous regardais, madame, comme on regarde une étoile... sans avoir l'espoir de l'obtenir jamais... mais vous me rappelez à des réalités mille fois plus tentantes...

PAULETTE. — Ah! Mais, ce n'est pas du tout ce que je voulais!

HÉRIO. — Trop tard!... Vous faites naître à la fois mon amour et l'occasion — inespérée pour moi — de vous le déclarer!

PAULETTE. — Ah! Mais non!

HÉRIO. — Ah! mais si!... Et vous avez cent fois raison... c'est de l'amour! Je me demandais ce que j'avais... c'était ça!...

PAULETTE. — Ah! ben, ça, par exemple!

HÉRIO. — Je sentais bien que j'avais quelque chose, pardi, mais il m'était impossible de le formuler! Votre admirable perspicacité de femme n'a pas été longue à tout découvrir!... Mais, par exemple, ce que je ne m'explique pas encore... c'est la raison qui vous a poussée à faire ce que vous venez de faire.

PAULETTE. — Je l'ai fait simplement pour éviter...

HÉRIO. — Pour éviter quoi? Pour éviter un duel à votre mari?... Il n'est cependant pas bancal, votre mari?... Alors, quoi, il est lâche?...

PAULETTE. — Mais non, monsieur.

HÉRIO. — Je cherche, n'est-ce pas! Je cherche... Voyons, je n'ai cependant pas l'air non plus d'un infirme... je peux me défendre... je... Ah!... je vois... je vois... je vois... A mon tour, je devine et je ne trouve à votre conduite, madame, qu'une seule raison... la sympathie!

PAULETTE. — La sympathie?... Quelle sympathie puis-je avoir pour vous que je ne connais pas...

HÉRIO. — En effet, et, pourtant... ça ne peut être que ça. Ça m'est déjà arrivé souvent. Oui! oui! une sympathie physique! Oui, sans aucun doute, vous avez voulu éviter à votre mari, surtout, des ennuis; mais vous avez aussi voulu m'en éviter à moi...

PAULETTE. — Mais, pas du tout!...

HÉRIO. — J'en ai la conviction ?... D'ailleurs, c'est un sentiment, madame, dont vous avez d'autant moins à rougir que vous en êtes irresponsable!...

M. et M^me^ Duroseau sortent de la salle et se dirigent vers le vestiaire.

PAULETTE. — Oh! du monde!

HÉRIO. — Ne bougez pas. Surtout ne bougez pas... comme ça, ils ne vous voient pas!... Comme vous avez un cœur charmant, vous vous êtes dit: « Voilà un malheureux qui fait fausse route... qui m'aime... il est inutile qu'il souffre pour moi... je vais l'éloigner adroitement en le menaçant de déchaîner sur lui la colère de mon mari... il va comprendre... je ne le reverrai plus... J'aurai évité un scandale et tout sera pour le mieux!... » Je vous jure, madame, que c'est ce sentiment-là qui vous a guidée... et c'est un sentiment tout à fait délicat et joli! Avouez-le.

PAULETTE. — Peut-être.

HÉRIO. — Ah!... Vous vous êtes dit aussi: « Je ne serais pas fâchée de savoir ce que c'est que ce bonhomme-là, et comment il arrive à savoir où je vais ainsi chaque soir... » Ça, avouez-le, aussi, ça vous intriguait.

PAULETTE. — Ça m'énervait!

Les Duroseau ont mis leurs vêtements et sont partis.

HÉRIO. — C'est bien ce que je veux dire!... Ah!... je voudrais tant pouvoir vous annoncer que j'ai douze millions de rentes, que j'ai du sang royal dans les veines et de la veine dans la vie! Hélas! il n'en est rien!... Je suis un brave homme et c'est tout! J'exerce un métier sans grandeur et je ne suis même pas pauvre!... Mais... vous aviez raison... je vous aime...

PAULETTE. — Monsieur...

HÉRIO. — Oh! vous ne m'empêcherez pas de vous le dire à présent...

PAULETTE. — Ah! Mais si!

HÉRIO. — Ah! mais non... car si mon amour est jusqu'ici resté en moi... inexprimé... il a du moins des causes que je n'ignore pas!... En effet, je ne vous connais peut-être pas bien, mais, déjà, je vous connais beaucoup ! Pensez que, en somme, depuis trois semaines, nous allons au théâtre ensemble!... Et, comme je vous regardais en écoutant ce qu'on jouait, j'ai appris à vous connaître. Je me suis aperçu que nous nous étions ennuyés aux mêmes pièces... que nous avions ri aux mêmes mots... et que nous avions été émus aux mêmes moments. J'ai remarqué que l'ironie vous échappait et que la gaieté, en somme, vous touchait moins que la tendresse sincère. Vous avez bon cœur, vous êtes très sérieuse, et la douleur vous émeut... Cependant, le chiqué ne vous trompe pas... vous n'aimez pas le théâtre en vers et le classique vous assomme... Est-ce vrai? (Elle

sourit.) Ah! vous voyez! Mais, tout de même, je ne vous connaissais pas et je vous aimais inconsciemment... tandis que maintenant...

PAULETTE. — Tandis que maintenant...

HÉRIO. — Je vais vous aimer avec la certitude qu'un jour vous serez à moi... et que je vous tiendrai dans mes bras...

PAULETTE. — Assez! monsieur, je vous défends de poursuivre ou bien j'appelle tout de suite mon mari...

HÉRIO. — J'allais vous le proposer, madame, il n'y a plus autre chose à faire!... Tenez, voilà une ouvreuse... qu'elle aille le chercher.

PAULETTE. — Parfaitement... Ouvreuse!

L'OUVREUSE. — Madame...

HÉRIO. — Je vais donc me colleter dans un instant avec un homme que je ne connais pas...

PAULETTE, à l'ouvreuse. — Attendez. (A Hério.) Pourquoi vous colleter?

HÉRIO. — Dame! s'il se laisse emporter, s'il me dit une chose grossière... je serai obligé de...

PAULETTE. — De quoi?

HÉRIO. — De le gifler! Et, si c'est lui qui me gifle le premier...

PAULETTE. — Vous lui tendrez votre carte?

HÉRIO. — Oui, mais après lui avoir au moins rendu sa gifle.

PAULETTE. — Ça ne se fait pas!

HÉRIO. — A ces moments-là, on ne sait plus ce qui se fait... on ne sait même plus ce qu'on fait.

PAULETTE. — Vous voyez dans quelle situation vous vous mettez...

HÉRIO. — Ces choses-là ont bien peu d'importance, madame, croyez-moi.

PAULETTE. — Songez qu'il peut vous crever un œil.

HÉRIO. — Songez que je vous aime!

PAULETTE. — Vous ne m'aimez pas au point de...

HÉRIO. — Vous voyez bien que si! Il n'y a pas autre chose à faire... Allez!

PAULETTE. — Tant pis!... (A l'ouvreuse.) Madame, voulez-vous prier le monsieur blond, un peu gros... qui est dans la loge, là... de bien vouloir venir ici tout de suite...

L'OUVREUSE. — Bien, madame.

L'ouvreuse fait ce que Paulette lui a demandé.

HÉRIO. — Si je tuais votre mari, deviendriez-vous ma femme?

PAULETTE. — Jamais!

HÉRIO. — Si je l'épargnais, deviendriez-vous ma maîtresse?

PAULETTE. — Jamais!

HÉRIO. — Je vous adore et je me fais une joie de vous voir demain!

PAULETTE, à l'ouvreuse. — Eh bien?

L'OUVREUSE. — Ce monsieur dit qu'il va venir dans une minute ou deux.

HÉRIO. — Ça, c'est gentil de nous laisser encore un instant seuls... Vous serez exacte demain, n'est-ce pas, chez moi?

PAULETTE. — Mais qu'est-ce qu'il fait, voyons?

HÉRIO. — Madame, je crois qu'il vaut mieux pour vous que je ne reste pas là... je rentre à ma place... j'ai le fauteuil 33, les deux bossus... vous vous souviendrez?

PAULETTE. — Parfaitement...

HÉRIO. — Il n'aura qu'à me faire appeler par l'ouvreuse s'il veut me... Maintenant, dans le cas où il préférerait m'envoyer des témoins... voici ma carte...

Il prend une carte dans son portefeuille.

PAULETTE. — Merci, monsieur...

HÉRIO, lui tendant sa carte. — Vous n'en voulez pas?

PAULETTE, prenant la carte et la jetant à terre. — Non, merci, monsieur.

HÉRIO. — Ramassez-la tout à l'heure... et à demain, quatre heures, chez moi... Jusqu'à minuit, j'habite fauteuil 33, les deux bossus... et je vous aime... Ah! que je vous aime!

Hério rentre dans la salle.

PAULETTE, à l'ouvreuse. — Madame, voulez-vous dire à ce monsieur qu'il vienne tout de suite. (L'ouvreuse retourne à la loge 32. Un instant après, Léo en sort et descend vers Paulette.) Tu pourrais venir plus vite, quand je t'appelle!

LÉO. — Mais, qu'est-ce que tu as? Tu as l'air bouleversé...

PAULETTE. — Il y a de quoi!

LÉO. — La petite Lulu est partie?

PAULETTE. — Oui...

LÉO. — C'est à propos d'elle?

PAULETTE. — Du tout!

LÉO. — Mais alors, qu'est-ce qui se passe?

PAULETTE. — Voici... Depuis trois semaines, je suis poursuivie par les assiduités d'un monsieur...

LÉO. — Je ne pourrais pas en dire autant.

PAULETTE. — Je t'en prie!... Ce monsieur me suit partout où je vais... j'ai eu de la patience jusqu'ici, mais j'en ai assez!

LÉO. — Bon! En tous cas, ce n'est pas la peine de te mettre dans un état pareil pour...

PAULETTE. — Tu ne comprends donc pas?

LÉO. — Mais si... je comprends qu'il existe un monsieur qui te trouve jolie...

PAULETTE. — Et qui m'aime!

LÉO. — Ce n'est vraiment pas ma faute...

PAULETTE. — C'est tout ce que ça te fait?

LÉO. — Attends... attends... Donc, tu es convoitée par un monsieur.

PAULETTE. — Parfaitement.

LÉO. — Je sais qui...

PAULETTE. — Qui?

LÉO. — Rocher!

PAULETTE. — Rocher?

LÉO. — Oui, oui, oui... je me doutais bien qu'il tournait autour de toi...

PAULETTE. — Ah! mon pauvre ami... si tu savais...

LÉO. — Quoi?...

PAULETTE. — Rien, mais crois-moi... je t'assure que ce n'est pas Rocher!

LÉO. — Alors, qui est-ce?... Je le connais?

PAULETTE. — Non.

LÉO. — Non? Et toi, tu le connais... on te l'a présenté?

PAULETTE. — Non.

LÉO. — Tu ne le connais pas non plus?

PAULETTE. — Non!

LÉO. — Alors, je ne comprends plus!

PAULETTE. — Je te dis que depuis trois semaines je rencontre ce monsieur partout où je vais...

LÉO. — C'est peut-être une idée que tu te fais...

PAULETTE. — Mais non, voyons... comprends-moi donc... je te certifie que, depuis trois semaines, chaque fois que nous sommes allés au théâtre, il était dans la salle...

LÉO. — Chaque fois?

PAULETTE. — Chaque fois!

LÉO. — Comment sait-il que nous allons à tel ou tel endroit?

PAULETTE. — Mais il le sait, puisque...

LÉO. — Bon, admettons-le également... Et puis après?... Tu ne peux pas empêcher cet homme d'aller au théâtre?

PAULETTE. — Non, mais toi, tu peux l'empêcher de...

LÉO. — De quoi?

PAULETTE. — De se conduire comme il se conduit.

LÉO. — Il te fait des gestes?

PAULETTE. — Mais non!

LÉO. — Il te fait... comme ça... avec les yeux?

PAULETTE. — Mais non!

LÉO. — Alors, qu'est-ce qu'il te fait?

PAULETTE. — Il me regarde tout le temps!

LÉO. — Pourquoi le regardes-tu, toi?... Tu n'as qu'à ne pas y faire attention!... Un monsieur a parfaitement le droit de te regarder dans une salle de théâtre... tu es jolie, tu es toujours très élégante...

PAULETTE. — Mais ne discute donc pas, mon ami, je te dis que ça m'assomme de savoir que je vais croiser le regard de cet homme chaque fois que j'entre quelque part!... Tu es mon mari et tu ne dois pas supporter qu'un étranger se permette de dévisager ta femme.

LÉO. — Tu connais sans doute mieux que moi les devoirs de l'époux...

PAULETTE. — Sans doute, puisque je suis obligée d'insister!

LÉO. — C'est un jeune homme?

PAULETTE. — Non... C'est un homme jeune...

LÉO. — L'air convenable?

PAULETTE. — Oui... plutôt élégant...

LÉO. — Heu... grand?

PAULETTE. — Oui...

LÉO. — Ah?

PAULETTE. — Peut-être un peu plus grand que toi...

LÉO. — Encore plus grand que moi?

PAULETTE. — Oui... Solide...

LÉO. — Solide?

PAULETTE. — Oui.

LÉO. — Eh bien... heu... je vais penser à tout ça...

PAULETTE. — Tout ça, quoi?

LÉO. — Ben... heu...

PAULETTE. — Il n'y a pas à y penser... mon ami... il n'y a même pas de temps à perdre... ce monsieur est ici...

LÉO. — Oh!

PAULETTE. — Quoi?

LÉO. — Ici? Ce soir?

PAULETTE. — Oui!...

LÉO. — Et il s'est permis...

PAULETTE. — ...de m'accoster... il y a un instant et de me dire qu'il m'aimait!

LÉO. — Oh!... Tu ne lui as pas dit que j'étais là, moi aussi, ce soir, et qu'il risquait de se faire tirer les oreilles...

PAULETTE. — Si!

LÉO. — Tu lui as dit ça?

PAULETTE. — Oui...

LÉO. — Il ne fallait pas lui dire ça!... Et qu'est-ce qu'il a répondu?

PAULETTE. — Il a répondu qu'il ne demandait pas mieux que de se battre pour moi!

LÉO. — Ah! C'est un fou!

PAULETTE. — Mais pas du tout! C'est un homme qui...

LÉO. — Défends-le pendant que tu y es!

PAULETTE. — Il n'est pas fou parce qu'il veut se battre pour moi!

LÉO. — Où est-il en ce moment?

PAULETTE. — Aux fauteuils de balcon... là...

LÉO. — Qu'est-ce qu'il fait aux fauteuils de balcon?

PAULETTE. — Il écoute la pièce et il attend!

LÉO. — Qu'est-ce qu'il attend?

PAULETTE. — Toi!

LÉO. — Moi?... Je ne le connais pas!

PAULETTE. — Il t'attend tout de même, puisque je lui ai dit que tu allais lui flanquer une paire de gifles!

LÉO. — Quoi?

PAULETTE. — Oui...

LÉO. — Eh! Ben, en voilà, une idée?... Pourquoi lui as-tu dit ça?

PAULETTE. — Parce que j'ai la certitude que tu vas le gifler!

LÉO. — La certitude?... Mais pourquoi?... Est-ce que tu m'as déjà vu gifler des gens?

PAULETTE. — Non...

LÉO. — Alors?...

PAULETTE. — Cependant, tu vas le gifler?

LÉO. — Mais jamais de la vie!

PAULETTE. — Il le croit!

LÉO. — Tant pis pour lui!

PAULETTE. — Mais, alors, qu'est-ce que tu vas faire?

LÉO. — Je... je vais rentrer à la maison...

PAULETTE. — Comment?... tu refuses de te battre?...

LÉO. — Mais naturellement!...

PAULETTE. — Mais alors, tu es un lâche!

LÉO. — Eh! là! Dis donc, à qui parles-tu?

PAULETTE. — A toi! Et je te répète que tu es un lâche!... Et j'ajoute que rien ne pouvait me détacher davantage de toi!... Tu apprends sans colère qu'un homme m'a fait une déclaration d'amour... tu discutes... tu raisonnes... rien en toi ne se révolte à la pensée que les paroles de cet homme ont pu me troubler.

LÉO. — Les femmes sont admirables!... Elles n'osent pas traverser une rue et elles disent aux hommes: « Battez-vous! »

PAULETTE. — Oh! n'essaie pas d'être drôle en ce moment, va!... Je te jure que l'affaire de ce soir... et ce qui est arrivé tantôt... c'est beaucoup pour une seule journée et pour une seule femme!... Demande le vestiaire, je ne tiens pas à rentrer dans la salle...

LÉO. — Pourquoi?

PAULETTE. — Tu le demandes?

LÉO, à l'ouvreuse. — Madame, voulez-vous me donner mon vestiaire, s'il vous plaît!...

L'OUVREUSE. — Tout de suite, monsieur!

LÉO. — Il faut cependant dire au revoir à Suzanne et à Vidal...

PAULETTE. — As-tu envie d'y rentrer dans cette salle, hein? Filons, je t'assure... ça vaudra mieux!

LÉO. — C'est pas pour dire... mais tu as les nerfs dans un joli état!

PAULETTE. — Ah! C'est admirable... (Ils mettent leurs manteaux.) Ecoute... je suis à peu près certaine que tu m'as trompée... et que tu me trompes... et cependant j'étais disposée à oublier ta conduite... bien mieux, j'avais décidé de tout faire pour en atténuer les conséquences... mais ce que je n'oublierai ni te pardonnerai jamais c'est l'affront que tu viens de me faire!

LÉO. — Oui, bien entendu... ça te serait bien égal que j'aie un morceau de fer comme ça dans le ventre!

PAULETTE. — Lâche! (Léo a été payer ce qu'il devait à l'ouvreuse. Pendant ce temps, Paulette, à l'avant-scène, regarde la carte de Hério que tout à l'heure elle a jeté à terre. Elle réfléchit un instant... puis elle laisse tomber son sac... elle le ramasse et, en même temps, elle ramasse la carte qu'elle plie en quatre sans la regarder et qu'elle glisse dans son sac. A elle-même.) Tu me le paieras, va! Ah! oui, tu me le paieras!

LÉO, qui a entendu. — Au lieu de chercher à te venger, applique-toi donc à être agréable... et, si tu as besoin d'un modèle pour te guider dans la vie, prends ma sœur... prends Suzanne...

PAULETTE, redescendant. — Quoi?... Suzanne?... Ah! non, non, non, c'est trop beau!... Ah! voilà le bouquet!!! Suzanne?... Tu veux que je prenne Suzanne pour modèle?

LÉO. — Parfaitement!

PAULETTE. — Tu le veux?

LÉO. — Mais oui, mais oui... ce n'est pas ma sœur, va, qui essaierait de mettre son mari dans la situation où tu as failli me mettre ce soir! Regarde-le, lui,... il est content... il est heureux...

PAULETTE. — Il est cocu!

LÉO. — Oh!.. Je te défends...

PAULETTE. — Tu n'as pas besoin de le répéter à tout le monde... mais tu peux me croire!

LÉO. — Ma sœur aurait un amant!!! Si Vidal apprend ça, nous sommes perdus!

PAULETTE. — Alors, comme modèle, si tu n'as pas autre chose à me montrer!

LÉO. — Sacré nom de nom de nom de nom...

PAULETTE. — Ah! Ça, ça te fait quelque chose? La pensée que Vidal pourrait divorcer... ça, ça te bouleverse!

LÉO. — Oui, je l'avoue!... Oui, ça... ça me paraît plus sérieux que ton histoire de... Tiens!... Tu vas être satisfaite!... Il faut que ma colère passe sur quelqu'un!

PAULETTE. — Enfin!

LÉO. — Oui!... Où est-il ton monsieur qui te fait la cour?

PAULETTE. — Le... heu... le monsieur... Oh! laisse donc, va... rentrons..

LÉO. — Non, non, du tout... ça va me faire du bien!

PAULETTE. — Ça me paraît bien tard, maintenant...

LÉO. — Non, non... montre-le-moi.

PAULETTE. — Ce n'est pas la peine... il m'a dit le numéro de son fauteuil...

LÉO. — Eh bien, quel est ce numéro?

PAULETTE. — Le... le... le 51!

LÉO. — 51?

PAULETTE. — Oui, 51, je suis sûre!

LÉO. — Bon!... (A l'ouvreuse.) Madame, voulez-vous prier le monsieur du 51 de bien vouloir venir un instant...

L'OUVREUSE. — Bien, monsieur...

Elle va dans la salle.

LÉO. — Eh bien, hein, tu vois... Tu vois que je ne suis pas si lâche que tu croyais!... Hein, avoue.

L'OUVREUSE. — Voilà ce monsieur...

Paraît alors un homme qui mesure environ $2^{m},05$.

LÉO. — Ah!... Heu... est-ce que...

L'HOMME DE $2^{m},05$. — Vous désirez, monsieur?

LÉO. — Cette... cette canne n'est pas à vous, monsieur!

L'HOMME DE $2^{m},05$. — Ah! oui, parfaitement, merci!

Il prend la canne que lui tend Léo, puis il rentre dans la salle et

LE RIDEAU TOMBE

Schutz. Hério. Vidal. Lulu. Léo.

Vidal « *Mon enfant, écoutez-moi, vous êtes très jeune et vous avez besoin d'être conseillée...* »

Hério. Schutz.

Hério : « *Attends un instant... regarde-moi bien... de quoi ai-je l'air ?* »

ACTE III

Le rideau s'ouvre sur le cabinet de travail de Charles Hério. La pièce est petite, très intime et visiblement meublée par un homme de goût.

Hério, seul à son bureau, écrit. Il est en redingote.

HÉRIO, ayant regardé sa montre et décrochant son petit téléphone privé. — Allô, Georges... Georges... Georges.

GEORGES, entrant. — Monsieur ?

HÉRIO. — Georges, vous êtes là ?

GEORGES. — Oui, monsieur...

HÉRIO. — Vous m'entendez bien ?

GEORGES. — Mais oui, monsieur...

HÉRIO. — Dites en bas au bureau que je suis sorti et que je désire n'être dérangé sous aucun prétexte !

GEORGES. — Bien, monsieur !

HÉRIO, raccroche. — Il ne marche plus, ce téléphone-là ! (Georges est sorti.) Là... voilà !... Comme ça je n'ai plus rien à faire de la journée ! (On a sonné, et Georges rentre.) Qu'est-ce que c'est ?

GEORGES. — Monsieur, c'est M. le docteur Schutz !

HÉRIO. — Oh !... Pourquoi ?... Voyons, je lui avais demandé... Oh ! que c'est agaçant !... (Remettant à Georges une demi-douzaine de feuilles qu'il vient de signer.) Ceci à la préfecture tout de suite !... Et faites entrer M. Schutz ! (Georges sort. Schutz entre.) Bonjour, docteur ! Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de te voir à cette heure ?

SCHUTZ. — Comment, ce qui... mais ne m'as-tu pas dit hier que c'était aujourd'hui le plus grand jour de ta vie...

HÉRIO. — Eh ! oui...

SCHUTZ. — Ne m'as-tu pas promis de tout me dire aujourd'hui ?

HÉRIO. — Oui, mais pas maintenant... ce soir ! Tu sauras tout ce soir !

SCHUTZ. — C'est charmant !... Tu ne veux même pas me dire ce que vous vous êtes dit hier soir ?

HÉRIO. — Non...

SCHUTZ. — C'est agréable !... Tu ne serais même pas fâché de me voir partir ?

HÉRIO. — Je ne me fâche de rien !

SCHUTZ. — C'est délicieux !... Au revoir !...

HÉRIO. — Attends un instant... regarde-moi bien... de quoi ai-je l'air — sois poli naturellement — de quoi ai-je l'air en ce moment ?

SCHUTZ. — Tu as l'air d'un monsieur qui a été remisé hier par une dame !

HÉRIO. — Oui ?

SCHUTZ. — Oui !

HÉRIO. — Je n'ai pas plutôt l'air d'un monsieur qui attend une dame dont il est amoureux ?

SCHUTZ. — Du tout !

HÉRIO. — Et cependant...

SCHUTZ. — Tu attends une dame dont tu es amoureux ?

HÉRIO. — Oui, docteur !

SCHUTZ. — Alors, c'est que tu n'es plus amoureux de la même dame... et je ne saurais trop, ma foi, t'en féliciter !... Tu as donc fini par reconnaître...

HÉRIO. — Il n'est pas question, dans ma vie, d'une autre personne...

SCHUTZ. — Tu attends donc Mme Vannaire ?

HÉRIO. — Oui, mon petit ami !

SCHUTZ. — Mme Vannaire t'a dit hier qu'elle viendrait aujourd'hui ?

HÉRIO. — Non !... Et cependant elle viendra !... Tu peux hausser les épaules... tu peux les hausser jusqu'à demain et jusqu'au plafond !

SCHUTZ. — Ecoute, mon vieux, j'ai pensé à toi cette nuit...

HÉRIO. — Encore ?

SCHUTZ. — Oui! Tu m'as empêché de dormir!

HÉRIO. — Oh! pourquoi?

SCHUTZ. — Parce que, Charles, mon vieux... tu atteins la quarantaine...

HÉRIO. — J'y vais le plus doucement que je peux...

SCHUTZ. — Oui, mais, enfin, il faut bien que tu y ailles...

HÉRIO. — Hélas!

SCHUTZ. — Eh bien, cet âge-là, comme d'ailleurs la plupart des âges, est un âge dangereux... très dangereux...

HÉRIO. — Tu finiras par m'en dégoûter!

SCHUTZ. — Charles, tu es mûr pour le mariage!

HÉRIO. — Hé! Je le sais fichtre bien!

SCHUTZ. — Tu n'as plus... ou bien tu n'a pas encore... l'âge de faire des bêtises... des folies!... Tu es jeune... tu es aussi bien que n'importe qui...

HÉRIO. — Grossier!

SCHUTZ. — Tu as une situation... tu as de la fortune...

HÉRIO. — Mais, mon vieux, je suis formellement décidé à me marier!

SCHUTZ. — Eh bien, alors, pourquoi t'acharnes-tu à la femme la plus honnête du monde?...

HÉRIO. — Parce qu'elle est la plus honnête du monde! Comprends-le donc, médecin du diable!... Son honnêteté est une garantie pour l'avenir...

SCHUTZ. — Mais, mon pauvre vieux...

Quatre heures sonnent.

HÉRIO. — Fous le camp!

SCHUTZ. — Qu'est-ce que tu dis?

HÉRIO. — Je te dis de foutre ton petit camp, parce qu'il est quatre heures... et qu'elle va arriver...

SCHUTZ. — Tu le crois?

HÉRIO. — J'en suis sûr!

SCHUTZ. — Veux-tu parier qu'elle ne viendra pas?

HÉRIO. — Combien?

SCHUTZ. — Cinq louis!

HÉRIO. — Tu peux me les donner tout de suite, va!

SCHUTZ. — Ce soir!... Nous dînons ensemble?

HÉRIO. — Passe me prendre à huit heures!

SCHUTZ. — Et, naturellement, nous irons au théâtre où elle sera?...

HÉRIO. — Naturellement!... Seulement, ce soir, je saurai facilement où elle sera... je le saurai même... dans dix minutes!...

SCHUTZ. — Malheureux!... Mais elle ne viendra pas!

HÉRIO. — Assez!... Ne continue pas!

SCHUTZ. — Tu aurais donc de la peine si elle ne venait pas?

HÉRIO. — Beaucoup!

SCHUTZ. — Oh!...

HÉRIO. — Ben, oui!

SCHUTZ. — Alors, je viendrai avant huit heures...

HÉRIO. — Viens dès que tu pourras... sitôt que tu seras libre!

SCHUTZ. — Bon!... à tout à l'heure!

HÉRIO. — A tout à l'heure! (Ouvrant la porte du fond.) Georges!... Reconduisez monsieur... (Il serre la main de Schutz qui sort.) Est-il bête, il m'a fichu le trac... tout de même! (Il va à la fenêtre.)

GEORGES, rentrant un instant plus tard. — Faudra-t-il apporter le thé dès que cette dame sera arrivée?

HÉRIO. — Hein!... non!... Quand je sonnerai! Ah! si on vient me demander ici pendant que cette personne sera là...

GEORGES. — Je dirai que monsieur est sorti!

HÉRIO. — C'est pas bête!... Mettez toujours les petits gâteaux sur la table!

GEORGES. — Bien, monsieur. (Georges sort.)

HÉRIO, seul. — Si elle allait ne pas venir!... Je serais ridicule devant mes petits gâteaux secs... (Georges rentre avec les petits gâteaux qu'il pose sur la table à thé. On sonne.) Ah!... Allez voir... pourvu que ce ne soit pas une visite... (Georges sort.) Je suis plus nerveux qu'un enfant de seize ans!

GEORGES, rentrant. — Monsieur, c'est...

HÉRIO. — Non, fini, plus personne maintenant!

GEORGES. — Monsieur, c'est une dame...

HÉRIO. — Ça m'est égal! (Georges tend obstinément la carte à Hério.) Allons, faites voir!... (Il prend la carte.) C'est elle!... Faites-la entrer vite... Non! Attendez... Allez-y... et dites que je viens tout de suite...

Hério file par la porte de droite. Georges va au fond et ouvre à Paulette qui entre.

GEORGES. — Monsieur vient tout de suite, madame!...

PAULETTE. — Merci!... (Georges sort. Paulette s'assied. Un instant se passe.) Il est charmant, ce bureau... Je ne m'attendais pas à... on ne dirait pas le bureau d'un commissaire de police!... Et l'autre qui m'attend! Ah! chez l'autre, il y aurait eu des fleurs... (Regardant autour d'elle.) Tiens, il y en a!... Il y aurait eu du porto et des petits gâteaux secs... tiens, il y en a aussi!... Comment peut-il être, le commissaire...? Il doit être petit avec de grosses moustaches noires et des bottines à élastiques... pourvu seulement qu'il ne soit pas trop grincheux et que mon intervention n'envenime pas les choses... (La porte du fond s'ouvre.) Le voilà!... Dieu, que j'ai peur!

HÉRIO. — Bonjour!

PAULETTE, se retournant et le reconnaissant. — Oh!...

HÉRIO. — Je vous avais dit que vous seriez aujourd'hui à quatre heures chez moi...

PAULETTE. — Oh! mon Dieu... je me suis trompée... non, non... ne me touchez pas... je vais tout vous expliquer et vous allez comprendre. Je me suis trompée de carte... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Vous voyez, n'est-ce pas, que ce n'est pas ma faute? Soyez grand, monsieur, soyez grand.

HÉRIO. — Je fais ce que je peux, madame...

PAULETTE. — Oh! pardi, vous n'allez pas me croire!... Dans votre pensée, je suis simplement venue au rendez-vous que vous m'avez donné hier! Eh bien, non, monsieur... je ne suis pas venue au rendez-vous que vous m'avez donné hier! Je ne suis pas la femme que vous croyez! Si je suis chez vous, j'y suis par erreur... Et puis, d'abord, est-ce que je suis chez vous?

HÉRIO. — Mais, madame...

PAULETTE. — Est-ce que je ne vous rencontre ici, comme je vous rencontre partout?

HÉRIO. — Non, madame, vous êtes ici chez moi... je vous le jure sur l'honneur...

PAULETTE. — Eh bien, alors, monsieur... laissez-moi m'en aller!

HÉRIO. — Mais, madame...

PAULETTE. — Non! Rien! Je ne veux rien entendre...

HÉRIO. — Laissez-moi au moins me présenter à vous...

PAULETTE. — Ne m'approchez pas, monsieur!

HÉRIO. — Mais que craignez-vous donc?

PAULETTE. — Je ne sais pas... je ne sais pas!... Je suis tellement suffoquée! Vraiment, je n'arrive pas à m'expliquer comment je suis venue ici...

HÉRIO. — Voulez-vous me permettre de vous l'expliquer?

PAULETTE. — Oh! vous allez encore me dire que c'est la fatalité... Je connais vos théories... et, pourtant, moi, je suis bien certaine que ce n'est pas la fatalité qui m'a amenée...

HÉRIO. — C'est un fiacre?...

PAULETTE. — Oui, c'est un fiacre... parfaitement... un fiacre à qui j'ai donné une adresse...

HÉRIO. — La mienne!

PAULETTE. — Mais non!

HÉRIO. — Mais si...

PAULETTE. — Je ne la connais pas, votre adresse!

HÉRIO. — Cependant...

PAULETTE. — Non, c'est impossible... j'ai jeté votre carte dans le feu sans même la regarder!

HÉRIO. — Expliquons-nous bien clairement...

PAULETTE. — Ecoutez... j'avais dans mon sac deux cartes de visite... l'une portait une adresse que j'avais écrite de ma main... l'autre, la vôtre... je l'avais ramassée hier soir...

HÉRIO. — Ah! vous l'aviez...

PAULETTE. — Heu... oui, machinalement... n'est-ce pas...

HÉRIO. — Mais bien entendu, madame, on ramasse comme ça machinalement des cartes de visite...

PAULETTE. — C'est-à-dire que...

HÉRIO. — Passons, madame, je vous en prie... Vous aviez donc dans votre sac deux cartes de visite...

PAULETTE. — Ne riez pas...

HÉRIO. — Je ne ris pas, madame!

PAULETTE. — Les deux cartes, dans mon sac, étaient pliées en quatre... J'avais, je vous le répète, écrit sur la première une adresse... mais je n'avais pas déplié la vôtre...

HÉRIO. — Bon...

PAULETTE. — Mais ne riez donc pas!

HÉRIO. — Mais je ne ris pas!

PAULETTE. — J'ai pris l'une de ces cartes dans ma main gauche...

HÉRI. — Parfait!

PAULETTE. — Et, avec mon autre main...

HÉRIO. — La droite, sans doute...

PAULETTE. — Evidemment !... Avec mon autre main, j'ai pris la seconde carte et je l'ai jetée dans le feu sans même la regarder!

HÉRIO. — Et ensuite?

PAULETTE. — Ensuite j'ai pris connaissance de la carte que je tenais dans ma main gauche... et j'ai constaté que c'était bien celle sur laquelle j'avais écrit l'adresse du commissaire de police de mon quartier... car j'ai rendez-vous en ce moment avec le commissaire de police de mon quartier!

HÉRIO. — C'est une très jolie relation!

PAULETTE. — D'ailleurs, j'ai encore sa carte sur moi... (Elle fouille dans son sac.) Tenez, la voici... vous voyez qu'elle est écrite de ma main... et je me suis fait conduire 14, rue Bernillet...

HÉRIO. — C'est parfaitement ici!...

PAULETTE. — Mais alors!

HÉRIO. — Quel est le nom de votre commissaire de police, ça va peut-être nous mettre sur la voie...

PAULETTE. — Je n'en sais rien!

HÉRIO. — Nous allons voir sur le bottin de Paris... (Il prend le bottin.) Colle... collection... comie... commissariat... Vous habitez, madame?

PAULETTE. — 12, rue Radiguet...

HÉRIO. — Bon... Parfait... Voilà votre arrondissement... Votre commissaire s'appelle... monsieur Charles Hério! Tout s'explique!...

PAULETTE. — Comment?

HÉRIO. — Je m'appelle également Charles Hério... Si vous aviez regardé ma carte avant de la jeter au feu, vous le sauriez!

PAULETTE. — Mais, alors...

HÉRIO. — Nous avons le même nom, nous habitons dans la même maison... au même étage... Décidément, madame, il ne me reste plus qu'à vous montrer mon écharpe! (Il sort de sa poche son écharpe tricolore.)

PAULETTE. — Oh! mon Dieu!

HÉRIO. — Vous ne m'avez pas laissé le temps de me présenter!

PAULETTE. — Mais, alors... vous êtes...

HÉRIO. — Le commissaire de police de votre quartier, oui, madame! Ni plus ni moins!

PAULETTE. — Vous!

HÉRIO. — Oui!

PAULETTE. — Oh!

HÉRIO. — Comme Paris est petit!

PAULETTE. — Oh! monsieur le commissaire...

HÉRIO, allant à son bureau. — Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame, je vous en prie... (Paulette s'assied.) ...et veuillez m'exposer le but de votre visite...

PAULETTE. — Monsieur le commissaire, je... Oh! non, écoutez, c'est incroyable!

HÉRIO. — Je vous avais dit que vous seriez aujourd'hui chez moi à quatre heures... vous n'avez pas voulu me croire!

PAULETTE. — Oh!...

HÉRIO. — Vous êtes chez moi!... Et dire que de toutes façons vous deviez y venir!

PAULETTE. — Oh! mais, pas du tout!

HÉRIO. — Vous m'avez avoué vous-même... et si ingénument... votre hésitation...

PAULETTE. — Mais non... mais non...

HÉRIO. — Ah! vraiment, vous pouviez prendre au hasard n'importe laquelle des deux cartes!... Vous êtes chez moi... nous sommes là, tous les deux!...

PAULETTE. — Seuls?

HÉRIO. — Oui, seuls... et je ne vous ferai aucun mal, je vous le jure... et je ne ferai rien qui puisse vous déplaire... afin que vous restiez le plus longtemps qu'il vous sera possible!

PAULETTE. — Je n'en reviens pas!

HÉRIO. — Vous ne vous imaginiez pas, n'est-ce pas, qu'un commissaire de police pût être amoureux?

PAULETTE. — En effet!

HÉRIO. — Et pourtant!... Songez, madame, aux folies que je commets pour vous depuis que, pour la première fois, je vous ai vue... Je compromets à plaisir une situation que mes inférieurs s'entendent à qualifier de magnifique!...

PAULETTE. — Vous ne pouvez pas partager mon ahurissement... car, enfin, vous, vous le saviez que vous étiez commissaire de police!... Ah! non, vous savez, vraiment...

HÉRIO. — Vous êtes chez moi! (Il sonne.)

PAULETTE. — Tout de même, c'est vrai!

HÉRIO. — Mais je brûle du désir de savoir... (Georges ouvre la porte du fond.) Apportez le thé!

PAULETTE. — Oh! (Georges disparaît.)

HÉRIO. — Quoi?

PAULETTE. — Nous n'allons pas prendre le thé?

HÉRIO — Pourquoi?

PAULETTE. — Je ne sais pas, mais...

HÉRIO. — Ce n'est ni sale ni inconvenant?

PAULETTE. — Non, bien sûr...

HÉRIO. — Et, tout en prenant le thé, vous me direz pourquoi vous m'avez demandé un rendez-vous... car, en somme, c'est vous qui me l'avez demandé hier, ce rendez-vous!... C'est ce qu'il y a de plus charmant dans notre aventure... jusqu'à présent! Allons, dites vite ce qui vous amène... Je serais trop heureux si j'avais l'occasion de vous être agréable... J'espère que ce n'est pas grave?

PAULETTE. — Oh! non, maintenant, je n'oserai jamais...

HÉRIO. — Pourquoi?... Voulez-vous que je mette mon écharpe?

PAULETTE. — Non, mais... à un inconnu, il m'eût été indifférent de raconter... une histoire assez...

HÉRIO. — Ecoutez, madame... très sincèrement... si je peux vous rendre un service, je vous supplie d'user de moi comme vous l'entendrez!... Vous avez la part belle... profitez-en!

PAULETTE. — Eh bien, alors... voilà...

Georges entre et dépose le thé sur la table, puis il sort.

HÉRIO. — Je vous écoute!

PAULETTE. — Vous devez être au courant, d'ailleurs...

HÉRIO. — Deux morceaux?

PAULETTE. — Oui, s'il vous plaît!

HÉRIO. — Ah! que je suis heureux!

PAULETTE. — Parce que je prends deux morceaux?

HÉRIO. — Ah! que je vous aime!... (Changeant de ton.) Parlez, madame. Je vous écoute!

PAULETTE. — Vous devez être au courant d'une enquête qui a été faite par la préfecture de police chez nos fournisseurs et chez notre concierge...

HÉRIO, souriant. — Parfaitement!

PAULETTE. — Eh bien, mon mari attribue cette enquête à une frasque qu'il a faite avec des camarades il y a trois semaines...

HÉRIO. — En effet...

PAULETTE. — Ah! Oui?

HÉRIO. — Oui. Il s'agit, n'est-ce pas... d'une... comment dirai-je... d'un...

PAULETTE. — D'un petit détournement...

HÉRIO. — De...

PAULETTE. — Mineure...

HÉRIO. — C'est ça! C'est parfaitement ça!...

PAULETTE. — Auquel détournement, d'ailleurs, il est absolument étranger...

HÉRIO. — Il vous l'a dit!

PAULETTE. — Et je l'ai cru!

HÉRIO. — Bien entendu!... Et vous ne me croyez pas quand je vous dis que je vous aime!

PAULETTE. — Supposeriez-vous que mon mari ait participé à ce détournement de mineure?

HÉRIO. — Ma situation vis-à-vis de nous est telle, qu'il m'est impossible d'accuser un homme — un petit gâteau, madame (Il lui tend l'asiette de gâteaux. Paulette en prend un) — que j'ai intérêt à diminuer à vos yeux!... Et alors?... Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

PAULETTE. — Je voudrais bien que mon mari n'ait pas d'ennuis...

HÉRIO. — Oui...

PAULETTE. — Des ennuis dont, fatalement, je devrais supporter les conséquences...

HÉRIO. — Oui... Eh bien, c'est entendu! Il n'aura pas... vous n'aurez pas d'ennuis! L'affaire en restera là!

PAULETTE. — Ah! merci, monsieur le commissaire!... Ah! je voudrais pouvoir vous prouver ma gratitude...

HÉRIO. — Mais vous avez peur que je ne sois pas discret!... Hein?... Qu'est-ce que vous croyez que je serais capable de vous demander en échange?

PAULETTE. — Je ne sais pas...

HÉRIO. — Vous avez très peur!... Vous avez tellement peur que vous ne pouvez même pas terminer ce petit gâteau...

PAULETTE. — Si...

HÉRIO. — Non... laissez-moi le terminer!

PAULETTE. — Oh!

HÉRIO. — Je ne suis pas très exigeant!

PAULETTE. — Le voici...

Elle lui tend son demi-gâteau; il le prend et il le mange.

HÉRIO. — Merci... (Un temps.) Encore un?

PAULETTE. — Oh! Oh!

HÉRIO. — J'ai faim, ma bonne dame! (Paulette prend un autre gâteau, en croque la moitié et passe à Hério l'autre moitié qu'il avale.) Ah! que vous êtes gentille!... Là! et maintenant que votre affaire de détournement de mineure est liquidée... parlons vite un peu de nous...

PAULETTE. — De nous?...

HÉRIO. — Oui, j'ai pensé à tout ça... ça va très bien!... Je me suis dit, n'est-ce pas, elle, elle n'aura pas le temps de s'en occuper...

PAULETTE. — Je vous demande pardon, monsieur le commissaire, mais je ne comprends pas un mot de ce que vous dites...

HÉRIO. — Je dis, madame, vous allez voir à quel point notre petite existence va bien s'organiser...

PAULETTE. — Quelle existence?

HÉRIO. — La nôtre, pardi! Vous allez voir... Heu... voilà: D'abord vous allez venir tous les jours comme ça, entre quatre et cinq...

PAULETTE. — Vraiment?

HÉRIO. — Oui!... Ce seront des frais de thé et de gâteaux... mais je saurai les supporter...

PAULETTE. — C'est encore heureux!

HÉRIO. — Et puis, c'est rare!... Généralement, au bout de quelque temps, c'est la dame qui apporte en venant les gâteaux... les bonbons... les fleurs... enfin, je vous indiquerai tout ça, petit à petit!... Donc, vous viendrez tous les jours comme ça entre quatre et cinq!... Vous en prendrez très vite l'habitude et ce sera bientôt pour vous l'heure la plus agréable de la journée!...

PAULETTE. — Ce qu'il y a de plus beau, c'est que vous le croyez!

HÉRIO. — Dame! Pourquoi vous priveriez-vous d'un plaisir?... Après-demain, en causant, comme ça, très naturellement, à un moment, je vous tutoierai...

PAULETTE. — Ah! oui?

HÉRIO. — Oui!... Dans quatre ou cinq jours, je... heu... ça me gêne, remarquez, d'en parler d'avance! Seulement, il faut, il faut! Eh bien, dans quatre ou cinq jours, je vous embrasserai derrière l'oreille...

PAULETTE. — Vous allez tout de même attendre quatre ou cinq jours...

HÉRIO. — Si vous voulez que je le fasse tout de suite?

PAULETTE. — Je ne suis pas pressée!

HÉRIO. — Tant mieux!... Il ne faut pas que vous soyez trop pressée!... Je continue... vous vous accoutumerez d'être embrassée ainsi derrière l'oreille chaque fois que vous arriverez... et c'est ce qui me permettra... (Allant à son calendrier.) le mardi 22... Révocation de l'Edit de Nantes... charmant anniversaire, n'est-ce pas? Eh bien, c'est ce qui me permettra le mardi 22 de faire glisser insensiblement mon baiser de votre nuque jusqu'à votre bouche...

PAULETTE. — Voyez-vous ça!

HÉRIO. — Si je le vois?... Je le vois comme si j'y étais!

PAULETTE. — Et alors, après?

HÉRIO. — Ah! Ah! Vous y prenez goût?

PAULETTE. — Après?

HÉRIO. — Après?... Eh bien!... mon Dieu, le... (Retournant au calendrier.) le jeudi 24... oui, faut compter ça... le jeudi 24... Prise de Berg-op-Zoom par le comte de Lowendal... Oh! ne ratons pas ça!... Eh bien, le jeudi 24... nous ferons, d'un commun accord, la chose la plus agréable du monde!

PAULETTE. — Ah! oui?

HÉRIO. — Oh! oui!...

PAULETTE. — Et quand nous aurons fait ça?

HÉRIO. — On pourra recommencer! D'abord, pour que vous en soyez venue à faire... heu... Berg-op-Zoom... enfin, la chose en question, il faudra que vous ayez déjà pour moi des sentiments qui n'ont qu'un très lointain rapport avec l'indifférence!

PAULETTE. — Avouons-le!

HÉRIO. — Eh bien, ce jour-là, vous aurez de moi une opinion de plus... et si toutes deux concordent... vous pourrez me dire si vous avez envie de divorcer pour m'épouser!

PAULETTE. — Tout simplement!

HÉRIO. — Tout simplement!... Et c'est comme ça que ça se passera! Et c'est toujours de cette façon-là qu'une dame change de mari!... Ah! Parce que moi, je vous préviens loyalement... vous ne m'aurez pas pour le mauvais motif! Si c'est ça que vous cherchez en venant ici, retournez-vous-en, madame!... Oui, je veux que vous soyez ma femme... ma femme à moi tout seul... parce que je le disais hier à mon meilleur ami... vous êtes ma femme!...

PAULETTE. — Et vous, vous êtes admirable, inouï!... Mais d'abord pourquoi voulez-vous que je change de mari?

HÉRIO. — Comment pourquoi?... Mais parce que vous n'en pouvez plus! Vous en avez par-dessus la tête de ce grand dadais dont la bonhomie confine à la sottise! Pourriez-vous vivre davantage avec un homme incapable de vous défendre et de gagner sa vie! Vous en êtes excédée. Ne fermez pas volontairement les yeux! Soyez loyale avec vous-même...

PAULETTE. — Dans le fond vous me dites ça parce que vous avez la certitude que mon mari a participé à ce détournement de mineure...

HÉRIO. — Mais, ma bonne dame, comment diable voulez-vous que j'aie la certitude que votre mari a participé à un détournement de mineure que j'ignorais totalement il y a encore dix minutes!

PAULETTE. — Qu'est-ce que vous dites?

HÉRIO. — Je dis que si vous ne l'aviez pas vous-même racontée, cette histoire... il est probable que jamais...

PAULETTE. — Mais, cependant... les enquêtes?...

HÉRIO. — Les enquêtes?... Mais, je les faisais faire pour mon compte personnel, les enquêtes! Sans elles, je n'eusse jamais connu certains petits détails de votre existence...

PAULETTE. — Et moi, qui vous ai mis au courant d'une affaire...

HÉRIO. — Qui n'aura pas de suite, je vous l'ai promis...

PAULETTE. — Oh!...

HÉRIO. — Si je n'avais pas eu à ma disposition les plus fins limiers, comme on dit... est-ce que je connaîtrais vos goûts, vos dégoûts et le chiffre approximatif de vos dépenses?... Est-ce que je posséderais... cinquante photographies de vous...

PAULETTE. — Cinquante photogra...

HÉRIO. — Tenez!... (Il va à son bureau et, d'un tiroir, il sort un paquet de photos.) Voyez!...

PAULETTE. — Oh! C'est vrai que c'est moi...

HÉRIO. — Vous voilà montant en voiture... Vous voici sortant de chez vous... y rentrant... vous voici ailleurs... vous voici partout... je n'ignore aucune de vos robes... aucun de vos mouvements... encore vous... encore vous... toujours vous...! Mais, madame, réfléchissez... est-ce que, sans ces enquêtes, je me permettrais de vous dire que vous êtes lasse de votre mari... Non!... Mais c'est parce que je le sais que je vous le dis... c'est parce que, malgré vous, je suis entré dans votre intimité... C'est parce que je vous connais que je vous aime!... Et, enfin! c'est parce que je sais ce dont vous avez besoin pour être heureuse, élégante et enviée... que je vous dis: Soyez ma femme, vous ne manquerez de rien, au contraire!... Il ne s'agit pas pour vous de conformer votre conduite à celle, probable, de votre mari!... Oh! mais non!... D'abord, parce que la peine du talion est illogique en amour... elle est maladroite et elle est stupide!... Et puis, est-ce qu'une femme comme vous se venge!

PAULETTE. — Alors, pourquoi voulez-vous que je le trompe.... pourquoi voulez-vous que je détruise un foyer quand même assez paisible...

HÉRIO. — Parce qu'il est paisible!

PAULETTE. — Je ne comprends pas!

HÉRIO. — Vous allez comprendre!... Il y a six ans que vous êtes mariée, n'est-ce pas?

PAULETTE. — Oui!

HÉRIO. — Eh bien, c'est assez!

PAULETTE. — C'est assez?

HÉRIO. — Oui! Six ans, avec le même homme, c'est suffisant! C'est suffisant quand on a votre âge!... Ah! si vous aviez quarante ans... ma foi... je vous dirais: Continuez avec le même... trop tard! Tant pis!... Mais, quoi, vous avez vingt-huit ans... et, déjà, vous n'êtes plus l'idole d'un homme... Vous n'êtes déjà plus follement désirée, avouez-le! Vous n'êtes plus dans la période éperdue... vos désirs sont disciplinés... il n'est plus question, pour vous, de faire ça en voiture! Vous pouvez attendre d'être rentrés chez vous! Vous pouvez attendre!... Quand il sort, quand il rentre, il vous embrasse sur la joue... Eh bien, ce n'est pas la place d'un baiser!... Et puis, vous êtes déjà le plaisir conjugal et prévu! vous l'admettez... vous vous y faites... et si ça continue, désormais, à des dates fixes... à certains anniversaires, vous aurez encore l'illusion d'être aimée... mais ce ne seront plus que de vagues lueurs... qui, dès qu'elles seront éteintes, rendront plus grise et plus monotone encore votre existence!... Eh bien, non!... Il faut que vous réagissiez... il faut que vous

cessiez d'englober dans le mot « foyer » votre appartement, votre mari et vos domestiques!... Vous êtes vraiment trop jeune encore... et puis... et puis... vous n'en avez pas le droit!... Ecoutez... si vous le voulez, vous pouvez de nouveau vous offrir six années d'amour et de joie... vous pouvez tout recommencer... vous pouvez refaire les mêmes choses, redire les mêmes mots, retourner aux mêmes endroits... sans que jamais vous ayez l'impression d'une réédition... car, voyez-vous... la vie ne se renouvelle pas... on renouvelle sa vie!

PAULETTE. — Alors... dans six ans... il faudra que je recommence...

HÉRIO. — Dans six ans, vous aurez trente-quatre ans... vous pourrez bien vous reposer un peu! Et puis, d'abord, dans six ans, vous serez ma femme depuis cinq ans, et nous nous aimerons comme nous allons nous aimer dans huit jours!

PAULETTE. — Naturellement!

HÉRIO. — Mais oui, naturellement!... d'abord, parce que c'est la seconde fois qu'elle aime, qu'une femme aime le mieux, le plus, et le plus longtemps! Et puis, parce que, moi, je vous aurai tellement adorée... tellement rendue heureuse... que dans six ans vous n'aurez pas l'idée d'écouter un monsieur comme vous m'écoutez depuis dix minutes!... Ah! n'essayez pas de me dire à présent que vous aimez encore votre mari!... Non! Que vous soyez honnête... oh! ça, oui... vous l'êtes, et vous l'êtes délicieusement... Mais que vous vous sentiez aimée, soutenue, désirée, jalousée... Non, ça, non! Est-ce qu'il m'a sauté hier à la gorge, quand il a su que je courais après vous depuis trois semaines?... Auriez-vous en ce moment chez vous l'équivalent de ce que vous éprouvez ici... N'ayez pas pitié de moi... Ayez pitié de vous... laissez-vous aller... laissez-vous aimer... (L'obscurité descend.) Et avant de retrouver en vous-même les sensations passées... vous allez connaître avec moi des joies dont vous ignorez la saveur... et, tenez, dès ce soir, en rentrant chez vous... vous allez vous sentir plus personnelle... vous aurez fait quelque chose dont il vous sera impossible de rendre compte à qui que ce soit... vous aurez un secret... un secret brûlant... vous allez enfin pouvoir mentir... vous allez voir comme c'est facile et comme c'est amusant!... Et puis, vous n'aurez plus de ces heures creuses et interminables... chaque jour, il faudra que vous trouviez une occasion nouvelle et naturelle de vous échapper de chez vous et de vous réfugier ici... où l'on ne vous parlera que d'amour... où jamais l'on ne vous fera de peine... où tout sera combiné pour vous plaire et vous retenir!... Vous serez reine dans mon cœur et dans ma maison... vous pourrez faire tout ce que vous voudrez, vous pourrez changer les meubles de place... Et je sens bien que dans peu de temps ma chambre à coucher sera dans le salon... la salle à manger sera dans le couloir... et la cuisine sera sur le balcon! Et ça trouvera moyen d'être joli tout de même! (Il la prend tout doucement contre lui.) Oh! dites-moi que vous êtes bien... (Elle fait « non » avec la tête.) Vous ne voulez plus répondre? (Elle fait « non » avec la tête.) Mais vous n'êtes pas fâchée? (Elle fait « non » avec la tête.) Alors, vous êtes bien? (Elle fait « oui » avec la tête.) Vous êtes jolie? (Elle fait « oui » avec la tête.) La plus jolie de toutes... (Elle fait « non » avec la tête. Il veut l'entraîner vers la porte du fond, à gauche. Elle résiste.) Non?... Non, vous n'avez pas sommeil? (Elle fait « non » avec la tête.) Dommage!... J'aimerais bien vous tenir endormie dans mes bras... (Elle s'abandonne un peu plus.) Oui, c'est ça... comme ça... seulement, je sais que vous ne dormez pas... je vois vos yeux qui vont de long en large sous vos paupières! Je vais vous faire une confidence... Je t'aime... Elle étend doucement son bras vers le calendrier et elle en détache la feuille du jour et la feuille suivante qui tombent.) Oui, c'est vrai... j'avais promis que je ne vous tutoierais pas avant après-demain... tant pis!... Je t'aime... je t'aime... (Il se penche et l'embrasse derrière l'oreille. Elle arrache la feuille suivante du calendrier.) Je t'adore... (Une autre feuille tombe.) Le parfum qui monte de toi me grise!... Je te désire... (Une autre feuille tombe.) Et, que tu le veuilles ou non, tu me désires aussi... (Cette fois, elle arrache trois feuilles à la fois.) Mardi!

Hério embrasse alors Paulette sur les lèvres.

PAULETTE. — Déjà mardi!... Et six heures!... C'est fou ce que le temps passe!

Hério soulève les deux jours suivants sur le calendrier.

HÉRIO. — Jeudi 24?... Berg-op-Zoom?

PAULETTE. — Pas aujourd'hui... il faut que je parte...

HÉRIO. — Oh!

PAULETTE. — Il le faut... (Un temps.) Au revoir...

HÉRIO. — A demain...

PAULETTE. — Demain... oui...

HÉRIO. — A quatre heures...

PAULETTE. — Quatre heures?... Hum...

HÉRIO. — Oh! quoi?

PAULETTE. — Quatre heures moins le quart, j'aime mieux... Je vais vous dire pourquoi... Je crois bien que je vais être prise demain à quatre heures...

HÉRIO. — Je te le jure...

Ils sortent tous deux. La scène reste vide un instant. Georges entre. Quelques secondes plus tard, Hério rentre à son tour.

GEORGES. — Monsieur...

HÉRIO. — Quoi?

GEORGES. — M. le docteur est là...

HÉRIO. — Il est là?

GEORGES. — Oui, monsieur, depuis cinq minutes.

HÉRIO. — Vous lui avez dit que j'étais avec une dame?

GEORGES. — Oh! non, monsieur...

HÉRIO. — Qu'est-ce que vous lui avez dit?

GEORGES. — J'ai dit que monsieur était avec le préfet de police...

HÉRIO. — Quelle drôle d'idée!

GEORGES. — J'ai pensé que ça ferait bien!

HÉRIO. — C'est idiot, voyons! Le préfet ne vient jamais ici!... Je vous en prie, Georges, jamais de blagues avec le préfet!... Faites entrer!... Entre, mon vieux!

Le docteur Schutz entre.

SCHUTZ. — Bonjour...

HÉRIO. — Bonjour!

SCHUTZ. — Tu étais avec le préfet de police?

HÉRIO. — Oui!

SCHUTZ. — Il sent bon!

HÉRIO. — Oui, il a peut-être des défauts, cet homme-là, mais il sent bon!... Ce sont les fleurs, grosse bête!

SCHUTZ, sentant les fleurs. — C'est curieux...

HÉRIO. — Quoi donc?

SCHUTZ. — Des chrysanthèmes... qui sentent la violette!...

HÉRIO. — Et puis, c'est rare!...

SCHUTZ. — Et... pas d'autre visite?

HÉRIO. — Heu... non ! (Schutz lui tend sa main.) Bonjour...

SCHUTZ. — Non... non! Cent francs!

HÉRIO. — Mais...

SCHUTZ. — Cent francs ! Je t'avais parié cent francs qu'elle ne viendrait pas!... Sois galant... va, ça vaut bien cent francs!

HÉRIO. — Oh!... Mais, mon vieux, je... oh!... (Il fouille dans son portefeuille.) Tiens... (Il va pour lui donner cent francs, mais il se ravise.) tiens, voilà cinquante francs... je t'en raconterai la moitié!

ET LE RIDEAU TOMBE

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte. L'atelier, salon de Léo.

Paulette seule en scène est assise au bureau et elle écrit une lettre. Quatre heures sonnent.

PAULETTE. — Quatre heures! Quel courage il me faut! (Elle cachette sa lettre et sonne. La femme de chambre entre.) Donnez-moi donc le numéro de téléphone de cette couturière qui m'a écrit ce matin... la lettre est sur ma cheminée...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame!

Elle sort.

PAULETTE, seule. — Je voudrais tant y aller!

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame, c'est le numéro 531-23...

PAULETTE. — Merci... tenez, voilà une lettre pour la poste.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame...

PAULETTE. — Quel numéro? J'ai déjà oublié...

LA FEMME DE CHAMBRE. — 531-23!

PAULETTE. — Merci, laissez-moi! (La femme de chambre sort. Paulette, décrochant le récepteur.) Allô ! Le 271-12 s'il vous plaît ! Allô... 12... Allô ?... Allô?... C'est vous? Oui, c'est moi... Attendez... écoutez-moi bien et promettez-moi de ne pas vous mettre en colère... c'est promis?... Bon... Je n'irai pas aujourd'hui chez vous. . . . . Allons! Allons! Voulez-vous tenir votre promesse!... Mais oui, c'est le 24 aujourd'hui! C'est le grand jour... Berg-op-Zoom! Oui, je sais bien, mais, non, il ne le faut pas... oui... oui... oui c'était juré... mais il ne le faut pas... comprenez-le comme je vous le dis, avec toute ma tendresse. . . . . Mais je le désire au moins autant que vous... mais vous me le reprocheriez plus tard... si, si, si... je ne veux pas avoir d'amant avant de vous épouser!... Je travaille pour notre bonheur!... Ah! ça je vous le jure bien qu'on va y arriver... Seulement il faut que vous ayez autant de patience que moi! A cause de votre situation, il ne faut pas que le divorce soit prononcé contre moi!... Ayez confiance... Quoi donc?... . . . . D'abord, c'est mon jour aujourd'hui... naturellement que je le savais... c'est vous qui aviez choisi le jour... j'ai attendu exprès la dernière minute!... Oh! Oui, je t'aime... et je te désire aussi... (Le valet de chambre ouvre la porte.) Il m'en faudrait deux mètres cinquante en grande largeur, quelque chose de solide... (Le valet de chambre disparaît.) Oh! Voulez-vous vous taire... voyons... vous me faites rougir... c'est parce que quelqu'un était entré! . . . . . Mais moi aussi ça me fait de la peine de ne pas vous voir aujourd'hui!... Autant que toi!... Pardi!... Oh! Ecoutez, je pense à une chose... puisque j'aurais pu vous rencontrer chez une amie commune, puisque c'est mon jour et qu'on a l'habitude de recevoir des gens qu'on connaît à peine... faites donc comme si je vous connaissais à peine!... Mais si... Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive?... Tu prendras une tasse de thé dans un coin... je ne te présenterai à personne... et comme ça, au moins, nous ne serons pas restés ce grand jour sans nous voir! C'est dit, pas?... (A ce moment, la porte s'ouvre dans le dos de Paulette et Léo entre sans que Paulette l'entende.) Seulement, écoutez, mon cher amour... Viens exactement à quatre heures... mon mari ne rentrera sûrement pas et peut-être nous pourrons rester seuls une minute ou deux, le temps de nous embrasser comme je t'aime!... (Léo sans faire de bruit se retire et referme la porte derrière lui.) Et maintenant, quittons-nous, c'est plus prudent! A tout de suite, je t'adore! (Elle raccroche le récepteur.) Comme c'est bien de sa part de ne pas avoir trop insisté pour que je vienne! Ah! Quelle joie d'être comprise!... Comme ce sera joli chez nous!... (Léo rentre.)

LÉO. — Bonjour!

PAULETTE. — Tiens!... Bonjour!

LÉO. — Rien de neuf!

PAULETTE. — Non. (Un temps.)

LÉO, au comble d'une exaspération qu'il essaie de dissimuler. — C'est ton jour, n'est-ce pas, aujourd'hui?

PAULETTE. — Heu... oui... parfaitement!

LÉO. — Tu attends beaucoup de monde?

PAULETTE. — Sait-on jamais!... En dehors des six ou sept amis intimes qui viennent à chacune de nos réceptions... on m'annonce toujours trois ou quatre personnes que je n'attendais pas!... On rencontre chez des amis communs des... des gens qu'on connaît à peine et on les invite comme ça, en l'air... il y en a toujours qui en profitent!...

LÉO. — Oui... oui... oui... (Un temps.)

PAULETTE. — Qu'est-ce que tu as?

LÉO. — Rien, rien, rien.

PAULETTE. — Tu vas sans doute, selon ta noble habitude... aller te promener... dès le premier coup de sonnette...

LÉO. — Probablement!

PAULETTE. — Tu m'as l'air moins aimable encore qu'à l'ordinaire...

LÉO. — C'est possible...

PAULETTE. — Moi, ça me paraissait impossible!... Agréable existence!

LÉO. — Ça va changer!

PAULETTE. — Je ne saurais trop le souhaiter!

LÉO. — Un peu de patience!

PAULETTE. — Il en faut! (Un temps.)

LÉO. — Je crois que ma sœur ne viendra pas te voir aujourd'hui...

PAULETTE. — Pourquoi?

LÉO. — Parce que...

PAULETTE. — Parce que quoi?

LÉO. — Parce que, après avoir longtemps hésité, j'ai fini par lui poser brutalement la question...

PAULETTE. — Quelle question?

LÉO. — Je voulais savoir si tu m'avais menti il y a quinze jours... je voulais savoir si réellement elle avait un amant...

PAULETTE. — Oh! Tu n'as pas fait ça?

LÉO. — Si! Ce matin même...

PAULETTE. — Oh!

LÉO. — Oui! Et je lui ai dit ce que je pensais des femmes qui trompent leur mari... et comme mon opinion là-dessus est probablement identique à celle de mon beau-frère...

PAULETTE. — C'est-à-dire?

LÉO. — C'est-à-dire... Qu'importe!...

PAULETTE. — Oh! si j'avais su!... Mais voyons, qu'est-ce que ça peut te faire que Suzanne ait un amant...

LÉO. — Ça me fait que je ne veux pas que son mari la flanque à la porte et qu'elle devienne une grue!

PAULETTE. — Une femme ne devient pas une grue parce qu'elle change de mari...

LÉO. — C'est possible, mais Vidal me rend constamment de gros services et... mon devoir et mon intérêt étaient de faire ce que j'ai fait!... D'ailleurs, je n'ai pas à te rendre compte de ce que je fais!

PAULETTE. — D'autant moins que cela m'indiffère complètement! Tu peux bien faire maintenant tout ce que tu veux!

LÉO. — Je vais te le prouver!... (Un temps... puis elle sort en claquant la porte derrière elle. Léo court à la sonnette.) Bon!... Parfait!... Elle va voir!... Cocu à trente-cinq ans!... On va en profiter, madame!... Mais, soyons malin et ne gâtons pas notre affaire!... Qui ça peut-il bien être?... Je le saurai à quatre heures!... (Le valet de chambre entre.) Emile... écoutez-moi bien... voilà ce que vous allez faire... sans rien dire à personne.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur!...

LÉO. — Vous allez immédiatement piquer une trotte jusqu'au commissariat de police... et vous allez prier M. le commissaire de bien vouloir venir immédiatement ici pour constater... heu... quelque chose...

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur!

LÉO. — Allez vite!... Et dites à Marie qu'elle fasse entrer directement ici les personnes qui sonneront...

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur!

LÉO. — Je crois que je les tiens!... (On sonne.) On vient justement de sonner, faites entrer... et filez où je vous ai dit... (Le valet de chambre sort.) Ça ne peut pas être lui déjà!... Il n'est que quatre heures moins le quart... (Regardant par la porte entre-bâillée.) Ah! non... c'est Lulu... Bonjour, Lulu...

LULU, entrant. — Bonjour, Léo!...

LÉO. — Vous avez l'air tout sens dessus dessous.

LULU. — Il y a de quoi!... Mon petit Léo, j'ai, depuis une demi-heure, la certitude que Paul me trompe...

LÉO. — J'en avais la conviction depuis un mois...

LULU. — Moi aussi, mais enfin... ça y est!

LÉO. — Eh bien, ma petite Lulu, je ne veux pas être en reste avec vous, j'ai depuis un quart d'heure la certitude que Paulette me trompe.

LULU. — Quoi?

LÉO. — Oui!

LULU. — Paulette?

LÉO. — Oui, ma petite Lulu.

LULU. — Ah! ça, par exemple.

LÉO. — Voilà!

LULU. — Ah!

LÉO. — Oui!

LULU. — Nous sommes cocus!... Oui. Oh! Qu'est-ce que vous allez faire?

LÉO. — Moi? Oh! La seule chose intelligente, adroite... la chose la plus banale...

LULU. — Oh! mon Dieu!...

LÉO. — Qu'est-ce que vous avez?

LULU. — Quelle idée!... Moi qui me creusais la tête...

LÉO. — Oh!...

LULU. — Qu'en pensez-vous?

LÉO. — Votre amant vous trompe...

LULU — Votre femme vous trompe...

LÉO. — Oh! Est-ce qu'il doit venir tantôt?

LULU. — Oui, dans le courant de la journée!

LÉO. — Ça y est!...

LULU. — C'est certain?

LÉO. — C'est certain!... Ne cherchons pas ailleurs!... Deux ou trois fois déjà j'ai eu des soupçons...

LULU. — Moi aussi...

LÉO. — Ils ont toujours des choses confidentielles à se dire...

LULU. — Tout le temps elle l'attrape...

LÉO. — Ils cessent de parler.... lorsqu'on s'approche d'eux!

LULU. — Oh! il n'y a aucun doute!

LÉO. — Eh bien, mais... voilà ce qu'on peut appeler un ami!

LULU. — Plus j'y pense... plus...

LÉO. — Ah! Non!... Me préférer Rocher... ce gigolo imbécile...

LULU. — Et, de mon côté, vraiment... Certes, je n'ai pas la prétention de me comparer à votre femme... mais, enfin, tout de même...

LÉO. — Je ne peux pas dire de mal de Rocher, d'ailleurs, puisqu'il me débarrasse de Paulette.

LULU. — Comment?

LÉO. — Dame!

LULU. — Vous plaisantez, n'est-ce pas?... Vous n'allez pas divorcer?

LÉO. — Ah! ça, je vous jure bien que si! Ils se débrouilleront tous les deux!... Ils ont l'air de s'adorer... Eh bien, qu'ils s'adorent... mais en dehors de chez moi...

LULU. — Ah! oui, mais, alors, moi... je n'ai aucune chance de reprendre Paul, dans ces conditions-là!... Si vous lui laissez votre femme, je suis perdue! Vous n'allez pas faire ça?

LÉO. — Oh! mais si!...

LULU. — Vous le prenez au sérieux à ce point-là?

LÉO. — Il me semble!

LULU, des larmes dans la voix. — Oh! mais, qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu!... Oh! Léo, je vous en supplie, gardez votre femme... et fichez Paul à la porte... il sera bien obligé de revenir avec moi!

LÉO. — Mais, ma petite Lulu, c'est impossible!... Si j'aimais encore ma femme, je n'hésiterais pas... Mais, étant donné l'incompatibilité de nos caractères, je dois saisir au vol cette occasion de suspendre une existence intolérable...

LULU. — Mais, alors, moi, Léo, moi... me voilà toute seule dans la vie!... (Elle s'effondre en pleurant.)

LÉO. — Que voulez-vous?

LULU, se redressant tout à coup. — Ce que je veux?... Je veux reprendre Paul... et m'en aller avec lui...

LÉO. — Vous n'allez pas faire ça?

LULU. — Ah! Et comment!... Notre situation n'est pas du tout la même... et je vais faire tout ce qu'une femme peut faire pour reprendre son amant! Rien ne me dit que je serai la plus forte, évidemment... mais je vais essayer!

LÉO. — Vous n'avez pas le droit...

LULU. — Comment donc?... Il faut que je m'arrange, moi!... Oh! ce n'est pas que je tienne à Paul, mon Dieu, comme on tient à la vie... seulement... quoi...

LÉO. — Ecoutez, Lulu, écoutez... ne nous énervons pas!... Combien vous faut-il par mois?

LULU. — Oh! mon ami, il me faut... il me faut ma tranquillité, d'abord... (Il lui vient d'autres larmes.) et puis... et puis, qu'est-ce que vous voulez, il me faut un homme près de moi!... Songez que je suis mineure...

LÉO. — Mineure? Ah! ah!... Ça ne m'a déjà pas très bien réussi, la dernière fois...

LULU. — Je suis mineure et j'ai l'expérience d'une femme de trente ans!... Il me faut, disons le mot... six cents francs.

LÉO. — Par mois?

LULU. — Par vous ou par un autre!

LÉO. — Non, je veux dire... tous les mois!...

LULU. — Oui, pour faire marcher un intérieur... il me faut ça!... D'un autre côté, je ne suis jamais de mauvaise humeur... et vous savez que j'ai un assez joli corps... et, désemparée comme je le suis en ce moment, je ne demande qu'à être consolée... (Elle pleurniche.) Embrassez-moi, Léo, je suis très malheureuse!... (Il l'embrasse sur le front.) Non, pas sur le front... embrassez-moi sur les lèvres.

LÉO. — Pourquoi?

LULU. — Enfantillage! (Il l'embrasse sur les lèvres.) Vous êtes beau!

LÉO. — Ben oui! Six cents francs par mois?

LULU. — Oui...

LÉO. — J'aime mieux ça...

LULU. — On va se consoler tous les deux ensemble!

LÉO. — C'est évidemment une idée... et une solution!

LULU. — Allons passer quarante-huit heures à Rouen...

LÉO. — Pourquoi à Rouen?

LULU. — Parce que je connais le patron d'un hôtel...

LÉO. — Nous irons plutôt au Havre où je ne connais personne.

LULU. — Si vous voulez.

On sonne.

LÉO. — Pour le moment, allez donc retrouver Paulette qui doit être dans son petit salon... et, surtout, ne lui parlez de rien...

LULU. — Je ne suis pas bête, vous savez...

LE VALET DE CHAMBRE, bas à LÉO. — Monsieur, M. le commissaire de police est là...

LÉO. — Ah! bon!... (Lulu sort à droite.) Faites entrer... (Le valet de chambre sort.) Ah!... voilà le sauveur!... (Hério entre.) Bonjour, monsieur le commissaire...

HÉRIO. — Bonjour, monsieur... Vous m'avez fait demander?

LÉO. — Oui... voilà... Voulez-vous prendre un siège, s'il vous plaît... la situation est délicate et très nette...

HÉRIO. — Tant mieux...

LÉO. — Ma femme a un amant!

HÉRIO. — Bon!... Bon... enfin...

LÉO. — Elle a un amant... et, tout à l'heure, j'ai entendu une conversation qu'elle avait au téléphone avec son amant...

HÉRIO. — Ah!... Ah!...

LÉO. — Oui...

HÉRIO. — Une conversation édifiante?

LÉO. — Très!

HÉRIO. — Bon, bon, bon, bon, bon!

LÉO. — J'ignore le nom du monsieur...

HÉRIO. — Ah! Ah!

LÉO — Mais...

HÉRIO. — Mais?...

LÉO — Mais...

HÉRIO — Dites vite... ces histoires-là m'amusent toujours beaucoup! Mais, disiez-vous?

LÉO. — Mais je sais que l'amant de ma femme doit venir ici à quatre heures exactement, me croyant sans doute absent...

HÉRIO. — Parfait! Et il est?

LÉO. — Quatre heures moins cinq!

HÉRIO. — Nous avons cinq minutes!

LÉO. — Pour?

HÉRIO. — Pour rien!

LÉO. — Ma femme introduit donc son amant dans le domicile conjugal...

HÉRIO. — Ce n'est pas une aggravation...

LÉO. — Soit... mais cela motive un flagrant délit de...

HÉRIO. — Ce n'est pas exact! Mais, d'ailleurs, avant d'envisager cette question, permettez-moi de remplir ma fonction qui est de concilier les choses...

LÉO. — Oh! Pour cette fois, monsieur le commissaire, dispensez-vous...

HÉRIO. — Cependant, monsieur, vous me permettrez de vous dire... que...

LÉO. — Monsieur le commissaire, vous ne me dissuaderez pas de l'intention formelle que j'ai de divorcer!... De mon côté... si vous voulez que je vous dise la vérité... je suis amoureux de quelqu'un...

HÉRIO. — Sans doute, monsieur, sans doute... mais tout de même il convient, puisque nous avons cinq minutes, il convient que vous examiniez avec calme... les inconvénients pour madame votre épouse d'un divorce prononcé contre elle...

LÉO. — Voilà qui m'est indifférent!... La loi autorise, n'est-ce pas, la femme adultère à épouser son complice...

HÉRIO. — En effet!... Mais cela jette un discrédit sur la personne...

LÉO. — Je vous répète, moi, que cela m'est égal!...

HÉRIO. — Bon! bon! bon! je n'insiste pas! N'en parlons plus!

LÉO. — Nous allons attendre simplement l'arrivée de l'amant!

HÉRIO. — Oh! ça, tant que vous voudrez... attendons l'amant!

LÉO. — Il a dit qu'il serait là à quatre heures, il va arriver d'une minute à l'autre!

HÉRIO. — Il est peut-être déjà là ?

LÉO. — Non!

HÉRIO. — Je dis ça en plaisantant! (Ils se promènent de long en large. A part.) On peut attendre comme ça pendant dix ans!... (Il remonte. Un temps.)

LÉO, redescendant. — Pourquoi ne profiterais-je pas de mes droits? (Il remonte.)

HÉRIO, à part. — Moi, je suis enchanté qu'il veuille divorcer... Seulement, je me demande comment il va s'y prendre.

LÉO. — Quatre heures dix!...

HÉRIO. — Roméo est en retard!... (Un temps. A part.) Je m'apprêtais à venir quand il m'a fait chercher... (Haut.) Dites-moi, monsieur, vos soupçons ne se portent sur personne?

LÉO. — Si!...

HÉRIO. — Ah?...

LÉO. — Oui.

HÉRIO. — Parfait!... (A part.) Tout va bien! Ça complique un peu les choses!... (On sonne.)

LÉO. — On vient de sonner, monsieur le commissaire!

HÉRIO. — Oui! Oui!... (A part.) Voilà un malheureux qui va écoper!

LÉO. — C'est lui!

HÉRIO. — Ça ne m'étonnerait pas!

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — C'est M. Rocher...

LÉO. — Ah!... Qu'est-ce que je disais!... Faites entrer M. Rocher... (A Hério.) C'est lui... mettez-vous là... il ne vous verra pas... il va peut-être avouer tout de suite...

HÉRIO. — Tout est possible! (Rocher entre.)

ROCHER. — Bonjour, vieux...

LÉO. — Rocher... regarde-moi bien en face...

ROCHER. — Tu as une fluxion?

LÉO. — Non!

ROCHER. — Alors, pourquoi?

LÉO. — Parce que Paulette m'a tout dit... parce que je suis renseigné sur l'infamie que tu as commise...

ROCHER. — Mais, mon vieux, je...

LÉO. — Pas de protestations, pas de phrases... avoue... simplement...

ROCHER. — Avouer... avouer...

LÉO. — Je ne te demande pas autre chose...

ROCHER. — Puisque Paulette t'a tout dit!

LÉO. — Misérable!...

HÉRIO, à part. — Elle me trompe!

ROCHER. — J'ai avoué, bon, mais écoute, mon vieux, entre nous, je ne comprends pas que tu te mêles de cette affaire-là...

LÉO. — Comment...

ROCHER. — Dans le fond, ça ne te regarde pas!

LÉO. — Ah! ça, par exemple, c'est admirable! Tu as déshonoré le nom d'un ami...

ROCHER. — Un ami... un ami...

LÉO. — Oh! Tu me dégoûtes! Assez! assez! Ne discutons pas davantage... Monsieur le commissaire...

ROCHER. — Oh!

LÉO. — Veuillez, je vous prie... prendre acte des paroles qui viennent d'être prononcées devant vous!... (S'apercevant que le commissaire chancelle et blêmit.) Qu'est-ce que vous avez?

HÉRIO. — Rien, rien!

ROCHER, à part. — Comment, il a fait venir un commissaire de police, parce que je suis l'amant de sa sœur...

LÉO. — Mais, qu'est-ce que vous avez, monsieur le commissaire?

HÉRIO. — Laissez-moi! Laissez-moi!

LÉO. — Ce sont les aveux de monsieur qui...

HÉRIO. — Oui, oui... l'infidélité d'une femme... quelle qu'elle soit... me bouleverse toujours.

LÉO. — Vous me disiez le contraire, il y a un instant.

HÉRIO. — J'ai tout de même le droit de changer d'opinion! (A part.) Oh! moi qui l'adorais!

LÉO. — Allons, monsieur le commissaire... allons!

ROCHER, à part. — Mais qu'est-ce que ça peut lui faire à celui-là que je couche avec la sœur de Léo!

LÉO, à Hério. — Il ne faut pas être impressionnable comme ça...

HÉRIO. — Pardi, vous, ça vous est bien égal...

ROCHER. — Ecoutez, monsieur le commissaire, vous avez eu tort de prendre ce métier-là... si un flagrant délit vous bouleverse ainsi. (On sonne.)

HÉRIO. — Laissez-moi... monsieur... laissez-moi... ne me parlez pas!

LÉO. — Remettez-vous... vous rédigerez dans un instant le procès-verbal... (A part.) Quelle sensitive!

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — M. et Mme Vidal sont là, monsieur...

LÉO. — Dans un instant...

VIDAL, entrant avec sa femme. — Non, mon ami, je n'ai pas le temps d'attendre... Bonjour, Rocher... bonjour, monsieur... excusez-moi si je vous interromps un instant... je n'ai qu'un mot à dire à mon beau-frère...

LÉO, à part, ayant éloigné Hério. — Il doit savoir aussi que... Quelle famille! Pourvu qu'il ne chasse pas ma sœur...

VIDAL. — Mon vieux Léo...

LÉO. — Je vous écoute...

Léo et Vidal sont à l'avant-scène. Hério est au fond, de façon à ne pas pouvoir entendre ce qui se dit au premier plan. Mme Vidal et Rocher parlent bas à droite.

VIDAL. — Oh! c'est bien simple, je viens sans colère, mais avec fermeté, vous prier de bien vouloir à l'avenir ne pas vous occuper de mes affaires!

LÉO. — Mais, mon cher, je...

VIDAL. — Comment, je rentre déjeuner chez moi et je trouve ma petite Suzanne en larmes! Et en larmes, pourquoi? Parce que vous vous êtes permis de faire la police dans mon ménage!

LÉO. — Elle vous a dit...

VIDAL. — Oui! De quel droit vous permettez-vous de juger la conduite de ma femme?

LÉO. — Mais, mon ami...

VIDAL. — Je ne sais pas si la conduite de ma femme est irrégulière, mais je sais que ça ne vous regarde pas!

LÉO. — Cependant, mon cher, c'est ma sœur!

VIDAL. — C'est ma femme, avant tout!... En l'épousant, j'ai pris vis-à-vis d'elle l'engagement de la rendre heureuse... il s'agit de savoir si elle est heureuse. Suzanne, viens... Es-tu heureuse?

Mme VIDAL. — Très heureuse!

VIDAL. — Vous l'entendez!... Je la rends très heureuse et elle me rend très heureux!... Nous sommes très heureux et je ne tolérerai pas que vous veniez troubler notre bonheur!

Mme VIDAL. — Et tu ne sais pas tout, mon chéri... Léo, en plus, a essayé de me faire avouer que c'était Rocher qui me faisait la cour...

LÉO. — Ah! ça, ce n'est pas vrai!

Mme VIDAL. — Si, c'est vrai! Car tu ne t'es pas contenté de m'accuser, moi... tu as accusé un de tes amis...

LÉO. — En voilà une histoire!

VIDAL. — C'est du propre!

LÉO. — Mais je vous jure...

Mme VIDAL. — Et ce que tu as fait là est tellement monstrueux que je n'hésite pas à demander devant toi à mon mari de bien vouloir inviter tout de suite Rocher à venir dîner avec nous ce soir!... Voilà comment s'y prend une femme honnête pour détruire une infâme calomnie!

VIDAL. — Parfait, ma chérie... et c'est la meilleure leçon qu'on pouvait vous donner, mon ami!... Mon petit Rocher, nous vous emmenons dîner « Au Filet de bœuf ».

ROCHER. — Vraiment?

Mme VIDAL. — Et nous irons au théâtre tous les trois ce soir... et demain... et après-demain...

VIDAL, à LÉO. — Parfaitement! Au revoir, maladroit!

LÉO. — Au revoir... (Vidal sort.)

ROCHER. — Au revoir, vieux!

Mme VIDAL, à LÉO. — Idiot, va!

LÉO. — Ah! Ben, ça!

Mme Vidal et Rocher sortent.

HÉRIO. — Comment vous le laissez partir et...

LÉO. — Oui... Je m'étais trompé! Ce n'est pas l'amant de ma femme.

HÉRIO. — Non?

LÉO. — Non! Et je viens de m'apercevoir que c'est l'amant de ma... d'une autre personne!... Et c'est cela qu'il m'avouait tout à l'heure!

HÉRIO. — Ah!... mon Dieu! mon Dieu!... Quel soulagement!

LÉO. — Oui, mais dites donc, ça n'empêche pas que ma femme ait un amant...

HÉRIO. — Oui, oui... je sais bien... mais, enfin, c'est autre chose!... Ah! mon Dieu!... Ah! non, pas celui-là!...

LÉO. — Celui-là ou un autre.

HÉRIO, à part. — J'aime mieux l'autre!

LÉO. — Mais dites donc, il n'arrive toujours pas, l'autre!... Ça, c'est affolant.

HÉRIO. — Eh! mais c'est vrai!... Cette mépris m'a mis à l'envers...

LÉO. — Voulez-vous un verre de cognac...

HÉRIO. — Je n'ose pas refuser, monsieur! C'est indiscret, mais je n'ose pas refuser! (Il s'assied.)

LÉO. — Je vais vous le chercher!...

Il sort.

HÉRIO. — Quand j'ai cru que ce jeune homme avouait qu'il était l'amant de Paulette... j'ai eu l'impression que j'allais mourir...

PAULETTE, entrant. — Comment, vous êtes là... mon amour adoré... tout seul...

HÉRIO. — Prends garde...

Elle a sauté sur ses genoux avant qu'il ait pu l'en empêcher. Léo rentre au même instant portant un verre de cognac qu'il lâche et qui tombe naturellement.

TOUS LES TROIS. — Oh!...

HÉRIO. — Trop tard! Ça y est!

PAULETTE. — Ouille!

LÉO. — C'est vous?

HÉRIO. — Eh bien, oui!...

LÉO. — Flagrant délit d'adultère dans le domicile conjugal!...

HÉRIO. — Qu'est-ce que vous racontez?

LÉO. — Pas de doute possible!... Dressez le procès-verbal!

HÉRIO. — De quoi?

LÉO. — Du flagrant délit!

HÉRIO. — Quel flagrant délit, monsieur, je n'ai rien vu!

LÉO. — Comment, vous n'avez rien vu! Vous ne voyez pas...

HÉRIO. — Je vois un mari... je vois une femme... mais je ne vois pas d'amant...

LÉO. — Eh bien, et vous?

HÉRIO. — Moi? Je suis le commissaire de police!

LÉO. — Vous êtes aussi l'amant!

HÉRIO. — Oui, mais... entendons-nous... si je suis l'amant, il n'y a pas de commissaire de police... Si je suis le commissaire... il n'y a pas d'amant!

LÉO. — Vous vous foutez de moi!

HÉRIO. — Oh! soyez poli...

LÉO. — Comment, je trouve ma femme sur vos genoux... et vous me dites...

HÉRIO. — Je vous dis... soyez poli!... Je suis le commissaire de police, ne l'oubliez pas!

LÉO. — Vous êtes surtout l'amant de ma femme!

HÉRIO. — Ça, c'est autre chose!... Je veux bien être gentil... je veux bien être conciliant... mais vous, soyez correct!... Je suis l'amant — ou presque — de madame ; il serait enfantin de prétendre le contraire... Mais j'ajoute que... il m'est impossible de constater un flagrant délit!

LÉO. — Ah! N... de D...!

HÉRIO. — Ménagez vos expressions, monsieur. Vous êtes devant une femme et devant un magistrat que vous mettez dans l'exercice de ses fonctions... Si c'est à l'homme que vous parlez, voici ma carte; si c'est au commissaire, voici mon écharpe!

LÉO. — A ce compte-là, je ne pourrai jamais vous prendre en flagrant délit?...

HÉRIO. — Jamais, monsieur!

LÉO. — Je n'ai qu'à faire venir un autre commissaire de police...

HÉRIO. — Il n'y en a qu'un par quartier!

LÉO. — Je vais déménager, voilà tout!

HÉRIO. — Si vous croyez qu'entre confrères on se fait des coups pareils!

LÉO. — Je ne pourrai donc pas divorcer?

HÉRIO. — Si, monsieur! Là, je vous attendais! Vous pourrez divorcer, monsieur, parfaitement!

LÉO. — Comment?

HÉRIO. — En mettant les torts de votre côté!

LÉO. — Ce serait admirable!

HÉRIO. — Ce serait élégant!

PAULETTE. — L'élégance morale et monsieur... ça fait deux.

LÉO. — Non, mais... engueulez-moi!

HÉRIO. — Oh! monsieur, je vous en prie pour la dernière fois... un peu de tenue!... Tout à l'heure... en arrivant, j'ai essayé de vous faire comprendre qu'un galant homme ne devait pas demander le divorce!

PAULETTE. — Il n'y a aucune honte pour un homme à avoir été ouvertement reconnu infidèle... au contraire!

HÉRIO. — Tandis que cela jette sur une femme un discrédit pour l'avenir... J'ai bien l'intention formelle d'épouser madame...

PAULETTE. — Nous avons autant envie de nous marier, nous, que nous avons envie de nous quitter, nous!... Le désaccord de notre ménage...

LÉO. — Pardon... pardon... ne nous égarons pas... Je n'ai aucune raison de consentir à prendre pour moi les torts...

HÉRIO. — Si, monsieur...

LÉO. — Et pourquoi, s'il vous plaît?

HÉRIO. — Parce que, monsieur, si vous n'y consentez pas de bonne grâce... (Il sort son écharpe.) C'est le commissaire qui parle!... Si vous n'y consentez pas de bonne grâce, nous vous y contraindrons par la force...

LÉO. — Allons donc!

HÉRIO. — Si vous vous obstinez à vous conduire comme un homme sans éducation...

LÉO. — Vous m'insultez...

HÉRIO, sortant sa carte. — C'est l'homme qui parle!

LÉO. — Ah! Bon...

HÉRIO. — Je reprendrai les poursuites... (Il sort son écharpe.) engagées contre vous pour un détournement de mineure... (Il sort la carte en même temps.) action déshonorante, honteuse et grotesque...

LÉO. — Mais il n'y a pas eu de plainte déposée...

HÉRIO. — Parce que votre femme est venue me supplier d'interrompre la procédure...

LÉO, à Paulette. — Comment, vous avez?

PAULETTE. — Oui!

HÉRIO. — Sans l'intervention de votre femme, vous seriez sans doute en prison à l'heure qu'il est!

PAULETTE. — Voilà ce que j'ai fait pour vous!...

HÉRIO. — J'ai étouffé l'affaire et elle n'a pas eu de suite! Et c'est à votre femme que vous le devez!

PAULETTE. — En raison de cela...

HÉRIO. — Et aussi à cause de l'impossibilité où nous sommes de constater un flagrant délit... car, comprenez-le bien... vous êtes dans une situation exceptionnelle... Je ne peux pas en même temps être dans une chambre d'hôtel avec votre femme... et le constater par le trou de la serrure... Je ne peux pas dire: Au nom de la loi, ouvrez!... si je suis de l'autre côté de la porte.

LÉO. — Alors?

HÉRIO. — Alors?... Faites-vous prendre par nous...

LÉO. — Par vous?

HÉRIO. — Dame!

LÉO. — Alors, c'est l'amant de ma femme qui me prend en flagrant délit?

HÉRIO. — Je ne vois que ça!

PAULETTE. — Il faut que nous divorcions!... Pour une fois, conduisez-vous bien envers moi!

HÉRIO. — Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous étiez amoureux de quelqu'un...

LÉO. — Oui... oui... je ne dis pas...

HÉRIO. — Eh bien?

LÉO. — Je ne sais pas où est cette personne...

PAULETTE. — Elle est dans mon petit salon,..

LÉO. — Lulu?

PAULETTE. — Oui.

LÉO. — Vous saviez donc...

PAULETTE. — Non... (Ouvrant la porte.) Appelez-la vous-même.

LÉO. — Lulu? Lulu?... Et, alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

HÉRIO. — Prenez simplement cette personne sur vos genoux, comme... comme ça se fait...

LÉO. — Bon!...

PAULETTE. — Nous nous retirons...

HÉRIO. — A tout de suite... Venez, madame...

Paulette et Hério sortent au fond. Lulu entre à gauche.

LULU. — Qu'est-ce qu'il y a?

LÉO. — Venez sur mes genoux, ma petite Lulu...

LULU. — Oui... (Elle y va.)

LÉO. — On va fich' le camp tous les deux ce soir pour le Havre.

LULU. — Oh! Chic!...

Elle l'embrasse. La porte du fond s'ouvre brusquement. Hério paraît avec Paulette.

PAULETTE, feignant une douleur immense et qu'elle ne peut pas contenir. — Monsieur le commissaire, je vous prie de bien vouloir constater...

HÉRIO. — Du calme! Du calme! Madame, je vous en prie... Au nom de la loi, je...

ET LE RIDEAU SE FERME

Paulette. Hério. Léo. Lulu.

Paulette : « *Monsieur le commissaire, je vous prie de bien vouloir constater.* »

ALSACE

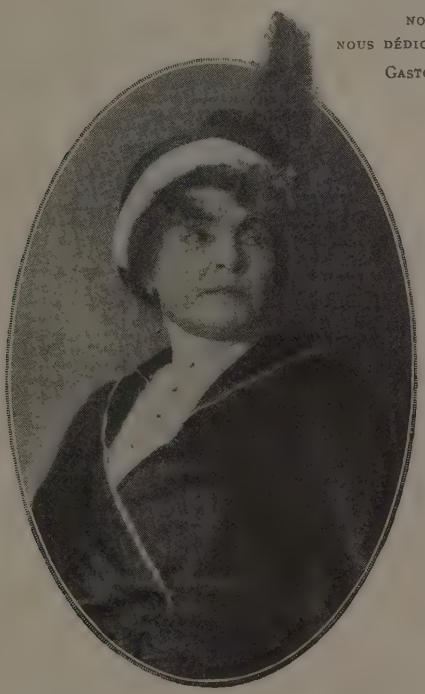
PIÈCE EN TROIS ACTES

par

GASTON LEROUX et LUCIEN CAMILLE

Représentée pour la première fois le 10 janvier 1913 au théâtre Réjane.

A REJANE,
NOTRE ADMIRABLE INTERPRÈTE
NOUS DÉDIONS CETTE PIÈCE AVEC RECONNAISSANCE
GASTON LEROUX & LUCIEN CAMILLE.



Mme RÉJANE (au troisième acte d'*Alsace*).

PERSONNAGES

Jacques	MM. ROLLAN.	*Jeanne*	Mmes RÉJANE.
Karl	CHAUTARD.	*Marguerite Gretchen*	V. SERGINE.
René	G. RAOUL.	*Elsa*	KATE-MARLIT.
M. Honneck	BOSMAN.	*Suzie*	IS. FUSIER.
Herr Schwartz	GORBY.	*Mme Honneck*	MILLER.
François	M. SIMON.	*Mme Schwartz*	R. MAUREL.
Herr Professor	J. LEROUX.	*Katherlé*	LEMERCIER.
Le Commissaire	DALLEU.	*Maman Floch*	HUCK.
Augustus	DONNIO.	*Mme Hammerlé*	DARGENT.
Papa Busen	DUJEU.	*Mariette*, femme de chambre	DIRIS.
M. Hammerlé	BARRIL.	*Un Agent, Alsaciens et Alsaciennes.*	

Les personnages de M. et Mme Schwartz, d'Elsa, de Herr Professor et de son fils ainsi que du commissaire, ont un fort accent allemand qui est noté dans le texte imprimé. Karl a un accent beaucoup moins marqué : il fait effort pour parler purement. Marguerite n'a pas d'accent appréciable.

Quant aux personnages alsaciens, Jeanne, Jacques, Suzie et René n'ont pas d'accent ; les autres parlent avec l'accent alsacien très prononcé chez François, Katherlé, Michel, le père Busen et la mère Floch; moins prononcé chez Mme Honneck, encore moins chez M. Honneck. Cet accent, qui comporte beaucoup moins de déformation de consonnes que l'accent allemand et consiste surtout en une sorte de chantonnement et d'allongement de voyelles, n'est pas noté dans le texte imprimé.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES DE A. BERT. — PORTRAITS PAR BROD

Copyright by Gaston Leroux and Lucien Camille, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Herr professor. Augustus. François. Katherlé. Mme et M. Honneck. Jacques. Jeanne. Suzie. Elsa. M. et Mme Schwartz.

Scène X. — Jacques : « *Maman ! J'étais allé te chercher à Colmar.* »

ALSACE

ACTE PREMIER

Vieille salle à manger alsacienne, très cossue, donnant de plain-pied sur un jardin au delà duquel on aperçoit une rue de Thann. La pièce a un large pan coupé sur la gauche, avec portes et fenêtres ouvrant sur le jardin. Au fond, encore une fenêtre ; à côté un vieux coucou de la Forêt Noire ; à gauche, un dressoir couvert de vieilles vaisselles. Au second plan, à droite, une vaste cheminée, à la fois artistique et rustique. Derrière cette cheminée, toujours à droite, grande porte donnant sur le vestibule. Au premier plan, porte. Tout près de la rampe, toujours à droite contre le mur, piano. A gauche, au premier plan, porte donnant sur les appartements ; derrière le dressoir, porte pour le service ; sur les murs, vieilles estampes, vieilles vaisselles, vieux cuivres. Au lever du rideau, la porte donnant sur le jardin et la fenêtre sont ouvertes. Fin de l'après-midi dans la belle saison. On entend six heures, sonnées par le coucou.

Scène première

Mme HONNECK, RENE, SUZIE, KATHERLE, celle-ci mettant des fleurs dans des vases.

Suzie et René dans le jardin.

Mme Honneck, sur le pas de la porte. — Eh bien, Suzie, quand tu auras fini de te faire embrasser par ton cousin !

Suzie, dans le jardin. — Oui, maman !

Mme Honneck. — Vous entendez ce que je dis, René ? C'est honteux... On peut vous voir de la rue !

Suzie, dans le jardin. — Mais, maman, nous ne nous cachons pas !... Nous ne faisons pas de mal !...

René, dans le jardin. — Nous cueillons des fleurs !

Mme Honneck. — Vous cueillez des fleurs !... Allons, apportez-les !... Nous sommes très en retard !...

Suzie, arrivant des fleurs plein les bras. — Tiens, maman. Les plus belles fleurs des Vosges !

Mme Honneck. — Donne... Les plus belles seront pour la chambre de ta tante !...

René, donnant lui aussi ses fleurs, à la fenêtre. — La plus belle fleur des Vosges, c'est Suzie !

Mme Honneck. — Qu'est-ce que tu dis, toi, chenapan ?

René, entrant. — La vérité, belle-maman !...

Mme Honneck. — Belle-maman !... Je ne le suis pas encore, ta belle-maman !... Nous en reparlerons dans deux ans...

Suzie, soupirant. — Et trois mois...

Mme Honneck. — Vous êtes des gamins !... (A René.) Fais d'abord ton service militaire.

René. — Je ne demande pas mieux, belle-maman ! (L'embrassant.) Puisque je vais le faire en France !

Mme Honneck. — Veux-tu me laisser tranquille !... Ta tante va arriver, et nous ne serons pas prêts.

René. — Pourvu qu'elle arrive avant que je sois obligé de partir. Je voudrais tant l'embrasser, ma tante Jeanne !...

Suzie. — Attends l'auto. L'auto te conduira directement à Gérardmer...

René. — C'est que voilà six heures passées et je vais rater mon dernier train.

Katherlé. — Sûr, ils sont en retard !

Mme Honneck. — Oh ! le train de Belfort qui amène votre tante n'arrive pas à Colmar avant cinq heures...

Katherlé. — Justement. Il ne faut pas plus d'une heure pour venir de Colmar ici à Thann en auto.

Mme Honneck. — Mais dis donc, Katherlé, nous avons oublié les petits drapeaux !

KATHERLÉ. — François est allé les chercher.

Mme HONNECK. — Commence à mettre le couvert.

SUZIE. — Je m'en charge, maman.

RENÉ. — Nous nous en chargeons, belle-maman.

SUZIE. — Où est papa?

Mme HONNECK. — Ton père s'habille. Il vient de rentrer. (Elle sort.)

Scène II

SUZIE, KATHERLE, elles décorent la pièce en arrangeant les fleurs, RENE

KATHERLÉ. — Pourvu qu'il ne leur soit pas arrivé d'accident.

SUZIE. — Es-tu bête!

KATHERLÉ. — Mon Michel conduit si vite!... Si vous l'aviez vu partir avec M. Jacques! Il était comme fou à l'idée qu'il allait ramener notre bonne madame Jeanne.

RENÉ. — Et Jacques!... Il devait être content, lui aussi!

KATHERLÉ, avec intention. — On doit toujours être content de revoir sa mère.

SUZIE. — Ma tante aura voulu faire un tour dans Colmar avec son fils.

RENÉ. — Songe donc, depuis cinq ans...

KATHERLÉ. — Revoir la place des Tilleuls!...

SUZIE. — Que de souvenirs pour elle qui est devenue une Parisienne...

KATHERLÉ. — Oh! je suis bien sûr qu'elle est restée Alsacienne, celle-là.

SUZIE. — Tu penses!

KATHERLÉ. — Elle l'est peut-être plus restée que d'autres qui ne sont point partis.

RENÉ. — Pourquoi dis-tu ça?

Un silence.

KATHERLÉ. — Vous comprenez très bien. Dites-moi, mam'zelle Suzie, monsieur René, vous ne croyez point que M. Jacques aura osé lui parler! Il ne va pas nous gâter une journée pareille...

SUZIE, regardant les fleurs. — Là, Katherlé, c'est fini!

KATHERLÉ. — Misère d'Alsace! Quand François m'a dit de quoi il retournait avec M. Jacques et la Gretchen...

SUZIE. — En attendant, retourne à la cuisine, je mettrai la table.

KATHERLÉ. — Quand il m'a dit ça, voyez-vous, mam'zelle, ça m'a fait autant d'effet que la première fois que j'ai vu mon Michel avec le casque prussien sur la tête.

Scène III

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS, par la porte du second plan à gauche. — Tais ton bec, vieille folle!

RENÉ. — Attrape!

KATHERLÉ, à François. — Oh! toi, t'as toujours peur qu'on m'entende.

FRANÇOIS. — Tenez, mam'zelle Suzie... v'là les petits drapeaux que nous avons rapportés dimanche de la Schlucht.

KATHERLÉ. — Ça te va bien de rapporter des drapeaux tricolores.

SUZIE, sévère. — Katherlé... Merci!... François, mettez-en sur le coucou, sur le buffet!. Tiens, aide-le, René!

FRANÇOIS, montant sur une chaise et disposant les drapeaux sur les meubles. — Il faut qu'il y en ait partout, comme le grand soir de l'expulsion, hein, mam'zelle Suzie, quand Mme Jeanne et la femme du maire étaient si gentilles, costumées en Alsace et Lorraine.

SUZIE. — Et qu'on a chanté *la Marseillaise*, tu te rappelles, René.

RENÉ. — Si je me le rappelle.

FRANÇOIS, disposant ses drapeaux. — On aurait peut-être mieux fait de ne rien chanter du tout.

RENÉ. — Pourquoi?

KATHERLÉ, à François. — Tu parles comme un...

FRANÇOIS, s'interrompant dans sa besogne. — Comme quoi?... T'oses pas le dire tout de même... (Reprenant sa besogne.) N'empêche que si on n'avait pas chanté, M. et Mme Orbey n'auraient pas été expulsés, forcés de se séparer de leur fils. Tu peux t'en fiche, toi, t'es restée avec le tien.

KATHERLÉ. — Pour le voir déguisé en prussien!

SUZIE. — Vous n'avez pas fini de vous disputer?

FRANÇOIS. — T'aurais peut-être préféré ne plus le revoir du tout... Ils te l'ont rendu, ton fils! Il ne se porte pas plus mal qu'avant... au contraire!... Ça y a fait du bien! Ça y a fichu du plomb su' la tête.

KATHERLÉ. — T'as pas de cœur, François, de parler comme ça devant un petit qui va faire son service militaire en France.

RENÉ. — Oh! je connais Jacques!... Il ferait comme bien d'autres... ça n'est pas d'avoir porté le casque à pointe, que ça l'empêcherait de venir nous rejoindre...

FRANÇOIS. — Moi aussi, je l'ai porté, le casque.

KATHERLÉ. — Ah! t'étais beau, avec.

FRANÇOIS, descendant de sa chaise et sous le nez de Katherlé. — Ça ne t'a pas empêchée de te marier avec moi, vieille perruche!

François et Katherlé sortent.

Scène IV

RENE, SUZIE

RENÉ. — Dis donc, Suzie? Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

SUZIE. — Jacques est tout le temps fourré chez les Schwartz... papa et maman ont dû s'apercevoir de quelque chose... Ils ont dû prévenir sa mère qui arrive brusquement.

RENÉ. — C'est donc ça que je n'ai pas trouvé ce matin Jacques comme à son habitude... Il avait l'air ennuyé... Dis donc, Suzie, ça n'est pas toi qui épouserais un Allemand, hein?

SUZIE. — Eh bien! Et toi, épouserais-tu une Gretchen?

RENÉ. — Ah! non, alors?

SUZIE. — Même si elle était aussi belle que la Marguerite des Schwartz.

RENÉ. — ... Rien du tout...

SUZIE. — Et si... elle était comme moi?

RENÉ. — Comment, comme toi?

SUZIE. — Oui, si elle était comme moi, épouserais-tu une Allemande?

RENÉ. — Tu sais bien qu'ils n'en font pas, des comme toi !...

Ils s'embrassent.

SUZIE, apercevant Elsa qui traverse le jardin. — Prends garde ! Elsa !...

Scène V

LES MÊMES, ELSA

ELSA, arrivant par le jardin. — On peut entrer ? *Gut Morgen...*

SUZIE. — On parle français, ici, ma petite.

ELSA. — *Ia, ia,* che sais... che sais... (Apercevant les fleurs.) *Mein gott!* que vous faites peau !... que vous faites peau !... tes fleurs !... tes petits drapeaux vrançais ! Vous attendez l' président t' la République ?

SUZIE. — Est-ce que tu voudrais te moquer de nous, Elsa ?

ELSA. — Pourquoi me moquer ?... che me moque pas !... (Regardant partout.) C'est très pien !... Mme Cheanne sera gontente.

SUZIE, qui jetait la nappe sur la table, reste les bras suspendus. — Qu'est-ce qui t'a dit que nous l'attendions ?

ELSA. — Le cousin Karl !... Lui aussi, il est pien gontent... moi aussi, che suis pien gontente !... Elle était si chentille avec moi quand ch' étais bedite ! Elle me disait che n'avais pas l'air d'une Allemande.

RENÉ. — Vous n'aimez donc pas les Allemands, mademoiselle Elsa ?

ELSA. — Che ne peux pas dire puisque papa et maman sont des Allemands, mais moi, che suis née dans notre pelle Alsace et ch'aime bien les Vrançais. Voulez-vous che vous aite à mettre la table ?

SUZIE, vivement. — Non !... Non !... je la mettrai toute seule.

ELSA. — Pourquoi ? Che vous ai aité déjà !

SUZIE. — Oui, mais pas ce soir.

ELSA. — Pien !... Pien !... Che veux pas être intiscrète... C'est ce que me disait toujours Mme Cheanne, quand che suis allée à Paris, il y a teux ans avec papa... Petite Elsa, il ne faut jamais être intiscrète... et puis elle me faisait parler vrançais, et elle m'a tit ch'avais l'accent alsacien, ça m'a fait blaisir !

RENÉ. — J' te crois !

SUZIE. — Bonne tante !

ELSA. — Elle s'est peut-être moquée de moi.

SUZIE, riant. — Non ! Non !

ELSA. — Che regrette ne pas parler pon français comme ma sœur Gretchen qui a fait école à Nancy... mais si che parle alsacien, che suis gontente !

RENÉ, imitant son accent. — Vous afez bien raison !

ELSA. — Pourquoi riez-vous ? Fous fous moquez toujours de moi, vous et René... mais ça ne fait rien ! moi j'aime la blaisanderie, che ne suis bas comme les Allemantes qui ne gomprennent pas la blaisanderie... les Allemantes sont lourtes... lourtes !... moi, che suis légère comme un bedit boisson dans la friture.

SUZIE, riant. — Oui !... oui !... backfish... (Sérieuse.) Mais tu ne m'as pas dit qui a renseigné ton cousin sur l'arrivée de ma tante.

ELSA. — C'est Gretchen, donc !

SUZIE. — Et qui l'avait dit à ta sœur ?

ELSA. — Vous le savez pien !

SUZIE. — Jacques l'a vue aujourd'hui.

ELSA. — Il la voit tous les jours.

SUZIE. — Je sais que la filature a beaucoup à vous livrer en ce moment !

ELSA, malicieuse. — Ce ne sont pas les occasions qui manquent à M. Jacques pour venir de votre filature à notre magasin de tissage... (Souriant.) Quand on est en affaire, n'est-ce pas !... et qu'on est voisins... (Se rappelant soudain.) Ah !... ch'ai une gommission à fous faire.

SUZIE. — Tu y penses ?

ELSA. — C'est le cousin Karl qui foudrait foir votre papa !

SUZIE. — Ce soir ?... Oh ! non !... les affaires sérieuses sont renvoyées à demain... Et puis, je lui défends de mettre les pieds ici avec son uniforme.

ELSA. — *Mein gott!*... Il l' enlefé !

RENÉ. — M. Keller se promène donc en uniforme, maintenant ?

SUZIE. — Depuis huit jours qu'il a été nommé capitaine de réserve, on ne voit que lui dans la rue et son uniforme.

ELSA. — Che fous dis, il l'a enlefé ! Il l'a enlefé aussitôt il a su que Mme Cheanne elle allait venir !... Il l'a enlefé, son uniforme.

SUZIE. — Il est ridicule, ton beau cousin.

ELSA. — Mon peau cousin !... moi, che le trouve pas peau !... C'est Gretchen qui le trouve peau !... le voir en officier, c'est son rêve !... à table, elle ne manche rien !... elle passe son temps seulement à le mancher avec ses yeux !

SUZIE. — Eh bien, qu'elle l'épouse !

ELSA. — Elle trouve peaux tous les officiers... elle ne peut pas épouser tous les officiers donc ! Et puis, son cœur, il est encaché ailleurs peut-être.

Elle baisse les yeux.

SUZIE, se rapprochant d'Elsa. — Elle te l'a dit ?

ELSA, toujours les yeux baissés. — Mademoiselle Suzie, vous êtes intiscrète, bien sûr.

Scène VI

LES MÊMES, FRANÇOIS, KATHERLE, Mme HONNECK, puis HONNECK

Bruit encore lointain de trompe d'automobile.

FRANÇOIS. — Mam'zelle, je crois que voilà M. Jacques !

Il va à la fenêtre du fond et regarde vers la droite.

RENÉ, courant à la fenêtre. — Avec ma tante ?

SUZIE, à Katherlé. — As-tu prévenu maman ?

KATHERLÉ. — Elle descend !

SUZIE. — Et papa ?... (A la porte du premier plan à droite.) Papa, les voilà.

ELSA. — Che m'en fais !

SUZIE, rapidement allant rejoindre François et Katherlé à la fenêtre du fond à droite. — Adieu, Elsa !

Mme HONNECK, entrant de gauche. — Où est ton père ?

Elle va à la fenêtre.

SUZIE, se retournant et embrassant sa mère. — Oh ! maman ! que je suis contente !

HONNECK, entrant par la porte du premier plan à droite. — Ce sont eux !

RENÉ — Non ! On ne voit rien.

ELSA. — Che m'en fais parce que che ne feux pas être intiscrète.

Elle reste.

SUZIE. — Ah! voilà l'auto!...

Elle continue de regarder.

HONNECK. — Eh bien... Allons au-devant d'eux.

Il pousse la porte du vestibule à droite, qui reste entr'ouverte.

Mme HONNECK, toujours à la fenêtre du fond. — Mais Jeanne n'y est pas.

SUZIE. — Jacques revient seul avec Michel!

Désappointement général. Coups de trompe tout proches. Ils sortent tous par la porte du vestibule, à l'exception d'Elsa.

Scène VII

ELSA, puis MARGUERITE, en chapeau et en toilette de ville.

ELSA, seule. — Che m'en fais parce que che ne feux pas être intiscrète.

MARGUERITE, arrivant par le jardin et restant à la fenêtre. — Elsa!... Elsa!...

ELSA. — Gretchen!

MARGUERITE. — Qu'est-ce que tu fais? Je rentre à la maison!... On me dit que tu es ici.

ELSA. — Jacques vient de revenir tout seul avec Michel.

MARGUERITE. — Ça ne nous regarde pas... Viens donc!

ELSA. — Eh bien?... Et notre gâteau pour matame Cheanne!

MARGUERITE. — Nous le mangerons!

Scène VIII

LES MÊMES, plus tous les personnages de la sixième scène, plus JACQUES et MICHEL portant des paquets, par la porte du vestibule.

JACQUES, ôtant son vêtement d'auto. — Que voulez-vous que je vous dise. Si elle avait été à la gare, je l'aurais vue. Oh! elle ne peut plus venir ce soir, il n'y a plus de train.

Mme HONNECK. — Tu en es sûr?

JACQUES. — Regardez sur l'indicateur... Il n'y a plus de rapides avant demain matin... Vous ne pensez pas qu'elle ait pris l'omnibus, n'est-ce pas? En tous cas, je suis revenu voir si vous n'aviez pas une dépêche?

Mme HONNECK. — Mais non! Nous n'avons rien. (Pendant ce temps, Marguerite, qui est restée dehors, à la fenêtre, veut entraîner sa sœur, mais celle-ci lui fait signe de rester encore un instant.) C'est incompréhensible!

Elle se laisse tomber désolée sur une chaise.

MICHEL. — Alors, je rentre l'auto.

Mme HONNECK. — Mais non! Il faut que tu reconduises René à Gérardmer. (Encore sous le coup de la désillusion.) Ça, par exemple!

JACQUES, à René. — Tu rentres à Gérardmer ce soir?

RENÉ. — Il le faut, papa et maman m'attendent; mais j'aurais bien voulu voir ma tante.

Mme HONNECK. — Qu'est-ce qui a pu lui arriver?

SUZIE. — Elle arrivera sûrement demain. Reste jusqu'à demain.

RENÉ. — Oh! impossible!... Si je pouvais, tu penses!

HONNECK. — Eh bien, mon garçon, il faut partir tout de suite, car il se fait tard... Embrasse ta tante.

Mme HONNECK, se laissant embrasser. — Je suis inquiète... très inquiète...

HONNECK. — Mais calme-toi!... Nous allons avoir de ses nouvelles... Va, René.

JACQUES. — On te revoit bientôt?

RENÉ. — Le plus souvent possible, bien sûr, avant mon service militaire!

HONNECK. — Tu embrasseras tes parents de notre part.

RENÉ. — Je n'y manquerai pas, mon oncle.

MICHEL, en sortant, à Marguerite qui est revenue à la fenêtre, pour chercher Elsa. — Mam'zelle Marguerite, vos paquets sont là.

Michel, René, Suzie, M. et Mme Honneck sortent. Jacques aperçoit Marguerite.

MARGUERITE. — J'étais venue chercher Elsa... je vous demande pardon.

JACQUES. — J'ai fait vos commissions à Colmar.

MARGUERITE. — Oh! ce n'était pas pressé!... Je voulais vous demander, monsieur Jacques, vous n'avez pas vu papa et maman en route?

JACQUES. — Non.

MARGUERITE. — Ils avaient dit qu'ils seraient de retour à cinq heures. Ils sont partis avec l'auto.

JACQUES. — Pas vus.

ELSA. — Ils seront allés à Mulhouse foir le cousin professor.

Pendant ce temps, on a entendu le départ de l'auto. Rentrent M. Honneck et Suzie.

SUZIE. — Papa, sais-tu ce qu'a dit René, en partant?... Qu'il y a peut-être une dépêche de ma tante à la fabrique... je cours y voir...

Elle disparaît dans le jardin à gauche.

HONNECK. — On l'aurait apportée ici.

ELSA. — Ah! ch'ai fu tout à l'heure un vacteur des délégraphes qui venait peut-être de la fabrique.

HONNECK. — A quelle heure?

ELSA. — Il n'y a pas une temi-heure, bien sûr!

Honneck sort par le jardin, suivant le même chemin que Suzie.

MARGUERITE. — Adieu, Jacques. Voulez-vous me passer ça? Tu viens, Elsa.

JACQUES. — Vous vous en allez?... On ne vous chasse pas!

MARGUERITE. — Comme vous paraissez énervé!

JACQUES. — Oui... Elsa! Tenez! Voulez-vous porter chez vous les paquets de votre sœur.

Il les prend des mains de Marguerite pour les mettre dans les bras d'Elsa.

ELSA. — Che borte toujours les baquets.

JACQUES. — Eh bien! Continuez!... Allez!

Il la met à la porte, elle s'en va par la grille du jardin.

MARGUERITE, toujours à la fenêtre. — C'est le retard de votre mère qui vous met dans cet état?

JACQUES. — Non!... C'est son arrivée que je n'ai connue qu'aujourd'hui... qu'on avait préparée en dehors de moi... comprenez-vous? mon oncle a fait venir maman.

MARGUERITE. — Tant mieux! Il vaut mieux en finir tout de suite.

JACQUES. — Et si tout est brisé!

MARGUERITE. — Vous avez peur? Vous ne m'aimez pas, Jacques?

JACQUES, haussant les épaules. — Je vous aime comme un fou!

MARGUERITE. — Il faut que vous soyez fou, en effet, pour oser épouser une Allemande; si c'est ça que vous voulez dire... Dites-le.

JACQUES. — Marguerite!

MARGUERITE. — Mais, si c'est au-dessus de vos forces!

JACQUES, s'asseyant sur la pierre de la fenêtre et lui prenant la main, très amoureux. — Ma petite Marguerite!... Ne soyez pas méchante... je vous aime plus que tout... je ne pourrais pas me passer de vous, et vous serez ma femme!... mais vous vivez depuis assez longtemps dans ce pays pour vous douter de ce qui va se passer. On me prend en traître!... Alors que j'aurais voulu préparer mon terrain!

MARGUERITE. — Il fallait parler à vos parents l'an dernier, quand vous êtes allé à Paris.

JACQUES. — J'étais décidé à y retourner cette année pour ça.

MARGUERITE, haussant les épaules. — Vous avez trop attendu.

JACQUES. — Je sais bien... Je remettais le voyage de jour en jour. Je n'aime pas quitter le pays. En dehors de la fabrique, de nos champs et de nos bois, et de ce que je vous aime, Marguerite, je ne vaux pas grand'chose... je ne suis qu'un paysan, moi, un gars de la terre d'Alsace. Maman a été bonne en décidant mon père à me laisser ici.

MARGUERITE. — Ils ont compris que c'était votre intérêt, à cause de la fabrique.

JACQUES. — Oh! maman avait compris surtout que je ne pourrais pas vivre ailleurs... et pourtant ça lui arrachait le cœur.

MARGUERITE. — Comme vous avez l'air abattu!

JACQUES. — C'est que je vois bien qu'on va avoir de la peine tous les deux maman. Certainement, si je leur avais appris ça à Paris, ça n'aurait pas été la même chose... Je leur aurais fait entendre que depuis leur départ il y avait du changement ici... Et puis, à Paris, un Français qui épouse une Allemande, ça se voit... ça n'est pas un phénomène... je ne me serais pas heurté, comme ici, à une hostilité générale... Je n'aurais pas eu contre moi les gens et les choses, tout...

MARGUERITE. — Puisque nous devons vivre ici, Jacques, il est bon que notre mariage se fasse ici.

JACQUES. — Il ne s'agit pas de cela!... Mais d'amener mes parents à l'idée de ce mariage!... La première chose à redouter était que l'on fît venir ma mère ici! Quand elle va revoir l'Alsace, son Alsace!... et ses Alsaciens! Quand elle va se retrouver dans ce village où elle est née, quelque temps après la guerre, où elle a été élevée dans la haine et dans le souvenir d'un tas d'histoires très tristes, c'est vrai, mais dans lesquelles nous ne sommes pour rien, ni vous, ni moi!... enfin, quand elle sera dans cette vieille maison d'où elle a été chassée il y a cinq ans... c'est bien simple! Je ne pourrai même pas lui parler.

MARGUERITE. — Adieu, Jacques!

JACQUES. — Mais ne me quittez pas comme ça... Je ne vous dis pas que je n'oserai pas... je vous dis que je ne *pourrai* pas lui parler!... Ne doutez pas de mon courage, mais laissez-moi au moins vous faire part des difficultés que nous rencontrerons!... A qui voulez-vous que j'en parle?... Ce n'est pas à mon oncle, n'est-ce pas? le médaillé de Belfort! ni à ma tante qui me fait une mine terrible depuis que mon oncle nous a surpris en train de nous embrasser; jusqu'à cette petite Suzie, qui triomphe devant moi, de ce que son fiancé va faire son service militaire en France, tandis que, moi, j'ai fait le mien dans les uhlans! (Geste de révolte.) C'est tout de même raide qu'on me laisse servir le roi de Prusse et qu'on ne me permette pas de me marier avec une Allemande!

MARGUERITE. — Mon cher Jacques, on vous force ici à servir le roi de Prusse, mais personne ne vous force à épouser une Allemande.

JACQUES. — Ah! tenez, vous me glacez!... J'aurais tant besoin d'une bonne parole.

MARGUERITE. — Comprenez-moi, Jacques: je ne voudrais pas que vous me reprochiez plus tard de vous avoir brouillé avec vos parents.

JACQUES. — M'aimez-vous seulement? Je ne sais plus, moi!

MARGUERITE. — Vous savez bien que je vous aime.

JACQUES. — Vous n'avez pas un mot gentil.

MARGUERITE, se rapprochant. — Embrassez-moi!

JACQUES, s'apprêtant à l'embrasser. — Tenez!... Une Française m'aurait embrassé depuis longtemps.

MARGUERITE. — Ah! c'est comme ça!

Elle se sauve sans l'embrasser, traverse le jardin et disparaît derrière la grille.

JACQUES, courant derrière elle, dans un cri désolé, à la porte. — Marguerite!... Marguerite!... (A la porte, redescendant tout penaud.) C'est bête aussi, ce que je lui ai dit là. Ah! elle aurait dû m'embrasser quand même!

Scène IX

JACQUES, puis SUZIE, HONNECK, puis Mme HONNECK, puis KATHERLE

SUZIE, du dehors. — Jacques!... Jacques!... La dépêche!

Elle accourt, apportant le télégramme, venant du jardin à gauche.

JACQUES. — Comment, il y a une dépêche?

SUZIE, essoufflée. — Ma tante s'est arrêtée à Mulhouse!

JACQUES. — Maman! Quelle idée!

SUZIE. — Une commission à faire pour mon oncle!.. C'est l'administration qui a retenu la dépêche.

JACQUES, prenant la dépêche. — L'administration?... Qu'est-ce que tu racontes?

Honneck entre venant d'où vient Suzie.

SUZIE. — C'est ce que dit papa... N'est-ce pas, papa?

HONNECK. — Dame! (A Mme Honneck qui entre venant de l'intérieur à gauche.) Ta sœur est descendue du train à Mulhouse. Elle a envoyé en route cette dépêche que nous devrions avoir depuis midi.

Katherlé entre.

Mme HONNECK, prenant la dépêche. — C'est un coup de la police!... (Jacques hausse les épaules.) Vite, Katherlé, donnez de la lumière! Si elle a pris une auto à Mulhouse, elle peut arriver d'un instant à l'autre... Qu'est-ce qu'elle aura dit en ne voyant personne à la gare... Ah! la police!

JACQUES. — Je me demande ce que la police peut bien avoir à faire là dedans?

HONNECK. — Sois bien persuadé, mon petit, que ta mère ne fera pas un pas ici, tu entends!... un pas!... sans que la police ne soit derrière elle! qu'elle ne pourra pas dire un mot, un seul... qui ne lui soit répété.

JACQUES. — Enfin, mon oncle, c'est fou!

HONNECK. — Non, mon petit Jacques, non!... ce que je dis est vrai! Tous les murs ici ont des oreilles.

JACQUES. — Ici?

HONNECK. — Ici.

JACQUES. — Je ne vous comprends pas.

HONNECK, grave. — Va demander aux voisins de te l'expliquer.

JACQUES, se relevant. — C'est parce que Marguerite et Elsa étaient là tout à l'heure que vous dites ça? Marguerite n'est même pas entrée.

Mme HONNECK. — Ah! vous n'allez pas vous disputer!... (Coup de trompe d'auto.) Ecoutez!

SUZIE. — Une auto!

Mme HONNECK. — Je parie que c'est elle!

Elle sort suivie de Suzie par la porte du vestibule à droite, tandis que Jacques et M. Honneck sont allés vivement à la fenêtre du fond et regardent sur leur droite.

HONNECK. — Comment! Elle arrive avec les Schwartz! (Se tournant vers Jacques, troublé.) Va donc, grosse bête, elle ne te mangera pas.

Et en même temps, dans la coulisse: exclamations.

VOIX DE SUZIE. — Bonjour, ma tante!

Grosse voix allemandes : *Gut Morgen! Gut Morgen!*

Scène X

LES MÊMES, JEANNE, puis M. et Mme SCHWARTZ, puis HERR PROFESSOR et son fils AUGUSTUS habillés à la mode touriste allemande, plumes au chapeau, sac au dos, etc., puis MICHEL et FRANÇOIS qui arrivent au bruit.

JEANNE, sur le seuil du vestibule. — Jacques!... Mon petit Jacques!

Elle l'embrasse passionnément.

JACQUES, dans ses bras. — Maman! j'étais allé te chercher à Colmar.

Tout le monde est entré derrière eux et, pendant qu'ils s'embrassent, on n'entend que le parler guttural des Allemands qui font des politesses à M. et Mme Honneck.

JEANNE, l'embrassant. — Reste comme ça!... Ne dis rien!

HERR SCHWARTZ, apportant le sac de voyage de Jeanne. — Il ne faut pas oublier votre sac, madame Jeanne.

Mme SCHWARTZ. — Ni votre gouverture, ni vos barapluies. Le chauffeur descend votre malle.

Suzie leur arrache les objets des mains.

JEANNE. — Je vous remercie, monsieur et madame Schwartz. (A Mme Honneck.) Ma bonne Louise! (Elles s'embrassent. A M. Honneck.) Frédérick! Ma petite Suzie.

HERR SCHWARTZ. — Trop heureux de vous avoir rendu service... guand che vo aie vue en peine à la care de Mulhouse, j'ai dit: Quelle chance! Matame Cheanne va monter dans notre auto.

Mme SCHWARTZ. — C'est tout naturel, nous sommes de vieux amis.

HERR SCHWARTZ. — Et nous nous en allons pour ne pas être indiscrets, pour ne pas gêner les infusions de la famille.

JACQUES. — Laisse-moi te débarrasser, maman!

JEANNE. — Tiens, mon chéri!

Il lui enlève son manteau.

HERR SCHWARTZ. — Mais auparavant, permettez-moi, monsieur et madame Honneck, de vous présenter notre cousin Herr Professor Kratz et son premier fils le petit Augoustous Kratz qui sont équipés, comme vous voyez, pour aller faire un petit tour dans la belle France!

Pendant que M. Schwartz parle on ne s'occupe pas de lui. Jeanne embrasse Louise et Suzie. Herr Professor et son fils ont salué, mais personne ne leur répond.

Mme SCHWARTZ. — Allons-nous-en, Garolus!... nous sommes intiscrets!... Nous vous retrouverons plus tard... A la bonjour matame Cheanne, n'est-ce pas.

JEANNE. — Oui, oui, madame Schwartz, adieu, adieu!

HERR SCHWARTZ. — Si vous le permettez, nous prenons par le chardin... nous sommes tout de suite chez nous.

Il salue et les Allemands sortent par le jardin.

Scène XI

LES MÊMES, moins LES ALLEMANDS

JEANNE. — Ouf!

Mme HONNECK, fermant la porte avec énergie. — Croyez-vous?

HONNECK. — Et vous êtes venus avec eux?

JEANNE. — Ah! quand je les ai vus en sortant de la gare de Mulhouse, j'aurais voulu me sauver!... Mais je n'ai pas pu m'en débarrasser!... On aurait dit qu'ils m'attendaient!... Ils savaient que Jacques n'était pas là, que personne n'était venu me chercher. Il a fallu que je monte dans leur auto... Moi qui m'étais fait une telle joie de ce premier voyage sur notre vieille route! J'en ai pleuré sous ma voilette.

Mme HONNECK. — Ma pauvre Jeanne!... Si nous avions eu la dépêche...

JEANNE. — Je n'y comprends rien. Laissez-moi vous voir, regarder notre vieille maison... notre vieille maison... comme vous l'avez faite belle pour mon retour... Toutes nos fleurs des Vosges s'y sont donné rendez-vous! (Prenant en passant la main de Suzie sans regarder la jeune fille.) C'est toi, petite Suzie, qui es allée les cueillir... sous les grandes sapinières. (Les respirant.) Comme elles sentent bon... l'odeur de la terre d'Alsace!... notre vieux coucou!... notre vieux buffet!... C'est bête... laissez-moi les toucher! et vous avez mis des petits drapeaux partout, comme le soir!... le dernier soir...

Mme HONNECK. — Tu pleures?

JEANNE. — Je pense au père qui n'est pas là, qui n'a pas le droit de venir... qui ne reverra peut-être jamais plus tout cela. Rien n'a changé!... Merci!

Un silence.

KATHERLÉ, qui pleure. — Je les ai bien soignés, allez, nos bons vieux meubles... en pensant souvent à vous.

Mme HONNECK, montrant le piano. — Elle n'a pas voulu qu'on touche au piano qu'on a laissé à cette place depuis le fameux soir...

JEANNE. — Viens m'embrasser, ma vieille Katherlé.

Elle embrasse Katherlé.

FRANÇOIS. — Ça fait du bien de revoir madame.

JEANNE. — Mon bon François...

FRANÇOIS. — Madame, regardez un peu une fois...

A Michel qui se tient modestement dans son coin.

JEANNE. — Bonjour, Michel!... Je ne le reconnaissais plus! C'est un homme, maintenant!

KATHERLÉ. — Il vient de faire son service militaire. Il ne les aime pas, allez!... Pas, Michel?

MICHEL. — Ah! les salauds!... (Il s'en va. Tous rient.)

HONNECK. — Vous devez être bien fatiguée.

Mme HONNECK. — Elle doit mourir de faim! Vite, Katherlé!

HONNECK. — Voulez-vous d'abord monter dans votre chambre?

JEANNE. — Non, merci... Je suis si contente de vous voir!... Eh bien, Jacques, tu ne me demandes pas des nouvelles de ton père.

JACQUES. — Mais si, maman!... J'en ai eu il y a quelques jours, mais il ne me parlait pas de ton voyage.

JEANNE. — C'est une surprise que nous te ménagions.

JACQUES. — Une heureuse surprise.

JEANNE. — Je l'espère, mon enfant!... (Se retournant vers Suzie.) Mais c'est Suzie qui a grandi!... Approche un peu, ma petite!... Quelle belle fille nous avons là.

SUZIE. — C'est vous, ma tante, qui êtes belle.

JEANNE, l'attirant à elle. — Comme elle est gentille!... (La contrefaisant.) C'est vous, ma tante, qui êtes belle! Et l'on est fiancée?

SUZIE. — Aussitôt que René aura fait son service militaire on se marie, n'est-ce pas, papa?

HONNECK. — Mais c'est toi qui as arrangé ça cet été à Gérardmer. René sera encore bien jeune.

SUZIE. — Oh! papa!

JEANNE. — Et ça ne te fait rien de quitter ton papa et ta maman?... et ta vieille terre d'Alsace?

SUZIE. — Oh! mais nous habiterons tout à côté, on se verra souvent... nous resterons à Gérardmer avec les parents de René.

Mme HONNECK. — Ma petite Jeanne!... Viens t'asseoir ici, Jacques, mets-toi à côté de ta mère.

JEANNE, s'asseyant à table. — On est mieux là que dans l'auto des Schwartz.

Tout le monde s'assied. Katherlé sert le potage.

HONNECK, regardant Jacques. — Suzie a raison... Vous ne vieillissez pas.

JEANNE. — C'est vous qui me rajeunissez.

SUZIE, riant. — Quand l'ancien amoureux de ma tante va la revoir...

JEANNE. — Quel amoureux?

SUZIE. — Mais le beau Karl, donc!

JEANNE. — Veux-tu te taire, petite effrontée!

SUZIE. — Ah! tout le monde sait bien qu'il a demandé votre main, autrefois.

JEANNE. — Il n'est pas encore marié, cet imbécile?

SUZIE. — Il ne veut se marier qu'avec une Alsacienne.

Mme HONNECK. — On leur en donnera des Alsaciennes.

SUZIE. — Il dit qu'il veut achever la conquête! Il est capitaine de réserve, maintenant... Il passe sous nos fenêtres en se frisant les moustaches!... Il est ridicule!... Il ne quitte pas son uniforme...

JEANNE. — J'espère bien qu'il n'entre pas ici avec cet attirail?

KATHERLÉ, avec énergie. — Je le ficherais par la fenêtre, bien sûr!

FRANÇOIS. — Veux-tu te taire, vieille bique!

Tous rient.

Mme HONNECK, à Jeanne. — Tranquillise-toi... Le temps n'est pas encore venu où un Alsacien recevra un officier en uniforme sous son toit.

KATHERLÉ. — On nous montrerait du doigt dans la rue.

HONNECK. — Dis donc, Katherlé, tu n'as pas fini de te mêler à la conversation...

Katherlé, suivie par François, disparaît.

JEANNE, riant. — Laissez-la donc! Le beau Karl! Comme c'est loin! C'est encore bien heureux qu'il ne soit pas venu me chercher avec les Schwartz!... Ça aurait été complet. Vous savez que j'avais une visite importante à faire pour le père... J'ai dû la remettre à plus tard, pour qu'on ne me voie pas avec eux.

Mme HONNECK. — Tu as bien fait! A Mulhouse, on ne te l'aurait pas pardonné! Tu sais, Mme Wech qui va tous les ans à Cannes...

JEANNE. — Oui, je sais.

Mme HONNECK. — Eh bien, on a su que pendant la saison elle se rencontrait quelquefois à la même table, là-bas, avec le Kreiss Director, elle n'est plus reçue nulle part, et sa propre famille l'a mise en quarantaine.

JACQUES. — Ça n'a aucun rapport avec les Schwartz, avec lesquels vous êtes en affaires depuis plus de vingt ans.

JEANNE. — Ça n'est pas une raison pour me promener avec eux!... Mais ils devaient savoir que je descendais à Mulhouse.

HONNECK. — C'est bien possible!

JACQUES. — Comment l'auraient-ils su?

Mme HONNECK. — Mais par le commissaire de police qui est tout le temps fourré chez eux.

JACQUES. — Je ne vois pas l'intérêt qu'aurait la police à faire ramener ici maman par les Schwartz.

JEANNE. — Est-ce que vous avez toujours le même commissaire?

Mme HONNECK. — Non! Celui d'il y a cinq ans a reçu de l'avancement à la suite de votre expulsion.

SUZIE. — Et le nouveau est encore plus enragé.

JEANNE. — Alors, vous êtes toujours aussi surveillés, espionnés?

Mme HONNECK. — Dis donc, traqués!

JEANNE. — C'est odieux!

JACQUES. — C'est surtout maladroit.

Mme HONNECK. — Tu trouves?

JACQUES. — Ma tante, il ne faut pas exagérer. Il y a toujours des fonctionnaires stupides, c'est entendu... Mais la grande majorité des Allemands qui sont autour de nous sont bien loin de nous traiter en ennemis... n'est-ce pas, mon oncle?

Mme HONNECK. — Ah! pour ça! les Schwartz sont aimables. Ta mère a pu en juger aujourd'hui.

JACQUES. — Il n'y a pas que les Schwartz.

Mme HONNECK. — Oui, mais je cite ceux-là parce qu'ils le sont particulièrement.

JACQUES. — Eh bien, ne vous plaignez pas!

Mme HONNECK. — Du reste, tout cela est de la faute de Frédérich. (A son mari.) Tu as été trop faible avec eux.

JEANNE. — Attrapez, Frédérich.

FRANÇOIS. — Chut... Attention: à la une, à la deux... (Pose le gâteau.) Kugelhopf (*)... c'est joli, ça, j'avais mis une petite tour Eiffel dessus, je l'ai foutue par terre, n... de D...!

Mme HONNECK. — Oui, oui, c'est ta faute, Frédérich. De ton temps, ma petite Jeanne, tu savais les

(*) Gâteau alsacien.

remettre à leur place et l'on s'en tenait aux relations commerciales, de fabrique à fabrique... mais ils se sont faits insinuants, collants!... c'est le mot: collants... Ils ne ratent jamais l'occasion de vous rendre un service.

JACQUES, ironique. — C'est abominable.

Mme HONNECK. — Oui, c'est abominable.

HONNECK. — Allons! Laissons ce soir les Schwartz tranquilles... (A Jeanne.) Comment retrouvez-vous notre vieux vin d'Alsace, ma bonne Jeanne?

JEANNE. — Je vous demande pardon, mon ami, je ne l'ai pas encore goûté.

HONNECK, il se lève, très simplement. — A votre santé, Jeanne, à celle de votre mari et de toute la famille, et au souvenir de tous les absents qui nous sont chers, les vivants et les morts.

JEANNE, grave. — A l'Alsace, mon ami.

SUZIE, gaiement. — A la France!

JEANNE. — C'est la même chose, ma petite Suzie, puisque rien n'est changé ici... puisque je retrouve mon vieux Thann tel que je l'ai quitté.

Mme HONNECK. — Tu peux le dire, Jeanne... Et nous, nous n'avons rien oublié.

HONNECK. — Rien!

JEANNE. — J'en étais bien sûre... mais ils ne veulent pas me croire, là-bas, à Paris, quand je leur dis ce qu'il en est de chez nous... et que tous les cœurs, tous, leur sont restés fidèles.

HONNECK. — C'est vrai!

JEANNE. — Ils pensent que tant d'années n'ont point passé sur l'Alsace sans vous avoir lassés... fatigués.

HONNECK. — Il faut leur répondre, Jeanne, que nous sommes comme au premier jour.

Mme HONNECK. — Qu'ils y viennent donc voir!

JEANNE. — C'est ce que je leur dis, là-bas, aux sceptiques... prenez donc une fois le chemin de la frontière...

Mme HONNECK. — Qu'ils viennent seulement à la Schlucht!

JEANNE. — Ah! je le leur ai assez crié!... Allez donc seulement à la Schlucht un dimanche, n'importe lequel!... pour voir nos paysans, les jeunes comme les vieux, ceux de la troisième comme de la première génération, jeunes filles, vieilles femmes, tous entassés dans leur chariot, chantant les chants de France, ne prenant que le temps de fouler un peu la bonne terre libre du pays qu'ils aiment et qu'ils espèrent, et redescendant les Vosges jusqu'à Munster, avec le drapeau tricolore dans le ruban du chapeau ou à la ceinture!

Mme HONNECK. — Et ça, à la barbe des gendarmes allemands!

HONNECK. — Qu'ils viennent seulement à Belfort un quatorze juillet.

SUZIE. — Ils verront d'un coup toute l'Alsace!

JEANNE, à Suzie. — Est-elle gentille cette petite! (Se tournant vers Jacques.) Mon petit Jacques, tu ne dis rien! (Un silence.) Mais ça n'est pas vrai, dis, ça n'est pas vrai?

JACQUES. — Quoi, maman?

JEANNE. — Mais, ce que ton oncle m'a écrit: que tu aimes cette Allemande.

JACQUES. — Oui, maman, c'est vrai.

JEANNE. — Non! Non!... (Elle lui prend les mains.) Non, non, mon petit gars, non!... Tu sais bien que tu nous ferais trop de peine... regarde-moi... Tu vois, tu n'oses même pas me regarder... tu sais bien que ça n'est pas possible, une chose pareille... mon Jacques, marié à une... Ah! Jacques! voyons, y songes-tu?... Tu sais bien que ton père ne permettrait jamais cette... cette chose-là... et que ce n'est pas moi qui essayerais de l'y décider, bien sûr!... Tiens, quand j'ai lu la lettre de ton oncle, j'ai ri! Oui, j'ai ri!... Tu avais embrassé une Allemande, mon Dieu, évidemment, il aurait mieux valu, pour toi, embrasser ta cousine... mais ce n'est pas bien grave!... et j'ai ri!... j'ai ri parce que ton oncle disait encore que tu lui avais promis de l'épouser! Tu comprends!... C'était cocasse!

Elle se lève.

JACQUES. — Maman! Je te jure qu'il n'y a rien de risible là dedans.

JEANNE, elle le retient et lui prend brusquement la tête entre les mains. — Jacques!... Tais-toi!... Tais-toi!... Ne dis pas ça... montre-moi tes bons yeux... comme autrefois!... Elle t'a ensorcelé, dis.. Mais on te reprendra! (Elle lui met la tête sur la poitrine et l'embrasse dans les cheveux.) Tais-toi! Tais-toi!... mon enfant! Pourquoi ne m'as-tu rien dit quand tu es venu à Paris la dernière fois! Comme tu t'es caché de nous!... et de ton oncle, et de ta tante, et de tout le monde! (Désolée.) Mais comment ne vous êtes-vous aperçus de rien, vous autres?

HONNECK. — Quand on sait que l'on est dans son tort, on se cache!

Mme HONNECK. — Je trouvais bien qu'ils étaient trop souvent ensemble, mais de là à penser que Jacques pourrait avoir l'idée de se marier avec une Gretchen!

JACQUES, se relevant. — Ah! ma tante, je vous en prie, ne parlez pas sur ce ton de Marguerite... vous me faites trop de peine... J'aime mieux m'en aller.

Il fait un mouvement pour sortir.

JEANNE. — Veux-tu bien rester et ne pas parler ainsi à ta tante.

JACQUES, hésitation. — Ecoute, maman, je vais te parler bien gentiment...

JEANNE. — C'est ça, mon enfant.

JACQUES. — Je sais tout ce que tu pourrais me dire...

JEANNE, interrompant. — Il n'y a pas que moi...

JACQUES. — ...et ce que papa me dirait certainement s'il était ici... J'y ai bien réfléchi, tu penses!... mais rien n'y a fait, parce qu'il n'y a rien à y faire!... Ecoute-moi, maman, je n'ai pas oublié, ni qui je suis, ni ce que je vous dois, ni ce que vous avez souffert, ni qu'il y a sous la terre, pas très loin, des morts... des morts auxquels vous pensez toujours. J'aime l'Alsace autant que n'importe qui. Quand on vous a expulsés d'ici, moi, j'ai voulu rester parce que je ne pourrais pas vivre hors de l'Alsace, c'est sûr. Ça n'a pas été votre avis d'abord... Si tu crois que je ne me rappelle pas nos discussions et nos scènes avec papa... pour rien au monde, je ne voudrais revivre ces moments-là... Vous avez compris tout de même qu'après avoir grandi dans cette fabrique, au milieu des ouvriers dont je devais être un jour le chef, ma vie était ici.

JEANNE. — Nous avons pensé aussi, Jacques, et tu pourrais ne pas l'oublier, qu'il faut qu'il en reste, des Alsaciens en Alsace, pour que les autres ne prennent pas toute la place.

Mme HONNECK. — Et pour que la fabrique ne tombe pas entre les mains d'Allemands comme ceux d'à côté.

HONNECK. — On t'a laissé ici pour que tu continues à faire œuvre d'Alsacien, mon petit Jacques, et non pour que tu épouses une Allemande.

JACQUES. — C'est elle qui deviendra Alsacienne! Je vous le promets... maman, je l'aime... qu'est-ce que tu veux que je te dise?...

JEANNE. — Eh bien, moi, je te dis que je vais t'emmener!

JACQUES, se levant. — Ah! ça, non, maman!... Alors, tu es venue ici pour ça, pour m'emmener?... Non! Non! Je resterai ici, maman!... Je l'ai bien mérité!... J'ai été soldat pour ça!... et soldat allemand, ça compte! Tu vois bien que je ne les aime pas tant que ça, les Allemands... mais j'aime une Allemande!... Je ne puis rien y faire... (Têtu.) L'amour n'a pas de frontières.

JEANNE. — Comme te voilà fier d'avoir trouvé ça. L'amour n'a pas de frontières! Qu'est-ce que tu ferais donc, s'il y avait la guerre, mon garçon? Est-ce que tu crois qu'il ne te gênerait pas?

JACQUES. — Mais, la guerre!... la guerre!... On ne peut pas vivre perpétuellement avec l'idée de la guerre!... On n'est pas en guerre en ce moment, on est en paix... et depuis plus de quarante ans... et peut-être pour autant d'années encore... est-ce qu'on sait?... Je suis né sans l'avoir vue, la guerre, je mourrai peut-être sans la voir... et tu voudrais que je n'épouse pas la femme que j'aime, à cause d'une guerre qui n'arrivera peut-être jamais!... Il faut être juste: on ne peut pas nous empêcher de vivre ni d'aimer parce qu'il y a eu la guerre en 1870!

Mme HONNECK, indignée. — S'il est possible! Tiens! heureusement que ton père ne t'entend pas, que ton grand-père est mort.

JACQUES, têtu. — Il n'y a pas que les morts... il y a aussi les vivants!...

Mme HONNECK. — C'est honteux, ce que tu dis!

JEANNE, faisant signe à sa sœur de se taire. — Louise... (Se retournant vers son fils et le faisant se rasseoir presque de force.) Mais, mon gros têtu de Jacques, laisse-moi te dire...

JACQUES, secouant la tête. — Oh! c'est pas de l'entêtement!

JEANNE. — Eh bien, tant mieux, on pourra te faire comprendre alors qu'il n'y a pas que la guerre qui t'empêche de te marier avec la fille aînée des Schwartz!

JACQUES. — Bien quoi, alors?

JEANNE. — Des tas de choses, mon petit bonhomme, qui te rendraient très malheureux. Elle n'est pas de ta race, vois-tu?

JACQUES. — Alors, parce qu'elle n'est pas de ma race, il faut que je la déteste!

JEANNE. — Je ne te dis pas de la détester!

JACQUES. — Non! Mais on ne veut pas que je l'aime. Eh bien, moi, je comprends qu'on se fiche un coup de torchon, mais à quoi ça sert-il de se regarder en chiens de faïence, puisqu'on est obligé de vivre les uns avec les autres!... Vous dites qu'il n'y a rien de changé... moi, je dis que si... et souvent il ne tiendrait qu'à nous de vivre tranquilles... mais vous les détestez.

HONNECK. — Je ne les déteste pas quand ils sont chez eux, mais j'en veux pas chez nous...

JACQUES. — Chaque fois qu'ils font une avance, vous les rebutez!... C'est vous qui n'êtes pas raisonnables!

Exclamation des Honneck.

Mme HONNECK. — Pas raisonnables!

JACQUES. — Je dis que si on voulait...

JEANNE, ne pouvant plus se maîtriser, brutalement. — On ne veut pas! Ah! l'amour te rend lâche, mon Jacques!

JACQUES. — Maman!

JEANNE. — Si on voulait quoi, mon petit? Si on voulait leur sourire? Les recevoir comme des amis, peut-être?... leur dire merci!... pour tout ce qu'ils nous ont fait!... pour tout ce qu'ils nous ont pris?

Mme HONNECK. — Pour leurs fonctionnaires qui n'ont pas cessé de nous insulter! Et leurs officiers! Rappelle-toi comme tu en parlais en revenant du régiment.

JEANNE. — Non! Ils n'ont pas changé, eux, depuis que j'ai vu rapporter ton père sanglant, accablé de coups, parce qu'il n'avait pas cédé assez vite le pas sur le trottoir à un officier de la garde! Tu n'étais pas encore né, c'est vrai... Tu devais naître seulement deux mois plus tard! mais, moi, j'ai failli en mourir.

JACQUES, désespéré. — Maman, je t'en prie!

JEANNE. — Tu me pries de quoi? D'oublier encore qu'ils nous ont chassés comme des voleurs parce que j'avais chanté un soir le plus beau chant de mon pays! Et les morts!... Tu osais parler des morts, tout à l'heure!... Oserais-tu aller raconter ton histoire aux os de ton grand-père qu'ils ont assassiné?

JACQUES, se jetant à ses pieds. — Maman! Marguerite n'est pour rien dans toutes ces horreurs!... Maman!

JEANNE. — Laisse-moi! Laisse-moi!

JACQUES. — Maman! Je t'en supplie, ne me repousse pas... Ah! Je ne veux pas que tu me repousses comme ça!

JEANNE, lui prenant la tête avec passion. — Alors, dis-moi que tu ne l'épouseras pas!

JACQUES. — Maman, j'en mourrai!

Il éclate en sanglots.

JEANNE, l'étreignant, l'embrassant. — Mon Jacques!... Mon Jacques!... Mon petit Jacques!... mon enfant chéri!... Je ne veux pas qu'ils te prennent!... Reste avec nous, dis!... Reste avec nous. (En larmes.) Reste avec nous!

On frappe à la porte du jardin.

Mme HONNECK. — Qui est-ce qui frappe?

HONNECK. — On n'a même pas sonné à la grille... (On frappe encore.) Qui est là?

LA VOIX DE Mme SCHWARTZ. — C'est une surbrise!

Mme HONNECK. — La voix de Mme Schwartz!

Mme SCHWARTZ, dehors. — Ouvrez donc, monsieur Frédérick.

HONNECK. — Ça, c'est trop fort, par exemple.

JEANNE. — Eh bien, ouvrez, Frédérick... Il faut savoir ce qu'elle veut.

Frédérick ouvre.

Scène XII

LES PRÉCÉDENTS, LA FAMILLE SCHWARTZ, moins MARGUERITE, LE PROFESSEUR KRATZ, LE PETIT AUGUSTUS, KARL, allure très militaire sous son vêtement civil, haut en couleurs, cosmétiqué, ciré.

Mme SCHWARTZ, apportant un gros gâteau. — C'est une surbrise, monsieur Frédérich. Jacques avait dit ce matin à Marguerite qué madame Cheanne viendrait ce soir... Alors, les bonnes petites, elles ont fait un

Mme Honneck. Suzie. M. Honneck Jacques Jeanne
Jacques : « *Maman ! Il Jean supplie, ne me repousse pas* »

cateau... elles n'osaient pas venir vous l'apporter, de peur d'être intiscrètes, mais ch'ai dit faut pas que le cateau soit perdu !... Marguerite vous prie de l'excuser. Elle n'a pas pu venir, elle a mal à la tête.

Elle dépose sur la table le gâteau, aidée par un geste poli de Jeanne.

SCHWARTZ. — Elle regrette pien. Karl, offrez vos fleurs.

KARL, s'avançant vers Jeanne. — Madame, c'est un vrai plaisir et un grand honneur pour tous les amis que vous avez laissés à Thann de vous revoir dans notre ville. Permettez-leur de vous présenter leurs respectueux hommages et un petit bouquet aux couleurs alsaciennes qu'ils ont cueilli à votre intention.

Il lui offre un bouquet qu'il a tiré de sa redingote.

JEANNE, prenant le bouquet. — Je vous remercie, monsieur Keller. (Silence gêné.)

SCHWARTZ. — Nous ne voudrions pas vous déranger, mais notre ami le professeur Kratz a préparé un petit souhait de bienvenue qu'il a appris à son cher premier fils.

HONNECK. — Nous vous demandons pardon, monsieur Schwartz, mais vous nous surprenez au moment où ma belle-sœur se disposait à aller se reposer... elle meurt de fatigue.

Mme SCHWARTZ, entraînant Elsa. — Pien !... Pien !... Nous avons gompris... un si long voyage... (A son mari.) Viens... Garolus !... Nous vous verrons plus tard, à la bonjour... (Elle entraîne tout le monde.) *Gut Nacht!*

ELSA. — Che fous afais pien dit, nous serions reçus en vraicheur.

KARL, qui n'a cessé de regarder Jeanne. — Permettez-moi, madame, de vous faire tous mes compliments pour votre fils. C'est un charmant garçon... Il a fait un excellent soldat.

Mouvement de Jeanne, qui laisse tomber le bouquet. Grand salut de Karl. Ils sortent.

Scène XIII

LES MÊMES, moins LES SCHWARTZ et KARL, puis FRANÇOIS et KATHERLE, puis MAMAN FLOCH, M. et Mme HAMMERLE, LE PERE BUSEN et des TYPES D'ALSACIENS et D'ALSACIENNES

Aussitôt qu'ils sont partis, tous se précipitent aux fenêtres, à la porte.

JEANNE, courant à la porte qu'elle tient entr'ouverte. — Quelle brute !

SUZIE. — Est-ce possible ?

Mme HONNECK. — Quand je disais qu'ils se croyaient tout permis.

JEANNE, regardant à la porte, à mi-voix : elle fait signe de se taire. — Attendez !... Ils passent la grille... ils traversent la route... ils sont rentrés chez eux !... (Se retournant brusquement en fermant la porte.) Et, maintenant, brûlons du sucre !

HONNECK. — Cela dépasse toute imagination.

François et Katherlé, par la porte du premier plan à droite.

FRANÇOIS, à Jeanne. — Madame, c'est la vieille maman Floch, quand elle a su que vous étiez là, elle a dit : « Ils me feront peut-être bien crever, mais je l'aurai embrassée avant ! » (La maman Floch est arrivée derrière les domestiques ; elles s'embrassent. Jeanne fait asseoir la maman Floch.) Et puis, regardez.

Entrent des types d'Alsace.

JEANNE. — Eh ! mais voilà papa Busen !

PAPA BUSEN. — On disait que vous étiez revenue !... nous avons voulu savoir ! Voilà ma fille et mon gendre ?

La fille de papa Busen.

JEANNE. — Un p u de vin d'Alsace, papa Busen ?

PAPA BUSEN, bas. — A la rev...

JEANNE, lui faisant signe qu'elle a compris. — Bien entendu !

François a donné des verres ; on trinque.

Mme HAMMERLÉ. — Tout le pays serait là, bien sûr, si on savait...

PAPA BUSEN. — Si on savait, madame Jeanne, que vous êtes là, la salle serait pleine à éclater comme le fameux soir, vous rappelez-vous, madame Jeanne. (Il chante en gaieté.) *Aux armes, citoyens !*

JACQUES, effrayé, fermant vivement une fenêtre. — Taisez-vous, père Busen. Si on vous entendait !

JEANNE, se retournant brusquement vers son fils. — Si on nous entendait ? Eh bien, on nous entendrait !... Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu as osé dire ? Taisez-vous ! (Allant vers le piano.) Non, non ! père Busen, vous avez raison ! Comme le grand soir, mes enfants !...

Récitant.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

Jacques ne bouge plus dans son coin, la tête penchée.

TOUS. — Oui, oui, comme le grand soir !

Ils entourent Jeanne, qui joue au piano sans s'asseoir, et, pendant que François et Hammerlé ferment en hâte les volets, l'hymne commence de monter en sourdine comme une prière. Jacques se tient la tête dans ses mains.

JEANNE, au piano, chantant.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

TOUS, en sourdine, ils chantent :

Contre nous, de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé ! (bis)

RIDEAU

« ... Le jour de gloire est arrivé !... »

Herr professo.. Le Commissaire Elsa M. et M^me^ Schwartz Karl. Gretchen.

SCÈNE VI. – TOUS : « *Oh! qu'elle est belle!...* »

ACTE II

Chez le jeune ménage, à Thann. — Un fumoir-véranda, au premier étage d'un chalet accroché au flanc des Vosges. Par toutes les baies de la véranda, qui est en pan coupé sur la droite et qui surplombe le paysage, on aperçoit, d'abord, les pignons, les toits proches de la petite cité et les tours de sa cathédrale ; puis, par-dessus cela, l'immense plaine d'Alsace jusqu'à l'extrême horizon, jusqu'aux monts de la Forêt Noire, avec çà et là les villages et les villes. Belle lumière dorée d'un après-midi d'automne. Aux baies pendent ou grimpent les feuilles rouges de la vigne vierge qui font un joli cadre au tableau du fond. Le fumoir et la véranda ne forment qu'une seule pièce, mais on monte du fumoir à la véranda par trois marches qui tiennent toute la largeur de la pièce. L'entrée permettant de descendre directement à la rue par un escalier extérieur qu'on ne voit pas, est au fond, à gauche de la véranda. Cette entrée n'a point de porte qui se ferme, mais une espèce de portique rustique qui se continue par une galerie couverte à baies vitrées, comme la véranda, et à travers laquelle se prolonge le paysage. On arrive directement de la rue par cette galerie. En avant des marches de la véranda, dans le fumoir, au second plan, à gauche, double porte vitrée à petits carreaux, donnant sur la salle à manger ; en face, au second plan, à droite, porte que l'on prend pour descendre intérieurement au rez-de-chaussée pour le service ; au premier plan, toujours à droite, porte donnant sur l'appartement particulier de Marguerite ; entre ces deux portes de droite se trouve une cheminée surmontée d'une grande glace. Enfin, au premier plan, à gauche, autre porte ouvrant sur une chambre. Sur les meubles, de style moderne, de petits napperons, avec des inscriptions en allemand et en français.

Au lever du rideau, on entend la fin d'une marche militaire jouée par des fifres qui s'éloignent. Penchées aux fenêtres de la véranda, M^me^ Schwartz, Elsa et Marguerite regardent dans la rue. Jacques, assis sur un canapé au premier plan à droite, lit le *Matin*.

Scène première

JACQUES, MARGUERITE, ELSA, M^me^ SCHWARTZ, puis SCHWARTZ

M^me^ SCHWARTZ, redescendant. — Ils sont superbes, nos soldats!... (A Jacques.) Ça ne vous intéresse pas, vous, les soldats!...

JACQUES, lisant. — Si... si... Mais ça fait le cinquième régiment depuis ce matin.

M^me^ SCHWARTZ, retournant à un petit ouvrage de tapisserie. — C'est la fin des manœuvres.

ELSA, redescendant jusqu'à un petit guéridon à gauche, où elle a étalé un album de photographies. — Chamais on n'a fu autant de droupes tans les Fosges!...

SCHWARTZ, sortant de la salle à manger à gauche, une énorme pipe de porcelaine à la bouche, et la *Gazette de Cologne* dépliée à la main. — Eh bien, François n'a pas encore apporté la bière!

MARGUERITE, redescendant, elle est vêtue d'un déshabillé du matin. — Il est allé la chercher.

SCHWARTZ. — Donne-moi des allumettes, Marguerite!... (Et pendant que Marguerite lui donne du feu et qu'il allume sa pipe.) Il était très bon, votre déjeuner, mes enfants!... On mange très bien chez vous.

JACQUES. — Vous trouvez?

SCHWARTZ. — Il faudrait être difficile pour tire le contraire!...

JACQUES. — Eh bien, moi, je donnerais toutes vos sauces et vos confitures pour une côtelette... une simple côtelette grillée.

MARGUERITE, se dirigeant vers sa chambre en passant derrière le canapé. — A la française!... dis-le...

JACQUES, l'interrompant et la retenant au passage, souriant. — Oui, à la française!... Tu n'es pas encore habillée?...

MARGUERITE. — Si tu crois que j'ai eu le temps!...

JACQUES. — Je te le dis toujours. Pourquoi ne t'habilles-tu pas avant le déjeuner?

MARGUERITE. — Pour me salir, n'est-ce pas?

SCHWARTZ. — Gretchen a bien raison de ne pas se chêner pour nous!

JACQUES. — Ce n'est pas pour vous que je réclame, c'est pour moi!

Mme SCHWARTZ. — Ah! bien, il faut se mettre en grande toilette pour son mari!

MARGUERITE. — C'est peut-être la mode en France?

JACQUES, l'attirant à lui. — Gretchen!... Veux-tu bien ne pas te fâcher... laisser ces pauvres Français tranquilles! Je voudrais te voir jolie toute la journée, moi!... Tu ne l'es qu'à partir de deux heures de l'après-midi... et encore... regarde la pendule!...

MARGUERITE. — Alors, laisse-moi...

JACQUES. — Veux-tu bien m'embrasser!...

MARGUERITE. — Tu es insupportable.

Elle l'embrasse.

SCHWARTZ, les montrant à sa femme. — Sont-ils gentils tous les deux!...

MARGUERITE. — Laisse-moi... Karl va arriver!

JACQUES, la laissant aller. — S'il était venu déjeuner, ton ami Karl, tu te serais habillée... depuis longtemps.

MARGUERITE. — Le voilà jaloux, maintenant!...

JACQUES, à Marguerite, qui est sur le pas de sa porte au premier plan à droite. — Tu sais que nous devons aller prendre maman chez mon oncle, pour une promenade en voiture.

MARGUERITE, sans enthousiasme. — Oh! je sais! je sais! (A Mme Schwartz.) Maman, viens m'aider...

ELSA. — Moi aussi?

MARGUERITE. — Non!...

Mme SCHWARTZ, à Elsa. — C'est une surprise.

Elle ferme la porte.

Scène II

ELSA, JACQUES, SCHWARTZ

ELSA, riant. — C'est frai, Jacques, que vous êtes chaloux sur le peau kousin Karl?...

SCHWARTZ. — Mais, veux-tu bien te taire! A-t-on jamais vu?...

JACQUES. — Laissez-la donc, elle s'amuse.

SCHWARTZ. — Elle ferait bien mieux de s'amuser à coller ses votographies!...

ELSA. — Jacques, che vous ai téjà temandé la votographie de ta mère.

JACQUES. — Elle n'en a plus!... Elle m'a dit qu'elle les avait brûlées à la mort de papa.

ELSA. — Elle en a tes idées.

JACQUES. — Oui. (Il se replonge dans sa lecture.)

SCHWARTZ. — Savez-vous, Jacques, qu'il est très chentil, votre chalet, et j'aime vos meubles, si gais, dans le style moterne.

ELSA, prenant et regardant l'ouvrage qu'a laissé sa mère. — Oh! ça aussi, c'est chentil! regarde, papa!...

SCHWARTZ, s'approchant d'Elsa. — Quoi est-ce qu'elle tapisse là, ta mère?

ELSA. — Un goussin pour le divan. (Elle va à Jacques avec l'ouvrage de sa mère.) Regardez si c'est choli ça pour le tivan. C'est vraiment troufé. Lisez, Jacques.

JACQUES, lisant sur l'ouvrage étalé par Elsa. — *Nur ein viertel stundchen!* « Seulement un petit quart d'heure!... » Oui, c'est touchant pour un coussin!...

ELSA. — Il rit. Il se moque encore.

JACQUES, riant. — Mais non, Elsa, je dis que c'est touchant. De même qu'il est touchant de ne pouvoir se mettre au lit sans y trouver un oreiller qui vous dise: « Donne-moi ta tête » ou « Bonne nuit » ou « Rêve doux », touchant encore de ne pouvoir faire sa toilette sans décrocher une serviette qui vous parle: « L'heure matinale a de l'or dans la bouche! » *Morguen stund hat gold im Mund!*

ELSA, rejetant le travail de sa mère sur le guéridon. — Eh bien!... Tout ça, c'est des déligatesses!

Jacques rit, elle lui arrache son journal.

JACQUES. — Mon journal!

SCHWARTZ, qui a ri de la scène. — Veux-tu bien rendre le chournal!... (Elle lui jette son journal et retourne à son album de photographies; il la suit des yeux. A Jacques, qui se dispose à reprendre sa lecture.) Comment vont les nouvelles te Paris? (Jacques hoche la tête.) Dans la *Gazette de Cologne,* on dit que l'affaire de Nancy se gomplique...

JACQUES. — Ah! ça s'arrangera!...

SCHWARTZ, très simplement. — Bien sûr!... La France fera des excuses!...

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites?

SCHWARTZ. — Che veux dire qu'elle donnera des explications.

JACQUES. — Ce sont les officiers allemands qui ont commencé... vous n'allez pas...

SCHWARTZ. — Ce n'était pas une raison pour les insulter!

Scène III

LES MÊMES, HERR PROFESSOR et AUGUSTUS, ils arrivent par le praticable fond à gauche, puis FRANÇOIS, par le fond à droite.

HERR PROFESSOR, du haut de la véranda. — *Gut Morgen*!...

ELSA. — Le cousin professor. (Elle court à la porte de service.) François! Et la bière?

HERR PROFESSOR, enlevant son chapeau et s'épongeant. — Je vous salue!... Ces dames font bien!... Tout le monde fa bien!... (Echange de poignées de main.) Croyez-fous, on ne peut bas marcher, tant il y a te soldats dans les rues. Nous avons fu de loin le cousin Karl au balcon du cercle militaire. Messieurs les officiers paraissent t'une gaieté débordante.

SCHWARTZ. — Je sais qu'ils devaient se réunir pour fêter la fin des manœuvres.

HERR PROFESSOR, riant. — Eh bien, il fêtent, ils fêtent! *Mein Gott*!

JACQUES, serrant la main du professeur. — Vous avez chaud!

HERR PROFESSOR. — La rue est dure à monter. Vous habitez dans un belvédère!... Mais le panorama est colossal. On foit d'ici toute notre pelle Alsace!...

JACQUES, retournant à sa lecture sur le canapé. — Occupez-vous de la bière, Elsa.

ELSA. — La voilà!

François arrive avec le plateau et les pots à couvercle d'étain.

SCHWARTZ, au professor qui est resté en extase devant le panorama. — Ah! la vue est presque aussi belle qu'à Sainte-Odile. Allez boire. On voit jusqu'au Rhin, jusqu'aux monts de la Forêt Noire.

HERR PROFESSOR. — Colossal!... Colossal!...

ELSA, tendant un pot à couvercle d'étain. — Prenez, cousin!...

Elle donne un bock à Augustus.

HERR PROFESSOR. — Ce n'est pas te refus, ma pelle envant!... A fotre santé! tous!

FRANÇOIS. — Eh bien, je crois!...

HERR PROFESSOR, reposant le bock. — Elle est vraiment bonne, cette bière... C'est à la Goldnesskreutz que tu es allé la chercher, hein, François?

FRANÇOIS. — Tout juste, monsieur le professor.

HERR PROFESSOR. — Ah! che ne beux bas me tromper. (A François.) Alors, ta Katherlé t'a donné congé, François... Elle te permet de venir servir dans une maison où l'on peut rencontrer (Grossissant sa voix et riant.) l'ennemi héréditaire!

FRANÇOIS, riant. — Le dimanche seulement... Et encore, le soir, elle m'en dit!...

HERR PROFESSOR. — C'est une brave femme! Une batriote dans son genre!... Elle est très amusante.

FRANÇOIS. — Oh! pas tous les jours... Mais, je m'y suis fait. On se fait à tout dans la vie. Je me suis bien fait aux piques.

Il montre sa tête et allonge le doigt comme pour désigner le casque prussien, il rit à gorge déployée. Il sort.

HERR PROFESSOR, riant. — Il s'est fait aux piques!... Il fallait bien. (A Schwartz.) Vous avez du tabac... Qu'est-ce que vous dites de cette histoire des officiers allemands à Nancy?

SCHWARTZ. — Nous en parlions avec Jacques... Eh bien, est-ce nous qui avons tort? Est-ce nous qui avons raison?...

HERR PROFESSOR, riant. — La France a toujours tort.

Schwartz lui fait signe de se taire.

JACQUES. — Vraiment, la France a toujours tort. Vous avez donc toujours raison.

HERR PROFESSOR. — Che foulais rire. Che ne savais pas monsieur Jacques si susceptible sur le chapitre... je lui demande pardon!...

SCHWARTZ, souriant. — Ah! il n'est pas gommode depuis son mariage!...

JACQUES, pliant son journal. — C'est que, depuis mon mariage, je vous entends parler..., sur ce chapitre-là, comme dit le cousin professor, et je ne vous le cache pas... quelquefois ça m'agace...

SCHWARTZ. — Bien! Bien! On parlera d'autre chose!... Venez prendre une chope.

JACQUES. — Mais, j'ai déjà pris deux chopes ce matin.

SCHWARTZ. — Il a pris deux chopes!

HERR PROFESSOR. — Dirait-on pas qu'il a fait un duel de bière? La bière n'a jamais fait de mal à personne!... quand on en a trop bu, eh bien, on s'en débarrasse donc!...

Il boit.

ELSA, qui est allée montrer l'album de photographies à Augustus. Au professor. — Mon gousin, fous êtes tégoûtant!...

HERR PROFESSOR. — Eh! Eh!... ça n'est pas moi qui suis dégoûtant, c'est fous qui n'aimez pas la bière!...

ELSA. — Marguerite dit que cela épaissit la taille.

HERR PROFESSOR. — Oh! je sais qu'elle préfère le champagne.

ELSA, riant. — Ah! c'est vrai.

SCHWARTZ. — Et pourtant, ça la rend assez malade!...

HERR PROFESSOR. — Justement, la bière ne rend jamais malade!...

SCHWARTZ. — Oh!

HERR PROFESSOR. — Che veux dire que ça ne dure pas longtemps et que ça n'est pas grave. J'ai bien ri, moi, un jour que j'étais étudiant.

SCHWARTZ. — A Heidelberg?

HERR PROFESSOR. — C'était un jour de fête, un jour de *gross commerss*...

SCHWARTZ, riant, levant son verre. — Un jour de *Gaudeamus igitur!*

HERR PROFESSOR. — Oui... Ah! ce jour-là j'avais pris vraiment un peu trop de chopes... j'étais...

SCHWARTZ. — Malaise...

HERR PROFESSOR. — En sortant de la brasserie... tout à coup, j'entends l'orgue de barbarie!

SCHWARTZ. — C'était un carrousel.

HERR PROFESSOR. — Alors, j'ai eu, comme on dit en France, une lumière de génie.

SCHWARTZ. — Vous êtes monté sur les chevaux de bois.

HERR PROFESSOR. — Et j'ai dit à l'homme : « Tournez! »

SCHWARTZ. — Et les chevaux ont tourné.

HERR PROFESSOR. — Au quatrième tour, j'étais soulagé, *Mein Gott*!...

SCHWARTZ. — Et vous êtes retourné à la brasserie.

Tous rient.

ELSA. — Oh! il y a bien de quoi rire!... C'est du brobre!... Vous n'êtes pas galante!

HERR PROFESSOR. — Qu'est-ce que tu dis, petite backfish?...

ELSA. — Je dis que vous n'êtes pas galant!...

HERR PROFESSOR. — S'il faut dire, les Romains n'étaient pas galants avant nous, ils avaient leur... dis-lui donc ça, Augustus...

AUGUSTUS. — Vomitorium, papa.

HERR PROFESSOR. — Il est très avancé pour son âge. Ça vous fait rire?... Vous ne m'en voulez plus?... Je n'aurais pas dû oublier que les Alsaciens ont toujours un petit quelque chose pour la France... mais il ne faut pas être susceptible comme cela, ou il n'y a pas moyen de fifre!... C'est comme si je me fâchais de tous les dessins qui paraissent en Alsace et en France sur Herr Professor... Je sais bien qu'on se moque de nous, mais j'en ris moi-même.

JACQUES. — Et vous avez raison, Herr Professor, car cela ne vous empêche pas...

HERR PROFESSOR. — D'être les professeurs de la plus grande nation.

JACQUES, conciliant et exagérant. — Oui! Et je suis le premier à reconnaître des qualités...

HERR PROFESSOR. — Qui ont conquis le monde!...

JACQUES. — Pas encore tout à fait!...

HERR PROFESSOR. — Mais, ça viendra, bien sûr!...

JACQUES. — Herr Professor, le monde se défendra.

HERR PROFESSOR. — Mais ça viendra.

SCHWARTZ. — Assez, je vous en prie!... On commence toujours sur ce chapitre par se faire des compliments et on finit par se tire tes choses désagréables!...

Scène IV

LES MÊMES, KARL, en uniforme, très ciré, très pommadé, très botté, haut en couleur, puis Mme SCHWARTZ, puis LE COMMISSAIRE.

SCHWARTZ. — Ah! voilà le cousin Karl...

ELSA. — Avec son univorme!

KARL, descendant. — Eh! les manœuvres ne sont pas tout à fait finies!... Comment allez-vous?... Comment vont ces dames?...

SCHWARTZ. — Très bien, je vous remercie. Vous, on n'a pas besoin de vous temander tes nouvelles de votre santé?

KARL. — Mais voilà le cousin professor.

HERR PROFESSOR, lui secouant la main. — Che fous ai fu au balcon tu cercle militaire. Fous n'afiez pas l'air te fus embêter?

KARL, riant. — Oui. On a sablé un peu le champagne. Il faut bien rire tant qu'on est de ce monde!

HERR PROFESSOR. — Che fois avec plaisir que vous n'êtes pas engore mort!...

Ils se serrent la main avec jubilation.

KARL, à Schwartz. — Je voulais vous dire: le Herr Commissaire est en bas.

SCHWARTZ. — Pourquoi ne l'avez-vous pas fait monter?

KARL. — Il a craint d'être indiscret.

SCHWARTZ. — Un ami!

Il sort par le fond à gauche.

JACQUES, faisant un pas vers lui comme pour le rappeler. — Monsieur Schwartz!...

Mais l'autre ne l'entend pas.

KARL, à Jacques. — Vous allez bien, monsieur Orbey? (Ils se serrent la main.) Et le petit Augustus? C'est toujours un charmant garçon?

AUGUSTUS, à son père. — Papa, j'ai promis d'être à la brasserie pour l'heure des petites saucisses...

HERR PROFESSOR. — Va, mon garçon...

Augustus salue, et, accompagné un instant d'Elsa, il sort par la porte du fond à droite.

ELSA, lui ouvrant la porte du fond à droite. — Descendez par ici, fous serez plus fite arrivé (Augustus s'en va.) pour l'heure des petites saucisses!

HERR PROFESSOR. — Il profite, ce garçon. Oui, il fait plaisir à voir. Il a un âppétit superbe.

KARL. — Ça fera un beau soldat!...

JACQUES, à Karl. — Et quand doivent finir ces manœuvres?

KARL. — On n'en sait plus rien!... Elles ne devaient durer que dix jours, et maintenant le bruit court qu'on va faire une expérience de mobilisation colossale...

JACQUES. — A propos de quoi?

HERR PROFESSOR. — On dit que c'est à propos du voyage du grand état-major allemand à Strasbourg!... Le grand état-major général voudrait profiter!...

KARL, en passant. — Tout cela ne sent pas bon! Rappelez-vous, ça a commencé à peu près comme cela pour l'affaire Schnaebelé!...

Mme SCHWARTZ, qui vient d'entrer. — *Mein Gott*! Nous n'allons pas avoir la guerre?

HERR PROFESSOR, riant. — Mais non, digne dame! Mais non!... Comment allez-vous?

Il lui serre la main.

KARL. — La situation est simplement tendue... Bonjour, ma cousine. (Ils se serrent la main.)

HERR PROFESSOR, riant. — Elle est toujours tendue, la situation. Elle y est habituée, donc!... Nous en avons eu des affaires depuis l'affaire Schnaebelé, et il n'y a jamais eu la guerre!... Le cousin Karl peut rentrer son grand sabre!... A votre santé, cousin Karl.

KARL, à Jacques. — Où est Gretchen?...

JACQUES, de mauvaise humeur. — Gretchen? Ah! ma femme!...

KARL. — Pardon! Pardon, monsieur Orbey!... cela ne vous ennuie pas que je continue à l'appeler Gretchen?...

Mme SCHWARTZ. — Etes-vous fou, peut-être? Entre cousins!

KARL. — Je ne voudrais pas vous être désagréable...

JACQUES, froid. — Mais, du tout!...

HERR PROFESSOR, riant. — Quand on est cousin on peut se bermettre bien des choses... et c'est très gommode pour embrasser les tames!

JACQUES, énervé, à Mme Schwartz. — Marguerite n'arrive pas?

Mme SCHWARTZ. — Elle vient tout de suite.

JACQUES, impatient. — Je vais la chercher!...

Mme SCHWARTZ. — Non! non! c'est défendu... Une surprise.

JACQUES. — Oui, la nouvelle robe de Mulhouse?

Mme SCHWARTZ. — *Ya*, la nouvelle robe de Mulhouse.

JACQUES. — Et maman nous attend! Vous direz à Marguerite que je l'attends chez mon oncle.

Il remonte et se heurte à Schwartz, suivi du commissaire.

SCHWARTZ. — Je vous amène monsieur le commissaire.

Mme SCHWARTZ. — Oh! ça, c'est chentil.

LE COMMISSAIRE, à Jacques. — Je vous salue, monsieur Orbey. Nous sommes de vieux amis avec votre beau-père et votre belle-mère et toute votre nouvelle famille... J'espère que vous ne m'avez pas gardé rancune d'avoir réclamé un soir à votre oncle un ami qu'il avait oublié de déclarer à la police...

SCHWARTZ. — Mais, jamais de la vie... Jacques est un garçon intelligent...

HERR PROFESSOR. — Le devoir est le devoir...

JACQUES. — Excusez-moi, monsieur!... Je suis obligé de m'absenter... (Il sort.)

Scène V

LES MÊMES, moins JACQUES

LE COMMISSAIRE. — Il ne s'en va pas à cause de moi?

SCHWARTZ. — Que dites-vous?... Il sait bien que fous êtes notre ami et celui de notre fille.

Mme SCHWARTZ. — Prenez une chope, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Merci bien, madame! (Apercevant Elsa.) Et comment va mademoiselle Elsa?

HERR PROFESSOR. — Mademoiselle Elsa va bien; mais elle trouve que nous ne sommes pas galants!

Tous éclatent de rire.

KARL. — C'est depuis qu'elle a voyagé à Paris.

ELSA. — Sûrement, les Français sont plus calants que fous! Ah! Ils auraient honte de raconter des histoires sur la bière comme le cousin Professor! Ils ne grondent pas toujours leurs femmes pour le man-

ger... Et puis, j'ai vu cela au restaurant à Paris, ils causent avec leurs dames en mangeant... sans même avoir l'air de regarder ce qu'ils ont sur leur assiette!

KARL. — En vérité?

ELSA. — Je vois bien papa et le cousin Professor, ils mangent sans barler, excepté quand ils ne sont pas gondents, et le menton dans leur assiette. Vous avez beau tire, c'est pas brobre.

Mme SCHWARTZ. — Elsa, tu n'es pas gentille avec ton père.

HERR PROFESSOR. — Ni avec moi. Bien sûr, Paris lui a détourné la tête.

SCHWARTZ, au commissaire. — Elle dit ce n'est pas du propre... (Au commissaire, qui s'est levé et regarde un peu partout.) Monsieur le commissaire, vous avez l'air...

LE COMMISSAIRE. — Je n'ai rien... Je voulais vous dire un mot.

Mme SCHWARTZ. — Je me retire...

LE COMMISSAIRE. — Non, restez, madame Schwartz, mademoiselle Elsa, vous permettez? (Se tournant vers Schwartz, après un moment d'hésitation.) Je voulais vous demander. Vous n'avez pas eu aujourd'hui la visite de Mlle Honneck?

SCHWARTZ. — Mlle Suzie? Non. Pourquoi?

ELSA. — Je crois qu'elle est allée avec sa mère sur la fête de Minden.

LE COMMISSAIRE. — On me l'a dit... Il est vrai que l'on m'a dit aussi qu'elle était venue ici!

Mme SCHWARTZ. — Nous ne l'avons pas vue...

LE COMMISSAIRE. — Je vous remercie, madame Schwartz.

SCHWARTZ. — Mais, nous direz-vous pourquoi?

LE COMMISSAIRE. — C'est que j'ai en effet une affaire ennuyeuse... Et, tenez, voulez-vous que je vous parle franchement?... Nous sommes des amis, n'est-ce pas?

SCHWARTZ. — Certainement!

LE COMMISSAIRE. — Eh bien, je viens d'être averti que le jeune René Robach aurait été vu à Thann, il n'y a pas une heure.

HERR PROFESSOR. — Cela ne m'étonne pas.

ELSA. — Le fiancé de Suzie?

KARL. — Il fait son service militaire en France!

LE COMMISSAIRE. — Justement. C'est ce qui fait la gravité de l'affaire. Il n'a pas de permission et il n'en faut pas davantage pour qu'il soit arrêté comme espion.

KARL, déjà excité. — C'est vrai!... Après l'affaire de Nancy, on n'est pas en train de se faire des politesses.

ELSA. — Vous savez bien que s'il a fait une imprudence, c'est parce qu'il a voulu embrasser Suzie!

LE COMMISSAIRE. — Et voilà pourquoi je la cherche, votre Suzie... Si son fiancé est allé la rejoindre à la fête de Minden, il est pincé.

SCHWARTZ. — Mais comment?...

LE COMMISSAIRE. — J'ai téléphoné...

SCHWARTZ. — Mais ce jeune homme est fou!

HERR PROFESSOR. — Je ne l'ai vu que deux fois, mais il m'a produit l'effet d'un cerveau roussi!...

LE COMMISSAIRE, en se levant. — Enfin, vous m'affirmez que vous ne l'avez pas vu ici?...

SCHWARTZ, avec solennité. — Monsieur le commissaire!... Vous savez que je suis un fidèle sujet de Sa Majesté et que ce n'est pas moi qui mentirais jamais à l'autorité...

HERR PROFESSOR, même jeu. — Nous connaissons notre devoir et nous sommes en tout les serviteurs de la loi!

KARL, se penchant du côté du commissaire. — Chaque fois qu'on a pu vous aider dans la tâche commune...

LE COMMISSAIRE. — Oui, je sais... je sais!...

SCHWARTZ. — Et peut-on vous demander comment vous avez été averti?

LE COMMISSAIRE. — J'ai été averti tout à l'heure par une lettre anonyme glissée sous ma porte.

ELSA. — Oh! alors, ça n'est peut-être pas frai!...

LE COMMISSAIRE. — Je ne vois pas l'intérêt que l'on aurait à écrire des lettres anonymes si ce n'était pas pour dire la vérité. Il n'y a que la vérité qui soit dangereuse à dire.

HERR PROFESSOR. — Cela crève les yeux.

LE COMMISSAIRE, montrant Suzie qui essaie de s'esquiver. — Monsieur Schwartz, la petite...

SCHWARTZ. — Où vas-tu? Je parie que tu vas avertir Suzie. (Elsa fait un mouvement pour sortir.)

ELSA. — Je vais prendre l'air.

LE COMMISSAIRE. — Restez ici.

ELSA. — Je ne suis pas votre prisonnière.

SCHWARTZ. — Reste ici!... Tu as entendu M. le commissaire.

KARL, riant. — Il faut lui pardonner. Elsa aime beaucoup les petits Français.

LE COMMISSAIRE, riant. — Elle s'est peut-être fiancée à Paris.

ELSA, drôlement irritée. — Che voudrais bien!... j'aimerais mieux cela que te marier un homme tur comme fous.

LE COMMISSAIRE. — Elle est chentille.

ELSA. — Si vous foyez les Français au bois de Poulogne... comme ils sont chentilles avec leurs tames!... Ils leur parlent en riant... Ils sont gais, ils sont frétillants, ils leur disent des choses aimables avec leurs petits gands peurre frais!

SCHWARTZ. — Tais-toi, Elsa, tu es trop betite!... Tu ne sais pas!... Tu es un ange!... Tu ne comprends rien à la Babylone moderne... Si tu les as vus gentils avec leurs dames... c'est parce que ce n'étaient pas leurs dames.

ELSA. — Qu'est-ce que c'était, alors?

HERR PROFESSOR. — C'étaient des gogottes!

ELSA. — Che ne sais pas, mais les dames aussi étaient très bien.

HERR PROFESSOR. — Parbleu!... Leurs gogottes, on tirait des femmes tu monte.

SCHWARTZ. — Et leurs femmes tu monte... ça n'est pas des femmes de ménache, comme ta sainte mère, bien sûr.

Scène VI

LES MÊMES, MARGUERITE, suivie de Mme SCHWARTZ, puis FRANÇOIS

Marguerite a arboré une toilette aux couleurs voyantes, qui, sans être trop ridicules, sont un peu contradictoires. Enfin, elle a mis une ceinture dorée à laquelle sa mère apporte les derniers soins, l'ajustant et tirant la robe par derrière. Marguerite a aussi un beau grand chapeau qui ne saurait passer inaperçu.

MARGUERITE, marchant vivement et droit vers la glace, devant laquelle elle se campe, sa mère derrière elle à ses pieds. — Alors Jacques est parti?

Exclamations de tous.

TOUS. — Oh! qu'elle est pelle!... *Mein Gott!*... Elle est suberbe.

KARL. — Magnifique! Magnifique!

MARGUERITE, se regardant dans la glace. — Tiens... monsieur le commissaire!... (Elle lui tend la main sans le regarder. Échange de poignées de main.) Bonjour, cousin professor!... Karl! ça va bien?

KARL, lui baisant la main. — Superbe! Elle est tivine!

TOUS. — Magnifique!... Magnifique!

MARGUERITE, à Karl, qui continue de lui baiser la main. — Eh bien!... Vous n'avez pas fini?

KARL. — Encore un petit peu, s'il vous plaît?

HERR PROFESSOR, riant. — Eh! Eh! Il apprécie!... Si le mari était là, il serait chaloux.

MARGUERITE, retirant sa main. — Eh! mais, cousin Karl!... Vous m'avez l'air bien entreprenant, aujourd'hui.

HERR PROFESSOR, riant. — C'est le champagne du cercle militaire qui lui monte à la tête.

SCHWARTZ, riant au professor. — Vous n'êtes pas vraiment galant pour ma fille. Moi, je suis fier d'être le père d'une aussi pelle femme.

MARGUERITE, s'arrangeant. — Eh bien! Et toi, Elsa, tu ne dis rien?

ELSA, qui regarde avec extase s'écrie, sincère. — C'est plus peau qu'à Paris.

MARGUERITE, se penchant. — Embrasse-moi! (Elsa l'embrasse.) Comment trouvez-vous ma ceinture?

KARL. — Tout à fait distinguée.

M^me^ SCHWARTZ. — Ah! C'est parisien.

Entre François.

MARGUERITE. — Elle va bien avec le vert de la jaquette, n'est-ce pas?

LE COMMISSAIRE, sincère. — Oui. Cela complète. (Montrant Marguerite.) Elle aura du succès dans la rue.

KARL, galant. — Et puis tout cela est si bien porté.

HERR PROFESSOR. — Elle a un bort de déesse.

SCHWARTZ. — Et le chapeau sur la tête est très bien.

MARGUERITE, à sa mère qui lui tire la robe. — Maman, va chercher mon tour de cou... N'oublie pas mon collier d'or.

M^me^ Schwartz sort.

FRANÇOIS, qui, entré depuis un instant, n'a pas encore pu placer un mot. — Madame, M. Jacques vient d'arriver en bas avec sa mère, dans la voiture.

MARGUERITE, toujours devant sa glace. — Eh bien, ils ne montent pas? (A Elsa.) Va les chercher et dis à Jacques que je veux que sa mère monte.

Elle sort. A ce moment, on entend à nouveau le bruit des fifres.

KARL, courant à la véranda. — Ecoutez!... C'est le régiment Karl-Friedrich qui doit passer par ici.

Le bruit des fifres se rapproche. Le commissaire, Schwartz, Herr professor, courent eux aussi à la véranda.

HERR PROFESSOR, allant à la véranda. — C'est un beau régiment!

LE COMMISSAIRE, même jeu. — Magnifique!

FRANÇOIS, déjà dans un coin de la fenêtre. — Ça ne vaut pas le premier régiment de la garde à Berlin.

M^me^ SCHWARTZ, rentrant. — Voilà le tour de cou et le collier en or.

SCHWARTZ, à la fenêtre, se retournant vers sa femme qui vient d'apporter le tour de cou de Marguerite. — Zelma! La mère de Jacques vient d'entrer en bas. Va la prier de venir prendre quelque chose avec nous.

M^me^ Schwartz sort par la porte du second plan à droite.

KARL, qui a regardé dans la rue. — Elle est jolie en noir, M^me^ Orbey.

SCHWARTZ, gros rire. — Est-ce que vous en pincez toujours?

KARL, riant. — Le deuil de son mari lui va bien!

HERR PROFESSOR, riant. — C'est peut-être pour ça qu'elle le borte si longtemps!...

KARL, à Marguerite qui met la dernière main à la pose de son tour de cou devant la glace. — Vous ne venez pas, Gretchen?

Eclat des fifres et des tambours.

MARGUERITE, accourant. — Voilà!... Voilà!...

Tous sont penchés sur la rue. Karl joue à vouloir prendre la taille de Marguerite qui s'en défend en riant. Le régiment passe sous les fenêtres, musique, fifres et tambours ; on entend les commandements gutturaux des officiers. Tous les personnages en scène accompagnent du sifflement des lèvres la musique.

HERR PROFESSOR, son verre à la main. — Bravo!... Hoch!... hoch! hoch!

KARL, se retournant et se trouvant nez à nez avec François qui regarde derrière lui, le régiment dans la rue. — Eh bien!... Ça te rappelle ton temps, hein, François!... C'était un bon temps!

FRANÇOIS, riant fort. — Non, monsieur le capitaine.

KARL. — Où as-tu servi?

FRANÇOIS. — Au premier régiment de la garde, à Berlin. (Riant.) C'est une bonne école. Après, on peut tout faire dans la vie! Exercices sur exercices... revues sur revues! (Montrant la semelle de son soulier.) L'officier nous comptait jusqu'aux clous de nos souliers!... et, s'il en manquait un, gare la schlague!

Il rit.

HERR PROFESSOR. — Il a un heureux caractère.

FRANÇOIS. — Vaut mieux en rire qu'en pleurer, bien sûr!... Ah! les jours de revue de l'empereur on n'en menait pas large!... Et le vieux Guillaume passait devant nous en disant: « A la bonjour, camarades! » (Riant.) Je t'en fiche des camarades!... des camarades à la schlague, oui.

SCHWARTZ. — On dit que c'est le régiment le plus dur.

FRANÇOIS. — Une discipline de couteau sur la gorge... (Il rit.) Tenez, un jour, tout à coup, il y a un officier qui passe qui me dit: Levez le nez... J'étais comme ça au port d'armes. Levez le nez et baissez le menton... Ah! mais, quand je levais le nez, je ne pouvais pas baisser le menton!... Et quand je baissais le menton je ne pouvais pas lever le nez! Et lui, il criait: « Levez le menton!... le menton!... le nez... » Savez-vous ce que j'ai fait: j'ai ouvert la bouche. Alors, comme ça, je baissais le menton et je levais le nez!... Eh bien, il m'a foutu à la salle de police... (Gros rire.) Ah! ah! On se fait à tout... à tout!... c'est étonnant!...

KARL, sur le ton de commandement militaire. — François!... Va prendre une chope. (Commandement allemand. François obéit mécaniquement.) *Schweinpelz!*

Tous éclatent de rire.

Scène VII

LES MÊMES, JACQUES, porte de droite, second plan.

JACQUES, tombant en plein dans la scène. — Charmant! Il l'appelle vieille peau de cochon!

KARL, à François qui se sauve. — Va prendre une chope à ma santé, brigand!...

FRANÇOIS. — J'ai cru que le temps des piques était revenu!

Il s'en va en riant.

MARGUERITE, venant à Jacques qui ne l'avait pas encore aperçue et qui reste étonné de sa toilette. — Eh bien! Ta mère ne monte pas!... Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça!...

JACQUES. — Je regarde ta toilette!

MARGUERITE. — Qu'est-ce qu'elle a, ma toilette?... Elle ne te plaît pas encore?

HERR PROFESSOR. — Oh! elle est magnifique!...

SCHWARTZ. — Magnifique!...

JACQUES. — Seulement tu ne vas pas sortir comme ça?... Tu vas mettre un manteau!...

MARGUERITE. — Pourquoi ça un manteau!...

JACQUES. — Et tu ne peux pas garder ce chapeau pour venir à la campagne.

SCHWARTZ, protestant. — Mais c'est aujourd'hui dimanche!...

MARGUERITE, à Jacques. — Ah çà! mais est-ce que tu deviens fou!...

JACQUES. — Je t'assure, ma petite Marguerite... Et puis, pour venir en voiture avec maman. Tu sais qu'elle est en deuil!

MARGUERITE, défaisant rageusement son chapeau et le jetant à la volée sur le divan,— Tiens! le voilà ton chapeau!... je ne le mettrai ni aujourd'hui, ni demain!... Et tu peux aller te promener avec ta mère. Va!

JACQUES. — Je t'en prie... vraiment... pas devant les étrangers... sois raisonnable!...

MARGUERITE. — Ah! c'est trop fort!

JACQUES. — Marguerite, je t'en prie, maman t'attend!...

MARGUERITE, exaspérée. — Pourquoi n'est-elle pas montée, ta mère?...

JACQUES, à mi-voix. — Elle sait que le commissaire est là...

MARGUERITE. — Ah! c'est à cause du commissaire?...

LE COMMISSAIRE. — Oh! madame, je suis désolé.

Il fait un mouvement pour se retirer.

SCHWARTZ. — Monsieur le commissaire, je vous prie de rester ici!... Gretchen... calme-toi!

MARGUERITE. — Non!... j'en ai assez!... Si ça n'avait pas été à cause du commissaire, c'eût été à cause du cousin Karl et de son uniforme, ou du cousin professor, ou de n'importe qui!...

JACQUES. — Marguerite, tu es injuste!...

MARGUERITE. — Allons donc! Ta mère ne peut pas souffrir les Allemandes!

JACQUES. — Elle ne te l'a jamais montré, en tous cas, ni à toi, ni à tes parents!... depuis notre mariage.

MARGUERITE. — Notre mariage, elle l'a toujours détesté!... Mais va donc! Va!... Va te promener avec ta mère!

JACQUES. — C'est ce que je vais faire, Marguerite.

Il descend à droite.

Scène VIII

LES MÊMES, moins JACQUES, puis Mme SCHWARTZ

SCHWARTZ. — Gretchen, ce n'est pas sérieux!

MARGUERITE, pleurant de rage. — Tu l'as entendu?... C'est ma toilette!... C'est mon chapeau!... Tout à l'heure, c'était le déjeuner... Hier, il ne pouvait me voir coudre mon linge de corps à la machine!... On ne fait pas ça chez eux!... chez eux! Eh bien! on le fait chez nous!... et je suis chez moi, ici!... Tous les jours il a quelque chose à me reprocher!...

SCHWARTZ, avec autorité. — Et avec cela, il l'adore! (Aux autres.) Elle est nerveuse... il ne faut pas faire attention...

KARL. — Allons! ma belle cousine; tout ça n'est pas bien grave...

HERR PROFESSOR. — Une querelle d'amoureux!

MARGUERITE. — Jamais il ne manque une occasion de me dire des choses désagréables...

SCHWARTZ. — Gretchen, ça n'est pas vrai!...

MARGUERITE, s'exaspérant. — Ça n'est pas vrai!... Quand il ne s'agit pas de mes manières... ce sont les tiennes qu'il incrimine...

SCHWARTZ, stupéfait. — Les miennes?

MARGUERITE. — Oui, les tiennes! ou celles de maman!...

SCHWARTZ, furieux. — Qu'est-ce que c'est qu'il a dit?

MARGUERITE. — Oh! il n'a pas besoin de rien dire, ses yeux parlent pour lui. Tu ne l'as donc jamais regardé? Observe-le. Vous l'amusez bien, allez!

Mme SCHWARTZ, arrivant de droite, effarée. — Mais qu'est-ce qu'il y a, Gretchen? Tu pleures!... Jacques est en bas, dans tous ses états!...

MARGUERITE. — Qu'il y reste!...

Mme SCHWARTZ. — Mon Dieu! Que s'est-il passé?...

MARGUERITE. — Il se passe que j'en ai assez de voir Jacques nous tourner tous en ridicule, tu entends?... Toi, moi, papa, Elsa, tous nos amis!... Si je ne suis ni à son goût, ni à sa mode, il n'avait qu'à ne pas m'épouser!... Mais il n'était pas comme ça avant!... C'est sa mère qui lui tourne la tête... Je la déteste, cette femme-là!...

Mme SCHWARTZ. — Si tu la voyais, elle est désolée...

MARGUERITE. — Oui, mais elle ne monte pas ici parce que les gens qui s'y trouvent ne lui plaisent pas!... parce que nous recevons des Allemands... Ah! je ne l'ai pas inventé! C'est Jacques qui me l'a dit à l'instant.

Mme SCHWARTZ. — Ça n'est pas possible!...

LE COMMISSAIRE. — Je suis désolé... si j'avais su...

Il remonte chercher sa casquette qu'il avait laissée dans la véranda.

KARL. — Mais nous aussi, nous sommes des Allemands... Et nous allons nous retirer pour ne pas vous causer de désagrément. N'est-ce pas, Herr Professor!...

HERR PROFESSOR, remontant et suivant Karl dans la véranda. — Mais parfaitement!

Il prend son chapeau.

MARGUERITE, allant à eux. — Si vous me quittez, je ne vous reçois plus!... j'aurais l'air de vous chasser pour lui faire plaisir!... Et je ne lui céderai pas!...

HERR PROFESSOR. — Elle est donc enragée, cette femme-là?

MARGUERITE. — Enragée contre vous, oui!... enragée contre moi qui lui ai pris son fils!... dit-elle ou pense-t-elle, car tout ce qu'elle ne dit pas, je le devine... en dépit de toutes ses façons amicales qui jurent avec sa haine de tout ce qui est allemand... et je suis Allemande, moi!... je m'en vante!... je le suis, et je le reste. Voilà ce qu'elle ne me pardonnera jamais! Je la déteste! La sale Française!...

M. et M^me^ Schwartz se précipitent vers elle en remontant la scène.

Scène IX

LES MÊMES, plus JEANNE

Tous les personnages en scène sont alors dans le fond du théâtre, car à ce moment la porte du second plan à droite s'ouvre et s'ouvre de telle sorte qu'elle cache Jeanne qui entre, à ceux du fond. Jeanne est immobilisée par ces mots : « La sale Française ! »

LE COMMISSAIRE. — Consolez-vous, ma petite Gretchen. Depuis le mariage de son fils, toutes ses vieilles amies lui ont fermé leur porte au nez. Je suis bien renseigné et je m'en vante.

MARGUERITE. — Toutes ces femmes-là, mais elles nous donneraient des coups de couteau dans le dos!

LE COMMISSAIRE. — Et tout ça pour rendre ce pays-là à la France.

Il montre l'Alsace par les fenêtres.

KARL, faisant remuer son sabre. — A la France! jamais!

JEANNE, se montrant à eux. — Qu'est-ce que vous en savez?... (Silence embarrassé de tous.) Mais même si vous ne lui rendez pas, il n'est pas mauvais que vous sachiez qu'il lui appartient toujours! Vous avez bien parlé, monsieur le commissaire! Vous pouvez le regarder, allez, notre pays, et vous avez raison d'y tenir, car il n'en est pas de plus beau au monde!... mais il ne vous appartient pas... non, non, tant que vous ne nous aurez pas chassés, tous, jusqu'au dernier, de nos villages, de nos villes et de nos champs, tant qu'un cœur battra dans une poitrine alsacienne, ce pays-là ne sera pas à vous!... il ne le sera pas!...

HERR PROFESSOR, grossièrement. — Nous n'avons pas attendu votre permission pour le prendre!

JEANNE. — Vous n'avez pas su le garder!... Il vit en dehors de vous... depuis plus de quarante ans, vous en êtes encore à nous approcher! Ce pays qui a tant donné à la France, qui lui a prodigué tant de gloires, tant de savants, tant de capitaines dont vous n'avez pu abattre toutes les statues, ce pays, depuis que vous l'avez, ne vous a pas donné un homme! pas un dont vous puissiez répéter le nom!... Il ne vous connaît pas!... et cela parce que vous avez voulu nous imposer votre joug allemand, vos mœurs et vos goûts allemands, votre façon de vivre allemande, votre pensée allemande... Vous auriez voulu que nous respirions en allemand!... Mais nous n'avons pas voulu étouffer!...

KARL. — Je voudrais bien savoir ce que la France aurait fait d'une province qu'elle nous aurait conquise!...

JEANNE. — Ce qu'elle a fait de l'Alsace pendant deux cents ans! Oui, l'expérience est faite! Elle a su nous conquérir, elle, autrement que par les armes! Elle a respecté nos coutumes, nos libertés et notre âme!... et nos filles!... Et surtout elle n'a pas écouté derrière nos portes!

MARGUERITE, montrant la porte par où est arrivée Jeanne. — Qu'est-ce que vous faisiez donc derrière celle-ci?

JEANNE. — J'y souffrais le martyre!... mais je ne vous espionnais pas!... Ce que j'ai entendu m'a déchiré le cœur... mais croyez-moi, monsieur le commissaire, je n'en ferai pas un rapport de police. Vous comprenez ce que je veux dire et que, parmi tant de choses qui nous séparent, il en est une qui fera que nous ne nous entendrons jamais... Vous vous vantiez tout à l'heure en rappelant ces outrages que de meilleures Alsaciennes que moi ont cru devoir me faire subir, vous vous vantiez d'être bien renseigné!... Je vous crois. En Alsace, toute l'Allemagne cafarde!

Protestation générale.

MARGUERITE. — Venez, Karl.

JEANNE. — Ne protestez pas, c'est une vertu allemande!

LE COMMISSAIRE. — Nécessaire en pays ennemi!...

JEANNE, se calmant, épuisée. — Oui, en pays ennemi... et puis aussi, n'est-ce pas? c'est une question de caractère!... et ce sont ces petites questions-là qui creusent entre nous un fossé plus large et plus profond que le Rhin qui ne nous sépare plus.

Pendant ce temps, Marguerite a remis son chapeau, a fait signe à Karl, a pris le bras de l'officier, et tous deux, suivis aussitôt du professor et du commissaire, sont sortis. Jeanne s'est laissée tomber sur une chaise.

LE COMMISSAIRE. — Madame, ma qualité de fonctionnaire m'impose une réserve qui m'interdit de répondre pour le moment.

Scène X

JEANNE, M. et M^me^ SCHWARTZ

Un silence. M. Schwartz marche de long en large, les mains derrière le dos. Il s'arrête pour écouter Jeanne qui reprend d'une voix fatiguée, encore sous le coup de l'émotion.

SCHWARTZ. — Tout ça est bien regrettable.

JEANNE. — Monsieur et madame Schwartz, je suis sûre que, dans un moment plus calme, votre fille reconnaîtra elle-même qu'elle n'a rien à me reprocher... Vous savez bien, vous, que je n'ai jamais été méchante avec Marguerite...

SCHWARTZ. — Evidemment, elle a eu tort!... C'est elle qui a commencé. Mais vous nous en avez dit! Vous nous en avez dit!...

JEANNE. — Cet homme m'avait exaspérée... C'est vrai... il a raison... On ne me reçoit plus nulle part... mais je vous en prie... que mon fils ignore cette scène... et que Marguerite oublie ce qui, dans mes paroles, l'a certainement blessée... Comme moi, de mon côté, j'ai déjà oublié ce que j'ai entendu...

M^me^ SCHWARTZ. — C'est Jacques qui l'avait agacée avec son chapeau!...

JEANNE, tendant la main à M. Schwartz. — Monsieur Schwartz, voulez-vous que nous fassions la paix?

SCHWARTZ, serrant la main de Jeanne. — Vous avez raison... Il faut faire la paix... je vais chercher ma fille!...

Il sort par le fond à gauche.

Scène XI

JEANNE, Mme SCHWARTZ

Mme SCHWARTZ. — Je ne sais pas si elle voudra venir. Elle est partie furieuse...

JEANNE. — Je vous en prie, madame Schwartz, aidez-nous!... Il faut que ces enfants soient heureux.

Mme SCHWARTZ. — Vous avez raison, madame Orbey, je parlerai à Gretchen. Mais, de votre côté, vous devriez, vous aussi, quelquefois, l'appeler Gretchen... C'est son vrai petit nom, ça lui ferait plaisir. Quand Jacques l'appelle Marguerite en français, c'est que ça ne va pas dans le ménage...

JEANNE. — Bien, madame Schwartz, je l'appellerai aussi Gretchen.

Scène XII

LES MÊMES, JACQUES, par la porte du second plan à droite.

JACQUES. — Eh bien, maman!... tu viens... où est Marguerite?...

Mme SCHWARTZ, à Jeanne. — Vous voyez?... (A Jacques.) Elle est sortie...

JACQUES. — Sortie? Comment cela?

JEANNE. — Elle a accompagné ses amis.

Mme SCHWARTZ, poussant la porte de la salle à manger. — Elle revient tout de suite.

Elle entre dans la salle à manger à gauche.

Scène XIII

JEANNE, JACQUES

JACQUES. — Pourquoi Marguerite est-elle partie? Vous avez eu quelque chose ensemble?

JEANNE. — Rien du tout!... mais tu sais comme elle était nerveuse. Elle a simplement mis son chapeau, et elle est allée se promener. Tu vois que ce n'est pas grave!... (Au lointain, nouveau bruit de fifres et de tambours qui s'éloigne.) Tiens! elle sera allée voir passer des soldats... elle adore ça!... et puis on aime ça dans tous les pays!

JACQUES. — Avec qui est-elle sortie?

JEANNE. — Avec tous ses amis.

JACQUES. — Avec Karl?

JEANNE. — M. Keller?... Oui, avec M. Keller.

JACQUES, geste d'impatience. — Ah!

JEANNE. — Qu'est-ce que tu as?

JACQUES. — Rien! Rien! ce sont ces fifres qui ne cessent pas!... On n'entend qu'eux depuis ce matin...

JEANNE, tranquillement. — Oui, ça finit par agacer...

JACQUES. — Elle ne sort pas avec moi, mais elle trouve le moyen de sortir avec son cousin Karl!...

JEANNE. — Tu n'es pas jaloux?

JACQUES. — Si je te disais que si!... Veux-tu connaître la raison de sa mauvaise humeur?... C'est que j'ai osé lui faire une observation pendant que ce Karl était là!...

JEANNE, haussant les épaules. — Il pourrait être son père!...

JACQUES. — Officier!... Officier!... Comprends-tu, officier!...

JEANNE. — Comme tu t'animes, ce n'est pas sérieux?...

JACQUES. — Si tu savais comme il fait le beau avec elle...

JEANNE. — Il fait l'imbécile avec toutes les femmes!... ça n'a aucune importance...

JACQUES. — Ah! si tu savais comme elle le regarde, parfois!... quand il a son harnais de guerre...

JEANNE. — Ah! ça... tu crois bien que ta femme est une honnête femme!...

JACQUES. — J'en suis sûr...

JEANNE. — Et tu es jaloux de son vieux cousin!...

JACQUES. — Oui... C'est que, vois-tu, maman... s'il y a des choses qui m'agacent en elle, de petites choses qu'elle fait... ou qu'elle dit... elle, elle, je l'aime... en dehors de tout, en dehors de son entourage... c'est son entourage qui m'énerve... c'est vrai... il y a autour d'elle trop... trop d'haleines allemandes!...

JEANNE, lui prenant les mains et le regardant dans les yeux. — Es-tu heureux, au moins?

JACQUES. — Je ne sais pas, maman.

JEANNE. — Mon enfant, il ne faut pas dire cela. Après la mort de ton père, craignant pour ta vie, j'ai tout sacrifié à ton bonheur, c'est pour que tu sois heureux.

JACQUES. — Je le suis, heureux ; mais c'est ce Karl! il est d'une familiarité...

JEANNE. — Tu vois bien qu'elle te taquine avec Karl. Ça n'a aucune importance, gros sérieux.

Scène XIV

MARGUERITE, JEANNE, JACQUES

JEANNE, à Marguerite qui ôte son chapeau, le pose sur un meuble, arrange ses cheveux, sans regarder Jeanne. — Marguerite... Votre père a dû vous dire que je regrette la scène de tantôt. Si vous trouvez que je n'ai pas été la seule coupable, donnons-nous la main et que tout cela soit oublié, voulez-vous!

Marguerite lui donne la main avec une indifférence marquée, suit un silence gêné.

JACQUES. — Mais que s'est-il donc passé?

JEANNE. — Rien!... n'en parlons plus!... Vos parents sont en bas, Marguerite. Je voudrais leur serrer la main.

JACQUES. — Tu t'en vas?

JEANNE, se dirigeant vers la porte du deuxième plan de droite. — Oui, je rentre directement chez ton oncle.

JACQUES. — Je t'accompagnerai.

JEANNE. — Si tu veux... Je vais dire au revoir à M. Schwartz et je remonte te chercher.

Elle sort.

Scène XV

JACQUES, MARGUERITE

MARGUERITE. — Ta mère ne t'a rien dit?

JACQUES. — Non.

MARGUERITE. — Mais il faut que tu saches que la vie n'est plus possible entre nous!...

JACQUES. — Entre qui?

MARGUERITE. — Entre elle et moi... et entre nous deux si elle reste ici!...

JACQUES. — Je ne vais pourtant pas, moi, la chasser d'Alsace!

MARGUERITE. — Fais comme tu voudras... je ne veux plus la voir...

JACQUES. — Ah çà! mais... me diras-tu ce qu'il y a eu?

MARGUERITE. — Il y a eu qu'exaspérée par ses façons et par les tiennes... et ne me doutant pas qu'elle était là, je l'ai traitée de sale Française!...

JACQUES, furieux. — Tu as dit ça!...

MARGUERITE. — Oui!... Ah! calme-toi... Elle m'a répondu...

JACQUES. — Je l'espère bien!

MARGUERITE. — Elle nous a répondu à tous!

JACQUES. — A qui?

MARGUERITE. — A tous ceux qui étaient là et qui étaient de mon avis!... Le professeur la trouve enragée... ta mère... Elle nous a dit des choses, que je ne lui pardonnerai de ma vie!... Et quand on dit du mal de l'Allemagne!...

JACQUES. — Tu deviens folle!

MARGUERITE. — C'est elle qui est folle!... Si tu l'avais vue!...

JACQUES. — Je dis que si on ne t'accorde pas tout de suite que l'Allemagne est la plus grande des nations...

MARGUERITE. — Avec ça que ça n'est pas vrai?

JACQUES. — Ah! c'est vrai! c'est vrai!... *Deutschland über alles!* L'Allemagne au-dessus de tout!... C'est entendu... C'est entendu!... Mais n'en parlons plus si tu le veux bien!...

MARGUERITE. — C'est un sujet de conversation qui te déplaît.

JACQUES. — Je voudrais l'éviter. Il y en a d'autres.

MARGUERITE. — Tant que ta mère apparaîtra entre nous, je ne le crois pas!

JACQUES. — Oh! elle ne vient pas te voir si souvent!...

MARGUERITE. — Oui!... mais je la sens à côté!... Et toi, tu n'oublies pas qu'elle est là!... et c'est son mauvais esprit que je retrouve en toi... bien que tu essaies hypocritement de me le cacher...

JACQUES. — Ma petite Marguerite, je fais tout pour avoir la paix.

MARGUERITE. — Mais tu ne nous aimes pas, dis-le!...

JACQUES. — Je t'aime, ça me suffit!..

MARGUERITE. — Et moi, pas... car tu t'abuses... et tu ne peux plus m'aimer comme tu le dis, si tu détestes tout ce qui est autour de moi!

JACQUES. — Je ne le déteste pas... Je t'aime assez pour que tout le reste me soit indifférent!

MARGUERITE. — Ça n'est pas vrai!... Tiens, la preuve, Karl!... Ah! tu t'émeus!...

JACQUES. — Pourquoi me parles-tu de Karl?...

MARGUERITE. — Parce que Karl est un vieux camarade, un vieil ami, et qu'il y a des moments où tu ne peux le souffrir.

JACQUES. — Oui, il y a des moments comme ça...

MARGUERITE. — Je vais te dire lesquels: c'est quand il a son uniforme!

JACQUES. — C'est quand il t'embrasse!...

MARGUERITE. — Tu ne peux pas le voir en uniforme...

JACQUES. — Je ne peux pas le voir du tout... Mais comprends donc que, s'il était en officier français, ce serait la même chose... C'est irritant, à la fin, de vous voir tout ramener à votre question de frontière!... Je te jure que ton cousin Karl peut arriver demain en général allemand, je cesserai de le détester s'il change de manières avec toi!...

MARGUERITE. — Quelles manières a-t-il donc?...

JACQUES. — Tu le sais bien...

MARGUERITE, riant gentiment. — Oh! Es-tu bête!...

JACQUES. — Oui, car je suis très jaloux, Gretchen!... et puisque tu le sais, pourquoi me taquines-tu?

MARGUERITE. — Mais je ne te taquine pas.

JACQUES, se rapprochant d'elle. — Au fond, on s'aime bien, tous les deux... On a beau se chamailler parfois comme chien et chat, s'exaspérer l'un contre l'autre pour des stupidités... se bouder pour des bêtises... tu sais bien que l'on ne s'en aime que mieux après!... Vois-tu, Gretchen!... tout ça, c'est des histoires d'un autre âge... je veux bien que nous ayons été élevés avec des idées différentes sur certaines choses... si différentes que l'on aurait pu croire que nous étions venus au monde pour nous haïr... Mais nous nous sommes aimés!... ce qui prouve que l'amour est encore au-dessus de tout!... Embrasse-moi!... Tu m'aimes?...

MARGUERITE, après s'être laissée embrasser. — Oui... mais tu vas me débarrasser de ta mère. (Elle ramasse son chapeau et ses gants.) J'y compte, tu sais!..

Elle sort

Scène XVI

JACQUES, RENE, puis JEANNE

René apparaît à la porte du deuxième plan à droite enveloppé d'un long manteau d'auto, un chapeau de feutre rabattu sur les yeux. Il regarde autour de lui d'un air inquiet.

JACQUES. — Qui vient là?

RENÉ. — Jacques!

Il a ôté son chapeau.

JACQUES. — René!

RENÉ. — Je te demande pardon d'arriver ainsi comme un voleur... je voudrais n'être vu de personne... en bas... je me suis glissé dans la cuisine... Suzie n'est pas là?

JACQUES. — Mais non!... elle est allée à Minden

RENÉ, désespéré. — A Minden! tu verras que je vais être obligé de repartir sans l'avoir vue!...

JEANNE, entrant. — Comment, vous, René. Vous avez une permission?

RENÉ. — Ma permission?... (Ouvrant son paletot et montrant, dessous, son uniforme.) La v'là!

Il referme son paletot.

JACQUES et JEANNE. — Mais, vous êtes fou.

RENÉ. — Quoi? Ça ne se voit pas.

JACQUES. — Comment es-tu ici?

RENÉ. — Des amis qui venaient en auto... une folie...

JACQUES. — Mais pour repartir?

RENÉ. — Aie pas peur; ils m'attendent aux trois chemins. Un si beau coup, et si vite fait! Ah! je n'ai pas pu résister quand j'ai vu l'auto et qu'ils allaient à Thann... Je me suis dit: en une heure, j'y suis! Je la vois, je l'embrasse et je reviens... Les amis trouvent ça rigolo, me passent un manteau, un chapeau, et me voilà déguisé en pékin. A la frontière, pour plus de précaution, je suis descendu et j'ai pris par le petit chemin que tu connais; dix minutes plus tard, je remontais dans l'auto, et voilà... voilà. Et maintenant, je m'en vais... sans avoir vu Suzie.

JACQUES. — C'est insensé, ce que tu as fait là!...

RENÉ. — Quoi? tranquillisez-vous, personne ne

m'a reconnu. Tout de même, voilà plus d'une heure que je me promène dans le pays.

JACQUES. — Comment n'es-tu pas allé tout de suite chez mon oncle?

RENÉ. — C'est ce que j'ai fait! mais je n'ai eu que le temps de faire demi-tour. Le chien du commissaire était en face, à cheval sur une chaise, en train de fumer sa pipe, en conversation avec la bonne des Schwartz.

JACQUES. — C'est vrai! (A sa mère.) Je l'ai aperçu en allant te chercher.

JEANNE. — Prenez garde!... Vous étiez peut-être déjà signalé.

RENÉ. — Croyez-vous?... J'ai pensé que, dans ce cas, il se serait caché... Toujours est-il que j'y suis retourné trois fois... Il était toujours là. Alors, j'ai fini par me dire: je vais aller chez Jacques... il ira chercher Suzie, à moins que Suzie ne soit déjà chez lui!...

JACQUES. — Elle doit venir ici en rentrant de Minden, mais ça peut être tard!...

JEANNE. — Vous n'allez pas l'attendre, c'est imprudent!...

RENÉ. — Evidemment, il faut que je m'en aille!... Je m'en arracherais les cheveux!... (Il frappe son genou de son chapeau.) Quel guignon!... Vous l'embrasserez bien pour moi, madame.

JEANNE. — La voilà!

Scène XVII

LES MÊMES, SUZIE, M^me^ HONNECK

RENÉ. — Suzie!...

SUZIE. — René!...

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

M^me^ HONNECK. — Mais comment est-il ici?...

JEANNE. — Oh! une imprudence!

Inquiète, elle va regarder aux portes, à la véranda, etc.

RENÉ, à qui Suzie vient de demander des explications. — Laisse-moi t'embrasser!... Encore!... encore!... il faut que je m'en aille!... Tu comprends!... laisse-moi en prendre!... (A M^me^ Honneck.) Vous permettez, maman?... (Il l'embrasse.) Et maintenant, adieu! (Il embrasse M^me^ Honneck.) Adieu, maman...

SUZIE. — Mais tu ne vas pas t'en aller comme ça! Mais comment es-tu venu?

RENÉ. — Ah! on te racontera ça!... (Jacques va à la véranda. René met son chapeau, boutonne hermétiquement son paletot.) Je suis bien content, ma petite Suzie... maintenant, il peut arriver ce que le bon Dieu voudra!...

SUZIE. — Quoi? qu'est-ce qu'il peut arriver?

RENÉ. — Rien!... des bêtises!... mais comme on commence à raconter partout qu'on va se ficher un coup de torchon...

SUZIE. — Ah! mon Dieu!... Tu vois, maman, ce que je te disais!...

JACQUES. — René est fou.

M^me^ HONNECK. — Nous avons eu d'autres alertes que celle-là!

RENÉ. — Je ne suis pas si fou que ça! Chez nous, comme ici, tant que l'affaire de Nancy ne sera pas réglée, on ne démobilise plus.

JACQUES. — Ça ne prouve rien.

RENÉ. — Ça prouve qu'on se tient sur ses gardes, et toi plus que les autres, Jacques, tu ferais bien de faire attention à ce qui se passe autour de toi.

JACQUES. — A cause?

RENÉ. — A cause que je compte bien que tu viendras nous rejoindre.

JACQUES. — Mais, certainement. Laisse-moi regarder si tu peux descendre.

RENÉ. — Je suis bien content, en tous cas, d'être venu vous embrasser avant, voilà.

M^me^ HONNECK, l'embrassant. — Et puis, on fera son devoir, pas?

RENÉ, bravement. — Tu parles!... (Se reprenant.) Pardon, bonne maman!...

SUZIE. — Mais je ne veux pas qu'il y ait la guerre, moi!

RENÉ. — Eh bien!... veux-tu que je te dise, Suzie!... Moi non plus!...

JACQUES, à la fenêtre. — Le commissaire et le chien du commissaire!...

M^me^ HONNECK et SUZIE. — Mon Dieu!...

RENÉ. — Viennent-ils de ce côté?

René.

JACQUES. — Oui, Karl est avec eux. Le commissaire va entrer par la cuisine et Karl par le bureau, et ils ont un homme dans la rue.

RENÉ. — Faut pas qu'il me trouve... ou je suis fichu!

JEANNE, faisant entrer René dans la chambre du premier plan à gauche. La porte reste entr'ouverte. — Entrez ici. On va bien voir!

SUZIE, affolée. — Mon pauvre René!... Qu'est-ce que tu as fait?

RENÉ. — N'aie pas peur, Suzie, ils ne m'auront pas encore.

JEANNE. — Au besoin, vous sautez par la fenêtre et gagnez la campagne.

JACQUES. — Moi, je t'attends dans le jardin, mais, pour sauter, attends un signal.

RENÉ. — Quel signal?

JACQUES. — Je crierai le marchand d'habits. (Il donne à demi-voix le cri du marchand d'habits en patois alsacien: *Han'er olti Lump!*) puis je t'aiderai à escalader le mur.

JEANNE. — Quand ils ne trouveront personne au rez-de-chaussée, ils monteront, et tu l'aideras à sauter.

JACQUES, qui écoute du côté de la porte du second plan à droite. — Ils montent.

Jeanne referme la porte du premier plan à gauche sur René.

Scène XVIII

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — Ah! Mademoiselle Suzie!... Le commissaire est en bas qui fouille partout!... Il cherche votre fiancé, mademoiselle Suzie. Je lui ai dit qu'on ne l'avait pas vu... Il est comme enragé!... C'est le Karl qui l'a dénoncé. Il a dit qu'il l'avait vu entrer en bas, en sortant d'ici...

JACQUES. — Le bandit! (A François.) Tu vas courir aux trois chemins.

FRANÇOIS. — J' vais aux trois chemins...

JACQUES. — Il y a là l'auto avec les amis qui l'ont amené. Tu leur diras qu'on aille l'attendre au chemin vert, va!... (Suivant François.) Où sont les Schwartz?

FRANÇOIS. — Avec le commissaire. Ils jurent qu'il n'y a personne.

SUZIE. — Parce qu'ils le croient... sans quoi, ils le dénonceraient. (A François.) Ne leur dis rien!

FRANÇOIS. — Vous pensez!... (Et, se retournant.) Attention, les voilà!

JACQUES, le poussant. — Va donc!...

Ils sortent.

Scène XIX

JEANNE, Mme HONNECK, SUZIE, JACQUES, un instant dans la coulisse, puis SCHWARTZ, MARGUERITE, ELSA.

LA VOIX DE JACQUES. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?...

LA VOIX DE SCHWARTZ. — Je vous le demande!... Pour qui nous prend-il!...

SCHWARTZ, entrant furieux par la porte du second plan à droite, suivi de Marguerite et d'Elsa. A Marguerite. — Ta mère est bien bonne de le suivre dans sa perquisition... Moi, je ne le connais plus... Je ne lui adresserai plus la parole jusqu'au dernier jour!... Il nous accuse de cacher un espion français chez nous!... chez ma fille! (Allant à Jeanne.) François vous a dit, n'est-ce pas?... C'est abominable!...

JEANNE. — Oui. Calmez-vous. Nous ne l'avons pas vu!...

SCHWARTZ, les regardant tous et particulièrement Suzie. — C'est bien sûr, n'est-ce pas? Vous ne voudriez pas nous faire avoir des ennuis?

MARGUERITE. — Karl dit qu'il s'est glissé en bas.

SCHWARTZ. — Et il l'a fu avec ses teux yeux!... Moi, je dis qu'il n'est pas venu en bas! J'y étais en bas! Et j'ai teux yeux aussi! et ici il n'y a pas tant d'endroits où se cacher... (Il regarde encore la figure effarée de Suzie et de Mme Honneck.) Pourquoi êtes-vous si pâles... si troublées?... Je parie qu'il est ici!...

JEANNE. — Est-ce que vous n'êtes pas troublé, vous!... quand on vous traite comme des malfaiteurs...

SCHWARTZ, après les avoir regardées encore. — Il est ici!

JEANNE. — Je vous jure que non!...

SCHWARTZ, se dirigeant du côté de la porte du premier plan à droite. — Vous ne l'auriez pas caché dans la chambre de ma fille?

JEANNE, fermant à clef vivement la porte de la chambre de Marguerite, au premier plan à droite. — Si!... (Elle se retourne sur M. Schwartz.) Mais vous n'allez pas le dénoncer, n'est-ce pas?

SCHWARTZ. — Vous avez fait ça!...

MARGUERITE. — Vous vous êtes permis...

ELSA, retenant Marguerite. — Oh! Gretchen! Gretchen!

SUZIE, se joignant à Elsa. — Ma petite Gretchen!... Monsieur Schwartz!

Mme HONNECK, à Schwartz. — Vous n'allez pas être assez lâche pour le livrer!... Vous n'avez qu'à vous taire!... à ne pas dire qu'il est ici!... Il aura le temps de se sauver... et vous ne serez pas compromis!...

SCHWARTZ. — Mais ça n'est pas légal!... Ça n'est pas légal!... Nous ne pouvons pas faire une chose pareille.

ELSA. — Laisse-moi te dire, papa!...

SCHWARTZ. — Non! ça n'est pas légal!...

SUZIE. — Mais vous n'êtes pas obligés de savoir!

Mme HONNECK. — Vous ne savez rien, ne dites rien.

SCHWARTZ. — Ça n'est pas légal!...

Scène XX

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, KARL, UN AGENT, Mme SCHWARTZ, puis JACQUES, puis FRANÇOIS, puis HONNECK

Mme SCHWARTZ. — Eh bien, monsieur le commissaire, je vous l'avais bien dit.

Ils arrivent par la porte du second plan à droite.

LE COMMISSAIRE. — Toutes les portes sont gardées. Il n'a pas pu s'échapper. Nous sommes sûrs qu'il n'est pas en bas.

KARL. — Il est ici.

LE COMMISSAIRE, les regardant tous. — Vous ne voulez pas nous dire où il est?...

Schwartz, affolé, va pour parler, mais Jeanne lui coupe la parole.

JEANNE. — Eh! monsieur le commissaire, nous ne l'avons pas vu!... Monsieur... (Elle désigne Karl.) s'est certainement trompé...

KARL. — Et moi, je vous dis que je l'ai vu! Il est ici!... et il ne sera pas dit que l'on cache, dans ma famille, un espion français!

Il va jeter un coup d'œil à la porte de la salle à manger.

LE COMMISSAIRE, se dirigeant vers la porte du premier plan à gauche, par où vient de sortir René. — Nous saurons bien le trouver... et tant pis pour ceux qui se seront faits ses complices!...

SCHWARTZ. — Arrêtez, monsieur le commissaire. (Montrant la porte du premier plan à droite.) Ils l'ont enfermé là!...

MARGUERITE. — Dans ma chambre!... et c'est madame qui a la clef!

Elle montre Jeanne. Le commissaire et l'agent ont couru à la porte du premier plan à droite.

LE COMMISSAIRE, se retourne vers Jeanne. — La clef de cette porte, madame!

JEANNE, voulant gagner du temps. — Vous allez me

dire ce que vous allez faire à ce malheureux garçon.

LE COMMISSAIRE. — Cela regarde l'autorité militaire... l'état de siège vient d'être prononcé!...

JEANNE. — L'état de siège!...

LE COMMISSAIRE. — Oui, dans toute l'Alsace-Lorraine.

KARL. — Madame, je vous en prie, donnez cette clef à monsieur le commissaire... Si vous ne voulez pas qu'on vous la prenne de force!...

L'agent fait un pas vers Jeanne qui recule. A ce moment, on entend le cri du marchands d'habits: *Hanss olti Lump!... olti Lump!* en coulisse à gauche.

JEANNE, tendant la clef à l'agent. — C'est inutile... la voilà!... (L'agent ouvre la porte précipitamment, le commissaire et Karl entrent derrière lui dans la chambre de Marguerite. On les entend qui se jettent des interjections rauques, en allemand, qui bousculent les meubles. A Marguerite.) Il n'est pas poli, votre cousin, ma petite Gretchen!... Il entre dans votre chambre sans votre permission.

LE COMMISSAIRE, rentrant. — Mais il n'y a personne ici!

KARL, rentrant. — On s'est moqué de nous!...

SCHWARTZ. — Il se sera sauvé par la salle de bains et le boudoir!

KARL. — Impossible, le verrou est poussé à l'intérieur de la chambre.

L'AGENT, accourant de la chambre. — *Im Garten!*

LE COMMISSAIRE. — Vous me le paierez!

KARL. — Ah! il aura sauté par la fenêtre de cette chambre!

Il montre la chambre de gauche et tous trois y courent. Presque immédiatement on entend un coup de feu. Cris d'effroi en scène. Les trois hommes rentrent : le commissaire a encore à la main un revolver fumant.

JEANNE. — Comment! vous avez tiré!

KARL. — Regardez la tête qu'ils font. Vous voyez bien que ce sont eux qui ont favorisé sa fuite.

LE COMMISSAIRE. — Il n'y a pas de doute.

Le commissaire et l'agent se sauvent en courant par le fond à gauche. A ce moment apparaît Jacques par la salle à manger.

SUZIE, courant à Jacques. — Et René?

JACQUES. — Il est loin!

Rentrée tumultueuse du commissaire et de Karl qui traînent brutalement François et le jettent presque par terre.

LE COMMISSAIRE, à François. — Tu sais par où il est parti. Tu vas nous le dire!

KARL. — Nous sommes en état de siège. Ton silence peut te coûter cher.

LE COMMISSAIRE, menaçant. — Tu ne veux pas parler!

KARL, secouant François. — Tu vas nous le dire!

FRANÇOIS. — M....! (*) (Mouvement terrible de Karl.)

JEANNE. — Vous n'allez pas le tuer parce qu'il vous a parlé français!

Pendant ce temps, des chants commencent à gronder dans la rue, bruit de tambours.

KARL. — Chut! Ecoutez le *Deutschland über alles!*

MARGUERITE. — C'est notre *Marseillaise;* à nous!

Tous les Allemands courent, enthousiastes, à la véranda. Arrive Honneck, très effaré.

TOUS. — Qu'est-ce qui se passe?

HONNECK. — C'est officiel. L'Allemagne exige des excuses!

KARL. — La France en fera!

JEANNE. — Ça, jamais!

KARL. — Alors, on se battra, vous entendez, monsieur le uhlan Jacques Orbey!

JACQUES, furieux, se précipitant sur l'officier, mais retenu par les siens. — Je vous défends de m'appeler comme ça. Vous n'êtes pas mon chef. Vous venez de vous conduire ici comme un mouchard! (Karl veut se précipiter sur Jacques, Marguerite s'interpose.)

MARGUERITE. — Karl!

JACQUES. — Eh bien, oui, on se battra!

MARGUERITE, à Jacques. — Qu'est-ce que tu dis?

JEANNE. — S'il y a la guerre, tu sais ce qui te reste à faire?

JACQUES. — Oui, maman. (Au dehors le *Deutschland über alles* éclate: roulement de tambours.)

(*) Prononcez: Mêrth.

RIDEAU

Le Commissaire. François. Karl.
Karl : « *Tu vas nous le dire!* »

ACTE III

Le boudoir de Gretchen (art nouveau), couleurs tendres, beaucoup de petits ouvrages de dame et de photographies. Au fond, une grande fenêtre cintrée donnant sur la rue. Un lourd rideau glisse sur une tringle devant cette fenêtre. A gauche, au premier plan, porte donnant sur le cabinet de toilette de Gretchen et conduisant à sa chambre. Toujours à gauche, au fond, porte de service. A droite, au premier plan, porte. Toujours à droite, au second plan. Coiffeuse. Au premier plan, à gauche, une chaise longue. Dans le fond, à droite, une malle ouverte, à moitié pleine. Un des compartiments de la malle sur une chaise. Quand le rideau se lève, il fait nuit.

Scène première

MARIETTE, FRANÇOIS et MICHEL

Au lever du rideau, entrent François et Michel.

MARIETTE, fait de la lumière, puis se retournant. — Hein, François, cette fois, ça y est!

FRANÇOIS, à Mariette. — Va me chercher M. Jacques.

MARIETTE. — C'est-il vrai qu'on va se battre?

FRANÇOIS. — Je ne te demande pas l'heure qu'il est... Va me chercher M. Jacques.

MARIETTE. — Il faut que j'aille prévenir M. Karl!

MICHEL. — Qu'est-ce que M. Karl a à faire là dedans?

MARIETTE. — C'est madame qui m'a donné la consigne... « S'il arrive quelque chose, s'il vient quelqu'un, va trouver M. Karl! »

FRANÇOIS. — Il est donc concierge, à c't'heure?

MICHEL, inquiet. — Il ne quitte donc plus d'ici, celui-là!

MARIETTE. — Il est dans le fumoir, avec des officiers de son régiment. Vous avez dû les entendre, en passant sous la véranda... Ils font assez de bruit!...

MICHEL, montrant la malle. — Papa...

FRANÇOIS. — Mariette, qu'est-ce que c'est que cette malle-là?

MARIETTE. — C'est la malle de M. Jacques et de madame. Ils doivent partir au matin.

Mouvement de François et de Michel.

FRANÇOIS. — Tous les deux?...

MARIETTE. — Mais oui!...

MICHEL, se retournant vers François. — Eh bien, il était temps!...

FRANÇOIS, à Mariette. — Ça n'est pas possible!... Va me chercher M. Jacques... Mariette, il le faut!...

MARIETTE. — Vous allez me faire attraper!...

FRANÇOIS. — C'est de la part de sa mère...

MICHEL. — Une commission pressée!...

FRANÇOIS. — Va donc!...

Mariette sort.

Scène II

FRANÇOIS, MICHEL

MICHEL, regardant la malle. — C'est-il possible qu'il allait s'en aller comme ça?

FRANÇOIS. — Je ne peux pas le croire...

MICHEL. — Ni moi non plus!...

FRANÇOIS. — Tout de même il aurait pu venir, ce soir, voir sa mère!... Il savait bien qu'elle l'attendait... qu'elle est là-bas à se ronger les poings...

MICHEL, montrant la chambre de Marguerite. — C'est elle qui l'a empêché, tu penses!...

FRANÇOIS. — Au fond, ma garçon, cette malle-là, ça ne prouve rien!

MICHEL. — Rien du tout... la malle et la femme peuvent partir d'un côté et lui de l'autre, pas?...

FRANÇOIS. — Espérons-le!

MICHEL. — En attendant, ce qu'elle le surveille, sa femme!

FRANÇOIS. — Et le Karl qu'elle a mis en bas comme un chien de garde! (Au bruit d'un moteur.) Qu'est-ce que c'est que ça?

MICHEL. — Ah! bon! c'est le Zeppelin de Baden-Oos qui passe sur la ville...

FRANÇOIS. — Depuis deux nuits il rôde au-dessus des Vosges comme une mauvaise bête...

MICHEL. — Ah!... papa, cette fois, je crois bien que ça y est!

FRANÇOIS, s'impatientant. — A la fin! est-ce qu'il va venir? Est-ce qu'il va falloir que j'aille le chercher moi-même!...

Arrivée de Jacques qui achève de mettre son veston.

Scène III

FRANÇOIS, MICHEL, JACQUES

JACQUES. — Qu'est-ce qu'il y a, François?

FRANÇOIS. — Vous me le demandez! Il y a que votre mère vous a attendu toute la soirée...

JACQUES. — Mais j'irai la voir demain matin!...

FRANÇOIS. — Il y a qu'elle vous envoie Michel pour aller où que vous savez bien!... Allons, allons, monsieur Jacques... il ne s'agit pas de savoir ce que vous allez faire demain matin, mais tout de suite!...

MICHEL. — Oui, monsieur Jacques, tout de suite...

JACQUES. — Mais on n'est encore sûr de rien!...

FRANÇOIS. — Allons donc! vous êtes le seul à la croire!...

MICHEL. — Les affiches de grande mobilisation viennent d'être posées partout!

JACQUES. — La mobilisation!... Ça n'est pas la première fois qu'on mobilise!...

FRANÇOIS. — Ecoutez!... Je viens de voir des amis qui reviennent de Colmar... on ne peut plus entrer dans la gare tant il y a de troupes! et les wagons ne cessent pas de défiler, transportant des canons énormes, des obusiers, toute une artillerie de siège...

MICHEL. — On dit même que c'est commencé du côté du Luxembourg!

JACQUES. — Des racontars!...

MICHEL. — Enfin, tout le monde y croit.

FRANÇOIS. — Tout le monde s'en va...

MICHEL. — Hans est déjà parti de cet après-midi !...

JACQUES. — Hans est un fou !

MICHEL. — Et le petit Frédérich... et tous ! Il y en a déjà des tas qui ont pris la forêt...

FRANÇOIS. — Ah ! monsieur Jacques, ne cherchez pas, vous seriez tout seul à rester.

MICHEL. — Ah ! monsieur Jacques, nous n'avons plus une minute à perdre...

FRANÇOIS. — Ecoutez... (C'est un régiment qui passe.) Encore un régiment qui arrive, ça n'arrête pas !... Et les officiers, en bas, les entendez-vous ? (Michel remonte et montre le poing.) Ils ne chanteraient pas comme ça s'ils n'avaient pas reçu la bonne nouvelle, comme ils disent...

JACQUES. — Mais nous avons déjà vu ça...

FRANÇOIS. — Jamais comme ça !... jamais !...

MICHEL. — Jamais !

JACQUES. — Qu'est-ce qu'elle dit, ma mère ?

FRANÇOIS. — Je vous répète qu'elle vous a attendu toute la nuit !... Et, maintenant, elle m'attend, moi, pour que je lui apprenne que vous êtes parti avec Michel !... Allons, monsieur Jacques... ça n'est pas possible que vous hésitiez plus longtemps.

MICHEL. — Voyons, monsieur Jacques, vous êtes toujours des nôtres, n'est-ce pas ?

JACQUES. — Tu penses, Michel !...

FRANÇOIS. — Alors, vous venez ?

JACQUES. — Va dire à ma mère que je vais aller la voir...

Scène IV

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE, entrant sur la dernière phrase. — Et qu'est-ce qu'elle veut, ta mère ?

JACQUES, embarrassé. — C'est Michel qui vient m'avertir qu'on a posé les affiches de mobilisation...

MARGUERITE. — Mais, nous le savons, puisque nous partons demain matin... Et alors, ta mère ?

JACQUES. — Eh bien, maman viendrait me voir avant mon départ...

MARGUERITE. — C'est tout naturel... et notre intention était bien de passer chez ton oncle demain matin.

FRANÇOIS. — Ah ! madame, c'est qu'elle voudrait le voir tout de suite.

MARGUERITE. — Pourquoi n'est-elle pas venue elle-même ?...

FRANÇOIS. — Elle fait ses bagages... Elle aussi va partir... Tout le monde s'en va ; elle aurait bien voulu dire adieu à son petit, n'est-ce pas ?...

MARGUERITE. — Elle part cette nuit ?

FRANÇOIS. — Avec toute la famille... M. Honneck a décidé de partir cette nuit même... On ne sait pas ce qui peut arriver demain, n'est-ce pas ?... Alors, Mme Jeanne, elle voudrait bien voir son petit...

JACQUES. — Et où vont-ils ?...

FRANÇOIS. — Là où ils trouveront des routes pour passer !...

MICHEL. — Il faut se dépêcher, monsieur Jacques !

MARGUERITE, brusquement hostile. — Se dépêcher, pourquoi ?

MICHEL. — Eh bien, pour...

MARGUERITE. — Pourquoi ?... mais dites-le donc ?... Est-ce que vous croyez que je ne le devine pas ? que je ne le sais pas ? qu'on ne lit pas sur vos visages ce que vous êtes venus faire ici ?... Se dépêcher pour fuir, n'est-ce pas ?... pour déserter ?... Vous êtes venus chercher Jacques...

JACQUES. — Marguerite, je t'assure...

MARGUERITE. — Ah ! toi, ne me mens pas !... et reste ici, c'est tout ce que je te demande... Quant à vous, si vous ne quittez pas ma maison sur-le-champ...

JACQUES. — Ah ! je t'en prie, Marguerite, je te défends de parler ainsi à un vieux serviteur de ma mère.

MARGUERITE, continuant. — Si vous ne quittez pas ma maison sur-le-champ et si je vous vois seulement rôder autour de chez nous, (Désignant Michel.) je vous ferai arrêter par M. Karl comme déserteur !...

FRANÇOIS. — Nous nous en allons !... Oh ! madame ! nous nous en allons !... Et nous espérons bien qu'il y a quelqu'un ici qui nous rejoindra... (Silence.) à moins qu'il ne préfère se faire casser la tête pour les schwob !... Moi, je m'en fous ! Viens, mon garçon !...

Il entraine Michel.

JACQUES. — François, tu diras à maman que je vais aller la voir tout de suite.

FRANÇOIS. — Je vas lui dire !

Ils sortent.

Scène V

JACQUES, MARGUERITE

MARGUERITE. — Alors, tu vas aller voir ta mère ?

JACQUES. — Mais il est impossible que je n'y aille pas, alors qu'elle s'apprête elle-même à partir !... Dans un moment pareil, ce serait la dernière des lâchetés !...

MARGUERITE. — Vas-y donc et pars avec elle, ta malle est faite !...

JACQUES. — Marguerite !...

MARGUERITE. — Oh ! mon petit, il ne s'agit plus de tergiverser !... Ta mère ou moi !...

JACQUES. — Mais c'est de la folie !... Je puis tout de même bien aller voir ma mère sans te perdre !...

MARGUERITE. — Tu sais bien ce qu'elle veut de toi !...

JACQUES. — Mais, justement !... Laisse-moi aller la raisonner... lui dire que tout n'est pas encore perdu !... et qu'on a vu, après tout, bien des mobilisations comme celle-là !

MARGUERITE. — Eh bien, moi, je vais te dire une chose. Les officiers ont reçu des ordres secrets qui ne laissent aucun doute.

JACQUES. — Comment peux-tu savoir ?...

MARGUERITE. — Je le sais par Karl et je ne te le cache pas pour que tu saches ce qui te reste à faire.

JACQUES. — Ce qui me reste à faire !... Tu me rends fou !...

MARGUERITE. — Non ! Je te laisse ta liberté !

JACQUES. — Tu sais bien que ça n'est pas vrai ! Tu sais bien que tu fais de moi ce que tu veux !... Si tu me laissais ma liberté, tu m'aurais laissé partir avec les autres... ceux qui sont venus tout à l'heure...

MARGUERITE, allant à lui. — Qu'est-ce que tu dis ?

JACQUES. — Ah ! je dis... je dis que tu devrais comprendre que j'ai honte de les voir partir tous, pendant que je reste ici...

MARGUERITE. — Mais qu'est-ce qui t'empêche de faire comme eux?

JACQUES. — Toi! Tu le sais bien!

MARGUERITE. — Il est certain que, si tu désertes, tout est fini entre nous!

JACQUES. — Tu vois!

MARGUERITE. — Du reste, tu m'avais promis, tout à l'heure, de ne plus revenir là-dessus!...

JACQUES. — Oui, mais maintenant que je les ai vus... et que j'ai entendu leur appel, songe, Marguerite, que ce sont tous les miens qui s'en vont... tous mes camarades... tous ceux de mon sang, de ma race!... qui m'attendent... qui m'appellent... mon pays...

MARGUERITE. — Encore des idées de ta mère. J'ai connu un temps, pas très éloigné, où tu ne partageais pas absolument ces idées-là...

JACQUES. — En ce temps-là, il n'y avait pas tant de bruits de guerre dans la rue et mon vieil oncle, le père Honneck, ne pensait pas à reprendre son fusil... car il va le reprendre, Marguerite... il va le reprendre... Tandis que moi...

MARGUERITE, l'attirant à elle. — Quoi, toi? Voyons! Voyons! On ne vous demande pourtant pas l'impossible!... On ne vous envoie pas vous battre contre vos Français!...

JACQUES. — Ah! ça non! par exemple!... Il ne manquerait plus que ça.

MARGUERITE. — Eh bien, alors?... On vous envoie en Pologne où vous n'aurez qu'à faire l'exercice!...

JACQUES. — Oh! bien entendu... sans quoi...

MARGUERITE. — Sans quoi, tu serais déjà parti, hein? (Se rapprochant, câline.) Voyons, Jacques, nous n'allons pas recommencer! Puisqu'on ne te demande rien... absolument rien, crois-tu que tu agirais honnêtement vis-à-vis de moi que tu as aimée, épousée, si tu désertais?... Qu'est-ce que je deviendrai, moi, y as-tu songé?... Réponds-moi!

JACQUES. — Ah! c'est atroce!...

MARGUERITE. — Et tu dis que tu m'aimes!

JACQUES, dans ses bras. — Tu sais bien que je t'aime...

Un silence.

MARGUERITE, même jeu. — Alors, viens, mon chéri, si tu m'aimes: voilà ce que tu vas faire... Tu vas courir au garage de papa. Papa est en bas. Il t'accompagnera, tu prendras l'auto qui te conduira à Strasbourg où j'irai te rejoindre.

JACQUES. — Tu veux que je parte. Tout de suite?

MARGUERITE. — Oui, c'est plus prudent. Ta mère, ne te voyant pas venir, va certainement arriver... Il ne faut pas qu'elle te trouve ici!...

JACQUES. — Qu'est-ce qu'elle va penser?

MARGUERITE. — Et, si elle te voit, qu'est-ce qu'elle va te demander?... Allons, Jacques, il faut être raisonnable.

JACQUES, dans ses bras. — Raisonnable!... Tu sais bien que j'oublie tout quand je suis dans tes bras, quand je te respire... quand tu es à moi... quand on s'aime!...

MARGUERITE, même jeu. — Je t'accompagnerai partout?... là-bas, tout là-bas... en Pologne!... partout où tu iras, partout où l'on t'enverra... c'est entendu?

JACQUES. — Oui...

MARGUERITE. — Alors, je t'en supplie, va-t'en tout de suite... ta mère peut arriver...

JACQUES. — Oui... Tu viendras avec moi partout?...

MARGUERITE. — Partout. (Jacques s'en va. Marguerite va à la porte de la chambre. Elle lui fait signe.) Va!

JACQUES, dans sa chambre. — Oui, je me sauve... Tout cela est épouvantable.

MARGUERITE. — Tout cela ne serait pas arrivé si tu avais voulu partir quelques heures plus tôt!

LA VOIX DE JACQUES, dans la chambre. — Qu'est-ce que j'ai fait de mon sac? Je ne sais plus ce que je fais, moi!...

MARGUERITE, prenant les objets près de la malle et les portant dans la chambre. — Tiens, mon chéri, voici ton sac et ta couverture de voyage, je ne veux pas que tu attrapes froid.

Scène VI

MARGUERITE, MARIETTE un instant, JEANNE, puis, à la fin, JACQUES

MARIETTE, à la porte du premier plan à droite. — Madame, c'est Mme Jeanne. Elle fait le tour par ici, à cause que les officiers sont en bas. Elle demande à parler à M. Jacques.

MARGUERITE, rouvrant la porte du cabinet de toilette. — Eh bien, faites-la entrer. Jacques, ta mère! Mets un paletot et file. (Elle regarde un instant à la porte sans rien dire, sans faire un signe, puis la referme. Jeanne entre.) Bonsoir, madame... François nous a appris votre départ précipité. Croyez-vous donc que la situation soit si grave?

JEANNE, montrant la malle. — Mais, vous aussi, vous préparez vos bagages...

MARGUERITE. — Oui, nous nous tenions prêts à tout événement...

JEANNE. — Je voudrais voir Jacques...

MARGUERITE. — Il s'habille... Nous ne vous attendions pas; François et Michel sont venus nous surprendre.

JEANNE, inquiète. — François m'a dit que vous deviez partir à la première heure, ce matin... Comment Jacques n'est-il pas venu me voir, ce soir?

MARGUERITE. — Mais, rien, je vous assure, n'était encore décidé... C'est François qui nous a appris que les autorités militaires venaient de faire poser les affiches...

JEANNE, dissimulatrice. — Eh bien, il faut qu'il aille rejoindre son régiment, n'est-ce pas?...

MARGUERITE. — Evidemment, mais il ne croit pas que tout soit désespéré.

JEANNE. — Où est-il? Je voudrais le voir tout de suite...

MARGUERITE. — Il est dans sa chambre...

JEANNE. — Eh bien! Appelez-le... dites-lui que je suis là...

MARGUERITE, se levant et allant à la porte. — Oh! il le sait...

JEANNE. — Ça ne fait rien, je vous en prie...

MARGUERITE, appelant. — Jacques!... Jacques!... Ta mère... ta mère est là!... Il ne répond pas?

JEANNE, comme poussée par un pressentiment. — Hein?

MARGUERITE, après avoir ouvert la porte et annonçant son absence, revenant. — Ça, par exemple, c'est extraordinaire!...

JEANNE. — Quoi?

MARGUERITE. — Il est parti!

JEANNE. — Comment?... parti?...

MARGUERITE. — Certainement, il est parti par la véranda pendant que vous arriviez par ici... Tenez! je parie qu'il est allé chez vous?

JEANNE. — Ça n'est pas possible!... (Appelant.) Jacques!... (Revenant en disant:) Ça n'est pas possible, puisque vous venez de me dire qu'il savait que j'étais ici!... Ah! vous me mentez!... Vous me mentez!...

MARGUERITE. — Je vous assure...

JEANNE, qui est entrée une seconde dans la chambre de Jacques. — Lâches!... Lâches que vous êtes tous les deux!... Dites-moi donc la vérité!... Il ne voulait pas... me voir... mais dites-le donc!... Que craignez-vous? Oh! je ne me faisais pas d'illusions, allez!... Vous me l'avez bien pris!... Je prévoyais qu'il se défendrait mal contre vous... et qu'au dernier moment il m'échapperait!... mais je ne pouvais tout de même pas penser que vous l'auriez rendu assez lâche, pour qu'il tente de me fuir comme un voleur!... Où est-il?... car vous allez me dire où il est!... Vous pensez bien que ce n'est pas fini comme ça!... Où est-il?...

MARGUERITE. — Mais je vous assure que je n'en sais rien!...

JEANNE. — Allons donc... C'est vous qui avez tout fait!... qui l'avez empêché de venir chez moi!... qui me l'avez caché!... Mais dites-le donc!... dites-le donc!... Vous avez peine à contenir votre joie méchante!...

MARGUERITE. — Et vous? vous ne prenez même plus la peine de dissimuler ce que vous veniez faire ici!... Eh bien, il est trop tard!... Jacques m'appartient à moi seule! Oui, oui, je suis contente!... Pourquoi ne le serais-je pas? Vous êtes admirable! Vous ne pensez qu'à vous!... Mais moi, alors, je ne compte pas? J'aurais épousé votre fils pour qu'au premier bruit d'un conflit il me laisse à ma honte, passe de l'autre côté, et me quitte comme une fille qui a cessé de le distraire!

JEANNE. — Qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque vous ne l'aimez pas?

MARGUERITE, haussant les épaules. — Je l'aime mieux que vous! Vous vouliez le perdre et c'est moi qui le sauve!... Jacques a fait son devoir!

JEANNE. — Vis-à-vis de qui?

MARGUERITE. — Vis-à-vis de moi... et de son pays!

JEANNE. — Dites du vôtre!... Ce n'est pas le sien!

MARGUERITE. — On n'a pas deux pays: un pour la paix! et un pour la guerre!

JEANNE. — Il se cache pour qu'on ne le voie pas accomplir ce devoir-là... ah! vous êtes braves tous les deux!...

MARGUERITE. — Mais enfin! qu'espériez-vous?

JEANNE. — Vous n'avez été forte que parce que je n'étais pas là! Et vous avez bien fait, pour vous, de me le cacher, de le pousser dans la nuit, par une porte, pendant que je rentrais par l'autre, car si nous nous étions rencontrés...

MARGUERITE. — Qu'est-ce que vous auriez fait?

JEANNE. — Je vous jure bien que j'aurais eu la force de vous l'arracher!...

MARGUERITE. — Allons donc! Il m'aime trop!

JEANNE. — Non!... Non!... Non!... Il vous désire, mais il ne vous aime pas. Vous ne pouviez pas vous aimer!... Je le lui avais assez dit avant votre mariage, tout ce qui est arrivé depuis!, vos grandes et vos petites querelles, tout ce qui s'est passé ici, n'a jamais ressemblé à de l'amour!

Marguerite (Mlle Vera Sergine)

MARGUERITE. — Vous trouvez!...

JEANNE. — Ou tout au moins à de la tendresse, le seul amour qui dure. Vos heures d'abandon étaient plus cruelles que vos disputes. Vous vous disiez des choses que vous jugiez de part et d'autre sans importance, et qui allaient vous frapper chacun au plus douloureux du cœur! Vos moindres paroles étaient hostiles et vos âmes, lorsqu'elles n'étaient pas loin d'une de l'autre, ne se rapprochaient que pour se combattre! N'est-ce pas que c'est la vérité!

MARGUERITE. — Et puis après?... Si nous nous aimons comme ça?

JEANNE. — Alors, comment vous haïrez-vous?... Si son amour avait été si grand, si fort, si sûr, Jacques n'aurait pas fui devant moi qui suis non seulement sa mère, en ce moment, mais son remords le plus cuisant, le plus douloureux... le remords de ceux qui manquent au plus haut des devoirs, celui de servir son pays!

MARGUERITE. — C'est ce qu'il va faire!...

JEANNE. — Non! puisqu'il m'a fuie!... son pays, c'est moi... son pays est celui qui nous a légué à nous, Alsaciens, la mission d'être Français avant tout, dans la guerre et dans la paix!... Et s'il s'en allait de l'autre côté, s'il tirait... c'est sur moi qu'il tirerait, sur moi, sa mère!... si cela arrivait, je préférerais me casser la tête contre une pierre que de rentrer en France en disant que mon fils m'a chassée d'ici à coups de fusil!... Allons, dites-moi où est Jacques!...

MARGUERITE. — Là où il est sûr de ne pas vous rencontrer!... où il m'attend, moi!... d'où il reviendra pour rentrer à son foyer qui est ici, pour défendre ses intérêts qui sont ici, comme seront ici ses enfants!

JEANNE. — Ah! ses enfants! Ah! Plaise à Dieu qu'il n'en aie pas!... Quand je pense que c'est moi qui vous dis cela!... Moi, moi, dont tout le rêve avait été de presser un jour sur ma poitrine les enfants de Jacques, et qui vis maintenant dans la terreur d'être grand'mère!... Des enfants!... mais ils ne viendraient au monde que pour que vous vous déchiriez davantage!

MARGUERITE. — Parce que?...

JEANNE. — Parce qu'il y a des affinités qui ne s'accordent jamais, des instincts qui ne se fondent jamais, ni par l'amour, ni par le mariage, ni par les enfants! Parce que vous êtes Allemande et parce qu'il est Français!

MARGUERITE. — Français? Eh bien, vous n'êtes

pas difficile!... Ah! tenez, nous sommes bien faites pour nous comprendre!... Vous êtes patriote!... moi aussi!... Si j'étais allée épouser un Français, de l'autre côté de la frontière... je vous jure que, devant une menace de conflit, moi, je n'aurais pas hésité, j'aurais lâché mon mari!... non pas pour me battre, puisque je ne suis qu'une femme, mais parce que je n'aurais pas pu continuer à le voir! à l'entendre! à le sentir près de moi, joyeux de vos succès, peut-être, et heureux de nos revers, ou malheureux de notre triomphe!... Non, je n'aurais pas pu... je n'aurais pas pu... même si je l'avais aimé!

JEANNE, gémissant désespérément sur son fils. — Ah! Jacques! Jacques!...

MARGUERITE, impitoyable, continue. — Je ne sais pas si j'aime mon mari, comme une maîtresse ou comme une fille, mais voilà comme j'aime mon pays, moi!... Votre fils n'en a pas autant à vous offrir, hein? Et puis, parlez tant que vous voudrez, vous n'empêcherez pas qu'il soit parti!...

JEANNE, égarée. — Parti!... lui!... Il est parti!... Il est parti!...

On entend dans la coulisse :

LA VOIX DE JACQUES. — Maman!

Jeanne pousse un cri de joie sauvage.

JEANNE. — Jacques!... (Elle rit de joie.) Ah! je savais bien, moi, je savais bien qu'il n'était pas parti!...

Jacques entre. Jeanne ne s'aperçoit pas tout de suite qu'il est blessé. Elle le prend avec passion dans ses bras pendant que Marguerite a un moment de rage.

MARGUERITE. — Lâche!

JEANNE. — Ah! Jacques! mon petit Jacques! (S'apercevant tout à coup que son fils est mourant.) Jacques! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?...

JACQUES. — Maman!... Ils criaient: « A mort les Français », alors j'ai crié: « Vive la Fr...! »

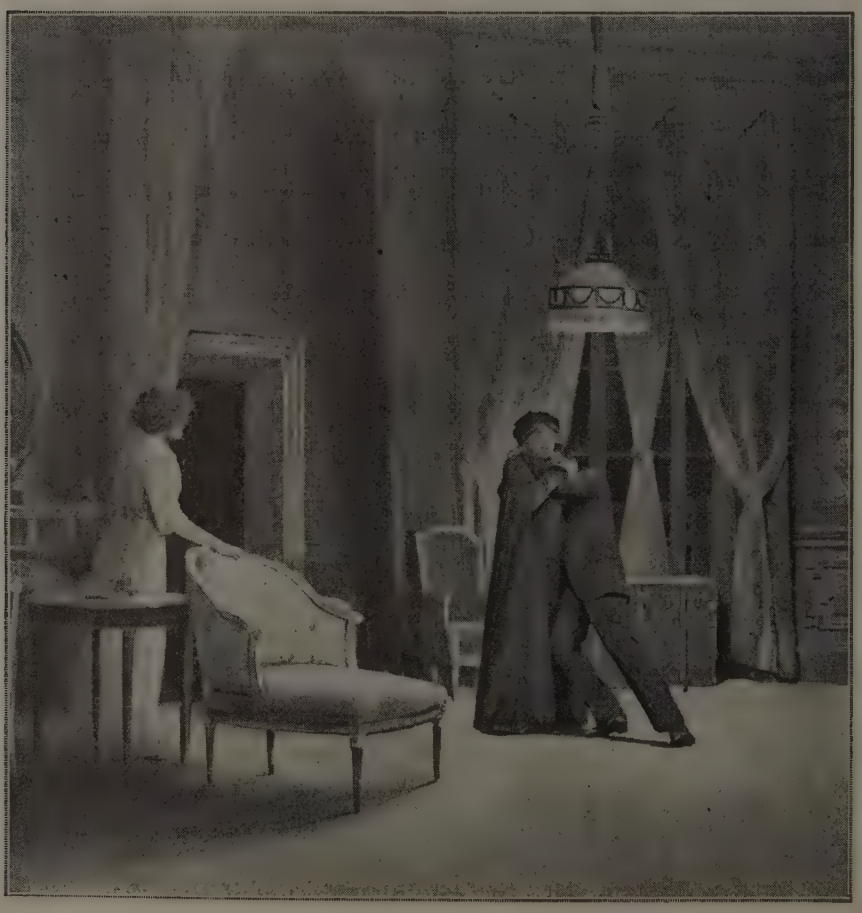
Il meurt! On veut l'approcher, le secourir, mais Jeanne, tenant son fils mort, debout, dans ses bras, les repousse d'un geste farouche.

MARGUERITE. — Jacques!

JEANNE. — Non... pas vous... Il est à moi!... Il est à moi!... Il est à moi, maintenant!...

Et elle le traîne dans ses bras comme pour l'emporter chez elle.

RIDEAU



Marguerite. Jeanne. Jacques.

Jeanne : « *... Il est à moi, maintenant!* »

REVUE DE LA CRITIQUE

« *Alsace* » au théâtre Réjane.

L'éveil de patriotisme auquel nous assistons en France depuis quelque temps va toujours croissant, s'amplifiant, embrasant nos horizons, comme une aurore au début d'une journée qui promet d'être magnifique. Le théâtre, qui est comme le miroir des mœurs du temps, a déjà réfléchi les phases de cette renaissance. Et il semblait bien qu'on avait traduit à la scène toutes les émotions de cette nature. Pourtant, il s'est trouvé des auteurs assez audacieux — et ce sont MM. Gaston Leroux et Lucien Camille — pour aller plus avant encore, et pour aborder le sujet le plus délicat, le plus troublant, le plus périlleux même, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que de nous révéler l'âme douloureuse et opprimée d'une ancienne province française, — toujours française. Ecrire un drame de mœurs alsaciennes, présenter en territoire annexé des gens de notre race dans leurs rapports avec ceux dont ils doivent subir la loi, l'entreprise était singulièrement ardue. On se demandait non sans inquiétude comment une œuvre, dont le titre seul, *Alsace*, crée tout de suite une atmosphère, pourrait être portée à la scène sans froisser les sentiments les plus vivaces et les plus profonds. Le talent des auteurs s'est joué des obstacles ; avec une sincérité et, en quelque sorte, une ferveur qui n'excluent pas du reste une véritable acuité d'observation, ils ont dépeint les luttes intestines d'une famille alsacienne d'aujourd'hui, lié de la façon la plus émouvante le drame domestique au drame social, tracé enfin un tableau réaliste, pittoresque aussi, de la race traditionnelle d'Alsace, farouchement fidèle à son passé et résistant toujours aux objurgations aussi bien qu'aux sourires de l'envahisseur. Il en est résulté une œuvre frémissante de vie, toute vibrante de passion et dont le succès a eu un véritable retentissement.

***

« *Alsace* est avant tout un drame de famille et un conflit de races... » C'est M. Gaston Leroux lui-même qui, dans le *Matin*, commençait ainsi l'article qui lui avait été demandé sur sa pièce avant la première représentation. Un peu plus loin, et après avoir tracé quelques vigoureux croquis alsaciens, il développait encore son idée de pièce dans les lignes suivantes :

« Il faut être allé là-bas pour savoir jusqu'à quel point les provinces annexées ont été rebelles à toute germanisation. Elles résistent comme au premier jour. Elles ne *les* connaissent pas. Elles restent intraitables. Mon collaborateur m'a fait entrer là-bas dans des familles où j'ai trouvé de ces répliques héroïques que l'on n'invente pas et que l'on retrouvera textuelles dans la pièce. Les deux races vivent à côté l'une de l'autre sans se mêler, et quand, par hasard, cédant à une rare fatalité, elles essayent de le faire, il y a conflit : d'où *Alsace*. »

M. Régis Gignoux, dans le *Figaro*, entrant davantage dans le détail de l'intrigue dramatique, le résumait heureusement ainsi :

« En plein pays alsacien, dans la vallée de Munster, c'est l'histoire d'une famille : la mère est une Alsacienne de la génération qui a connu la domination française ; cette mère a un fils, l'annexé, qui a épousé une Allemande. Vous voyez le drame latent et qui éclate, le drame du patriotisme et de l'amour, le fils pris entre sa mère qui représente ses traditions et sa femme qui représente sa vie. Ce sont des faits quotidiens, évidents, qui dégagent les idées, séparent les personnages, provoquent leur rivalité et leur souffrance. Si le dénouement imaginé par les auteurs dramatiques vous émeut, songez que de telles situations se trouvent chaque jour en Alsace et ne sont pas résolues, et ne peuvent avoir de solution. »

Précisément, M. Félix Duquesnel ne cache pas, dans le *Gaulois*, la haute émotion qu'il a éprouvée :

« Le succès a été grand, la salle s'est fort emballée, nous avons même eu, après le dernier acte, au baisser final du rideau, une spectatrice prise d'une attaque de nerfs, ce qui est manière de témoigner l'émotion. La pièce est bien faite, avec un premier acte d'un grand charme touchant, un second acte intéressant, très typique, un troisième rapide et dramatique ; c'est plus qu'il n'en faut.

» Le milieu alsacien est reconstitué avec une fidélité pittoresque et les rôles accessoires bien dessinés, mais un peu de crayon caricatural ; le dessin n'en est que plus facile. On me dit que, de l'autre côté du Rhin, on nous rend la pareille. Je veux croire que ça sera simple comb t de « confettis ». L'optique du théâtre grossit toutes choses. Les auteurs nous affirment qu'ils ont prétendu faire un simple drame de passion, dont l'intérêt se concentre en un conflit familial qui est leur conception maîtresse. Ils ont pris pour son développement un terrain favorable, l'Alsace ; ils ne pouvaient mieux choisir. »

M. de Pawlowski déclare, dans *Comœdia*, que, si le sujet de cet ouvrage est d'une actualité fort brûlante, son développement littéraire est des mieux conduits :

« C'est une étude de mœurs très soigneusement traitée et qui nous décrit, avec une précision de détail véritablement photographique, les mœurs, les gestes, les idées d'une province française et d'un pays étranger. Lorsque Gustave Doré eut à illustrer La Fontaine, et cela quelque temps avant la guerre, il n'hésita pas à représenter, pour la fable de *la Cigale et la Fourmi*, une Alsacienne donnant d'utiles conseils d'économie à l'imprudente cigale du Midi.

» Il est peu de provinces, en effet, qui soient plus laborieuses, plus familiales, plus traditionnelles, que l'Alsace. Il est peu de provinciaux qui soient de relations plus sûres et dont l'amitié ou les haines ressemblent mieux, parfois, à de l'entêtement.

» Les Allemands, en ce sens, n'ont pas eu la main heureuse. Il nous ont pris la province la plus irréductible, la plus rebelle à toute germanisation. De là ces conflits, ces révoltes, aussi vivantes qu'au premier jour, et qui désolent ces braves fonctionnaires allemands qui ne peuvent comprendre que, malgré toutes leurs prévenances, toutes leurs encombrantes amabilités, leurs victimes n'aient pas encore pris le parti d'avoir été volées. Eux, ils ne demandent qu'à oublier le vol, ce qui est fort gentil de leur part. Ils ne peuvent discerner très sincèrement pourquoi les Alsaciens ne sont pas ravis de faire partie de la plus grande nation du monde, les atlas scolaires allemands en font foi du reste, puisqu'ils n'hésitent pas à englober la plupart des pays de l'Europe sous le nom de contrées d'influence allemande.

» Ce conflit entre braves voleurs qui ne comprennent pas la rancune, et volés qui refusent les présents des Troyens, les auteurs l'ont indiqué d'une façon très pittoresque au cours de leurs trois actes. »

Dans *Femina*, M. Henri Duvernois déclare que, ce qu'il préfère dans *Alsace*, c'est le premier acte, traité avec la gaieté, la sûreté d'observation de Gaston Leroux, qui fit pour notre joie *le Mystère de la Chambre jaune*, *Balaoo*, mais aussi *le Lys* et *la Maison des juges* :

« Un premier acte tout patriarcal, dans une délicieuse atmosphère alsacienne, un premier acte qui nous a rappelé la saveur incomparable de *l'Ami Fritz* et qui est tout éclairé par le jeu fin et malicieux de M. Marcel Simon. »

M. Adolphe Brisson, dans son feuilleton du *Temps*, rend hommage à la bonne intention des auteurs, à la générosité de leur dessein :

« Qu'un écrivain, qu'un poète exalte d'une façon générale la vertu patrio-

tique, et que, continuant l'œuvre de Corneille, il prêche aux hommes l'amour du sol natal, l'énergie combative, la lutte pour l'indépendance et la liberté : rien de plus légitime, de plus louable... »

Mais — pense néanmoins M. Brisson — ce sont sujets de livres plutôt que de théâtre. Certains sentiments doivent être gardés pieusement au fond du cœur. C'est notre jardin secret :

« Les mêmes personnes que la lecture des *Oberlé* et de *Colette Baudoche* a infiniment touchées éprouveraient comme une petite révolte de pudeur à regarder vivre sur les planches les héros et les héroïnes de ces récits... »

L'éminent critique du *Temps* a évidemment oublié, en écrivant cela, que *les Oberlé* ont été justement adaptés au théâtre, par M. Edmond Haraucourt, et joués, il y a sept ans, à la Gaîté par la troupe de Coquelin aîné. Cette pièce, d'abord interdite, il est vrai, à la demande de M. Delcassé, alors ministre des Affaires étrangères, ne tarda pas cependant à être autorisée ; et le public admis enfin à la connaître — exactement le 17 novembre 1905 — l'applaudit fort.

M. Gabriel Trarieux exprime, dans la *Revue*, des sentiments assez analogues à ceux de M. Brisson ; M. Gabriel Trarieux a éprouvé cette petite révolte de pudeur dont parle M. Brisson ; et, à son tour, M. J. Ernest-Charles exprime, dans l'*Opinion*, un sentiment identique.

Mais tel n'est pas l'avis de M. Nozière qui, dans l'*Intransigeant*, trouve bon que ces choses soient exposées au grand jour et que l'on nous montre ainsi la race alsacienne et la race allemande ne pouvant s'unir et se fondre :

« C'est ce qu'explique aussi le caricaturiste Hansi dans son *Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants*. Les jeunes Français devraient connaître ce livre. Il ne faut pas, en effet, accepter la célèbre phrase de Gambetta : — Pensons-y toujours ; n'en parlons jamais.

» Elle avait sa valeur quelques années après la guerre. Il n'était point nécessaire, alors, de rappeler à nos concitoyens les malheurs de la veille et il était inutile — comme il l'est encore — de se lancer dans de vaines déclamations. Aujourd'hui, plus de quarante années se sont écoulées et il devient urgent d'*en parler* ; il ne s'agit point d'exciter les Français contre les Allemands, mais de leur dire : — N'oubliez pas vos frères des provinces annexées ; n'ajoutez point foi aux affirmations de ceux qui les déclarent *germanisés* ; ils sont Français, merveilleusement Français, malgré les efforts des conquérants. »

Et M. François de Nion constate aussi dans l'*Echo de Paris*, que cette belle œuvre est ardente sans fausse sensiblerie, hardie sans inutiles provocations. Après avoir analysé la pièce, loué la grandeur et la simplicité du sujet, M. François de Nion ajoute :

« Gaston Leroux avait déjà fait ses preuves au théâtre et sa *Maison des juges* nous avait montré une singulière maîtrise scénique chez le père de Rouletabille. Il l'a développée encore dans ces trois actes poignants, accueillis d'enthousiasme et servis, d'ailleurs, par une ardente interprétation. »

M. Edmond Sée, dans *Gil Blas*, croit discerner qu'*Alsace* n'est pas une pièce uniquement écrite pour surexciter en nous des sentiments d'amour et de dévouement envers la patrie :

« On chante *la Marseillaise* dès le premier acte ; et au dénouement un jeune homme meurt, va au-devant de la mort, pour son pays. Mais cela : ce chant n'est qu'un épisode, et la mort du jeune homme qu'un aboutissement. Le drame se joue ailleurs, différemment ; intime, familial et, si je risquais le mot : psychologique. Il jette les uns contre les autres une belle-mère, un fils et une bru.

» Je sais bien que la belle-mère est une Alsacienne fervente, le fils un Allemand fidèle aux vieilles coutumes ancestrales, la fille une Teutonne « enracinée » ; je sais tout cela. Et néanmoins je me demande si ces trois êtres n'eussent point fini par se meurtrir et par se déchirer un jour en dehors de toute question de race et de frontière ! »

M. Edmond Sée enregistre le succès considérable remporté par cette pièce à la répétition générale, et il ajoute :

« Les autres spectateurs l'applaudiront bien davantage, et ne résisteront pas à une telle action, tour à tour plaisante, puis haletante à souhait. Je dis : plaisante, car la première partie du second acte présente le plus juste, le plus délicat, le plus délicieusement ironique tableau de mœurs que l'on puisse rêver. Il y a là des traits d'observation vraiment charmants, des mots infiniment pittoresques, quatre ou cinq silhouettes à peine poussées à la charge et que l'on dirait empruntées aux albums du savoureux Hansi ! »

M. Adolphe Aderer observe judicieusement que jusqu'ici presque tous nos auteurs s'étaient fait, à l'égard de l'Alsace, une règle analogue à ce décret qui défendait à Athènes de parler de l'île de Salamine perdue :

« MM. Gaston Leroux et Lucien Camille ont levé l'interdit. Ils ont excité dans l'auditoire un enthousiasme que n'a pu surpasser celui des Athéniens quand Solon vint lire, sur la place publique, des vers qui leur rendirent le courage et la confiance. Puissions-nous tous nous inspirer de cet exemple ! »

M. Georges Boyer, dans le *Petit Journal*, souligne avec joie ce gros succès :

« On n'eût pas joué *Alsace* il y a quelques mois ; s'y fût-on aventuré, le public n'aurait point vibré comme à présent, et son enthousiasme eût été moins unanime, moins réfléchi. Il y a du nouveau, décidément. »

M. Georges Boyer fait remarquer que ce beau drame n'est point œuvre de bataille et de haine, mais de discussion sérieusement appuyée sur des faits observés, et, qu'en dehors de l'émotion sainement pure, c'est une pièce remarquablement faite :

« Les détails comiques ou touchants sont tous choisis avec un tact qui ne se dément jamais ; pas un instant les auteurs n'ont été jusqu'à l'injure, ils ont exposé, plaidé, conclu avec une imperturbable dignité et par là, méritent leur triomphal succès. »

Dans le *Matin*, M. Guy Launay constate avec satisfaction que le succès a été très chaud et qu'il a même pris la forme d'une ovation après le premier acte, qui est le plus touchant et le meilleur. Il loue les auteurs d'avoir su, par des moyens simples et légitimes, faire vivre pour le public des choses qui sont parmi les plus belles, les plus poignantes que l'on sache :

« ... La fidélité d'un peuple au souvenir, la persistance presque sacrée des sentiments et des espérances. La scène où Jeanne Orbay — Alsacienne expulsée quelques années auparavant — rentre pour la première fois dans la maison natale et retrouve intacts, à une réserve près, tous les objets, tous les êtres, tous les cœurs, cette scène a fait vibrer longuement un point sensible. Et il faut ajouter que, dans toute sa magnifique carrière, Mme Réjane n'a jamais trouvé d'accents plus pathétiques et plus humains. »

***

Le succès personnel de la grande artiste, en tête de sa troupe, a été du reste considérable. Jamais on ne l'a vue plus vraie et plus humaine, plus spontanément humaine, plus constamment vraie que dans ce rôle de l'Alsacienne Jeanne Orbay.

Ajoutons que l'ensemble de l'interprétation est irréprochable avec Mlle Vera Sergine, dans un rôle ingrat dont elle a fait une création excellente, Mmes Miller et Maurel et Mlle Kate Marlitt, qui nous est arrivée de Berlin pour mettre en joie le public dans un personnage épisodique et à peine poussé à la charge. MM. Rollan, chaleureux et fiévreux ; Chautard, raide et plastronnant, avantageux ; Gorby, réjoui ; Bosman, Dalleu, ont fait preuve, chacun dans sa partie, des plus justes et des meilleures qualités. M. Marcel Simon, en particulier, a composé d'une façon vraiment réussie, le vieux domestique ; c'est d'ailleurs lui qui, avec l'expérience et le goût le plus sûrs, a réalisé l'admirable mise en scène, si vivante et si pittoresque.

Gaston Sorrets.

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

UNE VILLA SUISSE

Depuis longtemps déjà, en Suisse, les architectes sont arrivés à établir de très intéressantes constructions. Les monuments publics, les villas, les hôtels, sont très étudiés, bien compris, très modernes. Abandonnant un peu, en ce qui concerne les villas du moins, le genre « chalet suisse » tout en bois, aux parois faites de troncs d'arbres et aux toits couverts de planches, les Suisses ont créé une architecture rurale nouvelle.

Malgré les caractères bien nets qui la distinguent, cette architecture subit les influences des pays voisins. C'est ainsi qu'un cottage à Lausanne, par sa disposition et sa silhouette, rappellera un peu les cottages français ; une maison de campagne à Zurich aura malgré tout une décoration quelque peu germanique ; une villa en Engadine, avec ses toits aplatis et ses ornementations peintes, fera songer aux villas italiennes.

Façade au midi sur le jardin.

Quoi qu'il en soit, la villa suisse est solide, robuste, âpre, pourrait-on dire, bien faite pour résister aux intempéries, originale de lignes et se découpant bien sur les horizons de montagne.

La villa qu'on peut voir ici, œuvre de M. Heinrich Müller, est située aux environs de Zurich. Vaste, elle est d'un grand confort ; aucun coin inutilisé ; l'architecte a su tirer parti de toutes les avancées, de tous les décrochements, de toutes les saillies qui extérieurement forment des terrasses, des bow-windows, des loggias.

Le rez-de-chaussée comprend une grande terrasse dominant le jardin, un hall d'où part l'escalier principal, salon, boudoir, jardin d'hiver, bureau, salle à manger, office, vestiaire, lavabo, escalier de service, etc. Au premier étage, 6 chambres à coucher, 4 salles de bains, cabinet de travail, toilettes, penderies, lingeries, 2 water-closets. Au deuxième étage, sous les combles, 3 chambres à coucher avec une salle de bains et 3 chambres de domestiques.

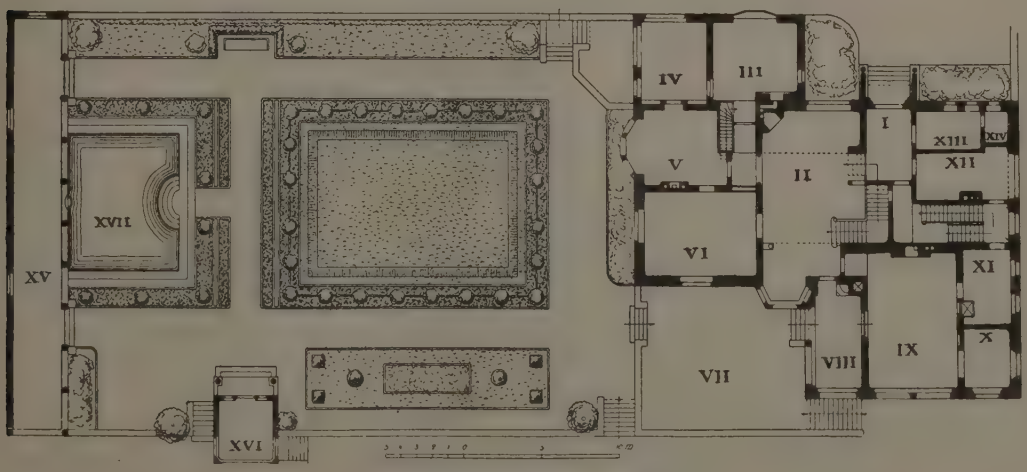
Comme on peut en juger par cette énumération, cette villa comprend de nombreuses pièces ; le plan varie à chaque étage, donnant à toutes les chambres des aspects différents.

Pièce d'eau et galerie-promenoir au fond du jardin.

Le jardin qui fait face à la maison a été traité très architecturalement. Il est bien la suite de l'habitation ; il est « la maison des jours de soleil », comme disent les Japonais. On y trouve un pavillon, une galerie-promenoir, des escaliers, une fontaine, une pièce d'eau, des bancs, des parterres de fleurs, des boulingrins, des terrasses et des pelouses, tout cela admirablement ordonné, bien à l'échelle, simple et harmonieusement disposé.

Cette villa représente d'excellente façon le type de la villa suisse moderne : murs crépis, très blancs ; volets, jardinières, boiseries de couleurs franches, grands toits de tuiles, arêtes nettes ; des fleurs partout.

Rob Mallet-Stevens, *architecte.*



Plan du rez-de-chaussée et du jardin.

I. Entrée. — II. Hall.
III. Fumoir.
IV. Jardin d'hiver.
V. Boudoir.
VI. Salon.
VII. Terrasse.
VIII. Loggia.
IX. Salle à manger.
X. Salle de déjeuner.
XI. Office.
XII. Salle des domestiques.
XIII. Garde-robe.
XIV. Water-closet.
XV. Galerie-promenoir.
XVI. Pavillon.
XVII. Bassin.

Si vous désirez louer une automobile RENAULT ou CHARRON, il faut vous adresser à la Maison BONDIS & Cie qui possède un matériel de luxe et des conducteurs de premier ordre. 45, avenue de la Grande-Armée.

CHEVEUX
embellis, conservés, sauvés
par le
MERVEILLEUX
Pétrole HAHN
EN VENTE dans le Monde entier.
Gros : F. VIBERT, Lyon.

GARDEZ vos VILAINS CHEVEUX GRIS

PLUTOT QUE D'EMPLOYER DES TEINTURES QUI VOUS DONNENT DES NUANCES AUSSI LAIDES QUE VARIÉES !
MAIS SI VOUS DESIREZ RECOUVRER LA COULEUR FRANCHE ET NATURELLE DE VOTRE CHEVELURE EMPLOYEZ LE
RENOVATEUR ROBINET
LIQUIDE SPÉCIAL POUR CHAQUE NUANCE DU BLOND AU NOIR
ABSOLUMENT INOFFENSIF
Dix Médailles et Diplômes d'Honneur
FRANCE Petit Modèle 5f. Grand 8f. Envoi Discret
ROBINET, 17, Rue Croix-des-Petits-Champs PARIS

NORMANDIE. — Château style Renaissance, belle réception, nombreuses chambres de m. et de domest. Confort moderne. Vue magnifique. Communs. Jardin, parc, futaie, étang, rivière, 12 hect. Prix : 175.000 fr. On peut adjoindre domaine de 92 hect. (3801)
RURAL OFFICE, 95, rue Saint-Lazare
Propriétés dans tous les genres, tous les prix, toutes les régions.

LA GÉOGRAPHIE
Bulletin de la Société de Géographie, publié tous les mois par le baron Hulot, secrétaire général de la Société de Géographie, et M. Charles Rabot, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, Secrétaire de la Rédaction.
Paris -- MASSON & Cie -- Éditeurs
ABONNEMENT :
Paris, 24 fr. -- Départements, 26 fr. -- Étranger, 28 fr.

Automobilistes!
OMNIA est la plus belle et pourtant la moins chère de toutes les revues d'automobile. Elle paraît tous les samedis.
Le prix de l'abonnement est de 18f par an en France (à l'Etranger 25 fr.).
Demandez-en un spécimen gratuit à l'Administration d'OMNIA, 34, Rue Pergolèse, PARIS.

L'INTERMÉDIAIRE
17, Rue Monsigny, Paris.
CYCLES - MOTOCYCLES
AUTOMOBILES
APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES
de toutes Marques.
PAYABLES EN 12 ET 15 MOIS
sans aucune majoration.
CATALOGUE FRANCO.

Tout pour le Golf.
Articles de Tennis SLAZENGERS
Catalogue (C) franco.

L'HOMME QUI ASSASSINA

PIÈCE EN QUATRE ACTES

D'après le roman de CLAUDE FARRÈRE

par

PIERRE FRONDAIE

Représentée pour la première fois, le 19 décembre 1912, au Théâtre Antoine (direction Gémier).

M. Pierre Frondaie
Phot. Gerschel.

A M. FIRMIN GÉMIER

Je crois, mon cher ami, qu'il me serait impossible de ne pas vous dédier cette pièce. J'avais pensé d'abord à l'offrir à Claude Farrère qui l'inspira. Mais nous avons trop profité, lui et moi, de votre génie dramatique pour que la pièce ne soit à vous, par droit de conquête.

Après avoir remercié Madeleine Lély, pure, harmonieuse, émouvante comme une princesse de Racine, ee toute votre compagnie parfaite et sans reproche, je vous apporte avec cette pièce tout un tribut d'admiration

PIERRE FRONDAIE

PERSONNAGES

Marquis de Sévigné.....	MM. GÉMIER.	*Lady Falkland*.....	Mmes MADELEINE LÉLY
Archibald Falkland.....	TOULOUT.	*Edith*.....	DERMOZ.
Prince Cernuwitz.....	ESCOFFIER.	*Mme de Servange*...	AËL.
Mehmed pacha.....	CANDÉ.	*Baronne Kerloff*... . .	VERMELL.
Tarrail.....	REUSY.		
Alik Ali.....	GEORGES CARPENTIER.	*Ferger*	M. DUMONT

Domestiques turcs et européens.

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyrig' by Pierre Frondaie, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Ferger. Tarrail. Sévigné. Lady Falkland. Archibald. Edith. Cernuwitz. Mme de Servange. Be Kerloff

SCÈNE II. — Tarrail : « *Permettez, madame, que je vous présente un de mes amis...* »

L'HOMME QUI ASSASSINA

ACTE PREMIER

A Constantinople, sur la côte d'Europe, chez sir Archibald Falkland, dans son jardin qui longe le Bosphore. Il est tard dans la nuit, environ une heure à la franque. A gauche, un petit pavillon d'aspect délabré. Il n'a qu'un étage. L'une des façades regarde le fleuve. Au fond du décor, au loin, on aperçoit des lumières, celles des maisons de l'autre rive. Pour sortir du jardin, du côté du Bosphore, il y a une grille et derrière elle, un débarcadère. A droite, assez éloignée, la maison principale d'habitation. En vérité, elle est située au milieu du jardin, dont le décor représente l'un des coins. Cette maison, précédée d'un perron, est très éclairée. Dans les salons, une réception se termine.

Scène première

TARRAIL, FERGER

Au lever du rideau, deux hommes jeunes viennent de la maison dans le jardin.

FERGER, — habit. — Alors, tu as ton caïque?

TARRAIL, — uniforme. — Oui. La réception est finie. Au lieu de faire comme les autres invités qui vont prendre chacun sa voiture, nous allons nous en aller, nous, par le Bosphore. D'ailleurs, nous ne serons pas les seuls. Le colonel de Sévigné, lui aussi, est venu dans son caïque.

FERGER. — Le colonel de Sévigné, qui est-ce?

TARRAIL. — Je te l'ai montré tout à l'heure, voyons. L'attaché militaire de France.

FERGER. — Ah! oui, c'est vrai...

TARRAIL. — Attendons-le. Je ne veux pas partir sans lui présenter mes devoirs.

FERGER. — C'est ton chef?

TARRAIL. — Pas directement. Attaché au stationnaire français, je suis officier de marine. Le marquis de Sévigné est colonel de hussards...

Ils s'assoient.

FERGER. — Tout de même, heureusement que je t'ai rencontré... Tu es un admirable guide.

TARRAIL. — Ma foi, j'ai été surpris! Dame, je ne t'avais pas vu depuis Condorcet! Je te quitte à une distribution de prix et je te retrouve, dix ans après, à Constantinople, chez le directeur de la Dette ottomane...

FERGER. — Comme je te le disais, je suis en train de faire le tour de France... le tour de France à travers l'étranger... d'ambassade en ambassade. C'est

une idée qu'a eue, un soir de cet hiver, le directeur de mon journal.

TARRAIL. — Tu es reporter?

FERGER. — Oui, j'ai choisi ce métier-là. Je serai peut-être un jour correspondant de guerre. Je veux tout voir. En attendant, je me promène de capitale en capitale... et j'envoie des articles sur nos représentants. Je suis ici depuis deux jours. L'ambassadeur m'a donné audience cet après-midi. Il m'a fait avoir un carton pour le bal de demain; et, ce soir, comme je tenais à prendre rapidement contact avec le monde diplomatique, j'ai intrigué pour une invitation ici, chez le directeur de la Dette ottomane... Mais, ne connaissant personne, je m'ennuyais d'une façon protocolaire! Heureusement, tu es venu...

TARRAIL. — Demain, à l'ambassade, je te piloterai...

FERGER. — Une grosse situation, hein, le directeur de la Dette?

TARRAIL. — Une situation considérable, mon vieux! Pense donc: la Turquie doit à l'Europe entière. Ici, à Constantinople, le directeur de la Dette ottomane exerce un contrôle tout-puissant sur des millions. Archibald Falkland est une force, et j'imagine qu'il le sait bien.

FERGER. — Le directeur de la Dette, c'est toujours un Anglais?

TARRAIL. — Non. En l'occurrence, c'est un Anglais, mais ce pourrait être un Français.

FERGER. — Par lui-même, il est très riche?

TARRAIL. — Ah! ça?... Peut-être oui... peut-être non! En tout cas, il manie beaucoup d'argent... Au fond, c'est un homme redoutable!...

FERGER. — Est-ce que ce n'est pas lui qui est là?

Il désigne du regard un homme bâti en hercule, sanguin, qui parle familièrement à un autre homme, mince et blond, très chic, avec beaucoup d'allure.

TARRAIL. — C'est lui... Et son compagnon, celui qui est à droite, c'est le prince Cernuwitz, attaché à l'ambassade de Russie...

FERGER. — Il est joli garçon.

TARRAIL. — Oui. Il passe pour avoir beaucoup de succès auprès des femmes... Une grande réputation d'esprit et de charme.

FERGER. — Le charme slave!

TARRAIL, riant. — Voilà ! C'est indéniable, mon cher. Ça existe, ces choses-là.

Une femme a rejoint Archibald et Cernuwitz.

FERGER. — Et cette femme, longue et mince, qui a l'air un peu d'un portrait du Salvatico, à Milan?...

TARRAIL. — Celle qui prend le bras d'Archibald Falkland?

FERGER. — Oui... C'est sa femme?

TARRAIL. — Non. C'est sa maîtresse. Elle s'appelle Edith et elle habite dans la maison. Je te raconterai cela... La femme légitime, lady Falkland, c'est une demi-Française, une créole, une femme très jolie et très digne, et, je pense, très malheureuse, bien qu'elle ne le montre pas... D'ailleurs, la voilà, à gauche. Et cet homme qui est près d'elle, c'est celui dont tout à l'heure je t'ai parlé, le colonel de Sévigné.

FERGER. — Marquis?

TARRAIL. — Oui, marquis de Sévigné Montmoron, colonel de la République.

FERGER. — Mais, dis donc, tout le monde vient dans le jardin...

TARRAIL. — C'est-à-dire que la réception est finie et qu'il ne reste plus que les intimes. Sauvons-nous après avoir salué lady Falkland.

FERGER. — Et ces deux autres dames, qui est-ce?

TARRAIL. — Es-tu curieux?...

FERGER. — C'est mon métier, mon cher! Journaliste!

TARRAIL. — L'une, c'est la comtesse de Servange, la femme de l'ancien ministre... Depuis qu'elle est veuve, elle vit à Constantinople. C'est l'amie intime de lady Falkland... L'autre, la plus jeune, c'est la baronne Kerloff... belle, excentrique... Son mari est un vieux général qui ne sort jamais le soir... Est-ce tout?... Viens.

Tarrail entraine Ferger vers le groupe composé de lady Falkland, Sévigné, Mme de Servange... Cernuwitz a quitté Edih et Archibald et a été vers la baronne Kerloff.

Scène II

TARRAIL, FERGER, SEVIGNE, LADY FALKLAND, EDITH, ARCHIBALD, CERNUWITZ, Mme DE SERVANGE, BARONNE KERLOFF.

SÉVIGNÉ, à lady Falkland. — Chère madame, vous connaissez le lieutenant Tarrail?

LADY FALKLAND, très aimable. — Je connais monsieur depuis longtemps pour l'avoir rencontré à l'ambassade de France.

TARRAIL, tandis que Ferger s'incline. — Permettez alors, madame, que je vous présente, avant de prendre congé, un de mes amis, monsieur Henri Ferger, qui arrive de Vienne...

FERGER, baisant la main de lady Falkland. — Madame...

SÉVIGNÉ, à Tarrail. — Je crois, Tarrail, que vous êtes venu, comme moi, en caïque?

TARRAIL. — Oui, mon colonel... Foin des prosaïques voitures! Par le Bosphore, c'était délicieux...

LADY FALKLAND. — Alors, nous vous accompagnons jusqu'à la rive...

SÉVIGNÉ. — Mais je m'en vais partir aussi...

Mme DE SERVANGE. — Restons encore un peu, monsieur de Sévigné... Vous me reconduirez.

Lady Falkland, Sévigné, Tarrail et Ferger descendent doucement vers la grille.

LA BARONNE KERLOFF, à Cernuwitz. — Voyons, prince, vous, un spécialiste, répondez-moi à la question que j'ai posée tout à l'heure... Qu'est-ce que c'est que l'amour?

CERNUWITZ, riant. — Oh! madame! qui donc le sait mieux que vous!...

LA BARONNE KERLOFF, riant. — Vous!

CERNUWITZ. — Mettons que je le sache aussi bien!... L'amour, c'est un malentendu entre un monsieur et une dame...

Mme DE SERVANGE. — Qu'est-ce que vous dites?

CERNUWITZ. — Mais oui... un malentendu qui se prolonge... parce que, dès que le monsieur sait à quoi s'en tenir sur la dame et la dame sur le monsieur...

LA BARONNE KERLOFF. — Oh! quelle horreur!

Mme DE SERVANGE. — Je ne vous savais pas cynique, Cernuwitz...

CERNUWITZ. — Moi, cynique... Oh ! non ! sentimental, au contraire! Tout ce qu'il y a de plus sentimental... Mais je reviens à la question, et je m'explique: l'amour, c'est la réussite de l'abus de confiance!...

LA BARONNE KERLOFF. — Oh! par exemple!...

CERNUWITZ. — Mais oui, tenez...

Tous les trois s'éloignent un peu.

ARCHIBALD. — Décidément, Cernuwitz est un homme précieux; il sait quand nous désirons rester seuls.

EDITH. — Qu'est-ce que vous disiez tous les deux quand je suis arrivée.

ARCHIBALD. — Il me racontait qu'il a joué cette nuit et qu'il a encore perdu...

EDITH. — Il commence à vous coûter cher... (Geste de Falkland.) N'importe, d'ailleurs... il est charmant...

ARCHIBALD, tout d'un coup embrassant Edith sur la nuque et s'assurant à peine s'il est vu ou non. — Ah! Edith! quand vous êtes ainsi près de moi, le sang me martèle les tempes...

EDITH. — Moi aussi, j'aime votre bouche et vos caresses! (Elle rit d'un petit rire nerveux.) Vous me faites l'effet d'une bête de proie... la domination de votre femme me fait pâlir de jalousie et de fureur.

ARCHIBALD. — Oh! la domination! c'est vous qui régentez la demeure entière. Ne vous ai-je pas donné tous les droits, même sur mon fils...

EDITH. — Sa mère serait incapable d'en faire un homme. Il a déjà sept ans, c'est l'heure de le dominer, de le diriger dans sa voie. N'oubliez pas qu'il est le seul héritier du nom.

ARCHIBALD. — C'est vrai. Et il ne faut pas seulement lui répéter que son père est riche et puissant. Il sied qu'il sache encore de quelle race il est et que, plus tard, simple baronnet, sa noblesse vaut celle des lords.

EDITH. — Si vous comptez sur votre Française pour lui donner l'orgueil de votre sang!... Je la voyais tout à l'heure entre le colonel de Sévigné et Mme de Servange... Par hasard, elle ne paraissait pas trop triste... Elle affectait même de rire, et, sans doute, parce que j'étais là... Mais elle avait, en même temps, de ces poses trop molles, de ces gestes accablés qui me font de mépris hausser les épaules!... Une malade aux airs de victime... Une rêveuse incapable de fournir vos goûts et vos désirs!... (Elle agite nerveusement son éventail.) Quel homme insatisfait seriez-vous donc si vous ne m'aviez pas! Archibald! Quel abîme entre cette femme et vous... tandis que moi!...

ARCHIBALD. — Edith, vous le savez... vous êtes ma véritable épouse.

EDITH, avec une attitude telle qu'on pourrait croire, de l'autre groupe, qu'elle parle d'une chose très simple, mais avec un frémissement dans la voix. — En vérité, je la suis. Rappelez-vous encore notre première étreinte, il y a un an, dans votre chambre. Nous étions si proches du lit; vous m'avez saisie dans vos bras, un peu comme une esclave ou une victime... j'ai cru mourir de joie... Et j'ai été à vous si complètement que depuis...

ARCHIBALD. — Depuis...

EDITH, avec un petit rire cruel et sûr, et frappant de son éventail sur les doigts d'Archibald. — Depuis, c'est vous mon esclave et c'est vous ma victime.

ARCHIBALD. — Edith!

EDITH. — Qui croirait à me voir que je suis cette femme? N'ai-je pas l'air le plus souvent indifférente et froide? Tandis qu'en moi-même... Allons, ne pâlissez pas ainsi... Ah! j'ai l'impression grisante que tout le monde sait notre secret... Tenez, hâtons-nous d'en finir avec l'autre, avec cette femme, sans quoi, c'est moi qui partirai...

ARCHIBALD. — Edith!

EDITH. — Elle me gêne. De la minute où votre désir et le mien se sont compris, il s'est nettement imprimé dans mon cerveau que ma rivale doit disparaître. Tenez, surtout dans les soirs comme ceux-ci, quand tout le monde afflue chez vous.... J'ai l'impression grisante que tout le monde sait notre secret... mais j'ai aussi l'impression, et celle-là farouche, que je ne suis pas lady Falkland... et qu'elle me vole ma place, et qu'on lui rend, à elle... tous les honneurs qu'on ne me rend pas. Il faut la forcer au divorce!... la forcer, oui!... Elle vit, sachant que vous m'aimez, bravée, humiliée par nous... sans une révolte, sans un amant qui la console... Il faudra bien pourtant qu'elle y vienne!...

ARCHIBALD. — Prenez garde...

En effet, revient lady Falkland, accompagnée du colonel de Sévigné.

LADY FALKLAND, à Cernuwitz, à la baronne de Kerloff, à Mme de Servange. — ... Que racontez-vous dans votre coin?

LA BARONNE KERLOFF. — Nous parlons de l'amour...

LADY FALKLAND. — Mon Dieu, toujours...

Mme DE SERVANGE. — Oh! toute la discussion était entre la baronne et Cernuwitz. Moi, je n'intervenais qu'en tiers: je marquais les points!

CERNUWITZ. — La baronne calomniait l'amour... Je le défendais de mon mieux...

LA BARONNE KERLOFF. — Eh bien, si vous appelez ça une défense...

LADY FALKLAND. — Que disiez-vous donc, mon Dieu?

CERNUWITZ. — Je ne vais pas faire de conférence... L'amour varie selon la femme à qui on l'offre...

Mme DE SERVANGE. — Il varie aussi d'une génération à l'autre. N'est-ce pas, Sévigné? Ainsi, vous qui m'avez aimée dans le temps...

LADY FALKLAND. — Vous ne m'aviez jamais dit ça?

SÉVIGNÉ. — C'est pourtant vrai...

Mme DE SERVANGE. — Et c'était un amoureux sentimental! Un vrai lieutenant!

SÉVIGNÉ. — J'étais lieutenant...

Mme DE SERVANGE. — Et moi, j'étais jeune fille!... Et cela se passait dans des temps très anciens... A Saint-Malo...

LADY FALKLAND. — Vous êtes Breton, monsieur de Sévigné?...

SÉVIGNÉ. — Breton comme la Bretagne, madame...

Mme DE SERVANGE. — Il me faisait des vers... Et puis, je me suis mariée.

SÉVIGNÉ. — Et je suis devenu capitaine...

Mme DE SERVANGE. — Et nous nous sommes retrouvés ici, moi, veuve, lui, colonel... Voilà...

Archibald et Edith se lèvent et s'éloignent.

LA BARONNE KERLOFF, s'adressant à eux. — Vous partez?

EDITH, audacieuse. — Je n'aime pas parler d'amour devant tout le monde. (Petit silence.)

LA BARONNE KERLOFF. — Quelle heure est-il?

LADY FALKLAND. — Oh! vous avez bien le temps...

LA BARONNE KERLOFF. — Non, non, je me sauve... Vous m'accompagnez, Cernuwitz...

CERNUWITZ. — Je vous conduis à votre voiture...

LADY FALKLAND. — Et moi, je vais voir mon petit comment il dort... Il avait un peu de fièvre, ce soir... Il est dans la chambre de l'institutrice... (A

Sévigné et à Mme de Servange.) Je vous demande pardon... Vous permettez? Une seule minute. Attendez-moi...

Scène III

SEVIGNE, Mme DE SERVANGE

Mme DE SERVANGE, souriant. — Ce que c'est que d'avoir fait des confidences sur nos anciens états d'âme. On nous laisse seuls.

SÉVIGNÉ. — C'est un complot...

Mme DE SERVANGE. — Mais notre amie va revenir, rassurez-vous, et quant aux autres... moins je les vois, plus je suis contente! Est-ce que vous n'êtes pas comme moi?... Vous savez qui est cette Edith?... Vous avez entendu son insolence?... Elle affiche aujourd'hui dans la maison un pouvoir scandaleux; c'est une aventurière, capable des saletés les plus diverses...

SÉVIGNÉ. — C'est une cousine d'Archibald Falkland?

Mme DE SERVANGE. — Orpheline, élevée en Ecosse, par un frère aîné qui essayait de l'élever bien... elle l'en remercia à sa façon... une abomination... du chantage, je crois!... Indigné, le frère aîné la flanqua à la porte! Dehors! Elle y serait encore, et Dieu sait ce qu'elle y ferait, si ma pauvre lady Falkland, trop bonne, ne l'avait recueillie... Charité bien placée, dont aujourd'hui nous apercevons le résultat. Edith est devenue la maîtresse d'Archibald... La loi des contrastes... Quel couple!... Ce géant redoutable au teint de jambon cuit raffole de cette mince et longue Ecossaise au teint de jambon cru... Front et joues pâles et sang aux pommettes! Elle est jolie, d'ailleurs... Et capable de tout... Notre pauvre amie est en grand danger. Son nom, sa fortune, son enfant, ces deux misérables lui voleront tout... Elle est absolument sans défense.

SÉVIGNÉ. — Ils lui voleront tout? Comment ça? Qu'est-ce qu'ils peuvent faire à lady Falkland?... Rien... absolument rien... C'est elle, au contraire, qui peut chasser Edith...

Mme DE SERVANGE. — Vous ne connaissez pas Archibald Falkland. Il ne s'attarde pas au choix des moyens... ce qu'il veut obtenir, il l'obtient. Or, en l'occurrence, directeur de la Dette ottomane et très puissant, ce qu'il lui faut, c'est le divorce, prononcé dans de certaines conditions, le divorce contre sa femme... Il veut se débarrasser d'elle. Il ne peut tout de même pas la tuer!... Falkland est un personnage de drame qui cherche un moyen de comédie... Et il le trouvera. Vous verrez qu'il le trouvera...

SÉVIGNÉ. — Il me semble tout de même que la victime peut se défendre. Si elle espionnait un peu chez elle, si elle regardait ce qui s'y passe, si elle le faisait constater officiellement... Ce ne serait pourtant pas le diable!...

Mme DE SERVANGE. — La pauvre petite n'a pas l'énergie de tout ça!... Et, d'ailleurs, les scrupules de son éducation l'arrêtent. Espionner, elle ne sait pas... Elle serait la seule à ne rien voir... si l'autre avait gardé quelque pudeur... Peut-être même ne voit-elle rien? Elle s'encombre d'un tas de préjugés élégants et néfastes... Elle est de celles qui, même contre des assassins, refusent de se battre au couteau...

SÉVIGNÉ. — Fichtre! ce ne serait pas ma méthode.

Scène IV

LES MÊMES, EDITH et ARCHIBALD

Archibald et Edith reviennent et s'arrêtent au fauteuil de Mme de Servange.

EDITH. — Je parie que vous parliez de nous...

Mme DE SERVANGE. — Et pourquoi cela, mon Dieu?

EDITH. — Je ne sais pas, c'est une idée que j'ai. N'est-ce pas, monsieur de Sévigné?

SÉVIGNÉ. — Du tout, miss Edith! Nous parlions de l'Angleterre où Mme de Servange a voyagé. Elle me fournissait, justement, quand vous êtes venue, quelques détails sur l'Ecosse... Vous y avez, je crois, vécu!...

EDITH. — Ah! ah! vous parliez de l'Ecosse! Tout le monde voyage par l'esprit, ce soir... Nous parlions, nous, de l'Espagne... c'est le pays de Don Quichotte et des amies complaisantes... Continuez... continuez... c'est très intéressant... Venez, Archibald...

Ils s'éloignent.

Scène V

Mme DE SERVANGE, SEVIGNE

Mme DE SERVANGE. — Qu'est-ce qui vous a pris, Sévigné? Pourquoi lui avez-vous dit ça?... Elle a très bien compris... trop bien! Vous l'avez vu!...

SÉVIGNÉ. — J'ai vu surtout ses yeux devenir d'un acier plus gris!... Ce qui m'a pris? Je ne sais pas... Un besoin que j'ai de dire à cette femme que je n'ai pas de respect pour elle et que je sais ce qu'elle vaut depuis longtemps... Et puis, je suis trop l'ami de lady Falkland pour ne pas guerroyer sa rivale chaque fois que j'en trouve l'occasion... Don Quichotte! Elle a raison, c'est un peu ça.

Mme DE SERVANGE. — C'est tout de même bien imprudent, ce que vous avez fait. Le mari était là, au bras de sa maîtresse... c'est à sa femme qu'il s'en prendra.

SÉVIGNÉ. — C'est à moi qu'il aurait dû s'en prendre.

Mme DE SERVANGE. — A vous? pas si bête... Il a eu l'air de ne pas comprendre... Mais vous avez eu tort, je vous assure... (A lady Falkland qui revient.) Viens, toi, tu arrives à propos.

Scène VI

LES MÊMES, LADY FALKLAND

LADY FALKLAND. — Qu'est-ce qu'il y a?

Mme DE SERVANGE. — Tu es rassurée sur ton fils?...

LADY FALKLAND. — Il dort tranquille, oui.

SÉVIGNÉ. — Madame de Servange me grondait... Il paraît que j'ai été insolent avec cousine Bette... cousine Edith, je veux dire...

LADY FALKLAND. — Vous avez bien fait.

SÉVIGNÉ, triomphant. — Ah!...

Mme DE SERVANGE. — Ne vous donnez donc pas mutuellement de mauvais conseils... Je la connais, Sévigné, comme je vous connais, vous. Vous vous ressemblez... vous avez le même caractère imprudent... avec cette différence que vous êtes combatif et qu'elle ne l'est pas... Et tenez, puisque je vous tiens tous les deux, je vais vous faire la morale...

Vous vous conduisez comme deux amoureux, deux amoureux que vous n'êtes pas.

LADY FALKLAND, souriant. — Peut-on dire une chose pareille! Vous surtout, pouvez-vous la dire?... des amoureux! Parce que nous sommes des amis.

Mme DE SERVANGE. — Et parce que vous sortez ensemble à pied, sans souci des malveillances... Enfin... à quoi cela vous avance-t-il tous les deux, je vous le demande, de courir Stamboul bras dessus, bras dessous...?

LADY FALKLAND. — Ça nous avance à faire un peu l'école buissonnière.

Mme DE SERVANGE. — Oui, oui... à provoquer des catastrophes...

LADY FALKLAND. — Des catastrophes?... Voyons, ma grande... Nos escapades sont bien innocentes... Dans le beau Stamboul désert, si grand qu'il n'en finit plus... nous trottons comme des poulains échappés, au hasard, sans but!... C'est le seul moment où j'ai l'illusion d'être libre, d'avoir cassé ma laisse et rompu mon collier... Cette illusion-là vaut bien qu'on risque quelque chose... Et puis, quelle chose? Quoi? Vous voyez trop large : « Des catastrophes ! » Quelles catastrophes?

Mme DE SERVANGE. — Avec ça que le jour où un espion de ton mari te pincera tout seule dans Stamboul, au bras de ce colonel-là, tu ne seras pas à la merci d'un bon scandale et forcée peut-être de consentir au divorce? Le tribunal consulaire anglais, requis par sir Archibald, se contenterait de preuves modestes...

LADY FALKLAND, hochant la tête d'abord, puis se reprenant. — Oui, je sais... Personne ne voit plus clair que moi dans le péril qui sans cesse me guette... Mais j'aime à jouer avec ce péril. Je ne reprends conscience de ma dignité de femme soi-disant libre qu'à force de courage inutile et de volontaire témérité. Ne me demandez jamais d'être prudente... Où allez-vous?...

Mme DE SERVANGE. — Chercher mon manteau! Je ne vais pas m'obstiner à jouer les Cassandre! (Lady Falkland veut l'accompagner.) Non, non, ne te dérange pas... Je me débrouillerai toute seule... Mais, je te le répète, tu es plus qu'imprudente, tu es folle... Enfin, tant qu'on ne pourra rien prouver contre toi...

Elle se dirige vers la maison.

Scène VII

LADY FALKLAND, SEVIGNE

LADY FALKLAND. — Alors, vous allez emmener mon amie, vous rentrerez tout doucement... par le Bosphore...

SÉVIGNÉ. — Sur le beau caïque à deux paires que m'a donné Mehmed pacha...

LADY FALKLAND. — C'est vrai, au fait!... vous êtes l'ami de Mehmed pacha... le grand maréchal du palais...

SÉVIGNÉ. — L'homme de confiance du sultan... Rappelez-vous, j'étais dans son caïque à lui quand je vous ai aperçue pour la première fois aux Eaux Douces... Je reverrai toujours la gloire de ce soir-là, avec le grand soleil qui se couchait sur les collines d'Europe et la douceur infinie de l'heure qui s'apaisait... Vous aviez auprès de vous, sur des coussins, votre petit garçon aux belles boucles. Il y avait sur votre visage un sourire et une tristesse. Mehmed pacha me dit votre nom... Je sentis à je ne sais quoi que j'allais vous connaître beaucoup.

LADY FALKLAND. — Il y a trois mois...

SÉVIGNÉ. — J'arrivais à Constantinople...

LADY FALKLAND. — Comme c'est heureux que nous ayons eu la même amie... C'est vrai que vous l'avez aimée jadis...

SÉVIGNÉ. — C'est vrai...

LADY FALKLAND. — N'est-ce pas qu'elle est bien jolie... Elle est veuve... vous devriez l'épouser!... Je parle sérieusement Elle m'a presque élevée, vous savez... Quand j'étais une enfant, à la Réunion, elle est restée des années près de moi... son mari était résident... J'étais bien heureuse dans ce temps-là... Et puis, je l'ai retrouvée ici... Avant de vous connaître, je n'avais d'amie qu'elle... elle seule... J'ai été très contente quand elle vous a présenté à moi, à l'ambassade de France... Tout de suite votre poignée de main m'a été très bonne... et nous avons brûlé les étapes. Nous voilà de vieux amis...

SÉVIGNÉ. — Je vais vous dire quelque chose que vous ne savez pas à propos de ce soir-là où je vous ai été présenté... Mme de Servange non plus ne le sait pas... A l'ambassade, la réception s'achevait; je vous vis seule, et, pour prendre congé, j'allai vers vous... Vous étiez assise, immobile, dans un fauteuil, sans avoir conscience que je m'étais approché... Il y avait des larmes dans vos yeux... Il me sembla que je dérobais un secret... Alors, je fis quelques pas en arrière, puis je revins, causant volontairement du bruit... Vous aviez eu le temps de vous reprendre... Je vous demandai la permission de vous présenter mes hommages, chez vous... et trois jours après je vous faisais ma première visite.

LADY FALKLAND, souriant. — Et alors, tout de suite, sur votre proposition, j'ai accepté ce qui effraie ma vieille amie, d'être votre guide à travers Stamboul...

SÉVIGNÉ. — Je vous suis très reconnaissant d'avoir eu cette confiance en moi... Bien que mes cheveux gris y soient déjà pour quelque chose!...

LADY FALKLAND. — Que dites-vous là?

SÉVIGNÉ. — Ce que vous-même avez dit tout à l'heure... Ne m'avez-vous pas conseillé d'épouser Mme de Servange? une seconde après, vous disiez d'elle : ma vieille amie !... N'en doutez pas, cela existe, le privilège des cheveux gris... Vous ne vous seriez pas risquée avec moi pour me servir de guide, il y a vingt ans...

LADY FALKLAND. — Il y a vingt ans... j'en avais six ! Voyez-vous l'admirable guide !... Tandis que maintenant... (Elle s'est levée, a fait quelques pas.) Vous aimez Stamboul?

SÉVIGNÉ, grave. — Oui, j'aime. Si le destin, au lieu de me confiner dans la monotonie des existences modernes, m'avait donné la tumultueuse carrière d'un héros de tragédie, il me semble qu'un jour, lassé, vieux et meurtri, rassasié de péripéties et de secousses, c'est dans Stamboul que je serais venu me reposer et m'endormir.

LADY FALKLAND, pensive. — Je vous comprends...

SÉVIGNÉ, montrant le pavillon qui est à droite du décor. — ... C'est dans ce pavillon que vous dormez...

LADY FALKLAND. — Oui. La drôle de chambre à coucher, n'est-ce pas? C'est une vieille petite bâtisse délabrée... Au rez-de-chaussée, il y a la remise du caïque, qui ouvre directement sur le Bosphore... En haut, c'est une chambre en rotonde... Je l'ai prise

pour moi... C'est mon refuge... Edith et mon mari affichent leur scandale dans la maison. En dormant là, il m'est plus facile de ne rien voir... D'abord, j'ai dû me discipliner, figurez-vous! J'avais un peu peur; mais, maintenant, c'est délicieux... j'ouvre mes fenêtres, celle qui donne sur le fleuve surtout, et j'écoute longtemps le clapotis de l'eau, le bruit des bateaux, le petit cri des loutres; cela m'engourdit et me rappelle les nuits de mon enfance...

SÉVIGNÉ. — Vous êtes là, seule, sans un gardien...

LADY FALKLAND. — Toute seule... Il n'y a qu'une pièce habitable... J'avais voulu prendre mon petit à côté de moi, son père s'y est refusé...

SÉVIGNÉ. — C'est très imprudent... la nuit, dans ce pavillon...

LADY FALKLAND. — Que voulez-vous... je ne crains pas les voleurs.

SÉVIGNÉ. — Tout de même... J'ai vu souvent la fenêtre du côté du Bosphore... L'escalade serait bien facile...

Cernuwitz, revenu de la maison, arrive près d'eux.

Scène VIII

LES MÊMES, CERNUWITZ et M^me^ DE SERVANGE

LADY FALKLAND, à Cernuwitz. — Vous revoilà... Je vous croyais parti avec la baronne Kerloff.

CERNUWITZ. — Grands dieux!...

LADY FALKLAND. — Ne dissimulez pas votre pensée... Elle est jolie...

CERNUWITZ. — Elle est trop gaie... et trop curieuse...

LADY FALKLAND. — Ah! vous aimez...?

CERNUWITZ. — Le mystère et la mélancolie...

Revient M^me^ de Servange.

M^me^ DE SERVANGE. — Monsieur de Sévigné...

SÉVIGNÉ. — Je suis à vous, madame, moi, mes rameurs et mon caïque...

LADY FALKLAND, à Cernuwitz. — Partez-vous aussi par le Bosphore?

CERNUWITZ. — Non, non... ma voiture est par là.

Sévigné, M^me^ de Servange se dirigent vers la grille, accompagnés par lady Falkland. Cernuwitz reste seul en scène une seconde. Il est rejoint par Archibald Falkland et Edith.

Scène IX

EDITH, ARCHIBALD, CERNUWITZ

EDITH, à Archibald. — Elle n'a pas beaucoup d'amis... mais elle s'entend pour les retenir... J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas...

ARCHIBALD, à Cernuwitz. — Ah! Cernuwitz!

EDITH, à Archibald. — Vous me rejoindrez, Archi...

ARCHIBALD, à Edith. — Vous montez, déjà...?

EDITH. — Oui, je vais dormir, ne tardez pas.

Elle s'éloigne.

Scène X

LES MÊMES, moins EDITH

ARCHIBALD, à Cernuwitz qui vient de jeter sa cigarette. — Une cigarette, Stanie...

CERNUWITZ. — Merci.

ARCHIBALD. — Sans reproche... Stanie... Est-ce que vous n'étiez pas un peu gris, hier au soir...

CERNUWITZ. — Moi... Ah! oui... à Thérapia... au bar du Summer...

ARCHIBALD. — Vous avez fait scandale... Une bouteille de Pomery par la tête du maître d'hôtel...

CERNUWITZ. — Ce juif... Qu'est-ce que cela, une bouteille par la tête d'un juif?... Son frère me prête à la petite semaine... Coquins!... Je les abattrais comme des noix à coup de revolver, ou comme des phoques à coups de bâton...

ARCHIBALD. — Stanie, vous n'êtes pas raisonnable... Vous empruntez à des laquais...

CERNUWITZ. — A qui voulez-vous que j'emprunte?... A mes amis?... Je n'y tiens pas...

ARCHIBALD. — Vous savez bien que je suis là...

CERNUWITZ. — Mon cher, n'abusons de rien... Vous êtes directeur de la Dette, et, par conséquent, bien placé... Vous me fournissez des renseignements avec quoi je joue à la Bourse. Vous établissez mon crédit et vous me donnez des conseils... Grâce à vous, je gagne, cela suffit... Mais, quand après je fais des bêtises et que j'ai besoin de quinze louis... je les exige d'un valet...

ARCHIBALD. — Stanie!... Stanie!...

CERNUWITZ. — Que voulez-vous, mon cher, le jeu me ruine... (Revient Edith.)

Scène XI

LES MÊMES, plus EDITH

EDITH. — C'est vous qui avez donné des ordres pour que votre fils dorme dans la chambre de l'institutrice?

ARCHIBALD. — Non, du tout...

EDITH. — Alors, c'est elle !... D'ailleurs, nous allons le savoir.

En effet, Sévigné parti ainsi que M^me^ de Servange, revient lady Falkland. Cernuwitz s'éloigne insensiblement.

Scène XII

ARCHIBALD, EDITH, LADY FALKLAND

EDITH, à lady Falkland. — C'est par vos soins qu'on a changé les dispositions prises pour l'enfant?

LADY FALKLAND. — ... Pour mon fils... oui...

Elle va comme si elle se dirigeait vers son pavillon.

EDITH. — C'est vous qui avez déterminé qu'il coucherait dans la chambre de l'institutrice?

LADY FALKLAND. — J'ai pensé que cela était mieux...

EDITH. — Vous ne vous rappelez pas les ordres qu'avait donnés son père... (A Archibald.) Vous vous en souvenez, Archibald: nous étions d'accord pour que Georges fût seul dans une chambre...

ARCHIBALD. — En effet, oui...

LADY FALKLAND. — Ce soir, il avait un peu de fièvre... J'ai préféré qu'il y ait quelqu'un à côté de lui...

EDITH. — Eh bien? Ma chambre est voisine de la sienne...

LADY FALKLAND. — J'ai préféré aussi qu'il ne soit pas trop près de votre chambre...

EDITH. — Qu'est-ce que ça veut dire?

LADY FALKLAND, voulant passer. — Cela ne veut rien dire... Restons-en là, je vous en prie.

EDITH. — Cela vous épargnera des insolences...

LADY FALKLAND, se maîtrisant. — C'est à moi que vous osez parler... Vous êtes décidément... parfaite...

Elle tente encore de s'éloigner.

ARCHIBALD, à sa femme. — Marie.

EDITH. — Laissez-la dire... Voilà le résultat de ses conversations avec Mme de Servange ou le marquis de Sévigné. Toute seule, elle n'oserait pas. Mais il faudrait cependant que vos ordres fussent obéis, Archibald!... Nous ne sommes, ni vous, ni moi, pour les pleurnicheries de petit garçon. Et vous m'avez donné le droit d'exprimer mon avis. Votre fils est craintif, il a peur de coucher seul dans une chambre, raison de plus pour qu'il y couche. C'est un apprentissage d'énergie... Ce n'est, bien entendu, pas l'avis de sa mère, mais c'est le vôtre et c'est le mien.

LADY FALKLAND. — Où voulez-vous en venir?

ARCHIBALD. — Elle veut probablement en venir à ceci qu'il sied que vous ne donniez pas d'ordres sans me consulter. Ne m'obligez pas à en prévenir officiellement les domestiques. Vous n'êtes pas maîtresse ici. Moi seul commande. Tenez-vous-le pour dit! Pour ce soir, je vous blâme. Edith, qu'on réveille l'institutrice et que l'enfant soit remis dans son lit habituel.

EDITH. — J'ai pensé que vous m'approuveriez... j'ai donné l'ordre.

ARCHIBALD. — Vous avez bien fait. (A sa femme, qui pâlit et d'instinct se tient, la main crispée, à un meuble, comme si elle allait tomber.) Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

LADY FALKLAND. — Rien...

ARCHIBALD. — Vous auriez dû commencer par là... Et puis, ne prenez pas un air de victime... Vous êtes libre... Si la maison ne vous plaît pas...

LADY FALKLAND. — Je suis prête à partir demain, tout de suite, avec mon fils...

EDITH, ricanant. — Naturellement...

ARCHIBALD, brutalement, à sa femme. — Je vous fais grâce de frivolités... Je garderai l'enfant, vous le savez.

LADY FALKLAND. — Alors, vous me garderez aussi...

EDITH, à mi-voix. — C'est du chantage...

LADY FALKLAND. — N'est-ce pas?... Je vous crois sur parole...

ARCHIBALD. — Assez!... Assez!...

EDITH — Laissez-la dire... c'est sans doute une allusion...

LADY FALKLAND. — A l'époque où je vous ai recueillie chez moi, oui.

ARCHIBALD, menaçant. — Marie!

EDITH. — Ne vous frappez pas, Archi... Je suis chez vous, une cousine chez son cousin... Elle peut dire ce qu'elle voudra... (A lady Falkland.) Vous espériez peut-être trouver une dame de compagnie, hein? C'était là votre calcul... Commode et délicat!

LADY FALKLAND. — Personne n'ignore que vous avez toute la délicatesse de la famille...

ARCHIBALD, aux deux femmes. — Vous m'agacez!... (A Edith.) Edith, je vous en prie, ne répondez rien... (A sa femme.) Et vous, plus un mot, allez, venez, pensez à votre gré, mais taisez-vous... (A Cernuwitz.) Ah! c'est vous, Cernuwitz.

CERNUWITZ. — Oui, je venais prendre congé...

ARCHIBALD. — Bonsoir, mon cher ami... Vous venez, Edith... (Il lui serre la main, et, brusquement, s'éloigne vers la maison.)

EDITH, à Cernuwitz. — Archi est nerveux... Vous m'excusez... (Elle suit Archibald.)

Lady Falkland. Archibald. Edith.
Lady Falkland : « *Je suis prête à partir demain, tout de suite, avec mon fils...* »

Scène XIII

LADY FALKLAND, CERNUWITZ

LADY FALKLAND, à Cernuwitz. — Vous les avez entendus... les lâches...

CERNUWITZ. — Pourquoi ne souriez-vous pas? Eh bien, oui, elle est sa maîtresse... Au fond, qu'est-ce que ça vous fait?... Dans le temps... oui... mais maintenant...

LADY FALKLAND. — Je n'en peux plus !... Ils veulent me prendre mon petit... Ils veulent me faire du mal...

CERNUWITZ. — Marie, je vais vous en vouloir... Comment, je suis là, près de vous, et vous me parlez d'autre chose. Après quatre pauvres mois de tendresse... c'est un scandale... moi qui suis resté le dernier, exprès...

LADY FALKLAND. — N'êtes-vous pas indigné de la façon dont ils me traitent?

CERNUWITZ. — Je ne suis pas un homme ingrat!... S'ils vous avaient toujours bien traitée... vous ne seriez pas à moi. Le soir où j'ai osé venir vers vous, brusquement, et vous saisir entre mes bras, c'était un soir où vous pleuriez... Je sais trop bien que je dois ma victoire à vos larmes...

LADY FALKLAND. — Combien j'ai été faible, mon Dieu!

CERNUWITZ. — Vous étiez très malheureuse... Je suis venu au bon moment... après une scène comme celle-ci, mais plus cruelle... et plus violente... Je vous ai dit: « Je vous aime. » Vous avez entendu: « Je vous plains... » Et je vous ai prise de cette manière, comme ceci... (Il se penche vers elle.)

LADY FALKLAND. — Ah! Stanie! Stanie!... Si au moins j'étais sûre de vous. Seriez-vous un homme à me défendre?...

CERNUWITZ. — Je suis un homme à vous aimer...

RIDEAU

Tarrail. Sévigné. Atik Ali. Mehmed pacha.

Scène I. — Atik Ali : « *Ah! la cuisine française, il faut être à Paris pour la bien goûter...* »

ACTE II

A Thérapia. Chez le marquis de Sévigné. Le décor représente un premier salon, à la turque ; par une porte en arc sculpté, espèce de petite ogive d'ébène et de faïence, il est réuni à un deuxième salon, dont on aperçoit le commencement dans le fond, en biais... Il est environ deux heures de l'après-midi. Dehors, soleil éclatant.

Scène première

SEVIGNE, MEHMED PACHA, ATIK ALI, TARRAIL

Atik Ali. — Ce déjeuner m'a réjoui, monsieur le colonel. Etre à la table d'un Français, d'un Français de race comme vous, c'est un peu retrouver la France. Ne l'oubliez pas, j'ai fait un stage jadis dans votre armée... à Fontainebleau... Il y a bien longtemps... c'était en 1278... en 1860, pour compter comme vous.

Sévigné. — Oh! la France a un peu changé... Mais, à Fontainebleau du moins, les beaux arbres sont toujours pareils...

Atik Ali, gaiement. — Je crois que je les reconnaîtrais... Mais, eux, ils auraient bien du mal à se remémorer devant ma barbe blanche et mes yeux usés, le cavalier que j'étais alors... (A Mehmed pacha.) C'est à mon retour, vers cette époque-là, que je vous ai connu, monsieur le maréchal.

Mehmed pacha. — J'entrais dans l'armée et j'eus l'honneur d'être sous vos ordres, monsieur le général.

Atik Ali. — C'est vrai, mais vous êtes monté plus haut que moi. Et c'est justice... (A Sévigné.) Monsieur de Sévigné, ne vous y trompez pas, nous avons là sous nos yeux le premier soldat de la Turquie.

Mehmed pacha. — Mes amis, aujourd'hui, se liguent contre moi... Vous me mettez à rude épreuve.

Tarrail. — Oh! monsieur le maréchal, je peux le dire, moi, jeune officier d'un pays étranger: vous nous avez offert, hier encore, un bien admirable exemple!

Atik Ali. — Aussi, voyez sur sa poitrine, notre croix suprême: l'Initias en brillants.

Mehmed pacha. — Beaucoup de brillants pour rien! Messieurs, je vous en prie, Sa Majesté a été trop bonne pour moi.

Sévigné. — Je ne trouve pas. Hier, à deux pas du palais, toute une caserne en émeute, avoir marché droit sur les émeutiers et brûlé, seul, la cervelle du colonel coupable, avoir essuyé la fusillade de ses propres soldats, au milieu d'une cour vulgaire, avoir risqué d'être abattu par mégarde, sans gloire ni grandeur, cela n'est pas de l'héroïsme à la portée de tout le monde.

Mehmed pacha. — A la portée de tout le monde... je ne dis pas. Mais à portée de nous tous, certes oui; voyons, monsieur le colonel, les vrais soldats n'ont pas besoin de mise en scène, de clairons et de drapeaux... Et puis, quelle conversation, après un déjeuner si délicat! Parlons plutôt de vous, qui êtes un hôte plein de surprises... Vous nous avez fait servir à la turque...

Sévigné. — Bien mal. Cela sentait l'étranger et le vieux garçon.

ATIK ALI, se levant pour partir. — Ce fut un repas délicieux... et dont je garderai le souvenir. J'espère, maintenant, que vous serez mon hôte... Vendredi prochain... N'y manquez pas, seulement je ne pourrai vous retourner entièrement l'intention que vous avez eue... Chez moi aussi, vous déjeunerez à la turque... Ah! la cuisine française, il faut être à Paris pour la bien goûter. Je me rappelle la Maison d'Or...

SÉVIGNÉ. — Ah! monsieur le général! Souvenir! Vieux souvenir! A présent, la Maison d'Or... c'est je ne sais plus quoi... une boutique de ferblanterie, un bazar ou un bureau de poste...

ATIK ALI. — Dommage! Dommage! Ah! les villes se transforment. Que dirais-je en voyant Paris? J'en ai gardé un souvenir si doux! Il est vrai que Constantinople... Hélas! cela s'abîme aussi! Péra, l'affreux Péra? Enfin, vous avez encore l'île Saint-Louis, les quais, le Luxembourg... Et nous avons encore Stamboul... Au revoir, monsieur le colonel... A vendredi... (A Tarrail, qui s'incline respectueusement.) Au revoir, monsieur. (A Mehmed pacha.) A vendredi. (Il sort, accompagné par Sévigné qui revient presque aussitôt.)

Scène II

LES MÊMES, moins ATIK ALI

MEHMED PACHA, à Tarrail. — Voyez-vous, monsieur, nous avons la vieille Turquie comme vous avez la vieille France.

SÉVIGNÉ, entrant et souriant. — Vous entendez, Tarrail?

TARRAIL. — Hélas! mon colonel, la vieille France!

SÉVIGNÉ. — Oui, cela s'éparpille un peu.

TARRAIL. — Mais, où cela demeure, cela demeure superbe, mon colonel! Je vous assure, moi, jeune officier de race toute simple, quand dans une ambassade étrangère j'entends annoncer : le marquis de Sévigné! Et quand je vois entrer avec cette allure et son regard celui qui porte ce nom-là, je sens vraiment dans mon cœur quelque chose qui s'incline et pas seulement devant les cinq galons.

SÉVIGNÉ. — Vous êtes très gentil, Tarrail, et je vous aime aussi beaucoup.

TARRAIL. — Et moi, je vous suis tout dévoué, mon colonel... Mais je dois à mon tour me retirer, aller voir ce qui se passe là-bas, au stationnaire.

SÉVIGNÉ. — Allez, Tarrail, allez! Ah! vous avez, vous, la chance d'être marin! A bientôt!

Il lui serre la main.

TARRAIL, respectueusement à Mehmed pacha. — Monsieur le maréchal...

MEHMED PACHA, le plus courtoisement du monde. — Au revoir, monsieur... Et, ne l'oubliez pas, les amis du colonel de Sévigné sont les miens.

Tarrail sort.

Scène III

SEVIGNE, MEHMED PACHA

MEHMED PACHA. — Je ne vous dérange pas en m'attardant un peu à bavarder, monsieur le colonel?

SÉVIGNÉ. — Vous riez, Excellence. C'est une grande joie pour moi.

MEHMED PACHA. — Voyez tout de même comme elle est étrange, la vie. Nous nous connaissons depuis des années, et nous sommes restés des années sans nous voir. J'ai été bien satisfait de votre nomination à l'ambassade de France.

SÉVIGNÉ. — Et moi de vous retrouver, Excellence...

MEHMED PACHA. — Hein! Si vous ne m'aviez pas sauvé la vie... il y a quinze ans... (Geste de Sévigné.) Si, si, parlons de cela... j'y tiens. Nous n'avons pas eu l'occasion encore de raviver ce souvenir de ma carrière. Ah! à cette époque je n'étais pas bien en cour, et Sa Majesté ne m'aimait guère. Heureusement, vous étiez à bord d'un croiseur français. Avec le duc d'Epernon, vous m'avez aidé à m'enfuir. Sans vous, je terminais, à cette époque, ma vie plus brève...

SÉVIGNÉ. — Sait-on jamais, Excellence?

MEHMED PACHA. — N'en doutez pas, mon cher ami. Vous êtes venu à l'heure exacte et vous m'avez sauvé la vie, je le répète, bel et bien... Vous ne pensiez guère alors me retrouver, quinze ans après, maréchal du palais, chef du cabinet politique, et, tranchons du mot, grand favori...

SÉVIGNÉ. — Je m'en suis réjoui.

MEHMED PACHA. — Je ne dis pas. Mais vous vous en êtes étonné... La carrière a de ces surprises... et puis, avouez-le, quelque chose vous chiffonne un peu... chef du cabinet politique, autrement dit chef suprême de tous les espions de l'Empire... Vous aimeriez mieux autre chose?

SÉVIGNÉ. — Excellence!

MEHMED PACHA. — Si! si! En France, vous n'aimez pas les espions... pourtant, vous-même, hein?... Attaché militaire?... Espion déguisé... Il n'y a pas à dire non... Voyez-vous, monsieur le colonel, l'essentiel, c'est de servir sa foi, son prince ou sa patrie... Et puis, il y a l'uniforme qui sauve tout, parce qu'il vous met en pleine vedette devant l'ennemi. Avec votre dolman de France, vous ne nous prenez pas en traître. Et, tout le monde sait, quand je passe, que je suis l'œil même de l'Empire, Mehmed pacha.

SÉVIGNÉ. — C'est une belle chose que d'avoir votre gloire, Excellence. Tout le monde sait que vous êtes Mehmed pacha, c'est-à-dire le housard de Plewna, le héros de mille aventures... le peuple murmure d'admiration quand vous passez... Mais moi!

MEHMED PACHA. — Plaignez-vous donc. Le nom et la fortune, et peut-être la plus belle patrie du monde... Ce n'est donc rien que tout cela? Marquis de Sévigné, colonel de la République, en pleine jeunesse... Vous auriez tort, je vous assure, d'être ingrat envers votre destinée.

SÉVIGNÉ. — Voyez-vous, Excellence, c'est que je songe surtout aux choses que je n'ai pas eues... Et d'abord, ma jeunesse, dont vous voulez bien me parler, malgré la couleur de mon poil, je crois qu'elle est déjà lointaine! Quarante-six ans! Monsieur le maréchal!... Encore une petite promotion, et je ne serai même plus le plus jeune colonel de France!

MEHMED PACHA. — Vous avez l'air d'un lieutenant...

SÉVIGNÉ. — Vous oubliez la limite d'âge. Non, voyez-vous, ce qui me sauve, je le sais bien; c'est le parti pris que j'ai de m'en aller à travers le siècle, rasé comme un portrait de ma tante grand... c'est une coquetterie que je dois à mon nom... Une façon à moi que j'ai d'être conservateur sans tomber dans la politique... Mais je sais à quoi m'en tenir... Et puis quelque chose surtout m'énerve... La sensation agaçante pour un soldat et pour un homme de vieillir sans avoir vécu... car c'est là ma nostalgie la plus

âpre... Je me rappelle mes lectures quand j'avais quinze ou seize ans... je me prenais pour un héros de Dumas père... Athos ou Bussy d'Amboise!... Et puis, voyez l'ironie, je n'ai rencontré vraiment ni la passion ni l'aventure. Ma carrière s'est faite naturellement, diplomatiquement dans les ambassades. Au lieu de charger, j'ai conduit des cotillons. Au lieu d'agir, j'ai regardé. Cela n'est pas tout à fait drôle! J'ai usé sans gloire ni profit la bête de race que j'ai été, que je suis encore pour quelque temps... et l'histoire, pas plus que le roman, n'auront gardé mon souvenir... Triste époque!

MEHMED PACHA. — Vous n'avez pas fini de vivre, l'avenir, c'est dans une heure...

SÉVIGNÉ. — Que voulez-vous qu'il me réserve... et puis, à vrai dire, maintenant... Je ne peux plus être qu'un soleil d'automne, un jour trop bref d'arrière-saison... Oh! vous, monsieur le maréchal, vous, vous avez eu des heures d'ivresse! Je vous envie!

MEHMED PACHA. — Monsieur le colonel, personne n'est tout à fait ce qu'il aurait rêvé d'être... J'avoue cependant que j'ai récolté, par bonheur, les dernières belles gerbes d'aventures qui traînaient à travers le monde... Mais ne vous déclarez pas frustré si vite... Il en reste encore à cueillir, en cherchant bien...

SÉVIGNÉ. — Il faudrait dans ce cas me hâter beaucoup...

MEHMED PACHA. — Allah seul possède demain.

Entre le domestique.

SÉVIGNÉ, l'interroge du regard. — Qu'est-ce? (Le domestiquee tend deux cartes. Sévigné les ayant vues.) Faites entrer! (Le domestique sort. Sévigné à Mehmed pacha.) Archibald Falkland et le prince Cernuwitz... Que me veulent ces deux hommes ensemble?

MEHMED PACHA. — Comment, monsieur le colonel, ensemble? Mais ce sont, de la même main, le pouce et l'index.

Entrée d'Archibald et de Cernuwitz.

Scène IV

LES MÊMES, ARCHIBALD, CERNUWITZ

SÉVIGNÉ, les accueillant. — Messieurs...

Ils entrent du même pas, l'Anglais d'abord, le Polonais derrière lui, pour ainsi dire escamoté, puis brusquement se mettant au même plan que son compagnon. Ils saluent ensemble et de la même façon raide. D'abord, Sévigné, puis Mehmed pacha qui s'incline à son tour. On entend les mots vagues des protocoles des visites: « Votre Excellence... Messieurs... Asseyez-vous », ce que tout le monde dit. Puis, petit silence.

CERNUWITZ. — Mon cher colonel, excusez-nous, mon ami Archibald et moi, de vous rendre visite en veston et en culotte de cheval... mais nous allons jouer au polo à Bayoukdéré et Archibald tenait à vous dire son regret de ne pas vous avoir rencontré hier à l'ambassade d'Angleterre.

Archibald approuve de la tête.

SÉVIGNÉ. — En effet, je n'y suis pas allé, j'étais un peu souffrant.

ARCHIBALD. — Et je tenais beaucoup à vous voir, monsieur le colonel...

Il s'arrête... ce n'est pas un homme qui parle facilement.

CERNUWITZ. — Pour vous inviter à une chasse, une battue que nous organisons en Asie Mineure.

SÉVIGNÉ, à Archibald. — Vous êtes passionnément chasseur?

ARCHIBALD, avec un orgueil profond. — La chasse et le blason, voilà mes deux grandes ressources pour aimer la vie. Tuer des bêtes, c'est une admirable chose! C'est la guerre presque! Quant au blason, je dois à ma race de m'y connaître. Je ne me trompe pas sur les armes. Ainsi vous, monsieur le colonel, vous portez écartelé de sable et d'argent. Je sais. Moi, d'argent aux deux léopards de sinople, lampassés de gueules. Je suis des Falkland d'Ecosse, du comté de Fife. C'est dans notre château qu'est mort le roi Jacques V. Malgré cela, nous ne sommes que baronnets et non pas lords...

Le domestique de Sévigné est venu rapporter des tasses, renouveler le café turc.

CERNUWITZ. — Moi, j'ai eu cinq rois dans ma famille. (Tout petit silence.) Vous pensez donc, monsieur de Sévigné, combien Falkland et moi, nous nous réjouissons de retrouver en vous un homme de notre caste...

ARCHIBALD. — Connaissez-vous ce livre bien curieux de Nicolas Berey... les jeux du blason.

CERNUWITZ, à Archibald. — Celui que vous aviez emporté au Transvaal?

ARCHIBALD. — Oui, c'est un admirable livre. Je passais mes soirées de bivouac à le relire.

SÉVIGNÉ. — Vous avez vécu au Transvaal?

ARCHIBALD. — Pas vécu, non, j'ai seulement suivi le raid Jameson. (Imperceptiblement, comme malgré eux, les yeux de Sévigné cherchent le regard de Mehmed pacha qui demeure impassible et grave, écoutant. Archibald achève très simplement.) Toujours le même goût: j'aime chasser. Ici, le prince et moi, nous chassons le sanglier sur la terre d'Ibrahim-Pacha.

CERNUWITZ. — Et nous venions vous inviter pour dans trois jours.

SÉVIGNÉ. — Je vous suis bien reconnaissant. Mais je suis pris toute la semaine, et je n'aime pas beaucoup la chasse...

ARCHIBALD. — Ah! tant pis, je suis contrarié. C'est pourtant une noble chose...

SÉVIGNÉ. — Je vous aurais tout de même accompagnés, bien volontiers, mais je suis pris...

ARCHIBALD. — Ne regrettez pas trop... C'était surtout le plaisir d'être ensemble... Une chasse au sanglier, ce n'est pas grand'chose...

SÉVIGNÉ. — Vous préférez la chasse aux tigres...

ARCHIBALD. — Je l'ai faite un peu aux Indes...

CERNUWITZ, riant. — Je crois qu'il préférerait la chasse à l'homme... Etre pirate? Hein, Archibald?... Je vous vois très bien pirate...

ARCHIBALD, riant. — En effet, j'aurais aimé... dans le temps! D'ailleurs, je crois aussi que vous...

CERNUWITZ, même jeu et se levant. — Autrement!... J'aurais été pirate... Autrement!... Il y a la manière... Mais... c'est l'heure du polo...

Archibald se lève, Sévigné l'imite.

ARCHIBALD, à Sévigné. — Alors, vraiment, rien ne vous décide?

SÉVIGNÉ — Excusez-moi... je vous assure... ce sera pour une autre fois.

ARCHIBALD. — Nous y comptons... Et aussi que vous nous ferez l'honneur de revenir bientôt dîner; il y a un mois que vous n'avez paru à la maison.

Sévigné s'incline sans répondre.

CERNUWITZ, pendant les trois dernières répliques, il a feuilleté un livre sur une petite table, puis l'a refermé après l'avoir pris dans sa main. — Ah! Monsieur de Sévigné! Le joli livre!...

SÉVIGNÉ. — N'est-ce pas? C'est un Racine de l'époque. La première édition collective signée et dédicacée... Les caractères sont admirables...

CERNUWITZ. — Vous aimez Racine?... Comme je vous comprends! C'est notre poète... Le poète du sang bleu... C'est le plus insinuant, le plus inquiétant... le plus délicieusement immoral... un pervers et un raffiné!... Et puis, c'est un homme du monde... Celui qui passe le mieux l'éponge sur toutes les petites horreurs de la vie, sur les adultères, les inceste, les assassinats, les trahisons, les guets-apens... Tenez, *Bajazet*, c'est presque de la tragédie spéciale...

ARCHIBALD. — Et le polo, Stanie!... Vous ferez plus tard votre conférence...

CERNUWITZ, même jeu. — C'est vrai! Mais j'aimerais relire Racine... et surtout dans cette vieille édition... Oh! monsieur le colonel, prêtez-moi ce livre, je vous en prie... un jour ou deux...

SÉVIGNÉ, poliment. — Avec plaisir...

CERNUWITZ, mettant le livre dans sa poche. — Comme vous êtes aimable... Je m'en vais relire *Bajazet*, tragédie turque... Au revoir, monsieur le maréchal... Monsieur le colonel, encore merci...

Cérémonial de sortie entre les quatre hommes.

Scène V

MEHMED PACHA, SEVIGNE

SÉVIGNÉ. — Visite brève, mais encore trop longue... Je n'aime pas beaucoup ces hommes-là...

MEHMED PACHA. — Je les observe toujours avec plaisir.

SÉVIGNÉ. — Ils ne s'embarrassent pas beaucoup du protocole... Cette visite à l'improviste, en veston et en bottes.

MEHMED PACHA. — Ils ne s'embarrassent de rien.

SÉVIGNÉ. — C'est drôle. Mon instinct se cabre devant eux. Cernuwitz surtout... souple...

MEHMED PACHA. — Oui, souple, mais pas comme une épée!

SÉVIGNÉ. — N'est-ce pas? C'est bien ainsi qu'il m'apparaît... Brave d'ailleurs...

MEHMED PACHA. — Brave certainement... mais de la boue!

SÉVIGNÉ. — A ce point-là?

MEHMED PACHA. — Je vous le dis! Monsieur le colonel, nous parlons ici entre vieux amis, entre soldats... Je peux bien quitter en votre faveur la réserve diplomatique... Je connais peu d'hommes, moi qui les connais bien, peu d'hommes plus dangereux que Cernuwitz... Vous l'avez entendu tout à l'heure parler de votre poète Racine?... Ses quelques phrases vous l'ont dépeint... Et d'ailleurs, d'une intelligence exquise, et séduisant. Les devoirs de ma charge auprès de mon souverain me forcent à des renseignements précis. Moi, je sais ce que vaut le prince Cernuwitz... et vous, à défaut de lumières complètes sur lui, vous avez l'instinct!... Mais, en vérité, dans vos salons d'ambassade, il est en parfaite posture... Il y a l'esprit, le goût de l'intrigue et la maîtrise de soi-même. Le monde est moins sévère pour lui que nous ne le sommes en ce moment... Et quant à l'autre, Archibald Falkland...

SÉVIGNÉ. — Oh! celui-là est tout d'une pièce! Je le crois surtout dangereux pour le gros gibier!...

MEHMED PACHA. — Monsieur le colonel, ne vous y trompez pas. Archibald Falkland est un triste sire... Et tenez... Vous êtes lié d'amitié, je crois, avec lady Falkland?

SÉVIGNÉ. — Je la connais...

MEHMED PACHA. — Eh bien, dites-lui quand vous la verrez...

SÉVIGNÉ. — Je ne l'ai pas vue depuis près d'un mois...

MEHMED PACHA, disant juste ce qu'il veut dire, ni plus ni moins. — Dites-lui de bien prendre garde. Une assez louche machination se trame contre elle dans sa maison. (Petit silence. Il se lève.) Qu'est-ce que vous faites, maintenant?

SÉVIGNÉ. — Je n'ai rien de spécial à faire...

MEHMED PACHA. — Je me rends d'abord au palais impérial... s'il vous plaît ensuite...

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE. — Madame de Servange.

SÉVIGNÉ, étonné. — Ah! je vais recevoir de suite...

Le domestique sort.

MEHMED PACHA. — Vers la fin du jour, j'irai voir le crépuscule sur les Eaux Douces. Profiterez-vous de mon caïque?

SÉVIGNÉ. — Avec plaisir, je vous rejoindrai, Excellence.

MEHMED PACHA. — ... Et avant de partir, puisque tout à l'heure nous parlions de nous-mêmes, laissez-moi vous dire, monsieur le colonel, que je vous ai trouvé bien mélancolique, bien pessimiste. Puisque vous souhaitez l'aventure, Constantinople a des ressources...

SÉVIGNÉ. — Allah vous entende, monsieur le maréchal. Constantinople est un beau décor; si quelque chose doit m'advenir, il me plairait assez que ce fût ici, dans les environs, entre le Bosphore et Stamboul.

MEHMED PACHA. — Pastel et eau-forte. Vous êtes un artiste, monsieur le colonel...

SÉVIGNÉ. — Je suis... je suis mille choses... et je n'ai rien été. Voilà.

MEHMED PACHA, souriant. — Bien mélancolique!... Notre époque n'est pas si plate. Allons, bonsoir et à bientôt...

Ils se serrent la main, le maréchal sort par la droite, par l'autre porte, le domestique introduit M^me^ de Servange. Sévigné va vers elle avec un étonnement et un plaisir.

Scène VI

SEVIGNE, M^me^ DE SERVANGE

SÉVIGNÉ. — C'est vous! C'est bien vous.

M^me^ DE SERVANGE. — Eh bien, oui, c'est moi! Seriez-vous par hasard un colonel que l'on dérange?

SÉVIGNÉ. — Quelle vilaine chose dites-vous là? Je suis tout heureux de vous voir, au contraire. Cela va me ragaillardir un peu. J'étais avec un de mes amis et mélancoliquement je lui racontais mes chagrins.

M^me^ DE SERVANGE. — Vos chagrins?

SÉVIGNÉ. — Oh! pas graves! Et vous en rirez! Mes chagrins de me sentir vieux.

M^me^ DE SERVANGE. — Etes-vous malhonnête, aujourd'hui! Vous oubliez que je vous ai vu naître...

SÉVIGNÉ. — Racontez-moi ça...

M^me^ DE SERVANGE, même jeu. — Je ne me rappelle pas bien... j'avais quinze jours.

SÉVIGNÉ, même jeu. — En tous cas, vous êtes l'aînée...

Mme DE SERVANGE. — Mais pas du tout... Et puis, parlons d'autre chose, hein... On peut s'asseoir?

SÉVIGNÉ. — On peut.

Mme DE SERVANGE. — Vous ne savez pas pourquoi je suis venue?

SÉVIGNÉ. — Comment? Vous êtes venue pour quelque chose?... pas gentil, ça...

Mme DE SERVANGE, sérieuse. — Je suis venue vous mettre en garde contre un danger, oui, un danger que vous courez... ou plutôt que vous faites courir à quelqu'un... à quelqu'un qui, je pense, vous est, à l'heure actuelle, quelqu'un... très cher...

SÉVIGNÉ. — Tiens, tiens... qui donc?

Mme DE SERVANGE. — Sévigné, vous n'avez pas confiance en moi, c'est mal. Je ne suis pas une méchante femme, vous le savez. Il s'agit d'une de mes amies, et vous savez fort bien laquelle... Eh bien, oui, là, prononçons le nom que vous dites tout bas... Marie Falkland... Vous êtes amoureux d'elle, Sévigné?

SÉVIGNÉ. — Vous plaisantez, ma pauvre amie! Ce que je disais tout à l'heure était sincère... j'ai quarante-six ans. Et puis, franchement, je ne comprends pas votre démarche auprès de moi? C'est uniquement pour me poser cette question: vous êtes amoureux... que vous êtes venue me voir? Je ne comprends pas...

Mme DE SERVANGE. — Vous pensez bien, Sévigné, que la curiosité ne me guide pas. Je viens vers vous pour vous mettre en garde. Depuis la soirée que nous avons passée ensemble chez elle, je n'ai pas revu notre amie. A cette soirée-là, rappelez-vous, vous m'avez beaucoup interrogé sur lady Falkland... Je vous ai vus ensemble parler longtemps dans le jardin. Disons le mot: vous aviez l'air de deux complices!... et je veux être franche tout à fait: cela d'abord ne m'a pas déplu... Je vous connais, Sévigné... je sais qu'une femme peut, intimement, s'enorgueillir de vous... J'ai presque souhaité, il y a un mois, pour mon amie ce que je redoute aujourd'hui pour elle! Oui! Certains rapports me sont venus qui me font peur... Falkland veut le divorce... il le lui faut contre sa femme... il a besoin de garder son fils et pour le nom et pour l'argent... Il faut qu'elle reste irréprochable... Sans quoi elle serait perdue, et ce serait un grand malheur... Dites-moi toute la vérité.

SÉVIGNÉ. — Ecoutez, je ne peux pas ruser avec vous... d'autant plus que vraiment il n'y a pas de quoi... Nous avions pris, vous le savez, lady Falkland et moi, l'habitude de nous promener ensemble à travers Stamboul... Elle a renoncé par lettre à notre dernier rendez-vous, qui devait avoir lieu il y a huit jours... elle l'a remis à aujourd'hui... Je devais la rencontrer à la vieille mosquée de Soliman... Et puis, ce matin, j'ai reçu un mot... un mot fiévreux d'allure, en disant qu'elle viendrait ici... Quand vous êtes arrivée, j'ai même cru que c'était elle...

Mme DE SERVANGE. — Mais, alors, elle va venir...

SÉVIGNÉ. — Sans doute oui... d'une minute à l'autre.

Mme DE SERVANGE. — Ecoutez, Sévigné... il faut que je lui parle. Quand elle sera là, laissez-nous, elle et moi, quelques minutes en tête à tête...

SÉVIGNÉ. — Chère amie, comment voulez-vous?... Sous quel prétexte?...

Mme DE SERVANGE. — Il n'y a pas besoin de prétexte. Je vous assure, Sévigné, je suis sa maman!... Ne vous croyez pas obligé de protester... sa maman!... Ne nous embarrassons pas de protocole. Ce n'est peut-être pas en vain que je suis là... Je vous affirme, il est urgent que je lui parle.

SÉVIGNÉ. — Mais enfin, pourquoi?...

Mme DE SERVANGE. — Je ne peux pas vous dire... j'ai mes raisons...

Entre le domestique, il parle bas à Sévigné.

SÉVIGNÉ, au domestique. — Bien. (A Mme de Servange.) C'est lady Falkland.

Mme DE SERVANGE. — Je compte sur vous, Sévigné... Croyez-moi, en agissant ainsi, vous m'aidez à remplir un devoir...

SÉVIGNÉ. — ... Soit... Je ne veux pas chercher vos arrière-pensées... Soit... Ecoutez... tenez... je m'en vais quitter cet uniforme... Quand j'étais plus jeune, j'aimais la tenue... mais maintenant que je vieillis... Et surtout, n'allez pas dire du mal de moi...

Mme DE SERVANGE. — Je vais profiter lâchement de votre absence...

SÉVIGNÉ, au domestique. — Faites entrer lady Falkland... (A Mme de Servange.) Vous êtes un tyran, vous savez... enfin...

Il sort.

Scène VII

Mme DE SERVANGE, LADY FALKLAND

LADY FALKLAND. — Oh! Elyane, mon amie...

Mme DE SERVANGE. — Alors, c'est ici qu'il faut venir quand on veut te voir.

LADY FALKLAND. — Ne me grondez pas!... Laissez-moi plutôt vous embrasser...

Ce qu'elle fait.

Mme DE SERVANGE. — Qu'est-ce que tu as, mon petit? Tu es toute fiévreuse.

LADY FALKLAND. — C'est vrai, vous ne m'avez pas vue depuis un mois...

Mme DE SERVANGE. — C'est bien par ta faute...

LADY FALKLAND. — Certainement, c'est par ma faute...

Mme DE SERVANGE. — Est-ce qu'il faut te pardonner?

LADY FALKLAND. — Il faut. J'ai été très malheureuse.

Mme DE SERVANGE, avec reproche. — Et c'est pour ça que je ne t'ai pas vue?

LADY FALKLAND. — Je n'ai vu personne parmi ceux que j'aurais dû voir. C'est aujourd'hui la première visite raisonnable que je fais.

Mme DE SERVANGE. — Mais alors, c'est vrai?

LADY FALKLAND. — Qu'est-ce qui est vrai?

Mme DE SERVANGE. — Tu n'as pas vu Sévigné depuis trois semaines?

LADY FALKLAND. — Non.

Mme DE SERVANGE. — Oh! je suis bien contente! malgré ce que lui me disait, j'étais inquiète... Tu me rassures... Un mauvais bruit court sur toi, tu sais... une rumeur vague... mais, pour moi qui t'aime, pour moi qui suis ta seconde maman...

LADY FALKLAND. — Qu'est-ce qu'on dit?...

Mme DE SERVANGE. — On dit des bêtises... On parle d'un homme qui t'a compromise... On ne nomme pas qui...

LADY FALKLAND. — Ma bonne et grande amie, je vais vous faire bien de la peine...

Mme DE SERVANGE. — Comment, de la peine... (Lady Falkland baisse la tête.) Mais alors, c'est vrai... c'est vrai...

LADY FALKLAND. — C'est vrai... J'étais trop malheureuse. Je n'en pouvais plus. Je me cognais la tête contre les barreaux de ma pauvre vie ! C'est un homme qui m'a prise un soir, parce que, ce soir-là, j'étais à prendre...

Mme DE SERVANGE. — Et ce n'est pas Sévigné?

LADY FALKLAND. — Ce ne peut pas être Sévigné.

Mme DE SERVANGE. — C'est Cernuwitz.

LADY FALKLAND. — Il a su venir dans mon désarroi, il m'a parlé, je pleurais, il m'a étreinte dans ses bras... Et puis, c'était la fin de tout... je me mourais de solitude.

Mme DE SERVANGE. — ... Pourquoi me fais-tu cet aveu?

LADY FALKLAND. — Parce que vous êtes mon amie et que je n'ai pas le droit de vous tromper, parce que j'aurais plus de honte encore de me taire que de parler, parce que je n'ai qu'un secret, qu'il appartient de droit à mes amis, à vous comme à lui.

Mme DE SERVANGE. — Tu veux dire ça à Sévigné?

LADY FALKLAND. — Oui... j'y ai longtemps réfléchi pendant ces dernières semaines... je vais lui dire... Voyez-vous, autour de moi, je n'ai que deux êtres qui m'aiment d'une affection douce, profonde... dans laquelle je sois tout à fait en sûreté... C'est vous et c'est lui... Eh bien, je ne veux pas perdre mes droits sur vous deux. Même sans mentir, le silence quelquefois est une mauvaise action... Et puis, je veux savoir si c'est moi vraiment que mes deux amis aiment... moi telle que je suis et non d'après les apparences... M. de Sévigné me parle trop souvent de ma vie irréprochable... Cela me gêne de lui apporter en échange de son amitié si loyale, si propre, une âme dissimulatrice. Je ne veux plus. Il faut qu'il sache la vérité à son tour, comme vous.

Mme DE SERVANGE. — Mais, tu m'as causé beaucoup de peine, déjà...

LADY FALKLAND. — Je vous demande pardon...

Mme DE SERVANGE. — Et tu vas peut-être lui en causer beaucoup...

LADY FALKLAND. — Pas plus qu'à vous... (Un temps.)

Mme DE SERVANGE. — Pourquoi as-tu attendu si tard pour parler? Et maintenant pourquoi parles-tu? Sois franche jusqu'au bout: il n'y a pas seulement la volonté de ta droiture dans ton aveu... Il y a autre chose... Tu es encore plus malheureuse?

LADY FALKLAND. — Plus malheureuse, non... autant! Mais je vous le dis: je n'en pouvais plus de solitude et de chagrin.

Mme DE SERVANGE. — Ma pauvre petite fille, je te comprends bien... Mais ce n'est pas Cernuwitz qu'il t'aurait fallu...

LADY FALKLAND. — Personne autre n'est venu vers moi...

Mme DE SERVANGE. — ...et...

Elle ne prononce pas le nom, mais son visage, son geste, désignent clairement l'homme chez qui elles sont, Sévigné qui est dans la pièce voisine.

LADY FALKLAND, avec un étonnement absolu. — Sévigné!... Celui-là, pour moi, c'est vous... c'est mon ami, c'est mon refuge... Je voudrais qu'il fût l'aîné... le frère... Il ne saurait s'agir d'amour entre nous... Et c'est pourquoi aussi je vais tout lui dire, afin qu'il m'aide à me défendre au besoin... Je suis agitée de sombres pressentiments... quelque chose tourne autour de moi, que je ne saurais définir et qui m'inquiète...

Mme DE SERVANGE. — Quoi donc?

LADY FALKLAND. — Je ne sais pas... La peur est en moi... Tenez, voilà ce qui s'est passé il y a huit jours... Edith menaçait mon fils d'avoir plus tard beaucoup de puissance sur lui... de l'élever mieux que moi... Elle osa dire ça, oui, « *mieux que votre mère, heureusement!* » Je n'étais pas là... C'est le petit qui m'a tout raconté avec des larmes... Je fus bouleversée, vous le pensez, moi qui cependant en ai tant vu déjà... La nuit durant, je restai sans sommeil... et, alors, je résolus, par un dernier sacrifice, de renoncer à tout... et même à cet amour, coupable peut-être, mais auquel tout de même je tenais... Je vis Cernuwitz le lendemain... Il ne m'apparaissait pas qu'il pourrait me résister...

Mme DE SERVANGE. — Eh bien?

LADY FALKLAND. — Eh bien... Cernuwitz m'opposa un refus formel... et je n'osai pas rompre... parce que j'eus peur vraiment... je vis comme une menace dans ses yeux... Depuis, il a su me reprendre à nouveau, me dominer... Il paraît m'aimer... mais j'éprouve un étrange malaise... Et c'était terrible de me sentir seule... Je suis bien contente de vous l'avoir dit... Et je veux que Sévigné aussi sache tout... oui, tout... pour avoir deux amis sur qui me reposer...

Un temps.

Mme DE SERVANGE. — Il faut suivre ton instinct... Peut-être est-il mieux en effet qu'il en soit ainsi... Je connais Sévigné depuis des années... Tu peux donner ta confiance entière à cet homme-là... (Entre Sévigné en civil.) Ah! vous voilà! Enfin!

SÉVIGNÉ. — Enfin est admirable...

Il baise la main de lady Falkland.

Mme DE SERVANGE. — Je dis enfin parce que je me sauvais. (Elle embrasse lady Falkland. A Sévigné.) Accompagnez-moi jusqu'à l'autre porte. (Ce qu'il fait.) Il faut que nous l'aimions bien, cette petite... elle est malheureuse.

Scène VIII

SEVIGNE, LADY FALKLAND

Sévigné redescend vers lady Falkland.

SÉVIGNÉ. — Trois semaines ! trois longues semaines... et votre amie a le courage encore de me faire attendre un quart d'heure.

LADY FALKLAND. — Il ne faut pas lui en vouloir... elle est si bonne, elle a tellement de tendresse pour moi...

SÉVIGNÉ. — Il faudrait qu'elle fût bien méchante... Asseyez-vous, installez-vous... Qu'est-ce que vous êtes devenue?... Nos belles promenades d'autrefois à travers Stamboul, nos escapades, nos rendez-vous devant les mosquées, et notre affectueuse amitié? Alors... plus rien... tout cela... fini? Pourquoi ? Et votre visite d'aujourd'hui ? Pourquoi ? Est-ce que j'avais démérité sans le vouloir? Ai-je été puni? Et m'apportez-vous mon pardon? Je ne sais rien, sinon que j'ai été désolé...

LADY FALKLAND. — Mon ami! Si je ne suis pas venue, voyez-vous, c'est que je ne méritais pas notre école buissonnière, comme nous disions...

SÉVIGNÉ. — Laissez-moi vous regarder. Vos yeux se sont creusés, votre visage s'est encore pâli... On dirait que vous avez souffert... La dernière fois que je vous ai vue, il y avait plus de gaieté dans vos regards...

LADY FALKLAND. — Gaieté factice...

SÉVIGNÉ. — Oh! je sais bien! Tout de même, il y avait l'effet bienfaisant de nos vagabondages...

LADY FALKLAND. — Oui... j'oubliais!

SÉVIGNÉ. — Savez-vous que, tout à l'heure, j'ai reçu la visite de votre mari, avec Cernuwitz... Heureusement, ils ne sont pas restés longtemps... Et puis Mehmed pacha m'a parlé d'une trahison... d'une machination qui se préparait contre vous... Il m'a presque dit de vous mettre en garde.

LADY FALKLAND. — Il a dit cela...

SÉVIGNÉ. — Vous avez la fièvre, votre main tremble... je la sens crispée... nerveuse sur la mienne... Au nom du ciel, calmez-vous...

LADY FALKLAND. — Mon pauvre ami, pour moi, tout va très mal... Mon mari ne dissimule plus. Edith régente ma maison. Ils affichent leur intrigue... Heureusement que j'ai mon refuge, mon pavillon sur le Bosphore. Mais je vois clair dans leur jeu. Ils en ont assez de moi. Ils veulent me pousser à bout, me forcer à un éclat, me faire fuir... Une fois déjà, j'ai cru qu'ils y réussissaient... une scène atroce... c'était à propos de mon petit... elle avait osé le frapper. J'étais là, j'ai sauté sur elle. Nous nous sommes presque battues comme des femmes du peuple. J'ai été la plus forte, heureusement.

SÉVIGNÉ. — Vous vous êtes battues!

LADY FALKLAND, avec un signe de la tête avec un sourire navrant. — Nous en sommes là... Guidées l'une et l'autre par la haine et l'instinct. La maison devient tragique et n'est plus civilisée qu'à peine...

SÉVIGNÉ. — Et personne près de vous pour vous aimer et vous défendre. D'un côté ces deux misérables, — de l'autre, vous, sans alliés, seule. Il ne faut pourtant plus que vous soyez seule...

LADY FALKLAND, avec un effort. — Mon ami... j'ai encore tout à vous dire... c'est l'heure... je veux être loyale tout à fait. Je ne veux pas voler votre amitié. Je ne veux pas voler votre estime. Je veux que vous sachiez tout de moi, le mal comme le bien, et mes misères, et mes faiblesses, et mes hontes... Mais d'abord, ayez beaucoup de pitié! Il y a eu tellement de tristesse dans ma vie depuis quelques années! Tout n'a été que tristesse! Et j'étais si peu préparée à la douleur! Mon enfance, ma jeunesse, se sont écoulées si calmes, si heureuses, dans notre vieille maison créole. Un jour... j'avais seize ans!... on est venu, on m'a épousée, on m'a emportée!... Un mari!... Je ne savais même pas ce que ce pouvait être! Ç'a été un maître et un geôlier! Le mariage, une prison, une prison terrible où j'ai appris à connaître toutes les humiliations, tous les dégoûts, où, lentement, j'ai senti disparaître en moi tout ce qu'il y avait d'illusion, de noblesse, d'orgueil... oui... Ils m'ont perdue à mes propres yeux... Ils ont fait de moi un pauvre être brisé, flétri... oui, flétri... flétri... les misérables... les misérables...

Brusquement, elle jette ses mains sur son visage et sanglote, la poitrine secouée de sanglots. Bouleversé, Sévigné ne se contient plus, la saisit dans ses bras comme une femme que l'on caresse, comme une enfant que l'on console.

SÉVIGNÉ, égaré. — Taisez-vous! Ne vous abandonnez pas à la douleur. Ne vous augmentez pas la souffrance... Marie... Marie, consolez-vous. Je suis là, moi, qui vous protégerai de toute mon âme, et qui déjà... Mais, vous voilà presque évanouie... Vous voilà là, inerte et blottie comme une toute petite qui a mal... (Elle a fermé les yeux, ne bouge plus. Il la regarde. Puis, brusquement, se penche vers elle et, pris de vertige, la baise à la bouche. Elle se lève dans un cri, et le regarde avec épouvante.)

LADY FALKLAND. — Que faites-vous! Que faites-vous!

SÉVIGNÉ, avec toute la passion. — Oh! pardon! pardon! Ne croyez pas que j'aie choisi cette minute, ne croyez pas que j'abuse de notre solitude, de votre défaillance. Je ne savais pas. Je vous jure que je ne savais pas. Je me figurais follement que la pitié seule, la pitié me poussait vers vous. Je comprends tout d'un coup... Oh! pardonnez-moi, mais je suis à vous... à vous! Disposez de moi, commandez. Voici ma fortune, mon nom, ma force d'homme et de soldat, tout ce que j'ai, tout ce que je suis...

LADY FALKLAND. — Vous! C'est vous! Et j'étais venue pour pour vous dire...

SÉVIGNÉ. — Quoi? Parlez?

LADY FALKLAND. — Je ne peux plus, maintenant!

SÉVIGNÉ. — Que voulez-vous dire?

LADY FALKLAND. — C'est fini, maintenant. Je ne peux plus rien vous dire!... Quelle honte!

SÉVIGNÉ. — Mais, enfin... (Ardemment, ses yeux interrogent lady Falkland. Elle est comme une bête traquée. Elle court. Sévigné, éperdu, voulant la retenir.) Mais, enfin, dites-moi...

LADY FALKLAND. — Rien! Rien! Ne me retenez pas! Ne me suivez pas!

Plus encore que ses paroles, son geste arrête Sévigné. Elle sort, les bras tendus, les mains écartées comme pour le repousser à jamais. Une dernière fois, Quelle honte! est prononcé dans un sanglot. Ecrasé, Sévigné la regarde fuir, cependant que le rideau tombe.

RIDEAU

Lady Falkland. Sevigne

Sévigné: *« Je suis à vous... à vous! Disposez de moi, commandez.»*

Ce.ñuwitz. Edith. Lady Falkland Falkland.
SCÈNE VI. — Lady Falkland : « *Je vous supplie, pas mon fils... pas mon petit...* »

ACTE III

La chambre à coucher de lady Falkland. dans son pavillon. Ameublement sobre et harmonieux. Un lit. Une très large fenêtre, sur le Bosphore. Sur le devant de la scène, l'amorce de la rampe d'un escalier qui descend à l'étage inférieur qui est le caïkhané, la remise des caïques. Il est neuf heures du soir.

Scène première

UN VALET, UNE FEMME DE CHAMBRE

Une femme de chambre prépare sur une table la boisson nécessaire pour la nuit. Par l'escalier, monte un valet.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Et alors, vous avez bien fermé la porte, en bas.

LE VALET. — N'ayez pas peur. J'ai tiré les trois verrous.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Personne ne peut entrer?

LE VALET. — Mais non, voyons... Par cette fenêtre, oui, ce serait possible. Il y a deux mètres à peine jusqu'à l'eau du Bosphore. Mais, par en bas, par la remise du caïque, j'en réponds, la porte est solide et j'ai tiré les verrous.

Par la porte du fond, entrent lady Falkland et son fils. Lady Falkland, sous un manteau jeté sur l'épaule, est en robe du soir. Le domestique sort.

Scène II

GEORGEY, LADY FALKLAND, LA FEMME DE CHAMBRE

GEORGEY. — Dites, maman, pourquoi dormez-vous dans le pavillon? Vous n'avez jamais peur? Si on entrait?

LADY FALKLAND. — Personne n'entrera, mon chéri.

GEORGEY. — Est-ce que vous dormirez bien, cette nuit?

LADY FALKLAND. — Mais, je l'espère, mon chéri.

GEORGEY. — Oh! oui. (Plus bas.) Pourtant, vous avez eu du chagrin tout à l'heure, à table, à cause d'Edith et de papa! Quand j'aurai grandi, je vous défendrai. Quelquefois, je m'éveille la nuit; j'ai envie de traverser le jardin et de venir vous appeler, sous la fenêtre. Mais je n'ose pas... (Lady Falkland ne répond rien. Elle passe la main dans les boucles de son fils avec un air de tendresse infinie.) Vous m'aimez bien, maman?

LADY FALKLAND, avec une caresse passionnée. — Ma petite joie!... Maintenant, il faut aller dans ta chambre... Emmenez mon fils; je n'aurai plus besoin de vous.

Elle embrasse une dernière fois l'enfant, qui sort avec la femme de chambre. Au loin, chante un pêcheur sur le Bosphore. Lasse, comme meurtrie, lady Falkland s'assied au pied de son lit. Par la fenêtre ouverte, entre un homme. C'est le marquis de Sévigné.

Scène III

LADY FALKLAND, SEVIGNE

LADY FALKLAND, levée dans un cri. — Ah! (Elle reconnaît le colonel.) Monsieur de Sévigné!... Etes-vous fou?...

SÉVIGNÉ. — Je vous demande pardon. Il y a une

minute encore, je ne savais pas que je ferais cela! Non, vraiment, je ne le savais pas! Cela m'a pris impérieusement parce que j'ai vu votre ombre dans l'ovale doré de la fenêtre! Je n'ai pu résister au désir d'entrer chez vous comme entrerait un amoureux. Je vous demande pardon.

LADY FALKLAND. — Que faisiez-vous sous mes fenêtres?

SÉVIGNÉ. — Cet après-midi, chez moi, vous m'avez quitté si brusquement, vous avez fui mes paroles avec une telle épouvante, que je suis demeuré d'abord anéanti. Il m'a semblé que c'était mon âme même qui s'éloignait de moi tout irritée. Mais alors le vide autour de moi, en moi, a été si complet, que je n'ai plus eu qu'une idée: vous revoir, et dès aujourd'hui. Je suis venu. Je ne savais pas au juste pourquoi, ni ce que j'allais pouvoir vous dire. J'ai longé la grille du jardin. Je suis arrivé au pied de cette fenêtre. Vous écoutiez la nuit... Ma solitude s'est mêlée à la vôtre... Me voici. Je vous demande pardon...

LADY FALKLAND. — Mon ami, il faut vous en aller. Vous n'avez pas pensé que votre présence serait un grand péril pour moi.

SÉVIGNÉ. — De l'autre côté du jardin, la maison dort et votre mari n'est pas là.

LADY FALKLAND. — Mais il y a mon fils, il y a Edith, il y a tous les espions, tous les domestiques...

SÉVIGNÉ. — Oui, oui, d'un côté, il y a tout cela, et de l'autre il y a moi, moi qui vous aime... Oh! ne me regardez pas avec ces yeux soudain si navrés, cet air de souffrance. Est-ce que vraiment le colonel de Sévigné est devenu si vieux? Si vous saviez que j'ai le cœur d'un jeune homme! Si vous saviez!... Mais non, vous ne pressentez pas que mon amour n'a pas l'âge de mon visage, vous méprisez l'étrange amant, qui s'offre, déjà près de la cinquantaine... Ecoutez-moi: suis-je tel à présent que je ne doive plus jamais parler de mon cœur?

LADY FALKLAND. — Monsieur de Sévigné, c'est une redoutable coquetterie que la vôtre, et la passion que vous m'apportez est un admirable cadeau dont toutes les femmes voudraient leur part. Votre jeunesse, mais elle est entière en vous... dans vos yeux, dans votre parole, dans votre action de venir ce soir vers moi par le chemin de l'aventure!... Je ne me défends pas d'un trouble qui paraît vous donner raison... Je voudrais être libre, avoir le droit du refuge dans vos bras... mais la vie est plus rapide que les volontés: votre escalade vient trop tard.

SÉVIGNÉ, avec amertume, toutes ses ailes cassées. — C'est vrai, je suis un Roméo tardif. Ah! toute ma vie s'est passée à attendre la bataille, l'amour! Trop tard! Vous dites vrai, trop tard!

LADY FALKLAND. — Oui, trop tard... Si je voyais passer sur la route la femme que j'ai été, la femme que je suis ne la reconnaîtrait pas.

SÉVIGNÉ. — Pourquoi donc avez-vous changé ainsi: c'est l'œuvre, n'est-ce pas, de tout ce mal qu'on vous a fait?

LADY FALKLAND. — C'est l'œuvre aussi de ma faiblesse.

SÉVIGNÉ. — Expliquez-vous.

LADY FALKLAND. — Je ne peux pas... (Petit silence.)

SÉVIGNÉ. — Mon amie, je voudrais que vous sachiez l'homme que je suis. Vous ne savez pas! A cet homme-là, vous pouvez tout dire. Ce n'est plus maintenant ni un soldat, ni un diplomate. Rappelez-vous les paroles qui, de chez moi, vous ont fait fuir. Il n'en est pas de plus ardentes et de plus respectueuses... Oh! je conçois la pudeur qui vous empêche de vous plaindre à moi du premier qui vous fit souffrir... Celui qui vous reçut jeune fille et vous apporta la douleur ne vaut pas qu'on s'attarde à lui.

LADY FALKLAND. — Monsieur de Sévigné, retirez-vous... Votre visite, ce soir... votre arrivée par le balcon, l'offre de votre cœur qui m'apparaît si grand... je m'en vais tout garder, comme un souvenir à la fois profondément amer et doux... et, maintenant, adieu. Je ne veux plus vous revoir jamais.

SÉVIGNÉ. — Madame!...

LADY FALKLAND, soudain fébrile. — Ecoutez... quelqu'un entre dans le pavillon... il est trop tard... Allez-vous-en... allez-vous-en... Mais partez donc!

SÉVIGNÉ. — Votre mari!

LADY FALKLAND. — Naturellement... Mais partez donc... par là... comme tout à l'heure... par là!... Je m'en vais empêcher qu'il entre.

Elle se précipite à la porte et sort, tout à fait hors d'elle-même.

Scène IV

SEVIGNE, seul.

SÉVIGNÉ, il court à la fenêtre, il va l'enjamber, il se recule soudain. — Quels sont ces gens, dans le jardin? « Votre amie court un grand danger. » Les paroles de Mehmed pacha!... (Dans l'antichambre, murmure de voix.) Pourquoi le mari... qui ne vient jamais!

Une seconde, il paraît se demander ce qu'il doit croire, ce qu'il doit faire. Il se jette vers l'escalier qui descend au rez-de-chaussée. A peine est-il sur les marches, que lady Falkland revient, accompagnée de Cernuwitz. Sévigné a le temps juste de disparaître. Lady Falkland interroge anxieusement la chambre, puis se rassure, la voyant vide.

Scène V

LADY FALKLAND, CERNUWITZ

CERNUWITZ. — Pourquoi diable, Marie, avez-vous les mains glacées? Est-ce la surprise de me voir arriver si tôt?

LADY FALKLAND. — Vous êtes près d'une heure en avance.

CERNUWITZ. — N'en accusez que mon désir!... Que regardez-vous à la fenêtre?...

LADY FALKLAND. — Rien, je la ferme simplement.

CERNUWITZ, un peu inquiet. — Est-ce que vous avez vu quelque chose?

LADY FALKLAND, vivement. — Non, vraiment, rien... mais j'ai pris froid. Vous le connaissez à mes mains... j'étais assise sur le lit, et je rêvais.

CERNUWITZ. — J'ai laissé, dans Thérapia, votre mari. Nous étions au Summer-Palace. Je lui ai dit que j'allais au tripot... Je lui fais croire ce que je veux... Vous êtes seule?

LADY FALKLAND. — J'ai renvoyé ma femme de chambre.

CERNUWITZ. — J'espère bien! Je saurai vous déshabiller sans aide

A ce moment, on voit apparaître sur l'escalier le visage étrangement ironique et douloureux de Sévigné. Il vient d'apprendre à l'improviste l'existence du rival

heureux. Pendant quelques répliques, il suivra la scène, témoin insoupçonné, puis il disparaîtra à nouveau.

LADY FALKLAND. — Non, laissez, laissez, je ne veux pas dormir encore.

CERNUWITZ — Il ne s'agit pas de dormir... Décidément, vous êtes froide. Je ne sais pas si c'est la nuit ou ma présence, mais vous m'apparaissez de glace.

LADY FALKLAND. — Ce soir, c'est vrai, je suis un peu sauvage.

CERNUWITZ. — Je vous ai connue plus apprivoisée.

LADY FALKLAND. — Je vous ai dit que je rêvais... mon esprit ne s'est pas encore entièrement repris... Laissez-moi peu à peu revenir vers vous.

CERNUWITZ, railleur. — Mais c'était donc tout un voyage?

LADY FALKLAND, douloureuse. — C'était un rêve!...

CERNUWITZ. — Qu'est-ce que vous avez ce soir, Marie?

LADY FALKLAND. — J'ai peur!

CERNUWITZ. — Qu'est-ce que vous dites?

LADY FALKLAND. — J'ai peur!

CERNUWITZ. — Vous avez peur quand je suis auprès de vous?

LADY FALKLAND, avec un pauvre sourire. — Je ne suis jamais très rassurée auprès de vous. Mais, ce soir, ce n'est pas cela. J'ai peur. Je suis nerveuse. Il me semble que la nuit qui vient m'est hostile. Je voudrais dormir d'un sommeil lourd qui m'interdirait de penser.

CERNUWITZ. — Vous êtes une enfant : je vais vous prendre dans mes bras... votre fièvre va s'apaiser.

LADY FALKLAND. — Non... rester seule!... Je préfère, ce soir, rester seule. Si vous êtes mon ami, vous m'accorderez la solitude.

CERNUWITZ. — Je suis votre amant... je ne suis pas votre ami.

LADY FALKLAND. — En effet, ce sont deux mots très différents.

CERNUWITZ. — Comme les sentiments qu'ils expriment.

LADY FALKLAND. — Un ami, c'est un homme qui vous aime...

CERNUWITZ. — Un amant, c'est un homme qui vous a.

LADY FALKLAND. — L'un vous rassure...

CERNUWITZ. — L'autre vous inquiète... C'est vrai, j'oubliais ce sentiment-là. Je vous fais peur. Cela m'amuserait si j'étais le marquis de Sade...

LADY FALKLAND. — Au fond, Stanie, cela vous est très égal que je sois à vous. Vous n'êtes pas un cœur certain.

CERNUWITZ. — Qui sait... je vous aime plus peut-être que nous ne le croyons, vous et moi... Vraiment, vous désirez beaucoup, ce soir, rester seule?

LADY FALKLAND. — Je ne sais pas ce que je désire... J'aimerais me sentir toute petite entre des bras très forts. J'aimerais avoir un amant... qui me défendrait...

CERNUWITZ. — Je ne suis pas cet amant-là!

LADY FALKLAND. — Non... Malgré votre souplesse et vos câlineries, je vous sens trop puissamment mon maître. Tenez, Stanie, jamais je n'ai osé m'endormir auprès de vous. Hélas! atrocement mariée, vous êtes celui qui m'avez appris l'amour, eh bien...

CERNUWITZ. — Eh bien...

LADY FALKLAND. — Eh bien, instinctivement, je cherche un défenseur, et même au besoin contre vous. Je vous aime et je me défie...

CERNUWITZ, l'attirant dans ses bras, baisant ses lèvres. — Vous êtes folle!

Il la domine de toute sa cajolerie sensuelle et charmante.

LADY FALKLAND, se dégageant, après avoir cédé à l'étreinte. — Allons, ce soir encore, je suis vaincue.

CERNUWITZ. — Le grand malheur! Quelle mélancolie pour se résigner au plaisir...

LADY FALKLAND. —Vous n'avez pas eu grand mérite, faisant de moi votre maîtresse... une pauvre chose à prendre! Un autre homme peut-être a moins réussi que vous et m'aurait aimée davantage... Peut-être donnerait-il sa vie pour être à votre place?... En tout cas, il n'aurait pas cet air distrait que vous avez en ce moment... Stanie, que regardez-vous ainsi?... Vos yeux, malgré vous, se tournent sans cesse vers la fenêtre... quelque chose vous inquiète?

CERNUWITZ. — J'écoute s'il n'y a pas des caïques sur le Bosphore. (Il ouvre la fenêtre.) Eh bien, n'est-ce pas mieux, cette musique qui meurt au loin...

Il allume lentement une cigarette. Il se penche vers le jardin.

LADY FALKLAND, tremblante. — Prenez garde. Que faites-vous?

CERNUWITZ. — Je vous montre qu'il n'y a personne. (Il revient vers elle.) Allons, ne soyez pas ainsi, une pauvre chose effrayée...

LADY FALKLAND. — Rassurez-moi.

CERNUWITZ. — Ce n'est guère facile. Fermons la fenêtre, puisque vous le voulez. Et tirons même les rideaux. Nous voilà seuls et bien cachés. Ah! Marie! Marie! quand donc aurez-vous cette force: ne jamais penser qu'à la minute présente? Que ne prenez-vous ma méthode...

LADY FALKLAND. — Puisque votre méthode m'a prise...

CERNUWITZ. — Je suis votre amant.

LADY FALKLAND. — Et cela devrait me suffire...

CERNUWITZ, la caressant. — Et cela devrait vous suffire... Je prends de votre vie les minutes les plus rares... comme celle-ci... (Très proche.) Vous êtes belle.

LADY FALKLAND. — J'ai déjà trop pleuré.

CERNUWITZ. — Vous êtes belle. Votre gorge, vos bras m'émeuvent d'être nus; vous êtes belle!...

LADY FALKLAND. — J'ai déjà tant souffert que j'ai besoin d'étreintes. (Elle s'abandonne, lourde et mélancoliquement sensuelle aux bras de Cernuwitz.) Je vous aime plus que je ne devrais, Cernuwitz.

CERNUWITZ. — Si vous pouviez n'aimer que Cernuwitz, quelle victoire! Combien vous passeriez invulnérable au milieu des haines et des perfidies. Je vous apprendrais l'indifférence à tout, l'insensibilité suprême, comme on donne des leçons d'escrime...

LADY FALKLAND. — L'indifférence! Ce mot vous peint, comme un portrait...

CERNUWITZ. — Et ce n'est peut-être qu'un masque! Ah! je voudrais vous éduquer à ma façon, posséder votre âme sensible comme je possède votre corps. Votre caractère gagnerait bientôt la souplesse même de vos reins, la courbe fuyante et jolie de vos épaules... Vous seriez inquiétante parce que mystérieuse, et vous connaîtriez le prix de l'égoïsme

LADY FALKLAND. — Quelle mauvaise leçon me donnez-vous là?

CERNUWITZ. — Pas mauvaise: excellente! Vous

seriez une femme entièrement libre. La vie passe et ne revient pas. Débarrassez-la du bagage sentimental. Votre mari, votre rivale, votre fils — un ingrat en route — oubliez tout: vous cesserez d'être une épouse qu'on outrage, une cousine qu'on insulte, une mère qu'on tourmente. Je vous le répète: si vous pouviez n'aimer que Cernuwitz, quelle victoire!

LADY FALKLAND. — Il faudrait me vaincre moi-même.

CERNUWITZ. — Essayez... La jouissance au passage et le mépris du reste; pas de sensibilité, de la passion; pas de cœur, de l'amour. Et, par-dessus tout... du mystère... Ce n'est pas une méthode si difficile.

LADY FALKLAND. — Peut-être pas pour vous, mais pour moi!... Certes, je ne suis pas parfaite... Vous pourriez témoigner de mes faiblesses, et mes minutes les plus heureuses sont peut-être les plus coupables... Dans vos bras, je suis coquette, sensuelle, oublieuse de bien des devoirs. Mon excuse est que j'étais si malheureuse, mon ami. Vous avez su venir à la minute fatale. Vous m'avez prise, vous qui sans doute ne m'aimez pas assez!... Un autre, à présent, viendrait trop tard. Tout de même, mon cœur ne vous appartient pas tout entier. L'amour me possède, mais ne m'absorbe pas. Je ne peux oublier mes craintes et j'ai mon fils. Je veux tout souffrir pour le garder.

CERNUWITZ. — Bien! Bien!... Je me soumets. Oubliez tout ce que j'ai dit. (Il l'a reprise dans ses bras, il prend un long baiser sur ses épaules.) Et puis, chacun sa destinée, n'est-ce pas... Ainsi, la mienne, ce soir, est de vous aimer, de vous dévêtir... Que vos épaules sentent bon. (Il commence à dégrafer le corsage.) Je suis toujours auprès de vous comme à la première minute. Je domine mal mes sens près de vos lèvres.

A ce moment, comme il la tient dans ses bras à moitié dévêtue, et penchée sur ses lèvres, la porte du fond brusquement s'ouvre. Edith et sir Archibald Falkland entrent dans la pièce. Lady Falkland, atterrée, n'a pas un geste de défense, seulement, elle pâlit à mourir et ses yeux se cernent d'une épouvantable angoisse. Pris d'une étrange aberration, sans doute, Cernuwitz, au lieu de s'éloigner de sa maitresse, la garde serrée contre sa poitrine. Peut-être veut-il la défendre... Edith la première rompt le silence. Son rire éclate, aigre, sardonique, triomphant, puis:

Scène VI

LES MÊMES, EDITH, ARCHIBALD

EDITH, avec une espèce de délire dans la férocité de sa joie. — Enfin!... Nous ne pouvions arriver mieux! nous la tenons.

ARCHIBALD. — Je crois, en effet.

Lady Falkland, maintenant, a l'instinct de ne pas se laisser tellement dévêtue.

EDITH. — S'il vous plaît, ne bougez pas. Restez ainsi, — ou alors nous appelons de suite... Et, d'ailleurs, cela vaudra mieux...

Elle fait un pas vers la fenêtre.

ARCHIBALD. — Restez tranquille, Edith, elle sera raisonnable. Nous avons le temps. Raisonnable! Et, j'en suis sûr, d'accord avec nous, pour éviter le scandale. Et puis, la présence du prince suffit, et son témoignage! n'est-ce pas, Stanie?

CERNUWITZ, avec un pas rapide vers Archibald, comme une menace soudaine. — Archibald!

ARCHIBALD. — Eh bien? Oh! inutile, je vous en prie. Le jardin est plein de domestiques... Ne vous mêlez plus de rien, voulez-vous! Une cigarette...

Cernuwitz, sans répondre, va vers la fenêtre; il parait s'être dominé par un raisonnement rapide. Désormais, il assistera à la scène, en témoin, presque en étranger.

EDITH, à lady Falkland. — Et vous, maintenant, il va falloir disparaître La farce est jouée, le masque tombe. Nous avons votre vrai visage. Et c'est beaucoup mieux! L'adultère vous va bien!

ARCHIBALD, à Edith. — Edith, point de phrases inutiles. Elle sent trop bien qu'elle est prise et qu'il va falloir obéir. C'est une affaire surtout entre elle et moi. (A lady Falkland.) Plus d'hypocrisie, n'est-ce pas? Surprise, pas tout à fait nue, mais presque mieux, avec un homme dans votre chambre, cela doit suffire au divorce. Et prononcé comme je l'entends, avec votre complète déchéance de tous vos droits, d'épouse et de mère! Nous sommes quatre, ici, personne ne dira le contraire.

Lady Falkland, avec l'attitude écrasée d'une créature qui se sent perdue, jette un regard, un appel suprême vers Cernuwitz. Celui-ci demeure impassible, lointain, l'air ailleurs.

EDITH. — C'est en effet trop de honte et de scandale.

ARCHIBALD. — Etes-vous prête à céder?

LADY FALKLAND. — L'argent... vous voulez l'argent... Oui, tout ce qui vous plaira... mais l'enfant? Répondez-moi, que voulez-vous faire de l'enfant?

ARCHIBALD — Cela ne vous regarde plus!

Lady Falkland, une seconde, paraît chanceler, comme proche de mourir.

LADY FALKLAND, avec effort, sans voix. — Vous allez me prendre mon fils...

EDITH. — Oui, certes... et, d'ailleurs, c'est heureux pour lui.

ARCHIBALD. — Voici un papier: signez! Tout se passera sans bruit. Votre aveu, cela me suffit. Nous nous retirerons immédiatement.

LADY FALKLAND, secouant la tête, parlant par saccades, luttant contre les sanglots qui l'étouffent. — Non! Non! Non! Je ne vous donnerai pas mon fils! Je ne vous donnerai pas mon fils! Cherchez autre chose! ça, je ne veux pas!

ARCHIBALD. — Prenez garde... Vous allez signer ce papier...

LADY FALKLAND. — Non! Non!...

EDITH. — Ne vous obstinez pas à discuter, Archi. Il faudra en venir à ma méthode. Je vous l'avais dit: vous perdez votre temps. Je vais chercher le témoin qu'il faut.

Lady Falkland la regarde avec angoisse. Archibald arrête Edith prête à sortir.

ARCHIBALD. — Une seconde encore, Edith. (A sa femme.) Vous allez signer ce papier de gré ou de force...

CERNUWITZ, descend nerveusement vers lui, la voix brève. — Archibald, assez! Je vous défends...

ARCHIBALD, brutalement. — Vous dites?

CERNUWITZ, même jeu. — Je dis: je vous défends...

ARCHIBALD, menaçant. — Vous êtes tout à fait fou, hein? Demeurez tranquille.

CERNUWITZ. — Archibald, prenez garde.

On entend le clac d'un revolver.

ARCHIBALD. — Chut! Laissez le revolver! Haut les mains! Le jardin est plein de domestiques, je

vous le répète. Et ce n'est pas à vous que j'ai affaire...

EDITH. — Allons, Cernuwitz... (Elle le prend par la main.) Je vous croyais plus sûr et plus maître, vraiment, de vos nerfs... Laissez donc les choses se régler sans vous...

ARCHIBALD, plus doucement. — Et puis, votre intervention est impropre.. C'est à moi seul ici de parler... (Edith n'a pas lâché le bras de Cernuwitz; elle le reconduit vers la fenêtre; il se laisse faire. Archibald, à lady Falkland, près de la table.) Signez.

LADY FALKLAND. — Je vous supplie... pas mon fils... pas mon petit...

ARCHIBALD. — Je vous dis: signez!

LADY FALKLAND. — Non! Non! pas mon petit... A genoux, vous voyez, à genoux, pas mon petit...

Elle se jette à genoux.

ARCHIBALD, la relevant brutalement. — Vous ne comprenez rien. C'est impatientant. Que m'importe que vous ayez ou non un amant! Si je me suis résolu à vous surprendre, c'est qu'il me faut mon fils, mon héritier. Quant à vous! (Il fait un geste d'indifférence.) Je vous ordonne de signer... Vous ne voulez pas?... Edith?...

EDITH, revenue à lui. — Mais oui, voyons, il n'y a que cela à faire. Tout le monde ici, les valets, les cawas! Des témoins, à défaut de signature! Et puis son fils! J'ai donné l'ordre déjà qu'on le réveille, et je vais le chercher moi-même.

Elle est déjà à la porte.

LADY FALKLAND. — Arrêtez! Arrêtez!... (A Archibald.) Vous êtes le dernier des lâches et des misérables, le plus vil des hommes... Cette fille, que j'ai recueillie par pitié, elle a fait de vous quelque chose de plus bas qu'un espion: un traître. Je vous ai vus chez moi vous frotter l'un à l'autre et je n'ai rien dit... c'était un accord formel... Je vous méprisais, vous me laissiez libre... Vous êtes le plus abject des vivants... le plus bas, le plus immonde... Comment dites-vous en anglais?... un cad... oui... un cad... un cad!...

ARCHIBALD, d'un geste brusque, il la saisit au bras, la courbe. — Taisez-vous! Assez! Et signez! signez! ou votre fils, dans une minute, vous voit! Tenez, il traverse le jardin.

En effet, à la fenêtre, Cernuwitz, tout de même très pâle, a eu un mouvement marqué de pitié. Archibald s'est avancé d'un pas vers lui. Il a compris qu'Edith ramenait l'enfant. Lady Falkland aussi, d'ailleurs, n'a plus de doute.

LADY FALKLAND, épouvantée. — Empêchez-le d'entrer!... Empêchez-le d'entrer!...

ARCHIBALD, lui présentant la plume. — Là... (Lady Falkland signe d'un geste éperdu. Elle devient livide. Cernuwitz s'est jeté vers la porte, empêchant Edith d'entrer, Edith qui ramène le petit Georgey, qu'on ne voit pas, mais qui est là, dans le couloir. Archibald, de loin, à Edith.) C'est fait...

EDITH, à la porte. — L'enfant?...

ARCHIBALD. — Inutile... Renvoyez-le... dans sa chambre... ou plutôt, non, dans la vôtre...

Edith fait un signe vers le vestibule, puis revient dans la chambre. On entend la voix de Georgey, une voix qui a peur... la voix d'un enfant qui ne comprend pas... mais qui devine vaguement: Maman!... Maman!... Qu'est-ce qu'il y a, maman!... Edith rentre. Cernuwitz ferme la porte... Lady Falkland est sur un fauteuil, évanouie ou presque.

EDITH, à Archibald. — Que fait-elle?...

ARCHIBALD. — Elle ne peut rester seule dans le pavillon... dans la maison, je préfère...

Edith va vers le fond, appelle: deux domestiques arméniens paraissent. Avec Edith, ils emmènent Lady Falkland, qui se laisse faire, comme une chose morte. Dans le pavillon, il ne reste plus que Cernuwitz et Falkland. Peu de lumière, la lampe sur la table.

Scène VII

ARCHIBALD, CERNUWITZ

CERNUWITZ, à part. — Si vous n'aviez aimé que Cernuwitz, quelle victoire!

Dans le jardin, il y a une espèce de brouhaha qui meurt, des lumières qui passent. Tout s'éteint, petit silence.

ARCHIBALD. — Eh bien, Stanie?...

CERNUWITZ. — Eh bien, Archibald?

ARCHIBALD. — A quoi pensez-vous?

CERNUWITZ. — A rien.

Il va à la fenêtre qu'il ouvre.

ARCHIBALD. — Belle nuit, n'est-ce pas?

CERNUWITZ. — Mystérieuse, j'en ai vu de pareilles à Venise, jadis.

ARCHIBALD. — Qu'est-ce que vous faites, maintenant?

CERNUWITZ. — Et vous?

ARCHIBALD. — Je n'ai pas envie de dormir. Allons boire du pommery dans la grande-rue, au Summer Palace.

CERNUWITZ. — Je n'y tiens pas.

ARCHIBALD. — Mais si, venez. A propos, j'ai les renseignements que vous vouliez sur le marché. J'ai fait câbler la Bourse de Londres.

CERNUWITZ. — Je vous remercie...

ARCHIBALD. — Alors, en route...

CERNUWITZ. — Il est peut-être mauvais qu'on nous voie sortir ensemble.

ARCHIBALD. — Bah! A présent. Et puis, le jardin est vide. Nous sortirons par la porte sur l'eau... Descendez devant, si vous voulez, je vous rejoins dans deux minutes.

Cernuwitz prend son chapeau, et sort.

Scène VIII

ARCHIBALD, seul.

ARCHIBALD, seul, il s'étire une seconde, voluptueusement. — Tout cela s'est fort bien passé. (A la lueur de la lampe, il regarde le papier signé par lady Falkland. Il a un rire de triomphe.) La main, en signant, a tremblé, mais la signature est lisible. Avec cela, j'irai demain chez l'homme d'affaires. All right! (Posément, il tire de sa poche un portefeuille solide en cuir rouge. Il y enferme le papier, remet le tout dans sa poche. Il va à la fenêtre, regarde dehors.) Joli, le Bosphore! On dirait le lac Katrine, chez nous... (Il allume un cigare. Pendant qu'il fait cela, Sévigné a paru sur l'escalier, doucement, furtivement, silencieux comme une espèce de tigre, puis, de plain-pied dans la pièce, s'est immobilisé dans l'ombre. Falkland se retourne, regarde autour de lui avec une anxiété soudaine. Il renifle

La scène du meurtre.

presque comme un chasseur. Archibald, troublé.) Qu'est-ce que j'ai, moi! Qui est là? C'est vous, Cernuwitz?... Allons, allons, je suis fou...

Il aperçoit Sévigné qui vient de se mettre en pleine lumière, après avoir traversé la pièce. Il va pour s'exclamer; Sévigné, impérieusement, met le doigt sur sa bouche, indiquant qu'il faut du silence... du silence. Puis il s'approche, et, d'un seul geste, plante un stylet droit dans le cœur de Falkland qui tombe sans un cri. Sévigné se penche vers le corps, prend le portefeuille dans l'habit, le met dans sa poche, puis se dirige vers la fenêtre, regarde une seconde et sort. En bas, vers le fond, la voix de Cernuwitz.

CERNUWITZ. — Eh bien, Falkland, vous venez?

RIDEAU

ACTE IV

Chez le colonel de Sévigné. Même décor qu'au deuxième acte, mais tard dans l'après-midi, vers le crépuscule. Au lever du rideau, lady Falkland, seule. Elle attend. Son attitude, son visage, tout son être, enfin, proclame qu'elle traverse une heure tragique.

Scène première

UN DOMESTIQUE, LADY FALKLAND

UN DOMESTIQUE, entrant. — M. le marquis a déjà quitté l'ambassade, madame. Il sera ici dans peu d'instants.

LADY FALKLAND. — Vous avez fait dire au colonel que je suis là?

LE DOMESTIQUE. — Non, madame. M. le marquis était dans le cabinet même de son Excellence l'ambassadeur. On n'a pas pu le déranger.

Le domestique se dispose à sortir.

LADY FALKLAND. — Le colonel est sorti de bonne heure?

LE DOMESTIQUE. — M. le marquis a quitté l'appartement comme d'habitude, après son déjeuner, qu'il a pris à l'anglaise sur cette table.

LADY FALKLAND. — Avait-il reçu son courrier?

LE DOMESTIQUE. — Oui, madame. Et lu les journaux.

LADY FALKLAND. — Ah! (Petit silence. Elle reste quelques secondes dans une attitude de réflexion douloureuse, puis, à elle-même.) Le sauver, coûte que coûte, le sauver... (Au domestique qui allait sortir.) Quelle heure est-il?

LE DOMESTIQUE. — Cinq heures, madame...

LADY FALKLAND, comme suivant une idée qu'elle n'exprime pas. — Je vais lui écrire...

Le domestique s'apprête à obéir à l'ordre non formulé. Il indique un porte-plume, prépare des feuilles. La porte du fond s'ouvre, entre Sévigné. Le domestique sort.

Scène II

LADY FALKLAND, SEVIGNE

Sévigné, en apercevant lady Falkland, ne peut réprimer un mouvement de stupeur. Tout de suite, il se domine, puis, s'étant incliné, il attend.

LADY FALKLAND, la gorge prise par l'émotion. — Vous me regardez stupéfait et sans comprendre ma présence.

SÉVIGNÉ, volontairement froid. — Je ne m'attendais pas à vous revoir ici. Cette nuit, votre mari est mort. Hier, de la place même où vous êtes, mon seul aveu vous avait fait enfuir. Et, dans le pavillon...

LADY FALKLAND. — Gardez-vous des mots de rancune.

SÉVIGNÉ. — Je n'en dis pas.

LADY FALKLAND. — Je suis anéantie. Jamais je n'ai eu besoin davantage d'avoir confiance en vous... (Il la regarde.) Ne fixez pas sur moi des yeux hostiles.

SÉVIGNÉ. — L'hostilité de mes regards est illusoire, je vous assure. Jamais je ne fus votre ami plus dévoué qu'en cet instant.

LADY FALKLAND. — Il y a cependant sur toute votre personne quelque chose d'étrange et de nouveau, je ne sais quel mystère, qui vous rend inconnu et qui me glace.

SÉVIGNÉ. — Vous vous trompez! Il n'y a rien.

LADY FALKLAND, avec un élan qui veut se rassurer. — Mon ami...

SÉVIGNÉ. — Ce n'est pas, j'imagine, la mort de votre mari qui peut me rendre différent. Vous saurez être une veuve irréprochable, comme vous avez été une irréprochable épouse! Je ne vois donc rien là à quoi mon cœur puisse perdre ou gagner. Ce que je conçois mal, c'est de vous voir hors de vous-même. Nous sommes seuls; franchement, cette mort... est-ce un malheur si grand pour vous? Vous voyez bien! vous ne répondez pas. Alors?... Un malfaiteur quelconque, un anonyme, un homme qui passait par là vous a délivrée de sir Archibald: laissez sa maîtresse le pleurer. Vous voilà libre.

LADY FALKLAND, avec une anxiété intense. — Qu'est-ce qu'on dit dans Constantinople?

SÉVIGNÉ. — Que voulez-vous qu'on dise? Ceux qui ne savent pas vous plaignent!... Les autres...

LADY FALKLAND. — Mais, le meurtrier?

SÉVIGNÉ. — Que vous importe à vous cet homme? La police le cherchera.

LADY FALKLAND. — Vous avez vu Mehmed pacha?

SÉVIGNÉ. — Ce n'est pas lui, tout seul, que cela regarde. Il est chef de la police turque. Le meurtre de cette nuit intéresse l'ambassade anglaise.

LADY FALKLAND. — Tout de même, Mehmed pacha peut beaucoup de choses. Il est votre ami?

SÉVIGNÉ. — Avez-vous donc une soif si grande de retrouver l'assassin.

LADY FALKLAND. — Je sais qui c'est.

SÉVIGNÉ. — Qu'est-ce que vous dites?

LADY FALKLAND. — Je sais qui c'est. Et, malheureusement, je ne suis pas la seule.

SÉVIGNÉ, haletant. — Vous connaissez l'homme de cette nuit?

LADY FALKLAND. — Je le connais.

SÉVIGNÉ. — ... Et vous le méprisez de son crime?

LADY FALKLAND. — Le mépriser, moi! Non, je ne le méprise pas! Je l'exalte, je le remercie... je l'aime!

SÉVIGNÉ. — Madame!

LADY FALKLAND. — Oui, je l'aime, je l'aime! Je suis à la fois lourde d'orgueil et d'épouvante! Un homme a fait cela pour moi, pour l'amour de moi!

SÉVIGNÉ. — Et, cependant, vous dites: « Un homme ». Vous n'osez plus prononcer son nom, même devant moi.

LADY FALKLAND. — Je ne suis pas venue pour autre chose... Mon mari a été tué cette nuit par le prince Cernuwitz!

SÉVIGNÉ, blême. — Qu'est-ce que vous dites?

LADY FALKLAND. — Mon mari a été tué cette nuit par le prince Cernuwitz. Et il ne s'agit ni d'une colère, ni d'une querelle, il s'agit de moi. (Elle a vraiment l'air d'une bête blessée. Elle paraît suivre une seconde le tournoiement tragique de sa pensée; enfin, elle reprend, se forçant à être précise.) Hier, dans le pavillon, l'homme pour lequel je vous ai renvoyé, ce n'était pas mon mari, c'était Cernuwitz. Hier, je tenais à ma gloire! Aujourd'hui!... Peut-être, comprendriez-vous, vous, plus noble que les autres, les fatalités qui m'ont conduite à la faiblesse; peut-être, par-dessus l'illusion détruite, me garderiez-vous du respect quand même... Je pourrais vous dire... Mais, en cet instant, il ne s'agit pas de moi... L'homme, c'était Cernuwitz. Dès qu'il fut entré, je m'assurai que vous n'étiez plus là; la fenêtre ouverte m'indiquait le chemin... Une heure après, j'étais surprise, sans doute possible. Mon mari entrait avec Edith. Tout, ma vie, mon passé, mon avenir, se broyèrent là dans une minute atroce. Epargnez-moi de vivre en détail la scène horrible qui suivit. Ils m'obligèrent à tout perdre, à tout signer, à abandonner mon fils. Je ne sais comment je ne suis pas morte. Quelque chose encore était plus effroyable que tout. L'homme que j'avais aimé, pour lequel je m'étais perdue, ne me défendait pas. Il regardait immobile, comme un étranger, comme un témoin, (Sa voix s'étrangle.) comme un complice. Il me faisait peur, plus peur que les autres... A la fin on m'emporta comme je crois d'une salle d'opération on emporte celle qui vient de subir le choc, et dont on ne sait pas encore si elle pourra renaître ou non! Le prince Cernuwitz et mon mari restèrent seuls. Cinq minutes après, Edith, revenue dans le pavillon, trouvait mon mari sur le plancher, tué, net, d'un coup, là! (Pour la première fois, depuis le commencement de son récit, elle cherche le regard de Sévigné. Celui-ci a été le miroir passionné des paroles qu'elle disait. Tour à tour, il a revécu cette scène qu'il connaît et qu'elle croit lui raconter. L'ironie, la douleur, la pitié, la colère, ont fugitivement sculpté ses traits. Quand elle s'arrête, il ne dit pas un mot. Peut-être, au fond, ne peut-il plus parler, étranglé par la violence des sensations, ou par la crainte des paroles. Sa mimique involontaire se poursuit jusqu'à la fin de la scène. Lady Falkland reprend, trop violemment captive de son propre tourment, pour discerner le trouble de Sévigné et surtout pour s'y arrêter.) Je ne sais pas si vous me comprenez bien! Ce n'est pas seulement cela qui clairement dénonça Cernuwitz. Il y eut autre chose... Edith qui, la première, trouva le cadavre, chercha sur lui le document signé de ma main... En vain! le portefeuille avait disparu, le portefeuille dans quoi le papier, la feuille était enfermée !... Volé ! Ma honte, signée par moi, n'existait plus, ni la menace du divorce! On ne m'enlevait plus mon fils! A la

place d'une épouse flétrie, une mère! Ma fortune même était sauvée. Le misérable qui m'avait avilie par degré, qui, une heure avant, me torturait avec toutes les tenailles permises, mort! Une chose anéantie et qu'on allait faire disparaître pour toujours.

SÉVIGNÉ. — Cernuwitz!

LADY FALKLAND. — Un meurtrier, soit... Mais, farouche d'amour, sublime d'abnégation... Imaginez-vous ce qu'il a pu prévoir avant de tuer? Lui qui, devant les témoins, a pu si bien se dominer! Oh! quel homme! quel homme!... Et moi, de quelle façon aujourd'hui je dois parler de ce criminel, avec quelle fervente impudeur pour ne pas être indigne de lui!

SÉVIGNÉ. — Mais vous vous leurrez, mais Cernuwitz n'a pas eu le geste que seule votre imagination dessine. Et, d'ailleurs, réfléchissez donc : vous seriez alors sa complice...

LADY FALKLAND. — S'il fallait le prétendre pour le sauver, j'irais peut-être jusque-là. Mais vous apercevez comme moi toute la vanité de ce mensonge... J'étais évanouie, j'avais signé; mon abdication morale et maternelle était complète. Moi, je ne risque rien, mais Cernuwitz...

SÉVIGNÉ. — Que dit-il?

LADY FALKLAND. — Personne encore ne l'a publiquement accusé. Moi seule, avec Edith, je sais la vérité... Il se défend mal. Il était dans le pavillon, il en est sorti deux minutes. A son retour, il a trouvé Archibald frappé, volé. Il ne peut rien expliquer. Il ne comprend pas. Voilà tout son système, toute sa feinte. « Il ne comprend pas! »

SÉVIGNÉ, avec emportement. — Comprendre? Que voulez-vous donc qu'il comprenne? Vous lui faites un honneur suprême, il croit que vous le calomniez! Vous même l'avez dit : il vous est apparu d'abord comme un complice! Alors, vous avez vu son vrai visage. Lui! Lui! Cernuwitz, cette boue! devenir du sang! Cernuwitz, une femme comme vous, en arriver là! Une femme comme vous! Cernuwitz!

LADY FALKLAND, frappée par la violence soudaine de Sévigné, joignant les mains, se reculant. — Vous! Vous! C'est vous qui vous manifestez à moi plein de la haine d'un ennemi! Vous, à qui je viens désespérée comme à mon seul refuge! Vous, mon ami! Vous, que je savais épris de moi et que je croyais capable de me pardonner votre amour! Vous ne m'avez jamais aimée! Je suis perdue!

SÉVIGNÉ. — Perdue! Quand rien ne peut plus vous atteindre!

LADY FALKLAND. — Vous ne m'avez jamais aimée! Rien désormais ne peut m'atteindre! Mais lui? Que voulez-vous que je devienne quand je ne l'aurai plus! Il s'est dévoué pour moi. Il m'a donné sa vie. Demain, ce soir, peut-être, Edith aura crié son nom. Et si on l'arrête? Et si on le condamne? croyez-vous que sa situation, son titre, soient suffisants pour le sauver? Je deviens folle! Hier, je n'étais que sa maîtresse honteuse; cette nuit, sa transfiguration s'est accomplie en moi. Je ne veux pas qu'on l'inquiète! Je ne veux pas qu'on me le prenne! Je l'aime! (Sévigné, depuis quelques instants, lutte visiblement contre la fureur.) Oh! pardon! pardon! Vous voyez, je ne sais plus ce que je dis, je deviens folle. Je vous fais beaucoup de mal, mais je suis plus misérable encore que vous. Soyez tel que je vous ai rêvé, soyez bon. Dites-moi que vous allez m'aider, me secourir, voir Mehmed pacha, trouver un alibi pour Cernuwitz... Est-ce que vous jugez qu'il est perdu? Peut-être se tuera-t-il plutôt que d'accepter son arrestation? Vous ne répondez pas? Vous ne répondez pas!

Elle se laisse tomber sur un fauteuil, la tête dans ses mains, secouée de honte et de sanglots. Sévigné la regarde. Il y a toute l'amertume et toute la pitié et aussi tout l'amour dans ce regard-là. Elle ne bouge plus, ne voit plus rien. Sévigné tire de sa poche le portefeuille de sir Archibald. Une seconde on croit qu'il va l'imposer aux yeux de celle qui si tragiquement se leurre. Mais sa résolution avorte dans un grand sourire mélancolique... Il redescend vers lady Falkland. Il y a une profonde et véritable douceur en lui.

SÉVIGNÉ. — Je vous en prie, ne pleurez plus. Vos larmes me font beaucoup de mal... Je suis prêt à tout faire pour vous...

LADY FALKLAND. — Votre voix est changée. Je vous retrouve soudain, plus près de moi... (Sévigné baisse la tête sans répondre.) Me pardonnerez-vous?

SÉVIGNÉ. — Je n'ai rien à vous pardonner.

LADY FALKLAND. — Me secourerez-vous?

SÉVIGNÉ. — Oui.

LADY FALKLAND. — Mon ami...

SÉVIGNÉ, l'interrompant. — Laissez-moi parler, maintenant. Je vous ai écoutée tout à l'heure sans vous interrompre et j'ai atteint, je crois, les dernières limites de la douleur. Je regrette seulement les paroles d'amertume et de violence que j'ai eu tort de prononcer. (Lady Falkland a un tressaillement.) Je vous donne ma parole de soldat... C'est la seule à présent possible entre nous... ma parole de soldat que vous n'avez plus à vous inquiéter. Celui pour lequel vous tremblez n'a rien à craindre, rien. Je vous l'affirme. Ne m'interrogez pas. Je ne vous répondrais que vaguement. Rentrez chez vous. Occupez-vous d'être ce qu'il faut être aux yeux du monde et choisissez-vous l'avenir qui vous plaira. Adieu.

Lady Falkland le regarde sans oser répondre, faire une question, subjuguée par l'espèce de sérénité de ce soldat qui est devant elle. Enfin, timide :

LADY FALKLAND. — Quand pourrai-je savoir?... Où me reverrez-vous?

SÉVIGNÉ. — Je ne crois pas que je vous reverrai jamais... Soyez sûr qu'il n'y a en moi aucune rancœur, aucune. Je vous ai tant aimée.

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE, répondant à une interrogation muette de son maître. — Son Excellence Mehmed pacha.

SÉVIGNÉ, comme à lui-même. — Ah! (Au domestique.) Dites à Son Excellence que je suis à elle dans une seconde. (Le domestique sort. A lady Falkland.) Je n'attendais pas sa visite.

LADY FALKLAND. — Puisqu'il me barre lui-même la route dans l'antichambre, je ne veux pas partir sans que mon espoir se précise.

SÉVIGNÉ. — Il y a, dans tout ceci, quelque chose de fatal, quelque chose d'écrit, comme dans le texte du Coran... Entrez ici, puisque c'est votre volonté.

Il ouvre la petite porte à droite.

LADY FALKLAND, entrant dans la pièce voisine. — Je remets, je crois, entre vos mains, la suprême ressource de deux destinées.

SÉVIGNÉ. — Il n'y en a pourtant qu'une en jeu.

Il referme la porte. Il est seul. Alors, il ne se contraint plus. Tous ses sentiments paraissent sur son visage. Mais il ne se laisse pas aller à leur domination : il veut agir. Il allume une cire et, après l'avoir tiré du portefeuille qu'il remet dans sa poche, il brûle à la flamme le papier terrible signé dans la nuit par lady Falkland. Une seconde avant de le détruire, il y a jeté les yeux. Il a murmuré : « Quelle misère ! » Puis, résolument, il a terminé son acte. Alors, la tête droite, il ouvre la porte du fond et fait entrer Mehmed pacha.

Scène III

SEVIGNE, MEHMED PACHA

MEHMED PACHA, dans un sourire. — Je vous dérange peut-être, monsieur le colonel?

SÉVIGNÉ. — Que dites-vous là, Excellence. Je suis toujours trop heureux d'être à vos ordres. Je m'excuse seulement d'avoir attendu quelques minutes avant d'ouvrir cette porte. Je réalisais une chose importante, une chose indispensable aux événements les plus proches...

Il éteint la bougie, disperse les cendres.

MEHMED PACHA. — Monsieur le colonel, vous n'avez pas à vous gêner avec un ami comme moi. J'étais venu d'ailleurs à tout hasard et vous n'attendiez pas ma visite.

SÉVIGNÉ. — Du moins, je ne l'escomptais pas si tôt.

MEHMED PACHA. — Vous la devez à ce beau temps que nous avons. Il fera, je pense, une fin de journée admirable. Je projetais en votre compagnie de traîner un peu aux Eaux Douces. Vous me disiez, hier encore, combien vous les aimez, avec leur décor éternel.

SÉVIGNÉ. — C'est vrai, je me rappelle, je vous ai dit cela. Aujourd'hui, elles auraient en plus, pour moi, l'attrait des choses qu'on va sans doute quitter... (Il attend une seconde, Mehmed pacha ne bronche pas. Sévigné reprend, insiste.) Avant ce soir, quelque chose m'arrivera peut-être qui m'interdira de les revoir.

MEHMED PACHA, sans la moindre interrogation. — Vous les regretteriez, monsieur le colonel. S'éloigner d'elles est un déchirement... Vous rappelez-vous cette nuit déjà lointaine où vous m'avez sauvé la vie? Cette nuit où je croyais bien ne jamais revoir ma patrie? Eh bien, parmi toutes mes préoccupations, il y avait place déjà pour la nostalgie commençante et le regret de mes Eaux Douces... Et puis, elles ont ceci d'admirable, ces rives charmantes, qu'elles sont indifférentes à tous les drames humains...

Il regarde Sévigné.

SÉVIGNÉ. — Aujourd'hui, cependant, je préfère ne pas retourner vers elles. Je me souviendrais trop d'un caïque.. Oh! pas de celui que vous m'avez donné... d'un autre qui fut un peu pour moi le char inattendu des destinées...

MEHMED PACHA, se levant. — Je n'insiste pas, puisque votre résolution est prise. A bientôt, monsieur le colonel.

Il tend la mian.

SÉVIGNÉ, stupéfait. — Votre Excellence s'en va sans me parler de sir Archibald Falkland?

MEHMED PACHA — Je ne vois pas très bien ce que je pourrais vous en dire. Ce n'était pas une victime intéressante... Et puis, cela regarde l'ambassade anglaise.

SÉVIGNÉ. — N'a-t-elle pas déjà une opinion connue? Des intentions probables?

MEHMED PACHA — C'est possible, en effet.

SÉVIGNÉ. — Je crois qu'elle désigne un coupable... le prince Cernuwitz.

MEHMED PACHA, avec son sourire. — La cousine du mort l'accuse formellement... Je crois qu'il aura du mal à s'en tirer si personne n'intervient... En tous cas, c'est un scandale d'Occident qui ne m'intéresse que par reflet... Qu'importe à la gloire musulmane l'assassinat d'un étranger... Ce n'est pas nous que cela concerne. Je ne suis que le serviteur de Sa Majesté Impériale.

SÉVIGNÉ. — Mais si vous saviez la vérité?

MEHMED PACHA. — En admettant que je la sache, je ne sais pas encore ce que mon devoir m'ordonnerait... Je n'y ai pas réfléchi... Nous déjeunons vendredi ensemble, je crois, chez Atik Ali ?... Notre vieux guerrier aime les soldats qui vous ressemblent, monsieur le colonel.

Il fait un pas vers la porte.

SÉVIGNÉ, l'arrêtant. — Monsieur le maréchal, c'est une affaire plus émouvante peut-être que vous ne le pensez. Et, d'abord, pourquoi Cernuwitz aurait-il tué?... Connaissez-vous les détails qui précèdent le meurtre?... Je peux vous les donner. Le hasard me les a fournis.

MEHMED PACHA. — Monsieur le colonel, le hasard est un mot auquel je n'attribue pas plus de valeur que vous-même... Le hasard ne fournit pas les détails. Ainsi, moi, ceux que je possède, croyez-vous que je les doive au hasard? Je les dois à mes fonctions qui font pousser pour moi des yeux et des oreilles sur toutes les murailles de Constantinople.

SÉVIGNÉ. — Et l'assassin... c'est Cernuwitz?

MEHMED PACHA, le regardant soudainement bien en face. — Y voyez-vous quelque empêchement?... Pour ma part, je n'en connais pas... Admettez même que je pense autrement que l'ambassade anglaise... je ne suis pas tenu par les devoirs de ma charge à lui donner mon opinion.

SÉVIGNÉ. — Si l'on accuse un innocent...

MEHMED PACHA. — Je ne suis pas responsable de l'honneur chrétien. Et puis, dans la vie, monsieur le colonel, certains hommes, comme justement le prince Cernuwitz, ne sont jamais innocents... je veux dire que s'ils n'ont pas toujours commis les forfaits dont on les accuse, ils en ont commis d'autres dont on ne les accuse pas... Cela fait, comme aurait dit sir Archibald Falkland, une cote mal taillée... C'est une expression de finances... (Il cesse de sourire.) D'ailleurs, je suis tenu à la réserve! Et puis, où est l'erreur?

SÉVIGNÉ. — L'erreur, ici, n'est pas difficile à trouver. L'erreur, c'est d'accuser Cernuwitz.

MEHMED PACHA. — Vous tenez décidément à vous occuper de police? (Il fait quelques pas vers la fenêtre.) Voyez par ce carré de ciel combien ce jour a de beauté. Est-ce que cela n'est pas plus important que tout au monde?... Qu'est-ce que la disparition de sir Archibald Falkland? Qu'est-ce?... Nous connaissons l'un et l'autre ce qu'il valait. Ce n'est rien. Une laideur qui s'est effacée, voilà tout.

SÉVIGNÉ. — Tout de même, un innocent est un innocent. Or, moi, j'ai peut-être un coupable à vous offrir... Je vous assure, monsieur le maréchal, tout

ceci vaut la peine qu'on s'y intéresse... Cernuwitz paraît avoir tué Archibald Falkland ? Pourquoi ? Parce qu'ils étaient ensemble, et, seuls, dans le pavillon. Mais il y avait peut-être un autre homme, je ne sais quel témoin improvisé d'une infamie, une espèce de juge invisible qui, soudain, a pensé que, pour une femme, un coup de couteau dans un cœur lâche est une chose bien placée. Evidemment, tout cela n'est qu'une hypothèse, mais tout de même... Voyons, Excellence, il y a dans ma version du crime une certaine élégance d'héroïsme qui ne va pas très bien avec la silhouette de Cernuwitz.

MEHMED PACHA. — Et vous concluez donc qu'un homme !...

SÉVIGNÉ. — Oh ! je revois très bien la scène... Après l'accomplissement d'une atrocité qu'ils avaient préparée depuis longtemps — et je resonge aux paroles prophétiques, à l'avertissement que vous me donniez ici même, hier — Cernuwitz et Falkland restent seuls. Le premier tue l'autre ? Non ! A peine un peu de nervosité subsiste entre eux... pas même un remords... ce ne sont pas des malandrins de petite envergure... plutôt une gêne de gens bien élevés qui ont commis mutuellement, l'un devant l'autre, une chose impropre. Pour un peu, moralement, ils se laveraient les mains. Le plus délicat, Cernuwitz, s'en va le premier. L'autre reste seul. Il prend son portefeuille, un gros portefeuille en cuir rouge... Soigneusement, il y range le papier qu'il vient d'extorquer à sa femme, le papier qui la ruine, qui la déshonore, qui la raye du nombre des mères. Il triomphe... Et puis, tout d'un coup, il a peur. Il sent qu'il y a là deux yeux décidés qui le regardent. Il se retourne. Un homme marche sur lui, si net dans la menace, qu'il n'ose même pas crier, se défendre, lui, dont la force cependant est d'un hercule. Un geste, une petite lame rapide et propre pénètre dans un cœur pourri. C'est fait ! Archibald tombe, exécuté. L'homme se penche, trouve, dans sa poche, le portefeuille, l'emporte et disparaît. Dans la nuit, personne ne l'a vu. Plus tard, il ouvre le portefeuille, détruit le document signé par lady Falkland... Le drame est joué, le traître est mort ! C'est ma foi, du très bon théâtre... Il ne reste plus que le portefeuille, assez embarrassant, que l'homme a gardé par élégance, parce qu'il y avait dedans quelque argent qu'il faudra bien qu'il rende à l'héritage, et puis, au besoin, pour témoigner de son action, au cas où lui-même, s'accusant, se heurterait au scepticisme.

Sévigné a fait tout ce récit avec un mélange parfait de précision et de légèreté. Quand il a parlé d'Archibald tirant son portefeuille, il a mimé la chose naturellement, puis, tout à la fin, pendant la dernière phrase, il a regardé le portefeuille dont ses mains se sont jouées, puis au mot final l'a jeté avec désinvolture, sans ostentation, comme une chose toute simple, sur la table. Mehmed pacha reste impassible. Après deux ou trois secondes.

MEHMED PACHA. — Vous avez, monsieur le colonel, une belle imagination. Si j'ai bien compris, le poignard de votre inconnu remplace ici le doigt de Dieu. C'est Allah lui-même qui se manifeste... Tout cela est fort bien réglé. Au besoin, à Constantinople, des choses pourraient s'être ainsi passées. C'est la dernière ville du monde où du romanesque trouve refuge. En France ou en Angleterre, cela s'appellerait de l'action directe. Et votre homme serait en grand péril. Ici, d'ailleurs, il court des risques... Et pourtant, voyez, monsieur le colonel, voyez la ville avec ses hautes pierres, songez à tout le sang qu'il a fallu pour la cimenter En cette vie, nous ne faisons rien de grand sans nous rougir les mains.

Une seconde, une longue seconde, leurs mains s'étreignent. Entre le domestique. Sévigné l'interroge du regard.

LE DOMESTIQUE. — Le prince Cernuwitz.

Sévigné et Mehmed pacha se regardent, frappés d'étonnement.

SÉVIGNÉ, à Mehmed. — Je ne recevrai pas cet homme.

MEHMED PACHA. — A votre place, monsieur le colonel... à votre place, je le recevrais. Vous ne savez pas ce qu'il vient faire...

SÉVIGNÉ, s'incline, puis, au domestique. — Faites entrer...

Le domestique sort.

MEHMED PACHA, souriant, en artiste. — La vie, monsieur le colonel, est parfois bien intéressante.

Entre Cernuwitz.

Scène IV

LES MÊMES, CERNUWITZ

Cernuwitz entre et tend la main à Sévigné, il aperçoit Mehmed pacha et s'incline avec courtoisie. Mehmed pacha lui rend son salut; d'un geste, Sévigné lui désigne un siège.

CERNUWITZ. — Mon cher colonel, je vous rapporte votre livre, ce beau Racine que vous m'avez prêté hier... J'espérais le garder plus longtemps et relire à loisir mon poète favori... J'ai bien peur que les circonstances ne me le permettent pas... Oui, il paraît que je vais avoir des ennuis... La police commence à s'occuper de moi... Oh ! je me défendrai !... Tout de même, on ne sait jamais... les perquisitions, les scellés... toutes sortes de contingences... bref, je crois plus prudent que ce beau livre reste chez vous... surtout que vous y avez laissé par mégarde une lettre... Je vous rapporte tout ça, et je m'excuse... (Il se lève.) J'ai encore deux visites importantes... je devais dîner ce soir chez la baronne Kerloff... Il me semble que d'après ces bruits qui courent... n'est-ce pas... je pourrais la gêner, troubler les dames, avec mon allure soudaine de criminel romantique... je vais aller dans son vestibule déposer une carte... et puis je voudrais passer à l'ambassade d'Angleterre...

Il parle léger, avec une affectation charmante de sans-gêne et de désinvolture. Malgré tout, on le sent bien un peu inquiet... Sévigné, très froid, se dominant pour rester poli, ne répond rien, n'avance même pas la main, après que Cernuwitz a déposé le *Racine* sur la table, pour savoir quelle lettre fut oubliée dans les feuillets.

MEHMED PACHA. — Je serai à l'ambassade avant vous, monsieur... et justement au sujet du meurtre de sir Archibald...

CERNUWITZ, avec une politesse exquise. — Excellence, je suis ravi que vous vous occupiez de cette affaire...

MEHMED PACHA. — A laquelle, d'ailleurs, vous êtes étranger. Quoique, en principe, la police turque n'ait pas à intervenir, j'apporte un fait nouveau qui vous épargnera les préoccupations. Je connais le meurtrier par son propre aveu... L'instruction est donc close avant que commencée...

CERNUWITZ. — Monsieur le maréchal, vous me faites un plaisir infini...

MEHMED PACHA. — Archibald Falkland a été tué cette nuit dans un pavillon qui lui appartient et que longe le bord de l'eau. Un individu de ma police a vu entrer par la fenêtre, puis en sortir, un homme. Il l'a suivi, l'a reconnu. L'aveu que m'a fait le meurtrier ne fut donc qu'un aveu tardif.

CERNUWITZ. — Et cet homme?

MEHMED PACHA. — Cet homme sera exécuté dans les délais les plus rapides, aujourd'hui, selon les ordres du sultan...

SÉVIGNÉ. — Mais...

MEHMED PACHA, continuant. — Inutile en effet de le mettre en jugement. Il fut condamné à mort deux fois déjà par contumace. C'est un criminel notoire qui a commis plus de forfaits qu'il n'a vécu de saisons... et l'assassinat de sir Archibald n'était pas indispensable à son châtiment.

SÉVIGNÉ. — Il a été arrêté...

MEHMED PACHA. — Ce matin même. Il rôdait sur les bords du fleuve, à quelques pas du pavillon dans lequel il était entré, poussé par l'espoir d'un vol... (A Cernuwitz.) Je vais prévenir de ce pas l'ambassade anglaise. Vous pouvez donc, monsieur, aller dîner tranquillement chez la baronne Kerloff. (A Sévigné.) Monsieur le colonel, à vendredi, chez Atik Ali. Nous parlerons de la France et des arbres de Fontainebleau.

Scène V

SEVIGNE, CERNUWITZ

SÉVIGNÉ, bref. — Eh bien, monsieur, j'attends.

CERNUWITZ. — Vous attendez quoi?

SÉVIGNÉ. — Vous n'êtes pas venu chez moi exprès pour me rapporter un livre... J'attends?

CERNUWITZ. — Mais si, mais si... et pour m'assurer de quelque chose que je soupçonnais vaguement... Maintenant, je suis renseigné. (Sévigné, sans répondre ni bouger, regarde Cernuwitz droit dans les yeux.) Oh! c'est une idée qui m'est venue par grand hasard en feuilletant votre Racine. (Brusquement, Sévigné ouvre le Racine, il y trouve une lettre.) Une lettre de vous à lady Falkland. Oh! je l'ai lue par nécessité... Mais votre phrase: « Et je vais souvent le soir rêver sous vos fenêtres... » Cela, tout d'un coup, m'a paru assez net... Et pour le meurtre de cette nuit!... Tout le monde a pensé à moi... et, moi seul, j'ai pensé à vous... Je n'ai rien dit. Je désirais vous voir avant... par courtoisie. Enfin, tout cela n'a plus d'importance; l'affaire est close, n'en parlons plus, n'y pensons plus... et bénissons Mehmed pacha!... La bête est morte...

SÉVIGNÉ — Allez-vous-en!

CERNUWITZ. — Quoi?

SÉVIGNÉ — Allez-vous-en!

CERNUWITZ. — Vous êtes ivre tout d'un coup! (Sévigné lève la main, Cernuwitz fait un pas vers lui; on peut croire à la bataille immédiate. Cernuwitz, redevenu d'un coup souple et railleur.) Entre gens de notre monde, on ne se collette pas! Mais je suis toujours à votre disposition si vous voulez vous battre ou si vous avez encore quelqu'un à assassiner.

Il sort. Entre lady Falkland, terriblement pâle. Elle va vers Sévigné, chancelante d'émotion.

Scène VI

SEVIGNE, LADY FALKLAND

LADY FALKLAND. — J'ai été la plus malheureuse des femmes, mais aussi la plus coupable. Mon châtiment de ne pas vous avoir compris sera de vous avoir perdu.

SÉVIGNÉ. — Qu'allez-vous faire, maintenant?

LADY FALKLAND. — Je vivrai pour mon fils que vous m'avez rendu.

Elle a saisi la main de Sévigné et, sans qu'il ait le temps de s'en défendre, l'a portée à ses lèvres.

SÉVIGNÉ. — Marie...

LADY FALKLAND. — Je vivrai pour mon fils, et puis je partirai plus tard, là-bas, dans mon pays... Adieu, monsieur de Sévigné.

SÉVIGNÉ, broyé. — Adieu, madame, je vous ai beaucoup aimée... Adieu.

Et, cependant, ils sont encore si près l'un de l'autre qu'on ne sait vraiment pas si elle va partir.

RIDEAU

REVUE DE LA CRITIQUE

« *L'Homme qui assassina* », au théâtre Antoine.

L'*Homme qui assassina*, roman publié tout d'abord dans la *Revue de Paris*, consacra la célébrité naissante de M. Claude Farrère que l'académie Goncourt venait de distinguer. Cette œuvre littéraire, abondante en descriptions de paysages et en traits de caractères, où l'atmosphère de Constantinople enveloppe les détails pittoresques, ne semblait guère devoir tenter un dramaturge, tant il paraissait malaisé de lui faire subir la transposition du livre à la scène.

Pourtant il s'est trouvé un homme de théâtre pour convertir en pièce ce roman. M. Pierre Frondaie, qui, dans de précédentes adaptations, avait fait preuve d'exceptionnelles qualités scéniques, vient de les affirmer, par cette nouvelle interprétation, de la façon la plus éclatante. Et grâce à lui, *l'Homme qui assassina*, après avoir connu un grand succès de librairie, recommence au théâtre une carrière qui promet d'être longue et glorieuse.

Mais il ne faudrait pas que, par un penchant commode pour les classifications — et c'est assez dans les habitudes contemporaines — le public s'avisât une fois pour toutes d'étiqueter « *adaptateur* » M. Pierre Frondaie. Ce serait une erreur, et ce serait aussi une injustice envers un écrivain au talent très divers, dont la forte originalité s'est manifestée aussi bien dans la poésie et le roman qu'au théâtre, ainsi qu'en témoigna *Montmartre*, il y a deux ans, au Vaudeville, ainsi qu'en va témoigner prochainement une nouvelle pièce de lui, *Blanche Câline*, en répétition sur la scène du théâtre Michel, — ainsi qu'en témoigne précisément cette adaptation même de l'*Homme qui assassina* dont (en utilisant la donnée originelle, et le « milieu » choisi par M. Claude Farrère, ainsi qu'on prend un sujet dans l'histoire ou dans la vie contemporaine) il a fait une œuvre si évidemment personnelle.

***

Il était intéressant de rechercher comment le jeune et brillant auteur des *Pierres de Lune*, de *Rose Flamberge*, de *Tu seras Roi !*, de *Montmartre*, avait été conduit à tirer un drame de *l'Homme qui assassina*. M. Jules Delini l'a raconté en ces termes dans *Comœdia* quelques jours avant la première représentation :

« M. Pierre Louys ayant réuni chez lui quelques littérateurs, et la conversation étant tombée sur les adaptations du roman au théâtre, M. Pierre Frondaie, en prenant en mains le roman de M. Claude Farrère, *l'Homme qui assassina*, déclara que l'on pouvait faire une pièce avec n'importe quel sujet, et ajouta, en précisant sa pensée : « Quelle belle action dramatique » on pourrait tirer du magnifique » ouvrage de Farrère ! »

» M. Claude Farrère se trouvait dans la salle ; il jugea cette répartie amusante, n'y pensa plus, lorsque, quelques semaines plus tard, M. Pierre Frondaie vint lui demander l'autorisation de tirer une pièce de son œuvre. »

L'auteur, interrogé par le rédacteur de *Comœdia* sur ses procédés de travail, lui répondit :

« Il y a deux façons de tirer une pièce d'un roman... ou l'on découpe par petites tranches les différents épisodes d'un volume, et, en les raccordant au moyen de subtiles ficelles théâtrales, on écrit sa comédie ; ou on ne fait que s'inspirer des personnages du livre, et, dans le silence du cabinet, on bâtit son scénario, et on compose ses différents actes. »

C'est cette seconde manière que M. Pierre Frondaie a adoptée.

C'est ce que nous a expliqué aussi M. Léonce Balitrand, dans la *Liberté* :

« Au lieu de découper en petites tranches les divers épisodes les plus saillants du volume et de les lier par une sorte de mayonnaise théâtrale, l'auteur de *Montmartre*, l'adaptateur de *la Femme et le Pantin* a préféré, s'inspirant simplement des caractères décrits dans l'œuvre et du milieu où ils évoluent, bâtir un scénario complet qui s'écarte peut-être un peu de la donnée même du livre, mais paraît plus logique, plus solide, moins plaqué.

» Il a construit sa pièce comme une espèce de drame historique, prenant simplement les personnages du roman, comme Dumas prenait les personnages d'une époque et construit avec ces personnages une intrigue presque neuve, établi deux actes sur trois entièrement nouveaux par rapport au roman. »

Cette manière doit être la bonne à en juger par l'accueil fait à l'œuvre représentée par l'ensemble de la critique et confirmé depuis, chaque jour, par le public.

***

M. Robert de Flers enregistre, en effet, dans le *Figaro*, le succès très brillant et très mérité qu'a remporté au théâtre Antoine la pièce tirée par M. Pierre Frondaie du très beau roman de M. Claude Farrère :

« Ces quatre actes, écrit-il, sont supérieurement construits et témoignent d'un sens du théâtre remarquable et d'une habileté de métier consommée. J'avais déjà constaté à propos de *la Femme et le Pantin*, un admirable livre qui était un détestable sujet dramatique, le sens scénique très sûr de M. Pierre Frondaie.

» Un peu lente peut-être au début, la nouvelle pièce de M. Pierre Frondaie devient, dès que le drame éclate, nette, rapide, directe : les situations y sont bien enchaînées, et les coups de théâtre adroitement préparés et exécutés avec beaucoup de sobre vigueur.

» M. Pierre Frondaie a pris avec le roman des libertés assez grandes, surtout au quatrième acte ; il a conservé les personnages et l'action, mais il a précisé et resserré les circonstances et dégagé réellement le drame, qui, dans le livre, est véritablement indistinct et presque insaisissable. En un mot, il a compris fort intelligemment toutes les différences qui doivent séparer les deux genres. »

M. Félix Duquesnel avoue n'avoir pas lu le roman de M. Claude Farrère dont il a ouï-dire, qu'il était très remarquable :

« Mais je m'imagine — écrit-il dans le *Gaulois* — que, pour M. P. Frondaie, adaptateur habile, qui me paraît posséder l'art du « tour de main », il n'a servi que de prétexte et de point de départ. Sa pièce est — comme l'on dit — bien théâtre ; or, entre une pièce et un roman, il y a un abîme. Le théâtre contenu dans la limite de ses trois heures, resserré entre le côté cour et le côté jardin, a besoin d'une action vive et saisissante, alors que le roman, que rien ne limite, se développe en détails infinis, s'aiguise en concepts psychologiques, avec la suprême ressource du papier généreux qui ne se désole pas, et ne compte pas les minutes. Le nouveau drame, qui se conforme aux nécessités de la scène, est donc rapide à souhait, procède par à-coups, et frappe à coups redoublés l'attention du spectateur, sans lui laisser le temps de réfléchir. Cette violence dramatique, très ingénieusement combinée, a assuré son succès... »

Dans son feuilleton du *Journal des Débats*, M. Henry Bidou n'approuve

guère la transposition d'un roman en pièce théâtrale, mais, cette réserve faite, il écrit :

« Je constate d'ailleurs avec plaisir que la pièce a été fort applaudie et qu'elle est émouvante en effet. Il est probable qu'elle fournira une belle carrière.

» Le premier acte est formé comme ces affiches lumineuses où une lettre apparaît après l'autre, et où on lit enfin le mot tout entier. Chaque scène nous apprend un des faits qu'il nous faut connaître. »

M. de Pawlowsky, dans *Comœdia*, constate d'abord le soin apporté par M. Gémier à présenter le drame de M. Pierre Frondaie :

« Le théâtre Antoine a fait des merveilles, les décors sont d'une exquise précision, l'interprétation est de toute valeur jusque dans ses moindres détails. Quant à la pièce, son sujet aura, je crois, le plus vif succès auprès du grand public...

» Toutes les scènes de cet ouvrage sont bien menées, le dialogue intéressant lorsqu'il s'agit de conversations entre hommes sur la politique ou sur l'honneur. Les caractères de femmes sont tracés peut-être d'une façon plus légère, un peu comme dans un mélodrame et il n'y faut guère chercher de caractère se développant dans le dialogue. L'ensemble de l'ouvrage n'en est pas moins intéressant. C'est du bon théâtre populaire, avec, toutefois, une tenue littéraire que l'on n'est point habitué à trouver dans ce genre de théâtre et qui est due sans doute au roman. »

M. Adolphe Aderer remarque dans le *Petit Parisien* que cette pièce « tirée d'un roman qui a obtenu un vif et légitime succès » conserve par instants des allures romanesques. Il regrette qu'un certain nombre de détails pittoresques ou d'observation aient disparu sous cette forme nouvelle — et n'est-ce pas là un regret superflu, puisque tous ces détails auraient ralenti l'action, si directement pathétique, voulue par M. Pierre Frondaie ? — Il se plaît d'ailleurs à faire observer que « telle qu'elle est, la pièce nous offre une action dramatique dont l'intérêt ne languit pas et qui nous émeut ».

M. François de Nion, dans l'*Echo de Paris*, exprime, comme M. Félix Duquesnel, le regret de n'avoir pas lu le roman de M. Claude Farrère, mais, ajoute-t-il, « je n'ai pas été fâché d'avoir manqué ce plaisir au moment d'entendre la pièce de M. Frondaie. Elle m'apparaissait ainsi toute neuve, et je pouvais dès lors essayer de m'en rendre compte au point de vue théâtre sans être gêné par le souvenir des pages déjà lues :

» Cet espoir fut un peu déçu dans les deux premiers actes, plus livresques que scéniques, et où des récits, d'une belle forme d'ailleurs, font un peu languir l'action. Mais dès qu'il est bien en possession de ses personnages, que leur passion le domine et le conduit, l'auteur dramatique se reprend, se développe et nous donne une œuvre extrêmement puissante et tragique. »

M. Adolphe Brisson reconnaît, dans le *Temps*, que ce drame renferme des tableaux de mœurs pris sur le vif, une action qui ne languit pas, un drame pathétique dont M. Pierre Frondaie a su tirer parti en le pliant très habilement aux nécessités scéniques.

Analysant le mouvement et le relief de cette œuvre, il en juge le sublime quelque peu artificiel. « Cependant, écrit-il, il ébranle l'imagination, il secoue les nerfs ; il obsède, il oppresse ; il prend aux entrailles l'auditeur ; il tient l'attention haletante, il excite un prodigieux intérêt. Tout cela n'est que du théâtre, mais c'est de l'excellent théâtre, conçu selon des formules éprouvées, conforme au goût traditionnel, fondamental — éternel — du public. L'ouvrage fait honneur au talent ingénieux et robuste de M. Pierre Frondaie. »

M. Nozière, dans l'*Intransigeant*, trouve remarquable ce drame et il s'exprime ainsi au sujet de son auteur :

« M. Frondaie est un véritable homme de théâtre. Il ne cherche pas à faire une exposition ingénieuse : il confie simplement à deux personnages, que nous ne reverrons plus, la tâche de donner au public tous les renseignements nécessaires. Il néglige un peu le dénouement : l'héroïne écoute derrière une porte et déclare qu'elle a tout entendu. M. Frondaie ne se soucie que du moment vraiment dramatique. Il en résulte que la fin du second acte, le troisième acte et la première partie du quatrième sont exécutés avec un réel talent. Le public a été très pris et c'est plus qu'il ne faut pour assurer le succès. »

M. Guy Launay, répondant dans le *Matin* aux craintes des lecteurs du roman, fait remarquer tout d'abord que les décorateurs se sont chargés, fort heureusement d'ailleurs, de suppléer aux descriptions ; quant à l'adaptateur, écrit-il, « il a reproduit, en grande partie, le tableau de mœurs ; mais il s'est attaché surtout au drame, qu'il a isolé, développé et même, par moments, rectifié avec d'incontestables qualités de praticien dramatique. Le personnage de Cernuwitz, par exemple, est modifié avec adresse ; le traquenard où tombe lady Falkland . . est présenté de façon plus plausible ; la scène de l'assassinat est judicieusement transposée. Le succès a été très net, très vif, et il était mérité. »

M. Gabriel Trarieux, dans la *Revue*, se montre enthousiaste :

« Une pièce ! s'écrie-t-il, voilà ce qui plaît dans *l'Homme qui assassina*. Le roman de Claude Farrère est trop connu pour que j'en rappelle l'intrigue. M. Pierre Frondaie a eu le grand mérite, ayant choisi ce livre célèbre, d'en prendre la situation principale, et de la « repenser » librement, en élaguant ce qui ne pouvait tenir à la scène, en condensant les épisodes, et en ajoutant les péripéties nécessaires à quatre actes touffus. Il a pleinement réussi dans cette audacieuse besogne, et une vive ovation l'acclama. C'est d'un bel auteur dramatique... Sa pièce, tout en situations d'un tragique savamment gradué, vaut surtout par l'intrigue, c'est clair, plus que par la psychologie. Mais elle intéresse, elle étreint. Et le quatrième acte tout entier, qui est de l'invention du dramaturge, n'est pas inférieur aux trois autres. Les décors, les turqueries, les uniformes ne gâtent rien, il s'entend, à la chose. On a fait le possible pour rendre, avec du plâtre et du papier peint, les suaves descriptions du roman, toute cette couleur si vivante qui en est l'essentielle beauté. »

***

L'interprétation de *l'Homme qui assassina* doit combler d'aise les plus difficiles. On a vu par ailleurs avec quel soin et quel goût on avait tâché de répondre aux descriptions si évocatrices de M. Claude Farrère par la décoration de ces quatre actes.

Deux grands artistes tiennent les deux principaux rôles. Mlle Madeleine Lély, sous les traits douloureux de lady Falkland, se montre profondément émouvante et sincère ; dans le personnage du colonel de Sévigné, « l'homme qui assassina », M. Gémier, avec ce réalisme stylisé qui me semble la caractéristique de son art, a exprimé toute l'élégance discrète, la vigoureuse sobriété, la contention ardente de ce beau caractère. M. Candé, dans un personnage de vieux Turc, a su traduire avec beaucoup de saveur toute la fine bonhomie ottomane. Mlle Dermoz compose une fort belle silhouette d'intrigante et Mme Aël celle d'une mondaine aimable et indulgente. Dans des rôles peu sympathiques, MM. Escoffier et Toulout ont fait apprécier toutes les ressources de leur talent.

GASTON SORBETS.

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

Etudes de mœurs.

« Dans la gare new-yorkaise du Grand-Central, on vient d'inaugurer une salle « pour les accolades ». Il a été jugé inconvenant que des personnes de sexes différents — fussent-elles maris et femmes — s'embrassassent publiquement sur les quais. »

Nous transcrivons, sans commentaire, cette information venue d'Amérique et reproduite par Mrs B. Van Vorst dans le livre instructif et charmant (Ed. Hachette) qu'elle intitule : *la Poursuite du bonheur aux Etats-Unis*. Le fiévreux et colossal développement des « pays neufs », où les espérances tiennent lieu de souvenirs, a jusqu'ici empêché toute tradition de s'imposer. Ce qui compte essentiellement dans ce gigantesque domaine en exploitation hâtive, c'est l'actualité. Et l'actualité semble symbolisée ou incarnée par la jeune fille américaine, à qui, pour se diriger, on laisse la liberté la plus grande. Qu'en fera-t-elle, de cette liberté ? Comment orientera-t-elle sa destinée et celle de sa race ? Sera-t-elle épouse ? Amoureuse ? Philanthrope ? Bas-bleu ? Les femmes, remarque judicieusement Mrs Van Vorst, les femmes auxquelles on n'a point imposé d'idéal revendiquent toujours. Toutes font appel au féminisme, et l'Américaine libre a donc des tendances — oserons-nous dire redoutables ? — à devenir suffragette.

Dans l'ensemble de ces chapitres alertes et amusés, où les observations piquantes se multiplient, se révèle l'âme d'une nation qui n'a pas fini de nous étonner, non plus que l'activité diverse et originale du business man qui emploie un véritable génie à gagner de l'or, celle de la femme qui le dépense, celle aussi de la femme seule, la girl isolée qui débrouille sa vie.

Et il y a de-ci de-là de bien judicieux aphorismes, étincelles du bon sens pratique jaillies sous l'enclume des affaires. Ainsi :

« Il y a des gens qui attendent pour se lever qu'on les ait appelés. Souvenez-vous que nul réveille-matin ne sonnera l'heure de votre chance. »

Et si l'on vient à traiter d'une affaire, se remémorer le proverbe : « Le plus fort des deux laissera parler l'autre ! »

Un père parle à son fils des dangers auxquels la jeunesse est exposée :

« La seule femme tout à fait insensible que tu rencontreras au cours de ton existence est figurée sur les dollars (l'effigie de la République). Si tu veux lutter avec elle à armes égales, je te conseille de mettre complètement de côté le sentiment. »

D'une Américaine sur le mariage :

« Le mariage qui fait un tout avec deux moitiés est un long combat pour savoir laquelle de ces deux moitiés sera le tout. »

Enfin une Mrs Wiggs, célèbre personnage d'une pièce très américaine, s'exprime joliment ainsi :

« Le sentiment, c'est comme le bon vin ; si, de peur d'en user, vous le gardez trop longtemps, un matin vous le trouverez évaporé. »

Ajoutons que le citoyen des Etats-Unis, même très riche, est respecté par ses compatriotes même très pauvres, parce qu'il est le bel exemple d'un succès qui demeure ouvert à tous.

Les Américains sont trop occupés de choses sérieuses et immédiatement utiles pour perdre leur temps à la critique.

Notes d'art.

Il y a, dans le livre que M. Louis Carpeaux vient de consacrer à *Pékin qui s'en va* (A. Maloine, édit.), des tableaux très libres, d'autres dramatiques jusqu'à l'horreur, d'autres simplement et délicieusement pittoresques, mais tous infiniment impressionnants par leur mouvement et leur couleur. Enfin, c'est avant tout l'œuvre d'un artiste, et jamais la loi d'ailleurs si souvent vacillante de l'hérédité ne s'est affirmée plus tyranniquement que chez ce fils cadet du génial sculpteur qui modela *Flore* et *la Danse*, du fiévreux peintre qui fixa en de fougueuses et empoignantes toiles le tourbillon des fêtes impériales. Mais, peut-être, ce dont on est le plus frappé en fermant ces vivantes pages, quand on les rapproche des alertes impressions sur la Chine que vient de nous donner Louis Sabattier, c'est de la séduction tyrannique, le troublant sortilège qu'exerce sur quiconque l'a connu, ou seulement entrevu, cet étrange et encore si mystérieux pays, le seul peut-être où, selon le mot de M. Louis Carpeaux, on puisse voir, au hasard même d'une promenade, « des choses vraiment nouvelles, des gens vraiment curieux ».

Un livre de combat.

M. Léon Daudet réunit en un livre ardent, *l'Avant-Guerre* (Nouvelle librairie nationale), les études et documents déjà publiés par l'*Action française* « sur l'Espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus ». Le titre et le sous-titre du volume disent son allure de combat. On y trouve un exposé détaillé du « plan d'espionnage-envahissement » — alimentation, fiches de renseignements, occupation des points stratégiques, forteresses industrielles, aérostation, poudres, télégraphie sans fil, automobiles et camionnages, fours à chaux de la frontière, mines et ports en Normandie, îles du littoral — qui, selon M. Léon Daudet, se poursuivrait en France depuis quelques années. Les accusations, qui s'expriment avec la virulence du pamphlet, sont graves. On peut s'attendre à ce qu'elles soient énergiquement discutées.

Histoire.

Les Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin (Plon, 7 fr. 50), ce sont les souvenirs de M. Anatole Claveau qui, entré comme secrétaire-rédacteur au service du compte rendu analytique du Corps législatif du second Empire, n'a cessé de suivre de près l'évolution de notre politique à l'Assemblée nationale de 1871, puis dans les diverses Chambres de la troisième République. Grâce à lui, nous voyons défiler, en une série de tableaux vivants, pittoresques, pleins de révélations piquantes, les hommes de l'opposition, les leaders de la politique impériale, les princes de la tribune, de la presse, des clubs, et nous pouvons mesurer, étape par étape, incident par incident, le chemin qui mena la France au tragique imprévu de Sedan et au 4 septembre.

Nous avons récemment eu l'occasion de signaler quelques très remarquables ouvrages sur l'époque et les idées révolutionnaires. Nous devons aujourd'hui mentionner, dans le même ordre d'études, en regrettant de ne pouvoir leur consacrer de comptes rendus plus détaillés : *la Conversion d'un sans-culotte :* Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel (Mercure de France), par M. Eugène Defrance ; *la Révolution française et la Psychologie des révolutions* (Flammarion), par le docteur Gustave Le Bon ; *les Réflexions sur la Révolution française*, d'Edmond Burke, traduites de l'anglais par M. Jacques d'Anglejean, et aussi, tout à fait curieux, en son adroite reconstitution romanesque d'un petit coin de la société de province sous la Révolution française, *le Livre de raison d'Elisabeth Renault*, 1789-1795 (Ollendorff), par M. G. Rocourt.

Etudes critiques. Histoire littéraire.

Apprenons à lire, ou, du moins, à choisir et à discuter nos lectures. Quelques utiles ouvrages paraissent de temps à autre, qui, sous une forme familière, s'offrent à guider notre goût. C'est un fil littéraire bon à saisir et à suivre pour ne point trop s'égarer. Ainsi, chaque année, nous aimons à signaler l'excellent recueil des « Petites chroniques littéraires » de l'année, de M. Th. Emmanuel Glaser, un cicerone sûr dans le maquis des lettres. Son *Mouvement littéraire*, en sept volumes actuellement (chacun 3 fr. 50 Ed. Ollendorf), est indispensable à toutes les bibliothèques où il faut aussi trouver, dans le rayon des manuels pratiques pour recherches instantanées, l'utile *Dictionnaire des écrivains et des littérateurs* (Lib. A. Colin, 6 fr.), de M. Frédéric Loliée, qui a récemment mis à jour une édition nouvelle.

Au premier rang des publications de ces dernières semaines, nous trouvons le précieux petit volume de M. Emile Faguet sur l'*Initiation littéraire* (Hachette, 2 fr.). M. Emile Faguet a écrit sur tout, mais il a tout lu. C'est avec cette science acquise et sûre, autant qu'avec une intelligence brillante et des dons d'assimilation prodigieux, que cet homme, plein d'esprit par surcroît, nous étonne aujourd'hui. C'est enfin avec cette science, cette intelligence et cet esprit, qu'il a écrit son *Initiation littéraire*.

M. Abel Hermant a réuni en volume : *Essais de critique* (Ed. Grasset)

ses notes prises pendant la dernière saison théâtrale et qu'il faut relire. Il y a joint de substantielles études et de clairs discours sur Balzac, Daudet, Zola, Maupassant, Paul Hervieu, Arsène Houssaye.

M. Jules Bertaut qui, par son âge, appartiendrait à la jeune critique, si l'on ne devait, pour son expérience déjà longue, sa fine culture et la maturité de son observation, le ranger parmi les vétérans, M. Jules Bertaut nous donne, en même temps que de très expressifs portraits de *Romanciers nouveau siècle* (Sansot), un très instructif tableau du roman moderne dans ses nouvelles tendances.

M. Lucien Maury, dans *Classiques et Romantiques* (Perrin), réunit quelques-unes des brillantes critiques qu'il publia dans la *Revue Bleue*. A une époque où l'on prétend que l'esprit critique se meurt, des ouvrages comme celui de M. Lucien Maury témoignent évidemment du contraire. M. Lucien Maury, sans doute pour répondre aux gens qui regrettent le temps des Sainte-Beuve et des Sarcey, fait précéder ses propres études d'une substantielle glose sur l'attitude que doit avoir, pour acquérir une autorité, le critique dans la littérature. Il préconise la compétence, l'impartialité et même la rudesse. Il met d'ailleurs en pratique sa doctrine, lorsqu'il résume, analyse, dissèque en quelques claires lignes des ouvrages choisis avec soin dans l'amas compact de la production contemporaine.

Le second volume de la reconstitution, d'après les notes des cours, de *l'Histoire de la littérature française classique* 1515-1830 (tome II, Delagrave, 7 fr. 50) professée par Ferdinand Brunetière, d'après les conférences du même, un beau livre sur *Bossuet* (Hachette, 3 fr.50).

De nouvelles intéressantes séries des *Témoignages* de M. Marcel Coulon, qui nous parle de l' « Ermite de Serignan », J.-H. Fabre, de l'hellénisme de Maurice Barrès, d'André Rouveyre et de son « dessin de littérateur » et de l'œuvre trop courte et de la vie trop brève d'Ephraïm Mikhaël (Mercure de France) ; des réflexions de Jean Moréas *Sur quelques poètes*, pages glanées dans les papiers laissés par l'auteur des *Stances* et revues et mises en ordre par des amitiés fidèles (Mercure de France) ; une suite d'études de M. Augustin Cabat sur *les Porteurs de flambeaux, d'Homère à Victor Hugo*, doivent également être signalées aux amis des lettres d'hier et d'aujourd'hui. De même que les travaux de M. Julien Tiersot sur *Jean-Jacques Rousseau*, musicien (Alcan) ; de M. Pierre-Paul Plan sur *Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps* (Mercure de France) et de M. André Martin-Decaen sur le dernier ami de Jean-Jacques Rousseau : *le Marquis René de Girardin* (Perrin) ; de même encore que les monographies ou biographies critiques de M. René Doumic sur *Lamartine* (Hachette) ; de M. Jean des Cognets sur *la Vie intérieure de Lamartine*, d'après les souvenirs inédits de son plus intime ami J.-M. Dargaud (Mercure de France) ; de M. Louis Bertrand sur *Gustave Flaubert* (Mercure de France) ; de M. G. Vauthier sur *Villemain* (Perrin) ; de M. Joachim Rolland sur *les Comédies politiques d'Eugène Scribe* (Sansot) ; de M. François Laurentie sur *Barbey d'Aurevilly* (Emile-Paul) ; de M. Charles Cestre sur *Bernard Shaw et son œuvre* (même librairie) ; de M. Paterne Berrichon sur *Jean-Arthur Rimbaud* (même librairie), de M. Pierre Berger sur *Robert Browning*, que l'on peut considérer avec Tennyson comme le plus grand des poètes anglais de l'ère victorienne (Bloud, 2 fr. 50) et de M. Henry Malherbe (Sansot, 1 fr.) sur *Paul Hervieu*.

Un bon livre de MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix (Sansot, 5 fr.) vient combler une lacune dans l'histoire de la littérature dramatique étrangère. Ce volume opportun contient, en effet, non seulement la version française du chef-d'œuvre de *Lope de Vega*, inscrit avec tant de succès par M. André Antoine au répertoire classique de l'Odéon, mais encore une étude très importante et très complète sur le Théâtre espagnol avant Lope de Vega, le goût espagnol en France et ses influences sur notre littérature, *l'Etoile de Séville*, son histoire et ses imitations, une traduction rythmique de *l'Art nouveau de faire des comédies*, un catalogue inédit des nombreuses œuvres du vieux maître espagnol, et une bibliographie très documentée.

Les *Essais de littérature et d'esthétique d'Oscar Wilde*, traduits par M. Albert Savine, sont réunis en deux volumes (6 fr.) par l'éditeur Stock, qui publia également un tome sixième des *Œuvres de Michel Bakounine* (6 fr.). — M. Georges Soulié nous donne un essai sur *la Littérature chinoise* (Mercure de France) et M. Alfredo Niceforo (*le Génie de l'argot*, même librairie) un essai sur les langages spéciaux, les argots et « les parlers magiques ». — M. Nahum Sloush, docteur ès lettres, nous entretient de *la Poésie lyrique hébraïque contemporaine* (Mercure de France) ; M. Albert Heumann du *Mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880* (même librairie), et M. Jean Malye (Sansot) de *la Littérature irlandaise contemporaine*. — Le duc de La Salle de Rochemaure, majorat du Félibrige, nous dit en deux forts volumes (Bloud, 6 fr.) ce que furent *les Troubadours cantaliens, du XII^e^ au XX^e^ siècle*. — M. Pierre Lasserre critique le haut enseignement de l'Etat dans *la Doctrine officielle de l'Université* (Mercure de France) ; et n'oublions pas enfin de citer une sélection des œuvres de l'*Arétin* (même librairie) avec notice de M. Guillaume Apollinaire ; et la nouvelle série des essais d'ethnographie et de linguistique de M. Arnold van Gennep, publiés sous ce titre d'ensemble : *Religions, Mœurs et Légendes*.

La Fontaine, parmi les classiques du dix-septième siècle, paraît, cette année, retenir plus spécialement l'attention et la faveur de la littérature critique. Tandis, en effet, que M. Emile Faguet charme le public des conférences par ses propos érudits et malicieux sur l'auteur des Contes et des Fables, M. Louis Roche publie une *Vie de Jean de La Fontaine* (Plon) et M. G. Michaut, le très distingué maître de conférences à la Faculté des lettres, nous présente, sur la vie et l'œuvre du fabuliste (*La Fontaine*, tome I, Hachette, 3 fr. 50), le premier volume d'un admirable travail d'ensemble, clair, méthodique, complet, une belle œuvre solide qu'il faut lire, relire et conserver dans le rayon classique de nos bibliothèques.

Par eaux et par monts.

Parmi les grandes rivières de France, *la Durance* est certainement une des plus importantes et une des plus curieuses. Jadis célèbre par les ruines qu'elle accumulait sur ses rives, elle est devenue une source de richesses inestimables pour la Provence, lui fournissant l'eau vivifiante qui a transformé en jardins magnifiques des terrains naguère incultes et dont certaines parties formaient un véritable désert. Descendue des montagnes sauvages qui encadrent le col du mont Genèvre, au-dessus de Briançon, elle traverse la région peut-être la plus caractéristique des Alpes françaises et va s'épanouir dans le Rhône, sous le soleil d'Avignon, distribuant au loin la lumière et la force en même temps qu'elle éparpille ses eaux dans toutes les directions pour féconder la vallée. L'agriculture a pris en ces régions un développement tel que les irrigations sont devenues insuffisantes ; on manque d'eau à certaines époques, alors qu'en d'autres mois on est exposé à des inondations désastreuses. La régularisation du régime de la Durance s'impose donc comme une nécessité économique de premier ordre, et, après bien des hésitations, le gouvernement a accordé une subvention pour pratiquer des sondages en vue d'établir un barrage de 127 mètres de haut qui serait le plus haut du monde.

M. Wilhelm, ingénieur en chef des ponts et chaussées, qui a mis au point cet important projet, a étudié pendant de longues années le régime de la Durance. Il nous offre aujourd'hui une monographie pittoresque (Ed. Laveur) où, sans y prendre garde, l'ingénieur s'efface fréquemment devant le touriste. Cet ouvrage, de tous points remarquable, nous offre le document précis, aimable et attachant ; les alpinistes le liront avec autant de plaisir que les ingénieurs, les industriels de la houille blanche et les grands cultivateurs de la Provence. Près de cent phototypies, choisies avec un rare discernement, montrent dans leurs aspects variés les plus beaux coins de ces montagnes et de ces vallées trop peu connues. Elles ajoutent à l'intérêt d'un livre qui nous repose de la littérature parfois un peu creuse des études alpestres et qui se présente avec un luxe typographique et une recherche artistique que l'on rencontre pour la première fois, croyons-nous, dans un ouvrage technique.

HENRY BATAILLE

Portrait par G. de La Perche.

LES FLAMBEAUX

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

HENRY BATAILLE

Représentée pour la première fois, le 26 novembre 1912, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

M. LE BARGY dans le rôle de Laurent Bouguet.

PERSONNAGES

Laurent Bouguet	MM. LE BARGY.	*Mme Bouguet*	Mmes SUZANNE DESPRÈS.
Blondel	HUGUENET.	*Edwige Voroditch*	YVONNE DE BRAY.
Hernert	J. COQUELIN.	*Marcelle*	SIMONE FRÉVALLES.
Pravielle	ETIÉVANT.		
Pélissier	COLLEN.	*Bonvallet*	MM. PERSON.
Mairesse	HARMENT.	*Talloires*	MERNET.
Hervé	SAVRY.	*Barattier*	RICHAUT.
Directeur du	L. CHRISTIAN.	*Journaliste*	DONEY.

PHOTOGRAPHIES WALÉRY ET PHOTO-PROGRAMME.

Copyright by Henry Bataille, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Blondel. Bouguet. Mme Bouguet. Edwige.

Scène I. — Bouguet : « *Je vais vous lire la note que j'ai préparée pour la séance de l'Institut.* »

LES FLAMBEAUX

ACTE PREMIER

Le cabinet de Laurent Bouguet à l'Institut Claude-Bernard. Vaste verrière donnant sur les jardins de l'Institut Devant, table de travail. A droite, la table, avec les tubes, les instruments de biologie, le microscope, etc. Vitrine. Simples chaises de paille. Au fond, à droite, porte aux verres dépolis, accédant à une petite antichambre, qui sépare le cabinet de Bouguet des couloirs de l'Institut.

Scène première

BOUGUET, Mme BOUGUET, BARATTIER, EDWIGE, PRAVIELLE, MAIRESSE, BONVALLET, PELISSIER, HERVE, TALLOIRES et TOUCHET, BLONDEL, MARCELLE.

Au lever du rideau, on entre de gauche, c'est-à-dire de l'appartement des Bouguet. Le déjeuner vient de prendre fin.

PÉLISSIER. — C'est prodigieux, ce que vient de nous communiquer Bouguet!

BONVALLET. — Je suis dans la stupéfaction.

MAIRESSE. — Quel pas en avant et quel bouleversement de toutes les théories!

PÉLISSIER. — Mon cher Bouguet, tu as résolu de nous étonner toujours.

BONVALLET. — Et notre vénération pour vous deux ne sera jamais excessive.

BOUGUET. — Mais non. Comme d'habitude, ma part, (Avec intention.) notre part, à ma femme, à Blondel et à moi, n'est qu'une contribution au hasard...

MAIRESSE. — Pas de mots pareils entre nous, Bouguet! Vous nous avez dit vous-même, à déjeuner, combien de recherches patientes il a fallu pour arriver à reproduire, à partir de culture, des lésions cancéreuses caractérisées...

BONVALLET. — C'est un résultat merveilleux, inattendu, et qui va être formidable de conséquences!...

BARATTIER. — C'est-à-dire qu'il y a encore quinze jours on m'aurait affirmé qu'on pourrait les provoquer sans inoculation de fragment de lésion, ça m'aurait paru du domaine de la fantaisie! Du Jules Verne pour première page de journaux!

MAIRESSE. — Nous savions pourtant que depuis longtemps vous étiez sur la question, mais nous ne nous doutions pas que vous touchiez au but...

PÉLISSIER. — Et tu le tenais bien caché!

BOUGUET. — Naturellement. Ce que je ne vous ai pas dit pendant le déjeuner ce sont nos transes, nos espoirs successifs et nos hésitations finales, lorsque nous avons enfin obtenu ce résultat d'isoler le bacille. Ce résultat-là, voici trois ou quatre mois que nous aurions pu le faire connaître.

Mme BOUGUET. — Oh! oui, facilement trois ou quatre mois... n'est-ce pas, Blondel?

BLONDEL. — Environ.

BOUGUET. — Mais, vous me connaissez, j'ai horreur de publier trop vite.

PÉLISSIER. — Oh! toi, lorsqu'on entend dire que tu vas t'atteler à une question, c'est que tu as déjà résolu le problème aux trois quarts.

BOUGUET. — Non, mais, sous prétexte de prendre date, que de conclusions prématurées sont répandues chaque jour, n'est-ce pas?... Enfin, maintenant, je crois pouvoir, sans aucune réticence, affirmer le résultat que nous tenions si soigneusement caché dans la crainte de nous avancer trop tôt. Et c'est lundi que je lirai à l'Institut la note que je puis qualifier d'officielle.

PÉLISSIER. — Quel retentissement elle va avoir!

BOUGUET. — Je n'ai plus qu'une crainte, celle que je vous exprimais tout à l'heure à déjeuner, que, si le fait nouveau s'ébruite ou se répand trop rapidement, le public ne se méprenne et n'appelle guérison du cancer ce qui n'est, à tout prendre, qu'un premier pas... définitif, je veux bien, mais seulement un premier pas.

PRAVIELLE. — Vous avez raison. C'est un besoin pour le public de découvrir des bienfaiteurs de l'humanité.

BONVALLET. — Et il se paie d'illusions...

PRAVIELLE. — Et puis, ton nom est aimé, ta personnalité trop célèbre, l'Institut que tu diriges trop populaire, par conséquent trop guetté... mais, quel couronnement de carrière si vous pouviez tous deux attacher votre nom à une pareille découverte!... En tous cas, l'Institut Claude-Bernard va être rudement à l'honneur, dès lundi!

HERVÉ. — Du petit au grand, du simple préparateur que je suis à la collaboratrice merveilleuse du maître, tous, ici, nous sommes dans la fièvre.

LE 2e PRÉPARATEUR. — Oui, tous.

Mme BOUGUET, souriant. — Allons, allons!... Du calme, Hervé... et pas de grands mots.

PÉLISSIER. — Enfin, c'est l'espoir presque sûr, désormais, de la guérison du cancer!...

BOUGUET, restrictif et posément. — La seule chose certaine, c'est que nous avons l'agent spécifique du terrible mal et que nous pouvons l'inoculer aux animaux à volonté, c'est tout... Il s'agit maintenant de voir comment les immuniser.

Mme BOUGUET. — Et c'est là le cœur du problème.

PÉLISSIER. — Evidemment.

BARATTIER. — Comme c'est bien de nous avoir prévenus ainsi... avant les autres!

BOUGUET. — J'y tenais.

BONVALLET. — Mon cher ami, en descendant, tout à l'heure, serait-il indiscret de vous demander à voir un animal en expérience?

BOUGUET. — Du tout. Nous avons un singe qui est en train de succomber à une véritable cachexie...

BLONDEL. — Puis, nous avons encore un cheval porteur d'un cancer de l'estomac. Vous verrez.

Mme BOUGUET, frappant sur l'épaule de Pravielle. — Enfin! c'en est fait des théories sur la pathologie des tumeurs, et, quoi qu'on en ai dit, il faut bien, cette fois, s'incliner devant l'évidence et en revenir à la théorie bactérienne... Je l'ai toujours dit!.. Nous l'avons toujours dit ici!

BONVALLET. — C'est vrai!... Il y a dix ans que vous l'affirmiez... Quand on songe au nombre infini de gens de valeur qui ont cherché le parasite sans l'atteindre... Ce que Doyen va être furieux!...

PRAVIELLE. — Ah! Bouguet!... mon cher, mon vieil admirable Bouguet!... Quelle belle chose si vous nous donnez le sérum du cancer!

BOUGUET, frappant la table de son lorgnon. — Ah! pardon, pardon, ne donnez pas le ton au public. Ne m'en faites pas dire plus que je n'en dis. Vous voyez, vous-même vous prononcez des mots terribles et qui m'épouvantent. Nous en sommes encore diablement loin! D'ailleurs, pour bien vous fixer sur le point exact où nous en sommes, pour bien vous montrer que je ne veux pas m'égarer, je vais vous lire la note que j'ai préparée pour la séance de l'Institut... Vous verrez, elle est sobre et très courte.

MAIRESSE. — En somme, vous prenez date.

BOUGUET. — Exactement.

Mme BOUGUET. — Le sérum, c'est l'X mystérieux... la tâche ardue de demain.

BOUGUET, cherchant sur son bureau. — Mais où est donc la dactylographie de la note?

MARCELLE. — Je crois, sur la table, papa.

Elle se lève.

EDWIGE, se précipitant. — Attendez. C'est moi qui l'ai rangée. Oui, je l'ai enfermée dans le carton de gauche.

Elle va au cartonnier.

MARCELLE, sèchement. — C'était bien inutile.

EDWIGE, après avoir pris le papier. — Voilà, monsieur.

Marcelle le lui prend des mains et le passe à son père.

BOUGUET, lit. Les gens sont groupés autour de lui. — *J'ai entretenu, l'an dernier, l'Académie des travaux poursuivis en collaboration avec Mme Bouguet sur certaines techniques nouvelles relatives aux procédés de culture et de coloration des bactéries. Ces méthodes de travail nous ont permis d'isoler récemment des lésions néoplasiques, un bacille dont la spécificité à l'égard des tumeurs malignes ne saurait être mise en doute, puisqu'on l'y retrouve constamment et que, par inoculation, il peut reproduire les lésions originelles...* (Continuant, sur le ton de la conversation.) C'est tout. Le reste n'est que le développement. D'ailleurs, contrôlez et pesez les termes.

Il leur passe le papier.

Mme BOUGUET. — Pélissier, j'ai là justement quelques lames, regardez-les. (S'adressant au préparateur.) Les colorations de ce matin ont-elles bien donné?

LE PRÉPARATEUR. — Les premières sont un peu pâles, mais la seconde série est parfaite.

Mme BOUGUET, préparant les lames dans le microscope. — Vous verrez! L'une est un cancer du pancréas chez un de nos singes, l'autre une pièce d'autopsie chez une femme. Distinguez-les... Allez-y!...

Pélissier va au microscope et le met au point.

BARATTIER. — Mais, ce fameux bacille, comment se présente-t-il au microscope?

Mme BOUGUET. — Il n'a rien de remarquable, si ce n'est sa spore. (Elle s'approche du bureau et dessine.) Tenez, voyez-vous, là, à l'extrémité, cette partie renflée que je dessine, c'est la spore.

On l'a entourée.

BOUGUET. — Oui. Voilà, au bout de deux à trois jours, l'aspect du bacille en culture.

PRAVIELLE. — C'est curieux, il ressemble au bacille du tétanos.

BOUGUET. — Mais il serait d'ailleurs bien plus simple de vous montrer le bacille. Si vous disposez d'une minute encore, quelqu'un va avoir l'obligeance d'aller au laboratoire nous chercher ce qu'il faut.

Hervé, le préparateur, fait le mouvement de s'y diriger.

EDWIGE, le devançant avec empressement. — J'y vais, monsieur, j'y vais.

BOUGUET. — Oui, rapportez-moi quelques préparations... J'en ai coloré des lames ce matin. Vous les trouverez sur ma table.

EDWIGE. — Oh! je les connais bien.

Elle sort rapidement.

Scène II

LES MÊMES, moins EDWIGE

MAIRESSE. — Quelle est donc cette petite? Elle paraît intelligente et pleine d'attentions.

PRAVIELLE. — Pendant le déjeuner, elle n'a dit que deux ou trois choses, mais assez fines.

BOUGUET. — C'est une amie de la maison. Une compatriote de ma femme. Une petite Hongroise que Marcelle a rencontrée en faisant ses études en Allemagne. Elle est pleine de bonne volonté, en effet. Elle se destinait aux études scientifiques, alors nous l'avons aidée.

Mme BOUGUET. — Elle est plutôt secrétaire... Au laboratoire, elle fait quelques travaux...

PRAVIELLE. — C'est vrai qu'on oublie toujours que madame Bouguet est d'origine hongroise!... Elle est tellement Française de cœur et d'esprit.

Mme BOUGUET. — Et vous ne vous trompez pas. (De loin, à Pélissier, au microscope.) Eh bien, vous avez vu?

PÉLISSIER. — Oui, c'est frappant. Il y a identité.

PRAVIELLE. — Vous permettez que je regarde à mon tour? (Il s'approche.)

EDWIGE, rentre, elle rapporte une lame. — Voici les lames.

Mme BOUGUET. — Parfait... Donnez.

Mouvement de curiosité.

PÉLISSIER. — Alors, voilà le fameux bacille...

Mme BOUGUET. — Oui... Nous aurions pu d'ailleurs passer au laboratoire.

BOUGUET. — Mais cela va très bien ainsi puisqu'il y a un microscope... Du reste, à la première occasion, nous ferons un tour détaillé, si vous le voulez bien... Pour aujourd'hui, je n'ai voulu que vous réunir, vous qui avez été les compagnons de ma jeunesse. Oui, je vous devais cette conversation; il m'aurait paru que je faisais une offense à notre amitié, si vous aviez appris par la note de l'Institut un résultat de cette importance, et je vous ai réunis pour vous dire simplement, entre deux tasses de café: Voilà où j'en suis. Et cela ne va pas, je l'avoue, sans une petite émotion... pour Jeanne, pour moi... (Se tournant vers Blondel.) et pour Blondel aussi.

Mme BOUGUET. — Je crois bien... (Mettant la lame qu'a apportée Edwige dans le microscope.) Voilà, regardez.

BOUGUET. — Car, maintenant, il faut rendre à Blondel ce que nous lui devons... Ce n'est pas peu!

BLONDEL. — Oh! moi, je suis le collaborateur.

BOUGUET. — Non, mon cher, non, n'essaie pas de te déguiser modestement. Tu fais partie de la trinité.

BLONDEL. — Voilà, voilà le mot : nous sommes une trinité. (Il se met à rire.) Diable! des scientifiques qui se mettent à parler de trinité!...

PRAVIELLE. — Et votre grand livre de philosophie, où en est-il?

BOUGUET. — Ah! mes amis, ça, c'est autre chose... mais une chose qui n'est pas moins importante à mes yeux. Oui, ce livre résumera ma philosophie en même temps que toute ma pensée scientifique. Voilà cinq ans que j'y travaille. Le manuscrit est là, dans ce tiroir... il a peut-être la valeur de trois à quatre cents pages.

PRAVIELLE. — Déjà! Mais, alors, il est prêt à publier.

BOUGUET. — Que non ! J'ai encore, sur l'évolution, de gros chapitres à écrire. Pour l'instant, je me dois à notre nouvelle découverte.

PRAVIELLE. — Le monde n'oubliera pas, pendant ce temps, que vous êtes, mon cher ami, celui qui imprime à la philosophie moderne une orientation nouvelle, celui qui a donné à la métaphysique une valeur presque expérimentale.

Mme BOUGUET, qui a fini de placer la lame dans le microscope. — Tenez, regardez.

PÉLISSIER, appelant Mme Bouguet. — Madame Bouguet, nous allons vous être désagréables, mais, tant pis, je ne résiste pas à l'envie de vous en parler et de vous avouer notre joie... J'ai lu ce matin qu'on allait décerner le prix Rockefeller à Bouguet...

BOUGUET, vivement. — Mais non. Rien n'est moins sûr et rien n'est moins utile. D'ailleurs, le prix sera décerné, je crois, à un littérateur, Hernert, le poète belge... Ne nous occupons pas de ces vétilles.

PRAVIELLE, au microscope. — Mais, j'ai beau regarder... à moins que j'aie la berlue... voilà qui est bien loin de ce que j'avais compris...

Mme BOUGUET, inquiète, se rapproche de l'instrument. — Qu'est-ce que cela, Edwige ? Voyons, vous vous moquez du monde ! Qu'est-ce que vous m'avez apporté là?...

A ce moment, Bouguet s'est approché de la table et a regardé au microscope.

BOUGUET. — Il y a erreur.

Mme BOUGUET. — Je vous demande pardon, messieurs!...

EDWIGE. — C'est vrai? Oh! mon Dieu! Quelle absurdité!

Mme BOUGUET, sèchement. — Elle nous a apporté le bacille de Doyen.

A ce moment, Edwige pleure de confusion.

PÉLISSIER. — Le bacille de Doyen... c'est assez drôle!...

MAIRESSE, riant. — La gaffe est amusante, mais ne pleurez pas, mademoiselle, il arrive à tout le monde de se tromper...

MARCELLE, se retournant brusquement vers les deux préparateurs qui parlaient à voix basse. — Plaît-il?

Mme BOUGUET, se retournant. — Qu'est-ce qu'il y a, Edwige?

MARCELLE, sèchement. — Ces messieurs faisaient une observation. Vous disiez, messieurs?

TALLOIRES, gêné. — Mais, rien du tout, mademoiselle. Vous avez mal entendu ou mal compris.

MARCELLE. — C'est bien ce que je me disais.

EDWIGE, s'excusant comme elle le peut. — Je suis navrée, véritablement, messieurs.

BOUGUET. — Elle a pu confondre... J'avais sur ma table des lames de comparaison. Du reste, je vous en prie, passons au laboratoire, je vous montrerai des préparations authentiques... et puis, nous descendrons voir les animaux... Venez tous.

BARATTIER. — Sauf moi, cher ami. Je prends congé.

BOUGUET. — Alors, au revoir, et à bientôt, Barattier. Après la séance de l'Institut...

Mme BOUGUET, à Edwige. — C'est intelligent, ce que vous venez de faire là! (A sa fille.) Toi, tu vas à l'ouverture du cours de Bamberger?

MARCELLE. — Je mets mon chapeau. Je serai à la Sorbonne bien à temps.

EDWIGE, en sortant, se ravise et s'approche timide de Marcelle. — Marcelle, vous m'en voulez de ma bêtise?

Marcelle lui tourne nettement le dos.

Mme BOUGUET, aux autres, sur le pas de la porte. — Je vous rejoins.

BLONDEL, appelant Edwige. — Allons, allons. Ce n'est pas bien grave. Et puis, quoi, nous avoir apporté le bacille de Doyen, il y a des gens qui trouveraient cela très spirituel! Sacrée gosse...

Il lui envoie une taloche et la pousse devant lui.

Scène III

BARATTIER, Mme BOUGUET, MARCELLE

BARATTIER, seul avec Mme Bouguet et Marcelle. — Je vois que votre amie, mademoiselle, fait joujou avec les choses sérieuses.

Mme BOUGUET, vivement. — D'ailleurs, elle n'est pas destinée à en faire sa carrière. Ce n'est là qu'un bien petit incident...

BARATTIER. — Et vous, mademoiselle, vous allez passer votre thèse?

MARCELLE. — Je commence déjà à rédiger...

BARATTIER. — Voulez-vous que nous descendions ensemble?...

MARCELLE. — J'ai à dire deux mots à ma mère. Excusez-moi.

BARATTIER. — Mademoiselle... Madame...

Mme BOUGUET. — Bonjour, monsieur.

Scène IV

Mme BOUGUET, MARCELLE

Mme BOUGUET, prête à s'en aller. — C'est pour ne pas descendre avec Barattier? Ça t'ennuie d'aller avec lui au cours d'ouverture?

MARCELLE. — Non, je ne cherchais pas un prétexte le moins du monde... J'ai à te parler.

Mme BOUGUET. — Pas maintenant, mon petit... Tu sais bien qu'il faut que j'aille retrouver ces messieurs et leur serrer la main.

MARCELLE. — Ils peuvent attendre et se passeront de toi.

Mme BOUGUET. — Quelle mouche te pique? Pourquoi ce ton impératif?

MARCELLE. — Je n'ai pas de ton impératif du tout... J'ai un ton impatienté peut-être.

Mme BOUGUET. — De quoi? Ah! bon... j'y suis!... la bourde de la petite?... Dame! nous sommes du même avis. Elle n'est pas forte, décidément.

Elle range les instruments.

MARCELLE. — Pas forte?... C'est toi qui le dis... Elle est peut-être la plus forte de nous trois... mais sur d'autre matière que sur la chimie ou la biologie. Là-dessus, elle n'atteindra jamais le niveau d'un garçon de laboratoire...

Mme BOUGUET. — N'est-ce pas toi-même qui as voulu la première l'intéresser à ces matières, la protéger? Tu l'as encouragée.

MARCELLE. — J'assume ma part de responsabilité... Il y a maldonne, voilà tout.

Mme BOUGUET. — Elle avait une âme d'institutrice allemande. Elle restera puérile... C'est une femme-enfant.

MARCELLE. — C'est une femme, un point, c'est tout. Etre une femme, ce n'est pas donné à tout le monde, sais-tu bien?

Mme BOUGUET. — Ah bah?

MARCELLE. — Etre une femme, c'est un don, une qualité spéciale.

Mme BOUGUET. — Tu en as de bonnes! Et tu dis cela en me jetant un regard de mépris supérieur!... C'est bien de ton âge... Morveuse! Allez... au cours! Enfile l'escalier!

MARCELLE. — Je n'ai pas dit quelque chose d'extraordinaire... Tu n'es pas une femme, maman.

Mme BOUGUET. — Merci pour ta mère...

MARCELLE. — Heureusement!... Tu es un être à part, une espèce de sainte laïque, quelque chose de très beau, d'exceptionnel, que je vénère, que nous vénérons tous, mais, enfin, à force de vivre dans les idées démonstratives et dans les recherches, il y a mille choses de la vie courante qui t'échappent... C'est du reste très beau... J'ai déjà vu des gens te lancer des choses désagréables en pleine figure, et toi tu souriais... Tu ne comprenais pas. Tu es admirable!... Ainsi, tout à l'heure, tu n'as pas remarqué les sourires que cette petite scène grotesque, qui ne devrait pas avoir lieu à l'Institut Claude-Bernard, a fait naître sur les lèvres de Pélissier et de Mairesse... Non, tu n'as rien vu!...

Mme BOUGUET. — A qui la faute, alors?... A nous tous. Et puis, qu'est-ce que ça peut nous faire?

Elle hausse les épaules.

MARCELLE. — Tiens, tu es en or, décidément!

Mme BOUGUET. — Ah! mais, où veux-tu en venir, à la fin?

MARCELLE. — Eh bien, moi, j'ai entendu pour deux, et ce n'est pas la première fois, et ce ne sera probablement pas la dernière que mes oreilles seront blessées, si cela ne change pas ici.

Mme BOUGUET, croisant les bras. — Et qu'est-ce que tu as entendu? Quoi, quoi?

MARCELLE. — Une plaisanterie à voix basse, grossière, révoltante.

Mme BOUGUET, avec hauteur. — Qui s'est permis?

MARCELLE. — A quoi bon désigner... Tu m'as appris à ne pas rapporter. Style de carabin, c'est possible, mais style très net.

Mme BOUGUET, méprisante. — Ah! bon, je vois qui...

MARCELLE. — Si tu exiges que je te répète l'expression, je l'ai retenue mot pour mot. Accorde-m'en la permission et j'oserai...

Mme BOUGUET. — Oh! cette pudeur!... Va donc... Ose, va!...

MARCELLE, baissant la voix. — Eh bien, ils ont dit que papa et Edwige...

Mme BOUGUET, l'interrompant. — Assez!

MARCELLE. — Ah! tu vois bien... tu vois bien que tu avais parfaitement compris!

Mme BOUGUET. — Jamais de la vie!... J'ose à peine... Comment peux-tu répéter une pareille saleté qui devrait te faire honte.

MARCELLE. — Parce que je l'ai entendue... Puis, il y a six mois, maman, que cela se chuchote dans les coins... Cela devient même une manière de plaisanterie très courante dans les laboratoires... « Ah! le patron fait de la physiologie appliquée. »

Mme BOUGUET. — Quelle turpitude! Et c'est toi

qui oses porter une pareille insinuation sur ton père, toi qui...

MARCELLE. — Non, maman... Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Tu vas trop vite, maintenant. Tu devances mes paroles. Je cafarde seulement ce qu'on murmure, dans nos salles, entre deux portes, et je m'empresse de t'assurer que je n'en crois pas le premier mot... (Simplement.) Voyons, est-ce que je t'en parlerais, à toi!

Mme BOUGUET. — C'est juste.

Elle s'éloigne, songeuse.

MARCELLE, se rapproche. — Seulement, le danger est flagrant. Il faut que cela cesse. Nous sommes ridicules, ou, du moins, papa est ridicule, ce qui est bien plus grave... Ah! s'il ne s'agissait que de nous deux!... Mais, réfléchis, la situation d'Edwige est devenue anormale. C'est nous qui l'avons encouragée, soit, décrétons alors qu'il y a une limite à toutes les bêtises.

Mme BOUGUET, haussant les épaules. — Ah! ma pauvre fille... Nous sommes au-dessus de ces misérables potins, et ce ne serait pas la peine d'être ceux-là que nous sommes...

MARCELLE. — Vous parvenez au plus beau moment de votre existence, à votre apogée. Dans trois jours, papa ne deviendra pas seulement une gloire nationale, mais l'humanité entière le revendiquera. Son nom déjà célèbre sera désormais immortel. Je crois fermement qu'il touche au but. Eh bien, vous avez des ennemis... Papa, qui a déjà suscité tant de haines, est parvenu au moment de sa vie où il va sentir cruellement les morsures de tous ces vilains chacals... Moi, je le sens, qu'est-ce que tu veux? Je le sens de toutes parts... je de ine des campagnes de presse, des trahisons, et je te dis, maman, qu'il est temps que tu t'éveilles. Il ne faut pas que sa gloire soit entachée du plus petit ridicule, et si tu avais entendu tout à l'heure la grossièreté que j'ai entendue, tu m'excuserais de m'adresser, comme je le dois, à la gardienne de la maison... Il est impossible que l'on puisse dire que papa a ici même des complaisances douteuses et que tu les tolères...

Mme BOUGUET. — Marcelle!...

MARCELLE. — Je vois, à ton cri d'indignation, que tu commences à saisir la portée du préjudice moral que nous subissons et que la bonté ou la faiblesse de papa...

Mme BOUGUET. — Ah! pour le coup, je n'en tolérerai pas davantage! Je ne te permets pas d'employer de pareilles expressions à propos de ton père!

MARCELLE. — Si ce ne sont pas des faiblesses, je voudrais bien savoir de quel nom il faut parer le sentiment qui l'entraîne! Mais, tu n'as pas vu, tout à l'heure, quand il a réclamé les pages de la communication... Edwige s'est précipitée en même temps que moi.

Mme BOUGUET. — Ce n'est que très gentil.

MARCELLE. — Je l'ai devancée et lui ai pris les feuillets... Papa, à qui rien n'échappe, même dans les moments où il paraît le plus étranger, n'a pas manqué, deux minutes après, de lui donner l'occasion de sa revanche.

Mme BOUGUET. — De sa revanche?

MARCELLE. — Au lieu de s'adresser à son préparateur, car c'était à Hervé ou à Tronchet à aller au laboratoire, il lui a donné l'occasion de briller... Ah! elle a été jolie, la revanche!... Et c'est papa qui a été puni de sa faiblesse (car il n'y a décidément pas d'autre mot) et...

Mme BOUGUET, fronçant les sourcils et sur un ton sans réplique. — Pour la dernière fois, pour la dernière, tu entends, je te défends de parler ainsi... tu ne dois pas te conduire vis-à-vis de tes parents comme une petite échappée de la Sorbonne.

Silence.

MARCELLE. — Je parle comme une fille très tendre et très respectueuse; mais, quand tu auras réfléchi, tu verras que la situation d'Edwige est véritablement impossible. Il faut lui trouver une fin. Il faut la caser.

Mme BOUGUET. — Si tu le prends sur ce ton, à la bonne heure. Admettons! Mais encore ne pouvons-nous pas jeter à la rue, au bout de trois ans, une jeune fille à laquelle nous n'avons rien à reprocher, qui est ton amie la plus intime, que nous avons fait venir de Hongrie, en la détournant de son avenir normal, et que nous aurions eu tort d'encourager, si c'était pour l'abandonner de la sorte!...

MARCELLE. — Mais, maman, je ne demande pas de l'éloigner de nous complètement, je propose un changement de situation.

Mme BOUGUET. — C'est simple! Comme ça, du jour au lendemain... Trouve! Si tu as une idée... fais m'en part.

MARCELLE. — Mais, le moyen est tout trouvé; il est dans la maison même... S'il n'était pas là, à portée de la main, je ne t'aurais pas parlé, je ne t'aurais pas divulgué les potins.

Mme BOUGUET. — De quoi s'agit-il?...

MARCELLE, simplement. — Eh bien! Blondel l'aime... Qu'il l'épouse!...

Mme BOUGUET. — Ah ça! par exemple! Tu n'y vas pas de main morte!... Blondel l'aime?... Qu'en sais-tu? Voilà qui est nouveau! D'où sors-tu ça, tout à coup?...

MARCELLE. — J'en suis sûre, maman... Il me l'a dit...

Mme BOUGUET, après un vif étonnement, médite, et, avec un sourire un peu triste. — Et moi, il me l'a caché!... Du reste, c'est logique... Tu as prétendu, tout à l'heure, que je n'étais pas une femme, par conséquent, pas une confidente. Et il t'a fait cet aveu, à brûle-pourpoint... sans raison?

MARCELLE. — Non, bien sûr... Tu connais sa manière... moitié riant, moitié sérieux... un peu farce, mais très sincère.

Mme BOUGUET. — Il l'aime. Bien. Cependant, t'a-t-il laissé entendre qu'il l'épouserait?...

MARCELLE. — Pas de façon précise, mais ce sont des choses que l'on sent.

Mme BOUGUET. — Ah! parfait! Tu disposes les pions à ta guise... Je me disais aussi!... (Songeuse.) Car, enfin, il y aurait des objections, de graves objections, mon enfant, à ce mariage.

MARCELLE. — Lesquelles?

Mme BOUGUET, après une hésitation. — Au fait, oui, lesquelles?... Mais que tout cela est donc extraordinaire! Je m'étais bien aperçue de quelques bizarreries... une sympathie qui éclate à tout bout de champ, des grosses taloches sur les épaules, son rire grave et joyeux, quand elle est là... (Elle hoche la tête.) Ah! évidemment, ce serait là une solution qui changerait bien des choses... et... si elle pouvait jamais se réaliser... quelle situation inespérée pour cette petite!

MARCELLE, vivement. — N'est-ce pas? Justement,

si je me suis permis de parler aujourd'hui, c'est que tout coïncidait, la certitude que j'ai de l'amour de Blondel pour Edwige, la nécessité où nous sommes de nous en séparer, l'injurieuse calomnie et...

La porte qui va au laboratoire s'ouvre, entre Blondel.

Scène V

LES MÊMES, BLONDEL

BLONDEL. — Eh bien, madame Bouguet, venez-vous?... Ces messieurs se retirent. Pélissier est obligé d'aller au Muséum, et Laurent va les faire passer par la salle Richet...

Mme BOUGUET. — Excusez-moi, Blondel, auprès d'eux. Dites que j'ai du travail à terminer.

BLONDEL. — Convenu... (Il revient.) Dites-moi... vous avez savouré la petite?... Croyez-vous?... Satanée gourde!... (Il rit.)

Mme BOUGUET, le fixant. — Elle n'en fait jamais d'autres!...

BLONDEL. — Il y a des jours... il y a des jours... Vous savez, c'est comme quand on commence à casser une assiette, on en casse vingt, trente... Elle larmoie dans tous les coins, parole!... Je lui dis de ne pas prendre les choses trop dramatiquement...

Mme BOUGUET. — C'est ça... faites-la rire, si vous avez du temps à perdre.

BLONDEL. — J'ai essayé... Je l'ai appelée madame Baggessen... vous savez le clown ahuri... mais ça n'a pas eu l'air de porter beaucoup!... Alors, vous ne venez pas?

Mme BOUGUET. — Impossible.

BLONDEL. — Excusez-moi de vous avoir dérangée. Au revoir, petite Marcelle. Amusez-vous, au cours de ce vieux raseur... (Il sort gaiement.)

Scène VI

Mme BOUGUET, MARCELLE

Les deux femmes restent silencieuses un grand temps.

MARCELLE, regarde sa mère et avec un sourire malin. — Eh bien, tu vois!... Que te disais-je?... A quoi penses-tu, que tu ne réponds rien?

Mme BOUGUET. — Comme c'est étrange!... Et je n'avais rien vu!...

MARCELLE. — Alors? (Nouveau silence.)

Mme BOUGUET. — Tiens... Tu m'as troublée... Tu m'as dérangée dans ma quiétude... je t'en veux... Et je suis triste que cela vienne de toi.

MARCELLE. — Maman!

Mme BOUGUET. — J'étais tranquille. Voilà que tu viens frapper ma sérénité en plein cœur... Je t'en veux...

MARCELLE, émue. — Maman, je serais désolée que tu ne m'aies pas comprise, que tu interprètes...

Mme BOUGUET, continuant. — Aller son chemin, tout droit, même sans rien voir, comme c'était bien!... Je pense à cela, en regardant sur ce papier, cette petite bête à bon Dieu entrée par la fenêtre. Elle est toute dépaysée... elle court sur la crête du feuillet, mais elle cherche son chemin... droit devant elle... toujours devant... (Elle donne une pichenette sur le papier et fait tomber la petite bête.) Il ne faut jamais ouvrir les yeux à personne, Marcelle.

MARCELLE. — Maman, maman, si je t'ai fait de la peine, je t'en demande pardon.

Mme BOUGUET, relevant fièrement la tête. — Oh! pas de la peine... Je suis trop orgueilleuse! Et puis, aussi, trop pratique... Je n'ai de la peine que lorsque je m'y autorise et, véritablement, tout ce que tu viens de dire est trop misérable, oui, ma foi, trop misérable... (Sèchement.) Allons, va à la Sorbonne, je t'en prie, tu seras en retard... D'ailleurs, j'aimerais bien savoir ce que Bamberger va dire sur les réactions secondaires des sérums. C'est autrement intéressant que des potins de ménage... Prends garde. Voilà ton père.

Entre Bouguet.

BOUGUET. — Qu'est-ce que me dit Blondel? Tu ne viens pas? Pourquoi?

Mme BOUGUET. — J'ai à nettoyer l'objectif... et je vais mettre un peu d'ordre dans ces préparations...

BOUGUET, à sa fille, qui met sa serviette d'étude sous le bras. — Pas encore prête, toi?

Mme BOUGUET. — Je ne cesse de lui dire qu'elle va se mettre en retard!

MARCELLE, s'approchant, bas à sa mère. — Au revoir, maman... tu m'en veux encore?

Mme BOUGUET. — Ça passera.

Marcelle sort.

Scène VII

Mme BOUGUET, BOUGUET, UN GARÇON DE LABORATOIRE

Mme BOUGUET. — Dis-moi, Laurent?

BOUGUET. — Quoi?

Mme BOUGUET. — Tu les congédies?

BOUGUET. — Mais oui, ils mettent leurs chapeaux.

Mme BOUGUET. — Veux-tu revenir tout de suite?

BOUGUET. — Pourquoi?

Mme BOUGUET. — Cinq minutes... Une chose importante.

BOUGUET. — Importante? Diable! Je reviens... Je les confie à Blondel... (Il sort.)

Mme BOUGUET, restée seule, appelle un garçon de laboratoire. — Arthur! Tenez, avec une goutte de xylol, nettoyez-moi ces lames avec soin et portez-les sur ma table... Je vais aller à la salle Broca, tout à l'heure... Est-ce que l'œdème du chien a diminué, ce matin?...

LE GARÇON. — Ça n'a pas changé, madame.

Mme BOUGUET. — Bien. J'irai voir tout à l'heure.

Il s'en va. Mme Bouguet, avec une serviette, nettoie quelques instruments.

Scène VIII

Mme BOUGUET, BOUGUET

BOUGUET. — C'est fait. Je crois qu'ils partent sous une forte impression... Alors, il y a quelque anicroche? Tu parais soucieuse?...

Mme BOUGUET, rapide, franche et très simple. — Non, je suis simplement en train de penser qu'il faut prendre, mon ami, une détermination relative à Edwige.

BOUGUET. — A cause du petit incident de tout à l'heure? Mon Dieu, quelle histoire! Elle pleure, on la gronde... Eh bien, grondons-la en chœur et que ce soit fini.

Mme BOUGUET. — Non, Laurent, je crois que sa dernière manifestation est concluante... Trop de complaisance de notre part à la faire évoluer dans une voie à laquelle rien ne la prédestinait deviendrait une bêtise. Passe encore si c'était la deuxième

ou la troisième fois, mais des bévues de ce genre arrivent à tout bout de champ. Enfin, il n'y a plus d'illusion à se faire, elle ne montre pas la moindre aptitude.

BOUGUET. — C'est un peu vrai. Ma foi, sans la froisser, rétrogradons; c'est facile. Il n'y a qu'à la ramener peu à peu à son emploi premier... Elle fera ce qu'elle faisait à son entrée dans la maison... Elle lira, traduira, copiera... Ce n'est pas l'ouvrage qui manque... mon livre, et tout ce qu'il comporte de bibliographie!...

Mme BOUGUET. — Cela ne constitue pas une carrière... Il faut lui trouver une situation plus définie... Tiens, on vient de monter de la photographie le cliché en couleur de l'autopsie... tu ne l'as pas vu? Regarde-le. (Elle prend un cliché et le lui donne.)

BOUGUET, va à la fenêtre et regarde le cliché. — D'ailleurs, cela ne durera qu'un temps. Elle se débrouillera bien d'elle-même... elle peut se marier...

Mme BOUGUET. — Justement, c'est à quoi je voulais en venir... Je lui ai trouvé un parti.

BOUGUET, sans se retourner. — Ah!

Mme BOUGUET. — Quelqu'un qui l'aime.

BOUGUET. — Qui ça?... (Mme Bouguet ne dit rien.) Les couleurs sont bien, n'est-ce pas?

Mme BOUGUET. — Pas aussi nettes que j'aurais souhaité.

Silence.

BOUGUET, toujours de dos. — Alors, qui ça?

Mme BOUGUET. — Blondel.

BOUGUET, posant ses clichés et se retournant. — Qu'est-ce que tu me racontes?...

Mme BOUGUET. — Il l'aime.

BOUGUET. — Qu'en sais-tu?

Mme BOUGUET. — C'est lui-même qui me l'a dit.

BOUGUET. — Ah! bah! il te l'a dit?... c'est différent.

Mme BOUGUET. — Oh! j'ai l'air de ne m'apercevoir de rien. Et puis, tout de même, je suis une petite femme de ménage. Rien ne m'échappe de ce qui se passe chez moi.

BOUGUET. — Tiens ! tiens ! le cachottier. Et il l'épouserait?

Mme BOUGUET. — Puisqu'il l'aime!

BOUGUET. — Ce n'est pas toujours une raison!

Mme BOUGUET. — Ecoute, Laurent, s'il est faisable, il faut que nous réalisions ce mariage... il m'apparaît logique... Ce serait pour lui une femme charmante, et, pour elle, songe donc, quel avenir merveilleux... quelle élévation subite!... Enfin... elle doit y penser elle-même depuis longtemps, va, sans nous le dire et sans oser l'espérer.

BOUGUET. — Ah! si tu es certaine que Blondel... mon Dieu! évidemment... c'est tout à fait le genre de femme qu'il lui faudrait, en principe... (Un temps.) Marieuse, va!... Je ne te connaissais pas cette manie !... Mais Blondel a peut-être des visées plus hautes. S'il ne t'a pas confié qu'il l'épouserait, où prends-tu que... Se sont-ils parlé, approfondis... La petite connaît cette affection?...

Mme BOUGUET. — Nous le lui demanderons. Je t'assure, ce mariage s'impose par sa logique dès qu'on y réfléchit... et il doit se faire... Il ne se présente qu'un mais à l'horizon...

BOUGUET. — Tu vois!... Lequel?

Mme BOUGUET. — Ce que nous avons caché à tout le monde, que nous savons seuls, toi et moi, et que Blondel ignore, fort probablement.

BOUGUET. — Peuh! Si ce n'est que ça!... Blondel est au-dessus des préjugés comme nous tous. Vieille histoire, et qui s'est passée dans son pays... Toutefois, tu as raison d'y songer... Tous les scrupules sont possibles.

Mme BOUGUET. — Oui, je ne vois guère que ce point délicat, car, pour ce qui est d'elle, nous ne doutons pas de la joie qu'elle ressentirait, n'est-ce pas?

BOUGUET. — Marieuse, va !... Nous en reparlerons... Allons au laboratoire!

Mme BOUGUET. — Non pas! Liquidons ceci tout de suite. Puisque tu m'approuves... je vais aider et précipiter les choses.

BOUGUET — Du calme, du calme, diable!... Qu'est-ce qui te prend?... Un conseil, même, ne nous mêlons pas de ces affaires-là... Il faut laisser les gens se débrouiller eux-mêmes dans leurs histoires sentimentales. Nous deux, nous avons des choses plus sérieuses sur la planche... On s'occupera de ce rapprochement durant les vacances...

Mme BOUGUET. — Pourquoi pareille échéance ? Mon projet ne te contrarie pas?

BOUGUET. — Et en quoi veux-tu qu'il me contrarie?... Nous le discuterons seulement un autre jour. Ce sont des préoccupations subalternes. Viens travailler... (Il va sortir.)

Mme BOUGUET. — Laurent!

BOUGUET, surpris du ton. — Qu'est-ce qu'il y a?

Mme BOUGUET. — Promets-moi que tu vas répondre franchement, loyalement, à ma question?

BOUGUET. — Mais oui, mais oui.

Mme BOUGUET. — Peux-tu t'engager sur l'honneur à y répondre?...

BOUGUET. — Certainement

Mme BOUGUET. — Tes hésitations me forcent à te poser une question, Laurent...

BOUGUET. — Parle, je t'écoute, ma bonne amie.

Mme BOUGUET. — A une époque de ta vie présente ou passée, n'as-tu pas cédé à un caprice... Enfin, n'y a-t-il rien eu entre Edwige et toi...

BOUGUET. — Mais, jamais de la vie, par exemple!

Mme BOUGUET. — Je te demande de m'éclairer en cette minute. Tu sais bien que je saurais supporter cet aveu, surtout fait dans des conditions pareilles... Non, laisse-moi parler. Je tiens à ce que tu connaisses toute ma pensée...

BOUGUET. — Je t'écoute sans broncher. Va!

Mme BOUGUET. — Quoique absorbé par notre travail, un homme de ta sorte peut avoir éprouvé des entraînements que j'ignore ou auxquels je ne me suis pas assez attachée, non par dédain, certes, mais par supériorité peut-être... Ce qu'il y a de beau, d'admirable et de suprême, c'est notre union indissoluble, Laurent, notre collaboration d'âme, jour à jour, heure à heure, qui a fait de nous un bloc, je crois qu'on peut le dire, une véritable unité... Ça, c'est intangible... Mais tu es un homme recherché, encensé... si, si, je sais la séduction que tu imposes à ton cours... Enfin, si cette séduction a été pour toi, à quelque heure que ce soit, un entraînement, si la chair a été tentée, si tu as éprouvé des désirs... eh bien, il faut me le dire, Laurent. Je suis de taille à supporter cet aveu, à condition que rien n'entame par exemple notre belle union et notre amour! Ce ne serait pas la peine d'être la compagne de tes idées ni une scientifique plus élevée que ne le sont les bourgeoises vulgaires pour ne pas donner leur

exacte valeur à des gestes secondaires... Et puis, tu es un homme!... Les femmes ont toujours, tu le sais, du mysticisme, du fanatisme qui limite leur champ de conscience... toi, pas : ta force a quelque chose de vraiment terrien et parce que tu es plus profondément raciné à la terre... qui sait ?... Sois sincère, à cette minute... je l'exige de toi... Oh! je ne récriminerai pas dans ce cas... je n'entrerai pas dans des détails oiseux... Si tu as eu avec Edwige une aventure que j'ignore, eh bien, devant un état de choses nouveau, nous chercherions à deux une solution très nette, et avec de la volonté nous y parviendrons. Ce serait très simple, tu verrais, très simple... On l'éloignerait sans avoir l'air de rien... on lui chercherait une situation sortable en dehors d'ici. Eh bien, voyons... aide-moi... parle, parle!

BOUGUET. — Ma bonne amie, tu m'as demandé de me taire, je me suis tu, résolument !... Et que veux-tu que je réponde, d'ailleurs... Je demeure abasourdi... abasourdi est le mot!...

Mme BOUGUET. — Ce n'est pas vrai, alors?... ma supposition était absurde?...

BOUGUET. — Mais elle frise la folie, simplement! Plaisanteries de carabins entre eux... sur le patron. Ce sont des blagues d'étudiants. Qui a pu te faire douter,... et à quel propos, d'abord?

Mme BOUGUET. — Ah! c'est qu'aussi, Laurent, à certaines heures de mon existence je me suis demandé si j'avais toujours été la femme qu'il te fallait... C'est très beau d'être ta compagne, ton associée, et tu daignes faire de moi ton égale... mais je n'ai peut-être pas satisfait pleinement tes ambitions, tes rêves... A force d'être simple, d'être nature, de dédaigner soi-même son apparence physique, on se dépouille d'un charme peut-être nécessaire. Je sais bien, j'ai mon front, (Elle le relève fièrement.) mais, tu vois, je n'ai même plus mes mains... tout abimées par les réactifs et les oxydes. Tu as peut-être caché d'autres désirs, des exigences que tu as préféré ne pas m'avouer...

BOUGUET, brusquement se lève. — Allons, allons, en voilà assez!... Tu m'émeus et tu m'irrites à la fois. Je dis non; c'est non... et voilà tout. Une pareille conversation sort de nos habitudes et ne doit pas y rentrer.

Mme BOUGUET, avec joie. — C'est non, bien non? Ah! mais, alors, cela ne va pas se passer ainsi!

BOUGUET. — Que veux-tu dire?

Mme BOUGUET. — Que toute ma colère, mon indignation, vont éclater, cette fois... Tu veux le savoir? On t'accuse de toutes parts. On insulte mon mari... La maison entière, paraît-il... est remplie de cet écho... Oui, on en parle et on nous en éclabousse...

BOUGUET. — Et c'est aujourd'hui que tu m'avertis, aujourd'hui seulement!

Mme BOUGUET. — Oui, parce que jusqu'ici j'avais repoussé la moindre insinuation avec dégoût; mais, aujourd'hui, sais-tu qui me l'a crié, pour ainsi dire, en pleine figure... ta fille, ta fille elle-même.

BOUGUET. — Marcelle!

Mme BOUGUET. — Avec une voix sifflante et coupante que je ne lui connaissais pas... Oh! il faut enrayer au plus vite... au plus vite!... C'est grave... Je ne veux pas qu'une pareille misère te salisse...

BOUGUET. — Mais on dit ça de nous tous! Tout homme qui a dans son service une femme couche avec elle!...

Mme BOUGUET. — Vois-tu, la solution pratique serait là!... Son mariage avec Blondel... Nous agissons avec elle, selon les lois de la bonté, et cela permettra en effet de ne pas commettre une action injuste en la renvoyant. Toutes les médisances se tairont du coup... Tu vois, le remède est là, à côté de nous... et c'est notre grand principe à nous deux: le remède au mal immédiatement! Sans compter que nous allons faire deux heureux tout en nous débarrassant de ces vilaines préoccupations!... Ah! tu le dis, nous n'avons guère l'habitude de ces discussions-là!... Qu'elles sont laides!... Tu ne peux pas imaginer leur effet et leur poids sur ma conscience. Au travail, Laurent! Heureusement, voilà qui touche à sa fin. Je vais lui parler de suite, sonder le terrain.

BOUGUET. — Tu vas lui parler... à lui?

Mme BOUGUET. — Non, à elle.

BOUGUET. — Mais il me semble, à tout prendre, que c'est à lui que tu devrais t'adresser en premier lieu.

Mme BOUGUET. — Pas le moins du monde. Je veux savoir, moi, femme, ce qu'elle va dire et comment elle va envisager le projet. Nous savons qu'il l'aime, mais sais-je si elle l'aime ou si elle est susceptible de l'aimer...

BOUGUET. — Tout cela est idiot, idiot!...

Mme BOUGUET. — Ah! mais, à la fin, pourquoi cette résistance opiniâtre?... Sais-tu bien qu'elle devient inquiétante! Tu t'opposes à ce que je lui fasse part de ces espérances?

BOUGUET. — Moi? Du tout. Ça m'est absolument égal.

Mme BOUGUET. — M'autorises-tu alors à le faire dès maintenant?

BOUGUET. — Tout de suite, grand Dieu, tout de suite! Je vais l'appeler. (Il va à la porte du laboratoire.) Elle doit être encore au laboratoire !... (Il appelle Edwige plusieurs fois, puis revient.) Elle vient,. Je vous laisse.

Mme BOUGUET. — Ne t'en va pas... Je tiens à ce que tu sois là... je veux que nous paraissions d'accord. (Bouguet fait un geste d'assentiment.) Sois tranquille, d'ailleurs... j'aborderai le sujet d'une façon générale sans entrer dans aucun détail d'avenir!...

BOUGUET. — J'y compte bien.

Mme BOUGUET. — Je veux voir ce qu'elle répondra.

BOUGUET. — Je consens par bonhomie à cette épreuve étrange... mais, par grâce, n'ayons pas l'air d'un conseil de famille... Passe-moi cette revue...

Il prend un livre et feuillette.

Scène IX

LES MÊMES, plus EDWIGE

EDWIGE. — Vous m'avez appelée?

Mme BOUGUET. — Oui, nous avons à te parler.

EDWIGE. — Oh! je ne peux pas vous dire à quel point je suis confuse de ma maladresse... Elle ne se renouvellera plus, madame...

Mme BOUGUET. — Mais non, Edwige, cette maladresse n'a qu'une importance très minime et qu'un rapport indirect avec ce que j'ai à te dire... Seulement, nous pensons, mon mari et moi, que te voilà familiarisée avec la vie de Paris, mêlée à tout un groupe d'hommes et de femmes supérieurs qui te feront dès demain un noyau de relations... tu es

jolie, tu plais... le mot n'est même pas suffisant, tu fais des conquêtes...

EDWIGE, vivement. — Oh! madame, j'ai trop peur de deviner à quoi vous voulez en venir!

Mme BOUGUET. — Et à quoi donc?

EDWIGE. — Vous me jugez incapable, vous désespérez de moi et vous désirez que je vous quitte.

Mme BOUGUET. — Pas le moins du monde, Edwige, tu es ici chez toi, mais on m'apprend à l'instant certaines choses et je veux te les communiquer. Si un parti superbe se présentait pour toi, que dirais-tu?

EDWIGE. — Mon Dieu, madame, vous m'embarrassez beaucoup... Je ne sais ce que je dois répondre.

Mme BOUGUET. — Ce que tu penses exactement... n'est-ce pas, Laurent?

BOUGUET. — Pas autre chose.

EDWIGE, après un silence. — Eh bien, dans ce cas, je répondrais que le mariage n'entre pas dans mes idées... du moins, pour l'instant.

Mme BOUGUET. — Peut-on connaître les raisons?

EDWIGE. — La première, c'est que je suis bien jeune... Ensuite, je n'y ai jamais songé... non, véritablement... Je préfère mon indépendance.

Mme BOUGUET, sèchement. — Mais, tu ne l'as pas ici, mon enfant.

EDWIGE. — Je vis au milieu d'êtres chers qu'il me peinerait atrocement de quitter, que je ne quitterai que dans le cas où on me l'ordonnerait... mais, s'il le faut, je peux m'élever par mes propres moyens...

Mme BOUGUET. — Cependant, si le parti était, comme on dit, inespéré, mon enfant... si, sans que tu aies à t'éloigner de nous, au contraire, la vie t'apportait les plus éclatants bonheurs?...

EDWIGE. — Je ne comprends plus du tout!... Sans m'éloigner de vous... comment serait-ce possible?

Mme BOUGUET. — Déchiffre cette énigme.

BOUGUET. — Je m'empresse d'ajouter que ce sont de pures suppositions... et Jeanne...

Mme BOUGUET. — Nullement des suppositions... Un homme t'aime et il n'est pas loin d'ici...

EDWIGE. — Pas loin?

Mme BOUGUET. — Mais laissons la personne de côté... Ce que je voulais connaître avant tout, ce qu'il m'importait de savoir, c'est ta résolution intime... Ainsi, quel que soit le parti, tu le refuses d'avance? Non, non, laisse-la, Laurent... Réponds en toute indépendance.

EDWIGE. — En principe, oui, madame... Je ne puis pas dire autre chose.

Mme BOUGUET. — Je ne suis pas chargée d'ailleurs de t'en parler... Je me livre à des hypothèses séduisantes, voilà tout. Pourtant, si je te nommais la personne, sans y être autorisée le moins du monde, peut-être ta résolution changerait-elle...

BOUGUET. — Mais tu t'avances beaucoup, ma chère amie.

Mme BOUGUET. — Encore une fois, je ne fais luire à ses yeux qu'une espérance et non une certitude, mais quelle espérance !... L'homme le meilleur, le plus haut placé, un esprit de première valeur, notre collaborateur...

EDWIGE. — M. Blondel?

Mme BOUGUET. — Eh bien, tu ne dis plus rien?... Je n'affirme pas... remarque-le... et, de toutes façons, je te prie de garder pour toi ce que je viens de t'apprendre... Je compte sur ta discrétion, n'est-ce pas?

EDWIGE. — J'étais au courant de cet amour.

Mme BOUGUET. — Ah! bah! J'ignorais qu'il t'en eût parlé?

EDWIGE. — Il ne m'en a pas parlé, mais je le connaissais tout de même. Ce mariage est impossible. M. Blondel ne peut pas m'épouser.

Mme BOUGUET. — L'obstacle?

EDWIGE. — Je ne suis pas épousable, vous le savez bien.

Mme BOUGUET. — Est-ce que Blondel est au courant?...

EDWIGE. — J'ignore... Pas par moi en tout cas.

Mme BOUGUET. — Et si, malgré cette faute, qu'il est un esprit trop supérieur pour appeler ainsi, il passait outre... Oui, suppose que je t'apporte la nouvelle ainsi, à brûle-pourpoint, et que je te dise: cela ne dépend plus que de toi... je veux savoir à quoi tu te résoudrais, Edwige... Car, si je m'entremets, je ne veux pas faire un pas de clerc.

EDWIGE, après avoir regardé Bouguet. — Eh bien, même dans ce cas, madame, je dirais non.

Mme BOUGUET. — Une chance aussi inespérée!... Tu refuserais? Mais il y a une raison!...

EDWIGE. — Je ne veux pas me marier... De grâce... je désire qu'on ne me parle plus de cela... Le mariage n'entre pas dans mes idées, voilà.

Mme BOUGUET, se levant et la regardant avec méfiance. — Il doit y avoir une raison à un refus aussi catégorique et aussi invraisemblable!

EDWIGE. — Aucune, madame, que celle-là.

Mme BOUGUET. — N'importe... Dans ce cas, je regrette d'autant plus ta réponse et ta détermination, que, si ce mariage est impossible, (et j'aurai fait tous mes efforts pour qu'il se réalisât) il faudra que tu nous quittes.

EDWIGE, éperdue. — Que je vous quitte, madame? Vous voyez bien... mais pourquoi, pourquoi?

Mme BOUGUET, se lève et gravement. — Il me serait extrêmement pénible et difficile de te l'expliquer, mais ces raisons qu'il ne me plaît pas d'énoncer, (Avec intention.) que ma dignité ne me permet pas de dire, mon mari va te les donner... N'est-ce pas, Laurent?

BOUGUET, qui lisait une revue, surpris. — Comment, moi?

Mme BOUGUET. — Je suis sûre que, lorsque tu les lui auras dites, tu l'auras du même coup convaincue. (Elle insiste.) Je t'en prie.

BOUGUET, hochant la tête. — Si tu veux.

Mme BOUGUET. — Ton influence sera certainement plus persuasive que la mienne et je m'en vais très sûre que tout à l'heure elle verra les choses tout autrement et qu'elle reviendra sur sa première appréhension... En tout cas, j'ai posé un dilemme... Si cette planche de salut est écartée pour elle... tant pis!... c'est décidé... elle partira...

Scène X

EDWIGE, BOUGUET

Ils restent seuls.

EDWIGE. — Oh! vous ne voulez plus de moi... vous ne voulez plus de moi!...

BOUGUET. — Ce n'est pas cela... Il se passe ici quelque chose d'anormal. Tu n'entends pas le ton de ma femme?...

Elle va à lui, essaie de lui embrasser les mains.

EDWIGE. — Maître, mon bon maître, ne m'abandonnez pas.

BOUGUET, se dégageant. — Laisse. Il se passe quelque chose d'anormal et évidemment de décisif... Je ne sais pas d'où vient le coup, mais on a jasé. Ta situation est précaire, Edwige, très précaire... Demain, elle ne sera plus tenable. Tout le monde, ici, t'accuse d'être ma maîtresse.

EDWIGE. — Qui, mais qui?... Dans la maison, ici, personne ne m'a fait une allusion, jamais.

BOUGUET. — Et Marcelle?

EDWIGE. — Marcelle moins qu'une autre. Pourquoi?

BOUGUET. — Parce que... pèse mes paroles... c'est Marcelle qui réclame ton départ et nous accuse... elle qui a fait partager son soupçon à ma femme!...

EDWIGE. — C'est donc ça? Je ne comprenais pas!... Tout s'éclaire...

BOUGUET. — Et ceci est intolérable... Ceci passe en gravité ce que je pouvais redouter. Le repos de ma femme avant tout... Sa quiétude et notre chère intimité dominent toute question. Il n'y a pas à se faire d'illusions, mon enfant... c'est l'heure, c'est l'heure... Elle s'abat tout à coup entre nous... Il va falloir prendre un parti.

EDWIGE. — Mais, c'est atroce, simplement atroce!

BOUGUET. — Des choses trop grandes sont en jeu pour hésiter. Il ne faut même pas tarder, car, parvenus à ce point, les bavardages vont s'aggraver... Je connais ces phases-là... Edwige, arme-toi, non de courage, mais de ferme et douce résolution.

EDWIGE. — Mais je ne peux pas!... Je ne suis pas préparée, moi!... Je ne pourrai pas supporter ce coup, maître... Songez donc... vous êtes tout pour moi... Vous régnez sur ma vie, sur mes plus petits instants... Je n'ai en moi que votre pensée... Que pourrais-je faire, privée de ce soleil?...

BOUGUET. — Oh! de ce soleil!... Mais, tiens, en me servant de ton image, je dirai que tu as vécu dans un plan trop rapproché de ce soleil... C'est comme pour le germe: trop près du foyer qui l'illumine, il se brûle au lieu d'éclore... Tant pis! Trop tard!... C'est ma faute, à moi, d'avoir autorisé ce rapprochement et supprimé les distances nécessaires...

EDWIGE. — Oui, tant pis, comme vous dites! Car j'ai vécu de cette chaleur-là deux années d'un bonheur dont vous ne pouvez pas même vous douter. La journée commençait trop tard pour moi!... Mon Dieu, que j'ai été heureuse ici!... C'est mon bonheur qui m'a empêchée de profiter plus de votre enseignement, tant j'étais préoccupée de le savourer. Mais, même maladroite, il me semblait que ma maladresse me faisait plus humble à vos côtés. Cette joie de l'humilité, mais c'était toute ma vie, tout mon avenir!... Et voilà... fini tout à coup... Il me semble que je suis déjà malheureuse depuis des années.

Elle fond en sanglots.

BOUGUET. — Je te laisse pleurer, puisque toute larme soulage, mais je ne vois pas du tout les choses de la sorte. Rien n'est perdu, au contraire... La vie s'inaugure pour toi si ce mariage est possible. Mais voilà, est-il possible?...

EDWIGE, sursautant. — Quoi?... Vous... c'est vous qui dites cela?

BOUGUET. — Pourquoi pas?... Crois-tu que ce soit d'aujourd'hui que j'aie songé à ce mariage?... En voyant l'affection de Blondel grandir au fur et à mesure, j'y avais souvent pensé. Je me disais avec amertume: quel dommage pour cette petite! C'était la vérité pour elle!...

EDWIGE. — Vous, vous, qui me dites cela! Faut-il que vous m'ayez peu aimée tout de même et que j ne sois rien dans votre vie!... c'est désespérant... Tenez!

BOUGUET. — Mais, au contraire, c'est parce que je te porte une affection très certaine que j'envisage ton avenir pratiquement. Je vois une chance harmonieuse se lever sur ta vie... Je me range à l'opinion de ceux qui souhaitent pour toi ce mariage. Evidemment, tout à l'heure, quand ma femme a posé ce dilemme, ton mariage ou ton départ, j'ai éprouvé une répugnance instinctive, je l'avoue, mais il faut songer à toi d'abord. Et si tu pouvais passer tes jours à côté d'un homme parfait, bon, foncièrement bon, quelle réussite inespérée pour toi!... Oui, oui, la logique de cette union semble avoir frappé tout le monde aussitôt qu'on en a émis l'hypothèse... Seulement, ce que tu considères comme un désastre et les autres comme une gloire... voilà... est-ce réalisable? Ne s'abuse-t-on pas?... Voyons, ne perdons pas de temps en paroles vaines! Tu connaissais, dis-tu, cet amour... En réalité, nous le connaissions tous deux, mais Blondel t'en a-t-il fait la confidence ou l'aveu comme il paraît qu'il l'a fait à ma femme?

EDWIGE, étonnée. — A Mme Bouguet? Ce ne doit pas être exact.

BOUGUET. — Enfin, à toi, s'est-il déclaré?

EDWIGE. — Oui et non.

BOUGUET. — Pas de réponse trop féminine, je t'en prie.

EDWIGE. — Une fois, il m'a embrassée dans un couloir, brusquement, et puis il est devenu tout rouge. Il s'est enfui... Je ne vous l'avais pas dit parce que je n'aime pas parler de ces choses-là. Une autre fois aussi... un livre...

BOUGUET. — Un livre...

EDWIGE. — Non. A quoi bon!... Ne me torturez pas... Tout ce qui n'est pas vous m'horripile.

BOUGUET. — Enfin, crois-tu, comme nous tous d'ailleurs, à un amour durable, profond?

EDWIGE. — Je le crois, oui; mais cela n'a aucune importance, car, grâce à Dieu, ce mariage est impossible! Car, le voudrait-il, le voudriez-vous, il y a une chose qui vous empêchera de triompher.

BOUGUET. — Quoi donc?

EDWIGE. — Je l'ai dit tout à l'heure devant Mme Bouguet.

BOUGUET. — Ta faute?... Baliverne! Quelle méconnaissance du monde où nous vivons!... Si jamais un clan d'hommes a tenu peu de compte et avait le droit de tenir peu de compte de ces relativités, c'est bien le nôtre!... Et Blondel, esprit fort et sain, ne te rendra pas responsable du fait que tu aies vécu avant lui!... Tiens, regarde autour de toi, Charlier a épousé aussi une étudiante qui n'était pas, elle, de la première fraîcheur. Hermann... Bref, regarde la plupart des médecins... Ils ont épousé des compagnes de métier, des sages-femmes, surtout des sages-femmes... Cette chance inespérée t'empêchera de devenir la vague employée, l'obscure besogneuse...

EDWIGE, l'interrompant. — Quel mépris dans toutes vos paroles! Chaque mot que vous prononcez est une cruelle estimation de ce que j'ai été dans votre existence! Vous arrangez mon avenir comme on arrange celui d'une lointaine cousine pauvre! (Rageu-

sement.) Mais, vous oubliez une chose, c'est que si je n'ai été qu'une vague comparse d'occasion, je vous ai, moi, appartenu de chair, de corps!

BOUGUET, la regardant froidement, sans sourciller. — Eh bien, après?

EDWIGE, un instant stupéfaite. — Comment, après? Ah! Il est possible que ce soit pour vous un détail oublié... mais, moi, j'en vis encore, voilà la différence! Car, malgré mon silence, il faut que vous sachiez tout de même que rien n'est apaisé en moi... Oh! je me doute bien du peu qu'occupe dans votre souvenir cette possession passagère. Pour moi, je puis dire que vous l'avez faite totale, et elle n'est pas encore près de finir...

BOUGUET, contrarié, avec un plissement des lèvres. — Quels souvenirs évoques-tu? Et de quel front viens-tu prétendre que quelques minutes d'entraînement, aujourd'hui effacées, ont pu modifier la face des choses et enchaîner tout l'avenir... Je le nie! Je le nie!... Je ne sais si tu es sincère ou habile, ma fille... Mais il faut te persuader que tu es singulièrement dans l'erreur! Passe encore si tu avais été une jeune fille. Ce n'était pas le cas... Ce secret ou ce souvenir déjà lointain ne dépend que de nous deux et il est enfoui dans l'oubli... L'idée qu'un acte de possession engage la vie des êtres à jamais est une idée de primaire!... Tu en as la preuve dans l'oubli même de ta faute originelle! Tiens, tu me fais hausser les épaules! Moi, je juge les choses de plus haut, j'ai l'équité d'un homme habitué à scruter tous les jours et à manipuler le phénomène de la vie... Deux êtres se sont étreints... Un geste, rien qu'un geste, dans notre cas, ignoré de tous, de tous. Ç'a a été cela... Une minute belle, que je ne renie pas, mais rien de plus, tu entends, rien de plus!

EDWIGE. — Pour vous peut-être, pas pour moi, et cela, je vous le crie encore de toutes mes forces!

BOUGUET. — Pour toi, comme pour moi... Pour la nature entière, Edwige.

Il sourit avec sérénité.

EDWIGE. — Quel mépris vous avez de l'amour!

BOUGUET. — Nullement; quelle vénération, veux-tu dire! Je le respecte, mais je le juge... Je suis trop près de lui à toutes les heures de travail... Il est trop près de moi pour que j'en méconnaisse à la fois la simplicité et la splendeur... Je le vois tel qu'il est, comme une belle lumière. Il ne doit rien éteindre dans les êtres. Il doit au contraire tout exalter en eux... La vie, comme la conscience, est une évolution créatrice. A ton tour d'évoluer... d'entrer dans de nouveaux domaines, d'où tu sortiras modifiée, agrandie..

EDWIGE, agacée. — Oui, vous parlez toujours en philosophe, là-haut, sur la montagne!... Vous êtes au-dessus des préjugés, c'est entendu, mais savez-vous ce qui ressort clairement de votre logique? Ce qui est lumineux comme le jour, c'est que vous ne m'aimez plus du tout... Alors, vous me rejetez de votre vie comme ce tube qui n'est plus bon à rien, même à vous servir.

Elle jette le tube par terre avec violence.

BOUGUET, plus doucement. — Eh bien, tu te trompes, mon enfant, et tu t'égares méchamment. Ne crois pas qu'il ne me sera pas mélancolique et un peu triste même de ne pas t'avoir là à mes côtés... mon enfant... J'aurai un regret de ne plus entendre ton pas ici quand je dictais le soir, ton rire encore dans les couloirs... Une paix qui était très à nous deux... C'est cela, vois-tu, et non le reste qui mérite mieux le nom d'amour!

Au-dessus de la table, il lui caresse paternellement la main.

EDWIGE. — Oh! merci... c'est si doux de vous entendre parler ainsi... Au bord de la fatalité qui me sépare de vous, je suis contente que vous m'ayez comprise malgré tout... que vous ayez compris de quelle façon je me réchauffais à votre génie compatissant et merveilleux... Si je n'avais plus les autres caresses, il me restait au moins les caresses de la pensée. C'était tout de même une petite possession journalière. Ah! nos bonnes heures... nos bonnes heures... finies... pour toujours! (Elle pleure.)

BOUGUET. — Ne regrette rien, elles étaient arrivées à leur terme... Tout a un temps. Tu sentais bien qu'elles allaient être interrompues complètement par mes travaux et notre découverte. Ma vie ne sera plus désormais qu'un problème actif... où tu n'aurais plus pesé que comme un fétu... Allons, allons, petite fille, malgré tes protestations, au fond, tu es d'accord avec moi. Ah! mon enfant! fasse la vie que tu aimes cet excellent homme et que son cerveau t'apporte une nouvelle et définitive culture... Quel avenir heureux... magnifique... Et, nous deux, nous aurons la joie de demeurer, songes-y, des amis proches, mais désormais sans remords... Car cela aussi compte... il y a eu des remords... ceux d'avoir menti... hélas!... Allons, l'avenir joyeux peut balayer tout cela!... Tu verras!... Tu peux être heureuse!... Deviens la bonne, loyale et simple femme que tu dois être un jour!...

EDWIGE. — Oh! vous savez bien qu'au fond je suis résignée d'avance à tous vos ordres... Vous me diriez d'épouser n'importe qui, pour ne pas vous perdre, je le ferais. Que ne ferais-je pas?... Je suis prête à toutes les lâchetés. Je serais heureuse de toutes les complicités, mais, ce qui m'exaspère, c'est que je ne l'ai même pas votre complicité. Je le sens bien! Nous allons faire un crime à nous deux... et je resterai seule à en traîner le boulet!...

BOUGUET, se retournant. — Comment, un crime!

EDWIGE. — Et de quel nom voulez-vous appeler ce que nous allons faire? Car je n'aime pas Blondel, et, s'il m'épouse, je l'aimerai encore moins. Je ne l'aimerai jamais.

BOUGUET, avec un geste d'énergie souveraine. — Tu l'aimeras! Il y a des arbres qui refusent le sol où on les plante. Passe par là, deux ans après, ma fille, et regarde à leurs ramures et à leurs racines s'ils n'ont pas puisé tous les échanges, toutes les richesses de la vie!...

EDWIGE, perdant patience. — Alors, cela vous est parfaitement égal, que je mente à cet homme pendant des années, à votre meilleur ami, à votre associé... Vous trouvez ça bien, propre... J'aurai des désirs et je les cacherai...

BOUGUET, vivement. — Tais-toi! Je te défends!

EDWIGE. — J'aurai des dégoûts, je les cacherai. Si, si, par exemple, il faut que vous le sachiez! Oh! c'est très beau de raisonner en philosophe, en homme supérieur aux choses de la terre; mais, moi, j'en suis de la terre et vous allez me river à un mensonge et à une hypocrisie de tous les jours, dont je frémis, qui me révolte. J'ai tout de même en moi quelque chose de naïf, d'impulsif, qui me fait vous crier cela!... Je suis prête à tout comme l'esclave est prête, c'est entendu, mais vous qui allez me donner à cet homme

sachant ce que vous savez de moi et de quelle façon je vous appartiens, vous qui allez avec votre belle sérénité coutumière accomplir froidement et posément cette action, comme si vous partagiez votre pain aux disciples... ah! non! voulez-vous que je vous dise... je trouve cela monstrueux!

BOUGUET. — Petite sotte, pauvre tête bornée! qui ne voit pas l'avenir avec sa moisson de joie et de vérité...

EDWIGE. — De mensonge, vous voulez dire?

BOUGUET, frappe sur la table. — Non, non, de vérité!

EDWIGE. — Comment pouvez-vous prononcer ce mot, vous qui allez frustrer votre ami, vous qui allez...

BOUGUET, éclatant tout à coup. — Ah! puis, assez... tu m'embêtes, à la fin!... J'ai voulu ton bien, ton bonheur. Va, ma fille, va crever la misère! J'étais trop bête de m'intéresser à ton avenir!... Va vivre avec tes cachets à trois francs!... Va vivre, loin d'ici!... au diable!...

EDWIGE. — Maître, maître! j'ai eu tort!

BOUGUET. — Tu as mille fois raison!

EDWIGE, éperdue devant la fureur de Bouguet. — Ayez pitié de moi... Tout, j'accepte tout... J'ai dit cela dans un mouvement de colère.

BOUGUET. — C'était le bon!

EDWIGE. — Je vous ai insulté, vous, si parfait! Mon Dieu!

BOUGUET. — Tu partiras, cette fois... Tu partiras, je te le jure bien!...

EDWIGE. — Maître, maître, ne m'abandonnez pas... ne m'en veuillez pas... de vous avoir offensé dans ma folie... Vous comprenez, c'est mon amour qui divaguait. Mais je suis prête à tout... j'étais résigné d'avance... Ordonnez... je ne veux pas disparaître... Dites... dites...

BOUGUET. — Ne criaille pas...

Il va à la porte, l'entr'ouvre, comme pour voir si personne n'écoutait, puis la referme. Un très long silence oppressé.

EDWIGE, quand Bouguet se rapproche d'elle et à voix basse. — Je vais aller trouver Mme Bouguet, je vais lui dire que j'accepte avec joie, que...

BOUGUET, du geste, la faisant se rasseoir. — Non, mon enfant, non, reste... Cette fois, c'est moi qui dis non. Tu viens de prononcer de très graves paroles, très graves... tu ne les as pas dites à la légère... Elles ouvrent tout à coup en moi, dans leur brutalité, un jour qu'il faut que je considère.

EDWIGE. — Je les disais sans les penser, ces paroles de colère.

BOUGUET. — Allons donc! On pense toujours ce qu'on dit... Et qui sait si ce n'est pas toi qui as raison? Qu'en sais-je, après tout?... Oui, ai-je le droit de pousser à ces événements et d'imposer au plus cher de mes amis un avenir qui ne se réalisera peut-être pas?... Pourtant, ma parole, je ne croyais rien faire d'injuste, rien de mal... mais, voilà... le problème du mal n'est pas pour moi le même que pour la plupart des hommes. Le mal, je le vois dans la vie, je le poursuis de toutes mes forces, je le traque, (désignant sa table de travail.) mais ce n'est pas le même adversaire!... De la meilleure foi du monde, je suis peut-être un malhonnête homme.

EDWIGE. — Quelle folie! Vous, le meilleur de tous!

BOUGUET, simplement. — C'est toi qui viens de le dire, mon enfant!...

EDWIGE. — Qu'ai-je fait!...

BOUGUET. — A force de considérer la réalité comme un phénomène biologique pur et simple, à force de scruter les causes et les effets je perds peut-être le sens social... Mon point de vue est plus haut sûrement, plus juste, les actions humaines m'apparaissent situées dans l'espace, dans l'absolu, avec leurs véritables proportions, tandis que les autres gens sont là, ils sont là, les autres gens... avec leurs petits débats de conscience autour du fait et de l'acte... Ah! mon enfant, tu me troubles infiniment, tu ne sais pas à quel point!... Car tu peux rétracter tout ce que tu voudras, n'empêche que tu as poussé dans ces quelques minutes d'instinct ton cri du cœur... C'est une indication!

EDWIGE. — Vous avez dit comme toujours des paroles admirables. C'est moi qui, stupide, n'ai pas su les comprendre. Vous avez dit tout l'amour et toute la vie!

BOUGUET, avec force. — J'ai dit et je le jure qu'il faut vénérer les puissances confondues de l'amour et de la vie, et que tout est dans l'explication physiologique, mais cette vérité que je possède a comme conséquence le renversement des valeurs habituelles... Je m'en rends compte. Et le respect des lois naturelles, mais c'est déjà un peu la négation de la morale!... C'est effrayant, c'est effrayant! Pourtant, voyons... je me sens sain, émerveillé de la création, attaché à détruire l'erreur, parce que la science veut la mort de l'erreur... mais, à force d'étudier la vie, voilà... je suis peut-être hors de l'humanité!...

Il se considère, ému, d'un œil intérieur, presque naïf, et son poing au menton.

EDWIGE. — C'est fini!... Brute que je suis, je viens de donner mon coup de grâce!...

BOUGUET. — D'ailleurs, je vais me fixer moi-même là-dessus! Il faut que je cause avec Blondel...

EDWIGE, sursaute. — Vous allez lui révéler?... Vous allez...

BOUGUET. — Jamais de la vie! Je resterai dans les généralités les plus grandes. Mais ces généralités m'éclaireront. D'elles sortira manifestement le parti que je dois prendre. Je vais le voir; je crois qu'il partage mes idées... mais je puis me tromper!... Peut-être sommes-nous à mille lieues l'un de l'autre... Nous ne parlons jamais ensemble de ces questions d'amour et de sentiment... Peut-être n'est-il dégagé d'aucun préjugé... Peut-être est-il attaché aux traditions. Je le verrai. En tout cas, ce qui m'importe, maintenant, c'est de me répondre à moi-même!... Je vais lui parler, j'éclairerai en même temps ma conscience, et, d'ici un quart d'heure, je saurai si je dois ou non autoriser ce mariage. (Il sonne.) J'appelle.

EDWIGE. — De suite?

BOUGUET. — Immédiatement. Pour l'instant, descends retrouver ma femme. Tu vas la rassurer, quoi qu'il advienne par la suite, en lui disant à peu près ceci: « J'accepte, madame, de grand cœur. Et je suis toute joyeuse. » Trouve un prétexte à ton humeur et à ton changement contradictoire... Mais, j'exige de toi, tu entends bien... ceci est indispensable... que ma chère femme soit délivrée de tout soupçon, dans le même temps que j'aurai conversé avec Blondel... Arrange-toi... c'est ton affaire... Je me fie à toi!...

EDWIGE. — Je le promets...

Entre le garçon de laboratoire.

BOUGUET. — Arthur, voulez-vous prier M. Blon-

del de venir à la minute dans mon bureau... (Il sort.) Plus un mot!... Va!...

EDWIGE. — Je serai soumise, obéissante... La part la plus belle de ma vie est désormais terminée. Le reste est dans vos mains. (Avec timidité.) Mais puis-je savoir ce que vous allez dire à M. Blondel...

BOUGUET. — Non. Tu n'as plus à intervenir dans ce qui va être dit par nous deux... La partie de conscience qui se joue et se consomme autour de toi ne te concerne plus... Laisse faire et va... Pour l'instant, tu es une entité!...

Elle sort, respectueuse, humble.

Scène XI

BOUGUET, BLONDEL, entre quelques instants après.

BLONDEL. — Tu as besoin de moi?

BOUGUET. — Pas précisément, mais je serais heureux de parler un peu avec toi de ce déjeuner, d'avoir tes impressions...

BLONDEL, gai. — Mon cher, je viens de les accompagner. Ils sont littéralement épatés, épaté-, je ne trouve pas d'autre mot... sauf Barattier.

BOUGUET. — Pourquoi Barattier?

BLONDEL. — Il est jaloux... (Ils rient tous deux.) Mais, je suis bien content... bien content, va... Et comme nous avons eu raison d'attendre, comme nous sommes plus forts de notre dernier mois de travail. Nous voilà sur le premier palier. On peut se regarder en riant, hein!

BOUGUET. — Eh oui, mon cher Blondel, ce n'est pas mauvais de s'imposer, de temps en temps, une espèce de dimanche, un septième jour où l'on juge la situation, où l'on peut, sur le palier, comme tu dis, jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa vie, sur son effort. Cela donne du cœur pour la dernière ascension.

BLONDEL. — Je ne peux que te répéter une chose cent fois dite: nul, lundi prochain, ne sera plus content que moi de votre bonheur à tous deux...

BOUGUET. — A tous trois, Blondel, à tous trois.

BLONDEL. — Oh! moi... ne crois pas que ce soit par modestie que je tienne à mon rang de collaborateur... Je désire rester derrière le couple. Ce que j'éprouve, moi, c'est le plaisir intrinsèque de la recherche pour elle-même, comprends-tu? Je n'ai pas dans ma vie un coefficient réel de bonheur.

BOUGUET, saisissant l'occasion. — Que veux-tu dire par là? Tu veux insinuer que, plus jeune que moi, tu n'en es pas encore à cette période du coup d'œil terminal sur la vie réalisée...

BLONDEL. — Oh! non, ce n'est pas ce que je veux dire, car je ne suis guère plus jeune que toi, Bouguet...

BOUGUET. — Oui, mais un célibataire a toujours l'avenir devant soi... la route! En principe, mon ami, c'est moi qui dois disparaître le premier et toi qui devras continuer la tâche, la nôtre, toi qui seras directeur de l'Institut Claude-Bernard...

BLONDEL. — Allons, allons, fichue conversation! Ne nous attendrissons pas sur nous-mêmes! Nous allons dire des bêtises larmoyantes, ce n'est pas notre genre.

BOUGUET. — Mais, au fait, puisque tu viens de prononcer instinctivement le mot de bonheur et que tu nous désignes Jeanne et moi, avec une petite nuance de regret, justement, ne crois-tu pas que tu ferais bien de nous imiter et de t'adjoindre une compagne?

BLONDEL. — Me marier?... Off!... je resterai toujours un vieux célibataire. Je suis né dans la peau du célibataire type. Regarde ma tête, c'est le célibataire congénital... Tu ne m'as jamais vu marié, avoue!... Il y a des gens qu'on ne voit pas mariés... Je suis de ceux-là.

BOUGUET. — Tu ferais le meilleur des époux.

BLONDEL. — C'est possible, d'ailleurs.

BOUGUET, essayant d'amener la conversation à son point décisif. — Après tout, je dis le meilleur des époux, et tu acceptes cette hypothèse... mais, qu'en sais-je? Car nous ne parlons jamais, mon cher Blondel, au milieu de toutes nos idées fixes, de ta vie privée, de la façon dont tu la conçois, dont tu l'organises.

BLONDEL, rit. — Ah! il est de fait que nos conversations ne sont point remplies d'histoires de petites femmes!

BOUGUET. — Et c'est peut-être un tort, Blondel, de ne pas s'avouer plus profondément... Il faudrait aller jusqu'au bout de sa sincérité. On s'apprécierait mieux en ne laissant pas dans l'ombre la plus petite part de nous-mêmes.

BLONDEL. — Je t'en prie, je t'en prie. Ta femme m'a rasé quelquefois avec ces histoires de mariage...

BOUGUET. — Pourtant, tu y as pensé quelquefois! Quelle conception te fais-tu de la femme... du moins de l'épouse, de la femme d'intérieur? Je serais curieux de la connaître.

BLONDEL, d'abord étonné, puis sincère, cherchant en lui-même. — Quelle conception? Celle de tout le monde... Oui, quelquefois, j'ai songé à la femme... comme un bouquet dans une maison, une chose parfumée, très douce... Pas plus... Oh! je ne me fais pas une conception pathétique de l'amour, non; mais quelquefois on rêve de cela le soir. Je n'ai jamais ambitionné une compagne admirable et qui ne se trouve pas, comme la tienne... Pas d'associée... Mon Dieu, je n'aurais pas été difficile, évidemment! Un petit bout sous la lampe... qui cause, qui brode, qui vous apporte un peu sa gaieté du matin, de la journée... Peuh! il ne faut pas y penser... Trop tard!...

BOUGUET. — Mais, sais-tu bien que c'est une très jolie conception de la femme et fort juste... Je pensais bien que telles étaient tes idées. Ceci ratifie cela.

BLONDEL. — Impressions de bourgeois et l'on a tort de les éprouver.

BOUGUET. — Pourquoi donc?

BLONDEL. — Si, l'on a tort,... mais on les éprouve tout de même devant le grand bonheur des autres, quelquefois devant le tien que j'ai parfois envié, bien qu'il ne fût pas à ma taille... et, quelquefois aussi, simplement dans la rue, par certains soirs de printemps comme ceux-ci, tiens... où l'on voit sur des bancs, dans les squares, sous les arbres, des couples enlacés... les couples des grands simples, des ouvriers... ces couples perdus dans leurs baisers appuyés, qui ne se retournent même pas pour vous voir!... Oui, on est toujours un peu grisette, tu vois? Mais c'est très court, très furtif, ces vagues regrets. J'ai toujours été habitué à ma chambre d'étudiant, devenue aujourd'hui un peu plus spacieuse, et, vrai, je ne m'aperçois du vide que lorsque je rentre le soir, parce qu'il n'y a pas de coussins, parce qu'il n'y a jamais de fleurs sur la table...

BOUGUET, lui frappant sur l'épaule. — Eh bien, il

faut prendre femme, Blondel. L'heure est arrivée. Il le faut. Je te le conseille, moi, vivement. Pourquoi pas?... Cette créature, dont tu parles, tu l'as ici à la portée de la main.

BLONDEL. — Je l'ai sous la main?...

BOUGUET. — Edwige.

BLONDEL. — Hein!... tu en as de bonnes... (Il sourit, goguenard.) Pourquoi Edwige?... Ça, par exemple!...

BOUGUET. — Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire... ou de risible, dans ma proposition... Tu n'y as jamais songé?

BLONDEL. — Jamais, fichtre!... Edwige est très gentille, certes, mais je n'ai pas plus pensé à elle qu'elle n'a jamais pensé à moi.

BOUGUET. — Est-ce sûr?

BLONDEL. — Absolument. J'en mettrais ma main au feu.

BOUGUET. — Et si elle avait au contraire songé à toi?

BLONDEL. — Allons, bon! Je t'ai averti que nous n'allions dire que des bêtises! Edwige n'a pas plus pensé à moi que, je te répète, je n'ai pensé à elle.

BOUGUET. — Pas plus! mais peut-être autant...

BLONDEL, gêné devant cette insistance. — Ah çà! mais qu'est-ce qui te prend! Tu voudrais m'éclairer sur mes propres sentiments. Que prétends-tu insinuer tout à coup?

BOUGUET. — Blondel, on s'est aperçu dans la maison que tu éprouvais un sentiment de prédilection très gentil, très touchant, pour Edwige.

BLONDEL. — Et on en a conclu à de l'amour! Tas d'imbéciles!... Je l'aime bien, comme une gosse qu'elle est, comme une enfant. Elle me fait tordre... rien de plus!...

BOUGUET. — Elle correspond exactement à la conception que tu te fais de la femme.

BLONDEL. — C'est possible!...

BOUGUET, net. — Toutefois, il se présenterait un obstacle.

BLONDEL. — Ah!... (Se reprenant.) Je dis: ah! tu sais... par simple curiosité...

BOUGUET. — Un obstacle, d'ailleurs, qui n'aurait dépendu que de toi-même, de ton propre jugement... Peut-être es-tu au courant?

BLONDEL. — De quoi?... Je ne comprends pas.

BOUGUET, lent, en le fixant attentivement. — Eh bien, as-tu connaissance qu'il y ait eu, dans le passé d'Edwige, autrefois, oh! une histoire simple, très banale, un amour trahi... (Blondel le regarde.) un jeune officier...

BLONDEL. — Ah! oui!... Je connais... Cela n'aurait eu, à mes yeux, aucune espèce d'importance. Oui, je sais, une erreur de jeune fille. Oh! mon dieu, je ne suis pas de ceux qui attachent au mot de virginité cette sorte de vénération exclusive...

BOUGUET, soulagé. — A la bonne heure! Voilà qui est encore très bien pensé et très digne de toi. Je ne m'illusionnais pas sur tes propres sentiments. Alors, pourquoi ce mariage ne se ferait-il pas, du moment que tu as la supériorité, dont je te félicite, de n'être point l'esclave d'un préjugé...

BLONDEL. — Mon cher, ne prolongeons pas cette conversation oiseuse, je t'en supplie...

BOUGUET. — Blondel, tu aimes cette petite... c'est clair comme le jour... et elle admet cet amour.

BLONDEL. — Ah! pour le coup, tu te moques de moi! Pourquoi songerait-elle à moi?

BOUGUET. — Qu'importe la raison? Je te certifie.. nous y avons tous réfléchi... que ton bonheur est là, et le sien par-dessus le marché!...

BLONDEL. — Lui aurais-tu fait part de ces idées saugrenues?...

BOUGUET. — Ma femme l'a fait à mon défaut...

BLONDEL. — Ça, c'est admirable!... La femme s'occupe de moi, comme une mère!... Et Edwige a admis ce projet?...

BOUGUET. — Certainement.

BLONDEL, méfiant. — Voyons... alors, comment Mme Bouguet ne m'en aurait-elle jamais parlé?...

BOUGUET. — L'aveu est peut-être récent, très récent.

BLONDEL, hausse les épaules. — Ta femme s'est fichue de toi... ou de moi, ce qui est plus naturel!... (Puis, revenant à la charge.) Elle t'a vraiment dit ça?

BOUGUET, souriant. — Tu vois bien que nous sommes documentés... Ma femme m'a dit qu'elle connaissait depuis longtemps ton affection, et qu'elle le tenait de toi-même.

BLONDEL, après une hésitation. — De moi-même?... Une seconde. Veux-tu sonner Arthur, s'il te plaît, un ordre à donner.

BOUGUET. — Que fais-tu?

BLONDEL. — Laisse, laisse... (Arthur apparaît à la porte. Après avoir écrit, Blondel s'approche du garçon lui parle à voix basse et lui remet sous enveloppe le mot qu'il vient d'écrire. Blondel, brusquement, changeant de ton.) Laurent, tu te joues de moi. Peut-être imagines-tu un sentiment que je n'éprouve pas, et tu t'amuses à le taquiner... Comme tu aurais tort de te livrer à ce jeu!...

BOUGUET. — Je n'ai jamais été plus sérieux... Pourquoi pas ce mariage plein de promesses, d'un bonheur raisonnable?

BLONDEL, se décidant tout à coup à parler. — Voyons, si jamais cette petite a éprouvé un penchant ou une attraction, c'est pour toi... toi seul... Nul n'en doute ici...

BOUGUET, sans sourciller. — Oui, je suis pour elle le maître, elle a travaillé à mon livre. Elle est un peu de la maison... C'est là tout le secret de cette attraction, de ce fétichisme...

BLONDEL, moitié riant, moitié sérieux, et lui poussant le coude. — Voyons, mon cher Bouguet, d'homme à homme, ici, entre nous... personne ne nous entend... ta femme est loin...

BOUGUET. — Eh bien?...

BLONDEL. — Eh bien, voyons!... voyons!...

BOUGUET. — Je ne saisis pas.

BLONDEL. — Elle a été plus ou moins ta maîtresse... Tu as...

BOUGUET. — Je t'affirme que non. Tu entends bien, je t'affirme que non.

BLONDEL. — Allons, allons!... Bouguet! entre nous... Es-tu bête de redouter mon indiscrétion?...

BOUGUET. — Je te répète, Blondel, que ce n'est pas vrai, que tes suppositions sont purement démentes... Et un point, c'est tout.

BLONDEL. — Ce n'est pas vrai?... En effet, ta voix est sincère. Tu ne mentirais pas, d'ailleurs... Pourquoi? (Un temps.) Eh bien, par exemple... tu m'excuseras de t'en avoir parlé aussi franchement... eh bien, Bouguet, je l'ai cru, figure-toi!... Oui, figure-toi, par moments, je m'étais mis ça dans la tête. Tu m'assures le contraire, donc, je te crois... Mais, sapristi... mais, sapristi... c'est qu'alors... tout est changé!

BOUGUET. — Comment, tout est changé?...

BLONDEL. — Dame!... Songe donc, moi qui m'imaginais... Attends, attends, laisse-moi reprendre pied...

BOUGUET. — Tu vois bien que tu l'aimes!

BLONDEL. — Mais, parbleu, je reconnais que c'est l'évidence... Je la trouve charmante, cette petite... tout à fait délicieuse. Seulement, avec une pareille idée en tête, je n'y pensais même pas! Et note que je ne t'en faisais aucun blâme, Laurent, non... aucun... Je me bornais à éloigner de moi toute pensée d'affection ou de rapprochement possible. Mais, maintenant, tu viens d'ouvrir une fenêtre en moi... c'est de l'air qui entre! (Il paraît radieux.)

BOUGUET, avec un grand trouble. — Pourtant, si j'ai bien compris tout à l'heure ta profession de foi, tu n'attaches pas à l'acte physique une importance primordiale? Tu m'as dit que tu l'acceptais avec la tache de son passé...

BLONDEL. — Ah! ça, c'est tout autre chose! Tu es bon!

BOUGUET. — Tu trouves?

BLONDEL. — Tiens, parbleu!

BOUGUET. — Mais, cependant, Blondel, tu viens de soulever une objection à mes yeux cent fois plus grave! Tu viens de dire: elle a pour toi une affection passionnée. Et cela voulait me faire entendre: « Tu es son maître, tu pèseras sur cette imagination longtemps encore de tout le poids de ton influence. » Eh bien, c'est cela qui pourrait légitimement t'inquiéter, Blondel !... Voilà la marque, l'empreinte réelle... mille fois plus importante, si elle se présentait, que ne l'eût été un caprice des sens!

BLONDEL, l'interrompant. — Ah! par exemple! Mais ça n'a aucun rapport! Aucun. Qu'elle garde son affection pour toi, même son admiration exaltée à ton égard, qu'importe! c'est trop naturel! Je n'en serais pas jaloux. J'en ferais mon affaire!... (S'approchant de lui avec tendresse.) Est-ce qu'on ne doit pas t'admirer?... N'est-il pas légitime qu'on t'aime?... N'avons-nous pas tous un fétichisme pour le grand homme que tu es. Tandis que si elle t'avait appartenu... si...

BOUGUET, lui posant la main sur l'épaule. — Mais, l'acte physique, Blondel... ce n'est rien!

BLONDEL. — Mais c'est tout!... c'est tout!...

BOUGUET, poussant une exclamation étouffée. — Quels abîmes peuvent séparer deux êtres qui vivent côte à côte, du même travail, du problème de la vie identique!

BLONDEL. — Bouguet, écoute. Je comprends ton scrupule. Il est exquis. J'apprécie la délicatesse de ta réserve; oui, tu veux me faire comprendre, par un excès de précaution, qu'il existe certaines possessions intellectuelles, des influences morales, qui ont une importance presque égale à une possession physique, et tu redoutes, si j'épousais cette enfant (et rien n'est moins sûr que cette hypothèse), que je puisse me sentir atteint dans l'avenir par cette influence. Tu t'abuses. Si Edwige devenait un jour ma femme, et, je te le répète, c'est infiniment dubitatif, je serais heureux et fier que tu gardes sur elle ton autorité et qu'elle conserve le culte même ardent qu'elle a pour toi. Quoi que tu en dises, il n'y a pas de comparaison possible! Elle n'a pas été tienne et ce serait à moi, dès lors, de savoir me faire aimer. C'est une tâche, mais pleine d'attraits... Si je n'y réussissais pas, eh bien... cette tape me concernerait seul et prouverait que je ne suis qu'un imbécile. Seulement, je m'emballe... je m'emballe... Tu viens tout à coup d'ouvrir une écluse inattendue, et le flot se met à couler en tumulte. Il s'agit de savoir maintenant si ce n'est pas en vain. N'est-on pas en train de me monter, de bonne foi ou non, un de ces bateaux gigantesques...

BOUGUET. — Le fait est que je suis interdit! Je soupçonnais bien de l'affection, un désir manifeste, mais jamais je ne me serais douté d'un pareil amour! Car enfin, dès le premier mot, te voilà révolutionné, ému, comme un enfant. Tu as commencé la conversation en disant: « Jamais je ne me marierai! », et à peine ai-je admis la possibilité de ce mariage, que tu as bondi sur elle et viens de révéler un tel flot de sentiments cachés que maintenant, si ce mariage n'aboutissait pas, je serais désolé d'avoir fait luire à tes yeux un espoir...

BLONDEL. — Ah! tu vois, tu vois, tu canes, maintenant! Tu vois que tu t'es trop avancé!... Alors, oui, tu n'aurais pas dû me faire avouer cet amour, aveu qui se changera, pour moi, en une gêne insupportable et de toutes les secondes. Bouguet, je viens d'être un imbécile...

La porte s'ouvre. Entre Arthur. Il remet un papier à Blondel.

ARTHUR. — Monsieur Blondel, voici la réponse.

Blondel ouvre l'enveloppe et lit. Arthur s'en va.

BLONDEL. — Mais non, je ne suis pas... (Il s'interrompt et éclate presque de rire.) Ah! mon vieux, je ne te cacherai pas que je tombe des nues, mais que je suis ravi comme un gosse!...

BOUGUET. — Qu'est-ce que cela? Et quel rapport?...

BLONDEL. — J'étais tellement persuadé que vous me montiez un bateau... alors j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai griffonné, tu l'as vu, un mot à ta femme: *Oui ou non, avez-vous assuré à Laurent qu'Edwige ait pensé d'elle-même à devenir un jour ma femme?* Et voilà la réponse, au dos: *Laurent vous a dit la vérité. Edwige, qui est en ce moment auprès de moi, vient de me la confirmer elle-même...* Je suis stupéfait... Si vite... comme cela... Si vite, d'ailleurs, c'est une façon de dire, parce qu'au fond, je suis un timide... j'ai toujours été un timide avec les femmes, mais, sans quoi, il y a déjà quelque temps que je m'étais aperçu,... mais oui, parfaitement... je le voyais à sa réserve, à des gênes charmantes, de petites réticences... Seulement, je ne voulais pas comprendre, j'avais peur... Je suis rudement content tout de même!

BOUGUET, épouvanté. — Réfléchis... réfléchis à ce mariage malgré tout! Tu vas trop vite, maintenant... Il ne faut pas s'abandonner à la légère... comme tu le fais... Quelquefois, ce que l'on prend pour le bonheur n'est qu'une maladresse réalisée. Sais-tu si vous devez vous accorder?... Sais-tu si vos caractères... (Il s'efforce de rire.)

BLONDEL. — Ah! non, mon cher, non, tu ne vas pas m'empêcher d'être heureux, maintenant! Je connais ta précision scientifique et mathématique! Laisse-moi tout à la joie de cette découverte. Je vais aller parler à ta femme. Je vais aller parler à Edwige, je vais aller...

BOUGUET. — Mais, mon ami, ton exaltation m'effraie... De la réflexion... de la méthode...

BLONDEL. — Tu es admirable, avec ta méthode, toi! On voit bien que tu n'es pas amoureux!...

La porte s'ouvre. Un préparateur entre presque en courant.

Scène XII

LES MÊMES, HERVE, PREPARATEUR

LE PRÉPARATEUR. — Monsieur Bouguet, je vous demande pardon d'entrer à l'improviste, sans frapper, mais il faut que je vous annonce la nouvelle tout de suite. C'est vraiment trop beau!

BOUGUET. — Qu'est-ce que c'est?

LE PRÉPARATEUR. — L'écrivain Hernert a écrit spontanément une lettre au jury du prix Rockefeller à la Haye, lettre que publie le *Temps* de ce soir. Ecoutez. Ecoutez ça, monsieur Blondel: *Au cas où les membres du jury auraient l'intention de me décerner le prix, comme il en a été question, je tiens à dire ici que je déclinerais cet honneur. Je ne saurais supporter la pensée d'avoir été désigné par vous avant Laurent Bouguet, un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, savant et philosophe, un des cerveaux consultants de l'âme contemporaine...*

BLONDEL, l'interrompant avec élan. — Oh! le brave homme!

BOUGUET, rêveur. — Un des cerveaux consultants...

LE PRÉPARATEUR. — Je ne me serais pas permis de vous déranger pour cette publication, mais l'on vient de nous téléphoner de la Haye que le prix, comme il fallait s'y attendre, vous est décerné! Nous avons demandé une seconde confirmation.

BLONDEL. — Et voilà une belle journée!

LE PRÉPARATEUR. — Mme Bouguet me suit: elle demandait elle-même la confirmation à l'appareil. Tenez, la voilà.

Mme Bouguet entre.

Scène XIII

BOUGUET, BLONDEL, Mme BOUGUET, LE PREPARATEUR, puis HERVE, ELEVES

Mme BOUGUET. — Thuillier est en train de converser avec la Haye. Je lui ai passé l'appareil, mais je suis venue tout de suite, car je crois qu'il n'y a pas de doute possible, mon ami.

BLONDEL. — Et je ne peux pas vous exprimer la satisfaction qui m'emplit le cœur...

BOUGUET. — Je suis confus de cet honneur.

Mme BOUGUET, radieuse. — Et moi très fière pour toi, Laurent. (Elle lui serre la main.)

BOUGUET. — Ce qui me paraît inappréciable, c'est que l'événement précède la séance de lundi. Ma communication à l'Ins itut apparaîtra une réponse sérieuse à l'honneur qu'on me fait.

BLONDEL, se précipitant sur la main de Mme Bouguet. — Ma chère et bonne camarade...

Mme BOUGUET. — Mais je suis heureuse d'un autre bonheur aussi... qui vient s'ajouter en même temps à celui-ci... C'est donc vrai que vous aimiez cette enfant! (Elle sourit, attendrie maintenant, et ne pensant plus qu'à la joie.)

BOUGUET. — Jeanne! Jeanne! il ne faut pas précipiter le bonheur des autres. Parlons de nous. Soyons égoïstes aujourd'hui... Nous le pouvons.

Mme BOUGUET. — Je ne suis jamais égoïste. Blondel, ne trouvez-vous pas comme moi cette journée merveilleuse? Et comme il est bien que ces choses mutuelles se soient précipitées, confondues!... On dirait une intervention de la providence!

BLONDEL. — Mais je crois rêver, en vérité... Edwige vous a bien dit franchement qu'elle souhaitait ce...

Mme BOUGUET, se tournant vers le corridor. — La voici, tenez, avec les autres qui arrive pour féliciter le maître. Elle va vous faire part de sa décision.

BLONDEL. — Non, non, je vous en supplie... Je ne vais jamais oser lui parler, je suis timide comme un enfant. Pas un mot de cela... pour l'instant! Occupons-nous de féliciter celui que nous aimons de tout notre cœur et qui devrait nous en vouloir de nous occuper d'un autre que de lui-même.

Entrent trois élèves. Edwige se dissimule derrière eux. Ils parlent ensemble.

LES TROIS ELÈVES. — Confirmé! ça y est!... Bravo, monsieur Bouguet... Permettez-moi de vous féliciter et de vous exprimer toute ma satisfaction... On est là dans la cour. Tout le monde voudrait vous faire une ovation.

BOUGUET. — Mes amis, il y a quelqu'un auquel nous devons penser en ce moment, c'est ce littérateur de génie, c'est Hernert qui a tenu, sans raison valable, à s'effacer devant moi.

UN ELÈVE, entrant. — Le télégramme est parti à votre adresse. La nouvelle sera ce soir dans tous les journaux.

Tumulte.

TRONCHET. — Et ce n'est pas à dédaigner, après tout, deux cent mille francs.

BOUGUET, réclamant le silence. — Eh bien, j'entends que ces deux cent mille francs soient répartis ainsi: un tiers à l'Institut Claude-Bernard; un tiers à ma chère femme... et un tiers à Blondel.

BLONDEL, suffoqué. — Mon ami, je refuse.

BOUGUET. — Tu n'as pas à refuser.

Approbation générale.

BLONDEL. — Je suis fier de ta pensée, Bouguet, mais je ne veux pas d'argent.

Mme BOUGUET, interrompant. — Il ne s'agit pas d'un don, il s'agit d'un honneur à partager simplement et à répartir, car c'est l'Institut lui-même qui est distingué par ce prix et l'attribution que me fait mon mari de cette somme bien exagérée pour sa collaboratrice, je l'emploierai d'une part à la fondation d'une clinique... et de l'autre part à doter Edwige!...

EDWIGE. — Madame Bouguet, qu'est-ce que vous dites là?

UN ELÈVE, à Mme Bouguet. — Comment en dot?

2e ELÈVE. — Mademoiselle Edwige se marie?

Mme BOUGUET, riant. — Tout simplement. Mais ceci est un autre chapitre, on vous expliquera.

HERVÉ. — Quel est ce bruit dehors?

2e ELÈVE. — Venez voir.

HERVÉ. — On se réunit dans la cour... on veut ovationner le maître.

Ils se précipitent à la fenêtre.

BOUGUET, a pris Edwige à part sur la droite. — Arrange-toi pour différer. Je viens de causer avec Blondel... tu avais raison. Ce mariage serait imprudent. Il ne faut pas qu'il se fasse.

EDWIGE. — Ce mariage est nécessaire et il se fera. Moi aussi j'ai réfléchi.

BOUGUET. — Il ne se fera que si je le veux!

EDWIGE. — Trop tard maintenant!... Trop tard. D'ailleurs, vous aviez raison, il n'y avait que l'obstacle d'un souvenir, et de nous deux seuls connu. Il est à jamais aboli. Donc... laissez faire...

BOUGUET. — Edwige!... Pourquoi ce revirement?...

Pourquoi ces yeux pétillants de triomphe!... J'interviendrai, je t'avertis...

EDWIGE. — Ce serait du bel ouvrage!...

BOUGUET. — Et immédiatement si je le veux!

EDWIGE. — Osez donc!

A ce moment, nouvelle irruption d'élèves.

Mme BOUGUET, crie par la fenêtre. — Nous allons nous réunir: faites-les monter tous à l'amphithéâtre.

UN ELÈVE, entrant encore. — Maître, permettez-moi... de tout mon cœur...

UN AUTRE ELÈVE, qui le suivait. — Madame Bouguet, excusez ce mouvement ridicule, mais je n'ai pu résister à vous apporter ces quarante sous de violettes.

Mme BOUGUET. — Merci, Cormaux. Il n'y a pas de plus joli geste que celui d'apporter des fleurs à une joie ou à un bonheur, merci, merci!

UN ELÈVE. — Les voilà tous dans le couloir. Empêchez-les d'entrer.

Pendant qu'on ferme tout au fond, la porte de l'antichambre qui donne sur le couloir, Mme Bouguet, qui s'est détachée du groupe, appelle Blondel.

Mme BOUGUET. — Tenez, Blondel... Dépêchez-vous, grand enfant, dites-lui un mot...

En s'éloignant, elle jette à Edwige le bouquet de violettes qu'on vient de lui donner.

BLONDEL, s'approchant d'Edwige, très ému. — Edwige, je n'aurais jamais osé espérer une joie aussi subite, ni aussi profonde. Je ne peux vous dire mon émotion, n'ayant même pas eu encore l'occasion de vous dire mon infinie tendresse et c'est une chose admirable que de recevoir une récompense pareille avant même de l'avoir souhaitée.

EDWIGE. — Merci, monsieur Blondel...

BOUGUET, qui de loin, dans la seconde entrée, causait avec le groupe, se détache et revient visiblement exprès. — Blondel, veux-tu leur dire de m'attendre un instant; nous allons aller à l'amphithéâtre. Deux mots auparavant à dire à ma femme. (Blondel remonte et Edwige s'éloigne. On voit Blondel haranguer au loin le groupe pressé des étudiants. Bouguet entraine sa femme dans un coin.) Jeanne... Je veux te dire...

Mme BOUGUET, l'interrompant. — Embrasse-moi... C'est moi qui veux te demander profondément pardon d'avoir douté de toi une seconde, même une seconde, Laurent. Je suis ineffablement heureuse, aujourd'hui... et quelle honte j'éprouve de mon soupçon de tout à l'heure!... Jamais je n'ai senti la beauté de notre union comme aujourd'hui où, d'une part, elle est acclamée, et, de l'autre, on voulait la ternir... Comme je t'aime mieux... et plus fort!

BOUGUET, à voix étouffée. — Et comme je te vénère!

Mme BOUGUET, essuie brusquement une larme et se retournant. — Regarde-les... ce sont de vrais enfants. Tu vois, ils n'osent même pas se parler. Edwige! Blondel! Venez ici! Fermez la porte... (Blondel ferme définitivement la porte du couloir, sur les élèves assemblés, et s'avance, seul, gêné, avec Edwige. Hervé reste au fond à maintenir la porte.) Allons, mes enfants, regardons-nous bien en face, et vous, Blondel, ne souriez pas ironiquement de mon émotion. D'ailleurs, nous n'avons pas envie de sourire. C'est très beau... c'est très bien qu'une telle journée puisse avoir lieu. Je ne vous souhaite qu'une chose, c'est que vous formiez (Elle regarde son mari, puis s'appuie doucement sur son épaule.) un couple comme le nôtre, indissoluble, sans une tache, sans une ombre. Que la vie soit pour vous, mes enfants, une belle planche polie, sans un nœud... une route droite et claire... comme a été la nôtre... comme elle le sera jusqu'au bout... Ce bonheur-là, c'est la plus grande beauté!

HERVÉ, criant de loin. — Pas moyen de les empêcher... Ils forcent la porte...

Tous les élèves font irruption en criant: « Vive le Maître! Vive Mme Bouguet!... »

RIDEAU

ACTE II

Le jardin de l'Institut Claude-Bernard, sur la rive gauche. Le soir. Une vieille orangerie premier Empire illuminée à droite, avec arcades. Grands arbres séculaires au premier plan. Un pavillon à un étage à gauche mais un peu dans le fond. Ce pavillon a une porte de face au public.

Scène première

HERVE, DEUX ELEVES, CORMEAUX, BELLANGER, TALLOIRES, UN JOURNALISTE, HERNERT.

HERVÉ, à une petite table dans le jardin, sous une lampe avec deux élèves. — En résumé, il reste vingt exemplaires de la médaille à distribuer.

TALLOIRES. — Vingt juste.

HERVÉ. — Tiens, voilà l'exemplaire de Maurel... Il est là, Maurel, je l'ai vu... Ballandier, cherchez Maurel dans la salle, vous la lui remettrez... Alors, effacez Maurel de la liste afin qu'il n'y ait pas d'erreur... Elle est à jour, notre liste, comme ça?...

TALLOIRES. — Je vais vérifier encore.

HERVÉ. — Bien.

CORMEAUX, des marches de l'orangerie. — Chut! ne faites pas de bruit.

HERVÉ. — Pourquoi?

CORMEAUX. — Il y a encore un speech.

HERVÉ. — A cette heure-ci?

CORMEAUX. — Mais oui, il y a l'Institut de puériculture qui a tenu à déléguer sa directrice et deux ou trois légumes... Elles n'ont pas pu prendre la parole pendant la soirée et elles se vengent maintenant.

On entend une voix dans la salle.

HERVÉ. — Qui est-ce qui parle?

CORMEAUX. — Je ne sais pas, je crois que c'est la directrice. Le speech en l'honneur de Mme Bouguet, bien entendu.

Entre au fond, à droite, un journaliste.

HERVÉ, se levant et emportant la lampe. — Mettez-vous là, vous ne gênerez personne!

Ils s'installent sur une table plus au fond, à gauche.

BELLANGER, arrivant. — Ma médaille à moi?

HERVÉ. — L'exemplaire de Bellanger?

TALLOIRES. — On allait te l'expédier avec les autres, mais puisque tu es là, mon vieux...

Pendant ce qui suit, on entend la voix de la femme qui prononce son discours : « *Madame, c'est un honneur pour la France de pouvoir inscrire votre nom en lettres d'or sur...* etc., etc. »

UN JOURNALISTE, étranger, s'approchant d'Hervé. — Pardon, monsieur, c'est pour une communication à l'Académie de Berlin; puisque vous êtes un chef de laboratoire, pourriez-vous me donner quelques noms? Je représente le groupe des médecins allemands qui ont souscrit à la médaille offerte à M. Bouguet.

HERVÉ. — Volontiers. Voyons : M. Pélissier, professeur au Muséum, le célèbre médecin Pravielle. (Il nomme de souvenir quelques personnes.) Tous ont tenu à se rendre à l'invitation des Bouguet et, tenez, ici, tournant le dos, c'est Hernert, le grand écrivain, vous savez, celui qui a refusé le prix Rockefeller en l'honneur de M. Bouguet.

LE JOURNALISTE. — Auriez-vous l'amabilité de me présenter, je vous prie.

HERVÉ. — Si vous voulez. Monsieur, comment? Ah! oui, Hoschfield. Monsieur Hernert, permettez-moi de vous présenter monsieur Hoschfield, représentant d'une très importante revue de Berlin.

HERNERT, s'approchant. — S'il ne s'agit pas d'une interview, car je suis assez rebelle à ce genre de sport...

LE JOURNALISTE. — Non, monsieur, je serais simplement heureux de dire dans une revue scientifique étrangère les raisons pour lesquelles vous vous êtes effacé devant Bouguet.

HERNERT. — Oh! des raisons de préséance et d'admiration, simplement. On ne sait pas assez, dans le public français, que Bouguet est l'homme le plus extraordinaire de notre époque, le plus grand. Vous ne le croiriez pas, mais nous ne nous étions même jamais serré la main avant ce soir. J'ai appris comme tout le monde que Bouguet, en installant les nouveaux pavillons de l'Institut, avait tenu à remercier, dans une fête intime, les amis qui lui ont offert la médaille commémorative à propos du prix Rockefeller, et, pour mon plaisir personnel, j'ai accepté l'invitation... (On entend applaudir dans la salle.) Vous permettez, monsieur...

Il serre la main du journaliste. Les Femmes de France sortent à ce moment avec Edwige et Blondel qui les dirige. Pélissier les accompagne.

Scène II

LES MÊMES, BLONDEL, EDWIGE, LA DIRECTRICE, M^me^ DURUY, puis MARCELLE

BLONDEL. — Nous vous remercions encore. Vous avez dit des mots qui auraient touché toutes les féministes de France.

LA DIRECTRICE, à Edwige. — Madame Blondel, auriez-vous l'amabilité de me conduire jusqu'au manteau que j'ai laissé tout à l'heure chez vous. Je ne m'y retrouve pas.

EDWIGE. — Mais, certainement, madame. Voilà... notre pavillon est juste en face. Vous voyez... c'est là que je vous ai conduite tout à l'heure.

LA DIRECTRICE. — C'est juste...

EDWIGE. — Je vous précède.

PÉLISSIER. — J'ai mis aussi mon vestiaire dans votre salle de billard. Vous permettez?

Edwige entre dans le pavillon de gauche dont on voit les fenêtres éclairées, suivie de Pélissier et de la directrice.

UNE DAME, à Blondel. — Vous habitez ce pavillon?

BLONDEL. — Lors de mon mariage, il y a deux mois, Bouguet a eu l'amabilité d'affecter ce pavillon à mon ménage. Ma femme est toujours un peu délicate de santé. Il lui a été très agréable de demeurer dans les jardins.

LA DAME. — Mais ce sont d'admirables jardins, monsieur. Nous ne nous attendions pas à en trouver d'aussi beaux à l'Institut Claude-Bernard.

BLONDEL. — Toute cette partie sont les vestiges du vieil hôtel de Chevigny. Oh! il en reste très peu de chose, mais elle est considérée comme partie historique... et là où nous avons donné cette petite cérémonie c'était l'ancienne orangerie.

LA DAME. — M. et M^me^ Bouguet habitent dans l'Institut Claude-Bernard lui-même?

BLONDEL, montrant au loin les murs du bâtiment. — Oui, là, de ce côté-ci. C'est un institut autonome. Le directeur pouvait s'y loger.

Edwige sort du pavillon avec la directrice.

LA DAME, à la directrice. — Vous venez, madame Duruy?

M^me^ DURUY. — Certainement.

BLONDEL. — A droite, il y a la grille de sortie sur la place des Invalides... Voulez-vous que je vous accompagne?

MARCELLE, venant de la salle et courant à la directrice. — Oh! madame, il faut que je vous remercie. Ces gentilles paroles que vous venez de prononcer, la façon dont vous avez parlé de ma mère... je vous assure que j'étais très émue!...

M^me^ DURUY. — Je vous souhaite, mademoiselle, de marcher sur les traces de cette femme prodigieuse.

MARCELLE. — J'y tâcherai, sans oser l'espérer.

Elles s'en vont. Edwige reste avec Blondel.

BLONDEL. — Tu ne les accompagnes pas, toi, ma chérie?... Les deux seules femmes de la soirée, pourtant!

EDWIGE. — Marcelle y suffit... et puis, je suis fatiguée, rompue.

BLONDEL. — Oui, tu as mauvaise mine, ce soir.

EDWIGE. — J'ai besoin de m'étendre, de respirer.

BLONDEL. — Demeure un peu dehors. Moi, ma présence est indispensable. Il faut encore que je serre une vingtaine de mains... J'espère que tout le monde va d'ailleurs s'éloigner. (A ce moment, sur les marches de l'orangerie, apparaissent Bouguet et sa femme. Ils descendent, ils ont l'air de chercher l'ombre. Blondel, bas à sa femme.) Chut! regarde!... Comme leur joie éclate sur leur visage à tous deux.

EDWIGE, s'asseyant sur un rocking, et se dissimulant derrière le gros tilleul. — Lui surtout.

A ce moment, discrètement, et, masquée par un pilier des arcades de l'orangerie, M^me^ Bouguet met ses bras autour du cou de son mari.

M^me^ BOUGUET. — Je ne t'avais pas encore embrassé. (Ils s'étreignent. Après quoi, gênés un peu de leur effusion, ils retournent dans la salle.)

BLONDEL, bas à sa femme. — Tu ne trouves pas ce baiser très émouvant?

EDWIGE, en les regardant s'éloigner. — Admirable! Admirable... C'est beau comme l'antique!

BLONDEL, bas. — Comme il a dû être doux et plein de paix, ce baiser-là! Mais je ne l'envie pas tout de même. C'est le baiser des noces d'argent...

EDWIGE. — Ils ont senti leur amour ce soir...

BLONDEL. — On ne le sent donc pas toujours?...

EDWIGE. — Non... oh! non, pas toujours... heureusement!

BLONDEL, s'approchant d'elle. — Ma chère Edwige!

EDWIGE, se lève. — Dieu! que je suis fatiguée... Tu n'as pas idée de ce que je suis fatiguée!...

MARCELLE, qui avait accompagné les dames à la grille, revient, et, les apercevant. — Tiens! vous étiez là, les amoureux.

BLONDEL, rit. — Oh! nous ne sommes plus des amoureux, mais un vieux ménage! Songez : deux mois de mariage! Ça compte. La petite se sent seulement un peu souffrante, et se tient à l'écart.

MARCELLE. — Qu'est-ce que tu as?

EDWIGE. — Rien. La fatigue, sans doute.

UN PRÉPARATEUR, sortant de la salle et appelant. — Blondel!... Blondel n'est pas là? On le cherche.

BLONDEL. — Si, si, me voilà.

LE PRÉPARATEUR. — Les Bouguet vous demandent. Il y a le directeur de l'*Aube* qui voudrait vous parler, je crois.

BLONDEL. — Bon. Moi qui ai horreur des journalistes, ça va bien.

Il s'en va dans la salle.

Scène III

EDWIGE et MARCELLE, seules sous les arbres, puis BOUGUET, Mme BOUGUET, BLONDEL et LE DIRECTEUR DE « L'AUBE ».

EDWIGE. — Comme vous avec l'air heureux, ce soir, Marcelle!

MARCELLE. — Pourquoi ne me tutoies-tu pas, ce soir?

EDWIGE. — Je ne peux pas m'y habituer. Ma langue fourche.

MARCELLE. — Ah! c'est drôle... puisque cela a été convenu entre nous.

EDWIGE. — Oui, mais je ne peux pas oublier que j'ai été, ici, un peu comme une gouvernante... du même âge que toi... mais...

MARCELLE. — Oh! comment peux-tu proférer une bêtise pareille! Tu me blesses!

EDWIGE. — Je n'ai pas voulu te blesser, Marcelle. Je voulais indiquer cette nuance en passant, comme je l'éprouve en ce moment.

MARCELLE. — Laquelle au juste?

EDWIGE. — Je ne me sens pas de la fête ce soir... mais tu sais que je suis toujours très maussade.

MARCELLE. — Tu es de la fête au même titre que Blondel qui partage ce soir la gloire de papa, car, enfin, dans son discours, papa a bien rendu à Blondel tout ce qu'il lui doit, j'espère!

EDWIGE, souriant. — Oh! mais, Marcelle, ne te mets pas en peine de cela. Tu as l'air de penser que j'ai des vénérations à ce point maritales! Nous ne sommes pas un assez vieux ménage, quoi qu'il en dise, pour que je me conduise comme la « dame du sous-directeur », la femme qui réclame pour son mari. Oh! Dieu, j'ai horreur de cela! Et puis, crois-tu que je sois mariée, le crois-tu vraiment?

MARCELLE. — Quel esprit!

EDWIGE. — De même que je disais que j'étais l'invitée, de même j'ai l'impression que je ne suis pas mariée pour de bon!

MARCELLE, sévère. — Tout simplement parce que tu as fait un trop beau rêve.

EDWIGE. — Oui, sans doute cela! Mettez votre main sur mon front, Marcelle.

MARCELLE. — Encore vous!

EDWIGE. — Mets ta main sur mon front, Marcelle. Tu vois comme j'ai chaud. Je dois avoir la fièvre.

MARCELLE. — Tu n'es pas malheureuse?

EDWIGE. — Pourquoi le serais-je?

MARCELLE. — On ne sait jamais avec toi! Tu m'as tant de fois inquiétée.

EDWIGE. — Je t'ai inquiétée?

MARCELLE. — Oui, et tu ne t'en es pas doutée! Souvent, j'ai eu peur de toi, si peur!...

EDWIGE. — Vraiment! A quel point de vue?

MARCELLE, après une hésitation. — Oh! ce serait fou à te raconter...

EDWIGE. — Je ne comprendrais pas?

MARCELLE. — Si, tu comprendrais, très bien, extrêmement bien, mais c'est inutile... et puis j'ai été rassurée amplement, depuis lors. Je t'ai mieux approfondie et, en vivant côte à côte, comme des égales, j'ai mieux compris que toutes ces bizarreries devaient être mises sur le compte de la race. Je me souviens que, quand j'étais petite, maman elle-même avait de ces nuances étranges, incompréhensibles. Elle a changé au contact de papa... Qu'est-ce que tu as à rire?

EDWIGE. — C'est ta façon de dire « papa ». Je trouve si drôle en parlant de cette sorte de Gœthe que nous fêtons ce soir. Tu ne trouves pas qu'il ressemble à Gœthe?

MARCELLE, froidement. — Je ne sais pas, je n'ai pas connu Gœthe!

A ce moment, Bouguet sort de l'orangerie avec sa femme et Blondel. Ils accompagnent le directeur de l'Aube.

LE DIRECTEUR DE « L'AUDE ». — J'ai été heureux de vous apporter ce soir l'hommage de mon admiration à tous deux et de vous remercier, madame, de l'article que vous avez bien voulu envoyer au journal.

BOUGUET, présentant. — Ma fille...

LE DIRECTEUR. — Mademoiselle!... L'article paraît demain matin. Vous a-t-on apporté les épreuves?

Mme BOUGUET. — Pas encore... J'ai dit faiblement ma reconnaissance à tous les souscripteurs de cet objet d'art que je garderai précieusement. C'est bien la première fois de notre vie, par exemple, que nous écrirons dans un journal...

LE DIRECTEUR. — En vérité?...

Mme BOUGUET. — Mais j'ai été heureuse de cette occasion de dire ce qu'était notre collaboration à Laurent et à moi...

BOUGUET. — Je suis inquiet. Je n'ai pas encore pris connaissance de l'article. Ma femme a dû modestement encore s'effacer devant moi, comme toujours.

LE DIRECTEUR. — La page est concise et admirable... Si, si, madame, admirable! Puisque le groom n'est pas venu, je vais vous l'envoyer de suite avec les épreuves, dès que j'arriverai au journal... Mademoiselle... Monsieur Blondel...

Mme BOUGUET. — Au revoir... et confuse de l'honneur que vous m'avez fait avec cet hommage...

LE DIRECTEUR. — Qui a eu, vous l'avez vu... un caractère quasi national.

Bouguet et sa femme accompagnent le directeur de l'*Aube*.

BLONDEL, à Marcelle. — Ma femme n'est pas plus souffrante?

MARCELLE. — Non, non.

BLONDEL. — Je la trouve un peu nerveuse, ce soir.

MARCELLE. — En effet. Nous causions là, en prenant le frais.

BLONDEL, à Marcelle. — Voulez-vous voir les musiciens? M. Hernert désire pour clôturer qu'on finisse en jouant un air de Bach. Le chef d'orchestre a dit que c'était possible si vous aviez la partition de piano... L'aria de Bach, je crois.

MARCELLE. — Parfait. J'y vais.

Elle rentre dans la salle.

BLONDEL, s'approchant de nouveau d'Edwige. — Ça va-t-il mieux, ma petite?

EDWIGE. — Oh! je t'en prie, ne t'occupe pas de moi.

BOUGUET, revient du fond et se retourne avant d'entrer dans la salle. — Qu'est-ce qu'il y a?

BLONDEL. — Ma femme est un peu incommodée par la chaleur.

BOUGUET, s'approchant. — Rien de grave?

EDWIGE. — Rien du tout... J'étouffais un peu, j'ai pris l'air, voilà... Qu'on ne s'occupe pas de moi!

BLONDEL, lui prenant la taille. — Pauvre chérie! c'est vrai qu'elle est pâlotte! Elle a les yeux cernés. (Il rit bruyamment.) Eh! eh! des yeux de lune de miel, après tout!...

EDWIGE, se dégageant en retirant le bras de Blondel. — Mais laisse-moi, laisse-moi.

BLONDEL, étonné. — Mon Dieu! que tu es nerveuse! Est-elle assez fébrile, hein, Bouguet? Tu ne trouves pas cela extraordinaire...

EDWIGE, s'en allant sur le rocking. — Je vous en prie...

BLONDEL. — Bon, la voilà qui pleure!... Ma chérie!... Qu'a-t-elle donc?

EDWIGE. — Je désire aller me coucher.

BLONDEL. — As-tu besoin des domestiques? La femme de chambre elle-même est employée au buffet.

EDWIGE. — Non, non, de personne. Veux-tu simplement donner l'ordre à la femme de chambre qu'elle fasse ma couverture et puis qu'on me laisse seule, qu'on ne me dérange plus. J'essaierai de me reposer.

BLONDEL. — Bien, j'y vais.

EDWIGE. — Ai-je la fièvre? Je n'en sais rien. (Elle tend brusquement son poignet à Bouguet qui s'en allait.) Dites-moi si j'ai le pouls agité?

Blondel est parti. Elle retire brusquement son poignet de la main de Bouguet.

Scène IV

BOUGUET, EDWIGE

EDWIGE. — C'est trop! c'est trop!... j'aurai trop souffert ce soir... Oh! ne me regardez pas ainsi, de cet œil glacé... Ne jamais vous parler, ne pouvoir jamais que cette conversation banale qui devient pour moi mourante, vous entendez?...

BOUGUET. — Ce sont nos conventions mêmes.

EDWIGE. — Oui, oui, ce sont nos conventions, et je les tiens suffisamment, je crois! Vous ai-je jamais importuné? Vous ai-je excédé de mon amour? Mais tout de même si inacessible que vous soyez, il y a des moments où ce silence et cette froideur dépassent toutes les permissions!

BOUGUET, dans une attitude froide et hautaine. — Qu'y a-t-il de particulier aujourd'hui?

EDWIGE. — Il le demande! Ce qu'il y a de particulier aujourd'hui! Mais c'est votre fête, c'est joie sur toute la maison, sur toute votre vie! Aujourd'hui, je souffre d'une jalousie atroce. Jeanne est là, contre vous, à votre bras. C'est une sorte d'auréole et d'apothéose que vous partagez tous les deux. Tout à l'heure, je vous ai vu, je vous ai entendu lui donner un baiser, un baiser si profond, si grave, que j'en suis toute meurtrie!

BOUGUET. — Ce sont là des sentiments que vous avez tort d'éprouver. Ils ne vous font pas honneur, Edwige.

EDWIGE. — Songez que vous n'avez même pas eu la délicatesse d'un souvenir aujourd'hui qui fût à moi... Si j'avais compris que dans cette minute de plénitude il y avait pour l'ancienne amie un regard pareil à ceux d'autrefois! Sans quoi, mes engagements, ne les ai-je pas tous tenus? Je ne vous approche plus avec d'autres paroles que des paroles de respect comme celles de tout le monde... mais vous, vous savez bien au fond que mon cœur n'est pas mort! Vous savez que la vie que je mène m'est insupportable! Oui, oui, parfaitement, vous le devinez... Oh! je ne cherche pas maintenant à la fuir, cette vie-là. Je l'ai acceptée, elle sera ce qu'elle sera! Mais au moins qu'est-ce que je souhaitais comme récompense, une fois de temps en temps... que sais-je?... tous les six mois... tous les ans... que vous me preniez affectueusement dans vos bras, que vous mettiez un baiser sur mon front douloureux! Aujourd'hui, vous avez embrassé des amis, des indifférents! Moi seule, vous m'avez oubliée!...

BOUGUET. — Edwige, mon enfant, je comprends et je sens tout ce que vous dites, mais il y a entre nous un pacte conclu que je considère comme sacré. Je ne dois pas transiger avec lui. Ai-je besoin de te rappeler que si je ne me suis pas opposé à ce mariage, c'est uniquement parce que tu m'avais juré de jeter à l'oubli tout souvenir d'une aventure qui fut si brève, de ne jamais y faire une allusion. A ce prix seulement, j'ai consenti à ne pas dévoiler une vérité qui eût entraîné en effet des désastres ou des chagrins énormes. Ne me fais pas repentir d'un optimisme, qui, pour qu'il se réalise, ne dépend plus que de toi-même.

EDWIGE. — Je crois que j'ai tenu parole. Je ne me suis pas engagée à ne plus vous aimer mentalement, car, cela, je ne le pouvais pas!

BOUGUET. — Mais tu t'es engagée à faire tous tes efforts pour chérir ton mari... Et nous avons tous les deux escompté le temps et la sagesse pour transformer dans ton cœur tout sentiment passionné s'il en subsistait encore un. J'ai trouvé qu'il y avait une très réelle beauté dans ce pacte, puisqu'il maintient l'équilibre de toutes ces existences qui auraient pu être compromises et dont tu es pour ainsi dire la clef de voûte!

EDWIGE. — Je n'avais pas besoin que vous récapituliez tous vos mobiles, je les sais tous, je ne les oublie jamais. Vous en omettez même un qui est le meilleur et qui vous vaut toute ma reconnaissance...

BOUGUET. — Lequel?

EDWIGE. — C'est que vous n'avez pas voulu que je sois chassée par M^me^ Bouguet et que je tombe à la misère ou au néant... (Silence.) J'ai donc contracté vis-à-vis de vous un engagement qui est, en effet, sacré... Enterrer mon amour, vous en libérer!.. Mais que voulez-vous... tout le monde est heureux ici... tout le monde est pleinement heureux... vous, mon mari, elle, tous, sauf moi! Ah! que ce serait peu de chose pourtant! A de certaines heures un regard de l'âme qui me dirait: « Je n'ai pas oublié. Courage, ma petite! » Et à d'autres moments même un baiser, oui, un baiser... oh! qui n'ait plus rien de sensuel... comme celui, tenez, que vous avez donné tout à l'heure à votre femme et qui m'a fait si mal dans l'âme...

BOUGUET. — Voyons, Edwige!...

EDWIGE. — Songez donc que c'est moi qui ai tous les soucis de cet équilibre moral dont vous parlez et dont je suis la ménagère!... Vous, qui ne pensez plus à moi, cela vous est facile de vivre! Mais moi, il faut que je surveille toutes mes pensées, tous mes actes... (Elle met la tête dans ses coudes.) Et puis, la chose terrible, oui, la chose terrible...

BOUGUET — Laquelle? Pourquoi t'arrêtes-tu?

EDWIGE. — Ah! vous me devinez!

BOUGUET, vivement. — Voyons, Edwige, ce n'est pas vrai, tu mens en ce moment-ci, car je sens bien que tu commences à aimer ton mari. (Elle secoue la tête.) Si, si, tu l'aimes déjà! Tu as beau dire, tu ne le sais pas toi-même, mais moi je le devine... j'ai la joie de le découvrir... L'autre jour, tu t'es mise en colère, tu l'as défendu à propos d'une futilité, avec de la véhémence que j'ai trouvée charmante.

EDWIGE. — Ce n'est pas l'amour!

BOUGUET, s'animant comme pour se persuader lui-même. — Et comme il t'aime, lui! Quel plaisir à voir la bonne candeur de ses yeux, la sollicitude joviale dont il t'entoure, sa transformation, car il est transformé depuis...

EDWIGE. — Taisez-vous! taisez-vous! (Elle lui prend la main, il la retire.) Permettez que j'appuie ma tête sans rien dire sur votre épaule...

BOUGUET. — Allons, Edwige! Pas de mots d'enfant gâtée! Une plus noble attitude! Plus de ces faiblesses d'adolescente. C'est exact, je pourrais, je devrais te dire peut-être de temps en temps le mot qui fouetterait ta volonté et qui rassurerait tes émois.

EDWIGE. — Ah! vous le reconnaissez!...

BOUGUET. — Mais je ne le ferai pas. Je ne dois pas le faire, je ne le dois pas. Moralement, j'ai vis-à-vis de mon ami un devoir qui doit toucher au scrupule. Le silence total est préférable. Tout rapprochement, s'il t'apportait un bienfait et du courage, serait tout de même un pas en arrière... Mais oui... je redoute tes bras tendus... (Se reprenant.) quoique je t'en prie de n'avoir aucun doute là-dessus, je n'éprouve pour toi qu'une profonde sollicitude...

Il le dit sèchement, presque durement.

EDWIGE. — Quelle cruauté! prononcez donc au moins le mot amitié, s'il ne vous écorche pas la bouche!...

BOUGUET, avec une force croissante. — Une très profonde amitié, oui.

EDWIGE. — Et puis, ne dites plus rien. Que font les mots!.. Voyez, on va, on vient. Accordez-moi ces cinq minutes silencieuses, je vous en supplie. Si vous ne voulez pas me les accorder ici, que ce soit n'importe où, tenez, derrière notre pavillon, dans une allée, dans plus d'ombre encore... que je sente dans ce soir si bon pour tous, si cruel pour moi, le rapprochement de vos lèvres sur mon front. J'en aurai peut-être pour une année de courage!... Vous verrez, j'arriverai au but, mais d'ici là... ah! d'ici là... par pitié... ne me refusez pas cette seconde... Je meurs de solitude et de courage vain!...

BOUGUET. — Je la refuse.

EDWIGE, tombant à genoux. — Oh! c'est trop! c'est un luxe de cruauté inutile. Pour qui cette cruauté, pour qui?... Vous n'avez pas peur de moi, pourtant! Hélas! Hélas!... (Elle sanglote.)

BOUGUET — Lève-toi... lève-toi... lève-toi vite. Tu ne vois donc pas que c'est un hasard qu'il n'y ait pas dix personnes ici.

EDWIGE. — Pensez à l'effroyable contrainte de mon cœur!... Oh! mon adoré!...

BOUGUET, la faisant se lever brusquement. — Lève-toi, je te dis! (Un temps. Il s'écarte.)

EDWIGE, à voix basse, se rapproche. — Dites-moi alors que je vous verrai tout à l'heure, n'importe où... que l'on ne va pas se séparer ainsi ce soir... c'est impossible!... c'est inique!... Oh! ce soir!... Sentez les nerfs de mes bras qui se crispent vers vous!

BOUGUET. — Tais-toi!... Voilà Hernert.

Scène V

BOUGUET, EDWIGE, HERNERT

HERNERT, des marches de l'orangerie. — Eh bien! Vous n'entrez pas pour entendre du Bach? Vous entendez, on commence. Avouez que j'ai eu une bonne idée: du Bach vaut mieux qu'une mauvaise valse.

BOUGUET, vague, cherchant ses mots. — Certainement oui, je vous remercie.

HERNERT. — A moins que vous ne préfériez l'entendre du dehors sous les arbres?

BOUGUET. — Si c'est avec vous. (A Edwige, qui lui fait des signes désolés.) Va, rentre dans la salle.

EDWIGE, ramasse une écharpe et bas en s'en allant. — Dites-moi deux mots tout à l'heure, dans la foule, je vous attends, — si, je vous attends!...

BOUGUET, après une hésitation. — Va. (Elle se sauve.)

Scène VI

BOUGUET, HERNERT

BOUGUET. — Monsieur Hernert, précisément je vous cherchais. Je voulais me donner le plaisir très grand de vous serrer la main. Le permettez-vous? (Edwige est sortie. Les deux hommes se serrent la main.) Je me suis souvent demandé pourquoi vous, l'auteur dramatique glorieux, l'auteur de tant de beaux poèmes, vous aviez tenu à faire ce beau geste et à vous effacer devant un homme si éloigné de vous. Elle ne manque pas de grandeur, cette fraternité des esprits d'élite qui ne se connaissent pas. Mais en quoi ai-je mérité, je ne dirai pas le sacrifice, mais l'honneur que vous m'avez fait?

HERNERT. — Oh! c'est une vieille dette, une très vieille dette contractée il y a déjà plusieurs années. Vous dites que nous n'avons pas de point de contact, d'abord c'est faux. Vous savez que mes dernières œuvres sont des ouvrages de philosophie pure?

Hernert. Bouguet.

Hernert : « *Mes yeux se sont fixés tout naturellement sur le ciel...* »

BOUGUET. — C'est vrai, et ce sont de nobles œuvres qui dateront.

HERNERT. — Eh bien, c'est à vous que je dois de les avoir écrites.

BOUGUET. — A moi?

HERNERT. — Oui. J'ai renoncé au théâtre, vous le savez. Je méprise presque maintenant la forme poétique et plastique. Je suis arrivé à ne concevoir que la pensée abstraite. Cette métamorphose, je la dois à bien des événements, à une évolution naturelle, il se peut, mais c'est à vous surtout, et, en m'effaçant devant vous, j'acquittais une dette de reconnaissance dont vous ne pouvez deviner la poignante histoire... Tout un drame que personne ne connaît et que personne ne connaîtra jamais!

BOUGUET. — Pourquoi ne le connaîtrais-je pas? Si vraiment, à une époque de votre vie, j'ai été l'appoint que vous dites, le camarade inconnu dont vous parlez, pourquoi ne vous demanderais-je pas le premier cette confidence?

HERNERT, le regardant en face. — Peut-être, après tout! Oui, c'est un émouvant miracle que celui auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, la fraternité des esprits supérieurs, cette marche sourde en avant de mille têtes qui ne se connaissent pas et qui poursuivent, chacune dans leur sphère, la recherche des vérités. C'est un bataillon bien dispersé, mais, voyez, nous ne nous étions jamais parlé et, dès que nos deux regards se sont rencontrés, il semble que nous ayons deviné en nous des ascendances communes, des affinités qui font de nous deux êtres très proches et qui se sont peut-être toujours connus... C'est assez grand...

BOUGUET. — Oui, c'est très grand... Alors, à quoi servirait donc cette parenté mystérieuse si elle ne nous donnait pas le droit de brûler les étapes de l'amitié et de parvenir d'un coup à ce plan de confiance ou d'aveu que je réclame? Dans des domaines très proches, ceux de la recherche et de l'idée, nous sommes déjà de la famille.

HERNERT. — Mais, moi, je suis le néophyte. Je suis le nouveau venu. Vous, vous avez toujours vécu dans les pensées; moi pas. Je suis parti des sens. Oui, j'ai été un sensuel jusqu'à trente ans; puis, après les sens, j'ai traversé les sentiments... Aujourd'hui, je suis parvenu à la pensée et je me suis livré à elle complètement... Ceux qui comprennent le mieux imaginent que j'ai traversé ces trois cerceaux successifs: les sens, les sentiments et les idées, par un enchaînement tout naturel. Du tout, c'est à un grand à-coup que je le dus. Il fut simple. Il fut terrible. Personne ne le connaît. Vous, vous pouvez savoir...

BOUGUET. — Dites, dites... Je vous en conjure...

HERNERT. — Depuis des années je cachais un amour tranquille et heureux... un amour sans publicité qui a pourtant alimenté dix ans de ma vie, dix ans!... Tout à coup, en un jour, en une soirée, dans les solitudes vertes de Normandie où je vivais, ça a été l'effondrement, la rupture la plus atroce, — les saletés révélées, le cri furieux de la haine... La désillusion se reportait sur tout mon passé et, dans la débâcle, cette femme a détruit jusqu'au souvenir, jusqu'aux images!... Ç'a été abominable... Un soir, je suis sorti dans le jardin, un jardin comme celui-ci, tout mouillé de lune... je me suis traîné sous un chêne humide — je me souviens — pour mourir. J'ai appuyé le canon du revolver sur la place choisie. Je me suis étendu dans la position de la mort... et, alors, dans cette position, mes yeux se sont fixés tout naturellement sur le ciel... C'est ce qui m'a sauvé. Je n'y ai pas vu Dieu, certes!... Mais, dans ce raccourcissement suprême de la volonté, au moment de l'effort sur le tremplin, j'ai vu là-haut... les flambeaux... les idées qui illuminent toute la conscience du monde que j'allais quitter!... J'ai vu là-haut, accrochée, je puis dire, d'étoile en étoile, toute la pensée humaine... comme si, désagrégée mais jamais perdue, elle vivait réellement au-dessus de nous, et formait ce grand nimbe universel, qui nous emporte vers des fins de clarté ou de sérénité... De cette contemplation profonde est tombée de la paix.

Je n'ai plus pleuré. Dès lors, je me suis acheminé comme vous, comme tant d'autres, vers de plus nombreux infinis... La chair n'a plus compté: ma douleur se perdait dans l'universel esprit!

BOUGUET. — Oui, la pensée est le refuge des âmes qui ont vécu! L'idée est tout. Voilà, voilà ce qu'il faut se dire, vous avez raison!... Ah! la bienfaisante certitude!... (Son œil s'anime étrangement.)

HERNERT. — Oui, n'est-ce pas? L'idée est devant. Elle éclaire le monde entier dans sa marche. Les flambeaux sont là qui précèdent. Dès qu'on s'est penché sur toutes les possibilités immenses de l'esprit, on voit que l'idée précède l'acte. Alors, que deviennent la terreur, l'amour, la douleur? Des résidus, des déchets de l'âme en marche ou de la pensée universelle... On ne sent plus l'amputation d'une femme ou d'une partie de soi-même... Alors, de toute mon énergie, la mort que j'espérais, dont j'avais soif, je l'ai repoussée comme une formule insignifiante et je me suis précipité sur des livres. Les premiers qui me soient tombés sous la main ce furent les vôtres. Vos recherches sur la vie, votre philosophie... Oh! qu'ils sont beaux dans leur sécheresse et dans leur volonté aride. Votre dernier, *Evolution et Matière*, m'a empoigné comme un flot. De ce jour, je suis arrivé à vivre et à agir par des énergies immortelles... La fatalité qui a failli m'écraser n'est qu'un point de vue bien mesquin et, au-dessus de la fatalité, il y a la majestueuse liberté de la pensée... Je vous dois infiniment, Bouguet!... comme je dois ma vie et mon courage à la pure contemplation d'un ciel, un soir, sous le chêne d'un petit village. L'âme suprême a consolé mon âme d'homme.

BOUGUET, avec une grande émotion. — Comme c'est étrange que vous parliez ainsi... comme c'est curieux, cette confession, aujourd'hui !... Et comme je suis ému... effrayé... Vous ne pouvez pas savoir non plus à quel point!...

HERNERT. — Pourquoi?

BOUGUET, lui saisissant tout à coup nerveusement le bras. — Pourquoi?... Parce que... j'ai cinquante-cinq ans, mon ami... Dès l'âge de quinze ans, je vivais dans ce troisième cycle dont vous parliez: la pensée, la recherche... Et voici que je fais peut-être le chemin inverse de celui que vous avez fait!

HERNERT. — C'est-à-dire?...

BOUGUET. — Oui, parti de la pensée après être passé par les sentiments, j'en arrive peut-être aux sens... dont vous venez !... Quelle affreuse contradiction!... Et quel échange!...

HERNERT. — Est-ce possible!...

BOUGUET. — Pendant que vous parliez, j'écoutais votre histoire avec angoisse... Vous ne pouvez concevoir mon doute de moi-même... mon étonnement... ma rage, depuis quelques jours... le doute de ma fierté qui m'envahit!... Celui auquel vous vous confessez avec ardeur n'est peut-être qu'un pauvre vieux savant naïf et falot qui n'a même pas la connaissance de lui-même!... Oui, ne cherchez pas à comprendre... Nous sommes deux voyageurs, nous nous rencontrons en chemin inverse. Nous pensions l'un à l'autre, sans nous connaître... et nous nous rencontrons en passant, l'un allant là, l'autre en revenant. Et nous nous tendons la main fraternellement, mais avec une bien belle amertume!

HERNERT. — Ce n'est pas encore assez que cette poignée de main... Je ne sais ce qu'évoque pour vous cette soirée, ces arbres, ce jardin et ces étoiles... Je devine obscurément une terreur... Mais, moi, je sens monter en moi toute l'émotion du soir où j'ai souhaité de disparaître à cause d'elle... Voyez-vous, c'est le même ciel immobile, c'est le même dessin d'astres... Il n'y a qu'une chose qui est peut-être à jamais changée... le visage de ma douleur... Et un peu grâce à vous, n'est-ce pas? Merci, pour le passé... merci... Comprenez-vous ma dette, maintenant?

BOUGUET. — Il faut que je vous embrasse... il faut que nous nous embrassions!...

HERNERT. — De tout mon cœur!

Et ces deux hommes, dans l'ombre, se donnent un baiser maladroit où se mêlent des larmes et de larges respirations oppressées.

BOUGUET. — Mon ami, mon cher ami! qui pourrait comprendre notre émotion en ce moment et le baiser d'homme que nous venons d'échanger!

HERNERT, radieux. — Vous voyez que j'ai bien fait de venir ce soir. Je ne m'attendais pas à un pareil moment.

BOUGUET. — Quelqu'un vient nous le voler...

HERNERT. — Et, voyez, c'est un peu comme dans des histoires et comme à la fin des rêves, la musique cesse avec nos paroles.

Scène VII

LES MÊMES, HERVE, DES INVITÉS, puis Mme BOUGUET, PELISSIER, CORMEAUX, MARCELLE, puis EDWIGE.

Une quinzaine de personnes sortent et descendent les marches de l'orangerie.

HERVÉ, à Bouguet. — On vous cherchait, monsieur Bouguet. Vous n'avez pas entendu?

BOUGUET. — Nous écoutions du dehors, Hernert et moi. (Il rentre précipitamment dans l'orangerie, presque en courant.)

HERVÉ. — Monsieur Hernert! vous a-t-on remis ou envoyé votre exemplaire de la médaille commémorative?

HERNERT. — Je ne sais pas si je l'ai reçue. En tout cas, on ne me l'a pas donnée ici. Au fait, je réfléchis même que je ne l'ai pas vue.

HERVÉ. — Tenez, la voilà.

Quatre ou cinq personnnes se rapprochent. Hernert regarde, sous la lumière qui vient de l'orangerie.

HERNERT. — C'est très bien. Autant qu'une médaille peut être bien. Puis, c'est une plaisante idée du sculpteur de l'avoir doucement appuyé sur le visage de Mme Bouguet. On ne sait pas quel est celui qui reflète l'autre... On dirait deux grands fronts qui absorbent toute la lumière...

HERVÉ. — Comme c'est vrai, monsieur, ce que vous dites! D'ailleurs, Mme Bouguet adore passionnément la lumière. Figurez-vous qu'il n'y a pas de rideaux à ses fenêtres et elle se coiffe résolument en arrière.

Mme Bouguet descend de l'orangerie.

Mme BOUGUET. — Vous parliez de moi? Vous vous moquiez de ma coiffure?

HERNERT. — Au contraire. Nous admirions votre front que le sculpteur a fait très ressemblant. Nous disions: un front qui absorbe toute la lumière.

Mme BOUGUET. — On m'a assuré que Victor Hugo avait l'habitude, quand il voyait le front d'une femme embroussaillé, de lui rejeter tous les cheveux

en arrière. Il avait raison: le front, c'est le visage de l'intelligence... Je ne dis pas ça pour moi!

UN ÉLÈVE, du perron de l'orangerie. — Mesdames, messieurs, Mlle Mériel, de la Comédie-Française, veut, avant que nous nous séparions, vous dire un sonnet qu'un des nôtres, un jeune élève de l'Institut Claude-Bernard, a écrit en l'honneur de notre maître. Mlle Mériel le dira appuyée au socle de la vieille statue de Pomone, ici à droite...

PÉLISSIER. — Excellente idée. Il faisait si chaud à l'intérieur.

CORMEAUX. — Et ce sera beaucoup plus décoratif. Elle est si décorative!

MARCELLE, s'empressant et désignant le fond du jardin. — Si vous voulez tourner... à droite... c'est la statue qui est presque au pied de l'escalier.

On se dirige en masse dans le fond à droite. Il ne reste plus sur la scène que Mme Bouguet, Hernert, Hervé. Edwige à ce moment sort de l'orangerie et passe en se dirigeant vers sa maison.

Mme BOUGUET, l'apercevant. — Edwige, tu ne viens pas?

EDWIGE. — Non. Je vais me coucher. Je n'en peux plus!

Mme BOUGUET. — Tu n'attends pas la fin?

EDWIGE. — Je suis prise d'un véritable étourdissement. Je monte dans ma chambre. Excusez-moi et à demain.

Mme BOUGUET. — Tu n'as besoin de personne?

EDWIGE. — J'ai prié la femme de chambre, au contraire, de ne pas me réveiller.

Mme BOUGUET. — Le bruit ne te dérangera pas?

EDWIGE. — Pas le moins du monde. Avant un quart d'heure, je serai endormie. Je n'en peux plus!

UN PRÉPARATEUR, appelant dans le fond. — Vous venez écouter, Hervé?

HERVÉ. — J'arrive. Une seconde.

Edwige est entrée dans pavillon. Elle attend à l'intérieur. On entend plus loin une voix qui psalmodie quelques vers. Mme Bouguet, au premier plan, donne un ordre à Hervé.

Mme BOUGUET. — Dites-moi, Hervé, il n'est pas venu un groom du journal *l'Aube* apporter des épreuves?

HERVÉ. — Non, madame. Je suis au courant, s'il était venu, je ne l'aurais pas fait attendre.

Mme BOUGUET. — S'il n'arrivait pas avant un quart d'heure, vous seriez bien aimable de téléphoner au journal, car je ne veux pas qu'un article de cette importance paraisse sans que mon mari en ait pris connaissance. Vous me les apporteriez, je les corrigerais là... tenez... près de cette lampe...

HERNERT, baisant la main de Mme Bouguet. — Je prends congé de vous...

Mme BOUGUET. — Comme je vous remercie d'être venu ce soir, monsieur Hernert. J'espère que nous deviendrons de vrais amis.

HERNERT. — C'est le vœu que j'exprimais à Bouguet lui-même il y a un instant. Nous venons de causer amicalement. Quelle étonnante impression de candeur et de sincérité se dégage de lui!... Vous savez... la pure simplicité des voyants!... Vous êtes tous des candides ici. Vous m'avez encore donné, ce soir, un peu de réconfort, et je m'en vais charmé. A bientôt donc. J'ai hâte de revoir déjà cette maison de travail, d'ardeur, cette ruche paisible de l'intelligence et du savoir qui veille au cœur de Paris.

Il s'en va. Au moment où il se dirige vers le fond pour aller rejoindre le groupe qui s'est réuni dans le jardin, on aperçoit Bouguet qui à son tour descend de l'orangerie et passe en se dirigeant du même côté qu'Edwige tout à l'heure.

Scène VIII

Mme BOUGUET, qui remontait en suivant Hernert. — Tiens! tu fuis aussi? Tu n'étais pas là-bas, sous les coups de l'encensoir...

BOUGUET. — Je commence d'ailleurs à en avoir par-dessus la tête. Nous en a-t-on asséné, ce soir!... C'est fastidieux!

Mme BOUGUET. — Où t'en vas-tu, lâcheur?...

BOUGUET. — Je monte au laboratoire. Je m'aperçois que j'ai complètement oublié de fermer à clef mon secrétaire. Il y a mon manuscrit... Demain, le garçon de salle pourrait fouiller; c'est tout à fait inutile... Déjà, quelques indiscrétions ont été commises dans la *Revue bleue*... Je vais revenir de suite.

Il s'en va par une allée à gauche, derrière le pavillon des Blondel.

Mme BOUGUET, aux domestiques qui sont sur le seuil de l'orangerie. — Oui, vous pouvez commencer à éteindre.

MARCELLE, revient au fond. — Maman? Tu es là?... Ton absence est remarquée.

Mme BOUGUET, toujours aux domestiques. — Et vous pouvez fermer de ce côté.

Ils ferment les volets de l'orangerie.

MARCELLE. — Edwige est montée se coucher, je crois?

Mme BOUGUET. — J'espère que nous n'allons pas tarder à en faire autant. Minuit est proche.

MARCELLE. — Pas loin.

Mme BOUGUET. — Je fais fermer les portes, de ce côté, pour indiquer aux retardataires que je voudrais bien qu'on nous laisse la paix.

BLONDEL, arrivant du fond. — Eh bien, je vous assure que vous avez absolument l'air de le faire exprès!... Ni le mari, ni la femme!... Les vers de ce pauvre garçon sont d'une idiotie!

Mme BOUGUET. — Mais c'est par pudeur que je n'ai pas voulu entendre. Ça me gêne atrocement.

BLONDEL. — Allez le féliciter tout de même. Il est ému.

Mme BOUGUET. — Qu'est-ce que je dirai?

BLONDEL. — Dites que le dernier vers est admirable. Ça fait toujours plaisir à un poète.

Blondel reste en scène et allume une cigarette en riant.

Scène IX

PÉLISSIER, son pardessus sur le bras, sort du pavillon des Blondel. — Tiens! vous êtes là, Blondel!

BLONDEL. — Pourquoi cet étonnement?

PÉLISSIER. — Ah! je croyais que c'était vous qui étiez rentré dans votre maison.

BLONDEL. — Non. J'étais dehors.

PÉLISSIER. — Je prenais dans l'obscurité mon pardessus que j'avais déposé chez vous, avec le vestiaire de Mme Duruy, quand on vient juste d'éteindre votre rez-de-chaussée. Alors je me suis trouvé stupidement dans l'obscurité!... A tâtons, je me suis mis à chercher, autour de votre billard sur lequel j'avais jeté le pardessus, et...

BLONDEL, regardant le pavillon. — Ah! oui! tiens, au fait, c'est éteint! Pourquoi?... C'est absurde. Je vous demande bien pardon.

PÉLISSIER. — Et on a poussé la porte pendant que j'étais là. C'était un couple. Je croyais que c'était vous qui accompagniez Mme Blondel.

BLONDEL. — Du tout. Ma femme était seule... Ce ne peut être elle que vous avez aperçue.

PÉLISSIER. — Alors, vous avez des gens chez vous...

BLONDEL. — C'est d'a[illegible]urs imprudent de laisser ainsi toutes les portes ouvertes. Je recommande toujours à ma femme de fermer la porte qui donne derrière ce massif d'arbres.

PÉLISSIER. — C'est par là que je suis entré.

BLONDEL. — Un instant. (Au moment de s'en aller.) Vous désirez du feu? Voilà une boîte d'allumettes.

Il lui laisse les allumettes. Pélissier allume un cigare, met son pardessus. Quelques secondes après Blondel, qui a fait le tour de sa maison, revient; il remet des clefs dans sa poche.

PÉLISSIER. — Adieu, mon cher; alors, je ne serre pas la main de Mme Blondel.

BLONDEL. — Ma femme se sentait souffrante. Elle est montée depuis longtemps se coucher.

PÉLISSIER. — Ah! elle est montée!...

BLONDEL, regarde la fenêtre du premier. — Oui...

PÉLISSIER. — Vous lui présenterez tous mes respects.

BLONDEL, distrait, regardant la maison. — Vous dites?

PÉLISSIER. — Vous lui présenterez tous mes respects.

BLONDEL. — Oui... Cependant, pourquoi n'est-ce pas allumé dans sa chambre? Et pourquoi tout est-il éteint en bas? (La lumière s'allume au premier.) Ah! voilà, justement. Mais, alors, elle n'était peut-être pas montée... Tiens!... (Il jette un caillou dans la fenêtre.)

PÉLISSIER. — Ce n'est pas pour me dire adieu, cher ami, que vous allez déranger Mme Blondel?

BLONDEL. — Rassurez-vous! (Il jette un second caillou et appelle.) Edwige!...

La fenêtre s'entr'ouvre. Edwige passe imperceptiblement la tête par les volets.

EDWIGE. — Qu'y a-t-il? C'est toi?

BLONDEL. — Oui. Tu es encore habillée? Comment n'es-tu pas couchée?

EDWIGE. — Je flânais.

BLONDEL. — Tu viens pourtant d'allumer tout de suite?

EDWIGE. — Oui. Pourquoi?

BLONDEL. — Pour rien...

PÉLISSIER. — Au revoir, madame.

EDWIGE, à la fenêtre. — Au revoir, monsieur. Je vous demande pardon. Je suis montée; j'étais un peu souffrante!

PÉLISSIER. — Reposez-vous. Il est déjà si tard!

Edwige a refermé la fenêtre.

BLONDEL. — Adieu, mon cher. (Le retenant.) Vous vous trouviez alors dans la salle de billard quand on a éteint...

PÉLISSIER. — Oui, dans la salle de billard... je prenais mon pardessus...

BLONDEL. — En passant là, à droite, voulez-vous avoir la complaisance de dire à Bouguet... ou plutôt à Mme Bouguet... oui, à Mme Bouguet... que je désire lui parler...

Un grand temps. Il reste seul et considère machinalement sa maison.

Scène X

Mme BOUGUET, BLONDEL

Mme BOUGUET, dans le fond. — Mon ami? Pélissier m'avertit que vous me cherchez.

BLONDEL. — Oui... Je voudrais dire un mot à Bouguet. Où est-il?

Mme BOUGUET. — Voilà quelques minutes, il s'est absenté... attendez... (Se rappelant.) Ah! il est monté au laboratoire. Il m'a dit qu'il allait fermer son secrétaire.

BLONDEL. — Depuis combi[illegible]n de temps?...

Mme BOUGUET. — Je ne sais pas. Une dizaine de minutes!

BLONDEL. — C'est curieux. Quelle coïncidence!... Pourquoi fermer son secrétaire? A quel propos?

Mme BOUGUET. — Sans doute à cause du fameux livre. Vous savez qu'il n'aime pas beaucoup laisser les clefs sur les portes.

BLONDEL. — C'est une excellente habitude, en effet. Il faut toujours fermer les portes; je viens d'en faire autant... Pourquoi riez-vous?

Mme BOUGUET. — Je ris... de vos axiomes... La Palice! C'était tout? Oui? C'est pour cela que vous m'avez appelée? Vous ne pouvez donc pas bouger d'ici?...

BLONDEL, hésitant. — Non, en effet... Et, alors, je voudrais qu'on aille le chercher. Je désire savoir où il est en ce moment.

Mme BOUGUET, riant de plus en plus. — Laurent? Elle est bonne!... Allez-y vous-même. Pourquoi restez-vous là comme un paquet!

BLONDEL. — Madame Bouguet... en effet, vous vous en apercevez... je suis un peu inquiet et troublé... Excusez-moi... Oui, je suis très inquiet de la santé de ma femme. Elle était vraiment dans un émoi... dans une irritation bizarre... Ecoutez, voulez-vous avoir l'obligeance de monter chez elle, dans sa chambre. Je préfère ne pas la déranger moi-même. Montez, vous lui demanderez si elle ne désire pas un cachet d'antipyrine.

Mme BOUGUET. — Mais, très volontiers, mon pauvre ami.

BLONDEL. — Montez. Je vous attends ici. (Mme Bouguet entre dans le pavillon. Blondel se promène, craintif, timide. Il s'approche des fenêtres du rez-de-chaussée. De la main, il s'assure que la persienne qu'on aperçoit est bien fermée. Puis il s'efface sur la gauche en regardant la porte. Les musiciens passent le long de l'orangerie avec leurs boîtes d'instruments. Ils parlent bruyamment.) Chut! Silence, messieurs! (Il écoute attentivement à la porte, mais sans entrer, puis il revient à l'avant-scène. Il regarde à nouveau la persienne du premier éclairée.) Elle éteint!

Il se cache derrière un arbre.

Scène XI

Quelques instants après Mme Bouguet sort à pas précipités. Elle a l'air de s'enfuir vers le fond, en ne voyant plus Blondel.

BLONDEL. — Eh bien, je suis là... Où couriez-vous?

Mme BOUGUET, arrêtée net, se retourne. — Je ne courais pas.

BLONDEL. — Vous avez vu ma femme?

Mme BOUGUET. — Oui, je l'ai vue,... ce ne sera rien.

BLONDEL. — Et le cachet?

Mme BOUGUET. — Quel cachet?... Ah! oui... Non, elle n'a besoin de rien. Elle dormait...

BLONDEL, s'approchant d'elle. — Qu'est-ce que vous avez?

Mme BOUGUET. — Moi, rien.

BLONDEL. — Si, je vous assure... votre visage paraît contracté, vous êtes toute pâle... comme si vous aviez eu une frayeur...

Mme BOUGUET. — Vous voyez cela dans l'obscurité?

BLONDEL. — Je le vois... je le sens...

Mme BOUGUET. — La fatigue nous gagne. Nous sommes épuisés. Allons congédier tout le monde... Mais venez donc!

BLONDEL, ne cessant de l'observer. — Non, je n'irai pas. C'est vous qui allez venir ici. Ici, venez.

Mme BOUGUET. — Qu'est-ce qui vous prend? Vous n'aviez jamais osé me parler sur ce ton...

BLONDEL. — Je veux que nous restions ici. Continuons à parler à voix très basse. Vous là, moi là; vous, tournant le dos à la maison, à la porte... et moi, moi...

Mme BOUGUET, essayant de se dégager mais la voix fléchissante. — Je crois que vous perdez la tête, Blondel!

BLONDEL, il la place derrière l'arbre. — Il y a l'un de nous deux qui est certainement plus ému que l'autre. Lequel? Lequel?...

Mme BOUGUET. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire! Je me soumets à votre fantaisie...

BLONDEL. — Mais ne vous retournez donc pas comme cela tout le temps!... Parlons, vous dis-je... Ou plutôt, non, taisez-vous, donnez-moi votre main, simplement. Asseyez-vous... Asseyez-vous là... ma pauvre, asseyez-vous...

Mme BOUGUET. — Oh! mais, vous êtes odieux, Blondel, simplement!... Qu'avez-vous ce soir?

BLONDEL. — Et vous, qu'avez-vous donc? On dirait que vos yeux ont reçu une commotion... On dirait qu'ils ont tout à coup aperçu un désastre... Vous luttez... vous plastronnez...

Mme BOUGUET. — Mais encore...

BLONDEL. — Chut!... Taisez-vous. Cette fois, je l'exige !... Taisez-vous ! Demeurons cachés, tapis... (Silence prolongé.) Qu'est-ce que ça peut bien vous faire qu'on ouvre la porte derrière vous... Silence!... (A ce moment, la porte du pavillon s'entr'ouvre tout doucement. Blondel s'est dissimulé à droite avec Mme Bouguet, qui reste de dos au pavillon, tandis que Blondel, la main sur l'épaule de Mme Bouguet, regarde et attend. Une silhouette d'homme sort du pavillon, inspecte et, à pas pressés, mais avec précaution, s'enfuit vers le fond, du côté des lumières. Blondel veut se précipiter... Mme Bouguet, toujours sans se retourner, l'arrête du bras. Blondel la repousse, fait quelques pas en avant, et, au moment où la silhouette d'homme disparaît complètement au tournant d'une allée, il appelle de tous ses poumons.) Bouguet! Bouguet!

Scène XII

BLONDEL, Mme BOUGUET, BOUGUET

BOUGUET. — Qui m'appelle?

BLONDEL. — Blondel.

BOUGUET. — Que me veux-tu?

BLONDEL. — Tu es monté dans ton bureau? Tu en arrives, n'est-ce pas?

BOUGUET. — Oui, pourquoi?

BLONDEL. — Tu avais laissé ton secrétaire ouvert, paraît-il?

BOUGUET. — Oui...

BLONDEL. — C'est ce que me disait ta femme... Tu as raison... on pourrait te voler.

BOUGUET. — Il y a mon manuscrit...

BLONDEL. — Tu n'as rien de plus précieux, toi!... (Terrible.) Ecoute... (Mme Bouguet a un gémissement.) Non, d'abord, regarde ta femme...

BOUGUET. — Qu'a-t-elle?

Blondel saisit la lampe de jardin qui était à droite, près du perron, sur une table. Il vient à Mme Bouguet, la lampe à la main, et lui éclaire le visage. On distingue le ravage du tourment, sur ses traits, sans toutefois que la noblesse en ait disparu.

BLONDEL. — Regarde dans quel état elle est... Et toi!...

Il place la lampe brusquement sous le visage de Bouguet. A ce moment, Hervé arrive du fond, poussant un groom devant lui.

Scène XIII

LES MÊMES, HERVE, UN GROOM

HERVÉ, en courant, et repoussant Blondel. — Ah! Madame Bouguet! je vous cherchais... voici les épreuves.

BLONDEL, à voix forte. — Non, non... tout à l'heure! Après!... Va-t'en, Hervé!

Mme BOUGUET, avec énergie, se détache de l'arbre auquel elle s'appuyait, et prend des mains de Blondel la lampe qu'il tenait levée. — Non pas tout à l'heure... Maintenant. Blondel, il faut que je corrige cet article. Hervé, je vais le corriger ici. (Elle passe la lampe à Hervé et désigne la petite table de jardin à côté d'elle. Puis, simplement, à son mari.) Mon ami, veux-tu que nous corrigions ces épreuves à tête reposée? Hervé, disposez ce qu'il faut. Assieds-toi là, veux-tu? (Bouguet hésite, puis passe lentement et s'assied à la table désignée. Elle va à Blondel qui demeure interdit.) Je vous en supplie, partez... il le faut, vous entendez... il le faut...

BLONDEL. — Vraiment!... Parce que...

Mme BOUGUET, se dressant presque sur la pointe des pieds et considérant Blondel avec une souveraine autorité retrouvée. — Avant toute chose, laissez-nous, je l'exige impérieusement... Moi d'abord... Obéissez, Blondel, à la femme que je suis!... Obéissez! Vous le devez.

BLONDEL, intimidé devant elle, puis, sourdement. — Soit... Je vous donne les minutes nécessaires, usez-en comme vous voudrez, mais à la condition expresse qu'après nous restions tous les deux seuls et face à face.

Il passe devant elle et va à Bouguet, assis, de dos à eux, et auquel Hervé a passé un stylographe et parlé à voix basse.

Mme BOUGUET. — Merci.

BLONDEL. — Puisque tu as fermé, dis-tu, ton bureau, veux-tu m'en donner la clef? Un papier à y prendre. (Bouguet, lentement, sans mot dire, tire de sa poche un trousseau et le remet à Blondel. Celui-ci lui frappe sur l'épaule et d'un air menaçant.) Travaille, mon vieux, travaille!

Il s'en va, hâtif, par l'allée de gauche. Hervé remonte le bec de la lampe sur la table, au premier plan.

BOUGUET, dès que Blondel a disparu. — Jeanne... tu as cru, parce que tu m'as heurté dans l'ombre de cet escalier, que...

Mme BOUGUET, simple et froide. — Laisse... (Au chas-

sœur, qui est demeuré dans le fond.) Chasseur, vous avez les épreuves?... Hervé, laissez-nous.

LE CHASSEUR. — Les voilà.

Mme BOUGUET, au chasseur, désignant un bosquet au fond. — Voulez-vous attendre là-bas?

Hervé et le chasseur s'éloignent.

Scène XIV

BOUGUET, Mme BOUGUET, seuls.

BOUGUET, voulant parler. — Jeanne... Jeanne...

Mme BOUGUET, très simplement, l'arrête du geste. — Il faut d'abord que tu écoutes ceci... Tu jugeras si j'ai bien dit ce qu'il fallait dire. Si quelque chose ne te plaît pas, un mot même, barre. (Elle lui tend le stylographe.) Tu verras, les premières phrases sont insignifiantes, un remerciement banal... je les passe: « Je remercie les amis connus et inconnus... je conserverai leur témoignage, etc... » Tiens, le prote a sauté un mot... Passe-moi le stylographe...

Elle lui reprend le stylo des mains et corrige.

BOUGUET. — Jeanne, ma chérie...

Mme Bouguet : « *L'essentiel, le voici..* »

Mme BOUGUET, vivement. — L'essentiel, le voici. Ecoute: « Je ne voudrais pas que ce témoignage de sympathie eût cependant un caractère personnel... Je tiens à le redire ici... ma part de collaboration a été une œuvre modeste et respectueuse aux côtés de l'homme le plus grand, le plus haut de cœur et d'esprit que je connaisse, le guide le plus sûr... Notre collaboration fut si étroite, nos heures furent si mêlées, que pendant vingt ans, je puis le dire, nous ne connûmes pas une minute qui ait été dissociée, pas un instant qui n'ait été la plus efficace des tâches... »

Elle s'arrête, elle ne peut plus parler.

BOUGUET. — Ma bien-aimée...

Mme BOUGUET, les yeux dans les yeux. — Est-ce cela qu'il fallait dire, Laurent?

BOUGUET, avec un emportement soudain. — Non, c'est cela qu'il faut barrer, barrer!...

Il a un geste qui zèbre l'air.

Mme BOUGUET, le considère avec une expression atterrée. — Est-ce vrai?... Vingt ans... de cet amour... vingt ans de collaboration... il faut les barrer!... Est-ce cela que tu veux dire vraiment, Laurent?... Ce furent donc vingt années de mensonge?... (Brusquement.) A quand cela remonte-t-il?... A quand?

BOUGUET. — Je t'expliquerai... Oh! Jeanne, j'ai des remords, mais pas celui que tu crois, pas ceux que tu supposes. Quand tu m'as heurté là, dans l'ombre de ce couloir, sache que je ne venais pas de sa chambre, je te l'affirme... Pas cela, non!...

Mme BOUGUET. — Pourquoi ne m'as-tu pas avoué? Je t'avais pourtant un jour demandé de le faire... Tu le pouvais. (Avec force.) Si, si, tu le pouvais... (Elle ressaisit le feuillet et lit.) « Cette collaboration qui a été ma gloire, cette affection qui a été mon honneur, à l'heure où on fête ce grand homme et ce grand cœur, je ne veux pas la diminuer par une feinte humilité... Je désire simplement qu'on lui conserve le caractère qu'elle a toujours revêtu à mes yeux. Elle n'a été grande que par la ferveur que nous avons mise dans le travail journalier et dans l'union la plus parfaite. (En lisant, ses yeux s'emplissent de gloire.) Et je suis heureuse, au milieu du concert d'admiration qui entoure aujourd'hui mon mari, d'apporter moi-même ici le tribut de ma reconnaissance, de ma foi... » (Elle s'arrête.) J'avais ajouté: « de tout mon bonheur » sur le brouillon... mais il s'agissait d'un journal... alors, par pudeur, j'avais effacé!...

Cette fois, elle pleure comme une pauvre femme.

BOUGUET, à voix basse, et étranglée. — Ah! tu sauras tout, Jeanne, et c'est bien peu de chose!... Tu comprendras... va... Le cri de négation que je viens de pousser était un cri de révolte contre moi-même; mais, ma très chère bien-aimée, tu verras que toute ma pensée t'est restée fidèle... Ce que tu as écrit là, c'est bien trop beau pour moi! Pourtant, malgré les larmes qui coulent de tes yeux, je t'affirme que pas une ligne n'est à retrancher, et que tu peux les signer de cette main-là...

Il lui saisit la main et la baise avec tendresse.

Mme BOUGUET, avec un lourd soupir énergique. — Fasse le ciel que cela soit vrai! Alors, si ce pauvre article n'a pas menti, si tu juges qu'il peut paraître au jour... devant tout Paris demain matin... que je n'aurai pas à rougir de l'avoir écrit?... (Elle le regarde encore avec crainte.) alors, chasseur! (Elle appelle à voix forte. Le groom s'avance.) Voici les épreuves; elles sont corrigées.

Elle les remet au chasseur en silence. Il s'en va. A peine le chasseur a-t-il disparu, qu'elle désigne à Bouguet, muette, du doigt, l'allée de gauche. C'est Blondel qui guettait et se précipite.

Scène XV

BLONDEL, arrivant, jette les clefs sur la table. — Ton secrétaire n'était pas fermé!... Madame Bouguet, je vous prie de nous laisser seuls tous les deux... Renvoyez, congédiez tout le monde. Qu'il ne reste personne! Eloignez votre fille aussi, car il se peut qu'il se passe ici des choses terribles... (Mouvement de Mme Bouguet.) ou très calmes, n'ayez pas peur. Cela dépend de lui. Cela ne dépend plus que d'une chose, en tous cas... de la vérité...

Hésitation dramatique.

Mme BOUGUET, à Bouguet. — Que dois-je faire?

BOUGUET, très simple. — Ce que te dit Blondel.

Elle s'en va.

Scène XVI

BLONDEL, BOUGUET

BLONDEL, le poing tendu. — Pourquoi m'as-tu fait épouser ta maîtresse?

BOUGUET. — Tu t'égares, Blondel. Je t'affirme que...

BLONDEL. — Allons, allons, pas de phrases, maintenant. Liquidons la vérité... la vérité! Ah! il la faut, par exemple! J'ai été le benêt, le malheureux sot qu'on a berné, le dernier des imbéciles, je le reconnais!... J'avais la foi!... Sa maîtresse! J'ai servi à cela! Comme c'était commode, en effet! Tu l'avais là, à la portée de ton désir... à la portée de ta poigne, et désormais c'était l'impunité, la tranquillité sereine. Gredin!

BOUGUET. — Ce n'est pas vrai! Faire de ta femme ma maîtresse, c'est une accusation d'ignominie qui ne peut m'atteindre!

BLONDEL. — Ah! prends bien garde. Si tu mens, prends bien garde, parce qu'il n'y a pas d'amitié qui tienne... Si tu as osé cette saloperie...

BOUGUET. — Je le nie.

BLONDEL. — Alors, alors, tu vas m'expliquer ta présence ici ce soir, dans ma maison. Oui, allons, c'est inutile de bluffer! Tu as dû fuir et trouver fermée la porte par où tu t'étais glissé dans ma maison, là, derrière... Sache que c'est moi qui avais donné le tour de clef... D'ailleurs, je n'ai eu qu'à regarder le visage de ta femme, le visage épouvanté de la malheureuse! Allons, tout t'accuse, tout! Eh bien, réponds! Réponds donc, si tu le peux!

BOUGUET. — Quand tu te seras calmé! Je ne puis répondre qu'à ce prix. Rien ne s'est passé que de très simple et de très ordinaire. Rappelle-toi, voyons. Je t'ai dit autrefois: il y aura un danger à redouter dans ce mariage, c'est l'influence que je pourrai garder sur l'esprit de cette enfant, car ce que tu ne dis pas, c'est que tu savais qu'elle m'aimait. Oui, oui, tu le savais, seulement tu en avais fait bon marché, tu avais passé outre en haussant les épaules. Or, suppose que cette affection, à de certaines heures, l'ait poussée à me demander certains réconforts, quelques conseils. Suppose justement que ce soir, douloureuse, presque malade, elle ait voulu s'épancher, se réclamer d'une amitié paternelle... car je n'éprouve que cela pour elle, de l'amitié...

BLONDEL. — Assez! Excuse qui ne tient pas debout! Excuse inepte!

BOUGUET. — Alors, c'est sans doute que la vérité est difficile à reconnaître.

BLONDEL. — Non, elle n'est pas si difficile à reconnaître... car, subitement, en une seconde, on comprend tout, même si l'on a mis des mois ou des années à s'égarer et s'aveugler!... Je la dévoile très bien maintenant, cette vérité-là... Dans les mots embrouillés que tu viens de prononcer je distingue ceci, en effet, clairement: c'est que tu n'es pas son amant! Ça, ce doit être vrai!

BOUGUET. — Tu vois bien!

BLONDEL. — Tu ne l'es plus, mais tu l'as été!... Pour la première fois, les mots te trahissent, Laurent. Les mots te trahissent... et ton visage, lui aussi, te trahit, ton visage de mensonge et d'hypocrisie, ta face d'orgueilleux féroce...

BOUGUET. — Ah! en voilà assez! Je ne te permets pas d'en dire plus!... Du jour où j'ai connu, je ne dis pas ton amour, mais seulement, entends-tu, la naissance de ton affection pour elle, je me serais fait tuer plutôt que d'être auprès de cette enfant autre chose que son ami le plus réservé!

BLONDEL. — Alors, c'est l'aveu? c'est l'aveu du passé?... Donc, à une heure quelconque, autrefois, tu l'as eue... Elle a été ta maîtresse!... Canaille!

Il se précipite sur lui.

BOUGUET, se dégageant. — Voyons... nous n'allons pas nous colleter comme des croquants ou comme des écoliers!

BLONDEL. — Oh! pas d'orgueil, mon vieux!... Tu peux laisser ta superbe pour d'autres occasions! Ne t'abrite pas derrière ta gloire!... Elle ne te sauvera pas!... Ne te crois pas un tabou national... Quand on a fait ce que tu as fait, on est le dernier des lâches, on mérite toutes les corrections et on les reçoit. Oui, je te devine... Tu as escompté que le jour venu où la vérité éclaterait, je serais l'être chétif, le subalterne d'avance vaincu et résigné... L'habitude de la hiérarchie... Quelle farce! Non, tu as devant toi un amoureux, un simple amoureux dont le cœur est déchiré par toi... Car je l'aimais... ah! comme elle était devenue ma femme, cette femme-là!... M'avez-vous assez trompé tous les deux! Et dire qu'elle est là, qu'elle pense à toi! Dieu, que c'est douloureux ce que j'éprouve là! Dieu! que c'est mauvais! que c'est mauvais!

Il s'appuie.

BOUGUET, épouvanté. — Blondel, je sens au fond de moi saigner nos vingt ans d'amitié et toute ma tendresse. Je ne suis pas coupable de ce que tu crois. Ces bassesses-là ne sont pas de mon domaine. Si je suis coupable de quelque choe, voilà... voilà... c'est d'avoir voulu, comme toujours, équilibrer les forces de la vie. Il est fou de vouloir être sage, absurde de vouloir être juste. Je n'ai pas perdu le sens des responsabilités, ne le crois pas. Non, je l'ai soumis, comme je le sentais, à des idées ou à des morales supérieures, mais sans doute ai-je trop présumé de mes forces ou de la clémence de la vie, et ne suis-je pas arrivé à mettre d'accord la vie et la pensée... Utopiste, ah! fatal utopiste!... Savant naïf, mauvais critique, qui crois tenir les fils de la vie dans les quatre murs de la chambre où tu travailles en reclus! Voilà ce que tu as fait de toi-même, de ton meilleur ami... de ta femme... de tous les tiens. Ah! si j'étais seul à payer mon utopie et mon absurde optimisme! Comme j'en serais ravi! Il serait juste qu'une mathématique supérieure soit venue m'en frapper à l'instant même où je sortais de la voie stricte. Mais il y a toi, mon ami!... toi, pour lequel je n'avais pas d'assez belles espérances, toi que j'aime, va, dont j'aurais tant souhaité le bonheur, oui, oui, ne ris pas lugubrement à ce mot!... Voilà que je te fais souffrir d'atroce façon et cela me navre! Ah! j'aurais dû avoir le courage de mentir encore!... Je n'ai pas pu!... je n'ai pas pu!... j'en suis désespéré!...

BLONDEL, se redressant. — Il parle de mentir encore!... C'est le comble! Il appelle encore le mensonge à son aide comme si ce n'était pas assez! Je ne cherche pas à comprendre le mobile qui t'a poussé à cette combinaison infâme, je n'y arriverais pas!... C'est ou de l'ignominie ou de l'aberration pure!...

BOUGUET. — Non, je ne pouvais agir autrement! Non, cent fois!

BLONDEL. — Ce n'est pas vrai!... Ton devoir était de me crier casse-cou! et tu m'as poussé... J'ai encore

tes paroles dans l'oreille!... Ton devoir était de me crier, à moi, vos amours...

BOUGUET, lui prenant le bras avec énergie. — Ecoute, Blondel, écoute bien ceci, car c'est la vérité suprême... Je n'ai jamais aimé Edwige...

BLONDEL. — Continue ton œuvre de mensonge!... Achève!

BOUGUET. — Non. Tout ce que j'ai de pouvoir affectueux n'a jamais appartenu, n'appartiendra jamais qu'à ma femme.

BLONDEL. — Tu mens! tu mens!

BOUGUET. — Je ne mâcherai pas les mots. Qu'était cette petite quand elle est entrée à la maison il y a quelques années?... Tu t'en souviens? Tu étais toi-même à mille lieues de supposer qu'un jour tu l'aimerais. Nous la considérions tous comme une petite subalterne de mon service. Elle s'enthousiasma pour le maître. Un soir, une heure, pas autre chose, et je te révèle ici la grande vérité, de toutes mes forces... un soir, ma camaraderie pour elle s'est brusquement transformée en le plus banal et le plus fugace des désirs!... Et voilà fait le piteux aveu de cette aventure!

BLONDEL, à voix basse, les poings serrés. — Si tu m'avais crié il y a deux mois cet aveu, je n'en serais pas à ce désastre.

BOUGUET, revivant le passé phrase à phrase. — Je ne le pouvais pas, je t'assure, je l'affirme! Deux années avaient effacé presque totalement dans mon souvenir cette minute d'entraînement... et qu'elle ait pu engager l'avenir et la vie de cette pauvre fille, voilà ce que je me refusais à admettre ! La seule chose que je pouvais faire, c'était de te dissuader de cet amour! Je l'ai tenté... si, si, rappelle-toi. Pendant un mois je me suis employé à réfréner délicatement ton amour! Peine perdue!... La balle était partie et faisait sa trajectoire! Tout le monde, toi, Edwige elle-même, ma femme, tous rayonnaient! Trop d'espoir de joie était en jeu. Et je serais venu, moi,... de quel droit?... avec mes scrupules de conscience, une franchise impossible, détruire un avenir aussi plein de promesses!... Allons donc! En parlant, je n'aurais fait que des ruines!

BLONDEL. — Mais non, c'est ta lâcheté, ta bassesse, tes calculs, qui t'ont arrêté!

BOUGUET. — C'est ma bonté! ma bonté seule!... mon désir du bien, ma confiance dans les forces vives de la nature, dans la puissance grandiose du temps qui répare, qui façonne, qui harmonise tout. (Blondel est assis. Bouguet se met à ses genoux, du geste malhabile d'un homme qui n'a pas l'habitude des genuflexions. Cet homme d'âge vient de le faire, presque comme un enfant.) Regarde, ton vieil ami est à tes genoux. Regarde-moi à travers ta colère, Paul, ta légitime colère et tes souffrances de grand enfant douloureux. C'est ce qu'a eu de pur et de charmant notre amitié passée qui va nous sauver. Faisons appel à tout ce qu'il y a de meilleur en nous, de plus noble. Ne te laisse pas abattre. C'est vrai, il y a, d'une part, contre nous, les misères et les préjugés, mais il y a aussi pour nous sauver les radieuses vérités dans lesquelles nous avons confiance depuis tant d'années, qui nous guident et nous prodiguent l'effusion de leur lumière.

BLONDEL, jetant des regards détournés sur ce maître à ses genoux. — Ah! ta voix et ton éloquence de séducteur! Oh! tes yeux aussi... les yeux de mon maître! C'étaient plus que les yeux de mon ami, c'étaient ceux qui m'auraient conduit au bout du monde sans réflexion... Mauvais conseiller, va !... Tentateur d'idées!

BOUGUET, voyant l'ascendant qu'il reprend sur le disciple, et passionnément. — Oh! si jamais j'ai eu un peu d'empire sur toi, je t'adjure de m'écouter. Elève-toi, oui, élève-toi au-dessus des autres hommes, au-dessus de leur vulgarité. Ils sont faibles; toi pas... Tu es de l'autre classe, toi, de la grande! Ne sois pas le jaloux qui se torture par un atavisme fatal... Refoule la bête héréditaire. Souffre si tu veux, laisse-toi souffrir, mais que ton esprit vienne à ton secours. Elève-toi. Ne brise pas la vie devant l'accident. Sois comme le médecin en face de l'artère ouverte, bride-la. Qu'un acte oublié et si vain n'aille pas tout à coup stupidement anéantir nos trente ans de vie profonde, toute notre richesse intérieure, l'allégresse de l'œuvre accomplie. Pour dominer une alerte du cœur et de la chair, il ne te faut que le sang-froid de l'intelligence, et un peu de mépris... Oui, de mépris!... Nous sommes d'un autre camp! Donnons le spectacle de deux hommes qui mettent en pratique leurs propres idées. Qu'il y ait eu une fois cela dans la vie, sur la terre... Comme ce serait beau!... Devant la douleur faisons le miracle de nous élever au lieu de nous diminuer, de nous rapprocher dans le danger qui nous assiège!... Dis-moi que nous allons le faire!... Mon cher, mon excellent, mon meilleur ami!...

Il le caresse presque.

BLONDEL, affalé. — Mais je ne suis supérieur à rien du tout, moi!... Je souffre en homme simple et droit et bon. Je souffre comme tout le monde!... Je suis un pauvre bougre sur lequel on a tiré!... Mon instinct crie en moi de toutes mes forces. La bête ancestrale? Ah! elle est bonne!... Si c'est avec des mots pareils que tu comptes expliquer ton ignominie ou ton cynisme! C'est fini cela! Je ne te subis plus!

Il se redresse.

BOUGUET. — Non, sauve-toi, au contraire, par l'acte réfléchi... Raisonnons... raisonne... Tu admettais avec un sourire méprisant que ta femme ne fut pas vierge. Tu admettais le premier larron... parce que tu ne l'avais pas connu, voilà tout! Tu admettais le principe du libre arbitr , de la liberté de la femme. Seule, la jalousie d'homme à homme est donc entre nous... Eh bien, je te le jure encore, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, ce passé est aussi anéanti que celui qui l'a précédé...

BLONDEL, tout à coup. — Mais, j'y songe, j'y songe tout à coup... Ah! tout s'éclaire... oui, cette histoire de l'officier dans son pays... le premier amant... Au fait!... Ah! je comprends!... Invention pure! (Avec rage.) C'est toi qui as eu sa virginité!... toi qui as été le premier amant!

BOUGUET. — Tu es fou! Ça, jamais! Jamais!

BLONDEL. — Mais si. Vous avez fabriqué tous les deux cette histoire dans laquelle nous avons tous coupé, ta femme comme les autres... J'y vois clair enfin!

BOUGUET. — C'est maintenant que tu t'enfonces dans les ténèbres! Hélas! j'ai envie pour toi de crier au secours!

BLONDEL. — Au secours! oui: tu le peux! mais pour ton compte! Tu as été le premier, entends-tu, l'unique, le seul amant!

BOUGUET. — Non!

BLONDEL. — Et tu l'es encore, cet amant, toi qui

descends de la chambre où tu la rejoignais comme d'habitude!... Et, depuis deux mois, vous continuez vos trahisons! Tu t'es servi de moi comme j'ai toujours été le domestique de ta gloire. Toute ta vie, tu t'es servi de moi!... Et ce dernier acte couronne ta carrière d'ami!...

BOUGUET. — Ah! tu blasphèmes l'amitié!

BLONDEL. —. L'amitié! Tartufe! Mais c'est mon tour, maintenant. C'est le tour de l'ami, du vieux collaborateur... Ah! ah! je vais secouer toute ma boue! Attends un peu. Tu y passeras en entier, toi et ta réputation... Il y aura du sang s'il le faut!...

A ce moment la fenêtre s'ouvre. Edwige passe peureusement la tête.

Scène XVII

LES MÊMES, EDWIGE

EDWIGE. — Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?

BLONDEL. — A la bonne heure! Descends donc! Viens voir ton amant! Toi aussi tu vas me connaître. (Elle referme la fenêtre.)

BOUGUET, désespérément. — Fais ce que tu voudras de moi, peu m'importe, je m'abandonne à toi... puisqu'il n'y a plus rien à faire et que l'instinct est lâché!

BLONDEL. — Oui, la bête! Mais c'est la bête qui va foncer sur toi, entends-tu!...

BOUGUET. — Epargne du moins les autres, ta femme, Jeanne, tous... notre œuvre... notre maison... notre travail...

BLONDEL. — Ah! ah! notre œuvre, la boîte!... Tu verras ce qu'il en restera! Ah! vous m'avez fait ça, à moi, tous, tous, car il y a eu entente de tous! « Le bon Blondel » on l'a ligoté, en cinq secs, ficelé dans ce mariage! Il fallait se débarrasser sur celui-là de tous les crimes, de toutes les gênes. (Edwige apparaît avec un peignoir hâtivement jeté sur elle.) Arrive toi aussi. Tu es un spectacle idéal! Mais je ne me vengerai pas de toi de la même manière, petite catin!

BOUGUET. — Dites-lui, dites-lui, Edwige, la vérité!... Dites-lui que vous l'aimez de tout votre cœur...

EDWIGE, avec un élan de décision brutale. — Eh bien, non. Non. Tout vaut mieux que cette vie de mensonge qui m'écœure. Tant pis! Maintenant, que ce qui doit arriver arrive!...

BOUGUET, éperdu. — Edwige!

EDWIGE. — J'ai pu tout espérer de mon cœur et de ma volonté... mais maintenant, puisque la vérité éclate, advienne que pourra ! C'est vous que j'ai aimé, c'est vous seul que j'aime!

BLONDEL, se rue sur elle. — A la bonne heure! A la bonne heure! Viens jeter ta perfidie entre nous! Viens attiser nos colères! Sois fille jusqu'au bout!...

EDWIGE. — J'accepte toutes les conséquences de ma franchise... Blondel, j'avais pour vous la plus profonde affection, l'amitié la plus complète... Je suis désespérée, déchirée jusqu'au tréfonds de moi, mais je ne vous aimais pas d'amour... Il faut que je m'en aille! Il faut que je disparaisse!...

BLONDEL. — Gredine et gredin!... Ah! vous faisiez un beau couple d'associés... ou de complices!... Moi aussi je veux des actes, maintenant! Eux seuls comptent !... Reste avec ton amant... Restez, mes agneaux, restez là, restez! (D'un bond il s'enfuit.)

Scène XVIII

EDWIGE, BOUGUET, puis BLONDEL

EDWIGE, stupéfaite. — Qu'est-ce qu'il fait?

BOUGUET. — Je n'en sais rien.

EDWIGE. — Que va-t-il faire, mon Dieu!

BOUGUET. — Qu'importe, maintenant !... Que viens-tu de dire, malheureuse!... Tu viens de briser l'existence entière de ce pauvre homme!

EDWIGE. — Oui, tout est fini! Je vais payer de ma vie l'aveu de mon amour, mais il me brûlait, il m'étouffait trop... L'existence que je menais était impossible. Il y a des minutes où la franchise vous empoigne...

BOUGUET. — Et tu n'as pensé qu'à toi! Tu n'as pensé ni à ma femme ni à ton mari!... A l'heure peut-être où j'allais sauver cet homme, où je pouvais l'amener sur la rive... car j'en sentais encore le pouvoir... ton cri perfide est venu!...

EDWIGE, l'interrompant. — Ah! taisez-vous! taisez-vous! J'ai peur tout à coup. Une peur affreuse. Ah! pas pour moi; pour vous. J'y songe! S'il allait vous tuer!

BOUGUET. — Si tu savais le mépris que j'ai de la mort!

EDWIGE. — Allez-vous-en... allez-vous-en!

BOUGUET. — Non, certes, je ne me déroberai pas!

EDWIGE. — Allez-vous-en! Dieu! que j'ai peur! C'est effroyable cette sensation que de là... à droite... à gauche... Où est-il!... Qu'est-ce qu'il faut que nous fassions?

BOUGUET. — Attendre. Demeurer. (Il se recule et du geste indique l'immensité de la séparation.) Ecartez-vous! S'il vient, qu'il ne nous trouve pas dans l'attitude de deux complices qui se parlent à voix basse. Nous sommes à jamais séparés. Restez-là, dans la seule attitude qui convienne: celle du silence et de l'acceptation.

Elle s'arc-boute contre le banc à droite, chancelante. Elle a tout à coup une exclamation comme si elle avait entendu quelque chose près d'elle.

EDWIGE. — Là... là... par ici... (Nouveau silence.) Non, je me suis trompée! Ah! le voilà!

BLONDEL, accourt tenant quelque chose d'enveloppé sous son aisselle. — Sais-tu ce que je tiens là? Tu le sauras tout à l'heure! Peu de chose, en vérité! Auparavant, il faut que je t'annonce ce qui t'attend...

EDWIGE. — Prenez garde... quelqu'un... quelqu'un à droite... peut-être un étranger...

BLONDEL. — Tout le monde peut venir! Tout le monde doit entendre. Demain, il y aura bien assez de public!... Demain, il y aura la foule pour juger!... Tout Paris saura ce qu'était l'illustre Bouguet, le grand savant... lauré de tous les triomphes!...

EDWIGE. — Qui est là?

Scène XIX

BOUGUET, BLONDEL, EDWIGE, Mme BOUGUET

Mme BOUGUET, s'avançant. — Moi!

Bouguet joint les mains comme un vaincu.

BLONDEL. — Vous aussi, madame, venez... Le grand jour... Tout le monde!... Savez-vous ce que je tiens là? C'est le manuscrit, le fameux manuscrit, le chef-d'œuvre auquel il travaille depuis dix ans,

soigneusement recopié par les mains de ma femme. La plus grande partie est en train de brûler dans le poêle du laboratoire... tout brûle... jusqu'aux brouillons!...

BOUGUET, se ruant vers lui. — Malheureux! Qu'as-tu fait?

BLONDEL. — Et ce qui reste, le voici... je suis venu le déchirer feuille à feuille devant toi!... Tenez, tenez... Table rase!

Il se met avec fureur à en déchirer les feuillets qui s'animent sous ses doigts.

BOUGUET, se précipitant sur lui. — Arrête... arrête!...

BLONDEL, éclatant d'un rire strident. — Tu m'as volé ce que j'avais de plus précieux et tu viens de me dire: « Qu'est-ce que ça peut bien faire! élève-toi! » Ah! ah! je ris!... Regarde ton instinct, la bête... Tu te précipites à ton tour pour défendre ce que tu as de plus cher... Je déchire... Au vent, tout ça! Au feu, ta renommée... en petits morceaux!

Il lacère, déchire et piétine, comme acharné sur une chose vivante. Mme Bouguet et Edwige se précipitent, cherchent à ramasser par terre les morceaux épars.

Mme BOUGUET. — Ne détruisez pas le livre innocent!

BLONDEL. — Revanche pour revanche! (A sa femme à genoux, les mains tendues vers les feuillets.) Debout! toi, debout! (A Bouguet.) Ah! je sais maintenant par où vous atteindre! Dans ta pensée!... D'elle je te ferai veuf!...

Mme BOUGUET, suppliante. — Pas notre œuvre! Pas notre travail!... Pitié!

BLONDEL. — Tout y passera... (A sa femme.) Et toi, au bercail!... Il la relève.

EDWIGE, avec une protestation hautaine de tout l'être. — Vous prétendez?

BLONDEL. — Tu t'étais dit: « Maintenant que le coup est lâché, je vais partir!... » Du tout... du tout!... Je te garde! Tu entends... je te garde!... Tu entends, Bouguet, je la garde!... C'est ma femme!... Et tu vas marcher droit, s'il te plaît... Rentre!.. (Il la pousse du poing.) Chez nous, je te dis, chez nous... chez nous!...

Il la pousse sauvagement par les épaules dans la villa, retrouvant le geste du guerrier ou du chasseur antique qui s'empare de la proie, et, pendant qu'il referme la porte sur eux, instinctivement toujours, Bouguet et sa femme tendent leurs mains, dans l'ombre, vers les feuillets épars ou déchirés.

RIDEAU

ACTE III

Une pièce au premier étage de l'Institut Claude-Bernard. C'est une pièce donnant sur la chambre de Mme Bouguet. On voit, dès le premier abord, qu'elle sert de bureau. Le buste de Pasteur sur une vieille cheminée régence. Boiseries du vieil hôtel. Une table de bois blanc. Un tableau au mur. Chaise longue, meubles très simples.

Scène première

Mme BOUGUET, MARCELLE, HERVÉ, UN ELÈVE, puis TALLOIRES

Mme BOUGUET, se promenant de long en large, les mains derrière le dos. — Combien avez-vous fait de litres de sérum?

HERVÉ. — Sept.

Mme BOUGUET. — Et les ampoules?

HERVÉ. — Les nouvelles ne sont pas encore arrivées, madame.

Mme BOUGUET. — Vous auriez déjà dû envoyer quelqu'un à Bercy. Je l'exige. Comment se comporte le cheval?

UN ELÈVE. — Aucun changement apparent dans la tumeur, madame; mais il y a un cobaye qui me paraît présenter une sérieuse aggravation. Celui qui est à gauche en entrant est mort, avec l'injection pure sans colloïde.

Mme BOUGUET. — C'est ennuyeux!... (Avec impatience.) Je vais descendre, à la fin!

MARCELLE. — Maman, je t'en prie... Je comprends ton impatience, mais il vaut tellement mieux que tu demeures dans l'appartement... D'ailleurs, puisque tu as fait dire que tu étais souffrante et que tu as consigné ta porte, résigne-toi.

Mme BOUGUET. — Consigne à laquelle personne ne croit!

MARCELLE. — Mais dont tout le monde apprécie le sentiment.

Mme BOUGUET, aux hommes. — Est-il encore venu des journalistes?

HERVÉ. — Quelques-uns. Et je vous certifie qu'on les reçoit de belles façons!

Mme BOUGUET. — Poliment, n'est-ce pas?... J'ai recommandé qu'on les reçoive poliment... Il ne faut froisser personne... Ce n'est pas leur faute, après tout!

TALLOIRES, entrant. — Madame, le directeur du *Réveil* demande au téléphone s'il peut personnellement vous rendre visite vers les cinq heures. Il ne s'agit pas, dit-il, d'une interview, mais, au contraire, s'il peut vous rendre service en s'employant à arrêter la campagne de presse sur l'incident de l'Académie... (Devant le regard sévère de Mme Bouguet il s'arrête.) Je rapporte ses paroles.

Mme BOUGUET. — Je n'ai besoin du secours de personne. Ces gens commencent à m'échauffer les oreilles!

TALLOIRES. — Que faut-il répondre?

Mme BOUGUET. — Que je suis malade, et que je le fais remercier... Je n'ai pas à transiger avec la presse... Qu'on imprime ce qu'on voudra... cela nous indiffère!

TALLOIRES. — Bien, madame... M. Barattier est aussi venu.

Mme BOUGUET. — Ah! Barattier est venu... Quel manque de tact! (Talloires va sortir. Mme Bouguet, d'un ton d'apparence indifférent.) M. Bouguet n'est toujours pas rentré?

Marcelle fait signe de loin à Talloires.

TALLOIRES. — Non, madame... je ne l'ai pas encore vu.

Mme BOUGUET. — Tu as l'heure, Marcelle?

MARCELLE, regardant sa montre au poignet. — Cinq heures.

Mme BOUGUET. — Ton père devrait être cependant de retour.

MARCELLE — Oh! il ne doit pas se presser... exprès, probablement pour ne point se heurter ici à une visite ou à une indiscrétion de journaliste... Puis cette réunion du Muséum s'est peut-être prolongée...

TALLOIRES. — Madame, je puis me retirer?

Mme BOUGUET. — Oui. Laissez-nous seules, Hervé... (Il sort avec Talloires.)

Scène II

Mme BOUGUET, MARCELLE, puis VERNIER et TALLOIRES

Mme BOUGUET. — Je ne vois pas l'avenir bien rose, ma pauvre fille, ni pour moi, ni pour toi!

MARCELLE. — Oh! maman!... La lutte t'effraierait-elle?

Mme BOUGUET. — N'aie pas peur!... Ce bluff officiel, cette bravade, je les soutiendrai jusqu'au bout... Je ne faiblirai pas. Tu vois que j'ai tenu à ce que ton père se rendît à cette réunion du Muséum. Mais quels abîmes ouverts! Le scandale monte, monte et nous étouffe!... Oh! ces journaux!... (Elle froisse plusieurs journaux.) Tous... tous!... Je n'aurais pas dû les lire, mais on ne peut résister à cette tentation malsaine... Marcelle, nous sommes bien injustement malheureuses! Elle tend les bras à sa fille.

MARCELLE. — Allons, ton beau courage, maman, où est-il?

Mme BOUGUET, montrant son cœur. — Là... toujours! Mais je lui demande un terrible crédit. Quelle dégradation de nous-mêmes!... Quelle honte!

MARCELLE. — Allons donc! Dans trois ou quatre mois personne à Paris n'y pensera plus.

Mme BOUGUET. — On dit ces choses-là, Marcelle, mais le coup est porté. La campagne fera le tour du monde officiel et dans tous les pays. Ma vie intime, je la guérirai, mais ma vie publique, notre sacrée vie publique!... (Elle redresse la tête avec orgueil.) Bah! tu portes un bien beau nom tout de même, ma fille! (On frappe.) Entrez...

Vernier entre apportant le courrier.

VERNIER. — Votre correspondance, madame.

Mme BOUGUET. — Donnez... (Du même ton indifférent que tout à l'heure.) M. Bouguet n'est pas rentré?

VERNIER. — Non, madame, je ne crois pas... Je ne m'en suis pas informé... C'est tout?

Mme BOUGUET. — Pour le moment.

Quand l'interne va sortir, Marcelle l'appelle.

MARCELLE, bas. — Oh! je meurs d'impatience... Avez-vous des nouvelles?... Des nouvelles pour l'amour de Dieu! Cinq heures! Et papa n'est pas rentré. On devait nous téléphoner.

VERNIER. — Mais, mademoiselle, c'est la preuve même que tout s'est bien passé.

MARCELLE. — Ce n'est pas possible... ce n'est pas admissible... Voyez-vous, je constate une circonstance anormale, inquiétante... Je surveille d'ici les fenêtres du pavillon de Blondel... or Blondel n'est pas rentré non plus... A une heure aussi tardive, que signifie cette double absence?...

VERNIER. — C'est cela même qui devrait vous rassurer, car...

Mme BOUGUET, fouillant son courrier et le lisant près de la fenêtre. — Que dites-vous là-bas?

MARCELLE. — Je m'informe de l'attitude de chacun... Vernier m'assure que tout le monde travaille comme à l'ordinaire, que le ton de tous est très respectueux.

Mme BOUGUET. — Je voudrais bien voir qu'on se permît...

MARCELLE, bas, le congédiant. — Allez vite, mon petit Vernier et surveillez. Qu'on monte quatre à quatre quand on saura quelque chose, et qu'on me fasse le signe de main convenu...

VERNIER. — Comptez-y, mademoiselle.

On frappe.

TALLOIRES, entrant. — Mille pardons de vous déranger encore, madame; c'est M. Hernert qui insiste et demande s'il peut vous voir un instant.

Mme BOUGUET. — Oh! oui! Oh! oui! qu'il entre!... Pour lui, je lève la consigne...

Entre Hernert.

Scène III

LES MÊMES, HERNERT, puis HERVE

Mme BOUGUET. — Ah! je suis si satisfaite de vous voir, cher ami! J'avais fait condamner ma porte, mais je sais que votre sympathie ne trouvera que les mots qu'il faut.

HERNERT. — Bonjour, mademoiselle.

MARCELLE. — Bonjour, monsieur.

HERNERT. — Je suis encore sous le coup de l'indignation...

Mme BOUGUET. — N'est-ce pas? Quel goujat!

HERNERT. — C'est sur Blondel que retombera le scandale... Seulement je n'en sais pas plus long que ce que les journalistes ont raconté.

Mme BOUGUET. — Oh! ils ont dit la vérité... Ç'a été une agression, mon cher, une véritable agression dans les couloirs de l'Académie, devant une vingtaine de collègues... On venait de voter pour l'élection au fauteuil de Morière. Dans la salle de séance, en sortant, Blondel a levé la main sur Laurent en prononçant d'inintelligibles paroles... ou du moins on se plaît à m'assurer qu'elles étaient inintelligibles... Enfin, la boue, quoi, la boue!... Alors, voyez, toutes ces sales feuilles se sont emparées de l'affaire et la politique s'en mêle... il y a deux partis maintenant... Les réactionnaires s'en donnent à cœur joie!... Voyez les manchettes!... (Elle montre un journal.) Notre vie privée étalée mensongèrement, avec des doigts haineux et salisseurs!... La curée!... Ça donne le frisson!...

HERNERT. — Pourquoi la ramassez-vous, cette fange de rue?...

Mme BOUGUET. — Je ne la ramasse pas, vous êtes bon! Je la reçois... Et vous avez lu dans certains journaux des insinuations abominables sur ma propre personne?

HERNERT. — Je ne veux pas prendre connaissance de ces bassesses... La seule chose qui me peine, c'est le fait qu'un homme de science comme Blondel en soit descendu là!

Mme BOUGUET. — Oui, c'était là notre ami!... Et croyez-vous qu'il s'est encore trouvé des gens, des collègues notamment, qui voulaient forcer Laurent à demander une réparation par les armes à son ancien ami... C'eut été complet!... Je m'y suis opposée de toutes mes forces... J'ai senti qu'il allait céder à ces conseils perfides. Nous nous y sommes opposées toutes les deux, n'est-ce pas, Marcelle?

MARCELLE. — Et nous voilà tranquilles, maintenant.

Mme Bouguet. — Il n'aurait plus manqué que cela!... N'est-ce pas que j'ai bien fait? Vous m'approuvez, vous, monsieur Hernert?

Hernert. — Certainement... Quand on a atteint la zone supérieure de la gloire et du respect national, un savant de cette taille ne doit pas se commettre à des réparations de ce genre. Il ne ressortit pas à ce code d'honneur-là! Je considère que lever bêtement la main sur lui constitue une sorte de sacrilège.

Mme Bouguet. — Mais oui, mais oui, mille fois!... Voilà la vérité! Il l'a compris d'ailleurs et s'est résigné... A l'heure où le monde entier applaudit à cette découverte, où nous tenons peut-être la guérison du cancer, à l'heure où toutes les espérances sont tournées vers nous... que le collaborateur rancuneux, et peut-être jaloux, se détache de la trinité, soit!... qu'il s'en aille!... mais il ne fera pas tomber le grand homme avec lui!... Je suis sûre qu'au Muséum, aujourd'hui, il aura été accueilli avec le respect accoutumé!

Marcelle. — Tenez, monsieur Hernert, je vous recommande ceci...

Elle montre une brochure à couverture rouge.

Mme Bouguet. — Vous pouvez lire. Ah! c'est du propre!

Marcelle, elle s'approche d'Hernert, la brochure en mains, bas. — Hélas!... Vous savez où ils sont en ce moment?

Hernert. — C'est pour cela que, moi, je suis ici, mademoiselle.

Marcelle. — Tout nous a été si soigneusement caché par mon père, que la vérité m'est connue depuis à peine une heure!... Vous pensez quel coup et, depuis, par quelles transes je passe!... Il a fallu user de subterfuges pour décider ma mère à s'enfermer ici, chez elle, sous prétexte d'attitude et de dignité, car je redoutais par-dessus tout qu'une indiscrétion, qu'une maladresse échappée à quelqu'un du personnel lui donnât l'éveil. De la sorte, quand il reviendra, car il va revenir sain et sauf, malgré l'heure avancée, maman n'aura plus à s'émouvoir!... Mais, comme il tarde!... Pourvu qu'il ne soit rien arrivé!...

Hernert. — Vous connaissez le proverbe. Pas de nouvelles...

Mme Bouguet, qui classe son courrier. — N'est-ce pas que c'est du propre?

Hernert, froissant la brochure et se retournant vers Mme Bouguet. — Immonde! Ah! tout cela est vraiment sans joie et sans beauté. Evidemment, la première conséquence va être le départ de Blondel?

Mme Bouguet. — Bien entendu... Aucun lien officiel ne nous liait!... Il n'a pas de titre particulier à l'Institut qui est autonome et placé sous la direction unique de mon mari. Je ne l'ai pas revu... mais j'espère bien qu'il aura le tact de ne plus se montrer ici... Il s'est tenu dans son appartement, du reste. Quelques formalités à remplir seront indispensables. Je pense recevoir bientôt sa lettre de démission... ou plus exactement son retrait de collaboration... Nous l'attendons d'un moment à l'autre. Et juste quand nous atteignions la dernière marche!... Car il avait collaboré plus intimement encore à la sérothérapie. Il avait de lui-même trouvé, le mois dernier, une amélioration incontestable du sérum par une adjonction colloïdale qui atténue la terrible virulence! L'immunisation est désormais une échéance peut-être proche!... Quel résultat à répartir entre eux deux!...

Hernert. — Allons donc! Pour le public, la découverte est votre œuvre à vous deux, le mari et la femme.

Mme Bouguet. — Eh bien, mon cher ami, là serait peut-être l'injustice. Rien ne m'empêchera de dire que l'apport de Blondel a été considérable dans nos travaux. C'était une belle intelligence. Quel dommage! S'il n'était pas, et de beaucoup, égal à Laurent, soyez bien persuadé que moi, sans ces deux hommes-là, je n'aurais pas été à même de faire avancer la question d'un pas.

Hernert. — Non, non, Blondel vient de signer sa part de collaboration; et c'est une signature d'ouvrier.

Scène IV

Les mêmes, HERVE

Hervé, entrant. — Monsieur Hernert, je vous cherchais.

Hernert. — Moi?

Hervé. — Figurez-vous que le cocher qui vous a amené rapporte ceci qu'il assure vous appartenir. Vous l'aviez laissé dans sa voiture.

Hernert. — Tiens!

Hervé lui fait signe de venir à l'écart et lui remet un paquet.

Hervé. — C'est un pur prétexte. Il veut vous voir. On lui a appris que vous étiez là auprès de sa femme. Il veut vous dire un mot.

Hernert. — J'y vais... Mais quelle situation, cher monsieur! La fille cache à la mère une vérité pénible et nous-mêmes en cachons une plus cruelle encore à cette enfant... Sortons vite... Je me défie de leur perspicacité. (Haut.) Vous permettez, madame Bouguet... Une erreur, sans doute... Il faut que je descende.

Mme Bouguet. — Mais, vous revenez, n'est-ce pas?

Hernert. — Si vous le permettez. (Il sort.)

Scène V

Mme BOUGUET, MARCELLE

Mme Bouguet. — Tiens, Marcelle, puisque nous sommes seules... Dans mon courrier, à l'instant, Talloires vient de me remettre cette lettre...

Marcelle. — De qui?...

Mme Bouguet. — D'Edwige... Une pudeur bien compréhensible nous fait éviter de parler d'elle, mais surmontons cette répugnance. Tu sais où se trouve Edwige?

Marcelle. — Tu ne voudrais pas que je l'ignore! C'est une de mes préoccupations. Je sais qu'elle s'est enfermée dans un logement de l'orangerie, l'ancienne chambre du cocher... et, là, elle écrit, elle écrit, paraît-il... Elle doit rédiger des monceaux de mémoires avec sa manie épistolaire... Elle devrait seulement les rédiger ailleurs qu'à l'Institut!...

Mme Bouguet. — Eh bien, sache que c'est moi, Marcelle, je puis bien te l'avouer maintenant, moi-même qui ai exigé d'elle, dans la seule et pénible entrevue que nous ayons eue, qu'elle ne quittât pas l'Institut... Elle peut divorcer, ou retourner à l'étranger, la suite de son existence m'importe peu, mais

j'estime qu'il nous vient assez de souffrances d'elle pour qu'en retour elle demeure actuellement à notre disposition.

MARCELLE. — C'est-à-dire?

Mme BOUGUET. — C'est-à-dire que, pour l'instant, je ne veux pas qu'elle donne raison à l'opinion publique par une fuite intempestive!... Que cette femme demeure consignée, c'est le mot, jusqu'à ce que nous levions cette consigne: c'est indispensable. Le mieux eût été, certes, qu'elle disparût avec son triste époux, mais il ne faut pas espérer une réconciliation.

MARCELLE. — Ce serait folie d'y songer. Elle ne veut même pas, m'a assuré Hervé, revoir son mari, et, de ce sentiment, je ne saurais lui en vouloir.

Mme BOUGUET, lisant. — *Madame, il faut que vous sachiez que mon soin unique, mon acharnement, sera celui-ci: où que je vive, où que ce soit, je demeurerai enfermée dans un chambre avec des bouts de sténographie conservés, quelques brouillons que j'avais providentiellement jetés dans un tiroir; avec ce que ma mémoire fidèle saura se rappeler, je m'efforcerai de reconstituer non l'œuvre détruite, hélas!... car, seul, M. Bouguet pourra, peut-être, y parvenir, s'il en a l'énergie... mais quelques fragments et un plan général. Au fur et à mesure, vous recevrez ces documents qui pourront servir au maître pour réédifier le manuscrit. C'est à cette tâche que je vouerai mes jours, et, pour le reste...*

MARCELLE, l'interrompant. — Tais-toi.

Scène VI

LES MÊMES, HERNERT, HERVE

HERNERT, bas à Hervé, en entrant. — Alors, occupez-vous de Mme Bouguet. (A Mme Bouguet.) Je vous demande pardon, l'erreur est réparée.

HERVÉ, à Mme Bouguet. — Vous m'avez prié de vous prévenir de tout ce qui se passerait. Eh bien, voici le devis qu'apporte Leclerc. Il me paraît tellement exagéré...

Mme BOUGUET. — Vous permettez, Hernert.

HERNERT. — Je vous en prie. (S'approchant de Marcelle pendant que Hervé entretient Mme Bouguet près de la fenêtre, à la table.) Mademoiselle, votre père est rentré.

MARCELLE, avec un cri de joie. — Eh bien, pourquoi ne monte-t-il pas?... Ah! mon Dieu, je lis dans vos yeux un malheur.

HERNERT. — Ne vous effrayez pas... Il est blessé, mais très légèrement blessé. (Marcelle est presque défaillante.) Prenez garde à votre mère.

MARCELLE. — J'aurai du courage, mais la vérité, je vous en supplie... Je puis l'entendre.

HERNERT. — Il y a une heure que votre père a été ramené ici... On vient de procéder à un examen rapide dans sa chambre, là, à deux pas de vous, derrière ce cabinet de toilette... Nous avions fermé les portes à clef, à cause de Mme Bouguet... La balle est entrée dans le gras de l'épaule, mais n'a touché aucun organe.

MARCELLE. — J'ai la tête qui tourne.

HERNERT. — Rien de grave ou de périlleux, à coup sûr. La meilleure preuve, il va vous la fournir lui-même. Maintenant que l'examen est terminé, on va passer à la radiographie dans le cabinet de toilette, ici, à côté, mais votre père redoutant la première émotion de Mme Bouguet si elle le voyait étendu ou alité, vient de me faire appeler pour me communiquer ses ordres... car avec un tel homme, il faut en passer par où il veut!... Du reste, Pravielle, qui a été son médecin, l'autorise, selon le vœu qu'il en formait, à rester debout, mais les quelques minutes nécessaires seulement... Donc, il a été décidé qu'il va traverser ce cabinet de toilette et entrer ici, appuyé sur le bras de son ami. Pravielle vous prie de préparer, sans en avoir l'air, quelques coussins sur la chaise longue de Mme Bouguet.

MARCELLE. — Oui... c'est possible... Allez, dépêchez-vous! Je ne vis plus!

Il désigne la porte du cabinet de toilette à gauche et sort précipitamment avec Hervé, qui le guettait tout en parlant à Mme Bouguet.

Scène VII

Mme BOUGUET, MARCELLE

Mme BOUGUET, étonnée, à sa fille. — Eh bien quoi? il s'en va encore? Qu'est-ce que cela veut dire?

MARCELLE. — Il a peur de nous déranger, je pense.

Mme BOUGUET. — Il est étrange... Et toi, qu'as-tu?

MARCELLE, arrangeant le canapé. — Cette journée! Je me sens un peu souffrante... La tête me tourne.

Mme BOUGUET. — A quel propos?

MARCELLE. — Cela se conçoit aisément...

Mme BOUGUET, méfiante. — Oui... mais tout à coup... ainsi... Enfin, je trouve tout cela extraordinaire! Hernert qui disparaît... ce va-et-vient continuel... ton émotion...

MARCELLE. — Que vas-tu imaginer, maman?... De la lassitude, voilà tout. Passe-moi ce coussin...

Mme BOUGUET. — Ah! mais, ah! mais! On me cache quelque chose... Est-ce que par hasard?...

MARCELLE. — Quoi?...

Mme BOUGUET. — Oh! J'ai des doutes!... J'essaie en vain de me les dissimuler. Ce retard anormal de ton père... Marcelle, où est ton père?

MARCELLE. — Comment veux-tu que je le sache plus que toi?

Mme BOUGUET. — Ta voix ment... Vous me cachez tous un accident.

MARCELLE. — Calme-toi, maman, calmons-nous... nul accident.

Mme BOUGUET. — Alors, parle... Je comprends. Ils se sont battus, n'est-ce pas?...

MARCELLE. — Eh! je n'en sais pas plus que toi!

Mme BOUGUET. — Ah! c'est un demi-aveu... Mon Dieu, si tu t'es ainsi étendue, après qu'Hernert a eu conversé avec toi, à voix très basse, c'est que tu viens d'apprendre une mauvaise nouvelle... tu me la dissimules.

MARCELLE. — Que vas-tu imaginer, maman?

Mme BOUGUET. —Vous mentez tous... vous mentez tous... Quel est ce bruit en marche qui vient?... ces pas mous, trop lents... Ah! que j'ai peur!... que j'ai peur!...

Elle recule, tout en prêtant l'oreille. La porte s'ouvre. Paraît Laurent en chemise molle, le bras gauche et la poitrine bandés, soutenu par le docteur. Ils sont précédés de Hernert. Bouguet a une cigarette à la bouche et sourit.

Scène VIII

LES MÊMES, plus BOUGUET, LE DOCTEUR, HERNERT, PRAVIELLE

Mme BOUGUET, poussant un cri d'effroi. — Blessé! Tu es blessé?...

Elle s'élance vers lui. Pravielle et Hernert lui font signe de ne pas s'avancer.

HERNERT. — Une simple éraflure!...

BOUGUET. — Rien, rien, ma chérie... Tu vois, Jeanne, c'est comme si je m'étais flanqué dans l'escalier... Aucun mal!... Ah! c'est bon, une cigarette, tout de même.

HERNERT. — Mettez-vous là... Etendez-vous. Nous allons vous installer.

BOUGUET, du bras droit, il tend la cigarette à Hernert, bas. — Merci, mon ami. Maintenant que l'effet est produit, je n'irai tout de même pas jusqu'à la fumer!

MARCELLE, lui baisant le front pendant qu'on l'étend avec mille précautions sur le canapé et qu'on met des oreillers. — Père chéri! Quelle émotion tu m'as faite!

PRAVIELLE. — Doucement, doucement!... Encore un coussin...

Mme BOUGUET, de loin, interroge. — Messieurs, ce n'est rien? Pravielle, dites, dites-moi?...

Mme Bouguet est restée exprès un peu éloignée L'émotion l'empêche de parler. Une douloureuse attitude de dignité froissée.

PRAVIELLE. — Non, madame, ce sera, rassurez-vous, peu de chose. Du premier examen rapide, nous avons conclu que la balle n'a pas atteint le poumon. Elle a contourné la paroi thoracique et doit se trouver à quelques centimètres de l'omoplate.

BOUGUET, souriant. — C'est un très joli logement!

HERNERT. — Vous voyez, il fait des mots. Il n'est pas bien malade!

PRAVIELLE. — L'extraction sera, je pense, très aisée... Sans quoi, nous n'aurions pas toléré l'imprudence qu'il vient de faire, car c'est une imprudence tout de même de s'être levé. Mais, il tenait tant à ce que vous le voyiez debout! Je n'ai pas osé le lui interdire. Après la radiographie, il faudra par exemple qu'il demeure couché et les bras immobiles plusieurs jours...

MARCELLE. — Tu souffres, père?

BOUGUET. — Non! C'est même curieux! (A Pravielle.) Regardez! (Il lui désigne du regard sa femme.) On dirait que c'est elle qui a reçu la balle.

Mme BOUGUET, qui a entendu, et gravement. — Peut-être... En plein cœur...

BOUGUET. — Ne sois pas trop sévère, ma chérie. Je ne pouvais agir autrement, je t'assure. (Bas à Pravielle.) Eloignez-les une seconde... J'ai à vous dire quelque chose d'important, maintenant qu'elle m'a vu.

PRAVIELLE, à Mme Bouguet. — Chère madame, il faut me laisser seul avec Bouguet... Je vous en demande pardon, mais l'immobilité, le calme, sont nécessaires. Oubliez un instant que vous êtes l'épouse.

Mme BOUGUET, avec une rougeur subite, comme si on l'avait offusquée. — On oublie difficilement ces choses-là, monsieur. Viens, Marcelle... Mais votre diagnostic est-il certain, au moins?...

PRAVIELLE. — Je ne crois à aucune complication et je vais vous rappeler... Je m'excuse, chère madame, mais il est dans les mains de la Faculté.

Mme BOUGUET, tristement. — Hélas, je sais par expérience que dans la vie le rôle d'épouse ne précède jamais et suit toujours le cortège! (Vivement.) Marcelle, viens, mon petit.

Elles sortent en laissant la porte ouverte, pour que Hernert puisse les suivre. Hernert, durant cet aparté, a parlé bas à Bouguet qui sourit.

BOUGUET, au moment où il va s'en aller. — Hein, vous souvenez-vous, Hernert, de notre conversation dans le jardin, il y a quelques mois?

HERNERT. — Si je m'en souviens!

BOUGUET. — Comme c'est beau, deux hommes qui se comprennent!... Deux hommes!...

Il appuie sur le mot.

PRAVIELLE, se rapprochant. — Je vous en prie, monsieur Hernert.

HERNERT. — C'est juste...

Il lui serre la main.

BOUGUET. — A bientôt, maintenant que vous êtes à peu près sûr de me revoir...

HERNERT. — Tout à fait sûr!...

BOUGUET. — Regardez-moi bien tout de même... comme si ça ne l'était pas.

Il lui serre la main en le regardant fixement. Hernert s'en va avec un geste un peu contracté et en parlant bas au médecin qui referme la porte.

Scène IX

BOUGUET, PRAVIELLE

BOUGUET, sans bouger la tête, à voix très retenue. — Maintenant, Pravielle, pas de blagues!... Je serai votre homme dans quelques minutes; je me livrerai à vous, mais, y eût-il une chance sur mille que des complications se produisent, il faut que je le sache.

PRAVIELLE, s'asseyant près de lui. — Il n'en est pas question.

BOUGUET. — La vérité... vous entendez bien! J'ai absolument besoin de la connaître. Je suis épouvanté en pensant à la situation effroyable que je laisserais derrière moi, s'il m'advenait de disparaître avant que j'aie pu dicter mes volontés. Cet institut a été toute ma vie... je veux en régler la destinée, l'avenir... non, non, laissez-moi parler... Et puis, la dignité de mon nom compromis... ma femme et ma fille... Ce serait effroyable!... Et ce sont là des dispositions, hélas! que je ne peux écrire!... Mon devoir suprême, même avant de penser à ma sauvegarde, est de laisser debout un édifice qui a fait tout mon effort et qui pourrait s'effondrer dans une faillite lamentable! Maintenant, allez-y.

PRAVIELLE. — Je vous ai laissé m'exposer tous vos scrupules, mon cher ami. Si vous étiez en danger, je ne manquerais pas de vous le dire, je vous le promets. Je connais la situation à laquelle vous faites allusion et je m'inclinerais devant votre grave volonté.

BOUGUET. — Alors, mon cas...

PRAVIELLE. — Pour l'instant, le diagnostic me paraît bien déterminé. La balle peut être logée à proximité du poumon, mais le poumon n'est sûrement pas touché. Je vous ai observé tout le long du trajet et vous m'avez dit vous-même qu'à aucun moment vous n'avez craché le sang. Il n'y a pas eu d'hémoptysie...

BOUGUET. — S'il y avait hémoptysie, si légère soit-elle, ce serait le signe certain que la balle logerait dans le poumon, n'est-ce pas? Et alors?...

PRAVIELLE. — C'est un des seuls cas où l'on puisse, *a priori*, assurer qu'il y a péril ou danger... Dans ce cas, le malade est sous la menace possible d'une hémorragie grave qui peut l'emporter... mais, encore une fois, je me serais opposé à votre transport, si je n'étais convaincu que la balle n'intéresse que la paroi thoracique. Nous allons en avoir le cœur net. Vous serez complètement rassuré après l'examen radiographique.

BOUGUET. — Merci, mon ami... Allez, en effet, préparer la radiographie avec Hervé et les autres... et faites entrer ma femme, je vous prie.

PRAVIELLE, après une hésitation. — Je redoute votre émotion et les paroles.

BOUGUET, fermement. — Vous avez vu, la pauvre créature déçue et froissée s'est tenue à l'écart quand je suis entré!... Malheureuse femme! Je ne dirai que les mots nécessaires, indispensables, mais, n'aurait-elle de moi qu'un baiser, je le lui donnerai sans témoin, comme je le dois, (Avec autorité.) et comme je le veux...

PRAVIELLE, s'inclinant. — C'est trop naturel, après tout! Je consens à ne pas vous contrarier. Demeurez seulement immobile et mesurez vos paroles. Je n'exige pas plus.

BOUGUET. — Allez.

PRAVIELLE, entr'ouvrant la porte de droite. — Voulez-vous avertir M^me^ Bouguet de ma part qu'elle est autorisée à venir auprès de son mari? (A Bouguet.) Alors, je vous recommande, mon ami, le plus grand calme.

BOUGUET. — Soyez tranquille, et merci de la permission... merci pour tout...

Pravielle sort à gauche. Entre ensuite M^me^ Bouguet par l'autre porte.

Scène X

BOUGUET, M^me^ BOUGUET

BOUGUET. — Me pardonnes-tu, Jeanne?

Silence.

M^me^ BOUGUET, ne s'approchant pas. — J'éprouve une mortification infinie. Mais ce n'est pas l'heure de te reprocher quoi que ce soit, n'est-ce pas? Tu viens de donner la justification de toutes les calomnies qui montent vers nous, vers toi... Tu as fait plus que de donner raison à Blondel. Tu as, par ce duel inattendu entre deux collaborateurs et deux savants, sanctionné pour ainsi dire ton aventure avec cette fille. Laurent, est-ce pour elle que tu t'es battu?...

BOUGUET. — Ma femme, ma femme bien-aimée!... Comment peux-tu me demander cela!

M^me^ BOUGUET, éclatant. — Ah! Laurent, c'est que je t'aime tant!

Elle se précipite à genoux près du canapé.

BOUGUET. — Et je ne peux même pas aller à toi pour t'embrasser. (Elle se lève et avec précaution lui donne plusieurs baisers sur le front.) Comme j'ai abîmé ta vie!...

M^me^ BOUGUET. — N'emploie pas de pareils mots, Laurent... Rien n'est abîmé en nous ou si peu... Pense à ta pauvre épaule blessée... qu'il faut guérir... que nous allons guérir tout doucement... à l'aise... loin de ces horreurs!... On vient de me raconter ce duel!... Tiens, j'aime mieux ne pas avoir su...

BOUGUET. — Que tu es belle! Et quel chagrin j'aurais eu à te quitter!... Je ne suis pas en danger, mais laisse-moi te parler comme si je l'étais... si, laisse... pour le plaisir... pour le plaisir seulement... laisse-moi te dire comme on le ferait dans un testament, que ta bonté envers moi a passé toute expression... Tu as été un idéal et une influence. Peut-être seule n'aurais-tu pas fait ce que nous avons fait, c'est vrai, mais, nos découvertes, nos recherches, tout ce qui est spirituel dans la vie est devenu à tes côtés aussi simple, aussi naturel que la lumière du jour!...

M^me^ BOUGUET, laissant couler ses larmes. — Mon ami, mon époux.

BOUGUET. — Je ne t'ai pas trompée, crois-moi. Il se peut que j'aie rêvé de plaisir quelquefois, car ma nature est brutale et grossière, mais, Jeanne, quelle lèvre méprisante j'ai posée sur ce qui n'était pas toi!

M^me^ BOUGUET. — Laisse bien ta tête sur l'oreiller... Je ne veux pas que tu bouges... Ne parle pas...

BOUGUET. — Assieds-toi... Regardons-nous longtemps, longtemps... Repasse toute ta jeunesse, toute ta vie dans mes yeux. Je repasserai la mienne dans les tiens. (Ils se fixent ainsi pendant un très long temps, leurs yeux humides.) Vois-tu, ma chérie, désormais, je n'aurai plus qu'une pensée, toi... toi seule!... Ecoute bien... je ne suis pas en danger, c'est entendu... mais, à tout hasard... il peut toujours survenir un accident... il faut que je prenne toutes mes précautions, que je règle la situation...

M^me^ BOUGUET. — Laurent, ne pense pas à des choses vaines, ne te tourmente pas.

BOUGUET. — Hier, j'ai sommairement résumé mes instructions, mais aucune allusion n'est faite à notre vie privée... Or, j'ai pris des résolutions... Et que je guérisse vite, lentement ou pas, ces résolutions sont, tu l'entends, inébranlables. Je veux les notifier aux intéressés, dès maintenant... (S'animant.) Il faut que demain la face des choses soit changée ici... Songe, les journaux, le public, la meute nous guettent!... Il faut nous tirer à tout prix de ce désarroi lamentable, hideux...

M^me^ BOUGUET. — Je n'ai pas l'habitude de discuter tes ordres, tu sais... quels qu'ils soient... Ces précautions sont exagérées, mais si elles peuvent t'apaiser... en effet... (Résolue.) Que faut-il faire? Et qu'exiges-tu? Je le ferai...

BOUGUET, avec intention. — Je veux ordonner moi-même. Et cela, dans un seul but: ton intérêt, ton bonheur.

Ils se taisent, un peu haletants.

M^me^ BOUGUET, tout à coup. — Ah! j'hésite à comprendre... Tu veux la revoir... elle? Non, pas cela... pas cela... Laurent!...

Ses yeux supplient, apeurés.

BOUGUET. — Alors, c'est que tu n'as guère pénétré ma pensée.

M^me^ BOUGUET. — Tu veux la revoir... elle!

BOUGUET. — Il le faut. Tu peux te fier à moi. Elle est encore ici, n'est-ce pas?...

M^me^ BOUGUET, se ressaisissant. — Elle s'est enfermée. Elle attend nos déterminations, c'est vrai. Je les lui ai promises.

BOUGUET. — Eh bien, il faut qu'elle vienne... et les entende de ma bouche...

M^me^ BOUGUET. — Oh! à cet instant!... Elle, près de toi!... Quelle peine! Pourquoi maintenant?... Tu as bien le temps!...

BOUGUET. — Non, les minutes sont comptées.. J'en suis avare.

Elle se lève simplement, va à la cheminée et sonne.

Mme BOUGUET. — Après tout!... (Elle s'approche du bureau et écrit un mot dans le silence. Le domestique entre.) Portez ceci à Mme Blondel et introduisez-la ici directement.

Il sort.

BOUGUET. — Tu vas entendre les quelques mots que je dirai.

Mme BOUGUET, avec dignité. — Non, Laurent, je ne les entendrai pas... Je m'en veux du sentiment inférieur qui m'agitait à l'instant... Je ne doute pas de toi... Ce que tu feras sera bien fait, ce que tu diras sera bien dit. Je n'ai même pas voulu connaître ce qu'avait été cette femme dans ton existence, quelle part tu lui en avais donnée... Je la crois infime, mais, quand je me tromperais, je te répète que je m'inclinerais encore devant ta volonté sûrement loyale... Je vais aller rejoindre Pravielle, à côté. Je lui dirai que tu reposes quelques instants et que tu souhaites ces minutes de sommeil avant de procéder à l'examen radiographique. Lorsque tu désireras m'appeler, tu n'auras qu'à frapper sur ce timbre, (Elle place une petite table près de lui.) je reviendrai, et tu me retrouveras alors comme je serai sortie, sans curiosité, sans appréhension, et avec toute la déférence de l'amour. A tout à l'heure, mon chéri... (Elle se penche vers lui.) Tu ne souffres pas trop? Ça ne fait pas trop mal... Reste bien étendu... mon chéri...

Elle l'embrasse doucement sur le front et sort en lui dissimulant un visage d'énergie navrée.

Scène XI

BOUGUET, seul un instant, puis EDWIGE

Laurent, resté seul, ne bouge pas, la tête sur l'oreiller qu'on lui a placé tout à l'heure sous la nuque. Bruit de porte discret. Edwige vient d'entrer. Le canapé est placé de façon que Bouguet ne peut pas voir entrer.

BOUGUET. — C'est vous, Edwige?... Enfin!... J'avais si peur de ne pas vous revoir!...

EDWIGE, accourant. — Blessé!... Vous êtes blessé!... Pas gravement, n'est-ce pas, pas gravement?... On m'a dit que ce ne serait rien!... Oh! comme c'est bon à vous d'avoir permis que je vienne!... Quand on m'a apporté ce mot, j'ai frémi... j'ai cru à une catastrophe! Mais, mon dieu, tout de même, après ces huit jours, vous revoir ainsi tout à coup, la tête en arrière, quelle abomination!... Oh! tout ce qui est arrivé, par ma faute, par ma faute!...

Elle parle, incohérente, affolée.

BOUGUET. — Je redoutais cette explosion. Sois maîtresse de toi; je ne peux parler qu'à voix très mesurée... avec des mots brefs... Surmonte tes nerfs! Et écoute... Nous ne disposons que de deux minutes, pas plus!...

EDWIGE. — Oui... à voix basse... oui... je vous écoute... Là... ne vous fatiguez pas... Tout ce que vous voudrez!... Je ne comprends pas pourquoi on a ouvert ma cage tout à coup... pourquoi je suis ici... à vos côtés... moi qui croyais ne jamais vous revoir! Mais je vais surmonter l'épouvante de vous retrouver ainsi... Oh! cet homme qui a osé!... Dieu, que je le hais!... Oui, je divague, je sais... Ne vous tourmentez pas... je serai sage... j'écoute les mains jointes... là, là... Alors, vous voulez... quoi... quoi?... C'est là, n'est-ce pas?... En dessous du bras?... C'est douloureux, dites?

BOUGUET. — Ecoute. Ce que je ne peux pas avouer à ma femme, à toi, mon enfant, je le puis... Je crois que je suis extrêmement atteint... Je suis peut-être perdu.

EDWIGE. — Qu'est-ce que vous dites là!...

BOUGUET. — Regarde ce mouchoir. (Il sort du coussin le mouchoir qu'il y a caché tout à l'heure.) Je l'ai caché à tout le monde parce qu'on m'aurait interdit de parler à ceux qui doivent m'écouter, et ça... jamais! jamais!... Plutôt la mort... Cette tache de sang, c'est le signe certain que la balle loge dans le poumon... Je peux m'en tirer, seulement, c'est... très grave.

EDWIGE, perdant la tête. — Mais il faut appeler... Il faut appeler... Il faut vous sauver... Mon Dieu, que dites-vous là? Mais, c'est épouvantable!

Elle se lève pour se précipiter vers la porte.

BOUGUET, frappant de la main libre sur le bras du fauteuil. — Non!... Ici!... Obéis! Obéis donc! La mort ne m'effraie pas... C'est théorique, la mort!... Ce qui domine toute question c'est... le reste! Mets-toi là... proche... Voici ce que j'exige de toi. (Elle retient ses sanglots.) Que je vive ou que je meure, voici ma volonté... (Gravement.) Il faut que tu les laisses entièrement tranquilles!... que tu ne les revoies jamais... même dans l'avenir, même dans cinq, huit, dix ans... Tu entends, il faut t'en aller... pour toujours!...

EDWIGE, retrouvant ses larmes puériles. — Bien sûr, c'est entendu... mais, je ne sais même pas, ce que vous me demandez!... Je vais retourner en Hongrie dès cette semaine... Qu'importe, moi! Mais ce que vous me dites de vous! C'est impossible!... Une pareille chose ne peut pas être!...

BOUGUET, répétant. — Dès demain, tu partiras...

EDWIGE. — Dès demain... si vous voulez!... Oui...

BOUGUET. — Même si, dans l'avenir, Blondel te rappelait... sait-on!... tu n'accepterais pas.

EDWIGE, avec un réveil de tout l'être. — Quelle horreur!... Cet homme qui vous a étendu là, tout sanglant!...

BOUGUET, poursuivant. — Si je mourais, j'ai mis dans mon testament...

EDWIGE. — Quelle torture! Quelle torture!

BOUGUET. — Chut!... On trouvera dans mon testament... une donation qui doit assurer ton avenir.

EDWIGE, rejetant sa chaise. — Ah! par exemple! Jamais! jamais! Si vous quittez la vie... si...

BOUGUET, l'interrompt avec une autorité formidable et sans réplique. — Tu accepteras. C'est indispensable. Ne me contrarie pas, ne tourmente pas ma conscience inutilement... à cette heure où il faut qu'elle se nourrisse d'espérance!

EDWIGE, subitement, se met à rire pour le rassurer. — Et puis, et puis... je promets tout ce que vous voudrez... Suis-je bête de discuter! Quelle folie! Quelle folie de penser que vous soyez même en danger! Vous vivrez, vous éblouirez encore le monde de vos découvertes, de vos travaux, de votre grandeur, pendant que moi je serai dans quelque coin de ville, perdue, oubliée de vous à tout jamais... Moi, c'est fini, mais vous, vous! Allons donc!...

BOUGUET. — Qui sait?... Voici peut-être l'assignation!... Comme ce serait étrange alors que je meure pour avoir une fois, une seule, accepté les préjugés, les conventions, et la plus bête de toutes... celle du sang qui répare la vie... tandis que Blondel a été emporté par l'instinct de la possession, le premier en date, celui qui vient du début du monde!... C'est drôle tout de même! Deux savants qui soufflent leurs chandelles et s'entre-tuent comme des ignares

au nom des vieilles règles qu'ils sont chargés de faire évoluer!... Comique, vraiment!... Mon vieux maître Tardieu aurait souri, satisfait de cette ironie... Ah! justice, justice des idées, (Avec un immense soupir.) que tu es donc difficile!

EDWIGE, écroulée sur le pied de la chaise longue. — Je suis désespérée!... Je suis désespérée!... Pardon, pardon, mon adoré, pour avoir défendu si stupidement mon triste amour... Pardon même de vous avoir aimé.

BOUGUET, lui imposant la main libre sur le front. — Il ne faut pas demander pardon d'aimer... mais d'avoir exigé toi aussi des droits illusoires!... Allons, ne pleure pas... Il ne convient pas de pleurer... Adieu, ma pauvre petite, car tu es une pauvre petite. Bonne chance! Que la destinée te soit clémente!... Grandis et vieillis harmonieusement si tu peux!... Je te le souhaite de tout mon cœur. (Une grimace de souffrance.) Quitte-moi, maintenant, nos minuutes sont révolues!

Il laisse retomber la tête sur les coussins.

EDWIGE. — Quoi?... Adieu, comme cela!... C'est vrai? Je ne puis pas rester plus longtemps à vos côtés?... Quel cauchemar! Cette entrevue de deux minutes, c'est la dernière!... Et quelle entrevue!...

BOUGUET. — Va-t'en!...

EDWIGE. — Ah! c'est atroce!... abominable... surhumain!... M'arracher à vous ainsi comme au milieu d'une catastrophe et pour toujours, pour l'existence entière!... Oh! oh!... Alors, je ne vous reverrai plus jamais!... Est-ce possible, jamais plus?... Ce visage-là!... ces yeux!... ces mains!... tout ce qui a été mon amour!... Vous vivrez... mais pour moi ce sera tout comme si vous n'étiez plus!... Oh! c'est trop dur à supporter, un moment pareil. J'en mourrai bien sûr!...

BOUGUET. — Va-t'en, tu me fais terriblement mal...

EDWIGE. — Oui!... Je m'en vais!... Adieu! Adieu!

Elle retombe en sanglots contre la chaise longue, embrasse au hasard les mains, la couverture.

BOUGUET. — Enfant navrée!... La vie n'a pas été non plus très juste pour toi... Efforce-toi de ne plus penser à moi, travaille... Tu verras, dans dix ans, je ne serai qu'un souvenir heureux!... Par pitié, laisse-moi... ma tâche est loin d'être terminée... (Sourdement.) Le plus dur est encore à faire!...

EDWIGE. — C'est vrai ; j'aurai trouvé encore moyen de vous martyriser par mon adieu éternel! Oh! mon ami! Quel déchirement!... mon doux maître! C'est fini, alors?... C'est fini?... dites, dites, dites?...

BOUGUET. — Eh! oui... Edwige!... Et ce n'est même pas un adieu!... c'est une bénédiction. (De la main il lui touche gravement la tête.) Bon courage!

EDWIGE. — Adieu. mon amour ! adieu, vous !... toi!... toi!...

Elle marche à reculons, les mains désespérément tendues vers lui, puis sort en poussant des sanglots qui sont presque des cris. Alors, resté seul, il penche la tête en avant prend son mouchoir et l'appuie sur sa bouche longtemps... Il le considère et ensuite le cache brusquement de la main libre sous un coussin. Il sonne sur un timbre à la portée de sa main. Quelques secondes après entre M^me^ Bouguet.

Scène XII

BOUGUET, M^me^ BOUGUET, puis ARTHUR

BOUGUET, tout de suite. — Jeanne, elle partira demain. Sois tranquille.

M^me^ BOUGUET. — Edwige m'est indifférente par comparaison. C'est lui!... Tant que je le sentirai là, je respirerai mal... (Avec un effort.) Mais je ne te demande rien... Parlons de choses sérieuses et heureuses. Je viens de causer avec Pravielle, il m'a pleinement rassurée, tu sais?... Comme je suis contente!... Je l'appelle?...

BOUGUET. — Une seconde, Jeanne... Je vais te demander maintenant un effort et un courage plus coûteux. Mais je l'exige de toute la force de mon âme.

M^me^ BOUGUET, pressentant un sacrifice, mais inflexible dans la résolution prise. — Je souscris à tout ce qui pourra t'apaiser et te rassurer. Après ce que m'a dit Pravielle sur la certitude de ta guérison, tout ne peut que m'apparaître léger, heureux.

BOUGUET. — Sonne Arthur?

M^me^ BOUGUET. — Que lui veux-tu?...

BOUGUET. — Tu le verras.

M^me^ BOUGUET, repoussant toute autre idée. — Oui... ça m'est égal!... (Avec exaltation.) Ce qui est essentiel, c'est ce que je viens d'entendre. Désires-tu que je te le répète mot pour mot? Je suis si ravie!... Eh bien, il a assuré que la balle...

Entre Arthur, le garçon de salle. Il s'avance, timide.

BOUGUET, sans le regarder. — Approchez.

ARTHUR. — Monsieur ne va pas plus mal?... Il paraît que ça ne sera rien... Nous avons été bien attristés, monsieur...

BOUGUET. — Merci, Arthur... Allez dire à M. Blondel que je l'attends ici... Qu'il vienne vite, très vite, par exemple...

ARTHUR, stupéfait. — A M. Bl... (Il se reprend devant le regard sévère de Bouguet.) Bien, monsieur.

Il sort.

M^me^ BOUGUET, tremblante. — Qu'as-tu dit?... Laurent... J'ai dû mal entendre ou il faut que je sois folle!...

BOUGUET. — Tu as bien entendu.

M^me^ BOUGUET. — Oh!

BOUGUET. — Reste. J'exige impérieusement que tu sois là, cette fois!

M^me^ BOUGUET, révoltée. — Jamais! Jamais!... Pas cela!... Je ne le pourrais pas... Lui, ici, devant moi, ton meurtrier!...

BOUGUET. — Je l'exige, cependant!

M^me^ BOUGUET, se tordant les mains. — Non, pas cela, Laurent!... Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes! Je ne sais pas moi-même de quoi je serai capable! Malgré ton repos nécessaire et ma tendresse vigilante, je ne répondrais pas de moi, je te jure!... Ne fais pas cela. Je sais bien que tu l'appelles pour le chasser, pour lui dire ton mépris et notre horreur... mais, par pitié... c'est toi que je veux épargner... Il va se passer quelque chose de hideux et tu en seras le témoin... Cela te fera mal... Pas maintenant! Plus tard, plus tard, Laurent... Tu avais bien le temps. Pourquoi le faire venir maintenant! Quelle folie te prend de te surmener l'âme et le corps au moment où tu as le plus besoin de repos!... Tu n'es pas en danger, pourquoi faire ainsi maison nette, avec cette précipitation, comme si la mort était à nos trousses?...

C'est dément, et dément de t'obéir... Tu sais si je te respecte et si je m'incline toujours devant tes ordres, mais, cette fois, non, je me révolte. Je m'y oppose. Je vais fermer cette porte.

Elle se précipite à la porte.

BOUGUET. — Ta résistance est inutile. Vous vous mettriez à cent qu'on ne m'interdirait pas cette comparution!... Je suis d'ailleurs très maître de moi...

Mme BOUGUET. — C'est possible... Grâce au ciel, tu es pétri d'une autre argile que moi... mais, alors... chasse-le, en dehors de ma présence... sans exiger de moi que je demeure inerte, impassible, devant celui qui vient de tirer sur toi... de t'entrer cette balle dans la chair... Je t'en supplie, permets que je sorte... Je ne suis qu'une femme.

BOUGUET. — Non! Tu es plus, bien plus qu'une femme!... J'ai confiance en toi!... Tu vas rester, et tu seras sage, forte, bridée. Contiens-toi!... J'attends cet effort de ton cœur... Reste ma Jeanne... et pas de fatigue inutile... Jusqu'à ce qu'il soit ici, recueille-toi! Recueillons-nous dans notre tendresse... Silence!...

Mme BOUGUET, hésite, baisse les yeux, et, la voix résignée. — Alors, donne ta main!...

Un long silence. Ils se tiennent la main, les yeux grands ouverts devant eux. La porte s'entr'ouvre lentement.

Scène XIII

LES MÊMES, BLONDEL

BOUGUET. — Eh bien, mon vieux... entre... entre... Tu vois dans quel état tu m'as mis!... Voilà ce que tu as fait de ton ancien compagnon d'armes!

Mme BOUGUET, ne pouvant pas se contenir. — Assassin... assassin!...

BOUGUET. — Silence, Jeanne, tu m'as promis le silence!

Mme BOUGUET. — On vient de me le rapporter saignant et vous êtes là, devant moi! Mais, prenez garde! Votre jour viendra.

BOUGUET. — Tais-toi! Pense à moi.

Mme BOUGUET. — Ah! si vous me l'aviez tué!... Mais, heureusement, il est là, le cher époux, il est là... bien vivant... à peine touché... Vous avez mal visé, mon cher!... C'est à refaire!... Je le guérirai, je vous le garantis... et il triomphera de vous... de votre haine basse!...

BOUGUET. — Jeanne... je me lève... prends garde! Je me dresse.

Mme BOUGUET. — Là, j'ai fini!... Seulement, je ne pouvais pas, je ne pouvais vraiment pas empêcher ce cri de sortir de ma poitrine!... Ne crains rien... voilà... Parle-lui en toute paix... Il n'aura plus que mes deux yeux fixes pour le mépriser!...

Farouche, elle s'assied près de la chaise longue, dans une attitude de défi.

BOUGUET. — Excuse-la... c'est une femme... Elle a eu beaucoup d'émotion.

Silence.

BLONDEL, est là, hébété. Une grande lutte intérieure se livre en lui. Tout à coup il balbutie, de loin. — Pardon... Pardon...

BOUGUET, avec un soupir d'aise. — Ah! je savais bien... je savais bien que tu aurais du chagrin.

Mme BOUGUET. — Du chagrin! Quel mot pour cette chose!

BLONDEL. — Je ne sais plus ce que j'éprouve, ce que je ressens... Je suis passé par dix ivresses différentes et affreuses. Et, tout à coup, te voir là... étendu... par moi... Laurent... ça me paraît une vérité inconcevable... bouleversante... J'entends ta voix qui dit: « Mon vieux, mon vieux... » Tu me regardes et... Pardon! Pardon!... Bouguet!

Il éclate en sanglots.

Mme BOUGUET. — Heureux encore que vous ne pleuriez pas un crime!...

BOUGUET, très doux. — Tu vois, Jeanne... Il est dégrisé... alors, il souffre... Il comprend peut-être enfin que je n'ai pas été ce qu'il pensait... Il voit la vérité toute simple... Blondel, je t'aimais beaucoup, je te jure... J'ai cru bien faire. J'ai eu tort, sans doute... mais, depuis, tu aurais dû me croire... et ne pas accumuler l'irréparable... qui ne console pas!...

BLONDEL. — Ah! ne parle pas avec cette douceur cruelle!... Il ne s'agit plus de faire appel à une raison quelconque! Tes torts, les miens, tes erreurs et peut-être mes divagations, tout cela ne forme plus qu'un amas de cendre ou de boue... Il n'y a qu'une chose qui compte... une seule qui soit... ce spectacle que j'ai là sous les yeux. Ce que je vois devant moi, sur ce canapé, c'est vingt ans d'amitié, de confiance, de souvenir... (Avec emportement.) Donne-moi ta main, veux-tu?... Do..ne!... Donne!

BOUGUET, la lui tend. — Ah! si tu me l'avais demandée plus tôt, en serrant la tienne, j'aurais réfréné cette impulsion d'instinct qui t'a emporté à la dérive!... Blondel, mon vieux, tu vois. Prends mesure sur cette femme qui n'a pas même murmuré ni bronché... Va, les liens charnels sont de peu de poids. Ah! la vieille équivoque charnelle! Le problème du cœur n'est pas là... j'en réponds!...

Il regarde sa femme avec un sourire attendri. Mme Bouguet demeure fixe, hostile, dans son attitude de dégoût.

BLONDEL. — Laurent, ne parle plus de cette ombre qui s'est abattue sur notre vie... J'ai peur d'y rentrer. Je ne veux penser en ce moment qu'au remords qui m'a étreint quand je t'ai vu chanceler tout à l'heure sur la prairie... J'avais poursuivi l'idée de la mort, je m'en rends compte, mais pas la mort elle-même. Ah! si vous saviez, madame Bouguet, ce que j'ai pu souffrir depuis cette semaine, au milieu de la trahison générale... j'étais comme un fou qui s'exalte tout seul... J'ai vu rouge. Pardon, madame... c'est à vous d'abord que j'aurais dû penser!...

Mme BOUGUET. — Non, Blondel, je ne vous pardonnerai jamais! Il faut que vous le sachiez... vous entendez, jamais!...

BOUGUET. — Ne dis pas cela, Jeanne... Toi, tu peux t'élever au-dessus des actes... Blondel, la vie spirituelle qui aurait dû nous sauver n'a servi à rien cette fois! Quel dommage! Nous, les savants, nous avons été comme les autres, comme des enfants. C'eût été si beau, pourtant, si beau de surmonter la matière, de rejoindre les vérités éternelles... mais tu ne l'as pas voulu... tu ne l'as pas pu... Tu n'as été qu'humain... C'est peu! Hélas, j'en sais quelque chose!

Mme BOUGUET. — Va! mon chéri! Ton exemple l'écrasera et triomphera de tout!...

BOUGUET, avec précaution. — Maintenant, approchez... plus près... toi à genoux... ma chérie, là... (Il la force à se mettre à genoux. Puis il fait signe à Blondel de se rapprocher aussi.) Il faut que je vous confie l'an-

goisse qui me dévore... une angoisse sans nom... pire cent fois que celle de la dernière heure.

Mme BOUGUET. — Tu m'épouvantes! Qu'y a-t-il?... Qu'as-tu?...

BOUGUET. — L'angoisse de peut-être m'en aller sans que nous ayons atteint le but suprême, dont nous sommes si proches... la guérison du cancer!...

BLONDEL. — Mais tu n'es pas du tout en danger, Laurent. Quelle aberration de te l'imaginer! On vient de m'assurer le contraire.

BOUGUET. — N'importe... Si je mourais par aventure...

Mme BOUGUET, avec le cri de tout son être. — Ah! Je ne serais pas longue à te rejoindre, comme a fait Berthelot... mon pauvre ami!...

BOUGUET, s'animant. — Quel crime! C'est toi qui parles? Et notre œuvre?... Engloutie, alors!... Toute une humanité attend... De nous dépend la guérison de milliers d'êtres. Nous tenons presque le sérum... Dans quelles mains, dans quelles vulgarisations tomberaient nos travaux?... Et l'Institut?... Ma chère maison... A deux doigts du but... sentir que tout peut s'écrouler derrière moi!... (Il s'agite.)

Mme BOUGUET. — Ne t'enfièvre pas ainsi pour rien!... Tes craintes sont insensées... puisque la blessure est insignifiante.

BLONDEL, intervenant et soldatesquement. — Je paierai de ma vie, Laurent, ce que j'ai fait, car je viens de me retrouver!... et tout entier, je te le promets!

Bouguet le regarde avec émotion, avec une nouvelle confiance. On dirait qu'une mortelle inquiétude vient de se dissiper en lui.

BOUGUET, souriant doucement. — Merci!... (Un temps. Il semble regarder au-dessus de lui comme pour y puiser l'inspiration.) Alors... alors... voilà le grand moment venu!... Oui, le grand moment, le vôtre... celui que vous allez me donner, celui que j'attends de vous... et qui va apaiser mon âme inquiète... Après quoi je me livre aux médecins... (Ils écoutent, anxieux.) Si je meurs...

Mme BOUGUET. — Laurent, assez par pitié!

BOUGUET, avec force, imposant une volonté suprême. — ... si je meurs, vous allez me jurer que vous respecterez ma volonté testamentaire... Elle est irréductible, et, devant elle, vous vous inclinerez dans une stricte obéissance... Elle est ma dernière et ma plus ardente pensée... la seule... (Il se frappe le front.) La voici... C'est que vous oubliiez l'un et l'autre le ressentiment, la colère, le passé, nos gestes misérables, nos impuissances, et que, réunis comme les plus étroits collaborateurs, vous continuiez l'œuvre côte à côte... ici, à l'Institut même, afin que vous parveniez ensemble au triomphe!...

Mme BOUGUET, reculant d'effroi. — Avec toi jusqu'à la mort, Laurent!... Sans toi, jamais!

BOUGUET, impérieux. — En mon nom, Jeanne, au nom de notre travail, au nom du devoir... jure! Tu le dois.

Mme BOUGUET. — Et, toi, tu me brises... Je ne peux pas en entendre davantage!...

BOUGUET. — Je n'aurai de repos que vous n'ayez fait le serment... (Suppliant et fiévreusement.) Délivre mon cerveau... délivre... je t'en conjure!

BLONDEL, avec élan. — Bouguet, je comprends la beauté de ta pensée et de ton angoisse? Eh bien, en mon nom personnel, au moins, pour rassurer ta guérison proche et certaine, pour apaiser le tourment de voir avorter ton œuvre, ton effort et ta maison, sois tranquille... je m'engage de la façon la plus solennelle à expier mon remords dans le travail acharné, près ou loin de toi, le plus humblement possible, dévoué à ta pensée vive... ou morte!

Il a étendu la main.

BOUGUET, l'émotion l'empêche de parler. — Merci, Blondel... (Il lui serre doucement la main.) Je vais aller bien mieux tout de suite, vous verrez... (A sa femme écroulée.) A ton tour, Jeanne... Ma chérie, tu as été une lumière précieuse, mais il faut un cerveau d'homme attelé à la besogne... Et puis, Blondel, qu'on sache que j'ai voulu cela!... que ma pensée a voulu votre union, que je vous ai confié l'Institut... (Suppliant.) Tu n'as pas juré, Jeanne chérie. Ne pleure donc pas... je ne mourrai pas... Mais, quand bien même, la mort n'est rien!... Nos corps ne sont rien... (Il appuie la tête de sa femme contre sa poitrine.) Au-dessus des cellules... regarde toujours... fixes... là-haut... les flambeaux... les idées... qui nous conduisent... C'est par elles que tout est beau, clair, juste... Peut-être qu'on ne les voit plus par-delà la mort... Vous qui les verrez encore... ah! que je vous envie!... aimez-les... suivez leur marche, suivez-les dans leur belle lumière, plus belle et plus regrettable que la lumière du jour!... Et puis, il faut que je vous dise... je vous conseille de continuer l'adjonction colloïdale... c'est sûrement la vérité... si le selenium ne donne rien... essayez... d'autres métaux... (Il parle avec peine, à bout de souffle.) Dans trois ou quatre ans, vous arriverez, j'en suis sûr... C'est la clinique qui donnera la solution... Les pages 246 et 247... du livre...

Mme BOUGUET, se penchant sur lui. — Que dis-tu? Appelez Pravielle... Appelez... Nous avons trop obéi...

BOUGUET, la retenant de la main. — Non... Jure... Que tu tardes, ma chère âme!... Mon esprit dans ton esprit... toujours...

Il est tendu vers elle, avide de sa parole.

Mme BOUGUET. — Il a une fièvre intense.

BOUGUET. — Souvenez-vous... la lumière...

BLONDEL. — Du sang!... Mon Dieu, du sang!... Est-ce que?...

Mme BOUGUET. — Du sang!... à flots!... Au secours... au secours... Pravielle.

BLONDEL, se précipitant à la porte. — Pravielle!...

Bouguet a un hoquet terrible. Un râle d'aspiration. Il tombe la tête en avant sur le corps de la chaise longue.

Mme BOUGUET. — Laurent, mon chéri!...

Scène XIV

LES MÊMES, PRAVIELLE

PRAVIELLE, accourant. — Une hémorragie... Alors, la balle était dans le poumon! Mais il a dû faire un effort effroyable! La tête en arrière... là... Vite, vite!... Mais c'est un véritable suicide, voyons!... Vous l'avez laissé parler, s'agiter! Vous m'avez menti, madame!... Vous m'avez menti! Pour provoquer une hémorragie pareille, il a fallu, de toute façon, qu'il fasse des efforts immenses!

Mme BOUGUET. — Je ne savais pas... j'étais folle d'émotion!... Nous lui avons obéi comme des insensés!... Sauvez-le... Au secours!...

BLONDEL, terrifié. — Le pouls?

PRAVIELLE. — Aidez-moi... Comme ceci... les tractions...

BLONDEL, bas. — Mais le pouls m'effraie!...

Mme BOUGUET. — Laurent !... Laurent !... (Grand silence. Elle se rapproche.) Mais vous ne voyez pas qu'il est mort.. Je vous dis qu'il est mort!...

PRAVIELLE. — Allez-vous-en... madame... je vous en conjure.

Mme BOUGUET. — Laurent!

Bouguet fait un mouvement convulsif.

PRAVIELLE. — Il ne respire plus. Le sang l'étouffe...

Mme BOUGUET, éperdue, crie au hasard; elle s'élance sur les portes. — Au secours... Au secours!... (Des têtes apparaissent aux deux portes. Personne n'ose entrer. Elle se rapproche ensuite, peureusement, pas à pas.) C'est fini, n'est-ce pas?

Alors, elle pousse un grand cri, les mains devant le visage, et reste ainsi, immobile, figée, les lèvres remuées.

BLONDEL, à genoux contre le canapé, sanglote. — Pardon... Pardon... Pardon...

Par la porte ouverte, Hervé se glisse.

PRAVIELLE, bas à Hervé. — J'ai peur pour elle, maintenant. Elle m'effraie.. Regardez-la!... Qu'est-ce qu'elle va devenir! (Elle demeure toujours ainsi. Puis elle a l'air de sortir de cette stupéfaction et s'avance vers le corps de Bouguet. Elle touche les yeux, le front. Ensuite, elle prononce tout bas: « Chéri!... » Par les portes ouvertes, des élèves, attirés par les cris de secours, sont arrivés. Talloires et les autres. Ils se glissent, un à un, en proie à la plus grande émotion. Pravielle, vivement.) Fermez la porte. Fermez, voyons!

Mme BOUGUET, tout à coup, dans un sursaut extraordinaire. — Non... Tous! Tous, qu'ils entrent! laissez-les!... (Ils entrent, les uns en blouse, les autres en veston.) Votre maître vient de mourir, messieurs!... voyez, voyez! (Sur la pointe des pieds, tête nue, ils se sont avancés. Quelques-uns se mettent à genoux. On entend des sanglots de toute part.) C'est fini!... Ce beau front ne pensera plus... Ces lèvres ne parleront plus!...

Elle défaille, presque extatique. Hervé la soutient. Pendant ce temps, un mouvement hostile à Blondel se produit. Certains vont jusqu'à le menacer, à voix basse. On le pousse.

HERVÉ, bas. — Votre place n'est pas ici, monsieur. Sortez...

TALLOIRES. — Oui.. Qu'il sorte... l'assassin!...

Blondel, inerte, pleurant, ne répond pas. Il se laisse presque faire et pousser des épaules vers la porte.

Mme BOUGUET, qui allait s'évanouir, se redresse et les arrête d'un geste solennel. Surhumaine, dressée en statue livide, elle parle. — Messieurs... la dernière pensée de votre maître a été celle-ci: « Je vous lègue mon esprit et ma tâche! » Il nous a dit, à Blondel et à moi: « Jurez que vous vous élèverez au-dessus des actes et de la haine... jurez, qu'unis par delà de ma mort, vous travaillerez ensemble à mon œuvre... » Il est mort, messieurs, avant que j'aie pu le satisfaire!... (Tout le monde éclate en sanglots et se met à genoux. Elle s'approche.) Laurent... Laurent... Ton esprit, dans mon esprit... oui, mon ami... tu seras exaucé! Votre main, posez votre main sur cette poitrine... Blondel!... (Blondel s'avance et pose sa main d'abord, puis à son tour elle pose sa main par-dessus la sienne.) Je le jure, messieurs, devant vous... Je te jure, Laurent... nous t'obéirons... J'en aurai le courage... et peut-être la force!

Elle s'est raidie de toute son énergie... et cela fait, elle s'écroule dans les bras des disciples.

RIDEAU

Blondel. Bouguet. Mme Bouguet.

Mme Bouguet : « *Je le jure, messieurs, devant vous...* »

REVUE DE LA CRITIQUE

Les Flambeaux, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

M. Henry Bataille ne peut se résigner à parler de ses œuvres avant que le rideau soit levé. Il estime qu'il y a là « une parade qui n'est pas conforme à la dignité littéraire ni à la pudeur d'un ouvrage qui doit se présenter à la foule paré de ses seules vertus, lesté de ses propres forces, fussent-elles défaillantes ou présomptueuses ». Cependant, le *Journal* ayant insisté la veille de la « générale » pour qu'en quelques lignes il livre à ses lecteurs les raisons qui l'avaient déterminé à choisir ce titre : *les Flambeaux*, M. Henry Bataille se soumit à regret à cet usage et, sans mentir d'ailleurs à ses principes, expliqua que le mot « Flambeaux » désigne ici les savants, les esprits consultants du domaine intellectuel :

« Pourtant, dès les premières scènes, il doit apparaître nettement que l'allégorie du titre se prolonge par delà ces têtes laurées et que les Flambeaux signifient aussi et surtout, en l'occasion, les Idées, les grandes Idées, qui éclairent en la précédant la marche de l'humanité dans le dédale de ses ténèbres, les idées presque indépendantes de nous-mêmes, dont nos actes sont les tributaires ou les satellites empressés. Fouillée, dans une vieille formule qui n'est pas exempte de justesse, les nomma idées-forces...

» Sereines lumières progressives et évolutives qui nous emportent ou se projettent hors de nous-mêmes (nous ne pouvons même plus en faire le départ !), agrégation merveilleuse de la pensée humaine dont rien ne se perd et qui, émanant de toutes les directions, forme, de siècle en siècle, un noyau de plus en plus compact, une nébuleuse emportée comme les autres vers des fins de clarté ou de néant.

» Ces entités, si lumineuses soient-elles, ne constitueraient, en elles-mêmes, que des personnages de théâtre bien incertains, bien falots, et, presque chaque fois qu'on les a portés à la scène, ce n'a été que pour leur dresser, de façon un peu romantique et vaine, des autels avec leur cortège de sacrificateurs ou de martyrs nouveaux ! Ici, il s'agit d'un débat autrement précis, et, me semble-t-il, autrement éternel. J'ai voulu retracer les phases actuelles d'une bien grande et bien ancienne bataille : la lutte entre le fait et l'idée, la lutte de la matière et de l'esprit, celle même du corps et de l'âme... Vous verrez dans *les Flambeaux* le conflit entre l'interprétation supérieure du Fait et son interprétation instinctive ou relative... »

***

De même qu'il ne facilite pas la tâche des courriéristes pendant les premières répétitions d'une de ses pièces, M. Henry Bataille ne consent pas à admettre les critiques dans la salle avant que les portes du théâtre soient, du même coup, ouvertes au public :

« Je souffre vraiment — avouait-il, le matin de la « générale » des *Flambeaux*, à MM. Jacques Tersane de *Comœdia* et Robert Dorgeval, d'*Excelsior* — je souffre qu'on fasse paraître un article de critique au lendemain de la répétition générale. Je n'admets pas qu'on puisse discuter d'une pièce littéraire pour laquelle nous avons médité si longtemps, avant que le rideau au moins soit tombé sur le dernier acte. Comment des critiques ont-ils pu accepter cette tâche de juger une œuvre d'art et de l'analyser entre minuit et demi et une heure du matin ?... Cela a entraîné une autre habitude à laquelle je ne saurais me résoudre, parce qu'elle me paraît non moins incorrecte, c'est celle d'inviter les critiques, pour faciliter leur dure tâche, à la répétition dite des couturières. Je ne me suis pas soumis à cet usage que je considère comme déplorable et blessant aussi bien pour les auteurs que pour les critiques. C'est établir de nouveaux rapports, entre eux, de camaraderie ou de politesse, que je ne saurais admettre. De toutes façons, c'est une atteinte à l'indépendance des uns et des autres. »

M. Henry Bataille veut être jugé en toute impartialité mais en toute conscience. Il trouverait naturel qu'on en revînt à l'ancien usage, plus normal, et presque entièrement perdu sauf en deux ou trois quotidiens et en quelques revues, de la chronique dramatique hebdomadaire ou de quinzaine, qui donnait à la critique le temps de réfléchir et même qui permettait, ce qui valait mieux encore, le loisir de retourner voir la pièce qu'on voulait analyser.

***

M. J. Ernest-Charles, dans l'*Opinion*, a constaté qu'une émotion très honorable pour tous avait saisi la foule des critiques dramatiques et l'élite des spectateurs de théâtre à la représentation de cette nouvelle œuvre :

« Il est apparu que cette représentation était sinon une date dans l'histoire du théâtre français, du moins un événement dans l'année théâtrale et que M. Henry Bataille faisait preuve d'une audace égale à son originalité, et quelque piété se mêla à l'admiration reconnaissante que *les Flambeaux* suscitèrent.

» Voilà donc que notre théâtre national n'est plus une école de frivolité, n'est plus une école d'immoralité. Qu'on se le dise parmi les nations étrangères qui suivent notre effort littéraire avec tant d'acrimonieuse persévérance. Après le réalisme brutal et fréquemment agressif, les temps sont venus de l'idéalisme exubérant et généreux...

» Que M. Henry Bataille écrive *les Flambeaux* après avoir écrit *l'Enfant de l'amour*, cela est proprement merveilleux. M. Henry Bataille renouvelle hardiment son inspiration, ainsi que son talent. Rares sont les artistes qui éprouvent le besoin de renouveler leur inspiration comme leur talent ! Plus rares ceux qui y réussissent, l'ayant essayé. Après tant de séductions aimables et caressantes, M. Henry Bataille nous enchante aujourd'hui par son austérité grandiose. Luttes de sensualités et de sentiments autrefois, aujourd'hui combats de l'idée et de l'instinct... Il est exact, oui, il est exact que l'œuvre nouvelle de M. Henry Bataille est importante entre toutes les œuvres de M. Henry Bataille. Elle est une grande œuvre incontestablement. Elle est riche et, forte de pensée, elle est noble de tendresses et si elle ne parvient pas à nous donner des leçons définitives, si elle nous laisse en fin de compte dans un doute douloureux, c'est qu'elle est sincère non moins qu'elle n'est pénétrante. »

M. Adolphe Brisson, du *Temps*, a remarqué aussi que le public avait écouté *les Flambeaux* avec un mélange de surprise, de respect et d'émotion :

« Il appréciait dans cette œuvre les qualités d'un écrivain que depuis longtemps il admire : la lucidité de M. Henry Bataille, sa sensibilité, son art si personnel d'élargir les peintures, de montrer sous le fait et sous le personnage l'idée générale qui les prolonge. Il y trouvait encore autre chose : plus de gravité, de recueillement et d'élévation que de coutume ; le désir de monter très haut, d'examiner un de ces grands problèmes qui sont le tourment de l'humanité ; enfin l'atmosphère un peu abstraite dont s'enveloppent les drames intérieurs d'Ibsen et de François de Curel. Convié par l'auteur à une fête purement intellectuelle, il était surpris — et ravi — de ne s'y pas ennuyer. Cela l'ennoblissait à ses propres yeux. Il éprouvait la sensation, si rare au théâtre, de « penser » ; il emportait une moisson de réflexions, d'observations, de points de vues (de quoi alimenter les conversations du lendemain) ; il n'avait pas cette impression de vide, de morne langueur, de désarroi moral, que laissent après eux les ouvrages inutiles ou médiocres. Il savait qu'il venait d'être fortement nourri. Et cette moelle ne lui est pas indigeste. Les spectateurs répandus dans les couloirs discutaient les situations, les caractères ; quelques-uns faisaient des réserves ou s'indignaient, prenaient parti pour ou contre le principal per-

sonnage. Tous étaient secoués, remués, impatients de connaître la suite de l'aventure. »

M. Camille Le Senne enregistre de même, dans le *Siècle*, l'impression poignante produite par cette nouvelle œuvre de M. Henry Bataille.

M. Gabriel Trarieux constate, dans la *Revue*, que c'est là une œuvre de premier ordre :

« Les beautés en sont si hautes, si rares, qu'on ne voit plus qu'elles. Nous avons eu là une soirée mémorable. Depuis certaines premières d'Ibsen à l'Œuvre et les pièces de François de Curel chez Antoine, nous avions désappris ce frisson. J'ai assez librement critiqué — parfois avec une stupeur ingénue — les drames précédents d'Henry Bataille, pour avoir un plaisir véritable à tirer, cette fois-ci, mon chapeau. J'ai vibré, j'ai subi, j'ai pleuré.

» ... Toutes les pièces d'Henry Bataille sont dédiées à l'étude de l'amour, de l'amour-passion, de l'amour-désir, celui d'Hermione et de Phèdre. Il nous en a montré avec art les ravages et les désenchantements, de préférence en des cœurs de femme, dans *Maman Colibri, la Marche nuptiale, la Femme nue, le Scandale, la Vierge folle.* Avec l'âge, l'expérience et la gloire, son regard plus net, plus aigu, a embrassé des horizons élargis. Par delà le monde des sens, voire celui des sentiments, il a découvert le royaume des idées. Il en a été ébloui. Et c'est avec un cerveau d'homme et un cerveau de philosophe qu'il a voulu juger le thème où jusqu'alors il s'était complu. Il s'est demandé ce qu'un grand savant, encore accessible aux surprises des sens, pourrait penser de cette aventure, et ce que deviendrait la tragédie des deux sexes, transposée dans cette haute région. C'est ce que souligne avec force, et une grandeur singulière, l'admirable dialogue du second acte entre le poète Hernert et Bouguet, qui me paraît contenir le sens de la pièce. »

M. R. de Flers déclare aussi dans le *Figaro* que c'est là une œuvre considérable, et qui contient de singulières beautés :

« Je ne crois pas que M. Henry Bataille ait jamais écrit quelque chose de plus noble, de plus puissant, de plus élevé et de plus humain tout à la fois, que ce premier acte qui, à lui seul, est toute une œuvre et aussi que ce dénouement si poignant dans sa hautaine et tragique simplicité. »

M. Nozière estime qu'il serait facile de raconter, en quelques mots, le sujet, le fait divers que M. Bataille a pris pour prétexte de son œuvre :

« Mais — écrit-il dans l'*Intransigeant* — on conçoit que cette anecdote tragique fournisse un dénouement d'une suprême beauté. Les deux premiers actes ne sont pas moins poignants, grâce au génie qui est particulier à M. Henry Bataille. »

M. François de Nion se réjouit, dans l'*Echo de Paris* — comme M. Ernest-Charles dans l'*Opinion* — de la tendance nettement idéaliste que révèle cette œuvre dans l'esprit d'un écrivain dont il avait parfois regretté l'audace et l'outrance dans les questions de morale :

« M. Henry Bataille fait luire à nos yeux, dans un ciel de théâtre, mais que son art crée réel, les éternelles Idées dont Platon voyait passer l'ombre au fond de sa caverne, et que le christianisme a résumées en ses divines Entités.

» Ces trois actes sont, dirais-je (si je ne craignais de paraître chercher un mauvais jeu de mots), trois actes de foi, d'espoir et de suprême charité. »

M. Guy Launay fait observer, dans le *Matin*, qu'il y a dans la carrière dramatique de l'auteur des *Flambeaux* une progression, une ascension presque régulière :

« Jamais il n'a rien écrit de plus noble ; à bien des égards il n'a jamais rien écrit de plus parfait. Sa pièce est directe et immédiate dans son ampleur, débarrassée de toute élégance et de tout agrément adventices. Mais le débat des passions est élevé à une telle altitude, les sentiments y sont si ardemment spiritualisés que *les Flambeaux* demeurent cependant l'œuvre la plus vraiment poétique de M. Bataille. Car la vraie poésie n'est pas dans les mots. »

M. G. de Pawlowski estime aussi, dans *Comœdia*, que *les Flambeaux* semblent marquer une étape nouvelle dans l'ascension psychologique de l'auteur.

Et M. Paul Souday exprime, dans l'*Eclair*, un avis tout semblable :

« M. Henry Bataille a renoncé cette fois au pur drame de passion pour s'élever à la grande pièce philosophique, au genre dans lequel s'illustrèrent un Ibsen et un François de Curel, c'est-à-dire au plus haut sommet de l'art dramatique en prose. On ne saurait accorder trop de sympathie et de respect à une œuvre si noble et d'une si large envergure. »

M. Joseph Galtier (*Excelsior*) estime que nous sommes là en présence d'une œuvre méditée et qui sort pantelante de la pensée tourmentée d'un animateur :

« Elle renferme en partie le témoignage de l'auteur sur la vie. Je la regarde comme une page capitale du testament d'un poète, et non comme un simple délassement de son esprit destiné à distraire des hommes assemblés. Elle nous mène, par des détours quelquefois sombres, vers les sources bouillonnantes et rayonnantes de la vie. Elle nous hausse à des problèmes élevés, escarpés, d'où la vue s'étend au loin et embrasse des horizons troublants.

» Que nous voilà loin des jeux légers de la scène ! Que nous sommes loin des intrigues vaines, des papotages élégants, des ris et des grâces ! Ce n'est point que je fasse fi de ces attraits ; mais il y a tout de même une hiérarchie dans les productions de l'esprit. *Les Flambeaux* s'apparentent, à quelque degré que vous vouliez, aux plus belles œuvres, à celles qui ont de la race par la qualité des réflexions auxquelles elles vous convient. »

« M. Henry Bataille n'avait jamais produit de drame d'un sens plus vaste et plus noble » — dit aussi M. Guillot de Saix dans la *Plume*.

Enfin — pour terminer par un grand journal de langue française publié à l'étranger — dans l'*Indépendance belge* M. Henri de Weindel remarque, de son côté, que M. Henry Bataille nous a entraînés là dans des régions où les dramaturges n'ont point coutume de convier les spectateurs :

« Mais il l'a fait avec une telle noblesse, avec une telle conviction, avec un tel art souverain que la salle tout entière, émue jusqu'au fond de sa chair anonyme et de son commun cerveau, l'a suivi là-haut, aussi haut que voulait l'entraîner la plus fière des œuvres qu'il ait écrites et l'a suivi dans un tumulte de triomphe. »

***

L'interprétation des *Flambeaux* groupait, en ses quatre principaux rôles, une pléiade d'artistes dont chacun, en tête d'une troupe différente, eût fait figure d'étoile.

M. Le Bargy, pour ses débuts à Paris hors de la Comédie-Française, avait un rôle écrasant ; celui, précisément, de l'illustre savant et philosophe Laurent Bouguet : il l'a supporté sans faiblir, avec une énergie, une intelligence singulières. M. Huguenet, dans le rôle, moins important, du collaborateur éprouvé, a manifesté ses dons de naturel et de constante spontanéité.

M. Jean Coquelin a remarquablement silhouetté le personnage épisodique de Hernert.

Il faut citer maintenant les titulaires des premiers rôle féminins, Mme Suzanne Desprès a tenu celui de l'associée du grand homme avec un art remarquable, tant par la vérité de l'accent que par la simplicité de la ligne, tant par la vie que par le style.

Mlle Yvonne de Bray, toute ardeur et toute humilité, toute passion et toute douleur, a vécu son personnage d'Edwige avec une sincérité qui lui a fait, à diverses reprises, pleurer de vraies larmes.

GASTON SORFETS.

HENRY KISTEMAECKERS

Portrait par G. de La Perche.

L'EMBUSCADE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par

HENRY KISTEMAECKERS

Robert. (M. G. Le Roy.) — Limeuil (M. H. Mayer.) — Serjine. (Mlle Berthe Cerny.) — Anne-Marie. (Mlle Bovy.)

ACTE PREMIER. — SCÈNE XV.

L'Embuscade *a été représentée pour la première fois le 10 février 1913, à la Comédie-Française.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT.

Copyright by Henry Kistemaeckers, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

PERSONNAGES

Jean Guéret, 42 ans. Des yeux qui vont droit au but, scrutateurs, perçants, autoritaires. Une force	MM. MAURICE DE FÉRAUDY.
Gontran de Limeuil, 55 ans. L'amateur. Chic, mais très artiste. Au fond, très bon, comme tous les grands sensibles	HENRI MAYER.
Comte Alexeï Ivanovitch Tcherkoff, ami d'Agnès Morel. Caviar et kummel. Une belle brute en gilet blanc, tellement privée d'âme qu'elle en acquiert une certaine bonhomie	RAVET.
Le Père Brosse, contremaître de l'usine Guéret	CROUÉ.
Paget, metteur au point et coureur de la marque « Riviera ». Poupard. Une affreuse fleur de Belleville	GRANDVAL.
Maurice Hermès, un jeune tuberculeux qui sait qu'il va mourir et qui aspire violemment l'odeur des roses et le parfum des fêtes, avec une ardeur crâne et poignante	GUILHÈNE.
Robert Marcel, 21 ans. Une figure pensive et ardente, assez étrange	LE ROY.
Pierre Durand, un bourgeois épais	LAFOND.
Georges Durand, son fils, myope, timide et sympathique.	
Sergine Guéret, 38 ans. Belle. Racée. Du sourire. De la jeunesse encore, du rayonnement. On doit évoquer, dans la femme d'aujourd'hui, dans sa blondeur et dans sa ligne, la jeune fille peut-être un peu romanesque de jadis. Cette « couleur » du personnage est indispensable à l'atmosphère du premier acte	Mmes BERTHE CERNY.
Christiane de Servais, la trentaine. De l'aventure et du mystère, mais pas trop. Ce n'est pas la femme fatale, c'est une volonté blonde, — et slave.	GABRIELLE ROBINNE.
Anne-Marie, 16 ans. Libre d'allures et nette. Le goût de la vie	BERTHE BOVY.
Agnès Morel, jeune, sans âge, comme Dalila... D'ailleurs c'est une cantatrice	JANE FABER.
Mlle Chomet, dactylographe	LHERBAY.
Dolly d'Espereux, une agréable frivolité	DE CHAUVERON.

Un Domestique. — *Un Officier.* — *Un Caporal.* — *Premier Alpin.*
Deuxième Alpin. — *Troisième Alpin.*
Siarko (comme *Boldi*). — Des *Figurants.*

Pour la mise en scène, s'adresser, à la Comédie-Française, à M. Balcourt.

Tcherkoff. Agnès. Maurice. Dolly d'Espéreux. Christiane.

SCÈNE IV. — Maurice : « *Je me hâte de tout aimer... de me griser de tout...* »

L'EMBUSCADE

ACTE PREMIER

A Nice, chez les Guéret. La terrasse à l'italienne qui entoure leur villa, sur les collines fleuries du mont Boron, face à la mer. A droite, un peu masquée par un groupe de palmiers, une aile de la maison blanche, précédée d'un large perron. Les fenêtres brûlent dans la nuit vaporeuse, car les Guéret donnent ce soir une fête de fin de saison. Il est très tard. L'orchestre tzigane s'alanguit.

Scène première

LIMEUIL, PIERRE DURAND, GEORGES DURAND, COMTE TCHERKOFF, DOLLY D'ESPEREUX, MAURICE HERMES, ROBERT MARCEL, JEAN GUERET, AGNES MOREL.

Au fond des invités vont et viennent. D'autres s'attardent, accoudés sur les balustres, à contempler le site ruisselant de lune. Un domestique passe des rafraîchissements. Tout le monde parle. Brouhaha.

MAURICE, tout à coup, avec un grand geste impérieux. — Chut!...

On se tait. On le regarde.

DOLLY. — Quoi donc?

MAURICE. — Vous n'entendez pas?

DOLLY. — Le violon de Siarko qui chante...

CHRISTIANE. — Tout seul, entre deux tangos.

TCHERKOFF. — Ah! Ah!... C'est un hymne!...

LIMEUIL. — L'hymne aux princesses lointaines.

PIERRE. — Mais... mais il vient?

GEORGES. — On dirait...

DOLLY. — N'en doutez pas. Il traverse le salon de jeu, et il finira sur le perron, vous allez voir. C'est un effet qu'il ne rate jamais.

LIMEUIL. — Et une habitude de restaurant.

AGNÈS, passionnée. — Quel son!...

DOLLY. — Quel tzigane!

CHRISTIANE. — Quel génie!

LIMEUIL. — Quel flûtiste!

DOLLY, indignée. — Oh!

MAURICE, à Limeuil. — Silence, barbare!

Siarko, tzigane étincelant, paraît sur le perron. Coups d'archet avantageux. Il descend les marches tout en jouant, passe autour des palmiers, vient finir son morceau au milieu du groupe. Tout le monde applaudit, les femmes avec frénésie.

TCHERKOFF. — Ah! Ah!... Bravo, Siarko!... Ici! Venez ici!... (Siarko s'approche avec des révérences.) Reconnaissez-moi : général comte Alexeï Ivanovitch Tcherkoff... Je donne... (Il lui met de l'or dans la main.) Je donne...

GUÉRET, vivement. — Je vous en prie, général, mes musiciens sont payés!

TCHERKOFF. — Tant mieux! Je donne. Mais regardez la dame... (Il désigne Agnès Morel. Siarko multiplie les révérences vers celle-ci.) Reconnaissez la grande cantatrice Agnès Morel. Si vous y touchez, je vous tue à coups de bouteille. J'ai des droits. Rentrez, maintenant, rentrez jouer des hymnes. Allez... Allez!...

Une stupeur et des sourires dans les mouchoirs. Siarko s'éloigne sans renoncer à ses courbettes et regagne la villa.

AGNÈS, suffoquée. — Dites donc, monsieur Tcherkoff, vous êtes ivre?

TCHERKOFF. — Non. Pas encore. Quand je serai cela, personne ne le verra. (A Guéret.) Monsieur Guéret, je dois vous dire, c'est une magnifique soirée. Je savais que vous fabriquiez des automobiles magnifiques, mais je ne savais pas que vous étiez donc un si magnifique maître de maison!

GUÉRET, qui a pris le parti de sourire. — Vous êtes très indulgent.

TCHERKOFF. — Tout est magnifique... Votre villa, votre femme... Ah!... Où est-elle donc?

GUÉRET. — Auprès de ses invités, général.

TCHERKOFF. — J'irai donc la saluer encore... Elle est impériale... Et cette terrasse... magnifique!... Nice, là-dessous, magnifique!... Et la nuit, la musique, la danse, le chant. Ah! Ah! le chant!... (A Agnès Morel.) Vous avez magnifiquement chanté, chère! (Saisissant au passage du plateau présenté par le domestique, une coupe de champagne.) Et le champagne! Impérial!... Monsieur Guéret, je vous commande une nouvelle 50 chevaux « Riviera » pour promener la grande cantatrice. Notez! Notez!

GUÉRET, un peu impatienté. — Demain, général, demain, à l'usine.

TCHERKOFF. — Oui, l'usine est magnifique aussi!... Et je bois à la santé de la marque « Riviera »!... (Il vide sa coupe d'un trait et la jette au loin.) Chez nous, quand on a bu à la santé, un verre ne doit plus servir.

LIMEUIL. — Heureusement, car il aurait bien de la peine.

TCHERKOFF. — Oui. Maintenant, je vais voir le tango. (A Agnès Morel.) Venez-vous, chère?

AGNÈS, sèchement. — Merci. Je respire.

TCHERKOFF. — Alors, il faut mettre votre manteau, pour la fraîcheur. (Avisant un invité qui, rasé à l'américaine, présente un certain aspect de maître d'hôtel.) Valet! Valet!... Allez chercher le manteau de Mme la cantatrice! (Il lui tend un numéro de vestiaire.)

L'INVITÉ, outré. — Mais, monsieur, adressez-vous aux domestiques!...

TCHERKOFF. — Ah! je croyais... Ce n'est rien! (Gravissant le perron et hélant un domestique dans la villa.) Valet!... Valet!

Il disparaît.

Scène II

LES MÊMES, moins TCHERKOFF

DOLLY, timidement. — Il est... original...

AGNÈS. — Vous voulez dire qu'il est inouï!... Remarquez que nous nous connaissons à peine! Il est venu me saluer deux fois, dans ma loge, au théâtre, et j'ai dîné à côté de lui chez des amis, c'est tout.

LIMEUIL. — Et le voilà déjà tout apprivoisé. C'est admirable.

AGNÈS. — C'est insensé!

GUÉRET, après une hésitation. — Je le rejoins... Je ne suis pas tranquille... C'est qu'il y a là-bas des jeunes filles...

CHRISTIANE. — Laissez donc, il va leur offrir des automobiles!

GUÉRET. — J'en ai peur!... Je vois d'ici la tête des mamans... J'y vais.

Scène III

LES MÊMES, moins GUERET

PIERRE, à Agnès Morel qui s'évente fébrilement. — Ne vous bouleversez pas comme ça, madame... Il n'y a pas de quoi.

AGNÈS. — Ah! non! il est vraiment un peu trop cosaque, le monsieur!... Comment M. Guéret a-t-il pu inviter un pareil individu?

PIERRE. — Mais, madame, c'est un individu considérable!

DOLLY. — Une des gloires de la Côte d'Azur!

PIERRE. — Et un gros client de Guéret, un homme qui change de 50-chevaux comme de chemise...

LIMEUIL. — Peut-être même davantage.

PIERRE. — On leur passe bien des choses, à des clients comme ça. Je sais ce que c'est, moi qui suis aussi dans l'industrie.

AGNÈS. — Vous l'inviteriez?

PIERRE. — Ah! j'en ai invité bien d'autres! (A Georges.) N'est-ce pas, Georges?... (A Agnès Morel.) Mon fils, madame, que j'ai oublié de vous présenter... (Georges, gauche et timide, avance d'un pas et salue. A Christiane et à Dolly, même présentation.) Georges Durand, mon fils.... (Georges rougissant s'incline devant ces dames.) N'est-ce pas, Georges, que nous en avons eu, à notre table, de toutes les couleurs?

GEORGES. — Oh! oui... même des nègres.

PIERRE. — Je fabrique des chaudières pour les navires, à Toulon. Nous fournissons à toutes les marines du monde. Alors, nous recevons les délégués des gouvernements... On ne se figure pas ce qu'il y a, parmi ces délégués!

DOLLY. — Il n'y a qu'à regarder les gouvernements.

PIERRE. — N'est-ce pas, Georges?

GEORGES. — Oh! oui...

CHRISTIANE, un peu ironique. — Même des nègres!

GEORGES, de plus en plus intimidé. — Oui, madame... une fois, nous avons eu un nègre. Il est vrai qu'il était chevalier de la Légion d'honneur.

LIMEUIL, à Pierre. — Et je parie qu'il vous a fait avoir le Nicham Iftikar?

PIERRE. — Comment le savez-vous?

LIMEUIL. — Je sais que les nègres sont capables de tout.

AGNÈS. — Enfin, le général comte Tcherkoff me donnerait le grand-cordon de Saint-Stanislas, que je ne lui pardonnerais pas ses inconvenances!

MAURICE. — Ah! Madame, ne dites pas cela! Il faut tout pardonner: les inconvenances et même les convenances... Nous sommes ici dans le plus indul-

gent des cadres... Et puis, croyez-moi, Tcherkoff est inséparable d'une soirée comme celle-ci. Il fait partie du décor, avec les palmiers, les étoiles, les tziganes et le poker.

AGNÈS. — Allons donc! Ce burlesque!

MAURICE. — Qu'importe! Il y a toujours un peu de carnaval dans une nuit de Nice... Et tous les masques y font bonne figure. C'est la beauté de ce pays, ce beau pays de fêtes, où on brûle mille fois sa vie dans des cassolettes de parfums... tous les parfums... le plus exquis et le plus violent des mélanges.

AGNÈS. — Vous l'avez dit!

MAURICE. — Mais oui, je le dis, je le dis avec enthousiasme. Imaginez! Oh! imaginez un instant, madame, cette soirée donnée par nos hôtes, je ne dis même pas à Nevers ou à Nancy, mais à Paris, oui, au Marais!... Des industriels, des notaires, des avoués, un professeur à l'Ecole des chartes, peut-être un rédacteur des *Débats*, voilà, madame, quelle eût été votre galerie quand vous auriez chanté, à dix heures précises, le grand air de Dalila...

AGNÈS. — Eh bien?

MAURICE. — Eh bien, comme c'est mieux à Nice! La pureté des jeunes filles authentiques, et le mystère des autres... La correction de MM. Durand, et la fantaisie du général Tcherkoff... La vieille bourgeoisie française et l'aristocratie des Palace-Hôtels... Tout cela bien amalgamé, bien fondu dans une atmosphère de désir...

DOLLY. — Oh! oh! Mais vous êtes poète, monsieur Maurice Hermès?

MAURICE. — A peine, madame. J'adore la vie, voilà tout, parce que je n'ai pas de temps à perdre.

DOLLY. — A quel point de vue?

MAURICE. — Au meilleur de tous. Songez que la Faculté m'a donné mon viatique.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce que vous racontez là, gamin!

MAURICE. — La simple vérité. J'en ai pour six mois. L'hiver prochain je respirerai l'odeur des roses par la racine... Alors, je me hâte de tout aimer, de me griser de tout... de tout. Tout est si beau!...

Une gêne.

PIERRE. — Allons donc... allons donc... En voilà des idées!

Scène IV

LES MÊMES, SERGINE GUERET

SERGINE. — Ah! non! les fumeurs! vous n'allez pas passer tout le temps sur les terrasses! (A Georges.) Parfaitement! c'est pour vous que je dis cela! (A Maurice.) Et pour vous aussi, monsieur Maurice...

GEORGES. — Je... je ne fume jamais, madame!

SERGINE. — Alors, raison de plus pour ne pas rester ici quand on manque de danseurs là-haut!

MAURICE. — Ohé! ohé! Nous allons danser, madame, je vais danser à en perdre haleine.

SERGINE. — Il y a un froid... de quoi parliez-vous donc?

MAURICE. — De fumée aussi... De la vie!

SERGINE. — Et vous en disiez?

MAURICE. — Un bien fou.

SERGINE. — A la bonne heure. C'est de votre âge... allez vite!

MAURICE. — Venez, monsieur Durand, je vais vous présenter à de ravissantes jeunes filles, vous en choisirez une et vous aurez beaucoup d'enfants.

Il emmène Georges.

GEORGES. — Oh! ça!...

Scène V

SERGINE, AGNES MOREL, DOLLY, PIERRE DURAND, CHRISTIANE, LIMEUIL

SERGINE. — J'ai eu peur... Bien vrai, personne ne s'ennuie, au moins?

TOUS, *dans une protestation.* — Oh!...

CHRISTIANE. — Nous vous devons, chère madame, une soirée idéale... Et, comme je suis Russe, j'ai l'habitude de dire franchement ce que je pense.

DOLLY. — Moi, je ne suis que Française, comme tout le monde... Alors, je me contente de taire ce que je ne pense pas. Mais je vous jure que je suis ici dans une féerie!

SERGINE, *en souriant.* — Oh!

PIERRE. — Oui! Oui! Vous nous recevez d'une façon princière...

SERGINE, *riant.* — Oh! princière! Où allons-nous?

PIERRE. — Parfaitement, princière, et je ne sais comment vous remercier...

SERGINE. — Je vais vous le dire... En m'aidant à l'accomplissement de mes devoirs... Tenez, en conduisant Mme d'Espereux au buffet...

PIERRE. — Je crois bien!... (A Dolly.) Voulez-vous, madame, me faire l'honneur...

Dolly acquiesce d'un sourire et prend le bras de Durand. Ils s'éloignent.

AGNÈS. — Oh! que c'est joli!... (Tous regardent dans la direction qu'elle indique.) Voyez donc, ces lumières multicolores, là-bas?...

SERGINE. — C'est l'escadre qui rentre au golfe Juan...

CHRISTIANE. — Et ces projections sur la côte!... Oh! mais c'est adorable!...

Elle rejoint Agnès qui est déjà près de la balustrade.

Scène VI

SERGINE, LIMEUIL, puis TCHERKOFF

SERGINE, *ivement, à mi-voix.* — Où est donc passé Robert?...

LIMEUIL. — Je ne sais pas. Il était ici il n'y a qu'un instant... Il se promène...

SERGINE. — Je l'ai à peine vu... Limeuil, mon ami, mon bon ami, vous savez ce que vous m'avez promis!

LIMEUIL. — Oui... oui...

SERGINE. — Vous tâcherez de nous laisser seuls...

LIMEUIL. — Ça ne va pas être facile, vous voyez bien... Et si ça s'arrange, au nom de tout, au nom de tout, soyez prudente! Pas un mot qui puisse lui apporter le moindre soupçon... (Geste de Sergine.) Je sais, je sais, ce que je vous dis là semble parfaitement stupide... mais vous êtes dans un état!... Et vous ne vous doutez pas de la sensibilité suraiguë devant laquelle vous allez vous trouver... Prenez-y garde, croyez-moi!... Je... Hum...

Petit geste impcsant silence, car Tcherkoff, chargé d'un manteau féminin, vient à eux.

TCHERKOFF. — Ah! ah!... Je fais le valet... Il n'y a donc jamais assez de valets!... Magnifique soirée,

chère madame!... Si, si, vous êtes impériale... Je voudrais un peu de champagne, l'air est chaud.

SERGINE. — Je vais vous envoyer cela... Tout de suite!

Elle s'éloigne, va échanger quelques mots avec Agnès et Christiane au fond et rentre dans la villa.

Scène VII

LIMEUIL, TCHERKOFF

TCHERKOFF. — Ah!... Elle est impériale, vraiment, vraiment donc!... Monsieur de Limeuil, vous êtes un vieil ami, n'est-ce pas, de ces Guéret?

LIMEUIL. — Je m'en flatte.

TCHERKOFF. — Et vous n'êtes donc pas l'amant de Mme Guéret?

LIMEUIL. — H

TCHERKOFF. — Je dis: vous n'êtes pas son amant?

LIMEUIL. — Mon Dieu, non... Je vous avouerai, cher monsieur, qu'en France ce n'est pas invariablement l'habitude, sauf dans les romans et les comédies... et encore, à cause de l'exportation.

TCHERKOFF. — Je regrette pour vous, car elle est donc très belle femme!

LIMEUIL. — Elle est surtout très honnête femme.

TCHERKOFF. — Je sais. Elle adore son mari... Tout le monde m'a dit... C'est ennuyeux.

LIMEUIL. — Que voulez-vous... Il faut se faire une raison.

TCHERKOFF. — Il faut. Ah! c'est dommage... Vous n'êtes pas officier?

LIMEUIL. — Si, de l'armée territoriale. Dans l'active, je suis peintre.

TCHERKOFF. — Ah! Peintre. Vous n'avez donc pas l'air!...

LIMEUIL. — Cela m'explique pourquoi je n'ai jamais pu vendre un tableau.

TCHERKOFF. — Ah! Vous n'avez donc pas de talent?

LIMEUIL. — Au contraire, j'ai un talent énorme! Seulement, je m'appelle Gontran... Et quand on s'appelle Gontran, voyez-vous, dans la peinture, on est fichu. Il n'y a plus qu'à exposer au Cercle, et à avoir des rentes. C'est à quoi je me suis résigné, depuis vingt ans.

Un domestique apporte du champagne sur un plateau.

TCHERKOFF, prenant une coupe de champagne. — Oui... Je ne comprends pas, mais ça n'a aucune importance.

LIMEUIL. — Pour vous, non.

TCHERKOFF. — Je bois à votre santé!

LIMEUIL. — Merci!

Tcherkoff boit et lance la coupe au loin. Cependant Christiane et Agnès sont descendues en scène.

Scène VIII

LES MÊMES, CHRISTIANE, AGNES MOREL

AGNÈS. — C'est mon manteau que vous apportez là, monsieur?

TCHERKOFF. — Lui-même, chère... Il n'y a jamais assez de valets... Monsieur de Limeuil, mettez, je vous prie, le manteau à la grande cantatrice, car j'ai deux mots à dire à la comtesse. (C'est de Christiane qu'il parle.) Deux mots...

CHRISTIANE, un peu stupéfaite. — A moi?

TCHERKOFF. — Oui, précisément... (A Limeuil et Agnès.) Pardon, n'est-ce pas!...

Il entraine Christiane un peu à l'écart.

AGNÈS, à Limeuil. — Je vous dis qu'il est invraisemblable!...

LIMEUIL. — Ne vous fâchez pas... c'est un petit enfant, un petit enfant touchant...

Il lui met son manteau. Ils remontent.

TCHERKOFF. — Ah! Chère madame... Je suis content... Je cherchais. Je cherchais. Maintenant, je viens enfin de vous reconnaître... Vous êtes donc ma chère compatriote, n'est-ce pas? Vous êtes donc la comtesse de Servais.

CHRISTIANE. — Tout le monde l'affirme.

TCHERKOFF, en russe. — Ah! quel bonheur de se rencontrer!

CHRISTIANE, en russe. — Vous me flattez!

TCHERKOFF, en français. — J'ai beaucoup connu votre mari, chère comtesse, quand il était encore ingénieur aux chemins de fer Sibériens, avant donc qu'il parte pour fonder ses Aciéries dans le Donetz. Il est mort il y a deux ans, n'est-ce pas?

CHRISTIANE. — En effet. Un accident d'usine.

TCHERKOFF. — Ah! Pauvre cher garçon! Nous avions cassé beaucoup de coupes ensemble à Pétersbourg.

CHRISTIANE, sur la défensive. — Je suis enchantée de l'apprendre...

TCHERKOFF. — Il n'était pas encore votre mari quand je l'ai connu... Vous étiez encore la femme de ce banquier... gros, riche, vulgaire... Moglio?... Roglio... oui, Roglio. Vous n'aviez pas encore divorcé pour épouser le comte... Il était seulement votre amant. Vous dites?

CHRISTIANE, blême. — Rien.... rien...

TCHERKOFF. — Ce soir, j'ai remarqué que M. Guéret vous suivait beaucoup partout. Il vous regardait avec des yeux donc très incandescents... Et vous vous moquiez un peu de lui. C'est très bien... Il faut se moquer des hommes pour qu'ils soient très incandescents. Vous dites?

CHRISTIANE. — Mais rien!

TCHERKOFF. — Ah! Je voulais donc vous demander si vous auriez l'intention de faire divorcer M. et Mme Guéret, pour épouser Guéret? Il est utile que je le sache? Je pourrais alors attendre avec plus de patience, ah!... car...

CHRISTIANE. — Savez-vous, monsieur le général... Oh! je vous demande pardon de vous interrompre...

TCHERKOFF. — Dites, chère madame, dites vite, ah!

CHRISTIANE. — Savez-vous la différence essentielle qu'il y a entre les liqueurs fortes, le champagne et l'alcali volatil?

TCHERKOFF, interloqué. — Quelle différence, donc?

CHRISTIANE. — Ça n'a l'air de rien... Eh bien, c'est une chose qu'un homme de votre rang ne doit pas ignorer. Voici la recette: vous versez quelques gouttes d'alcali... d'ammoniaque, si vous préférez, dans un grand verre d'eau pure... Vous avalez d'un trait, vous vous étendez sur votre lit, et, le lendemain, vous vous éveillez frais, dispos, comme si vous n'aviez jamais cessé d'être un gentilhomme. Voilà, faites cela sans perdre une minute. Bonne nuit!... (Elle le plante là et va à Limeuil.) Monsieur de Limeuil, donnez-moi votre bras, je vous prie, pour traverser les salons. Il fait un peu frais, ici...

Elle prend le bras de Limeuil. Ils s'en vont.

Scène IX

TCHERKOFF, AGNES MOREL

AGNÈS. — Allons, bon!... Qu'est-ce encore?...

TCHERKOFF, dans une brusque fureur. — Ah! ah! Cette femme est une pécore ! Bête ! Bête ! Bête ! comme une autruche, et je voudrais la voir fouetter par un de mes régiments, avec des cordes garnies de clous, sous un soleil de feu! Ah!

AGNÈS. — Alliocha, il faut perdre cet espoir, mon chéri. Ça ne se fait pas dans ce pays-ci. Et surtout, il faut rentrer chez toi, maintenant. Tu as bu beaucoup trop de champagne!

TCHERKOFF. — Non, chère, puisque j'ai encore soif.

AGNÈS. — Alliocha, je t'assure que tu fais scandale et que je suis sur des charbons ardents...

TCHERKOFF. — Le général comte Alexeï Ivanovitch Tcherkoff ne fait jamais scandale. Il peut tout faire, il peut tout dire, et il ne quitte jamais une fête avant l'aurore... (Brusquement illuminé.) Ah! L'aurore! ah!... Chère, chère, j'ai une idée!

AGNÈS. — Ne dis pas ça, Alliocha, tu me fais trembler!

TCHERKOFF. — C'est une grande idée! Ah!... Ah! je prends l'auto et je vais chercher... Non! je ne vous dis pas! ce sera une surprise!...

AGNÈS. — Mon Dieu, mon Dieu, que ça va mal finir!

TCHERKOFF. — Ça finira très bien. Je prends l'auto et je vais au bar Masséna.

AGNÈS. — Eh bien, soit, va... va au bar... Et si tu te trouves bien au bar, ne te gêne pas, restes-y... Tiens, ton chapeau... Attends, je te mets sur le chemin.

TCHERKOFF. — Mais vraiment donc, c'est une pécore!

AGNÈS, à Robert qui vient de gauche. — Pardon, monsieur, vous venez du parc?

ROBERT. — Oui, madame...

AGNÈS. — Ah! Monsieur Robert Marcel... On peut gagner le portail par là, n'est-ce pas?

ROBERT. — Oui, madame. Suivez la grande allée à droite, l'allée éclairée par la lune.

AGNÈS. — Je vous remercie. Venez, général...

Ils disparaissent. Guéret surgit alors d'un massif à gauche, derrière lequel il se dissimulait.

Scène X

GUERET, ROBERT

GUÉRET. — Vous n'avez pas compris pourquoi je me suis caché en les apercevant.

ROBERT. — En effet, je...

GUÉRET. — Ne cherchez pas, c'est qu'à partir d'une heure du matin, le général Tcherkoff devient tout à fait imbuvable, et qu'il faut le fuir avec une énergie désespérée. Retenez bien ça, jeune homme, et mettez-vous là... (Il lui désigne un siège, et en approche un autre. Robert reste un peu interdit. Impératif.) Oui, asseyez-vous, asseyez-vous! J'ai deux ou trois questions à vous poser.

ROBERT. — Des questions?

GUÉRET. — Et fort indiscrètes. Car vous m'intriguez.

ROBERT. — Moi?

GUÉRET. — Vous m'intriguez. Cinq minutes de bavardage et je viens d'avoir la sensation d'un petit bonhomme assez exceptionnel. Ça m'amuse... Je vous dis de vous asseoir. (Robert obéit.) Oui, ça m'intéresse. J'en aurai le cœur net, car il me vient même une vague idée... Enfin, voyons ça de plus près. Vous n'avez vraiment que vingt ans?

ROBERT. — Vingt et un, depuis un mois.

GUÉRET. — Curieux!... Et vous êtes sorti de Polytechnique?

ROBERT. — L'an dernier.

GUÉRET. — Ouais... Ce n'est pourtant pas à Polytechnique que vous avez puisé ce sens précis des choses industrielles qui vient de me surprendre... Quoi?

ROBERT. — Oui et non... Evidemment, je me suis passionné, pendant mes loisirs, pour les questions mécaniques, la question automobile surtout dont je veux faire mon affaire.

GUÉRET. — Vous promettez de la faire très bien... Et vous dites que vous avez trouvé des loisirs à l'Ecole?...

ROBERT. — A l'Ecole, et surtout pendant mon année de service militaire.

GUÉRET. — Mes compliments. Vous irez loin.

ROBERT, riant. — J'irai à Sydney, pour commencer!

GUÉRET. — A Sydney? Vous partez pour Sydney?

ROBERT. — Oui.

GUÉRET. — Bah!... Vous resterez longtemps?

ROBERT. — Je compte m'y fixer.

GUÉRET, insistant. — A Sydney ? Quelle drôle d'idée! Vous reviendrez vite. Voyez-vous, j'ai constaté par mon propre exemple l'étrange loi d'attraction qui vous ramène fatalement, non pas même entre vos frontières, mais autour d'un clocher. Tenez, moi, je suis né à Nice, par hasard, au cours d'une villégiature de mes parents. C'est à Nice, dans cette maison, un soir de fête comme celui-ci, que j'ai connu ma femme et que je me suis marié, et c'est à Nice que je suis revenu par la force mystérieuse des choses après avoir vainement essayé de fixer ma vie à Paris et ailleurs. C'est à Nice que j'achèverai ma fortune et que je finirai mes jours. Croyez-moi, vous ne resterez pas en Australie.

ROBERT. — Vous savez, il y a beaucoup d'espoirs à réaliser là-bas, les ingénieurs manquent, et je suis chaleureusement accrédité par un camarade de promotion que je retrouverai sur place.

GUÉRET. — Ah!...

ROBERT. — J'aime assez l'aventure...

GUÉRET. — Elle est partout, l'aventure...

ROBERT. — Les pays neufs...

GUÉRET. — Tous les pays sont vieux. A part ça, le pays neuf, c'est celui où on exploite des idées nouvelles.

ROBERT. — A mon avis, c'est celui où les étrangers sont également orphelins, par cela même qu'ils sont également étrangers, et je crois que cette égalité de conditions est excellente pour égayer les énergies.

GUÉRET. — Qu'entendez-vous par là?

ROBERT. — M. de Limeuil ne vous a-t-il pas dit que j'étais ce qu'on appelle vulgairement un enfant abandonné?

GUÉRET. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire?... Il n'y a pas d'enfants abandonnés. Il y a des garçons et des filles.

ROBERT. — Qui sont les filles et les fils...

GUÉRET. — De leurs œuvres, mon garçon!

ROBERT. — A tort ou à raison...

GUÉRET, lui coupant la parole. — A tort. Inutile d'achever. Je sais ce que vous allez dire. Vous avez le préjugé de votre naissance? Eh bien, vous êtes le seul à l'avoir.

ROBERT. — Je l'ai. Il me gêne aux entournures. Dans notre civilisation trop mûre, ou pas assez, je me sens mal à l'aise. Là-bas, je marcherai beaucoup plus librement.

GUÉRET. — Ho... ho... vous êtes un romantique, monsieur Robert Marcel. C'est dommage.

ROBERT. — Ah?

GUÉRET. — Vieillot! Mauvaise affaire! Il faut soigner ça.

ROBERT. — Vous voyez, j'emploie la chirurgie.

GUÉRET. — Mais vous l'employez comme un sauvage! Sous prétexte que vous avez un rhume de cerveau, vous vous coupez les deux jambes, et c'est précisément ça, le romantisme! Comment, c'est vous qui avez eu l'avantage de m'étonner par cette singulière lucidité, par votre clairvoyance technique et hardie... c'est vous qui bafouillez maintenant des niaiseries de poète mort-né en 1828? Ma parole, je reste confondu!

ROBERT, un peu surpris par ce changement de ton. — Mais...

GUÉRET, qui le scrute. — Est-ce assez bizarre. J'avais déjà perçu cette dualité tout à l'heure, dès nos premiers mots. Oui, vous êtes double. Des dons extraordinaires... et des faiblesses exceptionnelles. Votre invention, ce petit moteur sans soupapes dont vous me parliez... il y a là presque du génie, et je n'abuse pas des grands mots... Par contre, vous venez d'exprimer des enfantillages qui me laissent le cœur fade... Ça ne fait rien. Vous m'intéressez de plus en plus.

ROBERT, visiblement froissé. — Vous m'en voyez très flatté.

GUÉRET. — Ne tiquez pas. J'ai deux fois votre âge et, si je vous parle sans façon, c'est par sympathie. Voyons, m'accordez-vous une certaine expérience des hommes?

ROBERT. — Faut-il répondre franchement?

GUÉRET. — Toujours.

ROBERT. — Eh bien... (Un temps.) Non, j'allais dire une bêtise.

GUÉRET. — Une de plus, qu'est-ce que ça fait, allez-y!

ROBERT. — Eh bien, monsieur, ce que vous vantez dans mes connaissances n'est qu'assez peu de chose, et quant à ce que vous appelez mes faiblesses, je les revendique comme des sentiments aussi naturels que légitimes.

GUÉRET. — En voici une de plus qui me saute aux yeux: la susceptibilité. (Geste de protestation polie de Robert.) Ne dites pas non, vous venez de vous cabrer... Vous prenez ombrage de rien du tout. Faiblesse, grande faiblesse!... Elle se compense, du reste, par une force: l'orgueil. Je dis bien, vous êtes double.

ROBERT, assez sec. — Au fait, je n'y vois pas d'inconvénient.

GUÉRET. — Moi non plus, ou plutôt si, j'en vois plusieurs, mais il est évident que je me mêle là de ce qui ne me regarde pas. C'est bien votre pensée?

ROBERT. — N'en croyez rien.

GUÉRET. — Bon. Alors, puisque c'est votre pensée, je vais en profiter pour retourner un peu à nos invités. Vous ne venez pas faire un petit tour par là?

ROBERT. — Si... dans un instant.

GUÉRET. — A votre gré. Je vous laisse. (Il s'éloigne, puis s'arrête.) Mais vous savez, mon idée prend forme. Nous nous reverrons.

Il s'en va rejoindre au fond Christiane de Servais et Maurice Hermès qui, pendant cette scène, sont venus causer près des balustres, après avoir fait ensemble quelques pas dans l'allée de gauche. Robert reste un instant pensif, il allume une cigarette. Puis, il esquisse un geste vague, qui conclut ses méditations. Parait Limeuil, qui cherche Robert et qui, l'apercevant, descend à lui. Sur les premiers mots du dialogue suivant, Guéret, Christiane et Maurice regagneront les salons, lentement, en devisant.

Scène XI

LIMEUIL, ROBERT

LIMEUIL. — Tiens! Te voilà, toi!... D'où sors-tu?

ROBERT. — Je viens de causer avec M. Guéret. Nous échangions nos idées sur l'industrie.

LIMEUIL, ironique. — Fichtre! c'est la grande vie! Tu sais faire la fête! Et avant ça?

ROBERT. — Avant ça... il y a sous ces terrasses des jardins délicieux; j'y ai fait une promenade inoubliable.

LIMEUIL. — Ceci est mieux. Tu n'étais donc pas seul?

ROBERT. — Mais si, tout seul.

LIMEUIL. — Et tu qualifies d'inoubliable une promenade solitaire?

ROBERT. — Justement. Une promenade à deux, ça s'oublie.

LIMEUIL. — Qui dit cela?

ROBERT. — Tout le prouve.

LIMEUIL. — Tout quoi?

ROBERT. — Rien... Vous savez qu'il se fait tard?

LIMEUIL. — Tu veux dire qu'il se fait tôt!

ROBERT. — On pourrait s'en aller?

LIMEUIL. — C'est toi qui le dis?

ROBERT. — Je l'insinue.

LIMEUIL. — A ton âge! Tu n'as pas honte?

ROBERT. — Ma foi, non!

LIMEUIL. — Crétin! dans tout ça...

ROBERT. — Dans tout ça!

LIMEUIL. — Quel âge ont-ils donc, ceux de ta classe, quand ils naissent?

ROBERT. — Ça dépend de la façon dont ils naissent.

LIMEUIL. — Tout le monde naît de la même façon.

ROBERT. — Pas tout à fait. Ces jeunes filles, ces jeunes gens, que j'ai coudoyés ce soir, sont entourés de leur famille...

LIMEUIL. — Si tu crois que ça les amuse!

ROBERT. — Ça ne les amuse peut-être pas, mais ça leur permet de s'amuser. Moi, j'y mets plus d'effort... Jamais je n'ai plus violemment senti l'étrangeté de cette situation, comment dirais-je?... spéciale... qui consiste à n'avoir ni père, ni mère... à venir d'on ne sait où... pour aller où on peut... C'est drôle. Plus on est entouré de monde, plus on se sent dans le vide... C'est très drôle!

LIMEUIL. — Alors, et moi?

ROBERT. — Vous?

LIMEUIL. — Je ne suis pas une famille?

ROBERT. — Non. Vous êtes une providence.

LIMEUIL. — Merci. Ça me suffit.

ROBERT. — Une providence, c'est la famille de tout le monde... Elle s'ajoute à l'autre...

LIMEUIL. — Elle s'y substitue, mon garçon. Tu es ingrat.

ROBERT. — Je me fais mal comprendre. C'est vrai. Je vous dois d'être maintenant un homme. Sans vous, je retournerais la terre d'un petit village de Provence. Tandis que la vie n'a qu'à se bien tenir! J'ai des armes, une base solide, de quoi marcher en donnant des coudes... Ça, c'est votre œuvre, je ne l'oublie pas, et vous êtes toute mon affection... Mais justement, ce n'est pas d'affection qu'il s'agit... C'est... c'est de tout le contraire!

LIMEUIL. — Tu vas dire des bêtises.

ROBERT. — Non. Les deux fantômes... un homme, une femme; deux X..., les deux fantômes sans visages qui m'ont ainsi jeté dans l'inconnu... j'ai pour eux de la haine, il faut bien dire le mot.

LIMEUIL. — Un mot qu'il ne faut jamais dire!

ROBERT. — Je n'ai pas peur des mots. Je me suis habitué à les regarder en face. Et c'est toujours avec beaucoup de simplicité que je me raconte cette petite histoire: « Mon ami, tu as beau poitriner, tu n'es, en somme, que la mauvaise action de quelqu'un. Tu es une mauvaise action vivante...

LIMEUIL. — Qu'en sais-tu?

ROBERT. — Je sais ce qu'on m'a dit... Une nuit, à Sorgues, M^me^ Dourgarel, sage-femme... et brave femme, reçoit une pensionnaire mystérieuse... Quelques jours plus tard, la pensionnaire s'enfuit, avec horreur, de sa mauvaise action qui piaille... Elle l'a commise, elle va l'oublier. Une carriole l'emporte dans la campagne d'Avignon... Bonsoir. C'est fini. Moyennant une somme forfaitaire, M^me^ Dourgarel me garde et m'élève. C'est bien ça?

LIMEUIL. — C'est ça et ce n'est pas ça.

ROBERT, nettement. — C'est ça. Plus tard, trois ans plus tard, un monsieur se présente chez la bonne créature... Avant même de lui souhaiter le bonjour, il se croit tenu à une déclaration de principe: « Vous savez, n'allez pas vous figurer, surtout, que je suis le père!... Je suis un ami... Le père vient de quitter ce bas monde, assez crânement, du reste... Au dernier moment, il m'a prié de m'occuper un peu du gamin, et de lui apporter cette petite fortune que j'ai là... Montrez-moi l'objet... Tiens, mais il est très amusant, ce gosse, il est rond...

LIMEUIL. — Carré!... J'ai dit carré. Tu étais bien d'aplomb sur tes pattes... tu te plantais comme pour attaquer tous les moulins à vent de la terre, et tu faisais une tache épatante sur les oliviers... avec ta bonne binette rouge, ta tignasse allumée de soleil, ton nez sale... tu étais vraiment rigolo... tu avais de la couleur... Enfin, tu m'as plu, galopin.

ROBERT. — Vous me l'avez bien prouvé!... Vous m'avez suivi, soutenu.

LIMEUIL. — Oui, oui, ça va bien!

ROBERT. — ... Poussé dans les écoles...

LIMEUIL. — N'en jette plus!

ROBERT. — Et réconforté! Sans vous...

LIMEUIL. — Tu rabâches!... La clôture!...

ROBERT. — Je sais, je sais, vous n'aimez pas les effusions...

LIMEUIL. — Je n'aime pas les exagérations, ni les complications, ni les paroxysmes... J'aime qu'on prenne tranquillement les choses, avec bonne humeur, avec le sourire, et qu'on ne fasse pas de la neurasthénie, ni même de la philosophie, parce qu'on a un bouton sur le nez... Ce que j'aime, c'est les attitudes françaises... Je suis un type dans le genre de Machin... mettons de Voltaire... (A Agnès, qui traverse la scène, venant de gauche.) N'est-ce pas, madame?

Scène XII

LES MÊMES, AGNES MOREL

AGNÈS. — Quoi donc?

LIMEUIL. — Qu'Hamlet nous horripile et que Werther nous donne des rages de dents?

AGNÈS. — Vous croyez?

LIMEUIL. — J'en suis sûr.

AGNÈS. — Il y a pire!

LIMEUIL. — Non!

AGNÈS. — Si. Le général Tcherkoff... Il est parti, vous savez?

LIMEUIL. — Bon voyage!

AGNÈS. — Je vais donner la bonne nouvelle à M. Guéret.

Elle rentre dans la villa. Ils la regardent s'en aller. Petit silence.

Scène XIII

LIMEUIL, ROBERT

LIMEUIL. — Ecoute, mon petit, je vais te dire une chose qui vaut la peine d'être retenue quand on n'a pas fini son évolution. Ecoute... Les pensées hostiles sont aussi stupides que stérilisantes. On peut les admettre, à la rigueur, chez les infirmes et les malheureux; mais toi, tu n'as le droit d'en nourrir contre personne. Tu es jeune, vigoureux, très supérieur à la masse, tu as de l'indépendance, de l'ambition, de la volonté, et tout l'avenir devant toi. Cela te crée une obligation, celle de ne jamais te plaindre...

ROBERT. — Oh!

LIMEUIL. — ...et un devoir, celui d'être indulgent... (Mouvement de Robert.) Non, je n'ai pas fini... Tu t'es promené, ce soir, dans cette fièvre... Tu as dû ressentir l'énervement d'une pareille atmosphère où se confondent tous les éléments de la tentation. Parmi ces jeunes filles... Tu m'écoutes?

ROBERT. — Oui, oui!

LIMEUIL. — ...Ces jeunes filles que tu as emportées dans le tourbillon des danses, n'as-tu pas eu l'impression qu'elles étaient, pour la plupart, des victimes possibles... des proies inconsciemment offertes au séducteur qui guette?... Sois féroce, et sans scrupules, rentre, et choisis... Choisis précisément la plus jeune, dix-sept ans, la plus pure, et aussi la plus sensible, c'est-à-dire la moins défendue. Commence ton effort dans le romanesque et poursuis-le dans la curiosité... Détermine s'il faut vaincre par le prestige ou par la pitié. Ne lâche plus ta proie, retrouve-la demain, dans d'autres bals, trouble-la dans d'autres musiques et dis-toi, fermement, qu'il suffit de cinq minutes d'abandon, et de la confidence d'une nuit comme celle-ci, dans un milieu comme celui-ci, pour satisfaire une perversité et pour flétrir une innocence. Après... après, tu seras

un motif de suicide ou un objet de dégoût. Mais les conventions sociales deviendront tes complices. Etreinte par elles, la malheureuse, si elle ne se tue pas, n'aura que la ressource de courir la chance d'un roman, de feindre une maladie, de réclamer à ses parents le séjour à la campagne, et, avec l'aide d'une amitié dévouée, de sonner, un beau soir, à la porte de M^me^ Dourgarel...

ROBERT, avec un regard attentif, ardent. — Alors, c'est une histoire vraie que vous me contez là?

LIMEUIL. — Je ne dis pas ça. J'émets une hypothèse, aussi plausible que toute autre, pour rendre sensible à tes yeux la différence qu'il y a entre une mauvaise action, comme tu dis, et une simple catastrophe.

ROBERT. — Bien... (Un temps.) Monsieur de Limeuil?...

LIMEUIL. — Assez sur ce sujet, veux-tu?

ROBERT. — Monsieur de Limeuil, je m'embarque dimanche, je quitte l'Europe.

LIMEUIL. — C'est absurde, j'ai fait ce que j'ai pu pour t'en dissuader, mais tu es libre. Fais-en à ta fantaisie.

ROBERT. — Monsieur de Limeuil, puisque je vais partir, livrez-moi le secret de ma naissance.

LIMEUIL. — Je ne peux livrer que ce qui m'appartient, je te l'ai dit mille fois.

ROBERT, avec une sorte d'exaltation. — Faites cela. C'est un beau soir, un beau soir choisi pour cette petite opération... J'ai l'âme engourdie... On danse à côté de nous... La valse est un narcotique admirable... Dites-moi mon mystère, je serai plus fort pour la conquête de la vie.

LIMEUIL. — C'est faux. Tu serais plus faible. Notre seule force, c'est l'illusion. La couleur n'est pas dans la nature, elle est dans notre œil. Pourquoi ne te figures-tu pas simplement que ton père, c'est moi?

ROBERT. — Parce que vous êtes un honnête homme.

LIMEUIL. — Alors, si ton père ne pouvait être un honnête homme, que veux-tu donc apprendre? Si je te disais qu'il fut un grand artiste, une gloire, l'idole d'un moment, qu'il écrivit des poèmes admirables et qu'il mourut misérablement, tu serais bien avancé! Songe à l'angoisse qui te saisirait, aux heures de doute, quand tu te sentirais sur les épaules le poids de cet atavisme... Ou bien, encore, si je te disais... Mais rassure-toi, je ne te dirai rien, je ne suis pas une brute!...

ROBERT, avec un court geste de rage. — Ah!

LIMEUIL. — Triple nigaud! Tu as le bonheur inespéré d'être toi-même. Reste donc toi-même, ne sois que toi-même, comme un jeune dieu!

ROBERT. — Ou comme une bête! Ma mère, au moins... ma mère... pourquoi ne me diriez-vous pas...

LIMEUIL, gravement, sans le laisser achever. — Parce qu'elle est morte...

Sergine, pendant ces dernières répliques, est apparue sur le perron et descend à eux.

Scène XIV

LES MÊMES, SERGINE

SERGINE. — Limeuil, je vous y prends, vous n'êtes pas gentil... Vous gardez là M. Robert Marcel quand il serait bien mieux au bal, et vous l'empêchez de s'amuser... Si vous croyez que c'est drôle, un vieux barbon comme vous!

LIMEUIL. — Mais il est beaucoup plus vieux que moi! Il parlait d'aller se coucher!

SERGINE, à Robert. — Ça, par exemple, c'est désobligeant!

ROBERT. — Ne l'écoutez pas, madame... Je viens, au contraire, de passer des heures charmantes et...

Sa phrase est coupée par l'irruption d'Anne-Marie.

Scène XV

LES MÊMES, ANNE-MARIE

ANNE-MARIE. — Maman, maman, miss Winnie veut absolument me forcer à aller me coucher, c'est insupportable!

SERGINE, à Anne-Marie. — C'est toi qui es insupportable! Et miss Winnie a mille fois raison. Tu oublies que tu as dix-sept ans et qu'à ton âge on ne veille pas jusqu'à des heures indues. Tu n'as donc pas assez sauté? Combien de danses?

ANNE-MARIE. — Treize, d'après le compte de miss Winnie, mais ce que ça peut mentir une gouvernante anglaise!... Monsieur de Limeuil, je vous prends à témoin... Maman m'a dit que je devais faire les honneurs, alors j'ai donné tous mes danseurs à mes amies, et je suis restée chocolat. Vous trouvez que ça fait treize danses, vous?

LIMEUIL. — Non, Annie, ça fait moins!

SERGINE. — Enfin, finissons-en, va te reposer.

ANNE-MARIE, câline et tyrannique. — Ecoute, maman, si tu as la moindre idée de ce que c'est que la justice immanente, tu me permettras une dernière figure de cotillon!

SERGINE. — Soit. Mais la dernière, tu m'entends bien?

ANNE-MARIE. — Parole d'honnête homme. (Petit mouvement. Un temps.) Aïe! je n'ai pas de cavalier!

ROBERT. — Je serai très flatté, mademoiselle, d'être celui-là, si vous y consentez?...

ANNE-MARIE, avec malice. — Dites-vous que j'y comptais bien, monsieur. (Elle prend son bras.) Allons-y.

Robert et Anne-Marie gagnent le perron, Limeuil et Sergine les regardent entrer dans la villa.

Scène XVI

SERGINE, LIMEUIL

SERGINE. — Regardez-les... regardez-les s'en aller... (Un silence.) Ils se croient étrangers l'un à l'autre. Deux tours de valse, quelques propos indifférents, une révérence, et ils ne se reverront plus. Et ils sont frère et sœur!... Savez-vous quelque chose de plus navrant?... Limeuil, j'ai le vertige... Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai passé depuis quelques heures!

LIMEUIL. — Si, si, j'ai surpris plus d'une fois votre sourire qui avait envie de pleurer, votre fausse ardeur, votre fausse gaieté, la grimace tragique de tout ça! Ah! pauvre femme!...

SERGINE. — Une pauvre femme, oui... Voilà ce que je suis, ce soir. Une pauvre femme...

LIMEUIL. — Ah! je vous l'avais bien dit! Je suis inexcusable de l'avoir amené ici. Je m'en veux!... je m'en veux!... J'étais cependant renseigné sur l'émotion que cela vous donnerait! J'ai toujours pré-

sent à la mémoire ce jour où vous avez voulu le voir de loin, au carrousel de Fontainebleau, et j'entends votre cri terrible quand il est tombé de cheval. Rien qu'en voyant votre visage, si je ne vous avais pas connue, j'aurais dit à ce moment: « C'est la mère! » Alors, pourquoi cette épreuve d'aujourd'hui? Pourquoi ai-je consenti à l'amener ici?

SERGINE. — Il va partir, Limeuil, songez à cela!... J'ai pu l'embrasser trois fois quand il était tout petit, tout petit, et depuis quinze ans, je ne lui ai même plus parlé, — et il va partir... Le reverrai-je jamais?... Que voulez-vous, ç'a été brusque, irrésistible, ce besoin de lui dire un adieu muet, de l'avoir un instant, tout à moi, sans qu'il s'en doute... et de graver dans ma mémoire les traits de ce beau jeune homme, qui est tout de même mon enfant. Mais je ne me doutais pas de ce que je ressentirais quand il serait là! C'est poignant... Il semble qu'il n'y ait d'enfant que celui qu'on a élevé, n'est-ce pas?... Non, non, ne pas croire cela!... Ce n'est pas la voix du sang, peut-être... peut-être... Mais c'est la voix de la pensée, du remords, je ne sais pas, et c'est déchirant. Tout à l'heure, quand j'ai touché sa main, un grand souffle d'amour m'a saisie... un grand frisson. Le dernier frisson doit être ce frisson-là... Et si Anne-Marie n'avait pas été près de moi, je ne sais pas ce que j'aurais dit, ce que j'aurais fait, mais je sais bien que mon cœur aurait éclaté.

LIMEUIL. — Oui, oui, et voilà le drame dont j'aurais été coupable, par ma faiblesse et mon inconséquence. Imaginez ce désastre! Guéret recevant ce coup! L'avenir de votre fille irrémédiablement compromis.

SERGINE. — Oui, comme c'est étrange. J'adore mon mari comme aux premiers jours, comme au jour où, de peur de le perdre, j'ai eu la lâche bravoure de l'épouser sans lui livrer mon secret... Et c'est à ma fille que j'ai sacrifié l'autre. C'est pour elle que je me suis tue... Et pourtant, ce soir, il s'en est fallu d'une seconde que je fisse chavirer tant d'années de silence dans un seul cri... celui d'un autre moi-même, le meilleur ou le pire, on ne saura jamais.

LIMEUIL. — A quoi bon le savoir! Admirons seulement le miracle qui a brusquement fait surgir Annie pour empêcher ce crime, car c'eût été un crime, ma pauvre amie, dites-vous bien cela.

SERGINE. — Vingt ans que je me le dis!

LIMEUIL. — Vingt ans que je vous le dis aussi, moi, le témoin de votre cas de conscience. Puisque la fatalité du milieu dont vous êtes l'esclave, ses conventions morales et sociales, mille choses dont vous êtes aussi irresponsable que de votre faiblesse même...

SERGINE. — Erreur, erreur!... Je ne suis pas irresponsable de ce que vous appelez ma faiblesse. J'étais consciente et résolue.

LIMEUIL. — Allons donc! Allons donc! Vous étiez la dupe de votre générosité, le jouet d'un misérable, et la victime d'une atmosphère, voilà tout. Mais laissons cela. Ce qui est indiscutable, c'est que la vie ne vous a pas permis l'accomplissement du devoir intégral. Elle vous a obligée à un choix. Et je prétends que ce serait un crime de ne pas s'y tenir. Robert est un homme, il est fort, il a devant soi tout l'avenir, et je réponds de lui. Tandis qu'Anne-Marie, sans défense contre les hypocrisies du monde où elle vit, est à la merci de tout. Car c'est admirable, les filles, dans notre civilisation raffinée, sont responsables de leur mère!... Je vous demande pardon de vous parler ainsi... (Geste de Sergine. Petit silence.) Et j'oublie à dessein Guéret... Faut-il vraiment l'oublier?

SERGINE, avec élan. — Ah! Dieu non!

LIMEUIL. — De même qu'un aveu, jadis, eut tué votre père, une révélation, aujourd'hui, tuerait votre mari. Je ne parle que de mort morale, bien entendu...

SERGINE. — Qui sait!

LIMEUIL. — Mais, en tous cas, ce sont les plus cruelles. Non, voyez-vous, il faut écouter la leçon du péril... Je vais emmener Robert tout de suite!

SERGINE. — Ne craignez plus rien, maintenant: si j'ai résisté tout à l'heure à la folie de l'instinct, c'est que le danger est passé.

LIMEUIL. — Possible, mais je ne m'y fie pas. D'ailleurs, il est incroyable de constater à quel point on peut obéir à des suggestions vibrantes. Tenez, il y a un instant à peine, Robert insistait pour connaître son origine, et il y avait dans ses yeux un tel éclat, une telle puissance de fascination que moi, oui, moi! j'ai perdu la tête, j'ai lâché la moitié de la vérité et j'ai failli lui crier: « Tu le veux, sache-le donc! Ton père est mort d'un coup de couteau reçu dans un bouge de Venise, un soir d'alcool et de morphine... Voilà! »

SERGINE, épouvantée. — Taisez-vous! Taisez-vous!

LIMEUIL. — Vous voyez bien!

SERGINE. — Limeuil, c'est effroyable, je...

LIMEUIL. — Silence!... (Car Annie et Robert paraissent sur le perron. A ces derniers.) Eh bien, la jeunesse, où en est-on, là-haut?

Scène XVII

LES MÊMES, ANNE-MARIE, ROBERT

ANNE-MARIE, très animée. — On en est au tourbillon. Il faut voir ça... Ils tournent, ils tournent comme s'ils ne devaient plus s'arrêter jusqu'à la fin des mondes. Une vraie folie, n'est-ce pas, monsieur?

ROBERT, même jeu. — Une vraie gaieté, c'est un spectacle étourdissant!

ANNE-MARIE. — Ouf! Et maintenant, au dodo, je n'ai qu'une parole! Allons nous jeter dans le sein perfide de miss Winnie. (Elle embrasse sa mère.) Bonsoir, maman! (A Limeuil.) Bonsoir, vous, je vous embrasse malgré votre extrême jeunesse. (Elle l'embrasse, puis tendant la main à Robert.) Au revoir, monsieur, vous bostonnez très bien, tous mes compliments. Est-ce qu'ils sont tous comme ça, dans votre promotion?

ROBERT, amusé. — Tous!

ANNE-MARIE. — Alors, vive l'armée!... Bonsoir! (Elle s'enfuit.) Bonsoir! Bonjour!...

Elle disparaît à droite.

Scène XVIII

LIMEUIL, SERGINE, ROBERT

LIMEUIL. — Quel diable! (A Robert.) Hop! Nous aussi!... Va chercher ton pardessus et le mien, nous allons redescendre à Nice.

ROBERT. — Déjà?

LIMEUIL. — Comment, déjà!... C'est toi-même, il y a quelques minutes...

ROBERT. — Il y a quelques minutes, je n'avais pas dansé...

LIMEUIL. — Eh bien, chante, maintenant! Le chant du départ!

ROBERT, très volubile, très jeune. — Et puis, j'étais engourdi par la malice des violettes et par ce moment critique qu'on rencontre... vous n'avez pas remarqué ça?... aux environs de l'aube, dans toutes les nuits de plaisir ou de travail. Ah! je les ai connus, ces moments-là, rue Descartes!... On a cent kilos sur les paupières! Alors, on ouvre la fenêtre, une bonne lampée d'air frais, et aïe donc, c'est passé, on peut se reploger dans ses livres.

LIMEUIL. — Oui, eh bien, ferme ta fenêtre, et allons nous plonger dans nos draps!

ROBERT. — Pourquoi? Puisque M^me^ Guéret ne nous chasse pas...

SERGINE, vivement. — Non, non! Je crois bien !...

LIMEUIL. — Ta, ta, ta, le soleil va venir...

ROBERT. — Attendons-le!

LIMEUIL. — Penses-tu!

ROBERT. — Jamais je n'en verrai d'aussi doux en Australie!

SERGINE. — C'est juste, M. de Limeuil m'a dit que vous vous embarquiez bientôt?...

ROBERT. — Dimanche... dimanche à cinq heures.

SERGINE. — Pour aller si loin!... Vous ne regrettez rien?

ROBERT. — Je regretterai cette soirée, madame, et votre accueil.

SERGINE. — Vous êtes bien aimable, mais je parle sérieusement.

ROBERT. — Mais moi aussi!

LIMEUIL. — C'est entendu! Allons-nous-en! Allons, allons!

ROBERT, gaiement. — Oh! ça ne vous va pas du tout, ces airs de fauve!...

SERGINE. — On sait trop que vous avez un heureux caractère, Limeuil. Et vous aussi, n'est-ce pas, monsieur Robert Marcel?

ROBERT. — Moi, madame?...

SERGINE. — Ne dites pas non, cela se devine... Vous devez être très gai, très allant... enfin, vous êtes content, vous aimez la vie.

ROBERT, un peu interloqué. — Heu... oui...

SERGINE, vivement et sans réplique. — Mais oui, mais oui!...

ROBERT. — Oui... au total, je ne déteste pas la vie.

SERGINE, avec une sorte de soulagement. — Ah! je suis contente, je suis contente de vous entendre parler ainsi... Tant de gens aujourd'hui font la grimace qu'on est ravi de rencontrer un jeune homme qui coupe dans la tradition, et qui n'éprouve aucune contrainte à s'avouer pleinement heureux.

ROBERT. — Pleinement?... Oui... c'est-à-dire... je ne voudrais pas vous gâter votre plaisir...

SERGINE, angoissée. — Comment?

ROBERT. — Vous vous exagérez peut-être un peu mon enthousiasme...

SERGINE. — Ah!

ROBERT. — La vie... à vrai dire, je ne suis pas encore très au courant... Je vais voir... Ça n'est peut-être pas aussi laid qu'on pourrait le croire, ni aussi beau qu'on voudrait se le figurer.

SERGINE, avec une ardeur qui veut convaincre. — C'est très beau, c'est très beau, vous verrez! Quand on est jeune, quand on est désigné pour plaire et pour vaincre...

ROBERT. — Dieu vous entende! Je ne demande qu'à vous croire. C'est très tonique, cette assurance. J'imagine même que c'est par elle que bien des petits bonshommes vont si fièrement, en se souciant de l'imprévu comme de leur premier pensum. C'est qu'un visage de femme s'est penché sur leur enfance, et leur a répété mille et mille fois qu'ils étaient magnifiques et que la terre entière conspirait pour les mener tout droit au bonheur... Naturellement, ça leur donne de l'abattage et ils y vont, ce n'est pas bien malin.

LIMEUIL. — Mon petit, j'ai sommeil!

ROBERT. — Pour moi... c'est un peu différent... Je ne suis jamais sorti de l'internat. Je me suis toujours trouvé devant un examen à passer au plus vite. De sorte que je n'ai pas eu le temps d'approfondir certaines choses, et que je suis très mal documenté sur le bonheur et sur la vie. J'ai sans doute des idées tout à fait fausses à ce sujet... Des idées hors de l'expérience, ce que nous appelions, à l'Ecole, de la spéculation.

SERGINE. — Voyons un peu ces idées?

ROBERT. — De la vie, je me fais une image assez compliquée, un peu mathématique aussi... un peu militaire. Volontiers je la compare à une espèce de guerre de Cent Ans, où on joue sa partie avec plus ou moins de panache et de chance... j'y admets très bien des séries de victoires destinées à vous griser, à vous amollir, puis tout à coup, à l'improviste, l'embuscade...

LIMEUIL, intéressé. — Pas bête! Il y a de ça!

SERGINE. — L'embuscade?

ROBERT. — Oh! une conviction toute intuitive!... Elle m'est née d'un fait auquel j'ai assisté quand j'étais taupin. Mon professeur de math était un homme remarquable, ce qu'on appelle une lumière. Le hasard des relations avait introduit chez lui une petite dactylographe dont il avait besoin pour l'achèvement d'un grand ouvrage qui devait assurer son entrée à l'Institut. Or, il se dégoûta de l'ouvrage...

SERGINE. — Mais, par contre, il prit goût pour la dactylographe?

ROBERT. — ...A ce point que, plantant là femme, enfants, et tout le reste, il s'enfuit avec elle pour le Canada, où il a sombré maintenant dans une misère affreuse. Cette aventure bête et sinistre m'a mis sur l'œil.

SERGINE. — Et vous en avez fait une théorie?

ROBERT. — Je la donne, bien entendu, pour ce qu'elle vaut... On a fait merveille dans les batailles rangées parce qu'on était préparé. Mais on n'a pas soupçonné la petite embuscade de rien du tout, cachée à un tournant de route... C'est dans l'embuscade, je crois, que se reconnaissent les caractères. Mon professeur, évidemment, n'était pas un caractère.

LIMEUIL, approuvant. — Il est amusant! Très juste, cette conception, très juste!

SERGINE. — Oui... L'embuscade. C'est possible. Je n'y ai jamais réfléchi.

ROBERT. — Justement, on n'y pense pas.

SERGINE. — Enfin, voilà donc pour la vie.

ROBERT. — Quant au bonheur... mais qu'est-ce qui me prend?... Jamais je n'ai été si bavard! Mon Dieu, que je dois vous ennuyer!

SERGINE. — Non, non! Voulez-vous vous taire!

ROBERT. — Oui, madame!

SERGINE. — Je veux dire, parlez, parlez, cela m'intéresse beaucoup. Le bonheur?

ROBERT. — Le bonheur?... Ah! oui... Voilà... J'ai moins envisagé cette question... le bonheur... (Il allait dire quelque chose, il s'arrête, et simplement.) Je ne sais pas... c'est ce soir...

SERGINE, pâle. — Ce soir?...

ROBERT. — Tout ce soir, oui... Le parfum des collines, la mer qui brille, cette fête, les toilettes, la musique... et je ne sais pas quoi encore... quelque chose d'ignoré... sans doute votre bon accueil, madame. Je vous le répète, j'ai toujours été enfermé, je n'ai eu que ce cœur charmant... (Il désigne Limeuil.) pour me sortir un peu des préaux, des salles d'étude et des dortoirs...

LIMEUIL, se levant, brusque. — Allons nous coucher, allons!

ROBERT. — De sorte que... ce soir est exquis. J'existe, oui, c'est ça, j'existe infiniment plus... Je vous dirai même... mais c'est un peu enfantin...

SERGINE. — Dites, dites!

ROBERT. — Voilà peut-être le premier soir qui s'achève pour moi sans que je n'aie pas de pensée un peu... hostile... comment dire, violente... non, révoltée... oui, révoltée. Souvent, je me suis dit qu'en quelques leçons on pourrait faire de moi le parfait anarchiste. Eh bien, ici, je me sens tout inondé de bienveillance. En somme, je crois que je pourrais être assez bon.

SERGINE, oppressée. — Vous êtes très bon, monsieur Robert, cela se devine.. Et il faut demeurer très bon. C'est le secret, voyez-vous, de ce bonheur dont nous parlions... le grand secret!

ROBERT. — Peut-être... Enfin, je vais emporter de la France un beau souvenir. J'y penserai, en route, madame, en vous le dédiant.

SERGINE. — C'est cela. Nous ferons un échange, voulez-vous? Nous aussi, nous nous rappellerons votre gentil passage parmi nous et nous vous enverrons le bon sort, au large... Vous verrez, les pensées féminines sont des talismans. Etes-vous superstitieux?

ROBERT. — Je suis prêt à le devenir.

SERGINE. — Alors, croyant?

ROBERT. — Pas encore.

SERGINE. — Ça ne fait rien. Je vais... tenez, je vais prier aussi votre petite danseuse de tout à l'heure... je vais prier ma fille de vous mêler à mes actes de foi... pour vous préserver de l'embuscade... Et nous vous porterons bonheur, certainement. Est-ce convenu?

ROBERT. — C'est-à-dire que je suis très ému, très...

LIMEUIL. — Tout cela est très gentil, mais encore une fois...

SERGINE, comme malgré elle. — Limeuil!...

LIMEUIL, nerveux. — Qu'est-ce qu'on joue là?... (On entend le violon de Siarko.) Ah!... cette musique italienne me porte aux nerfs.

ROBERT. — Pas moi. Laissons finir ce morceau, monsieur de Limeuil, et puis nous partirons, je vous le promets.

Silence. Ils écoutent, dans les sentiments qu'on devine. Presque aussitôt, Guéret descend les marches du perron et vient à eux.

Scène XIX

LES MÊMES, GUERET

GUÉRET. — Dites donc, Sergine, on vous réclame... Les Isnard, les Mathieu, les Héran, les petites Chouzé sont déjà partis. Ça se vide, et il y a un peu de confusion au vestiaire. Vous devriez bien aller voir...

SERGINE, comme si elle se réveillait d'un rêve. — J'y vais, mon ami...

GUÉRET. — Il n'y a que les bridgeurs, là, qui soient invulnérables; j'ai beau leur envoyer Siarko avec ses mélodies les plus violentes, ils ne bronchent pas. Ça va être encore comme la dernière fois, il va falloir des ruses d'apaches pour leur faire comprendre que tout a une fin.

SERGINE. — Tant mieux... tant mieux...

GUÉRET. — Oui, mais moi, à huit heures, il faut que je sois à l'usine. (Il s'éloigne vers le fond et disparaît après avoir murmuré:) Je vais m'occuper des autos...

SERGINE, très pâle, à Robert. — Adieu donc, monsieur... Et bon voyage. Je vous souhaite tout le bonheur du monde.

Elle a dit cela d'une voix troublée, presque éteinte, et Limeuil remarque le terrible effort qu'elle fait pour masquer son émotion.

ROBERT, baisant la main que lui a tendue Sergine. — Adieu, madame. Je vous remercie de votre bonté. Je n'oublierai pas...

SERGINE. — Oui... Ne nous oubliez pas... Adieu.

Elle s'éloigne.

LIMEUIL, à Robert. — Attends-moi là. Je vais chercher nos frusques.

Il rejoint Sergine qui gravit le perron d'un pas incertain. Elle a les épaules accablées. Sur la dernière marche elle s'arrête, regarde une fois longuement, désespérément, Robert qui ne la voit plus. Alors, elle s'appuie sur le bras de Limeuil comme si elle avait peur de tomber et elle rentre dans les salons chancelante. A peine a-t-elle disparu que Guéret revient à Robert.

Scène XX

GUERET, ROBERT, puis CHRISTIANE

ROBERT. — Adieu, monsieur.

GUÉRET, avec un sourire entendu. — Adieu... adieu... Voilà un bien gros mot! Car, toutes réflexions faites, vous restez en France, vous nous restez. Mais oui... mais oui, ne faites pas cette figure... Qu'est-ce que vous feriez en Australie?

ROBERT. — J'ai le temps de voir...

GUÉRET. — Ce serait du temps perdu. Alors, pas adieu, mais à demain!

ROBERT. — A demain?

GUÉRET. — Je me trompe, à tantôt, car demain, c'est aujourd'hui... Vous voyez ces petites vapeurs dans la nuit... C'est l'aube... Venez donc me trouver vers deux heures de l'après-midi, à l'usine. Nous en finirons.

ROBERT, qui n'y est pas du tout. — Avec quoi?

GUÉRET. — Avec ce qui s'impose après notre conversation de tout à l'heure. Vous n'avez donc pas réfléchi? Cela valait cependant la peine.

ROBERT. — Mais...

GUÉRET. — Moi, j'ai réfléchi. Même quand je reçois, je travaille. Une question... vous n'avez pas traité à Sydney, n'est-ce pas? Aucun engagement écrit?

ROBERT. — Pourquoi?

GUÉRET. — Répondez donc, nom d'un chien! Laissez-vous aller!

ROBERT. — J'ai des promesses...

GUÉRET. — Qui ne vous engagent pas personnellement.

ROBERT. — Non, je ne crois pas.

GUÉRET. — Ça va très bien.

ROBERT. — Parce que?

GUÉRET. — Parce que les engagements que vous n'avez pas pris ailleurs vous allez les prendre aux usines Guéret.

ROBERT, stupéfait. — Moi?

GUÉRET. — Vous. J'ai besoin d'un collaborateur. Vous arrivez à pic.

ROBERT. — Monsieur Guéret, je suis très touché... l'on vient d'avoir ici pour moi mille attentions généreuses... mais...

GUÉRET. — Pas de mais! Jeune homme, écoutez bien, quand la vie vous tend un beau fruit, il faut le saisir et prendre l'habitude des décisions nettes. Dites-vous que c'est une chance pas banale qui vous a amené ici ce soir... (A Christiane de Servais qui vient à eux, le manteau sur ses épaules, prête au départ.) Tenez, madame, aidez-moi donc à convaincre ce béjaune que notre pays est encore le plus beau des terrains de combat, le plus généreux, et le plus propice aux gens qui savent ce qu'ils veulent.

CHRISTIANE. — Notre pays? Vous parlez du vôtre!

GUÉRET. — C'est juste. J'oublie toujours que vous êtes Russe.

CHRISTIANE. — Comme un tsar!

GUÉRET. — Et comme un emprunt.

CHRISTIANE. — De tout repos, cher monsieur.

GUÉRET. — Oh! ça... un placement de père de famille!

CHRISTIANE, à Robert. — Eh bien, monsieur, on se trompe, et on vous trompe. Si vous voulez fermement réussir, ne restez pas ici, allez ailleurs!

GUÉRET, narquois. — En Russie, je parie.

CHRISTIANE. — Notamment en Russie. Dans tous les cas, choisissez un pays neuf, un peu barbare et très rude. Un pays où il y ait encore des foules à conduire, du peuple à mater, et qui ne soit pas composé de petits bourgeois dodus et contents de leur sort. Voilà le vrai terrain de combat pour les hommes de combat.

GUÉRET, à Robert. — J'oubliais de vous dire que Mme de Servais a conservé de grands intérêts dans certaines aciéries du Donetz. Et, là-bas, c'est l'industrie qui manque de bras!

CHRISTIANE. — Pas de bras, mais d'ingénieurs.

GUÉRET, toujours à Robert. — Voilà! Alors, les ingénieurs qui manquent, on vient les choisir parmi les petits bourgeois dodus. Si vous ne comprenez pas, c'est que vous êtes sourd. Et si vous comprenez, gardez-vous de balancer le moins du monde entre le Donetz et la Turbie. Choisissez ma maison. Car, en affaires, voyez-vous, il y a deux éléments à redouter plus que tout: les hésitations et les femmes. Sur ce, entrez là... (Il désigne le pavillon.) passez entre les joueurs, l'atmosphère du jeu est une excellente inspiratrice dans les instants de grande résolution... Interrogez la sibylle, et, dans cinq minutes, venez me dire: Oui. (Robert veut parler.) Plus un mot, allez! allez!...

Il le pousse vers le perron. Robert s'éloigne d'un pas hésitant.

Scène XXI

CHRISTIANE, GUERET

CHRISTIANE. — Dites donc, mais vous êtes joliment agressif, vous. Ça vous prend souvent?

GUÉRET. — Oh! ne confondons pas l'agression et la défense.

CHRISTIANE. — Contre quoi donc?

GUÉRET. — Contre tout, et, entre tout, contre la coquetterie. Et maintenant, si vous le voulez, ce petit, pour vos aciéries, eh bien, je vous le passe. Il est tout à fait remarquable, et, de plus, assez joli garçon.

CHRISTIANE. — Ça, c'est une impertinence gratuite. Vous savez très bien qu'un joli garçon, pour moi, c'est ce qu'il y a là dedans... (Ele se touche le front.) J'ai une façon de voir tout à fait spéciale, et, si un homme devait me plaire...

GUÉRET. — Précisons... Chaque fois qu'un homme vous a plu?

CHRISTIANE. — C'est qu'il était une intelligence, une autorité, quelque chose qui domine, enfin, une force. Pour les Américains d'aujourd'hui, l'homme qu'on admire, c'est une machine à faire de l'argent. Pour nous, Slaves, c'est une machine à faire de l'action.

GUÉRET. — Oui, mais je ne vous cacherai pas que pour nous, Français, une femme qu'on admire, c'est simplement, neuf fois sur dix, une machine à faire mieux que tout ça.

CHRISTIANE. — Voilà pourquoi nous ne nous entendrons jamais.

GUÉRET. — J'en ai peur.

CHRISTIANE. — Et c'est dommage...

Elle fixe les prunelles de Guéret. Un silence. Il est troublé par son regard.

GUÉRET. — C'est très dommage!...

CHRISTIANE, se levant et lui tendant brusquement la main, sans le quitter des yeux. — Bonsoir... Non, bonjour!

GUÉRET. — Je vous accompagne jusqu'à votre voiture...

CHRISTIANE. — Ne prenez pas cette peine, j'ai prié le jeune Maurice de m'y conduire.

GUÉRET. — Christiane!... (Il a gardé sa main, il l'attire brusquement à lui, elle le repousse.) Christiane!

CHRISTIANE. — Eh bien, quoi? Qu'est-ce qui vous prend?

GUÉRET. — Pardon, en effet, ça ne me ressemble pas beaucoup, ce que je viens de faire là... (Très froid.) Bonjour.

CHRISTIANE. — Ah! vous êtes un type!

GUÉRET. — Je fais de mon mieux. A bientôt, chère madame.

Maurice Hermès, sortant de la villa, est arrivé jusqu'à eux.

Scène XXII

LES MÊMES, MAURICE, puis ROBERT

MAURICE, à Christiane. — Je suis à vos ordres, comtesse... Vous avez vu la lueur rose, là-bas, sur la

mer. (Avec enthousiasme.) Est-ce beau!... Est-ce assez beau, une aurore!

CHRISTIANE. — C'est beau... c'est aussi un peu triste... Un jour qui naît, on ne sait jamais ce qu'il vous réserve.

MAURICE, même jeu. — On sait qu'il vous réserve un jour de plus, et qu'on verra le soleil, et le grand ciel bleu, et de beaux sourires, et des regards de femmes, tout un jour, tout un jour de plus!

Cependant, Guéret est allé vers Robert qui revient.

GUÉRET. — Eh bien, c'est convenu?

ROBERT, décidé. — Oui, monsieur Guéret, c'est convenu. Et je vous remercie avec émotion!

Il lui serre vigoureusement la main. Entre Tcherkoff, de gauche, le chapeau en bataille.

Scène XXIII

LES MÊMES, TCHERKOFF, puis des INVITÉS, SERGINE, LIMEUIL, LES DURAND, AGNES, DOLLY, etc...

TCHERKOFF. — Ah! ah! Je n'étais donc pas parti!... J'étais seulement allé chercher la surprise!... ah! la surprise!... écoutez la surprise!...

Il court à la balustrade du fond et fait un grand geste auquel les chanteurs invisibles répondent en attaquant aussitôt, en sourdine, un chœur napolitain à trois voix.

CHRISTIANE. — Les Napolitains du Masséna!...

MAURICE. — Ecoutez, écoutez!... J'aime ça, dans le soleil qui monte!

Guéret hausse les épaules. Aux premières mesures du chœur, les joueurs intrigués sont apparus sur le perron. Tout le monde se masse au fond, pour écouter, dans l'auréole du jour levant. Sergine descend à son tour et vient à Guéret, resté seul à l'avant-scène.

SERGINE. — Qu'est-ce que c'est?

GUÉRET. — Une trouvaille de cet ivrogne de Tcherkoff... des Italiens ramassés à Nice... Ah! une nouvelle... Le petit pupille de Limeuil, je l'engage à l'usine. Je le mets à la tête des services techniques.

SERGINE, clouée sur place, prise d'un vertige. — Je... Je ne comprends pas bien...

GUÉRET. — C'est très clair. Tessier se relâchait, je le flanque dehors et je mets à sa place le petit Robert Marcel qui est de premier ordre.

SERGINE. — Chez... nous..., il entre chez nous!...

GUÉRET. — Mais oui!... Quelle pauvre figure!

SERGINE, livide. — Oui, je voudrais bien aller me reposer.

GUÉRET. — Attends, je vais leur faire comprendre que c'est le moment.

CHRISTIANE, de loin. — Monsieur Guéret!

GUÉRET, remontant vers elle. — Madame!

CHRISTIANE. — Venez donc voir comme ils sont amusants avec leurs bonnets rouges!

Les chanteurs viennent d'achever leur premier couplet. On applaudit. Guéret a gagné le groupe du fond. Sergine, restée seule, à l'avant-scène, se prend le front d'une main tâtonnante. Elle recule, en vacillant, vers un fauteuil à sa portée, et s'y laisse choir, les yeux clos. Cependant Limeuil vient à elle pour prendre congé.

LIMEUIL. — Chère amie... (Il voit alors qu'elle va se trouver mal. Effrayé.) Qu'est-ce qu'il y a?... (Il lui prend la main.) Ma parole, mais vous tremblez!

SERGINE. — Limeuil!... Limeuil!... Jean vient d'engager Robert à l'usine.

LIMEUIL, stupéfait. — Non? (Elle fait signe « oui » d'un mouvement saccadé de la tête.) Eh bien, mais, c'est admirable!... Inespéré!

SERGINE. — Non, non... J'ai peur!...

LIMEUIL. — Peur de quoi?

SERGINE. — Je ne sais pas... J'ai peur... j'ai peur!...

Le chant des Napolitains couvre sa voix... Quelques invités, amusés, prennent part au chœur triomphant, et le rideau descend lentement tandis qu'à l'horizon s'annonce un soleil rouge.

RIDEAU

Guéret. Tcherkoff Christiane. Sergine. Limeuil.

SCÈNE XXIII. — Le départ de Christiane de Servais.

Paget. Guéret. Le père Brosse. Robert. Mlle Chomet

Scène V. — Guéret : « *Qu'est-ce qui s'est passé entre Broglio et toi ?* »

ACTE II

Aux usines Guéret, plantées à flanc de coteau sur la Turbie. Le cabinet du directeur. Ameublement d'administration industrielle opulente. Deux grands bureaux d'acajou, face à face, l'un pour Robert, l'autre pour Guéret. Large canapé anglais, de cuir grenat, assorti aux fauteuils. A gauche, une table de dessinateur, sur hauts tréteaux, couverte d'épures. Devant cette table, piqué au mur, un grand « bleu » du dernier châssis en construction. Dans un petit retrait, une fontaine de faïence, des essuie-mains, etc. Grande fenêtre au fond, sur la cour ensoleillée de l'usine. Double porte à gauche, ouvrant sur une antichambre. Porte à droite. Bel après-midi de février. Lumière ardente.

Scène première

Mlle CHOMET, puis PAGET

Au lever du rideau, Mlle Chomet attend, appuyée au bureau de Robert, son bloc-notes et son crayon à la main. Quelques ouvriers vont et viennent au fond, rapidement. L'usine est en pleine vie. Puis la cour se vide. Tout le monde est au travail dans les ateliers. On frappe.

Mlle Chomet. — Entrez !

Paget, entre et cherche quelqu'un des yeux. — Ah ! M. Robert n'est pas là ?

Mlle Chomet. — On vient de l'appeler.

Paget. — Ça va être long ?

Mlle Chomet. — Je ne pense pas, car il m'a dit de l'attendre pour finir une lettre qu'il était en train de me dicter.

Paget, allumant la cigarette qui lui pend aux lèvres. — Bon !

Mlle Chomet. — Si vous êtes pressé, vous le trouverez à la mise au point.

Paget. — Merci, Vénus. Mais ce que j'ai à lui dire ne regarde pas les frères.

Entre Robert, les vêtements protégés par une longue blouse blanche.

Scène II

Les mêmes, ROBERT

Robert, à Mlle Chomet. — Ah ! terminons, mademoiselle. (A Paget.) Qu'est-ce que tu fais là, toi ?...

Paget. — Vous voyez, je patiente.

Robert. — Je te croyais aux essais de ta voiture de course ?

Paget. — On y était. Seulement, y a du neuf.

Robert. — Quelque chose à me dire ?

Paget. — Vous parlez !

Robert. — D'urgent ?

Paget. — Plutôt.

Robert. — Attends là. (Paget, sans ôter sa casquette, s'assied sur le bras d'un fauteuil. A Mlle Chomet.) Où en sommes-nous restés ?

Mlle Chomet, lisant sa sténographie. — *Les deux exemplaires signés du contrat vous sont envoyés par ce courrier, et vous parviendront donc à Londres demain.*

Robert, dictant. — « Nous avons, comme vous l'exigiez, supprimé toutes réserves quant aux cas de force majeure, et nous acceptons la pénalité de mille francs par châssis et par semaine de retard dans les délais de livraison...

Mlle CHOMET. — ...de livraison...

ROBERT. — ...auxquels nous nous sommes engagés. » (Mlle Chomet attend la suite, Robert a une hésitation, puis.) Ça suffit. « Agréez, etc.... »

Mlle CHOMET. — Nos salutations empressées.

ROBERT. — Si vous voulez... Les plus... les plus empressées. C'est bien. Merci, mademoiselle.

Il va se laver les mains. Mlle Chomet sort. Paget fume d'un air de héros dégagé. Robert, pendant les répliques suivantes, rentre en scène avec une serviette, s'essuie les mains, et enlève sa blouse, sous laquelle il apparaît très élégant.

Scène III

PAGET, ROBERT

ROBERT. — Eh bien?

PAGET. — Regardez ma figure, m'sieur Robert.

ROBERT. — Elle est splendide. Alors?

PAGET. — Alors, si je vous l'amène en fraîcheur, vous pouvez dire que c'est de la veine!

ROBERT. — Tu as capoté?

PAGET. — Et comment!... Du moment qu' ça vous intéresse, vous pouvez aller vous rincer l'œil au deuxième virage de la Turbie. La bagnole est là, dans le talus... et comme accordéon, ça fait le compte!

ROBERT. — Tu n'as rien?

PAGET. — Nixo.

ROBERT. — Ton mécanicien?

PAGET. — Complet.

ROBERT. — Où est-il?

PAGET. — Je l'ai laissé près de la bagnole.

ROBERT. — Nous voilà gentils pour la Targa Florio! Le châssis de Bonvallet se traîne, et nous ne comptions que sur toi pour enlever la coupe. Comment t'y es-tu pris, imbécile?

PAGET. — Très peu pour moi, s'il vous plaît, m'sieur Robert. Ce que je peux vous dire, c'est comment les autres s'y sont pris.

ROBERT. — Les autres?

PAGET. — Ah! c'est de la belle ouvrage!... Un bon boulon de vingt-deux dans le carter des vitesses... Et vous voyez le coup. Un cahot m'a envoyé ça entre deux pignons, toute la transmission s'est coincée net, et comme je m'éventais à cent vingt à l'heure, qu'est-ce que j'ai pris comme coup de frein! Comme de bien entendu, les deux pneus arrière ont éclaté, j'ai voyagé d'un fossé à l'autre, la cardan s'est zigouillée, on a fait trois petits tours et on est allé embrasser le rocher sur le front. Je me suis ramassé avec le volant dans les mains, j'ai compté mes ailerons, ils étaient tous présents. Mais la Targa, elle est au lac!

ROBERT. — Charmant! Une épreuve que nous enlevions...

PAGET. — Comme on voulait, toujours le sourire sur les lèvres. Contre votre sans-soupape, personne ne peut y faire. Ils peuvent s'asseoir.

ROBERT. — Et tu accuses l'équipe?

PAGET. — Non, je me gêne!

ROBERT. — Sur quoi te bases-tu?

PAGET. — C'est peut-être moi qui m'ai mis un boulon au bon endroit pour m'envoyer dans les choux.

ROBERT, pressant un bouton électrique. — Tu es sûr qu'une négligence de ta part, en ouvrant ton carter...

PAGET. — Non, mais, pensez-vous?... Pensez-vous qu'on n'a pas l'œil à tous les coins quand il s'agit d'une balade qui vous en mettra quinze mille dans les poches, et qu'il faudra mener à tombeau ouvert?

Entre un garçon de bureau.

ROBERT, au garçon. — Envoyez-moi le père Brosse, tout de suite.

PAGET. — Et cette douce petite vie, pensez-vous qu'on n'y tient pas tout de même un peu, rien que pour voir comment ça se passe?... D'ailleurs, j'ai vidangé à fond mon carter de vitesses hier soir, avant de partir, et j'ai refait le plein d'huile moi-même. Pas d'erreur, le boulon a été glissé cette nuit.

ROBERT. — Enfin, pourquoi aurait-on fait ça?

PAGET. — Pourquoi?... Ah! tenez, j'ai le sourire!... Où donc c'est que vous avez appris le cœur humain?

ROBERT. — J'irai te demander des leçons. Pour l'instant, contente-toi de me répondre.

PAGET. — Répondre quoi? Vous en savez autant que moi, et je vous en déballerais des kilomètres que ça ferait la rue Michel. C'est pas encore vous qui bloquerez les écrous à tout ce joli monde.

ROBERT. — Tes camarades?

PAGET. — Camarades! Vous ne voudriez pas!

ROBERT. — Pourquoi ne voudrais-je pas?

PAGET. — Cette vermine qu'on embauche ici!... Plus souvent que je me frotterais à ça!

ROBERT. — C'est juste! Tu es un beau bourgeois, toi, tu viens de Paris, que dis-je, de Montmartre!

PAGET. — Pour vous servir!

ROBERT. — Pour te servir. Tu ne te salis les mains que pour quinze mille francs. Tu touches dans les maisons de pneumatiques et on publie ta photographie dans les journaux de sport. Un de ces matins, tu seras un héros de l'aviation. Ce serait faillir à ta caste que de frayer avec de simples ajusteurs qui nourrissent péniblement leur famille.

PAGET. — Oh! ce sermon!... Repassez-m'en, dites. Vous avez la voix de Caruso.

ROBERT, fronçant le sourcil. — Je te prie d'être poli!

PAGET. — Vous frappez pas. J' vais chercher le protocole pour vous faire remarquer que vous vous mettez les leviers dans l'œil! Quand j' limais à Puteaux, m'sieur, je buvais dans le même verre que le voisin d'établi, appuyez-vous bien ça. Mais ici, tous ces étrangers, non, merci, je n'en reprendrai pas. Et ils me le rendent bien. Ils me traitent de renard, et autres noms d'oiseaux, parce que, moi, je suis pour le patron... et moi, j' suis pour le patron parce que... parce que...

ROBERT. — Ne te fatigue pas. Tu es pour le patron parce que tu te fais quinze mille francs par course.

PAGET. — C'est un reproche?

ROBERT. — Pas du tout. C'est une explication.

PAGET. — Camelote! Je suis pour le patron, d'abord, parce que M. Guéret, lui, sait mener ses hommes, il a la poigne, et moi, j'aime ça, la poigne. Vous, m'sieur Robert, vous vous croyez bien malin de lever les amendes et de leur offrir des douceurs. Mais le jour où ils mettront la torche au réservoir d'essence...

ROBERT. — Je t'appellerai, Paget, pour l'éteindre, car tu as du génie...

PAGET, avec un mauvais sourire. — Je tiens ça de papa et maman. (Saluant, de sa casquette soulevée, avec insolence.) Car il faut vous dire que moi, j'ai un état civil.

ROBERT, s'arrêtant net, et le fixant des yeux après un silence. — Ça veut dire?

PAGET. — Des choses... des choses qu'on peut comprendre sans génie.

ROBERT, glacé, les poings serrés. — Ah!

Entre le père Brosse.

Scène IV

LES MÊMES, LE PERE BROSSE

LE PÈRE BROSSE. — Vous m'avez fait demander, monsieur Robert?

ROBERT. — Dites-moi, Brosse... Voici Paget qui vient de faucher sa voiture dans un virage...

LE PÈRE BROSSE. — Ah! misère!...

ROBERT. — Et il affirme qu'on l'avait sabotée.

LE PÈRE BROSSE, suffoqué. — Sabotée!

ROBERT. — Attendez!... Précisons la portée d'un acte pareil. Non seulement c'est pour nous l'anéantissement d'un effort coûteux et longuement préparé, mais on a mis la vie de deux hommes en danger. Cela, c'est une lâcheté sans excuse, et, si elle est vérifiée, j'en poursuivrai la sanction impitoyablement.

LE PÈRE BROSSE, au comble de l'émotion. — Monsieur Robert!... Monsieur Robert!... Depuis deux ans que vous êtes ici, depuis deux ans que vous dirigez, est-ce que vous avez jamais entendu parler d'une chose aussi abominable?

ROBERT. — Non, père Brosse...

LE PÈRE BROSSE. — Est-ce que vous n'avez pas toujours trouvé mes hommes un peu là, au contraire, chaque fois que vous leur avez demandé un coup de feu?... Est-ce que pour vous, surtout pour vous, ils n'en ont pas souvent mis le double?

ROBERT. — Je me plais à le reconnaître, Brosse, et je n'accuse personne. Mais Paget est affirmatif, nettement affirmatif.

LE PÈRE BROSSE, interpellant Paget. — Affirmatif!... Ah! t'es affirmatif, toi!...

PAGET. — Non, c'est l' peintre!

LE PÈRE BROSSE, avec une soudaine violence. — Eh bien, j' te dis qu' ça n'est pas possible, je réponds des équipes, ça n'est pas possible, tu entends, espèce d'embouti!

Sur ces derniers mots, Guéret est entré le chapeau sur la tête.

Scène V

LES MÊMES, GUERET

GUÉRET, net et sans réplique. — Assez! (Silence. Il regarde Paget, qui ôte sa casquette, puis Brosse, qui rectifie la position, puis encore Paget, qui, cette fois, écrase sa cigarette allumée sur la semelle de son soulier.) J'ai vu la voiture, en passant. Le mécanicien de Paget m'a expliqué l'affaire. J'ai constaté moi-même, vous entendez, moi-même, la présence du boulon mordu par les deux engrenages, entre l'intermédiaire et le pignon de renvoi. Ce n'est pas Paget qui l'a mis, n'est-ce pas?

LE PÈRE BROSSE. — Bien sûr...

GUÉRET. — Non... (Un temps.) Qui était de garde cette nuit?

LE PÈRE BROSSE. — Braglio (*).

(*) Se prononce Bralio.

GUÉRET. — Faites-moi chercher Braglio.

LE PÈRE BROSSE. — Il ne s'est pas présenté ce matin. Il s'est fait porter malade.

GUÉRET. — Ah!... Il s'est fait?... Bon. Très bien. (A Paget.) Qu'est-ce qui s'est passé entre Braglio et toi?

PAGET. — Moi? Mais rien.

GUÉRET. — Tu mens. Dépêche-toi.

PAGET, gêné. — Ah! oui... une bricole...

GUÉRET. — Allons, vite!

PAGET. — Des fichaises, quoi! Sa femme... une espèce de Génoise, qui a toujours l'air de vous regarder avec des yeux comme des volcans...

GUÉRET. — Achève.

PAGET. — Alors, moi, n'est-ce pas, oh!... histoire de rire, quoi... j'y ai fait du plat... On peut tout de même pas être ridicule quand une femme vous regarde...

GUÉRET. — Je te dis d'achever.

PAGET. — Braglio en a fait un raffut... Y m'a dit...

GUÉRET. — Enfin, vous vous êtes colletés?

PAGET. — J'y ai mis deux ou trois marrons... Comme de bien entendu, il n'a pas été poli, il a voulu me rendre la monnaie. Alors...

GUÉRET. — Ça suffit. Va m'attendre dans la cour.

PAGET. — Bien, m'sieur Guéret.

Il va se retirer.

ROBERT, l'arrêtant. — Un instant. (Paget s'arrête.) Vous savez, Paget, dans quelles conditions vous êtes ici. Pendant les périodes de préparation pour les courses, votre seule voiture. Entre ces périodes, à la mise au point, comme les autres. Votre voiture est hors de combat, nous ne courrons pas. Donc, prenez votre service.

PAGET, hors de lui. — De quoi?

Il fait un pas vers Robert comme pour menacer. Le regard froid de Guéret l'arrête. Alors, il sort sans dire un mot, mais en secouant sa casquette avec rage.

Scène VI

ROBERT, GUERET, LE PERE BROSSE

GUÉRET, au père Brosse. — Vous voyez, ça n'est pas long, une enquête. Ce soir, Braglio couchera sous les verrous, je m'en charge.

LE PÈRE BROSSE, contrarié. — Il a quatre enfants, m'sieur Guéret, et je ne crois pas encore...

GUÉRET, sans réplique. — Passons. Ce n'est pas tout. Je sors de la vérification. Vous savez qu'il y a encore deux petits douze chevaux de loupés?

LE PÈRE BROSSE. — C'est-à-dire...

GUÉRET. — C'est-à-dire quoi?

LE PÈRE BROSSE. — Loupés, on ne peut pas dire loupés... Il y avait deux paliers un peu dépincés. Voilà tout. Ça arrive.

GUÉRET. — Ça ne doit pas arriver.

LE PÈRE BROSSE. — Ça arrive...

GUÉRET. — Voulez-vous parier que ça n'arrivera plus?

LE PÈRE BROSSE. — Si vous avez un moyen, monsieur Guéret...

GUÉRET. — Excellent.

LE PÈRE BROSSE. — Tant mieux... tant mieux...

GUÉRET. — Le voici: à partir de maintenant, toutes les malfaçons constatées à la vérification

feront retour aux monteurs responsables qui recommenceront le travail à leurs frais.

Le père Brosse reste médusé. Il regarde Robert, qui le regarde...

ROBERT. — Monsieur Guéret, avant d'arrêter cette mesure, je crois qu'il y aurait intérêt à ce que nous l'examinions ensemble.

GUÉRET. — Pourquoi donc?

ROBERT. — Pour la rendre équitable par un système compensateur, par exemple... une légère augmentation des tarifs du travail aux pièces.

GUÉRET. — Ce n'est pas mon avis.

ROBERT. — Si vous le voulez bien, nous en recauserons.

GUÉRET. — Je t'en prie, Robert... Je te laisse carte blanche du côté technique. N'affaiblissons pas mes pleins pouvoirs sur le territoire administratif, ou, pour mieux dire, mes pleins pouvoirs, tout court!

ROBERT. — Oh! je ne songe pas un seul instant...

GUÉRET. — Bien.

ROBERT. — Cependant...

GUÉRET. — Ma décision est prise depuis plusieurs jours déjà... Vous allez me faire le plaisir, Brosse, d'en aviser les ateliers aujourd'hui même.

LE PÈRE BROSSE. — Monsieur Guéret, mon devoir est de vous dire une bonne chose... On donne trente francs pour le montage d'une douze chevaux. Il faut un jour pour faire la ligne d'arbre, quinze heures pour les coussinets et les pieds de bielle, enfin, à moins de trois jours et demi, on ne peut pas y arriver. Et encore, il faut un ouvrier adroit, et qui en mette, et puis, là, sérieusement, sans rêver... Pensez, voyons, monsieur Guéret, pour ajuster un frein, cinq francs!... Pour monter un pont arrière, vingt francs. Vingt francs!

GUÉRET. — Alors?

LE PÈRE BROSSE. — Alors... dame... ces gens-là ont tous des gosses à nourrir.

GUÉRET. — Qu'est-ce qu'on les payait, à Milan et à Turin?

LE PÈRE BROSSE. — A Milan et à Turin, la vie est moins chère, et puis ils étaient chez eux.

GUÉRET. — Qui les oblige à venir ici?

LE PÈRE BROSSE. — Justement... le besoin.

GUÉRET. — Vous envisagez très clairement leur point de vue, père Brosse. Avez-vous quelquefois pensé au mien?

LE PÈRE BROSSE. — Toute la journée de tous les jours, monsieur Guéret, puisque je travaille pour vous...

GUÉRET. — Alors, comment résolvez-vous cette question: je paie déjà ma main-d'œuvre plus cher que mes concurrents italiens et je vends mes châssis le même prix. La lutte ne vous paraît-elle pas suffisamment inégale?

LE PÈRE BROSSE. — Pardon, monsieur Guéret, vous battez de loin l'industrie italienne par le bénéfice acquis sur la simplification, dans les nouveaux châssis de monsieur Robert.

ROBERT, vivement. — Il y a les châssis Guéret, pas autre chose, Brosse, je vous l'ai déjà dit.

GUÉRET. — Brosse!

LE PÈRE BROSSE. — Monsieur?

GUÉRET. — Allez notifier le nouveau règlement... Plus un mot. J'ai dit.

LE PÈRE BROSSE. — J' peux pas, monsieur Guéret... j' peux pas... Tant qu'à faire, c'est vous-même qui devez leur apporter ce cadeau-là. Ça sort de mes attributions de contremaître.

GUÉRET. — Sur-le-champ! Faites sonner aux chefs d'équipe. Vous me les amènerez au hangar. Suivez-moi.

Il sort, suivi de Brosse qui hoche la tête. Resté seul, Robert réfléchit. Claquement agacé du pouce et de l'index. Puis il s'installe à son bureau. Derrière lui, doucement, entre Anne-Marie, qu'on vient de voir passer dans la cour.

Scène VII

ANNE-MARIE, ROBERT

ANNE-MARIE, un appel gamin. — Hou-hou! (Robert se retourne.) Bonjour, mon vieux copain!

ROBERT. — Bonjour, Annie. Où étiez-vous donc?

ANNE-MARIE. — Dans la limousine. J'ai vu papa filer raide comme un capitaine de gendarmerie avec le père Brosse dans les jambes. Alors, comme j'ai justement des choses à vous dire, pfuitt! (Petit geste glissant de la main.) me voilà!... (Elle lui serre la main.) Ça va, mon vieux Robert?

ROBERT. — Pas fort. Nous commettons des gaffes ici. Enfin!...

ANNE-MARIE. — Quelles?

ROBERT. — Des gaffes... Des machines du métier. Rien pour les petites filles.

ANNE-MARIE. — Petites filles!... Ecoutez-moi ce nouveau-né! Je vais vous montrer si je suis une petite fille! On me marie.

ROBERT, simplement, mais avec intérêt. — Non? Depuis quand?

ANNE-MARIE. — Depuis hier soir! C'est épatant, hein?

ROBERT. — C'est très épatant! Quel est le monsieur?

ANNE-MARIE. — Vous ne le voyez pas?

ROBERT, après un instant de réflexion. — Mettet?... (Elle fait signe que non.) Luzard? (Même jeu.) Servène?

ANNE-MARIE. — Non. Cherchez ailleurs que dans nos camarades de tennis.

ROBERT. — Jules Mosson?... (Même jeu.) Je ne vois pas.

ANNE-MARIE. — Vous ne le voyez pas. C'est vous dire qu'il est obscur!

ROBERT. — Qui?

ANNE-MARIE, mystérieuse. — Voilà!

ROBERT. — Ne faites pas de mystères, puisque je serai certainement le premier à qui on le dira!

ANNE-MARIE. — Tenez-vous... Georges Durand.

ROBERT. — Ce crétin?

ANNE-MARIE. — C'est ça. Le seul.

ROBERT, haussant les épaules. — Quelle blague!

ANNE-MARIE. — Non, non!

ROBERT. — Allons, ce n'est pas sérieux.

ANNE-MARIE, changeant de ton. — Trop sérieux. Robert, trop sérieux. Moi aussi, j'ai d'abord pris ce petit événement à la légère, je l'ai considéré comme un de ces projets un peu comiques, qui n'ont pas un seul instant la prétention de se réaliser. Pendant huit jours j'ai plaisanté... Hier soir, il a bien fallu devenir plus grave. (Mélancolique.) Je ne ris plus.

ROBERT. — Il faut rire, Annie... si vous avez envie de rire. Que risquez-vous? Si vous n'avez, comme je le vois, pas la moindre tentation d'offrir votre existence au jeune Durand, il n'y a qu'à dire non, c'est tout simple.

ANNE-MARIE. — Rien de moins simple que de se heurter aux résolutions de mon père, vous devez le savoir un peu?

ROBERT. — Mais il n'arrêtera jamais une résolution de ce genre sans votre agrément.

ANNE-MARIE. — Détrompez-vous. Il y a, paraît-il, deux ans qu'il en a établi le principe. Ils s'y sont pris de loin, le père Durand et lui. Ce mariage-là, c'est le type du beau mariage industriel et prédestiné. La raison, les intérêts, les convenances, tout s'en fait les complices.

ROBERT. — Ah? (Silence.)

ANNE-MARIE. — Vous dites?

ROBERT. — Mon Dieu... rien... Quoi dire?

ANNE-MARIE. — Oui.

ROBERT. — Et vous?

ANNE-MARIE. — Moi?

ROBERT. — Enfin, c'est de vous qu'il s'agit!

ANNE-MARIE. — Oh! moi, ça se résume en peu de mots... Je suis très malheureuse.

ROBERT. — A ce point?

ANNE-MARIE. — Plus encore!... Vous ne pouvez pas savoir... car je suis très renfermée, Robert, très cachottière... Je n'aime pas beaucoup montrer mon âme telle qu'elle est, je l'habille toujours un peu quand il y a du monde.

ROBERT. — Moi aussi...

ANNE-MARIE. — Mais j'ai très peur... J'ai une peur affreuse de l'avenir, l'avenir personnifié par ce M. Georges Durand, qui est timide, qui n'est pas amusant, et si terne, si terne! Vous savez, Robert, avec mes petits airs évaporés, j'ai souvent réfléchi, réfléchi... Au fond, je suis une petite personne très réfléchie.

ROBERT. — A quoi avez-vous tant réfléchi?

ANNE-MARIE. — Au bonheur...

ROBERT. — Oui, le grand problème...

ANNE-MARIE. — N'est-ce pas qu'il est imposant? Eh bien, je m'y suis beaucoup embrouillée, mais, du moins, ai-je deviné que le bonheur, ce n'est pas Georges Durand.

ROBERT. — Qui sait? Votre père, après tout, est mieux renseigné que nous sur le destin conjugal... Et tant de jeunes filles ont rêvé de faire un mariage d'amour, qui ont été fort heureuses de se réveiller dans un mariage de raison!

ANNE-MARIE. — Oh! vous n'y êtes pas du tout! L'amour... Non, c'est curieux, je n'ai jamais ambitionné un mariage d'amour, car l'amour, l'amour me paraît être une chose trop... trop poignante.

ROBERT. — Poignante?

ANNE-MARIE. — Vous ne trouvez pas?

ROBERT. — J'ignore... Je suis tellement occupé!

ANNE-MARIE. — Vous n'avez jamais aimé, vous?

ROBERT. — Aimé?...

ANNE-MARIE. — Oui...

ROBERT. — Aimé... Non.

ANNE-MARIE. — Moi, j'ai aimé.

ROBERT. — Vous ne savez pas ce que vous dites, Annie.

ANNE-MARIE. — J'ai aimé, j'en suis sûre. Vous vous rappelez ce pauvre petit Maurice Hermès, qui savait qu'il allait mourir?... et qui était si gai, parce que, disait-il, il ne faut jamais attrister la vie des autres?... Un soir de bal, il m'a dit des mots que j'ai retenus, c'est étrange... comme si je les avais longuement appris: « Mademoiselle, c'est dans trois mois, je crois, que j'irai me promener à la Mortola, par un beau crépuscule... La Mortola, mademoiselle, est un admirable jardin qu'un Anglais richissime a fait fleurir près de Menton. Toutes les plus adorables fleurs du monde y sont réunies dans des parterres immenses. Il s'y trouve des prairies de violettes et des champs de roses extasiées par la beauté du ciel. L'Anglais dort là, sous une dalle de marbre fin, et des colombes apprivoisées promènent leur vol blanc autour de son sommeil... Un peu plus loin, c'est un mur, avec une brèche ouverte sur le bleu du large. Devant cette brèche, je regarderai se coucher le soleil. Et comme je veux que ma dernière pensée aille à quelque chose de très pur, je vous dédierai ma dernière pensée pour qu'elle vous porte chance. » Et cela m'a troublée, Robert, et cependant, j'ai souri parce que je ne savais pas, je croyais que c'était une galanterie un peu plus poétique que les autres, voilà tout... Seulement, quand, il y a six mois, nous avons appris que Maurice Hermès venait d'être trouvé, devant la brèche de la Mortola, avec une balle dans le cœur, j'ai pleuré, j'ai pleuré, j'ai pleuré toute la nuit... J'ai pleuré toute la nuit sur le souvenir du pauvre Maurice, et je suis sûre, voyez-vous, je suis sûre que c'est ça, l'amour.

ROBERT. — Peut-être... Encore une fois, je ne suis pas fixé, je trancherais plus aisément une question de mathématiques ou d'affaires... Mais j'incline volontiers à croire, en effet, que l'amour est un grand enthousiasme de pitié... Ce serait joli. Ce serait l'explication généreuse de tant de choses!...

ANNE-MARIE. — Pourtant, expliquez ça... je n'aurais pas épousé Maurice Hermès...

ROBERT. — Oui, c'est possible... pourquoi?

ANNE-MARIE. — Mais Robert, parce que j'admets très bien que le mariage est autre chose, et qu'on ne peut pas donner à toute une vie commune...

ROBERT. — Le baptême des larmes... C'est assez mon avis... Comment le concevez-vous donc, le mariage?

ANNE-MARIE. — C'est assez difficile à dire.

ROBERT. — Essayez.

ANNE-MARIE. — J'entrevois surtout une grande estime réciproque, de l'amitié bien éprouvée, enfin... ah! les mots!... enfin, cette confiance solide sur laquelle on peut fonder une famille sans trembler pour elle. Voilà, voilà... il me semble que le mariage, c'est surtout la famille... Et puis, plus tard, à des instants imprévus, à cause d'événements imprévus, peut-être l'émotion sacrée naît-elle à son tour?... Alors, c'est l'amour dans le mariage, c'est du luxe qu'on a gagné ensemble.

ROBERT. — Vous êtes un petit cœur grave, Annie. Vous ne ressemblez pas aux autres. Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure.

ANNE-MARIE. — Quoi donc?

ROBERT. — « Petite fille! » Je retire « petite fille ». Mais qu'est-ce que vous voulez, c'est la première fois que je vous entends exprimer des pensées aussi raisonnables!

ANNE-MARIE. — Merci!

ROBERT. — Et même, je suis surpris... eh! oui, je m'étonne de cette tournure d'esprit! C'est vrai, que vous avez réfléchi, c'est évidemment vrai. Comment se fait-il que vous ayez déjà tant réfléchi?

ANNE-MARIE. — Vous ne le direz à personne?

ROBERT. — Oh!

ANNE-MARIE. — C'est parce que j'ai vu pleurer maman.

ROBERT. — M^me^ Guéret?

ANNE-MARIE. — Oui, maman que vous voyez si jeune, si coquette, si séduisante!...

ROBERT. — Si gaie!

ANNE-MARIE. — Si gaie... Eh bien, souvent, je l'ai surprise, sans qu'elle s'en doute, les yeux mouillés. Déjà quand j'étais toute petite, et que nous étions seules, elle me disait: « Joue. » Et je jouais pendant qu'elle faisait semblant de lire, mais je remarquais très bien qu'il tombait de petites étoiles sur les pages... Et ça m'apprenait à penser.

ROBERT, surpris. — Des chagrins, M^me^ Guéret!

ANNE-MARIE. — Je crois que c'étaient les affaires de papa qui marchaient difficilement et qui coûtaient bien des soucis? Alors, sans doute maman avait-elle pitié de lui, comme moi de Maurice Hermès... Et c'était l'amour, vous voyez!

ROBERT, pensif. — Oui... oui.

ANNE-MARIE, après un temps, près de la fenêtre. — Robert?

ROBERT. — Annie?

ANNE-MARIE. — Je n'ai pas d'amitié, je n'ai pas d'estime pour Georges Durand. Il ne m'est rien. C'est une figure qui passe... Je ne veux pas être sa femme.

ROBERT. — Il faut le dire à votre père.

ANNE-MARIE. — Non. Papa me répondra comme vous: « Petite fille! » C'est vous qui devez me défendre. Sommes-nous de vieux amis, oui ou non?

ROBERT. — Mais comment voulez-vous que...

ANNE-MARIE. — Vous, on vous écoute à la maison, on ne vous traite pas en petit garçon. Quand vous ouvrez la bouche, c'est l'oracle qui a parlé.

ROBERT. — Oh! l'oracle...

ANNE-MARIE. — Parfaitement... Vous convaincrez d'abord maman...

ROBERT. — Mais vous ne vous rendez pas compte, c'est tout ce qu'il y a de plus délicat...

ANNE-MARIE. — C'est tout ce qu'il y a de plus naturel. Enfin, si j'avais un frère?

ROBERT. — Mais je ne suis pas votre frère!

ANNE-MARIE. — Raison de plus!

ROBERT. — Comment, raison de plus!

ANNE-MARIE. — Alors, vous voulez que je sois malheureuse avec Georges Durand?

ROBERT. — Mais sapristi! avec un peu de caractère, et...

ANNE-MARIE. — Ah! écoutez, vous n'êtes pas chic! Vous pouvez bien faire ça pour moi! Vous pouvez bien m'aider! Ou alors, qu'est-ce que ça veut dire, l'amitié, qu'est-ce que ça veut dire ce grand mot-là? (Voyant son père traverser la cour.) Bon!... Voilà papa!... Maman d'abord, n'est-ce pas? Soyons diplomates! En venant dîner ce soir, embarquez maman!

Robert : « *A quoi avez-vous tant réfléchi?* »

ROBERT. — Oui, mais...

ANNE-MARIE. — Et puis, flûte! Je compte sur vous!

Entre Guéret.

Scène VIII

LES MÊMES, GUERET

GUÉRET, à Robert. — Vraiment, je ne comprends pas ton attitude vis-à-vis de ces gaillards-là! Pour un peu, tout à l'heure, tu allais me contredire devant le père Brosse, et ça, comme maladresse, c'eût été du raffinement!... D'ailleurs, tu es décidément ce qu'on peut appeler un drôle de pistolet. Ou bien des susceptibilités excessives, des explosions à tout casser, un déchaînement d'autorité, ou bien la fai-

blesse. Jamais de mesure! (A Annie.) Qu'est-ce que tu attends, toi?

ANNE-MARIE. — Que tu m'embrasses! (Elle lui saute au cou.) Je file!

GUÉRET. — Tu files!... tu files!... (Il consulte sa montre.) Il y a un quart d'heure que ton professeur de chant t'attend!... Demain, tu ne me conduiras plus à l'usine.

ANNE-MARIE, gamine. — Tu me dis ça tous les jours. Il faut trouver autre chose... (Elle l'embrasse.) A ce soir, mon vieux Robert!

Robert lui envoie un bonjour de la main. Elle sort vivement.

Scène IX

GUERET, ROBERT

GUÉRET, poursuivant sa pensée. — Cependant, c'est avec de la mesure et de la fermeté qu'on mène les hommes, mon petit. Voilà deux ans que je te mets à cette école et je constate que mes leçons ne te font pas grand effet. Ça ne te paraît donc pas prodigieusement simple, ce programme-là?

ROBERT. — Infiniment simple, mais incomplet. Monsieur Guéret, nous n'allons pas reprendre pour la centième fois cet échange de vues, puisqu'il y a un mot sur lequel nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord.

GUÉRET. — Tu vas me sortir encore ta « Justice »?

ROBERT. — Je ne vois pas de fermeté, je ne vois pas de mesure sans justice. Il y a là trois idées inséparables.

GUÉRET, sans violence. — Mais, sacrée tête de mule, quand tu auras dîné vingt ans avec ce beau mot-là, tu ne connaîtras pas encore son sens exact. Pour le connaître, il faudrait qu'il prît à la justice la fantaisie de devenir absolue. Mais tant qu'elle s'obstinera à n'être qu'une manifestation de nos consciences, et tant que nos consciences différeront comme nos moustaches et nos goûts, il sera indispensable, surtout dans la direction d'une industrie comme la nôtre, de faire une moyenne entre *nos* justices qui ont une forme, et *la* justice, qui est un fantôme.

ROBERT, tranquillement, mais avec foi. — Non, non, non, il y a une justice évidente.

GUÉRET. — Où donc? Les gens qui font profession de l'appliquer ne savent pas comment s'y prendre. Les tribunaux d'appel réforment les jugements des tribunaux de première instance, et la Cour suprême casse les arrêts d'appel. (Il sonne.) La justice change avec la couleur des robes de magistrats. (Au garçon de bureau qui entre.) Tenez, portez ça à Brosse. Et crois-tu donc, non, mais une fois pour toutes, crois-tu que, si je n'avais pas la certitude d'être plus juste que toi, j'oserais te regarder dans les yeux?

ROBERT. — Oh! il n'entrerait dans l'esprit de personne, monsieur Guéret, de mettre en doute votre sincérité. Vous êtes la droiture, l'honnêteté mêmes. Mais vous pouvez vous tromper.

GUÉRET. — Moins que toi. J'ai plus d'années que toi.

ROBERT. — La justice n'a pas d'âge.

GUÉRET. — Ah! mais tu m'agaces, à la fin, avec ta justice... Crois donc en Dieu, c'est plus simple.

ROBERT. — C'est la même chose.

GUÉRET. — Si la justice n'était pas à la base de mon administration, sache qu'elle ne serait pas acceptée par ceux qui en dépendent, car la justice, c'est ce qu'on exige du voisin. (La dactylographe entre et apporte le courrier à la signature.) Je viens encore de faire une expérience qui devrait bien te servir d'enseignement. (Guéret, tout en parlant, signe son courrier. A M^lle^ Chomet.) Ce sont les contrats de Londres? (Elle répond « oui » d'un signe de tête. A Robert.) Tu as vu comme le père Brosse rechignait à imposer à nos ouvriers la plus sage des mesures. Eh bien, il m'a suffi de la leur expliquer moi-même, et en peu de mots, je te prie de le croire, pour qu'ils l'accueillent sans murmure. (La dactylographe sort.) Du premier au dernier, ils sont retournés à leur étau dans le silence le plus parfait.

ROBERT. — Et le plus résigné? Ça ne prouve pas que la mesure fût juste.

GUÉRET. — Ça prouve!... Ah! graine de révolté, va!... (Entre un garçon de bureau.) Quoi encore? (Le garçon tend une carte de visite. Il jette les yeux dessus et, brusquement calmé, avec empressement.) Oui... oui... Faites entrer! (Le garçon sort, Guéret fait deux pas dans la pièce, puis, frappant sur l'épaule de Robert, il lui dit avec une gêne cordiale et bourrue.) Je te secoue, je te secoue, mais tu sais, je t'aime bien, grand gamin!

Robert va lui répondre, mais leur effusion est interrompue par l'entrée de Christiane.

Scène X

LES MÊMES, CHRISTIANE DE SERVAIS

CHRISTIANE. — Hélas! oui! c'est encore moi! Il faudra que je prenne un abonnement, voilà ce que vous pensez.

GUÉRET, protestant et lui baisant la main. — Oh!

CHRISTIANE. — Et vous avez raison... Avant-hier, hier, aujourd'hui... J'abuse. (Tendant la main à Robert.) Bonjour, monsieur Robert Marcel.

ROBERT. — Bonjour, madame, vous allez bien?

CHRISTIANE, souriante. — Je vais mieux qu'elle...

GUÉRET. — La voiture? Encore quelque chose? C'est désolant, quoi donc?

CHRISTIANE. — Il faut demander cela à mon chauffeur. Il marmonne des mots cabalistiques, carburateur... magnéto... (A Robert.) Moi je suis incapable de vous dire qu'il s'agit du cœur, de l'estomac ou des poumons.

GUÉRET, à Robert. — Va donc voir.

ROBERT. — J'y allais.

Il sort.

GUÉRET, à Christiane. — Prenez la peine de vous asseoir, madame.

Il avance vers elle un fauteuil.

Scène XI

GUERET, CHRISTIANE, puis SERGINE

CHRISTIANE. — Ah!... Que penseriez-vous de garder une bonne fois cet objet pour le faire revoir de fond en comble? Vous auriez bien une voiture à me prêter pendant ce temps-là?

GUÉRET. — N'en doutez pas.

CHRISTIANE. — Et la mienne serait ainsi tout à fait en état pour le moment où je quitterai Nice.

GUÉRET. — Vous préparez une promenade?

CHRISTIANE. — Ce n'est pas assez dire.

GUÉRET. — Comment! un voyage?

CHRISTIANE. — Un déménagement, cher ami.

GUÉRET, la fixant dans un sourire contraint. — Nous plaisantons?

CHRISTIANE. — Jamais je n'en ai moins eu envie. Au contraire, j'éprouve une très profonde mélancolie, je vous assure, à vous annoncer que dans quelques semaines, au printemps, je serai réinstallée en Russie.

GUÉRET, même jeu. — Pour quinze jours?

CHRISTIANE. — Pour toujours, définitivement.

GUÉRET. — Bah? (Un mouvement nerveux, puis un temps.) Eh bien... voilà.

CHRISTIANE. — Oh! je n'escomptais pas un drame.

GUÉRET. — Vous faisiez bien. Je ne suis pas l'homme des drames.

CHRISTIANE. — En effet, vous êtes très fort.

GUÉRET. — Oh!...

CHRISTIANE. — A moins...

GUÉRET. — Dites!

CHRISTIANE. — A moins que vous n'ayez pas eu pour moi les sentiments que vous m'exprimiez avec tant de feu.

GUÉRET. — Je vous ai désirée à en perdre la raison.

CHRISTIANE. — Mais vous ne l'avez pas perdue.

GUÉRET. — Dieu merci! La raison, chez moi, l'emporte sur...

CHRISTIANE. — Sur le cœur?

GUÉRET. — Sur les sens... et le cœur seul l'emporte sur la raison.

CHRISTIANE. — Insolent! Faut-il que j'aie conscience de ce que je vaux pour dédaigner qu'on me traite ainsi!

GUÉRET. — Au point où nous en sommes, nous ne devons pas avoir peur de la vérité. Nous n'avons jamais été que des adversaires et vous venez de brûler sur moi votre dernière cartouche. Ce n'est pas votre faute si elle a raté.

CHRISTIANE, lui tendant le petit miroir de sa trousse. — Pas tant que ça.

GUÉRET. — Oh! je ne dis pas que je suis tout à fait d'aplomb. Je ne nie pas... Je ne nie pas que je souffre... Je souffre, c'est entendu, mais qu'est-ce que ça fait, puisque c'est la bête qui souffre et puisque je vous juge.

CHRISTIANE. — Mal, mon ami.

GUÉRET. — Avec une étonnante tranquillité... Voulez-vous que nous jetions un coup d'œil sur ce petit passé qui s'en va?... C'est amusant... Je vous revois à l'œuvre. D'abord, admirons comme vous avez su choisir le moment!... Hein? Le moment... Celui où je viens d'apercevoir dans mes cheveux le premier reflet gris. J'ai travaillé comme un galérien depuis l'âge d'homme, je suis las d'efforts, et j'aperçois l'autre versant. Bref, j'en suis à cette heure trouble où on se sent brusquement tenaillé par la grande angoisse de n'avoir pas arraché à la vie tout ce qu'elle peut donner... Alors, tout cela, tout ce plaisir, tout cet inconnu, toute cette aventure sans doute merveilleuse, vous l'offrez dans votre beauté... dans ce mystère du regard slave... dont vous vous servez si bien. (Elle s'en sert à cet instant même en l'écoutant.) Et de jour en jour c'est l'obsession de ces yeux-là... calmes, caressants... (Elle le regarde avec intensité. Comme malgré lui, il est plus près d'elle.) ...bouleversants... (Sa voix s'altère.) Vos yeux sont beaux, Christiane... Il y a des moments, là, tenez, à cette table, où... loin de vous... je les sentais tellement appuyés sur mon cerveau... qu'ils me suggéraient des résolutions incroyables... Ah! j'étais gentiment intoxiqué... Et, pendant deux ans... pendant deux ans, ce que les yeux promettent la femme le refuse!

CHRISTIANE, les yeux toujours dans les yeux. — Je vous veux à moi seul ou je ne vous veux pas.

GUÉRET. — Deux ans!... Quelle ruse, quelle patience, quelle volonté. (Doucement.) Je ne vais pas jusqu'à dire que c'est du grand art, puisque... somme toute, ça n'a pas réussi, mais, enfin, c'est du travail bien fait... Beaucoup d'autres que moi n'y eussent pas résisté.

CHRISTIANE, même jeu. — La belle victoire!

GUÉRET, échappant au regard de Christiane, dans un lent effort et se passant la main sur son front moite. — Assez belle, quoi que vous en pensiez!

CHRISTIANE. — Victoire magnifique... Nous nous séparons...

GUÉRET. — Et votre petit calcul n'aboutit pas à la vilaine chose...

CHRISTIANE. — Mon calcul!

GUÉRET. — Mais oui, mais oui! En m'apportant, dans vos griffes tendues, la nouvelle de votre départ, vous vous êtes dit...

CHRISTIANE. — Laissez-moi donc achever moi-même pour vous montrer ma franchise... Une déclaration loyale n'est pas un calcul. Je me suis dit...

GUÉRET. — « Il va marier sa fille... »

CHRISTIANE. — Parfaitement. Cela fait, il sera libéré des entraves sociales, et, s'il m'aime, il me suivra.

GUÉRET. — Il divorcera.

CHRISTIANE. — Pour m'épouser. J'en vaux une autre.

GUÉRET. — Eh bien, c'est un tort d'avoir pensé ces folies. Je suis un homme épris, je ne suis pas une brute, ni un gâteux. Et il faut que vous m'ayez bien mal deviné, malgré tout, pour me croire capable de briser la vie d'une femme à laquelle m'attachent des liens autrement puissants que ceux qui auraient pu nous unir.

CHRISTIANE. — En vérité!

GUÉRET. — En vérité. Car celle-là n'a pas seulement tous les attraits de la femme, elle a, en outre, toutes les beautés de l'honnête femme.

CHRISTIANE. — Vous croyez?

GUÉRET. — J'en suis sûr.

CHRISTIANE. — Nous allons voir... Mais, en attendant, je n'étais donc bonne qu'à être votre maîtresse?

GUÉRET, tranquillement, dans les yeux, après un temps. — Oui.

CHRISTIANE. — Vous êtes comique!

GUÉRET. — Je suis lucide!

CHRISTIANE. — Comique!... Incroyablement comique!... Eh bien, non! vous n'êtes pas fort! Vous n'êtes qu'un pauvre homme qui manque, en ce moment, sa vie, parce qu'il n'a aucune notion des réalités.

GUÉRET. — Donnez-m'en la notion.

CHRISTIANE. — Prenez garde que je vous prenne au mot! La femme honnête, c'est celle qui ne se partage pas. Moi, je serais toute à vous! Si vous avez besoin d'une femme honnête, prenez-moi, car l'autre...

GUÉRET. — L'autre... n'y touchez pas, Christiane!

CHRISTIANE. — Non. L'homme fort que vous

croyez être serait capable de crier comme un petit enfant devant l'icone mutilée.

GUÉRET. — Par vous?

CHRISTIANE. — Par la vérité. Vous ne voyez donc pas que le temps de votre ménage est fini? Votre vie conjugale est usée, mon bon ami! Quand on se marie à vingt ans, il faut s'attendre à ça... Et vous figurez-vous que votre femme ne subit pas la loi fatale? Qu'elle n'est pas dans le même état d'esprit que vous?

GUÉRET. — Quel état d'esprit, je vous prie?

CHRISTIANE. — Celui qui vous a jeté vers moi, tout altéré d'une vie nouvelle. Voyez sa coquetterie, voyez sa fièvre de plaire et de séduire...

GUÉRET. — Où est le mal?

CHRISTIANE. — Allons donc! Elle aussi a besoin de jeunesse!... En vous libérant, vous lui donneriez la liberté!

GUÉRET. — Comme vous restez vague dans la perfidie.

CHRISTIANE. — Niais! Vous n'avez donc jamais été frappé de la couleur et de l'éclat de ses yeux quand elle contemple votre jeune ingénieur, Robert Marcel?... Non?... Désormais, savourez donc ce spectacle! Il vous instruira. Sachez voir, au lieu de bredouiller dans des doctrines de conscience. Et il arrivera ceci : qu'un beau jour, en moins d'une seconde, vous apercevrez que la sagesse est tout de même d'aller à votre bonheur, tout droit, sans vous encombrer de responsabilités illusoires. Ce jour-là, je vous attends.

Sergine passe dans la cour, devant la fenêtre, et regarde à travers les vitres s'il y a quelqu'un dans le bureau. Petit mouvement en apercevant Christiane. On la voit hésiter à retourner sur ses pas, puis s'éloigner à gauche.

GUÉRET, tranquillement. — En Russie?

CHRISTIANE. — En Russie.

GUÉRET. — L'endroit est vaste. Il doit s'y trouver assez de distraction pour vous permettre d'attendre.

CHRISTIANE. — Longtemps?

GUÉRET. — J'en ai peur.

CHRISTIANE. — Mes précisions n'effleurent même pas l'idole?

GUÉRET. — Oh! pas du tout! J'aime mieux vous l'avouer.

CHRISTIANE. — Et vous me détestez, maintenant.

GUÉRET. — Non. (Avec une espèce d'admiration.) Vous avez la beauté du mal.

CHRISTIANE. — Oui, ce n'est pas beau ce que je viens de faire là...

GUÉRET. — N'exagérons pas. Ce n'est qu'une petite infamie.

CHRISTIANE. — Vous reviendrez de cette idée. Vous ne garderez pas toujours vos duretés pour moi seule. Mais, si c'était une infamie, j'aurais une excuse.

GUÉRET. — Votre excuse, c'est que je vous parais être là tout à point pour réaliser votre désir de refaire votre vie, et de donner un nouvel essor aux languissantes aciéries du Donietz.

CHRISTIANE. — Soit. Ce serait un projet digne de vous. Pourquoi pas?

GUÉRET. — C'est bien ce que je dis, pourquoi pas? Ruiner un ménage et développer vos usines, voilà de quoi satisfaire à la fois vos instincts destructeurs et votre sens pratique. Et puis, pour une personne qui s'est nourrie de Dostoïewski et gargarisée de Nietzsche... ce qui aboutit toujours à une espèce de romantisme sauvage... et enfantin, cette manière d'enlèvement, là-bas... là-bas... dans la montagne, ça paraît follement et sombrement amusant... Le défaut, c'est que vous ne m'avez pas regardé d'assez près.

CHRISTIANE, lui prend la main. — Jean...

GUÉRET. — Mais non, mais non. Je serais affreusement mal à l'aise dans les frusques de don José. Je me connais, je sais très bien ce qui me va.

CHRISTIANE. — Jean, ces railleries sont stupides. Vous savez que je suis sincère, que j'aime votre volonté, votre force, jusque dans sa brutalité. (Sergine entre doucement. Ils ne l'entendent pas. Elle les regarde. Debout contre la porte, elle recevra le coup en plein cœur. Il semblera qu'elle va s'effondrer, puis elle réagira.) Oui, je veux refaire ma vie, c'est mon droit. Bientôt, nous serons deux à poursuivre le même but. Et vous comprendrez, alors, comme il est beau d'en avoir le moyen! Eh bien, je vous attendrai. Vous m'aimez, j'attendrai notre heure. Elle va sonner, je le sens... je le sais... c'est écrit!

Sergine s'est retournée, face à la porte qu'elle ferme d'un coup sec. Ils tressaillent, mais ne peuvent se rendre compte s'ils ont été entendus, d'autant que la nouvelle venue fait une entrée franche, souriante.

SERGINE. — Bonjour!... (A Christiane, qui s'est ressaisie, et qui lui tend la main.) Bonjour, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer ici.

CHRISTIANE. — J'allais vous en dire autant, ma chère. Vous venez donc quelquefois aux usines?

SERGINE. — Rarement. Mais vous me le faites regretter... (A Guéret.) Je t'apporte une dépêche des Durand. Ils arrivent par le train de six heures.

GUÉRET. — Ah?... Il faudra les faire prendre à la gare.

SERGINE. — Si tu pouvais y être, ce serait mieux encore.

GUÉRET. — J'essaierai.

CHRISTIANE. — Vous avez à causer, je vous laisse.

GUÉRET. — Attendez donc. (Robert entre.) Ah! Robert va nous dire où en est cette voiture.

Scène XII

LES MÊMES, ROBERT

ROBERT. — Eh bien, il vaut décidément mieux recourir au grand démontage. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, madame, j'ai fait mettre à votre disposition un de nos petits landaulets de service.

CHRISTIANE. — Vous êtes devin, cher monsieur, vous m'offrez ce que je souhaitais. Est-ce que ce sera long?

ROBERT. — Une dizaine de jours, au plus.

CHRISTIANE. — Parfait. (A Sergine.) Car j'ai une nouvelle à vous annoncer. Je viens précisément d'en faire part à votre mari. Je quitte Nice et je me fixe en Russie.

SERGINE. — Bah! Laissez-nous croire que cette décision n'est pas irrévocable?

Guéret est remonté vers Robert et l'entretient à part.

CHRISTIANE. — Irrévocable. Nice est décidément trop étroit. J'ai besoin de changer de théâtre.

SERGINE, plus bas, la figure soudain changée. — Pourquoi? C'est dans les petits cadres qu'on joue le mieux la comédie.

CHRISTIANE, sur la défensive. — Laquelle?

Sergine. Christiane. Guéret. Robert.

Scène XII. — Sergine : « *C'est donc là-bas que vous comptez l'attendre ?*

SERGINE. — La grande, l'éternelle... (Une flamme aux yeux.) Alors, c'est donc là-bas que vous comptez l'attendre ?

CHRISTIANE, saisie. — Qui ?

SERGINE, retrouvant son sourire après un grand effort. — Mais... votre voiture.

CHRISTIANE, avec impertinence. — Oh ! pas si vite !... Je suis ici pour quelque temps encore. Je n'ai pas fini tous mes préparatifs. Au revoir !

SERGINE. — Au revoir !

CHRISTIANE. — Monsieur Robert Marcel, voulez-vous avoir l'obligeance de m'installer dans ce fameux landaulet ?

ROBERT. — Je suis à vos ordres, madame.

CHRISTIANE, à Guéret, qui s'apprête à l'accompagner. — Non, pas vous... Restez donc... Je m'en voudrais de vous enlever... à votre devoir ! Restez, restez. A bientôt ! (Elle sort, reconduite par Robert.)

Scène XIII

GUERET, SERGINE

GUÉRET. — A quelle heure, cette dépêche ?... (Voyant Sergine respirer avec effort, le visage contracté.) Qu'est-ce que tu as ?

SERGINE. — Rien... rien... (Un grand effort pour sourire.) Rien, je t'assure.

GUÉRET. — Voyons ?

Un temps.

SERGINE, vaincue, doucement. — Pardonne-moi, je viens de passer une mauvaise journée. Je viens d'assister à une grande douleur, et on ne se doute pas... C'est très impressionnant, une vraie douleur.

GUÉRET. — Mais... quelle douleur ?

SERGINE. — Une amie... la femme d'un de nos amis...

GUÉRET. — Qui ?

SERGINE. — Ne me demande pas son nom. Qu'est-ce que ça fait, son nom ? Je ne me sens pas le droit de le dire, même à toi, car elle a la pudeur de son chagrin. Je lui en ai arraché le secret presque malgré moi, et certainement malgré elle.

GUÉRET. — Nos amis ne sont pas légion. Je vais la reconnaître.

SERGINE. — C'est juste. N'en parlons pas... Ah ! n'en parlons pas !... Qu'est-ce que j'allais faire là, mon Dieu !... (Un geste des deux mains pour chasser l'obsession.) Alors, voilà... charge-toi des Durand, sois à la gare... Je m'en vais. A ce soir, mon chéri.

GUÉRET, gardant ses deux mains dans les siennes. — Sergine !... (Il la regarde dans les yeux, profondément.) Sergine, qu'est-ce qu'elle a, notre amie ?

SERGINE. — Je te l'ai dit...

GUÉRET. — Oui, du chagrin... Pourquoi ?

SERGINE. — Tu tiens donc tant à cette pauvre histoire ?

GUÉRET. — Oui, maintenant, j'y tiens.

SERGINE. — Mais c'est affreusement banal, Jean ! Ça n'a aucun intérêt... Moi, je compatis parce que je suis une femme, n'est-ce pas ? Cette malheureuse adore son mari... Elle voyait en lui, je ne sais pas, moi, toute sa vie... C'était un amour si plein, si total... qu'il était comme sa vie même... L'ennemie est venue... D'abord, elle n'y a pas pris garde... Et puis, petit à petit, elle a été saisie d'inquiétude. Elle a épié des regards, des sourires, des gestes d'entente. Malgré cela, elle était fière, elle traversait son drame en portant beau, sans gémir. D'ailleurs, elle doutait, et elle voulait se défendre par la gaieté, la

gaieté quand même... Mais c'était long, c'était interminable, elle finissait par souhaiter le coup brutal qui vous achève bien une fois pour toutes... Et voilà, c'est arrivé... Il va partir, il va rejoindre l'autre. Elle le sait. C'est fini... Maintenant, elle est là... Elle ne souffre même plus... On ne sait pas ce qui va lui arriver... On va voir. (Très doucement.) Tu vois, ce n'est rien...

GUÉRET. — Non, Sergine, ce n'est rien. Il faut consoler ton amie, il faut aller la consoler tout de suite. Dis-lui que cet homme, comme les autres, porte en lui ses passions, mais qu'il se fait gloire d'en être le maître, et le maître impérieux, je t'en réponds... Non... non... ne fais pas de philosophie, apporte des faits, c'est plus simple. Dis-lui... et tu peux lui en faire le serment, sur ce que tu as de plus sacré au monde...

SERGINE. — Jean, prends garde à ce que tu vas me dire!

GUÉRET. — Jure-lui que son mari n'a jamais, tu entends bien, jamais été l'amant de celle que tu appelles l'ennemie, et jure-lui qu'il ne partira pas.

SERGINE. — Jean, prends garde...

GUÉRET. — Il faut le lui jurer, Sergine, comme je te jure que jamais tu ne m'es apparue plus noble qu'aujourd'hui...

SERGINE, se détournant, à bout de forces. — Tais-toi! Tais-Toi!

GUÉRET. — Sergine!...

SERGINE, sans le regarder. — Non, tais-toi... Je jurerai, et elle me croira. Mais, tais-toi... tu serais capable de me parler d'estime, de respect, de noblesse... Et ce n'est pas ces mots-là que je dois lui apporter, ce n'est pas avec ces mots-là qu'on panse les plaies d'amour... Robert!... Voilà Robert!... Au nom du ciel, qu'il ne se doute pas...

Elle se place vivement de façon à ce que Robert ne puisse pas voir son visage en entrant, et se met à feuilleter des papiers épars sur la table des dessinateurs.

Scène XIV

LES MÊMES, ROBERT

GUÉRET, à Robert. — Mme de Servais est partie?

ROBERT. — Il y a longtemps. J'ai fait rentrer tout de suite son châssis à la réparation.

GUÉRET, dans les dents. — Bon voyage!

ROBERT. — Et me voici préoccupé de bien autre chose... Cinq monteurs viennent de rentrer leurs outils, on a débrayé plusieurs tours, et j'ai pu constater, dans tous les ateliers, et même à la mise au point, un flottement qui ne me dit rien de bon!

GUÉRET. — Ah! ah!

ROBERT. — Monsieur Guéret, j'en reviens à ce que je vous disais tout à l'heure. Mon impression, trop nette, hélas! est que nous allons aux pires difficultés si nous ne rapportons pas le nouveau règlement.

GUÉRET. — Comment?

ROBERT. — Si nous ne le complétons pas, tout au moins. Je vous affirme qu'une modification s'impose. Voulez-vous m'en confier le soin? Donnez-moi carte blanche, je vais les trouver, et, dans dix minutes, je me charge d'avoir dissipé le malaise. Mais ne perdons pas de temps.

GUÉRET. — Nous n'en perdrons pas... Nous n'en perdrons pas...

ROBERT, dans un mouvement de retraite. — Vous m'autorisez...

GUÉRET, l'arrêtant d'un geste. — Repos!... (Il réfléchit.) Ils se concertent dans les coins?

ROBERT. — Oui.

GUÉRET. — De l'agitation, des cris?

ROBERT. — Au contraire. Rien que du silence... Ils causent à voix basse.

GUÉRET. — Cinq monteurs, dis-tu?

ROBERT. — Dont le chef d'équipe.

GUÉRET. — Cinq sur soixante-deux!...

ROBERT. — Oui, mais les tourneurs...

GUÉRET, l'interrompant. — Ça va bien, ça va bien. (Il marche.) Les contrats de Londres sont partis?

ROBERT. — Il y a une heure.

GUÉRET, avec un geste d'agacement. — Dommage!... (Un temps.) Ça ne fait rien. Si nous reculons d'un pouce, ils nous mangent. D'ailleurs, avec moi, l'intimidation, mauvais système!... Combien d'hommes refusés à l'embauchage la semaine dernière?

ROBERT. — Je ne sais pas au juste.

GUÉRET. — Enfin, dix, vingt, trente?

ROBERT. — Une dizaine.

GUÉRET. — On a leur adresse?

ROBERT. — Oui.

GUÉRET. — Bien. Les cinq gros malins vont se faire régler et prendre le chemin de Nice avec leurs cliques et leurs claques. J'y vais.

Il se dirige vers la porte.

ROBERT, se précipitant vers lui. — Monsieur Guéret, c'est une faute!... Je vous en prie, laissez-moi...

GUÉRET. — Là, là, doucement, petit!... Si tu t'énerves comme ça, tu ne seras jamais un grand chef.

ROBERT. — Monsieur, je vous assure...

GUÉRET, très doucement. — Reste là, s'il te plaît! Bien gentil, bien tranquille... Tu vas signer le courrier bien tranquillement, et m'attendre bien gentiment. Voilà.

Il sort.

Scène XV

SERGINE, ROBERT

SERGINE. — Qu'est-ce qui se passe donc, Robert?

ROBERT, agité. — Eh madame! Il se passe que, pour imposer une résolution inacceptable, M. Guéret va commettre une lourde maladresse! Vous allez voir!

SERGINE. — Rassurez-vous, Jean a l'habitude des ouvriers, il les dirige et les manie depuis quinze ans. Allez! C'est un rude dompteur!

ROBERT. — Oui, mais les rudes dompteurs, un beau jour, ils sont dévorés, comme les autres, les rudes dompteurs.

SERGINE. — Ne vous mettez pas en peine de celui-ci. Je l'ai vu réduire plus d'une fois ses fauves. Si vous l'aviez connu aux moments tragiques où il faut faire face à la fois à la meute et aux échéances, vous ne vous alarmeriez pas ainsi.

ROBERT. — Oh! je ne dis pas qu'il ne les aura pas encore aujourd'hui. Une main de fer peut avoir raison de quelques échines fatiguées. Mais demain, ou dans huit jours, ce sera la grève.

SERGINE. — Mais non, mais non.

ROBERT. — Ce sera la grève brusque, inexorable. Que voulez-vous, nous sommes en pleine iniquité!

SERGINE. — Si nous laissions cela, Robert.

ROBERT. — Je veux bien, madame, mais je serais désolé si vous aviez mal interprété...

SERGINE. — Ne vous alarmez pas, je connais le fond de votre pensée.

ROBERT. — Oui, n'est-ce pas?... Vous savez bien que ce que j'en dis...

SERGINE. — N'exclut rien de votre respect pour mon mari. Vous suivez des idées, vous allez, vous allez, voilà... Vous aussi, vous avez les défauts de vos qualités.

ROBERT. — Et puis, vous m'avez si gentiment habitué à me laisser exprimer tout ce que je crois... utile... que, vous voyez, je marche toujours à fond.

SERGINE. — Nous aimons tous votre franchise. Vous êtes brave. C'est très bien, un brave garçon qui est un garçon brave. Jean et moi, nous vous serrons un peu la bride, mais, au fond, je suis fière de vous.

ROBERT. — Fière?

SERGINE, un peu saisie de ce qui vient de lui échapper. — Je veux dire... ma foi, oui... Vous êtes beaucoup l'enfant de la maison. Alors, nous sommes fiers.

ROBERT. — Ah! vous m'encouragez!

SERGINE. — A quoi donc?

ROBERT. — A vous dire... Vous n'allez pas me gronder, au moins?

SERGINE. — Je ne pense pas. Qu'est-ce que c'est?

ROBERT. — Quelque chose que j'ai sur le cœur.

SERGINE. — Contre nous?

ROBERT, protestant. — Oh! Pour vous!... Oui, pour nous tous!

SERGINE. — Pour nous tous?

ROBERT. — C'est encore de M. Guéret qu'il s'agit... Seulement ceci demande plus de précautions, car nous franchissons la porte de l'usine... Du coup, je tâtonne un peu.

SERGINE, légèrement inquiète. — En voilà des préambules!

ROBERT. — On en revient toujours à cette question d'autorité... Je... Sapristi, que c'est donc difficile!

SERGINE. — Ma parole, Robert, vous m'inquiétez.

ROBERT. — C'est trop bête. Je vais y aller très simplement puisque nous serons tout de suite du même avis. Nous ne pouvons qu'être du même avis.

SERGINE. — Je l'espère.

ROBERT. — L'autorité de M. Guéret a fait choix d'un fiancé pour Anne-Marie. Ce choix n'est pas heureux, vous avez dû vous le dire, c'est hors de doute. Nous allons donc nous liguer pour... Oh! en finesse, en finesse, sans quoi nous gâterions tout... pour éclairer les intentions de M. Guéret, et pour l'amener à comprendre que Georges Durand n'est pas du tout, mais là, pas du tout, un mari pour Annie.

SERGINE, dans une stupeur angoissée. — Où prenez-vous ça?

ROBERT. — Dans notre bon sens. Et puis, surtout chez Annie elle-même...

SERGINE. — Annie vous a parlé de ce projet?

ROBERT. — Aujourd'hui même.

SERGINE. — Elle est venue... Annie est venue vous faire des confidences?...

ROBERT. — Toutes ses confidences.

SERGINE. — Ici?

ROBERT. — Et dans une émotion!... Ah! elle n'en mène pas large, la pauvre!

SERGINE, sidérée. — Annie!

ROBERT. — Cela vous étonne?

SERGINE. — Oui... Non... Cette petite est un peu étonnante, oui.

ROBERT. — Oh! vous savez quelle amitié, quelle grande amitié nous unit, Annie et moi!

SERGINE. — Evidemment... Evidemment...

ROBERT. — Son premier mouvement devait être de me demander...

SERGINE, brusquement. — Elle a eu tort.

ROBERT, surpris. — Elle a eu tort?

SERGINE, comme à elle-même. — Et moi, comme une imbécile... (Nettement.) Vous sentiez à l'instant, avec infiniment de raison, qu'il serait déplacé de vous mêler d'une question aussi délicate, aussi intime. Il me sera tout à fait agréable que vous ne m'en touchiez plus jamais un mot, vous entendez bien, plus le moindre mot.

ROBERT, décontenancé. — Mais, madame, je ne comprends pas...

SERGINE. — Vous ne comprenez pas?

ROBERT. — Non, je ne comprends pas ce que j'ai pu faire pour provoquer un si brusque changement de ton... c'est imprévu. Je cherche.

SERGINE. — Ne cherchez pas. Vous me voyez froissée d'une intervention à laquelle je ne m'attendais guère, c'est tout naturel.

ROBERT. — Froissée?

SERGINE, aux abois. — Mais oui, froissée!

ROBERT. — Enfin, voyons, il est visible que vous n'avez aucun soupçon de ce qu'elle ressent. Elle est littéralement malheureuse, je n'exagère rien, malheureuse.

SERGINE, nerveusement tendue. — Oh! c'est incroyable! Mais vous ne voyez donc pas que votre insistance me blesse au delà de tout! Si Annie éprouve le besoin de se confier, je suis là, moi, sa mère. Vous, Robert, n'apportez pas votre opinion dans un débat de famille qui est à cent lieues de vous, et auquel la discrétion la plus élémentaire vous ordonne de rester étranger.

ROBERT. — A cent lieues de moi!... Le destin d'Annie?... Pourquoi donc?

SERGINE. — Pourquoi?

ROBERT. — S'il y a, dans tout ceci, quelque chose de blessant... en vérité, c'est pour moi. N'importe qui... une simple relation vous aurait parlé comme je viens de le faire, que vous n'auriez pas brisé l'entretien avec cette inexplicable violence. Alors, je me tends vers l'explication, je ne la découvre pas, et j'en ai besoin.

SERGINE. — Il me semble que ma volonté suffit.

ROBERT. — Moi, il ne me semble pas... Songez, madame, songez à ce que vous venez de me dire: que vous vouliez bien me considérer un peu comme l'enfant de la maison... C'est un peu comme l'enfant de la maison que j'allais vous parler d'Annie, d'Annie qui m'a dit sa peine, et dont la peine me touche comme si j'en étais personnellement atteint. Ce qui est naturel, c'est cela, cela seulement, et pas du tout l'espèce de... comment dire, de répulsion avec laquelle vous accueillez la plus discrète, la plus compréhensible des démarches... Mettez-vous à ma place!

SERGINE. — Robert, je suis nerveuse... J'ai eu, aujourd'hui même, de grandes raisons d'être nerveuse. Vous n'allez pas me demander, n'est-ce pas, vous n'allez pas demander à une femme de s'excuser?

ROBERT. — Oh!

SERGINE. — Pourtant, je m'excuse, tenez, je m'ex-

cuse. En effet, je viens de répondre avec mes nerfs à une pensée très gentille, au fond... Je conçois que votre camaraderie avec Annie vous ait engagé à vous faire le bon complice. Vous avez raison, c'est bien naturel. Seulement, nous échangerions, n'est-ce pas, des idées à perte de vue, sur un sujet que je suis sûre d'avoir tranché dans le sens du bonheur de ma fille. Pourquoi faire, mon Dieu? Quand on est maman, voyez-vous, on a l'expérience qui vous manque, et on est jaloux de cette expérience, on ne la livre pas à la discussion. Voilà pourquoi je vous demande de ne pas insister. C'est clair!

ROBERT. — Oui... cela pourrait être clair pour tout autre... Pour moi, il reste du vague, une véritable angoisse... C'est que je suis en proie à un tumulte de sensations très... personnelles. J'ai besoin, je le répète, j'ai besoin, madame, de voir plus clair encore... Si vous saviez ce qui me tenaille le cerveau, vous ne m'en voudriez pas. Tout à l'heure, là, une brute m'envoyait au visage, comme un soufflet, des allusions qui, deux ou trois fois déjà, ne m'ont pas été épargnées aux instants propices... Venant d'un Paget, d'une guenille d'atelier, l'injure me paraissait surgir de trop bas. Et voilà que, tout à coup, j'ai une peur, une peur effroyable de la voir tomber sur moi de trop haut. Alors, je veux l'épreuve, vous comprenez, c'est obsédant, c'est irrésistible, enfin, c'est plus fort que moi!

SERGINE. — Autant d'énigmes... Comment voulez-vous?

ROBERT. — Attendez, madame, ça va tout à coup devenir très bref... Nous en revenons à Annie, et je vous supplie, je vous supplie de me répondre posément. Elle n'est pas attirée, au contraire, par le mariage que vous lui réservez. Vous le savez. Vous considérez donc ce mariage comme un mariage de raison, de convenances, sans prétendre à autre chose. C'est bien cela?

SERGINE. — C'est cela!

ROBERT. — C'est cela. Un autre parti se présenterait pour Annie, un parti que la raison ne saurait exclure, un homme ayant déjà une situation très brillante, de l'avenir, un avenir assuré, dans votre monde... le monde industriel... Et, de plus, ce parti sourirait à votre fille, vous n'auriez donc aucun motif de le repousser?

SERGINE, figée. — Où voulez-vous en venir?

ROBERT. — A ceci: que si je vous demandais, moi, la main d'Annie...

SERGINE, dressée dans une sorte d'épouvante. — Vous êtes fou!... Vous êtes fou!

ROBERT, livide. — Voilà le cri dont j'avais peur. C'est fait. Merci.

SERGINE, convulsivement. — Vous êtes fou!

ROBERT. — Non, calmez-vous. Je ne suis pas fou, madame. Je ne vous ai pas demandé la main d'Annie. Je ne vous la demande pas. Il m'intéressait seulement de savoir ce que je suis, d'apprendre que le préjugé de ma naissance est vraiment une tare ineffaçable...

SERGINE, dans un cri. — Robert! Robert! Ce n'est pas ça!

ROBERT. — Trop tard. Je suis renseigné. C'est tout votre être qui m'a crié l'horreur que j'inspire aux gens régulièrement nés, à vous et à Paget!... Vous ne l'avez pas fait exprès, ça vous est parti des entrailles!

SERGINE, affolée. — Robert, ce n'est pas ça! Je le jure!

ROBERT. — Alors quoi? Si ce n'est pas ça, quoi? Je vous défie de le dire!

SERGINE, égarée. — Si, je le dirai!... Je le dirai!...

ROBERT. — Quoi donc?...

SERGINE, en proie à une terrible lutte intérieure. — Je... Je ne sais pas...

ROBERT. — Ah!

SERGINE. — C'est... (Redressée au moment où elle allait jeter son aveu, et s'accrochant avec une énergie désespérée à ce qu'elle croit être le salut.) C'est que vous êtes ici l'employé! Restez à votre place!

ROBERT, cloué sur place. — L'employé!... (Un temps.) C'est juste... J'aime presque mieux cela. Oui, j'aime mieux cela. Et puis, c'est net!... C'est solide!... L'employé! Curieux, je n'y avais pas pensé!...

SERGINE, balbutiante. — Robert... vous m'avez traquée, je ne sais plus ce que je dis, je vous demande pardon...

ROBERT. — De quoi? Rien de plus exact... Je suis le subalterne! J'ai apporté la prospérité dans cette maison qui croulait. J'ai replâtré ses murailles... Elle est bien debout, grâce à moi! Mais je suis resté l'employé, c'est-à-dire la dupe!... On m'a grisé de bonnes paroles, pour mieux m'avoir!... (Rumeurs au dehors.) Ecoutez-les gronder, là-bas, les autres dupes... (Allant à la fenêtre.) Oui, camarades, oui, les dupes, tout rentre dans l'ordre, je suis là!... Patience!...

SERGINE. — Robert!

ROBERT. — Je suis à mon poste!

Entre Guéret en coup de vent.

Scène XVI

LES MÊMES, GUERET

GUÉRET, se méprenant sur le trouble de Sergine. — Tu les entends hurler, les sauvages! Ne tremble pas ainsi, Sergine, ils sont plus bruyants que dangereux. Ils croient me terrasser par la peur! Ils ne me connaissent pas!... Ne crains rien! (A Robert.) Et toi, sache-le: s'ils me résistent, c'est grâce à ta sotte faiblesse. C'est sur toi qu'ils comptent et ils viennent de me jeter ton nom à la tête comme un outrage et comme un défi! Alors, tu vas me faire le plaisir, mon garçon, d'aller leur apprendre que le seul maître ici, c'est moi, que tu t'inclines devant mes décisions, et que, de plus, nous sommes solidaires. Si tu as du cœur, va leur dire ça!

ROBERT. — Je refuse!

GUÉRET, suffoqué. — Tu dis?...

ROBERT. — Je refuse!

GUÉRET. — Même si je t'en donne l'ordre?

ROBERT. — Je refuse. Ce que je prends sur moi, c'est de les faire sortir de l'usine sans violence. Cela, je m'y engage. C'est la rançon, monsieur Guéret, de certaines choses que je n'oublie pas tout de même. Après quoi, nous serons quittes. Adieu!

GUÉRET. — Qu'est-ce qui te prend?... Tu oses, toi, tu oses m'affronter, et sur ce ton?

ROBERT. — Comme le travail affronte le capital.

GUÉRET. — Ah çà! Tu es en pleine démence!... Tu te mets contre moi, tu te mets du côté des ouvriers?

ROBERT. — Je ne m'y mets pas, j'y suis!

Il sort violemment.

RIDEAU

ACTE III

A l'étage de la villa, chez Guéret. La bibliothèque. C'est une pièce d'un luxe chaud, très intime. Vaste baie-window qui communique avec une terrasse suspendue d'où l'on peut descendre aux jardins par un escalier suspendu de pierre blanche. Ameublement anglais, de velours gris. Téléphone. Collation servie sur un guéridon. Deux portes de communication avec les appartements, une double porte donnant sur la galerie. Au lever du rideau, il fait nuit. Grand halo lunaire par la baie.

Scène première

UN DOMESTIQUE, puis GUERET et SERGINE, puis UNE FEMME DE CHAMBRE

Le domestique entre par la galerie, que l'on voit éclairée au moment où il ouvre la porte. Il tourne les commutateurs, donne de la lumière et allume un petit poêle électrique à réflecteur, posé non loin du guéridon servi. Puis il s'efface pour laisser entrer Sergine, suivie de Guéret. Sergine est en toilette de soirée, couverte d'un grand manteau. Guéret, en habit. En passant devant le domestique, il dévêt vivement son pardessus et le lui donne avec son chapeau et sa canne, tandis que Sergine va s'asseoir dans une bergère, devant le poêle volant auquel elle tend ses pieds, frileusement. Silence. Guéret prend le courrier, sur un plateau du guéridon. Un regard vers Sergine, à la dérobée. Puis, tout en lisant un télégramme:

GUÉRET. — Tu as froid?

SERGINE. — Un peu. On gelait, dans cette loge.

GUÉRET. — Ah! je ne m'en suis pas aperçu...

Des télégrammes encore, qu'il dépouille d'un coup d'œil rapide et rejette aussitôt sur le plateau. Puis, une enveloppe dont la suscription le fait tressaillir et qu'il ouvre nerveusement. La lettre brève qu'elle contient l'émeut visiblement.

LE DOMESTIQUE. — Ah! On a apporté pour monsieur...

GUÉRET, montrant l'enveloppe. — Ça?

LE DOMESTIQUE. — Oui, monsieur.

GUÉRET. — Qui?

LE DOMESTIQUE. — Un homme de l'usine.

GUÉRET. — A quelle heure?

LE DOMESTIQUE. — Vers neuf heures et demie. Il y avait une réponse à donner. J'ai dit que monsieur et madame étaient au théâtre. Alors, l'homme...

GUÉRET, l'interrompant, bas, de manière à n'être pas entendu par Sergine. — Minute... Je vous appellerai.

SERGINE, pendant que le domestique se retire. — Qu'est-ce que c'est?

GUÉRET. — Rien. (Au domestique prêt à sortir.) Mon vêtement!

Le domestique sort.

SERGINE. — Rien?

GUÉRET. — Rien...

SERGINE, anxieuse. — Et ce courrier... Rien de nouveau?

GUÉRET. — Rien. Des choses sans importance.

LA FEMME DE CHAMBRE, à Sergine. — Madame ne soupe pas?

SERGINE. — Non.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je vais attendre madame?

SERGINE. — Oui, oui, oui!

La femme de chambre s'en va.

Scène II

GUERET, SERGINE

GUÉRET. — Tu ne prends rien avant de te coucher?

SERGINE. — Je suis fatiguée. Permets-moi de te laisser.

Sergine Guéret (Mlle Berthe Cerny) à son entrée au troisième acte.

Phot. H. Manuel.

GUÉRET. — Pas souffrante, j'espère?

SERGINE. — Non, mais très fatiguée... Moralement, surtout. Je te l'ai dit, cette soirée dépassait

un peu mes forces. Ces entr'actes... L'obligation de recevoir dans ma loge tous ces indifférents qui venaient épier l'angoisse sur mon visage! Répondre... sourire... porter beau... brrou! Tu aurais dû m'épargner cette épreuve.

GUÉRET, qui la scrute. — Curieux!

SERGINE. — Tu trouves?

GUÉRET. — Je trouve. Car je t'ai connue vaillante, Sergine, devant le danger. Tu ne le regardais pas avec ces yeux terrifiés que j'interroge depuis deux mois... J'évoque le souvenir de ma première grève, à Issoire. C'était quelque chose, cependant! On dormait à côté des fusils chargés. T avais plus de panache, alors!

SERGINE. — J'avais plus de jeunesse. J'avais vingt ans!

GUÉRET. — Eh bien, moi, je les ai encore. Je fais face à la vie... Et, quand toute une ville répète que je serai ruiné demain, j'assiste aux grandes premières de l'Opéra, j'y suis à ma place habituelle le front haut. Je confonds les envieux et je restitue à mon crédit toute sa puissance. C'est ainsi qu'il faut être.

SERGINE. — Oui, il faut être fort. J'essaie... (Elle lui tend ses deux mains.) Bonsoir.

GUÉRET. — Bonsoir.

Elle fait un mouvement pour s'éloigner. Brève hésitation, puis, se ravisant.

SERGINE, avec douceur. — Qu'est-ce que tu as, Jean?

GUÉRET. — Ce que j'ai?

SERGINE. — Contre moi, oui. Qu'est-ce que je t'ai fait?

GUÉRET. — Question bizarre! Pourquoi la poses-tu?

SERGINE. — Parce que tu n'es plus le même. Voilà quelques semaines que tu me glaces.

GUÉRET. — Voilà quelques semaines que je brave la grève.

SERGINE. — A mon tour de te rappeler comment tu la bravais autrefois.

GUÉRET. — La partie était moins sévère. J'étais beau joueur à meilleur compte.

SERGINE. — Ce n'est pas ce que tu disais hier.

GUÉRET. — Qu'est-ce que je disais hier?

SERGINE. — Qu'il n'y avait rien à redouter, que tu tenais la victoire!

GUÉRET. — Je la tiens.

SERGINE. — Alors?

GUÉRET, avec une indéfinissable dureté. — Alors, quoi?

SERGINE, avec un frisson. — Oh! ce regard! C'est ainsi que tu fixerais une ennemie! Mais, encore une fois, que t'ai-je fait, que t'ai-je fait, grands dieux!

GUÉRET. — Tu es nerveuse, Sergine.

SERGINE. — J'ai le cœur lourd. Réponds... Pourquoi es-tu si loin de moi, dans le malheur?

GUÉRET, rudement. — Nous ne sommes pas dans le malheur. Nous sommes dans la bataille. On échange des coups. Ce n'est pas le moment des effusions. Voilà tout mon état d'âme. Il est simple, et je ne comprends rien à tes vapeurs depuis le jour où la grève a éclaté. (Elle va parler, il l'en empêche d'un geste bref.) Non... remarque que, moi, je n'interroge pas. D'abord, l'action. Ensuite, nous causerons, s'il y a lieu.

SERGINE. — Est-ce que je rêve? Ou me dis-tu cela comme une menace?

GUÉRET. — Tu rêves... Va te reposer.

SERGINE, avec un grand geste découragé. — Ah! (Un silence. Le même geste. Un pas vers la porte. Puis, s'arrêtant.) Et toi?

GUÉRET. — Moi, je reste. Quelques dépêches urgentes à préparer, qui doivent être lancées demain matin à la première heure. Bonsoir, Sergine.

SERGINE, sans le regarder. — Bonsoir, Jean.

Elle sort, d'un pas écrasé de lassitude. Guéret fait un appel téléphonique: « Allô!... Nice 23... allô... Les usines?... Rien de nouveau?... Rien?... Bon. » Il raccroche le récepteur.

Scène III

GUERET, UN DOMESTIQUE, puis PAGET

Le domestique entre, apportant un veston d'intérieur dont Guéret s'habille, pendant les répliques suivantes, après avoir dévêtu son habit de soirée.

GUÉRET. — Paget n'est pas parti, n'est-ce pas?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur. Il vient de remiser l'auto. Il attend les ordres pour demain.

GUÉRET. — Bon. Reprenez, maintenant.

LE DOMESTIQUE, qui ne comprend pas. — Monsieur?

GUÉRET, avec un petit geste d'impatience. — L'ouvrier qui a apporté cette lettre?

LE DOMESTIQUE. — Il voulait attendre la réponse toute la soirée. Je l'ai renvoyé. A la fin, il est parti en disant de prévenir monsieur qu'on viendrait à une heure du matin.

GUÉRET. — Vous avez répondu qu'il était inutile de se présenter à pareille heure?

LE DOMESTIQUE. — Naturellement.

GUÉRET. — Et pour finir?

LE DOMESTIQUE. — Il a dit qu'on viendrait tout de même. Que monsieur réfléchirait.

GUÉRET. — Comme ça?

LE DOMESTIQUE, même jeu que plus haut. — Monsieur?

GUÉRET. — Il a dit ça comme ça?

LE DOMESTIQUE. — Oui, monsieur.

GUÉRET, après un temps. — Les chiens sont attachés?

LE DOMESTIQUE. — Non, monsieur. J'ai ouvert le chenil comme d'habitude.

GUÉRET. — Allez me chercher Paget.

Le domestique sorti, Guéret fait quelques pas de long en large. Il réfléchit. Puis, il va ouvrir en grand la baie du fond, comme un homme qui étouffe. Le domestique ramène Paget. Celui-ci est en livrée de chauffeur.

PAGET. — Me v'là, monsieur!

GUÉRET, au domestique. — Je n'ai plus besoin de vous.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur éteindra lui-même?

GUÉRET. — Oui, oui, allez! (Le domestique va pour sortir, Guéret arrête son mouvement.) Ah!... Rentrez les chiens!... Et le portail ouvert.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur! (Il sort.)

Scène IV

GUERET, PAGET

GUÉRET. — Avance ici, Paget. Puis-je toujours compter sur toi?

PAGET. — Probable.

GUÉRET. — A fond?

PAGET. — J'ai fait le plus dur. J'ai accepté ça... (Il désigne sa livrée.) Je m'ai mis en larbin pour vous faire plaisir.

Guéret. Paget. Limeuil.

Arrivée de Limeuil chez Guéret.

GUÉRET. — C'est bon!

PAGET. — Vous êtes d'attaque, m'sieur Guéret. Depuis deux mois, vous n'avez pas cané. Vous êtes un type à poigne, un sabre. J'aime ça. Allez-y, je marche.

GUÉRET. — Tu vas rester ici cette nuit.

PAGET. — Bon. Est-ce que ça va mousser?

GUÉRET. — Je ne pense pas. Au contraire, je les crois enfin réduits. Ils m'envoient un délégué.

PAGET. — Maintenant?

GUÉRET. — A une heure du matin.

PAGET. — Vous parlez que ça presse! Alors, c'est qu'ils sont au bout du bout. Ils mettent les pouces!

GUÉRET. — On le dirait... (Ils tendent l'oreille. Bruits de grelots. Claquement de fouet. Guéret consulte sa montre.) Une voiture déjà!

PAGET. — C'est le monsieur?

GUÉRET. — Va le chercher. Tu l'introduiras ici.

PAGET, ricanant. — Ils sont en avance. Faut-il que l'essence ait manqué!

GUÉRET. — Hâte-toi!

PAGET. — De quoi! Ils attendront bien une minute de plus maintenant qu'ils sont en panne.

Il sort sans se presser. Guéret se verse un verre d'eau et en boit une gorgée, posément. Quelques secondes s'écoulent. Introduit par Paget, qui est visiblement interloqué, c'est Limeuil qui entre. Il est en costume de voyage.

Scène V

LES MÊMES, LIMEUIL

GUÉRET, stupéfait. — Toi?... D'où sors-tu?

LIMEUIL. — De la gare, mon ami. Des trains italiens, où j'ai séjourné pendant quarante-huit heures. Il y a de quoi rester gâteux. (Apercevant l'eau sur le guéridon.) Oh!... boire! boire! (Il vide d'un trait le verre de Guéret et s'en verse un autre.) Je te les recommande, les chemins de fer italiens! *Prompti! Prompti!* et on ne part pas, on ne part jamais.

Il boit encore.

GUÉRET, allant à Paget. — Va te poster devant l'allée. Tu feras attendre en bas, dans le petit salon, et tu viendras me prévenir. (Paget opine de la tête. A Limeuil.) Je fais régler ton cocher?

LIMEUIL. — Elle est bonne! Tu te figures que je n'ai plus de quoi régler mon cocher?

GUÉRET. — Mais tu couches ici!

LIMEUIL. — Jamais de la vie!

GUÉRET. — Pourquoi?

LIMEUIL. — Pourquoi? Mais, parce que mon valet de chambre m'attend au Majestic, mon vieux! Je n'ai plus vingt ans, moi, je ne couche jamais chez les amis, on est trop mal! Le temps de nous dire l'essentiel et je m'en vais à mon Palace! Je l'ai bien gagné!

Cependant, Guéret a congédié Paget d'un signe.

Scène VI

GUERET, LIMEUIL

GUÉRET. — Explique-moi cette arrivée en coup de vent? Quelque article de journal qui t'est tombé sous les yeux?

LIMEUIL. — Mais, pas du tout. Les dépêches de ta femme m'ont suffi...

GUÉRET, avec un mouvement brusque. — Les dépêches de... Ah! Sergine t'a télégraphié?

LIMEUIL. — Tu ne le sais pas?

GUÉRET, vivement. — Si, si... Mais... j'ai tant de choses en tête... Elle t'a télégraphié... là-bas?

LIMEUIL. — Là-bas, tu l'as dit. C'est vague... Aussi, les premières dépêches se sont-elles baladées à ma poursuite, et je ne les ai reçues toutes ensemble qu'en Sicile. Leur affolement m'a gagné. Me voilà.

GUÉRET, tendu. — Leur affolement? Oui... Je ne

me rappelle plus les textes. Ce n'est pas tant la situation qui nous affolait, n'est-ce pas, que...

LIMEUIL. — Que ce départ de Robert, j'ai bien compris, c'était explicite.

GUÉRET, sur un ton bizarre. — Oui, ce devait être explicite... Très bien... C'est très bien.

LIMEUIL, obsédé par le guéridon. — Quoi?

GUÉRET. — Je dis que Sergine t'a fort bien résumé nos angoisses... Robert, rien que Robert, et Robert seulement... Qu'est-ce que tu cherches?

LIMEUIL, rompant un morceau de pain. — Ne te dérange pas, j'ai ce qu'il me faut... Pardonne-moi, c'est nerveux. Je t'assure que je t'arrive bouleversé... Mais il n'y avait pas de wagon-restaurant... Alors, ce plateau, vois-tu, malgré mon émotion, ce plateau, c'est irrésistible... Tu permets? J'endors la bête. (Il mange. La bouche pleine.) Vas-y, maintenant, vas-y... Alors? Ce fou?

GUÉRET. — Ce fou?

LIMEUIL. — Ce malheureux fou, Robert, l'a-t-on retrouvé?

GUÉRET. — Depuis qu'il a franchi ma porte, je ne l'ai plus revu.

LIMEUIL. — Et tu ne sais pas où il niche?

GUÉRET. — Aucune idée!

LIMEUIL. — Sois tranquille. Demain, je l'aurai découvert et je le tiendrai au collet!

GUÉRET. — Pourquoi faire?

LIMEUIL. — Pour te l'amener ici!

GUÉRET. — Pourquoi faire?

LIMEUIL. — Sa soumission, et les excuses qu'il te doit!

GUÉRET. — Pourquoi faire?... Sa soumission, ses excuses, pourquoi m'encombrer de ces déchets? Un gredin a passé dans ma vie. Il est rayé. Bonsoir.

LIMEUIL, interloqué, posant son pain sur le guéridon. — Pardon, je ne comprends plus...

GUÉRET. — Et c'est si simple!

LIMEUIL. — Pas tant que ça... Où que je sois, on me télégraphie d'accourir pour démontrer sa folie à Robert et le ramener repentant. Ce n'est plus exactement ce que tu m'exprimes.

GUÉRET, contracté. — Pas exactement, en effet. Allons, mettons... mettons que mes idées se sont modifiées... Mettons aussi que Sergine a dû exagérer un peu... Les femmes obéissent à des sensibilités particulières... Leur instinct de conciliation a des sources mystérieuses. Bref, je n'éprouve plus le moindre désir de revoir le nommé Robert Marcel.

LIMEUIL. — Même pour l'entendre implorer ton pardon?

GUÉRET. — Surtout pour cela. Les jérémiades me soulèvent le cœur. Et je n'éprouverais qu'un dégoût de plus à voir s'humilier devant moi, dans une posture répugnante, l'homme qui m'a ruiné.

LIMEUIL. — Ruiné!... Que dis-tu là?

GUÉRET. — Mais oui, mon vieux. A quoi bon bluffer avec toi! Je suis ruiné. Autant que ce mot puisse qualifier toutefois un bonhomme bien résolu à recommencer demain, pour la troisième fois, l'assaut de la fortune. Mais, deux mois de grève, c'était au-dessus de mes moyens. Du reste, tout avait été prévu pour la rendre implacable. Un seul marché avec Londres me coûte six cent mille francs d'indemnité. Il avait été signé le jour même de la rébellion, quelques heures avant... C'est mon homme de confiance, mon bras droit, M. Robert Marcel, qui me l'avait fait signer... Oui, oui, regarde-moi. On ne sait pas, Limeuil, on ne sait pas jusqu'où peut aller la lâcheté des êtres!

LIMEUIL, balbutiantt — C'est pas possible!... C'est pas possible!

GUÉRET. — Il paraît que si. Tout est possible! Sais-tu ce qui s'est passé dix minutes avant la catastrophe?... Il a demandé la main d'Annie... Oui, à Sergine! Elle a refusé, je ne sais pas encore exactement pourquoi... Après tout, ça méritait un examen... Enfin, elle avait ses raisons. Nous les connaîtrons. Bref, il s'est vengé... Je te dis que tout est possible. Tout. Les choses les plus abominables, celles que notre imagination n'oserait pas soupçonner... oui, les plus atroces. Un jour, la réalité vous prend aux épaules et vous campe devant elles. Il faut s'incliner sous ce fardeau d'horreur. Elles sont là!

LIMEUIL, agité. — Non, non, non! Je le connais, c'est un exalté, un illuminé, sans doute, le fils d'un malade... Nous pouvons tout supposer à cet égard... mais il n'est pas méchant, je te jure, Guéret... je te jure qu'il est incapable d'avoir prémédité un acte aussi monstrueux!... Ce n'est pas vrai!

GUÉRET. — J'ai eu tes révoltes. J'en ai eu d'autres... Laissons. Tu vois comme je suis d'aplomb dans ce marécage. Et nous ne savons pas tout. Ça viendra. Pour l'instant, la bataille, la bataille! J'arrive, à bout de munitions, mais j'arrive... Cette nuit même, ils viennent me proposer la paix. Il était temps. Demain, je reprendrai les pierres et le ciment. Je rebâtirai. Mon crédit est intact, et il se renforce même de toute la puissance d'un homme qui n'a pas cédé. (Limeuil fait quelques pas dans la pièce en esquissant de grands gestes. Un silence.) Ça ira! Ça ira! J'ai une arme de valeur, mon nouvel outillage... Evidemment, sans cela, c'était la fin. Mais, je l'ai. Calme-toi, mon vieux, tu me reverras bientôt en pleine prospérité.

LIMEUIL. — Ecoute... Il y a dans tout cela quelque chose qui m'échappe!

GUÉRET, l'œil fixe. — Moi aussi.

LIMEUIL. — Je me refuse à croire que Robert...

GUÉRET. — Assez parlé de celui-là!

LIMEUIL. — Je m'y refuse!... Je m'y refuse. Il est certain que je découvrirai un effroyable malentendu. Demain, j'en aurai le cœur net.

GUÉRET. — Et après?

LIMEUIL. — Après?

GUÉRET. — Oui, après!... Les faits, changeras-tu les faits? Allons, allons, plus d'histoires et plus de paroles! Si tu savais comme... (Il s'interrompt en voyant paraître Paget sur le seuil de la porte. A Paget.) Ah?... Quelqu'un? (Signe affirmatif de Paget.) Un instant... quand je sonnerai. (Paget sort. A Limeuil.) Tiens, voilà la fin... On vient me demander grâce. Veux-tu attendre à côté? Ce ne sera pas long.

LIMEUIL. — Non. J'en sais assez pour ce soir, et j'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je te quitte consterné... désorienté... mais, demain, tu me retrouveras plus en état de te servir à quelque chose, Guéret, si tu le veux bien.

GUÉRET, lui serrant les mains. — Je t'accompagne à ta voiture.

Il presse, avant de sortir, un bouton électrique. Limeuil passe devant. Guéret le suit en laissant la pore de la galerie ouverte. Ils ont à peine disparu que Robert entre de gauche. Il est correctement vêtu, mais ce n'est plus le jeune homme élégant des deux premiers actes. Il y a dans sa tenue on ne sait quoi qui le rapproche de l'employé. Cette transition se marque

dans des détails, la cravate noire, les chaussures moins fines, le linge plus discret. Il est suivi de Paget, qui ne l'a pas introduit comme le ferait un domestique, mais qui semble plutôt le tenir à vue, comme un gardien.

Scène VII

PAGET, ROBERT, puis GUERET

Une pause, puis:

PAGET. — Asseyez-vous... Asseyez-vous donc, m'sieur Robert... Il y en a pour une cigarette, le patron est allé reconduire votre... votre ami... votre parrain... votre... enfin, M. de Limeuil... (Mouvement réprimé de Robert.) Prenez donc la peine... (Silence.) Et cette grève?... Rien ne va plus? On est en carafe?... (Robert, sans même le regarder, s'assied.) Vous dites?... Ah! oui, mille et mille pardons... La consigne est de ne plus regarder les jaunes... Faudrait peut-être distinguer... C'est comme pour les fagots, il y'a jaune et jaune. Moi, je n'ai pas de couleur au brassard, rapport à cette bonne chose que je ne suis pas de l'escouade: je suis Paget, vainqueur du circuit de la Sarthe, et mon patron, c'est moi. (Robert, pâle, les dents serrées, esquisse enfin un lent regard dédaigneux vers la livrée de son interlocuteur. Paget, d'abord décontenancé par ce regard dont il comprend la signification, reprend avec insolence.) Oh! mais! Oh! mais! si c'était un effet de votre bonté, je vous prierais de me z'yeuter autrement!... Pas?... Cet uniforme, je l'ai ganté librement, en volontaire. Et des fois que vous n'en seriez pas bien sûr, comme on n'est plus ici au bureau de la Turbie, je pourrais vous prouver comme quoi un homme vaut un homme... (Hors de lui.) Hein? Voulez-vous qu'on sorte un petit moment? (Robert ne bouge même plus la tête, comme si Paget n'était pas là.) A la fin des fins, je vous fais l'honneur de vous parler... Voulez-vous répondre? (Un temps. Même jeu.) Fils de rien du tout!

Sous l'insulte, Robert ne sourcille pas. Mais il est devenu livide et l'effort est visible qu'il fait pour se contenir. Une seconde quasi tragique, durant laquelle Guéret reparaît dans la galerie, reconnaît Robert et entre. Un geste pour faire sortir Paget qui obéit après avoir jeté à Robert un coup d'œil menaçant que l'on pourrat traduire ainsi: « Nous nous retrouverons! »

Scène VIII

GUERET, ROBERT

GUÉRET. — J'avais bien reconnu votre écriture dans le placet qu'on m'a remis. Mais que vous veniez en personne, c'est une impudeur que, malgré tout, je ne prévoyais pas.

ROBERT, sec. — Il vous plaît, monsieur, d'appeler impudeur ce qui n'est que charité. Cela ne me blesse pas. Les insultes, j'en ai l'habitude.

GUÉRET. — Je n'insulte pas. Je constate.

ROBERT. — A votre manière.

GUÉRET. — Je la tiens pour équitable.

ROBERT. — C'est votre affaire, et ce n'est pas la première fois que nous différons de sentiment en matière de justice.

GUÉRET. — Ce sera la dernière.

ROBERT. — Telle est, en effet, ma décision.

GUÉRET. — Elle est opportune.

ROBERT. — Elle va de soi. Si peu que m'importe votre jugement sur mes faits et gestes, je tiens cependant à vous dire que je suis ici à contre-cœur, et uniquement pour rendre service à des faibles.

GUÉRET. — Vos complices?

ROBERT. — Ni mes complices, ni mes protégés. Des faibles. Ça suffit.

GUÉRET. — Enfin, vous êtes leur délégué?

ROBERT. — Parfaitement.

GUÉRET. — Officiel?

ROBERT. — Faut-il vous montrer mes pouvoirs?

GUÉRET. — Je m'en rapporte à vous. Au fait!

ROBERT. — Voici le fait : trois cents familles meurent de faim, et ce n'est pas là manière de parler. Hier, j'en ai vu une, le père, la mère, six enfants, couchés sur la grève, faute de logis. J'en ai vu d'autres, dans leurs taudis, claquer des dents. Sur la route d'Antibes, la fillette de Gréco, le tourneur, arrachait aux talus des racines qu'elle dévorait en regardant passer les automobiles des hivernants. J'ai vu le père de César, un vieillard, celui-là, avaler des pommes de terre pourries ramassées dans les poubelles des restaurants... Le grand Veglio, de l'équipe Froissard, en courant derrière les voitures de la gare, pour décharger des malles, est tombé sur la chaussée parce qu'il avait le ventre vide. Il expire à l'hôpital... Sa femme hurle à la porte, comme une bête... Sous mes yeux, la petite Maria Testa s'est convulsée, a raidi ses petits bras et s'est éteinte, parce que sa mère n'avait plus de lait. Quoi encore? Je ne sais plus... Des atrocités!... J'ai vu des choses qu'on ne peut pas soupçonner, des choses auxquelles personne ne voudrait croire, auxquelles on ne croira jamais, et que pourtant j'ai vues, impuissant, soulevé par une telle vague d'horreur, que j'ai failli me précipiter dans la rue, ivre, ivre de révolte et de douleur, pour frapper du couteau, au hasard, dans le tas, dans une société qui permet ça... une société qui mange, qui boit, qui aime, qui chante, qui pense... et qui permet ça!

GUÉRET. — Plus bas, monsieur!

ROBERT, à voix basse. — Oui, devant cet enfer, c'est la folie qui vous tient debout. Sans elle, on crierait grâce!... Je sens la folie monter... Alors, monsieur, n'est-ce pas, je viens vous dire très simplement: Il faut que ça finisse!

GUÉRET. — Il n'a tenu qu'à vous que ça finisse avant de commencer. Et je vous conteste le droit de m'émouvoir, moi qui n'ai fait que me défendre, en évoquant un martyrologe dont l'auteur responsable, c'est vous!

ROBERT. — Moi!

GUÉRET. — Vous seul, le mauvais berger!

ROBERT. — C'est faux, je ne suis pas le berger du troupeau lamentable...

GUÉRET. — Qu'êtes-vous, alors?

ROBERT. — A peine la pauvre petite lumière qu'il appelle dans sa nuit, pour le diriger...

GUÉRET. — Orgueilleux!

ROBERT. — Ou, plutôt, tout ce que vous voudrez... Mais il faut que ça finisse!

GUÉRET. — Oui. Finissons. J'accepte la soumission. Mais voici les conditions que j'y mets: Froissard, Virgilio Tali... (Prenant un papier sur sa table de travail et le consultant.) Thildo, Meruei, Luigi Re, Pédro Reiter, les six chefs d'équipe qui se sont signalés par leur violence, et le Belge Scholaert, que j'avais eu le tort d'embaucher sans examiner de près son casier judiciaire, iront se faire pendre ailleurs. Vous-

même, j'imagine que vous préférez vous diriger vers de nouvelles entreprises. Les autres peuvent rentrer. C'est tout. Vous voyez que je suis bon prince. Si votre mandat s'accommode de ces exclusions, dites-moi oui tout de suite. Et s'il est limité, portez mon dernier mot à vos hommes, et faites-moi rendre la réponse avant six heures du matin pour que je fasse ouvrir les portes, s'il y a lieu. (Mouvement qui congédie.) Bonjour.

ROBERT, sans bouger. — Il y a méprise, monsieur!

GUÉRET, arrêté net dans son mouvement vers la porte. — Comment?

ROBERT, tirant un papier de sa poche. — Il ne s'agit pas de soumission. Il s'agit d'un accord, dont les termes sont précisés dans le contrat de travail que voici.

GUÉRET. — Quoi?

ROBERT. — Résumons-le: suppression du travail aux pièces, suppression des amendes du banc d'épreuves, tarif du syndicat des mécaniciens français. Sur ce barême, l'usine laisse encore plus de cinq cent mille francs de bénéfice annuel net. C'est très honorable...

GUÉRET, se croise les bras. — Ho!

ROBERT. — Et, bien entendu, réintégration du personnel entier. Pas de victimes expiatoires.

GUÉRET, les bras croisés, ironique. — Tout de bon!

ROBERT. — Nous l'entendons ainsi.

GUÉRET. — Y compris vous?

ROBERT. — Pas moi, cela va sans dire. Vous avez très bien prévu mes intentions. Quand vous aurez signé ce papier, ma mission sera finie.

GUÉRET. — Quand j'aurai signé ce papier!

ROBERT. — Oui!

GUÉRET. — Je pourrais m'en tenir à vous montrer la porte...

ROBERT. — Je ne la franchirais pas.

GUÉRET, sourdement, faisant un pas vers Robert. — Ah ça! qu'est-ce que c'est que ce langage?

ROBERT. — C'est le vôtre!

GUÉRET, dans une menace froide. — Vous ne me connaissez donc plus?

ROBERT. — Très bien, au contraire. Je sais que vous m'écouterez parce que vous n'êtes pas inhumain. Après l'horrible tableau que j'ai mis sous vos yeux, non, vous ne me montreriez pas la porte. Ou alors...

GUÉRET. — Quoi?

ROBERT. — Rien... Vous ne me l'avez pas montrée.

GUÉRET. — En effet. C'est donc que j'ai mes raisons.

ROBERT. — Je les connais.

GUÉRET. — Pas toutes...

ROBERT. — Je me contente des essentielles. Je viens de vous dire la première...

GUÉRET. — La seconde?

ROBERT. — C'est que la banqueroute est sur votre tête. La souffrance des bas quartiers n'a du moins pas été vaine.

GUÉRET. — Imbécile!

ROBERT. — A quoi bon vouloir me donner le change, monsieur Guéret, quand vous savez que je connais la situation mieux que vous-même?

GUÉRET. — Imbécile!

ROBERT. — Voulez-vous que j'établisse le bilan de mémoire? A l'actif, un peu plus de quinze cent mille francs. C'est le prix de la grève, cette nuit. Dans huit jours, ce prix passera les deux millions. Vous ne les avez pas.

GUÉRET. — Imbécile! Et voilà leur mitraille!... Passe pour les malheureux, les ignorants... Mais, vous, le meneur, vous ne vous êtes même pas demandé ce que vous feriez à ma place.

ROBERT. — Je souscrirais à ce que la misère me réclame, et à ce que je lui dois.

GUÉRET. — Gardez vos phrases pour enivrer vos victimes! Et sachez que cette nuit, quoi qu'il arrive, la grève est morte.

ROBERT. — Croyez-vous?

GUÉRET. — Tout à l'heure, à l'ouverture des ateliers, si mes hommes ne se présentent pas, un télégramme donnera l'ordre d'embaucher des syndiqués à Paris et à Lyon. Et, avec le nouvel outillage...

ROBERT, lui coupant la parole. — Ne parlons pas de ça.

GUÉRET. — Parce que?

ROBERT. — Parce que ça n'existe pas.

GUÉRET. — Le nouvel outillage n'existe pas?

ROBERT. — Non!

GUÉRET, qu'un obscur pressentiment met dans l'attente d'une chose énorme. — Qu'est-ce que vous me chantez là?

ROBERT. — Je vois que je n'éviterai pas l'inévitable, et je vous affirme que j'en éprouve une angoisse, une douleur sans nom. Une dernière fois, voulez-vous signer ce contrat?

GUÉRET. — Une dernière fois, vous êtes un petit bonhomme insolent et sot, que je devrais jeter dehors, mais avec lequel il me reste, je crois, un compte à régler.

ROBERT. — Réglons d'abord celui-ci, puisqu'il le faut. Monsieur, si dans... si, dans vingt-cinq minutes, ce contrat n'est pas signé, le nouvel outillage ne sera plus que décombres.

Une pâleur brusque envahit le visage de Guéret, qui reste figé sur place, les yeux fixés sur ceux de Robert. Un temps.

GUÉRET, avec effort. — C'est drôle!...

ROBERT. — Parole d'honneur, monsieur, telle est la tragique vérité.

GUÉRET, dans un ricanement. — Parole d'honneur!... (Un temps encore.) C'est très drôle!... Un peu épais!...

ROBERT. — Vous ne me croyez pas?

GUÉRET. — Non.

ROBERT. — Rien ne vous convaincra?

GUÉRET. — Non.

ROBERT. — Alors, tant pis, j'ai fait l'impossible. Adieu!

GUÉRET, lui barrant le passage et d'un petit coup de main sur l'épaule le renvoyant au milieu de la pièce. — Mais non, mais non, je vous dis que nous n'avons pas fini de causer!

ROBERT. — Puisque...

GUÉRET. — J'ai des choses à vous dire, moi, des tas de choses...

ROBERT. — Si vous voulez...

GUÉRET. — D'abord... Voyons, pour me convaincre, il faudrait au moins y mettre quelque bonne volonté... Une affirmation, c'est un peu insuffisant. Placez-moi devant l'évidence...

ROBERT. — Je vous ai donné...

GUÉRET. — Votre parole, sans doute, et d'honneur encore! Que voulez-vous, j'en demande davantage! Il faudrait être un peu godiche, en vérité, pour ne pas établir une nuance entre la menace et sa réalisation.

ROBERT. — Que faut-il donc vous dire?

GUÉRET. — Mais, quelques détails dont je compte apprécier la vraisemblance. C'est, dites-vous, pour deux heures et quart?

ROBERT. — Exactement.

GUÉRET. — Une bombe? Un engin?

ROBERT. — Pis que cela.

GUÉRET, après un coup d'œil machinal au cartel. — La mine... Compliments!... C'est vous qui avez inventé ce bel ouvrage?

ROBERT. — Ce n'est pas moi. Moi, sans doute, je n'ai pas encore assez souffert... ou je ne suis qu'un lâche...

GUÉRET. — Alors, qui?

ROBERT. — Quelques hommes résolus qui se sont détachés du paquet de loques agonisantes que sont les autres. Après avoir perpétré la chose, ils m'en ont informé. J'ai fait ce que j'ai pu pour les dissuader.

GUÉRET. — Vous les désapprouvez donc?

ROBERT. — Non. Mais j'ai pitié... pitié d'eux et de vous, et surtout...

GUÉRET. — Surtout?... (Silence de Robert.) Allons? surtout de qui?

ROBERT, faisant des efforts pour maîtriser son émotion. — J'ai vécu sous ce toit de belles heures d'illusion, de belles heures d'espoir... Je n'ai pas le courage de les oublier. Monsieur, je vous en supplie, je vous en conjure, signez l'engagement juste, nécessaire, humain... humain, oui, que je vous apporte! Signez-le, signez-le!

GUÉRET. — Un instant... un instant! Rien ne presse! Voyons, si vous ne souhaitez pas que le forfait s'accomplisse...

ROBERT, sourdement, presque malgré lui. — Ah! j'en ai l'horreur!

GUÉRET. — Alors, empêchons-le, livrez-moi...

ROBERT. — Jamais! Je ne trahis pas!

GUÉRET, les dents serrées. — Ça dépend!... (Autre ton.) Et si je vais là-bas?

ROBERT. — Trop tard! Calculez...

GUÉRET. — Oui, trois kilomètres. Et si je signe?

ROBERT. — Tout est sauf.

GUÉRET. — D'ici, vous pouvez?

ROBERT. — D'ici. Un simple coup de téléphone à donner.

GUÉRET. — Ah!... Où ça?

ROBERT. — Signez, vous le verrez.

Une seconde redoutable. Les poings de Guéret se crispent, ses yeux flamboient. Va-t-il tuer?... Non. Une détente soudaine. Et, d'une voix altérée, mais calme.

GUÉRET. — C'est bien. Donnez.

Robert lui tend la feuille. Il la prend, d'un geste lent, et va s'asseoir devant l'écritoire. Il prend la plume, il va signer...

ROBERT, qui l'observe. — Vous n'avez pas lu, monsieur.

GUÉRET, avec, malgré lui, un indéfinissable sourire. — Qu'est-ce que ça fait?

ROBERT. — Pardon... Je ne dois pas vous cacher que les événements les plus invraisemblables ont été prévus.

GUÉRET, la plume en l'air. — C'est-à-dire?

ROBERT. — Que si, après que j'aurai téléphoné, vous vouliez me reprendre ce papier par la force, je n'aurais qu'un geste à faire pour donner le contre-ordre.

GUÉRET, jetant la plume avec rage et se levant d'un bond. — Canaille!

ROBERT, outré. — Oh!... Vous alliez commettre cette infamie!

GUÉRET. — Il parle d'infamie!... (Avec une froideur effrayante.) Ecoute. Je viens de prendre une décision. Puisqu'il faut une justice, celle-là même que tu réclames, et puisque je n'ai de confiance que dans la mienne. écoute bien... écoute bien... Si le forfait s'accomplit, tu ne sortiras pas d'ici vivant... Oui, oui, hausse les épaules, quand flambera ma vie, à ce moment, je t'exécuterai de mes mains. Voilà. Tu as quelques minutes pour réfléchir, ou pour faire ton examen de conscience, — à ton choix. (Silence. Très pâle, mais impassible, Robert reste debout, les bras croisés. Guéret vient à lui sans mot dire. Puis, de près.) Faisons-le ensemble, si les mots ne te font pas peur...

ROBERT. — Je n'ai pas peur.

GUÉRET. — Bravo! Interroge-toi donc. Tu m'apportes le crime, la ruine et le déshonneur. Pourquoi? Que t'avais-je fait? Je t'avais ouvert mes bras...

ROBERT, pris à la gorge par l'émotion. — Monsieur!

GUÉRET. — ... Largement, sans mesurer mon geste. Qu'étais-tu? D'où venais-tu? J'ai vu une intelligence, j'ai vu une jeunesse, et j'ai poussé les portes de ma maison en disant: Entre! Je t'ai livré mes clefs, mes livres, plus que ça... mon intimité. Rien n'a limité mon élan généreux, pas même cette idée qu'entre ma femme et mon enfant, j'installais quoi?... peut-être le produit d'un malfaiteur et d'une fille...

ROBERT. — Ah! comme vous frappez juste!... Oui, le produit d'un malfaiteur et d'une fille! C'est possible!...

GUÉRET. — C'est probable!

ROBERT. — Mais quelle aubaine! Nous saurons donc ça: que d'une fille et d'un malfaiteur accouplés, la fortune d'un bourgeois peut jaillir. Et je ne vous dois rien! Quand vous vous êtes accroché à moi, vous étiez au bord de l'abîme!

GUÉRET. — Tu mens!

ROBERT. — Allons donc! La faillite grattait à la porte. Les usines puaient l'agonie...

GUÉRET. — Tu mens, tu mens!...

ROBERT, dans une sorte de délire. — Et ce qui va flamber, c'est mon œuvre, à moi, à moi seul. Puisqu'elle doit être un instrument d'oppression, ils ont raison, ils ont raison, ils ont raison, qu'elle s'écroule donc! Je veux la voir en poussière!

GUÉRET, lui sautant à la gorge. — Bandit! tu ne la verras pas!... Mais avant que je t'écrase tu m'auras livré ce qui se cache derrière tes grand mots, une rancune infâme... Car je sais tout, tu entends!... On m'avait prévenu!... Je ne croyais pas...

ROBERT, qui suffoque. — Lâchez-moi!...

GUÉRET. — Allons, avoue... avoue donc!... Tu avais apporté le déshonneur à mon foyer!

ROBERT, à moitié renversé sur la table. — Lâchez-moi...

GUÉRET. — Avoue... On t'a refusé ma fille parce que... allons, avoue donc!... parce que tu étais l'amant de sa mère!

ROBERT. — Oh!... misérable!...

GUÉRET. — Ma femme est ta maîtresse!

ROBERT. — Vous êtes... un misérable!...

GUÉRET, serrant l'étau. — Bandit! Avoueras-tu!...

La porte s'ouvre violemment. Sergine paraît en vêtement de nuit, les cheveux à peine noués.

Scène IX

LES MÊMES, SERGINE

SERGINE, terrifiée. — Jean !... (Un cri déchirant.) Jean !... Robert !... (Guéret desserre brusquement son étreinte et retient le jeune homme par le col de son vêtement. Robert reste une seconde sans mouvement. Il halète.) Robert ! Qu'est-ce qu'il y a...

GUÉRET. — Il y a que cet individu vient de m'apporter l'ultimatum de ses complices. Si je n'accepte pas des conditions inacceptables, dans un instant, l'usine va sauter... Tu comprends bien : c'est ta fille à la misère, notre nom failli. Et il peut, d'un mouvement, d'un coup de téléphone, empêcher cela !

ROBERT. — Jamais ! maintenant, jamais !

Ivre de fureur, Guéret le reprend à la gorge et le couche sur la table. Il va l'étrangler.

SERGINE, se jetant sur eux et s'accrochant désespérément au bras de Guéret. — Jean !... Jean ! Pas lui... c'est mon enfant !

GUÉRET. — Ton enfant !

SERGINE. — Oui, mon fils !...

GUÉRET. — Toi ? Tu avais un enfant ?... Toi !...

SERGINE, s'écroulant sur un siège. — Quand je t'ai épousé. Oui. Fais de moi ce que tu veux...

GUÉRET, il recule en titubant. — Oh !

SERGINE, suppliante. — Robert... Robert...

ROBERT, qui recule. — Non, non ! Je vous voyais autrement !... Je vous voyais pauvre, sans défense !... Je vous voyais excusable !

SERGINE. — Robert ! ne me regarde pas ainsi !... Je t'ai protégé, soutenu dans l'ombre de ma vie !... Si tu savais... Fais cesser cette minute mortelle... Sauve-le... Sauve-le ! Je suis la plus malheureuse des créatures...

Elle s'est affaissée sur les genoux, dans une chute de bête blessée, les bras tendus vers son fils dans un geste de supplication. Les yeux fixés avec hallucination vers cette pauvre chose, écrasée sur le tapis, Robert, vacillant, a reculé vers le téléphone comme un automate. Il saisit le récepteur, et sa main tremblante, à tâtons, cherche le bouton d'appel. Au moment où il sonne, une explosion lointaine fait se dresser les trois visages tragiques. Robert, comme un supplicié contre son poteau, s'appuie au mur. Sergine pousse un gémissement et s'évanouit. Guéret, lentement, fait un pas vers Robert.

GUÉRET. — Pour toi, le bagne... Quant à elle... (Un temps.) Ramasse-la, elle t'appartient !

Il sort. Alors, Robert, hébété, se dirige vers Sergine, la soulève silencieusement, puis, tout à coup, dans un souffle convulsif.

ROBERT. — Maman...

Il lui soutient la tête et la serre contre sa poitrine.

RIDEAU

Sergine. Guéret. Robert.

SCÈNE IX. — Guéret : « *Cet individu vient de m'apporter l'ultimatum de ses complices...* »

Le père Brosse Guéret.

Le père Brosse : « *Voyez-vous, monsieur Guéret, ç'a été ici le grand coup de chien.* »

ACTE IV

L'usine. Dans le corps de logis où l'explosion s'est produite. Des ferrailles tordues, des décombres, des ruines. Face au public, un grand pan de mur s'est écroulé entraînant avec lui la moitié de la toiture. Cette brèche découvre la campagne latine, deux cyprès, les coteaux d'oliviers et d'amandiers et, au loin, la mer. Il est cinq heures du matin. La lune a décrit sa courbe et la nuit est à peine caressée par un reflet d'étoiles. Des vapeurs laiteuses font pâlir l'horizon, et au cours de l'acte le soleil surgira dans la brèche comme une énorme ampoule sanglante. Puis ce sera le jour éclatant (*).

Scène première

GUERET, LE PERE BROSSE, DES SOLDATS, puis UN SOUS-LIEUTENANT

A droite, vers le fond, cinq alpins, à côté de leur faisceau ont allumé un feu de bivouac autour duquel ils sont accroupis. Le caporal est assis sur un escabeau, très absorbé par la confection d'une cigarette. A gauche, appuyé sur les restes d'un établi, Guéret écoute le père Brosse qui se tient respectueusement devant lui, la casquette aux doigs.

UN SOLDAT, d'une petite voix flûtée de ténorino, fredonne:

Allons Margoton la jolie
Verse-moi, verse-moi du vin
Du vin!...

UN AUTRE. — Ah! non, tu ne vas pas recommencer, eh fourneau!

1er SOLDAT, sans répondre, continue:

Il est une heure dans ma vie-e...

LES AUTRES, excédés. — La barbe — la ferme! — Ton quart! — Ah! ah!

LE CAPORAL. — Alors quoi, tu veux qu'y pleuve? Silence!

LE PÈRE BROSSE. — Voyez-vous, monsieur Guéret, ç'a été ici le grand coup de chien. Ah! c'est un désastre. Heureusement encore qu'il n'y avait personne... N'empêche, monsieur Guéret, qu'on était des tas et des tas qui ne se seraient jamais douté du coup, et qu'on ne se solidarise pas avec les anarchistes. Et devant un malheur pareil...

Il s'interrompt, car un sous-lieutenant vient d'entrer par la gauche. Les soldats se lèvent. C'est bref. L'officier se dirige vers le caporal.

L'OFFICIER. — Tréguet!

(*) Pour ce qui concerne certains théâtres de province, insuffisamment outillés, cet acte peut se situer simplement dans quelque dépendance de l'usine, hangar, magasin, ou même dans le bureau du deuxième acte. L'impression du désastre sera donnée alors par le fond du décor. Quelques vitres de la baie auront été brisées par l'explosion, etc... Les soldats camperont dans la cour. Toutes les portes seront ouvertes. Atmosphère de désarroi... Il va sans dire que deux ou trois répliques seront modifiées : « Ç'a été *là-bas* le grand coup de chien... » — « J'ai fait le tour de l'usine... Il n'y a que l'outillage de M. Robert qui a trinqué... », etc.

LE CAPORAL. — Mon lieutenant!

L'OFFICIER. — Postez vos hommes à cent mètres à droite... où se trouve déjà l'escouade de Robillard. Vous attendrez qu'on sonne au rassemblement.

LE CAPORAL. — Bien, mon lieutenant!

L'OFFICIER. — Ah! laissez un factionnaire au puits. (Aux hommes.) Et silence, là, mes gaillards, s'il vous plaît!

Il porte la main à son képi pour saluer Guéret et sort à droite. Pendant les répliques suivantes, le caporal emmène ses hommes.

LE PÈRE BROSSE. — Alors, m'sieur Guéret, devant un malheur pareil...

GUÉRET, sans brusquerie, avec une sorte de gravité lasse. — Vous l'avez déjà dit, Brosse, devant un malheur pareil, vous êtes étonnés, les bons apôtres, et même émus, et vous êtes prêts à reprendre le travail sans condition. Je vous remercie. C'est touchant. Dans quoi voulez-vous le reprendre le travail?... (Un geste vers les décombres.) Dans ça?

LE PÈRE BROSSE. — Oh! évidemment... mais enfin il ne faut pas se frapper, m'sieur Guéret... J'ai fait tout le tour de l'usine... Il n'y a que ce coin-ci, l'outillage de m'sieur Robert qui a trinqué. Mais les tours américains sont intacts, les bureaux, la mise au point, la vérification, les magasins... En somme, on pourrait reprendre le travail cet après-midi si on voulait. Ce sera un peu long. Mais d'un sens l'ouvrage n'en serait pas moins bonne et on mettrait plus d'huile de bras. Au fond, voyez-vous, ce sont de braves gars...

GUÉRET, amer. — Excellents.

LE PÈRE BROSSE. — Ecoutez m'sieur Guéret... Voulez-vous qu'on voye à organiser ça? J'en ferai toujours bien rentrer deux cents; ça commence à faire...

GUÉRET. — Pourquoi pas?... Vous parlerez de cela, Brosse, à mon successeur...

LE PÈRE BROSSE, interloqué. — A votre...

GUÉRET. — A mon successeur, vous avez bien entendu. Moi je renonce à diriger des ouvriers. C'est décidément au-dessus de mes moyens... Je crois, du reste, par le temps qui court, que c'est au-dessus des moyens de quiconque... Et, comme on a déjà assez de mal à se diriger soi-même, je vais me borner à cette besogne. Au revoir, Brosse. Vous avez été dans cette affaire parmi les gens calmes et de bonne volonté, car tout est relatif. (Il lui tend la main.) Sans rancune.

LE PÈRE BROSSE, écrasé. Au revoir, m'sieur Guéret.

Il s'en va le dos courbé parmi les décombres. Guéret le rappelle.

GUÉRET. — Brosse!... Afin de vous signaler quand je passerai la main, votre adresse? (Brosse va répondre.) Toujours impasse de la Condamine, n'est-ce pas?

LE PÈRE BROSSE. — Oui... heu... non... c'est-à-dire, m'sieur Guéret, qu'on a déménagé...

GUÉRET. — Ah!

LE PÈRE BROSSE. — On avait bien quelques économies... Mais... il y avait tant de misère chez les autres qu'on a un peu trop donné à droite, à gauche... Alors, un matin, on nous a vendus.

GUÉRET, ému. — Ah!

LE PÈRE BROSSE. — On a porté ce qui restait, les paillasses, dans une espèce de masure sur le chemin du Var... C'est un endroit un peu difficile à expliquer... Mais ne vous inquiétez pas, si on embauche, je me présenterai, ça se saura. Merci tout de même. (Il s'éloigne.)

GUÉRET. — Approchez donc, Brosse... Nous avons un petit compte à régler. (Il prend deux billets de banque dans son portefeuille et les lui tend.) Je me proposais, pour la mise en train des taxi, de vous donner une petite gratification. J'avais perdu ça de vue quand vous êtes venu à la dernière paie. Tenez.

LE PÈRE BROSSE, ballotté entre le besoin et la fierté. — Mais, m'sieur Guéret...

GUÉRET. — C'est ce que je vous dois! (Il le congédie.) Au revoir, père Brosse, au revoir.

Le père Brosse ne résiste pas. Il esquisse un grand geste peuple, un grand geste triste et résigné et s'éloigne en roulant sa casquette entre ses doigts. Guéret le suit des yeux. Quand il se retourne, Christiane est en face de lui accompagnée du lieutenant qui s'éloigne après l'avoir saluée. Elle est entrée par la droite, en toilette de bal, enveloppée d'un grand manteau de fourrure. Elle avance avec précaution parmi les décombres. Le jour point.

Scène II

GUERET, CHRISTIANE, puis LE DOMESTIQUE, puis LIMEUIL

GUÉRET. — Vous!...

CHRISTIANE. — Oui... J'étais au Veglione des Mirecourt quand le bruit s'est répandu... de cette... catastrophe... J'ai sauté dans ma voiture... je pensais bien que vous seriez ici...

GUÉRET. — Pourquoi êtes-vous venue, Christiane?

CHRISTIANE. — Parce que je vous savais dans la peine.

GUÉRET. — Ah!

CHRISTIANE. — Si j'ai retardé mon départ depuis deux mois c'est que je devinais les difficultés avec lesquelles vous étiez aux prises. J'ai suivi toutes les phases de cette grève, j'ai souffert avec vous, pour vous, dans ce combat sans merci. J'avais le pressentiment qu'une minute viendrait où je pourrais peut-être vous tendre la main... un moment où vous n'auriez plus le droit de douter de ma sincérité... et où nous serions enfin des égaux. Me voici. Je ne vous apporte pas de consolations. Je sais qu'un homme comme vous ne s'attendrit pas sur ses malheurs. Je viens vous dire une chose très brève et très simple. Vous êtes malheureux. Si vous ne sentez pas autour de vous le réconfort, tout le soutien moral dont vous pourriez avoir besoin dans une crise aussi terrible, eh bien, sachez tout de même que vous n'êtes pas seul... Et si vous hésitez désormais sur l'emploi de votre énergie, rappelez-vous qu'une industrie magnifique là-bas n'attend qu'un chef, une force, pour se développer triomphalement. Avec votre expérience, avec votre puissance de travail, vous réaliseriez de grandes choses... Oui, de grandes choses. J'ignore ce qui se passe en vous. En ce moment peut-être croyez-vous qu'il y a une sorte de bonheur qu'on ne recommence pas. C'est possible... Ce n'est pas de ce bonheur-là que je vous parle. C'est une amie, comprenez-vous, une simple amie qui accourt vers vous pour vous dire de reprendre courageusement votre vie... Réfléchissez. Quand vous aurez pris une décision il suffira de me la faire connaître.

GUÉRET. — Christiane...

CHRISTIANE. — Quant à moi, je pars demain. Je n'ai plus rien à faire en France.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, c'est M. de Limeuil qui vous cherche. Faut-il le conduire ici?

GUÉRET. — Non, un instant.

CHRISTIANE. — Pourquoi? Au contraire, laissez donc venir M. de Limeuil. Je préfère cela. Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. (Entrée de Limeuil.) Vous m'écrirez à Pétersbourg, vous m'écrirez.

GUÉRET, avec une grande émotion. — Merci.

CHRISTIANE. — Au revoir... ou adieu.

Elle s'enfuit.

Scène III

GUERET, LIMEUIL

GUÉRET, jette son pardessus. — J'allais te faire chercher.

LIMEUIL. — Mon pauvre vieux.

GUÉRET. — Je t'en prie, passons outre aux attendrissements. Une question: comment es-tu là?

LIMEUIL. — De la façon qui s'indique. Sergine est venue tout de suite à moi comme au seul être qui pouvait lui porter secours.

GUÉRET. — Parfaitement, elle est allée à toi avec Robert?

LIMEUIL, gêné. — Oui, avec Robert.

GUÉRET. — Tu es donc au courant?

LIMEUIL. — De tout.

GUÉRET. — Très bien. (Affirmatif.) Tu étais, n'est-ce pas, le complice de ma femme?

LIMEUIL. — Qu'entends-tu par ce mot?

GUÉRET. — Il n'y a pas deux façons à le prendre. Enfin tu n'ignorais rien de cette maternité clandestine.

LIMEUIL. — Evidemment non.

GUÉRET. — Evidemment.

LIMEUIL. — Evidemment, puisque par amitié pour Sergine, par pitié pour elle et plus tard pour l'enfant, je me suis substitué au père... dans la mesure où l'on n'apparaît ni comme un héros, ni comme un sauvage. En amateur... c'est mon rôle. J'ai tendu la main, quoi!

GUÉRET. — C'est entendu. Admets-tu que j'ai été pendant vingt ans victime d'un abominable abus de confiance?

LIMEUIL. — Non.

GUÉRET. — Non?

LIMEUIL. — Non, tu ne m'apparais nullement comme une victime et ce que tu appelles un abus de confiance ne fut qu'un abus d'amour... Tu as eu de Sergine toute la tendresse passionnée, tout l'abandon de soi, toute l'abnégation dont est capable un être de sa valeur. Du jour où elle est devenue ta femme, elle t'a dédié sa vie. Mais son secret douloureux n'appartenait qu'à elle seule. Elle avait le droit de le garder... je vais plus loin, les circonstances lui en créaient le devoir...

GUÉRET. — Vraiment! le devoir...

LIMEUIL. — Parfaitement, le devoir.

GUÉRET. — C'est admirable.

LIMEUIL. — Et je suis prêt à m'expliquer.

GUÉRET. — Inutile. (Un temps.) Est-il exagéré du moins de prétendre qui tu as ta part de responsabilité dans ce drame?

LIMEUIL. — Ce serait visible pour un moins brave homme que moi. Mon inconséquence a laissé Robert entrer dans ta maison. J'ai cru qu'il y était amené par une fatalité admirable! J'ai jugé cela en peintre... il fallait un psychologue... Je n'ai pas prévu l'embuscade dans laquelle vous alliez tous tomber? Je suis coupable.

GUÉRET. — Alors, tu me reconnais le droit de te réclamer un service?

LIMEUIL. — Je le reconnais tellement que je suis venu spontanément me mettre à ta disposition. Tu vas traverser une crise financière, mon vieux. J'ai des capitaux qui ne font rien...

GUÉRET, l'interrompant du geste. — Merci. C'est plus simple. Deux mots: tu vas être mon exécuteur testamentaire.

LIMEUIL, lui saisissant la main avec une violente angoisse. — Qu'est-ce que tu dis?

GUÉRET. — Oh! calme-toi! je ne vais pas me tuer! C'est une solution malpropre à laquelle répugne une certaine qualité de caractères. Non pas!... non pas! au contraire! Mes récoltes sont brûlées, j'abandonne ce sol ingrat et je vais semer ailleurs. Je disparais.

LIMEUIL. — Tu disparais? Où vas-tu?

GUÉRET. — Loin, en Russie.

LIMEUIL. — Ah! ah! dans le Donetz?

GUÉRET. — Dans le Donetz. Un poste difficile s'offre à moi. Une industrie à sortir de la torpeur. L'occasion d'un grand effort. Bref, une raison de vivre avec acharnement.

LIMEUIL, glacé. — Parfaitement. Parfaitement. Qu'est-ce que tu attends de moi?

GUÉRET. — Voici. Aujourd'hui même mon bilan sera déposé. La liquidation laissera un actif très faible, mais enfin je m'en vais les mains nettes, et le surplus, ajouté à la petite dot de ma femme, peut lui assurer une vie simple mais paisible, en attendant le hasard qui, je l'espère bien, lui apportera mieux... Tout cela est minutieusement exposé dans cette enveloppe. (Il lui tend une enveloppe.) J'y ai joint à ton ordre un chèque de cinquante-deux mille francs sur la banque Lisieux. C'est un compte personnel porté au nom d'un tiers et qui ne doit pas être le gage des créanciers. Tu garderas cet argent pour le remettre en temps voulu à Annie. Ce n'est rien et c'est assez cependant pour faciliter les débuts d'un honnête homme, le mari que je lui souhaite... Veille sur ces choses. C'est tout ce que j'avais à te demander. Je t'en remercie d'avance, car je ne sais pas si nous nous reverrons jamais. (Un temps.) Voilà.

LIMEUIL, qui tourne le pli entre ses doigts machinalement, les yeux baissés. — Ouais... (Relevant son regard vers Guéret.) Je suis devant une décision?

Il achève sa phrase dans un geste qui signifie « définitive? »

GUÉRET. — Irréductible.

LIMEUIL. — Tu l'as pesée?

GUÉRET. — Froidement.

LIMEUIL. — Ton avis c'est que tu es dans ton droit?

GUÉRET. — Et le tien?

LIMEUIL. — Le mien... mais ce n'est une fois encore qu'une opinion d'amateur... moi, ce que tu vas faire là m'apparaît comme une simple mauvaise action.

GUÉRET. — Ah bah!

LIMEUIL. — Dans tous les cas comme une action... (Il cherche l'épithète.) laide...

GUÉRET. — C'est toi qui me parles ainsi?

LIMEUIL. — Ne te fâche pas... à quoi bon? Et d'ailleurs ce n'est pas à toi que je m'adresse... C'est à un homme nouveau que je ne connaissais pas... Je vois maintenant à quel point tu as souffert. Il faut de terribles secousses pour opérer de telles métamorphoses.

GUÉRET. — Possible, je suis tombé de si haut... En me relevant comme je le peux de cette chute, je sens bien... c'est vrai... je sens bien qu'il y a quelque chose de cassé... Je suis ruiné... vieilli... c'est l'obscurité... Je n'obéis plus qu'à un instinct de conservation animale... Partir... agir... Ce n'est pas ma faute... il en faut accuser ceux qui m'ont précipité dans le vide. Plus un mot maintenant, il est trop tard.

LIMEUIL. — Oh! ne crains rien! Je ne tenterai pas de te faire de la morale ni de te démontrer en quoi, pourquoi, ce que j'appelle ta mauvaise action est une mauvaise action... Tôt ou tard ton ancienne conscience t'expliquera ça beaucoup mieux que moi... Mais ce que tu es certainement en état de comprendre d'ores et déjà, c'est que, même dans la mauvaise action, il y a encore la manière... Il y a la manière forte et l'autre... Une certaine façon de travailler en pleine pâte ou de truquer sournoisement la couleur.

GUÉRET. — Eh bien?

LIMEUIL. — Eh bien, si vraiment, sincèrement, tu te crois le droit de commettre ce crime...

GUÉRET. — Ce crime?

LIMEUIL. — C'en est un, car je connais une malheureuse créature qui n'y survivra pas... Si tu te crois le droit de le commettre, va donc jusqu'au bout... ne fiche pas ton camp comme un banqueroutier, et ose lui dire, à elle, à ta compagne de vingt ans, ose dire à sa douleur, bien en face : « Je pars. » Paie-toi ça, car moi, je ne me charge pas de la commission.

GUÉRET. — Personne ne t'en chargeait. Elle est là?

LIMEUIL. — Sergine? Oui, elle est là, dans ma voiture.

GUÉRET. — Va la chercher.

LIMEUIL. — Pour l'amener... ici?

GUÉRET. — Ici.

LIMEUIL. — Pourquoi pas dans ton bureau?

GUÉRET. — Non, non, ici! Dans le malheur!

LIMEUIL. — A ton aise!... Ici ou ailleurs, c'est toi que je plains!

Il sort vivement la tête dans les épaules. Guéret fait quelques pas vers la brèche qui s'illumine d'une pâle auréole. Il bute contre un fragment d'outil, le ramasse, l'examine, le rejette. La sonnerie d'un clairon parle dans le matin. Il l'écoute comme si ces notes plaintives avaient pour lui un sens ésotérique. Brusquement il se retourne. On a marché derrière lui. C'est Robert.

Scène IV

GUERET, ROBERT

GUÉRET, *la voix rauque.* — Ah! c'est vous!

ROBERT. — J'attendais à proximité... le moment où vous seriez seul. J'ai vu passer M. de Limeuil...

GUÉRET. — On va venir. Qu'est-ce que vous me voulez?

ROBERT. — Je viens me constituer prisonnier, monsieur, vous prévenir que, de ce pas, je vais me livrer au parquet? Toutefois, avant que mon premier interrogatoire ait entamé la procédure, je voudrais vous demander de me laisser à moi seul toute la responsabilité des faits. La condamnation de quelques malheureux chargés de famille retentirait sur des innocents... Il me semble qu'un coupable peut suffire à payer la dette de tous. La justice n'y perdra rien de ses avantages, ni l'humanité de ses droits. Vous, que vous importe, pourvu qu'un exemple soit fait. Pour n'être pas partagé il n'en sera que plus sévère. Et le total sera le même.

Un silence.

GUÉRET. — C'est tout?

ROBERT, *après une hésitation, résolument et tristement.* — Non, monsieur... je veux aussi vous dire que je regrette tous les maux dont je suis la cause... (*Un sanglot lui étreint la voix.*) Il me plaît de les expier. (*Un temps.*) Cette fois c'est tout.

GUÉRET. — J'estime que le choix de cette expiation m'appartient. (*Pause.*) Le contestez-vous?

ROBERT. — Non, puisque je suis là.

GUÉRET. — A partir de cet instant, votre mère se trouve seule sur terre. Je m'expatrie sans esprit de retour. Je vous condamne à travailler pour elle, à protéger son existence matérielle et morale. C'est un arrêt qui vous semblera sans rigueur. Vous en sentirez toute la cruauté quand, à votre tour, vous n'aurez plus vingt ans et quand les hasards de la vie, ses ingratitudes, ses laideurs et ses sacrifices auront pesé sur vos épaules.

ROBERT, *pris à la gorge par une émotion terrible.* — Monsieur!

GUÉRET. — Allez m'attendre dans ce cabinet de travail où, quoi que votre orgueil en pense, je vous ai appris à agir. Vous y attendrez mes instructions. (*Sergine paraît, pâle, écrasée dans le matin qui se dore. Robert, vacillant, la regarde, puis regarde Guéret. Il va dire quelque chose, quelque chose d'éperdu... Mais la voix de Guéret, plus impérative, arrête les mots qui vont jaillir.*) Allez!

Robert baisse la tête et s'éloigne. Cependant Sergine et Guéret se regardent dans un long silence.

Scène V

SERGINE, GUERET

GUÉRET, *lui désignant les ruines.* — Excuse-moi, Sergine, de te faire venir ici... Ce que j'ai à te dire n'est pas long. Mais il faut que ce soit dit. Mets-toi là... Il n'y a pas longtemps encore, j'eusse été incapable de te donner une explication calmement. Maintenant je le puis, car je suis sans colère... sans colère contre toi, contre personne... Cette nuit, qui a blanchi mes tempes, a usé mes révoltes... Je ne me découvre plus l'ombre d'un ressentiment, au contraire... ce qui m'envahit là, devant toi, c'est une résignation poignante, une infinie pitié pour nous tous... Enfin, allons au fait... Tu me suis?...

SERGINE, *dont les grands yeux douloureux ne le quittent pas.* — Non, Jean, je ne t'écoute pas, pourquoi faire?... Je sais ce que tu as décidé... Il y a quelques instants une femme est passée près de moi, j'ai compris. Puis Limeuil est venu. J'ai dit : « Il m'abandonne, n'est-ce pas? Il s'en va? » Je n'ai pas eu de réponse. Je n'en avais pas besoin... je suis fixée... Alors je ne t'écoute pas, je te regarde

seulement, je te regarde de toutes mes forces... Je ne suis venue que pour cela... te voir une dernière fois, car je sais très bien que tout est fini.

GUÉRET. — Oui, Sergine, tout est fini. Mais pas dans les représailles, voilà ce que je veux que tu saches... Je suis à cent lieues de toute idée de vengeance ou seulement de justice... Je ne crois plus à ces choses comme je ne crois plus à rien... Tu m'as connu ardent, volontaire, marchant droit à travers la vie, luttant contre moi-même avec une espèce d'ivresse parce que je m'appuyais sur toi... sur toi... tu comprends, n'est-ce pas? A chaque tournant de chaque jour, une vilenie, une déception, un spectacle répugnant. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire? Je regardais vers toi, et le jour était beau de ce côté-là parce qu'il était pur... Oui, vraiment, vraiment, tu étais une créature sacrée!... Mais une nuit l'idole s'abat et, avec elle, tout cet univers d'illusions, d'optimismes, de réconforts... On est là, pantelant, on n'a plus qu'à s'abandonner à l'instinct. Alors on s'en va au fil de la vie, comme n'importe qui, comme tout le monde... et tout est fini, Sergine... voilà... que veux-tu?... parce que tout est fini...

SERGINE, qui pleure silencieusement. — Pauvre Jean!

GUÉRET. — Oui, c'est dur... c'est un moment très dur... (Un silence.) Mais il ne faut pas me plaindre. Sans doute suis-je né mystique. Ma religion est morte et déjà je veux croire!

SERGINE. — A quoi mon Dieu?

GUÉRET. — A tout ce que j'ai dédaigné, repoussé, sacrifié à des chimères absurdes. Je ne crois plus au mensonge des morales acquises, je ne crois plus à la convention du devoir, mais je crois que demain tu recommenceras ta vie comme je recommencerai la mienne... Et il faut nous séparer, Sergine, sur ce grand espoir farouche.

SERGINE. — Ah! Jean, aie donc le courage de te résumer d'un mot: tu crois à l'amour, et à quel amour, pauvre homme!... Voilà pourquoi je te plains de tout mon cœur!... Chacun de tes mots est un aveu dans un cri de détresse!

GUÉRET, avec une énergie désespérée. — Non, non, je crois!

SERGINE. — Allons donc! Tu l'as dit, tu veux croire! Comme c'est différent! Ta foi d'hier, tu sais très bien que c'est toi-même qui l'as rejetée, et l'idole, tu l'écrases maintenant du talon comme un furieux parce qu'elle te gêne... Mais oui, parce qu'elle te gêne! Une femme t'attend, voilà tout, il n'y a que cela, que cela et pas autre chose!

GUÉRET. — Cette femme, c'est le refuge!

SERGINE. — Le refuge!... Ah! misère! Cet homme était la droiture, l'honneur, la sincérité même, et voilà ce qu'en a fait une aventurière!

GUÉRET. — Il n'y a pas d'aventurière! Son passé vaut le tien!

SERGINE. — Ah! j'attendais ce blasphème!... Un jour il te brûlera les lèvres!... Malheureux! Malheureux!... Tu te vois demain tel que tu étais hier, mon Jean à moi, si honnête, si propre, je te vois entre ces mains-là!... Toi, Jean, toi dans cette bassesse! Et puis un jour, tu te rappelles, tu me reviens... Va, va, s'il est vrai que le chagrin ne tue pas, je serai là, Jean, dans l'attente... et si loin que ce soit... Mais comment te retrouverai-je, mon Dieu, et que me restera-t-il alors à t'offrir?... Le ravage des larmes et cette aumône désespérée, l'indulgence... L'indulgence! moi qui t'ai tant aimé!

GUÉRET. — Sergine, si tu restais une minute de plus ici, qu'arriverions-nous à nous dire?... Tu es jeune encore, tu as ton fils. C'est tout un avenir. Moi je vais vers l'inconnu, soit, mais j'y vais. Ma résolution est inébranlable. Ne prolongeons pas cet instant douloureux.

SERGINE. — Oui, c'est trop horrible... Adieu donc, Jean.

Elle lui tend sans le regarder une pauvre main d'agonisante. A ce moment un double appel dans la coulisse.

LA VOIX D'ANNE-MARIE. — Papa!... papa!... (Ils se taisent, immobilisés, sans un souffle. Silence. Puis un nouvel appel plus près d'eux.) Papa!... où es-tu?... Réponds!... Papa!...

SERGINE, avec épouvante. — Jean... qu'allons-nous lui dire?

Et soudain Annie entre essoufflée, les aperçoit et court à eux.

Scène VI

LES MÊMES, ANNE-MARIE, puis SERGINE et GUERET seuls, puis ROBERT

ANNE-MARIE, se jetant au cou de son père. — Papa!... Ah! mon pauvre papa!... Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? (Regardant les ruines.) Quelle horreur! Les misérables! Pourquoi ne m'a-t-on pas réveillée quand on a su la catastrophe?... Pourquoi êtes-vous tous partis? Je compte aussi, moi, cependant, voyons? maman? (Un temps.) C'est incroyable! Me laisser dormir sur ce désastre! N'avons-nous pas le droit d'être malheureux ensemble? Savez-vous comment je suis là?... grâce à des étrangers... C'est un comble!... Par les Durand qui, en sautant du train de nuit, ont appris à la gare ce qui venait de se passer. Ils sont accourus chez nous. Les domestiques leur ont dit qu'il n'y avait plus que moi au logis... Ils ont insisté pour me voir... je me suis habillée comme j'ai pu!... Ah! ça n'a pas été long!... Ils m'ont amenée... Voulez-vous que je vous dise? Ils sont très gentils les Durand! C'est dans des moments comme celui-ci qu'on juge bien les gens... Dans la vie courante, on les connaît mal... Eh bien, Georges... de Georges de rien du tout... du coup il n'est plus timide! Devinez ce qu'il m'a dit dans la voiture devant son père: « Mademoiselle Anne-Marie, cet événement-là va créer quelques complications à M. Guéret, des complications de toutes sortes. Je voudrais bien faire tout de suite partie de la famille afin de pouvoir affronter ces complications avec vous. Tâchez donc de rapprocher la date de notre mariage. » Hein? Vous ne trouvez pas ça très bien? Et moi qui le cherchais, ce petit Georges Durand. Eh bien, je l'ai trouvé. C'est un monsieur!... J'ai même trouvé une pensée du même coup... C'est qu'on a tort de prétendre que l'homme est égoïste. C'est pas vrai. C'est un mot, l'égoïsme. Au fond, ça consiste à se faire plaisir en étant bon pour les autres... Mon pauvre papa, viens que je t'embrasse encore!

Elle l'embrasse tendrement. Guéret se dégage doucement, lui prend la tête et la regarde au fond des yeux.

GUÉRET. — Tu m'aimes donc bien ma petite fille?

ANNE-MARIE. — Oh! papa... (Les regardant tour à tour.) Mais qu'est-ce que vous avez donc tous les deux?... (Un temps.) Vous êtes effrayants... Le... le malheur est donc... irréparable?

GUÉRET. — Eloigne-toi un instant, Annie, j'ai deux mots à dire à ta mère.

ANNE-MARIE. — Ah! comme tu dis ça!...

Comme glacée par une angoisse soudaine, elle remonte vers la brèche.

GUÉRET, très près de Sergine. — Sergine, dans le regard clair de mon enfant, je viens de découvrir la possibilité d'une épreuve suprême... Ecoute-moi bien et réponds-moi sans hésiter... Robert est là qui attend mon arrêt... Je t'offre le choix entre lui et moi. Si je pars, je le sauve des mains de la justice et je te le laisse pour assurer ton existence et ta consolation... Si je reste, c'est lui qui s'en ira expier son crime au bagne! Choisis.

SERGINE, sans hésiter. — Pars, Jean!... Je l'ai mis au monde; je suis comptable envers lui de sa destinée... Laisse-moi mourir et va-t'en.

GUÉRET, d'une voix profonde. — Ah! Sergine, comme ton âme a bien dicté ce qu'il fallait répondre!... Si tu avais dit autre chose, qu'en serait-il resté de l'idole!

SERGINE. — Jean!

GUÉRET, l'écartant sans brusquerie. — Attendons, attendons... C'est ma raison, c'est ma volonté qui triomphent en moi... attendons que le cœur parle davantage... (Il appelle Annie.) Annie!

ANNE-MARIE, redescendant vers eux. — Papa?

GUÉRET. — Viens... Annie, tu n'es plus une enfant... On peut te mettre en face des choses les plus graves. Répondras-tu sincèrement, du plus profond de toi-même, et sans me ménager, à la question que je veux te poser?

ANNE-MARIE. — Oui, papa.

GUÉRET. — Avant d'épouser ta mère j'avais un fils déjà dont je n'ai révélé l'existence à personne... tu entends, à personne. Ce fils, je l'ai abandonné: aujourd'hui, j'ai le regret déchirant de ma conduite et je voudrais faire une place auprès de moi à cet orphelin... Que penses-tu de ton père?

ANNE-MARIE. — Je pense qu'il a eu de grands torts, mais qu'ils lui sont pardonnés, puisqu'il les répare. L'homme peut avoir un passé. Ce n'est pas comme nous.

GUÉRET, après avoir regardé profondément Sergine. — Robert est dans mon bureau... Veux-tu aller chercher ton frère?

ANNE-MARIE. — Oui, papa, j'y vais...

Elle s'éloigne grave, silencieuse, comme devant la brusque révélation de la vie. Quand elle a disparu, Sergine, à bout de forces, se laisse choir sur l'épaule de Guéret.

SERGINE. — Jean!... de quel dévouement pourrai-je un jour payer ta générosité?

GUÉRET. — Je ne suis pas généreux, je viens tout simplement de m'apercevoir que la vie, à certains moments, ne tolère pas les attitudes moyennes. Et puis elle nous rappelle que la famille, le foyer, sont des choses tout de même plus puissantes que nous. (Robert et Annie entrent. Guéret étouffe d'émotion.) Je cède. Sergine, à vingt ans de tendresse... Annie, accompagne ta mère. (Sergine, lentement, s'éloigne à gauche, avec Annie, dans l'auréole du grand soleil, dans la lumière de la vie qui, sans cesse, recommence... A Robert.) Toi, tu as à te racheter sans perdre une seconde... Voici des ruines. Au travail! Je rentre chez moi. A dix heures tu viendras prendre mes ordres...

RIDEAU

Sergine et Guéret — Anne-Marie et Robert

Guéret : « *La famille, le foyer sont des choses tout de même plus puissantes que nous...* »

REVUE DE LA CRITIQUE

L'Embuscade, à la Comédie-Française.

Après le retentissant succès de *la Flambée*, où paraissait en scène, et si virilement campé, un officier supérieur, ce titre de *l'Embuscade* donnait à prévoir l'exposé dramatique de quelque fait d'armes ; on pouvait supposer que l'auteur, qui avait été si heureux en nous montrant un militaire exécutant en pleine paix un coup de force individuel sur un civil, s'était cette fois aventuré à faire éclater, au milieu d'une guerre historique ou imaginée, la pathétique surprise de quelque coup de force collectif.

Mais en réalité *l'Embuscade* avait été reçue à la Comédie-Française environ deux ans avant que *la Flambée* fût jouée à la Porte-Saint-Martin, et par l'administrateur de la grande Maison, alors que le Comité de lecture n'était encore pas rétabli. Il est à remarquer d'ailleurs que *l'Embuscade* eût obtenu, devant ce Comité de lecture, le même succès que devant M. Jules Claretie ; cela sans nul doute car, pendant les répétitions, la confiance et la joie régnaient parmi les interprètes — ce qui est assez rare à la Comédie-Française — et, ce qui est plus rare encore et même à peu près sans précédent, la joie et la confiance croissaient avec les séances de travail, au fur et à mesure que l'on approchait de la répétition générale.

M. Henry Kistemaeckers, par son titre pris dans un sens symbolique, voulait indiquer ici l'événement brusque, peut-être infime, mais contre lequel on n'est pas en garde, et devant lequel — croyant avoir tout prévu et réglé sagement sa vie — il faut prendre, à l'improviste, une décision, en révélant du coup le tréfonds de son caractère.

Il suffit de rappeler d'ailleurs les titres de *la Blessure*, de *l'Instinct*, de *la Rivale*, du *Marchand de bonheur*, avant celui de *la Flambée*, pour faire observer à quel point l'auteur de *l'Embuscade* — et, maintenant, de *l'Exilée* — évite de s'attarder sur un même sujet, s'applique à ne pas conserver une forme immuable, même lorsque l'un et l'autre lui ont réussi. La fécondité de son imagination et la générosité de son tempérament l'incitent à diversifier ses efforts, à constamment se renouveler. Cette admirable faculté inventive, issue d'une naturelle puissance d'inspiration et qui se manifeste par une non moins naturelle abondance verbale, éclate étonnamment tout au long de *l'Embuscade*. Et, dès la première représentation, tandis que le public, pris, entraîné, passionné par cette œuvre, applaudissait et acclamait, c'est cela même que quelques critiques, de ceux qui tiennent le plus à leur réputation de lettrés mesurés, scrupuleux et raffinés, ont réprouvé, en blâmant que tant d'effet purement scénique fût à profusion répandu sur presque toutes les scènes de ces quatre actes : « C'est du théâtre assurément, disaient-ils en substance ; mais ce théâtre est-il bien dans le ton qui convient à la Comédie-Française ?... »

Or, nous avons su ce qu'en pensaient précisément les sociétaires et l'administrateur responsable ; nous verrons plus loin ce qu'en pense à son tour le public.

Les autres critiques, en gardant comme il convient leur libre arbitre et le ton de la discussion ouverte, ont fait ressortir l'intérêt et la valeur incontestables de cette œuvre.

* * *

Ainsi M. René Doumic estime, dans la *Revue des Deux-Mondes*, que M. Kistemaeckers a apporté avec cette pièce, à la Comédie-Française, toute sorte de qualités extrêmement appréciables, et que les plus lettrés parmi nos auteurs dramatiques d'aujourd'hui dédaignent trop :

« Ce sont des qualités de métier. Il a le plus louable souci de la pièce bien faite. Il sait ajuster les scènes, équilibrer les développements, ménager l'intérêt de surprise. Il a ce goût du romanesque qui lui est commun avec la plus grande partie du public. Il pense qu'il faut du dramatique dans un drame, et le mélodramatique n'est pas pour lui faire peur. Il est d'avis qu'il faut au théâtre des coups de théâtre et qu'on n'en saurait trop mettre. Il affectionne les grandes catastrophes, les grands sentiments et les grands mots. Il secoue, il remue. Et on arrive au bout de ces quatre actes, où on a passé par tant d'impressions diverses et de sentiments excessifs, non pas ennuyé, ni lassé, ni déçu, mais un peu fatigué, brisé, rompu, fourbu et demandant grâce. »

M. Camille Le Senne, après avoir rappelé, dans le *Siècle*, que M. Henry Kistemaeckers a intitulé naguère *Théâtre de rire et de larmes* une sélection de ses premiers ouvrages dramatiques, fait observer que le vrai titre de l'ensemble de son œuvre serait *Théâtre d'action* :

« L'auteur a un sens particulier de l'action, ou plutôt il s'en est fait comme un sixième sens. Il donne à sa psychologie le dessous à la fois solide et tumultueux d'une physiologie ardente. Ses pièces vivent d'une vie tour à tour concentrée et dispersée, dont l'intensité nous étonne parfois, nous captive toujours. C'est la marque personnelle du dramatiste. On la retrouve profondément incrustée dans *l'Embuscade*, et par là ses quatre actes d'une copieuse matière se sont imposés au public de la Comédie-Française. »

M. Robert de Flers note, dans le *Figaro*, l'accueil très chaleureux fait à cette œuvre, puis il l'analyse et la classe dans le genre romanesque :

« Il faut y louer tout d'abord l'invention dramatique de M. Henry Kistemaeckers, dont *l'Instinct*, *le Marchand de bonheur* et *la Flambée* nous ont déjà donné des preuves fort brillantes. Nous avons en outre retrouvé dans ces quatre actes cette facilité d'exécution, cette adresse scénique, cette clairvoyance dans le choix de la « scène à faire » qui font de M. Kistemaeckers un excellent homme de théâtre. La force de cet ouvrage est d'être toujours en action, de ne point piétiner, et de passer avec logique, sinon avec vérité, d'une situation à une autre, sans laisser au public le temps de se ressaisir et de trop réfléchir aux événements qu'on lui présente. »

M. Joseph Galtier, dans *Excelsior*, estime que M. Henry Kistemaeckers est bien de la grande lignée des véritables hommes de théâtre :

« Il réussit à charger un sujet de matière comme on charge un récipient d'un explosif puissant. Il connaît les mesures et les doses et leurs effets sur l'imagination et les nerfs des spectateurs. Il excelle aussi à mettre dans ses arguments je ne sais quel romanesque en mouvement, riche de péripéties, dont il règle habilement la marche. »

M. François de Nion écrit dans l'*Echo de Paris* :

« La soudaineté des situations, les révélations qui se produisent, les coups de théâtre qui se succèdent, tiennent ici du mélodrame, — je vais au-devant d'une objection que j'ai entendu formuler ; mais la vie n'est-elle pas souvent elle-même un mélo qui se délaie ? C'est l'affaire du théâtre de concentrer ces actions, de les disposer pour l'amusement, l'intérêt ou la passion du spectateur. M. Henry Kistemaeckers y a parfaitement réussi ».

M. G. de Pawlowski juge, dans *Comœdia*, que M. Henry Kistemaeckers a décidément le génie du théâtre romantique :

« On s'en doutait bien un peu depuis le succès véritablement exceptionnel de *la Flambée* auprès du pu-

blic, mais on attribuait volontiers ce succès à d'heureuses coïncidences patriotiques. Avec *l'Embuscade*, ce prétexte n'est plus de mise et il faut bien reconnaître, tout simplement et sans faux-fuyant, que l'auteur sait atteindre le grand public, l'amuser ou lui faire verser des torrents de larmes, piquer sa curiosité ou satisfaire ses instincts profonds de justice, avec une clairvoyance, une netteté, une autorité véritablement indiscutables.»

Les byzantins de lettres pourront discuter — écrit dans l'*Indépendance belge* M. Henri de Weindel au cours de sa chronique sur les théâtres de Paris — un fait demeure : c'est un succès :

« Ce qu'il semble convenable de louer davantage dans cette tragédie bourgeoise, c'est que, du fait de la science éprouvée de son auteur et de sa connaissance de la mesure, elle ne soit point tombée dans l'embuscade que lui avait préparée le mélodrame. En maintes circonstances, le sujet apparaît disposé à sortir de la réalité pour se diriger vers les invraisemblables excès du pire romantisme. A force de sincérité dans le détail, de netteté dans le développement, d'humanité dans les sentiments, M. Henry Kistemaeckers est parvenu à maîtriser ces velléités de vagabondage et à maintenir son action là où il désirait qu'elle évoluât. »

Et M. Léo Larguier déclare également, dans la *Revue bleue*, que cette pièce a remporté un gros succès auprès du public :

« Et ce succès fut franc. L'auteur n'a trompé personne.

» Il fallait une grande habileté pour passer sans y tomber à côté du mélodrame banal, avec un pareil sujet, avec toutes les complications qu'il comportait.

» J'ai vu haleter la salle devant des difficultés rapidement vaincues. Il fallait, pour y parvenir, un sens de la mesure, un tact littéraire parfaits. »

M. Adolphe Aderer juge, dans le *Petit Parisien*, que c'est là une œuvre ample et solide, traitée avec autant de conscience que d'habileté.

M. Henry de Gorsse, dans la *Patrie*, est franchement enthousiaste ; il constate que par *la Flambée*, qui est l'une des plus belles pièces de ces dernières années, M. Henry Kistemaeckers s'était placé au tout premier rang de nos auteurs dramatiques, et il ajoute :

« Aussi, attendait-on avec la plus vive impatience et la plus légitime curiosité, l'œuvre qu'il a donnée à la Comédie-Française.

» Cette œuvre, c'est *l'Embuscade*. Son succès a été considérable, et ne fera certainement que grandir, lorsqu'elle aura pour public le vrai public : celui qui juge une œuvre en toute conscience et en toute sincérité, sans se demander s'il ne serait pas — pour bien des raisons diverses, et, la plupart inavouables — adroit et prudent de barrer la route à un auteur qui monte dans le chemin de la Gloire et de la Renommée. »

« Cette œuvre — remarque M. Verneuil dans *Paris-Journal* — provoque tour à tour la réflexion, la pensée, la pitié ; elle atteindra tous les publics ; elle fut intensément applaudie. »

Ainsi que M. Henry de Gorsse, M. Henry Malherbe déclare nettement, dans la *Chronique*, que *l'Embuscade* est l'une des meilleures pièces que le théâtre ait représentées ces dernières années ; et il réplique ainsi, judicieusement, à certains reproches :

« Oui, *l'Embuscade* se développe par des gradations théâtrales trop minutieusement mesurées et trop directement éloquentes. La composition en est ordonnée avec un empirisme trop catégorique et les contours en sont cernés avec une violence trop appuyée ! Mais le moyen de faire autrement ? Il était impossible à M. Henry Kistemaeckers de ne pas offrir au public un ouvrage d'un mécanisme et d'un équilibre aussi précis, alors qu'il s'attachait justement à décrire les usines géométriques, les carapaces ajustées, les machineries disciplinées des aciéries modernes. Si *l'Embuscade* n'avait pas été d'une architecture habile, puissante et nette, son auteur eût été bien naïf ou bien inconscient de célébrer la symétrie grandiose et infaillible de l'industrie contemporaine et ses variations galvanisantes et calculées. »

Dans l'*Aurore*, M. Charles Martel loue plutôt en cette pièce « l'observation sentimentale, le pathétique vrai, le détail intéressant et l'effort littéraire ».

Tandis que de son côté, M. Henri Debuschère déclare, dans la *Presse*, que « l'art robuste et sobre des grandes scènes, la tenue parfaite du dialogue, communiquent à la pièce une valeur littéraire qui justifie l'accueil que la Comédie-Française lui a fait. »

***

Sur cet accueil, et non seulement sur celui de la Maison mais sur celui des abonnés et sur celui, surtout, des spectateurs d'un jour, nous avons les attestations de l'historiographe quotidien de la Comédie-Française, M. Emile Mas, qui enregistre dans *Comœdia* après chaque représentation nouvelle, le véritable enthousiasme provoqué dans la salle par « cette émouvante, cette humaine pièce ». Puis, ayant défini ainsi la fonction de notre première scène :

« Conserver au répertoire les chefs-» d'œuvre du passé ; leur adjoindre, » au moyen de reprises périodiques, » les œuvres de second ordre qui ont » fait quelque bruit dans leur nou-» veauté et ont acquis ainsi une va-» leur historique ; *mettre au jour les* » *œuvres nouvelles qui lui paraissent* » *d'une haute portée dramatique, lit-*» *téraire, morale ou sociale...* »

M. Emile Mas ajoute :

« Qui oserait prétendre que *l'Embuscade* ne répond pas aux conditions de cette formule ?

» Heureusement, le public ne pense pas comme certains aristarques ; il n'a point peur, lui, d'œuvres viriles où les âmes se heurtent, où la pitié finit par l'emporter, car la pitié est au fond du cœur de tout être vraiment fort.

» Le public écoute la pièce avec un intérêt passionné. Pendant le dialogue, on sent le spectateur empoigné, subjugué, il ne voudrait pas laisser perdre une syllabe, et, le rideau baissé, les applaudissements éclatent de toutes parts... »

***

La Comédie-Française nous a habitués à un luxe de bon aloi pour la décoration des œuvres qu'elle monte, mais rarement on vit un pareil goût dans le pittoresque, un réglage si minutieux des lumières et des couleurs.

Et l'interprétation est aussi de tout premier ordre jusque pour les personnages de second plan.

M. Maurice de Féraudy incarne avec son irréprochable maîtrise le grand constructeur d'automobiles Guéret, le rude homme et le brave homme si soudainement et si cruellement éprouvé ; Mme Berthe Cerny, belle, souple, tendre et pathétique, incarne avec une vie toujours subtile et frémissante l'épouse aimante et troublée et la mère inquiète et torturée qu'est Sergine Guéret. Et l'un et l'autre de ces grands artistes donnent à leurs personnages respectifs toute l'intensité voulue, sans cris, sans gestes véhéments, par le seul effet de leur émotion contenue.

Dans le rôle capital du jeune Robert Marcel, un des derniers venus dans la troupe de la Comédie, M. Georges Le Roy, a révélé avec éclat ses qualités de sincérité, de puissance et d'adresse ; il a remarquablement exprimé la dualité de ses sentiments, et les ardeurs et les défaillances de son personnage. M. Henry Mayer, comédien éprouvé et sûr, MM. Grandval, Ravet et Croué, d'une si exacte fantaisie, M. Guilhène, élégant et fin, Mlle Robinne, splendide, et Mlle Bovy, gracieuse, complètent à peu près cette distribution remarquable ; il faudrait, du reste, pour être juste, citer avec éloges tous les artistes, jusqu'aux moindres, qui figurent sur l'affiche.

GASTON SORBETS.

MAURICE DONNAY

Portrait par G. de La Perche.

LES ÉCLAIREUSES

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par

MAURICE DONNAY

de l'Académie française

Germaine. Jacques. *Phot. Manuel.*

Germaine : « *Vous aurez l'occasion de causer avec une des femmes les plus intelligentes...* »

SCÈNE PREMIÈRE DE L'ACTE PREMIER

Les Éclaireuses *ont été représentées pour la première fois, le 26 janvier 1913.*
à la Comédie-Marigny.

Copyright by Maurice Donnay, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

PERSONNAGES

Jacques Lehelloy	MM. Claude Garry.
Myrtil Steinbacher	Signoret.
Paul Dureille	Henry-Roussel.
Arthur	Jacquier.
Un Domestique	R. Facquier.
Roger	Petite M. Mayet.
Jeanne	Mmes Gabrielle Dorziat.
Germaine Luceau	Marthe Barthe.
Blanche Virieu	Marcelle Lender.
Dr Rose Bernard	Blanche Toutain.
Charlotte Alzette	Andrée Spinelly.
Lucienne David	Andrée Barelly.
Mrs Schmidt	Alice Nory.
Professeur Orpailleur	Ellen Andrée.
Mme Challerange	Marie-Laure.
Princesse d'Ebly	De Pouzols.
Mme Steinbacher	Camille Preyle.
Mme de Berzé	Barat.
Mme Kruth	Vareskaa.
Une Demoiselle de bureau	Francesca Flori.
Une Femme de chambre	Claude.
Simone	Petite Od. Carlia.

Phot. Bert.

Jeanne. Mme Challerange.

Scène III. — Mme Challerange : *« Je ne suis pas une intellectuelle, une bachelière comme toi !... »*

LES ÉCLAIREUSES

ACTE PREMIER

Chez les Dureille ; un petit salon dans un appartement d'une maison neuve, quartier Monceau. Murs blancs, avec pâtisseries Louis XVI ; des panneaux d'étoffe, pékin de soie à larges rayures crème et bouton d'or. Une seule fenêtre à petits carreaux, rideaux de taffetas bouton d'or, store dentelles et guipures, donnant sur une triste rue Logelbach. Deux portes, petits carreaux, brise-bise guipure et dentelles, l'une communiquant avec les appartements, l'autre avec l'antichambre. Fauteuils et chaises en bois sculpté Louis XVI et couverts d'imitation de velours d'Utrecht jaune. Une petite bibliothèque, un petit bureau de femme, qui peuvent être anciens. Table acajou ou citronnier pour le café, cave à liqueurs, etc., fabrication Maple, ou Kirby, ou Waring. Par terre, un grand tapis beige ou crème avec des carpettes orientales. Sur la cheminée, un buste de femme Louis XVI en terre cuite ou quelque divinité de marbre. Des candélabres d'argent. Il est deux heures, après déjeuner, par un après-midi de mars où les nuages cachent de temps en temps le soleil.

Scène première

PAUL DUREILLE, JACQUES LEHELLOY, GERMAINE LUCEAU, puis JEANNE

Paul Dureille, 35 ans, l'air militaire, ancien polytechnicien, ayant donné sa démission pour l'industrie privée. — Alors, après-demain, mon vieux, à cette heure-ci, tu arriveras à Alger?

Jacques. — Oui.

Paul. — Tu fais d'abord l'Algérie?

Jacques. — Oui, et après la Tunisie, l'Egypte et puis Ceylan, les Indes, le Japon, et enfin les Amériques.

Paul. — Tu seras de retour dans un an?

Jacques. — Oui, dans un an, seize mois... enfin l'autre été.

Germaine. — Si j'osais, monsieur, je vous chargerais d'une commission.

Jacques. — Osez donc, mademoiselle.

Germaine. — Si, en traversant les Amériques, vous vous arrêtez à Boston...

Jacques. — Sans doute...

Germaine. — J'ai une amie dans cette ville... une jeune fille qui était avec moi à l'école de Sèvres... elle est à Wellesley-Collège, chargée du cours de français... nous ne nous sommes pas vues depuis quatre ans... nous nous écrivons toujours très régulièrement, mais elle sera heureuse, j'en suis sûre, de voir un compatriote qui lui apporte le bonjour de ma part.

Jacques. — Mais très volontiers, mademoiselle.

Germaine. — Je vais vous donner un mot pour elle. (Sur ces derniers mots, Jeanne Dureille est entrée : c'est une jeune femme de vingt-huit ans, élégante, certes, mais avec sobriété et même sans provocation.)

Jeanne. — Fräulein va mener Simone aux Champs-Elysées, est-ce qu'elle doit conduire Roger... est-ce qu'il va au lycée?

PAUL. — Mais certainement, pourquoi n'irait-il pas?

JEANNE. — Il se plaint d'avoir mal à la tête... il se plaignait déjà avant déjeuner.

PAUL. — Quelle plaisanterie! Ça ne l'a pas empêché de très bien déjeuner.

JEANNE. — Pourtant, si cet enfant...

PAUL. — Veux-tu que je te dise ce qu'il a, ton fils?... Il a que c'est aujourd'hui samedi, qu'il doit me montrer en rentrant ses notes de la semaine et que probablement elles ne sont pas admirables... voilà ce qu'il a, pas autre chose.

JEANNE. — Roger grandit beaucoup, en ce moment... il se fatigue facilement, et il n'irait pas au lycée tantôt, mon Dieu, ce ne serait pas tellement grave!

PAUL. — Mais non, mais non, il ne faut pas l'habituer à manquer la classe pour un oui, pour un non... c'est la meilleure manière qu'il n'arrive à rien. Il n'est déjà pas si avancé pour son âge.

JEANNE. — Il n'a que dix ans!

PAUL. — Eh! bien, s'il est fatigué, c'est demain dimanche, il se reposera. Mais il ne sera pas fatigué, quand son grand-père viendra le chercher pour aller au cirque ou au cinématographe; et puis, ne t'occupe pas de ça.

JEANNE. — Mais si, je m'en occupe. Elle sort.

PAUL. — A son âge, j'étais interne, et l'on ne nous mettait pas dans du coton. Est-ce vrai?

JACQUES. — Mais oui, soyons durs!

Pendant ce colloque entre le mari et la femme, Germaine et Jacques ont continué, à voix basse, de parler de la jeune amie de Boston. Germaine a écrit une adresse sur une feuille de papier qu'elle tend à Jacques.

GERMAINE. — Pauline Dabo, Wellesley-Collège; elle habite au collège même, vous la trouverez facilement. Vous aurez l'occasion de causer avec une des femmes les plus intelligentes que je connaisse.

JACQUES. — Mais je n'en doute pas, mademoiselle, puisqu'elle est votre amie.

PAUL. — Encore une féministe, probablement?

GERMAINE. — Vous pouvez dire certainement.

PAUL, montrant un journal. — A propos, mademoiselle Luceau, j'ai lu l'article de Mme Lucienne David, une amie à vous aussi, je crois.

GERMAINE. — Oui.

PAUL. — Eh! bien, vous savez, je ne l'encaisse pas, cet article-là: le divorce par volonté unilatérale, ce n'est pas fumable.

JACQUES. — Voyons? (Paul lui donne le journal.)

GERMAINE. — Pourquoi? les obligations du mariage étant purement humaines, une des deux volontés qui en a noué les liens doit suffire à les dénouer. Et puis nous savons bien qu'il y a dans le mariage certaines situations complexes, douloureuses que le divorce, par le consentement d'un seul, peut seul solutionner rapidement.

PAUL. — Oh! je sais bien que vous parlez comme un livre... (A Jacques:) Mlle Luceau est une théoricienne remarquable du féminisme... on peut admettre à la rigueur... à la rigueur! le divorce par consentement mutuel; mais que le mariage puisse être annulé par le seul désir d'un des deux, c'est inadmissible... c'est la répudiation pure et simple... on marche vers l'union libre.

GERMAINE. — L'union libre ne nous fait pas peur.

PAUL. — Parbleu! rien ne vous fait peur... les femmes deviennent folles, ma parole.

GERMAINE. — Elles deviennent conscientes.

JACQUES. — Et intégrales.

PAUL. — D'abord, vous n'avez pas le droit de parler, même de parler comme un livre, puisque vous n'êtes pas mariée. Enfin, vous n'êtes pas spécialement qualifiée pour traiter ces questions-là: vous n'êtes ni épouse, ni mère, ni amoureuse, ni amante... Qu'est-ce que vous êtes?

GERMAINE. — Je suis libre.

JACQUES. — On ne l'est jamais.

GERMAINE. — On l'est plus ou moins.

PAUL. — Vous n'êtes pas libre, quand vous allez, chaque matin, passer trois heures chez cette ennuyeuse Mme Soindres, pour mettre en ordre les notes et la correspondance de feu Soindres, son mari.

GERMAINE. — Oui, je suis libre, puisque je travaille... Le travail que j'ai choisi m'intéresse et me passionne! les trois heures que je passe, chaque matin, chez Mme Soindres, ne sont pas les moins émouvantes de ma journée: je les vis auprès d'une femme pieusement intelligente, et dans l'intimité spirituelle d'un homme supérieur.

PAUL. — Enfin, pour en revenir au projet de loi Lucienne David, car elle entend que ce soit déposé sur le bureau de la Chambre, c'est inouï! il faut qu'elle se fasse une raison: ce ne sera jamais voté, ni même proposé.

GERMAINE. — Oh! tant que les hommes feront les lois, évidemment: la femme mariée sera toujours en tutelle, dont s'étonnait déjà le jurisconsulte Gaïus il y a seize cents ans.

PAUL. — Ah! si vous citez le jurisconsulte Gaïus.

GERMAINE. — C'est pour vous dire que, depuis seize cents ans, vous n'avez pas fait beaucoup de chemin.

PAUL. — Dans quel sens?

GERMAINE. — Dans le sens de la liberté.

JACQUES. — Et la Révolution?

GERMAINE. — De la liberté pour les femmes. La Révolution, vous l'avez faite pour vous: vous avez déclaré les droits de l'homme, mais pas ceux de la femme.

JACQUES. — Il y a telle expression où l'homme est un terme générique qui embrasse la femme.

GERMAINE. — Qui l'embrasse ou qui la bat.

JACQUES. — Vous connaissez des hommes qui battent les femmes? c'est une espèce qui tend à disparaître.

GERMAINE. — Quelle erreur! mais tous les hommes battent les femmes: dans le peuple, c'est avec les poings; dans la bourgeoisie, c'est avec les lois...

JACQUES. — Et les amoureux?

GERMAINE. — Ils les battent avec des fleurs, c'est-à-dire des compliments, des hommages... c'est pire!

PAUL. — Vous n'êtes jamais contentes... Mademoiselle Luceau considère les hommages comme une insulte, et la galanterie comme un moyen d'asservir les femmes.

JACQUES. — Ainsi pensait Théroigne de Méricourt; mais, mademoiselle, les compliments, les hommages peuvent être les sentiers de la chevalerie!

GERMAINE. — Ou de la brutalité: ce sont des fleurs qui recouvrent les plus noirs précipices.

PAUL. — Mademoiselle Luceau a l'horreur et le mépris de l'amour.

GERMAINE. — Je n'en ai ni le mépris, ni l'horreur; je n'en éprouve ni la curiosité, ni le besoin pour moi.

PAUL. — Si tout le monde était comme vous!

GERMAINE. — J'ai dit pour moi, je n'en dégoûte pas les autres.

PAUL. — A la bonne heure!

Et comme Jeanne vient d'entrer:

JACQUES. — Madame, je suis confortablement installé dans un excellent fauteuil; vous voyez, je ne me lève pas, je ne vous l'offre pas: vous pourriez prendre ce geste pour de la galanterie, par conséquent pour une insulte.

JEANNE. — Mais vous avez raison: restez donc assis, je prendrai une chaise.

JACQUES, qui s'est levé. — Vous plaisantez!... je plaisantais... jamais je ne souffrirai... prenez donc ce fauteuil.

JEANNE. — Mais je serai très bien sur cette chaise.

JACQUES. — Vous serez mieux sur ce fauteuil. Je vous en prie... ou alors, je reste debout.

JEANNE, s'asseyant sur le fauteuil. — Alors, je m'assieds.

GERMAINE. — Vous pouvez plaisanter... n'empêche que la femme veut faire sa révolution, elle aussi. Ce sera une révolution lente, sans violences et sans crimes; pour obtenir ce que nous voulons, nous y mettrons le temps, voilà tout.

PAUL. — Si vous demandez la lune, vous aurez beau y mettre le temps...

JACQUES. — Confucius a dit: « L'homme est à la femme ce que le soleil est à la lune. »

GERMAINE. — Oh! nous ne demandons pas la lune, mais des choses fort raisonnables et, d'abord, l'émancipation intellectuelle.

JACQUES. — L'émancipation intellectuelle, vous l'avez déjà.

GERMAINE. — Oui, ça commence.

JACQUES. — Dans une certaine classe de la société, du moins; tant mieux, d'ailleurs, il faut s'en réjouir; mais les jeunes bourgeoises qui sont ignorantes, c'est qu'elles le veulent bien.

PAUL. — L'instruction coule à flots pour la jeune fille qui a soif de s'instruire; elle n'a vraiment qu'à se mettre sous le robinet et à ouvrir la bouche.

JACQUES. — Quand vous avez passé votre baccalauréat, madame Dureille, il y a dix ans, vous étiez alors une exception...

JEANNE. — Ne croyez pas ça.

GERMAINE. — Mais si, Jeanne, quand nous étions au lycée Racine, à part nos camarades, bien peu nombreuses, qui voulaient être médecins ou avocats, on ne passait pas son bacho.

PAUL. — Tandis qu'aujourd'hui, il y a de la bachelière à bouche que veux-tu! Ça court les rues.

JACQUES. — Je connais une jeune fille jolie et qui aura une belle dot: elle veut passer son bacho.

PAUL. — Pour épater ses amis et connaissances.

JACQUES. — Mais non, pour son plaisir, parce qu'elle a le goût de l'étude; pour se prouver aussi qu'elle peut ce qu'elle veut; elle n'en a pas besoin, elle n'exercera aucun métier, elle a bien l'intention de se marier, d'avoir des enfants...

PAUL. — Une bachelière! Il y a dans quelque coin, à l'heure actuelle, un pauvre jeune homme qui est bien tranquille et qui ne se doute pas de ce qui l'attend.

JEANNE. — Charmant!

PAUL. — C'est une rage qu'ont les femmes, en ce moment, de vouloir faire, dans le domaine de l'intelligence, tout ce que font les hommes!

GERMAINE. — Et elles le font.

PAUL. — Oui, mais comment le font-elles?

JEANNE. — En attendant, elles passent tous les examens que vous passez.

PAUL. — Avec de la mémoire, on passe tous les examens.

JEANNE. — Oh! toi, tu n'admets pas qu'à études égales, une femme soit aussi capable qu'un homme: tu n'admets pas, pour les femmes, l'intelligence.

PAUL. — Pas la même intelligence, en tout cas.

JEANNE. — Pourquoi?

PAUL. — Pas la même conformation.

JEANNE. — Ça ne s'applique pas au cerveau.

PAUL. — Il y a des rapports.

JEANNE. — Pas tant qu'on le croit!

PAUL. — Plus que tu ne le crois... question de dimension, aussi: tête plus petite, en général, cerveau plus petit.

JEANNE. — Quelle plaisanterie! On a vu des imbéciles avec de grosses têtes.

JACQUES. — Voltaire avait un crâne tout petit.

GERMAINE. — Parbleu! ce n'est pas une question de quantité, mais de qualité: c'est la qualité de la substance cérébrale qui importe.

JACQUES. — Moi, je peux vous donner là-dessus le dernier tuyau. En divisant le poids du cerveau par E puissance 0.56, E étant le poids du cerveau, on trouve sensiblement le même quotient pour l'homme et pour la femme... ce qui signifie qu'ils sont aussi intelligents l'un que l'autre ; mais je n'avais pas besoin de ça pour m'en douter.

GERMAINE. — Oui, c'est la méthode de Dubois.

PAUL. — Oh! tu ne parviendras pas à coller M^lle^ Luceau: elle a fait sa médecine et son droit; elle sait le latin, le grec, l'anglais, l'allemand... elle sait même le français.

JACQUES. — Ce qui est bien plus difficile.

GERMAINE. — C'est un fait d'expérience que les femmes qui ont reçu l'instruction au même degré que les hommes exercent aussi bien qu'eux les professions qui demandent de l'intelligence, de la réflexion, de la logique et même de l'initiative, de l'invention.

JACQUES. — Ah! ça, mon vieux, M^lle^ Luceau a raison, nous assistons à une magnifique éclosion de l'intelligence et du talent féminins. Regarde les femmes, en ce moment, comme elles vont dans toutes les branches, dans toutes les directions, dans l'art, dans la littérature, c'est admirable!

PAUL. — Oui, qu'elles soient peintres, sculpteurs, poètes, romanciers et même avocats... du moment qu'il s'agit de parler, c'est leur affaire... (Jeanne s'incline.) Qu'est-ce que tu fais?

JEANNE. — C'est une plaisanterie que je connais, alors, je salue.

GERMAINE. — Elles sont aussi mathématiciennes, astronomes, physiciennes, chimistes.

PAUL. — Elles n'inventent pas, elles ne créent pas: les grandes découvertes, les spéculations méthodiques appartiennent aux hommes.

GERMAINE. — Et une Sophie Kovalewski, qu'est-ce que vous en faites? Et tant d'autres!

PAUL. — C'est un cas particulier, ça arrive une fois par siècle.

GERMAINE. — Est-ce que tous les hommes, même instruits, créent et inventent? c'est une question de pourcentage. Laissez-nous le temps, nous ne faisons que commencer. Ouvrez largement aux femmes toutes les écoles, et l'on verra!

PAUL. — Mais on vous les ouvre! Que vous faut-il de plus? L'Ecole polytechnique?

JEANNE. — Les femmes seraient bien capables d'y entrer, avant les concurrents mâles.

JACQUES. — Et si elles sortaient dans l'artillerie?

GERMAINE. — Nous laissons aux hommes l'artillerie; nous leur laissons l'art et le métier militaires; nous ne leur envions pas ces lauriers-là, quand ils les cueillent. Mais, en dehors des professions meurtrières, toutes les professions libérales que les hommes exercent, les femmes peuvent aussi bien les exercer.

PAUL. — Mais non, pas toutes! Pourquoi cette concurrence universelle, effrénée, pourquoi cette gageure contre la nature même et contre la physiologie?

GERMAINE. — Oh! la physiologie, elle est ce qu'on la fait.

PAUL. — A la bonne heure, vous ne doutez de rien, vous.

GERMAINE. — Certainement, nous voulons avoir entre les mains tous les moyens possibles de gagner notre vie, de ne plus dépendre de l'homme; toutes les femmes que je connais souffrent de cette dépendance, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point!

PAUL. — Vous voyez un milieu spécial.

JEANNE. — Quand on pense, quand on pense qu'il a fallu des années de réclamations et de luttes, pour que la femme mariée obtînt de pouvoir toucher elle-même le fruit de son travail, ce qu'elle a gagné à la sueur de son front. C'est incroyable!

PAUL. — Tu n'as pas de salaire à toucher, toi; qu'est-ce que ça peut te faire?

JEANNE. — C'est possible, mais j'en souffre tout de même.

PAUL. — Faut soigner ça.

JACQUES. — Enfin! elle le touche maintenant; au point de vue civil, la condition de la femme mariée s'améliore peu à peu.

GERMAINE. — Peu à peu, c'est bien l'expression. D'ailleurs, il ne faut pas nous faire d'illusion: cette égalité civile, nous ne l'obtiendrons pas, tant que les hommes seuls feront les lois, ou nommeront ceux qui les font, et c'est pour cela que nous réclamons aussi l'égalité politique, le suffrage des femmes.

PAUL. — Ce sera gai!

JEANNE. — L'égalité civile ne doit pas t'effrayer, tu es républicain.

PAUL. — Oui, mais pas républicain féministe.

JEANNE. — Tu es partisan du suffrage universel.

PAUL. — Moins les femmes.

JEANNE. — Universel, moins la moitié.

GERMAINE. — Plus de la moitié: il y a en France plus de femmes que d'hommes... deux cent soixante-dix mille femmes de plus! Une armée!

JACQUES. — Alors, tu es partisan du suffrage universel moins la majorité?

JEANNE. — Quelle logique!

JACQUES. — Eh! bien, mon vieux, ce n'est pas la peine de sortir de Polytechnique pour arriver à une arithmétique pareille.

PAUL. — Je ne discute même pas avec toi.

JEANNE. — C'est plus commode.

PAUL. — Si tu admets que les femmes votent.

JACQUES. — Bien sûr! du moment que le chauffeur du taxi qui m'a amené ici tout à l'heure a le droit de voter, je ne vois pas pourquoi Mlle Luceau, qui possède une intelligence au moins égale à celle de ce brave homme, notez bien que je n'ai pas causé avec lui, mais j'en mettrais ma main au feu, je ne vois pas pourquoi Mlle Luceau ne déposerait pas au moins un bulletin dans l'urne.

JEANNE. — A la bonne heure!

JACQUES. — Et même si l'on me poussait bien...

PAUL. — Tu tomberais.

JACQUES. — Non; mais Mlle Luceau voterait et le chauffeur ne voterait pas, cela me paraîtrait, ma foi, fort acceptable.

PAUL. — J'avais raison: tu tombes dans le paradoxe.

GERMAINE. — Le paradoxe d'aujourd'hui peut être la vérité de demain.

PAUL. — Alors, tu es féministe?

JACQUES. — Mais oui! j'aime beaucoup trop les femmes pour ne pas m'intéresser à leur cause; j'ai une curiosité parfois passionnée, toujours sympathique pour tout ce qui les concerne. Je trouve, à l'heure actuelle, leur évolution émouvante; j'aime à les entendre discuter, à les voir agir, lutter.

GERMAINE. — Oui, l'on voit que vous êtes au courant de la question, c'est bien rare!

JEANNE. — Que de gens en parlent, comme des sourds et des aveugles!

JACQUES. — Et je me range tout à fait du côté des femmes, quand elles prétendent être aussi instruites, aussi cultivées que les hommes; parce que ce qui m'intéresse surtout, dans l'avenir du féminisme, c'est ce qu'y deviendra l'amour.

PAUL. — Oh! l'amour.

JACQUES. — Ça ne t'intéresse pas, toi?

PAUL. — Je ne lui donne pas toute la place dans toute la vie. Et puis quel rapport ça a-t-il?

JACQUES. — Mais un rapport essentiel. L'amour complet et réciproque veut des intelligences égales.

PAUL. — Je ne comprends pas du tout.

JACQUES. — Tu vas comprendre: je veux dire qu'il y a plus de chances d'accord parfait entre deux imbéciles qu'entre un homme très intelligent et une femme qui le serait moins et réciproquement; mais l'amour admirable, l'amour supérieur n'existera-t-il pas entre deux êtres également et supérieurement intelligents, à condition que leurs sensibilités se soient d'abord accordées? C'est pourquoi il ne faut pas répéter aux femmes qu'elles ont assez avec la grâce, le charme, la beauté, quand elles les ont, pas plus que les hommes n'ont assez avec l'intelligence et les capacités...

GERMAINE. — Quand ils les ont...

JACQUES. — Il n'est pas nécessaire que la femme soit ignorante, pas plus qu'il n'est nécessaire que l'homme soit laid, mal bâti et mal habillé. Pourquoi? La grâce, la beauté, l'intelligence, la culture, et même la parure doivent être des deux sexes. Alors, la lutte serait égale, donc il n'y aurait pas de lutte. Tenez, au point de vue du costume, je déplore que les hommes aient abdiqué, comme ils l'ont fait, depuis plus d'un siècle. Je leur voudrais des habits moins ternes, plus élégants... vous trouvez sans doute ces considérations frivoles, mademoiselle Luceau?

GERMAINE. — Mais non, monsieur, je comprends très bien.

PAUL. — Elles boivent tes paroles!

JACQUES. — Mais tout cela nous entraînerait trop loin, et il faut que j'aille finir mes malles, car je pars ce soir et, demain, je m'embarque.

JEANNE. — Vous avez de la chance de partir.

JACQUES. — Venez avec moi.

JEANNE. — Faire avec vous le tour du monde! Que dirait le monde?

PAUL. — Quelle drôle d'idée de partir!

JACQUES. — Les gens qui ne voyagent pas ne peuvent pas souffrir que les autres voyagent.

PAUL. — Pour commencer, tu vas avoir une mauvaise traversée: la Méditerranée est furieuse.

JACQUES. — Pas tant que toi! c'est vrai, il est furieux que je parte, au lieu de m'accompagner jusqu'à Marseille et d'agiter son mouchoir sur la jetée, en me criant: « Pas d'imprudences! » Je dis ça, parce que j'ai un de mes amis qui est parti pour le Pôle Sud avec Charcot. Alors, sa vieille mère était venue l'accompagner à Bordeaux et, sur le quai, elle lui disait en pleurant: « Surtout ne fais pas d'imprudences. »

JEANNE. — C'est charmant.

PAUL. — C'est que tu as l'air enchanté de t'en aller, et même fier. Il n'y a pas de quoi!

JACQUES. — Oui, c'est stupide, ça n'a rien d'extraordinaire ce que je vais faire et, pourtant, depuis que j'ai décidé de le faire, j'en éprouve un certain contentement: il me semble que de loin, à distance, le monde, la société, la vie de Paris vont m'apparaître sous un autre aspect, sous leur jour véritable, qu'ils vont être ramenés à leurs justes proportions et que, lorsque je reviendrai en France, une vie nouvelle commencera pour moi. Voilà. Allons! adieu, madame... Que voulez-vous que je vous rapporte? un diamant du Cap, un châle des Indes, une perle de Ceylan, une pépite de l'Alaska?

JEANNE. — Rapportez-nous de jolies notes de voyage.

JACQUES. — Des notes de voyage; mais je ne sais pas voir, je ne sais pas écrire.

JEANNE. — Fishing! je suis sûre que vous voyez très bien, au contraire.

JACQUES. — Au revoir, mademoiselle, je n'oublierai pas votre commission, Pauline Dabo... Wellesley-Collège, soyez tranquille... Adieu, mon vieux.

PAUL. — Je te reconduis... donne-nous quelquefois de tes nouvelles... Les deux hommes sont sortis.

Scène II

JEANNE, GERMAINE, puis PAUL

JEANNE. — Vous aimeriez voyager, vous, Germaine?

GERMAINE. — Beaucoup. Une des choses que j'ai le plus regrettées, en renonçant au professorat, c'est de n'avoir pas pu profiter de la bourse de voyage.

JEANNE. — Oui, la terre est si petite dans le vaste univers, et pourtant, combien de gens meurent sans en avoir fait le tour, le petit tour. (Paul est rentré.)

PAUL. — Ah! ce brave Lehelloy, il peut bien se mettre du côté des femmes! pour ce qu'elles lui en sont reconnaissantes! c'est dommage... garçon très intelligent; mais les femmes ne lui ont jamais fait faire que des bêtises.

JEANNE. — Dites-moi, Germaine, vous m'avez parlé d'un très bon médecin, un spécialiste pour les enfants.

GERMAINE. — Oui, Rose Bernard...

PAUL. — Rose? Quel drôle de prénom, Rose, pour un médecin!

JEANNE. — Oui, c'est une femme.

PAUL. — Ah!

JEANNE. — J'ai envie de lui faire voir Roger... cet enfant m'inquiète depuis quelque temps; il a des fatigues qui ne sont pas naturelles; je l'observe quand il étudie une leçon: il pâlit, ses yeux se cernent, ses traits se tirent... il n'est pas capable d'un effort d'attention...

PAUL. — Si tu veux le faire voir à un médecin, conduis le chez le docteur Gendrin.

JEANNE. — Oh! le docteur Gendrin.

PAUL. — Quoi? le docteur Gendrin... certainement, le docteur Gendrin.

JEANNE. — C'est un brave homme, mais il retarde.

PAUL. — C'est un excellent praticien, il a une grande expérience; c'est le médecin de ma famille, il m'a soigné, moi et mes frères... il a soigné nos enfants jusqu'à présent... pourquoi changer tout à coup, au risque, s'il l'apprenait, de contrarier ce brave homme?

JEANNE. — Pourquoi ne pas consulter M^lle Bernard qui est tout à fait remarquable, paraît-il?

PAUL. — Qu'en sais-tu?

JEANNE. — Ses confrères eux-mêmes en font le plus grand cas.

PAUL. — C'est possible; mais je n'ai aucune confiance dans les femmes médecins.

JEANNE. — Pourtant!

PAUL. — Oh! non, ne discutons pas... pas de Rose Bernard chez moi... Keine doctoresse! nulle doctoresse! telle est ma devise!

GERMAINE. — Je vais vous dire au revoir, Jeanne... il faut que je sois dans un quart d'heure à la gare Saint-Lazare, pour attendre une amie qui arrive de Londres: miss Parkins.

JEANNE. — C'est cette miss Parkins dont vous m'avez parlé, que vous avez connue à Newnham, qui louait son piano, sa bicyclette, et faisait du feu avant le breakfast, for suffrage?

GERMAINE. — C'est elle-même.

JEANNE. — Oh! je voudrais bien la connaître, ce doit être un type.

GERMAINE. — Très intelligente; mais vous la connaîtrez sûrement: d'abord, vous la verrez ce soir, elle vient précisément à Paris pour suivre la campagne électorale de Blanche Virieu; elle sera ce soir à la réunion.

PAUL. — Ah! c'est vrai... j'ai lu ça dans les feuilles: M^me Virieu se présente à la députation.

JEANNE. — Oui... Pourquoi ris-tu?

PAUL. — Parce que j'ai le sens du comique.

JEANNE. — Il n'y a rien de comique là dedans.

PAUL. — Oh! si.

GERMAINE. — A propos, je devais venir vous prendre pour aller à cette réunion; mais il est préférable que j'accompagne miss Parkins. Alors, vous y viendrez de votre côté... vous vous rappelez où cela a lieu... au groupe scolaire, rue de la Bienfaisance.

JEANNE. — Oui, oui, c'est entendu, j'irai de mon côté.

PAUL. — Mais tu ne peux pas y aller: tu sais bien que nous avons une soirée chez les Steinbacher.

JEANNE. — Oui, je sais; mais ce sera incomparablement plus intéressant chez Blanche Virieu.

PAUL. — C'est possible; tu ne peux pourtant pas te dispenser d'aller chez les Steinbacher.

JEANNE. — Oh! une soirée chez les Steinbacher, ça se retrouve... et, puisque tu y seras, toi, c'est l'essentiel.

PAUL. — Allons! ta place n'est pas dans cette salle d'école, avec on ne sait quelles gens! on ne sait jamais comment ça tournera, ces machines-là... ça peut très bien finir par une bagarre.

JEANNE. — Il n'y a rien à craindre! et puis, Blanche Virieu est mon amie: c'est une femme très intelligente et qui fait ce soir une chose courageuse, hardie; elle a besoin d'être aidée, soutenue, elle a besoin du concours de toutes ses amies, elle compte sur ma présence. Cette réunion où elle exposera son programme, est très importante, très significative:

je considère que c'est pour moi une obligation morale, sociale, d'y assister, et à laquelle je dois sacrifier une obligation mondaine.

PAUL. — Tu n'as d'obligation ni de prétexte d'aucune sorte à assister à une réunion ridicule, grotesque, avec des utopistes, des hystériques ou des folles, pour écouter des palabres stupides et inutiles, oui, inutiles, puisque tu n'es pas électeur et que Mme Virieu n'est pas éligible.

JEANNE. — Et moi, je ne me découvre d'obligation ni de prétexte d'aucune sorte, au contraire, à passer une soirée bâillante, assommante, déprimante, au milieu de chères madames à qui je ne trouve pas un mot à dire.

GERMAINE. — Au revoir, Jeanne, je m'en vais.

PAUL. — C'est ce que vous avez de mieux à faire.

GERMAINE. — Et c'est ce que je fais; mais pourquoi me parlez-vous ainsi?

PAUL. — Parce que c'est votre faute ce qui arrive là.

GERMAINE. — Ma faute? Croyez bien que je suis désolée.

PAUL. — Allons donc! Vous êtes enchantée, ravie, et toute prête à jeter de l'huile sur le feu.

GERMAINE. — Je ne dis rien, et je m'en vais.

PAUL. — Vous ne dites rien! Vous ne dites rien devant moi! mais quand vous êtes seules, toutes deux, ah! que pouvez-vous dire? Vous ne dites rien; mais votre présence seule encourage Jeanne à me tenir tête, excite ma femme à me résister: vous avez sur elle une influence déplorable, néfaste.

GERMAINE. — Soyez tranquille: vous ne me verrez plus jamais ici... je ne suis pas de celles à qui on est obligé de dire les choses deux fois. Seulement, permettez-moi de vous faire remarquer que votre emportement, votre injustice et votre... manque de courtoisie donnent bien raison à celles d'entre nous qui ne veulent pas reconnaître votre supériorité ni accepter votre pouvoir absolu à vous autres hommes. Adieu, monsieur... Au revoir, Jeanne.

Jeanne maintenant est assise, énervée, dans les larmes presque. Paul se promène à grands pas dans le salon, fait, comme on dit, le tour des meubles, et enfin:

PAUL. — Nous ne sommes ni l'un ni l'autre en état de poursuivre cette discussion, n'est-ce pas? Nous la reprendrons tout à l'heure, je vais à l'usine; quand je rentrerai, j'espère que tu seras plus calme, plus raisonnable... que tu auras réfléchi.

Mais Jeanne ne répond pas. Paul est sorti. Jeanne prend le journal qui contient l'article de Lucienne David, et, tout en lisant, ponctue sa lecture de mots comme ceux-ci :

JEANNE. — Mais oui, mais oui... Ah! comme elle a raison, c'est cela, c'est cela qu'il faut faire.

Cependant on a sonné; quelques secondes, puis c'est Mme Challerange, la mère de Jeanne, bonne dame de bonne bourgeoisie, entre cinquante et soixante ans.

Scène III

JEANNE, Mme CHALLERANGE

Mme CHALLERANGE. — Bonjour, ma fille, comment vas-tu?

JEANNE. — Ah! c'est toi, maman.

Mme CHALLERANGE. — Mais oui, c'est moi; tu as l'air de tomber des nues, est-ce que tu ne m'attendais pas? J'ai rencontré ton mari... ou, plutôt, j'étais dans l'ascenseur, il descendait l'escalier; il ne m'a même pas vue... il parlait tout seul... je lui ai crié: « Bonjour, Paul! » il ne m'a même pas entendue. Il est toujours très occupé.

JEANNE. — Oui, je crois.

Mme CHALLERANGE. — Comment tu crois? Oh! il est ambitieux, il agrandit constamment ses ateliers: il paraît qu'il veut acheter une mine de cuivre maintenant?

JEANNE. — Oui, il paraît.

Mme CHALLERANGE. — Comment, il paraît? il ne te tient donc pas au courant de ses affaires?

JEANNE. — Si, si, vaguement... enfin, de temps en temps.

Mme CHALLERANGE. — Ah! il voit grand, il va de l'avant, il est moderne.

JEANNE. — Oui, pour la mécanique, il est moderne; et puis, comme il a fait d'assez bonnes études scientifiques, il est persuadé qu'il ne peut pas se tromper: c'est une force, ça donne de l'assurance.

Mme CHALLERANGE. — Tu es prête?

JEANNE. — A quoi?

Mme CHALLERANGE. — Comment, à quoi? tu es étonnante, à quoi? mais à sortir avec moi: tu sais bien que nous devons aller ensemble chez Mme Sicre pour choisir une forme de manteau.

JEANNE. — Ah! c'est vrai.

Mme CHALLERANGE. — Tu l'avais oublié?

JEANNE. — J'avoue que ça m'était complètement sorti de la tête.

Mme CHALLERANGE. — Naturellement... d'ailleurs, ça t'ennuie de sortir avec moi.

JEANNE. — Mais non, maman; seulement, aujourd'hui, pour choisir un manteau, je t'assure que je serais incapable de te donner un conseil. Que veux-tu? Il y a des jours où l'on n'est pas en train... N'importe qui, ta femme de chambre, tiens, te serait plus utile que moi.

Mme CHALLERANGE. — Comme tu es aimable! tu sais que je n'ai que ce plaisir, cette distraction, faire mes courses et mes visites avec toi: il faut que j'aille choisir un manteau toute seule, comme un pauvre chien!

JEANNE. — Tu exagères; et puis, tu n'as que cette distraction, parce que tu le veux bien... il ne manque pas de quoi s'occuper dans Paris.

Mme CHALLERANGE. — Ah! par exemple, je voudrais bien savoir comment.

JEANNE. — Comment? mais il y a les musées, les expositions, les concerts, les matinées, les conférences.

Mme CHALLERANGE. — Les musées et les expositions me donnent la migraine; les conférences m'assomment; je ne suis pas une intellectuelle, une bachelière comme toi! il me faut quelqu'un avec qui causer... ton père est toujours à son cercle.

JEANNE, entre haut et bas. — Oui, il se défile!

Mme CHALLERANGE. — Quoi?

JEANNE. — Rien... Dévoue-toi à quelque œuvre de charité, il n'en manque pas.

Mme CHALLERANGE. — Dévoue-toi, dévoue-toi! tu n'y vas pas par quatre chemins, dévoue-toi!

JEANNE. — Puisqu'il te faut quelqu'un avec qui causer, il y a justement une œuvre qui consiste à aller voir des malades qui s'ennuient tout seuls dans leur lit d'hôpital, à causer avec eux...

Mme CHALLERANGE. — Qu'est-ce que tu veux que je leur dise? Et puis, pour attraper toutes les maladies, je te remercie!

JEANNE. — Ah! ma pauvre maman, comme tu dois t'ennuyer en effet et comme je te plains!

Mme CHALLERANGE. — Oui, tu me plains; mais en attendant, tu ne fais rien pour moi. Eh bien, j'irai chez Mme Sicre toute seule, et puis après, mon Dieu, après, j'irai faire une visite à Mme Rochepot... elle qui connaît tout le monde, qui sait toujours les tenants et les aboutissants, elle me racontera sans doute ce qui s'est passé entre Mme Fuchsiani et M. Lehelloy. Il y a longtemps que tu ne l'as vu, M. Lehelloy?

JEANNE. — Il sort d'ici, Lehelloy... il est venu nous faire ses adieux... il part pour un long voyage... le tour du monde!

Mme CHALLERANGE. — Tu sais pourquoi il part?

JEANNE. — Non.

Mme CHALLERANGE. — Tu sais qu'il était du dernier bien avec Mme Fuchsiani.

JEANNE. — Oui, ça je le savais.

Mme CHALLERANGE. — Ça durait depuis trois ans; mais Lehelloy a découvert dernièrement qu'elle le trompait avec un jeune homme qui écrit, qui fait des romans... je ne sais pas son nom; mais Mme Rochepot doit le savoir.

JEANNE. — Ah! oui.

Mme CHALLERANGE. — D'ailleurs elle était coutumière du fait, la dame : elle trompait ce pauvre Lehelloy à tire-larigot. Lehelloy est pourtant un homme très intelligent; mais il paraît que Mme Fuchsiani est une roublarde! mais, cette fois, il a découvert le pot aux roses, et d'une façon qui ne laisse aucun doute. Comment? Je vais le savoir par Mme Rochepot. Naturellement il a rompu et il part en voyage, pour être bien sûr que la rupture soit définitive.

JEANNE. — Ah!

Mme CHALLERANGE. — Ça n'a pas l'air de t'intéresser ce que je te dis là.

JEANNE. — Oh! tu sais, moi, ces potins-là ne me passionnent pas, non.

Mme CHALLERANGE. — Et puis tu n'es pas curieuse. Cette petite madame Fuchsiani, il paraît qu'elle est enragée! c'est d'elle que sa belle-sœur, Mme Steinbacher, disait: « Pauline (elle s'appelle Pauline), intelligente comme elle est, avec un aussi joli petit corps, si elle avait eu du cœur, elle aurait été parfaite. »

JEANNE. — C'est très gentil.

Mme CHALLERANGE. — Il faut tout dire, Mme Steinbacher ne se gêne pas non plus; il est vrai que Steinbacher va de son côté... il est très coureur... enfin! c'est un ménage moderne, comme on en voit tant. On lui en veut beaucoup, en ce moment-ci, à cette Mme Steinbacher, parce qu'elle a fait divorcer M. de... de... je ne me rappelle plus le nom, mais Mme Rochepot me le dira... alors, on lui tourne le dos dans ce monde-là et ça se comprend... il y a assez d'hommes qui sont libres, sans aller chercher les hommes mariés. Voyons, est-ce vrai?

JEANNE. — Non.

Mme CHALLERANGE. — Comment, non?... Tiens, tu n'écoutes même pas ce que je te dis. Qu'est-ce que tu as?

JEANNE. — Mais rien...

Mme CHALLERANGE. — Allons, je m'en vais, je te revois quand?

JEANNE. — Eh bien, demain... c'est demain dimanche... nous dînons chez toi.

Mme CHALLERANGE. — Ah! c'est vrai... les enfants vont bien? tu les embrasseras de ma part.

Elle sort. Quelques secondes, puis Paul rentre.

Scène IV

JEANNE, PAUL

PAUL. — Je ne suis pas allé à l'usine, naturellement. Je n'ai pas la tête à m'occuper de mes affaires. J'ai fait quelques pas sur le boulevard de Courcelles, pour prendre l'air, simplement. Et je suis revenu. Eh bien, as-tu réfléchi? Es-tu raisonnable?

JEANNE. — Oui, je crois que je suis raisonnable.

PAUL. — A la bonne heure! Alors, tu iras chez les Steinbacher?

JEANNE. — Non, je n'irai pas.

PAUL. — Tu refuses de venir?

JEANNE. — Oui, je refuse.

PAUL. — Tu sais que c'est très grave ce que tu fais là?

JEANNE. — Oui, je sais que c'est considéré comme très grave.

PAUL. — Pourquoi t'entêtes-tu? Pourquoi ne veux-tu pas faire ce que je te demande?

JEANNE. — Non, ce que tu m'ordonnes.

PAUL. — Non, ce que je te demande d'abord... Voyons ! tu sais que j'ai besoin de Steinbacher, qu'il doit me procurer de l'argent pour acheter ces mines de cuivre que je veux exploiter; tu sais que sa femme n'est pas reçue partout et qu'il tient à ce que les femmes de ses amis, surtout les femmes comme toi, viennent chez lui... Je n'ai pas pu te dire tout ça devant Mlle Luceau; mais tu le sais très bien.

JEANNE. — Je sais surtout que tu as été indignement grossier avec Mlle Luceau; Germaine est une personne pauvre et fière, qui travaille, qui gagne sa vie, qui a droit à tous les respects; c'est une fille admirable et que j'admire.

PAUL. — C'est une idéologue, une doctrinaire, une anarchiste.

JEANNE. — Extrêmement intelligente!

PAUL. — C'est entendu... elles sont toutes extrêmement intelligentes!

JEANNE. — Et quand tu prétends qu'elle me monte la tête, tu te trompes: je revendique la responsabilité de mes opinions, et tu n'avais aucune raison pour la mettre à la porte.

PAUL. — Je ne l'ai pas mise à la porte, elle s'en allait; elle l'a constaté elle-même... ce n'est pas ma faute, si elle est susceptible.

JEANNE. — On le serait à moins.

PAUL. — Et puis, je t'en prie, laissons là cette admirable Mlle Luceau... tu la reverras où tu voudras, mais pas ici, c'est certain. Une dernière fois, je te pose cette question: Iras-tu ce soir chez les Steinbacher?

JEANNE. — Et moi, une dernière fois, je te réponds: non, je n'irai pas chez les Steinbacher.

PAUL. — Et si je t'ordonnais d'y aller.

JEANNE. — Ne dis donc pas de bêtises: tu ne m'y traîneras pas par les cheveux, j'imagine.

PAUL. — En tout cas, tu n'iras pas non plus à la réunion de Blanche Virieu... je te le défends. Ah! tu veux lutter: à ton aise, nous lutterons.

JEANNE. — Oh! je ne veux pas du tout lutter... j'ai horreur de la lutte.

PAUL. — Pourtant, tu admets bien que cette situation ne peut pas durer.

JEANNE. — Cette fois, je suis de ton avis: en effet, ça ne peut pas durer.

PAUL. — Alors?

JEANNE. — C'est si simple; nous n'avons qu'à nous séparer.

PAUL. — Ah çà! tu perds la tête, tu deviens folle! nous séparer! Il n'est pas question de nous séparer... on ne se sépare pas pour ces choses-là.

JEANNE. — Ces choses-là! tu en parles trop légèrement... sous ces choses-là, il y a une idée, et les idées ont leur importance.

PAUL. — Les idées!... les idées!... Jamais une femme ne devrait employer ce mot-là, les idées!

JEANNE. — Naturellement, pour toi toutes les femmes sont des imbéciles.

PAUL. — D'ailleurs, il n'y a plus moyen de discuter avec toi, tu es tout le temps sous pression; tu es infectée de féminisme; l'intellectualisme et le féminisme t'aveuglent. C'est au point que tu as cru que nous allons divorcer, simplement parce que tu le désires. Oui, cette idée saugrenue a pu traverser ta pauvre cervelle de bachelière, de femme nouvelle, de femme de demain: le divorce par le consentement d'un seul ; (Il a pris le journal) et cet article imbécile est tombé sur ton imagination malade, comme un acide sur de la chaux... alors, ébullition! effervescence! Eh bien, non, nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci! Et moi, je ne veux pas divorcer. Ce n'est pas que je trouve notre association parfaite et notre union idéale, loin de là! surtout depuis quelque temps... tu n'es pas drôle tous les jours, tu sais.

JEANNE. — Oh! je m'en doute bien.

PAUL. — Mais enfin, j'ai une situation, une famille, une façade, un foyer, j'entends conserver tout cela. Je ne fais pas la fête... je n'ai pas de maîtresse... je travaille. Alors, ne compte pas que pour te faire plaisir, par galanterie, par chevalerie, je vais me reconnaître des torts envers toi, me prêter à la comédie de t'injurier devant des domestiques ou de me faire surprendre contre une demoiselle.

JEANNE. — Ne crie pas... ne crie pas... n'insulte pas. A quoi bon être les gens que nous sommes, et avoir reçu l'éducation que nous avons reçue, si nous agissons comme des primaires, sans avoir l'excuse de l'ignorance et comme des impulsifs, sans avoir l'excuse de l'amour, de la passion, car, cette excuse, nous ne l'avons pas, nous n'avons pas fait un mariage d'amour.

PAUL. — Il me semble pourtant que...

JEANNE. — Nous avons fait un de ces mariages dont on dit que l'amour y viendra; il n'est pas venu après dix ans... il avait sans doute mieux à faire et ça ne prend pas le chemin qu'il y vienne... je n'ai rien à te reprocher: tu es un honnête homme, travailleur, intelligent, tu n'es pas méchant; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne sommes pas heureux et que nous ne nous entendons pas.

PAUL. — Nous ne sommes pas très heureux et nous ne nous entendons pas à merveille, mais je ne me plains pas.

JEANNE. — Mais, moi, je me plains. Toi, tu as tes usines, tes ateliers; tu travailles, tu cherches, tu crées, tu inventes... tu ne t'ennuies pas.

PAUL. — N'as-tu pas de quoi t'occuper dans ta maison, avec l'éducation de ta fille?

JEANNE. — Dans notre situation, servis comme nous le sommes, avec trois domestiques, une Fraülein pour Simone, cela me prend deux heures par jour.

PAUL. — Et puis ce sont des occupations que tu méprises, tu es trop au-dessus de cela!

JEANNE. — Celles qui prétendent qu'il y faut davantage, c'est qu'elles ne savent pas s'y prendre, ou bien qu'elles ont des âmes ancillaires, qu'elles se complaisent à la cuisine et au nettoyage... comme cette pauvre M^me^ Flavier qui, dans son magnifique hôtel de l'avenue Kléber, passait son temps à frotter ses meubles, et est morte d'une embolie, une flanelle à la main.

PAUL. — Alors, puisqu'une de vos grandes théories, c'est que la femme doit être la compagne, l'associée du mari, de l'homme, pourquoi ne t'es-tu pas intéressée à mes travaux?

JEANNE. — Parce que tu en étais jaloux, sois franc, et aussi, je veux être sincère, parce que tes travaux ne m'intéressaient pas... le cuivre, la mécanique, les mines, je n'y comprends rien... je ne suis pas industrielle.

PAUL. — Je croyais que les femmes pouvaient être tout ce qu'elles voulaient.

JEANNE. — Mais non, nous n'avons jamais dit ça; les femmes ont comme vous des aptitudes, des dons qu'elles peuvent cultiver, développer par l'étude. Mais ces dons ne sont pas les mêmes pour toutes les femmes, heureusement, pas plus qu'ils ne sont les mêmes pour tous les hommes. Moi, par exemple, je ne suis pas mécanicienne; mais d'autres choses m'attirent : les questions sociales, la philosophie... Oh! tu sais bien que ce n'est pas une attitude de ma part, je n'aime pas le monde; les visites, les thés, les dîners, tout cela m'assomme... je ne lis pas de romans.

PAUL. — Ah! les romans sont parfois moins dangereux que certains livres de sociologie.

JEANNE. — J'ai donc appris, étudié, et, je ne sais pas comment cela s'est fait, vraiment, je ne le sais pas, à mesure que je pénétrais dans la connaissance...

PAUL, entre haut et bas. — La connaissance!

JEANNE. — A mesure que je prenais conscience du monde, de la société et de moi-même, j'ai senti naître en moi un singulier désir de liberté, un véritable besoin d'indépendance. L'état de servitude dans lequel est enfermée la femme mariée, l'incapacité dont elle est légalement frappée, m'apparaissent des choses monstrueuses et que je ne peux plus, que je ne peux plus supporter. Quand tu m'ordonnes ou quand tu me défends quelque chose, quand tu exerces ton autorité, ce n'est pas de l'impatience que j'éprouve, ni même de la colère, mais c'est de la souffrance, une véritable souffrance. Voilà!

PAUL. — Je ne savais pas que tu en étais là... que nous en étions là... c'est effrayant!

JEANNE. — Mais oui, c'est effrayant.

PAUL. — Pourtant, il me semble que je ne suis pas un tyran, un bourreau; il me semble que je n'abuse pas de mon autorité; mais, dans certains cas graves, et lorsque le raisonnement, la conciliation n'ont pas réussi, il faut bien que quelqu'un commande.

JEANNE. — Il faut bien, il faut bien! mais non, mais non, ce n'est pas nécessaire... d'abord, c'est toi qui juges de la gravité des cas; et puis ton autorité, tu l'exerces dans les moindres choses, tu ne t'en aperçois même pas.

PAUL. — Mais, cite-moi des faits, dis des choses précises.

JEANNE. — On dit toujours cela: cite-moi des faits, cite-moi des faits; mais je ne prends pas de notes... je n'inscris pas chaque fois... Ah! si j'inscrivais, ce serait une liste interminable de vexations

et de contraintes... Oui, je suis contrariée, gênée, dans tous mes mouvements, contrecarrée dans toutes mes idées...

PAUL. — Enfin, je te demande de venir ce soir chez les Steinbacher et je te promets qu'à l'avenir je m'observerai, je serai moins autoritaire.

JEANNE. — Mais tu ne pourras pas... ce n'est pas dans ta nature ; tu es de la meilleure foi du monde, en ce moment, mais tu ne pourras pas... Quand on est autoritaire, c'est pour la vie! Et puis, il est trop tard... quand même tu n'en userais jamais, la seule pensée que tu puisses avoir de l'autorité sur moi, cette seule pensée m'est devenue intolérable! Tiens! c'est une sensation semblable à celle que l'on éprouve sous un trop long tunnel. Je suis oppressée... j'étouffe... je ne respire plus... il me semble que je ne reverrai plus jamais la lumière du jour. Ah! tâche de me comprendre, comprendre, vois-tu, tout est là!

PAUL. — Mais supposons que nous divorcions, simplement parce que tu le désires... alors, tu abandonnes tes enfants! tu n'as pas pensé à cela?

JEANNE. — Hélas! j'ai pensé à tout... il y en a déjà un qui ne m'appartient plus... il n'a que dix ans et tu l'as déjà destiné à l'Ecole polytechnique, pauvre petit! Tu t'es réservé jalousement la direction de son esprit, de ses études, et même de sa santé, tiens, comme tout à l'heure; il sera l'héritier de ton nom et de la maison que tu agrandis chaque jour... tu garderais ton fils auprès de toi, et tu me laisserais ma fille; Simone n'a pas encore sept ans... elle a besoin de moi.

PAUL. — Tu arranges ça comme ça; mais je n'accepterai pas ce partage et je garderai et mon fils et ma fille. D'ailleurs, il n'est pas question de partage, ni de divorce. Va ce soir à ta réunion électorale, j'irai chez les Steinbacher; puisque c'est ainsi que tu comprends le mariage, chacun de son côté, ce sera comme ça désormais... soyons désunis, mais restons mariés.

JEANNE. — Et puis, tu ne dis pas tout, tu n'oses pas dire tout.

PAUL. — Comment? Qu'est-ce que je n'ose pas dire?

JEANNE. — A côté des questions sentimentales, il y a des questions matérielles, des questions d'intérêt que l'on n'aborde jamais entre soi par pudeur, on en laisse le soin aux avoués. On a tort... et c'est moi la première qui veux les aborder. Ne te récrie pas d'avance... écoute-moi... laisse-moi parler. Il est certain, n'est-ce pas, que les règlements de comptes qui suivraient un divorce te gêneraient beaucoup en ce moment.

PAUL. — Mais je ne sais pas... je n'ai pas examiné la question... me gêneraient beaucoup... je ne crois pas... je n'ai pas dilapidé ta dot.

JEANNE. — J'en suis sûre ; mais nous sommes mariés sous le régime de la communauté.

PAUL. — Sans doute.

JEANNE. — Pour acquérir ces mines de cuivre, en Espagne, il te faut de l'argent. Steinbacher montera une société; mais il faut que tu prennes des actions. Or, en cas de divorce, la loi m'accordant la moitié de tout ce que tu as gagné depuis notre mariage, c'est donc une somme assez considérable dont il faudra te démunir...

PAUL. — Mais, encore une fois...

JEANNE. — Attends! mais puisque c'est moi qui demande, qui réclame ma liberté, si tu me la rendais et dans les conditions que je te propose, j'estime que je n'aurais aucun droit sur cette moitié, n'ayant pas été ta compagne, ni ton associée... Je reprendrais ma dot seulement.

PAUL. — La loi est la loi... tu raisonnes comme une femme.

JEANNE. — La loi est faite pour protéger contre des maris malhonnêtes, pour protéger parfois, pas toujours, les femmes trahies, abandonnées; mais, je te le répète, puisque c'est moi qui réclame ma liberté.

PAUL. — Je n'accepterai jamais ça... ou bien alors je te servirais les rentes de ce qui te revient jusqu'à ce que j'aie pu te rembourser par annuités... mais c'est une question qu'il est inutile d'envisager, puisque je ne veux pas divorcer.

JEANNE. — Tu l'as déjà dit; mais reconnais qu'une femme peut être compréhensive et juste.

PAUL. — Oh! juste... En somme, tu me crois capable de te céder Simone, de l'échanger contre de l'argent... c'est un marché que tu me proposes.

JEANNE. — N'emploie donc pas des mots de théâtre... personne ne nous écoute... c'est un problème qui se pose; nous en examinons une des solutions.

PAUL. — Le problème ne se pose pas un instant.

JEANNE. — C'est drôle, les hommes!... j'aurais pu avoir un amant, n'est-ce pas?

PAUL. — Tu as des suppositions cyniques.

JEANNE. — Et si je t'avais dit: J'ai un amant...

PAUL. — Encore!

JEANNE. — Non, c'est la même supposition... tu m'aurais chassée, n'est-ce pas? Tu aurais demandé le divorce contre l'épouse coupable, la mère indigne, l'infâme créature...

PAUL, très impatienté. — Sans doute, sans doute, sans doute... où veux-tu en venir?

JEANNE. — Et la loi t'aurait confié la garde de tes enfants (ou plutôt des enfants, car ils auraient pu ne pas être les tiens); en revanche, elle t'aurait dépouillé en ma faveur et, pour la moitié, des fruits de ton intelligence, de ton initiative, de ton travail, de tout ce que tu as gagné pendant dix ans; mais quand je te déclare loyalement mon désir très pur de liberté, mon besoin platonique d'indépendance, tu ne veux rien entendre, et tu repousses un divorce dans lequel ton honneur et tes intérêts sont sauvegardés. Ce n'est pas logique.

PAUL. — Dis-moi: tu ne penses pas à quelqu'un... tu n'aimes personne?

JEANNE. — Oh! non... je n'aime personne... quand je te le dis, tu peux me croire.

PAUL. — Je te crois... Tu es extravagante, mais tu n'es pas menteuse.

JEANNE. — Je peux même te jurer que je n'aimerai jamais personne et que je ne me remarierai jamais.

PAUL. — Oui... je ne regrette pas d'avoir eu cette explication avec toi: elle m'a montré où nous en sommes... c'est toujours bon de savoir où l'on en est... évidemment, ce n'est pas réjouissant! mais je considère que tout n'est pas perdu... tu réfléchiras...

JEANNE. — Toi aussi.

Sur ces derniers mots, les enfants sont rentrés, Roger et Simone. Roger revient du lycée, son père lui demande son cahier de notes de la semaine, le morigène pour sa médiocrité en arithmétique. Simone revient avec sa Fraülein des Champs-Elysées. Sa mère l'embrasse, lui fait mille câlineries, lui demande avec qui elle a joué, etc.

RIDEAU

Phot. Bert.

Blanche Virieu. Jeanne. Germaine. Mrs Schmidt. Charlotte. Steinbacher. Lucienne David.

Scène IV. — Blanche Virieu : « *Il n'y a pas de jour où l'on ne puisse constater une nouvelle conquête du féminisme.* »

ACTE II

Deux ans après, chez Jeanne, divorcée, et qui habite au Champ de Mars, dans une maison neuve, un petit appartement au cinquième étage avec un grand atelier. C'est au printemps ; par une grande baie, on voit le ciel clair et bleu, des maisons, la grande roue ! Peut-être un ameublement Martine, très ballet russe, peut-être. Il est trois heures après midi.

Scène première

JEANNE, ROSE BERNARD

La scène est vide d'abord, quelques secondes. Jeanne entre avec le docteur Bernard.

JEANNE. — Quand on constate de la fièvre, n'est-ce pas? on se tourmente toujours, on ne sait pas comment ça tournera. Le plus prudent, c'est de faire venir le médecin... au moins, on est rassuré.

ROSE BERNARD. — Oh! certainement.

JEANNE. — Installez-vous à cette table, vous pourrez écrire votre ordonnance.

ROSE BERNARD. — Oh! mon ordonnance, elle n'est pas très compliquée; aujourd'hui et demain, diète hydrique; après-demain, toutes les deux heures, une tasse à thé de lait coupé d'eau de Vichy, moitié lait, moitié eau de Vichy... ce soir, une bonne transpiration, et alors les gouttes d'aconit et de belladone, à prendre deux fois par jour pendant quelques jours; mais, nous sommes aujourd'hui mardi... après-demain, à la fin de la semaine, en tout cas, elle pourra se lever.

JEANNE. — Tant mieux! J'étais déjà inquiète.

ROSE BERNARD. — Non, ce n'est qu'une bonne grippe. Elle a une figure intéressante, cette fille, des yeux admirables.

JEANNE. — Elle a eu un triste roman dans sa vie: elle a aimé, elle a été abandonnée, enceinte, naturellement...

ROSE BERNARD. — Elle s'est fait avorter?

JEANNE. — Non.

ROSE BERNARD. — Tiens!

JEANNE. — Elle a eu beaucoup de courage.

ROSE BERNARD. — Il en faut aussi quelquefois pour l'autre solution, physiquement et moralement.

JEANNE. — Oh! je sais bien; mais l'enfant est venu au monde, et elle l'élève... C'est Mme Virieu qui me l'a recommandée... alors, je l'ai prise à mon service.

ROSE BERNARD. — Elle va bien, Mme Virieu? Il y a longtemps que je ne l'ai vue. Elle va bien, toujours très occupée?

JEANNE. — Justement, je vais la voir tout à l'heure. Si vous voulez prendre le thé ici, vous la verrez; il y aura aussi Germaine Luceau, Charlotte Alzette, Lucienne David... restez donc, on dira peut-être des choses qui vous intéresseront.

ROSE BERNARD. — Je n'en doute pas, mais je ne peux pas rester: j'ai encore des malades à voir.

JEANNE. — Tâchez de revenir après vos visites.

ROSE BERNARD. — Oui, je n'ai pas de consultation aujourd'hui, je tâcherai... Et vous, vous allez bien, vous dormez bien, vous n'avez plus d'insomnies?

JEANNE. — Non, depuis que je prends un tub

chaud le soir avant de me coucher, comme vous me l'avez indiqué, je dors assez bien.

ROSE BERNARD. — A la bonne heure!

JEANNE. — Seulement, c'est autre chose, maintenant: figurez-vous que, depuis quelque temps, j'ai des obsessions insupportables.

ROSE BERNARD. — Des obsessions? Quel genre d'obsessions?

JEANNE. — Eh bien, tout à coup, sans raison, il m'arrive de penser que j'essaie d'ouvrir un canif très dur, vous savez, à vous casser les ongles... ça commence toujours comme ça... et, alors, toute la série des choses qui me sont insupportables défile dans mon imagination: je me sers d'une plume qui grince et éclabousse; je me coupe la langue en gommant une enveloppe...

ROSE BERNARD. — Oui... et vous n'aviez jamais eu, jusqu'à présent, ces sortes d'obsessions?

JEANNE. — Non jamais... Si, attendez donc... l'année de ma première communion, j'ai éprouvé quelque chose dans ce genre-là. Le chanoine, très éloquent d'ailleurs, qui nous prêchait la retraite, nous parlait tout le temps du cœur de Jésus. Alors, je voyais un cœur avec des veines rouges et bleues comme sur les planches d'anatomie... J'étais obligée de sortir de la chapelle... en y pensant, ça me fait encore mal, je ne peux pas fermer les poings.

ROSE BERNARD. — N'y pensez pas, n'essayez pas de les fermer. Vous faites peut-être un peu de mysticisme.

JEANNE. — Je n'ai pas de religion.

ROSE BERNARD. — Vous n'avez pas celle qu'on vous a enseignée, mais vous en avez une; on a toujours une religion et, en fait de mysticisme, un bon amour terrestre peut suffire... avec certaines natures.

JEANNE. — Je ne suis pas amoureuse non plus, et je ne veux pas l'être.

ROSE BERNARD. — Ça, c'est autre chose. Il y a combien de temps que vous êtes divorcée?

JEANNE. — Il y a onze mois exactement.

ROSE BERNARD. — Et un an qu'il vous a fallu pour divorcer, à partir du moment où vous avez déclaré à votre mari que vous ne vouliez plus vivre avec lui, ça fait deux ans que vous n'avez pas fait l'amour.

JEANNE. — Oh! taisez-vous, mademoiselle Bernard, je vous en prie, ne me parlez pas ainsi... ça me fait horreur, ça me dégoûte... je ne suis pas, Dieu merci, une hystérique! Ne me parlez jamais de ces choses-là.

ROSE BERNARD. — Soit! Je ne vous en parlerai pas; mais je ne vous comprends pas: nous sommes entre femmes... je comprendrais que vous fussiez gênée devant un docteur, devant un homme, mais devant moi! Si des femmes exercent la médecine, c'est qu'elles prétendent connaître mieux la physiologie et la psychologie de leurs sœurs souffrantes; c'est du moins ma théorie, mon principe, mon point de vue. Vous me racontez là des petites misères d'imagination, j'en recherche la cause, voilà tout; vous avez à peine trente ans, c'est-à-dire l'âge exigeant, vous avez un cœur, un cerveau et des hanches et, sans être pour cela une hystérique, vous êtes un joli brin de divorcée, permettez-moi de vous le dire.

JEANNE. — Non, non, je vous assure, vous vous trompez. Je ne veux pas admettre que je sois physiologique à ce point-là... comme s'il n'y avait que ça dans la vie!

ROSE BERNARD. — Non, mais il y a ça.

JEANNE. — Pour d'autres, c'est possible, mais pour moi, il y a l'idée, il y a la cause à laquelle je suis dévouée corps et âme.

ROSE BERNARD. — Ah! oui, la cause, le féminisme!

JEANNE. — Comme vous dites cela! Cette cause n'est-elle pas aussi la vôtre?

ROSE BERNARD. — Ecoutez: du jour où j'ai entendu mon père faire une scène épouvantable à ma mère, qui était pourtant bien raisonnable, la pauvre femme, pour une malheureuse note de couturière, de ce jour-là, j'avais treize ans, je me suis bien juré que jamais un homme ne me paierait mes notes de couturière, ni de modiste, ni d'autre chose, et que je gagnerais ma vie. Je me suis tenu parole: j'ai fait des études et j'exerce la médecine, la médecine homéopathique même! vous voyez que je ne recule pas devant le scandale. Pour être absolument indépendante et libre d'exercer mon métier, je ne me suis pas mariée; je suis donc féministe autant qu'on peut l'être; mais je suis femme, non pas fille, femme... vous m'entendez, femme...

JEANNE. — Mais vous n'êtes pas mariée?

ROSE BERNARD. — Eh! bien, quel rapport cela a-t-il?

JEANNE. — Ah!... Oh!... oui, je comprends.

ROSE BERNARD. — Vous n'allez pas me mépriser, me retirer votre clientèle.

JEANNE. — Oh! non... non... soyez tranquille!

ROSE BERNARD. — C'est que vous avez l'air suffoqué.

JEANNE. — Oh! suffoqué, non; j'ai été un peu surprise.

ROSE BERNARD. — Personne n'a rien à dire: je suis libre, je gagne ma vie, je travaille... j'aime le travail; mais si je n'ai pas un intérêt sentimental dans la vie, je ne travaille pas bien.

JEANNE. — Ah! bien... un intérêt sentimental.

ROSE BERNARD. — Et aussi de l'amour... enfin, l'amour complet... On sonne, je me sauve. Quelle heure est-il?... quatre heures. Je dois être à quatre heures au parc Monceau, chez un client. Figurez-vous, dans cette maison-là, j'ai soigné la jeune fille, puis la mère... maintenant, c'est le père qui veut que je me penche sur son zona.

Cependant, une domestique a ouvert la porte et Myrtil Steinbacher est entré. C'est un homme entre quarante et quarante-cinq ans, très soigné, officier de la Légion d'honneur.

STEINBACHER. — Bonjour, madame, je suis exact.

JEANNE. — En effet... (Faisant les présentations.) Mademoiselle Bernard, monsieur Myrtil Steinbacher.

STEINBACHER, s'inclinant. — Mademoiselle, j'ai beaucoup entendu parler de vous... je souhaite d'être très malade pour me confier à vos soins.

ROSE BERNARD. — Oh! ne souhaitez pas cela et continuez à vous bien porter, monsieur, c'est plus prudent. Au revoir, chère amie.

JEANNE. — Tâchez de revenir tout à l'heure.

ROSE BERNARD. — Je ferai mon possible.

Scène II

JEANNE, STEINBACHER

STEINBACHER. — Ces dames ne sont pas encore là... je ne suis pas trop en avance?

JEANNE. — Non, non, c'est l'heure... vous êtes d'une exactitude admirable.

STEINBACHER. — Il faut être exact dans la vie, c'est le moyen d'arriver... Qu'est-ce qu'on dit d'un homme qui se fait attendre? On dit qu'il n'est pas encore arrivé.

JEANNE. — C'est certain.

STEINBACHER. — Même quand je sais qu'on va me demander de l'argent, j'arrive à l'heure... tapante, c'est le cas de le dire... Et votre fille, la gentille Simone, va bien?

JEANNE. — Oui... Elle est aujourd'hui chez son père. Vous m'avez envoyé de belles fleurs; je vous remercie et je vous gronde... c'est magnifique!

STEINBACHER. — C'est à peine digne de vous.

JEANNE. — M^me^ Steinbacher va bien?

STEINBACHER. — Ma femme? Ne m'en parlez pas! elle est littéralement sur les dents; c'est la season, n'est-ce pas? Alors, tous les jours, entre cinq et six heures, elle a cinq ou six thés, et elle les fait tous, la malheureuse! Tenez, en ce moment, elle doit être chez la baronne de Berzé, où l'on dit des vers. Oh! il y a des distractions à Paris, au mois de juin... on n'a vraiment que l'embarras du choix... Et, ce soir, ce soir, nous allons à un bal couronné, chez la comtesse de Couffé.

JEANNE. — Un bal couronné?

STEINBACHER. — Oui, il faut être en roi ou en reine, selon les sexes. Il paraît qu'il y aura des costumes merveilleux.

JEANNE. — Et quel costume a choisi M^me^ Steinbacher?

STEINBACHER. — Rebecca Steinbacher sera en Anne de Bretagne.

JEANNE. — Ah! Cela lui ira très bien.

STEINBACHER. — Comme un gant.

JEANNE. — Et vous?

STEINBACHER. — Oh! moi, j'ai le courage de mon profil: je serai en Bahaza.

JEANNE. — Bahaza?

STEINBACHER. — Oui, Bahaza, fils d'Ahija; c'est un petit roi d'Israël qui n'est pas très connu, mais qui travaillait très bien, enfin, qui n'a pas mal régné du tout, ma foi! Mais, parlons de choses sérieuses. Vous savez combien ont fait les Cipango à la Bourse, aujourd'hui? Quatre cent soixante-trois, c'est admirable!

JEANNE. — Ah!

STEINBACHER. — Comment, ah? Des actions que vous avez eues à deux cent cinquante... Qu'est-ce qu'il vous faut? Ne les vendez pas, surtout: avant deux mois, vous verrez les cours de six cents.

JEANNE. — Je n'arrive pas à comprendre que, sans rien faire, j'aie pu gagner tant d'argent; il me semble que c'est immoral.

STEINBACHER. — Voilà un bruit qu'il ne faut pas faire courir. Mais il faut que ce soit comme ça.

JEANNE. — Pourquoi?

STEINBACHER. — Oh! ce serait beaucoup trop long à vous expliquer, et les femmes n'ont jamais rien compris à ces choses-là. Dites-vous seulement que si vous doublez ainsi votre capital, c'est une juste récompense.

JEANNE. — De quoi?

STEINBACHER. — Mais d'avoir facilité à votre ex-mari le remboursement de ce qu'il vous devait sur la communauté. Vous auriez pu exiger quatre cent mille francs, en valeurs de mère de famille... vous avez accepté des actions de mines de Cipango; elles ont monté dans des proportions inespérées, il y a plus de cuivre qu'on ne le croyait, tant mieux pour vous. N'ayez donc pas de scrupules: les affaires de Dureille vont très bien; d'ailleurs, c'est un homme intelligent, actif, entreprenant. Tenez, j'ai quelque chose pour vous.

Il lui tend un petit paquet.

JEANNE. — Qu'est-ce que c'est?

STEINBACHER. — Prenez, ouvrez et regardez.

JEANNE. — Oh! les jolis livres... et avec une reliure à la cathédrale... pourquoi m'avez-vous apporté ça?

STEINBACHER. — Vous avez exprimé devant moi, l'autre jour, le désir de relire *les Méditations*.

JEANNE. — C'est très gentil d'y avoir pensé, mais la pensée suffisait; il fallait m'apporter le livre à trois francs.

STEINBACHER. — Je l'ai demandé chez Gougy; mais il n'avait pas le livre à trois francs, il n'avait que cette édition là.

JEANNE. — Ecoutez, sérieusement, je suis confuse, je suis gênée, c'est vrai. Si vous voulez que nous restions amis, il ne faut plus m'envoyer de fleurs, ni me faire de cadeaux.

STEINBACHER. — Des cadeaux! vous employez des gros mots tout de suite.

JEANNE. — Enfin, c'est un cadeau... un présent.

STEINBACHER. — Allons! ne soyez pas fâchée, je ne le ferai plus. Seulement, je voulais vous montrer que je pense à vous; j'y pense d'une façon obsédante!... mais, soyez tranquille, elle ne sera jamais obsédante pour vous. C'est que vous êtes une femme tellement rare; vous ne ressemblez à aucune de celles que j'ai rencontrées, oh! à aucune; alors, je me suis tout de suite attaché à vous; vous m'intéressez énormément; je vous suis très dévoué; vous avez en moi un ami véritable et, quoi qu'il arrive, vous pouvez, vous devez compter sur moi... Permettez-moi, au moins, de vous faire cette déclaration... d'amitié.

JEANNE, *souriant.* — Je vous le permets.

STEINBACHER. — Il y a longtemps que vous n'avez vu M. Lehelloy?

JEANNE. — Non, il y a trois ou quatre jours.

STEINBACHER. — Devez-vous le voir bientôt?

JEANNE. — Oui, non... je n'en sais rien... Pourquoi?

STEINBACHER. — Pour rien. (*Sur ces derniers mots, Charlotte Alzette est entrée.*) Ah! voici madame Charlotte Alzette, l'auteur de *la Désentravée*.

Scène III

JEANNE, STEINBACHER, CHARLOTTE ALZETTE

CHARLOTTE ALZETTE. — Bonjour, chère madame, j'arrive la première?

STEINBACHER. — Eh bien, et moi?

CHARLOTTE ALZETTE. — Oh! vous, vous ne comptez pas... vous êtes un homme.

JEANNE. — Je n'ai pas besoin de faire les présentations, vous vous connaissez, à ce que je vois.

STEINBACHER. — Je crois bien! on est de vieux amis; je l'ai connue toute gosse.

CHARLOTTE ALZETTE. — Toute gosse... oh! alors, continuez.

STEINBACHER. — Mais c'est vous qui continuez: vous êtes une gosse.

CHARLOTTE ALZETTE. — J'ai vingt-quatre ans.

STEINBACHER. — Vous paraissez dix-huit.

CHARLOTTE ALZETTE. — Mais je peux faire vingt-quatre: je suis une dix-huit-vingt-quatre.

STEINBACHER. — Alors, vous montez bien les côtes?

CHARLOTTE ALZETTE. — Oui, la rue des Martyrs, pour aller à Montmartre.

STEINBACHER. — Vous habitez toujours Montmartre?

CHARLOTTE ALZETTE. — Oui, monsieur, c'est ma patrie, je lui suis fidèle.

STEINBACHER. — Est-ce que l'atelier de votre père existe toujours là-haut, rue Lepic?

CHARLOTTE ALZETTE. — Oh! non, il a été démoli; on a bâti à la place une maison de rapport.

STEINBACHER. — Ah! votre pauvre père, quel original! En voilà un qui n'était pas pratique. Combien de fois j'ai dû le tirer d'un mauvais pas... Cela ne vous ennuie pas que je vous parle de ça?

CHARLOTTE ALZETTE. — Oh! mais non, cher ami, je ne rougis pas de mes origines, et je n'oublie pas non plus ce que l'on a fait pour moi. C'est par l'influence de Myrtil Steinbacher, madame, que j'ai obtenu à onze ans une bourse pour Fénelon-des-Champs, où j'ai été interne, et où j'ai appris l'orthographe.

JEANNE. — Et bien d'autres choses. Vous faites honneur, madame, à Fénelon.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ce ne serait peut-être pas son avis. (Elle fait le tour de l'atelier.) C'est joli, ici... j'aime beaucoup cet atelier... amusant, ces tentures... très ballet russe... Oh! des gâteaux, vous permettez... je meurs de faim... Quelle belle journée! Je suis venue à pied, le long des quais... c'est une promenade que j'adore dans toutes les saisons... mais, au printemps, c'est merveilleux, vraiment. (Elle prend encore un gâteau.) Ne faites pas attention, des pains à la grecque, je ne peux pas résister... je suis très mal élevée.

STEINBACHER. — On vous pardonne, Charlotte, parce que vous avez beaucoup de talent. Je viens de lire votre dernier livre: *La Désentravée*. Je ne connais pas une femme qui écrive aussi bien que vous.

CHARLOTTE ALZETTE. — Allons donc! Toutes les femmes écrivent bien aujourd'hui.

STEINBACHER. — Et puis, maintenant, je sais que vous avez des jambes en fuseau... je le sais, parce que vous le dites.

JEANNE. — En général, je ne lis pas beaucoup de romans, madame, mais j'ai trouvé votre livre délicieux; vous avez une vision si spéciale de tout ce qui vous entoure, choses et gens, votre style est si personnel...

STEINBACHER. — Le style, c'est la femme.

JEANNE. — Certaines épithètes sont si justes et si rares, qu'elles sont à la fois attendues et inespérées. Tout ce qui nous arrive à travers votre sensibilité devient émouvant... Vous avez une âme en fuseau.

CHARLOTTE ALZETTE. — A la bonne heure, voilà de la critique.

STEINBACHER. — Eh bien, et moi, qu'est-ce que c'est?

CHARLOTTE ALZETTE. — Vous, c'est des compliments.

STEINBACHER. — En attendant, vous tirez à trente mille.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ça, c'est des chiffres.

STEINBACHER. — Ce n'est pas à dédaigner.

CHARLOTTE ALZETTE. — Je crois bien... Trente mille, tout de même, c'est épatant, comme dit mon parrain l'académicien.

JEANNE. — Vous avez un parrain académicien?

CHARLOTTE ALZETTE. — Non, c'est une chose qu'on dit maintenant.

JEANNE. — Enfin! madame, vous êtes une preuve éclatante que, seules, les femmes peuvent bien comprendre la psychologie de la femme: il n'y a que Charlotte Alzette pour nous montrer ainsi l'âme de Charlotte Alzette.

CHARLOTTE ALZETTE. — Evidemment, quand nous sommes très heureuses ou bien quand nous accouchons, ce n'est pas un homme qui peut décrire ce que nous éprouvons; je l'en défie bien.

STEINBACHER. — Pour ça, elle est d'une sincérité admirable. Ordinairement, les femmes qui écrivent prennent des attitudes, des poses, elles se guindent, ou bien, elles ont des pudeurs, elles obéissent à des préjugés, des convenances... Notre amie Charlotte dit ce qu'elle sent, et ainsi elle atteint le grand public.

CHARLOTTE ALZETTE. — Je crois que, simplement, c'est parce que, tout enfant, dans l'atelier de mon père, j'ai pris l'habitude de parler à des bêtes. Mon père, madame, était un grand artiste par le cerveau, mais ses mains étaient inhabiles. Il fut un animalier de second ordre: il sculptait des chiens et des chats auxquels je tenais, pendant la pose et pour qu'ils fussent bien sages, des discours ingénus. Les bêtes, c'est des gens très simples, mais très intuitifs, et quand on arrive à se faire comprendre des bêtes, on doit se faire comprendre des gens, parce que les gens, c'est des bêtes un peu compliquées, voilà tout... C'est pour ça que je n'ai pas pu m'entendre avec mon mari... il était très intelligent, trop intelligent!

STEINBACHER. — Et vous lui parliez comme à une bête.

CHARLOTTE ALZETTE. — Alors, il ne comprenait pas, il ne comprenait rien... c'était un penseur!

Sur ces derniers mots, la porte s'est ouverte, donnant passage à Blanche Virieu et Lucienne David.

Scène IV

LES MÊMES, BLANCHE VIRIEU, LUCIENNE DAVID, puis GERMAINE LUCEAU, Mme EDITH SCHMIDT.

BLANCHE VIRIEU. — Bonjour, chère amie, nous ne sommes pas les dernières?

JEANNE. — Non, nous attendons encore Germaine Luceau.

BLANCHE. — Bonjour, Myrtil.

JEANNE, présentant. — Monsieur Steinbacher, madame Lucienne David.

STEINBACHER. — Madame, je suis ravi de vous connaître. Oh! je vous connaissais déjà de nom et de renom, mais je n'ai jamais eu le plaisir de vous entendre plaider et je le regrette: il paraît que c'est un véritable régal.

LUCIENNE DAVID. — Un régal, c'est beaucoup dire. Je n'ai pas encore eu de causes sensationnelles; je plaide surtout au tribunal des enfants.

STEINBACHER. — Et vous y êtes très écoutée; c'est du moins l'opinion d'un de vos confrères.

LUCIENNE DAVID. — Un homme?

STEINBACHER. — Oui, ça vous étonne?

LUCIENNE DAVID. — Un peu.

STEINBACHER. — Il est vrai qu'il a, lui-même, beaucoup de talent.

LUCIENNE DAVID. — Alors, il a l'indulgence des forts.

STEINBACHER. — Votre mari est aussi avocat?

LUCIENNE DAVID. — Oui.

STEINBACHER. — Ça fait que, tous les deux, au Palais, vous portez la robe; mais, dans le ménage, qui porte la culotte?

LUCIENNE DAVID. — Tous les deux aussi.

STEINBACHER. — Ça doit être charmant.

LUCIENNE DAVID. — C'est ravissant; mais ça doit être comme ça.

STEINBACHER. — Blanche Virieu, j'ai déjeuné tout à l'heure avec un de vos amis.

BLANCHE VIRIEU. — Ah! je le connais? lequel? J'en ai plusieurs.

STEINBACHER. — J'ai déjeuné avec le ministre des Syndicats et des Grèves.

BLANCHE VIRIEU. — Avec Barjon?

STEINBACHER. — Oui, je lui ai dit que nous prenions le thé ensemble, il m'a chargé de toutes ses amitiés pour vous.

BLANCHE VIRIEU. — Ça me fait plaisir.

STEINBACHER. — Vous rappelez-vous nos déjeuners boulevard Berthier, quand Barjon n'était qu'un petit journaliste d'opposition sans position? Je lui avais prédit qu'il serait un jour ministre.

LUCIENNE DAVID. — Barjon! Il a été admirable au Congrès de 1900; à présent, il lâche le féminisme. Depuis qu'il est ministre, il n'est plus du tout révolutionnaire.

STEINBACHER. — On a toujours le droit de changer d'opinion.

LUCIENNE DAVID. — Oui; mais il ne faut pas que ça coïncide avec un changement de situation, une élévation trop brusque.

STEINBACHER. — Vers quarante ans, un homme politique évolue toujours.

BLANCHE VIRIEU. — Une femme politique, député ou ministre, elle n'évoluerait pas.

STEINBACHER. — Parce qu'une femme n'a jamais quarante ans. Vous êtes toujours belle, Blanche Virieu, et si blonde! (Il a pris sous le bras Charlotte Alzette.) Quand madame Virieu s'est présentée pour la première fois aux élections, il y a deux ans, j'ai assisté, un soir, à une de ses réunions électorales. Il y avait, ce soir-là, dans la salle d'école où se donnait la réunion, un électeur qui faisait de l'obstruction, un petit homme brun, je le vois encore, l'air pas très intelligent; à un moment, il s'est levé et il a crié à madame Virieu: « Vous dites que vous êtes républicaine, mais de quelle nuance? Etes-vous progressiste, radicale, socialiste, radicale-socialiste, qu'est-ce que vous êtes?... Quelle est votre nuance? » Il ne sortait pas de là, cet électeur.

CHARLOTTE ALZETTE. — Il était buté.

STEINBACHER. — Il était buté... Alors, on a entendu une gentille voix de femme qui disait: « De quelle nuance, imbécile, vous ne voyez donc pas qu'elle est blonde? » Ah! elle a eu du succès. Vous vous rappelez?

BLANCHE VIRIEU. — Oui, oui, je me rappelle.

Sur ces derniers mots, Germaine Luceau et Mrs Edith Schmidt sont entrées.

GERMAINE LUCEAU. — Bonjour, Jeanne.

JEANNE. — Bonjour, ma petite Germaine.

MRS SCHMIDT, elle parle très bien le français avec un amusant accent anglais. — Bonjour, madame.

JEANNE. — Mrs Schmidt, quelle bonne surprise! Vous êtes pour quelques jours à Paris?

GERMAINE LUCEAU. — Oui, elle est arrivée ce matin, alors, je l'ai amenée avec moi, j'ai pensé qu'il n'y avait pas d'indiscrétion.

JEANNE. — Oh! je crois bien, elle est des nôtres.

MRS SCHMIDT. — S'il y a de l'indiscrétion, je m'en vais; je suis venue seulement pour vous dire bonjour.

JEANNE. — Mais non, mais non... vous allez prendre le thé avec nous. Vous connaissez tout le monde, ici, madame Virieu, madame David; vous ne connaissez pas, je crois, madame Alzette.

MRS SCHMIDT. — Non, mais j'ai lu beaucoup d'elle: c'est si joli! je suis heureuse de vous serrer la main.

STEINBACHER. — Chère amie, voulez-vous me présenter?

JEANNE, présentant. — Monsieur Steinbacher, mistress Edith Schmidt.

BLANCHE VIRIEU, à Mrs Schmidt. — Il y a longtemps que je ne vous ai vue... deux ans bientôt! vous avez une mine superbe.

MRS SCHMIDT. — Oui, je sors de prison.

BLANCHE VIRIEU. — C'est vrai, au fait, j'espère que vous avez fait parler de vous... vous êtes une héroïne, une martyre.

MRS SCHMIDT. — Une martyre, oui, avec de bonnes joues roses.

STEINBACHER. — Vous avez été en prison, madame?

MRS SCHMIDT. — Oui, mais pas parce que j'ai volé ou tué. Non, parce que j'ai manifesté for suffrage.

CHARLOTTE ALZETTE. — For suffrage?

GERMAINE LUCEAU. — Oui, pour que les femmes aient le droit de voter, en Angleterre: pour le suffrage.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ah! j'y suis.

BLANCHE VIRIEU. — Racontez-nous... comment ça s'est-il passé?

MRS SCHMIDT. — Oh! c'est bien simple, vous savez: on nous avait désigné à chacune suffragette une boutique pour casser les carreaux; moi, je devais casser les carreaux d'une grande marchande de fleurs dans New Bond Street. Alors, quand la cloche a sonné, avec mon petit marteau, pan, pan, pan, j'ai cassé les carreaux.

STEINBACHER. — Froidement.

MRS SCHMIDT. — Non, il ne faisait pas froid du tout. Alors, un policeman m'a arrêtée et il m'a menée en prison à Holloway Goal.

LUCIENNE DAVID. — Vous êtes restée longtemps à Holloway Goal?

MRS SCHMIDT. — Oh! pas longtemps, trois jours, parce que nous avions convenu, quand nous étions en prison, de ne pas ouvrir la bouche pour manger... Alors, on a voulu nous sonder, dans le nez: on a voulu nous mettre une grande chose comme ça dans le nez, pour que le bouillon entre par le nez, vous comprenez; mais, alors, il y a des médecins qui ont refusé, qui ont protesté. Le monde a trouvé ça horrible.

LUCIENNE DAVID. — En effet.

BLANCHE VIRIEU. — Voyez, mesdames, quel exemple admirable nous donnent nos sœurs d'Angleterre!

CHARLOTTE ALZETTE. — Ah! nous ne sommes pas à la hauteur, en France.

MRS SCHMIDT. — Vous n'avez pas encore cassé

les vitres, mais vous casserez... et, alors, ce sera magnifique! (Elle prend encore la main de Jeanne et la serre avec effusion.) Ah! chère madame Dureille!

JEANNE. — Non, non, je ne suis plus madame Dureille, je m'appelle maintenant madame Challerange.

MRS SCHMIDT. — Oui, mademoiselle Luceau m'a écrit, vous avez divorcé parce que votre mari vous trompait, et il vous battait avec une canne très grosse.

JEANNE. — Mais non, mais non, qui vous a raconté ces horreurs?

MRS SCHMIDT. — Oh! pardon! je confondais avec une autre dame qui n'a pas divorcé... qui est restée avec son mari, parce qu'elle aimait la canne très grosse.

JEANNE. — Non, j'ai divorcé simplement parce que je voulais être libre.

MRS SCHMIDT. — C'est très bien, ça, pour être libre! moi, je me suis mariée, vous savez.

JEANNE. — Oui, oui, je sais, vous m'avez envoyé une lettre... je vous ai même écrit pour vous féliciter.

MRS SCHMIDT. — Il n'y a pas de quoi. (Ce qui fait rire Charlotte.) Mais mon mari est très gentil... très gentil... il est poète... il fait des vers... il est aussi for suffrage, il a été aussi en prison, pauvre Ned! Oh! chère madame Challerange, je suis si contente de vous voir, je vous ai apporté un témoignage de mon amitié.

Avec Germaine qui l'aide, elle défait un paquet qu'elle avait apporté, et en sort un bonnet d'étudiant anglais, un bonnet vieux et sale.

JEANNE. — Qu'est-ce que c'est?

MRS SCHMIDT. — C'est un cap que j'ai pris à un untergrade de Cambridge, il y a six ans, lorsque j'étais avec Germaine à Newnham.

GERMAINE LUCEAU. — Le cap, c'est la coiffure des étudiants, des untergrades en Angleterre: plus c'est vieux et sale, plus c'est chic.

MRS SCHMIDT. — Plus c'est chic, oui. J'étais donc à côté de cet étudiant, à Cambridge, dans une réunion contradictoire for suffrage. Il se tenait très mal, il interrompait tout le temps, il riait bêtement... Alors, je lui ai dit: « Taisez-vous! » Alors, il a répondu une chose très grossière... il m'a dit... il m'a dit...

CHARLOTTE ALZETTE. — Quoi donc, mon Dieu?

MRS SCHMIDT. — « Allez raccommoder vos bas! » Alors, je lui ai pris son cap. Alors, il m'a dit: « Rendez-moi mon cap. » Alors, je lui ai dit: « Je garde le cap, il fallait vous tenir tranquille et poli. »

CHARLOTTE ALZETTE, qui s'amuse énormément. — C'est très drôle!

MRS SCHMIDT. — C'est très drôle, oui. A Newnham, c'était notre trophée, il présidait à tous les cocoa-party. Prenez-le, il vous portera bonheur.

JEANNE. — Je ne voudrais pas vous en priver.

MRS SCHMIDT. — Si, si, prenez-le... C'est le témoignage de mon amitié, c'est le signe de l'entente cordiale entre les éclaireuses de France et les suffragettes d'Angleterre.

BLANCHE VIRIEU. — Hé bien, mesdames, si nous parlions de l'affaire pour laquelle nous sommes réunies.

LUCIENNE DAVID. — Parlez, nous vous écoutons.

BLANCHE VIRIEU. — Je suis très émue.

STEINBACHER. — Pourtant, vous avez l'habitude des réunions publiques.

CHARLOTTE ALZETTE. — Encourageons-la donc, comme les Athéniennes encourageaient leur orateur à l'Assemblée des femmes. (Elle lui présente une coupe de champagne.) Allons, prends cette coupe, chère Praxagora, et que le purificateur fasse la ronde avec le chat!

Steinbacher rit.

BLANCHE VIRIEU. — Oh! nous pourrions aussi, comme les Athéniennes, chercher quelque moyen de nous introduire dans le gouvernement de la République, pour lui être utile à quelque chose... elle en aurait grand besoin! Mais nous n'en sommes pas encore là, bien que notre cause gagne du terrain chaque jour.

GERMAINE LUCEAU. — Oh! bien peu, et si lentement.

BLANCHE VIRIEU. — Il ne faut pas être trop exigeante, mademoiselle Luceau: il n'y a pas de jour où l'on ne puisse constater une nouvelle conquête du féminisme. J'ai apporté ici quelques notes... je ne vais pas tout vous lire, ce serait trop long; mais je prends au hasard... pour l'année 1912. (Elle lit en feuilletant ses notes.) *23 janvier. La Norvège aura des femmes fonctionnaires. D'après une loi toute récente de l'Odelsting, les femmes vont être admises aux fonctions publiques, dans les mêmes conditions que les hommes. — 26 janvier. Angleterre. Chez les travaillistes, le président Ben Turner réclame le suffrage universel pour les femmes.*

Toutes les femmes se tournent vers Mrs Schmidt.

CHARLOTTE ALZETTE. — Hurrah pour Ben Turner!

LUCIENNE DAVID. — Et en France?

BLANCHE VIRIEU. — Attendez... *M^lle Charton est classée en tête des élèves admis à l'Ecole des beaux-arts.* (Vives marques d'approbation.) — *Jeudi 16 mai. Le ministre du Travail décide que désormais les femmes pourront concourir pour l'emploi de vérificateur.*

CHARLOTTE ALZETTE. — Mesdames, un chic pour le ministre du Travail!

BLANCHE VIRIEU. — Madame Alzette, soyez sérieuse. *Deux jeunes filles se présentent à l'Ecole polytechnique.*

CHARLOTTE ALZETTE, riant. — Ah! ah!

GERMAINE LUCEAU. — Madame, il ne faut pas rire.

CHARLOTTE ALZETTE. — Je vous demande pardon, je croyais...

BLANCHE VIRIEU. — *Une jeune fille, étudiante à l'Université de Lille, se présente à l'agrégation de grammaire...* C'est la première fois, mesdames, qu'une femme affronte ce difficile concours. Elle est classée première, sur dix-sept concurrents mâles. (Vives marques d'enthousiasme.) En voulez-vous encore? *Amérique: Le poste de télégraphie sans fil du paquebot* Mariposa, *de l'Alaska Steamchip C^ie, est confié à une jeune fille...* C'est la première femme appelée à lancer des ondes hertziennes, à bord d'un navire, à travers l'Océan! Et au Japon!... *Impudentes friponnes...* Oh! non, ça, c'est autre chose.

CHARLOTTE ALZETTE. — Si, si, lisez... nous pouvons tout entendre.

BLANCHE VIRIEU. — *Impudentes friponnes! c'est ainsi que M. Ino, député japonais, qualifie nos femmes d'avant-garde, telles les suffragettes de Londres.*

CHARLOTTE ALZETTE. — Conspuez Ino!

MRS SCHMIDT. — Je lui prendrai son cap!

Rires; toutes parlent à la fois.

CHARLOTTE ALZETTE. — Athéniennes, du silence!

BLANCHE VIRIEU. — Enfin, mesdames, il est incontestable qu'il y a dans le monde entier un mouvement pour l'émancipation de la femme... c'est une question qui agite les esprits, qui les inquiète, qui les passionne, qui fait couler beaucoup d'encre. Et ce n'est pas dans les journaux spéciaux, révolutionnaires, que j'ai cueilli ces notes, mais dans les journaux mondains, modérés, qui s'appellent la *Conciliation*, le *Juste milieu*....

CHARLOTTE ALZETTE. — Le *Couci-Couça*.

BLANCHE VIRIEU. — Et pourtant, mesdames, à l'heure actuelle, parmi les femmes de la classe bourgeoise, aisée, on constate une grande indifférence pour notre cause: il y a la moitié, que dis-je? les trois quarts de ces femmes-là qui ne se doutent pas des efforts que l'on fait pour elles.

GERMAINE LUCEAU. — Ah! c'est bien vrai: parlez aux femmes de la bourgeoisie de l'égalité civile et politique, neuf fois sur dix elles ricaneront et elles vous diront que ça leur est égal, qu'elles se trouvent très bien comme elles sont.

CHARLOTTE ALZETTE. — Parbleu! Neuf fois sur dix, dans cette bourgeoisie dont vous parlez, c'est la femme qui commande, elle fait ce qu'elle veut, elle mène le train; l'homme est là pour ramasser les casquettes... Alors, pourquoi changeraient-elles?

LUCIENNE DAVID. — Encore, quand on leur parle d'égalité politique, ça les dépasse; mais parlez-leur de choses plus immédiates, de leurs intérêts, d'un droit de contrôle efficace sur leur fortune, dans la communauté, elles ne comprennent pas davantage.

BLANCHE VIRIEU. — Il faut être indulgentes, mesdames, ce n'est peut-être pas leur faute, mais la faute de leur éducation; c'est pourquoi il s'agit de les instruire, de leur ouvrir les yeux.

GERMAINE LUCEAU. — Je ne vois pas la nécessité de nous occuper des femmes du monde, puisqu'elles sont heureuses.

BLANCHE VIRIEU. — Précisément, il s'agit de faire savoir aux femmes heureuses qu'il y a des femmes malheureuses; elles ne s'en doutent pas.

LUCIENNE DAVID. — Elles croient qu'elles sont heureuses, il s'agit de les tirer de leur erreur.

CHARLOTTE ALZETTE. — Mais oui, il faut leur gâter leur bonheur!

BLANCHE VIRIEU. — Mais comment arriver à ces femmes-là, comment les atteindre? Elles ne lisent guère, ou bien des romans.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ah! ça, elles ont raison.

BLANCHE VIRIEU. — Oui, quand elles lisent les vôtres, chère madame Alzette. Il faudrait leur présenter nos théories, nos doctrines, d'une façon attrayante. Nous avons donc pensé à fonder un groupement, un centre d'études et de propagande: nous demanderions des conférences à toutes les personnalités, hommes et femmes, qui s'intéressent à la cause des femmes; nous pourrions avoir des noms éclatants... l'Institut regorge de féministes!... par là, nous pourrions attirer les femmes dont nous parlons. Quand elles sauront qu'elles peuvent s'initier, en montrant leurs chapeaux, elles ne balanceront pas... Et puis, parallèlement, nous publierons une revue où l'on pourra lire ces conférences *in extenso*. De la sorte, mademoiselle Luceau, nous atteindrons les femmes de condition moyenne et même modeste qui vous intéressent à juste titre. Nous ne tiendrons pas la lumière sous le boisseau et la revue sera, au contraire, un puissant réflecteur!

Marques d'approbation.

STEINBACHER. — Pardon, chère amie, une question. Quel nom donnerez-vous à ce groupement, à ce centre d'études et de propagande?

BLANCHE VIRIEU. — Eh bien, ce sera par exemple: l'Ecole des études féministes

LUCIENNE DAVID. — Ou plus simplement: l'Ecole féministe.

STEINBACHER. — Mais, ne craignez-vous pas que ce nom: l'Ecole féministe, ne fasse peur à ces femmes élégantes que vous voulez attirer?

BLANCHE VIRIEU. — Au contraire, cher ami: on a reconnu que ces mots institut, collège, école, exercent un singulier prestige sur les personnes frivoles. C'est comme le mot intellectuel, sur les imbéciles. Qu'un parti prétende ne faire appel qu'aux intellectuels, tous les imbéciles voudront en être.

MRS SCHMIDT. — Oh! comme c'est vrai.

BLANCHE VIRIEU. — Quant à la façon dont cet enseignement sera organisé, c'est à examiner. Mais, d'abord, il faut savoir si matériellement la chose est possible. Il nous faut un local pour ces conférences. J'ai en vue un hôtel, rue Cambacérès, qui ferait tout à fait notre affaire. On en demande un million; pour les frais d'installation, pour la revue, l'imprimerie, le lancement, enfin, pour marcher, je compte encore un million.

CHARLOTTE ALZETTE. — Un million pour marcher... c'est la vie chère!

BLANCHE VIRIEU. — Ça fait deux millions.

CHARLOTTE ALZETTE. — C'est de l'argent!

BLANCHE VIRIEU. — Et c'est ici que je m'adresse à notre ami Myrtil Steinbacher.

STEINBACHER. — Je vous ferai remarquer, ma chère amie, que pas un muscle de mon visage n'a tressailli... je n'ai même pas eu à dissimuler un mouvement de surprise, tellement je m'y attendais... du moment que j'étais le seul homme convoqué.

BLANCHE VIRIEU. — Nous savons combien vous vous intéressez aux causes généreuses, et que vous êtes toujours tout prêt à mettre une partie de votre immense fortune au service des idées d'avant-garde.

STEINBACHER. — Oh! certainement: mais je commandite déjà trois journaux d'avant-garde: la *Bataille des Sexes*, la *Lutte des Classes* et l'*Infâme Capital*.

CHARLOTTE ALZETTE. — On n'entend parler que de malheurs!

STEINBACHER. — Et il faut que je les arrose tout le temps.

CHARLOTTE ALZETTE. — Comme l'omelette au rhum pour qu'elle flambe.

STEINBACHER. — L'*Infâme Capital* surtout est très exigeant.

CHARLOTTE ALZETTE. — Dame, mettez-vous à sa place.

BLANCHE VIRIEU. — Nous ne vous demandons pas de nous donner deux millions, mais de nous aider de vos conseils, de votre expérience, de votre autorité, pour fonder une société au capital de deux millions.

STEINBACHER. — Oh! je peux bien faire ça pour vous... Une société au capital de deux millions, ce n'est pas la mer à boire. On émettrait des actions de cent francs, parce qu'il faut des papiers légers, gais, qui puissent entrer partout.

BLANCHE VIRIEU. — Ça ferait vingt mille actions à placer.

CHARLOTTE ALZETTE. — Comme elle calcule vite!

STEINBACHER. — Je crois que je peux m'en charger.

BLANCHE VIRIEU. — Nous vous remercions, vous nous rendez là un grand service... pas seulement à nous, mais à toutes les femmes.

STEINBACHER. — C'est beaucoup... oui, je peux bien vous garantir deux millions, mais à une condition...

DES VOIX. — Laquelle?

STEINBACHER. — C'est que vous ne demanderez pas de conférences ni d'articles au professeur Orpailleur.

BLANCHE VIRIEU. — Oh! ça, nous vous le promettons, n'est-ce pas, mesdames?

DES VOIX. — Certainement.

GERMAINE LUCEAU. — Je ne suis pas de cet avis: j'estime, au contraire, que nous devons inscrire parmi nos collaboratrices Mme Orpailleur.

BLANCHE VIRIEU. — Mais non, mademoiselle Luceau, beaucoup de personnes s'imaginent que nous sommes des énergumènes, des viragos, des monstres; il est inutile de donner un semblant de raison à ces personnes en leur montrant Mme Orpailleur.

CHARLOTTE ALZETTE. — A moins qu'on ne la montre comme un numéro.

GERMAINE LUCEAU. — Non, madame Alzette, il ne faut pas parler ainsi, c'est très mal. Estelle Orpailleur est une femme d'un très grand cœur.

CHARLOTTE ALZETTE. — Vous avez lu cette lettre qui a paru dans le dernier numéro de la *Bataille des Sexes?* C'est intitulé: « Privilèges masculins ».

DES VOIX. — Non... Qu'est-ce que c'est?

CHARLOTTE ALZETTE. — C'est une dame qui se plaint qu'il n'y ait, sur les boulevards, certains petits monuments gratuits que pour les hommes... Alors, elle réclame pour notre sexe... c'est roulant!

BLANCHE VIRIEU. — Mme Orpailleur fait profession de détester les hommes... Croyez-le, ces femmes-là font le plus grand tort à nos idées. Qu'est-ce que ça signifie de partir toujours en guerre contre les hommes; certes, nous ne leur donnons pas toujours raison, et même, sur un grand nombre de terrains, nous entendons lutter contre eux: mais courtoisement, scientifiquement, sans insultes. Il ne s'agit pas de les supprimer de la société et du monde, comme le ferait volontiers Mme Orpailleur. Nous ne faisons pas sexe à part; nous admettons les hommes dans le sein de nos réunions, de nos assemblées; nous voulons partager la vie avec eux, mais la partager de toutes les façons. Pour moi, mesdames, je le proclame, je ne me fais pas une idée de l'existence sans les hommes.

CHARLOTTE ALZETTE. — Moi, madame Virieu, j'abonde dans votre sens et, si j'ose dire, dans vos sens.

GERMAINE LUCEAU. — C'est votre affaire. Pour en revenir à Mme Orpailleur, elle nous a précédées avec un grand courage dans la voie que nous avons suivie... Elle a préparé notre action. La première, il y a dix ans, elle s'est présentée aux élections dans le XXe. On ne l'a pas écoutée.

GERMAINE LUCEAU. — Justement, parce qu'elle était la première.

BLANCHE VIRIEU. — On l'a huée même.

BLANCHE VIRIEU. — Mais non, parce qu'elle demandait des choses folles.

STEINBACHER. — Je lui donne déjà de l'argent pour la *Bataille des Sexes.*

A ce moment-là, toutes les femmes causent à la fois. Cependant la femme de chambre est entrée et va parler à Jeanne.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame, c'est une dame qui apporte cette lettre... elle a insisté pour que je la remette tout de suite à madame.

JEANNE, après avoir lu la lettre. — Oh! ça, c'est trop fort, par exemple... c'est une lettre d'elle.

CHARLOTTE ALZETTE. — De la mère Orpailleur?

JEANNE. — Oui, elle demande que je la reçoive.

STEINBACHER. — Oh! non, non, ne faites pas ça.

JEANNE. — Elle prétend qu'elle a une communication urgente à me faire... J'ai envie de lui dire que c'est impossible.

GERMAINE LUCEAU. — Non, Jeanne, vous ne pouvez pas ne pas la recevoir.

JEANNE. — Mais où la recevoir?

Cependant, sans qu'on l'ait encore aperçue, dans le brouhaha, le professeur Orpailleur est entrée.

Mme ORPAILLEUR. — Où la recevoir? Mais ici donc, où il y a déjà une nombreuse réunion, et quand il y a du thé pour huit, il y en a pour neuf. Rassurez-vous, madame, je ne boirai pas votre thé. Je suis venue vous exprimer mon étonnement de n'avoir pas été conviée à cette petite fête. A vrai dire, je serais moins étonnée si cette réunion avait eu lieu chez madame Virieu. On sait que madame Virieu, bien qu'ayant les idées très larges, n'aime pas beaucoup les femmes qui vont sur ses brisées, à ce qu'elle croit, alors que c'est elle, au contraire, qui vient sur les nôtres. On sait que madame Virieu réclame l'éligibilité pour les femmes, mais à condition d'être la seule élue...

BLANCHE VIRIEU. — Pas du tout. Où avez-vous pris ça?

Mme ORPAILLEUR. — Mais, étant donné que la réunion a lieu chez vous, madame Challerange, je suis douloureusement surprise que vous ne m'ayez pas invitée... que vous m'ayez oubliée. Ah! madame, j'attendais mieux que cela de vous, et vous aviez mieux commencé. Oui, quand vous avez quitté votre mari, par votre seule volonté, au risque de ne plus revoir jamais vos chers enfants, ce fut un geste vraiment admirable, révolutionnaire, féministe! Ce jour-là, vous êtes vraiment partie en éclaireuse. D'ailleurs, je vous ai écrit pour vous féliciter; mais, à partir d'aujourd'hui, je ne vous considère plus comme une femme d'avant-garde. Le professeur Orpailleur est laide... le professeur Orpailleur n'a pas de collier de perles, ni de chapeau à plumes... alors *vade retro,* le professeur Orpailleur! Raca! Raca! le professeur Orpailleur... ça vous fait rire? Eh bien, mesdames, vous fûtes oublieuses et ingrates... Je ne sais pas ce qui a été décidé aujourd'hui au cours de cette élégante réunion; mais, quoi que vous ayez décidé, cela ne réussira pas. Quant à vous, madame Challerange, je vous juge désormais capable de tout!

JEANNE. — Que voulez-vous dire?

Mme ORPAILLEUR. — Oui, madame, vous êtes capable de vous remarier.

JEANNE. — Je vous défends de venir m'insulter chez moi!

Mme Orpailleur est sortie. Moment de stupeur.

MRS SCHMIDT. — Oh! c'est dramatique!

BLANCHE VIRIEU. — Ou cette femme est folle, ou c'est une martyre!

STEINBACHER. — Mrs Schmidt n'en revient pas!

MRS SCHMIDT. — Nous avons aussi en Angleterre...

BLANCHE VIRIEU. — Mesdames, vous venez de voir le féminisme d'il y a vingt ans.

CHARLOTTE ALZETTE. — Nous sommes moins farouches.

LUCIENNE DAVID. — Mais comment a-t-elle pu savoir que nous nous réunissions ici?

BLANCHE VIRIEU. — Aucune de vous, mesdames, n'aurait parlé... sans y prendre garde.

LUCIENNE DAVID. — Puisqu'on avait demandé le secret.

GERMAINE LUCEAU. — Et même, sans cela, nous n'avons pas l'habitude de raconter nos affaires.

BLANCHE VIRIEU. — Alors, comment a-t-elle pu savoir?

STEINBACHER. — Attendez... attendez... je crois bien l'avoir dit au ministre avec qui j'ai déjeuné... la mère Orpailleur vient souvent le raser... il l'aura vue tantôt et, ne sachant quoi lui dire, il lui aura parlé de votre petite réunion... je lui avais pourtant demandé le secret.

JEANNE. — Je vous l'avais demandé aussi!

CHARLOTTE ALZETTE. — Mais c'est toujours les hommes qui parlent, c'est bien connu: ils ne peuvent pas tenir leur langue. Il faut qu'ils racontent, qu'ils potinent, qu'ils inventent. Enfin, mesdames, c'est bien simple, il n'y a qu'un homme parmi nous et c'est lui qui a parlé.

STEINBACHER. — Ma petite Charlotte, ne m'accablez pas.

CHARLOTTE ALZETTE. — Laissez-moi, grande bavarde!

MRS SCHMIDT. — Oh! c'est très comique.

STEINBACHER. — C'est vrai, mesdames, il n'y a qu'un homme parmi vous, mais c'est un banquier. Du moins, comme banquier, je ne vous trahirai pas et, pour commencer, je prends mille actions de l'Ecole féministe.

JEANNE. — Et moi j'en prendrai autant.

CHARLOTTE ALZETTE — Voilà un beau geste!

LUCIENNE DAVID. — J'espère que la sortie de M^me^ Orpailleur ne vous a pas émue... vous êtes encore toute tremblante.

JEANNE. — Oui, c'est stupide, j'ai horreur de ces intermèdes.

MRS SCHMIDT. — Oh! il ne faut pas... c'est la mauvaise fée... vous savez dans les contes de fées, parce qu'elle n'a pas été invitée pour le baptême... Alors, elle dit que l'enfant sera laide, petite, bossue; mais heureusement les bonnes fées se trouvaient là et l'enfant était tout de même jolie.

BLANCHE VIRIEU. — Mrs Schmidt dit bien: l'enfant c'est l'Ecole féministe: or, Steinbacher lui donne la fortune, Lucienne David l'art de la parole, Charlotte Alzette le style, madame Challerange la grâce, Germaine Luceau la pitié et la foi...

STEINBACHER. — Et vous, chère amie, l'éloquence... et la ligne!

MRS SCHMIDT. — Et moi, je lui donne le cap. La mauvaise fée Orpailleur a donné la malédiction, la bonne fée Schmidt a donné le cap! Au revoir, chère madame Challerange.

GERMAINE LUCEAU. — Au revoir, Jeanne, j'ai à vous parler... puis-je venir demain, après déjeuner?

JEANNE. — Mais, venez donc déjeuner, ce sera plus simple!

BLANCHE VIRIEU. — Vous resterez quelques jours à Paris?

MRS SCHMIDT. — Oui, quelques jours... et puis, maintenant, je viendrai souvent en France: je ferai comment dites-vous?... le va et venir, le navet entre London et Paris.

BLANCHE VIRIEU. — La navette!

MRS SCHMIDT. — Ah! oui... la navette... *Good bye...*

Germaine Luceau et Mrs Schmidt sont sorties.

BLANCHE VIRIEU. — Je vais vous dire au revoir aussi... il est six heures, il faut que je rentre chez moi!

LUCIENNE DAVID. — Je descends avec vous.

BLANCHE VIRIEU. — Quel jour nous réunissons-nous à nouveau?

JEANNE. — Dans huit jours, ici, à la même heure, voulez-vous?

CHARLOTTE ALZETTE. — Nous voulons.

Blanche Virieu et Lucienne David sont sorties.

STEINBACHER. — Charlotte, j'ai mon auto en bas; si vous voulez, je peux vous jeter quelque part.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ou me déposer ailleurs... j'accepte.

JEANNE. — Ah! madame, j'ai là votre livre.

CHARLOTTE ALZETTE. — Comme par hasard.

JEANNE. — Vous seriez gentille de me le signer.

CHARLOTTE ALZETTE. — Mais, avec plaisir...

JEANNE. — Tenez... asseyez-vous là!

STEINBACHER, à Jeanne. — Dites-moi, vous n'allez pas mettre cent mille francs dans l'Ecole féministe?

JEANNE. — Quel meilleur usage puis-je faire d'un argent que je gagne si facilement?

STEINBACHER. — Défiez-vous du premier mouvement... ou bien, alors, mettez dix mille francs... Ça m'amuserait même d'avoir de l'argent dans des mines de cuivre avec votre ex-mari et d'en avoir avec vous dans l'Ecole féministe. C'est très parisien, enfin! nous reparlerons de ça!... au revoir, chère amie... nous aurons souvent l'occasion de nous trouver ensemble, à cause de cette Ecole... je m'en réjouis... brave Ecole, je la bénis... Au revoir, quand vous aurez besoin de moi, faites-moi signe, j'accourrai.

CHARLOTTE ALZETTE, remettant le livre à Jeanne. — Voici!

JEANNE, lisant. — *A M^me^ Jeanne Challerange, à la double Eclaireuse.* Pourquoi double?

CHARLOTTE ALZETTE. — Dame! Puisque vous donnez cent mille francs!

JEANNE. — Ah! oui.

Charlotte Alzette et Steinbacher sont sortis. Jeanne se met au piano et joue la *Chevauchée des Walkyries.* Quelques mesures, puis Jacques Lehelloy entre.

Scène V

JEANNE, JACQUES

JACQUES. — Bonjour, madame.

JEANNE. — Ah! c'est vous?

JACQUES. — Vous ne m'attendiez pas?

JEANNE. — Si... si...

JACQUES. — Vous allez bien?

JEANNE. — Assez bien.

JACQUES. — Ah! assez bien, seulement? Et ça s'est bien passé, cette réunion?

JEANNE. — Très bien.

JACQUES. — Elles étaient toutes là, les éclaireuses?... Blanche Virieu?

JEANNE. — Oui.

JACQUES. — Je trouve qu'elle a l'air d'une belle perle... avec beaucoup d'Orient, de grand Orient, même.

JEANNE. — Pourquoi de grand Orient?

JACQUES. — Parce qu'elle est très bien avec les loges...

JEANNE. — Ah!

JACQUES. — Mlle Luceau était là? Elle me plaît, Germaine Luceau, avec sa petite tête étroite, et sa petite personne droite, nette; elle a l'air d'un joli serpent dressé sur sa queue.

JEANNE. — Ah! oui, celle-là, c'est une barre en or pur.

JACQUES. — Et qu'a-t-on fait à cette réunion? A-t-on décidé quelque chose?

JEANNE. — On a décidé la fondation de l'Ecole féministe.

JACQUES. — Et alors?

JEANNE. — C'est tout.

JACQUES. — Vous êtes sobre de détails, aujourd'hui.

JEANNE. — On parle toujours trop!

JACQUES. — Si je suis indiscret, pardonnez-moi... Je vous parle de cette réunion, parce que vous m'en avez touché quelques mots avant-hier. (Cependant il examine le cap.) Quel est ce nouvel objet?

JEANNE. — Ce n'est rien!

JACQUES. — Décidément, vous n'êtes pas en train de parler, aujourd'hui... Avez-vous quelque chose qui vous tourmente, qui vous préoccupe?

JEANNE. — Moi, non... je...

JACQUES. — Vous ne voulez pas me le dire, c'est votre droit... Je n'insiste pas... D'ailleurs, je vais vous laisser; il vaut mieux que je revienne un autre jour.

JEANNE. — Il vaut mieux que vous ne reveniez pas.

JACQUES. — Vous dites?

JEANNE. — Je dis qu'il vaut mieux que vous ne reveniez pas.

JACQUES. — Mais pourquoi?

JEANNE. — Parce que je suis une femme divorcée, dans une situation spéciale... la façon dont j'ai quitté mon mari... dont j'ai voulu reconquérir ma liberté... je ne voudrais pas que rien dans ma conduite, dans mes allures... et puis certaines choses qu'on m'a dites aujourd'hui... Enfin...

JACQUES. — Quelqu'un aurait-il trouvé à redire à mes visites?

JEANNE. — Oh! non, personne n'a le droit de trouver mauvais que je vous reçoive, vous ou qui que ce soit.

JACQUES, tombant en arrêt devant les roses de Steinbacher. — Les belles fleurs!

JEANNE. — C'est Steinbacher qui me les a envoyées; il était invité à cette réunion, il a voulu la fleurir; mais personne, je vous le répète, n'a le droit de contrôler ce que je fais: je ne relève que de moi-même.

JACQUES. — Alors, c'est bien vous-même qui avez décidé que je ne vous revoie plus?

JEANNE, avec fermeté. — Oui.

JACQUES. — Il sera donc fait selon votre désir, et ce n'est pas de gaieté de cœur que je me vois privé tout à coup de nos amicales causeries et des heures charmantes que je passais auprès de vous. Cette décision à laquelle je ne m'attendais pas va créer dans ma vie un vide sensible. Mais, dites-moi, vous n'avez rien à me reprocher, je n'ai rien dit ni rien fait qui puisse vous déplaire?

JEANNE. — Oh! non, je reconnais au contraire que vous êtes un homme très bien élevé et tout à fait correct.

JACQUES. — Alors, je vais cesser de l'être!

JEANNE. — Comment?

JACQUES. — Puisque le résultat sera le même, qu'est-ce que je risque? Oui, j'ai été plein de réserve tout à l'heure... je vous ai parlé de causeries amicales et d'heures agréables. Ah! il s'agit bien d'amitié et d'agrément entre nous... la vérité, madame, c'est que je passais auprès de vous des heures rares, des heures émouvantes et dont le souvenir et l'espérance enrichissaient les intervalles... des heures qui illuminaient ma vie! Qu'est-ce que je vais devenir, maintenant que je vous aime, madame? car je vous aime, il faut bien que vous le sachiez.

JEANNE. — Je n'ai pas à le savoir.

JACQUES. — Hélas! madame, c'est bien votre faute si vous le savez maintenant.

JEANNE. — Ma faute?

JACQUES. — Sans doute, si vous aviez continué à me voir, vous ne l'auriez peut-être jamais su... Je n'aurais jamais osé vous le dire!

JEANNE. — Je n'ai rien fait pour que vous m'aimiez!

JACQUES. — Non, je le reconnais, vous n'avez rien fait que d'être vous, et cela a suffi... D'ailleurs, l'amour que j'ai pour vous n'est pas une insulte, et si je ne connaissais pas vos idées sur le mariage, je vous demanderais d'être ma femme. Oh! certainement, vous n'avez pas été coquette, et à part votre intelligence, votre esprit, votre cœur, votre charme, votre grâce et votre beauté, vous n'avez absolument rien fait pour que je vous aime... comme, de mon côté, je n'ai rien fait pour que vous m'aimiez.

JEANNE. — Qu'est-ce que vous dites?

JACQUES. — Je dis que je n'ai rien fait pour que...

JEANNE. — J'avais bien entendu; mais je ne vous aime pas!

JACQUES. — Vous craignez de m'aimer, c'est la même chose.

JEANNE. — Je devrais me fâcher, mais vous m'amusez beaucoup.

JACQUES. — Non, je ne vous amuse pas tant que ça.

JEANNE. — En tout cas, je m'instruis.

JACQUES. — Oui, ça, plutôt, vous ne croyez pas si bien dire, vous vous instruisez, et je pourrais vous apprendre sur vous des choses que vous ignorez vous-même.

JEANNE. — Sur moi?

JACQUES. — Oui, sur vous.

JEANNE. — Non, non, ne m'apprenez rien.

JACQUES. — Vous avez peur.

JEANNE. — Je n'ai pas peur.

JACQUES. — Alors, laissez-moi vous parler... et vous devez m'écouter, car, en vérité, le congé que vous me signifiez est si brusque, que j'ai bien le droit d'en rechercher les causes. Je vais vous dire franchement ce que je crois voir entre nous et, si je me suis trompé, vous me le direz avec la même franchise. Pourquoi me défendez-vous de revenir? Vous êtes libre, indépendante, vous le dites vous-même. Vous pouvez recevoir ici qui bon vous semble ; vous êtes au-dessus de l'opinion du monde. D'autre part, je ne suis pas tombé tout à coup dans votre vie d'une façon qui puisse surprendre et faire dire: « Tiens! tiens! » Je vous connaissais déjà quand vous étiez mariée, j'étais reçu chez vous dans l'intimité... je pars pour un long voyage, je reviens, vous êtes divorcée, je vous revois, je reste votre ami, quoi de plus naturel? Vous paraissez éprouver du plaisir à me revoir. Presque tout de suite, vous

me racontez ce qui s'est passé entre vous et votre mari, le jour même de mon départ... et je crois bien que vous ne l'avez raconté qu'à moi.

JEANNE. — Et à Germaine.

JACQUES. — Oui, et à Mlle Luceau; mais, en fait d'homme, à moi seul.

JEANNE. — Qu'est-ce que cela prouve, sinon que j'étais en confiance avec vous?

JACQUES. — Oui, vous étiez en confiance et vous aviez raison; en confiance et en confidences... vous me racontiez vos idées, vos projets; nous parlions de la question qui vous passionne, et vous ne trouviez pas en moi un auditeur sceptique.

JEANNE. — Non, c'est pour cela que je vous en parlais volontiers.

JACQUES. — J'étais oisif, inoccupé, vous le déploriez... donc, vous me portiez de l'intérêt, autrement, qu'est-ce que cela pouvait vous faire? Vous m'avez conseillé de travailler et, moi, pour vous plaire, je cherche une occupation...

JEANNE. — Mais ce doit être plus pour vous que pour moi que vous le faites, j'imagine. Certainement, je vous portais de l'intérêt; mais le conseil de travailler, de faire quelque chose, je l'aurais donné à n'importe quel homme de votre âge, dans l'inaction. Vraiment, vous interprétez la confiance et l'intérêt dans un sens qui vous est par trop favorable!

JACQUES. — Soit!... Alors, cherchons autre chose: Steinbacher vient ici, n'est-ce pas?

JEANNE. — Oui, il est venu encore aujourd'hui, je vous l'ai dit.

JACQUES. — Il vous envoie des fleurs et vous les acceptez. Il vous entoure de prévenances. Sous ces protestations d'amitié, vous êtes trop femme pour ne pas avoir deviné le désir, la convoitise dont il vous enveloppe. Ne me dites pas non, je connais Steinbacher, il vous désire.

JEANNE. — Ah! ne me parlez pas de cette chose-là.

JACQUES. — Pourtant, lui avez-vous demandé de ne pas revenir, à Steinbacher?

JEANNE. — Non; mais, encore une fois, je fais ce que je veux.

JACQUES. — Certainement, vous faites ce que vous voulez; mais j'en conclus que, si vous ne me revoyez plus, moi, c'est que vous me craignez... ou plutôt que vous craignez l'amour.

JEANNE. — Je ne le crains pas... je l'ignore... je veux l'ignorer. Aussi bien, je vois clair dans votre jeu et vous vous révélez sous un jour singulier! Vous cherchez à prendre de l'autorité sur moi, à me suggestionner pour me faire croire ce que vous désirez; mais je vous préviens que vous ne réussirez pas.

JACQUES. — Oh! Je ne joue aucun jeu, je vous assure.

JEANNE. — Vous voulez me persuader que je crains l'amour, comme si l'amour était la raison unique de l'existence! Mais quand on a fait ce que j'ai fait...

JACQUES. — Oui, vous vous êtes évadée du mariage avec éclat, en croyant que le divorce allait vous refaire une virginité intangible et guerrière; mais vous êtes une amoureuse; vous n'avez pas trouvé l'amour dans le mariage et, quand vous avez quitté votre mari, vous avez cru le quitter pour une idée, pour une cause que vous jugiez magnifique et qui est en effet très belle... vous croyiez réclamer votre liberté pour la liberté en soi: la vérité, c'est que, inconsciemment, vous vous êtes rendue libre pour l'amour.

JEANNE. — Ah! ça, ce n'est pas vrai, par exemple.

JACQUES. — Qu'est-ce qui est vrai, alors? Je vous ai dit que je vous parlerais loyalement... Etes-vous capable de me répondre de même?

JEANNE. — Eh bien, il est possible que je vous aime... puisque vous me l'avez démontré, il n'y a rien à faire, n'est-ce pas? Il n'y a rien à faire... Vous m'avez arraché cet aveu... vous voilà content, n'est-ce pas?

JACQUES. — Pas tant que je l'aurais cru.

JEANNE. — Il n'y a pas de quoi, en effet; mais, lorsque je me suis évadée du mariage, comme vous dites, c'était bien pour une idée, je vous défends d'en douter... vous avez sali le geste que j'ai fait.

JACQUES. — Oh! sali.

JEANNE. — Vous l'avez diminué, en tout cas; c'est odieux ce que vous avez fait là... c'est lâche... lâche... lâche!

Elle pleure, ce qui est excellent.

JACQUES. — Mais non, ce n'est pas lâche... Je vous ai parlé comme à une femme très intelligente et qui peut tout entendre.

JEANNE. — Sous prétexte qu'une femme est intelligente, on peut donc l'insulter?

JACQUES. — Je ne vous ai pas insultée, je n'ai pas dit que vous fussiez consciente, au contraire.

JEANNE. — Je n'admets pas l'inconscient; j'affirme la délibération et je réclame la responsabilité de mes actes.

JACQUES. — Je vous demande pardon.

JEANNE. — Maintenant, il est trop tard... c'en est fini de ma tranquillité!

JACQUES. — Je vous demande pardon.

JEANNE. — En tout cas, vous venez de me rendre un grand service: vous m'avez montré la pente où s'engageaient mes sentiments. Je m'arrête, pendant qu'il en est temps encore!

JACQUES. — S'il en est encore temps pour vous, tant mieux; pour moi, c'est impossible et je vais être très malheureux... je vous le dis sans fatuité, car moi, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime... c'est depuis longtemps!

JEANNE. — On dit toujours ça.

JACQUES. — Vous étiez la femme de mon ami... je vous avais jugée une femme très honnête... tout m'interdisait de penser à vous; pourtant, déjà, vous m'intéressiez singulièrement... et je peux dire que déjà mon amour était né.

JEANNE. — Cet amour, vous l'avez dérivé sur Mme Fuchsiani.

JACQUES. — On ne peut pas toujours aimer virtuellement, et Mme Fuchsiani fut une erreur passionnée, je le reconnais, mais une erreur. Vous ne me croyez pas, écoutez-moi. Il y a deux ans, au mois de juin, à pareille époque, je voyageais à travers les îles de la Grèce et, un soir, je m'étais fait conduire dans cette île de Paxès, auprès de laquelle on raconte qu'il y a dix-neuf cents ans, des bateliers qui voguaient en Méditerranée, entendirent ces mots retentir dans le silence de la nuit: « Le grand Pan est mort ». Eh bien, ce soir-là, un soir merveilleux, un ciel criblé d'étoiles, une mer calme, des odeurs de thym et de résine, et tandis que je songeais à ma vie passée, au temps perdu, à mon erreur passionnée, tandis que je prenais la résolution d'être un autre homme, un homme, j'ai distinctement, dans

le silence de la nuit, entendu une voix qui disait...

JEANNE. — « Le grand Pan est mort ».

JACQUES. — Oh! non, ce serait trop beau, mais qui disait: « Ton passé est mort ». Ton passé, c'est-à-dire l'amour mauvais dans le luxe, le mensonge, la vanité et le vice... et, à ce moment, votre image m'est apparue et, depuis ce moment, j'ai pensé à vous, je n'ai pensé qu'à vous. Quand je suis revenu à Paris, je vous ai revue... vous savez tout le reste. Enfin! je n'ai pas de chance: je n'ai rencontré jusqu'ici que la femme idole ou la femme esclave; pour une fois que je rencontre une vraie femme que j'aime et qui pourrait m'aimer, elle se ferme à l'amour.

JEANNE. — Parce que je ne peux pas, je ne veux pas aimer; je ne veux pas manquer à la parole que je me suis donnée à moi-même, que j'ai donnée à mon mari. Car, s'il m'a rendu ma liberté, l'assurance que je n'aimerais plus personne y était bien pour quelque chose...

JACQUES. — Oui, vous êtes esclave d'un serment que vous avez prononcé dans une minute d'exaltation; mais vous n'aviez pas le droit de le prononcer, ce serment, contre votre cœur, contre votre sensibilité, contre la nature même.

JEANNE. — Et puis, vous le savez, j'appartiens tout entière à ma cause, surtout maintenant que nous allons avoir cette école féministe à organiser... je veux y consacrer tout mon temps.

JACQUES. — Votre ardeur et votre joie à travailler seront décuplées si vous aimez... Vous serez vaillante, optimiste, vous ne connaîtrez pas d'obstacle... Autrement, vous travaillerez dans l'ennui, et vous ferez une triste besogne. Mais la chose principale que vous revendiquez, que vous proclamez dans votre cause, n'est-ce pas le droit à l'amour? Mais regardez donc vos amies autour de vous: elles vous donnent un exemple admirable! Rose Bernard a un amant, Blanche Virieu aussi. Lucienne David a un mari qu'elle aime et qui l'adore... Il n'y a que le professeur Orpailleur qui n'obéisse pas à l'amour.

JEANNE. — Et Germaine Luceau.

JACQUES. — Ah! Germaine Luceau, c'est autre chose... ce n'est pas une femme: c'est un symbole, c'est une doctrine avec un corsage blanc et une jupe; Germaine Luceau, elle n'a jamais pleuré, elle n'a jamais souri, elle n'a jamais ri.. tandis que vous, vous êtes capable d'émotions. Vous avez une sensibilité merveilleuse: vous frémissez et vous frissonnez, vous pâlissez et vous rougissez tour à tour, vous pleurez comme tout à l'heure, et vous riez aussi.

JEANNE. — Pas en ce moment.

JACQUES. — Non, évidemment, pas en ce moment... vous ne pouvez pas être gaie: vous renoncez à ce qui vous plairait le plus, alors que personne ne vous le demande, au contraire! car si vous aimiez, toutes les femmes vous comprendraient, et tous les hommes aussi... Du coup, ce serait le suffrage universel, le vrai! Tenez, vous riez.

JEANNE. — Je n'en ai pourtant pas envie.

JACQUES. — Eh bien, c'est encore une preuve que nous nous entendons admirablement... Oui, les heures que nous passons l'un près de l'autre nous paraissent brèves. Et vous voulez renoncer à ces heures-là? Mais vous ne pouvez plus remonter le cours de vos sentiments, vous vous ennuieriez affreusement.. Ah! c'est plus grave que vous ne le pensez et nos affinités ne nous ont pas demandé notre avis; nous sommes déjà accrochés l'un à l'autre, plus que nous ne le croyons nous-mêmes... Vous ne dites rien.

JEANNE. — Vous parlez tout le temps.

JACQUES. — Oui, pour vous étourdir.

JEANNE. — Oh! ça y est... je ne sais plus où j'en suis.

JACQUES. — Pourtant, je ne vous ai appris que ce que vous saviez.

JEANNE. — Un peu plus tout de même.

JACQUES. — Oui, peut-être un peu plus... En somme, il n'y a rien de changé, et même, il y a moins de danger à nous revoir désormais que si nous n'avions pas eu cette explication. Maintenant, nous sommes avertis, nous sommes à l'abri d'une surprise.

JEANNE. — Il se fait tard... j'ai entendu ma fille qui rentrait... j'ai hâte de l'embrasser.

JACQUES. — Je m'en vais... je m'en vais... mais dois-je vous dire au revoir ou adieu?

JEANNE. — Je ne sais pas, en vérité, je ne sais pas.

JACQUES. — Je vais vous poser la question autrement: désirez-vous que je ne revienne plus ou bien si vous l'exigez seulement?

JEANNE, scuriant. — Je ne sais pas... je crois que je l'exige.

JACQUES. — Ça va bien. Oh! ma chère Jeanne.

Il veut l'embrasser.

JEANNE. — Oh! je vous en prie, laissez-moi, laissez-moi.

JACQUES. — Alors, quand vous reverrai-je?

JEANNE. — Je ne sais pas... laissez-moi un peu le temps de me remettre... j'ai été tellement secouée.

JACQUES. — Oui, oui, vous m'écrirez... mais ne me faites pas trop attendre votre lettre... je ne vais plus vivre jusqu'à ce que je l'aie reçue.

JEANNE. — Oui, oui, partez, partez!

JACQUES, regardant le cap. — J'aurais bien voulu savoir ce que c'est que cet objet, ça m'intrigue.

JEANNE. — Ce serait trop long à vous expliquer... je vous le dirai demain.

JACQUES. — Demain! ô ma chère petite Jeanne!

Il la prend dans ses bras, le rideau tombe.

RIDEAU

Charlotte Alzette. Blanche Virieu. Lucienne David.

Un groupe d'Éclaireuses. — *Phot. Manuel.*

Phot. Bert.

Blanche Virieu. La princesse. Charlott. Steinbacher Jacques. Jeanne. Lucienne David.

La princesse : « *Cruels époux, toujours trop tôt vous revenez.* »

ACTE III

Au printemps suivant : l'Ecole féministe est fondée, et l'on y donne une série de brillantes conférences. Aujourd'hui, c'est la princesse d'Ebly qui a récité devant une élégante chambrée quelques poèmes inédits. On se presse, pour féliciter la princesse, dans le bureau des Dames du Comité ; ce bureau, c'est une grande pièce avec, aux murs, un papier chiné vert empire ; meubles en acajou. style anglais : grande table à écrire encombrée de livres, de journaux et de brochures ; classeurs. bibliothèque tournante, etc. Sur la cheminée, une pendule ou quelque buste ; de chaque côté de la cheminée, deux grands cadres où sont disposés des portraits de femmes célèbres.

Scène première

JEANNE, BLANCHE VIRIEU, LUCIENNE DAVID, CHARLOTTE ALZETTE, Mme STEINBACHER, Mme DE BERZE, LA PRINCESSE D'EBLY, Mme KRUTH, STEINBACHER, JACQUES LEHELLOY.

Au lever du rideau, la princesse, en robe pour dire des poèmes inédits, est entourée par les Dames du Comité, tandis que Jeanne et Jacques, un peu à l'écart, échangent ces propos:

JEANNE, à Lehelloy. — C'était une jolie séance.

JACQUES. — Très intéressante.

JEANNE. — Nous n'en avons jamais eu encore une aussi brillante... une chambrée splendide, une conférencière...

JACQUES. — Princière.

JEANNE. — La princesse d'Ebly a été émouvante, pathétique. Pourquoi souriez-vous?

JACQUES. — Parce que vous êtes très « dame du comité ».

JEANNE. — Eh bien?

JACQUES. — Eh bien, cela fait un piquant contraste avec la personne que vous étiez ce matin.

JEANNE. — Chéri, taisez-vous.

JACQUES. — Je n'ai rien dit d'inconvenant.

JEANNE. — Mais je sens que vous allez le devenir... Aimez-vous ma robe?

JACQUES. — Beaucoup, elle vous va très bien; mais je vous aimais encore mieux ce matin, car rien ne vous va mieux que rien.

JEANNE. — Voilà, vous êtes inconvenant... vous me couvrez de honte.

JACQUES. — Ça vous fait un vêtement... Quand vous reverrai-je? Nous ne sommes convenus de rien.

JEANNE. — Attendez... vous ne partez pas tout de suite... il faut que je m'occupe de la princesse.

Elle se mêle au groupe des personnes qui entourent la princesse.

BLANCHE VIRIEU. — A présent que la foule est partie, princesse, et que nous sommes entre nous, de toute notre admiration et de tout notre cœur, nous voulons vous remercier encore une fois pour la belle conférence que vous venez de faire et qui donne à l'Ecole féministe un éclat merveilleux.

LA PRINCESSE. — L'Ecole féministe n'en avait pas besoin.

BLANCHE VIRIEU. — Ç'a été triomphal... D'ailleurs, vous avez pu vous en rendre compte: on se bousculait ici tout à l'heure pour vous féliciter; on se battait littéralement.

STEINBACHER. — Je crois bien: j'ai été obligé de dégager la princesse, de venir à son secours... J'ai vu le moment où elle allait être étouffée, tant on la pressait, là, dans ce coin.

LA PRINCESSE. — Oh! je ne me plains pas, c'était une bonne presse.

Mme STEINBACHER. — Elle a été admirable, sublime ! D'ailleurs, quand elle dit ses vers, elle est transfigurée : on sent qu'un dieu descend en elle.

LA PRINCESSE. — Chère madame Steinbacher... je suis là... vous me gênez.

Mme DE BERZÉ. — Et si simple avec ça!

LA PRINCESSE. — Chère madame de Berzé, je vous en prie...

Mme STEINBACHER. — Et comme elle est habillée!

Mme DE BERZÉ. — Ce ruban noir et or, c'est une trouvaille!

Mme STEINBACHER. — On dirait qu'un serpent est venu s'enrouler dans ses cheveux.

STEINBACHER, bas, à Charlotte Alzette. — Un serpent avec un plumet rose.

CHARLOTTE ALZETTE, bas, à Steinbacher. — Le serpent à aigrette!

Mme STEINBACHER. — Un serpent qu'elle aurait charmé.

BLANCHE VIRIEU. — Elle nous a tous charmés...

Mme DE BERZÉ. — Oui, elle fait comprendre les grands mythes solaires: Orphée charmant les bêtes.

BLANCHE VIRIEU. — Merci.

On rit.

Mme DE BERZÉ. — Oh! pardon... je répondais à Mme Steinbacher.

STEINBACHER, à Charlotte Alzette, qui cause avec Lehelloy. — Et vous, ma petite Charlotte, que dites-vous?

CHARLOTTE ALZETTE. — Je dis qu'elles sont épatantes, ces femmes du monde: elles lui envoient des compliments!... Je ne pourrais pas trouver d'aussi belles choses, moi... j'en suis comme une truffe, j'en bave des ronds de chapeau.

STEINBACHER. — Il faut que vous félicitiez la princesse: elle y sera très sensible.

CHARLOTTE ALZETTE. — Pensez-vous!

STEINBACHER. — Mais, sûrement... elle a la plus grande admiration pour vous.

CHARLOTTE ALZETTE. — Je n'oserai jamais... Qu'est-ce que je lui dirai?

STEINBACHER. — Hé bien, ce que vous venez de nous dire là: la truffe, les ronds de chapeau, c'est très gentil!... Non, sérieusement, venez... (Il amène Charlotte Alzette auprès de la princesse.) Princesse, permettez-moi de vous présenter une de vos admiratrices, madame Charlotte Alzette.

LA PRINCESSE. — J'en suis une autre, madame.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ah! madame!

STEINBACHER, entre haut et bas. — Princesse, on dit princesse.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ah! Madame la princesse.

STEINBACHER. — Non, princesse tout court.

CHARLOTTE ALZETTE. — Quoi? tout court... Lâchez-moi le coude... Enfin, princesse, madame, peu importe... pour moi, vous êtes un grand poète... vous êtes la poésie elle-même... Quand on vous entend, on sent un frisson, vous savez, ce frisson qui court depuis la nuque jusque... enfin, tout le long du dos. Enfin, princesse, en vous écoutant, j'en étais comme... une bête.

LA PRINCESSE. — Cela m'étonne de vous, ou plutôt c'est un compliment que vous vous faites, madame... car les bêtes, dans votre livre, sont très intelligentes. Mais vous ne faites pas parler que les bêtes: j'ai lu *la Désentravée*, c'est une chose admirable!

CHARLOTTE ALZETTE. — Oh! princesse...

LA PRINCESSE. — Vous travaillez en ce moment?

CHARLOTTE ALZETTE. — Non, princesse.

LA PRINCESSE. — Pourquoi? C'est très mal.

CHARLOTTE ALZETTE. — Je suis amoureuse, princesse.

LA PRINCESSE. — Ça n'empêche pas.

CHARLOTTE ALZETTE. — Oh! si, princesse... mais ne parlons pas de moi, ça n'a aucun intérêt. Vous ne savez pas ce que vous devriez faire, vous qui êtes si gentille?

LA PRINCESSE. — Mon Dieu, non.

CHARLOTTE ALZETTE. — Vous nous rediriez, là, en petit comité, un des poèmes inédits que vous avez récités tout à l'heure.

LA PRINCESSE. — Oh! je veux bien; mais lequel? Choisissez, madame Alzette.

CHARLOTTE ALZETTE. — Oh! Princesse, je suis bien embarrassée... Choisir, c'est préférer.

BLANCHE VIRIEU. — Enfin, qu'est-ce qui vous a donné surtout ce frisson dont vous parliez tout à l'heure?

CHARLOTTE ALZETTE. — Je crois bien que c'est *l'Adultère*.

Mme DE BERZÉ. — Tiens, c'est comme moi.

LA PRINCESSE. — Eh bien, je vais vous redire *l'Adultère*. (A ce moment, Germaine Luceau entre dans la salle du Comité.)

GERMAINE LUCEAU, à Jeanne. — Je viens chercher les épreuves pour l'article de tête.

JEANNE. — Elles sont là... je vais vous les donner.

Elle prend les épreuves sur le bureau et les remet à Germaine.

GERMAINE LUCEAU. — Merci.

JEANNE. — Vous ne restez pas?...La princesse va nous dire des vers.

GERMAINE LUCEAU. — Oh! je n'ai pas le temps... j'ai à travailler. (Elle sort.)

BLANCHE VIRIEU. — Nous vous écoutons, princesse.

LA PRINCESSE, s'appuie d'une main sur la grande table et, debout, le regard en Grèce, elle dit:

LE BEL ADULTERE

Pendant que son époux voyage dans les îles,
Achetant le vin noir et le poisson salé,
La blonde Lampito, marchant d'un pas réglé,
Dès l'aurore franchit la porte de la ville;
Puis, sur le chemin blanc, courant d'un pied léger,
Sous un figuier noueux va rejoindre un berger.
Oui, ce n'est qu'un berger; mais d'une beauté telle
Que ses regards dorés sont les flèches d'Eros,
Et qu'un jour l'ayant vu, le divin Praxitèle
Chez lui le fit venir et, d'après ce modèle,
Dans le marbre sculpta le Pariboétos!

Amour, amour, voilà des jours et des semaines
Que Lampito s'en vient retrouver son berger,
Et les heures entre eux tombent rondes et pleines,
Ainsi que les fruits d'or d'un merveilleux verger.

Dans la douce campagne, ils font de longues courses,
Et Lampito, sachant par cœur les plus beaux vers
Amoureux, son esprit est fertile en ressources
Pour l'étreinte nombreuse et le baiser divers.

Car, parmi tous les dons d'Aphrodité prodigue
A celles qu'elle prend sous sa protection,
Aux grands désirs que tu déchaînes, nulle digue
Ne saurait résister, Imagination!

Lampito, dans les bras du berger, imagine
Qu'elle s'unit, mortelle, avec un jeune dieu,
Dont la peau brune est plus lisse que l'aubergine;
Sa lèvre, tour à tour, est de glace ou de feu!

Maintenant, sous un chêne, elle est l'Hamadryade
Que poursuit, en riant, le satyre enflammé;
Près de la source, elle est une humide naïade,
Et, parmi les roseaux, son beau corps est pâmé.

Nymphe, elle entraîne Hylas sous l'onde qui se plisse,
La voici Galathée avec le tendre Acis.
Ou bien elle est Echo qui languit pour Narcisse;
Elle veut être encore Œnone, Salmacis.

Et, du matin au soir, poursuivant leurs jeux souples,
Sous les oliviers gris ou les verts orangers,
Ainsi les deux amants figurent tous les couples,
Toutes les nymphes, elle, et lui, tous les bergers.

Hélios est tombé dans la mer violette,
Il faut se séparer encor jusqu'à demain;
Renouant ses cheveux avec la bandelette,
Lampito de la ville a repris le chemin.

Mais son époux l'attend au seuil de sa demeure;
Cruels époux, toujours trop tôt vous revenez!
« D'où viens-tu, Lampito, si tardive, à cette heure?
« Pourquoi cette pâleur? Pourquoi ces yeux cernés? »

Et, devinant soudain le malheur qui l'accable,
Il demande: « Avec qui m'as-tu trompé? Réponds!
Quel homme a dénoué l'or de tes cheveux blonds?... »
Il meurtrit les poignets de l'épouse coupable.

Mais Lampito n'est pas la femme des hélas!
Elle revoit les bois, les rochers, les montagnes,
Les sources, les bergers, Narcisse, Acis, Hylas,
Tout son multiple amant dans les belles campagnes!

L'époux, cependant, lève un bras prêt à frapper:
« Avec qui, chienne immonde, osas-tu me tromper? »
Mais, n'ayant que l'orgueil de son bel adultère,
Lampito lui répond: « Avec toute la terre! »

Quand la princesse a fini, il y a un petit brouhaha de félicitations.

Mme STEINBACHER. — C'est encore plus joli la seconde fois que la première.

Mme DE BERZÉ. — Ma chère, l'adultère, c'est toujours mieux la seconde fois que la première.

LA PRINCESSE. — Mais quelle heure est-il?

STEINBACHER. — Six heures moins le quart.

LA PRINCESSE. — Je me sauve... je voudrais bien avoir mon manteau.

JEANNE. — Monsieur Steinbacher, le manteau de la princesse.

BLANCHE VIRIEU. — Nous ne vous retenons pas... vous devez être fatiguée.. nous avons déjà abusé...

LA PRINCESSE. — Mais, pas du tout.. je vous remercie de votre accueil enthousiaste.

BLANCHE VIRIEU. — C'est nous qui vous remercions.

La princesse est partie.

JACQUES, à Jeanne. — Je m'en vais à l'anglaise... Je dois prendre mon train pour Beaumont-le-Roger; je suis un homme de la campagne, c'est vous qui l'avez voulu... Avec tout ça, quand vous reverrai-je?

JEANNE. — Mais, je ne sais pas... je ne sais pas... C'est aujourd'hui mardi... Tous ces jours-ci, ce sera bien difficile... Je suis de semaine à l'Ecole, n'est-ce pas... Voulez-vous mardi prochain?

JACQUES. — C'est loin!

JEANNE. — Je ne sais pas, peut-être avant, je ne peux pas vous le dire maintenant... cela dépend d'un tas de choses... je vous écrirai.

JACQUES, résigné. — Eh bien, c'est ça, vous m'écrirez.

Il sort.

Mme DE BERZÉ. — Nous sommes enchantées, ravies.

Mme STEINBACHER. — A la bonne heure, aujourd'hui, c'était intéressant; nous l'avions bien mérité.

BLANCHE VIRIEU. — Comment cela?

Mme STEINBACHER. — Oui, depuis quelque temps, nous n'étions pas gâtées; enfin, la princesse d'Ebly est venue fort heureusement effacer l'impression qu'avait faite hier votre Mlle Luco, Suço...

BLANCHE VIRIEU. — Luceau... Luceau.

Mme DE BERZÉ. — Quelle petite anarchiste!... Elle était comme une lionne... Elle nous a dit des sottises, presque; nous sommes parties toutes tremblantes... J'avais peur de trouver une bombe dans l'auto.

BLANCHE VIRIEU. — Vous exagérez... Germaine Luceau est une nature ardente, c'est un tempérament d'apôtre... elle est curieuse à entendre.

Mme STEINBACHER. — Au fond, ça ne me déplaît pas, une Germaine Luceau, mais nous avons eu l'autre semaine un petit cours de droit qui n'était pas dans un sac...

LUCIENNE DAVID. — Ah! madame, je suis désolée de vous avoir ennuyée...

Mme STEINBACHER. — Oh! pardon, madame, je ne vous avais pas reconnue... Oh! je vous fais mille excuses.

STEINBACHER, bas à Charlotte. — Il doit y avoir parmi les ancêtres de ma femme un fabricant de gaffes.

LUCIENNE DAVID. — Il n'y a pas grand mal, madame; mais j'estime au contraire que ces questions de droit sont dans un sac pour la plupart des femmes; il est bon de les en faire sortir.

BLANCHE VIRIEU. — Pour moi, mesdames, du jour où le hasard a fait que j'ai ouvert le code, je suis devenue féministe; avant, j'étais plus disposée à railler qu'à approuver.

Mme DE BERZÉ. — Passe pour le droit; mais on traite parfois ici des sujets singuliers... choquants...

BLANCHE VIRIEU. — Lesquels?

Mme STEINBACHER. — Lesquels? Mlle Rose Bernard n'est pas là, je peux donc parler; mais elle serait là, je lui dirais ce que je pense.

STEINBACHER. — Mais oui!...

Mme STEINBACHER. — Eh bien, à propos de la physiologie de la femme, Mlle Rose Bernard nous a parlé comme à des étudiantes en médecine... Il y a des misères qu'il n'est pas de bon goût d'étaler.

BLANCHE VIRIEU. — Mais, pourquoi, chère madame?... On nous jette toujours à la tête que nous sommes des êtres malades, déséquilibrés; il faut réagir, au contraire, contre cette erreur trop accréditée. Mlle Rose Bernard nous a démontré qu'avec une hygiène bien comprise la plupart des femmes ne seraient plus sujettes à ces troubles qu'on leur reproche généreusement sans générosité, et c'est un résultat qui vaut bien qu'on passe par-dessus quelques mots techniques.

Mme STEINBACHER. — Sans doute; mais vous avez un programme très avancé: la coéducation sexuelle, le suffrage des femmes, l'union libre...

BLANCHE VIRIEU. — Mais non, mesdames, la liberté pour chacune de choisir son mode d'union, le mariage y compris, à condition qu'il y entre de l'amour véritable, que le cœur y soit.

Mme DE BERZÉ. — N'empêche que, l'autre jour, le professeur Lendormy est parti à fond de train contre le mariage; il veut que l'homme prenne sa compagne à l'essai et réciproquement; selon lui, l'amour

peut durer un jour, une semaine, un mois, un an...

BLANCHE VIRIEU. — Ou toute la vie!

Mme STEINBACHER. — Ce vieillard doit avoir des mœurs abominables!

BLANCHE VIRIEU. — Le professeur Lendormy est un chaste, c'est une sorte de saint laïque.

CHARLOTTE ALZETTE. — Moi, on m'a dit qu'il était vierge.

Mme STEINBACHER. — Enfin, mesdames, tout cela vous semble naturel, parce que vous êtes évidemment des femmes supérieures; mais, sous prétexte que vous avez un grand cerveau, il ne faut pas troubler la paix des honnêtes méninges; il faut avoir pitié des pauvres femmes du monde. Bref, nous sommes, je crois, les interprètes de quelques-unes de nos amies, de vos abonnées, en manifestant le désir que, de temps en temps, on donne ici des heures littéraires ou musicales, des auditions.

BLANCHE VIRIEU. — Soyez heureuses, mesdames, vous aurez vendredi une jolie conférence de Mme Alzette.

Mme DE BERZÉ. — Sur quoi parlerez-vous, madame?

CHARLOTTE ALZETTE, sans rire. — Oh! mon Dieu, madame, je ne sais pas encore... J'expliquerai l'influence du cœur sur le style. Je tâcherai à montrer les rapports lointains des choses; je dévoilerai l'âme universelle et mystérieuse des objets. J'ouvrirai une fenêtre sur l'au delà, mais je fermerai la porte sur l'infini, à cause des courants d'air. Et s'il me reste du temps — parce que je n'aurai qu'une heure — je raconterai un assassinat dont j'ai été le témoin dans des circonstances que je n'ai pas encore qualifiées.

Mme KRUTH, qui n'avait encore rien dit. — Oh! comme ce sera intéressant!

Mme STEINBACHER. — Vous nous pardonnez notre franchise?

BLANCHE VIRIEU. — Oh! certainement.

Mme STEINBACHER. — Il vaut toujours mieux dire ce qu'on a sur le cœur.

BLANCHE VIRIEU. — Il vaut mieux, en effet.

Mme STEINBACHER. — Alors, au revoir, mesdames... Viens-tu avec nous, Myrtil?

STEINBACHER. — Non, non, chère amie, j'ai à causer avec madame Challerange.

Mme STEINBACHER. — Alors, je te renvoie l'auto.

STEINBACHER. — C'est ça.

Mmes Steinbacher, de Berzé, Krüth sont sorties.

BLANCHE VIRIEU. — Elles sont étonnantes! elles m'amusent bien, quand elles ne veulent pas qu'on touche au mariage; en attendant, elles s'y conduisent d'une drôle de façon.

STEINBACHER. — Pardon, chère amie, vous oubliez que je suis là.

BLANCHE VIRIEU. — Oh! cher ami, je peux bien oublier que vous êtes marié, vous oubliez si souvent vous-même que vous avez une femme.

CHARLOTTE ALZETTE. — Ça, oui: Mme Steinbacher est certainement la moins connue de vos liaisons.

BLANCHE VIRIEU. — Vous voyez, mesdames, comme il est difficile de contenter tout le monde. Estelle Orpailleur nous attrape dans la *Bataille des Sexes* parce que nous sommes trop éclectiques, que nous faisons trop de concessions; elle juge notre enseignement frivole. Ces dames trouvent que nous sommes intransigeantes et jugent notre enseignement trop sévère... Alors, quoi? Allons, je m'en vais à mon tour; je vais préparer ma maison pour vous recevoir. Vous venez avec moi, madame David?

LUCIENNE DAVID. — Non, j'ai à parler avec madame Challerange.

BLANCHE VIRIEU. — N'oubliez pas que vous dînez ce soir chez moi avec Mme Barbara Cronimus.

JEANNE. — Non, non, je ne l'oublie pas. A huit heures et demie, n'est-ce pas?

BLANCHE VIRIEU. — Oui, mais pas plus tard. Vous savez que ces Allemandes sont habituées à dîner de bonne heure.

Blanche Virieu et Charlotte Alzette sont sorties.

Scène II

JEANNE, LUCIENNE DAVID, STEINBACHER

STEINBACHER, à Jeanne. — Vous avez à parler avec Mme David... Voulez-vous que je vous laisse seules?

JEANNE. — Oh! vous pouvez rester; cela n'a rien de confidentiel.

LUCIENNE DAVID. — Je vous ai rapporté le papier que vous m'avez envoyé ce matin.

JEANNE. — Eh bien?

LUCIENNE DAVID. — C'est fort clair: votre ex-mari, M. Dureille, vous assigne devant le tribunal qui a prononcé votre divorce, pour vous entendre dire que la garde de votre fille vous sera retirée.

STEINBACHER. — Tiens! pourquoi fait-il ça?

JEANNE. — C'est abominable, n'est-ce pas? Et sur quelles raisons M. Dureille appuie-t-il sa demande? Il prétend que les personnes qui fréquentent chez moi, les conversations que Simone peut entendre, constituent pour elle un danger moral; que l'atmosphère de l'école féministe n'est pas désirable pour l'enfant... ça ne tient pas debout!

LUCIENNE DAVID. — Ne croyez pas cela: ce sont de très bonnes raisons, au contraire, à faire valoir devant un tribunal dont le président n'est pas féministe.

STEINBACHER. — Qui est-ce, ce président?

LUCIENNE DAVID. — M. Laveline.

STEINBACHER. — Le père Laveline... oh! je le connais très bien... il n'est pas féministe? ça m'étonne.

LUCIENNE DAVID. — Oh! il aime les petites femmes... ce n'est pas la même chose.

JEANNE. — Vous comprenez bien que je vais me défendre; je ne me laisserai pas enlever ma fille comme ça... ah! mais non! Vous allez m'indiquer ce qu'il faut faire.

LUCIENNE DAVID. — D'abord, il faut aller trouver votre avoué qui déposera des conclusions, en réponse aux articulations contenues dans l'exploit introductif d'instance.

JEANNE. — L'exploit introductif d'instance?

LUCIENNE DAVID. — Oui, enfin, ce papier... l'assignation, si vous aimez mieux.

JEANNE. — Mais quelles conclusions déposera mon avoué?

LUCIENNE DAVID. — Il contestera en fait que l'enfant vive dans le milieu désigné par l'assignation.

JEANNE. — Et c'est la vérité... inutile de vous dire que Simone n'a jamais mis les pieds à l'école féministe: qu'y ferait-elle?

STEINBACHER. — Ce sera facile à prouver.

LUCIENNE DAVID. — Restent les personnes qui fréquentent chez vous, les conversations que l'enfant peut entendre.

JEANNE. — Les personnes qui fréquentent chez

moi, mais c'est Germaine Luceau, c'est Rose Bernard, Blanche Virieu... c'est vous.

LUCIENNE DAVID. — Justement, les femmes d'avant-garde, les éclaireuses, comme on nous appelle maintenant.

JEANNE. — Des femmes intelligentes, honorables, en tout cas?

LUCIENNE DAVID. — Mais dont quelques-unes ne sont pas mariées et ont une vie sentimentale indépendante.

JEANNE. — Ça, c'est leur affaire, ça les regarde.

LUCIENNE DAVID. — Sans doute; mais l'avocat de la partie adverse ne se fera pas faute, pour les besoins de la cause, c'est le cas de le dire, d'assimiler vos amies aux pires créatures.

JEANNE. — Ce n'est pas possible! il n'attaquera pas des femmes qui ne lui ont rien fait?

STEINBACHER. — Il peut les traîner dans la boue: ce sont les droits de la défense... Il faut, avant tout, qu'il gagne son procès.

LUCIENNE DAVID. — Et vous ne savez pas combien la magistrature assise tient au mariage. Tenez, il y a cinq ans, quand j'ai été reçue avocat, je n'étais pas encore Mme David, mais j'étais la maîtresse de David, qui était lui-même avocat, comme vous le savez.

JEANNE. — Oui.

LUCIENNE DAVID. — Eh bien, le bâtonnier m'a fait venir... un homme charmant d'ailleurs, délicieux, extrêmement fin, et qui adore les femmes. Il m'a fait venir dans son cabinet et, confraternellement, il m'a démontré qu'une avocate vivant en union libre avec un avocat, c'était un désordre dans l'ordre des avocats. Et paternellement, bâtonnièrement, si j'ose dire, il m'a conseillé de me marier. J'ai eu beau lui dire que j'étais union-libriste, amour-libriste, il me répondait: « Mariez-vous, ça ne vous empêchera pas d'être tout ce que vous dites, mais mariez-vous d'abord: vous n'en aurez que plus d'autorité aux yeux d'un tribunal pour plaider contre le mariage... vous n'en défendrez qu'avec plus de cœur et d'esprit le bâtard et la divorcée. »

JEANNE. — C'est inouï!... Quant aux conversations que ma fille peut entendre... elle a dix ans!

LUCIENNE DAVID. — On vous répondra qu'il reste toujours quelque chose de ces conversations dans l'esprit de l'enfant.

JEANNE. — Ah! tant mieux, s'il en reste quelque chose! je pourrais bien répondre à mon tour que, loin d'être un danger pour le cœur et l'esprit de ma fille, de telles conversations, au contraire, la mettent en garde contre les injustices qui l'attendent, plus tard, dans la société, quand elle sera femme.

LUCIENNE DAVID. — Oh! évidemment, vous pouvez répondre par une profession de foi; mais je ne vous le conseille pas... Avec le président Laveline, le féminisme est un mauvais terrain, et je crois que la défense la plus prudente est simplement de contester en fait.

JEANNE. — Et alors, que se passera-t-il?

LUCIENNE DAVID. — L'avoué du demandeur créera un incident sur lequel le tribunal peut être appelé à statuer par ce qu'on appelle un jugement d'avant faire droit.

JEANNE. — Je ne sais pas si ce sont les termes que vous employez, mais je suis accablée... il me semble que j'ai perdu d'avance.

LUCIENNE DAVID. — Ne vous frappez pas... je veux dire que votre mari demandera une enquête que le tribunal lui acordera certainement.

STEINBACHER. — A la bonne heure, on comprend... pourquoi n'avez-vous pas parlé comme ça tout de suite?

JEANNE. — Heureusement que c'est vous qui me défendez!

LUCIENNE DAVID. — Heureusement, croyez-vous? Si j'avais un conseil à vous donner, ma chère amie, ce serait de prendre un avocat, *un* singulier masculin. J'imagine que, dans cette affaire, mon sexe ne peut que vous nuire.

JEANNE. — Oh! non, non, non, non, non... vous connaissez mes principes: les femmes d'abord! et puisque c'est le féminisme qu'on attaque, je veux que ce soit une femme qui me défende... vous avez beaucoup de talent... vous m'avez divorcée... vous me conserverez ma fille.

LUCIENNE DAVID. — Je tâcherai.

Elle sort. Jeanne reste donc seule avec Steinbacher.

Scène III

JEANNE, STEINBACHER

STEINBACHER. — C'est étonnant que Dureille vous fasse ce tour-là! Mais ne vous tourmentez pas, ne vous tourmentez pas, ma chère amie: je connais le président Laveline... c'est un très bon ami à moi, je lui parlerai... D'ailleurs, avec toute la procédure, l'enquête, etc... nous avons le temps... quand le moment sera venu, je lui parlerai.

JEANNE. — Cela suffira-t-il?

STEINBACHER. — Ne doutez pas de ma puissance.

JEANNE. — Est-elle assez grande pour empêcher une injustice?

STEINBACHER. — Evidemment, c'est plus difficile; mais vous devinez avec quelle chaleur je plaiderai votre cause, encore mieux que ne le ferait Mme Lucienne David, malgré tout son talent. Les sentiments que j'ai pour vous me rendront éloquent... Je convaincrai le président Laveline, j'en suis sûr.

JEANNE. — Puissiez- vous dire vrai! Ah! que cette séparation me soit épargnée... car je souffre assez déjà d'être séparée de mon fils, de ne pas pouvoir le voir aussi souvent que je le voudrais. Je ne le dis pas, je n'ose pas le dire... puisque c'est moi qui ai accepté cette situation, qui l'ai proposée, qui l'ai décidée.

STEINBACHER. — Vous traversiez alors une de ces crises où rien ne vous arrête... Je sais ce que c'est... j'en traverse une en ce moment... Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit l'autre jour?

JEANNE. — Vous-même, il ne faut pas y penser.

STEINBACHER. — Il ne faut pas, il ne faut pas, c'est facile à dire... je vous le répète: je vous aime et je suis tout prêt à vous épouser.

JEANNE. — Vous êtes fou!

STEINBACHER. — Mais non, puisque c'est le seul moyen de vous avoir.

JEANNE. — Et Mme Steinbacher, qu'en faites-vous?

STEINBACHER. — Je divorcerai... je la laisserai à l'abri du besoin, soyez tranquille... Voulez-vous devenir ma femme?

JEANNE. — Mais non.

STEINBACHER. — Vous ne savez pas ce que vous refusez.

JEANNE. — Vous me l'avez dit: vous mettez des

millions à mes pieds, je refuse une existence princière, un rêve des Mille et une nuits... Oui, mais...

STEINBACHER. — Oui, mais quoi?

JEANNE. — Il y a les nuits.

STEINBACHER. — C'est un mot cruel... je vous déplais à ce point-là?

JEANNE. — Il n'est pas question de ça. J'ai pour vous une sincère amitié.

STEINBACHER. — L'amour viendrait... vous ne me connaissez pas... vous savez que les femmes m'aiment beaucoup.

JEANNE. — Je n'en doute pas.

STEINBACHER. — Je suis un peu médecin et sorcier; je connais la physiologie et la psychologie de la femme; mes baisers de minuit sont extraordinaires!

JEANNE. — Vous me dites là des choses horribles et que je ne comprends pas d'ailleurs.

STEINBACHER. — Une éclaireuse comprend tout.

JEANNE. — Je serai obligée de ne plus vous voir, si vous devez être aussi... pressant.

STEINBACHER. — Je le serai peut-être davantage.

JEANNE. — Vous vous vantez.

STEINBACHER. — Jeanne, qui aimez-vous d'amour?... Vous ne répondez pas... Vous aimez Lehelloy... vous épouserez Lehelloy.

JEANNE. — Non... je ne veux pas me remarier.

STEINBACHER. — Ecoutez... je suis un homme extrêmement malheureux... Je vous aime follement... je ne pense plus qu'à vous... c'est au point que je ne m'occupe même plus de mes affaires... c'est une idée fixe, une obsession véritable... je suis comme possédé... enfin, je vous désire ardemment. Tenez, quand j'avais quatorze ans, je désirais ainsi la femme, n'importe quelle femme... Aujourd'hui j'ai quarante ans et c'est de la même façon que je désire une femme... oui, pour moi, il n'existe qu'une seule femme au monde, et c'est vous... mais vous n'avez pas pitié de moi.

JEANNE. — Je ne peux pas avoir pitié de vous... vous ne me parlez que de votre désir.

STEINBACHER. — De quoi voulez-vous donc que je vous parle? Est-ce le mot qui vous choque? Mais amour, désir, n'est-ce pas tout comme? Oui, je vous désire! Je suis d'une race réaliste, moi! L'amour platonique, les soupirs éternels, la souffrance silencieuse et stérile, le sacrifice, le renoncement, ce n'est pas notre affaire, à nous autres ! L'homme est l'homme, la femme est la femme, la nature les pousse l'un vers l'autre, et cela a aussi sa beauté.

JEANNE. — Oui, quand le désir est réciproque, cela peut avoir sa beauté.

STEINBACHER. — Encore une fois, il peut devenir réciproque, et, pour cela, je vous demande d'être ma femme. Vous ne pouvez pas vous en offenser, ou bien alors, prenez garde, prenez garde, le désir pourrait bien être le plus fort.

Il est devenu soudain très pâle et tout se passe comme s'il voulait se jeter sur Jeanne qui se recule vivement.

JEANNE. — Que voulez-vous dire?... Vous m'effrayez tout de bon.

STEINBACHER, *qui s'est repris.* — Non, non, soyez sans crainte... mes paroles ont dépassé ma pensée... Ne faites pas attention... oubliez ce que je vous ai dit... Je ne sais pas ce qui m'a pris...

A ce moment, Germaine entre.

GERMAINE. — Oh! pardon, je vous croyais seule...

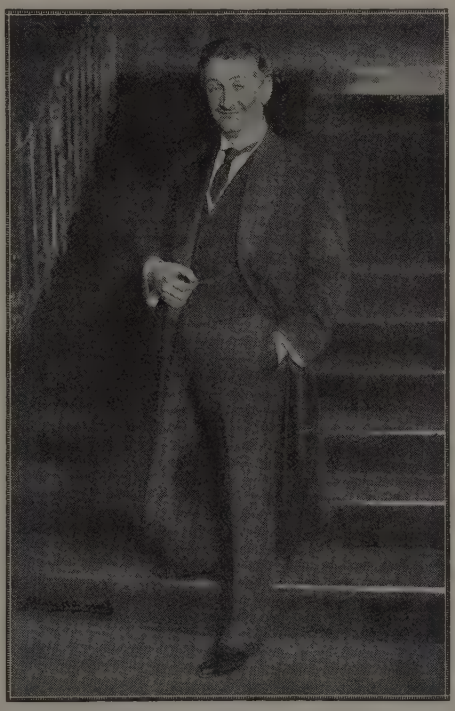
Elle fait mine de se retirer.

JEANNE. — Non, non, ne vous en allez pas... restez... restez... ne vous en allez pas...

STEINBACHER. — Oui, vous craignez maintenant de rester seule avec moi... mais, n'ayez pas peur... je ne vous reparlerai plus jamais de ces choses-là, je vous le jure.

JEANNE. — Je vous en prie... autrement, je serai obligée de ne plus vous recevoir...

STEINBACHER. — Soyez tranquille... Je veux redevenir votre ami... ne voir en vous qu'une amie... Et puis, je vais tâcher de revenir à ma femme... D'ailleurs, depuis que je vous aime, depuis que je veux divorcer, je ne la trompe plus... Oui, je vais lui revenir; mais pas brusquement... peu à peu... autrement, elle serait tellement surprise!... ce serait capable de la tuer.



Steinbacher (M. Signoret). — *Phot. Manuel.*

JEANNE. — A la bonne heure... je vous aime mieux ainsi.

STEINBACHER. — Allons, au revoir.

Il sort.

Scène IV

JEANNE, GERMAINE

JEANNE. — Vous avez à me parler, Germaine?

GERMAINE. — Je viens d'apprendre quelque chose qui m'a vivement contrariée.

JEANNE. — Ah! quoi donc?

GERMAINE. — On a refusé tantôt, au contrôle, de laisser entrer dans la salle les étudiantes qui se sont présentées.

JEANNE. — Comment ça se fait-il?

GERMAINE. — Ça se fait, ça se fait, parbleu! que nous sommes envahies par les dames à chapeaux: il n'y en a plus que pour elles, ici... c'était bien à

prévoir. Il avait été convenu que l'on réserverait deux rangs de fauteuils pour ces jeunes filles qui n'ont pas le moyen de payer leurs places cinq francs, naturellement.

JEANNE. — Mais on les leur a réservées toujours, jusqu'à présent.

GERMAINE. — Oui, on leur avait d'abord réservé les deux premiers rangs; puis on les a reculées chaque jour, jusqu'à les reléguer dans le fond; aujourd'hui on les a mises à la porte, c'est complet!... Et les pauvres filles, qui étaient venues, quelques-unes de très loin, à pied, de l'autre côté de l'eau, ont été obligées de s'en retourner.

JEANNE. — C'est tout à fait contrariant, en effet; je suis désolée... Il faut prendre des mesures pour que cela ne se renouvelle pas une autre fois!

GERMAINE. — Oh! une autre fois, ce sera la même chose; et puis, une autre fois, ça m'est égal... moi, je parle d'aujourd'hui.

JEANNE. — Mais pourquoi vous en prenez-vous exclusivement à moi?

GERMAINE. — Parce que c'est vous qui êtes de semaine, et vous auriez dû y veiller.

JEANNE. — Vraiment, Germaine, vous me parlez là d'un ton bien sévère, et vous me faites beaucoup de peine.

GERMAINE. — Il y a bien d'autres choses qui me font de la peine à moi!

JEANNE. — Mais quelles choses?

GERMAINE. — D'abord, je suis désespérée des directions que prend cette Ecole féministe. On l'avait fondée, soi-disant, pour atteindre une certaine classe de femmes; mais ces femmes-là, est-ce que nous nous efforçons de les instruire, de les faire réfléchir? Allons donc! Nous cherchons à les distraire, à les amuser, nous leur offrons des numéros, nous leur exhibons une jolie princesse.

JEANNE. — Nous pouvons bien nous permettre une heure de pure poésie et de lyrisme... et c'est encore du très bon féminisme que de faire entendre un grand poète, quand ce poète est une femme.

GERMAINE. — Parlons-en!... *L'Adultère de Lampito* est une chose fort édifiante, en effet! Ah! M^me^ Orpailleur a bien raison quand elle nous critique et nous blague dans son journal. J'ai jeté un coup d'œil sur cette salle tantôt... j'en ai eu la nausée... Toutes ces femmes... c'était toute la frivolité, tout l'égoïsme, toute l'incompréhension et tout le luxe, ah! surtout le luxe, qui maintient dans l'esclavage, non seulement celles qui en profitent, mais malheureusement toutes les autres.

JEANNE. — Ma petite Germaine, vous n'avez peut-être pas une vision très exacte des choses...

GERMAINE. — Je crois que si.

JEANNE. — Mais non... Vous vivez là-bas, boulevard de Port-Royal, dans une grande maison, une sorte de phalanstère, avec des étudiantes et des professeurs... et vous menez l'existence la plus pure et la plus noble, je le reconnais... Alors, quand vous êtes transportée tout à coup dans un milieu moins austère, dans une assistance simplement mondaine, vous pensez que c'est l'abomination de la désolation!

GERMAINE. — Tandis que tout cela vous paraît naturel... vous êtes dans votre élément, dans votre milieu... Oh! c'est certain, vous êtes d'une autre espèce que moi.

JEANNE. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

GERMAINE. — Mais moi, je le dis... je m'en rends bien compte: je ne suis qu'une pauvre fille...

JEANNE. — Vous êtes surtout une petite exaltée et vous attachez une importance excessive à ce qui est arrivé tantôt.

GERMAINE. — Qu'est-ce que je vais dire à mes compagnes qu'on a renvoyées? Quelles explications vais-je leur donner? Si je vous disais que j'appréhende de me retrouver avec elles. Mais c'est bien fait pour moi, j'ai été trop faible. Rappelez-vous, le lendemain même du jour où l'on a décidé chez vous la fondation de l'Ecole féministe, je suis venue vous trouver, je vous ai dit mes craintes, mes scrupules... vous m'avez rassurée... vous m'avez convaincue... je me suis laissé prendre à vos douces paroles... vous m'avez entortillée!

JEANNE. — Vous employez là un vilain mot et vous n'êtes pas de celles qu'on entortille.

GERMAINE. — C'est ce qui vous trompe... Je ne sais pas comment ça se fait, mais il suffit que vous me parliez pour que vous ayez raison, et rien que le son de votre voix me persuade; vous me faites accepter des choses que personne ne me ferait accepter. Vous êtes un être de séduction; mais c'est fini, je veux vous résister... vous avez sur moi une influence mystérieuse... et détestable!

JEANNE. — Et détestable?

GERMAINE. — Oui, il y a des moments, tenez comme en ce moment, où je vous déteste... où je ne vous aime pas...

JEANNE. — Croyez bien que je ne cherche à prendre aucune influence ni sur vous, ni sur personne; je vous aime tendrement, voilà tout. Si cette amitié me donne une puissance de persuasion qui vous entraîne à des concessions, à des compromissions dont votre conscience s'alarme, que voulez-vous, Germaine, il faut vous éloigner de moi.

GERMAINE. — Oh! c'est facile à dire, ça vous serait bien égal à vous... je ne tiens pas toute la place dans votre vie, dans votre cœur, je le sais bien, je le sens bien. Vous n'avez pas renoncé au monde, à ses hommages, aux flirts, et sans doute à l'amour des hommes... Ça vous serait bien égal à vous!

JEANNE. — J'en souffrirais aussi; mais il faut avant tout que vous retrouviez votre tranquillité.

GERMAINE. — Oh! de toute façon, maintenant, j'ai perdu ma tranquillité... non, je ne peux pas m'éloigner de vous... vous êtes ma seule amie... on se connaît depuis quinze ans; je n'envisage pas la possibilité de ne plus vous voir... Si je vous ai peinée, tout à l'heure, je vous demande pardon... ce n'est pas ma faute... je ne suis pas heureuse, allez... Jeanne, voulez-vous m'embrasser?

JEANNE. — Oh! de tout mon cœur.

GERMAINE, appuie sa tête sur l'épaule de Jeanne. — Je voudrais vivre toujours comme ça près de vous... tout près de vous, tout près de vous, tout près de vous... Elle pleure.

JEANNE. — Vous pleurez, Germaine! mais, qu'avez-vous?... Il ne faut pas pleurer... j'ai déjà oublié ce que vous m'avez dit.

GERMAINE. — Oh! ce n'est pas ça...

JEANNE. — Qu'est-ce que c'est, alors?

GERMAINE. — Je ne peux pas vous le dire... je ne le sais peut-être pas moi-même...

Sur ces derniers mots, une demoiselle de bureau est entrée.

LA DEMOISELLE. — M. Lehelloy demande à parler à madame.

JEANNE. — M. Lehelloy... qu'il entre.

GERMAINE, avec un rire forcé. — Mais oui, qu'il entre... mais qu'il entre donc, M. Lehelloy!

JEANNE. — Mais, qu'est-ce que vous avez?

GERMAINE, comme étonnée de ce qu'elle vient de dire. — Rien... rien... ne me demandez rien... ne faites pas attention... Laissez-moi m'en aller... laissez-moi m'en aller.

Et elle se sauve dans le plus grand désarroi. Tout se passe de façon que Jacques Lehelloy est témoin de cette brusque sortie.

Scène V

JACQUES, JEANNE

JACQUES. — C'est Mlle Luceau qui s'en va?

JEANNE. — Oui, je ne sais pas ce qu'elle a... quelle drôle de fille! Elle est venue me faire une scène violente, parce qu'on n'a pas laissé entrer les étudiantes à la conférence, tantôt; mais une scène très violente! Puis, elle m'a demandé pardon, elle a pleuré... lorsque vous vous êtes fait annoncer; alors, elle a eu comme un mouvement de colère... je n'y comprends rien. Elle n'a rien contre vous... vous ne lui avez rien fait?

JACQUES. — Oh! absolument rien... mais elle ne peut pas me souffrir.

JEANNE. — Ou bien, je pense, elle vous aime, peut-être?

JACQUES. — Oh! non, c'est vous qu'elle aime.

JEANNE. — Oui, et son amitié, je le sais, est exclusive et jalouse... C'est égal, à ce point-là!...

JACQUES. — Il s'agit bien d'amitié; c'est une sorte d'amour qu'elle a pour vous.

JEANNE. — Mais c'est monstrueux, ce que vous dites là!

JACQUES. — Oh! la pauvre petite, elle ne s'en doute pas; si on lui disait ça, elle en serait aussi surprise et aussi indignée que vous! Car elle est la pureté même. Elle ne sait pas ce qui se passe en elle; mais elle a vingt-huit ans et un cœur... C'est l'âge où toutes ces vierges-là craquent dans leurs résolutions, comme disent les Sèvriennes... Elle vous aime... c'est de l'amour qui se trompe. C'est un phénomène bien connu... Voilà où conduit parfois le féminisme intégral.

JEANNE. — Je suis atterrée de ce que vous me dites-là, et j'y mettrai bon ordre; mais vous paraissez sévère pour le féminisme, aujourd'hui. D'abord, que se passe-t-il? Pourquoi êtes-vous revenu? Vous avez manqué votre train?

JACQUES. — Non, je n'ai pas manqué mon train... seulement, tandis que je me dirigeais à pied vers la gare, il m'est venu des pensées amères, douloureuses, et je n'ai pas voulu partir, rentrer seul à la campagne, avec de telles pensées.

JEANNE. — En ce cas, vous avez bien fait de revenir... Toutes vos pensées, je dois les connaître. Voyons, qu'y a-t-il?

JACQUES. — Eh bien, cette Ecole féministe vous absorbe trop. Quand vous êtes dans ce milieu-là, vous n'êtes plus la même... Je vous le disais tantôt, il y a deux femmes en vous, une maîtresse et une dame du comité, et, cette semaine, vous êtes de semaine. Alors, vous me laissez partir, sans même pouvoir me dire quand je vous reverrai... « Dans huit jours, peut-être moins, je ne sais pas, je vous écrirai ». Et je pars pour ma solitude, pour ma retraite, vous laissant dans cette agitation, dans cette fièvre... Et Steinbacher, lui, reste là quand je m'en vais, installé, incrusté; il passe sa vie ici.

JEANNE. — Il se considère ici comme chez lui: l'Ecole féministe lui a des obligations.

JACQUES. — Et même des actions... Enfin, il est au milieu de vous toutes comme dans un sérail; mais c'est le banquier, le banquier! Vous vous tournez toutes vers lui comme des tournesols vers l'astre qui chauffe et qui éclaire.

JEANNE. — J'imagine que vous ne parlez pas pour moi.

JACQUES. — Non, mais Steinbacher vous fait la cour d'une façon que je devine pressante. Et, tenez, tout à l'heure, dans la rue, j'ai senti tout à coup une telle détresse, une telle angoisse, qu'il est impossible que vous n'ayez pas couru un danger... Alors, je suis revenu en toute hâte. Je crois aux pressentiments, quand on aime, à la télépathie... oui. Ce n'est peut-être pas scientifique, du moins pas encore, mais c'est amoureux. Et vous voyez bien, vous ne protestez pas, vous ne niez pas, vous ne répondez pas.

JEANNE. — Certainement, Steinbacher me fait la cour, je ne le nie pas; mais croyez bien que je n'y trouve pas mon plaisir et que je ne l'encourage pas... D'ailleurs, il sait que je vous aime.

JACQUES. — Vous le lui avez dit?

JEANNE. — Non.

JACQUES. — Alors, il peut faire semblant de l'ignorer. Vous n'avouez pas notre amour, vous ne pouvez pas l'avouer. Steinbacher est un faune sentimental, et il vous désire d'autant plus que, s'il réussissait, avec une femme comme vous, il n'aurait pas à se demander s'il est aimé pour lui-même ou pour son argent, ce qui est toujours la grande préoccupation de ces Don Juan millionnaires.

JEANNE. — Vraiment, Jacques, vous n'êtes pas gentil et, dans le moment que j'ai de très grands tourments, vous le savez, que l'on veut me reprendre ma fille, ce n'est pas très généreux de venir me dire ces choses injustes, blessantes et inutiles, car vous n'avez pas à envisager que Steinbacher puisse réussir, comme vous dites, quand vous savez que je vous aime, quand vous sentez combien je vous aime!

JACQUES. — C'est vrai, vous m'aimez?

JEANNE. — Mais oui.

JACQUES. — Je vous demande pardon.

JEANNE. — Vous pouvez. Encore ce matin, n'étais-je pas entre vos bras la maîtresse la plus reconnaissante et la plus passionnée? Rappelez-vous nos caresses, nos rires, nos douces larmes, nos tendres bêtises, et ces déjeuners charmants, chez vous, où nous sommes gais et fous comme des étudiants.

JACQUES. — Ah! dites comme des professeurs! les étudiants ne sont plus gais.

JEANNE. — Vous êtes délicieusement jeune... vous avez vingt ans.

JACQUES. — Depuis vingt ans.

JEANNE. — Ah! ça ne fait rien... vous êtes un amant délicieux.

JACQUES. — Oh! parbleu, quand nous sommes ensemble, nous sommes très heureux; mais nous ne sommes pas souvent l'un près de l'autre, l'un à l'autre.

JEANNE. — Tu m'aimes?

JACQUES. — Je t'adore. Mais ce n'est pas ça que j'étais revenu vous dire.

JEANNE. — Non?

JACQUES. — Mais, voilà, quand je suis près de

vous, j'oublie mes belles résolutions. Dites-moi, maintenant: je n'ai plus qu'un train dans la soirée pour rentrer à Beaumont-le-Roger; si nous dînions ensemble? C'est ça qui me causerait de la félicité...

JEANNE. — A moi aussi, mais je ne peux pas.

JACQUES. — Pourquoi?

JEANNE. — Je dîne chez Blanche Virieu.

JACQUES. — C'est consternant! Vous ne pouvez pas vous excuser?

JEANNE. — Comme ça, au dernier moment, c'est difficile.

JACQUES. — C'est vrai.

JEANNE. — Et puis, c'est un dîner qu'elle a organisé depuis longtemps, pour recevoir Barbara Cronimus.

JACQUES. — Qu'entendez-vous par Barbara Cronimus?

JEANNE. — Réponse : par Barbara Cronimus, j'entends la rapporteuse pour l'Allemagne du Conseil International des femmes.

JACQUES. — Oh! c'est vilain d'être rapporteuse... Alors, je vais dîner tout seul, dans quelque restaurant, comme un pauvre célibataire... enfin! Vous ne pouvez pas rater Barbara Cronimus... Barbara Cronimus, ce n'est pas une femme que l'on voit tous les jours, heureusement!

JEANNE. — Ne soyez pas ironique.

JACQUES. — Oh! je ne suis pas ironique... seulement, je constate à chaque instant que nos existences sont séparées, et c'est de là que viennent tous les nuages dans notre ciel.

JEANNE. — Que je ne sois pas libre, ce soir, pour dîner avec vous, c'est un bien petit nuage.

JACQUES. — Mais c'en est un... et puis, n'ayez pas peur, il y en aura de gros. Nous sommes dans une situation fausse, irrégulière. Oh! oui, vous avez beau froncer le sourcil, et je sais bien que c'est un sujet que vous n'aimez pas aborder; mais il y a bien des choses qui n'arriveraient pas si nous étions mariés.

JEANNE. — Lesquelles?

JACQUES. — Lesquelles ?... Mais, d'abord, vous seriez en meilleure posture devant un tribunal, pour conserver la garde de votre fille que l'on veut vous retirer ; car, lorsque votre ex-mari, M. Dureille, s'alarme pour l'éducation de Simone, c'est un prétexte de galant homme: la vérité, c'est qu'il connaît nos relations... et voilà le ressort caché de son assignation.

JEANNE. — Mais non, mais non, il a vraiment horreur du féminisme, et les raisons qu'il donne sont les véritables. Qu'est-ce que ça peut lui faire, nos relations, puisqu'il est remarié, lui, et qu'il répète à qui veut l'entendre qu'il n'a jamais été si heureux?

JACQUES. — Sans doute, mais vous ne connaissez donc pas les hommes. C'est très compréhensible, au contraire, et très humain... d'autant plus que j'étais son ami avant. Ah! si j'avais pu venir le trouver, il y a un an, et lui déclarer: « J'aime madame Challerange, elle m'aime et je l'épouse », il n'aurait rien eu à dire, c'était correct, c'était loyal. Mais je n'ai pas pu le faire!... et, qui sait, à l'heure actuelle, s'il ne nous soupçonne pas d'avoir été depuis longtemps d'accord, depuis très longtemps?

JEANNE. — Nous avons notre conscience pour nous.

JACQUES. — Mais nous n'avons que ça! Et puis, de toute façon, il ne peut pas supporter que vous, qui avez été sa femme, vous ayez un amant.

JEANNE. — Il supportera encore moins que nous nous mariions.

JACQUES. — Mais ne croyez pas cela! Dureille connaît vos idées contre le mariage; alors, par antiféminisme, par taquinerie et, aussi, par une sorte d'autorité posteonjugale, il veut que vous vous remariiez, comme lui!

JEANNE. — Même avec vous?

JACQUES. — Même avec moi.

JEANNE. — Ecoutez! C'est subtil et paradoxal.

JACQUES. — Oh! rien n'est paradoxal dans cet ordre de sentiments et la psychologie d'un premier mari est décevante.

JEANNE. — Raison de plus alors pour que je ne cède pas à cette pression posteonjugale, et que je ne sanctionne pas, par ma soumission, les idées mesquines, étroites et bourgeoises de M. Dureille.

JACQUES. — Il n'a pas tort, au fond, et ses idées, quant au mariage, sont devenues les miennes, depuis que je vous aime, comme vous devez être aimée.

JEANNE. — Oh! je sais bien, vous avez le délire de la régularisation. Vous avez l'amour réactionnaire, retardataire.

JACQUES. — Mais non... mais non, c'est vous qui retardez, ma chère petite Jeanne, avec vos idées d'Exposition universelle.

JEANNE. — D'Exposition universelle?

JACQUES. — Avec vos idées de 1900, si vous aimez mieux; car ce sont les idées de 1900... je les reconnais... je les ai eues toutes, entre vingt-cinq et trente ans, comme la plupart de ceux de ma génération. Oui, j'ai été un démolisseur et, en fait de nuées, je n'en craignais pas une: l'union libre, l'antimilitarisme, l'irresponsabilité des bons criminels, l'abolition de la peine de mort, et la réforme de l'orthographe, j'ai fait de tout ça, car tout ça se tient étroitement : c'est un bloc ! Mais, depuis quelque temps, j'ai choisi.

JEANNE. — Si vous ne les avez plus, ces idées-là, tant pis pour vous, car dans le nombre il y en a qui sont nobles et généreuses.

JACQUES. — Elles sont parfois généreuses, comme certaines personnes le sont, avec la bourse des autres; et puis, encore une fois, je vous dis que j'ai choisi. Oui, j'ai cru d'abord, comme vous en ce moment, à une humanité naturellement bonne; j'ai rêvé la fraternité universelle. Et j'ai réclamé aussi « la liberté de l'amour », « l'affranchissement de la passion », « l'intégralité du bonheur ». Mais je me suis aperçu qu'on appartient à un pays, à une société, on vit sous certaines lois : c'est pourquoi j'ai l'honneur, madame Challerange, de vous demander votre main.

JEANNE. — Vous êtes extraordinaire! Vous parlez avec une belle assurance et comme si vous étiez certain de ne pas vous tromper; mais n'y a-t-il pas deux vérités? Si l'ordre, la discipline, la société, la famille, en sont une; la liberté, la culture du moi, la belle floraison de l'individu en sont une aussi. Ah! que deviendrait le monde, si l'une de ces deux vérités régnait seule dans le monde? J'admets que vous soyez dans l'une de ces deux vérités, accordez-moi du moins que je sois dans l'autre.

JACQUES. — Je vous l'accorde... je vous demande même de les marier.

JEANNE. — Hélas! depuis quelque temps je crains bien qu'elles ne fassent pas bon ménage.

JACQUES. — Excellent, j'en réponds.

JEANNE. — Et puis, non, je ne peux pas me ma-

rier... après être sortie du mariage comme j'en suis sortie, non, non, non, je ne peux pas rentrer dans une institution que je trouve odieuse et absurde, qui est une survivance de la barbarie, le seul esclavage à l'heure actuelle reconnu par les lois, une institution qui, sous prétexte de sauvegarder la famille, réduit la femme à une situation subordonnée dans cette même famille; où la femme, selon le mot de votre Napoléon, appartient à l'homme comme l'arbre à fruits au jardinier!

JACQUES. — Mais, pourquoi dites-vous tout ça? Vous savez bien que je ne serai jamais ce jardinier absolu.

JEANNE. — Enfin, vous connaissez mes doctrines... je ne peux pas leur donner un démenti.

JACQUES. — Alors, soyez logique et vivez avec moi au grand jour.

JEANNE. — Vous savez bien que je ne le peux pas, à cause de ma fille, de mes parents...

JACQUES. — A cause du monde, dites-le donc! car vous lui appartenez. Ainsi, vous avez des préjugés dans les deux camps. Voyez dans quel illogisme nous sommes : vous êtes sortie du mariage sans amour, pour entrer dans l'amour libre sans liberté; moi, je vous propose le mariage avec l'amour et la liberté, et vous n'en voulez pas! Eh bien, moi, je vous le déclare, je ne peux plus vivre ainsi. Sur vos conseils, j'ai arrangé ma vie d'une certaine façon : j'ai acheté des terres autour de la maison que m'a léguée mon oncle, et je suis obligé de les faire valoir. Nous voici au printemps, je vais être forcé de vivre presque tout le temps à la campagne. Alors, quand vous verrai-je? Entre l'agriculture et l'Ecole féministe, nous trouverons quelques heures, pour nous rejoindre; si vous vous en contentez, c'est bien, moi, j'essaierai... mais je crois bien que je ne pourrai pas.

JEANNE. — C'est affreux, Jacques, nous voilà comme deux adversaires en face l'un de l'autre, et pouvons-nous nous dire les choses aussi durement, quand nos cœurs, j'en suis certaine, ne sont que tendresse? Mais ces heures que nous passons ensemble ne sont-elles pas délicieuses et rares?

JACQUES. — C'est ce dont je me plains.

JEANNE. — Ne l'avez-vous pas dit vous-même un jour, que c'étaient des heures dont le souvenir et l'espérance enrichissaient les intervalles?

JACQUES. — On dit ça dans les commencements, et quand les intervalles ne sont pas trop longs.

JEANNE. — Et puis, écoute, mon bien-aimé, je vais te parler franchement... laissons les théories et les doctrines... c'est une maîtresse qui te parle... Eh bien, j'ai peur que le mariage, le continuel tête-à-tête, le perpétuel côte-à-côte, et l'habitude et la monotonie ne tuent notre bel et grand amour... Il me semble que, des amants les plus tendres et les plus ardents, le mariage, même le plus heureux, ne peut faire que des fonctionnaires de la volupté et des ronds-de-cuir du bonheur.

JACQUES. — Oui, tu as tellement souffert d'un premier mariage que tu en redoutes un second, même heureux; tu es comme ces gens qui ont eu un grave accident d'automobile et qui n'osent pas remonter. Mais, ma chère petite Jeanne, quand un homme et une femme qui étaient destinés l'un à l'autre, qui étaient faits l'un pour l'autre, comme on dit, quand cet homme et cette femme se sont rencontrés, peu importe la loi ou le régime sous lequel ils s'unissent! Ils se sont reconnus, ils se sont rencontrés, tout est là, et le pire qui puisse leur arriver, c'est une habitude passionnée.

JEANNE. — Alors, pourquoi éprouves-tu le besoin de comparaître devant un homme qui représente la loi? Tu ne trouves pas plus noble de ne me tenir que de moi-même. Rappelle-toi, l'an passé, le jour d'été où je me suis donnée à toi; il avait fait un admirable orage... soudain le ciel était redevenu bleu, avec un grand arc-en-ciel jeté comme une écharpe qui en valait bien une autre... et nos témoins furent nos frères, les arbres...

JACQUES. — Et tes sœurs, les fleurs...

JEANNE. — Et puis, voilà l'été qui vient, l'été aux longs jours! Dans deux mois, l'Ecole sera fermée, et je viendrai m'installer près de toi.

JACQUES. — Mais pas chez moi.

JEANNE. — Le plus près possible: je louerai au besoin une petite maison de paysan... je vais m'en occuper tout de suite... nous irons à Beaumont dimanche prochain... Oui, cet été, nous pourrons passer beaucoup d'heures ensemble, des heures pleines et rondes ainsi que des fruits d'or, comme dit la princesse d'Ebly.

JACQUES. — Ah! oui, parbleu! c'est toujours la même chose: quand tu me parles avec ta jolie voix, quand tu me regardes avec tes doux yeux, je suis désarmé et je trouve notre vie acceptable. Enfin ! ce sont les rôles renversés.

JEANNE. — Comment?

JACQUES. — Mais oui, madame, vous m'avez séduit... je suis un homme séduit et vous ne voulez pas m'épouser. Et si je devenais père? vous n'avez pas pensé à cela! Je resterais donc tout seul, dans ma maison; vous m'abandonneriez avec un enfant sur vos bras, car vous le garderiez.

JEANNE. — Naturellement.

JACQUES. — Naturellement.

JEANNE. — Un enfant de vous, vous pensez si je l'aimerais!

JACQUES. — Oh! je n'en doute pas: vous seriez la plus tendre des mères; et moi, je serais le plus éloigné des pères... Ah! vous arrangez toujours les choses à votre convenance. (Et, violent soudain.) Eh bien, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible!

JEANNE. — Mais, qu'est-ce qui vous prend? Pour le moment, il n'est pas question de ça.

JACQUES. — Il peut en être question du jour au lendemain.

JEANNE. — Alors, il sera bien temps d'en parler.

JACQUES. — Non, il sera trop tard: vous invoquerez les droits de la mère qui sont, en effet, sacrés et, devant le fait accompli, devant votre volonté, je serai encore obligé de m'incliner... car vous dirigez tout, sans que cela paraisse.

JEANNE. — Vous vous emportez tout à coup; vous étiez redevenu doux et gentil, tout à l'heure.

JACQUES. — Hélas! je crains bien que ce ne soit toujours ainsi entre nous, désormais : nous aurons des minutes de joie, mais des heures de querelle et des jours de bouderie, de fâcherie.

JEANNE. — On ne sait plus quoi vous dire... et que vous deveniez père, vous en plaisantiez vous-même.

JACQUES. — J'ai eu tort... il n'y a pas de quoi... et, par la plus logique association d'idées, la plaisanterie m'a amené à prévoir une situation qui peut être douloureuse, tragique: je ne veux pas que mon enfant soit un bâtard... je veux fonder avec vous une famille. C'est peut-être un idéal mesquin, étroit,

bourgeois, terre-à-terre, mais c'est le mien; et je veux conformer mes actes à mes idées.

JEANNE. — Ah! vous ne m'aimez pas véritablement, puisque vous ne me sacrifiez pas vos idées.

JACQUES. — Vous ne m'aimez pas davantage... Est-ce que vous me sacrifiez les vôtres?...

JEANNE. — Votre amour ne peut supporter aucune gêne, aucune contrainte.

JACQUES. — Nous n'avons aucune raison supérieure de supporter la gêne et la contrainte. Vous êtes libre, moi aussi, et rien ne nous empêche de nous marier; mais si vous vous remariiez, que diraient les Eclaireuses, n'est-ce pas? Que dirait Germaine Luceau, la vierge troublée, et Lucienne David... qui est mariée d'ailleurs...

JEANNE. — Parce qu'on l'y a forcée.

JACQUES. — Et Blanche Virieu, et Rose Bernard... et aussi Barbara Cronimus?

JEANNE. — Allez, allez toujours!

JACQUES. — Et vous parliez de barbarie, de sauvagerie, tout à l'heure? mais c'est avec l'union libre que l'on reviendrait bien vite à la sauvagerie: c'est alors que la femme misérable deviendrait la proie de l'homme! Parbleu! des femmes comme vous ou vos amies, vous êtes indépendantes par votre culture, votre travail ou votre fortune; alors, vous faites votre révolution, égoïstement, comme les bourgeois de 89 ont fait la leur, soi-disant au nom du peuple, mais pour eux. Quant à vos sœurs malheureuses, vous en parlez toujours sans y penser jamais!

JEANNE. — Prenez garde, vous allez dire des paroles irréparables.

JACQUES. — Encore une fois, rien ne nous empêche de nous marier, si ce n'est votre orgueil entêté!

JEANNE. — C'en est assez! Ne parlez pas de mon orgueil entêté, il n'est rien auprès du vôtre. Mais l'ordre, la discipline, la société, la famille, est-ce que vous vous en êtes inquiété, quand vous m'avez demandé d'être votre maîtresse? Vous avez accepté d'être mon amant et non pas mon mari. D'ailleurs, ce sont toujours vos mêmes procédés de suggestion. Vous vous êtes dit d'abord: « Voilà une femme qui a juré de ne plus aimer, elle m'aimera... de ne pas se marier, elle m'épousera. » Eh bien, non, non, non, mille fois non. Ah! vous seriez volontiers autoritaire et tyrannique... et les hommes sont bien tous les mêmes... Vous êtes en train de faire de l'antiféminisme. A chaque instant, vous me rappelez mon mari.

JACQUES. — C'est vous qui dites les choses irréparables... nous sommes dans la colère et cela ne vaut rien. Du moins, que nos dernières paroles ne soient pas des paroles de haine! Je vous aime, Jeanne, je vous adore; mais je vous aime sans lâcheté...

JEANNE. — C'est absolument comme moi.

JACQUES. — Je vais rentrer chez moi, à la campagne. Je ne reviendrai que si vous le désirez... c'est-à-dire si vous consentez à être ma femme... Vous savez où je suis, vous me ferez connaître ce que vous aurez décidé.

JEANNE. — Alors, adieu.

Et Jacques sort avec le geste qu'il faut.

RIDEAU

Phot. Bert.

Jacques : « *Nous sommes dans la colère, et cela ne vaut rien!* »

Phot. Bert.

Jacques : « *Alors, vous n'avez plus peur du mariage !* »

ACTE IV

Deux semaines après, dans les derniers jours d'avril. Le décor représente une bibliothèque dans une vieille et simple maison de campagne de la fin du dix-huitième siècle aux environs de Beaumont-le-Roger. La maison est située à mi-coteau, dans la vallée de la Risle. En face, de l'autre côté de la rivière, on aperçoit la campagne normande, avec des jeunes verdures, les arbres fruitiers en fleurs ; c'est la fin d'une belle journée. La bibliothèque est meublée avec de bons vieux meubles . une table en noyer, des fauteuils recouverts de velours fané, mais inusable, ou bien de touchantes et maladroites tapisseries où une grand'mère s'est appliquée. Le long des murs, une bibliothèque avec des livres et, sur la corniche, des oiseaux empaillés, douce manie d'un aïeul. Sur la cheminée, une pendule avec des candélabres empire. Un grand vase avec des lilas blancs et teintés ; un autre vase avec une branche de pommier rose et d'aubépine blanche, en fleurs.

Scène première

Il est cinq heures et Jacques Lehelloy, en costume de campagne, rêve devant le paysage de printemps. Quelques secondes... On entend un bruit de voix. C'est Arthur, le vieux domestique, qui dit encore dans la coulisse des choses comme celles-ci : « Oh ! certainement qu'il est là... Monsieur va pour sûr être bien content de voir madame... » Et le vieux domestique ayant ouvert la porte :

ARTHUR. — Monsieur, c'est M^me^ Challerange.

JACQUES. — M^me^ Challerange !

ARTHUR. — Oui, oui...

JACQUES. — Faites-la entrer. (Et Jeanne entre. Elle est en costume pour voyager, ayant jeté sur une robe d'appartement un manteau de voyage, et coiffé un chapeau quelconque. Tout cela est vraiment disparate et sans préméditation.) Comment, c'est vous ?

JEANNE. — Oui, c'est moi.

JACQUES. — Je ne vous attendais plus, après quinze jours sans nouvelles... mais comment êtes-vous venue ? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit, télégraphié ? Je serais venu vous chercher à la gare.

JEANNE. — Ah ! Je n'y ai pas pensé... je n'ai pas eu le temps, d'ailleurs... je ne sais pas comment je suis venue.

JACQUES. — Enfin, vous êtes venue. (D'un ton de reproche.) Ah ! Jeanne !

JEANNE. — Attendez, laissez-moi me remettre.

JACQUES. — Asseyez-vous d'abord... asseyez-vous... mais vous avez pleuré et vous avez l'air tout troublé... que vous est-il arrivé ?

JEANNE, qui s'est assise. — Attendez ! Attendez !

Elle reste muette, avec de temps en temps des gestes de dégoût et d'horreur.

JACQUES. — Qu'est-ce que vous avez ? vous faites des gestes comme si vous vouliez repousser une pensée odieuse ; est-ce la pensée d'être ici, d'être chez moi ?

JEANNE. — Oh ! non, je suis venue me réfugier chez vous, auprès de vous, au contraire.

JACQUES. — Vous réfugier?

JEANNE. — Oui, figurez-vous que tout à l'heure, tout à l'heure, j'ai reçu la visite de Steinbacher... je ne l'avais pas revu depuis la dernière fois, enfin, depuis le jour où nous avons eu, vous et moi, cette discussion... cette discussion!...

JACQUES. — Oui... et alors?

JEANNE. — Il est donc venu chez moi, tantôt, et il me parlait de choses et d'autres concernant l'Ecole féministe... il paraissait très calme et je ne pouvais me méfier de rien. Lorsque, tout à coup, il s'est levé et, avec un visage affreux, des yeux de fou que je n'oublierai jamais, il m'a exprimé son amour, ou plutôt son désir immédiat, avec des gestes si directs, des mots si spéciaux...

Elle cache son visage dans ses mains.

JACQUES. — Le misérable! Le misérable! Vous avez appelé?

JEANNE. — Oh! non, je ne voulais pas qu'une domestique fût témoin de l'outrage qu'on me faisait.

JACQUES. — C'est vrai! Alors, qu'avez-vous fait?

JEANNE. — Il y a toujours des choses grotesques dans les situations les plus pénibles, n'est-ce pas? j'ai couru m'abriter derrière mon piano... oui, j'ai mis ce meuble ridicule, mais important, encombrant, entre Steinbacher et moi... et, alors, par-dessus ce piano, j'ai pu lui exprimer mon indignation et mon dégoût d'une telle façon, que tout à coup, et comme sorti d'une mauvaise ivresse, il a compris la lâcheté et l'horreur de ce qu'il avait tenté, il est tombé à genoux, il a demandé pardon, il a pleuré... moi j'étais muette, je ne bougeais pas de ma retraite, j'avais pris un bronze assez lourd, prête à lui jeter à la tête... enfin il est parti, ah! si honteux!

JACQUES. — Il y avait de quoi, en effet.

JEANNE. — Alors, je ne sais pas comment, j'ai pris un manteau, un chapeau, j'ai sauté dans un taxi, puis dans un train, et me voilà.

JACQUES. — C'est bien, je vais aller trouver Steinbacher.

JEANNE. — Oh! non, Jacques, restez tranquille, je vous en prie. Il faut éviter le scandale. En ce moment surtout, à cause de ma fille, si vous aviez un duel à cause de moi, quel parti en tireraient, contre moi, ceux qui veulent me reprendre mon enfant. Et puis, quand une chose pareille s'ébruite, vous savez comment est le monde: c'est toujours la femme qui en sort salie, équivoque tout au moins.

JACQUES. — Alors Steinbacher vous aura fait cette insulte et il n'y aura pas de sanction? Vraiment, ce serait trop commode! ou bien alors, il ne fallait rien me dire.

JEANNE. — Sans doute, j'aurais mieux fait; mais je ne pouvais pas garder autour de moi cet affront.. il fallait que je vienne m'en débarrasser auprès de vous qui m'aimez. Maintenant que je vous ai dit cela, je me sens purifiée; ce n'est pas votre secours armé que je suis venue vous demander, mais la plus tendre protection, la plus réconfortante tendresse... Ah! ne dites rien, ne faites rien, il est assez puni... il a eu un moment de folie... c'est un malheureux!

JACQUES. — Oui, c'est la folie des conquérants, des tout puissants, quand ils ne peuvent obtenir ce qu'ils désirent; et moi, dans une telle circonstance, je ne puis être votre défenseur, au grand jour.

JEANNE. — Mais bientôt, mon ami, vous pourrez être ce défenseur.

JACQUES. — C'est vrai, Jeanne?

JEANNE. — Oui, j'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez dit, depuis que vous êtes parti d'une façon si mauvaise, si méchante!

JACQUES. — Il le fallait! et puis vous m'avez laissé partir.

JEANNE. — Vous ne vouliez plus rien entendre. Mais, depuis, bien des choses sont venues collaborer avec vous. C'est d'abord Lucienne David qui m'a dit, à propos de ma fille, tout ce que vous m'avez dit vous-même; c'est ensuite Germaine Luceau qui est venue me trouver, il y a quelques jours, pour m'annoncer qu'elle allait donner sa démission à l'Ecole féministe. Oui, elle veut désormais rester sur sa rive gauche, boulevard du Port-Royal, avec ses compagnes laborieuses et simples comme elle. Ainsi, elle m'a donné l'exemple de choisir... Oui, il faut choisir selon ses goûts, ses aptitudes, son éducation, sa vocation... surtout selon son cœur.

JACQUES. — Alors, vous avez choisi?

JEANNE. — Et puis, le lendemain même du jour où vous étiez parti, je me suis sentie toute désemparée; un immense ennui me pénétrait et m'enveloppait. Toute la vie, choses et gens, m'apparaissait comme à travers un verre fumé; rien ne m'intéressait, je n'avais de goût à rien, je travaillais sans plaisir... j'étais pessimiste. Oh! ça allait très mal. Enfin, je pensais que vous deviez souffrir aussi!

JACQUES. — Et cette pensée-là vous soutenait.

JEANNE. — Oui.

JACQUES. — Vous n'aviez qu'à m'écrire... je serais accouru.

JEANNE. — Mais je ne voulais pas vous écrire.

JACQUES. — Rapport à vos idées.

JEANNE, souriant. — Rapport à mes idées.

JACQUES. — Alors, si vous n'aviez pas eu tout à l'heure cette visite de Steinbacher, vous ne seriez pas venue... et vous ne m'auriez pas écrit?

JEANNE. — Oh! si, j'étais à bout de forces: je vous aurais écrit... ou bien, je serais venue... demain peut-être.

JACQUES. — Vous auriez mieux fait de venir hier... tant qu'à faire!... Enfin, c'est donc à Steinbacher que je dois de vous avoir revue un peu plus tôt; ce serait trop fort, pourtant, que je fusse obligé de lui en être reconnaissant.

JEANNE. — Oh! non... n'allez pas jusque-là... Et vous, qu'avez-vous fait pendant tous ces quinze longs jours?

JACQUES. — Oh! j'ai souffert... D'abord, dans le train qui me ramenait l'autre soir à Beaumont-le-Roger, j'étais plein de résolution, véritablement professeur d'énergie.

JEANNE. — Vous étiez fier d'avoir été fort?

JACQUES. — Et puis, il faut tout dire, je comptais bien trouver, en arrivant ici, une dépêche.

JEANNE. — De qui?

JACQUES. — Mais de vous! Et, pendant le trajet, quand je regardais les fils télégraphiques, je me disais : Peut-être qu'à cette seconde, ces mots courent le long de ces fils: « Revenez... votre femme... Jeanne. »

JEANNE. — Tout simplement.

JACQUES. — Mon Dieu, oui... mais je n'ai pas trouvé de dépêche; alors, j'ai attendu une lettre... pas de lettre non plus. Et les jours ont passé, sans nouvelles. Alors, j'ai commencé à désespérer et, quand on est sur cette pente-là !... J'ai bien cru que je ne vous reverrais plus.

JEANNE. — Alors, le professeur d'énergie?...

JACQUES. — A peine un élève... le dernier de la classe. Je m'étais remis à fumer, tant j'étais déprimé, énervé.

JEANNE. — Et la satisfaction du devoir rempli?

JACQUES. — Oh! ça... c'est beaucoup plus tard... beaucoup plus tard; il y a d'abord la détresse du devoir rempli. Voyez-vous, en amour, un amant qui remplit cette sorte de devoir, le moins agréable assurément, c'est comme un soldat qui reçoit un coup sur le champ de bataille: d'abord, dans la chaleur de l'action, il ne sent pas le coup... et puis la blessure le fait souffrir horriblement, le met en danger de mort même... puis elle se cicatrise, la fièvre tombe, mais il faut du temps... enfin! quand vous êtes arrivée, je grelottais moralement dans la fièvre brûlante.

JEANNE. — Pauvre petit Jacques! Mais vous ne reveniez pas vers moi...

JACQUES. — Je ne pouvais pas revenir.

JEANNE. — Rapport à vos idées.

JACQUES. — Rapport à mes idées. Et puis je pensais que vous deviez souffrir aussi.

JEANNE. — Et cette pensée-là vous soutenait?

JACQUES. — Oui.

JEANNE. — Dites-moi franchement... si je ne vous avais pas écrit, si je n'étais pas revenue, moi, alors, vous seriez resté comme ça chez vous sans un geste, sans un signe?

JACQUES. — Oui... c'est vous qui deviez faire le signe... vous seule aviez notre avenir entre vos mains.

JEANNE. — Mais croyez-vous que ce soit vraiment de l'amour de votre part?

JACQUES. — C'est un amour dans lequel il entre des considérations qui ont leur noblesse.

JEANNE. — Dois-je me contenter de cet amour?

JACQUES. — Préférez-vous l'amour d'un Steinbacher, l'amour qui n'est qu'un instinct spécialisé, un désir exaspéré?

JEANNE. — Vous avez raison. (Un silence, et, par la porte-fenêtre, elle va regarder le paysage.) Oh! comme c'est joli, cette campagne, ces tendres verdures, ces arbres en fleurs... et comme cette vieille demeure est sympathique... J'aime votre bibliothèque... j'adore ce fauteuil en maladroite tapisserie, et ces oiseaux empaillés sont émouvants.

JACQUES. — Oui, heureux qui peut, entre le Louis XV et le modern style, finir ses jours en paix dans la Restauration! Dans quelques semaines, Jeanne, cette vieille demeure sera la vôtre... vous serez ici chez vous. (Ils s'embrassent.) Alors, vous n'avez plus peur du mariage?

JEANNE. — Non, avec vous, je n'en ai plus peur.

JACQUES. — Oh! j'ai bien compris toutes vos craintes, tous vos préjugés, tous vos scrupules... le mariage peut être le bagne le plus atroce, la chaîne la plus lourde, le marché le plus cynique, l'habitude la plus triste et la plus basse... oui, il peut être tout cela; mais il peut être aussi la parfaite société de deux cœurs unis.

JEANNE. — La parfaite société de deux cœurs unis... c'est une jolie définition... c'est vous qui avez trouvé ça?

JACQUES. — Non... c'est Bossuet.

JEANNE. — Ah!

JACQUES. — Vous m'en direz tant!

JEANNE. — Mais, vous savez, je ne renonce pas pour ça à mes autres idées...

JACQUES. — Je ne vous demande pas non plus d'y renoncer, d'autant plus que, bien souvent, je les partage... C'est vrai, je trouve la plupart de vos revendications les plus justes du monde, vous le savez bien; je n'ai pas changé... Et comment n'admettrais-je pas que vous deveniez mon égale civilement et politiquement, lorsque vous l'êtes déjà, je me flatte peut-être, intellectuellement et sentimentalement?

JEANNE. — C'est moi plutôt qui suis flattée, cher monsieur.

JACQUES. — Evidemment, nous aurons bien encore quelques sujets de discussion... il le faut, sans cela ce serait...

JEANNE, avec effroi. — Le paradis!

JACQUES. — Mais oui!

Depuis quelques minutes, on entend des cloches qui sonnent dans le lointain.

JEANNE. — Comme c'est doux, les cloches dans la campagne!

JACQUES. — C'est l'angélus!

JEANNE. — Elles ne sonneront pas pour notre mariage, les cloches de la petite église... je suis divorcée... Ah! vous croyez rentrer dans la régularité; mais, pour certaines gens, nous ne serons pas mariés.

JACQUES. — Vous ne serez pas reçue par ma vieille voisine, la marquise de Couroy, dont vous voyez le beau château là-bas.

JEANNE. — En revanche, elle a fait son amie intime d'une vieille danseuse galante qui a rôti tous les balais...

JACQUES. — Charmant!

JEANNE. — Je ne l'ai pas fait exprès; mais, veuve et remariée pour qui les cloches ont sonné... Religion! Société!!

JACQUES. — Oh! la société est une chose, le monde en est une autre... il y a une grande hypocrisie dans le monde... c'est pour cela qu'il faut vivre loin du monde, si l'on veut être sincère et pur.

JEANNE. — Oh! je ne demande pas mieux.

JACQUES. — Et puis, nous ferons notre voyage de noces, comme de bons bourgeois. Où irons-nous?

JEANNE. — Où vous voudrez... à condition que nous fassions un pèlerinage à cette île de la Méditerranée où, par une belle nuit, vous avez entendu une voix qui disait: « Ton passé est mort! »

JACQUES. — Et où vous m'êtes apparue comme le plus doux avenir!

JEANNE. — Ah! comme j'étais émue, le jour où vous m'avez dit cela, Jacques, puisque je dois devenir votre femme, il y a une chose dans ma vie que je ne dois pas vous cacher plus longtemps.

JACQUES. — Quoi donc encore? Je vais encore souffrir.

JEANNE. — N'ayez pas peur... dois-je vous le dire? Eh bien, il y a trois ans, le jour de votre départ, lorsque j'ai déclaré à mon mari que je n'aimais personne, j'étais de bonne foi; mais j'avais une grande pitié pour vous.

JACQUES. — De la pitié?

JEANNE. — Oui; je déplorais la vie inutile que vous meniez... Alors, cette pitié, le besoin de consolation et de rédemption qu'il y a dans chacune de nous, le secret désir de vous faire connaître une femme sincère, la haine de ce milieu Steinbacher dans lequel vous aviez rencontré une indigne maîtresse, la sensation obscure qu'il fallait me rendre libre pour quand vous reviendriez... vous ne souffrez pas?... tout cela me donna le courage, la décision de parler à mon mari comme je l'ai fait. Oh! encore

une fois, je ne m'en rendais pas compte le jour même de votre départ... je ne l'ai dévoilé que depuis, peu à peu, au fur et à mesure... Enfin, pendant ces derniers quinze jours, j'en ai eu la sensation très nette: c'est dans les heures sombres que l'on voit le plus clair en soi-même. Jacques, il y a trois ans que je vous aime... vous ne souffrez pas?

JACQUES. — Oh! ma chère petite Jeanne!

Ils s'embrassent encore.

JACQUES. — Mais vous allez retirer votre chapeau... vous dînez avec moi?

JEANNE. — Oui, j'ai prévenu chez moi que je ne dînerais pas; mais je dois rentrer à Paris ce soir.

JACQUES. — Bien sûr... je vous conduirai à la gare pour le train de vingt-deux heures sept.

JEANNE. — Qu'est-ce que ça fait, vingt-deux heures sept?

JACQUES. — Dix heures sept.

JEANNE. — Parfait!... vous comprenez que je ne puis pas rester une nuit sous votre toit, à cause du monde... des domestiques, tout au moins. Hypocrisie!

JACQUES. — Hypocrisie!

Sur ces derniers mots, Arthur a ouvert la porte.

ARTHUR. — Monsieur, c'est le fils Jumentier qui dit que monsieur lui a dit de venir lui parler après sa journée.

JACQUES. — Bien, j'y vais... autant m'en débarrasser.

JEANNE. — Qui est le fils Jumentier?

JACQUES. — C'est un jeune gars du pays, un coq de village, qui a séduit la fille de mon premier garçon de ferme; la petite est enceinte et, bien entendu, le séducteur refuse de l'épouser.

JEANNE. — Le misérable!

JACQUES. — Je ne vous le fais pas dire.

JEANNE. — Vous allez lui parler?

JACQUES. — Et de la bonne encre!

JEANNE. — Lui bien montrer l'infamie de sa conduite?

JACQUES. — Sans doute; je vais surtout lui annoncer que je donne une dot à la petite... c'est encore le meilleur argument. Attendez-moi... Installez-vous... Vous êtes ici chez vous. Je reviens dans quelques minutes.

Et, restée seule, Jeanne enlève son chapeau, regarde, émue, les choses autour d'elle et, d'un geste large et tendre, étendant les bras et les refermant sur son cœur, semble prendre possession de son bonheur.

RIDEAU

Phot. Manuel.

Jacques : « *Installez-vous... vous êtes ici chez vous...* »

REVUE DE LA CRITIQUE

Les Eclaireuses, à la Comédie-Marigny.

En ouvrant aux Champs-Elysées un grand théâtre nouveau, la « Comédie-Marigny », qui ne précédait que de peu d'ailleurs la « Comédie des Champs-Elysées », sa voisine, M. Abel Deval consacrait par un geste hardiment parisien ce mouvement, lent mais irrésistible et continu, qui pousse la vie active de la capitale, comme celle, paraît-il, de toutes les grandes villes, à se propager vers l'ouest.

Et, comme cette région des Champs-Elysées est évidemment la plus habitée et la plus fréquentée par les étrangers de passage à Paris, il était assez ingénieux d'offrir, pour commencer, à ce public en assez notable partie cosmopolite, une pièce qui portât la marque la plus française qu'on pût imaginer. Or, on va pouvoir le constater au cours de notre revue de la presse, plusieurs critiques insistent précisément sur ceci que cette œuvre leur fait considérer une fois de plus M. Maurice Donnay comme l'un des auteurs contemporains les plus apparemment et les plus foncièrement français, sinon même comme le plus français, par le tempérament, par le caractère et par l'esprit.

Dès l'énoncé du titre *les Eclaireuses* — familiarisé que l'on est maintenant avec le mot « éclaireur » par tant de jeunes sociétés d'avant-garde — on soupçonna vaguement ou du moins on crut soupçonner de quoi il devait être question en ces trois actes. Justement, alors que *les Eclaireuses* allaient apparaître à la Comédie-Marigny, une pièce à laquelle on pouvait les croire analogues par le sujet, *la Femme seule*, de M. Brieux, achevait sa carrière au Gymnase. Mais non, ce n'était point de féminisme, de féminisme intégral qu'il s'agissait ici. Et, sur ce point, M. Régis Gignoux, dans le *Figaro*, nous renseignait avant la première représentation par ces lignes dont l'intérêt reste encore aussi vif au moment de la publication de ces pages :

« Une conférence sur le féminisme, en trois heures d'horloge ?... Mais M. Maurice Donnay la traite en une seconde. D'un geste, il désigne deux statuettes placées sur sa bibliothèque. La première est en terre cuite brune et représente Lysistrata ; elle fut donnée à M. Maurice Donnay par une interprète de *Lysistrata* ; la seconde est une sorte de poupée, vêtue d'une robe à carreaux noirs et blancs, assez ébouriffée ; elle représente la « suffragette » telle qu'on l'imagine dans les bazars de Londres : elle fut envoyée tout dernièrement à l'auteur des *Eclaireuses*. Et M. Maurice Donnay est fort amusé de ce résumé par deux effigies de toute l'histoire du féminisme. Mais il laisse ces statuettes sur la bibliothèque et il regarde par la fenêtre...

» Une pièce, c'est une histoire d'amour, à son avis, et cette histoire se passe en des milieux différents, ce qui fait croire que les pièces diffèrent. La nouvelle comédie de M. Maurice Donnay a pour cadre et pour personnages un groupe de femmes contemporaines, de ces femmes qui vivent parmi nous, égales aux hommes, libres de leur profession, mariées ou non, suivant leur goût, avocates, doctoresses, musiciennes, poétesses, romancières, qui ont conquis une place dans la société et qui par leur exemple indiquent à toutes les femmes leur avenir, éclairent leur destinée. Ce sont *les Eclaireuses...* »

Donc, une histoire d'amour, dans une société de femmes : c'est dire assez que le problème ici posé n'est autre que celui de l'amour dans le féminisme.

* * *

Tenter de le résoudre était un projet ingénieux, séduisant. La presse a été unanime à constater que la Comédie-Marigny n'aurait pu inaugurer ses destinées par une fête plus brillante de la grâce et de l'esprit.

Ainsi M. Robert de Flers pense que *les Eclaireuses* sont sans doute l'une des œuvres les plus complètes et les plus heureuses de l'auteur d'*Amants* et de *l'Autre Danger* :

« Ces quatre actes sont d'une exécution le plus souvent éblouissante. Les caractères sont dessinés avec vérité et netteté. Le dialogue est peut-être ce que M. Maurice Donnay a écrit de plus brillant et de plus substantiel à la fois. En effet, la discussion des idées, tour à tour légère et sérieuse, se mêle avec une souplesse étonnante aux scènes de situation et à l'évolution des sentiments, et vous admirerez que le bon sens le plus fin puisse s'accommoder de tant de grâce, et que tant d'esprit satirique puisse se mêler à tant de tendresse amoureuse.

» Mais la puissance, la valeur, la rare qualité des *Eclaireuses* viennent de l'art supérieur avec lequel sont traitées les trois grandes scènes d'amour qui sont le fond même de cet ouvrage. Jamais M. Maurice Donnay n'a été plus lui-même. Jamais il n'y a dépensé plus prodigueusement la tendresse, la séduction, et cette ironie souriante ou émue qui est encore de la tendresse qui essaie de se cacher. »

M. Abel Hermant juge, dans le *Journal*, que le premier mérite qu'il convienne de reconnaître aux *Eclaireuses* est celui de l'originalité, d'une originalité pour ainsi dire absolue :

« Jamais M. Maurice Donnay n'a construit une pièce plus à son gré, selon sa fantaisie, selon les seules règles de son esprit, et jamais il n'a mieux réussi à construire... La pensée de M. Maurice Donnay se laisse aller parfois, à la façon de celle de Montaigne ; et songez qu'au théâtre cela est unique. Mais M. Donnay est aussi un homme de théâtre si adroit qu'il peut risquer de tels tours de force. Et puis, il avait cette fois tant de choses à dire qu'il ne les pouvait pas ranger sévèrement par catégories, et il a tout dit de ce qu'il devait dire. Il n'a rien omis ou redouté de son sujet. Quelle richesse ! Quelle substance ! »

M. Paul Souday enregistre aussi, dans l'*Eclair*, que cette délicieuse comédie a remporté le plus brillant succès :

« On y retrouve — ajoute-t-il — tous les dons charmants dont la réunion compose à l'auteur une si savoureuse originalité... Mais, par-dessus tout, la plus exquise caractéristique de son théâtre, c'est une tendre et vaporeuse poésie exprimant avec les mots les plus simples et avec une grâce indéfinissable toutes les tristesses et toutes les joies du cœur. Maurice Donnay est une sorte d'Henri Heine français et même très parisien, dont le talent est tour à tour espiègle comme le pépiement du friquet et mélodieux comme le chant nocturne du rossignol. »

M. Léo Larguier observe, dans la *Revue bleue*, que M. Maurice Donnay possède le grand secret des vrais écrivains et des artistes :

« Autour d'une petite intrigue mettre toute la vie, interpréter, transformer, enrichir.

» ... Maurice Donnay ne compte ni sur des situations embrouillées ni sur des coups de théâtre. Pas d'exceptions sublimes. Je songeais au théâtre d'Alfred de Musset qui semble ne point porter très loin parce que l'action y est simple et les personnages peu nombreux, de bonne compagnie. »

Et, se rencontrant avec M. Paul Souday, M. Léo Larguier achève son compte rendu de cette « très belle pièce » par la phrase d'Henri Heine au sujet de l'auteur de *Fantasio*, phrase qui s'applique merveilleusement à M. Maurice Donnay lui-même : « Il semble, disait l'enchanteur de Dusseldorf, que la Muse de la Comédie l'ait baisé sur les lèvres. »

Le critique parisien du *New-York Herald* applaudit en ces termes à ce succès considérable :

« Je ne cache pas mon admiration pour M. Donnay, qui est, à mon avis,

l'artiste le plus « complet » de notre époque. Jamais ensemble parfait de pareilles qualités ne se rencontra chez un écrivain dramatique ; un tel a de l'énergie, un autre de l'esprit, un autre a du lyrisme, un autre a de la profondeur d'idées, un autre a du charme.

» Mais M. Maurice Donnay a tout cela ; et il paraît sans cesse s'en excuser ; il a cette « pudeur de talent » qui évite avec horreur tout étalage du talent, cette conscience du travail qui efface les traces du travail. C'est le plus français de nos artistes. »

Le plus français de nos artistes ! — M. Aderer écrit de même dans le *Petit Parisien :*

« M. Maurice Donnay a prodigué les qualités de grâce, d'esprit et de bon sens qui donnent à son talent la marque vraiment française : celui-là est bien de chez nous, comme on dit. »

Et M. de Pawlowski dans *Comœdia* :

« C'est une très belle comédie, très riche, très claire, très abondante, dont le texte révèle une fois de plus, à chaque scène, un grand écrivain de race, un homme d'esprit au grand sens français de ce mot. »

D'autre part M. Gabriel Trarieux loue ainsi, dans la *Revue*, tout ce qui l'a séduit en ces quatre actes :

« Il y a la vie, le dialogue, la verve jaillissante et mousseuse, tantôt allègre et tantôt émue, toute cette richesse de sève, de tendresse et de poésie qui a fait la gloire de l'auteur d'*Amants*, et demeure son meilleur apanage. Cela ne se décrit point, il faut l'entendre. La note est toujours aussi jeune, qui nous berce depuis des années, — avec, peut-être, un son plus grave, un souci de morale, pour dire le mot, qui ne gâte rien, au contraire.

M. J.-Ernest Charles estime aussi, et dit dans l'*Opinion*, que cet ouvrage de la maturité de M. Maurice Donnay est le plus riche de substance, le plus ample et le plus fort, aussi le plus souple et le plus gracieux.

M. Adolphe Brisson trouve que, dans *les Eclaireuses*, la grâce de Maurice Donnay est réapparue transformée, rajeunie, dépouillée de toute amertume :

« Cette comédie respire la confiance, l'espoir ; elle ne nie pas ; elle admet que le paradoxe d'aujourd'hui puisse être la vérité de demain ; elle ne décourage et ne flagelle personne ; elle est moqueuse, mais elle est tolérante et indulgente. Le Donnay sociologue, le Donnay amoureux se sont unis pour l'écrire. Celui-ci y a versé sa sensibilité souriante, celui-là son expérience et sa réflexion. Leur collaboration a donné naissance à un ouvrage exceptionnellement bien venu, brillant et substantiel, délicat et fort... »

M. Guy Launay fait remarquer, de son côté, dans le *Matin*, que cette œuvre mêle, avec beaucoup de bonheur et beaucoup d'art, la peinture de mœurs, l'étude de caractères et la discussion d'idées, qui va montant d'acte en acte, et où les dons multiples de M. Maurice Donnay trouvent finalement leur emploi.

Pour M. Edmond Sée, du *Gil Blas*, cette comédie vaut surtout, par son dialogue incomparable et délicieux, et pour M. Fernand Gregh, de la *Liberté*, ce qui fait la valeur d'une telle pièce, ce qui lui donne cette qualité de plaisir renouvelé que nous avons goûté et dont le public a été reconnaissant à l'auteur au point de le faire paraître à la fin sur la scène, c'est la façon dont le sujet est traité :

« C'est la perpétuelle invention dans le détail ; c'est l'entre-croisement des répliques dans les scènes d'amour où M. Donnay continue à être maître, ou la présentation des personnages dans les scènes de mœurs où il peint d'un large coup de pinceau des types pleins de vie. Toute la partie sentimentale de la pièce, entre Jeanne Challerange et Jacques Lehelloy, est exquise, abonde en ces délicatesses tendres, en ces chatteries d'âme qui, transportées pour la première fois sur la scène dans *Amants*, révélèrent à tous les amants de la salle la beauté de leurs minutes ordinaires (car l'artiste est le révélateur de la vie, et de la beauté de la vie, aux âmes quotidiennes). »

Le chroniqueur de la *Vie Parisienne* juge que, sans rien abdiquer des qualités de légèreté, de charme, de poésie sensible, qui firent sa personnalité précieuse, M. Maurice Donnay a su traiter ici complètement, avec une loyauté, une ampleur et une clairvoyance admirables, un des sujets les plus irritants de la sociologie contemporaine :

« Et c'est le mérite rare et le charme vivant des *Eclaireuses*, que les personnages ne sont jamais ni des caricatures, ni des entités ; M. Maurice Donnay nous conduit parmi des femmes docteurs, avocates, écrivains ou conférencières, qui ne disent pas précisément telles ou telles choses pour nous instruire des questions féministes, mais notre opinion se forme à les regarder vivre et à les entendre parler. Et quelle abondance dans l'observation, quelle richesse dans le développement, quel agrément supérieur dans les moindres détails !... »

C'est exactement ce que déclare aussi M. Henry Bordeaux dans la *Revue hebdomadaire* :

« Quelle pièce séduisante et comme le naturel en est vif et juste, comme chacun y parle dans sa note, comme la vie y circule ! M. Maurice Donnay nous offre la peinture d'un féminisme mondain, intellectuel, qu'il laisse s'expliquer tout à son aise, qu'il n'a l'air ni de juger, ni de blâmer et qui suffira lui-même à cette besogne. »

M. Camille Le Senne indique, dans le *Siècle*, que l'œuvre se présente d'abord simplement, sobrement, presque sévèrement, avec un grand nombre de préparations solides :

« ... Mais le développement sentimental apparaît bientôt, s'épanouit avec un tel mélange de charme et de puissance que le public est magnifiquement récompensé de l'effort de recueillement imposé par cette attente. Et d'ailleurs il a déjà eu plus d'une compensation : la curiosité minutieuse et impressionnante des observations, la substance savoureuse du dialogue, la joliesse sinueuse de scènes disposées en arabesques mais qui vont bien à leur but et dont chacune concourt au résultat final. »

Et M. Henri Bidou, dans le *Journal des Débats*, résume son impression en ces lignes concises :

« Quel plaisir d'admirer enfin, et de goûter son plaisir ! »

***

Les dix ou douze Eclaireuses que M. Maurice Donnay nous présente en ses quatre actes étaient personnifiées à la Comédie-Marigny par des comédiennes qui sont des plus charmantes— en restituant à ce mot toute sa valeur étymologique — et qui peuvent compter parmi les mieux pourvues d'un talent personnel, original.

Mlle Gabrielle Dorziat a justifié l'honneur qui lui était échu d'arriver en tête d'une telle distribution ; jamais encore elle n'avait manifesté tant de souplesse et de force, tant d'énergie délicate et de sensible ardeur ; Mlle Marthe Barthe a fait valoir à ses côtés, une sincérité chaleureuse et discrète ; Mlle Marcelle Lender n'avait qu'à paraître pour qu'on reconnût et qu'on acclamât tout de suite en elle, par droit de prestance, la présidente élue d'une assemblée de féministes aussi parisiennes. Le talent cordial, net, fin ou pittoresque de Mlles Blanche Toutain, Barelly, Alice Nory, Spinelly, Ellen Andrée ; la beauté et le style de Mlle de Pouzols devaient naturellement faire merveille dans les rôles tels que celui d'une doctoresse et d'une avocate, d'une suffragette et d'une littératrice, d'une apôtre de réunions populaires et d'une princesse-poète.

Quant à l'interprétation masculine, pour être plus réduite quant au nombre, elle n'était pas moins remarquable avec M. Claude Garry, dont l'émotion contenue se dégage avec une calme puissance ; avec M. Signoret d'un si spirituel réalisme en millionnaire amateur de féminisme ; avec M. Henry-Roussel, élégant et froid dans le personnage épisodique d'un mari tôt sacrifié.

GASTON SORBETS.

HÉLÈNE ARDOUIN

COMÉDIE EN CINQ ACTES

par

ALFRED CAPUS

Représentée pour la première fois le 14 mars 1913, au théâtre du Vaudeville.

Sébastien. Hélène. Marguerite.

Marguerite : « *Allez, madame, entre frère et sœur on s'observe sans s'en douter et rien ne vous échappe.* »

ACTE PREMIER. — SCÈNE II.

DISTRIBUTION

Sébastien Réal, 25 ans.....	MM. ROZENBERG.	*Hélène Ardouin*, 25 ans.....	Mmes V. SERGINE.
Barois, 28 ans.....	LÉRAND.	*Mme Ardouin*, 50 ans.....	E. DUX.
Cabanès	JOFFRE.	*Mlle Messany*, 50 ans.....	ELLEN-ANDRÉE.
Balanier	DORGEL.	*Marguerite Réal*, 16 ans.....	S. DAVID'S.
Moulaine	MENDAILLE.	*Mme La Houbelle*.....	GÉRALDI.
Serval	MISTRÉO.	*Mme Balanier*.....	FAVREL.
Bishop	THUET.	*Mme Moulaine*.....	LEFRINCE.
Pierre Ardouin, 30 ans.....	JEAN GUILTON.	*Lucie Grège*.....	G. MARCY.
Paladino	FLATEAU.	*Invités — Invitées.*	

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Alfred Capus, 1913.

Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Mme Ardouin. Hélène.

Scène IV. — Hélène : « *J'ai pour mon mari l'affection que je dois avoir et qu'il mérite.* »

HÉLÈNE ARDOUIN

ACTE PREMIER

Dans la petite ville de Villensel. Sur le Rhône. Chez les Ardouin. Le salon, riche, vieux, arrangement très distingué et sans tristesse. Après-midi. Mois de mai.

Scène première

PIERRE, LE DOMESTIQUE, puis BAROIS

PIERRE. — Vous prendrez la voiture et vous porterez ma valise à la gare pour le train de cinq heures... le train de Grenoble.

LE DOMESTIQUE. — Est-ce que j'attendrai monsieur à la gare?

PIERRE. — Si vous voulez.

LE DOMESTIQUE. — Alors, j'attendrai. Monsieur se rendra à la gare à pied?

PIERRE. — J'irai à pied, parfaitement.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

Il sort. Entre Barois.

PIERRE. — Bonjour, cher professeur... C'est moi que vous venez voir?

BAROIS. — Vous, un peu, mais c'est surtout votre femme... On ne la dérange pas?

PIERRE. — On la dérange d'autant moins qu'elle va être seule tout l'après-midi, car je suis obligé de m'absenter.

BAROIS. — Vous allez loin, sans indiscrétion?

PIERRE. — A Grenoble, pour affaire. Je compte revenir demain soir. Et quoi de neuf, à part ça?

BAROIS. — Jamais grand'chose de neuf à Villensel, cher ami. Ah! pourtant, j'oubliais... Il faut être juste... Aujourd'hui, par exception, nous avons un petit incident.

PIERRE. — Ah!

BAROIS. — Il paraît — mais est-ce bien vrai? — que la petite Berthe Riffard, la fille du propriétaire du Lion d'or... Vous la connaissez?

PIERRE. — Vaguement. Eh bien, que lui arrive-t-il?

BAROIS. — Elle a quitté la maison paternelle.

PIERRE. — Bah! Et quand ça?

BAROIS. — Hier soir, mon ami.

PIERRE. — Toute seule?

BAROIS. — On ne quitte jamais la maison paternelle toute seule. Mais, dans l'espèce, on ne sait pas avec qui est partie cette enfant.

PIERRE. — Et le père, qu'est-ce qu'il dit?

BAROIS. — Il crie partout depuis ce matin... Il s'apprêtait même à déposer une plainte quand il a reçu une lettre de la jeune fille qui l'a complètement édifié.

PIERRE. — Et que contient cette lettre?

BAROIS. — Mlle Riffard déclare à son père qu'elle veut vivre sa vie et qu'il n'y a pas moyen de faire

ça dans une auberge... Le père Riffard ignorait ce que signifie cette expression, « vivre sa vie ». Je la lui ai expliquée.

PIERRE. — Et il a compris?

BAROIS. — Il s'est écrié: « Quelle coquine! » Alors, je suppose qu'il a compris. Eh! Eh! c'est le premier enlèvement de jeune fille à Villensel depuis vingt ans!

PIERRE. — Je vois que vous en prenez votre parti.

BAROIS. — Très bien... Evidemment, ce scandale éclaterait dans la haute bourgeoisie de Villensel, ça ferait plus de bruit, mais tel quel c'est encore un sujet de conversation pour deux ou trois jours.

PIERRE, riant. — Dites donc, Barois... tâchez que ce ne soit pas un sujet de conversation avec ma mère... Elle n'aime pas beaucoup ce genre-là.

BAROIS. — Soyez tranquille. Je connais Mme Ardouin et je l'admire.

PIERRE. — Malgré son austérité?

BAROIS. — A cause de son austérité. Mon cher, les femmes austères, c'est ce qui empêche nos provinces de devenir des faubourgs de Paris. (Entre Hélène.) Ah! chère madame. Comment allez-vous?

HÉLÈNE. — Bien. Merci. (A Pierre.) Tu es prêt?

PIERRE. — Oui. Le temps d'écrire une lettre et je pars... Je te retrouve ici dans un instant. Mais ce n'est pas la peine de m'accompagner à la gare.

HÉLÈNE. — Comme tu voudras.

PIERRE. — Où est donc Germaine?

HÉLÈNE. — Elle est sortie un instant avec sa grand'mère.

PIERRE. — Je voudrais bien l'embrasser. Elle était un peu pâlotte, ce matin.

HÉLÈNE. — Ce n'était rien... sois tranquille.

PIERRE. — Et toi?

HÉLÈNE, souriant. — Moi...?

PIERRE. — Oui... Tu vas bien?

HÉLÈNE. — Parfaitement. Quelle question!

PIERRE. — Les palpitations dont tu te plaignais ces jours-ci?

HÉLÈNE. — Elles ont disparu... Elles reviendront... ce n'est pas grave... As-tu prévenu ta mère de ton voyage?

PIERRE. — Je ne l'ai pas aperçue depuis que j'ai reçu cette dépêche... Mais je crois qu'elle rentre... Je reviens vous embrasser toutes les deux... Vous, Barois, si je ne vous revois pas, à demain ou après-demain au plus tard.

Il serre la main de Barois et sort.

Scène II

BAROIS, HELENE

HÉLÈNE, très cordialement. — J'espère que vous venez me faire une visite, et non pas rester cinq minutes et vous en aller courir je ne sais où comme d'habitude... Asseyez-vous donc.

BAROIS. — Non seulement je viens vous faire une visite, chère amie, mais encore cette visite a un but intéressé.

HÉLÈNE. — Vous m'intriguez.

BAROIS. — Voici. Mon ami Réal désirerait vous présenter ses hommages et vous faire ses adieux.

HÉLÈNE. — M. Réal... Sébastien Réal!

BAROIS. — Oui. Il quitte définitivement Villensel où il ne peut arriver à ses créer une situation et il va habiter Paris.

HÉLÈNE. — C'est lui qui vous a prié de faire cette démarche auprès de moi?

BAROIS. — A l'instant.

HÉLÈNE. — Et pourquoi ne voulait-il pas venir ici tout seul sans cette puissante recommandation? Ce n'est pas à cause de mon mari, j'espère?

BAROIS. — C'est à cause de votre belle-mère... Les deux familles Ardouin et Réal ont toujours été un peu brouillées: on n'a jamais su pourquoi. Ça se perd dans la nuit des temps. Et Mme Ardouin est une femme qui n'oublie pas...

HÉLÈNE. — Bah! elle n'est pas si terrible... Vous pouvez dire à M. Réal que je l'attends cet après-midi et que je serai très contente de le recevoir... Quel garçon singulier!

BAROIS. — Extrêmement bien doué, mais qui n'est pas à sa place. Il a été bousculé par le drame de famille le plus fréquent chez nous: la ruine, et il avait l'âge où le manque soudain d'argent arrête toute carrière... Il allait se présenter à l'Ecole. Il a fallu y renoncer. C'est la vie interrompue et à refaire... Ah! il aura du mal à se remettre en équilibre.

HÉLÈNE. — Et comment cette famille s'est-elle ruinée? C'étaient des gens très raisonnables. Par des spéculations?

BAROIS. — Non. En vivant bien, tout simplement. Le père Réal s'imaginait toujours qu'il allait plaider une grosse affaire, et, en attendant, il dépensait chaque année le double de ses revenus pour que tout le monde autour de lui fût heureux. C'était un homme exquis, qui a laissé en mourant sa famille dans la détresse. L'an dernier, Mme Réal est morte à son tour et Sébastien est resté seul avec sa sœur, à vingt-cinq ans. Enfin! comme c'est un garçon très énergique, il se tirera de là, mais il sera secoué, qu'il ne se fasse pas d'illusions!

HÉLÈNE. — Vous le connaissez depuis longtemps?

BAROIS. — Depuis toujours...

HÉLÈNE, souriant. — Vous a-t-il jamais raconté notre petite histoire?

BAROIS. — Vous avez eu une histoire, à vous deux?

HÉLÈNE. — Mais oui...

BAROIS. — Sébastien et vous?

HÉLÈNE. — Parfaitement.

BAROIS. — Il ne m'en a jamais parlé... Quel cachottier! Voilà encore un de ses défauts: l'excès de discrétion! Arrivons à l'histoire...

HÉLÈNE. — Faut-il la dire?

BAROIS. — Immédiatement... sans ça, je vais la deviner...!

HÉLÈNE, toujours souriant. — Eh bien, M. Réal et moi, nous avons failli nous marier...

BAROIS. — Ah bah! Et y a-t-il indiscrétion à vous demander quelques détails?

HÉLÈNE. — Il n'y a eu aucun détail. Nos familles avaient des propriétés voisines. Nous nous rencontrions souvent, et nous avions fait le projet de nous marier. Nous avions seize ans... C'est l'âge où on se dit ces choses-là en riant.

BAROIS. — Et puis, un jour, l'irrésistible Pierre Ardouin s'est présenté.

HÉLÈNE. — Et je l'ai épousé parce que ça faisait plaisir à mon père.

BAROIS. — Et parce que vous l'aimiez!

HÉLÈNE. — Parce que je l'aimais, comme vous dites... J'oubliais cette raison... Avouez que vous n'avez pas perdu votre après-midi?

BAROIS. — Je m'explique maintenant...

HÉLÈNE. — Que vous expliquez-vous?

BAROIS. — Eh bien, mais... l'insistance de Sébastien... son désir de vous voir... Votre belle-mère a-t-elle connaissance de cette petite aventure?

HÉLÈNE. — Non... non... Dieu merci! Il ne manquerait plus que ça!

Mme ARDOUIN, entrant. — Hélène?...

HÉLÈNE. — Ma mère?

Mme ARDOUIN. — Ah! Monsieur Barois... Bonjour.

BAROIS. — Chère madame Ardouin, je vous présente mes hommages.

Mme ARDOUIN. — Que vous disais-je, Hélène? Il sera impossible de garder cette bonne... elle est distraite dans la rue. Elle regarde tous les passants... Je ne lui confierai plus votre fille... Et je vous conseille de lui faire des observations avant que nous trouvions à la remplacer.

HÉLÈNE, vivement. — Je crois bien! Et tout de suite. Elle est rentrée?

Mme ARDOUIN. — Oui.

HÉLÈNE, à Barois. — Je ne bouge pas de la maison... Dites à M. Réal que je l'attends.

Elle sort.

Mme ARDOUIN, à Barois. — Ah! oui... j'ai appris la nouvelle, en effet. Les Réal sont complètement ruinés... Moi, je m'en doutais depuis longtemps... Et le jeune homme va chercher fortune à Paris.

BAROIS. — Exactement cela, madame. Il va la chercher.

Mme ARDOUIN. — Je souhaite qu'il la trouve, mais cela m'étonnerait.

BAROIS. — Vous me permettez de ne pas lui transmettre cette parole de découragement?

Mme ARDOUIN. — Il ne la vérifiera que trop tôt.

BAROIS, prenant congé. — Chère madame...

Mme ARDOUIN. — Au revoir, monsieur Barois. (Allant à l'autre porte pendant que sort Barois.) Au fait... (Appelant.) Hélène!...

Scène III

HELENE, Mme ARDOUIN, puis PIERRE

HÉLÈNE, revenant. — Quoi, ma mère?

Mme ARDOUIN. — Ce n'est donc pas vous qui allez vous promener, ma chère enfant? J'ai vu qu'on attelait.

HÉLÈNE. — Non, c'est Pierre qui doit avoir donné l'ordre... Il prend le train de cinq heures pour Grenoble... Il vous cherchait tout à l'heure pour vous l'annoncer.

Mme ARDOUIN. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Pierre va à Grenoble? A quel propos? Il n'en était pas question à déjeuner!

HÉLÈNE, voyant entrer Pierre avec son pardessus sous le bras. — Il va vous expliquer.

PIERRE, à sa mère. — Oui, figure-toi... J'ai reçu tantôt, pendant que tu étais en visite, un télégramme de Verteil qui arrive de Tunisie... Des camarades lui offrent un dîner ce soir à Grenoble... et je tiens à me joindre à eux. Verteil est un ami de vingt ans. J'ai été au lycée avec lui... Eh bien, tu es fâchée?

Mme ARDOUIN. — Non. Mais je trouve ce voyage bien précipité...

PIERRE. — Ma pauvre maman, il ne s'agit pas d'un voyage... Grenoble est à deux heures d'ici...

Mme ARDOUIN. — Et quand reviens-tu?

PIERRE. — Demain soir... demain soir... je te le promets.

Mme ARDOUIN. — J'ai besoin d'avoir une conversation sérieuse avec toi.

PIERRE. — A mon retour.

Mme ARDOUIN. — Tu ne me demandes même pas à quel propos!

PIERRE. — Non, maman, parce que ça ne peut pas être bien urgent et que ça me ferait manquer le train... Ah! il faut que je m'en aille... (S'approchant de sa mère.) Eh bien, maman?

Mme ARDOUIN. — Quoi?

PIERRE. — Tu ne m'embrasses pas?

Mme ARDOUIN. — Si! (Elle l'embrasse.)

PIERRE. — Comme tu es soupçonneuse, maman!

Mme ARDOUIN. — Je ne suis pas soupçonneuse, je suis inquiète... et si tu veux savoir pourquoi...

PIERRE, riant. — A mon retour, maman, à mon retour.

Mme ARDOUIN. — Soit! Nous allons t'accompagner à la gare.

PIERRE. — Non... non... ne vous dérangez pas. D'ailleurs Hélène attend des visites... Et moi j'ai une course à faire avant de partir... Au revoir, mère... au revoir, Hélène, à demain.

Il les embrasse toutes les deux et sort.

Scène IV

HELENE, Mme ARDOUIN

Mme ARDOUIN. — Il me semble que vous n'avez pas insisté beaucoup pour l'accompagner.

HÉLÈNE. — Il n'avait pas l'air d'y tenir.

Mme ARDOUIN. — Et, dans ces cas-là, vous n'insistez pas?

HÉLÈNE. — Jamais, ma mère.

Mme ARDOUIN. — Vous avez tort... Ma chère enfant, je profite de cette occasion pour vous dire franchement que je ne suis contente ni de Pierre ni de vous, mais surtout de vous.

HÉLÈNE, souriant. — Naturellement.

Mme ARDOUIN. — Si vous croyez que je ne devine pas ce qui se passe dans votre ménage... Vous n'aimez pas mon fils!

HÉLÈNE. — J'ai pour mon mari l'affection que je dois avoir et qu'il mérite.

Mme ARDOUIN. — Oui... je vois... Quelqu'une des pimbêches que vous recevez ici a dû vous dire que votre mari vous trompait... et vous n'avez pas mieux demandé que de le croire.

HÉLÈNE. — Je n'y ai jamais fait la moindre attention.

Mme ARDOUIN. — Alors, qu'avez-vous à lui reprocher?

HÉLÈNE. — Rien. Est-ce qu'il se plaint?

Mme ARDOUIN. — Lui! Il ne s'aperçoit même pas de votre froideur, le pauvre enfant! C'est la bonté même... C'est un naïf! Il ne remarque ni les airs dédaigneux que vous prenez à chaque instant...

HÉLÈNE. — Moi!

Mme ARDOUIN. — Oui, vous!... Mais formulez donc vos griefs une fois pour toutes... D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire, je les connais! Quand je pense que vous ne vous consolez pas encore de ce mariage! Et ce qu'il m'a fallu employer pour vous décider à épouser mon fils, c'est fantastique! Un garçon que toutes les jeunes filles de Villensel se disputaient...

HÉLÈNE. — Elles se le disputent même encore...

Mme ARDOUIN. — Et vous en riez! Vous n'êtes pas jalouse... Voilà ce qui me dépasse... Vous ne trouvez peut-être pas Pierre assez beau pour vous!... Qu'est-ce qu'il vous faut!

HÉLÈNE. — Vous vous aigrissez bien inutilement, ma mère. Ce qui est fait est fait. Si c'est un mal, vivons avec. Ça durera ce que ça durera.

Mme ARDOUIN. — Ça durera toujours, c'est moi qui vous l'affirme.

HÉLÈNE. — C'est fort possible. En tout cas, Pierre est très heureux. N'est-ce pas l'essentiel pour vous et pour lui? Vous n'avez qu'à le regarder. Il est gai, rien ne le trouble, il s'amuse de toutes les façons, il voyage... Vous venez même de voir avec quelle facilité il se déplace... Je ne connais pas d'homme plus satisfait que lui de son sort.

Mme ARDOUIN. — Et tout cela vous est parfaitement indifférent?

HÉLÈNE. — Cela me préoccupe moins en effet que l'éducation de ma fille et que mes devoirs de mère.

Mme ARDOUIN. — Oh! je n'ai pas d'observations à vous faire de ce côté-là.

HÉLÈNE. — Je vous en sais gré.

Mme ARDOUIN. — Mais cela ne suffit pas. L'avenir de votre mari et de votre ménage devrait être aussi une de vos préoccupations. Autre chose, maintenant, et de plus direct... Vous êtes riches tous les deux. Mais vous le seriez davantage et plus solidement si Pierre ne restait pas dans l'oisiveté. Vous avez dépensé l'année dernière dix mille francs de plus que vos revenus.

HÉLÈNE. — Ce n'est pas moi qui les ai dépensés, je vous assure.

Mme ARDOUIN. — Que m'importe! Je ne vois que le résultat. Il est inquiétant. Je destinais Pierre au notariat. Pourquoi ne l'y poussez-vous pas?

HÉLÈNE. — Il a l'intention, je crois, d'acheter une étude à la première occasion.

Mme ARDOUIN. — Il s'en présente une en ce moment-ci. Voilà pourquoi je désirais causer avec lui. Soyez assurée d'une chose, c'est que je ne laisserai pas la situation s'aggraver. Notre nom et notre famille sont parmi les plus anciens du pays: aucune tache, aucun scandale ne les a jamais atteints. Et, coûte que coûte, je saurai les préserver de la déchéance. C'est mon orgueil. Je m'étonne que vous ne le partagiez pas.

HÉLÈNE. — Je le partage, soyez-en sûre, ma mère.

Mme ARDOUIN. — Là, mon enfant, pardonnez-moi ce qu'il y a parfois de sévère dans mes paroles. Je n'ai jamais en vue que votre bonheur et votre intérêt.

HÉLÈNE. — Je le sais et c'est ce qui fait, ma mère, que je reste toujours si calme, quoi que vous disiez.

Entre la bonne.

LA BONNE, à Hélène. — Monsieur Sébastien Réal. madame.

HÉLÈNE. — Bien. (A Mme Ardouin.) Vous permettez que je le fasse entrer?

Mme ARDOUIN. — Oui, mais je me retire. Je ne tiens pas à le voir. Ces Réal me sont antipathiques. Au revoir, mon enfant. Je vais jusque chez mon notaire que je n'ai pas trouvé tout à l'heure, et je reviens. (Elle sort.)

HÉLÈNE, à la bonne. — Introduisez M. Réal.

Scène V

SEBASTIEN, HELENE

SÉBASTIEN. — Je vous remercie de m'avoir permis de vous faire mes adieux...

HÉLÈNE. — J'aurais été navrée que vous ne vinssiez pas, et même un peu fâchée contre vous... Ce départ est donc définitif?

SÉBASTIEN. — Oui, madame, je le crois.

HÉLÈNE. — Et il est nécessaire?

SÉBASTIEN. — Il l'est devenu.

HÉLÈNE. — Je sais, en effet, que vous avez eu à vous débattre à la mort de votre mère dans une situation très compliquée et très difficile... Elle n'a donc pas pu s'arranger?

SÉBASTIEN. — Elle l'est, en ce sens que je la connais enfin entièrement.

HÉLÈNE. — Est-elle aussi grave que vous le pensez?

SÉBASTIEN. — Oh! rien n'est très grave à mon âge, quand le ressort n'est pas faussé et que l'amertume ne s'est pas installée en nous... Au fond, mon aventure est celle de tant de jeunes gens aujourd'hui que ce n'est pas la peine d'en parler.

HÉLÈNE. — Ça dépend à qui... Il me semble que vous auriez pu trouver une situation à Villensel... Barois vous aurait aidé. C'est vous qui ne voulez pas rester ici.

SÉBASTIEN. — C'est impossible. La province est merveilleuse pour y suivre une carrière paisible et ordonnée, mais elle devient vite inhabitable aux irréguliers ou aux réfractaires. Et j'en suis un maintenant!

HÉLÈNE. — Et c'est à Paris que vous allez?

SÉBASTIEN. — Oui, madame.

HÉLÈNE. — Et vous allez au hasard, sans relations, sans lettre de recommandation?

SÉBASTIEN. — J'en ai plein mes poches. J'en ai une pour Moulaine, notre député... Mais je ne m'en servirai pas...

HÉLÈNE. — Pourquoi? Oh! mais mon père le connaît très bien, M. Moulaine.

SÉBASTIEN. — Et moi donc! C'est pour ça que je n'irai pas le voir. Il me promettrait une place... il me ferait attendre six mois avant de me donner une réponse et, pendant ce temps-là, je mourrais de faim, ce que suis décidé à ne faire sous aucun prétexte.

HÉLÈNE. — Vous riez de ces choses-là!

SÉBASTIEN. — Ça m'empêche d'en avoir peur. J'ai aussi une lettre de recommandation pour le chef d'une usine très importante... Ce que j'ai appris ne me sera pas inutile pour ce métier-là. D'ailleurs, il faut vivre. C'est une préoccupation tellement forte qu'elle vous empêche de vous égarer dans des raisonnements et des nuances. Il n'est plus question de discuter ni de se plaindre, mais d'agir. Vraiment la réalité est bonne: elle vous maintient debout, lucide, et quelquefois même très gai.

HÉLÈNE. — Ah! vous avez raison... Mieux vaut lutter, mieux vaut se défendre, mieux vaut souffrir même que de traîner sa vie dans une situation morne et sans lumière, sans issue! (Un temps.) Et votre sœur, vous l'emmenez?

SÉBASTIEN. — Non. Elle va rester ici chez une de nos parentes qui veut bien s'en charger, en attendant que je puisse la prendre avec moi... En

somme, oui, je pars un peu au hasard, je ne sais pas trop ce que je vais faire; il est possible que je ne revienne plus à Villensel, et c'est pourquoi j'ai tenu à vous faire mes adieux, qui sont peut-être de véritables adieux.

HÉLÈNE. — Oh! que je suis triste de ce que vous me dites... Comme il est cruel de voir ses amis s'éloigner... même ceux qu'on ne voit que rarement, et qui vous tiennent au cœur plus qu'ils ne croient.

SÉBASTIEN. — Comme ce n'est pas pour moi que vous dites ça, je suis tranquille.

HÉLÈNE. — Si, c'est pour vous... Car je n'oublierai jamais que nous nous sommes connus presque enfants, que votre père et le mien étaient des amis, et qu'ils avaient songé à nous unir... La vie en a décidé autrement.

SÉBASTIEN. — Vous voyez que vous n'auriez pas été bien heureuse.

HÉLÈNE. — Parce que vous êtes pauvre?

SÉBASTIEN. — Il n'en faut souvent pas plus, je vous assure.

HÉLÈNE. — Vous n'auriez pas été pauvre puisque j'étais riche... Tenez! ne parlons pas légèrement de ces souvenirs qui sont sacrés pour moi et qui s'étendent sur toute ma jeunesse. A de certaines heures, ils me sont encore très chers et, aujourd'hui que nous allons être séparés, ils m'envahissent sans que je puisse les écarter.

SÉBASTIEN. — Moi aussi, Hélène, je suis très ému tout d'un coup... Est-ce bizarre! Depuis quelques années, je vous aperçois à peine de temps en temps... Il me semblait que nous étions devenus des étrangers, et voilà que j'ai le cœur serré comme à une séparation... Et je comprends pourquoi, maintenant, c'est que je vous ai aimée...

HÉLÈNE. — Vous!

SÉBASTIEN. — Oui, moi, moi!

HÉLÈNE. — Quel enfant vous êtes! Si vous m'aviez aimée, vous me l'auriez dit.

SÉBASTIEN. — Mais je vous l'ai dit.

HÉLÈNE. — Bien peu...

SÉBASTIEN. — Si, pourtant, je vous aimais !... Peut-être pas d'une façon profonde, car j'étais si ambitieux, à ce moment-là, que tous mes sentiments étaient dominés par mes projets d'avenir, par mes idées de victoire!... Mais le moindre geste de vous me paraissait délicieux et m'attirait... Je comparais souvent votre sourire avec celui des autres femmes, et alors j'avais envie de courir à vous et de vous prendre dans mes bras!... Puis, un jour, j'ai appris que vous alliez vous marier... J'étais en plein deuil de famille, ma déception et ma colère s'y sont noyées... Et puis d'autres deuils ont suivi et mon existence a été dure. Mais je n'ai jamais pu vous voir auprès de votre mari sans éprouver la sensation que j'avais été humilié et vaincu!

HÉLÈNE. — Pas plus que moi... Croyez-vous que j'ai fait un mariage d'amour?

SÉBASTIEN. — Pourquoi l'avez-vous fait?

HÉLÈNE. — Pourquoi? Parce que j'ai été lâche! J'ai même été si lâche, tout ce qui s'en est suivi est tellement de ma faute, j'en suis tellement le seul être responsable que je ne me plains pas et que j'en arrive à supporter mon existence!...

SÉBASTIEN. — Et j'entends dire que vous êtes si heureuse!

HÉLÈNE. — Oui, pour tout le monde, nous sommes le ménage modèle, le chef-d'œuvre du ménage... Nous sommes riches et nous sommes jeunes... Comment une femme n'adorerait-elle pas ce beau garçon si élégant? Mais ce qu'on ne sait pas... Oh! non, tenez... arrêtons-nous, c'est absurde de vous faire ces confidences, à vous, et au moment où vous partez! En quoi ça peut-il vous intéresser? Pardonnez-moi, Sébastien... Je suis infiniment heureuse, voilà la vérité.

SÉBASTIEN. — Non... non... dites!... Vous avez commencé... Ce qu'on ne sait pas?... dites?... Allez, dites?...

HÉLÈNE. — Eh bien, ce qu'on ne sait pas... c'est que ce beau garçon que j'ai épousé me trahit sans cesse et de la façon la plus vile... C'est qu'il est inconscient, médiocre et ennuyeux... C'est que je l'ai épousé sans l'aimer, affolée par mon père, saisie dans l'intrigue de toute une ville, victime des calculs d'une femme qui trouvait cette union avantageuse pour son fils...

SÉBASTIEN, lui prenant la main. — Oh! Ma pauvre Hélène!

HÉLÈNE. — Lorsque j'ai eu ma fille, il n'a même pas eu à cette occasion la tendresse soudaine qui prend les hommes les plus vulgaires... Je lui aurais tout pardonné. Maintenant, c'est fini. Notre union n'est plus qu'une plate série d'habitudes. Quoi qu'il fasse, c'est l'indifférence. Et quand je le vois, devant une femme qui passe près de lui, cambrer ses reins et faire son étalage de bel homme, je n'éprouve qu'un sentiment: le dédain! Ah! mon ami, comme à de certaines heures de la vie, en regardant dans le passé, la vue s'éclaircit brusquement! Comme on voit ce qu'il aurait fallu faire, bravement, malgré les parents, malgré le monde, malgré les conventions! Oh! les minutes qu'au prix de dix ans d'existence on voudrait revivre de nouveau... Celles où on n'a pas écouté son cœur, où on a dit: oui, au lieu de dire: non!

SÉBASTIEN, lui prenant les deux mains. — Je suis navré, Hélène... Je ne savais rien, moi, je ne soupçonnais rien... Quand je pense que vous auriez pu être ma femme!... et qu'il suffisait peut-être... Et je suis obligé de partir... Je ne peux pas rester près de vous, être votre ami... non, je ne peux pas... Il faut absolument que je quitte ce pays... Je n'ai plus de quoi vivre, ma petite maison est vendue... Je pars avec cinq cents francs dans ma poche.

HÉLÈNE. — Et moi qui suis si riche! Quelle horreur!

SÉBASTIEN. — Oh! ne me plaignez pas, Hélène! Je vais courir une aventure, mais je vais la courir avec confiance, avec toutes mes forces, sans remords, comme on va à un combat loyal... Mais c'est vous, vous... que je laisse ici... Après tout ce que je sais à présent, il me semble que je vous abandonne.

HÉLÈNE. — Non, Sébastien, car je vais penser à vous souvent... Et cette confidence que je vous ai faite m'est une espèce de réconfort, de revanche qui me soulage le cœur... Je vous suis très reconnaissante de ne m'avoir pas oubliée, Sébastien... Qui sait? nous nous retrouverons peut-être!

SÉBASTIEN. — Comment? peut-être... Mais bientôt, Hélène, bientôt... Et je veux que vous m'écriviez!

HÉLÈNE. — Quelle folie! Nous n'allons pas commencer à nous écrire maintenant... C'est votre sœur qui me racontera ce que vous devenez. Ah! si elle

pouvait avoir un jour besoin de moi... Allons ! adieu, Sébastien!

SÉBASTIEN. — Au revoir, ma chère Hélène.

HÉLÈNE. — Au revoir? non... Vous ne retournerez plus ici, je le sens.

SÉBASTIEN. — Alors, c'est vous qui viendrez peut-être à Paris.

HÉLÈNE. — Disons-nous tout de même adieu, comme si nous ne devions plus nous revoir.

Ils se prennent de nouveau les mains. Entre la femme de chambre.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle Réal.

HÉLÈNE. — Mais qu'elle entre! qu'elle entre!

Scène VI

LES MÊMES, MARGUERITE

HÉLÈNE. — Nous parlions de vous, justement.

Elle l'embrasse.

MARGUERITE. — Bonjour, madame. Sébastien vous a raconté ses projets, n'est-ce pas? Je ne l'accompagne pas à Paris parce que je suis trop jeune. Mais j'irai le rejoindre bientôt.

SÉBASTIEN. — Dès que j'aurai acquis une grande fortune.

MARGUERITE. — Non, avant... Dès que tu auras seulement de quoi me loger. C'est promis.

HÉLÈNE. — M. Réal aurait bien tort de se priver d'une compagne comme vous.

MARGUERITE. — D'autant plus que je suis de très bon conseil, connaissant son caractère comme je le connais... Ah! oui, je le connais bien! Allez, madame, entre frère et sœur on s'observe sans s'en douter et rien ne vous échappe. Tenez, il a une chose contre lui, Sébastien. Il sait prendre admirablement les grandes résolutions, mais il ne sait pas prendre les petites. Et dans la vie, n'est-ce pas, madame, ce sont les petites qu'il faut prendre le plus souvent. Moi, par exemple, ce serait le contraire. Dans une circonstance capitale, j'hésiterais, je me conduirais peut-être très maladroitement, tandis que dans les détails de l'existence, je suis extrêmement raisonnable... Vous voyez comme nous nous compléterions, Sébastien et moi!

HÉLÈNE. — Est-il capable d'écouter vos conseils?

MARGUERITE, riant. — Tout son avenir dépend de là... Je ris, mais j'ai tellement pleuré hier soir que j'en ai le droit... C'est hier soir que nous avons décidé son départ.

HÉLÈNE. — Et où allez-vous demeurer?

MARGUERITE. — Chez notre tante d'Arley qui m'offre l'hospitalité... J'ai besoin d'ailleurs de compléter mon éducation. Je vais donc bien travailler et, l'année prochaine, je te rejoins.

HÉLÈNE. — A moins que je ne vous marie d'ici là.

MARGUERITE. — Non, je ne me marierai pas, parce que je serais trop difficile... et jamais je n'épouserais quelqu'un qui croirait me sauver en m'épousant... Je ne me marierai pas par à peu près.

SÉBASTIEN. — Ne dis donc pas d'enfantillages.

MARGUERITE, à Hélène. — Il appelle ça des enfantillages!... Allons! ne bavardons plus... Je suis venue te chercher d'abord pour embrasser Mme Ardouin, et ensuite parce qu'il te manque des papiers et que tu n'auras que le temps de te les procurer.

HÉLÈNE. — Quand arrivez-vous à Paris?

MARGUERITE. — Demain, à six heures du matin... Pourvu qu'il n'attrape pas froid dans le train et qu'il ne débarque pas avec un bon rhume! Tu m'enverras une dépêche tout de suite... Et je vous la communiquerai, madame, si ça peut vous faire plaisir.

HÉLÈNE. — Ah! certes, oui, ma chérie!...

MARGUERITE. — Vous permettez que nous nous retirions?

HÉLÈNE, réfléchissant et allant à un petit bureau. — Monsieur Réal, voulez-vous vous charger d'une petite commission pour moi?

SÉBASTIEN. — Certes...

HÉLÈNE, écrivant. — J'ai à Paris une vieille cousine, Mlle Messany, que vous avez peut-être rencontrée autrefois à la campagne, chez mon père.

SÉBASTIEN. — Je me la rappelle parfaitement.

HÉLÈNE. — C'est une femme excellente, d'une bonté admirable... Allez un de ces jours lui porter ce mot de ma part... Et vous verrez comme elle vous recevra... Et si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour moi.

SÉBASTIEN. — Je n'y manquerai pas, madame, je vous le promets.

MARGUERITE. — D'ailleurs, il ne faut pas qu'il vive comme un sauvage... Ah! la sauvagerie! Méfie-toi, Sébastien, tu as ce défaut-là... Madame, c'est le garçon le moins sociable qu'il y ait au monde... Je compte beaucoup sur Paris pour le civiliser... Allons, viens!

HÉLÈNE, lui tendant la main. — Bonne chance, monsieur Réal.

SÉBASTIEN, lui baisant la main. — Merci, madame.

HÉLÈNE, reconduisant Marguerite. — A quand, nous deux?

MARGUERITE. — Ah! à bientôt, si vous voulez! le temps que je sois un peu moins triste... En ce moment, je suis assez gaie, mais vous comprenez, ça ne durera pas...

HÉLÈNE, l'embrassant. — Oui, ma chère Marguerite... oui... je comprends.

Sébastien salue encore une fois et sort.

Scène VII

HELENE, seule, puis LE DOMESTIQUE

HÉLÈNE, reste un instant seule. Paraît le domestique. Au domestique. — Monsieur est parti?

LE DOMESTIQUE. — Oui, madame. Et, en partant, il m'a chargé de remettre cette lettre à madame.

HÉLÈNE. — Donnez.

Le domestique sort.

Scène VIII

HELENE, seule, puis Mme ARDOUIN

HÉLÈNE, décachette la lettre et la lit sans faire un geste d'étonnement, sans un froncement de sourcils, puis la pose sur la table. — Ah! quel misérable homme! Eh bien, tant mieux!

Entre Mme Ardouin.

Mme ARDOUIN. — Dites donc, ma chère Hélène, savez-vous pourquoi votre mari a retiré hier quarante mille francs de chez son notaire?

HÉLÈNE. — Oui, madame... C'est pour s'enfuir avec une fille! (Lui donnant la lettre.) Tenez!

Mme ARDOUIN. — Qu'est-ce que vous me chantez là, vous devenez folle, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Mais lisez donc, madame... Voilà la

lettre que je reçois... Votre fils me l'adresse de la gare... en quittant Villensel...

Mme ARDOUIN. — Ah! le malheureux! le malheureux! Mais je pars... je pars à l'instant!...

HÉLÈNE. — Inutile, madame... Vous n'empêcherez rien ni moi non plus... Votre fils invoque une passion irrésistible et la fatalité.

Mme ARDOUIN. — Ma pauvre chérie!... que j'ai été injuste! Quelle douleur pour vous! et pour moi quelle destruction de toute ma vie! Quel écroulement! Quel déshonneur pour la famille! Oh! le malheureux garçon! Et connaissez-vous cette femme avec qui il est parti?

HÉLÈNE. — Oui, madame... il était son amant depuis longtemps...

Mme ARDOUIN. — Oh! je sais qui... je m'en doute... j'en avais l'affreux soupçon... Mlle de Quernois... Une des plus vieilles familles du pays... Elle est jolie... Oh! c'est abominable!

HÉLÈNE. — Non, madame, ce n'est pas Mlle de Quernois qui est une très honnête fille, c'est Mlle Riffard.

Mme ARDOUIN. — La fille de l'aubergiste!

HÉLÈNE. — Oui, madame, tout bonnement.

Mme ARDOUIN. — Ah! il ne nous manquait plus que ça! La fille d'un aubergiste, quelle indignité! Que faire, ma pauvre enfant, que faire?

HÉLÈNE. — Lisez! Votre fils se met à ma disposition pour le divorce.

Mme ARDOUIN. — Le divorce! Oh! jamais!... Je vous en conjure, Hélène, ne prenez pas de résolution précipitée... Ne faisons pas un scandale affreux de ce qui n'est encore qu'un malheur secret!... Non... pas de divorce... Votre père lui-même vous le déconseillera...

HÉLÈNE. — Ce n'est pas moi qui le demande, c'est mon mari.

Mme ARDOUIN. — Attendez! Certes, je suis indignée contre mon fils, il a des torts immenses... Mais moi qui le connais mieux que vous, je sais ce qu'il y a de superficiel jusque dans ses fautes. Il est de ces hommes qui sont assez longs à s'assagir, mais qui, à un moment donné, s'assagissent pour toujours... et deviennent les meilleurs, les plus fidèles des maris... Il est bon! Il a un enfant! il reviendra!

HÉLÈNE. — Que m'importe!

Mme ARDOUIN. — Je vous dis qu'il regrettera cet égarement passager. Il le regrettera amèrement... Ne brusquons rien... Oui, je sais, vous n'avez aucune raison de me croire... Vous n'avez pas connu son père dont il est le vivant portrait... Son père, ma chère Hélène, m'a fait en détail, pendant cinq ans, ce que Pierre vous a fait en une fois. J'ai souffert avec la résignation d'une chrétienne et l'obscur pressentiment que je finirais un jour par être la plus forte. C'est ce qui est arrivé. Mon mari est revenu à moi et ne m'a plus quittée. Il a été du jour au lendemain, sans transition, sans effort, un époux accompli. Il s'était marié cinq ans trop tôt, voilà tout...

HÉLÈNE. — Je veux bien, madame, ne faire aucun acte brusque. Je consens donc à rester provisoirement dans une situation fausse, et tout à fait contraire à ma dignité, mais c'est à mon père et à vous que je fais ce sacrifice.

Mme ARDOUIN. — Merci, mon enfant.

HÉLÈNE. — Seulement, j'y mets une condition expresse.

Mme ARDOUIN. — Laquelle?

HÉLÈNE. — Il ne me convient plus de rester à Villensel: je veux m'éloigner des bavardages et des observations de cette société qui m'est devenue intolérable et élever ma fille comme je l'entends!

Mme ARDOUIN. — Quitter Villensel! Me quitter!... Me priver de ma petite-fille!

HÉLÈNE. — Vous n'en serez pas privée, madame.

Mme ARDOUIN. — Et où irez-vous?

HÉLÈNE. — Chez mon père d'abord. Puis, je verrai.

Mme ARDOUIN. — Mais vous rendez-vous compte que le moyen d'atténuer le scandale serait justement de ne pas nous quitter et d'y tenir tête ensemble!

HÉLÈNE. — Le scandale, ce n'est pas moi qui l'ai provoqué. J'avais accepté la vie telle qu'elle était. Je n'étais jamais sortie du devoir ni de l'honneur et je n'en serais jamais sortie. Malgré la conduite de mon mari, je serais toujours restée une femme loyale. Je puis en répondre. Mais, aujourd'hui, la situation a changé. Pierre abandonne sa femme et sa fille d'une façon vraiment lâche, vraiment abominable. Il brise, sans remords, ma vie d'épouse et de mère pour suivre sa passion ou son plaisir. Eh bien, je me considère à mon tour comme libre, comme entièrement dégagée vis-à-vis de lui et de vous. Je veux essayer de me redresser contre ce malheur et cette déchéance injustes. Je ne les accepte pas, je ne me résigne pas! C'est bien le moins, avouez-le!

Mme ARDOUIN, *la regardant et brusquement.* — Et dire que vous êtes peut-être satisfaite du drame qui fond sur notre famille!

HÉLÈNE. — Non, madame, mais je ressens un dégoût profond.

Mme ARDOUIN. — Hélène, j'ignore vos intentions véritables, et le fond de votre pensée. Mais sachez ceci. Au-dessus de vos sentiments, il y a l'avenir de la famille et la considération. Et il restera toujours quelqu'un pour les défendre: moi!

HÉLÈNE. — Contre votre fils, alors?

Mme ARDOUIN. — Contre tout le monde!...

HÉLÈNE. — Ce n'est pas l'heure de me menacer, madame.

Mme ARDOUIN. — En attendant, je suis obligée d'accepter vos conditions. Nous verrons plus tard.

HÉLÈNE. — En effet.

Mme ARDOUIN. — Quand comptez-vous partir?

HÉLÈNE. — Aujourd'hui.

Mme ARDOUIN. — Sans vous concerter avec moi sur l'attitude que nous devons prendre!... Sans voir ni consulter personne!

HÉLÈNE. — Ce qu'on peut penser, dire ou murmurer m'est indifférent.

Mme ARDOUIN, *changeant de ton avec effort.* — Allons, mon enfant, ne nous heurtons pas davantage. Je suis bien certaine que vous finirez par être plus conciliante et surtout plus affectueuse vis-à-vis de moi qui suis aussi cruellement atteinte que vous pouvez l'être. Oublions donc ce que nous nous sommes dit d'un peu dur...

HÉLÈNE, *radoucie.* — Je ne demande pas mieux, ma mère.

Mme ARDOUIN. — Nous ne sommes pas devenues tout à coup des étrangères et encore moins des ennemies. Voulez-vous m'embrasser, Hélène?

HÉLÈNE. — Avec plaisir. (*Elle l'embrasse.*)

Mme ARDOUIN. — Moi, maintenant, je retourne chez le notaire. (*Elle sort.*)

RIDEAU

Balanier. Mme La Houbelle. Mlle Messany. Hélène. Mme Balanier. Serval. Mme Moulaine. Cabaniès. Barois. Sébastien.

Scène VI. — Cabaniès : « *Que ne ferait-on pas pour Paris!* »

ACTE II

Chez Mlle Messany. Un salon.

Scène première

HELENE, Mlle MESSANY

Au lever du rideau, Hélène déplace un petit meuble, puis un paravent.

Mlle Messany. — Veux-tu que je t'aide?

Hélène. — Merci. Comme ça, c'est très bien.

Mlle Messany. — Tu n'en finiras donc jamais de changer ces meubles de place?

Hélène. — Nous recevons dans notre nouvel appartement pour la première fois. Il faut que ce soit parfait.

Mlle Messany. — Mais c'est parfait, je t'assure. C'est de très bon goût. Tu n'auras que des compliments.

Hélène. — Avouez qu'on ne pouvait pas toujours demeurer rue du Luxembourg?

Mlle Messany. — Hé! j'y étais depuis vingt-cinq ans... Je m'y plaisais... Mais je finirai par m'habituer ici, quoique ce soit un peu grand... Où servira-t-on le thé?

Hélène. — Dans ce salon, naturellement. Je vous donne du mal, hein?

Mlle Messany. — Tant mieux, ma chérie, tant mieux... Je n'avais jamais entendu rire autour de moi, ça me change. Ah! si on m'avait dit l'année dernière que j'avais encore une famille...

Hélène. — Et qu'elle allait vous envahir!...

Mlle Messany. — Moi qui comptais finir ma vie dans la plus grande tristesse...

Hélène. — Décidément, on n'est sûr de rien... (Allant à elle.) Ma cousine, ma chère cousine, laissez-moi vous répéter pour la centième fois depuis un an que vous m'avez sauvé la vie...

Mlle Messany. — Non, par exemple!

Hélène. — Que, sans vous, je me serais trouvée seule et que j'aurais fini par perdre la tête...

Mlle Messany. — Tais-toi! tu n'es qu'une enfant!

Hélène. — Que vous m'avez reçue, accueillie comme...

Mlle Messany. — En voilà assez!

Hélène. — Que vous soignez ma fille comme si elle était la vôtre et que vous m'avez laissé bouleverser toutes vos habitudes avec une bonté qui me fait venir les larmes aux yeux quand j'y pense...

Mlle Messany. — Je voudrais voir ça!

Hélène. — Je m'arrête, parce que je me suis juré de ne plus pleurer maintenant qu'à la dernière extrémité et quand je ne pourrais plus faire autrement.

Mlle Messany. — A la bonne heure! Va, ma chérie, on connaît ton histoire, tout le monde est pour toi, et tu finiras par oublier toutes les abominations qui te sont arrivées.

Hélène. — Je les ai oubliées déjà... Je vous

assure... J'ai oublié mon mari, j'ai oublié ma belle-mère... Je ne me rappelle même plus que j'ai été mariée et il me semble que mon enfant n'est que de moi... et que je l'ai créée toute seule par un effort extraordinaire de volonté.

Mlle MESSANY. — Et tu finiras par être heureuse?

HÉLÈNE. — Oui. Il y a des malheurs qui vous abattent, mais il y en a d'autres qui vous ressuscitent.

Mlle MESSANY. — Ah! maintenant, je te laisse, je vais préparer les gâteaux. Nous n'attendons personne d'ici à une heure?

HÉLÈNE. — Que M. Sébastien Réal qui m'a promis d'arriver un peu avant parce que nous avons à causer.

Mlle MESSANY. — Il daigne enfin venir à un de tes dimanches, ce petit-là! Ce n'est pas malheureux! N'importe, il est gentil... Nous aurons aussi M. Barois, j'espère, puisqu'il est à Paris?

HÉLÈNE. — Mais, je crois bien... Il y aura des « pays ». Vous êtes contente, ma cousine?

Mlle MESSANY. — Eh! oui... (Entre Sébastien.) Eh! le voici... Bonjour... (Elle lui tend la main.)

SÉBASTIEN. — Mes hommages, mademoiselle... (A Hélène.) Bonjour, madame.

HÉLÈNE. — Bonjour, monsieur.

Mlle MESSANY. — Dites, monsieur Sébastien, j'ai une idée... Tantôt, quand tout le monde sera parti, restez donc à dîner avec nous, nous ne serons que tous les trois.

HÉLÈNE. — Oui... voyons... acceptez.

SÉBASTIEN. — Avec grand plaisir, mademoiselle.

Mlle MESSANY. — Je vous ferai une tarte dont vous me direz des nouvelles... Ça vous est égal que je vous quitte un instant? J'en ai des occupations, le dimanche!

Elle sort.

Scène II

SEBASTIEN, HELENE

SÉBASTIEN. — C'est vraiment une bonne créature.

HÉLÈNE. — N'est-ce pas ? Ah ! je me reproche quelquefois de m'être cachée d'elle, ne pas tout lui avoir avoué, franchement, nettement.

SÉBASTIEN. — Elle ne se doute pas de... notre histoire?

HÉLÈNE. — Elle est même incapable d'y songer. Elle me parle de toi avec une candeur merveilleuse et quelquefois elle essaie de m'expliquer ton caractère, crois-tu? Et j'ai toujours envie de lui répondre: (Allant à Sébastien et, contre lui, passionnément.) Mais, ma cousine, je le connais mieux que vous, ce garçon-là! Je l'aime, il est à moi. J'étais perdue, vouée à la résignation la plus basse ou à la trahison. Il est venu. Avec son amour, il a refait ma vie de femme. Et je ne peux pas plus regarder en face l'idée de le perdre que l'idée de mourir.

Ils s'embrassent.

SÉBASTIEN. — Et pourquoi ne le lui dis-tu pas?

HÉLÈNE. — Oh! je n'ai pas peur de la scandaliser: j'ai peur de l'étonner. Mais je suis très capable de lui faire un jour cette surprise... Ah! ne perdons pas de temps. Que je t'explique avec qui tu vas te rencontrer cet après-midi. Quand je pense que j'ai des amis tous les dimanches et qu'il y en a un qui ne vient jamais et que c'est toi... Et encore j'ai choisi le dimanche parce que c'est le seul jour où tu sois libre... Enfin! je te tiens... et de gré ou de force il faudra que tu te décides à faire des relations... Ecoute bien. Nous avons d'abord Mme La Houbelle. Mme La Houbelle est une vieille dame qui est l'auteur d'un livre de philosophie admirable...

SÉBASTIEN. — Ce n'est pas elle qui en est l'auteur, c'est son mari. Il est vrai qu'il est mort.

HÉLÈNE. — L'as-tu lu, ce livre?

SÉBASTIEN. — Non, mais je peux en parler.

HÉLÈNE. — Ça suffit. Tu verras aussi M. et Mme Moulaine. Depuis un an que tu es à Paris, tu n'as pas rendu visite à M. Moulaine, qui est le député de ton pays. Ce n'est pas convenable. C'est M. Moulaine lui-même qui m'a demandé à faire ta connaissance... Ne souris pas, mon chéri... C'est un homme éminent... Non, n'exagérons rien, ce n'est pas un homme éminent... Mais Moulaine, avec tout ce qui est autour de lui, sa fortune, sa femme, son siège au Parlement, des tas de petits services rendus à tout le monde, un salon politique et littéraire où il faut que tu ailles, je m'en charge...

SÉBASTIEN. — Ce sera gai!

HÉLÈNE. — Avec tout ça, Moulaine est une espèce de puissance, mettons une demi-puissance... En tout cas, c'est un homme à ménager.

SÉBASTIEN. — Je m'engage à le ménager.

HÉLÈNE. — As-tu entendu parler de Serval?

SÉBASTIEN. — Jamais.

HÉLÈNE. — Il viendra aussi. Serval, c'est un homme du monde... c'est-à-dire...

SÉBASTIEN. — N'insiste pas, j'ai compris.

HÉLÈNE. — Les Balanier, M. et Mme Balanier. Tu m'as dit que tu avais visité une de leurs usines... N'est-ce pas?

SÉBASTIEN. — Oui.

HÉLÈNE. — Ils en ont d'autres dans les Pyrénées, je crois... Tu pourras causer avec M. Balanier. Sa femme est très élégante... Ah! que je n'oublie pas. J'ai invité l'autre jour M. Cabaniès, que Mme La Houbelle m'a présenté, à un thé chez elle. M. Cabaniès, c'est l'homme dont on parle le plus à Paris en ce moment.

SÉBASTIEN. — Pourquoi?

HÉLÈNE. — Parce que c'est l'impresario d'une artiste italienne, la Graza, qui va chanter à Paris pour la première fois. Tâche de retenir tout ça!...

SÉBASTIEN. — Et d'où connais-tu ces gens-là?

HÉLÈNE. — Par Mme Moulaine, qui était très liée avec ma famille... Et je veux que tu les connaisses aussi. Tu entends, Sébastien? il le faut. Tu ne peux pas rester dans la situation où tu es!... Il y a un abîme entre ton intelligence, l'éducation que tu as reçue, et le métier que tu fais... Ah! l'autre jour, quand je t'ai aperçu sous ce hangar, en train de graisser une machine, la blouse sur le dos, la sueur au front, j'ai eu le cœur remué... Je n'ai rien voulu te dire sur le moment... Mais je suis rentrée désespérée!

SÉBASTIEN. — Ecoute, ma chérie, nous ne devrions jamais avoir ces conversations-là, et nous les avons sans cesse. Je veux bien, puisque ça te fait plaisir, être présenté à Moulaine, à Mme La Houbelle, et même à cet impresario... C'est parfait, ça m'amusera. Mais qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Je t'aime, je suis ton amant, mais je suis aussi un jeune homme qui a besoin de gagner sa vie, qui a réfléchi à ce qu'il devait faire pour cela et qui en est le meilleur juge. J'ai l'intention de devenir plus

tard un industriel, un grand industriel, si je le peux, et non un homme élégant qui se met en habit tous les soirs pour faire la cour à de vieilles dames influentes. Je t'ai confié cent fois mes projets. Je me sens très capable de faire en mécanique des inventions intéressantes. En tout cas, c'est le métier que je préfère et celui où mes études ne me sont pas inutiles. Il est donc tout naturel que je manie des machines et que je passe une blouse pour ne pas me salir. Quand j'enlève ma blouse, tu vois que je peux encore mettre une redingote.

HÉLÈNE. — Et la porter très bien. C'est pour ça que j'insiste.

SÉBASTIEN. — Mais ce n'est pas la peine de t'apitoyer sur mon compte.

HÉLÈNE. — Si seulement tu ne me dissimulais pas tes misères ou simplement tes soucis!

SÉBASTIEN. — Je ne te les raconte pas en détail, parce que tu les exagères et que tu es portée à voir ma situation sous un jour romanesque, pour ne pas dire tragique.

HÉLÈNE. — Elle peut le devenir. Elle l'a été souvent. Il y a des jours où tu n'as pas eu de quoi dîner. C'est une honte! C'est abominable!

SÉBASTIEN, riant. — Ah! j'ai joliment eu tort de te l'avouer... Va! je t'assure que tu attaches au fait de ne pas dîner une fois par hasard une importance excessive... Car ça m'est arrivé une fois, tu entends? une seule fois.

HÉLÈNE. — C'est déjà trop! Toi dont le père était avocat, dont le grand-père était notaire, et qui a eu un oncle procureur de la République!

SÉBASTIEN, riant. — Et tu oublies ce fameux aïeul du Midi dont je t'ai souvent parlé... Celui qui me donnait des conseils d'ordre et d'économie quand j'avais dix ans, conseils qui se terminaient invariablement par cette conclusion : « Mon enfant, arrange-toi pour ne pas manquer quand tu seras vieux! » Et il ajoutait, en tirant de larges bouffées de sa pipe : « Moi, j'ai toujours eu peur de manquer. » Toute sa philosophie se bornait à cette terreur. Seulement, mon aïeul avait des rentes et une maison et une peur atroce de les perdre. Tandis que moi qui n'ai rien, je suis bien forcé de regarder l'avenir avec sérénité!

HÉLÈNE. — Et tu ne comprends pas que c'est un supplice pour moi de penser que je suis riche, que j'ai dix fois plus d'argent qu'il ne m'en faut, tandis que tu es obligé de gagner ta vie durement?

SÉBASTIEN. — Mais, ma chérie, dans notre liaison, c'est justement cette inégalité qui est poignante et délicieuse, qui met dans notre amour une ardeur de plus et qui est le secret même de notre bonheur!

HÉLÈNE. — C'est un sacrilège de dire ça!

SÉBASTIEN. — Tu ne sais pas combien c'est vrai! Quand tu arrives dans ma chambre et que je te tiens contre moi, toutes les humiliations de la journée, tout ce qu'il y a de rude dans ma vie, tout cela dans tes bras se transforme en amour et en force ! Je sens que tu m'appartiens et que je dispose de toi. C'est une espèce d'égoïsme puissant qui me protège contre l'amertume ou contre la révolte! Vois-tu, on ne s'aime pas dans le rêve et dans l'idéal, ce n'est pas vrai. On s'aime dans la réalité, chacun avec tout son caractère et avec toutes ses passions. Un avare aime en avare; un ambitieux aime en ambitieux. Moi, je t'aime avec tout ce qu'il y a dans mon existence de pièges, de dangers et de risques.

HÉLÈNE. — Oh! je n'ai pas la prétention d'organiser ta vie à ma guise. Ce serait trop beau! Mais, comment veux-tu que je ne m'intéresse pas à tout ce qui te touche? Tu sais ce que tu es pour moi, à quel point je t'aime! Tu ne peux pas plus douter de mon amour que de ma soumission à tous tes désirs... J'ai une fille et j'ai toi, et le reste du monde ne m'est qu'un prétexte à penser à vous deux... Alors, est-ce que je peux accepter sans souffrir cette inégalité que tu trouves délicieuse parce que ton orgueil s'en arrange! Je n'ai pas d'orgueil, moi!

SÉBASTIEN. — Mais toi aussi, tu es toute ma vie. Crois-tu que j'oublie quel réconfort magnifique ton amour m'a apporté? Tiens! ce jour que tu maudis et où un ensemble de circonstances sur lesquelles je n'insiste pas m'a conduit à me passer de nourriture...

HÉLÈNE. — Je parie que c'est le jour où je t'ai demandé de m'inviter à dîner?

SÉBASTIEN. — Tu tombais bien, comme tu vois. Eh bien, ce jour-là, je me suis promené dans les rues jusqu'à dix heures du soir, et je n'ai pas eu une seconde de découragement ni d'inquiétude pour mon avenir. Je n'ai pas maudit la société une seule fois... Et pourquoi étais-je d'une humeur si conciliante? A cause de toi, ma chérie, à cause de ton amour et parce qu'il m'était impossible de me croire pauvre, puisque je t'avais! Il y a des gens que l'amour rend anarchistes, moi, c'est l'amour qui m'a empêché de le devenir!

HÉLÈNE. — Et tu te serais cru déshonoré si tu m'avais emprunté vingt francs pour dîner?

SÉBASTIEN. — Pas du tout. Ne prononçons pas de grands mots... Mais il me semble que si je le faisais, je perdrais un peu de la carrure, du sang-froid imperturbable dont j'ai besoin en ce moment pour ne pas sombrer... Je traverse cette partie de mon existence comme sur une corde raide, mon salut est une question d'équilibre! Eh bien, si je me mettais à accepter de toi, même par hasard et même une somme insignifiante, mon équilibre se trouverait compromis... Vois-tu, ma chérie, je constate qu'en conservant certaines habitudes, en m'appuyant sur certaines idées, je reste assez courageux et assez solide d'esprit. Et il me semble, au contraire, qu'en les abandonnant je me désarmerais et je deviendrais tout de suite lâche. Alors, je les garde. Va, Hélène, n'essaie pas de me les arracher, ce serait un malheur!

HÉLÈNE. — Non, je n'essaierai pas, Sébastien. Je te connais trop et je ne te blesserai jamais... Jamais je ne te demanderai rien qui t'enlèverait ta supériorité sur moi. Tu en as besoin pour m'aimer, je le sais, tu es comme ça. Mais ne m'interdis pas de me mêler un peu à ton existence... Sois tranquille, je le ferai doucement, avec des mains très délicates, avec le cœur d'une amie... Alors, tu me promets d'être aimable, spirituel, civilisé?

SÉBASTIEN. — Je ne dirai pas un mot, je te le promets.

HÉLÈNE. — Je voudrais voir ça!

Entre Barois.

Scène III

LES MÊMES, BAROIS

HÉLÈNE. — Ah! Barois... C'est gentil de venir me voir...

BAROIS. — Bonjour, chère amie... que je vous

regarde d'abord... Vous n'avez jamais été si jolie... oui... vous êtes rayonnante... (A Sébastien.) Bonjour, mon vieux. Je sors de chez toi... je voulais t'emmener.

SÉBASTIEN. — Pour combien de temps es-tu à Paris?

BAROIS. — Toutes les vacances de Pâques. (A Hélène.) Villensel est inhabitable depuis votre départ.

HÉLÈNE. — Et on parle toujours de moi, là-bas?

BAROIS. — Euh! de temps en temps... Votre belle-mère a arrangé une histoire... On croit, en général, ou on feint de croire que vous allez vous réconcilier avec votre mari. Ce qui a arrêté le scandale.

HÉLÈNE. — Alors, tout le monde est content... Vous dînez ce soir avec nous?

BAROIS. — Je suis désolé, je ne peux pas... Je dîne avec le chef de cabinet du ministre... A propos, Sébastien, es-tu libre demain?

SÉBASTIEN. — Parfaitement.

BAROIS. — Alors, je t'emmène à la Comédie-Française... Résil m'a donné des places... Résil, c'est le chef de cabinet. Tu acceptes?

SÉBASTIEN. — Avec plaisir. Je ne suis jamais allé à la Comédie-Française, ça se trouve bien.

BAROIS. — Répète!

SÉBASTIEN. — Quoi?

BAROIS. — Depuis un an que tu es à Paris, tu n'es jamais allé à la Comédie-Française!

SÉBASTIEN. — Jamais.

BAROIS. — C'est navrant! Que veux-tu que je te dise, c'est navrant! Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que tu te tiens à l'écart de la vie parisienne, de la vie mondaine, par principe, plutôt que par goût...

HÉLÈNE. — C'est exactement ce que je disais à monsieur Réal quand vous êtes entré... Comme je suis contente! Oui, monsieur Réal, oui, nous sommes tous contre vous.

SÉBASTIEN, riant. — Alors, je dois avoir raison.

BAROIS, à Hélène. — Hein ?... toujours la même erreur de raisonnement. Considérer qu'on a raison quand on n'est de l'avis de personne... Eh bien, mon vieux, tu es dans une très mauvaise voie... Il y a longtemps que je te l'écris. Mets-toi bien ceci dans la tête. Aujourd'hui, on n'arrive plus seul; on n'arrive même plus le premier. On arrive en bande, très près les uns des autres et les coudes au corps. Si on veut faire le malin et sortir du peloton, on vous laisse en route et puis tout est dit. Nous sommes à l'époque des associations et des grandes armées. Tant pis pour les solitaires et tant pis pour les francs-tireurs! Toi, tu t'es lancé dans une aventure sans consulter aucun de tes amis. C'est parfait! Mais, maintenant que tu es à Paris, conduis-toi comme à Paris et non plus comme en province, et observe les règles du jeu. Eh bien, les règles du jeu, c'est de respecter les hiérarchies et les situations, et de ne pas se croire l'égal des gens dont on a besoin. Mon cher, un monsieur ne nous rend pas un service pour le seul plaisir de nous être agréable. Il nous le rend pour nous démontrer qu'il est plus fort que nous et que nous serions très embêtés s'il refusait de nous le rendre. C'est ce qu'on appelle la serviabilité. Mon Dieu! je ne dirai pas que c'est très amusant et que ça ne nous force pas à de petits sacrifices d'amour-propre, mais c'est comme ça. La vie était peut-être moins compliquée autrefois, en Grèce, par exemple, aux pieds de l'Acropole...

SÉBASTIEN. — Evidemment, mon cher professeur.

BAROIS. — Mais nous ne sommes plus aux pieds de l'Acropole, nous sommes aux pieds de la tour Eiffel, ce qui fait une rude différence.

HÉLÈNE. — Et que trouvez-vous à répondre à cela, monsieur Réal?

SÉBASTIEN. — Rien, madame, absolument rien, je suis terrassé. Il a raison, et, quand un homme a raison à ce point-là, il faut se taire. Parce que, si on lui réplique, il continue et il n'y a plus moyen de l'arrêter.

BAROIS. — Mon vieux, ton embarras à me répondre vient simplement de ceci: tu n'as pas d'idées générales. Tu n'as pas de conception générale de la vie.

HÉLÈNE. — Voilà!

BAROIS. — On te demanderait ce que c'est que la vie, qu'est-ce que tu répondrais?

HÉLÈNE. — Oui...

SÉBASTIEN. — Des enfantillages.

BAROIS. — Mais encore, essaie de dire quelque chose.

HÉLÈNE. — On vous écoute.

SÉBASTIEN. — Je cherche... Eh bien, la vie, c'est ce que tout le monde est en train de faire au moment où nous parlons.

BAROIS. — Ah! Ah! soit... J'accepte ta définition, mais, alors, étant données les contingences...

SÉBASTIEN. — Fais attention, il y a une dame.

BAROIS, riant. — Oui... au fait... quel bavard je fais... Excusez-moi, Hélène, j'allais encore me lancer.

Entre Mme La Houbelle.

Scène IV

LES MÊMES, Mme LA HOUBELLE, Mme MOULAINE, accompagnée de Mlle MESSANY

Mme LA HOUBELLE, à Hélène. — Bonjour, mon enfant...

HÉLÈNE. — Que c'est charmant, madame, d'être venue aujourd'hui...

Mme LA HOUBELLE. — Je vous l'avais promis... (Mme Moulaine et Hélène se serrent la main. Mme La Houbelle continue.) Et, d'ailleurs, je le disais à madame Moulaine dans l'ascenseur, vous m'êtes infiniment sympathique...

HÉLÈNE. — Oh! madame.

Mme LA HOUBELLE. — Pour des tas de raisons, dont la principale est que vous êtes une des rares femmes qui écoutiez encore les conseils des vieilles personnes comme moi...

HÉLÈNE. — Ce ne sont pas des conseils que vous me donnez, madame, ce sont des cadeaux que vous me faites.

Mme LA HOUBELLE, lui serrant la main. — Voilà des mots qui me font du bien... (A Mlle Messany qui s'avance.) Chère mademoiselle, comment vous portez-vous?

Mlle MESSANY. — Merci, madame... parfaitement... Vous allez prendre une tasse de thé?

Mme LA HOUBELLE. — Certes, oui... mais dans quelques minutes seulement.

HÉLÈNE, à Mme Moulaine. — Est-ce que j'aurai le plaisir de voir M. Moulaine, cet après-midi?

Mme MOULAINE. — Oui, chère amie, il me suit...

HÉLÈNE, à Mme La Houbelle, voyant Sébastien et Barois qui se sont rejoints et qui causent un peu au fond et leur faisant signe de la tête. — Voulez-vous me permettre, madame, de vous présenter monsieur Paul Barois, professeur de philosophie...?

Mme LA HOUBELLE. — Ah! Ah! de philosophie!

HÉLÈNE, présentant Sébastien. — Et monsieur Sébastien Réal... (Hésitant.) ingénieur... (A Mme Moulaine.) Monsieur Réal...

Mme MOULAINE. — Monsieur... Cher monsieur Barois...

HÉLÈNE, bas à Sébastien. — Je t'ai appelé ingénieur... Nous sommes dans le monde, il faut un peu exagérer...

Mme LA HOUBELLE, appelant de la main Sébastien et Barois. — Asseyez-vous, messieurs, venez là... (Elle les fait asseoir de chaque côté de son fauteuil.) que nous causions un peu... Un philosophe et un savant, me voilà certaine de passer un bon après-midi...

HÉLÈNE, à Mme Moulaine. — Et quand ont lieu définitivement les représentations de la Graza?

Mme MOULAINE. — Il y a eu un retard dû à je ne sais quel incident... Mais voici Serval qui va nous le dire.

Entre Serval, puis M. et Mme Balanier.

Scène V

LES MÊMES, SERVAL, puis M. et Mme BALANIER

SERVAL, allant baiser la main d'Hélène, de Mme La Houbelle et de Mme Moulaine. — Pourquoi la Graza ne viendra pas à Paris avant le mois prochain? Toujours la même chose... Une brouille, la vingtième, avec Cornari... Des gifles échangées à Palerme. Et il faut que tout Paris attende la réconciliation, c'est admirable!

Mme LA HOUBELLE. — Qui vous a raconté cette histoire?

SERVAL. — Qui voulez-vous que ce soit? C'est Cabaniès.

Mme LA HOUBELLE. — Alors...?

BAROIS, bas à Sébastien de qui il s'est rapproché en se levant. — Cabaniès, c'est l'impresario de la Graza. Retiens ça.

SÉBASTIEN, même jeu. — Bon.

BAROIS. — Et Cornari...

SÉBASTIEN. — Cornari, c'est l'amant de la même Graza... J'avais compris... Merci.

HÉLÈNE, amenant Sébastien et Barois. — Cher monsieur Serval, voulez-vous me permettre de vous présenter deux de mes amis?... (Elle murmure les noms de Réal et de Barois.) Monsieur Serval... (Entrent M. et Mme Balanier.) Ah! que c'est gentil... Venez... venez. Monsieur Serval était justement en train de raconter...

Mme BALANIER. — Des histoires sur Cabaniès et sur la Graza, je parie?

HÉLÈNE. — Justement.

Mme BALANIER. — Je les connais. Cabaniès a dîné chez nous hier.

BALANIER. — Car chez qui Cabaniès n'a-t-il pas dîné depuis un mois?...

Saluts et présentations pendant ces répliques.

Mme LA HOUBELLE, à Hélène. — Vous vous le rappelez, Cabaniès? Je vous l'ai présenté jeudi dernier.

HÉLÈNE. — Je crois bien. Je l'ai même invité à tout hasard à venir aujourd'hui.

Mme MOULAINE. — Figurez-vous que nous l'avons rencontré tout à l'heure. Il s'est précipité sur mon mari...

HÉLÈNE. — Oh! s'il avait la bonne idée d'accompagner M. Moulaine!

BAROIS à Sébastien, à part. — Serval est commanditaire de l'Opéra, et il est l'amant de Lucie Grège.

SÉBASTIEN. — Bon.

BAROIS. — Je te dis ça pour que tu ne fasses pas de gaffes.

SÉBASTIEN. — Je n'en ai pas envie.

BAROIS. — Ce sont des choses qu'il faut savoir, mon cher...

HÉLÈNE, approchant. — Qu'est-ce que vous marmottez là, tous les deux? (A Sébastien, le prenant par la main.) Venez... venez, que je vous présente à monsieur Balanier.

Elle le conduit et fait les présentations à voix basse. Les deux hommes se serrent la main. Hélène revient vers Mme La Houbelle sur un signe de celle-ci.

Mme LA HOUBELLE, à Hélène. — Mon enfant?...

HÉLÈNE. — Chère madame?

Mme LA HOUBELLE. — Ce jeune homme, dont vous m'avez parlé l'autre jour et à qui vous portez de l'intérêt, c'est monsieur Réal, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Oui, madame.

Mme LA HOUBELLE, d'un mouvement de tête. — Celui-ci?

HÉLÈNE. — Celui-ci.

Mme LA HOUBELLE. — Bien. Mais, avant de m'occuper de lui et pour savoir dans quelle mesure je dois le faire, une question: lui portez-vous de l'intérêt seulement ou un vif intérêt?

HÉLÈNE. — C'est le frère d'une de mes meilleures amies.

Mme LA HOUBELLE. — Alors, nous disons un vif intérêt?

HÉLÈNE. — C'est cela, madame.

Mme LA HOUBELLE. — Dans ce cas, j'en causerai avec Moulaine et, à nous deux, nous ferons beaucoup. Et je fais toujours plus que je ne promets.

HÉLÈNE. — Je vous en aurai, madame, une gratitude profonde.

SERVAL, continuant. — Oui... Cabaniès a fait un coup de maître... Mais, si l'affaire rate, il est coulé à Paris... Je le regretterais, car c'est un homme intelligent et un vieil ami à moi.

BALANIER. — Qui n'est pas un vieil ami à vous?

SERVAL. — Peu de gens, en effet, mais Cabaniès est un des plus anciens. Je l'ai connu, il y a vingt ans, dans des tripots où il jouait la pièce de cent sous... Aujourd'hui, il a cinq millions à lui... Mon Dieu! oui, ils ont fini par être à lui.

BALANIER. — De quel pays est-il, Cabaniès? Espagnol?

SERVAL. — Il est Portugais. Il y a des gens qui le croient Américain, d'autres Smyrniote ou Turc. On a même été jusqu'à dire qu'il était Français... Car il n'a aucun accent. Mais, moi, je suis sûr qu'il est Portugais, parce que nous avons été conduits au poste ensemble autrefois... pour tapage nocturne... à la sortie du cercle et il a fallu que l'ambassadeur de Portugal le fît réclamer. C'est comme ça que j'ai appris sa nationalité.

Mme LA HOUBELLE. — Ça n'a d'ailleurs aucune importance.

SERVAL. — Pas l'ombre. C'était pour vous montrer que je connais Cabaniès depuis longtemps... Ici, je dois avouer qu'un beau jour il a disparu et qu'on ne l'a plus revu sur le boulevard pendant cinq ans... Naturellement, on a dit qu'il avait passé une partie de ce temps en prison, vous connaissez notre petit monde... En tout cas, Cabaniès, qui était parti sans le sou, est revenu avec la forte somme, et

ce n'est certainement pas en prison qu'il l'avait gagnée.

Mme BALANIER. — A moins que ce ne soit, au contraire, la façon dont il l'avait gagnée qui l'ait conduit en prison.

SERVAL. — C'est tout de même quelqu'un, ce bonhomme-là!

Mme LA HOUBELLE. — C'est une physionomie.

BALANIER. — Ces gens-là sont rarement Français, c'est dommage.

SERVAL. — Ecoutez, ça vaut peut-être mieux... Enfin! j'aime beaucoup Cabaniès et je suis un de ses souscripteurs. Qu'il ait des anicroches dans son passé, c'est possible! Qu'il y ait des histoires louches à l'origine de sa fortune, ça ne nous regarde pas... Aujourd'hui, Cabaniès est un homme qui va nous montrer la Graza et dont tout Paris s'occupe, je ne connais que ça.

Apparaissent dans le fond, Moulaine d'abord, puis Cabaniès.

HÉLÈNE, se levant. — Ah! monsieur Moulaine...

MOULAINE. — Et je vous amène, voyez qui!

HÉLÈNE. — Monsieur Cabaniès... Oh! que vous avez bien fait!

Elle lui serre la main et va serrer également la main de Cabaniès.

Scène VI

LES MÊMES, CABANIES, MOULAINE

CABANIÈS. — Je me suis rappelé, madame, votre invitation de l'autre soir.

HÉLÈNE. — Mais, j'y comptais bien.

CABANIÈS. — Trop aimable, madame...

Il va d'abord à Mme La Houbelle et lui baise la main.

Mme LA HOUBELLE. — Nous parlions de vous, monsieur Cabaniès.

CABANIÈS. — Ah! Ah! tant mieux!... Messieurs... Mesdames... (Il baise des mains, serre des mains.) Que je vous rassure d'abord... La Graza débutera à Paris dans un mois, jour pour jour... Elle est réconciliée définitivement avec Cornari... Je viens de recevoir un télégramme de Palerme!... Le télégramme a été envoyé à sept heures du matin... ils ont dû se réconcilier vers minuit ou minuit et demi, d'après mes calculs. Vous lirez les détails demains dans les journaux.

SERVAL. — Mon cher, la Graza à Paris, ce sera le couronnement de votre carrière d'impresario.

CABANIÈS. — J'aurai eu de la peine!... Mais que ne ferait-on pas pour Paris! Ah! Paris!

Mme LA HOUBELLE. — Avouez, monsieur Cabaniès, qu'on vous y reçoit royalement?

CABANIÈS. — Madame, je n'ai qu'une chose à vous répondre. Je suis de Lisbonne, j'y ai toute ma famille, j'y ai ma femme, mes enfants!... Eh bien, je n'y vais jamais. Je ne me sens chez moi qu'à Paris... Ah! ce qu'il y a à faire chez vous!

SERVAL. — C'est bien simple. A Paris, il y a tout à faire.

CABANIÈS. — En matière de théâtre, vous êtes dans l'enfance... Je le disais à Moulaine en venant ici... Voyez-vous, mesdames, je vous en fais juge... Est-ce qu'il ne devrait pas y avoir à Paris un théâtre exclusivement consacré à l'art étranger? Un théâtre où on pourrait entendre, d'un bout de l'année à l'autre, les grands artistes du monde entier, et qui serait le symbole de l'hospitalité parisienne?

Mme LA HOUBELLE. — Ce n'est pas douteux.

CABANIÈS. — Aidez-moi à réaliser ce projet mesdames... Il est digne de vous... Quand je pense que j'ai failli ne pas trouver de local pour présenter la Graza! A Paris, la ville cosmopolite par excellence!

Mme LA HOUBELLE. — A propos, Cabaniès, j'ai une loge, n'est-ce pas?

Mme MOULAINE. — Moi aussi, bien entendu?

CABANIÈS, tirant un carnet de sa poche. — J'inscris... vous pouvez être tranquilles, mesdames.

A ce moment, Barois se détache d'un petit groupe qu'il formait avec Balanier et Sébastien, pendant que Cabaniès parlait.

HÉLÈNE, bas à Barois, qui revient vers elle, désignant Sébastien et Balanier. — Qu'est-ce que dit votre ami?

BAROIS. — Il a trouvé son affaire... Il parle d'industrie et de machines avec Balanier.

HÉLÈNE. — Tant mieux! Laissons-les... laissons-les...

Ils reviennent tous deux vers le groupe de Cabaniès.

Mlle MESSANY, à Mme La Houbelle. — Une tasse de thé, madame?

Mme LA HOUBELLE. — Avec plaisir, mademoiselle, c'est mon heure.

On sert le thé et les gâteaux pendant les répliques suivantes.

BALANIER, à Sébastien. — C'est curieux... Je suis en train de remarquer que, dans ce salon plein de Parisiens et de Parisiennes, il y a deux messieurs dans un coin qui causent de machines agricoles... Vous me paraissez d'ailleurs connaître parfaitement la question, et vous avez raison. Nos machines manquent de légèreté, de souplesse, en un mot, d'art.

SÉBASTIEN. — Elles sont copiées trop servilement sur les modèles américains.

BALANIER. — Construites, en effet, pour de vastes exploitations... ce qui n'est pas notre cas en France. J'en fais l'expérience dans les Landes, et puisque vous connaissez si bien ce pays-là...

CABANIÈS, se retournant. — Alors, Balanier, je vous réserve deux fauteuils?

BALANIER, allant à lui. — Parfaitement... Merci. (A Sébastien.) Cabaniès nous rappelle à l'ordre... (A Cabaniès.) Oui, mon cher, figurez-vous que nous nous entretenions avec monsieur de tout autre chose que de théâtre... Excusez-nous.

Mme LA HOUBELLE, bas à Hélène. — Tenez... Cabaniès... Voilà qui serait une excellente relation pour ce jeune homme!

HÉLÈNE. — Oh! certes... oui... Quelle bonne idée... Vous avez raison, madame!

Mme LA HOUBELLE. — Venez donc un peu par ici, Cabaniès...

CABANIÈS. — A vos ordres, madame.

Mme LA HOUBELLE, baissant la voix. — Avez-vous tous vos souscripteurs?

CABANIÈS. — Non, madame, pas encore... mais je compte sur vous.

HÉLÈNE, allant chercher Sébastien et bas. — Viens! que je te présente à Moulaine... (Elle le conduit vers Moulaine.) Monsieur le député, je n'ai pas eu le temps de vous présenter...

MOULAINE. — Réal?... le fils d'un de nos bons avocats du Dauphiné? Et il y a longtemps, mon jeune ami, que nous sommes à Paris?

SÉBASTIEN. — Quelques mois, monsieur le député.

MOULAINE. —Et je n'ai pas encore eu le plaisir de vous voir chez moi!

SÉBASTIEN. — J'ai craint d'abuser de votre temps.

MOULAINE. — Mon temps, mon ami, est à vous... il est à Barois... il est à tous mes compatriotes... Et je vois que nous n'avons pas suivi la carrière du papa et que nous avons reçu une forte éducation scientifique... Tant mieux! tant mieux! Vous êtes dans le vrai, jeune homme! C'est ce qui nous a manqué, à nous autres! Enfin, puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, vous allez me faire l'amitié de dîner avec nous pour la fin de la semaine... nous fixerons le jour demain... et je vous enverrai un mot.

SÉBASTIEN. — Trop aimable, monsieur le député.

MOULAINE. — Nous aurons le ministre de l'Instruction publique... (Souriant.) J'espère que vos opinions politiques ne vous empêchent pas de dîner avec un ministre?

SÉBASTIEN, souriant aussi. — Mes opinions politiques?... Je vous avoue que je n'en ai pas...

MOULAINE, vivement. — Mais c'est un tort!

HÉLÈNE, qui est restée près d'eux. — Mais oui, monsieur Réal, c'est un tort! un grand tort!

MOULAINE. — Si vous n'avez pas d'opinions politiques à votre âge, à quel âge en aurez-vous? Prenez les miennes, jeune homme!

SÉBASTIEN. — Je ne voudrais pas vous en priver.

MOULAINE. — Ah! Ah! nous sommes gai... et même un peu sceptique... Ma foi, ça ne me déplaît pas... A bientôt.

Il lui tend la main.

CABANIÈS, se levant, et à M^me^ La Houbelle. — Mais, trop heureux, madame, de vous êtes agréable... (Il s'avance vers Sébastien et ils restent seuls tous les deux dans un coin du salon, pendant que les autres invités sont rangés autour de M^me^ La Houbelle.) Cher monsieur, M^me^ La Houbelle vient de me parler de vous comme d'un garçon très distingué.

SÉBASTIEN, étonné. — Ah!

CABANIÈS. — D'ailleurs, il n'y a qu'à vous voir... Je suis sûr que vous n'êtes pas un polichinelle.

SÉBASTIEN, riant. — Merci.

CABANIÈS. — Oui... je m'exprime un peu brusquement... Mais ça ne fait rien. Je dis toujours à peu près ce que j'ai à dire. Un mot avant tout: vous suis-je antipathique?

SÉBASTIEN. — Quelle question!

CABANIÈS. — Réfléchissez. Moi, par exemple, je suis très sensible à la première impression... Etes-vous comme moi? Oui, vous ne savez pas où je veux en venir. Je vais vous le dire, ce sera plus simple. J'ai remarqué que les préliminaires, en affaires, ce n'est bon que si on veut rouler les gens. Et comme je ne songe pas à vous rouler, au contraire, je viens vous demander si, en principe, vous accepteriez une situation auprès de moi...

SÉBASTIEN. — Cette question est tellement imprévue...

CABANIÈS. — Je cherche justement quelqu'un en qui je puisse avoir une certaine confiance, confiance qui augmenterait à mesure que je le connaîtrais davantage, bien entendu.

SÉBASTIEN. — Mais, monsieur Cabaniès, je n'entends absolument rien aux choses de théâtre.

CABANIÈS. — Il y a théâtre et théâtre, mon cher monsieur... Vous, quand vous parlez théâtre, vous voyez des acteurs, des actrices... des pièces...! Pour moi, tout ça, c'est l'accessoire! c'est le prétexte!... Et, d'ailleurs, c'est toujours la même chose. Jamais ça ne fera de progrès. Mais, ce qui est appelé à en réaliser d'immenses, c'est la décoration, la mise en scène, la mécanique théâtrale. Tout cela est encore dans l'enfance... Vous avez déjà vu des ballets?

SÉBASTIEN. — Oui.

CABANIÈS. — Comment un corps de ballet arrive-t-il sur la scène?

SÉBASTIEN. — Je ne sais pas.

CABANIÈS. — Par les coulisses, sans ordre, sans précision... au petit bonheur... Moi, dans le théâtre que je rêve, on pressera sur un bouton et, en une seconde, il y aura cent cinquante danseuses en scène, amenées sur une planche mobile !... Et quand je pense qu'il faut encore des machinistes pour poser les décors, à notre époque! Tout ça doit se faire par la force électrique... Ah ! si je vis !... Enfin, vous voyez par quel bout nous pouvons nous accrocher... Vous êtes un peu ingénieur. Eh bien, c'est de la mécanique qu'il s'agit de faire... Autrement, je ne me serais pas adressé à vous. Je trouve qu'on ne fait rien de bon si on sort de son caractère et de sa ligne.

SÉBASTIEN. — C'est vrai.

CABANIÈS. — Donc, ne nous pressons pas, vous avez tout le temps de vous consulter. Moi, d'abord, je ne bouscule jamais personne... Je vous propose de causer avec moi, un de ces jours, voilà tout. Remarquez qu'au bout d'un quart d'heure je m'apercevrai peut-être que vous ne pouvez me servir à rien et vous, vous aurez reconnu que je vous dégoûte...

SÉBASTIEN, riant. — Cela m'étonnerait.

CABANIÈS. — Moi aussi... mais, enfin, il faut tout prévoir. Alors, on se rencontre un de ces jours?

SÉBASTIEN. — Sauf l'avantage de vous revoir, cela m'engage à si peu de chose que j'accepte avec plaisir.

CABANIÈS. — Voulez-vous que nous déjeunions demain ensemble?

SÉBASTIEN. — Je regrette. Il faut que je déjeune près de l'usine.

CABANIÈS. — A quelle heure vous levez-vous pour aller à l'usine?

SÉBATIEN. — A sept heures.

CABANIÈS. — Voulez-vous passer chez moi demain à six heures et demie?

SÉBASTIEN. — Du matin?

CABANIÈS. — Plus tôt, si vous voulez... Je dors très peu. A cinq heures, je suis debout, c'est même l'heure où je suis le plus lucide.

SÉBASTIEN. — Eh bien, alors, à six heures et demie, demain.

CABANIÈS. — Hôtel Jenkins... Et je suis convaincu que nous n'en resterons pas là.

Il lui serre la main et s'éloigne.

M^me^ BALANIER, se levant, à Hélène. — Chère amie, nous prenons congé de vous.

BALANIER. — Chère madame...

HÉLÈNE. — Déjà!

M^me^ BALANIER. — Il le faut, hélas! chère amie.

CABANIÈS, à Hélène. — Au revoir, madame, et merci de ce bon accueil. (A Moulaine qui se retire aussi.) Je descends avec vous, Moulaine... Où donc est Serval?

BALANIER. — Il est parti tout doucement. C'est son habitude. A cette heure-ci, il rentre chez lui et il dort jusqu'à sept heures, pour se préparer à recevoir sa petite amie.

MOULAINE. — Au revoir, mon cher Barois. Je vous écrirai, c'est convenu.

BAROIS. — Mon cher député...

Mme MOULAINE, à Mlle Messany. — Au revoir, mademoiselle.

Sortie des Moulaine, des Balanier et de Cabaniès. Restent en scène Mme La Houbelle, Barois, Sébastien, qui causent tous les deux. Barois mange un gâteau.

Scène VII

Mme LA HOUBELLE, HELENE, Mlle MESSANY, BAROIS, SEBASTIEN

Mme LA HOUBELLE. — Ma chère amie, cet après-midi a été excellent pour vous... Vous avez été simple et cordiale. Il y a eu chez vous quelque chose qui a ressemblé à de la conversation... Cela devient de plus en plus rare... Mon enfant, il existe à Paris vingt-cinq grands salons, cinquante petits et une multitude d'endroits où l'on prend du thé... A partir d'aujourd'hui, vous êtes un des cinquante petits.

HÉLÈNE. — Je n'en demande pas tant, madame.

Mme LA HOUBELLE, se levant. — Messieurs, au revoir.

BAROIS. — Madame...

SÉBASTIEN. — Madame...

Mme LA HOUBELLE. — Nous allons nous voir souvent, je l'espère... Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

Mlle MESSANY. — Mais, comment donc... Je vous reconduis.

Mme LA HOUBELLE, embrassant Hélène. — Permettez que je vous embrasse, ma chère petite... A bientôt... à bientôt.

Elle sort.

Scène VIII

SEBASTIEN, HELENE, BAROIS

BAROIS. — Ces gens sont charmants... voilà mon opinion! (A Sébastien.) Mon cher, tu apprendras plus la vie et le monde dans une réunion comme celle-ci, en deux heures, qu'en dix ans de réflexions et de lectures... A demain, n'est-ce pas?

SÉBASTIEN. — A demain.

HÉLÈNE. — A bientôt, monsieur l'intrigant... puisqu'on ne peut pas vous avoir ce soir.

Barois baise la main d'Hélène et sort.

Scène IX

SEBASTIEN, HELENE, puis Mlle MESSANY

HÉLÈNE. — Que t'a dit M. Cabaniès? Raconte-moi vite!

SÉBASTIEN, gaiement. — Hein! es-tu assez contente de m'avoir mis, par tes petites manœuvres, en rapport avec un homme bizarre et suspect!...

HÉLÈNE. — Cabaniès, suspect! Ne dis jamais de pareilles abominations, mon chéri!... Cabaniès est un homme d'une grande valeur et qui sera décoré après les représentations de la Graza... à titre étranger.

SÉBASTIEN. — Il n'en a pas d'autre... D'ailleurs, il ne me déplaît pas du tout.

HÉLÈNE. — Alors, s'il te propose une bonne place, tu serais bien naïf de la refuser.

SÉBASTIEN, gaiement. — Et je parlais tout à l'heure de mon égoïsme! Qu'est-ce que c'est à côté du tien? Tu ne t'occupes ni de mon caractère, ni de mes goûts, mais de ton amour, et tu suis ton dessein implacablement!

HÉLÈNE. — Avec cette légère compensation que, le jour où il faudrait me sacrifier pour toi, mon égoïsme irait jusque-là.

SÉBASTIEN. — Hélas! j'en suis sûr!

HÉLÈNE. — Allons! ne sois pas méchant et ne me gâte pas ma joie! Car je suis extraordinairement heureuse, aujourd'hui, et de si peu de chose que ce bonheur doit durer au moins toute la journée.

Entre Mlle Messany.

Mlle MESSANY. — Ah! bien! par exemple!

HÉLÈNE. — Qu'y a-t-il, ma cousine?

Mlle MESSANY. — Ta belle-mère, mon enfant, ta belle-mère!

HÉLÈNE. — Mme Ardouin?

Mlle MESSANY. — Oui.

HÉLÈNE. — Ici?

Mlle MESSANY. — Ici!

HÉLÈNE. — Eh bien, pourquoi n'entre-t-elle pas?

Mlle MESSANY. — Elle demande si tu peux la recevoir.

HÉLÈNE. — Quelle question! Certainement! (A Sébastien.) Je vous demande pardon, monsieur Réal...

SÉBASTIEN. — Je vous laisse, madame.

Mlle MESSANY, à Sébastien. — N'oubliez pas l'heure du dîner. (En sortant.) C'est curieux, je connais cette femme-là depuis trente ans... Je ne peux pas m'y habituer.

HÉLÈNE. — Moi non plus, d'ailleurs. (A Sébastien, pendant que Mlle Messany est allée chercher Mme Ardouin.) Passe par ici, ce n'est pas la peine qu'elle te rencontre. A tout à l'heure.

Elle reste seule un instant. Entre Mme Ardouin.

Scène X

HELENE, Mme ARDOUIN, puis Mlle MESSANY

Mme ARDOUIN. — Ma chère enfant!... Comme je suis heureuse de vous revoir!

Elle l'embrasse.

HÉLÈNE. — Je regrette que vous ne m'ayez pas prévenue de votre arrivée, ma mère. Je serais allée vous attendre et je me serais occupée de votre installation.

Mme ARDOUIN. — Ne vous inquiétez pas de cela. Je suis descendue chez une amie à moi, Mme de Cernoy, que vous avez rencontrée dans le monde... Car vous êtes beaucoup allée dans le monde, cet hiver... Oh! ce n'est pas un reproche. Vous recevez, vous tâchez de vous distraire, vous avez raison... Mais venons au but de mon voyage à Paris... (Prenant la main d'Hélène et subitement émue.) Ma chère Hélène, ma chère fille, j'ai une grande et heureuse nouvelle à vous annoncer. J'ai revu mon fils, j'ai revu votre mari.

HÉLÈNE, froidement. — Ah! il est rentré à Villensel?

Mme ARDOUIN. — Non, pas encore... Il m'avait écrit de venir le rejoindre à Marseille. J'y suis restée trois jours avec lui... Ah! que vous ai-je dit, autrefois, ma chère Hélène?... Rappelez-vous mes paroles... Ce n'est qu'un égarement passager. Eh bien, je ne me trompais pas, j'ai retrouvé Pierre tendre et repentant, tel que mon cœur de mère le souhaitait.

HÉLÈNE. — J'en suis heureuse pour vous, madame.

Mme ARDOUIN. — Perdez donc cet air glacé que vous prenez sans cesse avec moi, ma chère enfant... C'est une attitude injuste, je vous assure... Il n'est pas question de mon bonheur, il est surtout question du vôtre... Oui, du vôtre... Car, écoutez bien ceci. Pierre a complètement rompu avec cette femme, complètement, et toute cette histoire est déjà loin.

HÉLÈNE. — Je ne suppose pas, madame, que vous soyez venue m'offrir de me réconcilier avec lui?

Mme ARDOUIN. — Ce n'est pas moi qui vous l'offre, Hélène. C'est votre mari lui-même.

HÉLÈNE. — Pierre?... Pierre?... Comment? il ose me proposer! Il est fou! il est fou!

Mme ARDOUIN. — Attendez... attendez!... Il m'a suppliée de faire une démarche auprès de vous... Il vous demande pardon... Il se conduira désormais avec vous de façon à vous faire oublier ses fautes... Et il vous conjure, Hélène, il vous conjure d'oublier le passé...

HÉLÈNE. — Cette prière ne peut pas me toucher, madame. Pierre a quitté sa maîtresse? Il en prendra une autre. Je ne crois pas à son repentir et je n'y croirai jamais. Si ce repentir eût été sincère, mon mari eût déjà trouvé le moyen de me l'exprimer directement.

Mme ARDOUIN. — Il ne l'a pas osé par délicatesse, par timidité vis-à-vis de vous!... Mais j'ai la conviction profonde, j'ai la certitude absolue qu'en reprenant la vie commune vous trouverez en Pierre le compagnon, l'ami, l'époux idéal que nous souhaitons toutes! En outre, nos deux familles, si fortement atteintes par le scandale de l'an dernier, seraient consolidées. Votre père et moi n'aurions pas une vieillesse pleine de remords, ce qui est une considération pour laquelle je m'adresse à votre cœur. Et vous n'êtes pas sans avoir réfléchi non plus au tort considérable que causerait à votre fille la séparation de son père et de sa mère si elle se prolongeait. Je viens donc chercher, ma chère Hélène, le mot de votre bouche qui vous fera rentrer chez moi, Pierre et vous, ensemble, comme mes enfants... Car vous êtes mes enfants tous les deux. Vous ne répondez pas?

HÉLÈNE, pâle. — Je suis... je suis très émue...

Mme ARDOUIN. — Je vous comprends, ma chérie.

HÉLÈNE, après un temps et un effort sur elle-même. — Voulez-vous, madame, que, pour nous épargner une conversation pénible, douloureuse, nous réglions la situation définitivement par un oui ou par un non?

Mme ARDOUIN. — Je ne demande pas mieux, mon enfant... En effet, un oui ou un non, ça suffit. Alors, c'est oui, je suppose?

HÉLÈNE. — C'est non!

Mme ARDOUIN. — Non?... Non?... définitivement?

HÉLÈNE. — Définitivement.

Mme ARDOUIN. — Oh!

HÉLÈNE. — Je suis prête à accepter la solution que vous préférerez, mon mari et vous. Nous répugnons au divorce, je crois cependant qu'à la longue nous y serons réduits. En attendant, comme nous ne pouvons pas rester dans la position équivoque et déplaisante où nous sommes, je vais prendre l'initiative de réclamer la séparation légale.

Mme ARDOUIN. — Qu'est-ce que j'entends?... C'est insensé! La séparation et le divorce ensuite! Jamais!

HÉLÈNE. — Trop de temps s'est écoulé. Un rapprochement entre Pierre et moi est impossible et n'a plus de sens. Je ne suis plus sa femme, je ne suis plus la femme qu'il a épousée... Nous sommes des étrangers. Je ne le connais plus!

Mme ARDOUIN. — Et voilà le résultat de vos réflexions de cet hiver?

HÉLÈNE. — Oui, madame.

Mme ARDOUIN. — Voilà ce que vous inspire le repentir sincère et loyal de votre époux!... de ce garçon imprudent, certes, mais bon et généreux! Je comprenais votre colère sous le coup de l'offense, mais je vous trouve un an après aussi irréductible! C'est cela qui n'a plus de sens ou plutôt qui en a un trop clair!

HÉLÈNE. — Que voulez-vous dire, madame?

Mme ARDOUIN. — Regardez-moi donc en face, si vous l'osez!

HÉLÈNE. — Tenez!

Mme ARDOUIN. — Dans vos yeux, il y a de la haine pour mon fils et pour moi!

HÉLÈNE. — Quelle erreur, madame... il n'y a aucune haine. Il n'y a même plus le souvenir de l'offense. Il y a la révolte et le refus de tout mon être!...

Mme ARDOUIN. — Malheureuse!

HÉLÈNE. — Plutôt que de reprendre la vie commune, plutôt que d'être exposée encore à tous les simulacres et à toutes les hypocrisies d'autrefois, je me tuerais!

Mme ARDOUIN. — Quelle femme êtes-vous donc devenue! C'est vous qui osez me parler sur ce ton! C'est vous qui marchez sur votre devoir, sur l'honneur, sur l'affection de mon fils!

HÉLÈNE. — Oh! madame... arrêtons-nous... Pourquoi prolonger cet entretien? Il ne peut pas avoir de conclusion. Vous ferez ce que vous croirez devoir faire.

Mme ARDOUIN. — Je fouillerai votre existence! J'en ferai sortir l'infamie qui doit s'y cacher!

HÉLÈNE. — Faites. En attendant, permettez que je me retire. Je vais appeler ma cousine qui vous tiendra compagnie.

Elle va à la porte.

Mme ARDOUIN, se levant et la retenant par le bras au moment où elle entr'ouvre la porte. — Alors, je vois que toutes les considérations que je pourrais invoquer seraient inutiles. Nous allons passer à un autre ordre d'idées. Hélène, je ne suis pas arrivée hier. Je suis à Paris depuis trois jours. On m'a beaucoup parlé de vous.

HÉLÈNE. — Eh bien?

Mme ARDOUIN. — Eh bien, je ne croyais pas ce qu'on m'a dit, je me refusais à croire à cette honte. A présent, je n'en doute plus. Vous avez un amant!

HÉLÈNE, froidement. — Vous vous trompez, madame.

Mme ARDOUIN. — Et cet amant est le petit Sébastien Réal!

HÉLÈNE, après un instant de silence et de réflexion, revenant vers Mme Ardouin. — Eh bien, tenez! finissons-en avec ce cauchemar! Mettons un abîme entre nous, l'aveu après lequel tout sera fini, l'aveu qui chassera tous les fantômes du passé, les dégoûts, les humiliations et les misères!... Oui, madame, j'ai un amant, et vous l'avez nommé... Et comme votre fils ne m'a jamais aimée, et que vous le savez bien, je ne pense même pas vous insulter en vous faisant cet aveu!

Mme ARDOUIN. — Vous ne pensez pas m'insulter! Et vous avez trahi mon fils! Mon fils trompé par

sa femme! par cette femme! lui!... Et j'aurai vu ça, moi! Mais vous n'êtes rien à côté de Pierre! Et sa faute disparaît sous votre crime!

HÉLÈNE. — Je suis prête à en répondre devant vous et devant lui! Allez donc le lui dire!

Mme ARDOUIN. — Non, je n'irai pas lui faire connaître le plus sanglant des outrages!... Mais je suis là, et c'est à moi maintenant que vous aurez affaire. Ou vous rentrerez dans ma maison, aux pieds de votre mari, soumise et inclinée, ou nous nous disputerons votre fille la loi à la main!

HÉLÈNE. — Je me défendrai, madame...

Mme ARDOUIN. — Vous ferez bien. Au revoir.

Mlle MESSANY, entrant. — Mais qu'y a-t-il donc?

Mme ARDOUIN. — Je vous salue, mademoiselle.

Elle sort.

Scène XI

HELENE, Mlle MESSANY, puis SEBASTIEN

Hélène chancelle dès que Mme Ardouin est sortie et n'a que le temps de s'asseoir sur un fauteuil. Mlle Messany court à elle et la retient.

Mlle MESSANY. — Qu'est-ce que tu as?... Hélène?... (Elle lui tape les mains.) Hélène?... ma petite...

HÉLÈNE. — Un peu d'étouffement, comme j'en ai quelquefois...

Mlle MESSANY, prenant un flacon. — Respire... respire bien!...

HÉLÈNE. — Merci...

Mlle MESSANY, lui tapant dans les mains. — Hélène... voyons!...

HÉLÈNE. — Cette femme me fera du mal, je le sens...

Elle se renverse prête à s'évanouir.

Mlle MESSANY, la prenant dans ses bras. — Elle s'évanouit!...

HÉLÈNE, balbutiant. — Non... non... ça va mieux...

Entre Sébastien.

Mlle MESSANY. — Venez... Monsieur Sébastien... tenez-la... je vais chercher le médecin...

SÉBASTIEN, accourant. — Qu'est-ce qu'elle a?...

HÉLÈNE, le reconnaissant. — Ah! c'est toi!

SÉBASTIEN, affolé, à genoux à côté d'elle et sans prendre garde à Mlle Messany. — Oui, ma chérie... c'est moi...

HÉLÈNE. — Ce n'est plus rien... c'est passé... ne t'inquiète pas...

Elle se relève.

Mlle MESSANY, stupéfaite. — Ils se tutoient!... Eh bien! ça!

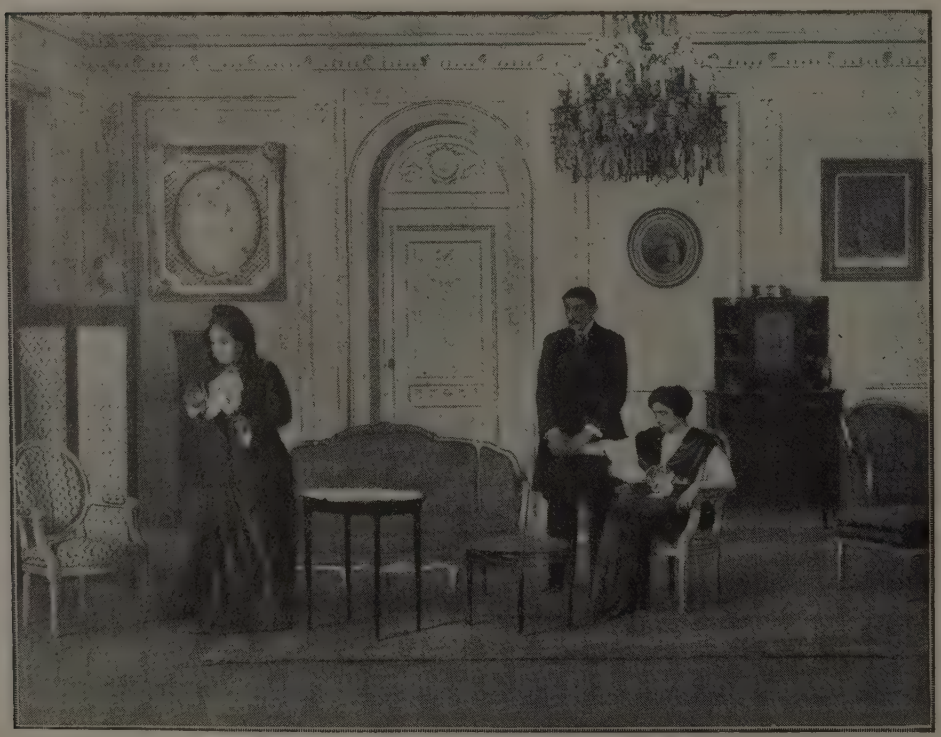
HÉLÈNE. — Oui, ma cousine... oui... vous savez notre secret, maintenant.

Mlle MESSANY. — Par exemple!... Ecoutez... je ne sais pas quoi vous dire, moi!... Si je m'attendais!...

HÉLÈNE, souriant. — Voulez-vous encore de moi, ma cousine?

Mlle MESSANY. — Quelle question! Mais plus que jamais, ma pauvre enfant! Ça n'empêche pas que tu aies commis une grande faute... Mais, enfin, tu as des excuses, et si je remontais dans ma vie, qui sait si je ne trouverais pas une minute où j'aurais bien voulu commettre cette faute-là? (Les regardant qui se tiennent par la main.) Oui... oui.. vous deviez vous aimer, c'était fatal!

RIDEAU



Mlle Messany. Sébastien. Hélène.

SCÈNE PREMIÈRE. — Mlle Messany : « *Si je remontais dans ma vie...* »

Bishop. Cabaniès. Hélène. Sébastien

Scène VII. — Sébastien : « *Est-il heureux !* »

ACTE III

Le cabinet de Cabaniès, au cirque. Pendant le dernier entr'acte des représentations de la Graza. Pièce composite et luxueuse. Grand divan, table, téléphone.

Scène première

SEBASTIEN, CABANIES, puis des messieurs, puis BISHOP, puis LUCIE GREGE, puis PALADINO.

Sébastien, se levant à l'entrée de Cabaniès. — Eh bien ?

Cabaniès. — Succès colossal ! Dix rappels... vingt rappels !... Ça n'en finissait plus ! La Graza n'a jamais plus mal chanté, personne ne s'en est aperçu... Voilà ce qu'il y a de beau au théâtre ! Et vous ? vous n'avez pas eu la curiosité d'aller voir ça ?

Sébastien. — J'ai écouté un instant... mais je suis si peu connaisseur !...

Cabaniès. — Avez-vous déjà assisté à une course de taureaux ?

Sébastien. — Jamais.

Cabaniès. — Vous n'avez qu'à regarder ce soir dans la salle. C'est exactement le même genre de public, et le même genre d'enthousiasme !... En voilà pour trente soirées de gala avec le maximum... C'est une affaire réglée... Si je vous disais que maintenant elle ne m'intéresse plus ?... Je suis comme ça ! Demain, nous passerons à un autre exercice. (Lui tapant sur l'épaule.) Sébastien, vous me plaisez beaucoup.

Sébastien. — Croyez bien, monsieur Cabaniès, que j'ai, moi aussi, une véritable sympathie pour vous.

Cabaniès. — Je vous l'avais prédit. Nos deux caractères se sont accrochés.

Sébastien. — Sauf que vous me rétribuez trop généreusement pour les services que j'ai pu vous rendre.

Cabaniès. — Vous êtes appelé à m'en rendre de bien plus grands... Vous commencez à être au courant de mes idées. Vous les mettez au point, quand je me perds dans les nuages... Par exemple, ce théâtre de Melbourne, j'y renonce... Il ne faut pas trop m'éparpiller. Vous avez raison... j'ai une tendance à m'éparpiller.

Sébastien. — Il me semble qu'il vaudrait mieux réunir les meilleures de vos affaires et les exploiter à fond.

Cabaniès. — Vous avez mille fois raison ! Sébastien, je ferai votre fortune !

Un Habit noir, de la porte. — Bravo, Cabaniès !

Cabaniès. — Merci, Brazier.

Deux Jeunes Gens. — Bravo ! Bravo !

Cabaniès — Ça va, hein !... Merci.

Une Jeune Femme, paraissant à la porte. — Grand triomphe, mon petit Cabaniès !

Une Autre, qui est avec elle. — On peut aller embrasser Graza ?

Cabaniès. — Oui... oui. Mais dépêchez-vous ! Vous savez où c'est ?

Les Deux Femmes. — Oui... oui...

Cabaniès, à Sébastien. — C'est assez amusant de réussir, tout de même... Ah çà ! mais quelle heure est-il donc ? Onze heures ! Bishop devrait être ici... Le Sud-Express arrive à dix heures... Vous connaissez Bishop ?

Sébastien. — Pas du tout.

CABANIÈS. — C'est un de mes hommes que j'envoie en surveillance un peu partout... Il arrive de Lisbonne... Ah! le voici.

BISHOP, entrant. — Bonjour, monsieur Cabaniès... Je suis en retard parce que j'ai passé chez moi me mettre en habit.

CABANIÈS. — Bon ! bon ! pas d'explications !... Monsieur Réal, je vous présente Bishop, mon homme de confiance... Méfiez-vous de lui comme de la peste!

BISHOP. — Ah! Ah!

SÉBASTIEN. — Monsieur...

CABANIÈS, à Bishop. — Alors, tu étais à Lisbonne avant-hier?

BISHOP. — Oui, monsieur Cabaniès.

CABANIÈS. — Tu as vu ma femme? Elle va bien?

BISHOP. — Mme Cabaniès se porte à merveille... Elle m'a chargé de ses amitiés pour vous.

CABANIÈS. — Et les enfants?

BISHOP. — Les enfants aussi.

CABANIÈS. — Tu t'es arrêté à San-Polo? (A Sébastien.) San-Polo, c'est une ville de la frontière espagnole où j'ai une petite affaire qui ne va pas mal... (A Bishop.) Rien de neuf à San-Polo? Théâtre? Casino? tout ça va?

BISHOP. — Oui... sauf un petit incident insignifiant...

CABANIÈS. — Tu vas me raconter ça. (A Sébastien.) Je reviens... (A Lucie Grège qui entre.) Eh bien, mademoiselle, Serval est-il content?

LUCIE. — Oh! ravi... comme tout le monde... D'ailleurs, vous allez le voir... (A Sébastien, pendant que sortent Cabaniès et Bishop.) Ah! Monsieur Réal, je vous cherche.

SÉBASTIEN. — Moi, mademoiselle?

LUCIE. — Oui. Serval m'a priée de vous inviter à souper ce soir après la représentation.

SÉBASTIEN. — Vous le remercierez bien de ma part, mademoiselle. Ça m'est impossible, malheureusement.

LUCIE. — Oh! quel dommage! vous soupez dans une autre société?

SÉBASTIEN. — Je ne soupe pas, mademoiselle.

LUCIE. — Vos rentrez, tout bonnement, comme ça, avec votre bonne amie, hein? Comme on voit bien, à leur figure, quand les hommes ne veulent pas répondre!

SÉBASTIEN, gaiement. — C'est que je n'ai rien à vous répondre... Vous affirmez que j'ai une bonne amie et que je rentre avec elle... Comment le savez-vous?

LUCIE. — Je le suppose... Mais ce n'est pas moi qui fais des potins... J'ai entendu dire par des camarades que vous aviez une maîtresse dans le monde.

SÉBASTIEN. — Bah!

LUCIE. — On prétend même que vous ne la trompez pas... C'est vrai?

SÉBASTIEN. — Préférez-vous que ce soit vrai?

LUCIE. — Ça m'est égal... Alors, vous refusez de souper avec nous? Et si on insistait?... Non? Et si on insistait encore?... Toujours non? Vous ne me trouvez pas jolie?

SÉBASTIEN. — On ne peut pas être plus jolie.

LUCIE. — Et vous n'essaierez pas un de ces jours de tromper votre maîtresse, pour voir?

SÉBASTIEN. — Pour voir quoi?

LUCIE. — Pour voir comment c'est fait... êtes-vous bête! Je vous préviens que je ferai encore une tentative, mais que ce sera la dernière... Vous avez tort de croire, mon cher, que je me jette à votre tête et que je n'ai aucune dignité.

PALADINO, entre et parle d'une voix mielleuse et lente. — M. Cabaniès?...

SÉBASTIEN. — Il est sorti, monsieur, vous le rencontrerez dans les couloirs.

PALADINO. — C'est ici son bureau?

SÈBASTIEN. — Oui, monsieur.

PALADINO. — Seriez-vous par hasard un de ses amis?

SÉBASTIEN. — Je suis son secrétaire.

PALADINO. — Oh! parfait... Alors, monsieur, vous me rendriez un véritable service en voulant bien lui remettre ma carte... Comte Paladino... un grand admirateur... il ne me connaît pas, mais je suis chargé d'une commission pour lui... d'une commission très importante.

SÉBASTIEN. — Revenez dans un quart d'heure, vous le verrez certainement.

PALADINO. — Trop aimable, monsieur. J'ai l'honneur de vous saluer.

Il sort.

LUCIE. — Je vous quitte, moi aussi, mon petit Réal. A un de ces jours et sans rancune.

SÉBASTIEN. — Et encore une fois, excusez-moi auprès de Serval.

Entrent Barois et Hélène. Lucie Grège salue Hélène et Barois et sort.

Scène II

SEBASTIEN, BAROIS, HÉLÈNE

BAROIS. — Belle soirée! Magnifique soirée! Je n'ai pas pu venir te serrer la main au premier entr'acte, Mme La Houbelle m'a retenu dans sa loge.

SÉBASTIEN. — Tu es bien placé?

BAROIS. — A côté d'Hélène, ce qui fait que nous pouvons échanger nos impressions.

HÉLÈNE, riant. — Et ce n'est pas pour vous les reprocher, elles sont bruyantes, vos impressions! Quel enthousiasme!

SÉBASTIEN. — Je ne te savais pas si grand musicien!

BAROIS. — Ce n'est pas la musique qui m'emballe, mon cher!... ni les artistes... ni la Graza. Elle chante même un peu faux, la Graza... entre nous... Non, ce qui est prodigieux, dans une soirée comme celle-ci, c'est l'ensemble, c'est le total de tous les éléments qui la composent, la scène, la salle, les femmes, le luxe et jusqu'aux autos qui sont à la porte du théâtre! Tout ça se mêle dans notre esprit avec la musique, les décors, la lumière... On ne sait plus dans quel pays on se trouve ni à quelle époque! Et on a l'impression d'être sous une énorme cloche de cristal qui vous isole du reste du monde! Et quand je pense qu'hier je faisais une classe de philosophie dans un collège de province!

SÉBASTIEN. — Voilà ce que tu aurais dû dire à tes élèves!

BAROIS. — Mon vieux, pour des provinciaux comme nous, sais-tu ce qu'il y a de plus frappant à Paris, aujourd'hui? C'est qu'il peut nous offrir des spectacles fabuleux, nous faire crier d'étonnement et d'admiration, mais qu'il est devenu incapable de nous émouvoir et de nous instruire! Il est trop tumultueux, trop fort! C'est une espèce

de monstre... Il a perdu la finesse et l'aristocratie que nous venions y chercher autrefois et qu'on ne trouvait que chez lui... Enfin! ne regrettons rien, c'est autre chose! C'est peut-être aussi beau! Seulement il faut s'y habituer... On n'est plus dans un salon, on est dans une gare énorme où chacun peut aller au guichet pourvu qu'il ait de quoi payer sa place...

SÉBASTIEN. — Et elle est chère!

BAROIS. — Oh! toi, ne te plains pas... te voilà maintenant au bon endroit, restes-y! Et surtout, ne laisse pas chiper ton tour!

SÉBASTIEN. — Si je te disais qu'on commence à me regarder de travers et que j'ai déjà des petits ennemis!

BAROIS. — Tu en auras de plus grands et davantage à mesure que tu monteras. Les ennemis, ça sert à mesurer la hauteur où on est.

HÉLÈNE. — Hein! Barois... C'est pourtant nous deux qui avions raison contre ce jeune homme!... Vous rappelez-vous notre conversation du mois dernier?

BAROIS. — Quel changement! (Riant.) Et il est encore plus considérable que je ne croyais, dites donc!...

HÉLÈNE. — Hein? Q'avez-vous pensé quand je vous ai fait tout à l'heure mon petit aveu? C'était convenu avec Sébastien que nous vous nommerions notre confident pour avoir un espion auprès de ma belle-mère. Voyons, soyez franc, quelle a été votre impression, quand je vous ai dit... en rougissant?...

BAROIS. — Quand vous m'avez dit... sans rougir, d'ailleurs?... Eh bien, le premier mouvement de surprise passé, j'ai été extrêmement satisfait.

HÉLÈNE. — Parole d'honneur!

BAROIS. — Parole d'honneur! C'est bien, c'est très bien, j'irai plus loin, c'est excellent!

HÉLÈNE. — Avouez, Barois, qu'il n'y avait pas autre chose à faire?

BAROIS. — Encore fallait-il y penser! Maintenant, mes enfants, vous savez que je suis votre camarade et votre ami.

HÉLÈNE. — Oui, je le sais...

BAROIS. — Et que si jamais vous aviez besoin de moi...

HÉLÈNE. — Merci, Barois. En ce moment, M^me^ Ardouin a l'air de se tenir tranquille, elle n'a pas donné suite à ses menaces, mais, vous comprenez, ça ne durera pas. Elle doit préparer quelque coup.

BAROIS. — Mais non, mais non, ne croyez pas ça.

HÉLÈNE. — Si vous l'aviez entendue!

BAROIS. — On dit certaines choses dans la colère et puis on réfléchit... Oui... je sais... elle a dit que vous vous disputeriez votre fille la loi à la main! Et vous avez eu très peur !... La loi à la main ! Qu'est-ce que ça signifie? Ce sont des façons de parler... Dans la réalité tout cela se traduit par des transactions. On n'est jamais obligé de choisir brusquement, sans préparation, entre son amour et son enfant... Ce n'est pas vrai. La vie pose les questions avec plus de nuances et d'une voix moins impérieuse. Comme ce qui nous arrive lui est parfaitement égal, elle nous laisse le temps de devenir sages : il faut en profiter. Mes amis, votre sort, c'est vous qui le jouez, vous deux seuls. Ne vous occupez pas des autres. Sur ces paroles consolantes, je vous demande la permission d'aller rôder un peu partout... Je suis venu à Paris pour ça... (A Hélène.) A la fin de l'entr'acte, je reviens vous prendre, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — C'est ça.

Sort Barrois.

Scène III

SEBASTIEN, HELENE

HÉLÈNE. — Tu n'obtiendras jamais de moi que je te fasse une scène de jalousie à propos de cette demoiselle.

SÉBASTIEN. — De M^lle^ Lucie Grège?

HÉLÈNE. — Parfaitement.

SÉBASTIEN. — Elle venait m'inviter à souper de la part de Serval.

HÉLÈNE. — Voilà deux fois depuis une semaine que je la rencontre dans ton bureau, mais je te jure que je n'y attache aucune importance... Tu es absolument incapable d'une trahison aussi vulgaire.

SÉBASTIEN. — Ni d'aucune autre.

HÉLÈNE. — Tu ne m'aimeras peut-être pas éternellement, mais je crois que tu auras du mal à aimer une autre femme.

SÉBASTIEN. — J'y songe si peu que j'ai l'intention bien arrêtée de t'emmener après le spectacle.

HÉLÈNE. — Où ça?

SÉBASTIEN. — Chez moi.

HÉLÈNE. — Vraiment?

SÉBASTIEN. — Et de te garder pour moi tout seul jusqu'à une heure avancée de la nuit.

HÉLÈNE, souriant. — J'ai donc une robe qui me va bien?

SÉBASTIEN. — Délicieusement bien... Tu veux?

HÉLÈNE. — J'allais te le proposer. Maintenant, je m'en vais. Je te retrouve ici, à la fin?

SÉBASTIEN. — Oui.

HÉLÈNE. — Quel triomphe, crois-tu! Si je ne vois pas M. Cabaniès, tu lui feras tous mes compliments. Il est toujours très gentil avec toi?

SÉBASTIEN. — De plus en plus.

HÉLÈNE. — Dis-moi que tu es heureux? Oui, j'ai besoin que tu me le dises, car j'ai craint un instant d'avoir heurté ton caractère par mon insistance, par mes conseils. Non, n'est-ce pas?

SÉBASTIEN, souriant. — Non... non!

HÉLÈNE. — Tu ne regrettes plus que je t'ai arraché à l'état sauvage et errant?

SÉBASTIEN. — Pas encore.

HÉLÈNE. — Car tu l'as regretté un instant... tu as résisté... tu m'en as voulu... Ah! que j'étais navrée... Enfin! c'est fini!... Dis? tu ne souffres pas trop d'avoir de quoi dîner tous les soirs?

SÉBASTIEN. — Je m'y habitue insensiblement. Ce doit être une chose naturelle à l'homme.

HÉLÈNE. — Et surtout... tu m'aimes toujours comme autrefois? de la même façon libre et forte d'autrefois?

SÉBASTIEN. — Cet autrefois qui remonte à six semaines!

HÉLÈNE. — C'est beaucoup, puisque tu as devant toi une autre destinée... Ah! il y a des heures où j'ai peur de tout... brusquement, pour un mot, pour un geste de toi, pour un de tes regards qui m'échappe... Je suis absurde, je suis bête, et je t'aime! Heureusement, ça finit toujours par ce mot-là!

Entre Cabaniès.

Scène IV

LES MÊMES, CABANIES, puis SERVAL et Mme LA HOUBELLE, puis, presque en même temps envahissent le bureau les BALANIER, deux ou trois spectateurs, puis MOULAINE et PALADINO.

CABANIÈS. — Madame, mes hommages... (A Sébastien.) Les couloirs sont excellents.

HÉLÈNE. — C'est l'enthousiasme, monsieur Cabaniès... Je vous cherchais pour vous apporter les compliments de Mme La Houbelle.

CABANIÈS. — Je ne la verrai donc pas? (Entre Serval.) Ah! Serval. Eh bien?

SERVAL. — Le délire, mon ami, le délire... Je suis bien content pour vous, Cabaniès... Il vous manquait cette soirée pour la consécration définitive, pour la grosse situation parisienne.

CABANIÈS. — Et je l'ai, cette fois-ci, il me semble!

SERVAL. — En plein. Maintenant, vous êtes tranquille, vous ne craignez plus rien et vous ferez à Paris ce que vous voudrez... mais il vous fallait ça. On vous guettait.

CABANIÈS, lui serrant la main. — Merci, Serval. Vous, vous m'avez toujours soutenu... je ne l'oublierai pas. (Allant à la rencontre de Mme La Houbelle.) Ah! Madame... que d'honneur... Je n'espérais pas...

Mme LA HOUBELLE. — J'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici... Mme Ardouin a dû vous transmettre mes félicitations...

CABANIÈS. — Oui, madame... Asseyez-vous, je vous prie.

Mme LA HOUBELLE. — Grande soirée d'art, Cabaniès!... Désormais on ne pourra plus entendre la petite musique... Vous lui avez donné le coup de grâce...

Mme BALANIER, entrant sur ces derniers mots. — Absolument. Vous avez créé un goût nouveau... Et quels décors! Quant à la Graza, il n'y a pas deux opinions dans la salle: elle est sublime!

CABANIÈS. — Elle a rarement été en forme comme ce soir! (Allant au-devant de gens.) Cher ami... Merci... oui... je suis enchanté. (A Moulaine qui entre suivi de Mme Moulaine.) Mon cher député... Chère madame... entrez. Je suis heureux de vous voir.

Mme MOULAINE. — Et moi, je ne vous dis qu'un mot: c'est un miracle!

MOULAINE, allant à Cabaniès solennellement. — Mon cher Cabaniès... (Il s'arrête un instant pour qu'on fasse silence.) Mon cher Cabaniès, je vous apporte les compliments du ministre qui a pris le plus vif intérêt à cette belle manifestation d'art...

Mme LA HOUBELLE. — Oui, c'est bien vrai...

Approbations et murmures.

MOULAINE, continuant quand le silence est rétabli. — ...et qui me charge de vous annoncer que vous recevrez demain la croix de la Légion d'honneur.

Mme LA HOUBELLE. — Très bien!

SERVAL, enthousiasmé. — Mon vieux camarade...

Mme MOULAINE et Mme BALANIER. — Nos félicitations, monsieur Cabaniès...

BALANIER. — Et les miennes...

UN AUTRE MONSIEUR. — Et les miennes...

CABANIÈS, tendant théâtralement la main à Moulaine. — Mon cher député, mon ami...

MOULAINE. — Oui! votre ami...

CABANIÈS. — A la joie que j'éprouve en recevant cette haute distinction, je sens que je la méritais!

MOULAINE. — Cent fois!

CABANIÈS. — Il me faudrait votre éloquence pour vous remercier dignement, pour remercier l'illustre ministre... (Murmures.) Cette éloquence, malheureusement, je ne l'ai pas! Je me contente donc de vous dire que je suis touché jusqu'aux larmes de ce trop magnifique couronnement d'une existence tout entière consacrée à l'art!...

MOULAINE. — Tous vos amis, Cabaniès, s'associent à votre triomphe... N'est-ce pas?

PLUSIEURS VOIX. — Mais oui... certes... oui... Très bien!

SERVAL. — Ah! je crois qu'on commence le dernier tableau.

CABANIÈS. — Il est très court... mais c'est la danse dans le gouffre... Ne le manquez pas...

Mme LA HOUBELLE. — Je vous ferai signe un de ces jours, Cabaniès.

CABANIÈS. — Trop aimable, madame...

Mouvement de sortie.

BAROIS, à Hélène. — Vous venez, Hélène?

HÉLÈNE, à Sébastien, bas. — Tu m'attends ici?

Tout le monde est sorti pendant ces répliques. Paladino est entré discrètement et reste, quand tout le monde est parti, avec Cabaniès et Sébastien.

Scène V

SEBASTIEN, CABANES, PALADINO

CABANIÈS, à Paladino qui s'avance vers lui le sourire aux lèvres. — Vous désirez, monsieur?

PALADINO. — Vous adresser d'abord mes sincères félicitations pour ce superbe effort artistique, seigneur Cabaniès, et pour la distinction dont vous venez d'être l'objet...

CABANIÈS. — Monsieur, je vous remercie... Et j'ai l'honneur de parler à...?

PALADINO. — Au chevalier Paladino, de Florence... Ce nom ne vous dit rien?

CABANIÈS. — Non, mais à partir d'aujourd'hui il va me devenir très sympathique.

Il lui tend la main.

PALADINO, lui serrant la main. — Avant de prendre congé de vous, cher seigneur Cabaniès, il faut que je vous dise encore deux mots.

CABANIÈS. — Je vous écoute.

PALADINO, désignant Sébastien. — Est-ce que je peux parler?...

CABANIÈS. — Parfaitement. Vous pouvez parler devant monsieur qui est mon secrétaire et mon ami.

PALADINO. — Oh! moi, ça m'est égal... Alors, voici, cher seigneur. Je me trouvais il y a trois jours au Casino de San-Polo... Je suis très joueur, hélas! et je suis en train de perdre la fortune de mes aïeux dans tous les tripots de l'Europe... Que je suis bête! mon Dieu! que je suis bête!

CABANIÈS. — Le Casino de San-Polo n'est pas un tripot, monsieur.

PALADINO. — Evidemment, puisque vous en êtes le principal actionnaire et le fondateur... Ce n'est donc pas un tripot, c'est seulement un lieu où l'on ne joue pas toujours avec une régularité parfaite...

CABANIÈS. — Monsieur!

PALADINO, très doux. — Et tel que vous me voyez, pas plus tard que jeudi dernier, l'administration m'a volé par des procédés extrêmement ingénieux une somme de vingt mille francs...

CABANIÈS, avec un dédain suprême. — Assez, monsieur, assez! Veuillez vous retirer... L'administration de San-Polo est au-dessus de tout soupçon.

PALADINO, toujours très correctement. — Elle n'en a pas moins été prise en flagrant délit... il y a eu scandale... On a roué de coups votre croupier... et on a cassé toutes les glaces de la salle de jeu... Il n'y a donc pas la moindre erreur! Et je suis très résolu, cher seigneur Cabaniès, à ne pas quitter ce bureau sans que vous m'ayez remboursé les vingt mille francs que j'ai perdus ce soir-là!

CABANIÈS, froid et résolu. — Monsieur, je dois vous prévenir qu'on ne m'intimide pas... Sortez!

PALADINO, s'asseyant. — Oh! non...

CABANIÈS. — Je vais vous faire jeter dehors!... (A Sébastien.) Voilà à quoi on est exposé dans les affaires, mon cher!

Geste de Sébastien qui écoute attentivement.

PALADINO. — Quel scandale inutile, un soir pareil!...

CABANIÈS, furieux. — Vous êtes un...!

PALADINO. — Non... cher seigneur, car si j'étais un maître chanteur, comme vous alliez dire, je vous réclamerais une somme supérieure à celle que j'ai perdue... Rendez-moi mes vingt mille francs, cher monsieur Cabaniès, car on m'a véritablement dévalisé cette somme... et désormais vous n'aurez plus en moi qu'un admirateur enthousiaste... et vraiment je vous admire beaucoup, mais il me faut mes vingt mille francs...

Il croise ses jambes.

CABANIÈS, va d'abord à lui, menaçant, puis réfléchit, s'arrête, et se dirige vivement vers la porte de droite. — Bishop!...

BISHOP, apparaissant. — Monsieur?

CABANIÈS. — Les rapports de San-Polo...

BISHOP, prenant dans son portefeuille. — Voici, monsieur.

CABANIÈS. — Bien. Laisses-nous. (Sort Bishop. Froidement, à Paladino.) Veuillez me rappeler votre nom?

PALADINO. — Chevalier Paladino.

CABANIÈS, consulte les papiers que lui a remis Bishop, puis: — Paladino?... Oui... Ah! Ah! bon... (Il regarde Paladino, prend un carnet de chèques, en remplit un, puis à Paladino.) Voici, monsieur. Oh! pas de remerciements, pas de discours... Plus un mot!

PALADINO. — Pardon! Je tiens à votre estime...

CABANIÈS. — N'y comptez pas. C'est tout ce que vous désirez?

PALADINO. — Absolument tout... Alors, je vais entendre le dernier acte... Quelle artiste, cette Graza! Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

Il sort.

Scène VI

SEBASTIEN, CABANIES

CABANIÈS. — Ce rastaquouère! J'ai failli me fâcher, ma parole! Au fait, Sébastien, je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion...

SÉBASTIEN. — Soyez tranquille, monsieur Cabaniès, il ne sortira jamais de ma bouche un mot qui puisse vous compromettre ni vous faire le moindre tort.

CABANIÈS. — D'autant plus, mon petit — je vous confie ça entre nous — qu'il y a un certain genre d'affaires dont je veux me débarrasser... Eh! que voulez-vous? au début d'une carrière, on prend ce qu'on trouve... on tire sur le gibier qui passe!... C'est comme ça que j'ai été amené à me mêler d'histoires de jeux que je vais jeter par-dessus bord... Je ne vous dirai pas que j'ai des excuses. Car un homme comme moi n'invoque pas d'excuses: il est vainqueur ou vaincu, il perd ou il gagne, et il n'a pas d'opinion sur les moyens qu'il emploie pour gagner ou pour perdre... Eh! eh! ça vous paraît monstrueux ce que je vous débite là?

SÉBASTIEN. — Monstrueux, c'est le mot. Mais vous avez trop d'intelligence et même de cœur pour le dire sincèrement.

CABANIÈS. — Ce diable de Sébastien! Dites donc? j'espère que vous n'allez pas me prendre pour un coquin? Ça me ferait beaucoup de peine!

SÉBASTIEN, froidement. — Vous avez été trop bon pour moi et je vous ai trop d'obligation pour me permettre de vous blâmer...

CABANIÈS. — Eh! mon cher, que voulez-vous? J'ai toujours été un peu en dehors de la société... Je n'ai pas reçu d'éducation, je n'ai reçu que des coups... et ce que vous considérez peut-être comme des crimes, pour moi, c'étaient des faits de guerre, simplement... Mais, aujourd'hui, c'est fini... L'ancien Cabaniès est mort... c'était un gaillard sans scrupules. Que le diable l'emporte! (Regardant sa montre.) Sacrebleu! le rideau va baisser. Il faut que j'aille voir ça! Ne vous en allez pas, au moins! Nous allons finir la soirée quelque part!

Sébastien répond par un geste vague. Sort Cabaniès.

Scène VII

SEBASTIEN, seul, puis HELENE

Il passe la main sur son front, va à la table, prend une plume, hésite, puis écrit fiévreusement. Entre Hélène.

HÉLÈNE. — Je me suis dépêchée pour éviter les encombrements... Quelle cohue! Tu es prêt? (S'approchant.) A qui écris-tu?

SÉBASTIEN. — A Cabaniès.

HÉLÈNE. — A quel propos?

SÉBASTIEN, continuant à écrire. — Je me sépare de lui.

HÉLÈNE. — Tu te sépares?... Qu'est-ce que ça signifie?

SÉBASTIEN. — Ça signifie que je ne veux plus avoir aucun rapport avec Cabaniès...

HÉLÈNE. — Tu ne veux plus être son secrétaire?

SÉBASTIEN. — Non.

HÉLÈNE. — Pourquoi?

SÉBASTIEN. — Parce que c'est un forban!

HÉLÈNE, stupéfaite. — Cabaniès!... un forban!...

SÉBASTIEN. — Oui, il n'y a pas d'autre mot!... Ce n'est pas un simple coquin, ni un fripon... c'est mieux qu'un malhonnête homme. C'est le forban!

HÉLÈNE. — Mais tu te trompes! C'est de la folie! Quelqu'un a intérêt à te tromper et à te mentir!... Forban! un homme qui vient d'être décoré devant tout le monde!

SÉBASTIEN. — On ne décore pas en secret...

HÉLÈNE. — Ecoute donc Moulaine en parler... et Serval... et tous les gens qui le connaissent!... Cabaniès est un homme de premier ordre! (Mettant la main sur la lettre que Sébastien a commencé à écrire.) Je ne veux pas que tu écrives cette lettre, je ne veux pas!...

SÉBASTIEN — Je te dis que j'ai la certitude ab-

solue, la preuve, que Cabaniès vole au jeu ou qu'il laisse voler, c'est la même chose, dans une espèce de tripot qui lui appartient je ne sais où, en Espagne ou en Portugal... Tu penses bien que je n'irai jamais raconter ça à personne, mais je le sais, ça me suffit!... Désires-tu encore que je reste avec lui et que je devienne son associé?

HÉLÈNE. — Je désire que tu réfléchisses, que tu ne prennes pas une résolution de cette importance dans l'énervement où tu es et que tu ne compromettes pas ton avenir par un coup de tête!

SÉBASTIEN, agacé. — Tu ne penses qu'à mon avenir! Laisse-m'en un peu le maître! Mon avenir sera bien autrement compromis si je vis auprès d'un individu louche et taré!

HÉLÈNE, subitement navrée. — Oh! Sébastien, comme tu me réponds... C'est la première fois que tu me parles avec cette colère!

SÉBASTIEN, l'attirant à lui. — Excuse-moi, ma chérie... Mais je te supplie seulement de ne pas faire servir l'amour que j'ai pour toi à diminuer mon courage... J'en ai besoin plus que jamais et aussi de toute ma lucidité, car je ne me dissimule pas plus que toi la gravité de ce qui m'arrive...

HÉLÈNE. — Mais non... c'est moi qui ai exagéré... Va! mon chéri aimé, ça n'a aucune gravité, au contraire... n'aie pas peur... Est-ce qu'avec ton intelligence, tes ressources, tes relations, tu ne trouveras pas dix places pour une maintenant?...

SÉBASTIEN. — Ce n'est pas ça qui est grave!... Evidemment, je gagnerai toujours ma vie... Non, ce qui est grave, vois-tu, c'est autre chose... C'est que je ne me sens plus aussi sûr de moi qu'à mon arrivée à Paris... C'est que les quelques semaines que je viens de passer auprès de cet homme, qui ne peut pas faire un geste sans que l'argent sonne dans toutes ses poches, m'ont donné à moi aussi un peu de désir et de fièvre!... Est-ce que je savais ce que c'est que l'argent, moi! Je croyais que ça se gagnait durement par le travail et par l'effort, et je m'aperçois que ça se rafle avec de la chance... Alors, à mon tour, je suis tenté... oui... oui, je suis plus tenté que je n'ose me l'avouer à moi-même. Tiens! tout à l'heure, pendant que Cabaniès me parlait... sur un ton d'inconscience qui, autrefois, m'aurait fait bondir, je ne pouvais pas m'empêcher de le regarder avec une certaine complaisance... Je me sentais presque attiré vers lui... et, quand il est sorti, j'ai hésité d'abord à lui écrire cette lettre, et maintenant, tiens, malgré ce que je viens de te dire, je me demande si je ne suis pas trop scrupuleux, trop difficile... Car j'ai l'impression que je ferai ma fortune avec Cabaniès!... Enfin! il y a deux solutions qui s'offrent à moi: la solution propre et la solution abjecte et j'hésite!...

HÉLÈNE, allant à lui et vivement. — Non, Sébastien, tu n'hésites pas, ce n'est pas vrai. Et je commettrais un crime vis-à-vis de toi en t'engageant à devenir le complice d'un pareil individu. Reste toi-même, Sébastien, dans ta fierté, dans ta loyauté!... Va... écris à Cabaniès... continue... Ecrivons-lui ensemble... je vais t'aider... Qu'est-ce que tu lui disais? (Elle lit le commencement de la lettre.) C'est très bien... très bien... Dépêche-toi avant qu'il n'arrive...

Elle a amené Sébastien à la table.

SÉBASTIEN. — Alors, c'est entendu? On jette Cabaniès par-dessus bord?

HÉLÈNE. — On le jette!

SÉBASTIEN. — Allons! (Ecrivant pendant qu'Hélène est penchée sur son épaule.) « Monsieur... » (Il cherche.) Heu... « Vous comprendrez que dans ces conditions-là... »

HÉLÈNE, suivant de l'œil. — Oui... va... sois net... Parfait! parfait!

SÉBASTIEN, écrivant. — « ...il m'est impossible... »

HÉLÈNE, appuyant. — « Absolument impossible... » (L'embrassant dans les cheveux.) Signe et partons!

SÉBASTIEN, pliant la lettre. — Voilà!

HÉLÈNE. — Laisse la lettre sur la table, il la trouvera bien.

SÉBASTIEN. — Non. Je vais la lui faire porter... (A Bishop qui sort de droite et traverse précipitamment la pièce.) Monsieur Bishop, vous allez retrouver M. Cabaniès?

BISHOP. — Dans sa loge... on sonne au rideau.

SÉBASTIEN. — Voulez-vous lui remettre cette lettre de ma part? Vous serez bien gentil... Je suis obligé de sortir...

BISHOP. — Certainement, monsieur Réal...

Il sort.

SÉBASTIEN. — Où est mon chapeau? mon pardessus?

HÉLÈNE. — Tiens, là... (Ecoutant.) J'entends des applaudissements... C'est fini.

SÉBASTIEN. — Passons par le petite escalier.

HÉLÈNE. — Par ici?

SÉBASTIEN. — Par ici, oui... Oh! Cabaniès qui revient... Filons vite!

CABANIÈS, entrant la lettre à la main. — Hé! Sébastien, qu'est-ce que vous me dites donc?

SÉBASTIEN. — Lisez, monsieur Cabaniès.

Au moment où Cabaniès décachette la lettre, entre Bishop suivi de quelques artistes costumés qu'on voit à travers la porte.

BISHOP. — Monsieur Cabaniès! Monsieur Cabaniès!

Hélène et Sébastien s'arrêtent et regardent machinalement.

CABANIÈS. — Quoi?

BISHOP. — Vous n'entendez pas? Toute la salle est debout! On crie: « Cabaniès! Cabaniès! » Venez... venez!

CABANIÈS. — Tu es sûr?

LES ARTISTES. — Oui, patron, oui... Dépêchez-vous... vous n'entendez pas?

CABANIÈS. — C'est vrai! c'est vrai!

BISHOP. — Vite! vite!... Ils s'impatientent!

CABANIÈS. — J'y vais, sacrebleu! (Se tournant vers Sébastien.) Attendez-moi, Sébastien!... (Prenant Bishop par les épaules et le poussant.) Et toi, viens me traîner sur la scène!

Il sort à grands pas et en cambrant la poitrine.

SÉBASTIEN. — Est-il heureux?

HÉLÈNE. — Nous allons le traiter de forban toute la nuit!

Ils sortent.

RIDEAU

Sébastien. Le docteur. Hélène. Mlle Messany.

La mort d'Hélène.

ACTE IV

Même décor qu'au deuxième acte.

Scène première

HELENE, seule, puis Mlle MESSANY

Hélène, au lever du rideau, parcourt une lettre distraitement, s'arrête, regarde l'heure, va à la fenêtre. Entre Mlle Messany.

Mlle Messany. — Hélène?... Ah! tu regardes par la fenêtre... Mais n'aie donc pas d'inquiétudes... Que veux-tu qu'il y ait? C'est un retard très naturel.

Hélène. — Le train est arrivé depuis deux heures de l'après-midi... Il en est cinq... Sébastien devrait être ici. Il n'avait qu'à passer chez lui... il ne faut pas trois heures pour ça!... J'aurais dû aller l'attendre à la gare.

Mlle Messany. — Tu ne pouvais pas aller l'attendre, puisqu'il est avec sa sœur... de quoi aurais-tu eu l'air? Voyons, sois raisonnable.

Hélène. — Je n'y pensais plus, moi, à celle-là!

Mlle Messany. — Qui, celle-là?

Hélène. — Sa sœur.

Mlle Messany. — Tu ne savais pas qu'il avait une sœur?

Hélène. — Mais si... Elle est même charmante... Elle a de l'intelligence et de la race. Mais qui aurait pu prévoir qu'elle resterait seule un jour et que Sébastien serait obligé de la prendre avec lui. Elle va être terrible entre nous deux!

Mlle Messany. — Tu ne penses qu'à ça, toi! Et comment se fait-il qu'elle soit seule tout à coup, Mlle Réal?

Hélène. — Sa marraine, chez qui elle demeurait, vient de mourir... Je vous l'ai raconté.

Mlle Messany. — Non, tu ne me l'as pas raconté... Tu crois que tu me dis les choses et, la plupart du temps, il faut que je devine... (La regardant.) Es-tu tourmentée, ma pauvre enfant! Tu es pâle depuis quelques jours... Tu as des étouffements continuels... Je suis sûre que tu souffres, moi qui te croyais si heureuse!

Hélène. — On peut être heureuse et souffrir tout de même... D'ailleurs, c'est vrai... je souffre... je souffre depuis deux mois parce que Sébastien cherche une situation et qu'il n'en trouve pas... Il en est réduit pour vivre à faire des travaux dans une librairie et des dessins dans une usine... Il court ou il travaille toute la journée... Un garçon de cette valeur! Alors, son caractère s'aigrit et devient plus âpre, ça se comprend... Et le voilà maintenant avec cette charge nouvelle... Ah! que c'est dur! que c'est injuste!

Mlle Messany. — Où va te mener cette liaison, ma pauvre enfant, avec les complications de ta vie d'un autre côté? Sébastien est un très honnête garçon. Il t'aime. Mais tu sais bien que tu ne peux pas être sa femme, à moins de consentir à un scandale et à un procès qui pèserait lourdement sur l'avenir de ta fille... Tu ne feras jamais ça... As-tu des nouvelles de ta belle-mère?

Hélène. — Ah! oui... j'oubliais... Je viens de recevoir une lettre d'elle.

Mlle Messany. — Et tu ne me le disais pas!...

Voilà un événement!... Elle t'écrit... ça par exemple! Après ce qui s'est passé, c'est curieux!

HÉLÈNE, prenant la letre sur le bureau. — Tenez... lisez!

Mlle MESSANY, peu à peu à la lecture. — Ah! bien... ça... (Lisant.) *Est-il possible que des femmes comme nous, unies par tant de liens si chers, se soient laissées entraîner à des sentiments de haine!* (Parlé.) Elle a raison... C'est très bien, ce qu'elle fait là, ta belle-mère... (Lisant.) *Au revoir, ma chère fille, je vous embrasse.* (Parlé.) Nous nous étions trompées sur son compte, c'est une excellente femme.

HÉLÈNE. — S'il n'y a pas d'arrière-pensée là-dessous...

Mlle MESSANY. — Quelle arrière-pensée peut-il y avoir? C'est ta situation à toi qui est mauvaise... mon avoué me l'a dit. En négligeant de faire constater l'absence de ton époux et les causes véritables de cette absence, tu as commis une imprudence... Tu t'es interdit toute revendication ultérieure. C'est l'avoué qui parle...

HÉLÈNE. — Je m'en aperçois.

Mlle MESSANY. — Il est tout naturel aussi qu'avant d'engager un procès contre toi Mme Ardouin fasse une tentative suprême de réconciliation.

HÉLÈNE. — Bien inutile.

Mlle MESSANY. — Elle ne t'en adresse pas moins des excuses.

HÈLÈNE. — C'est si peu dans son caractère !... Une femme qui m'a presque traitée de misérable!

Mlle MESSANY. — On s'en dit bien d'autres dans les affaires de famille, et ça ne tire pas à conséquence. Je t'assure, cette lettre est très sincère... Remarque le passage relatif à l'enfant, remarque-le. On ne te menace pas, cette fois-ci, on fait appel à ton cœur... Ton mari, certes, a de grands torts, et tu connais mon opinion... Mais, quand je te la donnais, j'ignorais que tu avais des torts, toi aussi... il ne faut pas te le dissimuler... On ne peut pas dire positivement que tu aies trompé ton mari, puisqu'il t'avait abandonnée... Mais, enfin, n'est-ce pas? tu as pris un amant, comme on dit, et tu étais mariée... Ce n'est pas grave, si tu veux, surtout avec les idées d'aujourd'hui, mais tu n'aurais pas pris d'amant, ça ferait une différence, tu serais dans une meilleure posture.

HÉLÈNE. — Et vous en concluez?

Mlle MESSANY. — J'en conclus que, puisque Mme Ardouin oublie, tu dois oublier, toi aussi.

HÉLÈNE. — Et me réconcilier avec mon mari!

Mlle MESSANY. — Non, non... pas tout de suite... mais te faire peu à peu à l'idée de te réconcilier un jour avec lui... plus tard, à l'occasion, quand ça se trouvera... Il ne saura jamais ce qui s'est passé, cet homme, et ce n'est pas sa mère qui ira le lui dire.

HÉLÈNE. — Ma cousine, il y a des sentiments dont vous ne comprenez pas la force. Voyez-vous, si j'en étais réduite un jour à retourner auprès de mon mari, c'est qu'il serait arrivé de tels malheurs à votre petite Hélène qu'elle n'aurait plus longtemps à vivre...

Mlle MESSANY. — En effet, il y a des choses que je ne dois pas comprendre, je suis trop vieille...

Parait la femme de chambre.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle Marguerite Réal.

HÉLÈNE, étonnée, à la femme de chambre. — Elle est seule?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, madame.

Scène II

HELENE, Mlle MESSANY, MARGUERITE

Mlle MESSANY, allant à la porte. — J'y vais... Oh! la chère petite! qu'elle entre... Venez, mon enfant, venez... Qu'elle est belle! Je ne l'avais pas vue depuis des années, moi!

MARGUERITE. — Je me rappelle bien, mademoiselle.

HÉLÈNE, l'embrassant. — Chère petite Marguerite... Vous avez fait bon voyage?

MARGUERITE. — Excellent, très gai... Nous sommes arrivés seulement il y a une heure... et je dois avoir l'air un peu ahuri...

HÉLÈNE. — Vous êtes arrivée avec votre frère?

MARGUERITE. — Oh! oui... et une vieille bonne qui a voulu nous suivre à Paris... et qui a tellement peur que je me perde qu'elle ne me quitte pas d'une semelle... Ce qui fait qu'elle est dans votre antichambre. Nous avons deux visites à faire à des amis de la famille, mais ma première a été pour vous, bien entendu...

HÉLÈNE. — Et pourquoi votre frère ne vous a-t-il pas accompagnée?

MARGUERITE. — Il va venir me chercher ici, il m'a priée de vous le dire... Figurez-vous qu'il a trouvé chez lui une lettre lui donnant un rendez-vous tout de suite.

HÉLÈNE. — Ah! une lettre...

MARGUERITE. — Il n'y a pas de mystère, d'ailleurs. C'est une lettre de M. Balanier, à qui il avait écrit pour lui demander une place dans une de ses usines.

HÉLÈNE. — En effet... il y a plus d'un mois qu'il avait eu cette idée. M. Balanier, malheureusement, n'avait besoin de personne.

MARGUERITE. — Je sais... oui... Mais ça a peut-être changé, puisqu'il le convoque immédiatement.

HÉLÈNE. — Ah! Tant mieux! Ce serait tout à fait son affaire... Pourvu qu'il réussisse!

MARGUERITE. — J'en ai le pressentiment, croyez-vous?

HÉLÈNE. — Moi aussi, moi aussi...

MARGUERITE. — Je vais donc attendre Sébastien, si vous le permettez...

Mlle MESSANY. — Vous allez goûter, n'est-ce pas?

MARGUERITE. — Oh! non, merci, mademoiselle... Je ne prendrai rien...

Mlle MESSANY. — Alors, je vais m'occuper de cette femme qui est avec vous... Vraiment, pas la moindre tasse de thé?

MARGUERITE. — Pas la moindre, mademoiselle.

Sort Mlle Messany.

Scène III

HELENE, MARGUERITE

HÉLÈNE, lui prenant les mains. — Comme on se retrouve!

MARGUERITE. — Hein ! vous souvenez-vous de notre conversation de l'an dernier... le jour du départ de Sébastien?...

HÉLÈNE. — Oui, certes, je m'en souviens...

MARGUERITE. — J'avais l'intuition que nous ne serions pas longtemps séparés, et que bientôt il aurait besoin de moi ou que j'aurais besoin de lui,

ce qui est exactement la même chose... Quand je pense qu'il hésitait à m'emmener!

HÉLÈNE. — Ah! vraiment? Et pourquoi?

MARGUERITE. — Il faisait des tas d'objections qui auraient été excellentes pour une jeune fille comme les autres, mais qui, avec moi, ne tenaient pas debout... Il sait parfaitement que je m'accommoderai de sa situation quelle qu'elle soit et que je ne peux pas le gêner, c'est impossible... N'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Non, certes, ma chérie... non, vous ne le gênerez pas, au contraire... Est-ce que vous avez déjà convenu de la façon dont vous vivriez?

MARGUERITE. — Oui, tout est arrangé. Sébastien a un petit appartement dans lequel je n'ai fait que jeter un coup d'œil, mais qui est très suffisant pour nous trois... car, d'une manière comme d'une autre, il vaut mieux garder notre vieille servante. Vous ne l'avez jamais visité, son appartement? Non! que je suis bête! Excusez-moi... Il est très gentil, très riant. Et quand il y aura une femme là-dedans, vous pensez ce que ce sera!

HÉLÈNE. — Vous allez faire le plus joli ménage de frère et de sœur...

MARGUERITE, riant. — Je le crois!... Dame! il restera la question d'argent... mais, c'est extraordinaire, elle ne m'inquiète pas outre mesure. J'ai dans son avenir et dans le mien une confiance, comment dirais-je? physique... Oui, l'espèce de confiance qu'on a dans sa santé et dans sa vigueur... Il me semble que nous sommes tous les deux à la porte de la vie, qu'elle n'est pas encore ouverte pour nous, mais que ça ne tardera pas... et qu'alors, bras dessus, bras dessous, nous ferons une très jolie entrée.

HÉLÈNE. — Ah! ma chère petite Marguerite, comme vous avez raison d'être gaie... et audacieuse!... Vous êtes une créature marquée pour le bonheur.

MARGUERITE. — Je ne lui conseille pas de passer à portée de ma main... J'ai tort de dire ça, je serai peut-être très malheureuse...

HÉLÈNE. — Non! non... jamais!... Quelle folie!

MARGUERITE. — D'ailleurs, c'est absurde d'avoir ces sujets de conversation. A quoi ça mène-t-il? A rien. Et ça vous laisse de la mélancolie, ce qui est un sentiment de gens riches et non de pauvres diables comme nous.

HÉLÈNE. — Quelle expérience vous avez déjà! Vous aurez une très bonne influence sur votre frère.

MARGUERITE. — Hum! c'est peut-être bien prétentieux de ma part. Enfin, j'essaierai... Pauvre Sébastien! il n'a pas eu beaucoup de chance jusqu'ici!

HÉLÈNE. — Ah! il vous a dit... c'est lui qui vous a dit qu'il n'avait pas eu de chance?

MARGUERITE. — Pas positivement... il ne se plaint jamais... Mais il y a des nuances qui n'échappent pas.

HÉLÈNE. — Oui, il ne se plaint jamais, c'est vrai... Mais, enfin, il ne vous a pas dit, j'espère, qu'il avait été... malheureux?

MARGUERITE. — Oh! non... Oh! non!...

HÉLÈNE. — Ah!

MARGUERITE. — Et puis, vous et M^lle^ Messany, vous avez été si aimables pour lui!

HÉLÈNE. — Il vous a raconté que nous avions le plaisir de le voir quelquefois?

MARGUERITE. — Je crois bien! Oh! il vous aime tellement! Il vous trouve si intelligente... si fine! Je suis certaine que vous lui avez donné de très bons conseils et qu'il ne les a pas suivis... Au fond, c'est un garçon sur qui personne n'a une influence véritable.

HÉLÈNE. — Oui... oui... C'est vrai.

MARGUERITE. — Il n'y a que moi qui y parviendrai peut-être. Ce qu'il faut éviter surtout en ce moment, c'est qu'il se décourage. Et il y aurait des dispositions, malgré son énergie... Ça m'a frappée...

HÉLÈNE. — Moi aussi, moi aussi...

MARGUERITE. — Ah! il est temps qu'il sente auprès de lui une affection lucide, un dévouement, une tendresse continuels... Il était trop seul... la solitude est très mauvaise pour lui.

HÉLÈNE, les yeux humides. — Ah! que je le lui ai dit souvent... Mais il ne m'écoute pas... il ne m'écoute pas... J'aurais tant désiré lui être utile. J'ai fait ce que j'ai pu... je vous jure, Marguerite... J'ai essayé de le mettre en rapport avec plusieurs de mes amis... Mais il a un caractère très indépendant, vous le savez... Il se cabre facilement... et on a toujours peur de le blesser... Voilà pourquoi j'ai échoué... Vous ne vous imaginez pas le chagrin que j'en éprouvais quelquefois... Mais vous, il vous écoutera plus que moi. Vous êtes sa sœur, moi je ne suis qu'une étrangère...

Elle se retourne pour essuyer ses yeux.

MARGUERITE. — Et puis, nous nous associerons toutes les deux, voulez-vous, dans son intérêt?

HÉLÈNE. — Oui, ma chérie, oui...

MARGUERITE. — Sans le lui raconter, bien entendu, parce que ce serait terrible.

Entre Sébastien.

Scène IV

LES MÊMES, SEBASTIEN

SÉBASTIEN, s'avance vivement vers Hélène et lui baise la main. — Madame...

HÉLÈNE, lui serrant longuement la main. — Bonjour, monsieur Sébastien... Nous vous attendions...

MARGUERITE. — En parlant de toi, naturellement... Eh bien, as-tu vu M. Balanier?

SÉBASTIEN. — Oui, je le quitte. Je crois que ça va s'arranger avec lui.

MARGUERITE, à Hélène. — Je le sentais... Que vous disais-je?

SÉBASTIEN, à Marguerite. — Je te raconterai ça.

MARGUERITE. — Ce serait une bonne place?

SÉBASTIEN. — Oui... oui... assez bonne.

HÉLÈNE. — Vous avez vu ma cousine, monsieur Sébastien?

SÉBASTIEN. — Pas encore... Est-ce que je peux lui présenter mes devoirs?

HÉLÈNE. — Elle serait très fâchée si vous ne le faisiez pas.

MARGUERITE. — Reste, reste... Moi, j'ai bien envie d'aller sans toi chez M^me^ de Cernoy.

SÉBASTIEN. — Toute seule?

MARGUERITE. — Avec Clémence... D'abord, il est essentiel que tu prennes l'habitude de me laisser un peu circuler sans toi. En quittant M^me^ de Cernoy, je rentrerai à la maison mettre de l'ordre. Ne t'occupe pas de moi... Et on dînera chez nous, si tu veux.

SÉBASTIEN, souriant. — C'est convenu, on dînera chez nous.

MARGUERITE. — Et un de ces jours, on invitera M^me^ Ardouin.

HÉLÈNE. — C'est cela... D'ailleurs, je vais m'entendre avec votre frère pour qu'il me permette de vous accompagner de temps en temps.

MARGUERITE. — Oui... Oh! oui... Allons, je m'en vais... A tantôt, Sébastien... (Elle lui prend la main et va embrasser Hélène.) Et nous, à demain, peut-être.

HÉLÈNE. — A demain, certainement.

Sort Marguerite.

Scène V

SEBASTIEN, HELENE

HÉLÈNE, se jetant dans les bras de Sébastien dès que Marguerite est sortie. — Ah! enfin! Comment vas-tu? Que j'étais inquiète et tourmentée pendant ton absence!... Tu ne me disais presque rien dans tes lettres...

SÉBASTIEN. — Je comptais revenir plus tôt... J'ai eu là-bas toutes sortes d'affaires à arranger.

HÉLÈNE. — Je m'en doute, mon pauvre chéri... Quel gros changement d'existence pour toi!

SÉBASTIEN. — Oui, évidemment. Mais je ne pouvais guère laisser Marguerite chez quelque parente qui l'eût gardée par charité... Sa marraine, c'était différent.

HÉLÈNE. — Tu as eu raison de l'emmener... je crois bien... Tu as fait ton devoir... C'est ta sœur, c'est ta famille... Va! sois tranquille, Marguerite n'apercevra rien de notre amour et, quand il le faudra, je saurai m'effacer devant elle. Mais ce qu'elle a pu me faire souffrir tout à l'heure, sans s'en douter! Ce qu'elle a pu torturer avec son sourire, avec sa grâce, avec sa joie de vivre désormais à ton côté! Et la façon tranquille dont elle dispose de toi sans soupçonner que tu m'appartiens... Elle est délicieuse tout de même et je l'aime de tout mon cœur... Ah! n'y pensons plus, parle-moi de tes affaires... Tu as vu M. Balanier?

SÉBASTIEN. — A l'instant.

HÉLÈNE. — Raconte-moi...

SÉBASTIEN. — Voici ce qu'il m'a proposé... Et je t'en supplie, ne cède pas à ton premier mouvement qui va être de te révolter...

HÉLÈNE. — De me révolter?... Pourquoi? Qu'est-ce qu'il te propose donc? Par exemple, je suis curieuse de savoir!

SÉBASTIEN. — Attends donc... attends... Tu te rappelles que j'ai souvent causé avec lui de son domaine des Landes?

HÉLÈNE. — Des Landes... oui... après?

SÉBASTIEN. — Ce domaine, il vient de l'agrandir dans des proportions considérables. Il a acheté des milliers d'hectares qu'il faut défricher avec des machines nouvelles...

HÉLÈNE. — Eh bien?

SÉBASTIEN. — Eh bien, il m'offre de me mettre à la tête de cette exploitation.

HÉLÈNE. — Toi! Il est insensé, ce Balanier! T'envoyer dans les Landes défricher des marécages! Pourquoi pas dans l'Afrique centrale!

SÉBASTIEN. — J'étais aussi sûr que tu allais t'emballer...

HÉLÈNE. — Je ne m'emballe pas, je suis indignée... J'espère que tu as refusé catégoriquement... T'enfouir dans un désert, à ton âge! Renoncer à l'ambition, au succès!... Quitter Paris! Tu penses bien que ce n'est pas pour moi que je parle, n'est-ce pas? parce que, moi, je m'arrangerai toujours pour te suivre... Je ne songe qu'à ton avenir... Et il faut même que Balanier ait un rude aplomb pour oser faire cette proposition à un garçon de ta valeur qui a dix fois plus de mérite et d'instruction que lui... Ils sont étonnants, ces gens-là!

SÉBASTIEN. — Balanier m'offre le poste où il suppose que je peux lui être utile. Le reste lui est complètement égal. Mettons-nous donc en présence de la situation réelle... qui n'est plus la même qu'il y a un an ou seulement quinze jours. J'ai maintenant la garde et la responsabilité de ma sœur et je n'ai plus le droit de courir certains risques ou d'attendre avec insouciance un hasard heureux. Comprends qu'il faut que je gagne de l'argent et que j'en gagne tout de suite. Je suis pris à la gorge!

HÉLÈNE. — Oui... Je le sais... Mais raison de plus pour rester à Paris. C'est là et non ailleurs que tu en gagneras de l'argent et par des moyens autrement brillants et dignes de toi! C'est dans ce milieu qui est le tien désormais.

SÉBASTIEN. — Non, il n'est pas le mien! Voilà où est ton erreur, Hélène. Et je n'ai absolument rien de ce qu'il faut pour y réussir... Nous venons d'en faire l'expérience. Je n'ai pas la souplesse ni le genre d'esprit nécessaires; je n'ai pas cette faculté que possède même un provincial comme Barois de s'adapter instantanément à des gens familiers et médiocres et de réclamer leur protection d'une façon qui les flatte. Je manque d'une certaine élégance de la parole et du geste, banale comme une poignée de main, mais aussi utile qu'elle! Il y a des êtres devant qui je me raidis d'instinct et ce sont précisément ceux qui pourraient me servir... un Moulaine, un Serval à qui je suis naturellement antipathique... C'est comme ça, c'est comme ça... Chacun a son caractère, ses idées, sa chance... une sorte de ligne directrice suivant laquelle s'organisent tous les événements de sa vie... Eh bien! moi, si je m'acharnais à vouloir faire ce que je suis, par ma nature, incapable de faire, dans six mois, je ne serais plus qu'une loque ou peut-être pire!...

HÉLÈNE. — C'est incroyable comme tu exagères, comme tu vois les choses en noir!...

SÉBASTIEN. — Mais non... Est-ce qu'on sait jamais jusqu'où on descend, à Paris? Ah! je commence à en avoir rencontré sur le pavé, de ces individus qui perdent peu à peu tout scrupule et toute dignité; qui vivent de tapages, d'abus de confiance, d'un tas de trucs que j'ai vus de près et qui me répugnent!

HÉLÈNE. — Quel rapport as-tu avec des individus pareils? C'est inouï! Il n'y a pas d'homme mieux doué que toi, au contraire, d'un caractère plus énergique, d'un esprit plus clair. Tu as le don admirable d'aller droit devant toi, d'agir face à la vie! Rappelle-toi donc la manière légère et robuste dont tu as traversé tant de rudes heures! J'étais épouvantée de ton sang-froid, de ton allégresse. Je tremblais pour toi et c'est toi qui me rassurais. Mais tu as justement les qualités qui sont les plus indispensables aujourd'hui!

SÉBASTIEN. — A quoi m'ont-elles mené? A devenir un instant l'homme d'affaire d'un Cabaniès qui te tapait de dix mille francs pour me créer une situation... Ne nie pas, j'en suis sûr et je te dis que c'est inadmissible, et tu le sais parfaitement. Remarque que je ne me décourage pas du tout. La bataille est perdue, mais on a le temps d'en gagner une

autre, comme a dit le héros! Seulement, c'est à une condition expresse: voir les choses comme elles sont. Or, je ne serai jamais l'homme d'une de ces situations brillantes pour lesquelles il faut plus d'habileté que de valeur véritable... Je ne serai jamais le jeune homme à la mode, n'en parlons plus, renonçons-y une fois pour toutes... Alors, vois-tu, il vaut mieux que je m'éloigne carrément pendant un temps plus ou moins long et que j'aille n'importe où exercer honnêtement un métier honnête, un métier conforme à mes aptitudes et à mes goûts.

HÉLÈNE. — Tu es décidé?

SÉBASTIEN. — Oui. Si je ne le fais pas, si je me remets à courir de place en place, je suis perdu, c'est réglé!

HÉLÈNE. — Soit! Si j'insistais, c'est parce que j'ai de ton avenir une conception différente de la tienne. Mais tu es le maître, Sébastien, je n'ai qu'à obéir. Qu'est-ce que ça me fait, après tout, d'être dans un endroit ou dans l'autre, pourvu que je sois près de toi... Il y a bien une ville dans les Landes, ou un village, ce n'est pas un endroit désert, c'est en France!

SÉBASTIEN, allant à elle avec décision. — Hélène, écoute-moi... Tu es bien sûre que je t'aime, n'est-ce pas? Que je suis incapable de te mentir, incapable de dissimulation et de fourberie... Eh bien, laisse-moi partir seul d'abord, reconnaître le terrain. Dès que j'aurai montré à Balanier qui je suis, de quoi je suis capable, il me trouvera une situation meilleure, j'en suis convaincu, et nous nous rejoindrons.

HÉLÈNE. — Ah! bien! par exemple! je t'abandonnerais quand tu vas mener une existence de sauvage! Je resterais des mois et des mois sans te voir! Jamais, tu entends, jamais! A moins que tu ne me le défendes! Mais c'est impossible, n'est-ce pas? Tu ne m'empêcheras pas de te suivre! Dis?... Oh! c'est ça... c'est ça! Tu ne veux pas que je t'accompagne?

SÉBASTIEN. — Je vais avoir une vie très dure que je ne veux pas te faire partager!... Non! te vois-tu installée dans un village des Landes où j'irais te rendre visite la blouse sur le dos! Et ta fille, qu'est-ce qu'elle deviendrait dans cette combinaison? Je serais obligé de vous imposer toutes sortes de privations! Je souffrirais des sacrifices que tu serais forcée de me faire! Et un beau jour tu ne sais pas ce qui arriverait? Nous aurions assez de cette existence de sauvages, comme tu dis, nous aspirerions à du bien-être, à du luxe, et nous reviendrions à Paris où, cette fois-ci, je ferais le plongeon définitif! Eh bien, non, non et non! Je ne veux pas sombrer!

HÉLÈNE. — Tu ne sens donc pas que tu me déchires le cœur avec ces mots-là! C'est donc moi qui te fais sombrer! C'est donc moi que tu veux fuir! Tu as l'air de m'attribuer tes déceptions, toutes les injustices que tu as subies! Elles sont ignobles, je le reconnais... Mais ce n'est pas de ma faute pourtant, j'aurais donné mon sang pour te les épargner, tu le sais bien... Oh! quel travail affreux s'est fait dans ton esprit depuis quelques jours! Tu ne m'aimes donc plus que tu as déjà construit ta vie en dehors de moi?

Elle tombe sur une chaise en pleurant.

SÉBASTIEN. — Si! je t'aime, je ne cesse pas de t'aimer... Ce qui nous sépare, et pas pour toujours... pas même pour longtemps, ce n'est pas ma volonté, c'est la force des choses, c'est la vie elle-même, c'est une espèce de machine implacable qui nous jette loin l'un de l'autre...

HÉLÈNE. — Ah! si tu m'aimais comme je t'aime, il n'y aurait ni force des choses, ni machine implacable qui aurait le pouvoir de nous séparer, même une heure! Tu irais chercher moins de subtilités au fond de ta conscience... tu n'aurais pas tant de scrupules, tu n'invoquerais pas mon enfant... Tout deviendrait simple, tout deviendrait facile et ton imagination cruelle ne dresserait pas tant d'obstacles entre nous!

SÉBASTIEN. — Oui, j'hésite à t'entraîner dans une aventure sans issue, j'hésite à faire preuve d'un égoïsme effroyable et tu dis que je ne t'aime pas! Oh! je n'ignore pas ce que je devrais faire si j'étais un amant véritable! Au lieu de partir pour gagner ma vie, je devrais te pousser au divorce, n'est-ce pas? Et ensuite, sans m'inquiéter du désastre et des victimes, t'épouser et m'emparer de ta fortune! Alors, tu ne douterais plus de mon amour!

HÉLÈNE, avec violence. — Mais conseille-moi donc de me réconcilier avec mon mari, toi aussi! Oui, voilà où tu en es arrivé! Tu acceptes cette pensée horrible!... Elle vient de te traverser l'esprit, je l'ai vue passer dans ton regard! De cette façon tu serais bien sûr que je ne reviendrais plus pour être ton mauvais génie, puisqu'il paraît que je suis ton mauvais génie!... Va! Va! renvoie-moi à mon mari! Il doit être dans quelque coin à attendre que sa mère, ma cousine, et toi par-dessus le marché, vous me jetiez dans ses bras... Oui... oui... toi comme les autres!

SÉBASTIEN. — Ah! comme tu es injuste! Oui, certes, je l'ai souvent, cette pensée... Et quand je te vois menacée dans ta fille et traquée de toutes parts, je me demande si tu pourras toujours échapper à cet homme! Mais crois-tu que je n'en souffre pas autant que toi et d'une souffrance où il y a de l'humiliation, de la colère et de la défaite!

HÉLÈNE. — Où il y a de tout, sauf comme dans mon cœur, de l'amour meurtri et du désespoir! Car ce qui serait pour moi un supplice sans nom, un supplice qui mettrait ma chair à vif, ne te laisserait que de l'amertume ou quelque douleur passagère dont tu ne tarderais pas à te consoler... C'est fini... c'est fini!... Tu ne m'aimes plus! Comment ai-je pu te perdre? Qu'est-ce que j'ai fait contre toi? Est-ce que j'aurais pu être une amie plus dévouée?... On ne peut pas plus appartenir à un être que je t'ai appartenu, pourtant!... Tu t'en souviens? au début, quand tu rentrais de l'usine et que tu t'emparais de moi ardemment, le sourire aux lèvres, la main hardie, comme si tu prenais une revanche sur ta vie médiocre... Oh! alors, tu m'aimais, tu m'aimais par les sens, par l'orgueil satisfait... Ces souvenirs... ces souvenirs! Dire qu'à un moment de notre liaison que je n'ai pas saisi... qu'à cette heure même je ne distingue pas bien, nous aurions pu être des amants qui ne se séparent jamais! Qu'il s'en est fallu de peu! Ah! quel remords! J'en mourrai, j'en mourrai!

Elle éclate en sanglots.

SÉBASTIEN. — Tais-toi! tais-toi! Je suis bouleversé! Ne pleure plus, je t'en supplie!... Veux-tu que je refuse de partir?

HÉLÈNE, avec désespoir. — Est-ce que c'est possible, maintenant, après tout ce que tu m'as dit? Si

je profitais de ta faiblesse et de ton émotion, au premier échec, à la première déception, c'est encore moi que tu accuserais! Les raisons que tu me donnes aujourd'hui reviendraient plus fortes et plus impérieuses! Et je serais celle qui aurait entravé ta carrière... Ah! j'avais fait un autre rêve! Non... non... Sébastien, je ne consens pas à jouer ce rôle dans ta vie. Suis ton inspiration et ton instinct. C'est toi qui es lucide sur ta destinée... Moi, je me suis trompée... Oui, j'ai dû me tromper... Je n'ai pas eu la claire vision de ton avenir... J'aurais pu mieux deviner ton caractère, tes goûts, ton genre de supériorité sur les autres hommes... J'ai vu surtout les qualités pour lesquelles je t'aimais... je l'avoue... je l'avoue. Mon cœur se révolte, mais mon esprit se soumet.

SÉBASTIEN. — Tu ne comprends pas, Hélène... Je ne peux pas oublier tes caresses, tout ce que tu m'as donné de toi... Tu as été la compagne, l'amie... Je ne l'oublierai jamais. Et je te jure que si je m'éloigne de toi, c'est avec la volonté profonde de revenir un jour bien armé et bien fort, pour t'arracher à tous ces gens qui te menacent: tandis qu'aujourd'hui, je ne peux rien pour toi, rien, je suis vaincu d'avance! Laisse-moi conquérir de la puissance, de l'argent... Ce sera pour nous, pour nous deux! Car je t'aime!

HÉLÈNE. — Tu veux donc que j'espère encore? Absurde que je suis! Jusqu'à ton départ je vais te croire!

SÉBASTIEN. — Oui... oui... et il ne faut plus souffrir! Il ne faut plus répéter surtout cette chose abominable que tu m'as dite tout à l'heure...

HÉLÈNE. — Ah! oui... ma mort... Mais, suis-je bête de t'avoir dit ça! Voilà que je vais encore te troubler... t'inquiéter!... Excuse-moi, mon chéri!... et à demain... Tu verras, demain, je serai plus gaie!... D'ailleurs, tu ne pars pas avant quelques jours, n'est-ce pas? J'aurai le temps de m'habituer à cette idée... C'est vrai, c'est vrai, tout n'est peut-être pas fini... non!... Et puis, sois tranquille, va... quoi qu'il arrive, je ne mourrai pas... je te le promets... je te le promets... On ne meurt pas comme ça, ce serait trop commode...

Ils sont allés vers la porte en se tenant par la main. Le rideau tombe quand ils y arrivent.

RIDEAU

ACTE V

Même décor qu'à l'acte précédent.

Scène première

M^me^ ARDOUIN, LE DOCTEUR, puis M^lle^ MESSANY

LE DOCTEUR. — Elle dort. Je préfère ne pas la réveiller. Je repasserai tantôt.

M^me^ ARDOUIN. — Il me semble qu'elle a meilleure figure que ces jours-ci.

LE DOCTEUR. — Oui, sensiblement... A-t-elle pu se lever ce matin?

M^me^ ARDOUIN. — Un instant.

LE DOCTEUR. — Sans fatigue.

M^me^ ARDOUIN. — Sans trop de fatigue.

LE DOCTEUR. — Je pense qu'elle sera dans quelques jours en état de voyager... Il est indispensable qu'elle parte pour le Midi le plus tôt possible. Le cœur est encore bien défaillant... Il souffre d'une lésion déjà ancienne... En somme, le traitement désormais est très simple: pas de surmenage, pas d'émotion... (A M^lle^ Messany qui entre.) Réveillée?

M^lle^ MESSANY. — Pas encore.

LE DOCTEUR. — Bon. Laissons-la tranquille.

M^lle^ MESSANY. — Je lui donne toujours cette potion?

LE DOCTEUR. — Toutes les deux heures environ... Et, en cas de syncope, je vous ai dit ce qu'il faut faire... Mais je ne crois pas que nous ayons à en redouter pour l'instant... Madame... A tantôt, mademoiselle. (Il sort.)

Scène II

M^lle^ MESSANY, M^me^ ARDOUIN

M^me^ ARDOUIN. — Maintenant que notre chère Hélène est en voie de guérison, je désirerais vous poser une question un peu délicate. Vous ne m'y répondrez que dans la mesure que vous croirez pouvoir le faire.

M^lle^ MESSANY. — Je vous écoute.

M^me^ ARDOUIN. — Vous savez que j'ai enfin obtenu d'Hélène qu'elle consente à recevoir son mari ici aujourd'hui même. J'attends mon fils d'un instant à l'autre.

M^lle^ MESSANY. — Oui, je le sais... Hélène m'en a avertie.

M^me^ ARDOUIN. — Une réconciliation, l'oubli du passé s'ensuivront, j'espère, naturellement. Je dis « j'espère » car, là-dessus, je n'ai pas encore la parole d'Hélène, et je n'ai pas osé trop insister dans l'état de santé où elle se trouve.

M^lle^ MESSANY. — Oh! je crois bien... Il faut attendre qu'elle soit complètement rétablie.

M^me^ ARDOUIN. — Pour moi, le résultat ne dépend que d'un seul point et c'est sur ce point-là que votre opinion me serait précieuse.

M^lle^ MESSANY. — Voyons...

M^me^ ARDOUIN. — Hélène vous a-t-elle reparlé de M. Réal?

M^lle^ MESSANY. — Plusieurs fois.

M^me^ ARDOUIN. — Correspondent-ils? Si ma question vous gêne, excusez-moi.

M^lle^ MESSANY. — Mais elle ne me gêne pas du tout. Je ne suis pas leur confidente, et je n'ai, croyez-le bien, aucun secret à garder. Je connais la situation comme vous la connaissez, ni plus ni moins. Quant aux vraies intentions d'Hélène, je les ignore absolument. J'ai mon franc-parler vis-à-vis d'elle et, à diverses reprises, je lui ai donné des conseils dans le sens que je vous ai dit...

M^me^ ARDOUIN. — Oui... et je vous en suis bien reconnaissante.

M^lle^ MESSANY. — Seulement, il ne faut pas nous

dissimuler que ce que nous disions ou rien c'est exactement la même chose. A mon avis, il vaut mieux laisser Hélène conduire elle-même les événements. Elle a été terriblement secouée, la pauvre fille... Il y a six mois, le jour où le jeune homme est parti, elle avait déjà eu une crise... Ah! ce jour-là, je l'ai crue perdue! Heureusement, elle s'est très vite remise, c'est pour cela que je ne vous avais pas avisée. Si je vous ai écrit, il y a quinze jours, c'est sur l'avis du docteur, et quand la crise actuelle s'est déclarée.

Mme ARDOUIN. — Hélène, à ce moment-là, n'a pas fait d'objections à ma présence?

Mlle MESSANY. — Non, non, au contraire... Et, depuis, elle a été très touchée de votre dévouement, de vos soins...

Mme ARDOUIN. — Et cette nouvelle crise n'est pas due, suivant vous, à quelque incident... à une discussion avec...? Enfin! M. Réal est-il revenu à Paris cet hiver, à votre connaissance? Ceci est capital pour moi.

Mlle MESSANY. — M. Réal n'est certainement pas revenu... A ma connaissance même, et d'après ce que m'a dit Hélène, il doit rester là-bas pendant plusieurs années.

Mme ARDOUIN. — Alors, ce serait la rupture, sûrement. Ah! si vous saviez combien je suis gênée de vous faire subir cet interrogatoire? Combien je suis ulcérée! Je sacrifie à la reconstitution de mon foyer mes sentiments les plus profonds, les principes de toute ma vie, presque mon honneur. Qui aurait cru Hélène capable d'une action pareille? Pourvu que mon fils ne s'en doute jamais!

Mlle MESSANY. — Chère madame, laissez-moi vous parler bien franchement. Je crains que vous ne soyiez pas décidée à pardonner à Hélène sincèrement, du fond du cœur. Eh bien, ce ne serait pas digne de vous. Si vous conservez la moindre haine, la moindre rancune même, n'allez pas plus loin. Car ce n'est pas la réconciliation loyale que vous prépareriez, mais un drame peut-être plus douloureux que l'ancien. Allez, madame, de vieilles personnes comme nous, que la vie, en somme, a épargnées, doivent être indulgentes. Et plus elles ont été irréprochables, plus cette indulgence, il me semble, devrait leur être facile. Il faut tant de chance pour arriver jusqu'à nos âges sans rencontrer le démon!

Mme ARDOUIN. — Croyez bien que je n'ai pas d'arrière-pensée. Qu'Hélène redevienne ce qu'elle doit être et j'oublierai tout.

Entre Hélène.

Scène III

LES MÊMES, HELENE

Mme ARDOUIN, faisant un pas vers elle. — Ah! vous voilà levée, ma chère enfant... Tournez-vous... Bon! vous avez la figure reposée...

HÉLÈNE, en souriant, elle est assez pâle. — Je ne suis pas trop mal aujourd'hui, ma mère, je vous remercie.

Mlle MESSANY. — Je vais te donner ta potion... Au fait, non... dans un quart d'heure... Tu sais que le docteur est très content?

HÉLÈNE. — Oui... oui... J'ai cru le deviner... Moi-même, je me sens plus forte qu'hier... C'est très curieux, quand je me suis éveillée ce matin, j'étais convaincue que je ne passerais pas la journée, et maintenant je ferais volontiers un petit voyage. J'ai une drôle de maladie!

Mlle MESSANY. — Tu ne l'as plus, voilà tout ce que ça prouve...

Mme ARDOUIN. — Dites-moi, ma chère Hélène?

HÉLÈNE. — Quoi, ma mère?

Mme ARDOUIN. — Vous n'oubliez pas que c'est aujourd'hui que vous avez permis à votre mari...?

HÉLÈNE, très naturellement. — De venir me voir?... Mais sans doute.

Mme ARDOUIN. — Ah! je mets tant d'espoir dans cette première entrevue!

HÉLÈNE, très calme. — Elle ne me sera pas pénible. Deux ans ont passé. Je reverrai Pierre avec plaisir.

Mme ARDOUIN. — Il a conservé pour vous une tendresse infinie... Alors, quand il arrivera, vous le recevrez?

HÉLÈNE. — Tout de suite.

Mme ARDOUIN, l'embrassant. — Merci, ma chère fille... (Regardant la pendule.) Il ne tardera pas... je vais l'attendre... lui parler d'abord... le préparer.

HÉLÈNE. — C'est cela, ma mère.

Sort Mme Ardouin.

Scène IV

HELENE, Mlle MESSANY

Mlle MESSANY, la regardant, après un temps. — Voyons, secoue-toi un peu, tâche de sourire, de te reprendre... En somme, ça ne t'engage pas à grand'-chose de recevoir ton mari...

HÉLÈNE. — Oh! en effet.

Mlle MESSANY. — Ne sois pas triste comme ça.

HÉLÈNE. — Je ne suis pas triste... non... j'ai plutôt comme un brouillard devant l'esprit. Je n'aperçois plus les choses avec la même netteté qu'autrefois. Ma vie passée me paraît lointaine et confuse. Les événements qui la composent, les douleurs qui l'ont traversée ne forment plus qu'un seul souvenir, très vague, très lourd, sous lequel je suis écrasée. Il me semble que je n'ai plus d'âge et je suis obligée de faire un effort de mémoire pour me rappeler que je n'ai pas tout à fait vingt-huit ans...

Mlle MESSANY. — Voilà le vrai mot, tiens! le mot de la nature... tu as vingt-huit ans et par conséquent tout l'avenir est devant toi.

HÉLÈNE, riant. — Ah! Ah! l'avenir... Vous souhaitez que je rie... Eh bien, voilà... je ris... (Sérieusement.) C'est le 15, aujourd'hui?

Mlle MESSANY. — Le 15.

HÉLÈNE. — Un lundi?

Mlle MESSANY. — Un lundi. Pourquoi me demandes-tu ça?

HÉLÈNE. — C'est parce que, dans ma dernière lettre à Sébastien, je crois que je me suis trompée de jour et de date. Quand vous ai-je donné une lettre pour lui?

Mlle MESSANY. — Vendredi.

HÉLÈNE. — Vous l'avez envoyée à la poste immédiatement?

Mlle MESSANY. — Le soir même.

HÉLÈNE. — Ah!

Mlle MESSANY. — Alors, il sait que tu as été malade? Tu ne voulais pas le lui dire.

HÉLÈNE. — Je ne voulais pas l'inquiéter... Car, évidemment, ça l'aurait inquiété... Mais, quand le docteur a dit que j'étais hors de danger, je l'ai mis

au courant... Je lui ai raconté ma maladie... Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. Oh! vous pensez, ce n'est pas pour le faire venir... Ça lui serait bien difficile. Il est tellement occupé!

Mlle Messany. — Il est toujours content de sa situation, ce petit?

Hélène. — Oh! enchanté... Il est à la tête d'une exploitation très importante... Il gagne bien sa vie. M. Balanier est très satisfait de lui... Et il va le garder des années et des années. Figurez-vous que Sébastien a apporté dans les machines quelques perfectionnements très ingénieux...

Mlle Messany. — Vraiment? Et quelles machines?

Hélène. — Des machines agricoles. Oh! sa carrière est assurée! Quel bonheur pour lui! Il le mérite, allez! Il est si énergique, si intelligent! Le voilà dans sa vraie voie... Il finira par se marier... oui... il se mariera forcément... forcément... Entre nous, maintenant, il y a un abîme... il y a toute la vie... Vous voyez, je suis résignée... bien résignée... Je n'ai plus d'illusions, je n'ai plus d'espoir...

Mlle Messany. — Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi tu ne te remettrais pas tranquillement avec ton mari.

Hélène. — Est-ce que je peux prendre une décision pareille sans revoir Sébastien, sans qu'il sache les vraies raisons de ma conduite? Il faut que j'aie une dernière explication avec lui, pourtant!

Mlle Messany. — A quoi bon? Il sait bien que ta position est intenable, que tu ne peux pas l'attendre éternellement, avec toutes les menaces qui pèsent sur toi... sur ta fille... Va, ma pauvre chérie, en te réconciliant avec M. Ardouin, tu fais ce que tu dois faire.

Hélène. — Oui, quand on n'espère plus rien, c'est encore une chance qu'il reste le devoir... (Écoutant.) Tenez... Voici mon mari... je reconnais sa voix.

Pierre, entr'ouvrant la porte. — On peut entrer? (Il entre, à Mlle Messany.) Bonjour, mademoiselle.

Mlle Messany. — Bonjour, monsieur Ardouin.

Elle sort.

Scène V

PIERRE, HELENE

Pierre. — Ma chère Hélène... ma chère amie...

Hélène. — Bonjour, Pierre. Assieds-toi.

Pierre. — Je suis installé à Paris depuis que tu es malade et j'avais chaque jour de tes nouvelles par ma mère.

Hélène. — Et toi, tu t'es bien porté?

Pierre. — Ma foi, oui, très bien... Que veux-tu? j'ai une santé de fer!

Hélène. — Tant mieux, mon ami, tant mieux... Tu as embrassé Germaine?

Pierre. — Je crois bien, en arrivant!

Hélène. — Elle a grandi, n'est-ce pas?

Pierre. — Elle est superbe...

Hélène. — En deux ans, dame!

Pierre. — Tu ne sais pas ce qu'elle m'a dit, quand je suis entré dans sa chambre?

Hélène. — Quoi?

Pierre. — « Eh bien, papa... on ne te voit pas souvent! »

Hélène. — C'est drôle... oui...

Pierre. — Enfin! espérons que maintenant... Quand pars-tu pour le Midi?

Hélène. — Dès que ma santé ne s'y opposera plus.

Pierre, un temps. — Me permettras-tu de t'accompagner?

Hélène. — Veux-tu que nous nous parlions bien franchement, mon ami?

Pierre. — Certes, oui, Hélène... Je suis à ta discrétion, tu entends? à ton entière discrétion. Maman, dans son désir de refaire notre ménage, dans son affection pour moi, n'a pas toujours été très douce ni très conciliante, je le sais... Mais elle est bonne, au fond, et tendre, une fois qu'on a accepté son despotisme, ou plutôt qu'on a fait semblant de l'accepter... elle n'en demande pas davantage... En tout cas, il y a moi qui ne veux plus, sous aucun prétexte, qu'on t'occasionne le moindre souci... Je tiens à ce qu'on ne force pas ta volonté. Je t'ai trahie, je t'ai fait souffrir, mais je ne suis pas ton ennemi.

Hélène. — Alors, nous nous entendrons tous les deux beaucoup plus facilement.

Pierre. — C'est ça, parbleu! Ne mettons plus personne dans nos affaires... Nous sommes mari et femme, nous avons une fille. C'est son intérêt qui doit nous conduire uniquement. Or, il est certain qu'elle n'a pas intérêt à ce que nous soyons séparés... Voilà toujours un point sur lequel nous finirons par tomber d'accord, n'est-ce pas?

Hélène. — Oui.

Pierre. — Je suis très content.

Hélène. — J'accepte donc loyalement l'idée d'un rapprochement entre nous, Pierre. Je te prie seulement de me laisser le temps, sinon de la réflexion — j'ai réfléchi — mais de la décision.

Pierre. — Par exemple! Tout le temps que tu souhaiteras!... (Il lui prend la main et la lui baise.) Le passé est oublié?

Hélène. — Il est le passé.

Pierre. — C'est-à-dire rien...

Hélène, souriant. — Hum!

Pierre. — Tu ne sais pas?... Je vais acheter une étude de notaire... dans l'arrondissement de Villensel. Elle va être vacante d'ici à un mois... C'est tout à fait convenu avec maman... Ah! c'est ce que j'aurais dû faire depuis longtemps... Enfin! mieux vaut tard que jamais! Au fond, tout ça est parfait... parfait!

Entre Mlle Messany avec une tasse.

Mlle Messany, à Hélène. — Il est l'heure de ta potion... (A Pierre.) Et vous, allez-vous-en, en voilà assez pour une première entrevue!

Pierre, riant. — Vous êtes la sagesse même, mademoiselle... (A Hélène.) Et à quand nous deux? Au fait, ne fixons pas de rendez-vous... Ce n'est plus la peine.

Hélène. — En effet.

Pierre. — Prends bien ta potion... Qu'est-ce que c'est?

Mlle Messany. — J'ai oublié le nom.

Pierre. — A tout de suite, Hélène... (Il lui baise encore la main.) Au revoir, mademoiselle.

Mlle Messany. — Au revoir, monsieur Ardouin.

Il sort après avoir envoyé à Hélène un petit salut de la main.

Scène VI

HELENE, Mlle MESSANY

Mlle MESSANY. — Bois. (Quand Hélène a reposé la tasse.) Eh bien?

HÉLÈNE. — Quoi?

Mlle MESSANY. — C'est arrangé?

HÉLÈNE. — A peu près.

Mlle MESSANY. — Il n'a pas l'air méchant, ce garçon, il te fera une existence très supportable... Comment te sens-tu?

HÉLÈNE. — Pas mal.

Mlle MESSANY. — Maintenant, il faut te recoucher.

HÉLÈNE. — Eh bien, je vais me recoucher... Pierre est parti?

Mlle MESSANY. — Depuis un instant. J'ai entendu refermer la porte... (On sonne.) Ah! c'est le docteur.

HÉLÈNE, tressaillant. — Il devait revenir, le docteur?

Mlle MESSANY. — Mais oui.

HÉLÈNE. — Cet après-midi?

Mlle MESSANY. — Cet après-midi.

HÉLÈNE. — Je ne savais pas, moi... Alors, c'est lui. (Elle écoute.) Eh bien, pourquoi n'entre-t-il pas?

Entre Mme Ardouin.

Scène VII

LES MÊMES, Mme ARDOUIN

Mme ARDOUIN. — Encore debout, chère Hélène... C'est de l'imprudence... Allons! venez vous reposer dans votre chambre.

HÉLÈNE. — Je ne suis pas fatiguée du tout... je peux bien recevoir le docteur ici.

Mme ARDOUIN. — Il viendra peut-être un peu tard.

HÉLÈNE. — Ce n'est donc pas lui qui a sonné?

Mme ARDOUIN. — Je ne crois pas.

HÉLÈNE. — Qui est-ce? Allez voir, ma cousine... (Fiévreusement.) Au fait, non, j'y vais moi-même...

Mme ARDOUIN. — Mais non, mais non, mon enfant... Il ne faut pas sortir...

HÉLÈNE. — Enfin! qu'y a-t-il? Qui est là? (Regardant Mme Ardouin.) C'est Sébastien, j'en suis sûre, c'est lui!

Elle court à la porte.

Mme ARDOUIN, lui barrant la route. — Oui, c'est M. Réal!

HÉLÈNE, à Mlle Messany, avec fièvre. — Ma cousine, priez-le d'entrer...

Mme ARDOUIN. — Réfléchissez à ce que vous allez faire...

HÉLÈNE. - Je vous en supplie, ma mère... laissez-moi... C'est un ami que je reçois, vous le savez bien, rien qu'un ami... qui vient pour me voir parce qu'il sait que j'ai été malade... très malade... et que je ne reverrai peut-être plus...

Mme ARDOUIN. — Vous m'avouerez que c'est d'une inconvenance, Hélène... Au moment où votre mari... Non, non, je ne peux pas accepter ça ! Vous ne verrez pas ce monsieur!

HÉLÈNE, avec précipitation et fièvre. — Ah! écoutez, madame... nous n'allons pas discuter encore!... Vous ne m'empêcherez pas de recevoir M. Réal... ce n'est pas la peine d'essayer!... Il est là... et vous voudriez... Ah! ah! voyons, vous êtes folle!

Mme ARDOUIN. — Hélène!

Mlle MESSANY. — Hélène, calme-toi, au nom du ciel!

HÉLÈNE, à Mme Ardouin. — Je ne suis pas encore votre prisonnière, vous entendez! Je suis libre!... jusqu'à ce que je sois retournée avec Pierre! C'est convenu avec lui! Laissez-moi donc passer, voyons!

Mme ARDOUIN. — Non!

HÉLÈNE, éclatant. — Non? Alors, je brise tout... Je vais tout avouer à mon mari! Qu'est-ce que ça me fait? Pour le temps qui me reste à vivre!

Mlle MESSANY. — Calme-toi... calme-toi... Tu vas te faire du mal!

HÉLÈNE. — Tant mieux si je me fais du mal! Tant mieux si je me tue ! Ah ! elle serait jolie l'existence que je mènerais entre vous deux! C'est bien plus simple de mourir!... Retirez-vous, madame... retirez-vous! Je suis malade... allez-vous-en! au nom du ciel!

Elle est prise de tremblements.

Mlle MESSANY, se précipitant vers elle. — Ah! ce que je craignais!... (A Mme Ardouin.) Je vous en conjure... (Bas.) Je vais m'occuper d'elle... ne restez pas, ça vaut mieux!

Mme Ardouin se retire lentement. Hélène a un commencement de syncope. Mlle Messany lui fait respirer un flacon. Hélène revient à elle peu à peu.

HÉLÈNE. — Je dois avoir une jolie figure, maintenant... Allez chercher Sébastien, ma cousine.

Mlle MESSANY, lui prenant la main. — Tu as la fièvre... Il serait peut-être plus prudent...

HÉLÈNE. — Non... non... je peux parfaitement supporter... je le sais mieux que le docteur ce que je peux supporter... Allez, ma cousine, j'attends...

Sort Mlle Messany. Hélène va se regarder dans une glace en portant la main à son cœur. La démarche n'est pas très sûre. Entre Séabstien.

Scène VIII

SEBASTIEN, HELENE

HÉLÈNE, à Sébastien qui la prend dans ses bras. — Ah! Sébastien, mon petit, mon ami... mon petit Sébastien... te voilà...

SÉBASTIEN. — Oui, ma chérie, oui... (La regardant.) Mais, qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que tu as?

HÉLÈNE. — Ne t'inquiète pas... J'ai de temps en temps... Une douleur atroce et qui disparaît vite, heureusement... Et puis, il me reste une sensation très douce... je m'anéantis... je m'anéantis... Ce n'est rien, va! Oh! quelle bonne idée j'ai eue de t'écrire... C'est bien pour moi que tu es venu, au moins?

SÉBASTIEN. — Pour toi uniquement.

HÉLÈNE. — Quand es-tu arrivé?

SÉBASTIEN. — A l'instant.

HÉLÈNE. — Marguerite va bien?

SÉBASTIEN. — Oui, très bien... Mais, pourquoi ne m'avais-tu pas écrit plus tôt que tu étais souffrante?

HÉLÈNE. — Tu n'aurais peut-être pas pu te déranger et, alors, ça m'aurait fait trop de peine... Oh! d'ailleurs, j'ai été parfaitement soignée... Ma cousine a été d'un dévouement... d'une bonté...

SÉBASTIEN. — Est-ce que ce n'est pas Mme Ardouin que j'ai aperçue en entrant?

HÉLÈNE. — Oui... c'est elle... Elle a été très dévouée aussi quoique, tout à l'heure, elle ait voulu m'empêcher de te voir... Je me suis mise en colère, ça a failli me tuer, tout bonnement. Enfin! je lui pardonne. Elle est dans son droit ou elle se croit dans son droit, ce qui est encore pire... (Un temps.) Mon mari est venu aussi.

SÉBASTIEN. — Ah!

HÉLÈNE. — Il est venu aujourd'hui et pour la première fois depuis deux ans... Ecoute-moi, Sébastien... Je vais rentrer là-bas, avec lui. Oui, dès que je serai rétablie, je rentrerai à Villensel et, cette fois-ci, je crois bien que je ne te reverrai plus. Va, ne proteste pas... Nous savons bien l'un et l'autre que nous sommes séparés pour toujours... Alors, profitons de ce que nous nous aimons encore pour ne pas nous le dire trop cruellement, car tu m'aimes encore, n'est-ce pas, Sébastien? (Lui mettant la main sur la bouche pour l'empêcher de répondre.) Non... je suis trop naïve de te demander ça... Ne réponds pas, ne réponds pas... Non, tu ne m'aimes plus, car tu es engagé dans une lutte trop âpre et trop dure pour qu'elle n'occupe pas tout ton cœur et toutes tes forces... Mais, si tu ne m'aimes plus, tu as pour moi une tendresse et une pitié profondes... et ça me suffit, maintenant, ça me suffit.

SÉBASTIEN. — Je t'aime encore comme autrefois. Tu te trompes.

HÉLÈNE. — Tant mieux, mon chéri, tant mieux... D'abord, tu te rappelles ce que je t'ai dit un jour: « Tu auras du mal à aimer une autre femme. » Oui, tu auras beaucoup de mal et j'espère que je ne verrai pas ça... Ah! je m'égare, j'oublie ce que je voulais te dire... je n'ai plus bien ma tête à moi... et c'est justement pour te le dire que je tenais tant à te voir... Voici... voici. Je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis, Sébastien, ni plus héroïque. Si je me réconcilie avec mon mari, ce n'est pas par quelque grand sentiment d'honneur et de devoir, ce n'est pas vrai. Ce serait trop beau, je n'en suis pas capable. Si je le fais, c'est que je n'ai pas pu lutter davantage et défendre mieux mon amour. Et c'est surtout parce que je ne veux pas que cet amour reste une menace pour toi, une menace qui pèserait sur ta vie et qui diminuerait l'allégresse, l'énergie dont tu as besoin. Je resterais libre, vois-tu, je ne pourrais pas m'empêcher de te poursuivre, d'essayer de te reprendre, je te heurterais encore et j'abîmerais le souvenir que je veux te laisser. Voilà pourquoi je m'incline et je disparais. Si j'étais certaine de mourir bientôt, je ne te donnerais pas ces explications. Mais je peux vivre: il faut tout prévoir.

SÉBASTIEN. — Tu vivras! tu vivras! Et près de moi, oui, près de moi... Car je me sens assez fort à présent pour te défendre. Je ne veux pas qu'entre nous tous tu sois broyée... Va! va! je t'aime et nous avons de longs jours à rester l'un près de l'autre.

HÉLÈNE. — Tais-toi! Quelle folie! Tu me dis ça parce que je suis malade!...

SÉBASTIEN. — Mais, d'abord, tu n'es plus malade... Tu es en pleine convalescence et il faut avant tout, avant de prendre une résolution quelconque, tu entends? il faut que tu achèves cette convalescence... et que tu te rétablisses entièrement... C'est l'essentiel... Après, nous verrons... Alors, j'ai une idée, moi... Tu vas t'en aller avec moi, là-bas, dans les Landes, sous les pins, il y fait un temps de rêve en ce moment... Tu t'installeras dans une petite maison pas très loin de celle que j'habite. Ça, personne ne peut s'y opposer, c'est tout naturel... C'est ta santé qui est en jeu!...

HÉLÈNE. — Merci, Sébastien, merci... Mais je ne sais pas si je pourrai m'échapper.

SÉBASTIEN. — Si! si!... je m'en charge... Ces gens-là ne te tiennent pas encore... Accepte, Hélène, accepte, je t'en conjure, il sera facile d'inventer une histoire pour ma sœur.

HÉLÈNE. — On lui dira simplement que j'ai été très souffrante... et que les médecins m'ont recommandé...

SÉBASTIEN. — C'est ça, c'est ça... C'est entendu?

HÉLÈNE. — C'est entendu... oui... Merci encore, mon chéri, merci... Parle-moi de tes affaires, maintenant... Nous ne parlons que de moi... Tu travailles beaucoup?

SÉBASTIEN. — Et un beau travail qui t'intéressera.

HÉLÈNE. — Tu gagnes de l'argent?

SÉBASTIEN. — Bien assez et, dès l'an prochain, j'aurai je crois une assez jolie situation.

HÉLÈNE. — Quelle chance! Ah! maudit argent! C'est le plus grand ennemi que nous ayons eu. Dis-moi? Si tu avais eu de l'argent, tu ne serais pas parti, n'est-ce pas?

SÉBASTIEN. — Jamais! jamais!

HÉLÈNE. — Ah! je suis heureuse... tiens... je t'aime...

Elle l'embrasse passionnément et en l'embrassant elle pâlit.

SÉBASTIEN. — Hélène!...

HÉLÈNE, dans ses bras. — Que j'ai eu mal!... Cette fois, j'ai cru que c'était fini... Oh! je ne regretterais pas de mourir... pour ce qui m'attend!...

SÉBASTIEN, affolé. — Tu souffres?

HÉLÈNE, d'une voix changée. — Je ne sais pas... ça va mieux... Oh! pourtant... Non... j'étouffe!... (Tout à coup.) Mon petit... mon petit...

Elle porte la main à son cœur.

SÉBASTIEN. — Oh!

HÉLÈNE. — Embrasse-moi vite... Où donc est ma fille?... Va la chercher!...

SÉBASTIEN, la prenant dans ses bras et la regardant de près. — Hélène... Eh bien, Hélène!... (Elle s'est renversée brusquement. Il pousse un cri.) Oh! (Il la porte sur une chaise longue et appelle, affolé.) Mademoiselle! mademoiselle!

Mlle MESSANY, entrant. — Quoi? Oh! mon Dieu!

Ils sont tous les deux contre elle. Mlle Messany fait respirer un flacon à Hélène. Entre le docteur.

LE DOCTEUR. — Qu'y a-t-il?

Il se précipite vers Hélène pendant que Sébastien se retire à l'écart. Silence. Le docteur, au bout d'un instant, fait signe à Mlle Messany qui se met à genoux devant Hélène. Sébastien l'interroge du regard.

Mlle MESSANY. — C'est fini!

SÉBASTIEN, désespéré. — Fini! Fini!

LE DOCTEUR. — Oui.

SÉBASTIEN, fondant en larmes. — Hélène... ma chère Hélène... ma chérie... (Prenant les mains de Mlle Messany.) Oh! mademoiselle... mademoiselle!

Mlle MESSANY. — Ah! mon pauvre petit, tout ce que nous pourrions dire ou rien, maintenant!

REVUE DE LA CRITIQUE

Hélène Ardouin, au théâtre du Vaudeville.

Nous n'avons pas à rappeler ici le succès qui accueillit, il y a trois ans, la publication de *Robinson*, ce délicieux roman qu'Alfred Capus écrivit pour nos lecteurs et qui est une émouvante histoire d'amour. C'est de cette œuvre littéraire que l'auteur lui-même a tiré, pour le Vaudeville, la pièce qui porte le nom de son héroïne.

Le succès en a été de cette qualité rare qui doit être si goûtée, si appréciée d'un véritable écrivain, d'un pur artiste. M. Alfred Capus en a obtenu de plus brusques et de plus retentissants ; mais *Hélène Ardouin* est de ces œuvres qui nous incitent, avec une persuasion subtile et forte, à la méditation, à la songerie, de ces œuvres que l'on se plaît à prolonger en causerie, avec son voisin au sortir du spectacle ou avec soi-même au sortir de la lecture. C'est évidemment impressionné de la sorte, et pour répondre aux suggestions du public, que notre confrère M. Régis Gignoux, au lendemain de la répétition générale, entreprit dans le *Figaro*, auprès de quelques-unes des personnalités contemporaines les plus en vue, une enquête sur les mœurs et les caractères dépeints en cette œuvre et sur le grand problème, qui y est posé, des rapports de l'amour et de l'argent. M. Régis Gignoux avait rédigé ses questions de façon à confronter ingénieusement — non pas précisément deux hommes, les imaginaires héros de l'abbé Prévost et de l'auteur d'*Hélène Ardouin* — mais deux époques, deux sociétés, deux conditions :

1° Un jeune homme du temps de des Grieux aime-t-il mieux qu'un Sébastien Réal de notre époque ?

2° Si Sébastien Réal perdait ses scrupules, Hélène Ardouin l'aimerait-elle encore et aussi complètement ?

3° Que pensent les féministes du point d'honneur moderne entre l'amour et l'argent ?

Les réponses furent nombreuses. Elles émanaient — dans l'ordre de leur publication — de MM. Remy de Gourmont, Victor Margueritte, et Paul Margueritte, Nozière, J.-H. Rosny aîné, et J.-H. Rosny jeune, Pierre Mille, Albert Guinon, Frantz-Jourdain, Gaston Jollivet, Henry Kistemaeckers, Edmond Sée, Charles-Henry Hirsch, Frantz Funck-Brentano, Henry Bordeaux, Fernand Gregh, Camille Le Senne, Marcel Laurent, et de Mmes Jeanne E. Schmahl, Camille Bruno, Marie Denizard, Jane Mismes, Marcelle Tinayre, Judith Cladel, et aussi de... des Grieux lui même sous la forme de savoureux pastiches dus à MM. Paul Reboux et Charles Muller et à M. Michel Missoffe.

Quant à en tirer une conclusion d'ensemble, l'auteur de l'enquête, M. Régis Gignoux, y a lui-même renoncé, tant ces réponses à ses trois questions sont diverses et, par égalité, contradictoires.

Il semble pourtant s'en dégager d'abord cette opinion générale que les sentiments n'ont guère évolué à travers les siècles et qu'il y eut déjà, sous Louis XV, des Sébastien Réal plus exclusivement préoccupés de leur amour que de leur établissement, de même que l'on pourrait, en cherchant bien, trouver sous la troisième République quelque des Grieux plus dévoué à son amour que préoccupé de son avenir. Ensuite on en peut tirer cette observation que, tandis que les signataires masculins approuvent plus ou moins, sauf exception, l'attitude de Sébastien Réal et le point d'honneur moderne qui disqualifie tout homme tenté de recevoir — hors l'état de mariage et sous forme de dot, bien entendu — l'aide pécuniaire d'une femme aimée, les signataires féminines pensent au contraire qu'un amant sincère peut et doit l'accepter, pour la constitution de l'édifice commun.

***

Ce succès rare et délicat, la critique fut unanime à l'enregistrer, à s'en réjouir.

M. Georges Boyer, en le signalant aux lecteurs du *Petit Journal*, observait que le cas du jeune homme, partagé entre l'amour et le désir d'arriver n'est pas nouveau, mais il soulignait la manière personnelle dont l'auteur a renouvelé le « type » :

« Ce jeune homme venu de province à Paris pour faire fortune, et sur qui veille une amie plus puissante que lui, Balzac nous l'avait présenté déjà, mais point avec la sensibilité de M. Capus.

» Ce dernier a mis la subtilité de son esprit au service de la bonté de son cœur ; ses personnages sont finement observés, d'aucuns perdent tant soit peu l'équilibre moral, pénètrent dans les terrains interdits, mais il n'en est pas de complètement criminels ou méchants. »

M. Henry Bordeaux ayant fait, dans la *Revue hebdomadaire*, cette remarque que les peintres ont souvent tiré eux-mêmes des répliques de leurs meilleurs tableaux, poursuit :

« Ces répliques ne sont pas à proprement parler des copies. Elles reproduisent l'original, mais l'artiste, en les exécutant, n'a pu se priver entièrement de reprendre son sujet, de le remanier, d'y introduire des expressions nouvelles... »

C'est ainsi qu'*Hélène Ardouin* est une réplique de *Robinson*. Les personnages y sont les mêmes, les situations à peu près identiques, mais il y a quelque chose de changé dans les rôles et c'est celui de l'amoureuse qui passe au premier plan.

M. Nozière, dans l'*Intransigeant*, se complaît de son côté à l'analyse de cette pièce dont il fait au fur et à mesure ressortir les mérites nombreux :

« M. Alfred Capus nous a souvent montré, dans ses romans et dans ses pièces, les débuts difficiles d'un jeune homme qui cherche sa carrière. Son héros traverse ainsi des milieux divers. C'est une occasion d'observer, d'étudier les êtres et les situations. Ainsi procédait Le Sage quand il présentait à ses lecteurs le seigneur Gil Blas. »

Passant des détails à l'ensemble de l'œuvre, M. Nozière ajoute :

« Il y a aussi, dans la pièce de M. Alfred Capus, un drame. Ce n'est pas un drame violent, bavard, exceptionnel : c'est un drame discret et quotidien...

» Et nous ne rencontrons jamais une tirade qui nous expose la portée de la pièce. C'est à nous de comprendre le sens de cette aventure simple comme une tragédie classique et d'en tirer des conséquences. J'aime cet art qui est volontairement dénué d'éloquence, qui ne recherche pas le gros effet, qui craint toujours d'être indiscret. C'est une comédie de haute qualité. »

M. Robert de Flers se montre encore plus affirmatif et enthousiaste. Il écrit dans le *Figaro*, au lendemain du triomphe de la première représentation :

« Je ne pense point que l'auteur de *la Veine* nous ait donné au théâtre une œuvre d'une aussi délicate et d'une aussi vive émotion. Sans doute, nous nous souvenons avoir entendu dire de bien tendres choses dans la petite boutique de fleuriste de *la Veine*, dans le bureau de poste de *la Petite Fonctionnaire*, et dans la modeste chambre de *Rosine*. Mais M. Alfred Capus n'avait pas encore essayé de montrer à la scène toute la destinée d'un grand amour. Il y a réussi hier, grâce aux ressources d'un talent qui, sans rien perdre de sa grâce brillante, semble avoir acquis je ne sais quoi de plus sincère et de plus profond.

» *Hélène Ardouin* nous a doucement et vivement touchés. C'est une pièce d'amour. Elle rit, sourit, s'émeut, se trouble. Elle ne s'astreint pas aux dures lois d'une composition rigoureuse. Elle passe, par les nuances les

plus fines et les plus délicates, de la joie à la douleur. Elle s'embellit de tant de charme sensible et de tant de grâce émue que, si elle avait d'aventure quelque pardon à obtenir, on le lui accorderait de tout son cœur. C'est une pièce d'amour. »

M. Camille Le Senne s'étonne que M. Alfred Capus ne soit pas encore de l'Académie française, et il dessine dans l'*Action* ce joli portrait de l'auteur d'*Hélène Ardouin* :

« M. Alfred Capus, en effet, n'est pas seulement le mieux doué de tous les Parisiens parisiennants, un observateur à la vision pénétrante, un psychologue pour qui l'âme humaine ne garde pas de mystère, un « dialogueur » exquis, virtuose de la scène-filée, — et à tous ces titres, il devrait depuis longtemps porter l'habit vert. Il représente encore une philosophie qui porte déjà son nom (on parle couramment du Capusianisme, des Capusiens, des Capusiennes, et ces néologismes sont glorieux pour leur inspirateur). »

Puis, revenant à *Hélène Ardouin*, M. Camille Le Senne ajoute :

« L'anecdote sentimentale, à savoir l'amour d'Hélène pour Sébastien, amour partagé en apparence, mais remplissant tout le cœur et tout le cerveau de la femme, tandis que l'homme demeure presque uniquement préoccupé de « la trajectoire » de son existence, a été développé pour nous émouvoir, et elle nous a profondément émus. Mais l'armature du drame, ce qui en fera la pérennité, ce qui la classe au premier rang dans l'œuvre de M. Alfred Capus, c'est le thème philosophique, l'étude de la question vitale.

» Comment un jeune homme que les circonstances forcent à se débrouiller dans la mêlée humaine, doit-il s'orienter dès les premiers pas ?... »

C'était un grand sujet, conclut M. Camille Le Senne, et c'est une grande pièce et un grand succès.

M. Edmond Sée, dans *Gil Blas*, tient avant toute chose à saluer en cette œuvre nouvelle d'Alfred Capus une comédie *simple, humaine, naturelle*, et qui nous ramène à un théâtre que nous étions désaccoutumés d'entendre depuis pas mal de temps :

« Ici, des êtres, simplement ; un jeune homme, une jeune femme, qui s'aiment et se séparent ; que la vie, leur nature, contraignent à s'éloigner l'un de l'autre, et qui en souffrent jusqu'à la mort !

» Mais je ne saurais vous répéter assez, encore une fois, la joie que j'ai ressentie à écouter une œuvre si aiguë, si pénétrante et, tout le temps, si romanesquement véridique ! Moins soucieuse de nous intriguer que de nous émouvoir, et dont la lenteur même n'est qu'une preuve de conscience ! Une œuvre, enfin, réfléchie, sentie, écrite aussi soigneusement qu'un livre (très théâtrale, néanmoins), et où des êtres (enfin !) prennent le temps de *vivre* en eux-mêmes, pour eux-mêmes, au lieu d'agir sans cesse arbitrairement pour nous ! »

M. Adolphe Brisson, dans son feuilleton du *Temps*, fait quelques réserves au sujet du personnage de l'amoureux, surtout préoccupé de son avenir et qu'il trouve inhumain :

« Le spectateur le regarde avec stupéfaction ; il ne se mire point en lui ; il ne saisit pas toujours le mobile de ses actes. Et surtout il ne conçoit pas que M. Capus ait dessiné une image si différente de celles qui ont fait jusqu'ici le charme et la grâce de son théâtre... Au détour de chaque scène on attendait, on guettait l'ancien Capus, le Capus dilettante, bienveillamment satiriste, pénétré du sens de la *relativité des choses*, qui les prend au sérieux, mais ne les prend jamais au tragique, qui effleure et n'appuie pas, qui suggère la vérité plutôt qu'il ne l'énonce formellement, qui n'est ni pesant, ni affecté, ni précieux, ni trop éloquent, ni trop abondant, et qui toujours est intelligible. On découvrait un autre Capus, un Capus moralisant, dogmatique, presque ingénu. Et certes le Capus d'hier n'est pas éteint, — ses étincelantes chroniques l'attestent. Le Capus d'aujourd'hui, à la scène du moins, use plus modérément de l'ironie et s'enveloppe de gravité. »

Cependant M. de Pawlowsky, après avoir noté que ces scènes renferment des morceaux de dialogue d'une très grande beauté et constaté que le talent de littérateur et d'homme d'esprit d'Alfred Capus s'y révèle une fois de plus d'une manière saisissante, ajoute dans *Comœdia* :

« Je ne crois pas, quoi qu'on en ait dit, que ce drame un peu noir révèle une nouvelle orientation dramatique de l'auteur. C'est toujours, au fond, le même scepticisme, la même façon désabusée de considérer les événements de la vie en leur déniant non seulement un caractère tragique mais même encore toute valeur héroïque. »

M. Henri Bidou, dans le *Journal des Débats*, loue sans réserve l'œuvre nouvelle :

« La pièce de M. Capus a un mérite immense : elle ressemble à la vie. L'intrigue n'est pas extraordinaire, les personnages ne sont pas singuliers. Ils n'ont pas plus de constance que le commun des hommes. Ils ne bravent pas la fortune, ils y cèdent. Ils se querellent et ensuite se mettent d'accord. Ils ne sont pas définis avec beaucoup de force ; mais la plupart des hommes n'ont pas de caractère net et demeurent à l'état larvé. Dans cette médiocrité, un amour violent rompt soudain une destinée. La victime ne se révolte pas, mais son cœur fatigué ne supporte pas l'épreuve, et elle meurt. La pièce n'est ni plus pressée que le train commun des choses, ni plus violente que la vie. C'est sa qualité et son défaut. « Qu'est-ce que la » vie ? demande un personnage. — » C'est ce que tout le monde fait » en ce moment », répond un autre. Ce portrait de la réalité est d'ailleurs rehaussé de beaucoup de grâce, d'esprit et de philosophie. »

De nombreux portraits ont été tracés de M. Alfred Capus à l'occasion de la représentation d'*Hélène Ardouin*. En voici un de M. Abel Hermant dans le *Journal* :

« Son talent n'a pas discontinué de se développer depuis ses débuts, mais, en prenant de la taille, il n'a point changé de physionomie. Sa voix a plus de volume, mais elle donne toujours les mêmes notes. Ce que l'on a appelé, avec un peu de complaisance peut-être, la philosophie de M. Capus, ne s'est, au fond, nullement modifié, alors même que ce dilettante de l'irrégularité semblait devenir un des amis les plus déterminés de l'ordre. M. Capus ne s'est jamais soucié d'employer ses facultés de créateur à l'invention de types nombreux et divers, ni d'augmenter d'année en année ses collections, ni d'agrandir ses galeries. Il a tout au contraire limité, si je puis dire, sa paternité. Sa petite famille s'est trouvée constituée du premier coup ; mais (c'est un aimable miracle qui n'est possible que dans le domaine de la littérature) il a repris et remanié à plusieurs reprises chacun des enfants de son esprit, en leur ajoutant chaque fois des traits nouveaux, et en les faisant plus précisément semblables à l'idéal qu'il avait d'abord un peu vaguement conçu. Il n'a pas eu davantage souci de diversifier les fables de ses pièces ; il a préféré même, souvent, reprendre une pièce déjà écrite, déjà jouée, et se donner le plaisir de se surpasser soi-même, — plaisir que tous les véritables artistes apprécient bien davantage que les joies élémentaires d'une première création. »

***

L'interprétation de la pièce a été des plus remarquables. Mlle Sergine a prêté au personnage de l'héroïne sa beauté plastique, sa sensualité ardente, lyrique, pathétique, et sa sincérité profondément émouvante. Dans un rôle ingrat de belle-mère, Mme Dux a pu malgré tout demeurer sympathique. Mlle Ellen-Andrée a très adroitement silhouetté, à son ordinaire, une vieille fille bourrue, indulgente et bonne. Le rôle malaisé de Sébastien a permis à M. Rosenberg de faire la preuve sur un grand théâtre d'un talent qui s'était souvent fait applaudir sur des scènes à côté. MM. Joffre, Lérand, Jean Guitton, ont su donner tout le caractère convenable à des rôles de second plan ainsi que Mme Geraldi et Mlle Sarah David's.

GASTON SORBETS.

SERVIR

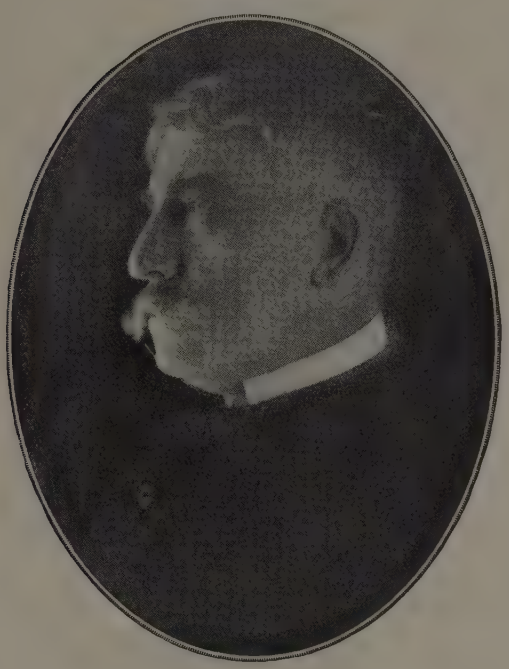
PIÈCE EN DEUX ACTES

par

HENRI LAVEDAN

de l'Académie française.

représentée pour la première fois le 8 février 1913
au théâtre Sarah-Bernhardt.



Le colonel Eulin (M. Lucien Guitry).
Phot. Gerschel.

PERSONNAGES

Colonel Eulin	MM. Lucien Guitry.	*Mme Eulin*	Mmes Gilda Darthy.
Lieutenant Eulin	Paul Capellani.	*Pauline*	Delys.
Général Girard	Lecœur.	*Le ministre de la Guerre*	M. Mosnier.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR J. CLAIR-GUYOT. — PORTRAITS PAR E. BROD

Copyright by Henri Lavedan, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Le colonel et Mme Eulin (Scène IV).

SERVIR

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, on est en fin mars, vers les cinq heures du soir. Temps clair, un salon modeste et bourgeois. Au fond, deux fenêtres... Mobilier empire acajou, velours or. On aperçoit le dôme des Invalides par les fenêtres. Entre elles, occupant le panneau, une vitrine, dans laquelle est un drapeau tricolore fané, avec des épaulettes, des épées, des souvenirs militaires. Aux murs, reproductions de toiles de Detaille et de Neuville. Portrait de jeune officier aux tirailleurs avec un crêpe et un bouquet de violettes. Portrait de jeune fille en dame de la Croix-Rouge. Carte du Maroc épinglée au-dessus du secrétaire.

Scène première

Mme EULIN, PAULINE

Mme Eulin, cinquante ans, en noir, est assise à son secrétaire, premier plan à gauche. Elle lit une lettre. Beaucoup de papiers en petits tas près d'elle, qui font voir qu'elle opère des rangements. Elle lit une lettre, avec une expression calme et triste, hoche parfois la tête comme pour dire : « Oh ! oui, je me rappelle ! », poursuit sa lecture, tourne la page, s'interrompt, tire son mouchoir, s'essuie légèrement les yeux, achève la lettre, la plie, la porte à ses lèvres, la met sur un tas, en prend une seconde sur un autre tas, l'ouvre, commence également à la lire, quand la porte s'ouvre dans le fond à gauche, la porte à deux battants. C'est une domestique, une femme de quarante-cinq à cinquante ans.

La Domestique. — Madame.

Mme Eulin. — Qu'est-ce que vous voulez?

Pauline. — Est-ce que le colonel est rentré?

Mme Eulin. — Non. Pourquoi?

Pauline. — Pour savoir si le colonel dîne.

Mme Eulin. — Je ne peux pas vous dire. Je pense que oui. Faites comme s'il devait dîner.

Pauline. — Pour quelle heure?

Mme Eulin. — Comme à l'ordinaire. Sept heures. (Se reprenant.) Sept heures et demie.

Pauline. — Et s'il n'est pas là?

Mme Eulin. — J'attendrai jusqu'à huit. Toujours pas de lettre?

Pauline. — Non, madame.

Mme Eulin. — Quand passe le facteur le soir?

Pauline. — Dans une heure. Vers six heures et quart.

Mme Eulin. — Dès qu'il sera venu...

Pauline. — N'ayez crainte, madame, comme je sais que vous attendez une lettre de M. Jacques... sitôt remise, sitôt apportée! Mais, madame ferait mieux de n'y pas compter pour maintenant, parce que les lettres du Maroc, que madame se rappelle, n'arrivent jamais le soir, toujours le matin.

Mme Eulin. — Pas toujours. Il peut très bien se faire... (Bruit de sonnette.) On a sonné.

Pauline. — Ce n'est pas le facteur. C'est trop tôt.

Mme Eulin. — Allez vite.

Pauline sort. Madame, au bout d'un moment, ne voyant pas Pauline rentrer, se lève et prête l'oreille, à la porte à deux battants. Pauline rentre avec une carte.

PAULINE. — C'est un monsieur... Un général...

Mme EULIN, prenant la carte et la lisant tout haut. — *Général Girard.* (Geste et air qui montrent qu'elle connaît la personne.) Ah! oui! qui a-t-il demandé?

PAULINE. — Le colonel, ou madame Eulin.

Mme EULIN, désignant l'antichambre. — Et il est là?

PAULINE. — Oui, madame.

Mme EULIN. — Faites-le entrer.

Pauline sort et reparaît, introduisant le général.

Scène II

Mme EULIN, GIRARD

GIRARD, costume civil. — Bonjour, madame.

Mme EULIN. — Bonjour, général.

GIRARD. — Excusez-moi d'avoir insisté, madame. Mon nom, probablement, ne vous dit rien.

Mme EULIN. — Beaucoup. Si peu que je vous aie connu autrefois, je n'ai pas oublié que vous êtes un des meilleurs amis de mon mari.

GIRARD. — Le plus ancien. La vie nous a séparés, des années. En dernier lieu j'étais à Nancy, mais, depuis huit jours, j'ai changé.

Mme EULIN. — Et où êtes-vous?

GIRARD. — Ici.

Mme EULIN. — A Paris?

GIRARD. — Au ministère de la Guerre, où j'ai été appelé comme chef de cabinet du ministre.

Mme EULIN. — Oh! le colonel va être bien heureux de vous retrouver.

GIRARD. — Pas plus que moi. On m'a dit qu'il était sorti.

Mme EULIN. — En effet.

GIRARD. — Pensez-vous qu'il tarde?

Mme EULIN. — Je ne crois pas.

GIRARD. — Puis-je en ce cas l'attendre, auprès de vous?

Mme EULIN. — Bien volontiers. Mais je dois cependant vous dire que je ne suis pas plus sûre que cela de son retour.

GIRARD. — Ah!

Mme EULIN. — Il est très inexact et... indépendant.

GIRARD. — Oui... oui... Pas sédentaire, Eulin! Il n'a jamais pu tenir en place.

Mme EULIN. — Et depuis qu'il a été mis si brutalement en retrait d'emploi, il y a six ans...

GIRARD. — Je me souviens... les fiches...

Mme EULIN, avec un geste de désespoir. — Il allait passer général.

GIRARD. — Une infamie!

Mme EULIN. — Il n'a pas voulu se plier à l'humiliation inactive de sa vie nouvelle. Cette retraite forcée l'a rendu fou de mouvement, d'air, de courses au dehors. Il n'est jamais là. Il va chez l'un, chez l'autre... Il s'absente un jour, une semaine, quelquefois plus.

GIRARD. — Il est venu me voir dans l'Est, en 1909.

Mme EULIN, nuance de satisfaction. — Ah! je ne savais pas.

GIRARD. — Il ne vous l'avait pas dit?

Mme EULIN. — Il ne me dit jamais rien. Ça le prend tout d'un coup: « Je m'en vais, ne m'attends pas! » Et il part, il saute dans des trains... il voyage...

GIRARD. — Pour tuer le chagrin. Il faut le laisser se distraire. Ça ne fait de mal à personne.

Mme EULIN. — Qu'à moi.

GIRARD, surpris et avec une inflexion de regret pour son mot malheureux. — Ah?

Mme EULIN. — Oh! je dis ça... Je me vante... Aujourd'hui, j'ai pris mon parti de tout! C'est la vie de camp, de camp volant! Femme de soldat, femme de marin, ça se vaut. On est toujours seule... Et moi, je le suis plus qu'une autre... surtout depuis mon grand deuil!

GIRARD. — Votre fils, le capitaine, tombé si vaillamment en Mauritanie... il y a... (Il cherche.)

Mme EULIN. — Deux ans et onze jours. (Prenant son portrait qui est à portée de sa main.) Le voilà, tenez!

Elle le donne au général.

GIRARD, regardant le portrait. — Belle figure. Des yeux hardis, bien ouverts.

Mme EULIN. — A présent fermés. Et encore, ce portrait-là ne donne pas du tout une idée de lui. Mais je n'en ai pas d'autre. Et puis, pour une mère, c'est bien assez. Je n'ai pas besoin d'avoir une bonne épreuve de mon fils, pour le retrouver. (Elle porte la main à son cœur.) C'est là qu'il est ressemblant.

GIRARD, lui rendant le portrait. — Vous en avez un autre dans l'armée?

Mme EULIN. — Deux, général. Vous en oubliez. Depuis que je suis au monde, je n'ai vu, dans ma famille et autour de moi, que des soldats. Mon père et mes deux frères l'étaient.

GIRARD. — Vous ne les avez plus?

Mme EULIN. — Ils sont morts, tous à l'ennemi.

GIRARD. — C'est superbe! Comme vous devez être fière!

Mme EULIN. — Par moments. J'ai épousé un soldat et j'ai eu quatre enfants. Trois fils et une fille. Robert, celui que...

Elle désigne le portrait du défunt.

GIRARD. — Oui. Et le second?

Mme EULIN. — Jacques.

GIRARD. — Où est-il?

Mme EULIN. — Au Maroc, lieutenant à la légion... Tous ces jours-ci, d'heure en heure, j'attends même de lui des nouvelles... qui n'arrivent pas.

GIRARD. — Elles arriveront.

Mme EULIN. — Oui... tout arrive... Enfin, mon troisième... Pierre...

GIRARD. — Oh! celui-là, je sais... lieutenant à Orléans, au 35e d'artillerie.

Mme EULIN, le visage un peu éclairé. — Vous le connaissez?

GIRARD. — De nom seulement.

Mme EULIN. — Je regrette. A l'occasion, vous me permettrez de vous le présenter? (Girard, geste d'assentiment.) C'est mon dernier, le plus près de moi, bien qu'il m'ait quitté, lui aussi, pour la vie militaire, la vie des Eulin...

GIRARD. — Enfin, heureusement que mademoiselle votre fille vous reste, au moins jusqu'à son mariage, pour adoucir...

Mme EULIN. — Non. Parce qu'elle est aussi un soldat, à sa manière.

GIRARD. — Comment cela?

Mme EULIN. — Après la mort de son frère, elle est partie pour Casablanca comme infirmière, aux dames de la Croix-Rouge. Et elle y est toujours.

GIRARD. — Quel âge a-t-elle?

Mme EULIN. — Vingt-trois ans.

GIRARD. — Elle se mariera.

Mme EULIN. — Jamais. Elle l'a déclaré. Et elle est

comme son père et ses frères, ce qu'elle veut, elle le veut bien. Vous devez mieux comprendre à présent tout ce que ma solitude a d'exceptionnel?

GIRARD. — Oui.

Mme EULIN. — Atteintes différemment par les mêmes coups, la vie de mon mari et la mienne sont toutes deux brisées, et plus que brisées, un peu détachées l'une de l'autre.

GIRARD. — Non?

Mme EULIN. — Par la force des choses! Le malheur ne rapproche que les natures pareilles. Celles qui ne se ressemblent pas, il les espace encore. Certes, nous sommes un trop fidèle et vieux ménage pour ne pas continuer à nous aimer d'une sûre affection, mais, tandis que je m'enfermais dans mon chagrin, lui, ne cherchait qu'à s'en évader, et il s'est lancé dans cette espèce d'agitation maladive, où il ne trouve même pas le repos.

GIRARD. — C'est qu'il ne veut pas du repos!... Violent et généreux, déchaîné de devoir et de patriotisme, il est né pour la lutte.

Mme EULIN. — A outrance! oui. Et moi, je suis née passive, pessimiste et résignée! Il ne pouvait donc pas en être autrement. Aussi, je vous demande pardon de vous raconter mes misères.

GIRARD, protestant. — Oh! madame...

Mme EULIN. — Si. Mais vous êtes un ami. Vous m'excusez.

GIRARD. — Je vous admire et je vous plains.

Mme EULIN. — Et puis, vous m'avez surprise dans une heure de plus grande faiblesse. Ces nouvelles que j'attends... les lettres de l'aîné que j'étais en train de relire...

GIRARD. — C'est mauvais. Vous ne devriez pas.

Mme EULIN. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Mon mari étouffe et meurt dans cet appartement. Moi, il n'y a que là que je vive et que je respire. C'est bien modeste, et cependant je m'y plais.

GIRARD. — Je le comprends. Un beau quartier plein de mouvement et de bruit militaire, avec des passages et des fanfares de soldats, et puis des arbres, du ciel... le dôme des Invalides... tout ça, vu de cette chambre, c'est presque gai.

Mme EULIN. — N'est-ce pas? Les endroits où l'on dépense son cœur ne sont jamais tristes. Même la douleur les éclaire, et le rappel des souvenirs les rend plus animés. Avec les débris de son bonheur et les éclats de son passé on se fait un petit musée qui tient de la chapelle, de sorte que tout... la moindre chose... cesse d'être un objet... pour devenir une relique...

GIRARD, qui regarde autour de lui. — Je vois. Vous en avez?

Mme EULIN. — Trop.

GIRARD, geste au portrait du défunt. — Beaucoup! (Puis, avisant un portrait voisin, celui d'un officier.) Votre second fils?

Mme EULIN. — Le légionnaire, oui.

GIRARD, désignant un portrait de jeune fille, un peu plus loin, en costume de dame de la Croix-Rouge. — Votre fille?

Mme EULIN. — Dans son costume.

GIRARD. — Portant la croix.

Mme EULIN. — Chacun la sienne.

GIRARD, montrant ensuite une carte pendue. — La carte d'Afrique! Notre Afrique! Ah! là! là!

Mme EULIN. — C'est pour moi la France!

GIRARD. — Oh! pas toute?

Mme EULIN. — Presque. J'y suis en pensée, trois fois, pour trois êtres chéris. Deux d'entre eux changent souvent de place, tandis qu'un reste à la même.

GIRARD. — Lequel? Celui...

Mme EULIN. — ... qui s'y repose. L'aîné.

GIRARD. — Ah!

Mme EULIN. — Il a voulu. (Touchant du doigt la carte.) C'est là, tenez... ce petit point dans cette grande tache jaune. Quand j'ai l'idée d'aller au cimetière, savez-vous ce que je fais? Je m'enferme à clef, je décroche la carte, je l'étends par terre comme un tapis, et je me mets à genoux dessus. Il me semble alors que je suis là-bas, à prier dans le sable.

GIRARD, pour faire diversion, s'approchant du tableau où le drapeau est encadré sous verre. — Oui. Ah! Ah! Et cela?

Mme EULIN. — Ah! ce n'est plus ma collection!... c'est celle du colonel. C'est le drapeau!

GIRARD. — Qu'il a repris en 70, à Rezonville... je sais! Précieux!

Mme EULIN. — Aussi, pour lui, il n'y a que cela qui compte! Sa femme, ses enfants, sa vie... tout, il le donnerait... pour ce morceau d'étoffe.

GIRARD. — Il n'est pas dégoûté!

Mme EULIN. — Vous aussi?

GIRARD. — Mais!

Mme EULIN, soupir. — Allons!

GIRARD. — Quoi! ça vous étonne?

Mme EULIN. — Non pas! C'est très beau!... C'est beau!

GIRARD, secouant négativement la tête. — C'est tout naturel. C'est le métier... Madame, je ne veux pas plus longtemps abuser... Puisque le colonel n'est pas là... j'ai une course à faire, à côté, à l'Ecole... je reviendrai à tout hasard, dans une demi-heure.

Mme EULIN. — Comme vous voudrez.

GIRARD. — Au revoir. Du courage!

Mme EULIN. — Merci. Malheureusement, vous savez? le courage ça se conseille...

GIRARD. — C'est vrai, ça ne se donne pas. Sans ça, tout le monde en aurait. A tout à l'heure, madame.

Il sort.

Scène II

Mme EULIN, puis PAULINE

Mme Eulin, seule, se remet à son secrétaire, à la place qu'elle occupait au lever du rideau. Elle refait, par ordre, des petits paquets de lettres éparses, les entoure d'un élastique, les remet dans le tiroir où ils étaient, ferme le meuble. A ce moment, non loin, comme au proche tournant de la rue, éclate la musique d'un régiment en marche. Elle joue le *Chant du départ*. Aussitôt elle se dresse. Expression subite, presque de colère, vite éteinte, puis d'angoisse. La musique est plus éclatante. Mme Eulin porte les mains à ses oreilles comme pour ne pas entendre. Pauline ouvre la porte, premier plan, à gauche.

PAULINE. — C'est la musique!

Mme EULIN. — Je sais... j'entends... (Pauline est allée à la fenêtre pour l'ouvrir.) Non, n'ouvrez pas.

PAULINE, qui revient sur ses pas. — Ça vous distrairait.

Mme EULIN, lui faisant signe de la laisser. — Allez... (Pauline ressort par la même porte. Mme Eulin va alors à la

fenêtre, soulève le rideau, regarde... laisse échapper:) Pauvres gens!

L'émotion la gagne, elle porte la main à ses yeux... La musique s'éloigne. Depuis plusieurs secondes, par la porte second plan à gauche, le colonel est entré, doucement, sans que sa femme l'ait entendu. Il la voit ainsi, debout, immobile, dans l'embrasure de la fenêtre, la main sur les yeux. Il la regarde, il comprend, s'approche d'elle.

Scène IV

Mme EULIN, EULIN

Mme EULIN, s'apercevant de sa présence. — Tu étais là?

EULIN, qui l'embrasse. — Qu'est-ce que tu as? (Geste d'accablement.) Toujours triste?

Mme EULIN. — Comment veux-tu que je ne le sois pas?

EULIN. — Sois-le. Mais comme moi. Moi aussi, je suis triste. Infiniment, furieusement. Ça ne se voit pas. La douleur se conserve mieux cachée.

Mme EULIN. — Je n'ai pas tes moyens. J'ai eu, à l'instant, la visite d'un de tes amis.

EULIN. — Qui ça?

Mme EULIN. — Girard.

EULIN. — Le général?

Mme EULIN. — Oui. Il était venu pour toi. Je l'ai reçu. Il est à présent fixé à Paris. Il te racontera.

EULIN. — Et tu ne l'as pas retenu?

Mme EULIN. — Il t'a attendu, assez longtemps. Mais il va revenir.

EULIN. — Quand?

Mme EULIN. — Tout à l'heure. Tu ne me demandes pas s'il est arrivé une lettre de Jacques?

EULIN. — S'il y en avait une, tu me l'aurais déjà dit.

Mme EULIN. — En effet, il n'y a que moi qui y pense!

EULIN. — Tu te trompes. J'y pense autant que toi, je n'en parle pas.

Mme EULIN. — Tu ne parles de rien. Moi, je parle, parce que je suis inquiète.

EULIN. — Tu as tort. Quand on a la faveur de compter chez soi des soldats, tel qu'était Robert, et tel qu'est Jacques...

Mme EULIN. — Et Pierre?

EULIN. — Si tu veux!... Il faut apprendre à ne pas se tourmenter pour eux à tout bout de champ, comme pour les premiers venus. Cela les rabaisse. Le soldat est un homme à part, je te l'ai dit souvent. L'accident est sa chance, et la catastrophe sa gloire. Tout danger qui le menace est un privilège, toute épreuve, en l'atteignant, le grandit. Aussi, pour s'élever au niveau de ces marques d'honneur, nos sentiments, à nous-mêmes, doivent toujours se hausser, se grader. Puisque nous avons des fils au-dessus du commun, soyons des parents dignes d'eux.

Mme EULIN. — Comme tu fais bon marché du sort de tes enfants!

EULIN. — Non. Mais, que veux-tu? La mort d'un des miens, quand je l'envisage, ne me fait jamais l'effet d'un malheur, si j'ai la certitude qu'elle sera belle.

Mme EULIN. — Il n'y a pas de belles morts d'enfants! surtout pour des parents!

EULIN. — De splendides! Et il en faut!

Mme EULIN. — Pourquoi?

EULIN. — Pour empêcher les laides, — ou les racheter. Sois donc plus fière et porte droit ton deuil. La vie!... Ça ne compte pas... Nous mourrons tous, ma bonne. Plus tôt... plus tard... ça ne signifie rien... L'important n'est pas de mourir, c'est que ça soit bien fait. Quand ça l'est, il ne faut pas regretter. Si je meurs de maladie, je te permets de pleurer. Mais si c'est d'une balle au front, je te le défends.

Mme EULIN. — Tu sais bien que si je te perdais, n'importe comment, je n'aurais jamais assez de larmes! Tu ne me pleurerais donc pas, toi?

EULIN. — Oh! si! Mais c'est différent. Pour sa mère, sa femme, sa fille, on pleure, on a le droit. On doit.

Mme EULIN. — Alors, tu m'aimes toujours?

EULIN, demi-sourire. — Jusqu'à présent...

Mme EULIN. — Autant?

EULIN, méfiant. — Sans doute. Pourquoi cette question?

Mme EULIN. — Oh! ce sont de ces phrases que l'on dit par habitude, pour se faire répondre...

EULIN. — Quoi? Ce qu'on croit? Ou ce qu'on désire?

Mme EULIN. — Les deux... si on était sûr que c'est la même chose.

EULIN, un peu plus sec. — Tu n'en es pas sûre?

Mme EULIN. — Si. Mais...

EULIN. — Qu'est-ce qui pourrait te faire supposer que je t'aime moins?

Mme EULIN. — Rien.

EULIN. — As-tu des griefs?

Mme EULIN. — Aucun!

EULIN. — Enfin...

Mme EULIN. — Pardonne-moi... je suis nerveuse... à cause de Jacques.

EULIN. — Mais tu l'auras, ta lettre! tu vas l'avoir! Un peu de patience! A chaque courrier, c'est le même drame... Rappelle-toi?

Mme EULIN, l'œil au portrait de l'aîné. — C'est bien parce que je me rappelle. Tant que Jacques ne sera pas revenu d'Afrique, je vivrai dans les transes... Et quand je me dis que le jour où il nous reviendra ça sera peut-être au tour de Pierre de partir... alors...

EULIN. — Oh! ne crains pas ça...

Mme EULIN. — Vraiment? Pourquoi?

EULIN. — Parce qu'à moins d'être déjà un colonial... pour partir là-bas il faut d'abord le mériter, et puis le vouloir, le demander... avec énergie.

Mme EULIN. — Et tu crois que Pierre ne le demanderait pas?

EULIN. — J'en suis sûr!

Mme EULIN. — Pourquoi en es-tu si sûr? Voilà deux fois de suite, à l'instant, qu'à propos de lui... tu as l'air d'insinuer...

EULIN. — Je n'insinue pas... Je constate.

Mme EULIN. — Tu n'aimes pas Pierre.

EULIN. — Il est mon fils. Donc, je l'aime.

Mme EULIN. — Pas comme tes autres enfants.

EULIN. — Autant.

Mme EULIN. — Non. Tu lui en demandes plus à lui.

EULIN. — C'est qu'il donne moins.

Mme EULIN. — Tu n'as pour lui que de la méfiance et de la sévérité.

EULIN. — Parce qu'il les nécessite.

Mme EULIN. — En quoi?

EULIN. — Tu le sais. Nous avons eu déjà plusieurs discussions, à ce sujet. N'y revenons pas.

Mme EULIN. — Revenons-y, au contraire. Une bonne fois, — pour que la question soit réglée.

EULIN. — Elle ne peut pas l'être.

Mme EULIN. — Elle le sera, tu parles. Dis ce que tu as sur le cœur, à propos de Pierre.

EULIN. — Ce n'est pas la peine. Tu ne me comprendrais pas.

Mme EULIN. — Ou tu ne te sens pas capable de me convaincre.

EULIN, un peu agacé. — Je t'en prie.

Mme EULIN. — Ah çà! Qu'est-ce qu'il t'a fait? Qu'est-ce que nous t'avons fait?

EULIN. — D'abord, il n'est pas question de toi. Pourquoi dis-tu nous?

Mme EULIN. — Parce qu'il s'agit de mon fils.

EULIN. — Et que lui et toi ça ne fait qu'un?

Mme EULIN. — Et quand ce serait? Je ne m'en défends pas! Une mère, un fils... est-ce que ça n'est pas naturel?

EULIN. — Légitime. Aussi je ne te reproche rien.

Mme EULIN. — Et à lui? Que lui reproches-tu? Je cherche. Il a toujours été, pour toi, plein de respect, d'admiration.

EULIN. — C'est trop. J'ai horreur d'être admiré.

Mme EULIN. — Ce n'est pas sa faute. Tu n'as à t'en prendre qu'à toi des sentiments que tu inspires.

EULIN. — Ça veut dire que je ne sais pas me faire aimer?

Mme EULIN. — Des autres, de moi, oui! Peut-être pas de lui.

EULIN. — Ce n'est pas à moi de commencer.

Mme EULIN. — Si. C'est toujours aux parents. Toujours au père...

EULIN. — Et si le fils ne rend pas? Qu'est-ce qu'il doit faire, le père?

Mme EULIN. — Comme la mère, continuer.

EULIN. — Non... Parce qu'un père n'est pas une mère, et que ce n'est pas dans la faiblesse qu'il faut lui demander de la sublimité.

Mme EULIN. — Oh! toi, si on t'écoutait, tu en mettrais dans tout.

EULIN. — Certainement!

Mme EULIN. — Ce n'est donc pas ça qui peut te retenir.

EULIN. — Et pourtant, je me retiens, je t'assure. Et depuis longtemps! Et j'y ai plus de mérite que tu ne crois! Si je ne peux pas, si je ne veux pas laisser échapper tout ce que j'ai là, qui m'étouffe, à propos de Pierre, c'est justement par égard et tendresse pour toi, dont il est le préféré, parce que je me suis interdit de te causer une peine inutile, d'ajouter à ta souffrance...

Mme EULIN. — Au point où j'en suis!...

EULIN. — ... d'amener enfin entre nous...

Mme EULIN, d'un ton qui signifie: « Il n'y a pas de danger de toi à moi. » — Entre nous deux?

EULIN. — ... entre nous trois! des éclats, de la douleur... peut-être plus.

Mme EULIN, effrayée, vivement. — Oui. Oh! alors, tais-toi, en effet! Ne dis rien. D'autant que tes raisons, tes fameuses raisons, je les ai devinées, va, je les connais!...

EULIN. — Alors, pourquoi me les demander?

Mme EULIN. — Parce qu'on ne demande que ce qu'on sait!... Pour se le faire répéter. Ce que tu reproches à Pierre, je vais te le dire, moi!...

EULIN. — Ah! non! Si je ne juge pas à propos de l'exprimer — du moins maintenant — ce n'est pas pour que toi tu le fasses!

Mme EULIN. — Et moins bien que toi, n'est-ce pas? Avec moins d'ordre et de rigueur?

EULIN. — Mais oui.

Mme EULIN. — Tu voudrais qu'il te ressemblât! Voilà ce que tu voudrais.

EULIN. — Il pourrait faire plus mal. Mais ne continue pas.

Mme EULIN. — Tu voudrais qu'il fût, comme toi, un de ces hommes d'autrefois, pour qui le mot magique de soldat signifie...

EULIN, froidement, mais avec un accent qui a raison de tout. — Assez, je t'en supplie. Assez.

Mme EULIN. — C'est bon. (Un petit temps.) Tu dînes?

EULIN. — Oui. (Se reprenant à la suite d'un mouvement de réflexion.) Si le général ne revient pas.

Mme EULIN. — Et s'il revient, comme il l'a dit?

EULIN. — Je l'emmènerai. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. Nous aurons mille choses...

Mme EULIN. — Je le pensais...

EULIN, se rapprochant d'elle, adouci. — Cela ne t'ennuie pas?

Mme EULIN, affectée et le cachant mal. — Du tout. Du moment que tu le préfères.

EULIN, qui s'aperçoit de son émotion, près d'elle et les yeux dans les yeux. — Ma pauvre femme! Après trente ans de ménage, tu ne me connais pas encore.

Mme EULIN. — C'est vrai. Ça ne devrait pas être.

EULIN. — Qu'en sais-tu? Si tu me connaissais tout à fait, il y aurait dans ton esprit, dans ton cœur... bien du changement à mon égard, va!

Mme EULIN. — Dans quel sens? en bien? ou en mal?

EULIN. — Les deux.

Mme EULIN. — Et... crois-tu donc impossible que je te connaisse... tout à fait?

EULIN. — Impossible. Comme à moi de savoir tout ce que tu vaux. Je m'en rends compte, pourtant. Mais je sens que je suis encore bien au-dessous de la vérité.

Mme EULIN. — Vraiment... tu me mets si haut que cela?

EULIN. — Peux-tu le demander?

Mme EULIN. — Aussi haut que?...

EULIN. — Pas de comparaison. Très haut. Et toi? Réponds! Tu me trouves souvent d'humeur difficile et bizarre... Nous ne sommes pas d'accord, sur certains points, que nous taisons. Des idées nous divisent. Tu as eu, par moi, par mon caractère, par mon métier, la vie que je t'ai imposée, de mon fait enfin, sans entrer dans le détail...

Mme EULIN. — Oui... n'y entrons pas...

EULIN. — ...Tu as eu jusqu'ici, somme toute, plus de tristesses que de joies...

Mme EULIN. — Je n'ai pas compté.

EULIN. — Et cependant, tel que je suis, à cette heure... voudrais-tu, si c'était en ton pouvoir, que je fusse un autre? Changerais-tu?

Mme EULIN. — Non.

EULIN. — Ça suffit. (Il se penche et l'embrasse.)

PAULINE, faisant irruption, une lettre à la main. — Y a une lettre.

Mme EULIN. — De Jacques?

EULIN. — Qu'est-ce que je te disais!

Mme EULIN, qui a pris la lettre, la soupesant et la décachetant. — Elle est lourde. Il y en a long. (Elle ouvre et lit.) *Chers parents, tout va bien.* (Elle s'arrête et

pousse un soupir.) Mais, je ne peux pas, comme ça, debout... Il faut que je m'installe à mon aise. (A son mari.) Viens près de moi. (Il se rapproche.) Assois-toi. (Il s'assied.) Tu es content aussi?

EULIN, souriant. — Mais, sans doute. Lis.

Mme EULIN, lisant. — *Chers parents, tout va bien. Pas de jour, pas de nuit sans alerte, et souvent sans combat.* (S'interrompant.) Mon Dieu! Mon D...

EULIN. — Continue.

Mme EULIN, continuant. — *Si papa était ici, lui qui aime tant la poudre, il serait heureux!...*

EULIN, simplement. — C'est vrai.

Mme EULIN. — *Je suis chef de poste à Derbarrah, un endroit difficile, où nous avons tout à redouter du fréquent passage de bandes guerrières, soudoyées certainement par nos bons amis les...* (On frappe.)

EULIN. — Entrez!

Pauline paraît.

Mme EULIN. — Tout à l'heure, nous sommes occupés.

PAULINE. — C'est ce monsieur de tantôt.

EULIN, se dressant. — Girard?

Mme EULIN, à Pauline. — Une minute. (A son mari.) Comment! Tu n'attends pas que je te finisse?

EULIN. — Il y en a douze pages!

Mme EULIN. — C'est vrai, mais tout de même... ton fils!...

EULIN. — Puisque je sais qu'il va bien. Je lirai sa lettre plus tard. (A la domestique.) Faites entrer.

Mme EULIN. — Tu n'as pas besoin de moi?

EULIN. — Pas du tout.

Mme EULIN. — Alors, je te laisse...

EULIN. — C'est ça.

Elle sort tristement. Aussitôt après son départ, Girard est introduit.

Scène V

EULIN, GIRARD

Abord brusque et muet, sans étonnement de part et d'autre.

GIRARD, secouant avec une rudesse affectueuse Eulin qu'il a pris par le haut des deux bras. — Bonjour, vieux camarade.

EULIN. — Bonjour...

GIRARD, le regardant. — Tu grisonnes.

EULIN, soulevant des doigts une ou deux grandes mèches de cheveux. — Mes plumes blanches. Te voilà donc à Paris, chef de cabinet du ministre? Et tu es venu, tout à l'heure?

GIRARD. — Oui.

EULIN, avec intention. — Du nouveau?

GIRARD, le regardant. — Du sérieux.

EULIN, après un temps, ayant soutenu le regard. — Va.

GIRARD. — Un instant. (Il jette un coup d'œil autour de lui.) Ta femme?

EULIN. — Au bout de l'appartement, dans sa chambre, avec une lettre de son fils.

GIRARD. — La lettre qu'elle attendait?

EULIN. — Oui. Ainsi, tu peux...

GIRARD, se rapprochant. — Le ministre m'a donné une commission pour toi.

EULIN. — Fais-la.

GIRARD. — Deux choses. La première. Le ministre veut te voir seul, demain, le plus tôt, au petit jour, en un endroit sûr. Ça ne peut pas être au ministère... ça ne peut pas être chez toi?...

EULIN. — Encore moins! Dans ce quartier-ci.

GIRARD. — Où?... Le ministre accepte d'avance l'endroit, que tu choisiras...

EULIN. — Il tient absolument à venir? à se déplacer, lui?

GIRARD. — Oui.

EULIN. — Irait-il hors Paris? Pas trop loin?

GIRARD. — Dans un rayon de six à huit kilomètres... très bien. C'est même ce qu'il préférerait, il me l'a dit. En auto, ça ne compte pas.

EULIN. — Alors, j'ai ce qu'il faut. Vincennes?

GIRARD. — Parfait. Mais dis donc, Vincennes, il y a du monde, là, de la garnison, de l'artillerie. Tu n'as pas peur?...

EULIN. — Non. Et puis, ça n'est pas dans la ville même, c'est aux abords, à l'écart... une petite maison...

GIRARD. — Habitée?

EULIN. — Vide.

GIRARD. — Et qu'est-ce que c'est que ta petite maison? Chez qui est-ce? Pas chez toi?

EULIN. — Si. Presque. Chez mon fils.

GIRARD. — Ton fils qui est là-bas, à la légion?

EULIN. — Non. L'autre.

GIRARD. — Celui d'Orléans. Le lieutenant-d'artillerie?

EULIN. — Pierre, oui.

GIRARD. — Tiens! Et comment a-t-il là un domicile, puisque son régiment est à Orléans?

EULIN. — Parce qu'avant d'aller dans le Loiret c'était là qu'il habitait, en garnison à Vincennes. Quand il a été nommé à Orléans, il a conservé son ancien logement, sans me le dire.

GIRARD, clin d'œil. — Comme pied-à-terre?

EULIN, haussant les épaules. — J'ai été jeune, je ferme les yeux... C'est un petit pavillon isolé, entouré d'un jardinet, et composé d'un rez-de-chaussée de trois pièces attenant à un atelier.

GIRARD. — Il fait de la peinture?

EULIN. — Non. Il bricole.

GIRARD. — Quoi?

EULIN. — De la photographie, de la chimie, de la mécanique... un peu de tout. C'est un garçon très curieux, très intelligent.

GIRARD. — On me l'a dit.

EULIN, détaché. — Ah! Prends l'adresse: 24 *bis*, rue des Vignerons... près du Bois...

GIRARD, qui l'écrit. — La maison est facile à reconnaître?

EULIN. — Très facile. Elle est en angle, avec des volets marrons, et une seule fenêtre grillée, au rez-de-chaussée. D'ailleurs, je serai là.

GIRARD. — A quelle heure?

EULIN. — Cinq heures. Est-ce trop tôt?

GIRARD. — Non. En mars, il fait encore à peine jour. Ça vaut même mieux.

EULIN. — Eh bien, à cinq heures. J'arriverai le premier. A présent, la seconde chose. Il y en avait deux.

GIRARD, bas. — Le ministre demande que tu lui apportes l'explosif réduit, à poudre verte.

EULIN, absorbé. — Ah! oui?...

GIRARD. — Il veut un modèle de cet explosif que tu connais, et dont tu lui as déjà, paraît-il, fourni la formule, il y a trois mois.

EULIN. — En effet...

GIRARD. — On dirait que cela te contrarie?

EULIN. — Pas le moins du monde. Est-ce... absolument nécessaire?

GIRARD. — Absolument. Voici ses paroles: Vous direz au colonel: Urgence.

EULIN. — Il l'aura. (Saisissant vivement l'habit de Girard, au revers.) Mais alors... ça ne va pas? (Geste de discrétion grave de Girard qui en dit long. Eulin y répond par un geste de joie farouche.) A demain.

GIRARD, fausse sortie. — Oh! Demain, je ne serai peut-être pas là.

EULIN. — A bientôt... Enfin, au revoir... quand ça viendra.

GIRARD. — Si ça vient!... C'est ça... Un mot. Si j'ai bien compris, ton fils est persuadé que tu ne sais pas qu'il a toujours son logement de Vincennes?

EULIN. — Oui.

GIRARD. — Alors, comment feras-tu pour y entrer?

EULIN, un peu gêné. — Il n'y a personne. La maison n'est pas gardée.

GIRARD. — Mais elle est close?

EULIN, évasif. — Pas pour moi.

GIRARD, n'insistant pas. — Ah?... oui... (Revenant.) Et tu ne crains pas?

EULIN. — Quoi?

GIRARD. — Orléans, ce n'est pas tellement loin! Tu ne crains pas, quelquefois, que ton fils en permission, n'aille à sa maison de Vincennes?

EULIN, haussant les épaules. — Qu'est-ce que tu vas chercher?

GIRARD. — Une chose possible.

EULIN. — Non. Il n'y vient que très rarement. Et jamais d'aussi matin.

GIRARD. — Il ne faut qu'une fois.

EULIN. — C'est vrai.

GIRARD. — Ah!

EULIN. — ... Mais cette fois-là ne peut pas être demain.

GIRARD. — Et pourquoi donc pas demain?

EULIN, après un petit silence. — Parce que, ce soir, les troupes seront consignées.

GIRARD, très impressionné. — Non? Qui t'a dit ça?

EULIN. — Personne. Mais je le sais. Tu ne le savais pas?

GIRARD, on voit qu'il le savait. — Non.

EULIN. — Je te l'apprends...

GIRARD, après une seconde de réflexion et comme s'il disait: « Mes compliments ». — Tu es renseigné.

EULIN, froid. — Averti. Rien de plus.

GIRARD, brusque décision. — Ecoute, Eulin... Tu vois où nous en sommes, n'est-ce pas? Eh bien, il s'est passé, ces jours-ci, une chose extraordinaire.

EULIN. — Quoi?

GIRARD. — Voici. La semaine passée, jeudi, je précise, dans une garnison de province...

EULIN. — Laquelle?

GIRARD. — Peu importe... un officier, un lieutenant, était en train de converser amicalement devant le quartier avec trois de ses sous-officiers et un civil venu pour voir l'un d'eux dont il est parent... On ne tarda pas à parler de la guerre. Un des sous-officiers prenant feu à ce mot, s'écria: Eh bien, mon lieutenant, si elle éclate, on marchera! Et sans se faire prier, dirent les autres! Alors le lieutenant prononça: « Sans doute, chacun doit partir... si sa conscience ne s'y oppose pas. »

EULIN. — Si sa conscience...?

GIRARD. — Parfaitement!

EULIN. — Et il est encore officier? On ne l'a pas chassé de l'armée? Il ne passe pas en conseil?

GIRARD. — Non.

EULIN. — Pourquoi?

GIRARD. — Parce qu'il n'y a que moi qui le sait.

EULIN. — Et tu ne le frappes pas? tu hésites?

GIRARD. — C'est ton fils.

EULIN. — Oh! Il a dit ça? Pierre, mon fils? Jamais, jamais, jamais il n'a dit une pareille chose, tu entends? C'est une calomnie, une infamie!

GIRARD. — Eulin, je comprends ta révolte et je l'excuse. Mais je suis sûr de ce que je dis, et bien qu'une pareille mentalité, je l'affirme au nom de toute l'armée, soit chez nous un cas unique et maladif, sans précédent, sans retour, une exception monstrueuse!

EULIN. — C'est déjà trop!

GIRARD. — ... les paroles prononcées, même par un fou, sont si graves que j'aurais cru manquer à mon devoir de soldat et d'ami en te les taisant. Pardonne-moi.

EULIN. — Vrai ou non, tu as bien fait. Mais, ce n'est pas vrai.

GIRARD. — Comptes-tu lui en parler?

EULIN. — A mon fils? Ah! oui, par exemple! Si c'était pour tout de suite, je dirais: « Je ne sais pas... » parce que je ne me sentirais pas encore assez maître de moi pour engager à la minute une explication sur ce sujet!... Je suis troublé, je te l'avoue... Mais, d'ici vingt-quatre heures, j'aurai eu le temps de m'habituer... de me ressaisir... Je le verrai... Pas plus tard que demain, après-midi, j'irai à Orléans. Laissons ça... Tu viens?

GIRARD. — Oui. Tu descends avec moi?

EULIN. — Je t'emmène dîner.

GIRARD. — Ah! Allons!

Au moment où ils vont sortir, la porte s'ouvre et Pierre Eulin entre, en uniforme. Eulin et Girard ne peuvent réprimer un geste de surprise.

Scène VI

LES MÊMES, PIERRE EULIN

PIERRE, apercevant son père et allant à lui. — Bonjour, mon père.

EULIN, d'une voix calme et un peu tremblante. — Toi? C'est toi?

Girard serre le bras d'Eulin comme pour lui dire: « Contiens-toi ». Eulin embrasse froidement son fils.

GIRARN. — C'est ton fils Pierre, lieutenant au 65e d'artillerie à Orléans?

EULIN. — C'est lui. (Désignant Girard à son fils.) Le général Girard. Tu m'en as entendu parler?

PIERRE. — Souvent. (S'inclinant.) Mon général!

EULIN, à son fils. — Et comment es-tu ici?

PIERRE. — Service commandé. Mon colonel m'a donné une commission... pour la direction de l'artillerie. Il s'agit d'une note confidentielle, pour une modification à apporter au service de la pièce de 75.

EULIN. — Et tu l'as faite, ta commission? Où tu vas la faire?

PIERRE. — J'en viens...

EULIN. — Aussi, ça m'étonnait de te voir en uniforme. C'est si rare.

PIERRE, souriant. — Oui... Oh! ce n'est pas pour mon plaisir.

Girard et Eulin échangent un regard.

EULIN. — Quand rentres-tu?

PIERRE. — A Orléans? Tout à l'heure.

EULIN. — Ce soir?

PIERRE. — Ce soir.

EULIN. — C'est bon... Tu n'as... rien à me dire?

PIERRE. — Non.

EULIN. — Rien de nouveau? d'intéressant?

PIERRE. — Non. Et toi?

EULIN, se contenant, tenté d'aborder la question. — Oh! moi...

GIRARD, coupant au danger, à Eulin. — Allons! quand tu voudras...

PIERRE. — C'est vrai, vous sortiez? (A son père.) Tu pars toujours quand j'arrive.

GIRARD. — Il le faut. Nous sommes attendus.

EULIN. — Voilà ta mère, tiens...

Scène VII

LES MÊMES, Mme EULIN

Mme EULIN, entrant, presque joyeuse, à Pierre. — J'apprends que tu es là.

PIERRE, l'embrassant. — Mais oui.

Mme EULIN. — Quelle bonne chance! Ton père t'a dit?

PIERRE. — Non, quoi?

Mme EULIN. — Il ne t'a pas dit? (A son mari.) Comment? Tu ne lui as pas dit? (A Pierre.) Il y a une lettre de Jacques. (Elle la tient à la main.)

PIERRE. — Ah!

EULIN, se rattrapant. — Ah! oui.

Mme EULIN. — Je l'ai reçue tout à l'heure. Et puis, te voilà! J'ai mes deux enfants à la fois.

PIERRE. — Comment va-t-il, Jacques?

Mme EULIN. — Très bien.

PIERRE. — Et qu'est-ce qu'il fabrique?

EULIN, à son fils. — Il se bat. (Prenant sa femme à l'écart.) Je ne rentrerai pas avant demain soir. Ne te tourmente pas.

Mme EULIN, bas, même jeu. — Je ne me suis jamais tourmentée.

EULIN. — Tu as bien fait. (Il l'embrasse.) Girard!

GIRARD, saluant Mme Eulin. — Madame.

PIERRE, à Girard. — Mon général... (A son père.) Au revoir, mon père.

EULIN. — Au revoir.

Eulin et Girard sortent.

Scène VII..

Mme EULIN, PIERRE

PIERRE. — Papa n'a rien contre moi?

Mme EULIN. — Pas que je sache.

PIERRE, il décroche son sabre qu'il met dans un coin. — Il ne t'a rien dit?

Mme EULIN. — Non. Pourquoi?

PIERRE. — Il m'a semblé froid. Plus encore qu'à l'ordinaire... Si c'est possible!...

Mme EULIN. — Tu sais bien comment il est. Même avec moi...

PIERRE, d'un ton sec. — Oui.

Mme EULIN. — N'y fais pas attention. Et puis, il était content d'avoir retrouvé son ami Girard. Il avait hâte de sortir avec lui.

PIERRE. — En effet, il est toujours pressé de s'en aller. On dirait que la maison le brûle... (A ces mots, Mme Eulin est prise d'une violente et subite envie de pleurer qu'elle ne peut réprimer.) Qu'est-ce que tu as, maman? C'est ce que je viens de dire? Oh! je te demande pardon. Si j'avais su. Pourquoi pleures-tu? A cause de moi.

Mme EULIN. — Oh! Dieu non! Tu ne m'as jamais fait pleurer, toi.

PIERRE. — Alors, c'est à cause de papa? Tu n'oses pas me l'avouer. Je comprends bien. Tu voudrais qu'il ne te laissât pas toujours seule?

Mme EULIN, vivement. — Oh! ce n'est pas ça! ce n'est pas...

PIERRE, doux et ferme et la câlinant. — Si, si. Tu voudrais qu'il fût près de toi, souvent, pour tenir compagnie à ta peine.. (Mme Eulin s'émeut davantage.) ta grande peine, à tes souvenirs, pour te parler du passé, te consoler, comme je le ferais, moi, si je n'étais pas forcé de dépenser ma vie à un métier... Enfin! (Les pleurs de Mme Eulin redoublent.) Mais qu'est-ce que tu as?

Mme EULIN. — Ça va passer. Ne me parle plus de ton père. (Surprise de Pierre.) Du moins, pas maintenant.

PIERRE. — Mais pourquoi?

Mme EULIN. — Je ne peux pas.

PIERRE. — Je veux. (Il est rapproché d'elle, il lui a pris les mains.) Il t'a fait de la peine? (Elle fait signe que non.) dit une parole dure? (Non.) C'est parce qu'il est sorti tout à l'heure, qu'il ne reste pas avec toi? (Non.) Est-ce qu'il revient dîner? (Silence.) Réponds. (Elle fait signe que non.) Non? Et après dîner, ce soir?

Mme EULIN. — Non plus.

PIERRE. — Quand revient-il, alors?

Mme EULIN. — Demain peut-être, on n'est jamais sûr.

PIERRE. — Mais enfin, s'il fallait aller le chercher, qu'on eût besoin de lui?... s'il t'arrivait quelque chose?

Mme EULIN. — On l'attendrait. Mais il ne m'arrivera rien. Et puis, quand même, je suis tellement lasse de tout, tellement résignée...

PIERRE. — A quoi?

Mme EULIN. — A cela, à cette vie, en partie double...

PIERRE. — De papa?

Mme EULIN. — Mais oui. Qu'il m'est impossible aujourd'hui de ne pas me rendre à l'évidence et d'accepter...

PIERRE. — Achève.

Mme EULIN. — Ne me demande pas d'en dire plus. Je suis à bout.

PIERRE. — Justement! C'est parce que tu es à bout qu'il faut me dire toute ta pensée. Pis ce que tu crois. N'aie pas peur, dis-le-moi tout bas! Mais, parle, soulage-toi.

Mme EULIN. — Eh bien, oui! C'est indigne de moi de penser une pareille chose de mon mari, et de le dire à qui? à son fils! au mien!... Mais, il est trop tard, tu as raison. Je crois qu'une autre affection, un autre foyer que le nôtre, l'attirent et le possèdent.

PIERRE. — Quelle idée !... Lui ! Te tromper !... Toi!

Mme EULIN. — Oui.

PIERRE. — Tu es folle.

Mme EULIN. — Non je ne dis pas, d'ailleurs, que ton père me trompe... Mais, ce qui est plus grave et plus douloureux, je dis qu'il a dû me tromper, autrefois!

PIERRE. — Jamais!...

Mme EULIN. — Longtemps!... qu'il y a eu, qu'il y a encore... dans son existence, une tendresse étran-

ère à laquelle il demeure obstinément soumis, et qui m'a ainsi volé tout ce que j'ai perdu. Voilà ce que je crois, ce dont je suis sûre.

PIERRE. — Pas moi.

Mme EULIN. — Tu n'as pas mes raisons, ni surtout mes preuves.

PIERRE. — Quelles preuves?

Mme EULIN. — Ah! toutes morales!

PIERRE. — Rien que celles-là?

Mme EULIN. — Sans doute, car pour les autres... les preuves matérielles... jamais, je le dis à mon honneur, la pensée même d'essayer de me les procurer ne m'est venue, ne m'a effleurée, dans mes pires tristesses... Faire surveiller mon mari? L'espionner! Quelle honte.

PIERRE. — Je te comprends. Le seul mot d'espion me révolte. Ainsi, je trouve trop naturel, quand on est la mère et l'épouse que tu es, que l'on se refuse à ces bas moyens de contrôle, qui ne vous instruisent qu'en vous dégradant. Mais, alors, profite au moins de ta fierté. Puisque tu t'es défendu de rechercher la preuve réelle, la seule qui compterait et qui te fait défaut, ne t'embarrasse pas de suppositions, vis en paix, détourne la tête, et crois en mon père, comme tout t'y engage!

Mme EULIN. — Ah! je le voudrais! Mais comment m'expliquer... alors?

PIERRE. — Ne t'explique rien! Aie la confiance, aveugle et totale.

Mme EULIN. — Je ne peux pas. Ces absences fréquentes et subites... Cette absence même de sa pensée, quand il est là, près de moi, et si loin! Tout me ramène à mon doute, à mes soupçons. Je sens un mystère injurieux qui me blesse, et que je voudrais percer.

PIERRE. — Mais non. D'abord, il n'y a pas de mystère.

Mme EULIN, avec violence. — Oh!

PIERRE. — C'est toi qui le crées, qui le compliques et l'épaissis. La vérité, pour moi, est beaucoup plus simple.

Mme EULIN. — Dis-la.

PIERRE. — Mon père s'ennuie.

Mme EULIN. — Même avec moi?

PIERRE. — Il s'ennuie de l'armée, du métier, de son grade arraché, de son képi qui se mange aux vers dans un carton, il s'ennuie de son régiment, des soldats, de tout ce que personne, amis, parents, enfants, pas même toi, ne peut remplacer.

Mme EULIN. — Est-ce une raison pour me fuir?

PIERRE. — Il ne s'appartient plus, il est comme une âme en peine, il n'a plus son équilibre. Il ne te fuit pas toute seule, il fuit tout ce qui l'entoure, il se fuit lui-même, il se fait horreur et se dégoûte dans ses habits civils. De là cette agitation, ces absences, cette folie d'isolement. Il n'accepte pas la retraite. Tout lui pèse. Alors, il sort, il s'évade, il s'en va...

Mme EULIN, avec force. — Où?

PIERRE. — Chez des amis, chez de vieux camarades de chauvinisme et de rancune, à droite, à gauche... peu importe!

Mme EULIN. — Qu'il le dise! Pourquoi ne le dit-il pas?

PIERRE. — Le croirais-tu, si tu doutes de lui? Tu ne dois pas en douter... Sous aucun prétexte. Tu l'as toujours aimé et tu l'aimes toujours.

Mme EULIN, avec élan. — C'est vrai! Mais, en tout cas, j'ai peur de l'avoir mal aimé...

PIERRE. — Tu as aimé mon père d'une manière admirable, sans avoir à t'adresser le plus léger reproche, et quoique je puisse penser de lui, sur certains points, j'ai l'absolue conviction — tu m'entends? — qu'il n'a jamais donné, si petite qu'elle soit, une part de son cœur à une autre femme qu'à la sienne. Non, si tu veux que je te dise, tout ce qui t'arrive, ce n'est pas la faute du mari, c'est la faute du soldat.

Mme EULIN, à mi-voix, ne comprenant pas bien. — Du soldat...?

PIERRE. — Oui! du soldat! du fanatique de l'armée, du chef, si violemment buté à ses idées d'absolutisme militaire qu'il en est devenu aveugle et sourd pour tout le reste, et qu'en dehors de cette passion farouche tout lui demeurer étranger ou hostile. L'homme était bon, sensible, indulgent, le soldat l'a desséché. Ne cherche donc pas ailleurs la cause de ses bizarreries et de ton isolement. C'est la faute du soldat!

Mme EULIN, se lève. — Pierre! Si on t'entendait! N'oublie pas que, toi aussi, tu es soldat!

PIERRE. — Sans doute, je le suis! sans avoir voulu l'être.

Mme EULIN. — Oh!

PIERRE. — Mais oui, on m'a poussé, forcé!

Mme EULIN. — Ne dis pas cela.

PIERRE, va à elle. — On ne m'a pas contraint matériellement, mais moralement, par la pression des conseils.

Mme EULIN. — Et celle des exemples.

PIERRE. — Aussi. Par tous les moyens.

Mme EULIN. — Les moyens permis.

PIERRE. — Et les autres! Voyons, maman, sois franche! Et reconnais que toi-même tu n'étais pas ravie de me voir embrasser la carrière militaire?

Mme EULIN. — Tu crois? Je ne sais plus! Les mères sont mauvais juges.

PIERRE. — Tu ne le voulais pas.

Mme EULIN. — C'est possible. J'avais déjà donné deux fils à mon pays.

PIERRE. — Il te semblait que c'était suffisant.

Mme EULIN. — Non. Mais j'étais égoïste, et je pensais trop à moi. Et puis, ton père a désiré si fort que toi aussi, comme tes frères...

PIERRE. — Oui... trois fils dans l'armée, ça fait si bien...! surtout pour le père! Enfin, n'en parlons plus. Ça y est. Je suis soldat. Je ne l'oublie pas, n'aie pas peur. Et je voudrais l'oublier que tout est là pour me le rappeler, sans grâce, ni ménagement.

Mme EULIN. — Comme tu es amer, mon pauvre petit!

PIERRE. — Ah! Dieu! non! Peux-tu me dire cela... à moi... tout l'opposé! Tu le sais bien... Je suis doux, tendre, affectueux... Mais j'ai l'amour effréné de l'ordre, du progrès moral et la détestation des tueries, du sang versé par les hommes. Et puis, enfin, ma passion suprême, tu la connais? (Geste de Mme Eulin comme pour dire: « Est-ce que ça n'est pas moi? ») Mais oui, c'est toi! Comme moi, je suis la tienne. Est-ce vrai?

Mme EULIN, avec une grande tendresse un peu hésitante. — C'est vrai!

PIERRE. — Avoue-la donc! N'aie pas honte.

Mme EULIN. — Je n'en ai pas honte... Et pourtant, je dois partager. Ton père...

PIERRE. — Mais tu ne le prives pas, en me donnant tout, presque tout, là! Du moment que cer-

taines femmes sont plus épouses que mères, il faut bien qu'il y en ait, pour faire la balance, qui soient plus mères qu'épouses. Tu es une de celles-là. Nous sommes d'ailleurs si rapprochés, si unis. Mêmes goûts, mêmes idées. Tu les montres moins que moi, tu les as autant. Nous nous entendons, sans mot dire. Nous avons passé ensemble nos meilleures épreuves de solitude et de tristesse. Quand j'étais petit, rappelle-toi, un soir, que déjà tu pleurais, tu m'as dit tout bas, en me couchant: « Jure-moi que toi...

Mme Eulin. — Jure-moi...

Pierre. — ... tu ne seras jamais soldat. »

Mme Eulin, effrayée. — Je t'ai dit cela?

Pierre. — Tu me l'as dit, et j'ai juré.

Mme Eulin. — Je ne m'en souviens pas!

Pierre. — Je ne l'ai jamais oublié. Si je parais t'avoir désobéi...

Mme Eulin. — Ce n'est pas ma faute.

Pierre. — Ni la mienne. Ainsi, gardons, sans en rougir, notre bonne complicité, car tu m'as fait à ton image, et je t'en remercie. Ce que tu aimes en moi, ce n'est pas seulement mes traits, mes yeux, ma tendresse et mon admiration agenouillées, toute ma personne physique, c'est ma personne morale, ce sont mes pensées, mon esprit, mon cœur, l'autre et meilleure ressemblance maternelle... tu m'aimes, pour tous les sentiments incompris qui me différencient de mon père et que nous partageons.

Mme Eulin, vivement et sans grande conviction. — Non!... Là... Tu vas trop loin.

Pierre. — Si! Si! Nous avons beau respirer malgré nous un air chargé de sang. *Bella matribus!...* tu m'as passé ta haine... Nous sommes pacifistes, maman!

Mme Eulin. — Non! Et puis, moi, j'ai le droit de l'être en pensant à toi, à tous les fils menacés... Mais toi?

Pierre. — Et moi, j'ai le droit en pensant à toi, à toutes les femmes atteintes. Quand on blesse un enfant, c'est la mère qui saigne. Ah! la paix! la paix! Pourquoi faut-il que ce mot sublime, qui est le son même du bonheur, soit devenu l'ennemi? Quand il devrait être tout ici-bas, la cause avec l'effet, le but et le moyen! Ma vie... Tu entends? à l'instant je la sacrifierais, dans les supplices.

Mme Eulin. — Pourquoi?

Pierre. — Pour abolir la guerre.

Mme Eulin, à qui échappe un cri de souhait. — Ah! et moi donc!

Pierre. — Tu vois! Il faut supprimer la guerre, la nier, la rayer de ce monde, l'extirper du cerveau, de la langue, et du poing des hommes!

Mme Eulin. — Tu sais bien que c'est impossible!

Pierre. — On ne doit pas le dire! Et si c'est vrai, voilà du surhumain! Le seul qui vaille d'être tenté! Mais, heureusement, il suffit déjà de le concevoir, même mille ans d'avance, pour en amorcer le succès, car si chimérique semble-t-elle, il n'est pas une grande idée, une fois qu'elle a été osée et articulée par l'homme, qui ne soit à la seconde, même comme une fourmi, en marche vers sa solution.

Mme Eulin. — Des rêves!

Pierre. — C'est l'âme des réalités.

Mme Eulin. — Oui... mais tais-toi, tu me fais frémir. Si jamais ton père...

Pierre. — Ah! je le dirais devant lui!

Mme Eulin. — Non! Non! Oh! pas cela! Ne dis jamais rien! Tu as tes idées! Garde-les!... Cache-les.

Pierre. — Il faudra pourtant bien, maman, qu'il les sache un jour...

Mme Eulin. — Non!

Pierre. — Bientôt... Et que tout éclate...

Mme Eulin. — Ah! mon Dieu!

Pierre. — ... car j'en suis arrivé à un point où je ne peux plus me dominer.

Mme Eulin. — Ne le dis pas!... Ne le dis pas!

Pierre. — J'ai besoin de le dire! de le crier!

Mme Eulin. — Eh bien, dis-le-moi, à moi.

Pierre. — A quoi bon?... Pour que ça compte, pour que je me libère, et remporte tout mon mérite, il faut que ce soit à lui, au chef, au soldat!... à l'homme de guerre.

Mme Eulin. — Mais non!... c'est insensé!...

Pierre. — Il faut...

Mme Eulin. — Eh bien, tu lui parleras... mais pas maintenant... Plus tard!... Et, en attendant, confie-toi d'abord à moi!

Pierre. — Me comprendrais-tu? Tu es une femme!

Mme Eulin. — Oui! mais ta mère! ta mère! C'est lui, ton père, qui ne te comprendrait pas! Mais moi... Dis-moi tout, allons, mon petit, épanche-toi.

Pierre. — Eh bien, oui, tu vas tout savoir. Oh!

Il porte la main à son cœur.

Mme Eulin. — Tu trembles! Qu'as-tu?

Pierre. — Je défaille, à l'idée de laisser, pour la première fois, sortir le secret de ma vie.

Mme Eulin. — Quel secret?

Pierre. — Effrayant! Tu sais que j'ai toujours eu l'amour de la science et la passion de la chimie?... Eh bien, au cours de mes travaux, un jour, presque malgré moi, j'ai trouvé tout à coup, par hasard, si on peut appeler ça le hasard. J'ai trouvé...

Mme Eulin. — Quoi?

Pierre. — Une chose... formidable.

Mme Eulin. — Mais quoi?

Pierre. — Un explosif, une poudre nouvelle.

Mme Eulin. — Toi!

Pierre. — Oui, moi!... Tout d'abord, je fus épouvanté! Et puis, aussitôt séduit, captivé, dominé par tout ce que révélait ma découverte, je m'y adonnai avec passion, folie.

Mme Eulin. — Mais où? Comment?... Quand?... Par quels moyens?

Pierre. — Où et comment? Mais, depuis des années... partout... à Vincennes... dans mon ancien logis... On ne se doute pas de ce qu'il m'a fallu d'audace... de précautions... de ruses!... Des difficultés inouïes!... Je ne peux pas t'expliquer... Tout cela est écrit, sera connu plus tard. Sache seulement que cette poudre — que j'appelle la poudre verte — surpasse tout ce qui a été inventé jusqu'ici, et que les effets en sont tels, d'une efficacité de destruction si terrible, que sa possession suffirait à donner à ceux qui l'ont en mains la maîtrise du monde! Tu me crois fou?

Mme Eulin. — Non, mais...

Pierre. — Si... Ne dis pas non. Pendant longtemps, je me suis cru fou, moi-même! jusqu'au jour où, devant l'évidence... j'ai pu sentir enfin triompher ma raison!

Mme Eulin. — Mais, voyons!... es-tu sûr de ne pas t'illusionner?

Pierre. — Absolument sûr! J'ai des résultats.

Mme Eulin. — Théoriques, sur le papier?

Pierre. — Pratiques, matériels.

Mme Eulin. — Tu n'as cependant pu te livrer à aucune expérience?

Pierre. — J'en ai tenté.

Mme Eulin. — Des expériences d'explosion?

Pierre. — Mais oui.

Mme Eulin. — Plusieurs?

Pierre. — Une seule.

Mme Eulin. — Et elle a réussi?

Pierre. — Ah!... assez pour me terrifier et que j'aie manqué d'y périr!

Mme Eulin. — Que me dis-tu là? Et nul ne l'a su? Où était-ce? A quel moment?

Pierre. — Tout le monde l'a su!... la France entière... et plus! Mais oui. C'est toi qui n'as pas de mémoire. Il y a un an...

Mme Eulin, cherchant. — Un an?...

Pierre. — Ce mystère inexpliqué... ce phénomène volcanique des côtes de Bretagne...

Mme Eulin, se souvenant tout à coup. — Ah! l'éruption de cette petite île? Je ne me rappelle plus le nom.

Pierre. — L'île de Trirec.

Mme Eulin. — Oui! Comment! C'était?...

Pierre. — C'était moi!...

Mme Eulin. — Toi! Oui, je me souviens, je me trouvais seule — comme toujours — ton père était absent... quand j'ai lu cette nouvelle dans les journaux... Mais, alors... je suis tellement troublée... raconte... dis-moi...

Pierre. — J'avais foi en ma formule. Il ne me restait plus qu'à la contrôler par l'expérience. Au risque d'y perdre la vie, je résolus de le tenter, dans un lieu propice et désert. Je choisis l'île de Trirec, en Finistère, à cinq cents mètres de la côte sauvage, moins qu'une île, un rocher, d'un demi-hectare, inhabité, battu des flots. Toutes mes dispositions une fois prises, je demandai un congé, en plein hiver.

Mme Eulin, qui retrouve ses souvenirs. — En décembre!

Pierre. — C'est bien cela. Je gagnai la Bretagne, et l'endroit même, sans avoir éveillé nulle part le moindre soupçon... et un matin, dans les ténèbres d'une aube livide, par mer clapotante et vent glacé, je me dirigeai vers l'île, au moyen d'une petite barque empruntée, dès la veille, sous prétexte de pêche, à un vieux côtier des environs. J'emportais sur moi, avec tout ce qui m'était nécessaire, mèches, cordons et capsules, deux de mes explosifs...

Mme Eulin, captivée, répétant machinalement. — Deux?...

Pierre. — ... pour en avoir un de rechange, chacun dans sa coquille d'aluminium, pas plus gros qu'une noix. J'abordai. Je plaçai l'engin, j'amorçai... J'allumai le fil dont la combustion, lente et assurée, devait, sans possibilité d'extinction, mettre vingt minutes à se faire, et, remontant dans ma barque, en trois coups de rame, j'atteignis le sol... Une fois là...

Mme Eulin. — Tu te sauvas, en courant?

Pierre. — J'attendis, debout! Quelles minutes! Que le cœur me battait!... Comme si c'était en lui, dans ma poitrine, que grondait déjà la bombe que j'avais créée. Personne ne m'avait suivi, ni vu! J'étais seul, au milieu et dans le secret de toutes ces immensités: ciel, océan, grève, horizon...

Mme Eulin, tremblante. — Et tu n'avais pas peur?

Pierre, protestant. — Peur?... Si... un moment... En apercevant, tout à coup, à plus de deux cents pas, un pêcheur qui venait dans ma direction, un peu courbé, des filets sur l'épaule... Alors, oui, je ne sais pourquoi... quel instinct de crainte et de pitié... j'eus peur pour lui... Moi, je voulais bien me risquer, à mes seuls dépens, mais cet homme me gênait... il tombait mal... il allait faire tout manquer... Je me dressai... Agitant les bras, je criai: « Eh! l'homme! Arrière! Va-t'en! Mais va-t'en donc! » Il n'avait pas l'air de comprendre, il avançait toujours... Et c'est alors, qu'au milieu d'un fracas sans nom, un fracas de fin du monde, un fracas sec et coupant, fauchant, qui n'avait rien de commun avec le bruit de la foudre ordinaire qui s'écrase tout près, ou du tonnerre lointain, ni avec aucune voix de cyclone, je fus soulevé, drapé dans un tourbillon d'eau, d'éclats de pierre et de limons, et précipité sur le sol. Quand je me relevai, assourdi par l'inoubliable silence qui recouvrait tout ce déchirement, l'île avait disparu!...

Mme Eulin. — Engloutie?

Pierre. — Oui.

Mme Eulin. — Et tu n'avais rien?

Pierre. — Rien!

Mme Eulin. — Et l'homme? Le pêcheur?

Pierre. — Non plus. Il était toujours au loin, debout, comme hébété. Puis il s'éloigna, lentement.

Mme Eulin. — Ainsi, tu as trouvé cette chose, toi?

Pierre. — Oui, moi! le mystique de la paix! Admire, maman, mais admire donc la direction de l'Idée! Ces mains qui ne veulent pas se résoudre à barboter dans le sang, c'est dans ces pauvres mains détachées de l'épée... que vient d'elle-même se loger l'invention de ruine et de mort! J'en suis confondu... J'y vois... la marque de Dieu! qui n'a pas admis qu'un pareil secret fût trouvé par un autre! Il me le réservait, sachant bien que j'étais le seul capable, entre tous les hommes, de ne pas m'en servir!

Mme Eulin. — Comment! Tu ne comptes pas?...

Pierre. — Me servir de ma découverte?

Mme Eulin. — Sans doute!

Pierre. — Jamais!

Mme Eulin. — Qu'en feras-tu donc?

Pierre. — Rien. Je l'anéantirai.

Mme Eulin. — Pourquoi?

Pierre. — Pour qu'elle ne serve ni à l'anarchie ni à la guerre! Du moment que c'est un moyen de destruction, il faut le détruire. Je ne veux pas qu'on en profite. Personne.

Mme Eulin. — Et ton pays?

Pierre. — Mon pays! Pour qu'il en abuse!

Mme Eulin. — Mais non! Fort de cette supériorité, n'ayant plus à craindre la guerre, il cesserait d'y songer.

Pierre. — Il la ferait! Ce soir! Quand l'homme se croit invincible il n'a qu'une idée: c'est de vaincre.

Mme Eulin. — Et si la victoire est au bout?

Pierre. — Pas de victoire au prix de la guerre!

Mme Eulin. — Oh! Peux-tu dire?...

Pierre. — Non, maman, pas de victoires par le sang! Plus de ces victoires-là! D'autres!

Mme Eulin. — Lesquelles?

Pierre. — Des victoires sans victimes, sans cadavres et sans blessés...

Mme Eulin. — Alors ça n'est plus des victoires!

Pierre. — Si.

Mme Eulin. — Et qui donc les remportera?

Pierre. — Nos enfants, les fils des guerriers!... Aussi mon secret mourra avec moi. D'ailleurs, nous n'aurons pas besoin d'en arriver là, nous n'aurons pas la guerre...

Mme EULIN. — On ne parle que d'elle!

PIERRE. — Justement. Jamais elle n'a été plus loin de nous qu'en ce temps où on en délire. Elle n'est plus possible. En dehors des intérêts nationaux, tout, par une juste loi, se retourne contre elle. C'est la recherche systématique et magistrale de la destruction qui l'empêche, c'est l'excessive préparation de la tuerie qui la supprime, et l'explosif perfectionné qui rend l'explosif inutile... Je n'ai plus, avec quelques papiers, déchiffrables pour moi seul, que quatre bombes, de très petit volume, pareilles à celle que j'ai employée.

Mme EULIN. — Et où as-tu cela?

PIERRE. — A Vincennes.

Mme EULIN. — Dans ton ancien logement?

PIERRE. — Oui, que j'ai gardé pour travailler.

Mme EULIN. — Et tu ne crains pas de laisser ainsi dans une maison inhabitée?...

PIERRE. — Que veux-tu qu'il arrive? Qui soupçonnerait que dans cette petite baraque!... Rassure-toi, d'ailleurs, je vais tout enlever, pas plus tard que demain matin.

Mme EULIN. — Je croyais que tu devais rentrer ce soir à Orléans?

PIERRE. — Oui, mon colonel m'a dit: « Soyez revenu pour minuit. »

Mme EULIN. — Eh bien?

PIERRE. — Mais on sait ce que ça signifie: minuit, c'est la nuit. Et, comme mon service ne m'appelle pas au quartier avant demain midi et que j'ai des trains toute la matinée à partir de sept heures, j'ai tout mon temps.

Mme EULIN. — Alors?

PIERRE. — Je compte aller ce soir coucher à Vincennes, et, demain matin, je regagne Orléans, avec la chose en question.

Mme EULIN. — Et où la mettras-tu à Orléans?

PIERRE. — Sous clef, dans ma chambre. A qui veux-tu d'ailleurs que je confie un pareil dépôt?

Mme EULIN, résolument. — A moi. Donne-le-moi.

PIERRE, saisi. — A toi?

Mme EULIN. — Oui, à moi. Je le garderai.

PIERRE. — Mais... c'est énorme, ce que tu me proposes!... Tu n'as pas peur que...

Mme EULIN. — Quoi?... (Comprenant.) Ton père, l'éternel absent! Tu sais bien qu'il est depuis des années aussi loin de mes habitudes et de ma vie qu'un étranger! Si imprudent et si fou que cela te paraisse, nulle part tu ne trouveras plus de sécurité qu'ici, va!...

PIERRE, hésitant. — C'est vrai... et cependant...

Mme EULIN, persuasive, qui se rapproche. — Ecoute-moi. Ton père ne doit pas rentrer avant demain soir. (Hochement de tête de Pierre.) Il me l'a dit.

PIERRE. — A moins qu'il ne change d'avis.

Mme EULIN. — Jamais ça ne lui est arrivé. Eh bien, tu vas dîner et coucher ici. (Geste de Pierre.) Laisse-moi finir, et demain matin, à la première heure, je t'accompagne à Vincennes.

PIERRE. — Toi!

Mme EULIN. — Sans doute. Tu fais le paquet. Tu me le donnes, et je l'emporte!... pendant que tu t'en vas, de ton côté, prendre ton train pour Orléans.

PIERRE. — Mais...

Mme EULIN. — Ne dis pas non, je t'en prie. Cela nous permet de passer la soirée ensemble, et, après, je serai plus tranquille, une fois tout arrangé ainsi.

PIERRE. — Eh bien, si tu veux. Je reste.

Ils se sont, sur ces derniers mots, sans intention marquée, avancés tous les deux vers la fenêtre, contre laquelle ils sont à cet instant.

Mme EULIN, embrassant son fils avec brusquerie. — Je suis contente. (Mais elle a soulevé le rideau en regardant au dehors. Elle recule.) Ton père!

PIERRE. — Où?

Mme EULIN. — Là. (Ils regardent tous deux par la fente du rideau.) De l'autre côté de l'avenue, en face... à soixante pas... arrêté, sur le trottoir, avec Girard. Ils causent.

PIERRE. — Oui. Avec application.

Mme EULIN, très contrariée. — S'il allait rentrer?

PIERRE, évasif. — Peut-être pas.

Mme EULIN. — Si, je me rappelle. Il est parti, les mains vides, sans avoir le petit sac de voyage qu'il a coutume d'emporter quand il s'absente. Il va sûrement remonter pour le chercher. Il te croit déjà en route. Il va te voir. Qu'est-ce qu'il va dire?

PIERRE. — Rien. Quoi de plus naturel! Nous avons causé.

Mme EULIN. — Bien longuement.

PIERRE. — Tu m'as lu la lettre de Jacques... Et puis, quel mal y a-t-il à ce qu'il nous trouve ensemble? Je ne m'explique pas ton émoi!

Mme EULIN. — C'est que j'ai peur!

PIERRE. — De quoi?

Mme EULIN. — Qu'il ne se ravise et reste ce soir. Alors, cela renverserait notre projet d'aller là-bas... tous les deux, demain matin.

PIERRE. — Que veux-tu? J'irai seul.

Mme EULIN, très ennuyée. — Oui... (Prenant son parti, soudain.) En tout cas, moi, je sors avant qu'il arrive.

Elle s'apprête aussitôt et met son chapeau.

PIERRE. — Quelle idée? Pourquoi?

Mme EULIN. — Il s'apercevrait que j'ai pleuré.

PIERRE. — Il va te rencontrer dans l'escalier, ou te voir sortir de la maison.

Mme EULIN. — Ce n'est pas sûr. Et puis, quand même, ça vaut mieux.

PIERRE. — Comme tu voudras. Je t'accompagne.

Mme EULIN. — Ah! non. Toi, attends-le. Echange deux mots avec lui, mais rien que deux mots! Jure-moi, sur ma tête, de ne rien dire aujourd'hui qui puisse amener entre vous...

PIERRE. — Je te le promets. Après?

Mme EULIN. — Quitte-le vite, en disant qu'il faut que tu prennes ton train, que tu n'as que le temps... Et viens me rejoindre.

PIERRE. — Où?

Mme EULIN. — A côté. A l'église Saint-François-Xavier.

PIERRE. — Entendu. (Regardant la fenêtre.) Mais il n'y est plus, il est parti.

Mme EULIN, qui a prêté l'oreille à un bruit connu d'elle, bas. — Le voilà!

Scène IX

LES MÊMES, EULIN

EULIN, à Pierre. — Tiens! Tu es encore ici?

PIERRE. — Je sortais.

EULIN. — Avec ta mère? (A sa femme.) Tu le conduis à la gare?

Mme EULIN. — Non. Je vais à l'église... remercier Dieu... pour la lettre de Jacques.

Mme Eulin.

PIERRE, s'apprêtant à suivre sa mère, qui fait un pas. — Au revoir, mon père.

EULIN, retenant son fils du geste. — Une minute. (La mère s'est arrêtée. A elle.) Va. J'ai un mot à lui dire.

Mme EULIN. — Ne le mets pas en retard.

EULIN, appuyant. — N'aie aucune crainte. (Mme Eulin sort. Silence. On attend qu'elle ait quitté l'appartement. On entend une porte se fermer.) Là!...

Scène X

EULIN, PIERRE

EULIN. — Voilà déjà longtemps — très longtemps — que je sens la nécessité d'avoir, avec toi, une explication... Une grave...

PIERRE. — Moi aussi, mon père.

EULIN. — Ah! Toi aussi! Ça se trouve bien. J'aurais voulu la différer encore. Il n'y a plus moyen. Les circonstances....

PIERRE. — Comme à moi.

EULIN. — C'est parfait. Mais au moins faut-il que tu saches, avant de prendre ces airs renseignés, si la chose dont j'ai à t'entretenir est la même que celle dont tu veux me parler?

PIERRE. — C'est la même, mon père, n'en doutez pas.

EULIN. — Tu en es sûr?

PIERRE. — Comme de vous voir.

EULIN. — Regarde-moi donc alors, bien en face, tes yeux dans les miens.

PIERRE, le fixant. — Ils y sont, mon père.

EULIN. — Et réponds sans mentir...

PIERRE. — Je ne mens jamais.

EULIN. — L'incident d'Orléans... jeudi dernier?

PIERRE, sans broncher. — Ah! vous savez?

EULIN. — Je sais.

PIERRE. — Déjà! Allons! On rapporte vite au 65e.

EULIN. — Et on fait bien. Qu'y a-t-il de vrai?

PIERRE. — Vous a-t-il été fidèlement raconté, au moins, l'incident?

EULIN. — Très fidèlement.

PIERRE. — Alors, il est vrai.

EULIN, éclatant. — Malheureux! Tu as dit à tes sous-officiers qu'en cas de guerre, il ne fallait partir... que si votre conscience...

PIERRE. — ...vous le permettait, oui, mon père.

EULIN. — Tu as dit ça? Tout haut?

PIERRE. — Et je le pense.

EULIN. — Et tu le répètes! A moi! le colonel Eulin! ton père! Tu oses!... sans respect....

PIERRE. — Je vous respecte.

EULIN. — Tu m'outrages! Alors, si la guerre éclatait, qu'est-ce que tu ferais? ta conscience? Mets la main dessus, allons! Interroge-la! Fais voir ce qu'il y a dedans. Qu'est-ce que tu ferais? Réponds.

PIERRE. — *Mon* devoir.

EULIN. — Le mien? Celui de tous?

PIERRE. — Nous n'avons pas le même.

EULIN. — Il n'y en a qu'un! Partir. Partirais-tu?

PIERRE, après une seconde d'hésitation. — Je ne sais pas.

EULIN. — Misérable! Il ne sait pas! Il n'est pas fixé! Il ignore! Ça dépendrait de l'inspiration, du moment, n'est-ce pas? Tu te tâterais. Tu me laisses encore une petite lueur d'espoir! Tu es vraiment bon pour moi et pour ton pays!... Et si chacun, ce jour-là, en faisait autant? Si toute l'armée, devant l'ennemi, s'asseyait, pour s'interroger, elle serait propre, la défense nationale! Elle serait jolie, le lendemain, la France de ton devoir!... Ah çà! tu es malade? ou fou?

PIERRE. — Ni l'un, ni l'autre.

EULIN. — Alors, tu es un malfaiteur!

PIERRE. — Mon père...

EULIN. — Un malfaiteur dangereux! Indigne d'être officier, d'endosser l'uniforme... (Il s'approche de lui.) Ote-moi ça vite! Allons! En civil! En civil! Plus d'épaulette! Tu n'as pas le droit de la porter.

Il le prend énergiquement à la tunique, à l'endroit où elle est boutonnée. Pierre fait un mouvement, un de ses boutons saute.

PIERRE, blême et se contenant. — Vous m'arrachez mes boutons! Voulez-vous donc me dégrader?

EULIN. — Ce n'est plus la peine!... Tu t'es dégradé toi-même.

PIERRE, frémissant. — Pas encore, mon père! Pas si vite! Vous oubliez que mon grade est à moi... mes galons aussi... que je les ai gagnés.

EULIN. — Ce n'est pas vrai! On t'a donné ça « d'avance » et gratis... mais pour que tu le gagnes « après ». L'épaulette, les galons, la croix, ne sont chez nous, dans l'armée, qu'un prêté pour un rendu, et ce n'est ni dans les bouquins, ni les journaux, ni même à la Haye, que ça se mérite.

PIERRE. — Où ça?

EULIN. — Dans le sang.

PIERRE. — Celui d'autrui.

EULIN. — Nous le ménageons plus que le nôtre!

PIERRE. — C'est toujours du sang.

EULIN. — Bien entendu. Pour payer ce qui n'a pas de prix, défendre le sol et garder l'honneur, pour acquérir ce qui n'est pas à vendre, et racheter ce qu'on a perdu, on n'a pas encore trouvé mieux que ça: le sang! Au lieu d'en détourner ta vue et d'en avoir peur...

PIERRE. — Je n'ai pas peur...

EULIN. — Tu m'étonnes!

PIERRE. — J'ai fait mes preuves, j'ai pris mon brevet d'aviation, j'ai sauvé deux de mes hommes qui se noyaient... j'ai risqué dix fois ma vie...

EULIN. — Dix fois seulement! Pauvre petit! Du moment que tu les as comptées, ça ne compte pas! ce n'est rien! Mais quoi? Je te vois secoué de révolte?...

PIERRE. — Et de chagrin!

EULIN. — Tu le peux! Tu n'acceptes pas que je te croie vil?... irrémédiablement?... C'est bon! J'aime mieux ça!

PIERRE, ému, faiblement. — Mon père!...

EULIN. — Tais-toi!... Je veux bien, malgré ma tristesse... et, moi aussi, ma douleur...

PIERRE. — Si vous me laissiez...

EULIN. — Non... Je veux bien espérer encore que tout n'est pas éteint des sentiments de devoir, de devoir militaire, dont je pensais t'avoir nourri. Tu ne voudras pas trahir les parfaits exemples que moi et ta mère... (Geste et expression de Pierre qui traduisent: « Oh ! elle ! ») Quoi? Que veux-tu dire? Que tu es son irresponsabilité? n'est-ce pas? sa faiblesse! Je le sais.

PIERRE. — Ah! oui! Elle m'aime! Et je le lui rends. De tout mon cœur!

EULIN. — Tu fais bien. Garde au moins ça. Mais ne t'imagine pourtant pas qu'elle soit capable de partager tes utopies !... Cache-les-lui ! Qu'elle les ignore!... Car si elle les connaissait... (Geste.)

PIERRE. — Eh bien?

EULIN. — Elle prendrait mon parti et te renierait.

PIERRE. — Elle? maman? jamais!

EULIN. — Ne t'y fie pas.

PIERRE. — Je n'en crois rien. Elle est trop mère pour cela!

EULIN. — Elle est fille et sœur de soldat! femme de soldat! et mère aussi de trois soldats — je dis trois encore — dont deux sont vivants.

PIERRE. — Et un mort!

EULIN. — J'en suis fier et je l'envie! Je te souhaite pareille fin!

PIERRE. — La seule que je n'aurai pas.

EULIN. — Qu'en sais-tu? poseur! Attends donc au moins d'y avoir passé! Embrassades!... désarmement!... fraternité!... oui, l'on se grise en temps de paix, de ces mots-là, battus comme une sale absinthe!... Mais vienne le jour, où c'est pour de bon!... Quand le cri terrible et beau éclate: la Guerre!

PIERRE. — Affreux!

EULIN. — La guerre! c'est la guerre!... que toutes les portes s'ouvrent, qu'on chante, que les canons broient le pavé et que tout se rue vers les gares... avec du peuple sur les toits, qui pleure, qui hurle... et que l'on s'embrasse en se mordant les joues... Ah! Dieu, mais on ne tient pas devant ça! La chair se lève comme un poil! Tu lâcherais tout!... On est fou!... On bave!

PIERRE. — Oui, fou! en effet. Il n'y a qu'à vous voir, écumant de haine.

EULIN. — De joie! Si jamais, par divin bonheur on en venait là... dans l'heure, dans la minute, j'accours... je suis près de toi. Et alors, il n'y a pas d'âge d'or, ni de conscience qui tienne. (Il lui a remis la main sur l'épaule.) Tu marcheras!... Je t'en réponds!... C'est moi qui te l'apprends, ton père...

PIERRE. — Eh bien, non. Je ne suis pas de ceux qu'on mène à la caporal, et que l'on réduit par la force.

EULIN. — Alors, tu ne marcheras pas? Tu déserteras?... (Silence de Pierre.) Tu tacheras mon nom? (Silence de Pierre.) Tu commettras ce crime?

PIERRE. — Les crimes sont personnels.

EULIN. — Ils rejaillissent! Tu te condamnes...

PIERRE. — A mort. Je sais. On me fusillera! Soit! Je ne suis pas lâche.

EULIN. — Tu l'es!... Lâche de la bataille et lâche du danger! La bravoure n'est pas de choisir son genre de mort, ça serait trop commode! c'est d'accepter celui qui coûte et ne fait pas plaisir! (Il va à la vitrine où est pendu le drapeau de Rezonville, le prend et le montre à son fils, poing tendu, près de son visage.) Tu vois ça? Ce chiffon?

PIERRE, s'écartant un peu en haussant les épaules. — Ah! je vous en prie, mon père! Pas de grandes manœuvres!

EULIN. — Insolent! Ce chiffon sur lequel tu craches! Touche-le! Sens-le! (Il le lui met sous le nez.) Vois comment c'est fait. Ça s'appelle un drapeau!

PIERRE. — Tricolore... Je sais.

EULIN. — Sur ce drapeau, je te fais un serment, qui sera tenu! Si, le grand jour, tu manques à l'appel, tu ne seras pas fusillé.

PIERRE. — Vraiment! Pourquoi donc pas?

EULIN. — Parce que tu te tueras.

PIERRE. — Si vous voulez!...

EULIN. — Ou bien alors...

PIERRE. — Ou bien?

EULIN. — C'est moi qui te tuerai!...

PIERRE. — Vous? Mon père?

EULIN. — Oui, mon enfant! D'ici là, va-t'en! Tu n'as plus de père!

PIERRE. — Et vous, plus de fils.

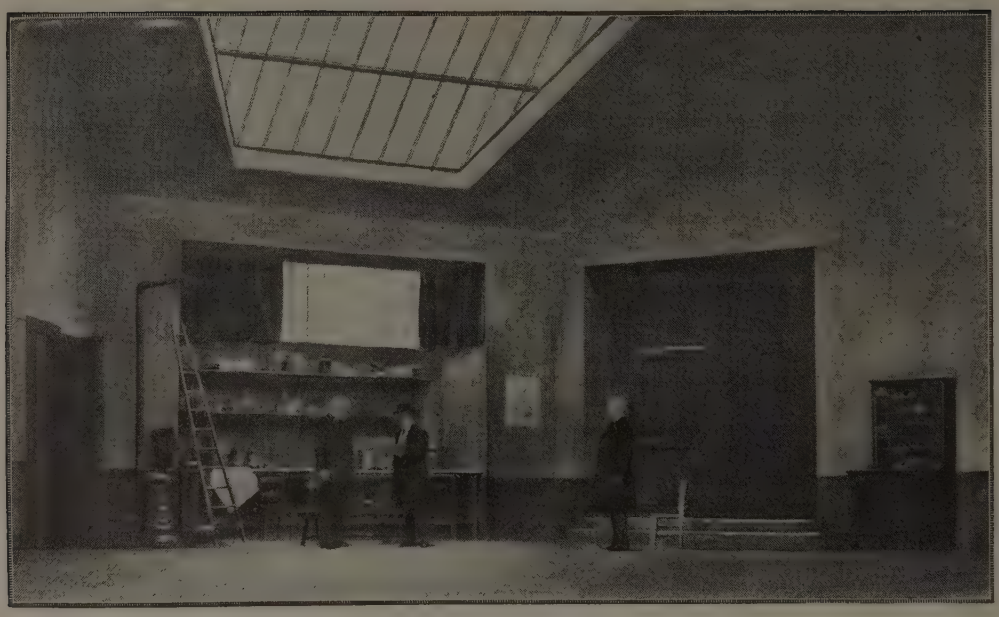
EULIN. — Si! Encore un! ton frère! Il me suffit! Va-t'en!... Ote-toi... Disparais... (Le rappelant.) Tiens... Ton sabre que tu oublies.

Il le lui envoie à la volée, en pleine poitrine.

PIERRE, le recevant. — Oh! Oh! Oh! (Il sort.)

Pierre.

RIDEAU



Le colonel, le ministre de la Guerre et le général Girard (Scène II).

ACTE II

Une grande pièce atelier éclairée seulement par une moitié de toit vitré et par une imposte au fond par laquelle on aperçoit au loin le donjon de Vincennes. Murs peints et nus. Au fond, grande table de bois, et, au-dessus, des planches chargées de bocaux, de vases, d'ustensiles de laboratoire. A droite, porte deuxième plan, donnant sur la sortie, dans le jardin. A gauche, deuxième plan, rideau sur tringle précédant une porte au fond d'une embrasure. Cette porte donne sur l'unique chambre voisine. A gauche, premier plan, poêle, tabourets et chaises de paille. Au mur, prise à une publication illustrée et collée à même, une grande tête de Tolstoi.

Scène première

D'abord EULIN, seul.

Au lever du rideau, demi-obscurité. Scène vide. La porte de droite tourne lentement sur ses gonds. Un homme entre. C'est le colonel Eulin, chapeau mou, vêtements sombres. Manteau, gants. Pas de rosette. Un sac à la main. Aussitôt entré, il pose son sac à terre, s'éclaire d'abord d'une petite lampe de poche électrique, puis frotte une allumette, va vers une lampe posée sur la planche du fond, en retire le verre. Au moment de l'allumer réfléchit, se ravise, dit : « Non ! », remet le verre, déplace la lampe, et, sortant un bout de bougie de sa poche, l'allume, le pose sur un coin de la table du fond, regarde tout autour de lui, avec lenteur, s'assure qu'il est seul, que rien n'est suspect, puis se dirige vers la porte de la chambre à gauche. Elle est fermée. Il a un geste qui signifie : « Ah ! oui, je sais ! » Il va droit à la planche du fond, au-dessus de la table, y prend, derrière un vase, une clef, en disant : « Oui. » Il l'entre dans la serrure et ouvre, après avoir repoussé jusqu'au mur le rideau qui était tiré. Il entre vivement et ressort, portant un petit coffret en fer, l'ouvre à la bougie, tout près, y prend des papiers et les quatre bombes d'aluminium, met le tout dans ses poches, papiers en haut, dans la poche intérieure de son vêtement, espèce de veston de chasse, et les quatre bombes dans la poche de côté du bas. Puis il regarde l'heure à sa montre. A ce moment, bruit d'auto qui se rapproche. Il court à la porte de droite, l'ouvre.

Scène II

EULIN, LE MINISTRE, GIRARD

GIRARD. — On peut ?

EULIN. — Entrez.

GIRARD, à la porte. — Monsieur le ministre.

Le ministre entre.

EULIN, allant à lui et le saluant. — Monsieur le ministre, je suis à vos ordres.

LE MINISTRE, qui lui a tendu la main. — Merci, colonel.

GIRARD, faisant un pas vers la porte. — Si le ministre le permet...

LE MINISTRE, à Girard. — Non. Restez. (Girard s'incline à demi et reste donc à l'écart, debout. A Eulin.) Le général vous a dit ce que j'attendais de vous.

EULIN. — Oui, monsieur le ministre.

LE MINISTRE. — Les papiers complémentaires relatifs à la poudre verte...

EULIN. — Les voici.

LE MINISTRE. — Vous les avez!

EULIN. — Avec le modèle de l'explosif...

LE MINISTRE. — C'est parfait. (A Girard.) Prenez. (Girard prend le tout des mains d'Eulin.) Non. Rien que les papiers. (A Eulin.) Eulin, vous venez de nous rendre encore un grand service. Ça n'est pas le premier...

EULIN. — Ni le dernier, j'espère. Tant qu'on voudra. Tout ce qu'on voudra. Jusqu'au bout.

LE MINISTRE. — Je le sais. Et, maintenant, il faut que je vous dise pourquoi j'ai voulu, en présence du général, votre meilleur ami, avoir avec vous cet entretien. L'heure est grave, et j'ai deux choses à vous annoncer, deux choses... terribles.

EULIN. — Dites d'abord celle qui l'est le plus.

LE MINISTRE, il s'arrête, trop ému. — ... Les deux le sont autant.

EULIN. — Je suis prêt.

LE MINISTRE. — Il s'agit de votre fils.

EULIN, anxieux. — Lequel?

LE MINITRE. — Celui de la légion.

EULIN, vaguement soulagé. — Jacques? (Comprenant tout à coup.) Il est mort? (Le ministre lui a saisi les mains. Il le regarde et ferme simplement les yeux, ne pouvant pas supporter le regard de ce père. Eulin a compris. Toujours debout, roide et se dominant, il dit.) Ah! (Silence, puis.) Où?

LE MINISTRE. — A Derbarrah...

EULIN. — Quand?

LE MINISTRE. — Il y a six jours.

EULIN. — Et comment? (Avec force et désir.) A l'ennemi?

LE MINISTRE. — A l'ennemi.

EULIN. — A la bonne heure!

LE MINISTRE. — Un guet-apens. Surpris, assassiné...

EULIN. — Par qui?

LE MINISTRE. — Par des pillards de caravanes. Mais nous savons, avec preuves certaines, d'où vient le crime...

EULIN. — D'où vient-il?

LE MINISTRE, évasif. — D'Europe.

EULIN. — Et la main qui l'a machiné? Quelle est-elle?

LE MINISTRE. — Toujours la même.

EULIN, brève fureur. — Mais on ne la coupera donc pas! Et puis, pourquoi mon fils? plutôt qu'un autre? Dans quel but?

LE MINISTRE. — Ne demandez rien. C'est une chose inextricable. On la saura bientôt. Pour l'instant, tout me presse... Et, d'ailleurs, je n'ai pas le droit de vous répondre. Sachez seulement — car cela, je peux le dire — que sous ce meurtre et cette affaire qui s'est envenimée, surgit tout à coup, entre nous et la puissance ennemie, une question d'honneur national, d'une gravité telle, que, d'accord avec nos amis et alliés, nous avons, devant tout refus d'excuses, cru impossible de subir ce nouvel affront.

EULIN. — Et alors?

LE MINISTRE, presque bas. — C'est la guerre.

EULIN, éclatant. — La guerre! C'est la guerre! C'est la guerre! La guerre! Enfin!

LE MINISTRE. — Ne dites pas cela! Dites seulement que nous l'acceptons, forcés, et que nous la ferons, sans peur ni sans reproches, — mais sans l'avoir jamais voulue! Jamais!

EULIN. — Mais, maintenant, nous la voulons! Je la veux! moi! Quand la déclare-t-on?

LE MINISTRE. — Aujourd'hui...

EULIN. — Auj...

Girard fait aussi un mouvement et se rapproche.

LE MINISTRE. — D'ici à ce soir... Elle éclatera comme la foudre. A l'heure dite, dans tout le pays, dans toutes les villes, le canon et le tambour en proclameront la nouvelle.

EULIN. — J'entendrai cela! Je verrai cela!

LE MINISTRE. — Sachez alors, Eulin, ce que vous aurez à faire.

EULIN. — Commandez.

LE MINISTRE. — Il entre, dans le plan conçu de l'attaque, de frapper tout de suite un grand coup, un coup formidable. Or, un seul homme, soldat rompu, franc-tireur isolé, combattant obscur, anonyme et perdu dans la foule, peut et doit porter ce coup. L'homme était facile à trouver. Nous n'avions, entre des milliers, que l'embarras du choix. C'est vous que j'ai désigné, comme le plus capable et le plus digne.

EULIN. — Comptez sur moi.

LE MINISTRE. — Il y faut laisser la vie.

EULIN. — C'est entendu.

LE MINISTRE. — On ne remplira la mission qu'en n'en revenant pas.

EULIN. — J'ai hâte de partir.

LE MINISTRE. — Et n'espérez aucune gloire.

EULIN. — Je m'en moque! Je ne marche pas pour elle. Mais pour mon pays.

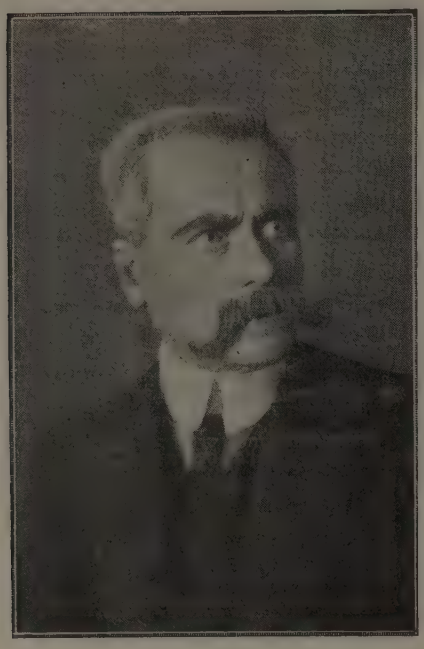
LE MINISTRE. — C'est encore là du travail *secret*, Eulin.

EULIN. — Tant mieux! Du beau travail! Je le fais bien.

LE MINISTRE. — Il faudra enfin se plier à tout, ne reculer devant...

EULIN. — Personne!...

Le ministre.



Le général Girard.

LE MINISTRE. — Plus. Devant rien.

EULIN. — Ça m'est égal. Dites vite.

LE MINISTRE. — Un moyen a été trouvé, une combinaison très simple, merveilleuse! et qui a toutes chances de réussir, de briser en un jour et d'arrêter, en la saccageant à son début, la première mobilisation de l'ennemi, de façon à nous permettre d'engager nos armes sur un succès écrasant, décisif. Voici une lettre, établie par les soins du généralissime, qui contient le détail de la marche à suivre, et toutes les instructions nécessaires. (Eulin va pour l'ouvrir, il l'arrête du geste.) Après mon départ, vous en prendrez connaissance... et, au premier signal de la déclaration, vous agissez. (Allant à la table où sont posées les deux bombes.) Vous emporterez ça. Un dernier mot: jusqu'au tambour ou au canon, le secret. Pour qui que ce soit.

EULIN, geste qui signifie, mais ça va de soi. — C'est tout ce que vous aviez à me dire?... (Sur ses doigts.) Mon fils... la guerre... la lettre. Vous ne voyez plus rien?

LE MINISTRE. — C'est tout.

EULIN, frappant de la main la lettre cachetée avant de la mettre dans sa poche. — Monsieur le ministre, sans savoir ce qu'il y a là... ça sera fait.

LE MINISTRE. — Vous êtes un brave! Avez-vous un dernier désir?

EULIN. — Un seul: c'est qu'après la guerre on n'oublie pas ma veuve.

LE MINISTRE. — Inutile. Cette question a déjà été résolue.

EULIN. — Ah!

LE MINISTRE. — On n'oubliera pas votre veuve.

EULIN. — Merci.

LE MINISTRE. — Ni votre dernier fils.

EULIN, énigmatique. — Oh! s'il en revient! mais lui, non plus, n'en reviendra pas!

LE MINISTRE, lui ouvrant les bras. — Colonel Eulin... Au nom de la République et de la France... Puisse... grâce à vous qui, le premier, allez mourir... puisse la victoire... (Il le prend à bras-le-corps et le tient serré, écrasé contre lui, un long moment, l'embrassant, tandis qu'Eulin, sur le mot victoire, dit d'une voix coupée par l'émotion: « Oui, oui, oui. » (Le ministre, cessant brusquement son étreinte, se retournant vers Girard.) Général!

Ce dernier n'a que le temps d'étreindre aussi Eulin à la hâte, et il rejoint vivement le ministre. Eulin, derrière, les a suivis jusqu'au seuil de la porte à droite. Ils disparaissent. Eulin referme à clef les portes derrière eux, que cela soit bien visible. Et il retire la clef qu'il met dans sa poche. On entend démarrer l'auto.

Scène III

EULIN, seul.

EULIN, il revient en scène. Il a une minute de faiblesse. Il tombe assis près de la bougie qui brûle sur la table. — Jacques! Mon seul enfant! Le seul qui me restait... puisque l'autre... A mon tour! Debout. J'ai à faire. (Il prend la lettre, l'ouvre, lit.) *Aussitôt la guerre déclarée, le colonel Eulin se rendra immédiatement à Châlons où il se mettra en communication avec le commandant chargé du service d'aviation offensif de première ligne...*

Et, tout à coup, il entend du bruit à la porte d'entrée à droite. Il interrompt sa lecture, remet la lettre dans sa poche, écoute, acquiert la certitude qu'il y a là des personnes, et qui vont entrer. Il souffle la bougie et la met dans sa poche. Le bruit se précise. Il entend qu'on met la clef dans la serrure, il n'a que le temps de se jeter dans la chambre à gauche, après en avoir retiré, de la serrure, la clef: on entend qu'il pousse un verrou de l'intérieur. La porte de droite s'ouvre, et M^me^ Eulin et son fils Pierre entrent. Pierre est toujours en uniforme avec le manteau d'ordonnance. Il frotte une allumette et allume la petite lampe posée sur une planche du fond, puis décroche son sabre, le met dans un coin.

Scène IV

M^me^ EULIN, PIERRE

M^me^ EULIN, regardant. — Il y a longtemps que je n'étais venue ici!

PIERRE. — Oui. Tu reconnais?... Tout va bien... Tu n'as pas froid?

M^me^ EULIN. — Non. Je ne sais si tu vas me comprendre?... je regrette ce que je t'ai proposé. En ce moment, je me fais l'effet d'offenser ton père.

PIERRE. — Mais non!

M^me^ EULIN. — Il me semble que nous faisons quelque chose de mal?

PIERRE. — Rien du tout.

M^me^ EULIN. — D'ailleurs... depuis hier, je ne suis pas tranquille.

PIERRE. — A propos de quoi?

M^me^ EULIN. — J'ai l'idée que tu ne m'as pas dit la vérité sur ce qui s'était passé entre toi et ton père, quand je vous ai laissés seuls.

PIERRE. — Oh! Voilà que tu y reviens! Mais il ne s'est rien passé du tout, je t'assure... Nous avons parlé du général Girard, de différentes choses... Et puis, c'est tout. Ne perdons pas de temps.

Mme EULIN. — Oui. Prends vite tes affaires.

Pierre va pour aller à la chambre de gauche, où est enfermé le colonel. Ayant fait un pas, il se ravise, va vers la planche du fond, au-dessus de la table, pour prendre derrière le vase où elle était, la clef de la porte de sa chambre. Elle n'y est pas.

PIERRE. — La clef n'y est pas...

Mme EULIN. — Quelle clef?

PIERRE. — Celle de ma chambre. Je l'avais mise là. Elle n'y est plus! On n'est pas venu en mon absence?

Mme EULIN. — Mais non... qui veux-tu?

PIERRE. — On est venu! Je le sens. Après avoir fermé la porte à clef, j'avais mis la clef là...

Mme EULIN. — Es-tu sûr?

PIERRE. — Absolument sûr.

Mme EULIN, allant à la porte. — Regarde donc d'abord si la porte est toujours... (Pierre l'a devancée. Ils se trouvent ensemble à tourner le bouton de la porte qui résiste.) Tu vois bien! Elle est toujours fermée...

PIERRE. — Où est cette clef?

Mme EULIN. — Egarée... perdue!

PIERRE. — Prise! On me l'a prise.

Mme EULIN. — Et c'est là qu'étaient tes papiers et les...?

PIERRE. — Mais oui... là, dans un petit coffret en fer.

Mme EULIN. — Cherchons.

Elle cherche.

PIERRE. — Inutile. Elle n'est pas là... je le sais bien!... (Poussant un cri.) Oh!

Mme EULIN. — Qu'est-ce que tu as?

PIERRE, l'amenant près du bord de la table. — Tu vois ça?

Mme EULIN. — Oui?...

PIERRE. — C'est un rond de bougie... qui n'y était pas... On a posé, là, un bout de bougie qui a coulé... (Il y touche.) Et il n'y a pas longtemps... ça n'a pas encore durci... c'est tiède!

Mme EULIN. — Non!

PIERRE. — Touche.

Mme EULIN, qui y porte la main. — Oui.

PIERRE, regardant le sol. — Et voilà deux taches!... Elles vont vers la porte. Quand je te disais qu'on était venu? Quelqu'un s'est introduit ici!

Mme EULIN. — Par où? Comment? Tout était fermé à clef quand nous sommes entrés.

PIERRE, affirmant. — Oui. Mais quelqu'un s'est introduit, tout à l'heure...

Mme EULIN. — Avant notre arrivée?

PIERRE. — Oui. Ah! si je savais que ce fût pour me prendre...

Mme EULIN. — Mais non. Calme-toi.

PIERRE, qui regarde la porte de sa chambre. — D'ailleurs, je me rappelle... La dernière fois, avant de partir, j'avais laissé le rideau entièrement tiré. Il ne l'est plus. Il a été repoussé contre le mur. C'est la personne qui est entrée là qui l'a écarté violemment. (Illuminé tout à coup.) Oh! (Il emmène à l'autre bout de la pièce sa mère, et bas, très ému.) Et si elle n'a pas eu le temps de le tirer de nouveau comme il était, sais-tu pourquoi?

Mme EULIN. — Non.

PIERRE. — C'est qu'elle a été surprise, comprends-tu? dérangée par nous, par notre venue... Aussi, maintenant, plus de doute, celui qui est entré est là!

Mme EULIN. — Dans ta chambre?

PIERRE. — Il est là!

Mme EULIN. — Oh!... Viens! Ne restons pas.

PIERRE. — Comment donc! Nous allons bien voir.

Il s'avance vers la porte de sa chambre.

Mme EULIN. — Pierre!

PIERRE, il pèse et secoue la porte d'une certaine façon en observant. — Parfaitement! Ce n'est pas la serrure qui ferme, c'est le verrou.

Mme EULIN. — Oh! mon Dieu!

PIERRE, cognant du poing la porte. — Une fois, deux fois... Vous qui êtes là, voleur ou assassin, ouvrez et tout de suite! Sans quoi, je fais sauter le verrou, et j'enfonce...

Silence.

Mme EULIN. — Il est peut-être déjà parti?

PIERRE. — Impossible. Il n'y a que cette porte.

Mme EULIN. — La fenêtre?

PIERRE. — Elle est grillée. Il ne peut pas nous échapper.

Mme EULIN. — Veux-tu que je crie? que j'appelle du secours?

PIERRE. — Pour que l'on vienne, que l'on perquisitionne, et qu'on trouve...

Mme EULIN. — C'est vrai!... Alors? quoi?

PIERRE, allant à la porte d'entrée, d'où il lui tend la clef. — Va m'attendre dehors.

Mme EULIN. — Je ne te quitte pas.

PIERRE, lui désignant le fond de la pièce. — En ce cas, mets-toi là! Et n'aie pas peur.

Mme EULIN, y allant. — Je n'ai peur que pour toi.

PIERRE, va à la table, ouvre le tiroir, y plonge la main au fond, en retire un revolver, de l'autre main prend la lampe. — Et maintenant...

Il se dirige vers la chambre.

Mme EULIN. — Que vas-tu faire?

PIERRE, avec force. — Déloger le bandit. (Clac! On entend le bruit du verrou tiré. Avec un accent de triomphe.) Tu vois? Ça n'est pas long! C'est lui qui a peur! Il ouvre! Il va sortir!

La porte commence à tourner.

Mme EULIN. — Prends garde!

Scène V

LES MÊMES, EULIN

EULIN, apparaissant. — Aucun danger.

PIERRE, le reconnaissant à la lueur de la lampe tenue haut, de la main gauche. — Mon père!

Il n'a que la force, en se reculant, de poser la lampe sur la table.

Mme EULIN, atterrée, poussant un cri. — Toi! Lui!

EULIN, de glace. — Oui. (Montrant à son fils le revolver.) Pose ça là. (Pierre le pose sur la table.) Et réponds?

Mme EULIN, s'élançant. — C'est moi... moi seule...

EULIN. — Tais-toi. (Geste de Pierre comme pour dire à sa mère : « Mais non !... ne te défends pas ! Il n'y a pas de quoi ! ») C'est à lui que je parle. (A son fils.) Pourquoi n'as-tu pas rejoint ton régiment, hier au soir, comme tu le devais. Que fais-tu ici?

PIERRE, les yeux dans les yeux. — Et vous, mon père? Et vous?

EULIN, soutenant le choc. — Moi?

PIERRE. — Oui, vous! C'est à vous que je le demande.

Mme EULIN, tout bas, de loin. — Pierre!

PIERRE, prenant de l'assurance. — Ah!... je vous trouve, à cette heure indue, dans ma chambre, enfermé. Je vous y trouve, par hasard, dans des circonstances où tout est là pour montrer que vous aviez pris de grandes précautions, que vous pensiez n'être vu de personne...

EULIN. — En effet.

PIERRE. — Et quand j'arrive, avec ma mère... vous vous cachez de nous?... pour ne sortir qu'à la dernière limite, au moment où traqué, découvert...

EULIN, avec force. — Assez!

PIERRE. — Pourtant...

Mme EULIN, à son fils. — Oui. N'interroge pas ton père. Tu as tort... Plus tard il te dira. Quelque étonnement que puisse te causer ici sa présence, elle a une raison, crois-le!

PIERRE. — Ah! je la soupçonne sa raison! Je la connais!

EULIN. — Eh bien, dis-la!

PIERRE. — Non. C'est à vous. Ce n'est pas moi qui me suis glissé chez vous, à votre insu et en votre absence, en pleine nuit... C'est vous, qui êtes chez moi...

EULIN. — Chez toi!

PIERRE. — Chez moi! Et dans des conditions plus qu'étranges!

EULIN. — Un père est toujours chez lui chez son fils!

PIERRE. — Je ne suis plus votre fils, vous l'oubliez?

Mme EULIN, à son fils. — Hein? Quoi? Que dis-tu?

PIERRE, à sa mère. — Eh bien, oui, je t'avais menti. Mon père m'a chassé, hier...

Mme EULIN. — Non! Toi? (A son mari.) Tu l'as chassé? Pierre? Tu as fait cela? A mon enfant? Pourquoi?

EULIN, à sa femme lui montrant son fils. — Demande-lui.

PIERRE. — Elle le sait. Je n'ai rien de caché pour elle. Toute ma souffrance, toutes mes idées, elle les connaît depuis longtemps...

La mère fait un signe de tête affirmatif.

EULIN, à son fils. — Ah! Et elle les partage? Allons? dis-le? (A sa femme.) Mais, tu te tais? Tu ne protestes pas! Penses-tu, en effet, comme lui? Etes-vous tous les deux d'accord? Et contre moi? A-t-il fait, de toi, une indigne française, reniant sa patrie?

Mme EULIN, éclatant. — Ah! la patrie! La seule patrie d'une mère, c'est son enfant! Si tu as chassé mon fils, — quoi qu'il ait fait, quelle que soit sa faute, que je veux ignorer! Je prends son parti!

PIERRE, s'élançant vers elle. — Maman!

EULIN. — Bien.

Mme EULIN. — Mais oui! Il n'a plus que moi. Puis-je l'abandonner? Parce que son idéal diffère du tien, vas-tu m'empêcher de le voir? Devrai-je, pour le rencontrer, pour l'embrasser, faire une demande à l'état-major? et obtenir une permission? ou la prendre à la dérobée, si on me la refuse? Allons donc! Et puis un père ne chasse pas son enfant. Jamais! Jamais! (A son fils.) A partir de demain, Pierre, je vivrai avec toi.

EULIN, à sa femme. — Tu me quitteras?

Mme EULIN. — Pas plus que tu ne me quittais chaque fois que tu t'es en allé! Seulement, moi, tu sauras où je suis.

EULIN. — Enfin, tu me laisseras seul?...

Mme EULIN. — Je le suis, depuis des années!

EULIN, marchant sur son fils. — Ah! malheureux! Voilà encore ce que tu as fait! (Lui montrant sa mère.) Regarde!

Mme EULIN, le couvrant de son corps. — Ah! n'y touche pas! N'y touche pas!

EULIN, à son fils. — Tu m'as pris ta mère, tu m'as enlevé sa tendresse, sa confiance.

PIERRE. — Il fallait savoir les garder.

EULIN. — Tu as perverti sa pensée, faussé sa raison... Avec ton pacifisme, tu as déchaîné la guerre et la plus affreuse de toutes: celle de la famille et du foyer... De cela, tiens! je t'en veux encore plus que de tout! Je ne te le pardonnerai jamais!

PIERRE. — Revenons à la question. Qu'êtes-vous venu faire ici? Comment êtes-vous ent... Tout était fermé. Mais parlez! Parlez donc! Avec des clefs sans doute? Lesquelles? Des fausses clefs?

EULIN. — Parfaitement. (Sortant de sa poche un trousseau.) Les voilà. Continue.

PIERRE. — Oh! ainsi, vous avez eu recours à ce... moyen!... Pour qu'un homme comme vous n'hésite pas à l'employer... il faut qu'il ait vraiment un intérêt...

EULIN. — Très grand.

PIERRE. — Oui, qu'il soit poussé par des motifs...

EULIN. — Supérieurs!... vas-y? Je te trouve tes mots.

PIERRE. — En effet, ils me manquent! Ils me manquent, pour exprimer toute l'horreur...

EULIN. — Fais donc comme moi. Ne l'exprime pas.

PIERRE. — Vous cherchiez quelque chose?

EULIN. — Evidemment.

PIERRE. — Quelque chose?...

EULIN. — Que j'ai trouvé!

Mme EULIN, à part. — Oh!

PIERRE, ne pouvant retenir un grand cri. — Ah! Qu'est-ce que vous avez trouvé? Dites-le! tout de suite!

EULIN. — A quoi bon?

PIERRE. — Vous n'osez pas. Vous êtes venu me dérober...

Mme EULIN. — Pierre! Tais-toi, je t'en prie! tais-toi!

EULIN, à sa femme. — Laisse-le. (A son fils.) Va.

PIERRE. — Vous êtes venu me voler...

Mme EULIN. — Oh! pas ce mot! Je te défends! C'est ton père!

PIERRE. — ... me voler mon invention.

EULIN. — C'est vrai!

PIERRE. — Vous l'avouez!

EULIN. — Je m'en vante!

PIERRE. — Et pourquoi? Pour qui?

EULIN. — Ce n'est pas pour moi.

PIERRE. — Qu'en voulez-vous faire?

EULIN. — L'usage *qu'il faut!*... Et que tu n'en aurais pas fait.

PIERRE. — Quel usage?

EULIN. — Réponds toi-même. L'aurais-tu donnée à ton pays... ton invention?...

PIERRE. — A personne.

EULIN. — Voilà pourquoi je l'ai prise! Pour la lui donner.

PIERRE. — Vous n'avez pas le droit.

EULIN. — Pas le droit!

PIERRE. — Non. Elle est à moi. Rien qu'à moi.

EULIN. — Elle n'est pas à toi. Rien n'est à toi dès qu'il s'agit de déposséder le pays! Dans le cas suprême, il exige tout. Aussi, comme j'ai trouvé que tu ne mettais pas à le servir un cœur assez prompt, je suis venu, j'y ai mis la main, et, connaissant ton invention, qui est belle, je la réquisitionne pour la patrie, afin qu'elle en profite par moi, le colonel Eulin, tandis que toi, le lieutenant Eulin, tu voulais l'en frustrer. Voilà.

PIERRE. — Ah! assez de colonel et de lieutenant! C'est fini, les grades! Il n'y a plus ici que deux hommes, devenus deux étrangers...

Mme EULIN. — Deux étrangers!...

EULIN. — Tu te trompes!... Il n'y a qu'un homme, moi!... et qu'un étranger...

PIERRE. — Moi? Si vous voulez. En attendant, comment avez-vous pu savoir?... Découvrir mon secret?

EULIN. — Peu importe!

PIERRE. — Il a fallu que vous me fassiez suivre et surveiller?

EULIN. — Pas du tout!

PIERRE. — Oh!

EULIN. — Je l'ai fait moi-même.

PIERRE. — Ah! c'est vous qui?...

EULIN. — C'est moi.

PIERRE. — Je regrette... Pour une pareille besogne, vous étiez vraiment le dernier à avoir qualité!...

EULIN. — Je l'avais! au premier chef! comme père et comme soldat, je sais que je fais mon devoir. Enfin... j'ai mission.

PIERRE. — Mission?

EULIN. — Je suis commandé.

PIERRE. — Mais, alors... Dieu me pardonne! Quoi? Vous pratiquez... l'espionnage?

Mme EULIN, stupéfaite, bouleversée, dans un éclair, interrogative, haletante. — Ah! c'était ça?... Non? C'était ça? Réponds? Mais réponds donc?

PIERRE. — Vous êtes un...?

EULIN. — Dis le mot. Je n'en ai pas peur. Je suis espion, en effet.

Mme EULIN. — C'était ça! Oh!

Elle éclate en sanglots et s'effondre, soulagée, assise.

EULIN. — ... Espion de service! Espion pour l'attaque et la défense de mon pays! Espion dévoué de sa grandeur... et de sa sécurité. Comme cela, oui, je suis espion. Espion passionné!...

PIERRE. — Vous! (A sa mère.) Et voilà, ma mère, le secret de la vie atroce qu'il te fait depuis des années!

Mme EULIN, dans ses sanglots. — Si j'avais su!

PIERRE. — ...Voilà le secret des départs, des absences, des voyages...

Mme EULIN. — Ça m'est égal, maintenant...

PIERRE. — ... Le secret de ce louche mystère qui nous entourait, nous étouffait, auquel, toi et moi, ne comprenions rien...

Mme EULIN, qui veut l'arrêter. — Oui, mais, aujourd'hui, je comprends...

PIERRE. — Et tu oublies! Moi pas! Pendant que tu pleurais, que tu te creusais la tête et le cœur... mon père était de service, comme il dit, il allait, venait... prenait des empreintes!... il faisait ce métier spécial que, même pour le pays, bien peu de gens acceptent de faire!

EULIN. — C'est bien pour ça que je l'ai fait!

PIERRE. — C'est horrible et pire que tout!

Mme EULIN. — Ah! non. Tout de même! Non! ne dis pas ça... Quand je pense à ce que j'ai souffert, je préfère encore...

PIERRE, à sa mère. — Aujourd'hui! Dans la première minute de soulagement! Mais qui te dit que demain, plus tard, tu ne souffriras pas davantage, au point de presque regretter tes anciens soupçons, plus douloureux, mais moins déshonorants?...

EULIN. — Déshonorants!...

Mme EULIN. — Non, non... Pas pour moi! pas pour une femme!

EULIN, à son fils. — Me parler d'honneur!... Tu oses toucher à ce mot? le ternir, en le prononçant? Toi qui ne sais pas ce que c'est que l'honneur et qui l'as déjà perdu... tu as la prétention de me l'apprendre? A moi, qui n'y ai jamais manqué?

Mme EULIN, à son mari, rapprochée de lui. — Pardonne-lui? Pardonne-moi... Je me rends déjà compte...

PIERRE. — Quoi? ma mère?...

Mme EULIN. — Oui... je l'avoue... bien des choses qui m'échappaient...

EULIN, à sa femme. — Il est vraiment temps! Quand tu n'as cessé de douter de moi!

PIERRE. — Tout était contre vous!

EULIN. — Justement. (A sa femme.) Rien qu'à cause de cela, tu n'aurais pas dû! C'est m'offenser de ne croire en moi que devant l'évidence!

Mme EULIN. — Mais non! Je ne doutais pas de toi... Seulement...

EULIN. — Allons donc! Tu le lui disais... Tu n'avais pas honte... à ton fils, d'aller confier...

PIERRE. — A qui l'eût-elle fait? sinon à moi? Et quelle honte y avait-il? Et puis, jamais, elle ne m'eût rien dit si, moi, voyant sa peine, je ne lui en avais, à la longue, arraché le secret.

EULIN. — Enfin, vous en parliez!

PIERRE. — Ah! oui, souvent!

EULIN. — C'est bien cela! Entre deux épanchements, vous vous occupiez du père et du mari? Vous suspectiez ma conduite?... En attendant de m'accuser!

Mme EULIN. — Jamais nous ne t'avons accusé!

EULIN. — Que faisiez-vous donc?

Mme EULIN. — Je pleurais.

PIERRE. — Je la consolais.

Mme EULIN. — Et devant mon chagrin, qui s'égarait parfois: je ne savais pas! (Désignant Pierre.) toujours, tu peux me croire, il a pris ta défense.

EULIN. — Il est trop bon! Je n'en veux pas. Je ne veux pas qu'il me défende! J'aime mieux quand il m'attaque.

PIERRE. — Quels sentiments!... De lutte et de haine! Toujours le soldat!

EULIN. — Mais oui! Mais à quoi bon? Vous ne comprenez pas! Vous n'avez pas des cœurs de Français, vous vivez comme des nomades qui seraient de tous les pays, et d'aucun... vous n'éprouvez rien!... Tout ce qui me fait bondir vous laisse inertes, glacés...

PIERRE. — Non. Le seul mot d'espion...

EULIN. — Vraiment! Si chatouilleux! Mais pourquoi je le suis, espion? oui? quand et en quelles circonstances j'ai décidé de l'être? vous ne pensez même pas à vous le demander? Ça n'a pas d'importance pour vous? C'est secondaire?

Mme EULIN. — Si, si! Moi je le sais! Je le devine!

EULIN. — Trop tard. (A son fils.) Quoi, tu te figures

peut-être que c'est une bonne affaire? hein? et qu'on est bien payé?

Geste de protestation de Pierre.

Mme Eulin. — Oh!

Eulin, à son fils. — Détrompe-toi. Je travaille gratis et j'y suis de ma poche. Le métier ne rapporte rien! Si! Qu'est-ce que je dis! Sauf quelques âpres joies, des souffrances sans nombre, des tristesses, des rages, des désespoirs, tout ça caché, rongé en dedans! — et enfin le mépris et les injures des miens...

Mme Eulin. — Non! non! Pas mon mépris à moi! Au contraire! Je te jure...

Eulin, lui désignant son fils qui ne dit mot. — Et lui! regarde comme il proteste!... Voilà donc le profit, la récompense! Mais cela m'est égal! J'accepte tout. Du jour où j'ai eu pris mon parti, je savais ce qui m'attendait. Et cependant je n'ai pas hésité. Il y a six ans...

Mme Eulin. — C'est à ce moment-là?

Eulin. — Oui.

Mme Eulin. — J'en étais sûre!

Eulin. — Quand il a fallu que je quitte l'armée!... Quitter l'armée! Moi! A peine mis en retrait d'emploi sur une fausse dénonciation, indigné, écœuré, je me suis juré de continuer à *servir*, quand même! Mais... de quelle façon? Par quels moyens pourrais-je, le plus et le mieux, agir, me rendre utile, faire du bien? accomplir l'effrénée et sainte besogne, et porter tout de même en mon cœur l'uniforme et l'épée... que je ne mettrais plus? Je cherchais... et surtout dans l'ordre d'idées de sacrifice... de dévouement... je voulais quelque chose qui me coutât bien... par-dessus tout! je voulais mériter et souffrir pour ce pays, à cause duquel je souffrais tant déjà! *je voulais servir* totalement, humblement, m'immoler aux occupations les plus rebutantes, les plus basses... Et je me disais: « A présent qu'on ne veut plus de moi... que je ne peux même pas redevenir simple soldat, qu'est-ce que je pourrais donc bien faire, mon Dieu, de pénible et de dangereux, même d'un peu répugnant, que personne n'accepterait et qui demanderait, en temps de paix, autant, si ce n'est plus de courage que pour se battre en guerre? Ah! je sauterais dessus! Mais quoi? Et c'est alors qu'à force d'interroger la difficulté et de questionner le sacrifice, j'ai fini par trouver... Espion! Et aussitôt j'ai été heureux, je m'en suis donné! J'ai servi, j'ai servi...

Pierre. — A toutes les besognes!

Eulin. — Je voyais le but. Le soldat en campagne est fier de se salir. Au lieu de le tacher, la boue le décore! Ah! que j'ai fait de belles équipées! Si l'on savait! Tant de choses mystérieuses, survenues là-bas, chez eux, qu'on ne s'est jamais expliquées! documents disparus, dirigeables crevés, des coups... magnifiques!... et chaque fois, du coin où j'étais tapi, je pensais: C'est moi... C'est moi qui ai fait cela!... je sers mon pays! je le sers toujours!...

Pierre. — Oui, mais comment?

Eulin. — N'importe comment!

Pierre. — Il n'est permis de le faire que comme on doit.

Eulin. — Comme on peut! Pour le pays, je ne sais pas ce que je n'ai pas fait! il n'y a rien que je ne fasse! Que voulez-vous? C'est ma religion. Il faut en avoir une. J'ai celle-là.

Pierre. — Soit. Mais, alors, quand on est résolu à faire passer ce sentiment avant tout.

Eulin. — Avant tout!

Pierre. — A lui sacrifier, parents, femme, enfants, idées, amis... intérêts...

Eulin. — Tout, j'ai dit, tout.

Pierre. — Alors, il est criminel de fonder une famille, et d'être époux et père. On vit seul, isolé, comme un trappiste du Drapeau!

Eulin. — En effet, oui, ce serait tentant!

Mme Eulin. — Oh! quel chagrin tu me fais! Alors, moi...

Eulin. — Mais il faut pourtant se marier.

Pierre. — Pourquoi?

Eulin. — Pour avoir des fils!

Pierre. — Et pourquoi des fils?

Eulin, avec une incroyable force. — Pour qu'ils soient soldats!

Pierre. — Ah! voilà donc! voilà le mot lâché!

Eulin. — Mais oui! Uniquement!

Pierre. — Il faut faire des fils!...

Mme Eulin. — Et pour ça! pour qu'ils meurent... en pleine jeunesse... sans savoir pourquoi!

Eulin. — Dès qu'on accepte de mourir, on sait toujours pourquoi...

Mme Eulin. — Non! Non! Non!

Pierre. — En attendant ces beaux trépas, au nom d'un droit, supérieur à tout respect filial, je vous ordonne...

Mme Eulin s'est rapprochée de lui et lui a pris le bras. Il se dégage doucement.

Eulin, à son fils. — Comment dis-tu?

Pierre. — Parfaitement. C'est un mot militaire. Je vous ordonne de me rendre ce qui m'appartient.

Eulin. — Ne dis pas de sottises...

Pierre. — Vous refusez?

Eulin. — Mais oui.

Pierre. — Eh bien, vous ne sortirez pas...

Mme Eulin. — Ah! mon Dieu!...

Eulin. — Vraiment? Tu perds la tête. Et comment feras-tu pour m'empêcher?

Pierre, devant la porte. — Je vous barrerai le chemin.

Mme Eulin. — Oh!

Eulin, qui fait un pas. — Et si j'avance?

Pierre. — Je ne reculerai pas.

Eulin. — Et si je marche sur toi?...

Mme Eulin, à son mari. — Mon ami!...

Eulin, à son fils. — ... tu lèveras la main? tu me prendras à la gorge?...

Mme Eulin. — Oh!

Eulin. — ... tu me frapperas?

Mme Eulin. — Toi! Peux-tu croire!...

Pierre. — Oh! mon père! que vous êtes affreux! Et vous? Et vous? Si devant cette porte vous trouvez ma poitrine, que ferez-vous? Répondez?

Eulin. — Je l'écarterai. Je renverserai l'obstacle, matériel ou humain, quel qu'il soit!

Mme Eulin. — Oh! voilà... voilà donc le malheur! l'irréparable!... (Elle est entre eux deux, s'accrochant à eux.)

Pierre, même jeu, à son père. — Renversez donc. J'attends. Je ne me défends pas... Je veux voir cette ignominie!...

Eulin. — Tu m'en as fait voir une pire!

Mme Eulin. — Et vous donc! Et vous deux! Oh! vous me déchirez!

Eulin, à son fils. — Mais tes cris sont inutiles, et tu gémis trop tard.

PIERRE. — Comment cela?

EULIN. — Ton invention est déjà donnée.

Mme EULIN et PIERRE, ensemble. — Oh!

Mme EULIN, cramponnée à son fils. — N'oublie pas. C'est ton père, ton père...

PIERRE, à son père. — ...Vous l'avez...? vous l'avez...?

EULIN. — Mais oüi! Et depuis longtemps!

PIERRE. — Depuis quand?

EULIN. — Trois mois. On a déjà travaillé dessus. Ça y est. C'est fait. Tu n'y peux plus rien.

PIERRE, au comble de l'emportement, ne se possédant plus. — Oh! c'est indigne!... c'est abominable!... abominable! Je vous...

Mme EULIN, arrêtant le mot qu'il va prononcer en lui mettant la main sur la bouche. — Pierre!

PIERRE. — ...C'est une mauvaise action!... un crime... c'est... Mon travail, ma pensée, mes veilles... mes nuits...

EULIN — Allons! n'écume pas! Ce qui te fait pleurer et rager, c'est parce que tu trembles que ton invention nous serve? qu'elle nous procure une supériorité dont nous pourrions — quelle catastrophe! — tirer avantage! Il n'y a que cela qui te préoccupe et t'alarme? Eh bien, rassure-toi!... Bien que j'espère en elle, et de tout mon cœur, je n'y compte pourtant pas trop... Et cela, au fond, m'est égal, car si tu étais de la partie, tu saurais que ce n'est pas avec les procédés et les engins, même les plus terribles, qu'on gagne les batailles... c'est avec l'âme, entends-tu? l'âme! l'âme!... qui est l'étincelle et le feu de l'homme!... Un beau « moral », voilà la poudre et l'explosif qui donnent la victoire! Et alors, à côté de tout ça, qu'est-ce que pèse ta petite trouvaille? Et, maintenant, je veux sortir.

PIERRE. — Non, mon père. Vous avez pu me dérober mon bien et en disposer malgré moi, tant que je l'ignorais; mais, aujourd'hui que je le sais, c'est autre chose. Vous êtes venu cette nuit prendre les documents et les modèles complémentaires qui vous manquaient... ils sont là, sur vous, et vous voulez les emporter comme vous avez fait des premiers... Eh bien, cela, je ne le permettrai pas. Déposez-les sur cette table,... à l'instant!... et, après... vous partirez. Sinon, non! (Il ferme la porte à clef.)

EULIN. — Ouvre cette porte.

PIERRE. — Il faudra pour que vous y passiez que je sois à terre, sans mouvement, et que vous m'enjambiez!

EULIN, à son fils, d'un ton de glace. — Tu vois comme je suis calme? autant que je suis résolu!

PIERRE. — Moi aussi.

EULIN. — Je te parle à présent comme à ma dernière heure.

PIERRE. — Je vous écoute comme à la mienne.

EULIN. — Nous sommes tous les deux dans le danger. Ne joue pas avec. C'est à mon tour de te sauver la vie. Oui! C'est à moi, maintenant, comme toi là-bas, au bord de la mer, de te crier: « Arrière! Arrière! Arrière l'homme! »

PIERRE, effaré. — C'était vous?

EULIN. — Ce pêcheur? Oui. Tu le reconnais ce matin. C'était moi. La belle explosion! Tous les métiers! Et j'ai été aussi berger, mendiant, professeur... est-ce que je sais? Officier même de *leur* armée, pour un jour! Après cela tu comprends bien que là, où je veux passer... (Il fait un pas.)

PIERRE, devant la porte. — Vous ne passerez pas.

EULIN. — Alors, quoi? C'est la lutte que tu veux?

Mme EULIN. — Oh! oh!

PIERRE. — Je ne la veux pas. C'est vous qui l'aimez! qui en raffolez! qui la cherchez toujours?...

EULIN. — C'est toi qui la rends nécessaire. Tu avais un revolver. Eh bien? Prends-le et braque-le... puisqu'il faut que je sorte... et que tu es décidé à m'en empêcher, coûte que coûte!... Prends-le!... (Il le lui tend, le pousse vers lui.) Mais prends-le donc?

Mme EULIN, s'en emparant. — C'est moi qui le prendrai! (A eux deux.) Et maintenant, un mot, un pas.

Elle le dirige sur elle.

EULIN, s'élançant. — Veux-tu bien! (Appelant son fils.) Pierre! ta mère!

PIERRE, même jeu. — Maman!

Mme EULIN, les évitant toujours, l'arme tournée contre elle. — Un pas...

EULIN, près d'elle. — Ecoute-moi? Ecoute-moi d'abord!...

Mme EULIN. — Non, non, je ne peux plus!... je ne veux plus de la vie...

EULIN. — Ma femme!...

PIERRE, près de sa mère, lui montrant son père. — Maman! Maman! Ecoute-le. Je l'écoute aussi. C'est fini. Il n'y aura rien entre mon père et moi. (Il la désarme, avec tendresse.) Je te le jure.

EULIN. — Oui, rien.

Mme EULIN, brisée, comme mourante. — Ah! (A son mari.) Eh bien?... Quoi?

EULIN, anéanti. — Eh bien... je n'ai plus de colère. Il *faut*,... mes enfants... comprenez-vous?... il *faut* que je sorte et m'en aille... Il le *faut*... Je le dois.

PIERRE, doucement. — Pourquoi?

Mme EULIN, à son mari. — Oui...?

EULIN. — Je ne peux pas le dire.

Mme EULIN, à son mari. — Encore une mission?

EULIN. — Sacrée.

PIERRE. — Laquelle?

EULIN. — Ne m'interrogez pas. J'ai donné ma parole.

Mme EULIN. — Il n'y a pas de parole qui tienne!... Au point où nous en sommes, tu peux tout nous dire... tout! tu le dois... je t'en prie... à genoux...

Il l'en empêche.

PIERRE. — Je vous en prie aussi...

Eulin se détourne, troublé.

Mme EULIN. — Tu vois? tu t'émeus? tes yeux se mouillent?

EULIN, se défendant mal. — Non, non. Ce n'est pas vrai!

Mme EULIN. — Si. Ne résiste pas. (A son fils.) Dis donc comme moi!

PIERRE. — Mon père...

EULIN. — Ah! c'est mal! vous abusez d'un instant de faiblesse, de lâcheté.

Mme EULIN. — Non, nous n'abusons pas... Nous nous rejoignons, je le sens... toi aussi...

EULIN. — Eh bien... puisque vous m'y forcez, je vais manquer au serment que j'ai fait tout à l'heure, ici même.

PIERRE. — A qui donc?

EULIN. — A quelqu'un. Mais vous ne savez pas, (A Mme Eulin.) tu ne sais pas à quoi d'affreux tu m'obliges, ma pauvre femme! (A Pierre.) Et toi, mon enfant!

Mme EULIN. — A quoi donc?

PIERRE. — Que voulez-vous dire?

EULIN. — Pour que je parle il faut... Ah! que j'ai de peine!

Mme EULIN. — Que faut-il? Va? Tu m'effraies!

EULIN. — Il faut... que je vous fasse mal.

Mme EULIN. — Encore?

EULIN. — Oui, toujours! jusqu'à la fin! Pierre, embrasse ta mère... Embrasse-la. (Il l'embrasse, inquiet, sans grande force et du bout des lèvres.) Mieux que ça! allons! Prends-la dans tes bras... fort...

Il la prend, plus anxieux.

Mme EULIN, cherchant à comprendre et craignant la pensée qui nait en elle. — Oh!

EULIN, à son fils. — ... et soutiens-la, garde-la bien ainsi.

Mme EULIN, dans les bras de son fils. — Oh! j'ai peur... je devine...

PIERRE, à son père. — Qu'y a-t-il donc?

EULIN. — J'ai à vous dire...

Mme EULIN. — J'ai deviné! Jacques est mort!

PIERRE. — Mon frère! Oh!

Mme EULIN, éclatant. — Mon enfant! Le second!... Ça fait deux! Deux! Déjà!... Plus qu'un... et puis, après... Oh! oh!

Elle sanglote entre son mari et son fils.

EULIN. — Ma bonne, ma tendre et vieille amie!... pleure avec moi, je t'aime. Je te plains de tout mon cœur... (Il aperçoit Pierre qui s'essuie les yeux.) Tu pleures aussi, toi?

PIERRE. — Oui... (A mi-voix, dans la douleur et la rage, en regardant son père.) Ah! la guerre! la guerre!

D'un geste et faisant « Chut! », sans prononcer le mot, Eulin lui met sa main contre la bouche. Pierre la prend, la garde un instant dans la sienne, hésite à poser ses lèvres dessus, et la porte à son front contre lequel il l'applique, les yeux fermés, tandis que cette main de son père est en même temps sur l'épaule de sa mère. Il restent ainsi tous les trois, une seconde, écrasés dans leur chagrin.

Mme EULIN, s'arrachant tout à coup. — Mais où? Quand? Comment est-il mort? Je veux tout savoir... les détails...

EULIN. — Plus tard... on te dira...

Mme EULIN. — Non, tout de suite.

PIERRE, à sa mère. — A quoi bon? (A son père.) A l'ennemi, n'est-ce pas?

EULIN. — A l'ennemi. En héros.

Mme EULIN. — Admirable enfant! Ah! le venger! Si j'étais homme!...

EULIN, à son fils, lui montrant sa mère. — Ecoute ça!

PIERRE, à sa mère. — Est-ce bien toi?...

Mme EULIN, transportée. — Oui, c'est moi... qui ne suis plus la même, qui suis une autre mère! La mort de mes enfants fait de moi, comme autrefois à leur naissance, une femme nouvelle. J'ai d'autres pensées, d'autres entrailles. Toutes mes idées ont changé, et mes sentiments me dépassent! Aussi, je le répète, si je n'étais pas femme et qu'il y eût guerre, à présent, je partirais... je partirais...

EULIN. — Ah! La voix du sol et du sang!

PIERRE, à sa mère. — Pourquoi?

Mme EULIN. — Je ne sais pas. C'est une force... Malgré moi... Il faudrait que je fassé comme eux et que je les rejoigne, là où ils sont tombés. Je partirais!...

PIERRE. — Oui... Mais la guerre est encore loin...

Un coup de canon peu éloigné éclate. Ils s'arrêtent tous et se regardent.

EULIN. — La voilà!

Mme EULIN. — Quoi?

PIERRE. — Ce coup de canon...

EULIN. — Elle est déclarée.

Mme EULIN. — Ah! tant mieux! voilà trop longtemps!

EULIN. — A présent, je peux parler! La mort de Jacques assassiné...

PIERRE. — Assassiné!

Mme EULIN. — Assass...

EULIN. — Oui... si elle n'est plus aujourd'hui, la « cause » a été, du moins je le sais, l'origine, l'étincelle mystérieuse... (A Pierre.) Tu ne peux plus te dérober!

PIERRE. — Qui vous dit que je le puisse? et que je le veuille? Ainsi, voilà! moi!...

Mme EULIN, à son fils. — Tu ne dois même pas réfléchir... Moi, je suis blessée à mort, je saigne de vous tous?... Je ne pense à rien! je me jette au feu! (A son mari.) Et je te crie: « Tu as bien fait tout ce que tu as fait! je t'en trouve plus grand, j'en suis fière et t'aime deux fois plus! » (A son fils.) Et toi, pars!... sans te retourner, (Il veut s'élancer vers elle.) sans m'embrasser, je te l'ordonne!... tes deux frères sont devant!

PIERRE. — J'y vais. Adieu, mon père! Etes-vous tranquille?

EULIN, lui ouvrant ses bras. — Je le suis.

PIERRE. — Vous n'êtes plus mon ennemi?

EULIN. — Jamais de toi! De tes idées.

PIERRE. — Je ne les ai plus! et je pars.

Mme EULIN. — Va vite!

Il le jette dans les bras maternels.

PIERRE, à son père, lui montrant sa mère. — Restez près d'elle. (A sa mère.) Il ne s'en ira plus.

EULIN. — Moi? Mais je pars aussi!

Mme EULIN, avec un cri déchirant. — Oh! toi aussi?

EULIN. — Sans doute.

Mme EULIN. — Quand?

EULIN. — Tout de suite.

Mme EULIN, tournée vers son fils. — Avec lui?

EULIN. — Non, tout seul.

PIERRE, à son père. — Où donc vas-tu, papa?

EULIN, grave. — Je vais... de mon côté.

RIDEAU

LA CHIENNE DU ROI

PIÈCE EN UN ACTE

par

HENRI LAVEDAN

de l'Académie française.

représentée pour la première fois le 8 février 1913,
au théâtre Sarah-Bernhardt.

La du Barry
recevant l'absolution, à Sainte-Pélagie.
Dessin de J. Simont.

PERSONNAGES

O'Gorman	MM. CALMETTES.	*La du Barry*	Mmes JANE HADING.
Le Commissaire	SYDNEY.	*Mme Bignon*	LIONEL.
Le Gardien	SANCE.	*Rose*	REINBACK.
Le Médecin	BŒJAT.	*Annette*	MARC.

Copyright by Henri Lavedan, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

La du Barry recevant dans son cachot (Scène III).

LA CHIENNE DU ROI

Un cachot à Sainte-Pélagie, en 179 .

Scène première

LA DU BARRY, LE GARDIEN

Au lever du rideau, la du Barry est couchée sur le grabat. Elle dort, cheveux dénoués, chemise de nuit fine, laissant les épaules et la gorge nues, enveloppée dans une magnifique robe du matin à la Van Loo, pieds nus. Mules à talons blancs à terre. Peau de panthère en bas du grabat. Six heures sonnent lentement à l'horloge de la prison. On éteint le réverbère du fond en le baissant et le remontant à l'aide de la poulie. Roulement de tambour à travers les corridors. Allées et venues de pas et de sabots. Elle dort toujours. La porte est ouverte, sans trop de bruit, et un gardien entre. Tandis qu'il ouvre la porte, et avant qu'il la referme, on a le temps d'apercevoir trois femmes, curieuses, passant la tête.

Le Gardien, aux femmes. — Attendez. Je vais voir. Restez là.

Il referme la porte sur elles, les laissant dehors, s'avance jusqu'auprès du lit et regarde dormir la du Barry, avec un peu de grosse pitié. Elle s'éveille tout à coup, se dresse sur son séant, effarée, mais belle, élégante, et souriante, et hautaine quand même.

La du Barry, ayant regardé tout autour d'elle. — Ah! oui!...

Le Gardien. — Où étais-tu?

La du Barry. — Pas ici, bien sûr.

Le Gardien. — Où donc?

La du Barry. — Chez moi, à Louveciennes.

Le Gardien. — Mais tu es aussi chez toi, ici!

La du Barry. — A Pélagie? Vraiment!

Le Gardien. — Sans doute. Tu ne manques de rien. On t'a permis d'apporter ta malle, avec tes effets. Tu as du linge d'autel, une toilette d'or, de la poudre. Tu as un oiseau, (Il montre la cage.) un serin d'Hollande. Ah! le bel oiseau, maman!

La du Barry. — Il ne chante pas.

Le Gardien. — Patience. C'est comme les hommes. Faut que ça lui vienne. Il chantera, je te dis. Ne le bouscule pas et donne-lui le temps. Et pense que, depuis quinze jours que tu es arrivée, tu as mis sens dessus dessous la prison. Tout le monde est fanatique de te voir, et de te toucher.

La du Barry. — Grand merci!

Le Gardien. — Tu peux t'offrir mille douceurs. On te gâte. Enfin, tu as un bon gardien, sévère, mais sensible.

La du Barry. — En effet, vous êtes honnête!

Le Gardien. — Alors, de quoi te plains-tu?

La du Barry. — De rien. Laissez-moi, je vous prie. (Elle entend du bruit derrière la porte.) Mais il y a des gens, là. On parle bas. On nous écoute.

Le Gardien. — Oui, c'est trois personnes, des citoyennes détenues.

La du Barry. — Qui sont-elles?

Le Gardien. — Pas des ci-devant. Du bourgeois.

La du Barry. — Que veulent-elles?

Le Gardien. — Que tu les reçoives.

La du Barry. — Non.

Le Gardien. — Rien qu'un instant. Elles sont aimables.

La du Barry. — Mais on ne me laissera donc pas en repos!

Le Gardien. — C'est la faute de ton nom! La du Barry! Tu paies ta gloire.

LA DU BARRY. — Cher.

LE GARDIEN. — C'est ce qu'elle nous a coûté. Alors, tu veux bien?...

LA DU BARRY, lassée. — Qu'elles entrent!...

LE GARDIEN. — Elles vont être bien aise.

Il va à la porte qu'il ouvre.

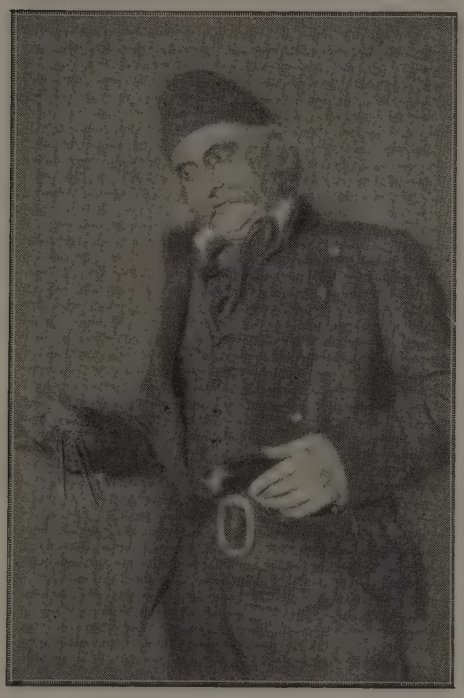
Scène II

LES MÊMES, puis Mme BIGNON, ROSE, ANNETTE

LE GARDIEN, aux femmes. — Entrez!... (Elles n'osent encore.) Entrez, je vous dis. Elle consent. (A la comtesse.) Parle-leur, toi, la première. Sans ça, elles n'oseront jamais. Ça se croit à Versailles.

LA DU BARRY. — Approchez, mesdames.

Elles s'approchent et saluent, révérences.



Le gardien.

LE GARDIEN. — Là, maintenant que vous voilà amies, je m'en vais.

Il sort.

Scène III

LES MÊMES, moins LE GARDIEN

LA DU BARRY. — Vous désirez me voir? c'est vrai?

Mme BIGNON. — Oui, madame.

LA DU BARRY. — Toutes les trois? (Elles font signe que oui de la tête.) Pourquoi? Vous aviez quelque chose à me dire?

ROSE. — Non...

ANNETTE. — Rien...

Mme BIGNON. — Si. Nous voulions vous dire que si vous vous ennuyez toute seule, bien que nous ne soyons pas une société pour vous, nous serons cependant heureuses de vous tenir compagnie.

ROSE. — Les journées sont longues.

ANNETTE. — On ne sait que faire...

ROSE. — Alors...

ANNETTE. — Voilà!...

Mme BIGNON. — Et puis, acceptez ce petit bouquet.

LA DU BARRY. — Des violettes! En octobre!

ROSE. — C'est la première.

ANNETTE. — Elle embaume, ma violette! elle embaume!...

Mme BIGNON. — Ça vient des prairies de Chaillot.

LA DU BARRY. — Merci. Vous êtes charmantes. (Elle prend le bouquet.) Comment vous appelez-vous?

Mme BIGNON. — Madame Bignon, parfumeuse. Mon mari est aux armées.

LA DU BARRY. — Qu'avez-vous fait pour être ici?

Mme BIGNON. — J'ai un mauvais motif.

LA DU BARRY. — Lequel?

Mme BIGNON. — Suspectée d'être suspecte.

LA DU BARRY. — Avec ce visage! Et vous? La blonde?

ROSE. — Mon métier? brodeuse.

LA DU BARRY. — Non. Votre motif?

ROSE. — Moi? Je suis incivique.

LA DU BARRY. — Et vous?

ANNETTE. — Moi? laitière.

LA DU BARRY. — Est-ce de votre lait qu'on vous fait crime?

ANNETTE. — Non. Mais on a saisi dans ma boutique un petit panier d'œufs gâtés. Alors, je suis accusée d'avoir voulu empoisonner la nation!

LA DU BARRY, charmante et gaie. — C'est à mourir de rire!

ANNETTE. — Vous trouvez?

ROSE. — Comme vous êtes gaie!

Mme BIGNON. — On nous avait dit que vous étiez toujours triste!

ROSE. — Et surtout le matin.

LA DU BARRY. — Ce n'est pas vrai. Je suis joyeuse, ou du moins je m'y applique... Et j'y arrive quelquefois!...

Mme BIGNON. — Quoi? Quand vous vous éveillez, et que vous voyez ces murailles, ces barreaux de fer, ces verrous...

LA DU BARRY. — Je ne les vois pas.

Mme BIGNON. — Comment faites-vous?

LA DU BARRY. — Je regarde ailleurs.

Mme BIGNON. — Où donc?

LA DU BARRY. — Dans mon passé.

Mme BIGNON. — Ah!

ROSE. — Oui...

ANNETTE. — Quand... vous étiez...

LA DU BARRY. — Justement...

Mme BIGNON. — Je comprends...

LA DU BARRY. — Dès que j'ouvre les yeux, j'oublie où je suis, j'oublie le grabat, le soupirail, le torchon de ciel gris, ces murs suant de crasse et de salpêtre entre lesquels, depuis près de cent ans, ont traîné toutes les Manon, avant de se hisser, sous le fouet des sergents, dans la voiture à foin, et d'être jetées au fond des bateaux en partance pour Mississipi... Pauvres, pauvres petites!...

Mme BIGNON. — Elles ont écrit leur nom sur la pierre.

ROSE. — Et il y a des ariettes.

ANNETTE. — Des devises.

Mme BIGNON. — Des dessins!

LA DU BARRY. — Tout ça m'est égal... Savez-vous, tenez, à la minute même, ce que je vois, moi?

Mme BIGNON. — Non.

LA DU BARRY. — Un parc embaumé.

ANNETTE. — Quelle odeur!

Elle porte son mouchoir à ses narines, pour montrer que l'odeur est infecte.

LA DU BARRY. — Des arbres de roses... les plumets d'argent des jets d'eau... et, au fond, un pavillon carré, avec cinq fenêtres, sur tous les côtés.

ROSE. — C'est Louveciennes!

ANNETTE. — C'est Louveciennes...

LA DU BARRY. — Par un péristyle de quatre colonnes, au fronton duquel se déroule une bacchanale d'enfants, j'entre, et les glaces satisfaites me renvoient mon image...

Mme BIGNON. — Pas comme vous êtes en ce moment?

LA DU BARRY. — Non... Les bras nus, en déshabillé d'Angleterre, assise devant mon déjeuner de Sèvres à personnages chinois.

Le gardien ouvre la porte, et entre en disant : « La soupe. » Il pose à côté, par terre, une cruche d'eau, et un gros pain sur la table. Et puis il sort.

ANNETTE. — Et après?

ROSE. — La suite!

Mme BIGNON. — Racontez vos matinées...

ANNETTE. — Comment ça se passait?

LA DU BARRY. — Bien simplement. Après mes toilettes, c'étaient les « entrées ».

Mme BIGNON. — Il y en avait beaucoup?

LA DU BARRY. — Non. Six.

Mme BIGNON. — Dites lesquelles, madame? Oh! dites...

ANNETTE. — Oui, vous êtes si bonne?

ROSE. — On s'amuse!

LA DU BARRY. — Gentilles! Eh bien, il y avait d'abord celle des joailliers de la couronne, me présentant, comme des plats ou des coquilles ouvertes, les écrins de galuchat et de cuir fleurdelisés, sur la peau desquels reposaient les perles...

TOUTES. — Oh!

LA DU BARRY. — .... les rubis, les saphirs...

TOUTES. — Oh!

LA DU BARRY. — ... les grands corps en diamants, montés à jour, avec les épaulettes, les quatre tailles et les nœuds de cheveux...

TOUTES. — Seigneur! Seigneur!

LA DU BARRY. — Après, l'entrée des couturières, avec les dentelles, les soies, les velours et les gourgourands qui ramonaient les parquets.

TOUTES. — Oh!

Elles joignent les mains.

Mme BIGNON. — Les gourgourands?

LA DU BARRY. — Après, celle des coiffeurs Nokelle et Berline, le premier pour les spectacles et le second pour l'ordinaire.

LE GARDIEN, entr'ouvrant la porte. — Y a le perruquier de semaine qui fait la tournée... Tu n'as pas besoin?

LA DU BARRY. — Non, merci. Après, celle du parfumeur, Vigier.

Mme BIGNON. — Je le connais!

LA DU BARRY. — Les poches de ses habits pleines de petits pots de nacre et de carmin. Et puis, l'entrée des courtisans, et puis celle des familiers... et puis...

Mme BIGNON. — Et puis?

LA DU BARRY. — La dernière, celle qui chasse et balaie toutes les autres... le Roi.

LES FEMMES, joignant les mains. — Le Roi!

Scène IV

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE DES PRISONS, LE COMMIS-GREFFIER AU CRIMINEL, LE GEOLIER, LE MEDECIN, LE GARDIEN.

La porte est ouverte brusquement.

LE COMMISSAIRE, costume de conventionnel en mission, empanaché, gants noirs, habit croisé, la large ceinture. — Commissaire des prisons.

LA DU BARRY. — Que me voulez-vous, monsieur?

LE COMMISSAIRE, rectifiant. — Citoyen.

LA DU BARRY. — Excusez-moi. C'est un mot qui ne m'est pas facile.

LE COMMISSAIRE. — Moins que celui de roi. Il faut pourtant t'y plier, car aujourd'hui, citoyen, c'est le roi des mots.

LA DU BARRY. — Le tyran. Enfin, je tâcherai...

LE COMMISSAIRE. — C'est bien. Et pas de vous. Tu!

LA DU BARRY. — Parle donc.

LE COMMISSAIRE. — Malgré les crimes qui pèsent sur toi, pour avoir été d'abord la complice et l'instrument du libertinage des despotes et ensuite l'agent des conspirations des nobles et des prêtres contre la République française, malgré tant d'opprobre, la Convention, (Il retire et remet son chapeau.) juste et magnanime, m'envoie pour savoir de toi si tu as quelque chose à observer sur la façon dont tu es ici traitée, les soins qui te sont fournis, et comment tu te trouves, par rapport à l'humanité?...

LA DU BARRY. — Très bien. Je n'ai aucune plainte ou grief à formuler.

LE COMMISSAIRE. — Ecris, citoyen greffier, que

Le commissaire.

la citoyenne Jeanne Vaubernier, femme du Barry, séparée de droit, âgée de...

LA DU BARRY. — Quarante-deux ans.

LE COMMISSAIRE. — Mets cinquante,... née à Vaucouleurs, Lorraine, ci-devant courtisane du prédécesseur de Capet, déclare aujourd'hui, 14 octobre 1793, qu'elle n'a rien à observer contre le régime auquel elle est soumise et qu'elle en est pleinement satisfaite.

LA DU BARRY. — Pleinement... Enfin, laisse le mot.

LE COMMISSAIRE. — Tu n'as pas de fièvre?

LA DU BARRY. — Aucune.

LE COMMISSAIRE. — Tu dors?

LA DU BARRY. — Peu, mais bien.

LE COMMISSAIRE. — On prétend que tu tousses!

LA DU BARRY. — Pas du tout. Je n'ai jamais eu de rhume et personne ne tient le froid mieux que moi.

LE COMMISSAIRE. — Enfin, si tu as quelquefois besoin des secours de l'art, le citoyen Gommier, médecin de nos prisons, (Il le désigne.) est là, qui y pourvoira. Mais je vois, en effet, aux trésors qui te restent, ainsi qu'aux dépouilles du peuple dont tu t'enrichis et te couvres, je vois que tu ne mérites aucune pitié. Signe le procès verbal.

LA DU BARRY, qui signe. — Voilà.

LE COMMISSAIRE. — Ton écriture est calme, et parfaitement lisible.

LA DU BARRY. — C'est que je suis innocente et que je n'ai pas peur.

LE COMMISSAIRE. — Fouquier te répondra. (Il fait signe aux autres.) Tu n'as plus rien à dire?

LA DU BARRY. — Remercie la Convention.

LE COMMISSAIRE. — Oui. (Apercevant alors les trois femmes.) Et qui sont celles-là? Des femmes à ton service?

LA DU BARRY. — Non.

LE GARDIEN. — Ce sont des détenues, de la galerie Marat, citoyen, des pailleuses, qui étaient venues un instant.

LE COMMISSAIRE. — Oui, pour se prosterner! Tu continues à tenir ta cour... il te faut de l'hommage... et des postures... et de l'encens... Dehors! Qu'on les remmène! Dehors!

LE GARDIEN. — Allez!...

LE COMMISSAIRE. — Et que la citoyenne reste seule. Pas de visites! Absolument seule... Toute seule! A la niche, la chienne du Roi!

LA DU BARRY. — Monsieur!

Le gardien ouvre la porte et fait sortir les trois femmes. Par la porte ouverte, alors, écartant les femmes, entre un homme sordidement vêtu, un être hideux, repoussant.

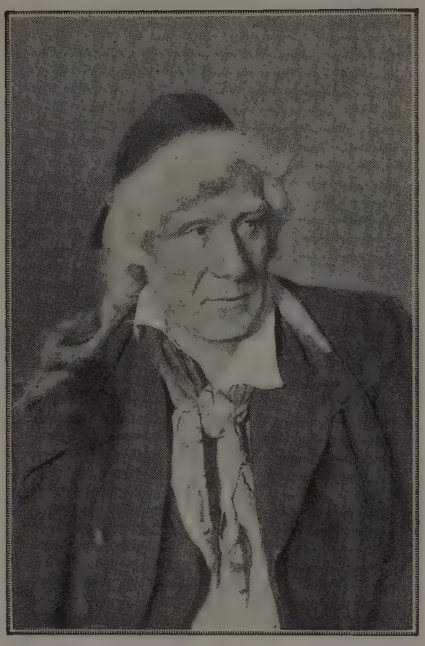
Scène V

LES MÊMES, moins LES TROIS FEMMES, O'GORMAN

LE COMMISSAIRE, au nouveau venu. — Et toi! Réponds! Tu n'entends pas? Je dis que personne n'a le droit d'entrer ici, chez Messaline! Que viens-tu faire? Et qui es-tu?

L'HOMME, geste de la main. — Pas si fort!

Il retire de sa poche de carmagnole une carte crasseuse qu'il lui tend et lui met sous les yeux, à bout de bras, sans le regarder.



L'abbé O'Gorman.

LE COMMISSAIRE, ayant jeté les yeux sur la carte. — Tribunal révolutionnaire. Ordre de l'accusateur public. Excuse, citoyen. Du moment que tu es la justice criminelle, sois le bienvenu. Je me retire avec respect.

L'homme demeure impassible. Le commissaire sort, suivi du médecin, du greffier, du porte-clefs.

Scène VI

LA DU BARRY, L'HOMME (O'GORMAN)

L'homme attend que l'on se soit éloigné. Il a un bonnet rouge, soixante ans, les cheveux blancs et durs.

LA DU BARRY. — Vous venez pour mon procès?

L'HOMME. — Non.

LA DU BARRY. — Alors...

L'HOMME. — Ne craignez rien...

LA DU BARRY. — Qui êtes-vous?

L'HOMME. — Je suis l'abbé O'Gorman.

LA DU BARRY. — Vous?

L'HOMME. — Oui, madame.

LA DU BARRY. — Un prêtre?...

O'GORMAN. — Irlandais, oui, madame.

LA DU BARRY. — Assermenté?

O'GORMAN. — Non. (Il l'entraîne dans un coin, loin de la porte.) Ne cherchez pas à savoir par quels moyens j'ai pu, sous cet habit, pénétrer jusqu'à vous. J'ai beaucoup à vous dire, et nous n'avons que peu de temps.

LA DU BARRY. — Combien?

O'GORMAN. — Une heure.

LA DU BARRY. — Oh! en une heure...

O'GORMAN. — Elle passera vite, plus que les autres. Elle est déjà écornée. Avez-vous entendu parler du ministère des âmes?...

LA DU BARRY. — Non. Qu'est-ce que c'est?

O'GORMAN. — Un département spirituel, madame, qui fonctionne depuis dix mois et qui a été créé par M. l'abbé Emery, notre supérieur, un génie et un saint!... Il a imaginé... il a entrepris, dans une pensée de charité sublime,... vous allez être bien heureuse, en l'apprenant...

LA DU BARRY. — Qu'a-t-il entrepris?

O'GORMAN. — ... d'assurer aux prisonniers, de toute classe et de tout rang, des secours...

LA DU BARRY. — Quels secours?...

O'GORMAN. — Tous les secours, tous. Secours d'argent.

LA DU BARRY. — Je n'en ai nul besoin.

O'GORMAN. — De soins, de remèdes...

LA DU BARRY. — Je ne suis pas malade.

O'GORMAN. — Secours moraux, conseils, encouragements...

LA DU BARRY. — Je ne suis pas abattue.

O'GORMAN. — Secours de la religion, enfin...

LA DU BARRY. — J'ai reçu le baptême, je suis catholique...

O'GORMAN. — Oui, je sais... Mais vous parlez là, des premiers, des tout premiers secours... tandis que moi, j'entends...

LA DU BARRY. — Lesquels?

O'GORMAN. — Les derniers.

LA DU BARRY, émue, moins assurée. — C'est-à-dire... ceux que l'on donne aux prisonniers... pendant leur captivité...

O'GORMAN. — Oui... oh!... et... et tout à fait à la fin... au bout...

LA DU BARRY, saisie. — Ah! tout à fait!...

O'GORMAN. — Quand il n'y a plus moyen d'attendre... et d'ergoter... C'est une organisation puissante et merveilleuse que la nôtre, madame... Nous sommes une phalange d'employés, de fonctionnaires du ministère des âmes qui, sur l'ordre de M. Emery, quand le moment est venu, partons, et selon la besogne qui nous est à tour de rôle distribuée, pénétrons dans les prisons, nous infiltrons dans le cachot. Aucun n'est fermé pour nous. Tout ce qui se passe à la Force, aux Madelonnettes, au Luxembourg, aux Carmes, à la Conciergerie, ici, ailleurs, M. Emery le sait, et il fait le nécessaire. Chacun sa tâche... Il y a ceux qui portent l'argent, des lettres, des souvenirs, l'habit de rechange, une fleur, un couteau ou une hostie, une lime et ce qu'il faut pour s'évader et respirer l'air... quand s'offre une chance de fuite...

LA DU BARRY. — Mais cela n'arrive jamais!...

O'GORMAN. — Quelquefois...

LA DU BARRY. — Ou si rarement... A quoi bon m'en parler?

O'GORMAN. — Parce que c'est justement, madame, la raison qui m'amène...

LA DU BARRY. — Quoi?

O'GORMAN. — Oui... par des personnes haut placées, et qui s'intéressent à vous...

LA DU BARRY. — Quelles personnes?...

O'GORMAN. — Je ne puis le dire... M. Emery possède le moyen de vous faire évader.

LA DU BARRY. — Moi?

O'GORMAN. — Vous. Et il m'envoie ici pour que je vous l'explique.

LA DU BARRY. — Allez...

O'GORMAN. — Et d'abord, remerciez la Providence de la faveur insigne dont vous êtes l'objet, car on n'a actuellement en tout et pour tout, sur la planche, et pour notre innombrable clientèle, on n'a que l'unique moyen que je vais vous dire.

LA DU BARRY. — Eh bien, dites-le vite.

O'GORMAN. — Et ce moyen ne peut servir qu'une fois, comprenez-vous?... C'est bien peu! S'il ne réussit pas pour vous, il est à jamais gâché, perdu pour tout le monde. On ne peut pas recommencer. Adieu. Et enfin, il ne permet de sauver qu'une personne, une tout juste!

LA DU BARRY. — Rien qu'une?

O'GORMAN. — Ah! dame oui!

LA DU BARRY. — Mais n'importe laquelle?...

O'GORMAN. — Sans doute...

LA DU BARRY. — Eh bien, alors, ce n'est pas moi qu'il faut sauver.

O'GORMAN. — Et qui donc?

LA DU BARRY. — C'est la Reine.

O'GORMAN. — Ah! la Reine!...

LA DU BARRY. — Sans doute... la Reine!... Comment l'idée ne vous est-elle pas venue de sauver la Reine?... La Reine d'abord, voyons! Monsieur! Avant tout! C'est la Reine! Pourquoi moi? Non... la Reine... Partez, sortez et courez chez la Reine, à la Conciergerie.

O'GORMAN. — Inutile!

LA DU BARRY. — Pourquoi?

O'GORMAN. — C'est que j'en viens, madame.

LA DU BARRY. — De la Conciergerie?

O'GORMAN. — Eh! oui!

LA DU BARRY. — Mais pas de chez la Reine?

O'GORMAN. — A l'instant.

LA DU BARRY. — Et vous l'avez vue?

O'GORMAN. — Ah!

LA DU BARRY. — Vous lui avez parlé?

O'GORMAN. — Seul.

LA DU BARRY. — Et vous ne lui avez pas proposé?

O'GORMAN. — Mais si.

LA DU BARRY. — Oh! Et alors?

O'GORMAN. — Elle a refusé.

LA DU BARRY. — Comment?

O'GORMAN. — C'est une sublime entêtée. Elle ne veut pas qu'on la sauve.

LA DU BARRY. — Pourquoi?

O'GORMAN. — Parce qu'elle repousse avec horreur le salut pour elle seule. Elle ne l'accepte qu'avec ses enfants.

LA DU BARRY. — On ne peut donc pas sauver en même temps le Dauphin et madame Royale?

O'GORMAN. — Une seule personne, madame, rappelez-vous donc? Une seule! C'est déjà énorme!

LA DU BARRY. — Oui.

O'GORMAN. — Et puis, la Reine est prête, en parfait état pour le ciel. Son royaume n'est plus de ce monde et ses Trianons sont là-haut. Elle abdique la vie. Elle s'est déjà décapitée, et se fait même une espèce de sacre et de fête de monter, comme le Roi, sur l'échafaud.

LA DU BARRY. — L'échafaud! Elle! la Reine! Pensez-vous donc qu'ils osent?... et qu'elle en soit là?

O'GORMAN. — Oh! je crois qu'elle peut s'y attendre, madame! et d'ici peu! Elle l'a devant elle... Oui, la grande habitude que j'ai des derniers moments, ma constante préoccupation de les prévoir et de les aplanir, me persuadent que Sa Majesté touche aux siens. Aussi, avant de partir, a-t-elle voulu mériter davantage, et c'est elle qui, en refusant le moyen d'évasion que je lui apportais, m'a dit: « Donnez-le

tout de suite à Mme du Barry, je lui passe mon jeu!... »

LA DU BARRY. — A moi?

O'GORMAN. — A vous. « Et dites-lui que je la prie, et qu'au besoin je lui ordonne de ne pas le repousser. »

LA DU BARRY. — Oh! qu'elle est grande et généreuse!

O'GORMAN. — Admirable! Acceptez-vous?

LA DU BARRY, avec élan. — Si j'accepte?

O'GORMAN. — Eh bien, voici ce qu'il faut faire?

LA DU BARRY. — Non. Taisez-vous. N'achevez pas.

O'GORMAN. — Quoi?

LA DU BARRY. — Non! non! Je n'ai rien dit! C'est impossible! La Reine a beau ne pas vouloir profiter de cette unique chance de salut... il me semble à moi que je la lui volerais... Mais oui!... que je prendrais sa place, que je deviendrais l'exécration des hommes et de l'histoire, si l'on savait jamais que j'ai consenti à un pareil dévouement, à un tel sacrifice!

O'GORMAN. — Elle ne se sacrifie pas, elle ne se dévoue pas. Elle ne le fait pas pour vous.

LA DU BARRY. — Pour qui donc?

O'GORMAN. — Pour elle. Par soumission chrétienne. Vous êtes le fleuron de sa pénitence. Elle vous a méprisée autrefois, détestée, sans crainte de vous le faire sentir, sans vous ménager les affronts.

LA DU BARRY. — Je les méritais. Elle a bien fait de me haïr!

O'GORMAN. — Elle a cessé.

LA DU BARRY. — Vraiment? Et depuis quand?

O'GORMAN. — Depuis qu'on la hait. Elle n'a plus pour vous qu'indulgence et pitié. Elle vous a déjà remerciée d'ailleurs, après le 10 août, d'avoir recueilli à Louveciennes plusieurs de ses gardes du corps. (Geste de la du Barry qui signifie : « N'était-ce pas tout à fait naturel. ») Elle a été frappée aussi que vous ayez osé porter le deuil du Roi.

LA DU BARRY. — Je le devais! Le Roi!...

O'GORMAN. — Et, aujourd'hui qu'il n'y a plus en elle que douceur, abaissement, rachat, comme elle a failli surtout par l'orgueil, elle entend expier par l'humilité. Voilà pourquoi elle s'occupe de vous. « Je veux sauver la comtesse du Barry, m'a-t-elle dit, et qu'elle tienne de moi ce bien de la vie auquel, moi, je ne tiens plus. »

LA DU BARRY. — Oui, la Reine est tout à fait magnifique de détachement et de bonté. J'en suis saisie et reconnaissante... mais, décidément, non, moi aussi, je n'accepte pas.

O'GORMAN. — Pourquoi?

LA DU BARRY. — Je vous l'ai dit.

O'GORMAN. — Ce n'est pas la vraie raison; la vérité, c'est que vous cédez, à cette minute, aux flammes de l'orgueil et que vous conservez un superbe penchant pour vos fautes passées.

LA DU BARRY. — Dieu non! Je les réprouve.

O'GORMAN. — Mal. En levant la tête au lieu de la baisser. Ce n'est pas ainsi qu'on se repent, dans l'arrogance et la pavane.

LA DU BARRY. — C'est ma mauvaise habitude, je sais, les façons que j'ai prises, malgré moi, dans la place où j'étais. Mais je me repens, je vous jure.

O'GORMAN. — Non.

LA DU BARRY. — Et de toute ma force. Et je vous en donne la preuve...

O'GORMAN. — Comment cela?

LA DU BARRY. — En refusant la liberté que vous m'apportez. Croirez-vous, après cela, que ma contrition est sincère?

O'GORMAN. — Pas encore.

LA DU BARRY. — Alors, qu'est-ce qu'il vous faut?

O'GORMAN. — Moins de fracas. Plus de douceur. Vous êtes sous le coup d'une émotion violente, factice et fugitive, où la hauteur de l'amour-propre humain n'a pas cessé d'avoir sa part. Vous ne voulez pas demeurer en reste avec la Reine. Cela vous gêne. Vous tâchez de monter à son niveau. C'est de l'émulation *in extremis*, et de la rivalité sous les coups du malheur.

LA DU BARRY. — Nullement, vous vous méprenez.

O'GORMAN. — Cette exaltation passera.

LA DU BARRY. — Elle durera. Je refuse... je refuse... Je renonce à la liberté... c'est mon sacrifice à moi, et j'y tiens. N'est-il pas grand?

O'GORMAN. — Très grand! Mais Dieu ne vous le demande pas.

LA DU BARRY. — Justement. Il serait moins grand si Dieu me le demandait. Tandis que si c'est moi qui vais au-devant, qui cours le chercher sans qu'on me l'impose, j'en ai double mérite?

O'GORMAN. — Assurément.

LA DU BARRY. — Alors?

O'GORMAN. — Mais à une condition, en ce cas, c'est que vous ne serez pas prise à l'improviste et que vous saurez bien ce que vous faites et où vous allez.

LA DU BARRY. — Je le sais, je le sais...

O'GORMAN. — Non... L'impatience avec laquelle vous m'interrompez témoigne que vous ne vous en doutez pas et me commande de vous éclairer. Pour que votre sacrifice soit magnifique, sans défaut, il est indispensable que vous l'ayez mesuré, parcouru en esprit d'un bout à l'autre et froidement pesé. Dieu ne s'arrange pas d'une conversion par surprise et à l'étourderie. Regardez-moi donc la chose en face avant de répondre. Si vous refusez la chance de salut que je vous apporte, la seule possible et la dernière. Que croyez-vous que c'est?

LA DU BARRY. — Eh bien, mais... c'est la prison, longtemps, la perte de la liberté...

O'GORMAN. — Avec, tout de même, ses espérances?

LA DU BARRY. — Bien petites.

O'GORMAN. — Immenses!... Folles!... les espérances que vous nourrissez... pour reprendre, plus tard, la vie... une vie coupable et délicieuse...

LA DU BARRY. — Non...

O'GORMAN. — Voilà le fond de vos pensées?... Eh bien, il en faut revenir... et vous persuader qu'en maintenant votre refus vous votez la mort.

LA DU BARRY. — La mort?

O'GORMAN. — La mort!

LA DU BARRY. — Peut-être, en effet.

O'GORMAN. — Pas peut-être. Sûrement.

LA DU BARRY. — Je ne dis pas. Il y a des probabilités... Mais, cependant, qui sait, je puis être relâchée?

O'GORMAN. — Non.

LA DU BARRY. — Ou même, si je passe en jugement, acquittée?

O'GORMAN. — Non.

LA DU BARRY. — Il n'y a rien contre moi, rien. J'ai adressé des réclamations, fourni des preuves de mon innocence.

O'Gorman. — Ma fille, ma fille, ne vous abusez pas. Vos réclamations ne sont pas parvenues à leur adresse.

La du Barry. — Oh!

O'Gorman. — Je le sais. Et, si elles y sont arrivées, elles n'ont pas été lues. Vos preuves ne comptent pas.

La du Barry. — Allons donc! Les scellés sont à Louveciennes sur mes biens qui se trouvent ainsi sous la protection des lois.

O'Gorman. — Les lois! Les scellés de Louveciennes ont été levés.

La du Barry, cri de joie. — Les scellés ont été levés?

O'Gorman. — Dimanche passé.

La du Barry. — Vous voyez bien que c'est le commencement de ma liberté?

O'Gorman. — Non, ma fille, car les scellés n'ont été levés que pour une perquisition.

La du Barry. — Que dites-vous? Alors, on est entré à Louveciennes? En mon absence? Et sans m'en aviser? Mais je suis tranquille. On n'a rien pu trouver. Rien.

O'Gorman. — Si. Et on a tout pris.

La du Barry. — Quoi?

O'Gorman. — Vos lettres et vos papiers d'abord, classés en douze cotes.

La du Barry. — J'ai brûlé les dangereux.

O'Gorman. — Il en restait assez pour vous perdre. Et on a trouvé aussi vos trésors... Là où vous les aviez cachés.

La du Barry. — Ce n'est pas possible.

O'Gorman, lui tendant un papier. — En voici la liste.

La du Barry, sautant sur le papier qu'elle parcourt avidement avec rage. — Oui... Oh! ils ont trouvé le grand service d'or! Le paquet des cent trente rubis! Mes boîtes de jeux! les sacs d'argent... les émeraudes... les diamants blancs... les chaînes d'oreilles. Tout! Mais ils ont tout trouvé! Ils n'ont rien laissé... Que faisaient donc mes femmes? les valets? Morin?

O'Gorman. — Transférés depuis à la Force.

La du Barry. — Ah! mon Dieu! Alors, c'est fini, je suis perdue, je suis toute seule, je n'ai plus personne, je ne dis pas qui me défende, mais qui me soutienne et qui m'aide.

O'Gorman. — Si! Vous avez la Reine, et moi. Répondez! Vous acceptez maintenant que l'on vous sauve? Oui, n'est-ce pas?

La du Barry. — Eh bien, non! Non, non, non! J'aurai, moi aussi, ma fierté, mon opinion, mon courage! Je mourrai, l'abbé, je mourrai, entends-tu? Je veux mourir, exprès, pour racheter, et puis pour leur apprendre, pour montrer que j'en suis capable, comme tant d'autres, comme hier le Roi, demain la Reine, comme le ferait feu le Bien-Aimé, s'il était là! Voilà-t-il pas une affaire! Je mourrai. Empochez ça. C'est promis. Et puis, il faut. C'est la mode. Tout le monde meurt, cet hiver.

O'Gorman. — Et vous êtes sûre de ne pas regretter?

La du Barry. — La vie? Qu'en ferais-je? Elle n'a plus rien pour moi! Elle m'a comblée, gâtée, versé à flots tout ce que femme sur terre...

O'Gorman. — Oui. Oubliez...

La du Barry. — Mais aussi comme elle s'est vengée! Et comme elle se rattrape! Sans doute j'ai été heureuse! Mais que, maintes fois, j'ai donc souffert! Et à présent, que n'ai-je pas à endurer de l'ignominie des hommes! Que d'abjections, d'ordures n'ont-ils pas répandues sur moi?

O'Gorman. — Par châtiment des vôtres.

La du Barry. — Et les menaces! Les chantages! Que d'argent j'ai lâché, je lâche tous les jours! Et pourquoi? Pour rien! Ah! la méchanceté... diabolique!... Tous ceux que j'ai obligés, écrasés de bienfaits, jusqu'à ce Zamor, ce nègre, ce singe, devenu citoyen! mon égal! Bouffonnerie! Et tous les cadeaux, les costumes de housard, en velours, en basin de Silésie, rien n'était trop beau! Et des fracs et des polonaises...

Un coup à l'horloge.

O'Gorman. — Plus qu'un quart d'heure!

La du Barry. — Qu'est-ce que je disais?

O'Gorman. — Que vous mourriez!

La du Barry. — Ah! oui. Eh bien, c'est entendu. Etes-vous content?

O'Gorman. — Certes. Et vous voilà enfin comme je vous voulais.

La du Barry. — Ainsi, ma tête... tombera? Cette tête-là, grosse comme un poing, qu'on a tant aimée, qui tient, qui remue, qui tourne, parle, et pense, pense à tant de choses...

O'Gorman. — Sauf à une seule.

La du Barry. — Oh! qu'elle pense, mon père!

O'Gorman. — Trop et pas assez!

La du Barry. — Cette tête-là sera, elle aussi... (Elle porte les deux mains à son cou et a une minute de faiblesse et de terreur.) Non... Oh! quel malheur!... Si vous saviez!... Quel malheur!

O'Gorman. — Quoi donc?

La du Barry. — Il faut que je vous l'avoue...

O'Gorman. — Allez, dites-moi tout.

La du Barry. — Mon père, je ne suis pas brave.

O'Gorman. — Pas brave!... Mais, vous l'êtes, ma fille! Plus qu'un soldat.

La du Barry. — Non, vous dites ça pour me faire plaisir, pour me le persuader?...

O'Gorman. — Pas du tout. Je le pense, vous êtes brave... très brave... Plus que moi je ne le serais.

La du Barry. — En ce moment. Mais demain?

O'Gorman. — Demain aussi. Vous le serez.

La du Barry. — Non. Taisez-vous. Demain, quand il faudra... je ne le serai plus. Aujourd'hui... ah! aujourd'hui, parbleu, je suis belle, et je promets... Je veux mourir, et sans manières, à la du Barry. Ma devise: « Boutez en avant! » Je bouterai... Et puis, à la minute même que je le dis, je sens que je ne le ferai pas.

O'Gorman. — Allons donc! Pourquoi?

La du Barry. — Parce que je ne suis pas seule. Oui... j'ai un corps... un corps... (Elle se frappe la gorge, le ventre, la poitrine.) Ce corps adoré qui s'écoute, et me désobéit toujours. Oh! sans lui!...

O'Gorman. — Oui, mais, nous l'avons.

La du Barry. — Voilà pourquoi, à cause de lui qui n'est bon qu'à vivre, je ne saurai pas mourir. Aussi, je me vois comme si j'y étais, je crierai, l'abbé!

O'Gorman. — Non.

La du Barry. — Je vous dis que si. Je le sais bien! Je me débattrai, je grifferai et mordrai le bourreau! J'appellerai au secours, et personne ne viendra.

O'Gorman. — Si, quelqu'un, mais pas à ce secours-là.

LA DU BARRY. — Et pendant que je serai hurlante, dans les gros bras nus des valets de guillotine...

O'GORMAN. — En expiation d'autres bras.

LA DU BARRY. — La foule, ma bonne foule qui jamais n'a pitié, grondera sur la place, en faisant la moue, et crachera: « Oh! la gueuse, qu'elle est lâche!... » Et, en effet, je le serai, ignoblement.

O'GORMAN. — Pauvre petite!... A quoi bon me dire tout cela?

LA DU BARRY. — Ce n'est pas pour me plaindre... C'est pour qu'il y ait au moins une personne sur terre — vous — qui connaisse la qualité de mon sacrifice. Volontairement, sciemment, je refuse le salut que vous m'apportiez, et je me condamne à mort, certaine, cependant, que je n'aurai pas la force de mourir. Voilà ma coquetterie. Me défiant de moi-même, j'en triomphe à l'avance. Je prends mes précautions. Je me joue un bon tour, comprenez-vous? Quand on m'entraînera, et que je supplierai: « La vie, messieurs! La vie! Je retire tout ce que j'ai dit. Donnez-moi la vie! » Trop tard! il ne sera plus temps! Quand je crierai: « *Je ne veux pas!* » Ça ne servira à rien. Mais *j'aurai voulu!* A ce moment-là, je manquerai de courage, mais je l'aurai eu avant. Les hommes l'ignoreront.

O'GORMAN. — Dieu le saura. Il le sait déjà. Oui, ma fille, et il vous l'affirme par ma bouche... Et si votre chair est faible et petite, et qu'elle vous échappe et crie... eh bien, mais laissez-la crier... Mais oui, d'abord, c'est la chair... moins que rien, la pauvre chair, mauvaise et fragile... La vôtre a été souvent, très souvent, à vilaine besogne et à la boue... Voyons! franchement! là, tous les deux, mérite-t-elle bien d'être aujourd'hui à la parade et à l'honneur? Eh! dame, non! Et puis, quoi? le courage... au fond... ne pas trembler... mourir... haut!... Qu'est-ce que c'est?... Souvent, ce sont ceux qui vont, claquant des dents, dont le cœur est hardi et ne frissonne pas, et puis ceux dont le dehors est splendide, qui traînent une âme assommée. Nous ne savons rien. Enfin, crier est permis, dès qu'on meurt. Jésus a crié sur la croix. Les saints ont crié. Pas tous, quelques-uns. C'est le cantique de la souffrance. Vos cris ne seront pas aux oreilles divines des cris du corps, mais de l'âme, ils seront la rançon des cris de désordre et de triste joie que vous avez poussés... ils ne seront pas des clameurs de détresse, mais des chants de victoire... Criez, mon petit enfant, criez bien fort, et de tout votre cœur, criez, allez-y, comme on sanglote, comme on prie... Et maintenant, je vais vous donner quelque chose qui va vous apprendre à mourir... puisqu'on ne vous l'a jamais enseigné.

LA DU BARRY. — Oui! Quoi donc? Je devine.

O'GORMAN. — C'est bien cela. Nous nous entendons.

LA DU BARRY. — Alors, vraiment? Vous le pouvez? A moi? A moi?

O'GORMAN. — Sans doute. C'est si facile. Dépêchons. Mettez-vous à genoux. (Elle s'y met.) Et récitez l'acte de contrition.

LA DU BARRY. — Je ne le sais plus.

O'GORMAN. — Eh bien, dites simplement: « C'est ma faute. » Et ne pensez qu'à ceci: Je demande pardon.

LA DU BARRY. — C'est ma faute.

O'GORMAN. — Faites le signe. Je vais vous donner l'absolution... la grande... celle qui ôte tous les péchés. (La du Barry se met à genoux. Il se recueille, prononce une courte prière et commence, en levant la main.) *In nomine Patris...*

Bruit de pas de soldats, de propos bruyants, à la cantonade, et qui se rapprochent.

LA DU BARRY. — C'est ma faute.

O'GORMAN. — *... et Filii.*

LA DUBARRY. — Je demande pardon.

Le groupe du corridor se rapproche, rires, bousculades. Coups de poing dans la porte et voix.

VOIX. — Ça va, la chienne?

AUTRE VOIX. — Voilà le plaisir, mesdames! Voilà le plaisir!

La du Barry est effrayée.

O'GORMAN, bas, penché. — Ne faites pas attention... c'est une ronde de gardiens... (Continuant sa bénédiction.) *et Spiritus...* vite...

VOIX. — Tu t'amuses, avec l'envoyé de Fouquier?

O'GORMAN, haut. — Silence! Elle rend ses comptes! (Bas.) *Et Spiritus Sancti...*

VOIX. — A la bonne heure! Ah! Ah!

VOIX, chantant.

Madame Veto avait promis...

O'GORMAN, achevant.

De faire égorger tout Paris.

Bas.

Amen!

VOIX. — Ah! Ah!

Rires, bravos. Le groupe s'éloigne.

O'GORMAN. — Relevez-vous et soyez en paix! Je suis bien content! Savez-vous pourquoi? C'est que j'ai fait évader l'âme. A présent, mon enfant, il faut que je m'en aille.

LA DU BARRY. — Pas encore!

O'GORMAN. — Tout de suite. On peut venir et s'apercevoir. Je n'ai plus une minute à perdre. Oh! ce n'est pas pour moi... Vous pensez si ça m'est égal! Mais je ne m'appartiens pas. D'autres ont besoin. On m'a signalé, ici même, à côté... trois pauvres jeunes femmes... une M^me^ Bignon...

LA DU BARRY. — Oh!

O'GORMAN. — Une qui s'appelle Rose...

LA DU BARRY. — Oui.

O'GORMAN. — Une autre Annette...

LA DU BARRY. — Oh! les malheureuses!

O'GORMAN. — C'est tout ce que j'en sais... et qui, d'un moment à l'autre, peuvent être appelées à monter...

LA DU BARRY. — Dans la charrette?

O'GORMAN. — Oui.

LA DU BARRY. — Quelle horreur!

O'GORMAN. — Adieu, ma fille... Adieu.

LA DU BARRY. — Non, non, ne partez pas... une minute encore... ne me laissez pas... je sens que vous emportez mon courage.

O'GORMAN. — Non. Et puis, quand même, n'ayez pas peur, si c'est moi qui l'ai, je vous le rendrai.

LA DU BARRY. — Quand?... Comment?

O'GORMAN. — S'il faut que vous alliez... là-bas...

LA DU BARRY. — Oui... Oh!... Eh bien?

O'GORMAN. — Je serai là.

LA DU BARRY. — Vous?... Ah! quel bonheur!

O'GORMAN. — Oui.

LA DU BARRY. — Où? A une fenêtre? Oh! pas à une fenêtre!... Il faut chercher, regarder... on est distrait... ça n'est pas commode.

O'GORMAN. — Non, pas à une fenêtre... bien mieux que ça!

LA DU BARRY. — Où? Près de la machine? Ah! si vous pouviez!...

O'GORMAN. — Je pourrai.

LA DU BARRY. — Tout près. Oh! ne soyez pas loin.

O'GORMAN. — Le plus près.

LA DU BARRY. — Que je puisse vous voir... vous sentir là.

O'GORMAN. — A dix pas.

LA DU BARRY. — Tant que ça?

O'GORMAN. — Au plus. Et puis, je tricherai, on me connaît, je n'en manque pas une. On me prend pour un amateur. Enfin, j'ai une bonne place, au pont tournant, contre le pilier du cheval de Marly, celui de droite. Je serai là, vêtu comme aujourd'hui, debout sur une chaise.

LA DU BARRY. — Me ferez-vous un signe?

O'GORMAN. — J'agiterai mon bonnet, tout le temps, jusqu'au bout... Et cela voudra dire: Courage.

Il l'agite.

LA DU BARRY, qui regarde. — Courage!... C'est ça, oui!... Cour...

O'GORMAN, en se reculant vers la porte, marchant à reculons. — Dieu s'avance. Allons! Le voilà... Un petit effort!

LA DU BARRY, qui marche à petits pas. — Oui... un petit...

O'GORMAN. — Ça y est! Vous l'avez gagné!

Une heure sonne à l'horloge.

Scène VII

LES MÊMES, LE GARDIEN

LE GARDIEN, à O'Gorman. — Citoyen, ta permission valait pour une heure. Elle est écoulée.

O'GORMAN. — Je pars.

LA DU BARRY. — Oh! non... non... pas encore! J'ai encore à te parler!

O'GORMAN. — Au tribunal! Il n'est plus temps.

LA DU BARRY. — J'ai à dire...

O'GORMAN. — Tu m'as tout dit. Et je n'ai plus rien à t'apprendre. Assez.

Il lève le bras. Elle le regarde partir. La porte du cachot se referme. Et alors elle tombe sur son grabat, en poussant des cris étouffés de rage et de terreur.

RIDEAU

La du Barry (Mme Jane Hading).

REVUE DE LA CRITIQUE

La Chienne du roi et *Servir*.

La *Chienne du roi* que nous publions après *Servir* ouvrait, au théâtre, le spectacle composé de ces deux pièces de M. Henri Lavedan ; car, par une contradiction qui n'est d'ailleurs pas inexplicable, l'usage veut que l'ouvrage le moins important précède, sur la scène, la pièce de résistance, — et la suive dans le livre.

Il se trouve, du reste, que cet ordre de publication est conforme à celui de l'affiche sinon à celui du spectacle ; mais, pour notre revue de la presse, il est plus simple de revenir à l'ordre de représentation et de terminer par l'œuvre qui a produit le plus d'effet et que la presse a le plus longuement commentée.

Quelques critiques indiquent même que *la Chienne du roi* a souffert du voisinage de *Servir* ; c'est évidemment exact, et c'est assez injuste, car, au début ou à la fin de toute autre soirée, cet acte, déjà très applaudi, eût produit une impression plus forte encore.

Outre l'incontestable intérêt que présentaient en effet une telle reconstitution du cachot où fut emprisonnée la châtelaine de Louveciennes, une telle évocation des gestes, du verbe et des mœurs de l'époque, assurées par un érudit passionné de notre histoire comme l'est M. Henri Lavedan, c'était une belle et rare trouvaille d'auteur dramatique et d'une vérité psychologique, et même physiologique, profonde, que la scène finale de cette œuvre où l'on voit la du Barry pressentir, souffrir et mimer les affres de la décapitation inévitable et prochaine.

Mme Jane Hading a prêté à son personnage une attitude presque royale, plus royale peut-être que celle de l'authentique du Barry ; mais elle a vécu les dernières minutes de son rôle avec un emportement affolé qui a soulevé les applaudissements de la salle. On a pu, dans ce rôle, comparer cette belle actrice à un marbre de Pajou, — ajoutons : à un marbre magnifiquement rosé, animé, et dont toutes les veines battraient des flots d'un sang tumultueux.

M. André Calmettes s'est tenu à sa hauteur avec une autorité pleine d'onction.

***

Au lendemain de la première représentation de *Servir*, M. Adolphe Aderer commençait en ces termes son compte rendu dans le *Petit Parisien* :

« Je n'ai pas à rappeler ici les incidents qui ont précédé l'apparition de *Servir*, ni comment la pièce, reçue à la Comédie-Française, en fut retirée par son auteur. Ce sont faits relevant de la chronique théâtrale quotidienne, auxquels notre temps attache peut-être une importance excessive. Ce qui nous intéresse, c'est l'œuvre elle-même : *Servir* est une œuvre de premier ordre, qui a obtenu, dans ses deux actes pathétiques, un succès éclatant, et qui l'aurait conquis sur quelque scène que ce fût. Voilà l'essentiel. »

On ne saurait mieux dire, et il serait vain de s'attarder à des incidents, oubliés déjà, même des seuls intéressés, alors que nous voici en présence de cette œuvre d'une inspiration si haute et dont la matière a l'éclat et la résonance du bronze.

Sur sa genèse, M. Régis Gignoux, à la veille de la répétition générale, nous a donné, dans le *Figaro*, les détails suivants :

« M. Henri Lavedan était décidé à affirmer sa conception du devoir militaire. Il y a quinze ans qu'il pensait à ce grand sujet. Après avoir donné *le Duel* à la Comédie-Française, il voulait continuer l'étude des grands problèmes généraux, humains, dans le temps et dans l'espace, en toute liberté intellectuelle. Il travaillait avec une méthode sévère, désirant une pièce serrée, rapide, d'une forme claire et sobre. Depuis qu'il avait conçu l'idée de *Servir*, les événements marchaient : l'histoire de son sujet se développait parallèlement, l'influençait, le devançait en même temps. D'autres auteurs dramatiques effleuraient son idée. Mais ils n'étaient pas résolus, comme lui, à ne toucher aucun point précis d'actualité, à ne faire aucune allusion à la revanche, aux provinces perdues, à demeurer dans un conflit d'idées.

» L'heure est venue, enfin, d'achever *Servir* et de décider de la représentation. Sans que M. Henri Lavedan ait cherché une occasion propice, la pièce arrive à son heure, se trouve à sa place dans un grand mouvement national. Cette corrélation encourage l'auteur dramatique : elle l'assure qu'il avait eu raison de prévoir ce conflit, de l'étudier, de le suivre, d'y avoir constamment pensé avant les autres. Pour être exact à un rendez-vous, on doit toujours être en avance.

» L'auteur du *Duel* (il serait bien inutile d'énumérer ici tous ses succès et de genres si distincts) ne vit pas de systèmes, ni de théories. Il a l'ambition d'écrire pour le théâtre, de voir pour le théâtre. Il présente un conflit de passions humaines et d'un intérêt général. La qualité, l'importance des sentiments qu'il met en jeu amplifient ce conflit. M. Henri Lavedan se plaît à voir un développement aussi large de son idée. Plus le but est élevé, plus la tâche est grande et assure une haute, une grande récompense. C'est l'élégance morale d'un auteur dramatique parvenu au sommet de sa carrière de justifier par un nouvel effort une indiscutable renommée.

» On l'admire, mais on s'inquiète. Toucher au patriotisme, au rôle de l'officier, à sa conception du service militaire, n'est-ce pas une imprudence et un sacrilège ? « Respect aux choses » saintes ! » Etrange conception du théâtre qui s'accommode de voir la religion discutée sous toutes ses formes, la famille présentée dans son intimité, et ne conçoit pas qu'on puisse parler également de la Patrie !

» M. Henri Lavedan a la conscience d'avoir le droit de parler, le devoir de confier ses certitudes et ses inquiétudes françaises. Il se sent les mains libres et ne veut pas qu'on le retienne par les basques. Son œuvre sera représentée telle qu'il l'a conçue et achevée, dans toutes ses intentions et ses nuances, avec tout l'accent qu'il y a mis. »

***

C'est en effet ce qui s'est produit, et la critique a été unanime à proclamer que cette œuvre aux proportions réduites dépassait pourtant de beaucoup la commune mesure des ouvrages de théâtre.

M. Adolphe Brisson exprimait ainsi son opinion, dans le *Temps* :

« Un drame rapide, véhément, terrible. Une puissante vague de passion, qui soulève et entraîne. Une situation tragique. Une foi profonde. De vraies larmes. De beaux cris. Voilà le spectacle que nous avons applaudi. Les lecteurs attentifs de M. Henri Lavedan n'ont pas été surpris de trouver sous sa plume cette magnifique exaltation du patriotisme. La patrie est un des cultes intimes, profonds, auxquels l'auteur du *Prince d'Aurec* et de *Sire* a toujours apporté son dévot hommage. Nul écrivain ne s'est plus souvent renouvelé ; nul ne se sera montré, quant aux choses essentielles, moins versatile. Il y a des convictions, de secrets enthousiasmes, qui au fond de ses ouvrages, quels qu'ils aient pu être, graves ou légers, subsistent. Lavedan a beaucoup ri — sans doute rira-t-il encore — mais il n'a pas ri de tout. A de certains moments, sa fantaisie débridée s'arrête, sa raillerie se tait. Et cette fois le dramaturge ne s'amuse pas aux bagatelles de la porte ; il étreint son sujet ; il va droit au but ; il sonne le boute-selle ; il s'élance à l'assaut. *Servir* ne renferme aucune agression directe, aucune provocation. De hauts problèmes y sont examinés, des cas de conscience débattus C'est une tragédie... »

C'est également l'impression de M. Georges Boyer, dans le *Petit Journal* :

« Les scènes de haute et noble tra-

gédie abondent dans ces deux actes, dont l'effet est foudroyant.

» Le style de M. Lavedan est à la hauteur de sa pensée. Je ne trouve point de louange plus forte. »

M. G. de Pawlowski, dans *Comœdia*, est aussi d'avis que *Servir* est une très belle tragédie moderne, d'une sobriété toute militaire, d'une tenue morale qui rappelle bien souvent certaines pages d'Alfred de Vigny :

« ... Une pièce qui nous révèle, pour la première fois peut-être, que des caractères cornéliens peuvent se développer à une époque de précision scientifique mieux encore peut-être qu'au temps de Corneille. Au surplus, la façon assez rare de couper une pièce en deux actes suffit à lui donner ce même caractère qu'assure à un poème la forme iambique. L'action se présente à nous raccourcie, synthétisée, réduite à son armature. Cela lui donne parfois la sécheresse d'un dessin de David ou la rudesse guerrière d'un thème de Méhul ; mais, dans un ouvrage destiné à exalter l'héroïsme militaire, cette sécheresse voulue présente un attrait de plus.

» Comme au régiment, nous ne discutons pas ; nous obéissons passivement et nous écoutons le premier acte sans bien savoir au juste à quelle terrible bataille on nous conduit. Et, lorsque le second acte éclate, le devoir s'offre à nous sans discussion. »

M. René Doumic fait observer, dans la *Revue des Deux Mondes*, que c'est la patrie, dont le personnage mystique, la grande figure invisible et présente, domine cette pièce :

« Chacun sait qu'il existe un genre de pièces patriotiques qui, par un jeu convenu d'images et de pensées réconfortantes, provoquent l'applaudissement irrésistible et facile. M. Lavedan a répudié avec une espèce d'horreur tout ce clinquant. Il a voulu aller jusqu'au bout de l'idée choisie par lui, en développer tout le contenu, la présenter sous son aspect le plus austère, le plus âpre, rendre d'autant plus forte la preuve et plus convaincante la démonstration.

» On le voit, M. Lavedan a joué la difficulté comme d'autres l'auraient esquivée.

» Et ayant compris la nécessité, dans un tel sujet, de faire court, il a dû, dans le peu d'espace dont il disposait, accumuler beaucoup de faits qui ne sont pas du répertoire de la vie ordinaire. Comme on disait de Corneille à propos du *Cid*, on sent qu'il travaille à l'heure. Il n'avait pas le loisir de nous faire assister à une évolution de caractères, ni davantage de nous initier à cette complexité de sentiments, à ces influences du milieu, des circonstances, du moment, qu'il a su, en d'autres pièces, nous présenter dans des études si curieusement fouillées. Il a dû laisser de côté tout un ordre de recherches psychologiques, morales, sociales, qui eussent été singulièrement intéressantes, mais aussi très scabreuses. L'auteur, avec un juste sentiment des limites où il convenait de se tenir, s'est borné aux grandes lignes. Il s'est contenté d'indications. Il a ramené son art à des procédés volontairement sommaires, avec un évident parti pris de sécheresse et d'austère nudité. C'est un art de primitif. Ses personnages, comme ceux des vieilles enluminures ou de la statuaire naïve d'autrefois, sont fixés dans une attitude, réduits à un geste expressif. Ils figurent une idée : ils sont cette idée qui a pris corps. Quant aux incidents, il ne faut pas les prendre en eux-mêmes ; ils ont une valeur de symboles et de signes : ils ont je ne sais quoi de théorique et qui tient du schéma. *Servir* est-il même une pièce de théâtre, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, et qui doive être jugée d'après l'habituelle esthétique de la scène ? C'est plutôt une moralité épique, un « Mystère » inspiré par la religion du drapeau. C'est un dialogue sous un lustre, où s'entre-choquent des répliques cornéliennes. Tout le mérite en est dans l'expression de certaines idées qui sont à l'ordre du jour de la conscience française ; et je ne sais ce qu'il faut en louer davantage, ou la noblesse de ces idées elles-mêmes, ou la sobriété vigoureuse de leur expression. »

M. Fernand Gregh discute, dans la *Liberté*, certaines particularités du « postulat ». Mais il n'en constate pas moins que tout est préparé là, tout se commande, tout se déclanche à la volonté du dramaturge :

« Nous avons été pris par quelqu'un d'extrêmement fin et fort qui ne nous a lâchés qu'à la dernière réplique, haletants, éperdus, ruisselants de sublime. »

M. Henry Bidou, dans le *Journal des Débats*, constate, comme ses confrères, que la pièce a été accueillie par de grands applaudissements et évoque à son propos, comme M. de Pawlowski, le grand nom de Vigny. Il la déclare une œuvre éloquente, fouillée, vivante, et du premier mérite :

« Au lendemain de 1830, pour faire connaître aux bourgeois l'armée qu'ils détestaient pour avoir combattu la liberté, le comte de Vigny écrivit *Grandeur et Servitude militaires*. M. Lavedan y a ajouté un beau chapitre. »

M. Abel Hermant enregistre aussi, dans le *Journal*, que cette très belle pièce, « éloquente, âpre, fanatique et, par endroits, presque sauvage », a obtenu les honneurs du triomphe.

M. Paul Souday déclare de même, dans l'*Eclair*, que c'est là un triomphe, que justifient à la fois le talent de l'auteur, l'inspiration patriotique dont la pièce est animée et une interprétation hors de pair :

« Le protagoniste de M. Henri Lavedan est plus qu'un simple patriote : c'est un personnage cornélien. Il est curieux de constater l'influence de Corneille sur les dernières œuvres de ce dramaturge qui écrivait jadis des comédies légères et, d'ailleurs, infiniment spirituelles. Le *Duel* pouvait faire songer à *Polyeucte* : en écoutant *Servir*, on se souvient d'*Horace*. Le colonel Eulin, c'est le vieil Horace transporté dans le monde moderne, mais aussi intransigeant et aussi héroïque. »

C'est à Horace également qu'a pensé M. Guy Launay du *Matin* :

« Le colonel Eulin est simplement un Horace, un Horace qui s'habille en veston et s'exprime en prose. »

Enfin M. Robert de Flers enregistre ainsi, dans le *Figaro*, l'impression que ces deux actes ont produite sur le public :

« Ils ont été acclamés. On leur a fait une véritable ovation provoquée par la véhémence et la noblesse du conflit le plus pathétique et le plus élevé, et par les circonstances politiques qui ont déterminé durant ces dernières années la renaissance de l'orgueil français.

» L'ardeur et la sincérité de l'inspiration qui anime cet ouvrage d'un grand souffle n'a pas empêché M. Henri Lavedan de le composer avec une adresse et une ressource de métier incomparables. A chaque instant on y admire le sens de l'effet, l'art de traiter pleinement et fortement les scènes et de leur assurer une progression qui ne se dément pas un instant ; celui de fixer le caractère de chaque personnage avec une sobriété et une précision qui leur donnent un relief saisissant ; celui d'établir toutes les préparations nécessaires et de n'établir que celles-là ; celui enfin d'élever le conflit peu à peu, mais sûrement, et de telle sorte que chaque réplique a la vigueur et la beauté d'un coup d'aile. »

***

Le principal interprète de *Servir* a été acclamé à l'égal de l'œuvre qu'il avait revendiqué l'honneur de mettre en scène. Tout ce que l'auteur a concentré de beauté et de force tragiques dans son texte, M. Lucien Guitry l'a extériorisé avec une puissance et une perfection sans égales ; sous ses traits on a vraiment vu vivre et agir le héros cornélien de M. Henri Lavedan. A ses côtés M. Capellani a tenu, avec une vigueur et un tact vraiment dignes d'un si fameux protagoniste, le personnage du lieutenant. M. Mosnier a tracé, d'un ministre de la Guerre aux prises avec des responsabilités formidables, une silhouette d'une sobriété excessivement réussie.

Avec la plus émouvante simplicité Mlle Gilda Darthy a été, sous les vêtements de deuil de Mme Eulin, fille, femme et mère de soldats, une épouse angoissée, une mère déchirée.

GASTON SORBETS.

DAVID COPPERFIELD

PIÈCE EN CINQ ACTES

par

MAX MAUREY

d'après

CHARLES DICKENS

Représentée pour la première fois le 8 novembre 1911 et reprise le 15 mai 1913, au Théâtre national de l'Odéon.

Micawber Heep. Clara. Murdstone.

ACTE I^er^. SCÈNE XX. — Micawber : « *La pension Micawber est, je l'affirme, une maison sérieuse...* »

PERSONNAGES

David Copperfield, une dizaine d'années	Mlle	MONA GONDRÉ.
M. Micawber, cinquantaine d'années, très emphatique	MM.	VILBERT.
M. Murdstone, beau-père de David		VARGAS.
M. Uriah Heep, type d'usurier cauteleux		DESFONTAINES.
M. Dick, vieux brave homme un peu toqué		JEAN D'YD.
Barkis, conducteur de diligence		BACQUÉ.
Mell, maître d'études becqueux		GROUILLET.
M. Omer, gros homme réjoui		DECAYE.
Creekle		DENIS D'INÈS.
Bounderby		OETTLY.
Tom, *Toby*, *Fleep* (enfants employés chez Creekle)		GRÉGOIRE. FLATEAU. DE CANONGE.
M. Grumeule, savetier		M. MALAVIÉ.
James, *Tradles*, *Bob*, *Harry* (élèves de la pension Micawber, dix à douze ans)	Mlles	FROMET. GUÉRET. M. LOTI. CRÉTOT.
1er Agent	MM.	DUBUS.
2e Agent		DERVIGNY.
Clara, mère de David	Mme	DENÈGE.
Miss Murdstone, sœur de M. Murdstone		BARSANGE.
Miss Trotwood, grand'tante de David		KERWICH.
Peggoty, type de vieille servante		BOYER.
Mme Micawber, sans âge, négligée dans sa mise		ROSAY.
Edith, quinzaine d'années, jeune fille employée chez Creekle		M. ANDRÉ.
Annie, jeune femme de chambre		DELMAS.

Pour la mise en scène, s'adresser au régisseur général du Théâtre national de l'Odéon.

Copyright by Max Maurey, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Murdstone. Miss Murdstone. Pegotty. David. Clara.

Scène X. — Murdstone : « *Eh bien, où allez-vous, David ?* »

DAVID COPPERFIELD

ACTE PREMIER

LE DEPART DE DAVID COPPERFIELD

Le salon d'un élégant cottage à Blunders one. Dans le fond et en scène, escalier conduisant à la chambre de David. Portes au fond, à droite et à gauche de cet escalier. Cheminée à gauche, deuxième plan. A droite fenêtre ou baie vitrée ; devant cette baie, grande table ; derrière cette table, un canapé, chaises, fauteuil, etc.

Scène première

BARKIS, PEGOTTY

Au lever du rideau, Pegotty achève d'épousseter les meubles, Barkis la suit.

Barkis. — Alors ! c'est entendu ?

Pegotty. — Oui, monsieur Barkis.

Barkis. — A cinq heures... je serai là.

Pegotty. — Oui !

Barkis. — Les bagages seront prêts ?

Pegotty. — Mais oui, monsieur Barkis.

Barkis. — Dites ?

Pegotty. — Quoi ?

Barkis. — Dites, mademoiselle Pegotty.

Pegotty. — Mais quoi, monsieur Barkis ?

Barkis. — Alors, vous ne voulez pas ?

Pegotty. — Quoi donc ?

Barkis. — Vous le savez bien !

Pegotty. — Vous y pensez encore !

Barkis. — Et pourquoi n'y penserais-je plus ?

Pegotty. — Parce que je ne veux pas.

Barkis. — Vous ne voulez pas être madame Barkis ?

Pegotty. — Non, monsieur Barkis.

Barkis. — Savez-vous bien que je suis conducteur de diligence ?

Pegotty. — Je le sais !

Barkis. — Que le trajet de Blunderstone à Yarmouth est un beau trajet ?

Pegotty. — Oui

Barkis. — Que j'ai des voyageurs nombreux... et un transport de marchandises important...

Pegotty. — Et puis ?

Barkis. — Que ma voiture est solide... que mes chevaux sont vigoureux... que le service est bien payé... que peut-être j'ai du bien... que, dans tous les cas... j'en aurai.

PEGOTTY. — Et après?

BARKIS. — Et après, qu'avec tout cela je puis être un bon mari.

PEGOTTY. — Je ne dis pas, mais moi, monsieur Barkis, j'ai passé l'âge.

BARKIS. — Il n'y a pas d'âge pour être heureux.

PEGOTTY. — Et je serai heureuse?

BARKIS. — Voyez mes chevaux...

PEGOTTY. — Vos chevaux!

BARKIS. — C'est pour vous dire que tout ce qui vit avec moi est heureux.

PEGOTTY. — Monsieur Barkis... vous êtes un brave homme, mais je me suis promis de ne jamais quitter ma maîtresse.

BARKIS. — Il y a longtemps qu'elle vous a quittée, elle.

PEGOTTY. — Ne suis-je plus à son service?

BARKIS. — Ne s'est-elle pas remariée? N'est-elle pas Mme Murdstone?

PEGOTTY. — Et puis?

BARKIS. — Et puis elle a un mari... et elle n'a pas besoin de vous...

PEGOTTY. — Peut-être! Mais il y a David.

BARKIS. — David... Voyons, mademoiselle Pegotty... pourquoi suis-je ici?

PEGOTTY. — Pour dire des bêtises.

BARKIS. — Non! Pour vous répéter d'abord, et une fois de plus, qu'il ne dépend que de vous de vous appeler madame Barkis.

PEGOTTY. — Vous recommencez?

BARKIS. — Et aussi pour vous rappeler l'heure du départ de la diligence pour Londres... ce soir.

PEGOTTY. — C'est vrai.

BARKIS. — Et qui est-ce qui part ce soir pour Londres?...

PEGOTTY. — Mon pauvre petit David.

BARKIS. — Oui... et une fois que le pauvre petit David... je veux dire le pauvre petit monsieur David Copperfield sera parti... qui est-ce qui sera seule... triste... abandonnée?... C'est Pegotty... Tandis que, si elle voulait, elle aurait Barkis, le vieux Barkis.

PEGOTTY. — Si vous croyez que vous me feriez oublier mon David...

BARKIS. — Au contraire, on en parlerait tous les deux.

PEGOTTY. — J'en parlerai avec sa mère.

BARKIS. — Femme remariée, maman perdue.

PEGOTTY. — Vous êtes un vieux fou et un méchant. Mme Copperfield aime son fils.

BARKIS. — Mais elle lui préfère son Murdstone.

PEGOTTY. — Jamais de la vie.

BARKIS. — Mais si mademoiselle Pegotty... autrement, elle n'aurait pas consenti à ce que le petit quitte la maison... la maison où il est né... la maison où est mort son papa.

PEGOTTY. — Que voulez-vous, la pauvre chère femme est faible de caractère presque autant que de santé, et on lui fait croire que c'est pour le bien de l'enfant.

Scène II

LES MÊMES. MISS MURDSTONE

MISS MURDSTONE. — Eh bien, qu'est-ce que vous faites là, vous?

PEGOTTY. — Miss Murdstone... c'est Barkis.

MISS MURDSTONE. — Je le vois aussi bien que vous que c'est Barkis! Est-ce que notre salon est une station de diligence? Non?... Alors, que vient faire ce conducteur ici?

BARKIS. — Je...

MISS MURDSTONE. — Quoi? Je...

BARKIS. — C'est rapport au petit monsieur Copperfield.

MISS MURDSTONE. — Quoi? Le petit monsieur Copperfield, ce n'est pourtant pas compliqué! M. Copperfield doit partir ce soir. Vous devez venir le chercher, lui et sa malle, à cinq heures moins cinq pour le mener, dans votre diligence, de Blunderstone à Yarmouth, puis de Yarmouth à Londres.

BARKIS. — Oui!

MISS MURDSTONE. — On vous a dit tout ça depuis deux jours.

BARKIS. — Oui, mais si, au dernier moment...

MISS MURDSTONE. — Quoi, au dernier moment? Qu'est-ce que vous voulez dire par là: au dernier moment?

BARKIS. — Rien!

MISS MURDSTONE. — Alors, que signifie cette station prolongée dans notre maison?

BARKIS. — Rien.

MISS MURDSTONE. — Alors, si elle ne signifie rien, elle est ridicule.

BARKIS. — Oui.

MISS MURDSTONE. — Vous pouvez donc vous retirer.

BARKIS. — Parfaitement.

MISS MURDSTONE. — Au revoir, monsieur.

BARKIS. — Mademoiselle.

Il sort.

Scène III

MISS MURDSTONE, PEGOTTY

MISS MURDSTONE. — Vous ne pouviez pas le renvoyer, vous?

PEGOTTY. — C'est un brave homme.

MISS MURDSTONE. — C'est un bavard... Qu'est-ce qu'il a voulu dire par: si, au dernier moment?

PEGOTTY. — Si, au dernier moment, on avait changé d'avis.

MISS MURDSTONE. — Hein?

PEGOTTY. — Si on avait décidé que le petit ne partirait pas ce soir.

MISS MURDSTONE. — Le petit, comme vous dites, Pegotty, partira. Mon frère l'a décidé. Et, ce que décide mon frère, M. Murdstone, s'accomplit. Mon frère et moi, nous ne parlons pas et nous n'agissons pas à la légère... Ce départ aura lieu à l'heure convenue, et sans une minute de retard.

PEGOTTY. — Tant pis!

MISS MURDSTONE. — Je ne trouve pas. Où est votre maîtresse?

PEGOTTY. — Dans sa chambre avec sa tante.

MISS MURDSTONE. — Cette vieille folle de miss Trotwood est encore là?

PEGOTTY. — Miss Trotwood est encore là.

MISS MURDSTONE. — Quand elle sera partie, et je souhaite que ce soit bientôt, vous me préviendrez, car, pas plus que mon frère, je ne tiens à voir cette femme.

PEGOTTY. — C'est entendu.

MISS MURDSTONE. — Ah! et puis, pourquoi appelez-vous M. Copperfield fils: le petit?

PEGOTTY. — Je l'ai vu si petit; j'étais là quand il est venu au monde; je l'ai quasiment élevé... Pour moi... c'est toujours le petit... mon petit David.

MISS MURDSTONE. — De la sensiblerie, tout cela... Nous désirons, mon frère et moi, qu'il soit pour vous ce qu'il est pour tout le monde: M. David Copperfield, ni plus, ni moins.

Scène IV

LES MÊMES, CLARA, MISS TROTWOOD

CLARA, entrant. — Ah! voici miss Murdstone... (Présentant miss Murdstone à sa tante.) Ma tante... je vous présente ma belle-sœur... (A miss Murdstone.) miss Trotwood.

MISS TROTWOOD. — Mademoiselle, je regrette que ma présence ait éloigné M. Murdstone... votre frère... J'aurais été heureuse de lier connaissance avec le nouveau mari de ma nièce. (Après l'avoir lorgnée.) Vous ressemble-t-il, mademoiselle?

MISS MURDSTONE. — Je l'ignore. (A Clara.) Ma chère belle-sœur, j'aurai l'avantage de vous voir tout à l'heure. (Elle sort.)

Scène V

MISS TROTWOOD, CLARA

MISS TROTWOOD. — Mes compliments, ma nièce... vous avez pour belle-sœur un oiseau d'une urbanité vraiment exquise.

CLARA. — Miss Murdstone est, en effet, un peu sauvage, mais c'est un cœur excellent.

MISS TROTWOOD. — Vous avez goûté à son cœur pour le trouver excellent?... Cœur excellent!... Je me moque pas mal de l'excellence de son cœur. Je vous dis, moi, que c'est une femme mal élevée.

CLARA. — Ma tante!

MISS TROTWOOD. — Une femme mal élevée, presque aussi mal élevée que votre mari...

CLARA. — Ma tante!... Si Edgard n'est pas là...

MISS TROTWOOD. — Edgard?

CLARA. — Mon mari...

MISS TROTWOOD. — Il s'appelle Edgard?

CLARA. — Edgard Murdstone.

MISS TROTWOOD. — Edgard! Enfin, c'est complet.

CLARA. — Si Edgard n'est pas là, c'est que vous m'avez écrit que vous ne vouliez pas le voir.

MISS TROTWOOD. — Je n'ai aucune raison de voir monsieur Murdstone, maintenant.

CLARA. — Quand nous nous sommes mariés, vous avez refusé de venir.

MISS TROTWOOD. — Certes, oui! Pourquoi aurais-je approuvé de ma présence un acte stupide. (Mouvement de Clara.) Oui, stupide... Voyez-vous, ma nièce... vous êtes trop jolie, trop enfant... Il y a des créatures qui restent enfants toute leur vie... vous êtes de celles-là. J'avais d'ailleurs prévenu mon neveu Copperfield, quand il vous a présentée à moi... On n'épouse pas une enfant, une femme enfant, lui ai-je dit... Il a voulu n'en faire qu'à sa tête... il vous aimait, l'imbécile!

CLARA. — Je l'aimais aussi, moi.

MISS TROTWOOD. — Mais oui... Vous l'aimiez même beaucoup, et, quand il s'en est allé, vous avez épousé monsieur Murdstone.

CLARA. — J'étais seule avec David...

MISS TROTWOOD. — David, ah! encore un, celui-là... et le plus coupable de tous.

CLARA. — Lui! David!

MISS TROTWOOD. — Oui... lui, David.

CLARA. — Mais, ma tante, je me demande ce qu'il vous a fait...

MISS TROTWOOD. — Ce qu'il m'a fait!... Vous savez fort bien ce qu'il m'a fait... Souvenez-vous de sa naissance... Je m'attendais à avoir une petite nièce, moi! une petite fille... pas du tout... ce fut un garçon... ce fut David...

CLARA — Ce n'est vraiment pas de sa faute.

MISS TROTWOOD. — Peu m'importe, je n'aime pas les garçons... les garçons deviennent des hommes... et les hommes des maris... et les maris rendent les femmes malheureuses, et c'est pourquoi, ma chère et pauvre Clara, je vous plains,... mariée deux fois!

Scène VI

LES MÊMES, PEGOTTY, DAVID COPPERFIELD

DAVID. — Où est-elle?

PEGOTTY. — C'est David qui veut embrasser sa tante.

MISS TROTWOOD. — Il veut l'embrasser,... il est déjà volontaire... (A David.) Si ma nièce, ma chère petite nièce... qui n'est pas venue au monde et dont vous avez pris la place... était là, elle aurait demandé à être embrassée... Vous! le garçon, vous voulez... eh bien, puisque vous le voulez, embrassez-moi.

DAVID. — Je ne peux pas, vous êtes trop grande.

MISS TROTWOOD. — Une petite fille dirait: je suis trop petite, mais vous, le garçon, vous trouvez que c'est moi qui suis trop grande. (David est allé chercher un tabouret sur lequel il est monté.) Qu'est-ce que vous faites?

DAVID. — Pour vous atteindre.

MISS TROTWOOD. — C'est bon! Vous auriez tout de même fait une gentille petite nièce... Allons, embrassez-moi... (Après avoir embrassé sa tante. David a un léger mouvement de recul.) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

DAVID. — Ça pique!

CLARA. — David!

MISS TROTWOOD. — Ah! ça pique, charmant...

CLARA. — Vous n'êtes pas fâchée, ma tante?

DAVID. — Je vous ai fait de la peine?

MISS TROTWOOD. — Non! Non... petit garçon... Allons, adieu, mistress Murdstone.

CLARA. — Adieu, ma tante.

MISS TROTWOOD. — Adieu, Pegotty.

PEGOTTY. — Madame!

CLARA. — Et quand vous reverra-t-on?

MISS TROTWOOD. — Jamais!

CLARA. — Comment! Jamais...

MISS TROTWOOD, montrant David. — A la naissance de ce gamin, je jurai de ne plus jamais vous revoir, vous vous en souvenez?

CLARA. — Hélas! oui, ma tante.

MISS TROTWOOD. — Et je refis le même serment, quand j'appris votre second mariage... Ce n'est pas l'attitude de votre mari numéro deux qui me fera changer de conduite.

CLARA. — Mais, ma tante...

MISS TROTWOOD. — Non! Si vous voulez avoir de mes nouvelles... vous m'écrirez à Douvres où je me

retire définitivement avec mon vieil ami monsieur Dick... A propos, où est-il donc?

PEGOTTY. — Le monsieur qui accompagne madame?

MISS TROTWOOD. — Oui.

PEGOTTY. — Là, devant la maison...

MISS TROTWOOD. — Il est un peu timide... dites-lui que je le prie de venir.

Pegotty sort.

Scène VII

CLARA, MISS TROTWOOD, DAVID COPPERFIELD

DAVID, allant à la fenêtre. — C'est le monsieur qui a un cerf-volant?

MISS TROTWOOD. — Précisément! C'est un grand cœur!... Il est peut-être un peu maniaque... d'un esprit quelquefois... comment dirais-je... un peu original, mais je le tiens, moi, pour un des cerveaux les mieux équilibrés, quoi qu'en disent les médecins.

Scène VIII

LES MÊMES, plus DICK

DICK entre, il tient à la main un cerf-volant. — Je ne sais... si vraiment...

MISS TROTWOOD. — Entrez, entrez, mon cher Dick. Voici ma nièce, madame Murdstone, et aussi son fils, le jeune David.

DICK. — Votre petit neveu... celui qui aurait dû être... n'est-ce pas?... votre...

MISS TROTWOOD. — Ma nièce... parfaitement! (Aux autres.) Vous voyez, comme il a le souvenir de tout.

DAVID, désignant le cerf-volant. — Et c'est à vous, ça?

DICK. — Ça?

DAVID. — Oui.

DICK, vexé. — Ça, d'abord, n'est pas ça... Plus tard, quand le mémoire auquel je travaille sera terminé, mémoire scientifique auquel, vous le savez sans doute, collabora le défunt roi Charles VI, on verra que ça n'est pas... ça, mais bien au contraire la clé de voûte de toute une science.

MISS TROTWOOD. — Le voilà parti... Il suffit, Dick... Dites au revoir à madame Murdstone, et filons!

DICK, à Clara. — Madame, soyez assurée qu'un temps viendra, et ce temps est proche, car mon mémoire touche à sa fin...

MISS TROTWOOD. — Allons, Dick, dites au revoir simplement...

DICK. — Au revoir, donc...

CLARA. — Au revoir, monsieur; au revoir, ma tante.

MISS TROTWOOD. — Au revoir, ma nièce. (A David.) Au revoir, garçon.

DICK, à David. — Un jour... nous le lancerons ensemble, vous verrez sa force.

MISS TROTWOOD, à Dick. — Allons, c'est bon! Ne vous énervez pas davantage... Venez, venez!

Ils sortent.

Scène IX

CLARA, DAVID COPPERFIELD, PEGOTTY

DAVID, à sa mère. — Dis?

CLARA. — Mon chéri?

DAVID. — Il n'est pas un peu fou, le monsieur?

CLARA. — Fou! Non... un peu exalté.

PEGOTTY. — Fou à lier, oui... David a cent fois raison, et je vous demande un peu s'il est permis à une créature du bon Dieu de vivre avec un pareil toqué.

CLARA. — Miss Trotwood a été malheureuse... elle a eu un mauvais mari, elle a eu pitié un jour de ce pauvre monsieur Dick, qu'on voulait enfermer et qu'elle a recueilli.

PEGOTTY. — Elle est demeurée la même, votre tante, toujours aussi originale... Je la vois encore à la naissance du petit... Quelle fureur... parce que c'était un garçon.

DAVID. — C'est vrai, ça?

CLARA. — C'est vrai!

DAVID, à Pegotty qui se dirige vers la porte. — Ah! Pegotty, tu t'en vas?

PEGOTTY. — Mais oui... mon petit David, j'ai à travailler.

DAVID. — Non, reste... Maman, dis à Pegotty de rester.

CLARA. — Allons, ma bonne Pegotty, fais ce que te demande David.

PEGOTTY. — Vous savez bien que j'ai à faire, et puis M. Murdstone n'aime pas me trouver au salon.

DAVID. — M. Murdstone est sorti... Il ne rentrera que tard, profitons-en.

CLARA, peinée. — David!

DAVID. — Non, maman... pardon! Je veux dire que, puisque c'est mon dernier jour à demeurer à la maison, je voudrais le passer comme autrefois... tu sais, entre toi et Pegotty... quand on s'asseyait tous les trois... toi sur le canapé... Pegotty là... et moi entre vous deux... et que Pegotty racontait de belles histoires... tu te rappelles?

Clara est assise sur le canapé, David est à ses pieds et Pegotty sur une chaise, au coin du canapé.

PEGOTTY. — L'histoire des méchants crocodiles?

DAVID. — Oui, l'histoire des crocodiles... (Avec tristesse.) C'était le bon temps.

CLARA. — Le bon temps!... Tu n'es donc plus heureux, maintenant, dis, réponds...

DAVID. — Mais si, maman!

PEGOTTY. — Comment voulez-vous qu'il soit heureux, cet enfant qui va partir ce soir à la pension?

CLARA. — Vous savez bien, Pegotty, et David est assez grand garçon pour le savoir aussi, que c'est pour son bien.

DAVID. — Mais oui... mais oui, maman.

PEGOTTY. — Oui, son bien... c'est ce qu'affirme M. Murdstone.

CLARA. — Pegotty! Vous insinuez toujours je ne sais quoi quand vous parlez des bonnes intentions de M. Murdstone.

PEGOTTY. — Pour ce qui est de ça, je n'en ai jamais parlé.

CLARA. — Bon! continuez... M. Murdstone est pourtant plus à même de savoir que vous et que moi... ce qui est nécessaire à l'éducation d'un enfant.

PEGOTTY. — David aurait pu aller dans une école à Yarmouth et, le soir, revenir coucher ici.

CLARA. — Oui, mais on m'a fait comprendre que l'internat pour un garçon est nécessaire.

DAVID. — Bien certainement.

PEGOTTY. — Je vous demande un peu, l'envoyer à Londres!

CLARA. — Il faut penser à l'avenir. David doit

devenir un homme. Il ne faut pas l'aimer en égoïste, et puis, à quoi bon ces discussions? Vous voulez donc me faire perdre tout mon courage?

DAVID. — C'est vrai! Tais-toi, Pegotty... tout cela fait de la peine à maman, et c'est inutile.

PEGOTTY. — Bon, bon, je ne dis plus rien!

CLARA. — Et puis, mon David reviendra passer les vacances ici.

DAVID. — Oh! oui, maman, n'est-ce pas, toutes les vacances?

CLARA. — Oui, toutes les vacances; ça, c'est entendu... Seulement, il faudra bien travailler.

DAVID. — Je te le promets.

CLARA. — Il faudra apprendre ses leçons.

DAVID. — Toutes.

CLARA. — On ne fera pas comme ici.

DAVID. — Mais, ici, je les apprends.

CLARA. — David!

DAVID. — Oui!... seulement...

CLARA. — Seulement?

DAVID. — Seulement, quand il faut les réciter devant M. Murdstone ou devant sa sœur... je ne peux plus.

CLARA. — Pourquoi?

DAVID. — Ils me glacent.

CLARA, embrassant David. — Mon chéri! mon chéri!... M. Murdstone et sa sœur ne sont pourtant pas méchants pour toi.

DAVID. — Ils me font peur.

CLARA, tristement. — C'est vrai?

DAVID. — Non, maman... non, ça n'est pas vrai, ce que je dis là te chagrine, et je voudrais tant ne pas te faire de peine.

CLARA. — Mon chéri!

DAVID. — Tu viendras me voir là-bas?

CLARA. — Comment, si je viendrai, mais certainement... et j'emmènerai Pegotty.

DAVID. — Je le pense bien.

PEGOTTY. — Et j'irai souvent, quand je devrais faire la route à pied.

CLARA. — Oh! je suis tranquille, vous vous servirez de la diligence.

PEGOTTY. — Et pourquoi, madame?

CLARA. — A cause de Barkis... Hein, Pegotty?

PEGOTTY. — Barkis est un vieux fou.

DAVID. — Qui veut épouser Pegotty.

PEGOTTY. — Et comment le sais-tu, petit diable?

DAVID. — Barkis me l'a dit.

PEGOTTY. — Voyez-vous ce grand Nicodème, qui va faire ses confidences à ce « monsieur pas plus haut que ça ».

DAVID. — Seulement, je lui ai dit que je ne voulais pas.

CLARA. — Et pourquoi donc?

PEGOTTY. — Oui, pourquoi?

DAVID. — Parce que je ne veux pas que tu quittes maman.

PEGOTTY. — Et tu as raison, petit monstre, et je ne la quitterai jamais, ta maman... à moins, toutefois, qu'on ne veuille plus me garder, car, après tout, je ne suis qu'une vieille servante, et une vieille servante qu'on n'a pas toujours écoutée.

CLARA. — Vous êtes une brave et digne femme, et quand je vous dis que vous êtes ridicule et insupportable, ou quelque chose de ce genre, Pegotty, cela veut dire que vous êtes une bonne et fidèle amie...

Elle lui tend la main.

PEGOTTY. — Merci, madame! (Elle lui baise la main.)

DAVID. — Et moi, Pegotty?

PEGOTTY. — Oh! toi... (Elle prend David et l'embrasse.) Seulement, dis donc, est-ce que tu n'as pas quelque chose à demander à ta mère?

DAVID. — Si!

CLARA. — Quoi donc, mon chéri?

DAVID. — Voilà! Je voudrais, mais si cela ne doit causer aucun embarras... je voudrais ne partir que demain.

CLARA. — Au lieu de ce soir?

DAVID. — Oui... ce n'est pas que cela m'ennuie d'aller à la pension, mais il y a demain un départ de diligence après déjeuner... cela me paraîtra moins triste de m'en aller dans la journée que dans la nuit.

CLARA. — C'est entendu!

DAVID. — Tu le diras à monsieur Murdstone?

CLARA. — Oui, mon petit.

DAVID. — Et il l'accordera?

CLARA. — Certainement.

DAVID. — Alors, je suis content, cela me fait encore une nuit à passer ici.

CLARA. — Mon chéri!

DAVID. — Et tu viendras m'embrasser dans mon lit, tu sais, comme autrefois.

CLARA. — Oui, mon David.

PEGOTTY. — Et moi, je vais vite remettre vos draps que miss Murdstone m'avait déjà fait enlever.

CLARA. — Déjà?

PEGOTTY. — Oh! celle-là ne perd pas son temps, quand il s'agit d'être désagréable au monde.

CLARA. — Taisez-vous, Pegotty... au fond, vous êtes jalouse de miss Murdstone.

PEGOTTY. — Jalouse d'elle, moi?... j'aime encore mieux ma vieille figure que la sienne.

CLARA. — Oh! ce n'est pas pour ça, c'est parce qu'elle garde les clefs et qu'elle va aux provisions et qu'elle tient maintenant la maison, mais, si elle le fait, c'est par dévouement.

PEGOTTY. — Par dévouement! Voilà des gens qui n'avaient rien et qui gèrent votre maison, votre fortune comme si vous n'existiez pas.

CLARA. — Mon mari et sa sœur sont ici chez eux.

PEGOTTY. — Et vous, vous ne l'êtes plus assez chez vous.

CLARA. — Assez, Pegotty!... vous m'agacez... vous finirez par me rendre tout à fait malade.

DAVID. — Et moi, Pegotty... je ne veux pas que tu parles ainsi à maman.

PEGOTTY. — C'est bon!... c'est bon! je ne suis qu'une vieille bête et je vous demande pardon!... Allons, viens, mon petit David, nous allons remettre tes draps ensemble.

CLARA. — Oui, va, mon chéri.

Scène X

LES MÊMES, MURDSTONE, MISS MURDSTONE

MURDSTONE, entrant, à David qui est déjà en haut de l'escalier. — Eh bien, où allez-vous, David?

David s'arrête tout interdit.

CLARA, à Murdstone. — Ah! Bonjour, mon ami.

MURDSTONE, à Clara. — Bonjour, Clara... (A Pegotty.) Et vous? Qu'est-ce que vous faites ici, dans le salon?

PEGOTTY. — Oh! je m'en vais... monsieur... je m'en vais...

Elle sort par la porte, en haut de l'escalier.

Scène XI

LES MÊMES, moins PEGOTTY

MURDSTONE. — Eh bien, David, répondez... où alliez-vous?

DAVID, redescendant. — J'allais avec Pegotty.

MURDSTONE. — Avec Pegotty... naturellement... j'ai pourtant dit et répété que je trouvais qu'on fréquentait trop cette domestique.

MISS MURDSTONE. — Assurément.

MURDSTONE. — Et quand vous nous voyez, vous ne pouvez pas nous dire bonjour?...

CLARA, à David. — Mais oui, David, voyons!... mon enfant...

DAVID. — Bonjour, madame.

MISS MURDSTONE, le repoussant. — Trop tard.

MURDSTONE. — Certainement trop tard! Et puis, en voilà une façon... de se sauver quand nous entrons, ma sœur et moi. Jamais je n'ai vu garçon plus mal élevé.

CLARA. — Edgard!

MURDSTONE. — Plus mal élevé!

MISS MURDSTONE. — Et plus grognon.

MURDSTONE. — Et obstiné.

MISS MURDSTONE. — Obstiné comme un ours.

MURDSTONE. — Allons, levez la tête... il faut que vous sachiez, David, qu'un caractère obstiné et grognon est ce qu'il y a de pis au monde.

MISS MURDSTONE. — Et ce garçon-là est bien, de tous les caractères de ce genre, le plus entêté et le plus endurci.

CLARA. — Je vous demande pardon, ma chère Elisabeth, mais êtes-vous bien sûre... excusez-moi... mais êtes-vous bien sûre de comprendre David?

MISS MURDSTONE. — Je n'ai pas de prétention! mais je crois avoir assez de bon sens pour comprendre cet enfant ou tout autre enfant.

CLARA. — Ma chère Elisabeth, je n'ai pas voulu vous vexer, vous avez une intelligence remarquable.

MISS MURDSTONE. — Laissons là mon intelligence, je vous en prie... mettons que je ne comprenne pas ce garçon... et que ce soit fini!... Il doit être trop savant pour moi.

CLARA. — Je voulais dire seulement...

MURDSTONE. — Vous vouliez dire seulement quelque chose qui prouvait votre faiblesse et votre manque de réflexion.

CLARA. — Mon cher Edgard.

MURDSTONE. — Il suffit! (A David.) Quant à vous, votre caractère boudeur me déplait... Allons, levez la tête... j'exige des manières respectueuses et polies envers moi, envers ma sœur et envers votre mère... vous comprenez?

DAVID. — Oui, monsieur.

MURDSTONE. — Et puis, je vous l'ai dit souvent... vous avez un penchant pour les compagnies vulgaires...

CLARA. — Mon ami, s'il s'agit de Pegotty... elle a élevé David.

MURDSTONE. — Je le sais, ma chère, mais vous me permettrez de désapprouver le goût que vous avez pour cette domestique.

MISS MURDSTONE. — Une aberration!

MURDSTONE. — Maintenant, si vous trouvez que les conseils que je donne à votre fils sont mauvais, dites-le.

CLARA. — Mais pas du tout... mon cher Edgard, et je vous remercie de vous occuper de son éducation. Je sais que c'est pour son bien... tu comprends, mon petit David...

MURDSTONE. — Oh! non, je vous en prie, pas d'attendrissement... pas de sensiblerie, pas de « mon petit David ».

MISS MURDSTONE. — A cet âge-là, c'est ridicule.

MURDSTONE. — Il faut élever les hommes en hommes. (A David.) D'ailleurs, comment se fait-il qu'à cette heure-ci vous ne soyez pas dans votre chambre? autant que je m'en souviens, et d'après l'emploi du temps que je vous ai fixé, vous devriez travailler?

MISS MURDSTONE. — Oh! le travail et lui!

CLARA. — Mon ami!

MURDSTONE. — Laissez, Clara... (A David.) ne vous ai-je pas donné un devoir d'arithmétique?

DAVID. — Si.

MURDSTONE. — Est-il fait? (Silence.)

DAVID. — Non.

MURDSTONE. — Est-il commencé?

DAVID. — Un peu.

MURDSTONE. — Vous croyez qu'il s'achèvera tout seul?

CLARA. — Mon cher ami... David... aujourd'hui, n'est pas coupable.

MURDSTONE. — Vraiment?

CLARA. — Non, c'est moi qui l'ai gardé auprès de moi.

MURDSTONE. — Devant lui, je ne vous dirai pas que vous avez eu tort, mais un emploi du temps que j'ai pris la peine d'élaborer doit être suivi.

MISS MURDSTONE. — C'est très vrai.

MURDSTONE. — Alors, voulez-vous, David, gagner votre chambre et m'apporter votre travail?

DAVID. — Bien, monsieur.

Il remonte l'escalier du fond et sort.

Scène XII

CLARA, MURDSTONE, MISS MURDSTONE

MURDSTONE. — Et laissez-moi vous assurer, ma chère Clara, que vous avez eu tort d'empêcher votre fils de travailler, il n'est déjà que trop enclin à la paresse.

CLARA. — Mon ami, si David doit partir ce soir, il m'a paru naturel de l'avoir un peu auprès de moi, et même, je voulais vous dire... du moins, vous demander...

MURDSTONE. — Quoi?

CLARA. — C'est peu de chose... et j'en serais heureuse...

MURDSTONE. — Mais quoi?

CLARA. — Je voudrais que David ne partît pas ce soir.

MURDSTONE. — Comment?

CLARA. — Oui!... enfin!... il partirait demain, mais, ce soir, il me serait agréable de le garder.

MURDSTONE. — Vous êtes folle!

CLARA. — Mon ami!...

MURDSTONE. — Complètement folle... Comment, voilà un départ qui est décidé; miss Murdstone et moi avons tout réglé et vous voudriez qu'au dernier moment cela fût changé?

MISS MURDSTONE. — C'est de l'aberration pure et simple. D'ailleurs, sa malle est faite.

CLARA. — Ce n'est pas une affaire.

MURDSTONE. — La question n'est pas là. Dans la vie, il faut être ferme et savoir ce que l'on veut.

MISS MURDSTONE. — Tout est là.

MURDSTONE. — Nous avons dit qu'il partirait ce soir, il partira ce soir...

CLARA. — Je lui avais promis...

MURDSTONE. — Vous avez eu tort...

CLARA. — Pauvre petit... ça va être pour lui un gros chagrin.

MURDSTONE. — Il s'en consolera.

MISS MURDSTONE. — Vous parlez de lui comme s'il avait quatre ans.

CLARA. — Il en a dix.

MURDSTONE. — Il n'a été que trop gâté... Si on n'y met pas le holà... qu'est-ce qu'il adviendra?

MISS MURDSTONE. — Je me le demande.

MURDSTONE. — Et puis, vous serez bien avancée de l'avoir quelques heures de plus ; demain vous aurez le même chagrin qu'aujourd'hui, et ce sera à recommencer.

CLARA. — Demain, la diligence part dans la journée, et il lui aurait été moins pénible de s'en aller en plein jour que la nuit.

MURDSTONE. — Une fois dans la diligence, il dormira... J'attends d'ailleurs M. Uriah Heep, mon homme d'affaires... Vous le connaissez, vous l'avez vu à l'époque de notre mariage. Il sera le correspondant de votre fils. Heep s'en retourne ce soir à Londres, il emmènera David.

Scène XIII

LES MÊMES, DAVID

DAVID, entrant et présentant un cahier de papier à Murdstone. — Voilà, monsieur.

MURDSTONE. — Ma chère Clara, laissez-moi... je voudrais causer, un peu, seul avec David, avant son départ.

MISS MURDSTONE. — Oui... laissons mon frère.

CLARA. — Soit.

DAVID. — Maman?

CLARA. — Mon chéri!

DAVID. — Tu as demandé pour ce soir?...

CLARA. — Oui.

DAVID. — Eh bien?

CLARA. — M. Murdstone va t'expliquer...

MISS MURDSTONE, à Clara. — Allons, venez!

Clara et miss Murdstone sortent.

Scène XIV

MURDSTONE, DAVID

MURDSTONE, feuilletant le cahier. — Voyons... ces devoirs... Il y a celui d'hier, mais celui d'aujourd'hui, hein?... Eh bien, répondez?

DAVID. — Il n'est pas terminé.

MURDSTONE. — Terminé! C'est à peine s'il est commencé. Vous êtes paresseux comme on ne l'est pas... c'est inouï! et au lieu de travailler dans votre chambre, je vous trouve ici à flâner.

DAVID. — Je pensais... qu'aujourd'hui...

MURDSTONE. — Vous pensiez quoi? qu'il était nécessaire de consacrer une journée de plus à la paresse?

DAVID. — Non! mais comme je devais partir ce soir...

MURDSTONE. — Comment! vous deviez... mais vous partez ce soir.

DAVID. — Maman a dû vous dire...

MURDSTONE. — Votre mère m'a dit que vous lui aviez demandé de ne partir que demain; mais je trouve cette demande tout à fait déplacée... aussi, partirez-vous ce soir.

DAVID. — Pourtant...

MURDSTONE. — Il n'y a pas de pourtant. Vous n'avez pas honte d'aller pleurnicher pour demeurer quelques heures de plus...

DAVID. — Je n'ai pas pleurniché!

MURDSTONE. — Vraiment! il faut que vous ayez peu de fierté, peu de courage... pour mettre à profit la faiblesse de votre mère... Heureusement qu'elle s'est ressaisie... elle sait à quoi s'en tenir sur votre compte.

DAVID. — Je n'ai rien fait de mal.

MURDSTONE. — Taisez-vous... Vous n'êtes qu'un petit faux bonhomme!

DAVID. — Ce n'est pas vrai!

MURDSTONE. — Qu'est-ce que vous dites?... Qu'est-ce que vous venez de dire? Ce n'est pas vrai! Vous me donnez... vous osez me donner un démenti à moi!

DAVID. — Je ne suis pas un faux bonhomme.

MURDSTONE. — Répétez!... répétez donc que ça n'est pas vrai... galopin!... mal élevé! et vous verrez si je ne vous tire pas les oreilles.

DAVID. — Ne me touchez pas!

MURDSTONE. — Ne me touchez pas... enfin! vous allez nous débarrasser de votre présence. On ne vous aura plus sur le dos avec votre air sournois et mauvais... vous allez goûter du collège, mon gaillard, et je vous y recommanderai, vous verrez ça.

DAVID. — J'y serai toujours aussi heureux qu'ici, maintenant.

MURDSTONE. — Vraiment! et de qui donc avez-vous à vous plaindre ici... méchant gamin, hein, répondez donc?...

DAVID. — Vous le savez bien.

MURDSTONE. — Mais non, je ne le sais pas... mais non, je ne le sais pas... et ne haussez pas les épaules. De qui vous plaignez-vous?

DAVID. — De vous!

MURDSTONE. — De moi?

DAVID. — Oui, de vous... et de votre sœur, de vous deux qui faites tout, depuis que vous êtes ici, pour m'éloigner de ma maman... oui, de vous deux, de vous deux que je déteste.

MURDSTONE. — Ah! tu nous détestes, mauvais drôle!

DAVID. — Oui! oui! oui! je vous déteste... parce que vous faites tout pour me prendre ma mère comme vous avez déjà pris la maison...

MURDSTONE, levant la main sur l'enfant. — Petit misérable!

DAVID. — Ne me touchez pas!

MURDSTONE. — Tiens! (Il va frapper David, mais celui-ci lui saisit la main et la lui mord.) Ah! vipère... ah! tu m'as mordu... eh bien, tu le paieras...

DAVID, s'enfuit de l'autre côté de la scène poursuivi par Murdstone. — Maman! Maman!

Aux cris poussés par David entre Clara suivie de miss Murdstone.

Scène XV

LES MÊMES, CLARA, MISS MURDSTONE

CLARA. — Edgard! Edgard! Au nom du ciel... je vous en prie...

MURDSTONE. — Oui... du calme!... ma pauvre amie, vous avez pour fils le dernier des polissons. Non seulement il a dit, il a osé dire les choses les plus épouvantables sur moi et sur ma sœur...

MISS MURDSTONE. — Vaurien... ah! le vaurien!...

MURDSTONE. — Taisez-vous, miss Murdstone, quand je parle... mais tenez... (Il montre sa main.) voici ce qu'il vient de me faire, il m'a mordu...

CLARA. — Ah! mon ami... David! David!

MISS MURDSTONE. — Vite, de l'arnica.

Elle tire de son sac un trousseau de clefs et va ouvrir un meuble d'où elle sort un flacon.

DAVID. — Vous m'avez battu, vous

MURDSTONE. — Vous, montez immédiatement dans votre chambre.

CLARA. — Oh! David, mon enfant, mais qu'est-ce qui t'a pris?

MURDSTONE. — Oh! Clara... je vous en prie, plus de David, plus de mon enfant, assez de faiblesse... c'est un petit scélérat... et je me retiens à quatre pour ne pas le corriger d'importance.

CLARA. — Edgard! Edgard!

MISS MURDSTONE, lui pansant la main. — Mon frère... vous pourriez vous enfler davantage la main.

MURDSTONE. — Alors, qu'il monte dans sa chambre et qu'il y attende mes ordres... Vous, Clara, restez. Vous, ma sœur, accompagnez-le et enfermez-le.

MISS MURDSTONE. — Certainement.

Miss Murdstone et David sortent par l'escalier.

Scène XVI

MURDSTONE, CLARA

MURDSTONE. — Ma chère Clara, tout ce que je vous ai prédit est arrivé. A force de le gâter, d'être faible... on a fait, de ce garçon, le pire des vauriens... Je vous passe tous les débats de cette scène... A quelques remontrances que je lui adressais, que je croyais pouvoir lui adresser, puisque, en somme, je suis votre mari, et qu'à ce titre cet enfant ne doit pas m'être indifférent, n'est-ce pas?

CLARA. — Bien certainement, mon ami...

MURDSTONE. — Il m'a répondu par des grossièretés... qu'il me détestait, qu'il détestait ma sœur...

CLARA. — Non, ça n'est pas possible!

MURDSTONE. — Ne dites pas: non, ça n'est pas possible! C'est malheureusement exact... qu'il détestait ma sœur, etc., etc., et enfin ceci.

Il montre sa main qu'il a fini de panser tout en parlant.

CLARA. — Je suis bien malheureuse!...

MURDSTONE. — Le mal est réparable, à la condition de se montrer ferme et énergique. Voici donc ce que je décide.

Scène XVII

LES MÊMES, MISS MURDSTONE

MURDSTONE, à miss Murdstone. — C'est fait?

MISS MURDSTONE. — Oui! il est enfermé.

Elle montre une clef.

MURDSTONE. — Bon!... Voici donc ce que je décide. Ce... monsieur partira tout à l'heure. Jusqu'à l'heure de son départ...

MISS MURDSTONE. — Qui ne peut tarder...

MURDSTONE. — Non, en effet, qui ne peut tarder... il demeurera dans sa chambre. Quand il prendra la diligence... j'entends que personne... vous entendez! que personne ne l'accompagne, à part, toutefois, miss Murdstone... si, malgré tout, elle a la bonté d'y consentir.

MISS MURDSTONE. — Soit! Et quand ça ne serait que pour m'assurer qu'il est bien parti.

CLARA. — Quoi? Edgard, vous ne voulez pas que je le voie?

MURDSTONE. — Je ne le veux absolument pas. Ni vous, ni Pegotty. Il s'agit pourtant de savoir si vous désapprouvez ou non sa conduite?

CLARA. — Je la désapprouve de tout mon cœur, mon cher Edgard.

MURDSTONE. — Eh bien, alors!...

CLARA. — Eh bien, alors, je n'aurais pas manqué de le lui dire.

MURDSTONE. — Vous vous laisseriez attendrir.

CLARA. — Je vous promets que non.

MURDSTONE. — Ma chère Clara, si vous tenez absolument à m'être désagréable, insistez pour le voir; mais moi, votre mari, je vous interdis formellement de le faire, et ce serait m'offenser gravement que de ne pas m'écouter. Je veux que ce gamin sache que, quand il me manque de respect... ma femme ne lui donne pas raison.

MISS MURDSTONE. — Ce serait de la dernière inconvenance.

MURDSTONE. — Il suffit, ma sœur... j'espère que Clara a compris.

CLARA. — Oui, mon ami.

MURDSTONE. — Bien entendu! je lui supprime toutes ses vacances.

CLARA. — Toutes?

MURDSTONE. — Toutes... oui, Clara... et pas de visites... Voilà, ma chère sœur, ce que je vous autorise à lui répéter.

MISS MURDSTONE. — J'y vais tout de suite. D'ailleurs, il est temps pour la malle.

Entre Pegotty.

Scène XVIII

LES MÊMES, PEGOTTY

MURDSTONE. — Vous désirez, Pegotty?

PEGOTTY. — Il y a un nommé M. Uriah Heep, accompagné d'un monsieur...

MURDSTONE. — Ah! faites-les entrer.

PEGOTTY. — Ici?

MURDSTONE. — Oui... (A miss Murdstone.) et vous, ma sœur, veuillez mettre Pegotty au courant des mesures que nous avons prises à l'égard de M. David.

PEGOTTY. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

MISS MURDSTONE. — Vous allez le savoir.

Elles sortent.

Scène XIX

MURDSTONE, CLARA

MURDSTONE. — Ma chère Clara... M. Uriah Heep, dont je vous parlais tout à l'heure, a eu la bonté de choisir lui-même la pension à Londres où ira votre fils.

CLARA. — C'est un homme sérieux, ce M. Uriah Heep?

MURDSTONE. — C'est un homme très sérieux, dont les conseils ne pourront que profiter à votre fils.

Scène XX

LES MÊMES, HEEP, MICAWBER

MURDSTONE. — Bonjour, Uriah Heep.

HEEP, l'air humble, miteux et sournois. — Bonjour, mon cher monsieur Murdstone... Madame, permettez-moi de vous présenter humblement tous mes hommages et aussi mon ami M. Micawber... M. Micawber dont je vous ai parlé ce matin, monsieur Murdstone.

Salutations.

MURDSTONE. — M. Micawber est le directeur de la pension qu'a choisie M. Uriah Heep.

CLARA. — A Londres?

MURDSTONE. — Précisément.

MICAWBER, avec beaucoup d'emphase. — Oui, madame... et le collège... ou la maison d'éducation, l'établissement pédagogique, en un mot, la pension Micawber sera ou plutôt est, je l'affirme, une maison sérieuse... D'ailleurs, pour tout dire, Mme Micawber la dirige en même temps que moi... ce qui en augmente nécessairement la valeur morale...

CLARA. — Monsieur Micawber... je vous confie David et j'espère...

MURDSTONE. — Ma chère amie... je vous en supplie... pas d'attendrissements... La pension Micawber ne peut être que très bonne puisqu'elle a été choisie par M. Uriah Heep.

HEEP. — Je suis confus de la confiance que vous voulez bien m'accorder. La pension Micawber, si j'ose donner mon avis, présente, au point de vue hygiène, confort et nourriture, tout ce que l'on peut raisonnablement demander à un établissement d'éducation.

MICAWBER. — Raisonnablement! Voilà le mot, monsieur Uriah Heep... et, Mme Micawber et moi, nous ne voudrions pas qu'il pût s'élever la moindre plainte.

MURDSTONE. — Mais tout cela est entendu... (A Clara.) Ce qu'il faut dire, c'est que votre fils a un caractère difficile... et qu'il est nécessaire de le tenir... et de le tenir sévèrement.

CLARA. — Mon ami...

MURDSTONE. — Au reste... j'aurai plus tard une conversation à ce sujet avec M. Heep.

HEEP. — Heureux les enfants élevés sévèrement!

MICAWBER. — D'ailleurs, Mme Micawber, qui descend d'une des premières familles de la Grande-Bretagne par son propre père, ne souffrirait pas que dans notre maison l'éducation et l'ordre ne fussent pas ce qu'ils doivent être.

HEEP. — Mon cher Micawber... pardon de vous interrompre... mais si nous voulons prendre la diligence... nous n'avons que le temps.

MURDSTONE. — Vous regagnez Londres ce soir?

HEEP. — Ce soir même.

CLARA. — Vous partirez donc avec David.

MICAWBER. — Oui, madame.

CLARA. — Messieurs, n'est-ce pas, je vous le recommande.

MURDSTONE. — Eh! mon Dieu, je vous assure, mon amie, que ce n'est pas une affaire... Allons, messieurs... au plaisir... je vous verrai à Londres... mon cher Uriah Heep.

HEEP. — Entendu! Madame, daignez agréer l'hommage de mon très humble respect.

MICAWBER. — Madame Murdstone... n'ayez aucune crainte en ce qui concerne l'institution Micawber... hygiène, confort, morale, philosophie, gymnastique.

HEEP. — Allons, Micawber... (Saluant Clara.) Madame...

CLARA. — Messieurs...

Ils sortent accompagnés jusqu'à la porte par Murdstone.

Scène XXI

CLARA, MURDSTONE, puis MISS MURDSTONE

MURDSTONE. — Elisabeth!

MISS MURDSTONE. — Mon frère.

MURDSTONE. — Vous lui avez parlé?

MISS MURDSTONE. — Comme je le devais.

Scène XXII

LES MÊMES, plus BARKIS

BARKIS. — Salut, madame... Eh bien, mais c'est l'heure... la malle du petit monsieur est prête?

MISS MURDSTONE. — Vous pouvez monter la prendre.

Barkis et miss Murdstone sortent.

CLARA. — Alors, vous ne voulez pas?

MURDSTONE. — Quoi?

CLARA. — Tout au moins que je lui dise simplement au revoir.

MURDSTONE. — Non! non et non!... allons, venez.

Ils sortent par la porte à droite de l'escalier tandis qu'en haut de l'escalier réapparait Barkis portant une malle et précédant David suivi de miss Murdstone.

BARKIS. — Sapristi! pas grand monde pour vous voir partir... mon petit monsieur, hein?

DAVID. — Non, monsieur Barkis.

BARKIS. — Et Pegotty? Pegotty n'est donc pas là?

DAVID. — Non.

MISS MURDSTONE, suivant David. — Non, monsieur Barkis... Pegotty n'est pas là, et elle ne viendra pas...

BARKIS. — Ah!

Il descend l'escalier et sort par la porte de gauche.

DAVID. — Elle ne viendra pas me dire au revoir?

MISS MURDSTONE. — Bien sûr que non... après votre acte inqualifiable... qui est-ce qui pourrait venir vous dire au revoir... allons, venez!

DAVID. — Et...

MISS MURDSTONE. — Et quoi?

DAVID. — Et maman...

MISS MURDSTONE. — Votre mère est outrée de votre conduite, monsieur... elle est désespérée de vous avoir pour fils...

DAVID. — Maman non plus ne viendra pas?

MISS MURDSTONE, elle le précède. — Mais non... allons... venez. (Elle sort.)

DAVID, seul, il regarde autour de lui en descendant lentement l'escalier. — Maman!

Puis il se dirige vers la porte pendant que le rideau baisse et dit encore une fois : Maman!

RIDEAU

M. Micawber. David. Mme Micawber.

Scène VII. — Micawber : « *Ce n'est pas un problème d'arithmétique que je vous pose, c'est un principe que j'énonce...* »

ACTE II

LA PENSION MICAWBER

Salle pauvrement meublée. A gauche, une chaire derrière laquelle est accroché un tableau noir. Face à la chaire, bancs et pupitres d'écoliers. Porte à droite, premier plan donnant sur l'escalier ; porte à gauche, premier plan, donnant sur l'appartement des Micawber.

Scène première

Mme MICAWBER, MICAWBER

MICAWBER, entrant précipitamment. — Madame Micawber! Madame Micawber!

Mme MICAWBER. — Mon ami?

MICAWBER. — Madame Micawber, fermez les portes, les fenêtres. Je suis perdu!

Mme MICAWBER. — Vous? Micawber?

MICAWBER. — Oui... moi, la foudre va éclater... l'arbre va être couché.

Mme MICAWBER. — Que se passe-t-il?

MICAWBER. — Les élèves?... Où sont les élèves?

Mme MICAWBER. — Il n'est que deux heures, et c'est à trois heures que la classe commence.

MICAWBER. — Bon! Ils ne sont pas arrivés... et notre pensionnaire?

Mme MICAWBER. — Monsieur David Copperfield?

MICAWBER. — Oui! Où est-il?

Mme MICAWBER. — J'ai cru de mon devoir de l'envoyer...

MICAWBER. — Dieu soit loué! Il n'est pas là... Qu'aurait-il pensé en me voyant poursuivi par cet ouragan?

Mme MICAWBER. — Un ouragan?

MICAWBER. — Un cyclone, si vous le préférez... une tempête qui s'est abattue sur moi.

Mme MICAWBER. — Sur vous?

MICAWBER. — Sur moi! Je n'ai eu que le temps de grimper quatre à quatre l'escalier, si j'ose dire... et de me soustraire... Ciel! le voilà... je l'entends.

Mme MICAWBER. — Mais qui donc, Micawber?

MICAWBER. — Au nom de nos enfants, madame Micawber... et de l'institution que je dirige, dites-lui que je n'y suis pas.

Il disparaît à gauche, tandis que la porte de droite s'ouvre et que parait le savetier Grumeule.

Scène II

Mme MICAWBER, GRUMEULE

GRUMEULE, entrant, il est furieux. — Voleur! voleur!

Mme MICAWBER. — Dites donc, vous, mais dites donc, monsieur?

GRUMEULE. — Pardon, madame, mais c'est ici que demeure M. Micawber, oui, c'est ici... c'est du moins ici qu'il s'est réfugié... je l'ai vu entrer, c'est ici.

Mme MICAWBER. — Et puis après?... Oui, c'est ici, et qui êtes-vous, vous?...

GRUMEULE, sur un ton de grande autorité. — Moi... je suis Grumeule!

Mme MICAWBER. — Grumeule?

GRUMEULE. — Oui, madame, Grumeule le savetier, à qui ce voleur de Micawber...

Mme MICAWBER. — Pardon! Il se peut que vous soyez savetier et que vous vous appeliez Grumeule, mais...

GRUMEULE. — Comment! il se peut...

Mme MICAWBER. — Mais, moi, je vous certifie que monsieur Micawber est mon mari.

GRUMEULE. — Ce qui veut dire que vous êtes madame Micawber.

Mme MICAWBER. — Et qu'étant mon mari, M. Micawber est un parfait honnête homme.

GRUMEULE. — Pardon, madame, pardon!

Mme MICAWBER. — Monsieur!... Si vous aviez connu papa... vous sauriez que jamais papa n'aurait donné sa fille à un voleur.

GRUMEULE. — Alors, pourquoi ne me paie-t-on pas? Vous trouvez ça honnête, vous, de devoir de l'argent à un bottier et de ne pas le lui donner? Voilà des temps et des temps que Micawber me doit le raccommodage de deux paires de bottes... Il a eu beau changer de quartier, ça n'est pas ça pourtant qui a éteint sa dette.

Mme MICAWBER. — Monsieur Grumeule... il est des circonstances...

GRUMEULE. — Madame... je ne sais qu'une chose... c'est qu'il n'y a pas de plus grande lâcheté que de refuser ce qu'on doit à son bottier.

Mme MICAWBER. — Il vous suffirait de patienter.

GRUMEULE. — Je ne fais que ça... et vous ne devez pas qu'à moi, il y a le charbonnier et le marchand de poissons frits... et le boulanger.

Mme MICAWBER. — C'est faux! Je vous jure sur votre tête, monsieur Grumeule, que nous ne devons rien ou presque rien.

GRUMEULE. — Oui, peut-être à Manshion-House, oui, mais pas à Trafalgar-Square ni à Court-Cecil. J'ai pris mes renseignements; quand vous êtes brûlés dans un quartier, vous en changez, et le tour est joué. Mais, cette fois, je ne vous lâcherai pas... (Elevant la voix.) Vous entendez, monsieur Micawber qui vous cachez, vous êtes un lâche...

Mme MICAWBER. — Inutile, monsieur Grumeule, de crier ainsi. Vous êtes dans une maison d'éducation... Vous êtes à la pension Micawber, et ce n'est pas ainsi que l'on se comporte dans une institution de jeunes gens honorables.

GRUMEULE. — C'est vrai... vous voilà maîtres de pension... Ça vous manquait... Mais qu'est-ce que vous n'avez donc pas été, marchands de papiers, placeurs en vins, revendeurs de bouteilles...

Mme MICAWBER. — Monsieur, les facultés de M. Micawber sont, en effet, très grandes... et, si le pays savait les utiliser, il est probable qu'il n'aurait pas à s'en repentir.

GRUMEULE. — Peut-être, mais avec ce qu'il pratique... c'est le vol qu'il doit le mieux enseigner à ses élèves.

Mme MICAWBER. — Monsieur, je vous défends de traiter ainsi M. Micawber, c'est l'auteur des jours de mes enfants... le père de mes jumeaux... l'époux de ma jeunesse.... et jamais, vous entendez, jamais je ne l'abandonnerai.

GRUMEULE. — Et qui vous parle de l'abandonner?... Ce que je veux, c'est le prix de mes bottes!...

Mme MICAWBER, sanglotant. — Non, pour rien au monde, je ne l'abandonnerai.

Scène III

LES MÊMES, MICAWBER

MICAWBER, entrant, très digne. — Emma! mon ange!... qu'est-ce qu'il y a?

Mme MICAWBER. — Je ne vous abandonnerai jamais, monsieur Micawber.

MICAWBER. — J'en suis parfaitement sûr, ma chère âme. (A Grumeule.) Et vous, monsieur, de quoi s'agit-il?

GRUMEULE. — Vous le savez fort bien... je veux mon argent... vous me devez six shillings, il y a assez longtemps que je cours après...

MICAWBER, avec noblesse. — Il suffit! Monsieur Grumeule... voici l'argent...

Il va à la chaire, s'y assied, et griffonne quelques lignes sur un morceau de papier.

GRUMEULE, interdit. — Ah! dans ces conditions, monsieur Micawber, je retire tout ce que j'ai dit; seulement, il me semble que c'est dans la nature humaine d'aimer à être payé.

MICAWBER, lui tendant le papier. — Voici!

GRUMEULE. — Qu'est-ce que c'est que cela?

MICAWBER. — C'est l'argent.

GRUMEULE. — Où ça?

MICAWBER. — Là! Ne vous ai-je pas signé un billet?

GRUMEULE. — Et vous appelez ça me payer?

MICAWBER. — Pour le moment, je n'ai pas d'autre valeur; cela ne vous suffirait-il pas?

GRUMEULE. — Certes non! Et d'autant moins que j'ai de vous un billet que vous m'avez souscrit autrefois. Le voici... pouvez-vous le payer? Non! Le raccommodage de mes bottes non plus? C'est parfait! Eh bien, vous irez, monsieur Micawber, ou plutôt vous retournerez au Banc du Roi... Vous entendez... au Banc du Roi... autrement dit, à la prison pour dettes.

Mme MICAWBER. — Monsieur!

GRUMEULE. — Non, madame!... non!... quand on doit, on paie...

Scène IV

LES MÊMES, HEEP

HEEP, entrant par la porte de droite. — Oh! pardon!...

MICAWBER, descendant de la chaire. — Monsieur Uriah Heep...

HEEP. — Je vous dérange?...

MICAWBER. — Pas du tout!

GRUMEULE, à Micawber. — C'est compris, n'est-ce pas?

MICAWBER, — Un instant, voulez-vous... (Désignant Heep.) monsieur va tout arranger...

HEEP, méfiant. — Qu'y a-t-il donc?

MICAWBER. — Monsieur venait précisément nous demander l'arriéré d'un petit effet, et si vous pouviez consentir à un prêt sous forme d'avance...

HEEP. — Une avance?

MICAWBER. — Oui, monsieur Heep.

HEEP. — Une avance d'argent?

Mme MICAWBER. — Vous nous obligeriez infiniment...

MICAWBER. — Infiniment, c'est le terme exact...

HEEP. — Je n'ai pas un penny.

MICAWBER. — Mais...

HEEP. — Pas la moitié d'un penny.

GRUMEULE, à Micawber. — Alors, ça va bien... Vous aurez de mes nouvelles...

Mme MICAWBER, à Grumeule. — Monsieur!

GRUMEULE. — Non, madame, non... quand on doit, on paie... on paie... quand on doit... à moins d'être un lâche. Au Banc du Roi, les lâches.

Il sort en continuant à crier.

Scène V

MICAWBER, Mme MICAWBER, HEEP

MICAWBER, s'écroulant sur une chaise. — Cette fois, la foudre a éclaté, l'arbre est couché... Pourquoi le soleil s'est-il levé ce matin?

Mme MICAWBER. — Pourquoi lui avez-vous souscrit un billet?

MICAWBER. — Madame Micawber, je n'ai pas d'autre fortune que ma signature, je suis tenu de m'en servir. N'est-ce pas votre avis, monsieur Uriah Heep?

HEEP. — Certainement!

MICAWBER, à sa femme. — Vous entendez... (A Heep.) Alors, consentez à m'avancer une petite somme?

HEEP. — Impossible, monsieur Micawber.

MICAWBER. — ...Petite somme que je vous rembourserai à intérêts composés...

HEEP. — Matériellement impossible!

MICAWBER. — Voyons, mon cher Heep.

HEEP. — Mon cher Micawber... je ne possède rien, moi; vous connaissez ma situation modeste...

Mme MICAWBER. — Pourtant, monsieur Heep, il vous est arrivé quelquefois...

HEEP. — De vous verser de l'argent. C'est vrai. Malheureusement, ce n'était pas le mien, mais celui de capitalistes — je ne suis qu'un simple intermédiaire — et ces capitalistes ne sont pas encore remboursés.

MICAWBER. — Monsieur Heep, si vous ne venez pas à mon secours... je suis un homme noyé, perdu, englouti... Voyons!

HEEP. — Nous reparlerons de cela... Mais, où donc est David Copperfield?

Mme MICAWBER. — J'ai pris sur moi de l'envoyer en course...

HEEP. — Comment! Il est sorti?

Mme MICAWBER. — Oui, monsieur Heep.

HEEP. — Je l'avais pourtant défendu. Cet enfant est puni... il ne doit pas mettre le nez dehors... Les ordres de M. Murdstone sont précis... C'est très fâcheux! Et son écriteau?

MICAWBER. — Monsieur Heep... je le lui mets moi-même.

HEEP. — Avec son inscription: « *Il mord* », n'est-ce pas? Il a mordu ce pauvre M. Murdstone, ça lui apprendra.

MICAWBER, lui montrant l'écriteau. — Vous voyez.

HEEP. — Et surtout, pas de nouvelles de sa mère ou de Pegotty?

MICAWBER. — Soyez tranquille...

HEEP. — Où donc l'avez-vous envoyé?

Mme MICAWBER, avec des larmes dans la voix. — En face... chez le prêteur sur gages... Il est allé porter les trois dernières petites cuillères d'argent sur la douzaine que maman m'avait laissée... (Brusquement, sur un ton très dégagé, presque enjoué.) Je me trouvais un peu au dépourvu pour le repas de ce soir...

MICAWBER. — Vous entendez, Heep... Consentez au moins à une avance sur la pension de David Copperfield?

HEEP. — Vous avez déjà touché le prochain trimestre.

Mme MICAWBER. — C'est peu de chose... monsieur Heep... songez que vous ne nous remettez que la moitié du prix de cette pension?

HEEP. — Madame Micawber, si je vous ai donné M. Copperfield comme élève... c'est en effet pour garder une partie de sa pension, afin de rembourser dans une certaine mesure... nos capitalistes.

MICAWBER. — C'est parfaitement exact, et je vous prie, madame Micawber, de « tenir votre langue », comme on dit en bon anglais, et de ne pas revenir sur un marché librement accepté... Mais, de grâce, mon cher Heep... consentez à une avance... ma situation... est terrible...

HEEP. — Je veux bien encore faire appel à un prêteur.

MICAWBER. — Dieu soit loué!

HEEP. — Mais comme il lui faudra une garantie...

MICAWBER. — Nécessairement!

HEEP. — Et que vous n'en avez pas...

MICAWBER. — Vous croyez?

HEEP. — Je garderai, non plus la moitié de la pension, mais les trois quarts...

Mme MICAWBER. — Les trois quarts?

HEEP. — Vous n'acceptez pas?

MICAWBER. — Comment n'accepterais-je pas... Mais oui!... cent fois oui!... et je vous remercie... Et quand pourrons-nous toucher?

HEEP. — Ce soir ou demain... je vous verserai une petite avance sur le troisième trimestre... Au revoir, Micawber, et, n'est-ce pas, plus de sortie pour le jeune Copperfield.

MICAWBER. — C'est entendu!

HEEP. — Madame!... Je suis votre très humble serviteur.

Il sort.

Scène VI

MICAWBER, Mme MICAWBER

Mme MICAWBER, elle va s'asseoir à la chaire. — Cet homme est un gredin!

MICAWBER. — Uriah Heep est un galant homme.

Mme MICAWBER. — Un gredin!

MICAWBER. — C'est l'obligeance même... Il nous a procuré des élèves... des bailleurs de fonds.

Mme MICAWBER. — C'est lui, votre bailleur de fonds... Si papa était là, il vous le dirait.

MICAWBER. — Oui, mais il ne peut pas être là, votre papa, puisqu'il n'est plus.

Mme MICAWBER. — Hélas! s'il vivait encore... bien des choses n'auraient pas eu lieu...

MICAWBER. — Sachez, madame, qu'un homme comme moi a besoin d'être soutenu, encouragé, et si votre famille avait compris son devoir... oui, en effet, bien des choses auraient pu ne pas se passer...

Mme MICAWBER. — C'est possible, mais il est fâcheux qu'avec votre imagination, votre talent, votre valeur, vous ayez toujours terminé les affaires que vous avez entreprises à la prison pour dettes.

MICAWBER. — Oui, peut-être y a-t-il là comme une fatalité... Mais que faites-vous, madame Micawber, que faites-vous?

Mme MICAWBER. — Vous le voyez! J'épluche ces légumes.

Après s'être pomponné la figure de poudre de riz, Mme Micawber a tiré, en effet, de sa poche quelques oignons, qu'elle s'est mise à éplucher.

MICAWBER, scandalisé. — Ici! C'est ici que vous épluchez des oignons?

Mme MICAWBER. — Si mes parents étaient là, ils vous diraient que mon éducation fut assez soignée pour ne pas ignorer que des oignons s'épluchent à l'ordinaire dans une cuisine.

MICAWBER. — Eh bien alors, que n'y allez-vous, dans cette cuisine?

Mme MICAWBER. — Parce qu'avant tout je suis mère et que Fred, notre troisième avant-dernier, qui est de ce fait notre aîné, dort précisément dans cette cuisine.

MICAWBER. — Dans ces conditions, en effet, madame Micawber...

Mme MICAWBER. — Dans ces conditions, vos observations sont déplacées, d'autant plus déplacées que je suis obligée de m'occuper seule du ménage.

MICAWBER. — Et Cliquette?

Mme MICAWBER. — Voilà plus de huit jours que cette bonne est partie.

MICAWBER. — Partie? Et pourquoi?

Mme MICAWBER. — Parce qu'elle n'était pas payée.

MICAWBER. — Et elle n'est pas revenue?

Mme MICAWBER. — Si, elle est revenue, mais pour réclamer ses gages.

MICAWBER. — C'est inouï! Heureusement qu'il vous reste les élèves, heureusement! L'un fait les lits, l'autre balaie, le troisième va aux commissions... le quatrième rince le linge, etc... Leçon de choses excellente, j'ose le dire, et dont plus tard ils me sauront gré.

Scène VII

LES MÊMES, DAVID COPPERFIELD

DAVID, entrant par la droite. — Bonjour, monsieur Micawber; bonjour, madame Micawber.

Mme MICAWBER. — Bonjour, mon enfant.

MICAWBER. — Bonjour, mon cher Copperfield.

DAVID, remettant un reçu et quelques pièces de monnaie. — Voici, madame, ce que l'on m'a remis.

Mme MICAWBER. — Merci.

MICAWBER. — Ma chère Emma, pour célébrer cette transaction, vous ajouterez à notre dîner familial un petit grog à la bière, dont le jeune Copperfield aura sa part. Et, à ce propos, combien le prêteur vous a-t-il donné?

Mme MICAWBER. — J'espérais avoir trois shillings six.

DAVID. — Vous les avez.

MICAWBER, prenant le reçu. — Pourtant, sur le reçu, je ne vois que trois shillings.

DAVID. — C'est que...

Mme MICAWBER. — C'est que quoi ?

MICAWBER. — Parlez, jeune Copperfield.

DAVID. — C'est que... j'ai cru devoir ajouter aux trois shillings qu'on m'avait offerts les six pence qui me restaient.

MICAWBER. — De votre argent de poche à vous?

DAVID. — Oui, monsieur...

MICAWBER. — Et pourquoi?

DAVID. — Parce que je pensais...

MICAWBER. — Quoi? Qu'est-ce que vous pensiez?

DAVID. — Qu'en ce moment, vous étiez peut-être un peu... ennuyé...

MICAWBER. — Moi?

DAVID. — Oui, monsieur Micawber.

MICAWBER. — Quelle idée! Non, mais quelle idée!...

DAVID. — Alors...

Mme MICAWBER. — Alors, monsieur Copperfield, si nous pouvions choisir nos enfants... oui, certainement, je le dis sans rien diminuer de l'amour que j'ai pour les miens... vous auriez été mon fils; mais si même vous ne vous trompiez pas et si les embarras financiers de M. Micawber étaient réels, ce qui n'est pas, fort heureusement, jamais! vous entendez? jamais nous n'accepterions l'argent d'un petit gentleman tel que vous... Voici vos six pence.

MICAWBER. — Ma chère Emma, vous venez précisément de prononcer les paroles qui allaient jaillir de mon cœur, (A David.) et je n'attendrai pas l'heure où nous boirons ce soir notre grog à la bière pour vous dire que je suis touché, ému, attendri, et que de tout cœur je vous souhaite de ne jamais connaître dans l'avenir, pour votre compte personnel, les prêteurs sur gages ou les monts de piété, et, pour cela, je suis heureux de pouvoir vous assurer qu'il vous suffira de suivre mes conseils... mes conseils qui valent la peine d'être écoutés... surtout, en un mot, parce que je ne les ai, moi-même, jamais suivis...

Mme MICAWBER. — Micawber! Qu'est-ce que vous dites devant cet enfant?

MICAWBER. — Je dis... je dis devant cet enfant qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire aujourd'hui.

Mme MICAWBER. — C'était la maxime de mon pauvre papa.

MICAWBER, il est allé s'installer à la chaire. — C'est entendu! C'est entendu! Vous connaissez mon second précepte, Copperfield. Vous possédez cinq cents livres de revenu annuel, vous en dépensez cinq cents livres moins un shilling, quel est le résultat?

DAVID. — Le résultat?

MICAWBER. — Oui.

DAVID. — Attendez, monsieur Micawber.

Il compte sur ses doigts.

MICAWBER. — Non, mon cher Copperfield, ne comptez pas sur vos doigts... ce n'est pas un problème d'arithmétique que je vous pose, c'est un principe que j'énonce. Je reprends: vous possédez cinq cents livres de revenu annuel, vous en dépensez cinq cents livres moins un shilling, résultat?

DAVID. — Résultat!

MICAWBER. — Ne m'interrompez pas. Résultat: bonheur.

A l'appui de sa démonstration il a tracé sur le tableau noir la formule suivante: £ 500—1=B.

DAVID. — Ah!

MICAWBER. — Oui, mon enfant... Maintenant, vous possédez cinq cents livres de revenu annuel, vous en dépensez cinq cents livres plus un shilling, résultat: misère. (Même jeu, mais cette fois il a écrit la formule: £ 500+1=M.) La fleur est flétrie, la feuille tombe, le Dieu des jours disparaît et... en un mot, vous êtes jamais enfoncé comme moi.

Il tombe assis sur un tabouret derrière la chaire.

Mme MICAWBER. — Micawber, voyons!

MICAWBER. — Oui, Emma... je vous comprends. (A David.) Comme je pourrais l'être, vous saisissez...

DAVID. — Oui, monsieur Micawber.

Mme MICAWBER. — Mon ami, trois heures viennent de sonner chez nos voisins.

MICAWBER, descendant de la chaire. — Les élèves vont donc rentrer. Passez-moi l'écriteau.

Mme MICAWBER. — Le voici... je vais surveiller les enfants.

MICAWBER. — Emma... n'oubliez pas vos oignons.

Mme MICAWBER. — Vous voyez bien que je les emporte.

Elle sort, emportant ses oignons.

Scène VIII

MICAWBER, DAVID COPPERFIELD

DAVID, montrant l'écriteau. — Monsieur Micawber.

MICAWBER. — Mon cher Copperfield.

DAVID. — Vous allez encore me remettre cet écriteau?

MICAWBER. — Ça vous ennuie beaucoup?

DAVID. — Oh! oui, monsieur Micawber.

MICAWBER, il cache l'écriteau sous la chaire. — Eh bien, tenez, nous allons le mettre de côté.

DAVID. — Oh! merci.

MICAWBER. — Etant donné votre bonne conduite, votre famille approuvera, j'en suis certain, cet acte de bienveillance et d'encouragement au bien. Vous êtes content?

DAVID. — Oui, monsieur Micawber.

Il pousse un soupir.

MICAWBER. — Pourquoi ce soupir... seriez-vous mal ici?

DAVID. — Non, monsieur Micawber, mais... je voudrais avoir des nouvelles de ma maman. Depuis mon arrivée à Londres, rien!... je n'ai rien reçu... qu'un mot, un petit mot de Pegotty... Elle doit être malade... hein? maman, pour ne pas m'écrire?

MICAWBER. — Mais non, mon enfant, et puis, ne pleurez pas... regardez-moi... vous avez devant vous un homme qui a subi tous les chagrins, vicissitudes, tortures morales et embarras financiers possibles. Eh bien, jamais je n'ai pleuré.

DAVID. — Même quand votre maman était fâchée?

MICAWBER. — Une maman n'est jamais fâchée avec son petit garçon.

DAVID. — Autrefois, jamais elle ne m'aurait laissé sans nouvelles. Elle ne m'aime peut-être plus?

MICAWBER. — Mais si, elle vous aime... Tenez! quand il y a deux mois je suis allé à Blunderstone toucher, avec M. Heep, le trimestre de votre pension... eh bien... je l'ai vue votre maman...

DAVID. — Vous avez vu maman?

MICAWBER. — Oui, je l'ai vue, elle était seule, elle m'a fait recommandations sur recommandations et à ma personne parlant, comme l'on s'exprime dans les actes extra judiciaires que je vous souhaite de ne jamais connaître, elle m'a dit qu'elle vous chérissait infiniment, qu'elle n'avait pas de trésor plus précieux que vous.

DAVID. — Elle a dit trésor plus précieux?

MICAWBER. — Oui, petit Copperfield.

DAVID. — Ah! monsieur Micawber, je suis content. Mais alors, pourquoi ne m'écrit-elle pas?

MICAWBER. — Parce que vous êtes puni.

DAVID. — Pourtant, si elle m'aime, comment peut-elle se passer de mes nouvelles?

MICAWBER. — Elle en a.

DAVID. — Par qui?

MICAWBER. — Par moi, ou plutôt par Mme Micawber... mais c'est en cachette.

DAVID. — En cachette?

MICAWBER. — En cachette de M. Murdstone.

DAVID. — Vous écrivez à maman?

MICAWBER. — Pas directement... mais à Mlle Pegotty. Mais, je vous en prie, pas un mot à votre correspondant.

DAVID. — M. Uriah Heep?

MICAWBER. — Précisément.

DAVID. — Ah! Monsieur Micawber... voulez-vous dire à maman, quand vous lui écrirez, que... que je l'embrasse, mais vous savez, de tout, de tout mon cœur.

MICAWBER. — Je vous le promets, et je lui dirai aussi que vous êtes un brave homme, mon cher petit garçon... Mais vite, à votre place... voici vos condisciples.

Scène IX

MICAWBER, DAVID COPPERFIELD, MELL, et une demi-douzaine d'élèves, jeunes garçons de dix à douze ans.

MICAWBER, à Mell, qui entre suivi des élèves. — Bonjour, mon cher professeur!

MELL. — Bonjour, monsieur Micawber. (Aux élèves qui sont allés déposer leurs casquettes, foulards, etc., aux patères, le long du mur, puis ont regagné bruyamment leurs places.) Silence! Voulez-vous vous taire.

JAMES. — J'ai rien dit.

MELL. — James... vous me copierez dix fois le verbe: je monte à cloche-pied les marches de l'escalier, malgré la défense de mon professeur.

HARRY. — C'est bien fait.

TRADLES. — Tant mieux.

BOB. — Ça lui apprendra.

MELL, aux autres élèves. — Et, vous autres, silence! pour la deuxième et dernière fois.

MICAWBER. — Messieurs, veuillez écouter votre professeur, monsieur Mell.

MELL, à Micawber. — Pardon, monsieur Micawber.

MICAWBER. — Vous désirez, monsieur Mell?

MELL. — Je vous serais reconnaissant de vouloir bien me donner le petit arriéré...

MICAWBER. — Votre compte... vous voulez votre compte?

MELL. — C'est cela même, monsieur Micawber.

MICAWBER. — Le temps de passer à ma caisse, monsieur Mell.

MELL. — Vous avez eu le temps d'y passer depuis ce matin.

MICAWBER. — Monsieur Mell, je vous demanderai un peu de modération.

MELL. — Et moi, monsieur Micawber, je vous demanderai un peu d'argent.

MICAWBER. — Chut! parlons bas... devant ces enfants, il est inutile...

MELL. — Soit! Et un peu de silence, vous autres.

MICAWBER. — Oui! un peu de silence!...

MELL, à Micawber. — J'ai besoin d'argent... j'en suis réduit, Dieu me pardonne, à repriser moi-même mes chaussettes...

MICAWBER. — Monsieur Mell, j'attends une rentrée.

MELL. — De l'argent! Monsieur Micawber, de l'argent!

MICAWBER, aux élèves et pour changer la conversation. — Du silence! voyons! du silence!

MELL, à Micawber. — Vous comprenez?...

MICAWBER. — Monsieur Mell, avez-vous souvent traité d'importantes affaires?

MELL. — Non, monsieur.

MICAWBER. — Sachez donc que, pour que les affaires réussissent, il est nécessaire d'avoir de part et d'autre ce qu'il est utile de mettre dans les machines, dans les engrenages, pour assurer leur bon fonctionnement: de l'huile, de la graisse. Dans les affaires, cette huile, cette graisse... nous l'appelons la confiance... Sans la confiance, monsieur Mell, rien n'est possible.

MELL. — Monsieur Micawber, ce sont des mots, tout cela, et on ne se nourrit pas de mots.

MICAWBER. — Je vous promets...

MELL. — Oh! vos promesses... pfutt! bonsoir, monsieur Micawber.

Il ramasse ses affaires.

MICAWBER. — Qu'est-ce que vous faites?

MELL, mettant son chapeau. — Je m'en vais!

LES ENFANTS. — Hip! hip! hurrah!

MICAWBER. — Au milieu d'une classe?

MELL. — Oui, monsieur.

MICAWBER. — C'est sans précédent! Songez au renom de l'institution.

MELL. — L'institution! Une garderie pour mauvais chenapans... bonsoir! Et vous savez... je saurai me faire rendre ce qui m'est dû! Adieu! Il sort.

Scène X

LES MÊMES, moins MELL

LES ELÈVES. — Hurrah!... hurrah!... il est parti!... il est parti!...

MICAWBER, allant s'asseoir à la chaire. — Messieurs! messieurs! Calmez-vous et ressaisissez-vous!... Dans la vie, il faut toujours se ressaisir. Monsieur Mell vient, en effet, de m'offrir sa démission... Je profiterai donc de ce départ pour vous annoncer deux nouvelles importantes: *primo*, madame Micawber succède à partir de cette heure à monsieur Mell, comme professeur. Le cours de physique que tenait monsieur Mell sera remplacé par un cours de chant; il est, en effet, plus dans les cordes... et même dans les cordes vocales, si j'ose risquer cette plaisanterie, de madame Micawber de connaître le chant que la physique; *secundo*, je lève toutes les punitions. Et en attendant madame Micawber que des besoins domestiques retiennent peut-être encore à la cuisine... je vous invite à chanter avec moi... histoire de préparer vos gosiers et d'employer votre temps... l'air familial du petit mouton dans la plaine:

Bébé mouton, as-tu de la laine?
Oui, oui, oui, oui, trois balles pleines:
Une pour mon maître et une pour sa dame,
Mais pas pour le petit garçon qui pleure dans la [plaine.

Les élèves reprennent en chœur, tandis que M. Micawber, descendu de la chaire, esquisse un léger pas de gigue.

Scène XI

MICAWBER, Mme MICAWBER, DAVID COPPERFIELD, LES ELEVES

Mme MICAWBER, entrant. — Monsieur Micawber!

MICAWBER. — Mon amie?

Mme MICAWBER. — Voulez-vous venir un instant?

Elle sort.

Scène XII

LES MÊMES, moins Mme MICAWBER

MICAWBER. — Mais, certainement... je vous suis. (Aux enfants.) Messieurs, vous avez trois minutes de récréation.

LES ENFANTS, ensemble. — Merci! Ça, c'est gentil! Trois minutes seulement! Bravo! bravo! Oh! merci, monsieur Micawber!

MICAWBER, sur le seuil de la porte, se ravisant. — Ou plutôt non... pas de récréation.

LES ENFANTS, ensemble. — Oh! Pourquoi ça? On n'a rien fait!

MICAWBER. — Non pas que je veuille vous punir, mais le temps est l'étoffe dont la vie est faite; il s'agit donc de ne pas gâcher cette étoffe, autrement dit de ne pas perdre son temps. (Il va chercher différents ustensiles de ménage qu'il remet aux enfants.) Et pour cela... (A Tradles.) Voici votre balai. (A Bob.) Vous, votre torchon. (A Harry.) Vous, votre brosse... Tenez, David.

Il lui donne un plumeau.

TRADLES. — Il faut balayer?...

BOB. — Frotter?...

MICAWBER. — Eh! oui, frotter, balayer, astiquer, épousseter... comme tous les jours. C'est de l'enseignement professionnel.

JAMES. — Il n'y a pas de linge à rincer?...

MICAWBER. — Non, mon ami, pas aujourd'hui.

JAMES. — Eh bien, tant mieux... parce que mon père a dit comme ça que c'était pas une besogne à faire en classe.

MICAWBER. — Quand j'aurai l'honneur de causer avec monsieur votre père, peut-être changera-t-il d'avis...

Mme MICAWBER, apparaissant à la porte de gauche. — Eh bien, monsieur Micawber?

MICAWBER. — Voilà, ma chère âme...

Ils sortent.

Scène XIII

DAVID COPPERFIELD et LES ELEVES

Les enfants, restés seuls, quittent leurs places et reprennent en chœur le refrain de tout à l'heure. Au bout de quelques secondes, Micawber rentre, suivi de sa femme.

Scène XIV

MICAWBER, Mme MICAWBER, DAVID COPPERFIELD, LES ELEVES

MICAWBER. — Messieurs, à vos places!... Le cours de chant que devait donner madame Micawber est suspendu momentanément à cause d'une nouvelle que j'apprends et, en un mot, qui me bouleverse.

HARRY. — Qu'y a-t-il donc?

MICAWBER. — Il y a... mes enfants...

Mme MICAWBER. — Non, monsieur Micawber, ne leur dites rien... c'est moi qui parlerai.

MICAWBER. — Soit! messieurs, et je m'adresse en ce moment à messieurs les externes, ainsi que je vous l'exprimais tout à l'heure, une nouvelle nous oblige, madame Micawber et moi, à avancer l'heure quotidienne de la fin des classes. Je remplacerai... (Il regarde sa montre.) la demi-heure de classe par une petite promenade hygiénique, instructive, et, en somme, pratique, que je vais vous faire en vous reconduisant moi-même chez vous.

Mme MICAWBER. — Oui, monsieur Micawber, mais ne vous attardez pas... si vous voulez prendre la diligence.

MICAWBER. — Non! Emma, soyez tranquille.

DAVID. — Et moi, je ne sors pas?

MICAWBER. — Non, vous restez, mon cher Copperfield, Mme Micawber a à vous parler!

TRADLES. — Ah! tant mieux, on va se promener.

JAMES. — Quelle veine!

MICAWBER. — Eh bien, voyons!... voyons, mes enfants... voyons! à tout à l'heure, Emma!

Il sort accompagné des élèves.

Scène XV

Mme MICAWBER, DAVID COPPERFIELD

Mme MICAWBER. — David Copperfield! Asseyez-vous là!... j'ai à vous parler. Nous venons de recevoir une lettre de chez vous.

DAVID. — Ah!

Mme MICAWBER. — Mademoiselle Pegotty va venir tout à l'heure.

DAVID. — Pegotty! Pegotty va venir ici!

Mme MICAWBER. — Oui, Copperfield!

DAVID. — Oh! quel bonheur!

Mme MICAWBER. — Non... Ecoutez, mon enfant...

DAVID. — Oh! Madame Micawber, je pourrai la voir, dites?

Mme MICAWBER. — Oui, vous la verrez, mais avant je voudrais... il est nécessaire... enfin... je suis un peu émue, et quand je dis un peu... Enfin, David Copperfield, vous êtes trop jeune pour savoir comment le monde change tous les jours, et comment les gens qui l'habitent disparaissent. Mais c'est une chose que nous devons apprendre tous, David, les uns pendant leur jeunesse, les autres quand ils sont vieux, d'autres toute leur vie... oui... vous me regardez avec de grands yeux... vous vous demandez ce que tous ces mots signifient... peut-être devrait-on dire tout de suite...

DAVID. — Dire quoi?... Madame Micawber, dire quoi?

Mme MICAWBER. — Ecoutez-moi, mon enfant... voyons! vous rappelez-vous la dernière fois que vous avez quitté vos parents. Tout le monde allait bien chez vous?

DAVID. — Oui, madame Micawber. Pourquoi? Vous avez de mauvaises nouvelles? Maman? Dites, comment va maman?

Mme MICAWBER. — Mon enfant... Précisément, c'est d'elle que nous avons reçu...

DAVID. — Des nouvelles?

Mme MICAWBER. — Oui.

DAVID. — Eh bien?

Mme MICAWBER. — Eh bien... je regrette de vous dire...

DAVID. — Quoi? Madame Micawber, quoi?

Mme MICAWBER. — Elle a été un peu malade.

DAVID. — Malade! Et... et... maintenant?

Mme MICAWBER. — Et maintenant... elle est encore malade...

DAVID. — Mais, très malade?...

Mme MICAWBER. — Oui... oui...

DAVID. — Très malade... maman, ah! non, je vous en supplie... Dites, madame... elle n'est pas en danger... dites?... ah! elle est morte... elle est morte... Ma maman est morte.

Scène XVI

LES MÊMES, PEGOTTY

Elle est vêtue entièrement de noir; lentement, elle est entrée pendant ces derniers mots et elle prend David dans ses bras.

DAVID. — Pegotty! ma bonne Pegotty!... dis, ça n'est pas vrai...

PEGOTTY. — Mon pauvre petit David!

DAVID. — Maman!... Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu? Pourquoi ne m'a-t-on pas fait venir?

PEGOTTY. — Je l'avais demandé... on n'a pas voulu.

DAVID. — Mais comment est-ce arrivé?

PEGOTTY. — C'est depuis ton départ qu'elle a commencé à aller mal. Ce jour-là, elle me dit: « Je ne reverrai plus mon pauvre petit... Je sens, là, quelque chose qui me le dit... et je sais que c'est la vérité... »

DAVID. — Et depuis?

PEGOTTY. — Et depuis, elle eut l'esprit tourmenté... elle était devenue excessivement impressionnable... une parole dure lui donnait un coup terrible. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait, et, bien des fois, quand les autres lui reprochaient son étourderie et son caractère insouciant, elle faisait semblant de croire que c'était vrai, mais on avait tort, oui, on avait tort de la tourmenter.

Mme MICAWBER. — Pauvre femme!

PEGOTTY. — Un soir, comme je la couchais, elle me dit: « Je suis lasse! restez près de moi... pendant que je vais dormir, ne me quittez pas. » Je ne l'ai pas quittée depuis... elle se retournait toujours de mon côté, comme si elle ne trouvait de repos qu'auprès de moi, et ne s'endormait jamais autrement. La dernière nuit elle m'a embrassée en me disant: « Il faut répéter à mon David que sa mère l'a béni mille fois! »

DAVID. — Maman!

PEGOTTY. — Puis elle ajouta: « Pegotty, approchez-vous... votre visage s'éloigne et je veux le voir... » Et elle murmura: « David! David!... mon pauvre petit David! » et elle s'endormit pour toujours!

Scène XVII

LES MÊMES, MICAWBER

MICAWBER, entrant précipitamment par la porte de droite. — Madame Micawber! David!... Mon pauvre enfant... mon ami... ah! mademoiselle Pegotty... si vous saviez!... Ma chère Emma!... Mais avant tout,

mon cher, mon cher enfant et ami, David Copperfield, puisque, à vos larmes, je vois que vous savez, laissez-moi vous dire combien je suis avec vous de tout mon cœur de père, d'homme et de maître.

DAVID. — Merci, monsieur Micawber!

MICAWBER. — Hélas! mon pauvre enfant, ne me remerciez pas... je ne suis même pas capable de vous accompagner à Blunderstone.

Mme MICAWBER. — Et pourquoi donc?

MICAWBER. — Ne m'interrogez pas, ma chère et douce Emma. Bénissez le ciel qui a envoyé mademoiselle Pegotty. Grâce à elle, David ne s'en ira pas seul, car moi...

Mme MICAWBER. — Vous, monsieur Micawber?...

MICAWBER. — Moi! une fois de plus, je suis abattu, terrassé, foudroyé... Vous comprenez, Emma: en bas, deux hommes m'attendent...

Mme MICAWBER. — Arrêté... vous êtes arrêté... encore?

MICAWBER. — Oui! encore!... La fatalité me poursuit au moment même où j'allais peut-être me relever! . . . . . .

PEGOTTY. — Arrêté! Vous, monsieur Micawber, et pourquoi?

MICAWBER. — Pourquoi? mademoiselle Pegotty... parce que si la famille de madame m'avait encouragé, à un moment donné...

Scène XVIII

LES MÊMES, DEUX AGENTS

Ils pénètrent par la porte de droite laissée entr'ouverte par Micawber.

PREMIER AGENT. — Eh bien, monsieur Micawber... vous nous avez demandé cinq minutes...

DEUXIÈME AGENT. — Avez-vous trouvé de quoi payer votre billet souscrit à M. Grumeule?

MICAWBER. — Messieurs... croyez que malgré ce billet à ordre, jamais homme...

PREMIER AGENT. — Répondez par oui! ou par non! Avez-vous les cinquante shillings nécessaires? Le jugement est exécutoire à la minute. En cas de non-paiement, nous devons, sur-le-champ, nous assurer de votre personne, et vous conduire, au Banc du Roi, avant cinq heures. Vous le savez, c'est la loi!

Mme MICAWBER. — Monsieur Micawber, mon mari! le père de mes enfants... l'époux de ma jeunesse, à la prison pour dettes!

MICAWBER, embrassant sa femme. — Calmez-vous, Emma! Vous excuserez, mademoiselle Pegotty... et vous, mon pauvre et cher enfant... malgré votre douleur, regardez ce qui se passe... ce sera ma dernière leçon...

PREMIER AGENT. — Allons, venez, monsieur Micawber!

MICAWBER. — Que la volonté du roi s'accomplisse!

PEGOTTY. — Un instant!... c'est cinquante shillings, ce billet?

PREMIER AGENT. — Oui, madame!

PEGOTTY. — Les voici... Laissez monsieur Micawber! . . . . . .

PREMIER AGENT. — Avec plaisir, madame... voici le billet! . . . . . .

Mme MICAWBER. — Mademoiselle Pegotty!

MICAWBER. — Pardon! mais... permettez...

PREMIER AGENT. — Salut, mesdames. Monsieur Micawber, bonne chance!... . . . . .

MICAWBER. — Merci, messieurs... oublions cet incident et serrons-nous la main.

Il tend la main au premier agent.

PREMIER AGENT. — Si vous voulez!...

Micawber et l'agent se serrent la main. Puis les deux agents sortent.

Scène XIX

LES MÊMES, moins LES AGENTS

Mme MICAWBER. — Je suis très émue, mademoiselle Pegotty, et quant à moi... .

PEGOTTY. — Quant à vous, madame Micawber, préparez vite les affaires de David que nous partions pour Blunderstone.

Mme MICAWBER. — Oui, mademoiselle Pegotty!

MICAWBER. — Eh! oui, sans doute, ma chère Emma, ne tardez pas! (Mme Micawber sort.)

Scène XX

DAVID COPPERFIELD, PEGOTTY, MICAWBER

MICAWBER, à Pegotty. — Mais tout de même je veux vous dire toute la reconnaissance d'un homme, presque un vieil homme, dans tous les cas, un père et un époux... Enfin, je suis très ému... et indigne de ce que vous avez fait!

PEGOTTY. — Il suffit, monsieur Micawber... c'est grâce à vous que notre pauvre chère disparue a eu, jusqu'au dernier moment, des nouvelles de son David. Je ne l'ai pas oublié, voilà tout!

DAVID. — Tu as bien fait, Pegotty... et je t'en remercie... . . . . .

MICAWBER, s'asseyant à un pupitre d'écolier et se mettant à écrire sur une feuille de papier qu'il a prise dans ce pupitre. — Et moi... et moi... Mais qu'il soit entendu que cet argent vous sera rendu sous ma responsabilité personnelle et vous rapportera un intérêt de cinq pour cent l'an. Voilà qui est inscrit, et, en cas de prolongation, de cinq pour cent à intérêts composés, ce qui fait pour la première année, étant donné que la dette est de cinquante shillings... un intérêt de... de...

Le rideau baisse pendant cette réplique.

RIDEAU

Murdstone Heep. Miss Murdstone. Micawber. Miss Trotwood. Dick.

Scène IX. — Miss Trotwood : « *Il s'agit de savoir ce que l'on va faire de David Copperfield.* »

ACTE III

CHEZ PEGOTTY

Intérieur de maison de pêcheur au bord de la mer. Porte vitrée dans le fond. A gauche et à droite et dans le fond, fenêtre. Porte pleine à droite de côté ; à gauche, grande table autour de laquelle se trouvent des tabourets et un fauteuil. Filets, instruments de pêche. Au lever du rideau, David est debout sur la table. M. Omer est en train de lui essayer un costume de deuil.

Scène première

PEGOTTY, DAVID COPPERFIELD, OMER,

OMER. — La culotte... vous voyez... la culotte, hein! Va-t-elle bien?

PEGOTTY. — Très bien!

OMER. — Elle ne vous gêne pas, n'est-ce pas, monsieur Copperfield?

DAVID, sautant à terre. — Non, monsieur Omer.

OMER. — Tournez-vous, je vous prie... Vous voyez, mademoiselle Pegotty... il y a du jeu, de l'aisance... C'est un travail soigné, ça, où je ne m'y connais pas.

PEGOTTY. — Vous avez le veston, le gilet?

OMER. — Tout est là!... Et vous voilà installé ici, maintenant, monsieur David Copperfield ?

DAVID. — Oui, monsieur Omer.

PEGOTTY. — Depuis huit jours.

OMER. — Et vous ne retournerez plus chez vous, enfin, là-bas, chez M. Murdstone?

DAVID. — Je ne sais pas.

PEGOTTY. — Nous serons fixés tout à l'heure, le conseil de famille se réunit.

OMER. — Ici?

PEGOTTY. — Oui! M^me^ Trotwood l'a exigé. C'est d'ailleurs à mi-route des uns et des autres. C'est pourquoi je tenais tant à ce que David ait son costume aujourd'hui.

OMER. — Et vous voyez bien qu'il l'a... (A David.) Levez les bras.... (A Pegotty.) Et, maintenant, tâtez-moi cette étoffe... (Il lui tend le veston.)

PEGOTTY, tâtant l'étoffe. — Elle paraît bonne.

OMER. — Bonne! Je vous ai donné ce que j'ai de plus fin en drap; c'est même trop beau pour des habits de deuil, en toute autre occasion que pour la perte d'un père ou d'une mère...

PEGOTTY. — C'est bon!... c'est bon!... monsieur Omer.

Scène II

LES MÊMES, BARKIS

BARKIS, entrant par la porte du fond. — Salut, mademoiselle Pegotty.

DAVID. — Tiens! monsieur Barkis.

BARKIS. — Bonjour, mon petit monsieur David Copperfield.

PEGOTTY, présentant. — Monsieur Barkis... Monsieur Omer.

OMER, se présentant. — Monsieur Omer, de Douvres, drapier, marchand de nouveautés, articles et

objets d'art funéraires, deuils en vingt-quatre heures.

BARKIS. — Nous nous connaissons, monsieur Omer. Je vous ai souvent transporté sur ma voiture de Yarmouth... (A David.) Mais, ce costume vous va, monsieur Copperfield?

OMER. — S'il lui va? Mais ce vêtement aurait été coupé à Londres, essayé à Paris et porté par le plus élégant des gentlemen, qu'il ne serait pas mieux. (A David.) Enfin, vous sentez-vous à l'aise, mon petit monsieur Copperfield?

DAVID. — Mais oui.

OMER. — Parbleu! C'est souple et bien fait. Et j'en suis ravi... car je vous veux du bien... il y a si longtemps que je vous connais.

DAVID. — Vraiment, monsieur Omer?

OMER. — Depuis que vous êtes né... je puis même dire avant cette époque... J'ai connu votre père... il avait, lui, cinq pieds six pouces... et son tombeau a vingt-cinq pieds de long...

PEGOTTY. — Monsieur Omer, voyons! il est inutile, devant cet enfant...

OMER, s'excusant. — En effet, mademoiselle... parfaitement inutile, et je vous demande pardon, si, involontairement, monsieur Copperfield, je vous ai fait penser à... enfin à celui et sans doute aussi à celle que nous avons accompagnée là-bas, il y a huit jours...

DAVID. — J'y pense toujours, monsieur Omer.

PEGOTTY. — Mon pauvre enfant!

OMER. — Et vous avez raison... mais, enfin... il faudrait...

BARKIS. — Oui, il faudrait changer d'air et d'idées, il faudrait un peu sortir avec Barkis, comme autrefois... quand vous veniez ici, l'été, vous vous rappelez?

DAVID. — Oui, monsieur Barkis.

PEGOTTY. — Mais il le fera encore... il me l'a promis, n'est-ce pas, David?

DAVID. — Oui, Pegotty.

BARKIS. — A la bonne heure! Moi, quand j'ai su que M. Murdstone vous autorisait à venir à Yarmouth... j'ai été heureux, d'abord parce que je pensais bien que mademoiselle Pegotty allait rester et qu'ainsi je la verrais plus souvent, puisque le dépôt de ma diligence est ici.

PEGOTTY. — Vous serez donc toujours aussi fou?

BARKIS. — Il ne dépend que de vous que je sois raisonnable et même marié!

OMER. — Ah! ah! Je vends aussi du drap pour habit de noces... il est noir comme pour le deuil, d'aussi bonne qualité, et dure même plus longtemps.

BARKIS. — Je vous ferais bien la commande tout de suite, monsieur Omer.

PEGOTTY. — Et moi, si vous continuez... monsieur Barkis, je ne vous recevrai plus.

BARKIS. — Et j'en aurai beaucoup de peine, mademoiselle Pegotty... (A David.) Oui, monsieur Copperfield, quand j'ai su que vous veniez... je me suis dit: « On va recommencer, avec mon vieux petit monsieur David Copperfield, nos anciennes belles promenades. »

Scène III

LES MÊMES, MICAWBER

MICAWBER, il a son pantalon retroussé jusqu'aux genoux, il est chaussé de sandales et tient à la main une canne et un petit filet de pêche. Il est entré depuis quelques secondes par la porte du fond et a entendu la fin de la réplique précédente, à David. — Promenades, permettez à votre ami Micawber de vous l'affirmer, promenades qui vous feraient le plus grand bien.

BARKIS. — N'est-ce pas monsieur Micawber?

MICAWBER. — C'est l'évidence même, monsieur Barkis... Bonjour, mademoiselle Pegotty.

PEGOTTY. — Bonjour, monsieur Micawber. (Présentant.) Monsieur Omer... Notre ami, monsieur Micawber...

OMER, se présentant. — Monsieur Omer, de Douvres, drapier, marchand de nouveautés, articles et objets d'art funéraires... deuils en vingt-quatre heures.

MICAWBER, s'inclinant. — Mes compliments. (Se présentant.) Monsieur Micawber, de Londres, directeur de l'institut pédagogique Micawber. (Désignant le vêtement de David.) Mais, mon cher Copperfield, je préfère de beaucoup cette tenue au simple crêpe que vous portiez au bras.

PEGOTTY. — M^lle^ Murdstone trouvait que c'était suffisant.

OMER. — Un simple crêpe pour deuil, c'est la fin de tout.

MICAWBER. — Je suis de votre avis, bien que M^me^ Micawber m'ait souvent assuré qu'à la cour le port du crêpe était admis.

OMER. — Nous ne sommes pas à la cour.

MICAWBER. — C'est vrai! D'ailleurs, en fait de tenue, veuillez excuser la mienne, mais, depuis une semaine que j'ai accepté l'hospitalité courtoise, cordiale et charmante de mademoiselle Pegotty, j'ai pris l'habitude d'aller me promener tous les matins les pieds dans l'eau, c'est délicieux! On marche, on pêche, et l'on rêve tout à la fois, (A David.) et voilà ce que vous devriez faire, Copperfield.

DAVID. — Oui, monsieur Micawber.

MICAWBER. — Ah! la mer... j'adore la mer... Que n'ai-je été pêcheur, commissaire de la marine ou simple mousse !... Bien des choses... oui, bien des choses ne se seraient pas passées... Enfin! Et quel beau pays.

BARKIS. — N'est-ce pas que c'est un joli coin que notre Yarmouth?

MICAWBER. — Ravissant! Et si j'avais encore des élèves...

PEGOTTY. — Pourquoi, encore? N'en auriez-vous plus?

MICAWBER. — Hélas! non, chère mademoiselle et bienfaitrice. Dans sa dernière lettre, qui est précisément celle de ce matin, M^me^ Micawber m'apprend qu'à la suite d'une certaine arrestation, non suivie d'effet, à laquelle vous fûtes si gracieusement mêlée, vous vous souvenez?

PEGOTTY. — Mais oui... mais oui...

MICAWBER. — Mes élèves ont abandonné mon enseignement.

PEGOTTY. — C'est désolant!

MICAWBER. — C'était fatal! Toutes mes entreprises ont ainsi fini. Eh bien, si je les avais encore, ces élèves, c'est ici que je leur conseillerais d'aller passer leurs vacances.

BARKIS. — Vous avez raison, l'air est excellent. Je vois ça à mes chevaux, ils se portent admirablement.

OMER. — Pour moi, c'est un des endroits de la côte que j'aime le plus...

MICAWBER, regardant par la fenêtre. — Ciel! Voyez

donc, mademoiselle Pegotty, n'est-ce pas pour ici, cette dame... ce monsieur?

PEGOTTY. — Je vous crois, c'est miss Trotwood et M. Dick.

DAVID. — Ma tante?

PEGOTTY. — Oui, mon chéri.

MICAWBER. — Vous permettez que j'aille me changer. Je suis pieds nus... et, vraiment...

PEGOTTY. — Oui... allez! allez!

MICAWBER, saluant. — Messieurs, à tout à l'heure.

Il sort par la porte de côté.

OMER. — Au revoir, mademoiselle Pegotty.

PEGOTTY. — Au revoir.

BARKIS, ouvrant la porte du fond et sortant, à Omer. — Je vous accompagne.

OMER, le suivant. — Oui. (Une fois sorti, il se retourne, et, sur le seuil de la porte, s'adressant à David.) Ah! recommandation importante... Le soir, en vous déshabillant, vous brossez le vêtement et vous l'étendez dans ses plis.

DAVID. — C'est entendu!

OMER, se retournant et à miss Trotwood et à Dick qui veulent entrer. — Oh! pardon.

Il s'efface pour les laisser passer et disparaît.

Scène IV

PEGOTTY, DAVID COPPERFIELD, MISS TROTWOOD, M. DICK

PEGOTTY, à miss Trotwood. — Entrez, madame, c'est ici.

MISS TROTWOOD. — Eh! parbleu! je le vois bien que c'est ici. (A Dick, qui reste à la porte.) Venez-vous, Dick?

DICK. — Je ne sais si vraiment je puis...

MISS TROTWOOD. — Mais oui, cher ami, vous pouvez entrer, puisque je vous en prie.

DICK. — Dans ce cas...

Il entre en faisant de grands saluts.

MISS TROTWOOD. — Et David... voyons, où est-il?

DAVID. — Ici... Bonjour, ma tante.

MISS TROTWOOD. — Bonjour, David, mais, vous pleurez?

PEGOTTY. — Oui, ça lui a fait quelque chose de vous revoir.

DICK, très ému. — Oui, en effet... Oh! monsieur... mon enfant.

MISS TROTWOOD, à Dick. — Oui... oui!... vous êtes un bon cœur, mais ne vous énervez pas.

DICK. — Oui, chère madame Trotwood... Pauvre petit!

MISS TROTWOOD. — Pauvre petit! Et pourquoi pleure-t-il, parce qu'on ne m'a pas écoutée? Si M. Copperfield... mon neveu... je parle de son père... m'avait écoutée... nous n'en serions pas là... Si même sa mère m'avait écoutée, mais non... on n'a pas voulu... et voilà... et voilà un enfant malheureux. (A David.) Venez ici... C'est étonnant pour un garçon. Je ne l'aurais jamais cru... Vous paraissez tout de même avoir du cœur... Qu'en dites-vous, Dick?

DICK. — Beaucoup de cœur... certainement oui, madame Trotwood. (A David.) Mon petit! Mon enfant!

MISS TROTWOOD. — C'est bon! Ne nous attendrissons pas. (A Pegotty.) Et c'est ça que vous habitez?...

PEGOTTY. — Oui, madame, c'était à mon frère.

MISS TROTWOOD. — Votre frère... vous avez eu un frère?

PEGOTTY. — Pendant quarante-cinq ans, oui, madame.

MISS TROTWOOD. — Habiter aussi près de l'eau! non, mais quelle idée!

PEGOTTY. — Une idée de vieux marin.

MISS TROTWOOD. — Une idée à se donner le mal de mer chez soi... Et les Murdstone?

PEGOTTY. — Ils vont arriver.

MISS TROTWOOD. — Je le pense bien, mais ils sont en retard.

PEGOTTY. — Avec ces nouvelles diligences, aujourd'hui, il y a toujours du retard.

MISS TROTWOOD. — Encore bien heureux quand on arrive, ça vous a une vitesse! Enfin! On appelle ça le progrès... Dick...

DICK. — Chère amie!

MISS TROTWOOD. — En attendant, si vous voulez lancer votre cerf-volant... David pourrait vous aider.

DICK. — Bravo! Je vais vous montrer.

DAVID. — Oui, monsieur Dick... mais, avant, je voudrais...

DICK. — Quoi donc?

DAVID. — Je voudrais demander quelque chose à ma tante.

MISS TROTWOOD. — Qu'est-ce que c'est?

DAVID. — Tout à l'heure, il y aura ici un conseil de famille?

MISS TROTWOOD. — Oui.

DAVID. — Pour décider ce que l'on fera de moi?

MISS TROTWOOD. — Oui.

DAVID. — Eh bien, ma tante, si j'osais...

MISS TROTWOOD. — Ose... parle... parle comme si tu étais ma nièce.

DAVID. — Que je parle?...

MISS TROTWOOD. — Oui... Enfin, dis ce que tu as à me demander sans te gêner.

DAVID. — Eh bien, je voudrais que vous demandiez à M. Murdstone...

MISS TROTWOOD. — Jamais! Tu entends? jamais! je ne demanderai quoi que ce soit à M. Murdstone ou à sa triste pimbêche de sœur, jamais! Enfin, vous, Pegotty... vous qui avez l'âge de raison... vous trouveriez honnête que, moi, une Trotwood, je m'abaisse jusqu'à demander quelque chose à ces gens-là?

PEGOTTY. — Si c'est pour le bien de l'enfant!

MISS TROTWOOD. — Le bien de l'enfant! Non, mais qu'est-ce que vous pensez de tout cela, mon cher Dick?

DICK. — Ce que vous en pensez vous-même!

MISS TROTWOOD. — Voilà qui est répondu... Mais, je me moque du bien de l'enfant... M'a-t-on consultée, autrefois. (A David.) Et puis, quoi, qu'est-ce que tu veux donc que je demande à ce M. Murdstone? Allons, parle.

DAVID. — Ma tante, je voudrais ne pas retourner chez lui.

MISS TROTWOOD. — Vraiment! Et où donc voudrais-tu aller, hein?

DAVID. — Je voudrais demeurer ici.

MISS TROTWOOD. — Ici?

DAVID. — Oui.

MISS TROTWOOD. — Chez Pegotty?

DAVID. — Oui.

PEGOTTY. — Oh! oui, madame, je vous le demande aussi de tout mon cœur.

MISS TROTWOOD. — Laissez... laissez parler David.

DAVID. — Dites, oui, ma tante.

PEGOTTY. — Vous voulez bien?

MISS TROTWOOD. — Je refuse.

PEGOTTY. — Oh! madame... j'aurais pourtant élevé David de mon mieux.

MISS TROTWOOD. — Oui, en l'envoyant dans quelque pension... genre... A propos... l'a-t-on pendu?

PEGOTTY. — Qui ça?

MISS TROTWOOD. — Ce Cabwer!... Micawber... cet homme dont vous m'avez parlé et qui devait aller au bagne.

PEGOTTY. — Pas au bagne... à la simple prison pour dettes.

MISS TROTWOOD. — Parfait! Vous trouvez naturel qu'un maître de pension aille à la prison pour dettes? Bel exemple!

PEGOTTY. — Non, certes... mais...

MISS TROTWOOD. — Mais, il suffit!...

DAVID. — Alors, il faudra que je retourne chez les Murdstone?

MISS TROTWOOD. — Pas le moins du monde.

DAVID. — Alors, ma tante?

MISS TROTWOOD. — Alors, mon neveu, si tu laissais parler ta tante, tu connaîtrais mes intentions... C'est chez moi que tu vas venir.

DAVID. — Chez vous?

MISS TROTWOOD. — Et... comme l'agrément de notre société pourrait ne pas te suffire, et que Pegotty, malgré son nom barbare, est une bonne fille, et qu'elle t'aime, et qu'elle n'est plus chez les Murdstone, je l'engage à mon service, si toutefois elle accepte.

PEGOTTY. — Si j'accepte! Oh! oui, madame... j'accepte... pensez donc, ne pas quitter mon petit David... et je vous remercie.

DAVID. — Et moi aussi, ma tante.

MISS TROTWOOD. — C'est bon! c'est bon! Tu es content?

DAVID. — Oui... seulement...

MISS TROTWOOD. — Seulement, quoi?

DAVID. — J'ai peur...

MISS TROTWOOD. — De moi?

DAVID. — Non, ma tante... j'ai peur que M. Murdstone n'accepte pas, lui...

MISS TROTWOOD. — Tu crois qu'il voudra te garder de force, mais il sera enchanté de se débarrasser de toi. Et vous, Dick, qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

DICK. — Mais, chère et grande amie, c'est que là-bas, à Douvres... nous avons des crabes... des coquillages, des rochers et une belle plage d'où les cerfs-volants s'élèvent dans les airs, et que, tout cela, c'est de la santé pour un enfant.

MISS TROTWOOD. — Voilà qui est parlé... (A David.) Et, maintenant, va aider monsieur Dick.

DICK. — C'est cela... venez, vous tirerez sur la ficelle.

DAVID. — Oui, monsieur Dick, seulement, avant, je voudrais...

MISS TROTWOOD. — Quoi? Tu as encore quelque chose à demander?

DAVID. — Oui, je voudrais vous embrasser.

MISS TROTWOOD. — M'embrasser, pour dire après que ça pique... Et il faut peut-être que je me baisse encore... Enfin!... (Elle se baisse de façon à se laisser embrasser par David.) Tiens! Et sauve-toi, petit bonhomme.

DAVID. — Oui, (A Pegotty.) à tout à l'heure, Pegotty.

PEGOTTY. — Va, mon chéri.

DICK, à David. — Passez...

DAVID. — Après vous, monsieur Dick.

DICK. — Non! non! C'est à cause de la ficelle. Là... ne marchez pas dessus... Vous ai-je parlé de mon rapport? de mon rapport auquel collabore Charles VI? (Dick et David sortent.)

Scène V

PEGOTTY, MISS TROTWOOD

PEGOTTY. — Oh! madame, si vous saviez combien je suis heureuse!

MISS TROTWOOD. — C'est bon, c'est bon! (Regardant par la fenêtre.) mais quel est ce phénomène... qui parle à monsieur Dick?

PEGOTTY. — C'est monsieur Micawber.

MISS TROTWOOD. — Il est ici?

PEGOTTY. — Oui, madame, il a demandé, comme maître de pension de David, à assister au conseil de famille.

MISS TROTWOOD. — Et, naturellement, c'est vous qui l'hébergez?

PEGOTTY. — Oh! c'est un brave homme, il aime bien David.

MISS TROTWOOD. — Oui... et, qu'est-ce que ça vous a coûté pour l'empêcher d'aller en prison?

PEGOTTY. — Cinquante shillings.

MISS TROTWOOD. — Cinquante shillings!... Tenez!... vous êtes folle... folle à lier!

PEGOTTY. — Pourquoi, madame?

MISS TROTWOOD. — Et beaucoup plus folle que certaine personne que des médecins ont voulu interner.

PEGOTTY. — M. Micawber a été très gentil; il nous donnait en cachette des nouvelles de l'enfant; il a toujours été très bon pour David.

MISS TROTWOOD. — Et puis?

PEGOTTY. — Et puis, il est père de quatre enfants.

MISS TROTWOOD. — Je vous répète, vous n'êtes qu'une folle, et, tenez, les voilà vos cinquante shillings.

(Elle dépose avec violence cinquante shillings sur la table.)

PEGOTTY. — Mais, jamais de la vie, madame Trotwood.

MISS TROTWOOD. — C'est trop fort, je vous dis de les prendre, vous n'allez pourtant pas me désobéir parce que vous allez entrer à mon service.

PEGOTTY. — Mais, enfin, madame...

MISS TROTWOOD. — Vous voulez que je me mette en colère?

PEGOTTY. — Bien sûr que non.

MISS TROTWOOD. — Alors, dépêchez-vous.

PEGOTTY, prenant l'argent. — Soit! mais je dirai à M. Micawber votre bonté.

MISS TROTWOOD. — Ma bonté! Oui. Eh bien, un mot, un seul... à cet individu, et je vous flanque vos huit jours. C'est compris?...

Scène VI

PEGOTTY, MISS TROTWOOD, MICAWBER, il a cette fois son pantalon baissé, des bottines, des guêtres, des gants, une cravate blanche.

MICAWBER, saluant. — Chère mademoiselle Pegotty! (A miss Trotwood.) Madame...

PEGOTTY, présentant. — Madame Trotwood, je vous présente monsieur Micawber.

MISS TROTWOOD, à Micawber. — Ah! c'est vous, monsieur Micawber?

MICAWBER. — Oui, madame, (Se présentant.) monsieur Micawber, de Londres, directeur de l'institution Micawber, depuis huit jours en villégiature...

MISS TROTWOOD. — Oui! Eh bien, je vous fais compliment de l'éducation que vous donnez à vos élèves.

MICAWBER. — En quoi ma pédagogie?...

MISS TROTWOOD. — Il s'agit bien de pédagogie... il s'agit, monsieur, qu'un chef d'institution ne se fait pas fourrer en prison.

MICAWBER. — Madame, vous venez de toucher la plaie de mon cœur...

MISS TROTWOOD. — C'est possible!

MICAWBER. — C'est vrai... aussi vrai que la diligence de Blunderstone vient d'arriver.

MISS TROTWOOD. — La diligence est arrivée?

MICAWBER. — Oui, excusez-moi, mais c'est précisément pour vous annoncer que M. et M^lle^ Murdstone me suivent que je me suis permis d'entrer.

MISS TROTWOOD. — Ce n'est pas trop tôt...

PEGOTTY, elle va ouvrir la porte. — Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Murdstone. (A miss Murdstone.) Mademoiselle! (A Uriah Heep.) Monsieur...

Scène VII

MURDSTONE, MISS MURDSTONE, PEGOTTY, MISS TROTWOOD, MICAWBER, URIAH HEEP

MICAWBER, se précipitant au-devant de miss Murdstone. — Mademoiselle...

MISS MURDSTONE, très désagréable. — Monsieur Micawber, je vous salue!

Murdstone, miss Murdstone, saluent très sèchement miss Trotwood qui leur répond de la même façon. Uriah Heep, lui, au contraire, va très cérémonieusement saluer miss Trotwood. Uriah Heep et Micawber se serrent la main. Pegotty avance des sièges autour de la table. Miss Trotwood et miss Murdstone s'asseyent d'abord, puis Murdstone, puis Micawber et Uriah Heep.

MISS TROTWOOD, à Pegotty. — Priez donc M. Dick de vouloir bien venir.

PEGOTTY. — Oui, madame. (Elle sort.)

Scène VIII

LES MÊMES, moins PEGOTTY

MISS MURDSTONE. — Ce voyage est fort pénible... je voudrais demeurer ici le moins possible...

MURDSTONE, à miss Trotwood. — Rien ne s'oppose à ce que nous commencions, n'est-ce pas, madame?

MISS TROTWOOD. — Mais, moi... je vous attends... monsieur Murdstone.

MISS MURDSTONE. — Il nous était impossible d'arriver avant la diligence.

MISS TROTWOOD. — Je n'adresse de reproche à personne!

MISS MURDSTONE. — C'est fort heureux, madame!

MURDSTONE, à sa sœur. — Voyons! Elisabeth!

MISS TROTWOOD, désignant Heep. — Et monsieur?

MURDSTONE. — Monsieur est Uriah Heep... mon homme d'affaires.

MICAWBER. — Et le mien!...

HEEP, à miss Trotwood. — Votre très humble serviteur, madame.

MURDSTONE. — Tant dans notre intérêt que dans celui de l'enfant, il est sage d'avoir, pour nous guider dans ces débats, une personne sachant ce qui est légal et ce qui ne l'est pas.

MICAWBER. — Permettez à un magister que j'étais il y a quelques jours encore d'approuver hautement les sages paroles tombées, si j'ose dire, des lèvres de monsieur Murdstone.

MURDSTONE. — Nous perdons du temps.

MISS MURDSTONE. — C'est mon avis.

MICAWBER. — Et le temps est l'étoffe dont la vie est faite.

HEEP. — Précisément.

MISS TROTWOOD. — Alors, commençons.

Scène IX

MURDSTONE, MISS MURDSTONE, MISS TROTWOOD, MICAWBER, URIAH HEEP, DICK.

MISS MURDSTONE, désignant Dick qui vient d'entrer. — Monsieur assiste à cette réunion?

MISS TROTWOOD. — Et pourquoi pas, mademoiselle? Monsieur y assiste bien. (Elle désigne Heep.)

MISS MURDSTONE. — C'est à titre de conseiller.

MISS TROTWOOD. — Eh bien, monsieur Dick est, lui aussi, mon conseiller. Asseyez-vous, Dick.

MURDSTONE. — Il suffit... S'il plaît à miss Trotwood de laisser ici monsieur... (Il regarde Dick.) monsieur?...

MISS TROTWOOD. — Monsieur Dick, mon vieil ami.

DICK, à miss Trotwood. — Chère... très chère amie...

MISS TROTWOOD. — C'est bon! Ne vous énervez pas.

MURDSTONE. — ... De laisser ici monsieur Dick, nous n'avons qu'à nous incliner.

MICAWBER. — Profondément! Et qu'il me soit permis de pousser mentalement un hurrah en l'honneur de monsieur Dick.

DICK, à Micawber. — Monsieur... je suis touché... et si...

MICAWBER, allant serrer avec effusion les mains de Dick. — Croyez, monsieur, très cher monsieur Dick...

MISS TROTWOOD. — Allons, encore une fois, Dick, demeurez tranquille... et commençons...

Les personnages sont assis autour de la table dans l'ordre suivant. Au fond et face au public : Micawber. A la droite de Micawber et en descendant à l'avant-scène: miss Murdstone, Heep et miss Trotwood. celle-ci dans un fauteuil et en avant de la table. A la gauche de Micawber, presque au milieu de la table et un peu face au public: Murdstone. Dick est assis sur un tabouret à gauche de Murdstone, il est face au public.

HEEP. — C'est mon humble avis.

MISS MURDSTONE. — C'est aussi le nôtre...

MISS TROTWOOD. — D'ailleurs, la question est simple, il s'agit de savoir ce que l'on va faire de David Copperfield, mon neveu...

MURDSTONE. — Mon beau-fils...

MISS MURDSTONE. — Oui... le beau-fils de M. Murdstone.

MICAWBER. — Mon cher... Je demande la parole.

MURDSTONE. — Micawber... laissez d'abord parler miss Trotwood.

MISS MURDSTONE. — Sans doute, puisque madame a déjà pris la parole.

MISS TROTWOOD. — Je l'ai prise... comme je la reprends... puisque je veux parler.

DICK. — Et, parler, c'est prendre la parole.

MISS MURDSTONE. — Nous pourrions aussi avoir des choses à dire.

MURDSTONE. — Ma sœur, il suffit...

HEEP, à miss Murdstone. — Veuillez m'excuser, mais si vous avez des observations, très chère mademoiselle, à ajouter aux propositions de la très honorable miss Trotwood, vous les formulerez tout à l'heure.

MICAWBER. — Voilà qui est sagement pensé, mon cher Heep. Pour un peu, on se croirait à la chambre des Communes, un jour d'interpellation.

MURDSTONE. — Monsieur Micawber... Voyons! Vous disiez, miss Trotwood?

MISS TROTWOOD. — Ceci: j'estime que le mode d'éducation que David a reçu jusqu'à présent laisse plutôt à désirer, et je le dis devant monsieur Micawber.

MICAWBER. — Madame, cette franchise m'honore autant qu'elle me peine, mais, si Mme Micawber était là, elle vous dirait...

MURDSTONE.—Monsieur Micawber, pardonnez-moi de vous interrompre, mais croyez, madame, qu'avec votre neveu, qui est un garçon plutôt difficile...

MISS MURDSTONE. — Difficile! sournois! méchant! une vipère!

MURDSTONE. — Avec David Copperfield, je me suis toujours montré excellent beau-père... Les critiques sont vraiment aisées...

MISS MURDSTONE. — Parbleu!

MURDSTONE. — D'ailleurs, tout cela, c'est le passé; ce qui nous intéresse, c'est de savoir, comme vous le disiez justement, ce que l'on va faire de ce garçon.

HEEP. — Voilà la question.

MICAWBER. — Elle est entière!

MURDSTONE. — Vous avez une proposition à nous soumettre, miss Trotwood?

MISS TROTWOOD. — Voici: Bien que David Copperfield ait, selon vous, beaucoup de défauts, dont le principal, à mes yeux, est d'être un garçon...

MURDSTONE. — Je ne saisis pas.

MISS TROTWOOD. — Vous me comprenez, vous, Dick?...

DICK. — Sur mon âme!

MISS TROTWOOD. — Cela me suffit!

MURDSTONE. — Eh bien?

MISS TROTWOOD. — Eh bien, je consens à le prendre chez moi et à l'élever comme je l'entends. Acceptez-vous?

MURDSTONE. — Pas du tout! Mais pas du tout! Elevé chez vous, il serait élevé contre nous.

MISS MURDSTONE. — Parbleu!

MISS TROTWOOD. — Il serait élevé comme j'aurais élevé ma propre nièce... si le ciel m'en avait donné une...

MISS MURDSTONE. — Singulière éducation!...

MISS TROTWOOD. — Qui en fera un brave homme, croyez-le!

HEEP. — C'est très probable! Mais, pardonnez-moi, je vous prie, si j'ose prendre la parole...

MURDSTONE. — Parlez! Parlez, Heep...

HEEP. — Mme Murdstone étant morte...

MISS TROTWOOD. — Morte! C'est pourtant vrai! Vous êtes témoin, Dick... vous vous souvenez de tout ce que j'ai dit, redit et prédit.

DICK. — Certes, oui... je me souviens.

MURDSTONE. — Je vous en prie, madame...

HEEP. — ...Mme Murdstone étant morte, c'est, ainsi que le veut la loi... son fils qui hérite, mais, son fils étant mineur, c'est M. Murdstone, beau-père de l'enfant, qui touche l'usufruit de cet héritage jusqu'à la majorité de David.

MICAWBER, se levant. — Voilà une loi bien faite... et digne du royaume britannique.

Il se rassied, sous le regard furieux de miss Murdstone.

HEEP. — Seulement, M. Murdstone doit naturellement pourvoir aux besoins de l'enfant. Donc, en admettant, madame — et j'en suis parfaitement convaincu — que l'avenir de l'enfant ne souffre pas de votre système d'éducation, il n'en est pas moins vrai que c'est M. Murdstone qui ferait les frais de cette éducation, qu'elle lui agrée ou non.

MISS MURDSTONE. — C'est ça, monsieur Murdstone paierait et on élèverait Copperfield dans la haine de mon frère.

MISS TROTWOOD. — Madame... je n'élèverai David dans la haine de personne... Quant aux frais de son éducation, mon intention est de les supporter seule...

MURDSTONE. — Vous vous chargeriez seule de tous les frais?...

MISS TROTWOOD. — De tous les frais!...

MISS MURDSTONE. — De tous sans exception?

MISS TROTWOOD. — Je viens de vous le dire.

MURDSTONE. — Voilà qui change... et je garde entière la jouissance de l'usufruit?

MISS TROTWOOD. — Vous gardez tout et vous me laissez David.

MICAWBER, même jeu que plus haut. — Bravo! C'est admirable, et, si Mme Micawber vous entendait, elle joindrait ses félicitations aux miennes.

MISS TROTWOOD. — Merci. (Aux Murdstone.) Vous acceptez?

MURDSTONE. — Dans ces conditions, oui.

HEEP. — Permettez!

MURDSTONE. — N'est-ce pas votre avis, Uriah Heep?

HEEP. — Oh! monsieur Murdstone... je ne me permettrai pas d'avoir un avis... c'est une simple objection que je voudrais vous soumettre... Peut-être, avant de conclure, serait-il sage... de consulter l'enfant.

MISS MURDSTONE. — A quoi bon?

MISS TROTWOOD. — Il est consentant.

MURDSTONE. — C'est en effet inutile.

HEEP. — Je suis véritablement confus d'insister... et, très sincèrement, je vous prie d'excuser mon sans-gêne, mais...

MURDSTONE. — Parlez... parlez donc, Heep.

HEEP. — Mais je voudrais, dans l'intérêt même de M. David Copperfield, je vous le répète, que vous le consultiez avant de prendre une décision et aussi... (A Murdstone.) que vous m'accordiez un entretien...

MISS TROTWOOD. — Soit! Consultez-le... Il vous dira qu'il est enchanté...

HEEP. — Excusez-moi, n'est-ce pas, madame, je suis véritablement honteux.

MISS TROTWOOD. — C'est bon! Venez, Dick... Vous me montrerez la plage.

DICK. — Elle est superbe.

MICAWBER. — Je vous accompagne.

Ils sortent tous les trois.

MISS MURDSTONE. — Je vous laisse aussi...

MURDSTONE. — Oui, ma sœur. (Miss Murdstone sort.)

Scène X

HEEP, MURDSTONE

MURDSTONE. — Eh bien, j'avoue ne pas vous comprendre, mon cher Heep.

HEEP. — Mon cher et honoré monsieur Murdstone, croyez-moi, vous avez tout intérêt à garder le garçon... Loin de vous, il sera élevé contre vous...

MURDSTONE. — Voilà qui m'est indifférent... Si vous croyez que je compte sur l'affection de ce petit bonhomme, il m'a toujours détesté... et, moi-même, je vous avoue que ma tendresse...

HEEP. — Je sais... je sais...

MURDSTONE. — Alors... que voulez-vous que ça me fasse qu'il soit élevé pour ou contre moi?...

HEEP. — Bien sûr!...

MURDSTONE. — D'autant plus que, si cette vieille toquée de miss Trotwood se charge de tous les frais, c'est tout bénéfice pour moi...

HEEP. — C'est certain... mais vous pourriez encore vous charger de son éducation, sans qu'il vous en coûte beaucoup... Vous auriez toujours un bénéfice avec l'usufruit qui vous revient.

MURDSTONE. — J'en aurai encore un plus grand si son éducation ne me coûte rien du tout...

HEEP. — Naturellement!... Mais, je vous le répète, vous seriez libre de faire du garçon ce que vous voudriez.

MURDSTONE — Je m'en moque... Je vous dis brutalement les choses, mais...

HEEP. — Mais vous voulez toucher l'usufruit entier.

MURDSTONE. — Voilà!

HEEP. — Dans ces conditions... vous avez raison. L'usufruit, certainement, c'est beaucoup, mais c'est aussi peu de chose... On s'habitue vite à toucher ses rentes, et puis, un beau jour, l'enfant atteint sa majorité... Crac! c'est fini... plus de rentes... plus d'argent... Ah! le capital est préférable.

MURDSTONE. — Bien sûr! Mais comme on ne peut pas hériter de sa femme quand il y a un enfant...

HEEP. — C'est certain!

MURDSTONE. — Alors?...

HEEP. — Oui, dans ces conditions, vous n'avez peut-être pas tort...

MURDSTONE. — Mais, voyons! alors... je rappelle la tante?

HEEP. — Si vous voulez... (Sur un mouvement de Murdstone.) Attendez! Dommage tout de même que vous ne vouliez pas garder auprès de vous votre beau-fils. J'aurais pour lui une très bonne place... mais très bonne, et cela vous coûterait vraiment peu... cela vous rapporterait peut-être même un jour quelque chose.

MURDSTONE. — Allons donc!

HEEP. — Oui!

MURDSTONE. — Où ça?

HEEP. — A Londres.

MURDSTONE. — Chez qui?

HEEP. — Chez un nommé Creekle.

MURDSTONE. — Connais pas.

HEEP. — C'est un bonhomme singulier... L'apprentissage de la vie, chez lui, est, comment dirais-je?... rude... oui, rude... mais, quand on sort de là... on est pourvu.

MURDSTONE. — Qu'est-ce qu'il fait?

HEEP. — C'est une sorte d'entrepreneur... il emploie un certain nombre d'enfants.

MURDSTONE. — A quoi?

HEEP. — A pas mal de choses pratiques... il leur apprend à gagner leur vie. Creekle sait former les caractères, et je vous assure qu'il serait préférable pour Copperfield de recevoir l'éducation d'un homme énergique, que de vivre dans les jupons d'une vieille femme.

MURDSTONE. — C'est possible... mais...

HEEP. — Mais il y a aussi ceci, c'est qu'après un séjour chez Creekle il est très probable que jamais votre jeune homme ne viendra vous demander de comptes.

MURDSTONE. — Pourquoi?

HEEP. — Enfin, c'est probable, et dame! c'est une jolie fortune possible, à laquelle vous risquez de renoncer.

MURDSTONE. — Il me paraît difficile de repousser les offres de miss Trotwood pour envoyer l'enfant chez un Creekle.

HEEP. — C'est votre droit, et puis, voulez-vous me permettre de causer avec David?

MURDSTONE. — Soit!

HEEP, ouvrant la porte du fond et appelant par la fenêtre. — Pstt! pstt!... Copperfield!... (A Murdstone.) Il est en train d'admirer ce grand nigaud de M. Dick... (Appelant de nouveau.) Copperfield! (Il redescend en scène.) Il a un certain orgueil... Laissez-moi faire...

MURDSTONE. — Allez! allez! (Parait David Copperfield.) Entrez! entrez!... et fermez votre porte... Mon ami, M. Uriah Heep, désire vous adresser quelques paroles.

Scène XI

HEEP, MURDSTONE, DAVID COPPERFIELD

HEEP. — En effet!... (A David.) Mon pauvre ami... comme vous, monsieur Murdstone, votre honoré beau-père, a été frappé d'un coup terrible... oui, remettez-vous, et c'est, comment dirais-je, c'est au nom de la pauvre et très regrettée disparue que je me permets, d'ailleurs autorisé par votre beau-père, que je me permets, dis-je, de vous donner quelques conseils.

MURDSTONE. — Vous entendez?

DAVID. — Oui.

MURDSTONE. — Alors! mon garçon, levez la tête et regardez droit dans les yeux les personnes qui vous parlent.

HEEP. — Laissez, cher monsieur Murdstone. (A David.) Eh bien, tout à l'heure, madame Trotwood, votre grand'tante, nous a fait part du désir qu'elle avait de vous emmener.

DAVID, à Murdstone. — Et vous consentez? dites... vous consentez?

MURDSTONE. — Vous entendez... Uriah Heep?

HEEP, à Murdstone. — Parfaitement! (A David.) Malheureusement, mon cher enfant, vous ne pensez pas aller chez votre tante...

DAVID. — Pourquoi?... Je vous promets d'avoir une conduite exemplaire... je vous promets de faire tout ce que je pourrai...

HEEP. — Oui! oui! c'est entendu! mais vous ne devez pas ignorer que l'éducation d'un jeune homme est très coûteuse... et que votre tante est sans fortune...

DAVID. — Je ne savais pas.

HEEP. — Presque dans la misère... Elle cache sa situation parce qu'elle est très fière, mais, enfin, elle est sans ressources; elle a peut-être tout juste de quoi vivre... Dans ces conditions, il me paraît difficile que vous puissiez honnêtement accepter de vivre chez elle. (A Murdstone.) C'est ce que vous vouliez dire à David Copperfield?

MURDSTONE. — Absolument, vous avez admirablement traduit ce que je pensais...

HEEP, avec presque des larmes dans la voix. — Et, disons-le aussi, ce qu'aurait pensé la pauvre chère disparue.

MURDSTONE. — En effet, si votre mère était là, David, elle vous dirait d'abord que, n'ayant jamais vécu en très bonne intelligence avec miss Trotwood, elle trouverait un peu étrange que vous alliez demeurer à Douvres, et ensuite, votre mère, qui était la délicatesse même, jugerait mal cette façon de vivre chez une personne qui, en somme, n'a pas les moyens de vous nourrir.

HEEP. — C'est, hélas! parfaitement exact!

MURDSTONE. — Vous comprenez... David?...

DAVID. — Oui, monsieur.

MURDSTONE. — Et alors... qu'est-ce que vous répondez?

DAVID. — J'aurais bien voulu rester ici: chez Pegotty.

MURDSTONE. — Chez Pegotty! Mais, pas plus que votre tante, cette Pegotty n'a les moyens de vous élever... Puis, enfin... vous arrivez à un âge où il faut songer sérieusement à l'avenir et vous mettre en mesure d'assurer votre existence.

HEEP. — Mon Dieu, cher monsieur Murdstone, il est compréhensible que David Copperfield désire rester quelque temps chez mademoiselle Pegotty... et, en somme, cela pourrait très bien se faire... En attendant même que nous lui trouvions à Londres un emploi où il puisse faire l'apprentissage de la vie... rien ne s'oppose à ce qu'il demeure ici.

DAVID. — Vous voulez bien, monsieur Murdstone?

MURDSTONE. — Soit! Vous pourriez demeurer ici jusqu'à ce que nous vous ayons trouvé de quoi gagner votre pain.

DAVID. — Oh!... merci... merci...

MURDSTONE. — C'est bon! c'est bon!

DAVID. — Oui, mais... et ma tante?

MURDSTONE. — Quant à votre tante...

HEEP. — Quant à votre tante, comme miss Trotwood est, je vous l'ai dit, une personne très fière et qui a toujours caché sa situation modeste,... plus que modeste... il ne faudrait pas l'humilier en lui avouant que c'est pour ne pas la gêner que vous refusez d'aller chez elle.

MURDSTONE. — Bien entendu!

HEEP. — Ce serait mal reconnaître sa gentillesse; vous pourriez lui dire qu'après avoir causé avec M. Murdstone vous trouvez qu'il est préférable de rester auprès de lui.

MURDSTONE. — N'est-ce pas?

DAVID. — Oui, monsieur...

Scène XII

LES MÊMES, MISS TROTWOOD, DICK, puis PEGOTTY et MICAWBER

MISS TROTWOOD. — Eh bien... vous avez consulté David?

MURDSTONE. — Oui, madame.

MISS TROTWOOD. — Alors, dépêchons-nous, la diligence part dans dix minutes.

DAVID. — C'est que...

MISS TROTWOOD. — C'est que quoi? Eh bien, parle, mon garçon.

HEEP. — Parlez, monsieur David Copperfield, puisque vous avez quelque chose à dire à madame votre tante.

MURDSTONE. — Eh! oui, parlez.

DAVID. — Eh bien, ma tante, il vaut mieux que je n'aille pas...

MISS TROTWOOD. — Où ça?

DAVID. — Que je n'aille pas chez vous...

MISS TROTWOOD. — Comment?...

DAVID. — J'ai causé avec monsieur Murdstone, et...

MISS TROTWOOD. — Et tu préfères rester avec lui?

DAVID. — Oui.

MISS TROTWOOD. — Non, mais, qu'est-ce que vous en dites, hein, Dick?

DICK. — C'est inconcevable.

MISS TROTWOOD. — Oui, inconcevable... Ah! tête de girouette... Eh bien, me suis-je trompée?... Voilà ce que c'est qu'un garçon!

MURDSTONE. — Permettez, madame...

MISS TROTWOOD. — Non, monsieur, je ne permets rien... Venez, Dick.

PEGOTTY, entrant. — Madame, je suis prête.

MISS TROTWOOD. — Ah! vous êtes prête. Eh bien, soyez prête, prête à tout, puisque vous vous intéressez à ce garnement.

DAVID. — Mais, ma tante!

MISS TROTWOOD. — Taisez-vous! et ne m'appelez plus jamais votre tante.

MICAWBER. — Madame, au plus fort de cet ouragan...

MISS TROTWOOD. — Vous, monsieur Micawber, retournez à votre prison pour dettes, et laissez-nous la paix... Allons, Dick... allons, venez! et que jamais plus on ne me parle de David Copperfield! Jamais!

Elle sort en criant et en gesticulant, suivie de Dick absolument consterné.

RIDEAU

David. Edith. Toby Creekle. Tom.

Scène IV. — Creekle : « *Qu'est-ce qu'il t'est, ce moutard, c'est ton frère ?* »

ACTE IV

A LONDRES

A Londres, dans une vieille maison d'un quartier pauvre ; une mansarde transformée en dortoir. Au fond, porte à glissière donnant sur une soupente. Porte à gauche, donnant sur l'escalier. Porte à droite. A gauche, au premier plan, le lit de David Copperfield ; toujours à gauche, et au deuxième plan, deux autres lits ; à droite, premier plan, le lit de Toby ; au deuxième plan, à droite, deux autres lits. Au milieu, table et quelques tabourets et chaises. A gauche, au-dessus du lit de David Copperfield, une fenêtre.

Au lever du rideau, Creekle, assis sur le lit de Toby, à droite, fume et boit, en compagnie de Bounderby, assis, lui, sur un tabouret, près du lit.

Scène première

CREEKLE, BOUNDERBY

CREEKLE. — Et alors, mon cher Bounderby, vous êtes content?

BOUNDERBY. — Content! Vous savez, Creekle... content... on n'est jamais content!

CREEKLE. — Les affaires sont bonnes?

BOUNDERBY. — Bonnes! Moins mauvaises, tout au plus...

CREEKLE. — Enfin, ça rapporte?

BOUNDERBY. — Oui, en vérité, ça rapporte, mais il y a de tels frais... L'éclairage seul me coûte un prix fou... et puis, aussitôt qu'il fait vilain temps... plus un client... C'est pourquoi, mon cher Creekle, vous devez être raisonnable.

CREEKLE. — Mais, je le suis... Vous pouvez chercher dans tout Londres, vous ne trouverez pas, pour cinq shillings ce que je vous donne... Enfin, sapristi, jusqu'à présent, avez-vous eu à vous plaindre de ce que vous avez pris en location?

BOUNDERBY. — Non, Creekle... bien certainement, non...

CREEKLE. — C'est que, chez moi, vous savez, ils sont dressés!

BOUNDERBY. — Oui... mais... cinq shillings!

CREEKLE. — Ça n'est rien du tout... ça n'est pas payé... Songez qu'il y a le chômage, et que, lorsqu'ils me reviennent blessés, cela me coûte cher...

BOUNDERBY. — Oh! cher!... un enfant blessé... Vous n'avez qu'à le faire mendier... C'est une chance de plus.

CREEKLE. — Ta! ta! ta! en attendant, avec votre sacré jeu, vous les démolissez très vite.

BOUNDERBY. — C'est ce qui fait, à la fête de Manshion House, le succès de mon tir. Avec des balles molles, je ne ferais pas un penny... je vous le dis franchement. Que voulez-vous? Autrefois, les gens s'amusaient à démolir des poupées. Maintenant, il leur faut des têtes d'enfants...

CREEKLE. — Mon cher Bounderby... Ce n'est pas à nous à les juger, puisqu'ils paient... Vous dirigez, vous, votre attraction comme vous l'entendez... et ce n'est pas moi qui vous critiquerai. Seulement...

BOUNDERBY. — Seulement, vous voulez vos cinq shillings par garçon que vous louez...

CREEKLE, riant. — Voilà!

BOUNDERBY. — Et qu'est-ce que vous avez, en ce moment?

CREEKLE. — Pour ce soir?

BOUNDERBY. — Oui, pour ce soir. Le temps est beau... il y aura du monde... Seulement, je vous préviens, il me faut quelqu'un d'attaque... Nos gentlemen seront naturellement tous plus ou moins au wishky, et, alors, ils tapent dur.

CREEKLE. — En cas d'accident, j'ai un petit supplément?

BOUNDERBY. — Vous avez six pences en plus par dent cassée et un shilling par œil endommagé... les autres coups, ça ne compte pas... Ça va-t-il?

CREEKLE. — Ça va!

BOUNDERBY. — Alors, montrez-moi l'objet.

CREEKLE, allant à la porte de droite et appelant. — Copperfield!

BOUNDERBY. — Pas trop grand?

CREEKLE. — Non, c'est ce qu'il vous faut... Copperfield!... (Voyant la porte fermée.) Ah! quand cette sacrée porte est fermée, on n'entend rien de l'autre côté. (Il dit cela en allant ouvrir la porte. Une fois qu'elle est ouverte.) Eh bien, quand tu voudras... Allons... avance ici.

Scène II

LES MÊMES, plus DAVID COPPERFIELD

DAVID, apparaissant, il est misérablement vêtu. — Monsieur Creekle?

CREEKLE. — Qu'est-ce que tu faisais?

DAVID. — Mais, je démarquais les mouchoirs que vous m'aviez donnés.

CRECKLE. — Arrive!

BOUNDERBY, regardant David. — Qu'est-ce que c'est que cela?

CREEKLE. — C'est David Copperfield, un méchant drôle qui est en pension chez moi depuis bientôt un mois et dont je suis très mécontent... Paresseux, mauvaise tête... Allez, Bounderby... il a la tête dure, celui-là, vous pouvez y aller.

BOUNDERBY. — Je ne vous dis pas, Creekle, mais il ne tient pas sur ses jambes...

CREEKLE. — Un peu faible!

BOUNDERBY. — Approche ici... (Sur un geste craintif de David.) T'as peur?... Vous le frappez donc, vous, Creekle?

CREEKLE. — J'essaie de l'éduquer de temps en temps... Vous savez, Martin-bâton, c'est encore le meilleur des maîtres d'école.

BOUNDERBY, à David. — Eh bien, tiens-toi droit. (A Creekle.) Non, Creekle... je ne veux pas de ça... c'est trop mou! A la première balle, il s'évanouira... Non, je n'en veux pas.

CREEKLE. — Allons, c'est bon! (A David.) Retire-toi, grand fainéant!

David va s'asseoir sur son lit à gauche.

BOUNDERBY. — C'est tout ce que vous avez?

CREEKLE. — Attendez, je vais vous donner Fleep.

BOUNDERBY. — Celui de la semaine dernière?

CREEKLE. — Oui.

BOUNDERBY. — Vous me disiez que son œil était perdu?

CREEKLE. — Perdu, non! Il n'est pas en très bon état... mais le garçon peut servir.

BOUNDERBY. — Oui, il est robuste. Entendu. Il est là?

CREEKLE. — Non. Je vous l'enverrai aussitôt rentré.

BOUNDERBY. — Ne tardez pas.

CREEKLE. — Il est parti avec Toby... Je les attends d'un moment à l'autre.

BOUNDERBY. — Allons, au revoir, Creekle.

CREEKLE. — Au revoir, maître Bounderby.

Il reconduit Bounderby jusqu'à la porte de gauche, puis la referme et revient à la table du milieu, s'y assied, et commence à manger en regardant David.

Scène III

DAVID, CREEKLE

CREEKLE. — Je vais casser une croûte... Eh bien, qu'est-ce que tu as à me regarder avec ces yeux-là? Tu as faim?

DAVID. — Oui, monsieur Creekle.

CREEKLE, tout en mangeant. — Mon ami... vous n'êtes pas gentil, vous savez que j'ai bon cœur, vous voulez m'attendrir... me faire de la peine et troubler ma digestion... David Copperfield, vous êtes à jeun, donc votre esprit doit être suffisamment lucide pour comprendre, une fois pour toutes, que, tant que vous ne gagnerez pas votre pain comme papa Creekle veut que vous le gagniez, vous mangerez ici, juste... tout juste de quoi ne pas mourir de faim... (On entend quatre coups à la porte.) Mais, voici vos amis. (Il va à la porte de gauche et l'ouvre.) Entrez! mes enfants!

Scène IV

LES MÊMES, plus TOBY, FLEEP, TOM, EDITH

TOBY. — Bonjour, Creekle.

CREEKLE. — Bonjour, les enfants. (Il referme la porte.) Bonne journée?

Les trois garçons et la fille entrent. Tous les quatre sont misérablement vêtus.

TOBY. — Pas mauvaise!... (Montrant une montre.) Tenez, regardez, vieux diable!

CREEKLE, il se jette sur la montre. — Une montre! Seigneur... Dommage qu'elle ne soit qu'en argent!

TOBY. — Vous vous plaignez... toujours.

CREEKLE. — Je ne me plains pas, mon fils; tu es le plus adroit, le plus gentil de mes élèves... Et toi, mon petit Fleep?

FLEEP. — Oh! pas grand'chose... autant dire rien du tout... tenez!... deux cigarettes...

CREEKLE. — Pas très adroit. Pour la peine, tu retourneras chez Bounderby ce soir.

FLEEP. — Au tir?

CREEKLE. — Oui... je t'ai engagé.

FLEEP. — Oh! non, j'ai encore mon œil malade...

CREEKLE. — Mais non... il est guéri... ton œil... Et puis, quoi?... (Menaçant.) tu refuses?

FLEEP. — Non!

CREEKLE — Allons, c'est bon!... Et toi, Tom?

TOM. — Tenez, un mouchoir et une paire de gants.

CREEKLE. — C'est maigre, tout cela.

EDITH. — Des gants? Donnez-les-moi...

CREEKLE. — Ce sont des gants d'homme.

EDITH. — Ça ne fait rien... ça m'habillera toujours... C'est dit, père Creekle, vous me les donnez?

CREEKLE. — Non! c'est pas dit... je te les vendrai, pas cher, mais enfin, je te les vendrai.

EDITH. — Ce que vous êtes avare!

CREEKLE. — Garde tes appréciations, ma fille, et dis-moi plutôt ce que tu as gagné cet après-midi.

EDITH, montrant une bouteille qu'elle a déposée sur la table. — Tenez!

CREEKLE. — Une bouteille!...

EDITH. — Oui... de gin; j'ai pris ça à la boutique d'un épicier.

CREEKLE. — Bravo! (Montrant une autre bouteille.) Et ça, petite fille?

EDITH. — Ça, je l'ai acheté.

CREEKLE. — Acheté?

EDITH. — Oui, Creekle... (Versant le contenu de la bouteille dans un bol.) c'est un bon bol de bouillon pour le gosse qui a pleuré toute la nuit.

CREEKLE. — Pour David Copperfield?

EDITH. — O i.

CREEKLE. — Voilà qui est gentil! (Prenant le bol comme pour l'apporter à David.) Donne qu'on le passe au petit! Il embaume, ce bouillon... Elle ne t'a pas volée, la marchande. (David s'est levé et déjà a tendu les mains pour prendre le bol de bouillon quand Creekle l'avale d'un trait.) Et il est délicieux!

EDITH, furieuse. — Creekle!

TOM. — Elle est bonne!

TOBY. — Oh! mon vieux Copperfield!

CREEKLE. — Excellent, ton bouillon... il vient un peu comme la moutarde après le dîner, mais enfin, c'est bon tout de même!

EDITH. — Creekle! Ce que vous avez fait là est dégoûtant.

CREEKLE. — Tu trouves, fifille?

EDITH. — Ce petit-là qui n'a pas mangé, qui est malade.

CREEKLE. — Il t'intéresse?

EDITH. — Il me fait pitié!

CREEKLE. — Et moi... il m'échauffe les oreilles... c'est un méchant drôle... et je veux qu'il m'obéisse.

DAVID. — Je ne demande qu'à vous obéir, mais...

CREEKLE. — Mais... mais quoi?

DAVID. — Ne m'obligez pas à faire comme eux.

CREEKLE. — Et qu'est-ce donc qu'ils font, eux?

DAVID. — Vous le savez bien.

CREEKLE. — Veux-tu répondre... qu'est-ce qu'ils font, eux?

DAVID. — Ils volent!

CREEKLE. — Ils volent!... et puis, après?

DAVID. — Eh bien, mais, je ne veux pas...

CREEKLE. — Tu ne veux pas, soit!... seulement, arrange-toi comme tu le voudras, mais faut que tu me rapportes comme eux, sinon de l'argent, du moins des objets représentant une partie des débours que je fais pour toi, et vois si je suis bon, j'accepte tout: mouchoirs, toquantes, breloques, etc., t'as compris?

DAVID. — Oui.

CREEKLE. — Alors, prépare-toi, tu descendras tout à l'heure. Toby!

TOBY. — Patron?

CREEKLE. — Je te le confie... Tu lui feras faire le coup de l'enveloppe, c'est l'*a b c* du métier... (A David.) On te l'a montré hier; on va te le refaire... Vas-y, Toby.

TOBY, à David. — Voilà... Tu marches en avant et puis, quand t'arrives devant un type que je t'ai désigné et qui a, je crois, les poches bien garnies... tu te mets à lui montrer une enveloppe sur laquelle se trouve une adresse; tu lui racontes que c'est là où t'attendent tes parents, mais que tu t'es perdu, que tu ne sais pas lire, etc... Le monsieur se baisse et, pendant ce temps-là, moi, derrière lui, j'explore ses poches.

CREEKLE. — Tu comprends?

DAVID. — Oui.

CREEKLE. — Allez, jouez-moi ça... il verra mieux. Rien ne vaut la pratique. Tom, mon petit, fais, toi, le garçon à l'enveloppe... Tu y es, Toby?

TOBY. — Oui, patron.

CREEKLE. — Allons, Edith, ne fais pas cette mine-là et passe-moi quelques objets... et toi aussi, Fleep... (A Edith.) Merci, mon amour... et ne sois plus fâchée... ton bouillon était excellent. (Aux garçons.) Vous y êtes? (A David.) Et toi, regarde!

Pendant ces dernières répliques, Creekle a mis dans ses poches un certain nombre d'objets, tels que foulards, carnet, etc., il a pris un vieux chapeau, s'en est coiffé, a saisi une canne qu'il tient à la main, puis il se met à arpenter la scène de l'air d'un monsieur qui se promène.

TOM, l'abordant, des larmes dans la voix. — M'sieur!... M'sieur!...

CREEKLE, à Tom et jouant le rôle d'un vieux monsieur. — Mon enfant!

TOM. — Pourriez-vous?... pourriez-vous?

CREEKLE. — Mais quoi donc?

TOM. — Pourriez-vous m'indiquer mon chemin?

CREEKLE. — Où allez-vous?

TOM. — Chez mes parents... et je me suis perdu.

CREEKLE. — Mais, où demeurent-ils, vos parents?

TOM, montrant l'enveloppe. — Là... je ne sais pas lire...

CREEKLE. — Ah! voyons... où?... Hampton street, eh bien, mon enfant, vous allez prendre... (Reprenant sa voix naturelle.) Ça suffit!... (A David.) A ce moment, il faut que le monsieur ait été soulagé de tout ce que ses poches contiennent... (A Toby.) C'est fait?

TOBY. — Voyez!

CREEKLE. — Bravo! (Pendant la scène entre Creekle et Tom, Toby s'est approché à pas de loup derrière Creekle et lui a pris tous les objets qui étaient dans sa poche. Creekle, reprenant les objets.) Bien travaillé, Toby... je n'ai rien senti... Ah! vraiment, c'est adroitement fait.

EDITH, à ce moment, se précipite sur Creekle en faisant semblant de tomber et en criant. — Oh! monsieur! pardon! mille pardons!... mais j'étais poursuivie... excusez-moi...

TOBY, à Edith qu'il bouscule légèrement. — Oh! pardon, mademoiselle.

Edith, tout en bousculant Creekle, lui a dérobé un portefeuille et quelques pièces de monnaie.

EDITH, lui montrant triomphalement le portefeuille. — Hein! Creekle... et ça... c'est pas travaillé?

CREEKLE. — Ma fille, c'est admirable, et tu mériterais que je t'embrasse.

EDITH. — Non, grand merci.

CREEKLE. — Tu préfères tes quatre pence? Je vais te les donner.

Il fouille dans son gousset.

EDITH. — Inutile... ne cherchez pas, voici votre argent... (Cherchant dans sa poche l'argent de Creekle qu'elle y a mis et ne le trouvant pas.) Ah! zut!!!

TOBY. — Tenez, le voilà !

Lorsque plus haut Toby a légèrement bousculé Edith, celle-ci s'est retournée; Toby a profité de ce mouvement pour lui prendre à son tour l'argent de Creekle qu'elle avait mis dans une des poches de son tablier. Il est inutile que le public s'aperçoive de ces différents vols et, par conséquent, il ne faut pas que les acteurs se livrent réellement à ce jeu de passe-passe. Edith n'a qu'à avoir à l'avance un portefeuille dans sa poche et Toby quelques pièces de monnaie.

CREEKLE. — Ça, Toby, c'est encore mieux...

TOBY. — Voilà votre argent, moins les quatre pence d'Edith que je garde.

CREEKLE. — Tu les mérites... je te les donne.

EDITH. — Et moi?

CREEKLE. — Arrange-toi avec Toby.

EDITH. — C'est trop fort! (A Toby.) Voleur!

TOBY. — C'est tout ce que tu trouves?

CREEKLE. — Allons, assez, les enfants. (A David.) Tu as vu? Tu as compris?

DAVID. — Oui.

CREEKLE. — Eh bien, vas-y, on recommence pour toi...

DAVID. — C'est inutile.

CREEKLE. — Parce que?

DAVID. — Je ne veux pas faire ça!... Ce n'est pas pour ça qu'on m'a mis ici.

CREEKLE, prenant une lanière et marchant sur David. — Ah! tu raisonnes!

EDITH, se mettant devant David comme pour le défendre. — Il a raison!

CREEKLE. — De quoi te mêles-tu, vermine?

Il lève la lanière devant elle.

EDITH. — Oh! vous pouvez y aller, je n'ai pas peur, moi, j'y suis habituée!

CREEKLE, laissant retomber la ceinture. — C'est trop fort!

TOBY. — Monsieur Creekle a raison, pourquoi ne ferait-il pas comme nous?

TOM, à Edith. — Ça ne te regarde pas.

TOBY. — Regardez donc, madame la Vertu!...

CREEKLE, à Edith. — Dis donc, ma mignonne, voilà assez longtemps que dure cette plaisanterie. Qu'est-ce qu'il t'est, ce moutard?... C'est ton frère?

EDITH. — Non!

TOBY. — Mais non, monsieur Creekle, c'est son fiancé.

TOM. — Pas du tout, c'est son fils!

CREEKLE. — Hein! Qu'est-ce qu'il t'est?

EDITH. — Rien!

CREEKLE. — Alors?

EDITH. — Alors, c'est pas une raison d'en faire un voleur, s'il ne veut pas.

CREEKLE. — Et toi, qu'est-ce que t'es?... De quel droit parles-tu?

EDITH. — Du droit que je n'avais pas la moitié de l'âge de cet enfant que déjà je volais pour vous, et voilà dix ans que je fais ce métier.

CREEKLE. — Ce métier est ton gagne-pain.

EDITH. — Surtout le vôtre.

CREEKLE. — En attendant, si je ne t'avais pas recueillie, tu serais morte de faim.

EDITH. — Oh! pour ce qui m'attend.

CREEKLE. — Non! mais voulez-vous me dire, vous autres, ce qui se passe dans cette cervelle?

TOBY. — Ce sont ses quatre pences de tout à l'heure.

TOM. — C'est son bouillon qu'elle n'a pas digéré.

CREEKLE. — Ma parole, je le croirais volontiers. Tiens!... (A Edith et lui jetant quatre pence.) les voilà, tes quatre pence... prends-les.

EDITH, ramassant l'argent. — Je ne veux pas qu'on batte ce gosse.

CREEKLE. — Ça te fait quelque chose?

EDITH. — Ça me révolte.

CREEKLE. — Allons, assez!... ça suffit! (A David.) Tu peux remercier ton amie Edith. (Aux autres.) Quant à vous, vous perdez, en ce moment, un temps précieux... Allons, ouste, dehors... et au travail! Toby!

TOBY. — Patron!

CREEKLE. — Conduis donc, avant tout, le jeune monsieur Fleep chez Bounderby.

TOBY. — Entendu!

FLEEP. — Oh! pas la peine!... j'y vais!...

CREEKLE, à Toby. — Conduis-le tout de même.

TOM. — Dites donc, on a frappé.

CREEKLE, allant à la porte de gauche. — Qui est là?

VOIX DU DEHORS — Moi, Uriah Heep!

CREEKLE. — Uriah Heep! (Allant ouvrir.) Entrez! entrez!... Monsieur Uriah Heep.

Heep entre, les enfants sortent. Creekle referme la porte derrière eux.

Scène V

DAVID, CREEKLE, URIAH HEEP

DAVID, à l'entrée de Heep, se précipite sur lui. — Oh! monsieur Uriah Heep...

HEEP. — Eh bien... eh bien... voyons?... qu'est-ce qu'il y a?

DAVID. — Il y a, monsieur Heep, qu'il faut m'emmener... m'emmener tout de suite... je ne veux pas rester ici... vous entendez?

HEEP. — J'entends, j'entends parfaitement, mon cher enfant, et je suis peiné précisément de ce que j'entends... Mais ce n'est pas à votre volonté qu'il s'agit d'obéir, mais à celle de votre honorable beau-père.

DAVID. — Si monsieur Murdstone savait ce qui se passe ici...

CREEKLE. — Ce qui se passe ici... mais que j'avale ma tête, si ce garçon n'est pas la scélératesse même.

HEEP. — Laissez, Creekle... laissez-le parler.

DAVID. — Si monsieur Murdstone savait ce qui se passe ici, lui-même m'en retirerait, et tout de suite.

HEEP. — Peut-être, mais, mon cher enfant, je n'en suis pas certain, et, dans le doute, je ne puis faire qu'une chose, lui transmettre vos doléances.

CREEKLE. — C'est un méchant drôle!

DAVID. — Mais, monsieur Heep... vous n'allez pas me laisser ici?

HEEP. — Monsieur Creekle a été choisi par votre beau-père comme devant être votre éducateur... Que dirait monsieur Murdstone s'il apprenait que, sans ordres nouveaux, j'ai pris sur moi de vous faire quitter cette maison?

DAVID. — Mais, monsieur Heep... on veut m'obliger à voler...

CREEKLE. — Par tous les saints du paradis, si cet enfant continue...

HEEP. — N'êtes-vous pas, en ce moment, un peu exalté, David Copperfield?

DAVID. — Il me bat!

CREEKLE. — Oh!

DAVID. — Oui, vous me battez... comme vous battez Tom, Fleep et Toby.

CREEKLE. — Oh! l'effronté!

DAVID. — Vous m'empêchez de manger...

CREEKLE. — Cette fois, ça y est, que j'avale ma...

HEEP. — Allons! allons! en voilà assez! Vous, Creekle, ne vous mettez pas en colère, il ne faut jamais s'emporter.

CREEKLE. — Vous avez raison... mais c'est ce petit menteur...

HEEP. — Et vous, David Copperfield, laissez-moi causer avec monsieur Creekle... Creekle, vous avez un endroit où l'enfant puisse attendre la fin de l'entretien que je désire tenir avec vous?

CREEKLE. — Mais, certainement... tenez, là, dans ce cabinet... (A David, et lui désignant la porte de droite.) Allez, passez là...

HEEP. — Allez, David Copperfield, et attendez, vous voulez bien?

DAVID. — Oui, monsieur Heep, à tout à l'heure.

HEEP. — Mais oui, mon enfant.

Scène VI

URIAH HEEP, CREEKLE

HEEP, après que Creekle a refermé la porte. — Il ne peut pas entendre?

CREEKLE. — Non!

HEEP. — Eh bien, dites donc, il me paraît un peu monté, hein?

CREEKLE. — Un méchant bougre!

HEEP. — Je vous avais prévenu... Dites donc, Creekle?

CREEKLE. — Monsieur Heep?

HEEP. — Vous êtes sûr qu'on n'entend pas?

CREEKLE. — Certain.

HEEP. — Je lui trouve très mauvaise mine.

CREEKLE. — Pourtant...

HEEP. — Oh! je sais que vous le soignez... que vous le soignez comme vous le devez... et je serais désolé de vous inquiéter, mais...

CREEKLE. — Il est un peu pâlot, voilà tout...

HEEP. — Il me paraît très changé.

CREEKLE. — Vraiment?

HEEP. — Oui, mais ne vous frappez pas, mon cher Creekle...

CREEKLE. — Ne vous frappez pas, c'est très joli... mais vous m'inquiétez, songez donc, quelle responsabilité!...

HEEP. — Vous n'êtes pas le bon Dieu!

CREEKLE. — N'est-ce pas?

HEEP. — Et puis, soyez d'ailleurs assuré que, si quelque chose venait à se produire, on ne vous laisserait pas dans l'embarras; soyez-en convaincu... Et en attendant, qu'est-ce que vous lui faites faire?

CREEKLE. — Oh! pas grand'chose...

HEEP. — Dites donc, vous ne l'envoyez pas dans vos tirs?

CREEKLE. — Non, non.

HEEP. — Vous savez, la famille ne voudrait pas de ça!

CREEKLE. — Soyez sans crainte! D'ailleurs, il est beaucoup trop chétif.

HEEP. — Il sort avec les autres?

CREEKLE. — Mais non, je vous le répète, c'est un méchant bougre, paresseux, ne voulant pas travailler.

HEEP. — C'est que, précisément, il n'est pas nécessaire qu'il travaille.

CREEKLE. — Vous êtes bon, vous, encore faut-il que cet enfant gagne sa vie. Il me coûte cher, très cher. Il mange! faut voir!

HEEP. — Voyons, Creekle!

CREEKLE. — Mais non, j'ai beau être philanthrope...

HEEP. — Allons, allons! Creekle, vieux renard, c'est une très belle affaire pour vous!

CREEKLE. — Oh! Deux cent cinquante livres.

HEEP. — Non, deux cents.

CREEKLE, élevant la voix. — Comment deux cents... mais, jamais...

HEEP. — Chut! chut!... soit, mettons deux cent cinquante livres, seulement, comme toujours, vous me verserez une commission de trente pour cent.

CREEKLE. — Trente pour cent, mais c'est énorme...

HEEP. — Je suis de votre avis, monsieur Creekle, mais il ne s'agit pas de moi... moi, je ne suis qu'un pauvre intermédiaire, moi, je me contenterais du petit cadeau que vous me ferez sur ce qui vous restera, ces trente pour cent me sont demandés par la personne qui m'a fait connaître la famille.

CREEKLE. — Que j'avale ma tête, monsieur Heep, si ce n'est pas vous, cette personne.

HEEP. — Mais non... alors, c'est entendu?

CREEKLE. — Oui.

HEEP. — Trente pour cent?

CREEKLE. — Oui.

HEEP. — Au revoir, Creekle!

CREEKLE. — A bientôt, Heep... vous ne voulez pas revoir le jeune homme?

HEEP. — Inutile, vous lui ferez mes amitiés.

CREEKLE. — C'est entendu.

HEEP. — Bonsoir!

Heep sort par la porte de gauche. Puis Creekle va ouvrir à Copperfield.

Scène VII

CREEKLE, DAVID COPPERFIELD

CREEKLE. — Entrez donc, mon cher Copperfield, donnez-vous la peine d'entrer.

DAVID, stupéfait de ne pas voir Heep. — Et M. Heep?

CREEKLE. — M. Uriah Heep?

DAVID. — Oui.

CREEKLE. — Il est parti.

DAVID. — Parti?

CREEKLE. — Oui, il m'a prié de vous faire toutes ses amitiés.

DAVID. — Et il me laisse ici?

CREEKLE. — Oui, qu'est-ce que vous dites de ça?

DAVID, tombant accablé sur son lit. — Il me laisse ici?

CREEKLE. — Eh oui!

La porte s'ouvre, paraît Toby.

Scène VIII

LES MÊMES, plus TOBY

CREEKLE. — C'est toi, Toby?

TOBY. — Oui, monsieur Creekle.

CREEKLE. — Du nouveau?

TOBY. — Un monde fou à la baraque de Bounderby.

CREEKLE. — Et Fleep?

TOBY. — Eh bien, il a reçu encore un atout sur l'œil.

CREEKLE. — Grave?

TOBY. — Dame! l'œil...

CREEKLE. — Sacré gosse, et le public?

TOBY. — Oh! le public croit que c'est pour rire. Seulement, le gosse ne veut plus recommencer... il se cache la figure... Bounderby dit qu'il ne paiera pas... si le public ne voit pas sa tête... Vous devriez y faire un tour.

CREEKLE. — J'y vais... Avec ces sacrés enfants, on n'est jamais tranquille. Tu descends, Toby?

TOBY, allant s'asseoir sur son lit et enlevant ses souliers pour mettre des chaussons. — Pas tout de suite, je voudrais m'arranger cette paire de savates... Mes souliers font trop de bruit... (Montrant les chaussons.) C'est bon, ça.

CREEKLE. — Tu viens de les trouver?

TOBY. — Je les ai pris chez le bottier.

CREEKLE. — Bravo! alors, je vous enferme, (Montrant David.) et veille sur ce chenapan.

TOBY. — Soyez sans crainte.

CREEKLE. — Et qu'il ne touche à rien... D'ailleurs, tout est sous clef. Dommage que tu n'aies pris qu'une paire de savates.

Creekle sort et ferme la porte à clef.

Scène IX

TOBY, DAVID COPPERFIELD

TOBY, il se lève, sort de sa poche un morceau de pain et se dirige vers David. — Et moi, je vais casser une petite croûte... en face de mon ami Copperfield. (Un silence.) Tu as faim?

DAVID. — Oui.

TOBY. — Eh bien, mange.

DAVID. — Hein?

TOBY, lui lançant le morceau de pain. — Mange... bouffe... avale...

DAVID. — Vous voulez bien?

TOBY. — Bien sûr...

DAVID. — Mais Creekle?...

TOBY, sur un ton d'épouvante. — Creekle! (Puis sur un ton très calme et s'asseyant par terre.) Mais, on s'en fout... puisque je te dis de manger, mange donc et n'aie pas peur... Tiens! avec les quatre pence d'Edith... je t'ai rapporté du jambon... tiens, même quand on est un voleur, faut être honnête... quelquefois... C'est bon?

David s'est assis sur son lit et dévore ce que lui donne Toby.

DAVID. — Oh! oui.

TOBY. — Mange lentement, sacrebleu! mange lentement... tu vas t'étouffer...

DAVID. — Oh! monsieur Toby.

TOBY. — Ça t'étonne?

DAVID. — Vrai, c'est pas pour me faire gronder par Creekle?

TOBY. — Mais non! (Lui passant une petite bouteille de bière.) tiens, avale ça! Je suis comme Edith, moi, j'aime pas voir souffrir les gosses... j'ai trop connu ça... Seulement... Edith, c'est une femme, elle ne peut rien faire sans histoire... moi, je suis toujours de l'avis de Creekle quand il est là... Quand il n'y est pas, dame... c'est autre chose... et quand je peux lui jouer un tour, à ce bandit, je ne le rate pas.

DAVID. — Mais alors, monsieur Toby... pourquoi?

TOBY. — Pourquoi je reste ici?... pourquoi je vole? parce que je suis comme Edith, comme Tom, comme Fleep, comme les autres qui ont passé ou qui passeront ici, parce que je suis un enfant trouvé, ou volé, ou perdu, et que Creekle m'a fait débuter si jeune que, ma foi, j'avais alors pas assez de principes pour trouver ça mal.

DAVID. — Oui, mais maintenant?

TOBY. — Oh! maintenant, le pli est pris... et puis, ça me nourrit... et puis, dans le fond, ça ne m'embête pas... Mais toi, qu'est-ce que tu as donc fait à tes parents pour qu'ils t'envoient ici?

DAVID. — Je n'ai plus de parents.

TOBY. — Ils sont morts?

DAVID. — Tous les deux.

TOBY. — Et c'est Uriah Heep qui t'a conduit chez Creekle?

DAVID. — Oui.

TOBY. — Eh bien! écoute, petit, et fais ton profit de ce que je vais te dire... Tu sais si Creekle est une canaille... Il fait tous les métiers et pis encore; il achète ou vole des enfants... on ne sait pas; il les oblige à voler... ou à mendier... et, quand il le peut, il ne manque pas de les estropier... Oui, ça excite davantage la pitié des gens charitables. Eh bien, Uriah Heep est peut-être aussi canaille que Creekle. C'est Heep qui, avec quelques autres, lui fournit les garçons... Seulement, j'ai remarqué qu'il arrivait que les garçons amenés par Heep mouraient généralement ici et rapidement.

DAVID. — De maladie?

TOBY. — Ou d'accident... tu comprends?

DAVID. — Oui, Creekle les tue?

TOBY. — Ou les laisse mourir...

DAVID. — Tant mieux!

TOBY. — Tant mieux?

DAVID. — Je voudrais tant mourir.

TOBY, ému. — Pauvre petit! Ecoute! Toi, t'as jamais volé?

DAVID. — Bien sûr que non.

TOBY. — Si on t'arrête dans la rue... on ne te condamnera donc pas... Pourquoi ne te sauves-tu pas?

DAVID. — Me sauver?

TOBY. — Eh oui!

DAVID. — J'y ai bien pensé...

TOBY. — Eh bien?

DAVID. — Quand je suis sorti, c'était avec vous autres.

TOBY. — Et tu ne savais pas que tu avais un ami dans la place?

DAVID. — Non! Et, ici, c'est toujours fermé.

TOBY. — Ecoute, Copperfield... Ce que je vais faire, c'est pour toi, mais c'est peut-être davantage pour la rage qu'en éprouvera ce vieux Creekle. Profite de l'occasion. Ce soir, Creekle est parti... file!...

DAVID. — Ce soir?

TOBY. — Oui, maintenant.

DAVID. — Mais, comment voulez-vous, la porte est fermée?

TOBY. — Je le sais... par l'escalier, c'est impossible... c'est par la fenêtre... (Lui montrant la fenêtre au-dessus du lit.) Tiens! viens ici; tu vois, ce petit toit... là, en bas, tu peux y descendre facilement avec ce drap. Je t'aiderai... Une fois sur ce toit, tu vas jusqu'au chêneau et tu te laisses glisser par la gout-

tière... et fouette cocher... hue dada! Monsieur est libre... Ça y est?

DAVID. — Impossible!

TOBY. — Parce que?...

DAVID. — La fenêtre est cadenassée!...

TOBY, prenant les draps. — On casse un carreau, et David Copperfield passe au travers.

DAVID. — Mais vous, monsieur Toby, quand Creekle rentrera, ce sera terrible pour vous?

TOBY, nouant les draps. — T'occupe pas de ça. J'en ai vu d'autres... je lui dirai que je m'étais assoupi... que tu as profité de mon sommeil... que j'ai voulu courir après toi, mais, dame, impossible.

DAVID. — Dans la rue, on ne me verra pas?

TOBY. — Pas de voisins, et tout le monde, ce soir, est du côté de Mansion House.

DAVID. — C'est vrai!

TOBY. — Alors, dépêchons, (Lui tendant quelques pièces de monnaie.) tiens...

DAVID. — Qu'est-ce que c'est?

TOBY. — Quelques pence pour toi.

DAVID. — Oh! non, monsieur Toby.

TOBY. — Va donc... va donc!... Les draps sont roulés.

DAVID. — Voilà!

TOBY. — Je vais les tenir jusqu'à ce que tu sois en bas... A part ce Heep, connais-tu quelqu'un où tu puisses aller?

DAVID. — Monsieur Micawber.

TOBY. — Qu'est-ce que c'est que ça?

DAVID. — Un de mes amis.

TOBY. — Bien! à la vitre, maintenant. (On entend Creekle à la porte.) Flûte, Creekle... Cache les draps! Cache les draps! (Précipitamment, Toby va s'étendre à droite sur son lit. Entre Creekle.)

Scène X

LES MÊMES, plus CREEKLE

CREEKLE, à David. — Eh bien, mais, qu'est-ce que tu fais là? Tonnerre! mes draps!... Oh! par exemple! Que le diable me brûle... Toby! Toby!

TOBY, comme s'il venait de se réveiller. — Patron?

CREEKLE. — Tu dors?

TOBY. — Oui... Vous êtes rentré?...

CREEKLE. — Eh bien, c'est du propre! C'est comme ça que tu travaillais, chenapan!

TOBY. — Il a mangé?

CREEKLE. — Il a voulu s'enfuir...

TOBY, hurlant. — Non!

CREEKLE. — Tiens! regarde...

TOBY, même jeu. — Non!

CREEKLE. — Quand tu auras fini de dire non à propos de tout, triple brute... Est-ce vrai, seulement, que tu n'aies rien entendu...

TOBY. — Moi!... Moi!... Monsieur Creekle...

CREEKLE. — Assez, ça suffit, et ne crie pas tant! (A David.) Réponds, toi! C'est vrai, hein, tu as voulu te sauver?

DAVID. — Oui, là, c'est vrai, j'ai voulu me sauver, et j'ai profité du sommeil de monsieur Toby.

CREEKLE, il le prend et l'emporte. — Misérable!

DAVID. — Oh! vous pouvez me battre, vous pouvez me tuer... j'en ai assez!

CREEKLE, le poussant dans la soupente du fond et refermant la porte. — Ah! t'en as assez... tiens! (Un temps.) Toby!

Scène XI

TOBY, CREEKLE

TOBY. — Patron?

CREEKLE. — Va donc chez Bounderby, je t'y rejoins tout de suite.

TOBY. — Vous ne voulez pas que je vous attende?

CREEKLE. — Non! Allons, va...

TOBY. — Et le petit?

CREEKLE. — Quoi, le petit?

TOBY. — Vous le laissez là dedans?

CREEKLE. — T'occupe pas de ça!

TOBY. — Vous allez le laisser dans la soupente, sans air... Vous voulez donc le faire crever comme l'autre?

CREEKLE. — T'occupe pas de ça... je te dis de filer... t'as compris?

TOBY. — Oui.

CREEKLE. — Alors, va! (Il le prend par les épaules et le jette presque dehors. La nuit est venue; il allume la lampe posée sur la table en disant sur un ton menaçant.) Quant à vous, monsieur David Copperfield!!!

M. Micawber vient d'entrer par la porte laissée ouverte par Toby.

Scène XII

CREEKLE, MICAWBER

CREEKLE, absolument stupéfait de voir M. Micawber. — Qu'est-ce que vous voulez, vous?

MICAWBER. — Excusez-moi, mais la porte était ouverte, et...

CREEKLE. — Qu'est-ce que vous désirez?

MICAWBER, souriant. — Monsieur Creekle.

CREEKLE. — Pourquoi faire?

MICAWBER. — Pour me présenter à lui, me faire connaître et, en somme, pour remplir ma mission.

CREEKLE. — C'est moi, Creekle.

MICAWBER. — C'est vous?

CREEKLE. — Je viens de vous le dire.

MICAWBER. — Je suis monsieur Micawber... Pardon, M. Uriah Heep vous a bien parlé de moi?

CREEKLE. — Pas du tout!

MICAWBER. — L'ancien maître de David Copperfield et son ami.

CREEKLE. — David Copperfield?

MICAWBER. — Oui, n'est-ce pas ici qu'il se trouve?

CREEKLE. — Vous voulez le voir?

MICAWBER. — Le voir, le saluer et lui apporter en même temps que le réconfort de ma parole, le souvenir et une invitation de mistress Micawber à venir manger, cette nuit, le pudding national.

CREEKLE. — C'est très gentil, mais...

MICAWBER. — Et vous me ferez plaisir et vous ferez plaisir à mistress Micawber si vous voulez bien vous joindre à David pour boire un certain grog à la bière dont j'ai le secret.

CREEKLE. — Désolé, monsieur Micawber, mais ma soirée est prise. Quant à Copperfield, ce n'est pas ici que vous le verrez... C'est ce soir la fête, le garçon m'a demandé d'aller se promener en compagnie de gamins de son âge. Je n'ai pas cru devoir lui refuser l'autorisation.

MICAWBER. — Vous avez sagement agi.

CREEKLE. — Peut-être, en vous promenant du côté de Mansion House, le verrez-vous...

MICAWBER. — J'y cours et je vous remercie.

CREEKLE. — Dites donc...

MICAWBER. — Monsieur Creekle?

CREEKLE. — C'est Heep qui vous a donné mon adresse?

MICAWBER. — Non, c'est le capitaine Slakbridge.

CREEKLE. — Que j'avale ma tête, mais je ne connais pas cet homme. Et c'est un capitaine?

MICAWBER. — C'est-à-dire que là-bas, dans la maison dont je suis sorti ce matin même, et où m'avaient encore envoyé quelques-uns de mes créanciers, nous nous donnons la fonction ou la dignité à laquelle nous aurions droit, sans la fatalité. C'est ainsi qu'il est, lui, capitaine, que je suis, moi, juge, tandis qu'un autre est amiral, etc... En réalité, ce Slakbridge est simplement un ancien garçon de bains... Alors, en allant du côté de Mansion House, je rencontrerai Copperfield?

CREEKLE. — Sans nul doute, mais hâtez-vous...

MICAWBER. — Merci... (Passant et s'arrêtant devant la porte du fond.) mais...

CREEKLE. — Quoi donc?

MICAWBER. — Est-ce qu'on ne pleure pas, là dedans?

Il désigne l'endroit où est David.

CREEKLE. — Non, c'est un de mes pensionnaires un peu malade.

MICAWBER. — Là?

CREEKLE. — Oui, c'est sa chambre.

MICAWBER. — Un jeune garçon?

CREEKLE. — Oui.

MICAWBER. — Pauvre petit...

CREEKLE. — Le médecin est venu, il m'a recommandé le plus grand calme, c'est pourquoi, tout à l'heure, vous m'avez vu un peu nerveux...

MICAWBER. — Parfaitement!

CREEKLE. — Un peu de fièvre... c'est tout! J'étais remonté pour le soigner... Descendons... je remonterai tout à l'heure... C'est ici que je passerai ma soirée, auprès de lui.

MICAWBER. — Monsieur Creekle, vous êtes un brave homme.

CREEKLE. — Bah! j'aime les enfants, voilà tout.

Tous les deux sortent par la porte de gauche que Creekle referme à clef. On entend un bruit de vitre. Toby entre par la fenêtre.

Scène XIII

TOBY, puis DAVID

TOBY, pénétrant dans la chambre et courant à la porte du fond qu'il ouvre. — Désolé de casser votre carreau, mais vous m'excuserez, n'est-ce pas, monsieur Creekle... Allez, vite, dépêchons!

Faisant sortir David.

DAVID. — Monsieur Toby!

TOBY. — Oui, Toby qui est remonté par la fenêtre et qui a même déchiré son pantalon. Creekle est descendu, profitons-en... File!

DAVID. — Oh! monsieur Toby!

TOBY. — C'est bon! tu m'écriras pour me remercier... Allez, vite, et sauve-toi, mon petit bonhomme.

Aidé par Toby, David s'enfuit par la fenêtre.

RIDEAU

Micawber. Creekle.

SCÈNE XII. — Micawber : « *Je suis monsieur Micawber...* »

Dick. David. Miss Trotwood.

Scène IV. — Miss Trotwood : « *Voulez-vous vous sauver ?* »

ACTE V

A Douvres, au bord de la mer. Salon au rez-de-chaussée d'un souriant cottage. Grande baie vitrée dans le fond, à travers laquelle on aperçoit une pelouse et au lointain la mer. Porte vitrée dans le fond à droite. A droite, porte au premier et au deuxième plan. Entre les portes, grande cheminée. Devant la cheminée, petite table à thé et deux fauteuils. A gauche, commode. Devant la baie et un peu à gauche, grande table, un petit tabouret devant cette table, chaises, fauteuils. Aux murs, gravures et tableaux. Grand cordon de sonnette à droite de la cheminée.

Scène première

DICK, DAVID COPPERFIELD

Dick, très ému. — Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! Mais, c'est épouvantable. Et, depuis Londres, vous avez marché ?

David, tout en haillons. — Tout le temps, monsieur Dick, tout le temps !

Dick. — Et à pied ?

David. — Oui, monsieur Dick, à pied.

Dick. — Et ce... comment l'appelez-vous, déjà ?

David. — Creekle !

Dick. — Oui, Creekle... et ce Creekle vous avait enfermé ?

David. — Oui, monsieur Dick.

Dick. — Et... c'est ce monsieur, comment donc, déjà... qui vous a délivré ?

David. — Toby.

Dick. — Oui, Toby... Vous savez, chez moi, la mémoire... C'est Toby ?

David. — C'est Toby qui est remonté, après que Creekle m'eut enfermé, et qui m'a délivré.

Dick. — Oui. (Se touchant le front.) Maintenant, c'est là ! Je me souviens de tout. C'est pour le répéter mot à mot à votre tante.

David. — Oui, monsieur Dick, et demandez-lui qu'elle me reçoive... qu'elle me pardonne.

Dick. — Comptez sur moi, c'est une si charmante femme ! (Le conduisant à la porte du fond qui est restée ouverte.) Seulement, cachez-vous !

David. — Me cacher, monsieur Dick ?...

Dick, le faisant sortir et lui montrant la gauche du théâtre dans le fond. — Oui, là, près de la pelouse, et ne marchez pas dessus, grand Dieu !

David — Non, monsieur Dick.

Dick. — Et quand vous me verrez vous faire signe comme cela avec mes bras, c'est que j'aurai

parlé à votre tante, et qu'elle vous aura pardonné. Alors, vous entrerez.

DAVID. — Bien, monsieur Dick.

DICK. — Vous avez compris?

DAVID. — Oui, monsieur Dick.

DICK. — Mes bras, comme ça... Vous entrez... Chut! Sauvez-vous.

A travers la baie, on voit David passer, puis disparaître à gauche, tandis que Dick referme la porte vitrée du fond et que Miss Trotwood entre par la porte de droite deuxième plan.

Scène II

DICK, MISS TROTWOOD, puis ANNIE

MISS TROTWOOD. — Bonjour, monsieur Dick.

DICK. — Bonjour, chère, très chère madame Trotwood.

MISS TROTWOOD. — Beau temps, ce matin...

DICK. — Malheureusement, pas assez de vent. Mauvaise journée pour les cerfs-volants... à moins, toutefois, qu'avec la marée la brise ne se lève.

MISS TROTWOOD. — Et avez-vous bien dormi?

DICK. — Très bien... environ dix minutes par heure.

MISS TROTWOOD. — Ce n'est pas beaucoup

DICK. — Impossible de dormir davantage, à cause de ce mémoire sur la direction des cerfs-volants, de ce mémoire auquel il est nécessaire que je pense.

MISS TROTWOOD. — Vous ne devriez pas y penser tout le temps...

DICK. — Que voulez-vous? (Se touchant le front.) C'est là... voyez-vous, c'est là... Vous comprenez, chère amie?

MISS TROTWOOD, allant s'asseoir dans le fauteuil près de la cheminée. — Très bien!... Mais, voulez-vous sonner Annie, qu'elle nous serve le thé...

DICK. — Certainement oui, bien certainement... je vais sonner Annie. (Il sonne.) Mais tout de même, du moins, aujourd'hui, faut-il que je vous parle... oui, il est nécessaire que je vous parle.

MISS TROTWOOD. — A moi, mon cher Dick?

DICK. — A vous, ma très chère et très grande amie.

MISS TROTWOOD. — Je vous écoute.

DICK. — Je vous dirai ceci.

Par la porte de droite premier plan entre Annie avec un grand plateau surchargé de thé, lait, pains, gâteaux, confitures, etc.

ANNIE. — C'est pour le thé?

Elle pose le plateau sur la petite table placée devant la cheminée, devant le fauteuil où est assise miss Trotwood.

MISS TROTWOOD. — Oui, mon enfant. Les toasts sont bien grillés?

ANNIE. — Dorés à point... comme les aime monsieur Dick.

DICK. — En effet! en effet!...

MISS TROTWOOD. — Vous êtes bien agité... ce matin, mon cher Dick.

DICK. — C'est que... il faut.. oui, il faut que je vous parle.

MISS TROTWOOD. — Eh bien, mais... parlez!... (A Annie.) Ah! mon enfant!

ANNIE. — Madame?...

MISS TROTWOOD. — Vous vous êtes levée à quelle heure?

ANNIE. — A cinq heures et demie... comme toujours.

MISS TROTWOOD. — Vous êtes certaine que personne n'a marché sur mon gazon, là, devant la maison?

ANNIE. — Ah! personne, ça... j'en réponds.

MISS TROTWOOD. — Vous savez, n'importe qui... vous prenez votre balai... et vous le chassez...

ANNIE. — Madame peut être tranquille.

MISS TROTWOOD. — Et vous, Dick, vous n'avez rien vu?

DICK, très troublé. — Si je n'ai rien vu?

MISS TROTWOOD. — Oui... vous n'avez vu personne marcher sur la pelouse devant la maison?

DICK. — Ah! sur la pelouse, non! en vérité... personne, je n'ai vu personne... ça, je peux le dire, personne, pas même le plus petit âne n'a foulé le gazon... je le certifie, oui, je peux le certifier...

MISS TROTWOOD. — Bon! parfait! mon cher Dick...

ANNIE. — C'est tout, madame?

MISS TROTWOOD. — Oui... et veillez!... n'est-ce pas, Annie? Je vous le dis tous les jours, mais je ne saurai trop vous le répéter, ce terrain est à moi je l'ai acheté, et je ne veux pas qu'on vienne le piétiner, là, à mon nez...

ANNIE. — Parbleu!

Annie sort.

Scène III

MISS TROTWOOD, DICK

MISS TROTWOOD, servant le thé. — Voyons, Dick... asseyez-vous et prenez votre thé tranquillement...

DICK. — Impossible... impossible de parler quand je suis assis... oui... vous êtes la femme du monde la plus remarquable.

MISS TROTWOOD. — C'est entendu! c'est entendu!

DICK, devant la cheminée. — Mais il faut que je vous pose une question: « Qu'est-ce que vous pensez de moi? »

MISS TROTWOOD, tout en mangeant. — Que vous êtes mon bon et vieil ami!...

DICK. — Merci! Merci! Mais, ce n'est pas ce que je veux dire: que pensez-vous de moi (Montrant son front.) sous ce point de vue?

MISS TROTWOOD. — Qu'est-ce qui vous prend, Dick?

DICK. — J'ai l'esprit faible, hein?

MISS TROTWOOD. — Mais, pas du tout.

DICK. — Si! parce que, lorsqu'ils ont retiré un peu du désordre qui était dans la tête de... vous savez bien qui... pour le mettre vous savez bien où, il y a eu... (Dick achève sa pensée en faisant faire le moulinet à chacune de ses mains, puis en les frappant l'une contre l'autre.) Voilà ce qu'on m'a fait... En un mot, je suis, peut-être, un peu simple.

MISS TROTWOOD. — Qu'est-ce que c'est que toutes ces idées?

DICK. — Si! si! et, si je ne vous avais pas eue pour amie, il y a bien des années qu'on m'aurait enfermé, et que je traînerais une bien triste vie... Je sais... je sais... Aussi, bien souvent ai-je fait monter votre nom sur un petit bout de papier, le long de la corde d'un cerf-volant; il est arrivé au ciel, parmi les alouettes... et le ciel est devenu plus brillant... car vous êtes une étoile... miss Trotwood,

vous êtes une étoile... Malheureusement, il y a des nuages.

MISS TROTWOOD. — Ah!

DICK. — Oui, il y a des nuages... Vous me comprenez?...

MISS TROTWOOD. — Pas du tout!... Vous feriez mieux d'avaler votre thé... il refroidit.

DICK. — Laissons mon thé... je vous en supplie... et répondez-moi!... N'êtes-vous pas triste?...

MISS TROTWOOD. — Moi?

DICK. — Vous devez être triste, et peut-être...

MISS TROTWOOD. — Peut-être quoi?

DICK. — Peut-être regrettez-vous l'absence de... de... enfin, de celui qui aurait dû être celle, et dont vous ne voulez pas qu'on vous parle.

MISS TROTWOOD, s'étranglant presque de colère. — Mon neveu! Vous voulez dire mon chenapan de neveu.

DICK. — Peut-être qu'un enfant, ici, là, dans cette maison...

MISS TROTWOOD, elle a posé sa tasse, a jeté sa serviette, puis s'est levée brusquement et est allée s'asseoir sur un fauteuil à gauche près de la grande table, face au public. — J'ai l'horreur des enfants, et surtout, vous le savez bien, des garçons... Quant à celui-là, mon cher Dick... jamais, moi, Trotwood, je ne lui pardonnerai ce qu'il a fait... Un enfant... eh bien, merci... il ne manquerait plus que cela... J'aime trop ma tranquillité, toutes mes habitudes... Non! grand merci... je ne peux déjà pas souffrir les enfants chez les autres... ce n'est vraiment pas pour les supporter chez moi... Je suis triste?... je suis triste?... où diable allez-vous chercher ça?... Je suis triste quand, précisément, des bandits d'enfants, comme ceux d'hier... piétinent ma pelouse... Triste, vraiment! Dick, tenez, avalez donc votre thé.

DICK. — Soit!

Il est allé prendre sa tasse de thé, a commencé à boire, quand tout à coup il s'étrangle d'émotion et avale de travers. M. Dick vient en effet d'apercevoir à travers la baie, derrière le fauteuil, où est assise miss Trotwood, David qui lui fait des signes comme pour lui demander s'il peut entrer.

MISS TROTWOOD. — Vous buvez beaucoup trop vite.

DICK. — Je vous demande pardon.

MISS TROTWOOD. — C'est à votre estomac qu'il faut demander pardon... Vous ne vous êtes pas brûlé au moins?

DICK. — Du tout...

MISS TROTWOOD. — Vous êtes tout rouge.

DICK. — C'est à cause de ce que je désire vous dire... vous dire au sujet de... oui, vous savez qui...

MISS TROTWOOD. — Mon neveu, encore...

DICK. — Voilà... j'aurais voulu...

MISS TROTWOOD. — Non, ça suffit!... Je préfère que vous me parliez de vos cerfs-volants...

DICK. — Oui, certainement, cette question des cerfs-volants, je la possède à fond; les autres, dame... alors...

Il fait de grands gestes en regardant la baie du fond, derrière laquelle se tient toujours David, à gauche du spectateur et derrière miss Trotwood.

MISS TROTWOOD. — Non!... mais, ah çà! Dick... à qui faites-vous des signes? Vous appelez quelqu'un?

DICK. — C'est nécessaire!

Il continue ses gestes. David quitte sa place, passe à droite, arrive à la porte vitrée, l'entr'ouvre et reste sur le seuil, n'osant pas entrer.

MISS TROTWOOD. — A qui donc en avez-vous? (Elle se retourne et aperçoit David Copperfield.) Qu'est-ce que c'est que ça?

Scène IV

DAVID, MISS TROTWOOD, DICK

DICK. — Chère madame...

MISS TROTWOOD. — Vite, Annie... allez me chercher un balai, des pincettes... (A David.) Point de garçon ici... Mais, qu'est-ce que c'est que ça?

DAVID, entrant. — Madame, s'il vous plaît?

MISS TROTWOOD. — Voulez-vous vous sauver?

DAVID. — Ma tante, s'il vous plaît?

MISS TROTWOOD. — Hein?

DAVID. — Ma tante, s'il vous plaît, je suis votre neveu.

MISS TROTWOOD. — Mon neveu... ça...

DAVID. — Votre neveu Copperfield, oui, ma tante.

DICK. — Oui, chère amie, tout à l'heure... tout à l'heure...

DAVID. — Tout à l'heure, je suis entré, j'ai vu monsieur Dick et je l'ai prié de vous demander de me recevoir.

DICK. — Voilà...

MISS TROTWOOD, à Dick. — Voilà pourquoi vous m'aviez sorti toute cette histoire... Vous prépariez le terrain.

DAVID. — Ma tante! oh! merci, ma tante!

MISS TROTWOOD. — Merci? et pourquoi?

DAVID. — Pour le pardon.

MISS TROTWOOD. — Quel pardon?

DAVID. — Le vôtre.

MISS TROTWOOD. — Le mien?

DAVID. — Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas?

MISS TROTWOOD. — Moi?... mais jamais de la vie!

DAVID. — Pourtant, monsieur Dick m'avait dit qu'il me ferait signe d'entrer quand vous m'auriez pardonné.

MISS TROTWOOD — Ah! vraiment!... Il arrive... monsieur Dick agite les bras... je lui pardonne... et n, i, ni, c'est fini!...

DICK. — C'est-à-dire que, peut-être...

MISS TROTWOOD. — Vous, Dick, taisez-vous... (A David.) Quant à toi... en fait de pardon... tu peux filer; jamais je ne te pardonnerai.

DAVID. — Si!

MISS TROTWOOD. — Comment?

DAVID. — Si, ma tante... (Pleurant.) Si! parce qu'enfin, moi, je suis trop malheureux!... et puis, vous n'êtes pas méchante, vous...

MISS TROTWOOD. — Non! mais quelle audace!... pas méchante... pas méchante!... Est-ce ainsi qu'on me parle, à moi, miss Trotwood?

DAVID. — Non! non! vous avez beau crier... Je sais bien que vous n'êtes pas méchante, au contraire... et puis, si vous saviez...

MISS TROTWOOD. — Je ne sais qu'une chose, c'est que je t'avais offert de venir ici, et que, méchamment, tu as refusé, David Copperfield.

DAVID. — Ma tante, excusez-moi, si je vous ai fait de la peine, mais...

MISS TROTWOOD. — Tu as refusé.

DAVID. — J'ai refusé à cause...

MISS TROTWOOD. — A cause de quoi?

DAVID. — De l'argent.

MISS TROTWOOD. — De l'argent?

DAVID. — De l'argent que je vous aurais coûté.

MISS TROTWOOD. — Est-ce que ça te regarde, l'argent que je dépense?

DAVID. — Non, ma tante... mais, du moment...

MISS TROTWOOD. — Du moment?

DAVID. — Du moment que vous en avez très peu...

MISS TROTWOOD. — Comment?

DAVID. — Enfin, que vous n'en avez pas beaucoup.

MISS TROTWOOD. — Hein?

DAVID. — Je veux dire, puisque vous n'êtes pas très riche...

MISS TROTWOOD. — Quelle audace!... Non... Mais, mon cher Dick... (Montrant David.) ce monsieur qui trouve les gens trop pauvres pour aller chez eux... Non!... mais, regardez-le donc...

DAVID. — Mais, si vous me gardez... je vous jure... je travaillerai... je ne vous coûterai rien, je vous aiderai même, vous verrez...

MISS TROTWOOD, s'asseyant dans le fauteuil près de la grande table. — Non, mais pardon, pourquoi t'imagines-tu que je suis pauvre?

DAVID. — M. Murdstone me l'a dit.

MISS TROTWOOD. — Quand donc?

DAVID. — Quand vous vouliez m'emmener.

MISS TROTWOOD. — Et c'est à cause de cela que tu n'es pas venu?...

DAVID. — Oui, ma tante, j'ai craint d'être à votre charge. Alors, on m'a mis chez Creekle.

MISS TROTWOOD. — Creekle?

DAVID. — Oui... et je me suis sauvé.

MISS TROTWOOD. — Sauvé?...

DAVID. — Il m'avait enfermé... Heureusement, M. Toby est remonté, m'a délivré... et j'ai pu fuir...

MISS TROTWOOD. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire?... Si j'y comprends un mot...

DICK. — C'est pourtant clair...

MISS TROTWOOD. — Vous avez compris... vous, Dick?

DICK. — Parfaitement!... Cet enfant était malheureux... et il est venu se réfugier ici...

DAVID. — Oui, ma tante...

MISS TROTWOOD. — Et tu as eu l'idée de venir ici tout de suite?

DAVID. — Je suis allé d'abord chez Pegotty.

MISS TROTWOOD. — Et tu ne l'as pas retrouvée, ta Pegotty?

DAVID. — Non, ma tante.

MISS TROTWOOD. — Et c'est bien fait! Et sais-tu pourquoi tu ne l'as pas trouvée?

DAVID. — Non, ma tante!

MISS TROTWOOD. — Parce qu'elle vient de se marier... à ce conducteur de diligence.

DAVID. — Barkis?

MISS TROTWOOD. — C'est cela, Barkis... Et que depuis huit jours, et comme voyage de noces, ces deux phénomènes passent leur temps sur la diligence à faire, aller et retour, le trajet de Yarmouth à Grimwell... Alors, tu es venu jusqu'ici...

DICK. — A pied.

MISS TROTWOOD. — A pied?

DAVID. — Oui, ma tante.

MISS TROTWOOD, montrant David. — Non! mais regardez-moi ça... Enfin, Dick, votre avis?

DICK, avec un air inspiré. — Mon avis est qu'avant tout il est nécessaire de faire prendre un bain à cet enfant.

MISS TROTWOOD, allant sonner. — Voilà qui est puissamment raisonné... un bain, oui, c'est nécessaire.

DAVID. — Oui... ma tante... Tout ce que vous voudrez.

Scène V

LES MÊMES, plus ANNIE

MISS TROTWOOD, à Annie qui entre. — Annie!

ANNIE, reconnaissant David. — Oh! le petit vagabond...

MISS TROTWOOD. — Vous le connaissez?

ANNIE. — Je l'ai vu rôder ce matin devant la maison.

MISS TROTWOOD. — Un instant. A-t-il marché sur le gazon?

ANNIE. — Non, madame, non!

MISS TROTWOOD. — Ah! Eh bien, ce vagabond, c'est mon neveu.

ANNIE. — Monsieur David!

MISS TROTWOOD. — Oui! Monsieur David! Et vous allez lui faire prendre un bain, à monsieur David...

ANNIE. — Chaud?

MISS TROTWOOD. — Naturellement!

DICK. — Pas trop.

MISS TROTWOOD. — Ne le brûlez pas. Vous entendez?

ANNIE. — Mais oui, madame?

MISS TROTWOOD, à David. — Allons, va!

DAVID. — Oui, ma tante.

MISS TROTWOOD, appelant Annie. — Ah! Annie!...

ANNIE. — Madame?

MISS TROTWOOD. — Vous lui ferez boire une tasse de bouillon.

ANNIE. — Bien, madame... D'ailleurs, ce matin, déjà... comme il avait faim... je me suis permis...

MISS TROTWOOD. — Quoi?

ANNIE. — De lui donner...

MISS TROTWOOD, comme très en colère. — De notre bouillon?

ANNIE. — Oui, madame.

MISS TROTWOOD, même jeu. — Sans mon autorisation. C'est de l'audace! (Annie baisse la tête.) Etait-il bien dégraissé, au moins?

ANNIE. — Oui, madame!

MISS TROTWOOD, tout à fait radoucie. — Alors, vous avez bien fait.

David et Annie sortent.

Scène VI

DICK, MISS TROTWOOD

DICK, très ému. — Chère madame... chère grande amie...

MISS TROTWOOD. — Vous! taisez-vous. (Regardant par la baie du fond.) Ah! tonnerre... ah! mille et mille tonnerres! (A Dick.) Non! mais, mon cher Dick... voyez donc... sur ma pelouse, ces hommes et cette femme... (Ouvrant la porte vitrée et s'adressant, furieuse, à des personnes, à gauche en coulisse, et que le public ne voit pas encore.) Voulez-vous bien vous sauver? (A Dick.)

Dick... allez me chercher le balai... (Lui désignant une canne près de la commode.) Non! tenez, là... votre canne.

DICK, lui passant la canne. — Voilà...

MISS TROTWOOD, s'en emparant. — Et ils sont à cheval... à cheval sur des ânes... Le gazon va être perdu. (De plus en plus menaçante.) Voulez-vous bien vous en aller?

Scène VII

LES MÊMES, plus ANNIE

ANNIE, arrivant éperdue par la porte premier plan. — Madame! là, des ânes.

MISS TROTWOOD. — Eh! je les vois bien, ma fille. Qu'est-ce que vous attendez pour cogner dessus? Prenez votre pelle, vos pincettes... Eloignez au moins les ânes!...

M. et miss Murdstone ainsi qu'Heep apparaissent par la gauche; on les voit, à travers la baie, traverser le théâtre; ils arrivent devant la porte vitrée.

Scène VIII

MISS TROTWOOD, DICK,
M. et MISS MURDSTONE, HEEP

MISS TROTWOOD, la canne toujours levée, mais reculant et les laissant entrer. — Hors d'ici, hors de ma présence.

MISS MURDSTONE. — Charmant accueil!

MURDSTONE. — Laissez, ma sœur!... Mademoiselle, nous ne pensions vraiment pas être reçus de la sorte.

Annie, à l'entrée de M. et miss Murdstone, est sortie par la porte de droite, emportant le plateau à thé, etc.

HEEP. — Miss Trotwood... ne vous a peut-être pas reconnus... (Présentant.) Monsieur Murdstone et miss Murdstone, sa sœur.

MISS TROTWOOD. — En effet, monsieur, miss Murdstone et vous, monsieur Heep... Heep... hourra... je crois...

HEEP. — Non! Uriah Heep, simplement.

TROTWOOD. — Comme vous voudrez!... Mais est-ce une raison, seriez-vous encore cent fois plus Murdstone et deux cents fois plus Heep que vous l'êtes, pour entrer ainsi chez moi?

MURDSTONE. — Mais, mademoiselle, nous sommes entrés chez vous tout naturellement.

MISS MURDSTONE, agressive. — Et poliment.

HEEP. — Et régulièrement.

MISS TROTWOOD. — Vraiment... et ma pelouse saccagée... par vous et vos ânes...

MISS MURDSTONE. — Nous avons pris des ânes parce que la côte est dure... de la diligence à votre maison... C'est notre droit...

MISS TROTWOOD. — Votre droit de monter sur ma pelouse, quand je l'ai défendu?

MURDSTONE. — Nous ignorions cette défense de passer et vous prions d'agréer toutes nos excuses.

HEEP. — Les plus humbles.

MISS MURDSTONE. — Permettez...

MURDSTONE. — Il suffit, ma sœur.

MISS TROTWOOD, les invitant à s'asseoir. — Dans ce cas, asseyez-vous et dites-moi...

MURDSTONE. — Ce qui nous amène? Voici. Miss Trotwood, il s'est passé une chose excessivement grave... Votre neveu Copperfield, trompant toutes nos espérances, s'est enfui de chez l'homme de confiance où ma sollicitude et le souci de son avenir l'avaient placé.

DICK. — Enfin, mais...

MISS TROTWOOD. — Taisez-vous, Dick...

DICK. — Bien! chère et honorée amie!...

MISS TROTWOOD. — Il s'est enfui?

HEEP. — Oui, mademoiselle...

MISS TROTWOOD. — Et alors?

HEEP, toujours très doucereux. — Et alors, en vertu des pouvoirs que lui donne la loi, monsieur Murdstone ici présent, beau-père de l'enfant, veut à tout prix retrouver David Copperfield.

MURDSTONE. — Comme c'est mon devoir.

MISS MURDSTONE. — Et votre droit.

HEEP. — Et votre droit, en effet!

MISS TROTWOOD. — Et puis?

HEEP. — Et puis, en un mot, nous venons vous prier de nous aider dans nos recherches.

MISS MURDSTONE. — D'ailleurs, avec son caractère sournois, méchant, il devait finir comme cela.

MISS TROTWOOD. — Comme quoi?

MISS MURDSTONE. — Comme un ours, mademoiselle!

MISS TROTWOOD. — Vraiment! (A Murdstone.) A propos, dites-moi donc, monsieur, pourquoi vous lui avez raconté que j'étais pauvre, moi, miss Trotwood?

MISS MURDSTONE. — Jamais mon frère ne s'est mêlé de vos affaires.

MURDSTONE. — Ma chère Elisabeth... ne suis-je pas assez grand pour répondre seul?... (A miss Trotwood.) Jamais je n'ai dit pareille chose au garçon... Peut-être et comme c'était...

MISS TROTWOOD. — Votre devoir...

MURDSTONE. — Parfaitement! Peut-être et comme c'était mon devoir, lui ai-je fait observer, lorsque vous décidâtes de le prendre avec vous, que c'était une charge que vous vous imposiez... Mais jamais... croyez bien...

HEEP. — Pardon! de vous interrompre... mais c'est David Copperfield lui-même qui aurait répété ce propos à miss Trotwood?

MISS TROTWOOD. — Pourquoi cette question?

HEEP. — Permettez-moi d'insister... Je suis très humblement le conseil de monsieur Murdstone; c'est en cette qualité que j'ai l'honneur d'être ici et...

MISS TROTWOOD. — Et lui, monsieur, c'est David lui-même qui me l'a dit.

HEEP. — Miss Trotwood a donc revu Copperfield depuis le conseil de famille.

MURDSTONE. — En effet!...

MISS TROTWOOD, à Heep. — Monsieur, j'ai horreur qu'on me pose des questions.

HEEP. — Madame, c'est très respectueusement...

MISS TROTWOOD. — Oui, c'est entendu, mais enfin c'est tout de même fort impoli...

MISS MURDSTONE. — Pourtant!...

MURDSTONE. — Je vous en prie, ma sœur, (A miss Trotwood.) nous aurions voulu savoir, simplement.

MISS TROTWOOD, se lève. — Monsieur, inutile de jouer au plus fin avec moi... oui, j'ai revu David Copperfield.

MISS MURDSTONE. — Ah! ah!

MISS TROTWOOD. — Oui... (Avec la même intonation que celle de miss Murdstone.) ah! ah!... et il n'y a pas longtemps... et il est ici, et il est chez moi... et il est en train de prendre un bain...

MISS MURDSTONE, sursautant. — Un bain!

MISS TROTWOOD. — Oui, mademoiselle, un bain, car il m'est arrivé dans une saleté repoussante de chez votre ami... l'éducateur...

MURDSTONE. — Il est ici?

MISS TROTWOOD. — Dans une baignoire, je viens de vous le dire.

DICK. — Je crois même, chère grande amie... qu'il faut qu'il en sorte...

MISS TROTWOOD. — Vous pensez à tout, mon cher Dick... Cette sotte d'Annie le laisserait bouillir jusqu'au soir.

DICK. — J'y vais.

MISS TROTWOOD. — C'est cela.

Dick sort par la porte de droite premier plan.

Scène IX

LES MÊMES, moins DICK

MURDSTONE. — Voilà qui va simplifier les choses...

HEEP. — En effet!

MISS MURDSTONE. — N'importe! je me souviendrai de ce voyage... de cette réception... d'autant plus que je souffre des pieds...

MISS TROTWOOD. — Des pieds!... je vous plains, mademoiselle... Ah! mon Dieu... tenez... là... sur ma pelouse... ça y est... Mais quel est cet hurluberlu?

On voit, à travers la baie, arriver en sautillant et en se pressant, M. Micawber... Il commence par frapper à la baie, comme si c'était une porte, puis ouvre la porte et entre.

Scène X

MISS TROTWOOD, M. MURDSTONE, MISS MURDSTONE, HEEP, MICAWBER

HEEP et MURDSTONE. — Micawber!

MICAWBER. — Oui, Micawber... (A miss Trotwood.) Madame, je vous en prie, excusez-moi!

MISS TROTWOOD. — Monsieur, je devrais vous chasser à coups de pantoufles... C'est trop fort! Il ne peut venir personne ici sans ravager cette pelouse.

MICAWBER. — Madame, de grâce, laissez-moi avant tout parler... Vous me chasserez après... Mais il faut que je parle... Les mots m'étranglent; ils veulent tous sortir à la fois, et puis l'émotion... Enfin, madame! Ah! et vous aussi, monsieur Murdstone, et vous, mademoiselle, et vous aussi, monsieur Uriah Heep, à qui tout à l'heure... Enfin, ne mêlons pas tout... bref!

MISS TROTWOOD. — Bref! Parlez-vous?

MICAWBER, très grave. — Madame, je vous apporte la nouvelle la plus grave, la plus foudroyante, la plus inattendue...

MISS TROTWOOD. — Vraiment?

MICAWBER. — Oui, madame... David Copperfield s'est enfui de chez Creekle.

MISS TROTWOOD. — C'est tout cela?

MURDSTONE. — Mais nous le savons!

MICAWBER. — Vous le savez, et vous ne vous inquiétez pas de savoir où il est. Mais moi, depuis deux jours, je cours...

MISS TROTWOOD. — Ne courez plus... il est ici.

MICAWBER. — Ici! Alors, il faut que je le voie, que je lui parle... que je l'embrasse...

MURDSTONE. — Nous perdons notre temps.

MISS TROTWOOD. — Qu'est-ce que cela, encore?

David vient d'entrer. Il est habillé d'un vêtement appartenant à M Dick et dans lequel il disparait presque complètement.

Scène XI

MISS TROOTWOD, M. MURDSTONE, MISS MURDSTONE, HEEP, MICAWBER, DICK, DAVID.

DAVID. — Mais c'est moi, ma tante.

MISS TROTWOOD. — Vous, David?

MURDSTONE. — Quel accoutrement?

MICAWBER. — Seigneur, comme cet enfant a diminué.

DICK. — Non! c'est son costume qui a allongé. Ses vêtements étaient mouillés; j'ai cru bon de lui prêter un des miens; peut-être est-il un peu grand...

MISS TROTWOOD. — Du tout, vous êtes la sagesse même.

MICAWBER. — Mon cher Copperfield.

DAVID. — Bonjour, monsieur Micawber!

MISS MURDSTONE, à David. — Nous, vous nous souhaiterez la bienvenue quand vous aurez le temps, n'est-ce pas?

MISS TROTWOOD, à David. — Eh bien, oui... David, qu'est-ce que vous avez à demeurer ainsi comme une tomate grillée? Ne reconnaissez-vous pas monsieur Murdstone et sa sœur, et monsieur Heep?

DAVID. — Si, si, je les reconnais.

MISS TROTWOOD. — Alors, asseyez-vous.

David s'assied sur le tabouret devant la table, il tourne le dos au public; à part Micawber debout devant la commode et Dick lui faisant vis-à-vis devant la cheminée, les autres personnages ont pris place autour de la table. A la droite de David: miss Trotwood; à sa gauche: M. Murdstone, et, en face de lui: Heep et miss Murdstone.

DAVID. — Mais, dites-moi, ma tante, ils ne viennent pas me chercher?

MURDSTONE. — Si! mon cher David, nous venons vous chercher.

DAVID. — Et me ramener là-bas?

MURDSTONE. — Et vous ramener d'où vous vous êtes si méchamment enfui.

DAVID. — Monsieur Murdstone, si vous saviez...

MURDSTONE. — David Copperfield... je ne sais qu'une chose, c'est que vous avez commis une vilaine action.

DAVID. — Non, cent fois non, monsieur... ce Creekle... a voulu...

MURDSTONE. — Taisez-vous!... vous débutez étrangement dans la vie... Enfin! nous reparlerons de tout cela plus tard.

MISS TROTWOOD. — Vous voulez le ramener aujourd'hui?

MURDSTONE. — Oui, miss Trotwood, aujourd'hui même.

HEEP. — Sans doute!

MISS MURDSTONE. — Nous n'allons pas revenir, et pressons-nous un peu, mes pieds sont légèrement désenflés.

MISS TROTWOOD. — Je vous en félicite, mademoiselle.

MISS MURDSTONE. — Profitons-en.

MURDSTONE. — Et mon intention n'est pas, croyez-le, de lui accorder des vacances après son équipée.

MISS TROTWOOD. — Il ne s'agit pas de vacances, mais l'avis de l'enfant doit entrer en balance dans nos décisions.

MURDSTONE. — Mais pas du tout.

MISS MURDSTONE. — Consulter ce galopin!

MISS TROTWOOD. — Ne l'a-t-on pas fait quand j'ai voulu le prendre chez moi?

MURDSTONE. — La situation n'est plus la même.

HEEP. — Plus du tout... aujourd'hui, grâce aux démarches régulièrement faites...

MICAWBER, ricanant. — Ah! ah!

HEEP, regardant Micawber. — ... Régulièrement faites. Monsieur Murdstone, beau-père de David, est son tuteur légal, et il a tout pouvoir pour élever l'enfant et l'emmener où bon lui semble.

MURDSTONE. — Voilà!

MICAWBER. — Qu'il me soit permis...

MURDSTONE. — Veuillez nous laisser parler, monsieur Micawber.

DAVID, se levant. — Non, je n'irai pas... je ne retournerai pas chez Creekle.

MURDSTONE. — Vraiment?

DAVID. — Non, je ne veux pas...

MURDSTONE. — Vous ne voulez pas...

MISS TROTWOOD. — Oh! mon cher enfant, évitez à votre âge de dire je veux... je ne veux pas... Je sais bien que vous n'êtes qu'un garçon, mais c'est irritant.

MISS MURDSTONE. — Fort irritant, en effet...

HEEP. — Allons, monsieur Copperfield, soyez raisonnable et n'obligez pas votre beau-père à vous emmener de force?

DAVID. — Ma tante, je vous en supplie; vous ne vous imaginez pas ce que j'ai enduré là-bas...

MURDSTONE. — Mensonges!

MISS MURDSTONE. — Mensonges éhontés!

DAVID. — Je ne mens pas.

HEEP. — David Copperfield, je connais Creekle, il est peut-être, en effet, un peu sévère, mais...

MISS MURDSTONE. — Mais quand on devrait vous y traîner par les oreilles!...

MISS TROTWOOD, se levant. — Non, mademoiselle, il n'y retournera pas!

MISS MURDSTONE, se levant. — Et pourquoi donc?

MISS TROTWOOD. — Parce qu'il restera ici.

MISS MURDSTONE, indignée. — Vous l'entendez, mon frère?

MURDSTONE. — Laissez, ma sœur. (A miss Trotwood.) Ici?

MISS TROTWOOD. — Oui, monsieur.

MURDSTONE. — Non, madame.

MISS TROTWOOD. — Je vous demande pardon.

MURDSTONE. — Moi aussi, mais c'est impossible.

MISS TROTWOOD. — Parfaitement possible, car je le garde.

MURDSTONE. — Madame, vous n'avez pas compris ce que Heep vous a dit tout à l'heure...

MISS TROTWOOD. — Très bien... mais ça m'est égal, je garde l'enfant.

HEEP. — Madame, réfléchissez... il nous suffira de nous rendre chez le premier coroner venu et, avant une demi-heure, vous aurez rendu David Copperfield à son tuteur légal, monsieur Murdstone.

MISS TROTWOOD. — Faites ce que vous voulez, mais l'enfant restera.

DAVID, embrassant la main de sa tante. — Oh! ma tante.

DICK. — Pour plus de sûreté, je vais l'enfermer dans la salle de bains.

MICAWBER, solennel. — C'est inutile... l'enfant ne retournera pas là-bas...

HEEP. — Et pourquoi donc, mon cher Micawber?

MICAWBER. — Parce que... (A Heep.) Mais d'abord je vous prie de ne plus me donner du « cher Micawber ».

HEEP. — Qu'est-ce qui vous prend, mon pauvre monsieur Micawber?

MICAWBER, à Heep et sur un ton de profond mépris. — Il me prend, mon triste monsieur Heep, que le voile qui nous a longtemps séparés, mistress Micawber et moi, s'est enfin déchiré...

HEEP. — Ce qui veut dire?

MICAWBER. — Ce qui veut dire que vous n'êtes qu'un gredin... J'ai un seul regret, celui d'avoir recouru à l'aide d'un homme taré comme vous. Heep... d'un usurier comme vous, Heep... d'un fripon comme vous, Heep...

MURDSTONE. — Mais il est fou!

MISS MURDSTONE. — Complètement!

HEEP, à Micawber. — Vous aurez de mes nouvelles.

MURDSTONE. — Mon cher Heep, (Montrant Micawber.) laissons cet énergumène. (A Trotwood.) Vous persistez à garder David Copperfield?

MISS TROTWOOD. — Plus que jamais.

DAVID. — Merci, ma tante.

DICK, à Trotwood. — Vous ne voyez pas que je l'enferme dans la salle de bains, ou tout au moins dans le garde-manger?

HEEP. — Le temps d'aller chez le magistrat, et avant une demi-heure...

Il se dirige vers la porte du fond, suivi de M. et miss Murdstone.

MICAWBER. — Et avant une demi-heure, si vous allez chez le coroner, vous serez comme votre ami, M. Creekle...

HEEP. — Quoi donc?

MICAWBER. — Arrêté, monsieur Heep.

HEEP. — Arrêté?

MURDSTONE, redescendant ainsi que sa sœur. — Creekle est arrêté. Qu'est-ce que vous chantez?

Tous entourent Micawber et tournent le dos à la porte où est demeuré Heep.

MICAWBER. — La vérité! d'un mot, vous allez d'ailleurs tout comprendre: (Un temps.) le capitaine avait raison.

TROTWOOD. — Quel capitaine?

MICAWBER. — Le capitaine Sleckbridge.

MISS TROTWOOD. — Je ne connais pas ce capitaine.

MICAWBER. — Heureusement pour vous! enfin, bref! tout ce que cet homme a dit sur Creekle est vrai. Toby a parlé.

DAVID. — Toby?

MICAWBER. — Oui, Toby, l'élève de ce misérable, grâce auquel notre cher David a pu s'échapper de là-bas... Toby a tout raconté, et, à l'heure présente, Creekle est sous les verrous... on recherche son complice, un certain monsieur Heep.

MURDSTONE, MISS MURDSTONE, MISS TROTWOOD, DICK. — Heep!

MURDSTONE. — C'est impossible!

MICAWBER. — M. Heep, qui n'est plus ici (Se re-

tournant.) mais que vous pouvez apercevoir là-bas... plus occupé à fuir qu'à nous écouter...

Pendant la tirade de Micawber, Heep a en effet pris la porte et a filé.

Scène XII

LES MÊMES, moins HEEP

MISS TROTWOOD. — Ah! le bandit! et sur ma pelouse! Mes compliments, monsieur Murdstone, pour l'éducateur que vous avez choisi pour David.

MURDSTONE. — Madame, j'ai fait mon devoir.

MISS TROTWOOD. — Vous croyez! eh! bien, si vous tenez toujours à faire valoir vos droits sur David...

MURDSTONE. — Non, madame, si vous avez le désir de garder ce monsieur... gardez-le.

MISS TROTWOOD. — Parfaitement! J'en courrai la chance.

MURDSTONE. — A votre aise, madame... et Dieu vous bénisse, vous et votre neveu.

Il sort.

MISS MURDSTONE, suivant son frère. — Très bien, mon frère.

MISS TROTWOOD, sur le seuil de la porte. — Quant à vous, mademoiselle Murdstone, si je vous vois jamais passer avec un âne sur ma pelouse, aussi vrai que vous avez une tête sur vos épaules, je vous arracherai votre chapeau et je trépignerai dessus.

Murdstone et sa sœur disparaissent par la gauche.

Scène XIII

MISS TROTWOOD, DICK, DAVID et MICAWBER

MISS TROTWOOD, à Micawber qui s'apprête à sortir. — Vous partez, monsieur Micawber?

MICAWBER, tragique. — Hélas! oui, madame, je cours à l'abîme... je suis ma destinée... je glisse à la déchéance, sans laquelle j'aurais pu certainement être un William Micawber, honneur des Micawber... tandis qu'en réalité je suis le pauvre, le misérable, le lamentable chef de famille obligé de courber la tête et de rougir dans un coin solitaire... en un mot... (Très souriant et avec une révérence.) je suis obligé de prendre congé de vous.

MISS TROTWOOD. — Et pourquoi?

MICAWBER, toujours souriant. — D'un instant à l'autre, je puis être arrêté.

MISS TROTWOOD et DAVID. — Encore!

MICAWBER. — Hélas! des billets malheureusement souscrits à ce Heep sont en circulation. La fatalité m'empêche de les payer, et...

MISS TROTWOOD. — Et?... Ne vous inquiétez pas, si on les présente, ils seront payés.

MICAWBER, avec un grand salut. — Merci pour mes enfants, ma femme, et pour l'Angleterre, ma patrie.

MISS TROTWOOD, à Dick. — Et, dites-moi, mon cher Dick, que faut-il que je fasse de cet enfant?

DICK. — De cet enfant?

MISS TROTWOOD. — Oui! Réfléchissez bien!

DICK. — Mais faites-lui tout de suite prendre mesure pour un habillement complet.

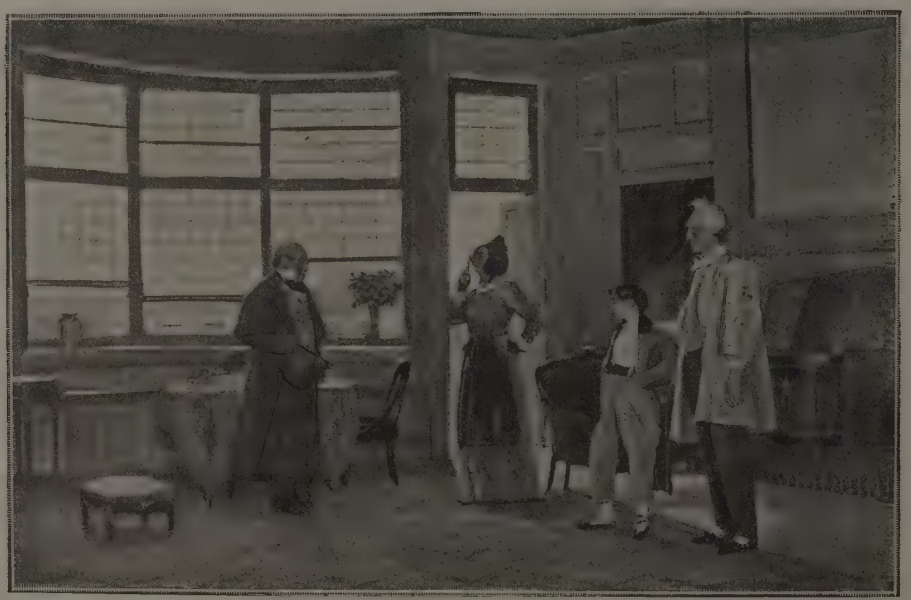
MISS TROTWOOD. — Monsieur Dick, votre bon sens est d'une valeur inappréciable.

ANNIE, arrivant, essoufflée, en proie à une extraordinaire émotion. — Madame! là, des ânes...

TOUS. — Des ânes!...

Ils se retournent, absolument stupéfaits, et aperçoivent contre la baie un petit âne qui semble les regarder bien tranquillement. Miss Trotwood agite son mouchoir, Dick ses bras, tandis que Micawber se saisit de sa canne et s'en sert comme d'un fusil pour coucher en joue l'ennemi de Miss Trotwood.

RIDEAU



Micawber. Miss Trotwood. David. Dick.

Miss Trotwood : « *Vous partez, monsieur Micawber?* »

REVUE DE LA CRITIQUE

David Copperfield au théâtre de l'Odéon.

L'*Illustration* n'avait pas encore eu l'occasion de publier une pièce de M. Max Maurey ; celle-ci va donner à nos lecteurs une idée du goût, du tact littéraire et de l'expérience scénique de cet homme de théâtre. Car, homme de théâtre, M. Max Maurey l'est dans toute l'acception des mots ; il l'a prouvé surabondamment en faisant, de l'établissement qu'il dirige, le Grand-Guignol, par le choix des ouvrages et par la façon dont il les met en scène, un théâtre unique en son genre, ce genre devenu le « genre Grand-Guignol » si souvent imité, dans le monde entier, jamais égalé ; il l'a prouvé aussi par l'influence qu'il a exercée sur tant de ses jeunes confrères ; il l'a prouvé enfin par ses productions personnelles, et c'est de cela surtout qu'il importe de nous occuper ici.

M. Max Maurey, qui est encore jeune ayant depuis peu dépassé la quarantaine, a débuté il y a plus de vingt ans par de courtes fantaisies dialoguées grâce auxquelles l'*Événement* luttait encore de parisianisme avec le *Figaro*, le *Gaulois*, l'*Echo de Paris* dont les rubriques analogues étaient tenues par Albert Millaud, Maxime Boucheron, Graindorge (M. Alfred Capus) ; et déjà, en faisant du journalisme, M. Max Maurey adoptait donc la forme dialoguée propre à la scène.

Il ne tardait pas à affronter véritablement le théâtre avec une comédie en trois actes, *la Glissade*, représentée par le théâtre des Lettres dans une salle de l'avenue de Clichy ; puis il s'essayait en quelques petits actes : *Au rez-de-chaussée, Entre eux, l'Amour s'en vient, l'amour s'en va, Tout mais pas ça, Depuis six mois, Un début dans le monde, la Fiole*, par lesquels il devait arriver à cette formule de pièces en un acte qu'il a, depuis, magistralement établie. Il composait un drame en cinq actes, *le Camelot*, qui fut, sans doute, la dernière création de Taillade vieillissant ; il dressa des scénarios de pantomimes : *Au nom de la loi, Un mauvais rêve, Pochard* ; d'opérettes et de revues : *Chez elle, les Petits Trottins, les Pétards de l'année* ; de ballets somptueusement montés dans nos grands music-halls : *Néron, Sardanapale, les Mille et une Nuits* ; et nous ne rappelons tous ces titres que pour indiquer la variété d'inspiration et la fertilité d'imagination du jeune écrivain dramatique.

Il fondait alors, avec son collègue M. Alphonse Franck, aujourd'hui directeur du Gymnase, le petit théâtre des Capucines, le mettait en voie de prospérité, puis le laissait pour prendre la direction du Grand-Guignol auquel il donnait aussitôt cette impulsion qui en a fait un théâtre non pas « à-côté » mais à part et dont la place est marquée dans l'histoire de l'art dramatique contemporain. Et, concurremment, il écrivait ces petits chefs-d'œuvre de comique ironique et acerbe applaudis au théâtre Antoine, à l'Odéon, à la Comédie-Française et promenés par d'innombrables tournées en province et à l'étranger : *la Recommandation, l'Aventure, Rosalie, Asile de nuit, M. Lambert marchand de tableaux, le Pharmacien, le Chauffeur, le Stradivarius.*

***

Au cours de cette carrière laborieuse et brillante, M. Max Maurey s'était particulièrement lié avec cet autre grand homme de théâtre, M. Antoine ; c'est un peu de cette amitié qu'est issue l'adaptation que voici.

Au retour d'un séjour en Suisse, en 1907 — nous ont raconté dans leurs « avant-premières » les courriéristes de théâtre — M. Max Maurey, qui préméditait alors les quatre actes de *la Savelli* joués depuis au théâtre Réjane, se trouva faire le voyage avec M. Antoine et avec M. Pierre Mortier ; et chacun de se mettre à lire, dès le départ, quelques livres achetés à la bibliothèque de la gare : M. Antoine, *les Mémoires secrets de Marie-Antoinette* ; M. Pierre Mortier, *Peints par eux-mêmes* ; M. Max Maurey, *David Copperfield*. En approchant de Dijon, M. Max Maurey ne put retenir cette réflexion : « Quelle belle pièce il y aurait à tirer de ce roman ! » Et la réplique, de M. Antoine, ne se fit pas attendre : « Faites-la !... Je vous la jouerai à l'Odéon. » Cependant M. Max Maurey hésitait ; il continua sa lecture, — et ne tarda pas à se décider.

Mais la difficulté est toujours grande de tirer une pièce d'un roman ; elle l'est particulièrement quand il s'agit d'un de ces romans de Dickens, si complexes, si touffus. M. Max Maurey a confié à M. Maximin Roll, de *Comœdia*, comment il avait compris et exécuté son travail :

« Il y a deux manières d'adapter un roman à la scène. Ou bien on suit le roman pas à pas, à peu près par chapitre, ou bien on choisit un épisode de ce roman, et on l'agrandit à la mesure du théâtre. C'est à ce dernier parti que je me suis arrêté. J'ai mis à la scène l'enfance de David Copperfield, en prenant mes personnages dans Dickens, en lui empruntant certains détails, mais sans suivre autrement le grand romancier anglais. Je n'ai pas écrit uniquement pour ceux qui ont lu Dickens. Je crois, au contraire, avoir surtout eu en vue ceux qui ne l'ont pas lu, et cela, tout bonnement, pour leur donner envie de le lire ! »

***

Les critiques ont été à peu près unanimes à déclarer que rarement ils avaient vu une adaptation aussi heureusement réalisée. Le succès de cette pièce eût d'autant plus ravi le passionné de théâtre qu'était le grand romancier anglais que, si l'on a tiré d'innombrables pièces de la plupart de ses autres romans, notamment de *Monsieur Pickwick*, il ne s'était jusqu'à présent guère trouvé d'auteurs pour essayer la tâche périlleuse si brillamment réussie par M. Max Maurey. M. Georges Docquois, qui s'est livré à une consciencieuse étude sur *Dickens au théâtre*, nous apprend que, dans l'abondante liste des succédanés dramatiques des romans de l'auteur de *David Copperfield*, il n'a pu relever que deux ouvrages exploitant la riche matière de cette émouvante fiction : un *David Copperfield*, drame en trois actes, de J. Brougham (1851), et une *Petite Emily*, en quatre actes, d'Andrew Halliday ; celle-ci créée à New-York.

***

Comme la plupart de ses confrères, M. Edmond Sée déclare, dans *Gil Blas*, que cette adaptation témoigne, chez M. Max Maurey, d'une éclatante habileté dramatique, et aussi d'un goût très sûr et très averti ; il indique en outre que M. Max Maurey a bien réalisé son intention :

« On peut voir cette pièce sans connaître une ligne du livre de Dickens. On se trouve en présence d'une œuvre parfaitement ordonnée, parfaitement logique, et formant un tout ; d'une comédie dramatique où se « joue », de la façon la plus finement émouvante, la destinée d'un petit orphelin.

» M. Max Maurey, au reste, ne s'est guère inspiré que des deux tiers environ du premier volume pour écrire sa comédie ; et de ces deux tiers il a extrait, avec une habileté très sûre, tous ses matériaux.

» On demeure confondu, lorsqu'on relit le livre, de ce que l'adaptateur — développant ici, inventant là ; ailleurs coupant, de façon pure et simple — a su si bien composer, classer et doser pour le meilleur de notre divertissement. »

M. Georges de Porto-Riche constate de son côté dans le *Matin* que, plutôt que de donner un *David Copperfield* en trente tableaux de cinématographe, M. Max Maurey a préféré choisir un épisode et le traiter dramatiquement, librement, quoique à la Dickens :

« Il a pris le bon parti. De la vie ordinaire et extraordinaire de David nous ne verrons donc que l'enfance, « l'enfance malheureuse » : David, deux fois privé de sa mère, sevré au surplus de ce bonheur essentiel qui, en anglais, s'appelle le *home* et que nous appelons la maison. Ces malheurs d'enfant, M. Max Maurey nous les a fait sentir. Mais, pour mieux nouer et dénouer l'action, il les a corsés d'un épisode mouvementé et décisif. Cette apparente infidélité revient à la plus réelle fidélité. M. Max Maurey, avec une intelligence profonde et un sentiment délicat de l'œuvre de Dickens, nous a donné un *David Copperfield* pittoresque qui restera à côté de l'autre, fraternellement. »

M. Robert de Flers juge, dans le *Figaro*, que le projet de tirer une pièce de l'illustre roman de Dickens était singulièrement malaisé à réaliser :

« M. Max Maurey y a réussi avec un tact, une grâce, une adresse incomparables. Je ne pense pas connaître une autre adaptation aussi heureuse que celle-ci. On sent que M. Max Maurey a pour son petit héros une profonde et ancienne tendresse et qu'il aurait été fort malheureux de lui causer le moindre tort. Il nous l'a présenté avec des précautions infinies et comme maternelles, — et, pour que nous lui fussions plus sûrement pitoyables, il n'a voulu nous le montrer que petit enfant.

» Sans doute, il a pris avec le roman les plus grandes libertés, mais il n'a jamais modifié que les faits et il a laissé tout leur relief aux caractères et toute leur tendresse aux sentiments. Grâce à cette conscience et à cette habileté, il nous a permis de retrouver partout présente dans ces cinq actes l'âme du livre, l'âme de Dickens. »

M. Léon Blum écrit aussi dans *Comœdia* :

« De ce livre si fort et si doux, où les types sont rendus avec une telle violence de relief et de couleur, où les sentiments sont suggérés avec une délicatesse si pudique et si tendre, de ce chef-d'œuvre composite où tous les genres semblent confondus et qui forme à lui seul comme un univers qui vit et qui change, M. Max Maurey a tiré un drame très uni, très clair, très simple, qui a provoqué tout à la fois l'émotion et la terreur.

» Il y a toujours, dans le travail dramatique de M. Max Maurey, quelque chose de méticuleux, d'exact, de bien fini. Il a su conserver une bonne part de leur force expressive ou de leur singularité pittoresque aux types que lui fournissait Dickens. Ce n'est pas un mince éloge, puisque *David Copperfield* demeure, tout compte fait, un des cinq ou six grands chefs-d'œuvre produits par le roman au siècle dernier. »

M. Henry Bordeaux, dans la *Revue hebdomadaire*, rappelle que dans *Histoire de la littérature anglaise* Taine assure, à propos de *David Copperfield*, qu'il n'y a pas d'enfants dans notre littérature ; et M. Bordeaux de faire remarquer que cependant Chateaubriand et Lamartine, et Michelet, et George Sand, ne nous ont rien caché de leurs premières années et que, dans tous les cas, Taine, s'il revenait aujourd'hui, trouverait cette lacune amplement comblée, grâce, entre autres, à Alphonse Daudet, à Jules Renard et à Charles-Louis-Philippe, et à MM. René Boylesve, André Lichtenberger, Francis Jammes, Pierre Mille. L'originalité de *David Copperfield* n'est donc point, suivant M. Henry Bordeaux, de nous révéler une enfance, mais c'est là surtout que Dickens révèle sa sensibilité, une fiévreuse sensibilité de femme ; il a mis dans cet ouvrage cette chaleur que répandent nos souvenirs personnels :

« Le public ira longtemps à l'Odéon mêler ses larmes et ses sourires à ceux du petit héros de Dickens. Et il y trouvera l'occasion de s'attendrir sur sa propre bonté. »

M. Adolphe Brisson — rappelant les représentations, alors récentes à l'Athénée, de *Monsieur Pickwick* (*), adapté par MM. Georges Duval et Robert Charvay — fait remarquer, dans le *Temps*, qu'à quelques semaines d'intervalle, nous aurons pu admirer tous les aspects du génie du grand écrivain anglais : son humour dans *Monsieur Pickwick*, et dans *David Copperfield* sa sensibilité :

« Ces qualités sont souvent unies. Le prudhommesque Pickwick dissimule, sous sa grotesque enveloppe, des trésors de bonté. Et de même le chétif et douloureux David Copperfield traverse des milieux où affluent les types excentriques, les figures plaisantes, les originaux observés d'après nature. M. Max Maurey ne s'est inspiré que de la première partie du livre, en quoi il a raison ; son ouvrage se tient mieux ; l'intérêt ne s'y éparpille pas sur un trop grand nombre de personnages et se concentre uniquement sur l'enfant martyr dont les souffrances ont fait couler tant de larmes...

» Je souhaite que tous les jeunes Parisiens aillent écouter cette œuvre attachante. Ils se pénétreront de la générosité d'âme de Dickens, si divinement pitoyable aux humbles, et sentiront vivement, en les voyant réalisées sur la scène, la grâce des adorables figures qu'il a créées. »

M. Abel Hermant déclare, dans le *Journal*, qu'il aime Dickens, tout Dickens « comme un enfant » et que, par cela même, il n'allait pas sans appréhension entendre à l'Odéon la pièce que M. Max Maurey a tirée de *David Copperfield* :

« Je n'ai qu'un goût médiocre pour les livres illustrés, qui gênent l'indépendance de ma fantaisie : les acteurs en chair et en os, qui réalisent des personnages de mes romans préférés autrement que je ne les aurais conçus, me gênent aussi. Je craignais que les nécessités étroites du théâtre n'eussent obligé M. Max Maurey à des déformations trop sacrilèges. Enfin, j'aurais été peiné qu'une pièce intitulée *David Copperfield* ne remportât pas un grand succès. Sur ce point, ainsi d'ailleurs que sur les autres, aucune de mes craintes ne s'est trouvée justifiée. La pièce de M. Max Maurey a reçu le plus chaleureux accueil, elle a fait pleurer, elle a fait rire, elle a été applaudie et acclamée *sincèrement* ; elle aura sans doute une aussi longue carrière que tel ou tel drame du vieil Ambigu, en dépit de sa qualité supérieure ; elle est ingénieuse et respectueuse. M. Max Maurey a su accommoder le génie de Dickens avec goût : ce n'était pas une tâche petite. »

Et enfin M. Nozière fait remarquer, dans l'*Intransigeant*, que cette pièce « merveilleusement conduite et qui est un bel exemple d'ouvrage dramatique » présente l'avantage de pouvoir être vue par tout le monde, par les jeunes filles, par les enfants.

***

On pouvait, et d'avance, aisément se persuader que la présentation d'une pièce mise en scène par M. Antoine et par M. Max Maurey réaliserait la perfection du genre. Il en est effectivement ainsi pour *David Copperfield*. En outre, l'auteur et le directeur ont la bonne fortune de compter, parmi la troupe qu'ils ont groupée en ces cinq actes, les deux interprètes les plus admirablement adaptés qu'on puisse imaginer aux deux rôles principaux, ceux de David Copperfield et de M. Micawber.

Mlle Mona Gondré, une fillette, hier encore une enfant, incarne avec une spontanéité et une justesse d'expressions extraordinaires le petit Copperfield ; M. Vilbert se montre, en M. Micawber, tout naturellement grand comédien. Et les artistes habituels de l'Odéon — il faut citer en tête MM. Vargas, Desfontaines, Jean d'Yd, Denis d'Inès, Mmes Denège, Barsange, Kerwich — les entourent avec une cohésion, un dévouement, un talent qui contribuent à faire de cet ouvrage profond et délicat un spectacle aussi propre à nous réjouir qu'à nous émouvoir.

GASTON SORBETS.

(*) *Illustration Théâtrale*, du 21 octobre 1911.

9e Année — 228. 4 Janvier 1913

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Jean Auzanet, 1912.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Le Double Madrigal au théâtre de l'Odéon.

Peu d'entre les spectateurs qui allèrent à l'Odéon entendre pour la première fois *le Double Madrigal* avaient en mémoire ces petits actes d'une gaieté sans prétention que M. Jean Auzanet avait déjà fait jouer à Cluny : *l'Inventaire, Boarding-house, Ne bougeons plus, le Trésor d'Evariste* ; on savait qu'il avait collaboré, avec MM. Mouezy-Eon et Faral, aux *Amours d'Ovide*, représentés à l'Œuvre en 1908 et aux Variétés l'été dernier ; on se rappelait qu'un autre acte de lui, monté par l'Œuvre également, *Anne... ma sœur*, d'une fantaisie plus audacieuse, avait étonné la critique ; on se souvenait surtout de cet acte, *le Roman bourgeois*, joué par la société « les Poètes » en 1910 et qui nous avait révélé un poète dramatique d'une ingéniosité, d'une virtuosité vraiment remarquables.

Mais quelle surprise de voir cette révélation s'affirmer dans un ouvrage plus important, dans les trois actes du *Double Madrigal*, avec cette netteté et cet éclat ? Et même, pour ceux qui avaient assisté à la représentation privée de ces trois actes chez M. de Clermont-Tonnerre, quelle joie de constater que la verve spirituelle et joliment sonore du poète emplissait et animait si aisément toute la vaste salle de l'Odéon. Et l'on songeait, tandis que se succédaient les scènes divertissantes, et ces vers tantôt pétillants, tantôt fluides, vifs ou lents selon la situation, les personnages, les sentiments, l'on songeait à Rostand, à Richepin, à Banville, à travers lesquels et après lesquels se manifestait ainsi, et avec tant de bonheur, la personnalité de M. Jean Auzanet.

***

Voici la genèse de cet ouvrage.

Une lecture des *Grotesques*, de Théophile Gautier, avait inspiré à M. Auzanet l'envie de connaître l'œuvre — pourtant follement ennuyeuse — de Georges de Scudéry ; il trouva dans la pastorale insérée dans *la Comédie des Comédiens* l'idée première d'un double dépit sentimental qui devait devenir *le Double Madrigal*. Mais il ne conserva du livre de Scudéry que l'idée du chassé-croisé amoureux et situa son intrigue au dix-huitième siècle qui lui paraissait convenir, plus que le dix-septième, à la fantaisie légère.

Or, M. Nozière avait lu le *Roman bourgeois* et s'était intéressé au poète. Il se le fit présenter par le comédien Henri Beaulieu. Il prit connaissance de sa nouvelle pièce à peine achevée, et puis... conduisit son jeune auteur chez une des personnalités les plus averties du monde artistique, le comte Robert de Clermont-Tonnerre, et insista chaudement auprès de celui-ci pour que *le Double Madrigal* fût représenté sur le délicieux théâtre de Maisons-Laffitte.

N'est-il pas d'une rare élégance, le geste de cet écrivain renommé, tendant la main à son confrère inconnu et lui cédant, pour ainsi dire, la place, puisque, rappelons-le, seules, des pièces de M. Nozière avaient été jusqu'alors jouées chez M. de Clermont-Tonnerre ? La représentation eut lieu le 10 juillet 1912, et le Mécène de Maisons-Laffitte n'épargna rien pour lui donner le plus vif éclat.

Presque en même temps, M. Michel, le très consciencieux lecteur du théâtre de l'Odéon, où M. Auzanet avait déposé un manuscrit, lisait la pièce et rédigeait un rapport en sa faveur. M. Antoine emportait rapport et manuscrit à Camaret et, après lecture, recevait immédiatement *le Double Madrigal*.

Telle est, en résumé, l'histoire de ces trois actes. Il est assez encourageant pour les auteurs peu connus de savoir qu'il existe à Paris un théâtre où, malgré le nombre formidable d'ouvrages soumis chaque année à l'examen de lecture, tout manuscrit déposé fait l'objet d'une étude scrupuleuse et détaillée.

***

Avant de passer en revue les critiques qui parlèrent du *Double Madrigal* après la représentation de l'Odéon, voyons ce qu'en a dit dans l'*Intransigeant* M. Nozière au lendemain de la représentation de Maisons-Laffitte :

« M. Jean Auzanet est un poète charmant, narquois et tendre ; truculent aussi ; il se réjouit de la musique joyeuse que font les rimes riches.

» Il appartient à la belle et pure tradition. Certes il se plaît, en souriant, à désarticuler le vers. Mais, dans les moments d'émotion, sa poésie a un rythme classique et une régularité parnassienne. Il emploie peu le mot rare qui fut trop cher aux amis de Banville. Il s'exprime avec simplicité : le vocabulaire de Racine lui suffit. Son besoin de clarté l'éloigne de la poésie subtile et mystérieuse. Il est jeune et sain. Il est sensible cependant à la mélancolie des êtres et des choses et, quand il évoque le dix-huitième siècle, on sent qu'il a rêvé dans les parcs de Verlaine, entendu les sanglots des jets d'eau et vu trembler les clairs de lune sur les couples des fêtes galantes...

» Nous n'entendons pas souvent des comédies qui contiennent un aussi grand nombre de vers délicieux. Et M. Auzanet n'est pas seulement un poète, il est homme de théâtre.

» Nous attendons avec confiance sa prochaine pièce qui est achevée et qui met sur la scène Callot. C'est un héros attachant et qui s'impose depuis longtemps à l'attention de M. Auzanet. Dans *le Double Madrigal*, Fourquenay dit, en voyant Sabadino :

On dirait un des gueux que Callot dessina...

» Ainsi la comédie de cette semaine nous annonce le drame de la prochaine saison. »

Cette élogieuse impression, nous allons la voir ratifiée par la presque unanimité de la presse, au lendemain de la représentation de l'Odéon.

M. François de Nion nous conte, dans l'*Echo de Paris*, qu'il était parti pour l'Odéon, assez grincheux par ce temps humide et froid, assez prêt à pester contre le dérangement et la route trop longue... et voilà qu'il tombe en pleine féerie d'amour, dans l'enchantement des jolies pensées et des aimables sentiments :

« La manière de M. Auzanet fut tout d'abord pour me charmer ; son vers sonore, fleuri, d'une souplesse harmonieuse et d'une belle facilité — cette facilité qui ne s'acquiert qu'avec du travail — a ceci de sympathique encore qu'il ne s'empêtre point dans les césures ternaires, dans les rythmes dégingandés et méprise la négligence trop aisée de ce rejet, si fréquemment employé aujourd'hui, inadmissible quand il n'est pas justifié. Certes, l'affabulation du *Double Madrigal* est un peu simpliste et taillée sur le modèle naïf de notre ancienne comédie, mais le prétexte ne peut que plaire quand il donne un résultat si parfait. »

M. Georges Boyer, dans le *Petit Journal*, félicite aussi — et volontiers il remercierait — M. Jean Auzanet d'avoir écrit sa pièce gentille en vers, qui sont réellement des vers :

« ... De s'être défendu contre les licences que se permettent des écrivains qui feraient mieux de composer en prose s'ils ne peuvent se plier à la discipline nécessaire.

» M. Auzanet évite l'hiatus, soigne ses rimes, et ses vers, pour être corrects, n'en sont ni moins gracieux, ni moins limpides, tout au contraire.

» C'est davantage de la musique et qui accompagne mélodieusement la simple histoire par lui contée. Ne vous attendez point à des complications, vous n'aurez que du délicieusement connu, mais très poétiquement renouvelé. »

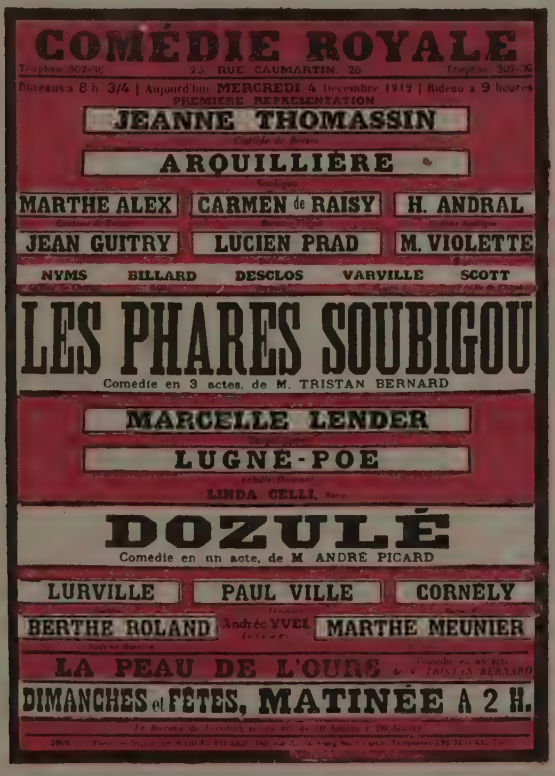
(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

9e Année — 229. 11 Janvier 1913

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Tristan Bernard, 1913. — Copyright by André Picard, 1913.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Deux pièces à la Comédie Royale

Voici deux pièces qui ont cet agrément des ouvrages auxquels leurs auteurs se livrèrent comme à un délassement, à un divertissement entre d'autres œuvres plus importantes. C'est, du moins, l'impression que la critique semble avoir éprouvée à l'audition de l'une et de l'autre de ces comédies ; c'est aussi, ou à peu près, l'impression que l'on éprouve en les lisant. Et il faut avouer tout de suite qu'avec leur esprit, leur dialogue d'un parisianisme aigu, ultra-moderne, elles ne font, ni l'une ni l'autre, partie de ces lectures pour tous que l'on pourrait conseiller aux cercles de famille. M. Tristan Bernard et M. André Picard ne se sont jamais préoccupés d'écrire — suivant l'expression de Théophile Gautier dans *Albertus* — pour « les petites filles dont on coupe le pain en tartines » ; mais chacune de ces pièces manifeste, avec une singulière acuité, les caractéristiques de leur auteur respectif, l'ironie avouée, familière et comme nonchalante de M. Tristan Bernard, l'ironie plus dissimulée mais aux aguets et un peu cruelle de M. André Picard.

Les Phares Soubigou

M. Tristan Bernard, interrogé pendant les répétitions, par MM. Régis Gignoux, du *Figaro*, René Chavance du *Gil Blas*, leur a confié demi-souriant, demi-sérieux, qu'il aimait beaucoup les théâtres au cadre restreint comme la Comédie Royale :

« Ils permettent de donner des pièces rapides en trois petits actes et ne nous obligent pas à ne nous arrêter qu'à des sujets copieux ou bien à fondre plusieurs sujets pour remplir tout un spectacle. C'est là un travail qui m'est particulièrement pénible. Je me suis livré au contraire à celui-ci avec un rare plaisir.

» Quant au sujet même des *Phares Soubigou*, je ne puis rien vous dire. Cependant ne profitez pas de votre imagination pour raconter un grand drame breton au sommet d'une tour, une nuit de tempête. Soyez plus terre à terre ; pensez à l'automobile et à ses phares : vous brûlerez... »

On s'aperçut bien, le soir de la répétition générale, que cette pièce n'était pas un drame, mais une comédie et, sinon substantielle et copieuse, fort mousseuse et fort pétillante.

M. Nozière observe, dans l'*Intransigeant*, que M. Tristan Bernard s'est appliqué, dans cette pièce, à unir la drôlerie à la sentimentalité :

« J'entends bien que, dans les moments d'émotion, on aperçoit le sourire de l'auteur. Il semble s'étonner lui-même d'avoir écrit ces scènes si volontairement gentilles. Je sais aussi que, dans cette petite pièce, M. Tristan Bernard a introduit certaines réflexions qui nous avaient amusés dans son livre *les Veillées du chauffeur*. Et je n'ignore pas que le sujet romanesque qu'il a traité a dû lui plaire parce qu'il est suranné. Ainsi Meilhac et Halévy se sont réjouis, dans *la Cigale*, de reprendre un motif de vieux drame : la noble héritière qui fut enlevée par des saltimbanques et qui retrouve sa famille. Je crois deviner quelques-unes des raisons qui ont poussé M. Tristan Bernard à écrire cette pièce et je conçois que ce travail lui ait donné une réelle satisfaction. »

M. Robert de Flers juge que M. Tristan Bernard s'est amusé là à écrire une petite comédie romanesque :

« Vous pensez bien — dit-il dans le *Figaro* — qu'il y a réussi en se jouant, et que *les Phares Soubigou* ont été chaleureusement applaudis. Ces trois petits actes sont en quelque sorte le conte bleu de l'automobilisme. Si Cendrillon avait vécu de nos jours, elle aurait fort bien pu, tout comme l'héroïne de Tristan Bernard, envoyer promener sa méchante famille et se faire chauffeuse de taxi auto. Elle en eût été quitte pour se chausser un peu moins finement.

» La possibilité pour les femmes d'embrasser une carrière libérale a tout bonnement renouvelé le romanesque. M. Tristan Bernard avait déjà songé à l'avocate dans un petit acte fort amusant. Il ne négligera sans doute pas la doctoresse et, en attendant, il nous a présenté hier la chauffeuse d'automobile.

» C'est un personnage tout neuf, et, pour ne point l'effaroucher dès ses débuts sur la scène, M. Tristan Bernard lui a prêté des aventures un peu convenues. Il est d'ailleurs évident que l'auteur a mis quelque ironie dans l'affabulation volontairement puérile de cette petite histoire. Il pouvait se permettre cette fantaisie, assuré qu'il était de donner toute sa mesure dans la scène d'amour si juste, si simple, si directe, qui remplit tout le second acte, et qui nous a charmés par l'invention du détail et la grâce du dialogue. »

M. Abel Hermant, dans le *Journal*, qualifie M. Tristan Bernard de thaumaturge :

« Il sait faire de rien quelque chose, et d'une histoire à dormir debout la plus vraie, la plus touchante des comédies. Ses scénarios sont tour à tour d'une simplicité enfantine et d'une malicieuse habileté ; ses personnages font des gestes de marionnettes, et tout d'un coup des gestes humains ; sa grâce n'est qu'à lui, sa nonchalance est fort attentive, mais sa naïveté est sincère, et le charme de son ironie vient d'une sorte de timidité : elle semble toujours craindre de blesser ce qu'elle touche. Sa personne, qu'il le veuille ou non, apparaît derrière ses personnages, il y a comme un esprit de bonté dans celles même de ses pièces où la bonté n'a que faire. C'est cela qui rend sympathiques ses moindres œuvres. Il va de soi que les *Phares Soubigou* ne sont pas une des plus importantes, autrement ils seraient déplacés sur l'élégant petit théâtre de la rue Caumartin ; mais la pièce, au contraire, s'y est trouvée encadrée comme il fallait, et sa qualité a été mise en valeur par l'exiguïté même de la bordure.

» C'est un conte de la Bibliothèque Rose, ou, si vous préférez, d'Andersen, avec quelques libertés de langage, et des accessoires modernes. »

M. Adolphe Brisson, dans le *Temps*, ne loue guère qu'une scène des *Phares Soubigou*, mais une scène ravissante, et « qui a fait pâmer d'aise l'auditoire des répétitions générales, si prompt à discerner l'original et le rare, si attentif à cueillir au passage et à savourer le fin du fin ». C'est la scène du deuxième acte qui met en présence l'industriel Soubigou et la jeune chauffeuse de taxi, fille d'un grand seigneur :

« L'humour de Tristan Bernard se joue parmi la fantaisie et le paradoxe. Il trouve piquant d'extraire des platitudes de la vie courante un conte de fée, comme Banville en faisait jaillir le feu d'artifice de ses rimes d'or. Dans son genre, il est poète... L'entretien sentimental de l'industriel millionnaire et de la chauffeuse abonde en inventions délicates. Clotilde est sage. Il lui répugne de se montrer telle à Soubigou, de s'avouer vertueuse. Analysez les raisons de ce scrupule à rebours. Crainte d'une sorte de ridicule, résultant du trop violent contraste entre la virilité de ses occupations et sa blancheur d'ingénue. Ironie malicieuse qui jouit par avance de l'agréable surprise du mari. Secrète coquetterie de la petite femme flattée d'être aimée sans garantie, élue *quand même*, et deux fois victorieuse... Cet épisode méritait d'être applaudi chaleureusement. »

Mais M. G. de Pawlowski déclare, dans *Comœdia*, qu'il faut faire une place toute particulière à la très intéressante comédie de Tristan Bernard :

« C'est une sorte de sketch en trois actes, d'une clarté d'imagerie, d'un métier infiniment simple et par conséquent plus compliqué qu'il en a l'air. Cette fois, il semble que Tristan Bernard ait abandonné de parti pris l'humour proprement dit ; c'est-à-dire la critique dédaigneuse des mœurs. On ne trouve point de ces mots qui amusent pour eux-mêmes, de ces situations qui n'ont qu'un but : l'imprévu.

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

9e Année — 230. 18 Janvier 1913

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

1782 TH. NATIONAL DE L'ODEON 1912

Bureaux à 7 h. 3/4 | Aujourd'hui SAMEDI 28 Décembre 1912 | Rideau à 8 h. 1/4

FAUST

de GOETHE

Traduction en trois parties, de M. ÉMILE VEDEL

Adaptations musicales de M. Fl. SCHMITT

Mme SYLVIE (en représentations) Marguerite

M. JOUBE Faust — M. DESFONTAINES Méphisto

MM. MARQUET (en rep.), HERVÉ, DENIS-GINES, COSTE, JEAN d'ED, MALAVÉ, BONVALLET, BOGAR, BERTIN, DERVIGNY, BREUILLOT, OUGIER, BERNARD, ROCHET, TAVIÈRES

Mmes PEUGET, KERWICH, DIONE, BARSANGE, DE FRANCE, METHIVIER, GUINTINI, MICHEL, LÉO RENN, DELMAS, V. DARIO, M. MARQUET, ROUSSEY

ORCHESTRE ET CHOEURS d'ED. COLONNE

Sous la direction de M. GABRIEL PIERNÉ

1re PARTIE
1. Prélude . . . . SCHUMANN
2. Hyphisto Walz . . LISZT
3. Marche Hongroise . . BERLIOZ
4. Scènes de la Taverne . BERLIOZ
5. Chanson de la Puce. . BEETHOVEN
6. Faust . . . . LISZT

2e PARTIE
1. Gretchen (Frag.) . . LISZT
2. Le Roi de Thulé . . BERLIOZ
3. Entr'acte-Gretchen . LISZT
4. Sérénade . . . . BERLIOZ
5. Dies Iræ . . . .

3e PARTIE
1. Scènes du Sabbat . . Fl. SCHMITT
Les Danseuses : Mlles AYMOS, JOHNSON, ANDRÉY, LUCY
2. Symphonie fantastique. BERLIOZ
3. Faust . . . . SCHUMANN
4. Les Elfes . . . BERLIOZ
DANSE DES SYLPHES Par l'École de Miss LOIE FULLER
5. Danse des Sylphes . . BERLIOZ
6. Hélène . . . . GLUCK
7. Carillon de Pâques . . Fl. SCHMITT
8. Faust . . . . SCHUMANN

Décoration de M. DESVALYÈS

Dimanche 29 Décembre (Matinée), 272e Anniversaire de RACINE — ANDROMAQUE - LES PLAIDEURS

Dimanche 22 Décembre (Soirée) . . . . .
Lundi 23 Décembre (Soirée), 1re Série du Lundi . . . . .
Mercredi 25 Décembre, Noël (Matinée et Soirée) . . . . .
Jeudi 26 Déc. (Soirée)... Vendredi 27 Déc. (Soirée) — Samedi 28 Déc. (Soirée) . . . . .

FAUST Orchestre et Chœurs d'ED. COLONNE

Mardi 24 Décembre (Soirée) — Réveillon — VIEIL HEIDELBERG (Orchestre et Chœurs)

Jeudi 26 (Matinée), 1re Série des Jeudis, Conférence par M. LÉO CLARETIE - LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Emile Vedel, 1913.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Faust au théâtre de l'Odéon.

L'un des plus extraordinaires chefs-d'œuvre de la littérature universelle, et l'un des plus proches de nous dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire par le lieu d'origine de son créateur et par la date de sa composition, le *Faust* de Gœthe, était, dans son ensemble, encore assez mal connu de nous. Il est d'une étendue et d'une profondeur impressionnantes. Il nous en manquait la traduction clarifiée, et en quelque sorte synthétique, ayant, par surcroît, toute la vie indispensable à sa réalisation scénique.

En France, il est vrai, ce formidable ouvrage a été vulgarisé, à l'Opéra, mais par l'adaptation musicale d'un seul de ses épisodes, la séduction de Marguerite. En Allemagne, et du vivant même de Gœthe (et bien que Gœthe eût écrit d'abord son poème sans souci de la représentation), on a essayé de le transposer tout entier à la scène. Un certain Klingemann, en 1829, s'y risqua le premier pour le théâtre de Brunswick.

M. Henry Bidou nous donne à ce propos, dans les *Débats*, sur toutes les interprétations théâtrales que l'on fit de *Faust* chez nos voisins, les détails suivants, empruntés à l'un des érudits qui connaissent le mieux la littérature gœthienne, M. Witkowski, professeur à Leipzig :

« L'auteur de la première transposition théâtrale du poème de Gœthe, ce Klingemann, était ce qu'on nomme un homme de théâtre, et il inaugura du coup une méthode pour ses successeurs : il coupa tout ce qui faisait longueur, comme on dit : c'est-à-dire tout ce qu'il put des scènes qui précèdent l'épisode de Marguerite, et il fit de cet épisode le drame même.

» Cette même année, Gœthe avait quatre-vingts ans. L'anniversaire fut célébré par de nouvelles représentations de *Faust*. A Dresde et à Leipzig, on se servit d'un mauvais arrangement de Tieck ; à Weimar, de celui de Klingemann, revu par Gœthe, lequel, loin de rétablir les passages supprimés, fit de nouvelles coupures !

» Peu à peu, *Faust* parut sur toutes les grandes scènes allemandes : à Francfort et à Magdebourg en 1829, à Munich en 1830, à Hambourg en 1831, etc. La première représentation à Berlin est de 1838. A Vienne on fut plus méfiant ; en 1839, on représenta une simple sélection des scènes sans danger, et ce ne fut qu'en 1850 que fut permise une représentation analogue à celles des autres villes. Partout, le prologue dans le ciel était supprimé, lacune grave pour le sens ; et l'œuvre était à peu près réduite à l'épisode de Marguerite.

» Il faut, pour trouver des représentations plus dignes de Gœthe, descendre la suite des années jusqu'à la renaissance qui a suivi la guerre de 1870. Le 6 et le 7 mai 1876, les deux parties furent jouées à Weimar ; l'adaptation avait été faite avec beaucoup d'amour et beaucoup d'habileté scénique par Otto Devriendt. Beaucoup d'autres arrangements ont suivi. Les représentations du « Ring », à Bayreuth, avaient montré qu'on pouvait répartir une œuvre en plusieurs journées. On coupa donc la première partie en deux. Le premier soir, on jouait le drame du pari de Faust contre Méphisto, jusqu'à la visite chez la sorcière, c'est-à-dire tout ce qui précède l'épisode de Marguerite ; le second soir, on jouait toute la Gretchen tragœdie, depuis la première rencontre au sortir de l'église jusqu'à la mort de Marguerite ; le troisième soir, le second Faust. Telles furent les représentations de H. Müller à Hanovre en 1877, de Wilbrandt à Vienne en 1883, et de Lœwenfeld à Berlin en 1900. Et, comme cette trilogie détruit évidemment l'équilibre voulu par Gœthe entre les deux parties, on en vint, à Hanovre et à Berlin, à diviser la seconde partie elle-même en deux soirées. L'œuvre était jouée complète en quatre jours. »

L'adaptation, plus récente, de M. Witkowski lui-même ramène l'œuvre à deux journées.

***

M. Emile Vedel, collègue et confrère de M. Pierre Loti puisqu'ancien officier de marine et écrivain, et son collaborateur pour les traductions du *Roi Lear* et de *Troilus et Cressida*, se trouvait — nous disent MM. René Chavance et Louis Handler dans *Gil Blas* et dans *Comœdia* — à Camaret, chez M. Antoine, lorsqu'il fit part au directeur de l'Odéon du projet qu'il avait de traduire *Faust* d'une façon à la fois assez complète pour évoquer le long poème et assez rapide pour captiver d'un bout à l'autre l'attention des spectateurs. Encouragé, il se mit au travail ; il traduisit d'abord mot à mot les deux *Faust*, puis... Mais M. Emile Vedel va nous dire lui-même comment il avait conçu cet ouvrage et comment il l'a réalisé :

« Divisés en vingt-six tableaux chacun, cinquante-deux au total, les deux *Faust* de Gœthe représentent à peu près la matière de quatre soirées de spectacle. Je n'ai pas fait le compte des personnages, mais, en dehors des protagonistes bien connus, et des simples mortels en nombre déjà considérable, voici un aperçu de ce que l'on y voit défiler : une Branche d'olivier avec ses fruits, une Couronne d'épis d'or, les Grâces, les Parques, l'Espérance, la Prudence, Zoïlo-Thersite, les Murmures, Plutus, l'Exténué, Faunes, Satyres, Elfes, Sylphes, Géants, Gnomes, Insectes, Griffons, Sphinx, Fourmis colossales, Brimaspes, Sirènes, Dactyles, Grues d'Ibicus, Lamies, Thalès, Anaxagore, Oréas, les Phorcyades, Protée, Galathée, Nérée, Homonculus, Hélène et Euphorion, le fils qu'elle a de Faust, Philémon et Baucis, l'Indigence, la Dette, le Souci, la Misère, Pater Ecstaticus (qui flotte du haut en bas), Pater Profundus, Pater Seraphicus, Enfants bienheureux, Mater Gloriosa, les Pénitentes, Anges, Diables, etc., etc. Cela sans oublier les Esprits empruntés à Shakespeare et les contemporains de Gœthe qui figurent dans l'intermède satirique intitulé *Songe d'une nuit de sabbat* ou *Noces d'or d'Oléron et de Titania*. Quant à la mise en scène, des indications dans le genre de celle-ci : « Hautes mon» tagnes. Une botte de sept lieues » marche lourdement. Une autre la » suit. Méphistophélès met pied à » terre. Ses bottes s'éloignent en hâte. »

» Dans ce cadre gigantesque se nouent et se dénouent plusieurs actions qui forment autant d'épisodes distincts, les uns du plus puissant intérêt dramatique et nul davantage que celui de Marguerite — d'autres plutôt symboliques, comme les apparitions d'Hélène — laquelle revient deux fois, dont l'une à la muette, — et les derniers d'ordre purement spéculatif, dans le genre des scènes où Méphistophélès invente le papier monnaie pour rétablir les finances d'un empereur imaginaire, et où Faust prend le commandement d'une armée, puis meurt, ayant creusé sa fosse au lieu de la tranchée qu'il croyait ouvrir dans un marais, dont il veut agrandir le patrimoine de l'humanité.

» Telles sont, indiquées à grands traits, les dimensions de l'œuvre, qualifiée d' « incommensurable, par Gœthe lui-même, et que le directeur de l'Odéon et moi avons voulu rendre accessible au grand public. Une représentation intégrale était matériellement impossible, et il fallait d'autant moins y songer que le second *Faust* restera toujours injouable, autrement que devant une élite intellectuelle résolue d'avance à supporter jusqu'au bout la plus inégale des productions du génie. Nous nous sommes donc arrêtés au parti de prendre le plus possible du premier *Faust*, et de ce que le second contient de plus scénique en même temps que de plus caractéristique. D'où nos dix-huit tableaux en dix décors. Au début, le Prologue dans le ciel, ajouté après coup pour donner le mot de la pièce et en laisser pressentir le dénouement. Ensuite la Tentation de Faust, réduite à une seule des trois évocations de l'Esprit qui sans cela tiendraient l'espace de deux actes entiers. Après, et forcément, l'épisode de Marguerite, mais auquel on s'est efforcé de conserver ce mélange de poésie et de réalisme, de touchante naïveté dans le dialogue et de cruauté dans les événements qui en fait l'incomparable saveur, et par quoi Gœthe s'est égalé aux plus grands dramaturges de tous les temps. De là, passage au second Faust, et si nous avons choisi celle des deux apparitions d'Hélène où elle

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

9e Année — 231. 25 Janvier 1913

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

1680 COMÉDIE-FRANÇAISE 1912

Les Bureaux ouvriront à 8 h 1/4 — On commencera à 8 h 3/4

Aujourd'hui LUNDI 28 Octobre 1912

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

BAGATELLE

Comédie en TROIS actes, en prose

MM.	ALBERT LAMBERT Fils	*Gilbert de Raon*
	GEORGE GRAND	*Jincourt*
	PAUL NUMA	*Gateard*
	GEORGES LE ROY	*Chambrès*
	LEON BERNARD	*Varoust*
	JEAN WORMS	*Sarzy*
Mmes	BARTET	*Florence de Raon*
	PIERSON	*Madame Orlonia*
	LECONTE	*Raymonde*
	BERTHE GERMY	*Micheline des Nismes*
	GÉNIAT	*Mademoiselle Andrée*
	MAILLE	*Edunge*

M. CHAIZE

Demain MARDI 29 Octobre, PRIMEROSE

Après-Demain MERCREDI 30 Octobre, *Dernière Représentation*, BAGATELLE

JEUDI 31 Octobre, MATINÉE à 1 h. 1/2 (Abonnements), Maître Pathelin — Le Barbier de Séville

JEUDI 31 Octobre (le Soir), PRIMEROSE

VENDREDI 1er Novembre, MATINÉE à 1 h. 1/2, Le Passant — Maître Pathelin — Tartufe

VENDREDI 1er (le Soir), SAMEDI 2 Novembre, BAGATELLE

DIMANCHE 3 Novembre, MATINÉE à 1 h. 1/2, L'Aventurière — Le Jeu de l'Amour et du Hasard

DIMANCHE 3 Novembre (le Soir), HORACE et LYDIE — POIL de CAROTTE — L'AVARE

LUNDI 4 Novembre, BAGATELLE

L'Administration se réserve le droit de disposer, dès l'ouverture des Bureaux, des Places retenues par Téléphone

Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Paul Hervieu, 1913.

L'Illustration Théâtrale parait mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Bagatelle à la Comédie-Française.

On a dit à peu près tout ce qui pouvait être dit sur M. Paul Hervieu. Sa gloire est d'une qualité pure. Il n'a rien fait pour l'obtenir, — que ses œuvres. Elles sont nombreuses, variées, différentes, avec cet « air de famille » qui les désigne pour les filles spirituelles d'un même auteur. *Bagatelle* est le nom de sa dernière née. Rien de ce qui sort d'une telle plume ne saurait laisser le public indifférent. On peut juger de l'importance d'un auteur à l'importance qu'on attache à ses moindres faits et gestes. L'annoncé d'un ouvrage nouveau de M. Paul Hervieu devait piquer la curiosité, provoquer une levée en masse de reporters désireux de la satisfaire. Cela nous a valu quelques portraits bien tracés :

« Attentif, M. Paul Hervieu reçoit l'indiscret visiteur, et il l'interroge. Immédiatement l'indiscret visiteur renonce au questionnaire qu'il avait si bien répété dans l'escalier. Il ne connaîtra rien de *Bagatelle*, ni l'occasion, ni le prétexte, ni l'anecdote du sujet de cette nouvelle comédie, ni la villégiature heureuse où elle fut écrite, ni les « douces heures » des répétitions. Mais il connaîtra, un peu, M. Paul Hervieu ; il aura subi le charme de son indulgence ; il aura compris la finesse de son sourire. Enfin, il aura bénéficié d'un bel exemple. »

Ainsi s'exprime M. Régis Gignoux au cours d'une de ses chroniques d'avant le rideau dont la saveur est grande. M. Roger Ducos, dans *Comœdia*, dessine cette silhouette amusante :

« De l'avenue du Bois à la place du Théâtre-Français, M. Paul Hervieu descend, sanglé dans sa jaquette, qui cambre sa taille, le melon en bataille, la moustache relevée en crocs à la fois fins et provocants. Le pardessus plié sur le bras, le regard lointain et malicieux, M. Paul Hervieu a l'air de se promener au long des avenues qu'habite ce Monde, dont toute sa philosophie découle. Il n'ignore pas qu'au coin de la prochaine rue peut-être le guette la curiosité d'un interviewer : il est armé contre la mauvaise rencontre grâce à sa coutumière aménité. »

D'après le ton de ces interviews, on peut juger aisément du respect véritable qu'inspirent l'œuvre et la personne même de M. Paul Hervieu, alors que tant d'autres de ses confrères sont si âprement attaqués.

« Il est beau pour un écrivain d'émerger au-dessus de ce remous, — écrit dans son si vivant *Courrier de Paris* M. Alfred Capus. C'est la fortune de M. Paul Hervieu. Ce sera la caractéristique des maîtres de sa génération au premier rang desquels il est monté, que d'avoir contraint l'art dramatique français, qui était devenu trop simple et trop technique, à peindre une époque fiévreuse, complexe et tourmentée. Ils ont ainsi élargi le théâtre, dont la fâcheuse tendance est de se racornir sans cesse et de se replier sur son métier. Peu d'auteurs autant que Paul Hervieu, hier par *la Course du Flambeau*, aujourd'hui par *Bagatelle*, ont contribué à cette tâche. Il y a dans toute son œuvre d'ardents reflets de notre temps, et à chaque instant, çà et là, comme des comprimés d'expérience et de pensée. »

C'est une fortune rare également que d'inspirer de semblables jugements et à un tel juge. D'ailleurs, au sujet de *Bagatelle*, la critique, élargissant le débat, s'occupera de tout le théâtre de M. Paul Hervieu et nous y gagnerons de fort précieuses analyses.

***

M. Henry Bidou, dans son feuilleton du *Journal des Débats*, caractérise cette « manière » en quelques phrases d'une juste précision :

« On doit à M. P. Hervieu un théâtre tragique et concis, conduit avec une impérieuse rigueur. Point d'amusement : une démonstration par les faits, brutaux, injustes et inévitables. Ainsi contraints, poussés et torturés, les personnages ne respirent plus. Il n'y a point de bavards parmi ces victimes. Après dix ans de souffrance, ils n'ont pas une phrase d'explication. Quand la scène éclate, les paroles mêmes deviennent des actes : c'est un secret qui se révèle ; c'est un combat qui se livre ; c'est une résolution qu'on prend et qu'on tient. Tout ce théâtre est action et choc.

» *Bagatelle* paraît d'abord démentir tout ce passé, et on admire un auteur qui, arrivé à la gloire, renouvelle hardiment son génie. Il retranchait les tableaux, les épisodes, l'accessoire ; ici, au contraire, il multiplie les personnages et les aventures. Son art et sa pensée paraissent transformés : il s'amuse à esquisser des caractères plaisants, sympathiques et faciles ; il doute de la rigueur de la vie et il achève sa pièce non point par le pardon, qui est tragique, mais par cette certitude un peu écœurée, un peu découragée et pourtant consolante, que les pires déceptions s'oublient et que les plus brûlantes souffrances sont lavées et rafraîchies par le passage des jours. »

Dans la *Revue hebdomadaire*, M. Henry Bordeaux consacre à M. Paul Hervieu une longue et substantielle étude :

« *Bagatelle*, écrit-il, est à la fois la pièce la plus spirituelle et la plus méprisante de son théâtre : on croirait un conte galant, dans le goût de *Point de lendemain*, ou de ce charmant *Ton de Paris* de M. de Lauzun. On se souvient de tout l'esprit aiguisé et cruel de *l'Armature* et de *Peints par eux-mêmes*. Puis le ton s'élargit, et l'on retrouve l'auteur du *Réveil* et du *Dédale*. La bataille s'est livrée en dentelles, mais les morts jonchent le sol, et l'on peut y ramasser jusqu'à l'amitié et l'amour. Ce passage de la comédie légère à la tragédie se fait avec une aisance surprenante qui n'est pas sans rappeler un peu celle des *Liaisons dangereuses*, où l'esprit tout à coup disparaît devant le sang et les larmes. »

M. René Doumic constate dans la *Revue des Deux Mondes*, que la nouvelle pièce de M. Paul Hervieu est fort différente de toutes celles que l'auteur nous avait données jusqu'ici :

« C'est une comédie qu'il nous donne cette fois, et si, en plus d'un endroit, elle côtoie le drame, l'auteur a voulu néanmoins qu'elle nous laissât une impression d'apaisement. L'observateur ne s'y défend certes pas de peindre la société de son temps telle qu'il la voit, c'est-à-dire sans indulgence ; mais aussi il a su imaginer et faire vivre une figure si éclatante de noblesse morale et de pureté que l'œuvre, au centre de laquelle elle est placée, en est tout éclairée. »

. . . . . .

« Cette comédie, conclut-il, est d'une réelle profondeur. Elle fait également honneur au praticien de théâtre et au moraliste. Le peintre de mœurs qui nous présente, dans une note si incisive et si bien d'aujourd'hui, l'élégante société dont s'entoure la bonne Mme Orlonia, ne se fait et ne nous laisse aucune illusion sur la complète dépravation de certains milieux contemporains et des plus distingués. Mais il croit à l'existence de quelques êtres d'élite, qui témoignent en faveur de l'humanité et prouvent le Bien en le réalisant. C'est, à mon avis, le dernier mot de l'expérience, et, en raccourci, l'image elle-même de la vie humaine. A plusieurs reprises, M. Hervieu nous avait présenté des types de femmes, fort séduisantes à coup sûr, mais chez qui la noblesse morale se conciliait avec une espèce d'égoïsme instinctif et réfléchi. Pour la première fois, il a su peindre, dans sa simplicité et sa pureté, le type de l'honnête femme. Cela seul suffirait pour assigner à *Bagatelle* une place de choix dans son œuvre. »

Dans la *Revue*, M. Gabriel Trarieux, après avoir résumé la pièce, observe que le sens en est bien clair :

« C'est la condamnation farouche de ceux qui se jouent de l'amour, et font de cette « bagatelle » l'arme empoisonnée qui brise et disjoint. Une Némésis implacable, d'autant plus qu'au lieu de frapper elle reste purement intérieure, rend à chacun ce qui lui est dû. C'est la formule la plus pure de la moderne tragédie. Et, le cœur pris dans un étau, on y trouve tout de même une joie : privilège de la rare beauté ! »

Dans son remarquable feuilleton du *Temps*, M. Adolphe Brisson observe

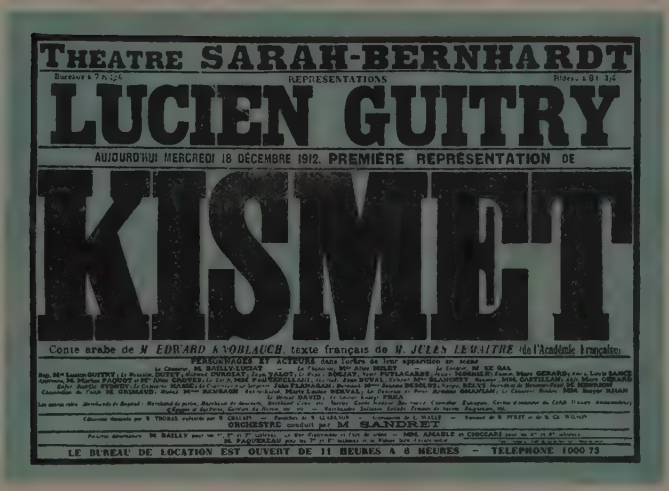
(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

9e Année — 232. 1er Février 1913

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Edward Knoblauch and Jules Lemaître, 1913.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Kismet au Théâtre Sarah-Bernhardt.

KISMET, représenté sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt, appartient à la série des pièces étrangères qui, cette année, ont cours en France. Son auteur, M. Knoblauch, en dépit de l'assonance germanique de son nom, est Anglais et non Allemand.

Au mois d'avril dernier, alors qu'on commençait à parler dans le monde du théâtre de sa pièce célèbre au dehors et dont on savait que M. Jules Lemaître préparait la traduction, M. Henry Bidou consacrait en entier son feuilleton du *Journal des Débats* à l'analyse d'une comédie de cet auteur, *Milestones*, qui, durant tout l'hiver précédent, avait tenu l'affiche à Londres, et il en louait « le style nerveux et vrai, une entente très adroite de la scène ». D'autre part, vers la même époque, le *Temps* demandait à cet écrivain dramatique une chronique sur le théâtre aux Etats-Unis ; et M. Adolphe Brisson le présentait ainsi aux lecteurs de ce journal : « M. Edward Knoblauch est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages applaudis, entre autres de cette pièce fameuse, *Kismet*, dont M. Jules Lemaître prépare une traduction, et qui sera bientôt soumise, par les soins de M. Lucien Guitry, au jugement du public parisien. Tout ce qui se rapporte à l'art dramatique lui est familier. »

Kismet est un « conte arabe » bien fait pour le plaisir des yeux. Dépouillé de son vêtement de lumières, de musiques ; sorti de ses décors d'un exotisme si séduisant ; privé de ses mouvements de foules bariolées, de ses danses suggestives, peut-être perdra-t-il de son charme et de son éclat. Il permettra du moins de goûter toute la saveur du style de son traducteur. *Kismet* est une féerie pour la foule des grands enfants d'aujourd'hui de plus en plus attirés par le faste de la mise en scène, par les merveilles en trompe-l'œil de la machinerie moderne. Ce charme, évidemment, la simple lecture de la pièce ne le rendra pas. Il faut avoir vu jouer cette œuvre et il faut l'aller voir au Théâtre Sarah-Bernhardt, montée avec quelle intelligente ingéniosité par M. Lucien Guitry, extraordinaire metteur en scène. Ceux-là mêmes qui ont applaudi *Kismet* sur les théâtres étrangers et qui le retrouvent en France, paré des grâces d'une traduction si parfaite, et présenté dans un cadre nouveau, s'émerveillent de le reconnaître à peine, tant il était avantageusement changé.

***

M. Régis Gignoux, avant la première, a vu M. Lucien Guitry préparant de longue main la mise en scène de *Kismet* :

Il l'a vu ... « décidant, comme un sculpteur sur sa maquette, la place de chacun des deux cents personnages qu'il animerait, choisissant les couleurs dont il les vêtirait, la forme de leurs armes et les lumières qui éclaireraient leurs masses vivantes. Un artiste discret et admirable, M. Thomas, dessinait les costumes. Les plus fameux décorateurs de Paris, MM. Bailly, Amable et Paquereau, établissaient les décors ; des comédiens éprouvés depuis le théâtre de la Renaissance s'adaptaient à leurs rôles : les figurants disciplinés s'entraînaient à vivre naturellement sur la scène. Toute une armée suivait la volonté réfléchie du véritable chef, dans un effort qui n'avait pas encore été tenté et poursuivi si loin sur notre théâtre.

» Le conte de M. Edward Knoblauch a connu en Angleterre et en Amérique un succès fantastique : il fut applaudi par tous les publics ; il attire et charme les artistes aussi bien que les familles, car il possède ce miraculeux pouvoir d'amuser, et il le possède d'une façon si parfaite que ce n'est qu'après s'être amusé qu'on admire. M. Jules Lemaître, avec la merveilleuse jeunesse de son génie, a écrit le texte français comme un enfant charmé par une belle histoire la recopie, en calligraphie, sur un cahier aux tranches dorées. »

Kismet, après avoir été refusé par un certain nombre de directeurs, avait été monté au Garrick-Theatre, à Londres, le 19 avril 1911. Cette pièce y connut, comme il vient d'être indiqué, un succès très grand : elle fut représentée trois cent trente fois par l'acteur anglais Oscar Azch et sa compagnie. C'est là que M. Lucien Guitry la vit ; il en fut charmé — nous conte M. René Chavance dans *Gil Blas* — et il se promit de la faire connaître à Paris :

« Le sujet de *Kismet* a été inspiré à M. Knoblauch par les *Mille et une Nuits*. Mais il ne se rattache directement à aucune des passionnantes histoires grâce auquelles l'inventive Schéhérazade trompa la cruauté de son impérial et misogyne époux.

» L'action se déroule pourtant à Bagdad, où évoluèrent les héros du conteur arabe et, pour évoquer encore par un chiffre le long récit de la Sultane, l'auteur a fait vivre ses personnages mille et un an, avant notre prosaïque vingtième siècle. »

Avant la représentation à Paris, *Kismet* fit beaucoup parler et écrire.

On savait que la figuration y serait nombreuse et que, pour lui donner tout son réalisme, nègres, Arabes, Mongols, Indiens, Chinois de la plus authentique origine, avaient été engagés ; on savait que les costumes de ces personnages seraient d'une richesse incomparable ; que des orchestres exotiques accompagneraient des cortèges, des chants et des danses dans des décors fabuleux ; enfin que *Kismet* serait un extraordinaire spectacle. Eh bien, l'attente du public ne fut pas déçue à cet égard :

« Peu de pièces méritent autant le nom de spectacle — constatait dans *Excelsior* M. Joseph Galtier. C'est un beau conte que M. Guitry a voulu nous offrir à cette époque de l'année, qui est le paradis des enfants. Et il nous l'a présenté avec un luxe et une recherche d'illustrations vraiment splendides. On sent que rien n'a été laissé au hasard et que l'art de la mise en scène a été poussé jusqu'à un degré de raffinement fastueux. L'Orient somptueux, chatoyant et coloré, a fourni ses incomparables décors, ses costumes variés et pittoresques, son mouvement bruyant et aussi sa lente gravité, et enfin ses personnages typiques, du plus humble au plus puissant, du mendiant au calife. »

M. Félix Duquesnel, lui aussi, se déclare séduit par la mise en scène de ce conte arabe qu'il trouve peut-être un peu « flou », comme diraient les peintres, mais qui compose un spectacle agréable, de convenance absolue, et qui peut être vu par tout le monde :

« C'est vraiment un beau spectacle des yeux, des décors lumineux, très étudiés et de beau pittoresque, une série de costumes tout à fait admirable par sa variété, sa coloration et sa réalité. »

M. Georges Boyer, après avoir résumé le sujet qui relie entre eux ces neuf tableaux, se hâte de dire :

« Mais l'important n'est point la pièce, c'est la mise en scène ; or, elle est sous tous les rapports admirable : le tableau du souk des tailleurs grouillant de foule, bigarré, agité, hurlant, est réglé supérieurement ; sont très beaux aussi et peuplés de gens merveilleusement costumés, le harem de Mansour, le palais du Calife, la maison du Wazir de la police ; il sera difficile de faire mieux. »

Pourtant M. Henry Bidou fait des réserves ; il ne manque pas de louer la traduction de M. Jules Lemaître ; il la trouve élégante et jolie, mais, dit-il, « on a coupé, sans doute comme faisant longueur, les scènes qui avaient davantage le caractère de l'Orient :

« Le spectacle est magnifique et pourtant mal calculé ; tout le temps le décor, comme disent les peintres, lutte avec les personnages ; et dans ce décor varié, tacheté, compliqué, les costumes ne se voient plus, et les personnages sont indistincts. »

M. Robert de Flers observe dans le *Figaro* que cette pièce manque de personnages sympathiques :

« La comédie peut s'en passer, mais point le drame, même s'il a la précaution d'être oriental. Et si les person-

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

9e Année — 233. 8 Février 1913

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Brieux, 1913.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Femme seule au Gymnase.

Voici l'un des sujets qui étaient certes les plus dignes de préoccuper et d'émouvoir l'écrivain et le sociologue qui a écrit *Blanchette, les Bienfaiteurs, les Trois Filles de M. Dupont, les Remplaçantes* ; sujet de l'intérêt le plus actuel et le plus extrême : la condition de la femme seule contrainte, en concurrence avec l'homme, à gagner sa vie dans l'état que lui font nos lois et nos mœurs. Il en peut naître un des plus retentissants conflits qui aient bouleversé une société.

Ce sujet, M. Brieux l'a traité ici en toute conscience, avec sa vigueur et sa franchise habituelles ; et la critique a pu n'approuver cette œuvre qu'en la discutant, du moins quant à la conduite de l'action ; il n'en est pas moins vrai que l'impression produite sur tous a été profonde, et qu'elle sera durable. Il est des ouvrages qui bénéficient d'une vogue éphémère, sont acclamés un jour et disparaissent le lendemain ; *la Femme seule* est de ces œuvres qui obligent à la discussion ; mais parce qu'elles nous frappent en pleine réflexion et en pleine sensibilité ; leur effet va en s'accroissant et en s'élargissant toujours, à la façon de ces ondes concentriques qui se propagent autour du point de choc.

Et c'est ainsi que, longtemps après les critiques attitrés des quotidiens ou des revues, les chroniqueurs, reprenant la question non plus au point de vue de son effet dramatique mais à un point de vue d'actualité plus générale, s'entretenaient encore de la *Femme seule* et en étudiaient la portée morale ou sociale.

* * *

Quelques jours avant la « première », un journaliste de talent, chroniqueur et homme de théâtre, M. Jean Drault, remarquait le titre de cette pièce, depuis longtemps annoncé d'ailleurs par les Courriers de théâtre et s'avisait qu'il avait lui-même déposé aux bureaux de la Société des Auteurs, une pièce tirée, en collaboration avec un de ses confrères, M. Octave Houdaille, d'un roman écrit et publié par ce dernier en 1906 sous ce même titre : *la Femme libre*. Il en prévenait M. Brieux qui se résolvait aussitôt, avec la plus élégante courtoisie confraternelle, à changer son titre en celui de *la Femme seule*. Et il se trouve que l'opinion du public — conforme à l'opinion de l'auteur lui-même, croyons-nous — est que cette œuvre y a gagné d'avoir un titre plus justement et plus expressivement communicatif.

* * *

M. Adolphe Brisson a longuement analysé et commenté cet ouvrage dans le *Temps* ; il a conclu en exprimant cette idée que M. Brieux devait « nécessairement » écrire *la Femme seule* :

« Il y était voué par son inclination naturelle et ses habitudes d'esprit, par le goût qui le porte vers les « grands » sujets ». Nul auteur ne sera resté plus que lui fidèle à son orientation primitive. Il est toujours l'homme de ses débuts. Les vingt ouvrages qu'il a composés témoignent de la même inquiétude, du même souci du bien public, du même zèle impatient et généreux, de la même éloquence, de la même bonne foi. Les corruptions du monde ont glissé sur lui sans le pervertir. Il les contemple d'un œil « tout » neuf », si j'ose dire. Le frottement de la vie, l'expérience acquise, la griserie du succès et des honneurs, ne l'ont pas desséché, rendu égoïste ni indifférent. Demeuré ingénu, il a gardé la faculté de s'étonner et de s'émouvoir. Mais cet Alceste jouit d'un heureux équilibre, d'une parfaite santé physique et morale. Il ne souffre point de l'estomac. Ses nerfs sont au repos. Il ne déteste pas, il aime l'humanité. Il la croit perfectible ; il pense la servir en lui représentant les maux dont elle est victime. De là l'espèce de mission qu'il s'est imposée et le sens de son théâtre. »

M. René Doumic insiste dans la *Revue des Deux Mondes* sur ceci que M. Brieux ne fait du théâtre que pour mettre des idées au théâtre et pour y soutenir, sinon des thèses, du moins des causes généreuses :

« La pièce l'intéresse moins que l'idée, et le succès de la pièce n'a de prix à ses yeux que parce qu'il aide au succès de la cause. Parmi les problèmes de l'époque présente, il en est un qui n'a cessé de le préoccuper : celui de la condition faite à la femme par notre état social. Il faut croire qu'en vingt ans, malgré les sociologues, malgré les auteurs dramatiques et malgré M. Brieux lui-même, la question n'a pas beaucoup avancé puisque, débutant au théâtre il y a vingt ans, M. Brieux y faisait représenter *Blanchette* et que, vingt ans après, il fait jouer *la Femme seule* qui est comme une transposition, ou une réplique de *Blanchette*. »

M. Adolphe Brisson avait fait exactement, dans le *Temps* la même observation. M. René Doumic ajoute que M. Brieux dénonce ici l'égoïsme, la brutalité de l'homme avec une virulence qui n'est pas exagérée :

« Mais qu'y faire ? Espère-t-il vraiment un changement dans les mœurs ? Ou plutôt ne serait-il pas d'avis que, depuis vingt ans de revendications féministes et de prétendue émancipation de la femme, nous faisons fausse route ? Je remarque que si Thérèse n'avait pas été une jeune fille moderne, férue d'indépendance, elle serait allée vivre paisiblement avec des parents un peu ennuyeux, un peu désagréables, mais enfin supportables, près d'Evreux qui est une bonne petite ville, où il n'est pas du tout impossible que son charme discret et sa grâce mélancolique eussent touché le cœur d'un brave garçon. »

M. Gabriel Trarieux observe, dans la *Revue*, que *la Femme seule* nous maintient dans l'actualité la plus palpitante et la plus directe :

« Par une formule chère à l'auteur, et qui lui a réussi souvent, la pièce comporte une idée générale, une satire sociale et une comédie. — L'idée générale est que la femme seule, dans la société moderne, est infailliblement vaincue. Vainement cherche-t-elle, par son travail, à éviter le servage de l'homme. Elle le retrouve partout sur ses pas, séducteur sournois, concurrent brutal. Et il faut enfin qu'elle cède. *Les Trois Filles de M. Dupont* et *la Petite Amie* disaient déjà quelque chose de ce genre. Mais, ici, cette idée fait le drame. Elle est juste. Elle peut être forte. Elle a paru telle a mainte reprise. — La satire sociale consiste à montrer, autour de la femme qui s'émancipe, l'hostile stupeur des bourgeois, qu'ils soient parisiens ou provinciaux, les déformations de la femme elle-même, en proie à cette lutte incessante, et — notation neuve et hardie, d'où pourrait naître une autre pièce — la révolte de l'ouvrier, de l'homme qui vit de ses bras, menacé par une concurrence à la fois imprévue et ruineuse. Cette partie est souvent amusante, parfois un peu voulue ou facile, et rappelant trop les notations (vieilles déjà !) du Théâtre Libre ; l'élément ouvrier ne surgit qu'à la fin, d'une manière assez saisissante. — La comédie, c'est l'histoire d'une jeune fille soudain ruinée qui change de milieu, rompt des fiançailles factices, défend sa vertu, coûte que coûte, et retrouve enfin, transformé, le piètre fiancé qu'elle avait perdu, et qui s'est enrichi par amour pour elle. Elle ne peut pourtant point l'épouser, — je n'ai pas trop compris pourquoi. Mais ils s'aimeront librement, puisque la femme seule est honnie. Et cette fable est adroite, touchante, un peu incertaine à la fin mais souvent réellement émouvante. »

Et M. Trarieux conclut qu'au total cette pièce a de rares mérites et qu'elle fera figure excellente dans le répertoire nombreux de M. Brieux, un des plus inventifs, à coup sûr, et des plus complets de ce temps.

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

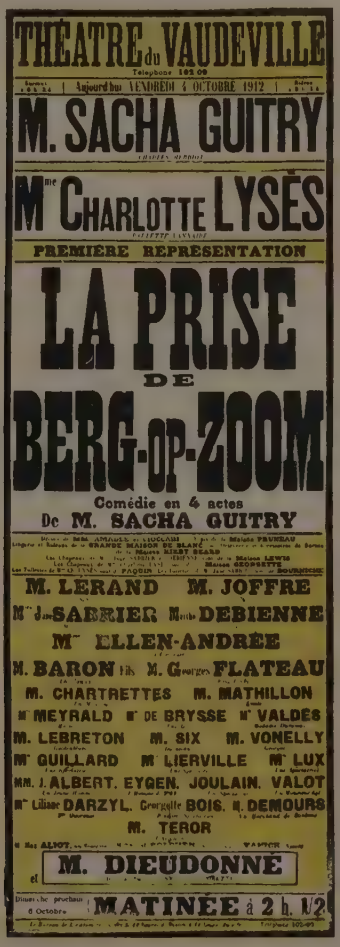
9e Année — 234. 22 Février 1913

L'ILLUSTRATION

THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Sacha Guitry, 1913.

A partir du mois de mars 1913, *L'Illustration Théâtrale* deviendra *La Petite Illustration* (série Théâtre).
Aucun numéro de *La Petite Illustration* ne devra être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *La Petite Illustration*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* FRANCE, 40 francs ; ÉTRANGER, 52 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Prise de Berg-op-Zoom au théâtre du Vaudeville.

M. Larousse nous apprend que Berg-op-Zoom est « une place forte célèbre qui soutint avec honneur plusieurs sièges mémorables ».

En effet, en 1588, les Espagnols assiégèrent Berg-op-Zoom, et ils durent se retirer après avoir subi des pertes considérables.

En 1622, Spinola — dont l'éloge n'est plus à faire — tenta vainement de vaincre une résistance à jamais légendaire.

Je passe volontairement sur d'autres échecs, afin de ne blesser personne.

Et j'arrive en 1747.

En 1747, le comte de Lowendahl, envoyé par le maréchal de Saxe, qui occupait à l'époque une situation superbe, le comte de Lowendahl, dis-je, prit d'assaut Berg-op-Zoom et remporta une victoire qui semblait impossible.

Et il gagna du même coup son bâton de maréchal de France.

Mais ce que M. Larousse feint d'ignorer — pour des raisons personnelles peut-être — moi, je vais vous le dire.

Berg-op-Zoom est une ville jolie, courageuse et fière, — et le comte de Lowendahl n'était pas du tout un inconnu la veille du jour fameux où il prit Berg-op-Zoom.

Ce capitaine intrépide possédait un cerveau charmant. Fin, délicat, lettré, Lowendahl aurait pu se contenter d'être un homme de cour, un écrivain goûté, un causeur estimé. Il voulut plus, il voulut mieux.

Aguerri dès l'enfance au beau métier des armes, son ambition grandit avec sa valeur.

Il « essaya » vingt fois « sa force », si j'ose dire, et, un beau jour, il s'écria :

— Je sais ce qu'il me faut !

C'est alors qu'il forma le projet magnifique de prendre Berg-op-Zoom. Il voulait l'impossible !

Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Si on lui avait dit :

— Mais Berg-op-Zoom est à quelqu'un !

Il aurait répondu :

— Ce quelqu'un ne la mérite pas !

D'ailleurs, il disait :

— Berg-op-Zoom, ce sera ma ville !

Comme il aurait dit :

— Mme Unetelle, ce sera ma femme !

Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Bientôt ce fut chez lui une idée fixe.

Berg-op-Zoom !

Berg-op-Zoom !

Il n'en dormait plus.

Avec sagesse, avec lenteur, avec prudence, il prépara ce qui devait être le couronnement d'une carrière admirable.

Et, lorsqu'il entendit sonner en lui la grande heure de sa vie, il concentra son énergie, son intelligence et sa volonté... Berg-op-Zoom était prise !

Je ne sais si je me suis fait comprendre.

Sacha GUITRY.

Telle est la seule déclaration que les questionneurs les plus indiscrets parvinrent à arracher à l'auteur de *la Prise de Berg-op-Zoom* avant la répétition générale ; il est vrai qu'elle avait, sous son apparence ambiguë et sibylline, la netteté d'un ordre du jour à la veille d'une bataille et, par anticipation, la précision d'un bulletin de victoire.

Tout au plus, par des divulgations faites de part et d'autre et réunies par bribes, arriva-t-on à savoir que c'était pendant les représentations d'*Un beau mariage* à la Renaissance que M. Sacha Guitry avait lu *la Prise de Berg-op-Zoom* à M. Quinson, alors directeur du Palais-Royal ; et que M. Quinson avait aussitôt reçu la pièce, avec l'arrière-pensée de la faire représenter non au Palais-Royal mais au Vaudeville, en s'associant occasionnellement pour cela avec M. Porel.

M. Sacha Guitry, en effet, n'a point de temps à perdre en considérations, philosophiques ou autres, sur ses propres œuvres : ayant composé une pièce, il choisit un théâtre qui la puisse représenter, désigne ses interprètes, fait répéter et met en scène ; en joue le principal rôle. Après quoi, pendant le cours des représentations, il écrit la pièce suivante, et, naturellement, l'écrit dans la joie, puisque c'est au bruit des applaudissements de la pièce précédente.

Cette situation exceptionnelle, unique dans les annales du théâtre contemporain, a fait venir à l'esprit et sous la plume de plusieurs critiques, à propos de cet auteur-acteur-directeur, le nom de Molière ; il n'y a pas d'ailleurs qu'une corrélation extérieure et superficielle ; plus d'une fois, ici à l'accent de telle réplique, de telle scène, on a la sensation rapide de ce que devait faire éprouver jadis, à ses contemporains, par ses dialogues si extraordinairement vivants, l'immortel Comique.

* * *

Pas plus qu'il ne se préoccupe des courriéristes de théâtre, avant la première, M. Sacha Guitry ne s'inquiète ensuite des critiques. Il fut un temps, même, où il ne les aimait guère, et pour cause. Ils n'ont pu résister à la puissance de son originalité ; ils le couvrent d'éloges. Il ne saurait donc garder à leur sujet quelque défiance.

Mais, du reste, pourquoi M. Sacha Guitry se défierait-il des critiques ? L'un des plus éminents d'entre eux — il est vrai qu'il est en même temps l'un de nos plus éminents auteurs de comédies — M. Robert de Flers, ne déclare-t-il pas précisément, dans le *Figaro*, que *la Prise de Berg-op-Zoom* échappe à la critique ?

« ... Et comme elle a raison ! C'est son adresse et c'est sa grâce. On ne saurait, à vrai dire, classer ces quatre actes dans telle ou telle catégorie. Ils s'y refusent avec allégresse et entendent conserver leur liberté souriante et enivrée. Ils vont de l'extrême comique à l'extrême tendresse. Ils savent être parfaitement adroits jusqu'au moment où il est plus adroit encore de cesser de l'être. Ils ont toutes les malices, mais sans avoir l'air d'y prendre garde, et ils s'amusent si bien dans certaines scènes à paraître sincères qu'ils le deviennent tout à fait. Lorsqu'ils ne sont pas impayables, ils sont délicieux. »

M. Edmond Sée s'écrie dans *Gil Blas* :

« Ah ! que c'est exquis, savoureux et parfois si délicatement émouvant, cette *Prise de Berg-op-Zoom* qui s'achève parmi les bravos et les rires !...

» Jamais Sacha Guitry ne fut mieux inspiré, mieux servi par son inspiration. Ses quatre actes révèlent tant d'heureuses qualités, de dons précieux, qu'on se fatiguerait à les énumérer. »

M. Adolphe Brisson enregistre, dans le *Temps*, que mille ovations ont salué *la Prise de Berg-op-Zoom*. Evidemment, dit-il, les sympathies étaient d'avance acquises à M. Sacha Guitry :

« Du jour où il parut, il fut victorieux. Le public, et particulièrement le public des répétitions générales, le « Tout-Paris », non pas blasé, mais avide de sensations nouvelles, curieux d'imprévu, adopta dès l'abord cet adolescent imberbe, qui ressemblait à la fois — savoureux mélange — au plus grand des acteurs modernes, et par les traits du visage au plus illustre philosophe contemporain. Le profil renanien de Sacha fut une première source de joie. Et la joie redoubla quand de cette bouche aux plis sévères sortirent des mots d'une extrême liberté et d'une extraordinaire fantaisie... Sacha plaisait par cela même qui eût déplu chez un autre, par ce qu'il y a en lui de brillant, d'effronté, de gamin, par sa vivacité et son indolence, par le cynisme et l'allégresse de ses discours, par son manque absolu de préjugés et son universelle irrévérence. L'écrivain, aux dons rares, s'interprétait lui-même, — comme Molière. Nouvel amusement. Il avait auprès de lui une exquise petite Armande Béjart, — qui ne le faisait point souffrir. La vogue s'attachait au gentil couple. Mais elle n'eût pas duré si de perpétuels efforts ne l'eussent entretenue... De la décisive épreuve qu'était cette pièce, la réputation du dramaturge devait sortir, ou triomphante, ou ruinée. Une chute s'aggravait du long crédit qu'on lui avait accordé. Un succès bénéficiait de l'accueil obtenu par ses précédents ouvrages et s'en accroissait d'autant.. Situation délicate et même assez périlleuse. Il n'y a pas eu bataille. Le premier acte fut écouté assez froidement, le second avec plaisir, le troisième excita l'enthousiasme ; au quatrième

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

Série-Théâtre. — N° 1. N° 2. — 8 Mars 1913.

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by Gaston Leroux and Lucien Camille, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs — Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Si vous désirez louer une automobile RENAULT ou CHARRON, il faut vous adresser à la Maison BONDIS & Cie qui possède un matériel de luxe et des conducteurs de premier ordre. 45, avenue de la Grande-Armée.

Porte-Plume "Ideal"
Modèle "RÉGULIER" le plus simple le plus pratique
Modèle "SAFETY" se porte dans toutes les positions
Waterman

SPÉCIALITÉS DE TEINTURES INOFFENSIVES POUR CHEVEUX MARQUE
HENNEXTRÉ
à base de Henné et de Bablah
HENNEXTRÉ liquide, POUDRES SPÉCIALES
PARFUMERIE FINE "ARKENDA"
H. CHABRIER, 48, PASSAGE JOUFFROY, PARIS

GRANDS VINS
1791
Veillon Frères
BORDEAUX
Prix courant et échantillons franco sur demande

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

Deux Epoques.

On sait les circonstances dans lesquelles le général Espinasse trouva une mort glorieuse à Magenta. Napoléon III affectionnait beaucoup le général Espinasse, qui avait puissamment servi le coup d'Etat et qui était demeuré l'aide de camp et l'ami de l'Empereur. Dans la nuit qui suivit la victoire de Magenta, le souverain exprima le désir que le corps du général fût rapporté en France. A 9 heures du matin, quand apparut la calèche fermée qui contenait le cadavre de son aide de camp, il se leva et retira son képi en répétant :

— Pauvre Espinasse ! pauvre Espinasse !

La calèche fut garée sur le terre-plein de la petite maison blanche qui servait de quartier impérial, et elle était là encore lorsque l'Empereur, qui avait invité son allié, le roi Victor-Emmanuel, à déjeuner, rentra avec lui dans la pièce servant de salle à manger... Deux officiers de chevau-légers sardes visitaient en ce moment le champ de bataille, et l'un d'eux était le duc de Chartres. Voyant les écussons aux armes impériales, le mouvement de « l'office » et la calèche arrêtée avec deux officiers à l'intérieur, ils se demandèrent : « Pourquoi ces deux officiers ne déjeunent-ils pas aussi ? » Ils s'approchèrent et demeurèrent saisis, comme frappés d'une secousse électrique : ils avaient reconnu les cadavres du général et de son officier d'ordonnance. Pendant un quart d'heure, hantés par la vision macabre, ils ne purent proférer une parole...

L'anecdote, n'est-ce pas, est impressionnante. Elle nous est contée, avec cent autres, dans le second volume, actuellement paru (Ed. Albin Michel, 5 fr.) de l'ouvrage où le comte Fleury et M. Louis Sonolet évoquent la vie mondaine, publique et militaire, de *la Société du Second Empire*.

Le colonel Emile Simond, dont les travaux historiques ont été, à diverses reprises, récompensés par l'Académie française, publie le premier volume d'une *Histoire de la troisième République* (Lavauzelle, 3 fr.) où nous trouvons relatés avec méthode et précision tous les événements notables, politiques et économiques, qui se sont succédé en France, de 1887 à 1894, sous la présidence de M. Carnot. Une partie de l'ouvrage, fort actuelle, nous donne le récit documenté et ordonné de la conquête et du partage de l'Afrique. L'histoire de la formation de notre immense empire colonial, le plus vaste après celui de l'Angleterre, de la conquête et de l'organisation du Sénégal, du Soudan et de leurs annexes, du Dahomey, du Congo (pour lequel, exceptionnellement, les faits s'enchaînent dans ce livre jusqu'au dernier traité franco-allemand de 1911) évoque toutes les luttes admirables de nos intrépides officiers et explorateurs, les dévouements obscurs d'humbles gradés et de soldats dont l'auteur avec émotion, a glorifié le souvenir.

Histoire des chemins de fer.

M. Kernoël Masson, avocat à la cour de Paris, a voulu écrire une *Histoire des chemins de fer* (Lib. indust. et commerciale, 4 fr. 50) qui, en dehors d'un programme quelconque et de tout esprit de secte, rappelât dans ses traits essentiels les péripéties innombrables de cette œuvre aux cent actes divers.

Ce livre, qui représente un labeur considérable, ne rappelle en rien l'ouvrage classique de M. Alfred Picard. M. Kernoël Masson, laissant de côté l'évolution technique de la voie ferrée, se préoccupe avant tout des considérations économiques qui ont guidé les divers Etats, tantôt bien, tantôt mal, dans le tracé des grands réseaux de chemins de fer. Des statistiques, qui paraissent puisées aux meilleures sources, nous montrent le développement des moyens de communications rapides dans les pays les plus reculés. Nous apprenons, par exemple, que les îles Havaï possèdent 142 kilomètres de rails, que les îles Fidji en auront bientôt 60, que les documents officiels ne décèlent aucun chemin de fer dans aucune des possessions européennes de la Nouvelle-Guinée, etc.

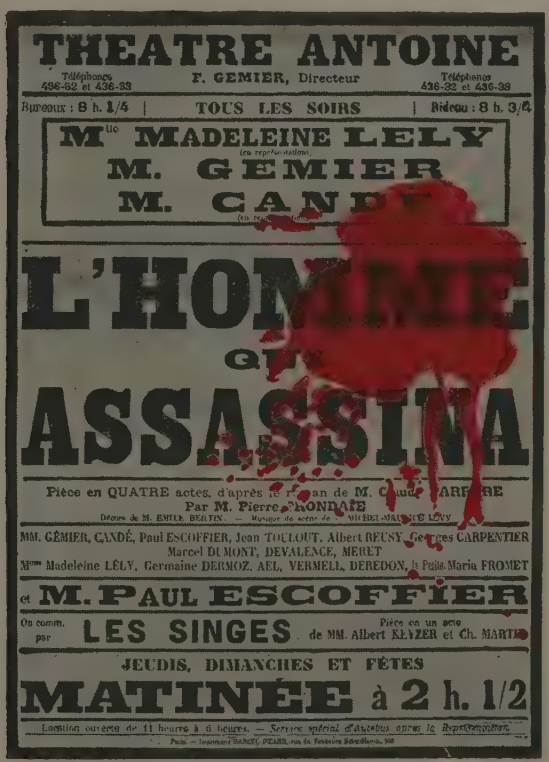
Aux aperçus géographiques, politiques ou commerciaux, l'auteur ajoute des réflexions philosophiques d'une réelle saveur ; l'abondance des citations empruntées aux ouvrages les plus divers, depuis la Bible, Virgile et Cicéron jusqu'à Voltaire, Balzac et Fenimore Cooper, atteste une rare érudition.

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



Copyright by Pierre Frondaie, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)
France et Colonies..... 40 francs — Étranger..... 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

TARIF DE LA PUBLICITÉ
DE
LA PETITE ILLUSTRATION
ROMAN-THÉATRE

TIRAGE : 135.000 Exemplaires par Semaine

	Hauteur	Largeur		
Un huitième de page	55 m/m	75 m/m	.....	**225 francs.**
Un quart de page	120 m/m	75 m/m	.....	**400 —**
Une demi-page	120 m/m	162 m/m	.....	**700 —**
Une page	260 m/m	170 m/m	.....	**1.200 —**
2 pages (dans l'année)	260 m/m	170 m/m	**la page**	**1.000 —**
6 pages (dans l'année)	260 m/m	170 m/m	**la page**	**800 —**

Page de dos de couverture, mêmes prix que ci-dessus, plus une indemnité de 500 francs pour frais d'impression si l'on demande le tirage en deux couleurs.

(Un cliché de chaque couleur devra être livré au moins un mois d'avance.)

Afin de ne pas nuire à l'aspect des pages d'annonces de ce supplément, *L'Illustration* se réserve le droit de refuser ou de suspendre toute insertion dont le texte, les dispositions typographiques ou les produits annoncés ne lui conviendraient pas.

Actuellement, l'exclusivité est donnée à la Maison Michelin pour les pneumatiques et industries similaires.

Ce supplément étant encarté dans tous les numéros (sauf celui de Noël) son tirage est donc absolument le même que celui de L'Illustration, *et sa publicité présente de ce fait les mêmes avantages.*

Avantages accordés aux Maisons faisant des Annonces dans L'ILLUSTRATION

Toute personne faisant au moins une page ou 500 lignes d'insertions dans *L'Illustration* (en une année) pourra, pendant le cours de son traité, pour les annonces qu'elle donnera à ***La Petite Illustration***, profiter du tarif dégressif ci-après, sans être obligée pour cela au minimum d'insertions exigé pour les contrats ne concernant que ***La Petite Illustration.***

Exemple :

Si le traité pour *L'Illustration* est d'une page ou 500 lignes par an, c'est le tarif d'une page qui sera appliqué à ***La Petite Illustration :***

Soit un huitième de page ...	**150 francs.**	**Une demi-page .....**	**600 francs.**
un quart de page	**300 —**	**Une page.....**	**1.200 —**

Si le traité est de 2 pages ou 1.000 lignes en une année, c'est le tarif de 2 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page ...	**125 francs.**	**Une demi-page .....**	**500 francs.**
un quart de page	**250 —**	**Une page.....**	**1.000 —**

Si le traité est de 6 pages dans l'année, c'est le tarif de 6 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page ...	**100 francs.**	**Une demi-page .....**	**400 francs.**
un quart de page	**200 —**	**Une page.....**	**800 —**

AVIS IMPORTANT

Les clichés devront être, pour la bonne harmonie des pages de publicité, **exactement du format** indiqué sur notre tarif.

Les textes à composer, accompagnés des **clichés typographiques,** devront nous parvenir **au moins trois semaines** avant la date de leur insertion.

Les clichés en **similigravure** devront être exécutés en trame **N° 100.**

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by Henry Bataille, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs — Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

IL Y A CINQUANTE ANS

LE NOUVEAU ROI DE GRÈCE

C'est à la fin de mars 1863 que le souverain dont le règne de cinquante ans vient de si tragiquement finir fut élu, sous le nom de Georges Ier, par les représentants de la nation grecque. Auparavant, les trois puissances garantes de l'indépendance du nouvel Etat, l'Angleterre, la France et la Russie, avaient discuté, pour les écarter en définitive, les candidatures du prince de Leuchtemberg, parent du tsar, et du prince Alfred, second fils de la reine Victoria. L'Angleterre, en ces circonstances, fut considérée, par l'opinion en Europe à cause de l'activité de sa diplomatie, comme le grand électeur, d'où ce dessin du *Charivari* qui exprimait alors le sentiment public, — avec plus ou moins d'exactitude toutefois, car il ne faut pas oublier que le candidat officieux de l'Angleterre, le prince Alfred, accepté d'ailleurs par les représentants helléniques, dut renoncer à ce trône, sur le *veto*, courtoisement exprimé, du gouvernement français.

Les Grecs qui demandent un roi.
(*Charivari* du 7 avril 1863)

LES SALONS OU L'ON CAUSE

Déjà, il y a un demi-siècle, on se plaignait qu'il n'y eût presque plus, à Paris, de salons. « Il y a aujourd'hui, écrivait le chroniqueur de *L'Illustration* de mars 1863, beaucoup de maisons où l'on danse, où l'on fait de la musique, où l'on joue la comédie ; il y en a trop où l'on joue aux cartes ; il y a très peu de salons. Qu'est-ce qu'un salon ? Peut-être pourrait-on dire que c'est un lieu où d'honnêtes gens se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble et de mettre en commun leur esprit et leur politesse. Est-ce l'ambition, la vanité, la politique qui rapprochent un certain nombre de personnes, il n'y a plus de salon, mais une coterie, un cénacle, un club. Voilà ce qui explique que, de tout temps, les vrais salons ont été rares ; beaucoup d'autres causes en diminuent encore le nombre au temps où nous sommes. Ce qu'on appelle les plaisirs prend tous les moments que nous laissent les affaires : il faut aller au bal, au théâtre, au concert, et l'on n'a plus le temps de causer. Si l'on cause moins que jamais en ce temps-ci, c'est surtout parce que jamais on n'a tant chanté ; et les instruments ont fait alliance avec la voix contre la conversation ; la musique a vraiment été impitoyable... »

Voilà ce qu'on écrivait déjà sur les salons il y a cinquante ans !

TOUS LES HOMMES DE SPORT ont un

Chronographe JUST

Qui mesure le Temps au cinquième de seconde et l'écrit sous leurs yeux.

FOOT-BALL. Contrôlez vous-même l'Arbitre.

RACING. Chronométrez l'entrainement pour arriver à la forme parfaite.

BOXE. Comptez vous-même les secondes fatales du " knock-out ".

COURSES. Prenez le temps des partants et inspirez-vous-en pour l'avenir.

Du neuf pour du vieux. — Envoyez-nous vos montres démodées, par retour du courrier nous vous dirons à quel prix nous pouvons les reprendre en échange d'un **Chronographe JUST**.

DESCRIPTION TECHNIQUE

Mouvement à échappement à ancre ligne droite, balancier compensé métal Invar, spiral Bréguet, 15 rubis fins, antimagnétique. Réglé aux positions et aux températures. Calibrage et interchangeabilité absolus. Fonctions de chronométrage indéréglables et instantanées.

GARANTIE 10 ANS

En outre pendant **cinq années** nous réparerons **gratuitement** tous les accidents que vous y causerez.

Prix : Acier oxydé, **80** fr. — Argent fin, **95** fr. — Or, **345** fr.

Au comptant 10 o/o d'escompte
Franco de port et d'emballage.

12 à 13 MOIS DE CRÉDIT par paiement de 6 fr. 70 par mois.

Envoi franco sur demande de la brochure descriptive et illustrée N° 2.

J. AURICOSTE Horloger de la Marine de l'État et de l'Observatoire du Bureau des Longitudes. ***10, Rue La Boétie, PARIS***

SÉRIE-THÉATRE. — N° 4. N° 8. — 19 AVRIL 1913

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

1680 COMÉDIE-FRANÇAISE 1913

Les Bureaux ouvriront à 7 h 3/4 — On commencera à 8 h. 1/4

Aujourd'hui LUNDI 10 Février 1913

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

L'EMBUSCADE

Pièce en QUATRE actes, en prose

MM. DE FÉRAUDY	Jean Guéret
HENRY MAYER	Gontran de Limeuil
RAVET	Le Comte Tchéfkoff
CROUE	Brosse
CHARLES GRANVAL	Paget
LAFON	Pierre Durand
JACQUES GUILHÈNE	Maurice Hermet
GEORGES LE ROY	Robert Marcel
Mmes BERTHE CERNY	Sergine Guéret
GABRIELLE ROBINNE	Christiane de Servais
BERTHE BOVY	Anne-Marie
JANE FABER	Agnès Morel
LHERBAY	Mademoiselle Chonet
ANDRÉE DE CHAUVERON	Dolly d'Espreux

MM. CHAIZE, MARCEL DUFRESNE, DAVRY — Mme ROUSSEL

Demain MARDI 11, JEUDI 13 Février (le Soir), Abonnements, L'EMBUSCADE
MERCREDI 12 Février, DENISE
JEUDI 13 Février, MATINÉE à 1 h. 1/2 (Abonnement), BÉRÉNICE BATAILLE DE DAMES
VENDREDI 14 Février, Douzième Représentation, L'EMBUSCADE
SAMEDI 15, MERCREDI 19 Février, PRIMEROSE
DIMANCHE 16 Février, MATINÉE à 1 h. 1/2, MAÎTRE FAVILLA ATHALIE
DIMANCHE 16 Février (le Soir), LES FRESNAY — LE MISANTHROPE — LES PLAIDEURS
LUNDI 17, MARDI 18 Février, L'EMBUSCADE
MARDI 18, JEUDI 20 Février (le Soir), Abonnements, L'EMBUSCADE

L'Administration se réserve le droit de disposer de l'ouverture des Bureaux, des Places retenues par Téléphone

Copyright by Henry Kistemaeckers, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies..... 40 francs — Étranger..... 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

L'ART CHEZ SOI

BOISERIES

AMEUBLEMENTS

TAPISSERIES

DÉCORATION

Installations complètes de Villas Châteaux Appartements

Coin de Salon.

GOUFFÉ JEUNE GOUFFÉ FILS ET MAILLARD Successeurs
46, 48, 50, Faubourg Saint-Antoine, PARIS

Tout lecteur ou abonné de L'ILLUSTRATION qui en fera la demande recevra gratuitement 3 numéros de la Revue L'ART CHEZ SOI

POUDRE DE BEAUTÉ
E. COUDRAY
Talisman de Jeunesse incomparable

Composée exclusivement de bases bienfaisantes à l'épiderme, cette Poudre assure au teint cette fraîcheur exquise si enviée aux Jeunes Filles.

La Poudre de Beauté E. COUDRAY *n'est comparable à aucune autre*, elle réalise la poudre *parfaite* que tant de Dames souhaitent trouver.

Sa composition délicate la fait recommander aux personnes astreintes à une vie mondaine si fatigante et si préjudiciable à la beauté.

Prix de la Boîte : 4 fr. 50 (Se fait Blanche, Rosée, Rachel et Naturelle.)

En vente : Grands Magasins, Louvre, Bon Marché, Printemps, Galeries Lafayette, Trois Quartiers et toutes Parfumeries.

Aux personnes n'ayant pu se procurer cette Poudre chez leur fournisseur habituel,

La Parfumerie E. COUDRAY **13, Rue d'Enghien, à PARIS**
51, Rue du Marché-aux-Herbes, à BRUXELLES

en fera l'envoi franco contre bon ou mandat-poste de 4 fr. 50.

Chaque boîte contient un bon spécial permettant de recevoir gracieusement 3 sachets délicieusement parfumé à la rose blanche.

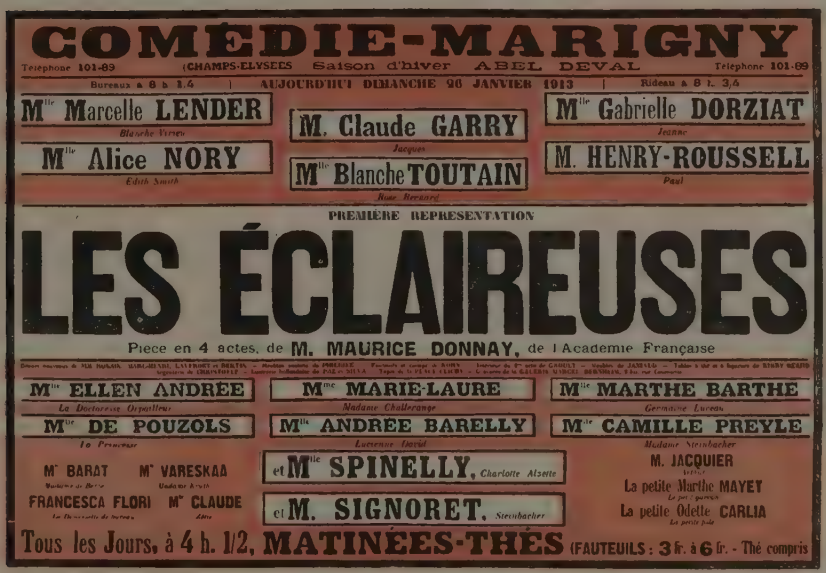
LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



Copyright by Maurice Donnay, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numero de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs — Etranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

L'acheteur Français a compris !.....

IL CHOISIT

LE COMPTEUR FRANÇAIS

DUCELLIER

(SYSTÈME FLAMAN)

CHEF D'ŒUVRE DE PRÉCISION.

.....PARCE QU'IL SAIT QUE:
NOTRE INDUSTRIE FRANÇAISE
EST RECONNUE PARTOUT
COMME FOURNISSANT CE QU'IL
Y A DE MIEUX,
QU'IL S'AGISSE DE...

CANONS
AÉROPLANES
AUTOS
PHARES
COMPTEURS.

Willocq. Regnault et Cie.
25, PASSAGE DUBAIL - PARIS.

POUDRE DE BEAUTÉ

E. COUDRAY

Talisman de Jeunesse incomparable

Composée exclusivement de bases bienfaisantes à l'épiderme, cette Poudre assure au teint cette fraîcheur exquise si enviée aux Jeunes Filles.

La Poudre de Beauté E. COUDRAY *n'est comparable à aucune autre*, elle réalise la poudre *parfaite* que tant de Dames souhaitent trouver.

Sa composition délicate la fait recommander aux personnes astreintes à une vie mondaine si fatigante et si préjudiciable à la beauté.

Prix de la Boîte : 4 fr. 50
(Se fait Blanche, Rosée, Rachel et Naturelle.)

En vente : Grands Magasins, Louvre, Bon Marché, Printemps, Galeries Lafayette, Trois Quartiers et toutes Parfumeries.

Aux personnes n'ayant pu se procurer cette Poudre chez leur fournisseur habituel,

La Parfumerie E. COUDRAY 13, Rue d'Enghien, à PARIS
51, Rue du Marché-aux-Herbes, à BRUXELLES

en fera l'envoi franco contre bon ou mandat-poste de 4 fr. 50.

Chaque boîte contient un bon spécial permettant de recevoir gracieusement 3 sachets délicieusement parfumés à la rose blanche.

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by Henri Lavedan, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs — Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

L'acheteur Français a compris !.....

IL CHOISIT

LE COMPTEUR FRANÇAIS

DUCELLIER

(SYSTÈME FLAMAN)

CHEF D'ŒUVRE DE PRÉCISION.

.....PARCE QU'IL SAIT QUE:
NOTRE INDUSTRIE FRANÇAISE
EST RECONNUE PARTOUT
COMME FOURNISSANT CE QU'IL
Y A DE MIEUX,
QU'IL S'AGISSE DE...

CANONS
AÉROPLANES
AUTOS
PHARES
COMPTEURS.

Willocq. Regnault et Cie.
25, PASSAGE DUBAIL. PARIS.

POUDRE DE BEAUTÉ
E. COUDRAY
Talisman de Jeunesse incomparable

Composée exclusivement de bases bienfaisantes à l'épiderme, cette Poudre assure au teint cette fraîcheur exquise si enviée aux Jeunes Filles.

La Poudre de Beauté E. COUDRAY *n'est comparable à aucune autre*, elle réalise la poudre *parfaite* que tant de Dames souhaitent trouver.

Sa composition délicate la fait recommander aux personnes astreintes à une vie mondaine si fatigante et si préjudiciable à la beauté.

Prix de la Boîte : 4 fr. 50
(Se fait Blanche, Rosée, Rachel et Naturelle.)

En vente : Grands Magasins, Louvre, Bon Marché, Printemps, Galeries Lafayette, Trois Quartiers et toutes Parfumeries.

Aux personnes n'ayant pu se procurer cette Poudre chez leur fournisseur habituel,

La Parfumerie E. COUDRAY { 13, Rue d'Enghien, à PARIS
51, Rue du Marché-aux-Herbes, à BRUXELLES

en fera l'envoi franco contre bon ou mandat-poste de 4 fr. 50.

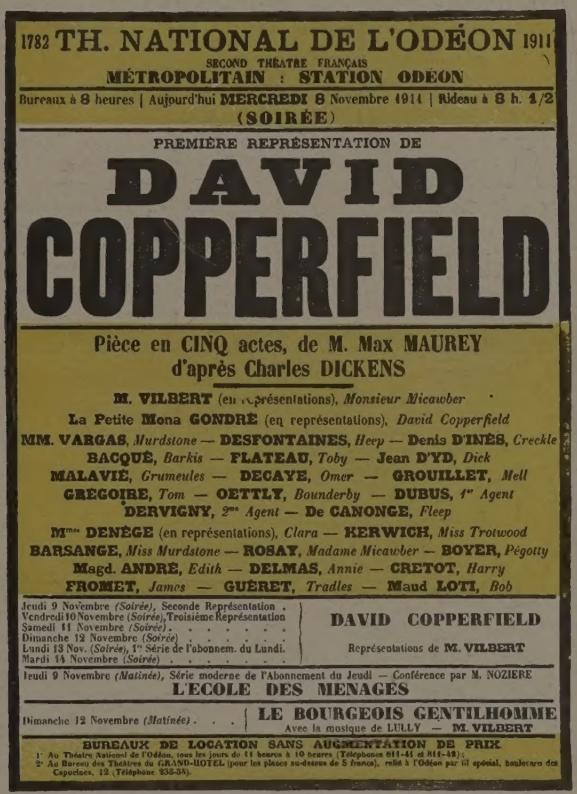
Chaque boîte contient un bon spécial permettant de recevoir gracieusement 3 sachets délicieusement parfumés à la rose blanche.

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



1782 TH. NATIONAL DE L'ODÉON 1911

SECOND THÉATRE FRANÇAIS
MÉTROPOLITAIN : STATION ODÉON

Bureaux à 8 heures | Aujourd'hui MERCREDI 8 Novembre 1911 | Rideau à 8 h. 1/2
(SOIRÉE)

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

DAVID COPPERFIELD

Pièce en CINQ actes, de M. Max MAUREY
d'après Charles DICKENS

M. VILBERT (en représentations), *Monsieur Micawber*
La Petite Mona GONDRÉ (en représentations), *David Copperfield*
MM. VARGAS, *Murdstone* — DESFONTAINES, *Heep* — Denis D'INÈS, *Creckle*
BACQUÉ, *Barkis* — FLATEAU, *Toby* — Jean D'YD, *Dick*
MALAVIÉ, *Grumeules* — DECAYE, *Omer* — GROUILLET, *Mell*
GRÉGOIRE, *Tom* — OETTLY, *Bounderby* — DUBUS, *1er Agent*
DERVIGNY, *2me Agent* — De CANONGE, *Fleep*
Mmes DENÈGE (en représentations), *Clara* — KERWICH, *Miss Trotwood*
BARSANGE, *Miss Murdstone* — ROSAY, *Madame Micawber* — BOYER, *Pégotty*
Magd. ANDRÉ, *Edith* — DELMAS, *Annie* — CRETOT, *Harry*
FROMET, *James* — GUÉRET, *Tradles* — Maud LOTI, *Bob*

Jeudi 9 Novembre *(Soirée)*, Seconde Représentation .
Vendredi 10 Novembre *(Soirée)*, Troisième Représentation
Samedi 11 Novembre *(Soirée)* . . . . . | DAVID COPPERFIELD
Dimanche 12 Novembre *(Soirée)* . . . . . | Représentations de M. VILBERT
Lundi 13 Nov. *(Soirée)*, 1re Série de l'abonnem. du Lundi.
Mardi 14 Novembre *(Soirée)* . . . . . .

Jeudi 9 Novembre *(Matinée)*, Série moderne de l'Abonnement du Jeudi — Conférence par M. NOZIÈRE
L'ECOLE DES MÉNAGES

Dimanche 12 Novembre *(Matinée)* . . . | LE BOURGEOIS GENTILHOMME
Avec la musique de LULLY — M. VILBERT

BUREAUX DE LOCATION SANS AUGMENTATION DE PRIX
1° Au Théâtre National de l'Odéon, tous les jours de 11 heures à 10 heures (Téléphones 811-41 et 811-42);
2° Au Bureau des Théâtres du GRAND-HOTEL (pour les places au-dessus de 5 francs), relié à l'Odéon par tél spécial, boulevard des Capucines, 12 (Téléphone 236-55).

Copyright by Max Maurey, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs — Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

ST-MORITZ-LES-BAINS

HAUTE-ENGADINE - SUISSE

Altitude : 1.800 mètres.

Station célèbre pour cures d'air des Hautes Alpes. Excellentes sources d'eau minérale ferrugineuse. Bains d'eau minérale. Hydrothérapie.

Indications principales : *Anémie, chlorose, maladies nerveuses, maladies des femmes, stérilité, neurasthénie, enfants faibles, fièvre des foins.*

Nouvelle installation de bains répondant à toutes les exigences modernes.

Particulièrement recommandé après les cures de

Karlsbad, Marienbad ou de Tarasp-Vulpéra.

Prix très réduits pour le Printemps et l'arrière-saison.

LAWN-TENNIS -:- GOLF-LINK

Les hôtes des hôtels soussignés ont le droit de participer à tous les concerts, soirées, etc. de ces quatre établissements.

Pour prospectus gratis et franco, s'adresser aux directions des Hôtels

KURHAUS, NEUES STAHLBAD, DU LAC, VICTORIA

Saison depuis le commencement de Juin à la fin de Septembre.

PARIS-LONDRES

CHEMINS DE FER DU NORD ET DU SOUTH EASTERN ET CHATHAM

Il existe cinq services rapides journaliers entre Paris et Londres, viâ Calais-Douvres, et Boulogne-Folkestone. Ces traversées sont les plus courtes entre l'Angleterre et le continent. Départs de Paris (gare du Nord) aux heures suivantes :

8 h. 25 et 9 h. 50 du matin ; midi, 4 h. et 9 h. 20 du soir.

De grands bateaux à turbines font le trajet entre Calais et Douvres et entre Boulogne et Folkestone.

La durée totale du trajet de Paris à Londres est de 6 heures 45 minutes.

Prix des places (droits de ports compris) :

Billets simples, valables 7 jours : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 62 fr. 50 ; 2e classe, 43 fr. 35 ; 3e classe, 28 fr. 35 ; viâ Calais-Douvres : 1re classe, 70 fr. 80 ; 2e classe, 49 fr. 55 ; 3e classe, 32 fr. 05.

Billets d'aller et retour, valables un mois : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 109 fr. 85 ; 2e classe, 78 fr. 80 ; 3e classe, 46 fr. 70 ; viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 119 fr. 75 ; 2e classe, 87 fr. 35 ; 3e classe, 50 fr. 55.

Billets d'aller et retour, valables 2 mois : viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 136 fr. 60 ; 2e classe, 95 fr. 70 ; 3e classe, 61 fr. 90.

Le coupon de retour des billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

Bagages : 25 kilogrammes, transportés gratuitement.

Des billets spéciaux à prix très réduits sont délivrés à certaines dates pendant l'année.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Agence du South Eastern and Chatham Railway, 14, rue du Quatre-Septembre, Paris.

L'USAGE DES CRÈMES POUR LE VISAGE

Pourquoi vous servez-vous de crèmes pour le visage ?

La question est simple : cependant pouvez-vous y répondre ?

Est-ce que vous désirez débarrasser votre peau de son excès de graisse, ou d'impuretés quand l'emploi de l'eau peut être nuisible ?

Est-ce que votre peau manque de ton, est-elle inerte, lui faut-il un stimulant ?

Est-ce comme adoucissant quand la peau a perdu sa douceur et sa souplesse naturelles que vous employez la crème ?

Est-ce parce que les pores sont obstrués et ont besoin d'être dégagés ?

Est-ce parce que la peau a séché et s'est racornie, parce qu'elle se fripe et se ride, est-ce parce qu'elle demande à être pourvue de la graisse qui lui fait défaut ?

Est-ce pour faire disparaître le hâle, les taches de rousseur ou les marbrures de la peau et pour lui rendre sa clarté primitive.

Ou est-ce pour prévenir l'atteinte d'une de ces défectuosités que nous venons d'énumérer ?

Si vous vous servez des crèmes pour une des causes énumérées plus haut, le « Skinfoot Valaze » apparaît comme indispensable également pour des raisons de bon sens et de science.

C'est un nourricier et un embellissant de la peau dont se servent ceux qui se rendent compte de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils ne veulent pas et pourquoi.

On ne trouve ce produit que chez Mme Helena Rubinstein, la célèbre spécialiste anglaise du teint, à ses Maisons de Beauté Valaze, 255, rue Saint-Honoré, Paris, et 24, Grafton Street, Mayfair Londres W. Le prix de Valaze est à partir de 6 francs le pot.

Le Skinfoot Valaze n'est qu'un des merveilleux produits dont Mme Helena Rubinstein a décrit les effets certains dans son étude sur la Beauté du Visage à la fois si intéressante et si précieuse. Mme Helena Rubinstein se fera un plaisir d'envoyer gratuitement cet ouvrage intitulé *Comment se fait la Beauté* et qui devrait être le livre de chevet de toutes les femmes soucieuses de paraître belles. Il contient tous les moyens les plus rationnels et les plus scientifiques pour remédier à toutes les imperfections du visage.